Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedesfeuillet05pari

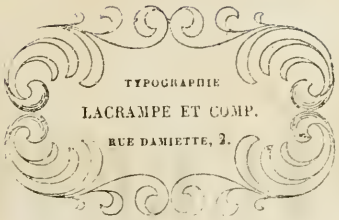
30,2

REVUE

DES

FEUILLETONS

Fontaine de Saint Nicolas
10 grandes boutes


TYPOGRAPHIE
LACRAMPE ET COMP.
RUE DAMIETTE, 2.

REVUE
DES
FEUILLETONS
MODE
HBPICVAI

REVUE

DES

FEUILLETONS

JOURNAL LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

COMPOSÉ DE

ROMANS, VOYAGES, LÉGENDES, ANECDOTES

CONTES, NOUVELLES HISTORIQUES, ETC.

PAR

J. ARAGO, H. DE BALZAC, A. DUMAS, A. DE LAVERGNE, J. JANIN, G. SAND, F. SOULIÉ, E. SUE, A. TASTU, ETC.

ET EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

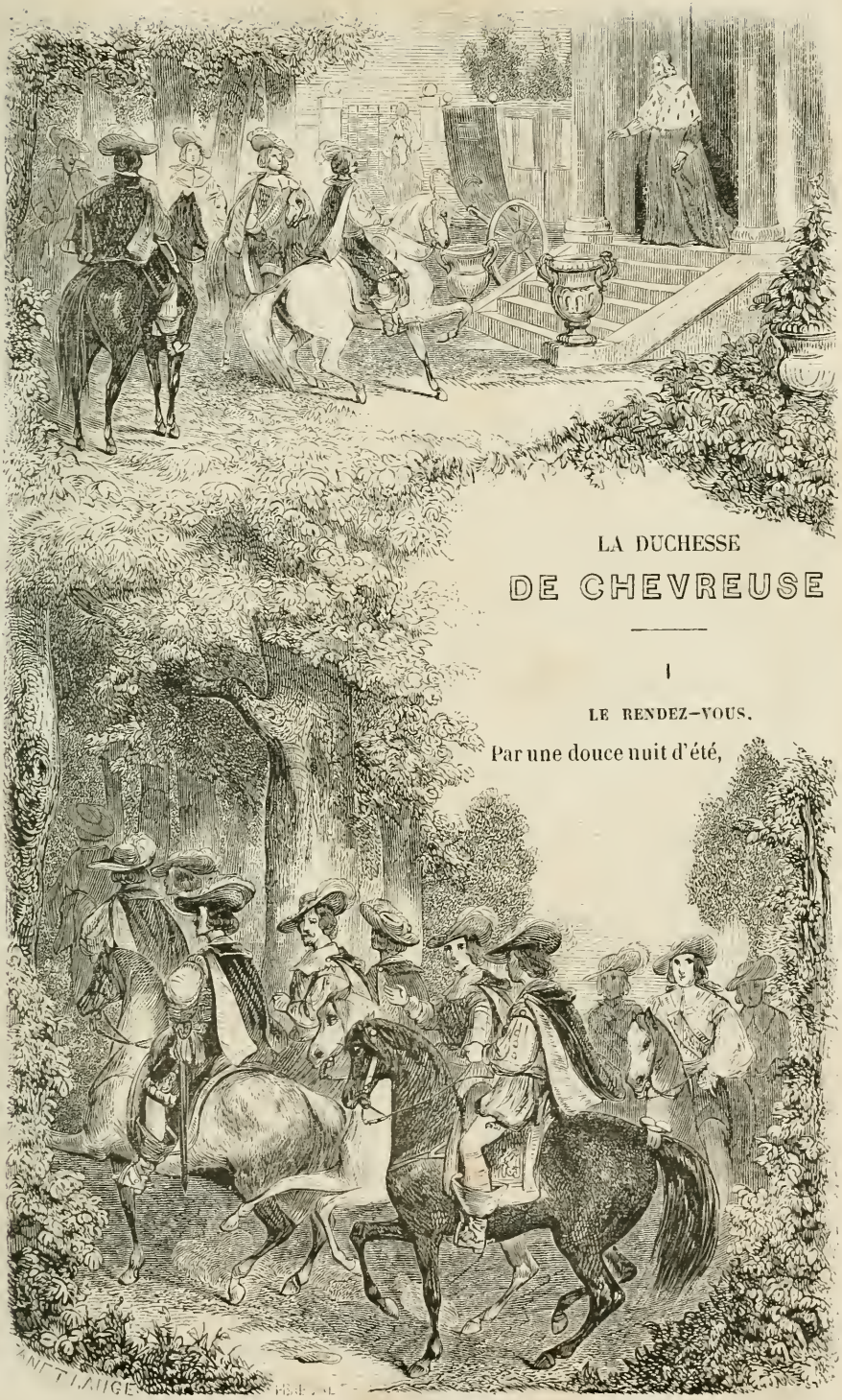
DIRECTEURS : MM. E. MAGIATY, J.-D. DUMAINE

CINQUIÈME ANNÉE

PARIS

AUX BUREAUX DU JOURNAL, RUE SAINTE-ANNE, 9

1845



LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

I

LE RENDEZ-VOUS.

Par une douce nuit d'été,

un cavalier enveloppé d'un long manteau destiné moins à le garantir de l'air qu'à le cacher entièrement dans son ampleur, traversait la paisible vallée de Chevreuse. Aux sombres habits du voyageur, aux précautions qu'il prenait d'amortir sur le gazon le bruit des pas de son cheval, on devinait un mystère. Il arriva à la grille d'un château qui était entr'ouverte, et traversa le parc en homme qui connaît les detours.

L'homme qui entrait ainsi sans suite et sans retentissement était le prince de Chalais, l'honneur de la cour de Louis XIII; et la femme qui le recevait, la noble duchesse de Chevreuse.

Son manteau détaché et son large chapeau jeté sur un siége laissèrent voir le jeune homme dans toute son élégance et sa beauté.

Il avait alors vingt-quatre ans. Ses longs cheveux brun clair, séparés sur son front, tombaient en larges boucles sur ses épaules, selon la mode du temps; ses yeux, d'un ovale parfait, étaient bleus et doux; sa bouche, d'une finesse charmante. Une empreinte de tendresse et de mélancolie régnait sur le haut de son visage, mais sa moustache, bien ouverte et relevée, mettait habituellement sur sa bouche l'apparence d'un fier sourire. La statuaire antique n'offrait rien de comparable à la beauté harmonieuse de ses formes; sa main était citée pour la plus belle de la cour.

Il portait un pourpoint de velours noir aux manches tailladées et ornées de satin blanc; un grand collet d'entoilage sous lequel passaient, pour venir jouer sur sa poitrine, des colliers d'honneur, insignes de son rang ou récompenses accordées à son mérite personnel; puis grand nombre d'aiguillettes d'or semées de diamants; ses bottines, de peau de daim, fermées de boutons d'or, étaient garnies de dentelles qui tombaient jusqu'à ses éperons.

Les premières heures de cette nuit passèrent rapidement pour Chalais. Il resta longtemps aux genoux de celle qu'il nommait Valentine, oublieux de toute la terre et perdu dans son bonheur. Ce bonheur n'avait pas de nuages; car si celle qu'il adorait avait quelquefois sur le visage des teintes plus pâles que ses blanches mousselines, si des plis soucieux se formaient sur son front, si tandis que son amant couvrait ses mains de baisers, elle s'occupait à glisser sous un des coussins de soie une lettre qu'elle avait froissée entre ses doigts; si autour d'elle des papiers épars, des plumes jetées sur des pages commencées, disaient que peut-être elle avait été absorbée par autre chose que par l'attente dans les instants qui avaient précédé le rendez-vous, le jeune amant ne s'en était pas aperçu : il faut ne pas aimer pour observer.

La duchesse de Chevreuse était à demi couchée sur une chaise longue, vêtue seulement de soie et de gazes blanches, et ne portait d'autres bijoux que des perles: parure d'une beauté non éclatante, en harmonie avec la félicité voilée et mystérieuse de ces heures.

Dans un de ces moments d'épanchements où l'homme se livre tout entier à la femme qu'il aime, et où la femme songe encore à étudier le cœur qui lui est offert, Valentine avait, à dessein peut-être, hasardé quelques paroles de doute sur le dévouement de Chalais.

— Ah! madame, prenez garde, dit celui-ci en se relevant fièrement, douter d'un amour comme le mien est un sacrilége comme de douter de Dieu même !

Le visage et le cou de Valentine se couvrirent d'une demi-rougeur, et elle reprit en tremblant un peu :

LA DUCHESSE DE CHEVREUSE

G. Staal pinxit — Willaume Sculp

Oui! s'écria l'aimant jeune homme en se précipitant de nouveau à ses genoux

— Vous feriez donc de bien grands sacrifices pour moi? — Je les ferais tous. — Pour servir un être aimé de moi? — Oui, sur l'honneur. — Pour me venger d'un ennemi? — Oh! bien plus promptement encore. — Vous renonceriez à la fortune qui peut vous venir de la cour? — J'ai trois cent mille écus de rente, dit-il avec un orgueil d'enfant; c'est l'apanage d'un prince. — Aux charges, aux priviléges que vous devez obtenir? — Je n'ai pas demandé le gouvernement d'Anjou, le titre de grand-maître de la garde-robe; ils sont venus me trouver d'eux-mêmes.

— A l'ordre du Saint-Esprit que vous espérez, et dont vous ne parlerez pas avec dédain, car cet honneur-là vous le sollicitez avec ardeur en ce moment?

— Si j'y renoncerais!... pour vous!... O Valentine! un baiser de vous sur ma poitrine, vaudrait mieux pour moi que toutes les croix et les décorations du monde.

Elle eut un moment de vive et tendre reconnaissance qui se peignit dans ses yeux. Elle continua son interrogatoire sur un mode plus doux et plus gracieux.

— Et la fortune, les honneurs que vous pourriez faire répandre par une main royale sur votre mère, dites, ami, y renonceriez-vous aussi?

— Ah! madame, vous croyez m'avoir vaincu en nommant ma mère, et j'aurais peut-être succombé à cette épreuve; mais il ne vous sera pas permis d'y soumettre mon cœur. Je ne peux rien ici pour ma mère. Des richesses n'ajouteraient rien à son bonheur; car elle l'a placé au-dessus des biens que la fortune procure aux hommes; pour les honneurs, oh! le roi, avec tous les fleurons de sa couronne répandus sur elle, ne pourrait lui en donner autant que ses saintes vertus, que l'élévation de son esprit, que la noblesse de toute sa vie en ont assemblé sur sa tête.

— Je vois qu'il faut renoncer à vous faire faillir dans les témoignages de votre dévouement; je suis donc obligée d'y croire.

Et elle lui tendit sa belle main en gage de traité signé.

— Faites mieux que d'y croire ainsi passivement, reprit le jeune homme, mettez-le à l'épreuve.

— Cela sera peut-être plus tard.

— Non, pas plus tard, dit-il en frappant d'un pied impatient sur le tapis, aujourd'hui demandez-moi ma vie.

— Aujourd'hui, pauvre enfant! votre front pourra-t-il déjà supporter des soucis qui font pencher des têtes formées aux intrigues, blanchies à la cour, qui vont troubler jusqu'au fond de l'âme des femmes que l'ignorance, la légèreté, les plaisirs devraient mettre à l'abri de sérieuses inquiétudes... Vous m'avez demandé bien des fois, ami, d'où venaient les soupirs douloureux que vous surpreniez dans ma poitrine, les larmes dont vous aperceviez encore la trace dans mes yeux, voulez-vous donc l'apprendre aujourd'hui?

— Oui! s'écria l'aimant jeune homme en se jetant de nouveau à ses genoux. A moi tes larmes, tes ennuis, la moindre de tes peines; que je connaisse toutes tes pensées, alors seulement tu seras bien à moi. En retour, que ma vie t'appartienne, que mes jours ne naissent et ne finissent que pour toi; que mes actions soient attachées à tes désirs comme le bras du serf aux pensées de son maître.

— Eh bien! généreux ami, sachez qu'il est un homme dont la méchanceté me tue dans ce que j'ai de plus cher au monde, qui empoisonne la vie de la reine, mon adorable protectrice, et jette son venin sur bien d'autres encore. Cet homme ne peut être ni dépossédé de son pouvoir, ni éloigné de la cour. Il faut qu'il meure, ou que tout succombe sous sa mortelle influence.

— O Valentine! que ne l'avez-vous dit : il y a bien longtemps que cette épée vous en eût délivrée.

— Audacieux! vous ne savez pas ce qu'est l'homme dont je veux parler.

— Fût-ce un duc et pair, fût-ce un prince, que m'importe!

— Plus que cela. — Le roi?

Chalais pâlit et s'éloigna d'un pas. — Plus que le roi.

— Le cardinal! Ah! je respire! et ce sera plaisir pour moi de combattre cette robe rouge, qui me fait mal aux yeux depuis longtemps.

— Que vous haïssiez instinctivement, sans savoir tout ce qu'il y a de haïssable en lui. Il a commencé son règne par la proscription de Marie de Médicis. Après avoir fait de Louis un fils ingrat, qui renvoie la régente, à la fin de ses longs travaux, comme un subalterne qui a achevé sa journée, il retient son élève dans la nullité de l'adolescence, dans une étroite piété; au lieu du sceptre, il lui met entre les mains un faucon, un luth ou un livre de prières. Il étend sur la vie du prince une inquisition formidable, que son titre d'aumônier de la jeune reine lui permet d'exercer. Tout ce que Anne d'Autriche souffre par lui est impossible à exprimer. Malheureuse comme reine, dont il lui ôte toute l'autorité; malheureuse comme femme, dont il lui refuse les douceurs privées ; quand elle tourne son âme vers les consolations de la piété, où les plus simples créatures peuvent puiser des soulagements, elle trouve, dans ce temple tout de paix et d'amour, la haine la plus cruelle de toutes : celle qui est de l'amour empoisonné...

La duchesse s'arrêta quelques instants, oppressée par les violents mouvements de son cœur; elle passa plusieurs fois la main sur son front coloré par l'indignation, puis elle reprit en faisant bien plus d'efforts sur elle-même.

— Par les mêmes motifs d'orgueil et d'implacable jalousie, le ministre poursuit surtout de ses méchancetés l'illustre étranger qui habite maintenant notre cour, qui attire à lui les sympathies de la jeune noblesse, et paraît fixer la faveur de la reine. Il veut à tout prix éloigner Buckingham ; il persuade au roi que l'amour de l'ambassadeur et d'Anne d'Autriche est évident. Il met dans l'âme de Louis, où elle est légitime, la jalousie qui dévore son sein. Il a, dit-on, décidé ce prince à demander à l'Angleterre de changer son ambassadeur à la cour de France. J'ai reçu une lettre de Mme de Motteville, qui ne laisse aucun doute à cet égard.

Chalais écoutait ces choses dans un profond silence. Elles le frappaient péniblement, sans soulever dans son âme toute l'indignation que la duchesse aurait voulu y voir.

— Vous êtes étranger à ces intrigues, mon ami, dit-elle; vous revenez de la guerre du Languedoc, de ces lieux où on ne songe qu'à enlever à la pointe de l'épée quelques remparts aux huguenots. Vous ignorez les outrages dont nous accable notre mortel ennemi. Si j'osais, après les personnes illustres dont j'ai parlé, me citer moi-même, vous sauriez que je n'ai pas été épargnée dans ses insultes les plus éclatantes. Vous pourrez en juger par une seule. Il disait l'autre jour, en me regardant par-dessous ses pâles paupières, « que la maréchale d'Ancre n'était pas morte, « qu'il existait toujours une femme attirant à elle les trésors de la couronne, et « abusant de la faveur de la reine pour vendre les charges et les emplois. » Faisant par là allusion à la fortune de la favorite, qui est arrivée entre mes mains par l'héritage de M. de Luynes, et m'accusant de lui succéder dans ses crimes comme dans sa position auprès du trône.

—Il a dit cela de vous, s'écria Chalais en portant la main à son épée, il a dit cela de vous, et vous n'êtes pas encore vengée !

— Ni je ne veux l'être par vous seul, généreux enfant. Songez bien à ce que je vous demande. Ce n'est pas une lutte corps à corps avec le cardinal-duc. Vous succomberiez. Mais une conspiration germe contre lui. Elle est formée par de jeunes seigneurs épris de leur rang, de leurs droits, de leur liberté, que Richelieu veut atteindre. C'est Gaston, le frère du roi, Montmorency, les deux Vendôme, Maugiron, d'Entragues, Joinville, enfin tout ce qui a du sang noble dans les veines. Joignez-vous à ces esprits chaleureux, mais légers et incertains; déterminez par votre ardent enthousiasme ces courages qui balancent encore; activez par votre persévérance et par votre énergie une action trop lente à s'accomplir, et que les retards compromettent chaque jour davantage.

Chalais se plaça devant la duchesse, mit la main sur sa poitrine, et dit avec une gravité solennelle :

— Je vous donne ma parole de prendre tous les moyens possibles de vous venger de Richelieu.

— Songez, avant de vous engager davantage, qu'il faudra rompre momentanément avec le roi.

— J'y ai songé. — Louis vous protége et vous aime. — Je vous ai promis. — Il vous a fait grand-maître de la garde-robe.

— Le ciel m'a fait noble et prince, madame, et je vous ai promis. —

Elle baissa les yeux comme honteuse d'avoir douté. Puis, reprenant avec bonheur:

— Ami ! les flambeaux pâlissent. Mon Dieu ! c'est le jour qui commence à naître... Partez, Chalais!... Au nom du ciel, partez bien vite ; je ne veux pas qu'on vous voie à cette heure dans la vallée de Chevreuse.

Il venait de finir une des nuits de ce temps, où les amours, grandes préoccupations d'alors, se mêlaient aux affaires de l'État, s'établissaient dans l'histoire pour passer de siècle en siècle à la postérité.

Le prince de Chalais descendit dans l'obscurité l'escalier dérobé. Lorsqu'il fut sur le perron, où l'ombre commençait à se blanchir de la première lueur du matin, il se vit précédé de quelques pas par une forme noirâtre, de l'apparence d'une figure humaine de haute taille, qui se détachait seulement sur la brume par une teinte plus sombre et un léger mouvement. Il s'élança d'un bond impétueux pour le saisir; mais à l'instant où sa main allait l'atteindre, il vit cette ombre glisser dans les premières allées du jardin, et lorsqu'il se fut porté précipitamment de ce côté, le fantôme avait disparu.

II

UNE PLACE AU SOLEIL.

Le prince de Chalais rentra chez lui fatigué des émotions de la nuit, du bonheur qu'il avait reçu, de la promesse dangereuse qu'il avait donnée en échange. Il allait se reposer quelques heures, lorsqu'une émotion plus vive encore, s'il est possible, vint allumer son regard et ébranler sa poitrine. Sur sa cheminée était une large en-

veloppe au cachet du roi qui, ouverte à ses yeux, lui montra la décoration du Saint-Esprit et le brevet qui la lui concédait. Cette faveur insigne accordée à un homme de son âge était accompagnée de quelques mots bienveillants tracés de la main même de Louis.

— O mon prince bien-aimé, dit le jeune homme en laissant tomber une larme sur ce papier, vous pensiez à moi, vous prépariez une douceur pour mon âme tandis que je promettais, sans hésitation, sans remords, d'entrer dans une ligue qui vous est ennemie, qui se dresse contre votre volonté et va renverser un ministre qui est un autre vous-même... Mon Dieu! mon Dieu!... Et je l'ai juré!

Les regrets de Chalais furent longs et douloureux; car l'esprit du jeune prince était faible, vacillant, et, en même temps, son âme avait des trésors de tendresse infinie qui lui faisaient un culte de la reconnaissance, une loi du dévouement, et, au besoin, de se sacrifier pour tout ce qu'il aimait d'amitié ou d'amour.

Tandis qu'il est plongé dans ses inquiètes méditations, jetons un regard en arrière sur la jeunesse de ce jeune prince et son arrivée à la cour.

Descendant des princes de Talleyrand (1), qui possédaient autrefois le Périgord, confisqué par Charles VI pour être réuni aux domaines de la couronne, le père de Chalais obtint de Henri III d'être réintégré dans le séjour de ses ancêtres, c'est-à-dire de reprendre la possession de leur manoir sans toutefois ressaisir l'empire qu'ils avaient sur la province.

Le jeune Henri Talleyrand perdit son père en bas âge, et demeura pendant toute sa jeunesse confié aux soins de sa mère. Quelle que fût la supériorité d'esprit de Mme de Chalais, cette éducation maternelle eut le résultat de développer les facultés aimantes du jeune homme au-dessus de toutes les autres. La piété y domina.

Henri grandit, plus instruit au sentiment qu'à la raison, plus formé à la foi aveugle qu'à l'expérience des choses; connaissant cependant de la docte théologie, de l'histoire de son pays, de la gaie science des lettres et des brillants exercices du corps, tout ce qu'il fallait pour se présenter d'une manière honorable dans le monde.

Lorsqu'il eut atteint vingt-deux ans, sa mère, pressée par les instances d'anciens amis qu'elle avait dans la maison du roi, se décida à le laisser partir pour la cour de France.

Ce fut un jour du mois d'octobre que le jeune Henri quitta pour la première fois le château de ses pères. Ce jour-là, vers quatre heures du matin, Mme de Chalais monta dans sa chambre pour lui dire adieu, et lui donner un reliquaire qu'elle avait porté toute sa vie.

La simplicité austère de la robe qu'elle avait revêtue à la hâte et l'absence de tout ornement répandaient un air de deuil sur sa personne, car on était accoutumé à la voir mise avec l'éclat qui convenait à son rang, et maintenait sa dignité aux yeux de sa maison. Le jour n'étant pas encore levé dans cette arrière-saison, rendait nécessaire un flambeau de cire blanche qui brûlait dans la chambre, et, seul dans cette enceinte, l'éclairait d'une teinte faible et mélancolique. Mme de Chalais s'assit près de son fils, qui, levé depuis quelques heures, avait veillé à ses derniers préparatifs, et maintenant, à genoux devant le crucifix, faisait la prière du départ.

(1) La branche aînée des Talleyrand-Périgord avait le titre de *prince de Chalais* par la possession de cette terre, entrée par alliance dans la famille en 1321; la seconde branche, celle qui vient de laisser à l'histoire un personnage célèbre, joignit, en 1817, à son titre celui de duc de Dino.

La triste mère le contempla longtemps en silence : il était si beau dans cette humble attitude ! l'air noble et fier encore, prosterné à deux genoux ! Sa figure régulière et douce se détachait en éclatante blancheur dans la teinte grise de l'atmosphère ; ses cheveux bruns retombaient en riches anneaux de chaque côté de son cou. Par la manière dont la lumière était placée, la silhouette du jeune homme se dessinait avec le trait le plus régulier sur un panneau de la muraille nu en cet endroit, et garni de chaque côté des fleurs dont Mme de Chalais se plaisait à parer la demeure de son enfant. Elle prit un crayon et dessina avec soin sur le mur le contour de cette figure admirable, qui resta ainsi fixée au milieu de ces fleurs, comme une céleste image sur un autel. Ce fut ainsi, dit-on, qu'une fille de l'antiquité préluda à la science du dessin. Mme de Chalais, qui ne connaissait rien de l'histoire ancienne, eut la même idée qu'elle dans la même situation. Qu'il soit de la Grèce primitive ou de la France moderne, le cœur d'une femme a les mêmes inspirations, et, qu'il appartienne à l'âme d'une jeune fiancée ou d'une pieuse mère, l'amour est toujours l'amour.

— J'aurai retenu quelque chose de ton séjour ici, mon enfant, lui dit-elle, par ce faible dessin qui te rappellera. En ton absence, ta chambre sera toujours décorée de meubles luisants et de courtines blanches, et j'y ferai entretenir les fleurs que tu aimais, comme si tu devais chaque soir revenir l'habiter. Je monterai m'y asseoir comme à cette heure, je viendrai y respirer ton souvenir dans tous les moments de douceur que je pourrai me donner.

— Ma mère, laissez-moi espérer que mes prières vous entraîneront, et que vous viendrez habiter la cour auprès de moi.

— Tant que tu seras heureux, je ne le ferai pas. Mais si jamais le moindre malheur venait t'atteindre, tu ne serais pas longtemps à le supporter seul.

— Que viens-je d'entendre ? dit Chalais.

— C'est le cri de la chouette, répondit sa mère en pâlissant un peu. Elle rentre dans sa retraite aux premiers rayons du jour.

— Elle fait entendre son cri quand vous parlez de malheur, ma mère. Hélas ! elle appuie vos doutes d'un funeste présage.

Tout était prêt autour du jeune prince pour l'instant du départ, et on entendait sous les fenêtres la voix des domestiques et le hennissement des chevaux. Mme de Chalais et son fils ouvrirent une croisée pour savoir si l'aube répandait déjà assez de lueur pour rendre les chemins praticables. Cette fenêtre donnait sur la route par laquelle le voyageur allait se diriger vers Paris. En relevant les yeux de la campagne au ciel, ils virent précisément au-dessus du grand chemin une étoile qui fi-

lait. A ce second présage funeste, plus décisif que tout autre dans cette crédule province, Mme de Chalais ne put retenir des pleurs qu'elle dévorait depuis longtemps, et ce fut au milieu de ces larmes de crainte autant que de douleur qu'elle reçut les derniers baisers de son fils.

Chalais demeura d'abord peu de mois à la cour de France. A peine avait-il eu le temps de la connaître un peu et d'être connu d'elle, qu'il eut un haut grade militaire, et partit avec Montmorency pour la guerre des huguenots, où les deux jeunes et vaillants capitaines firent merveille.

Après dix-huit mois d'absence, Chalais fit de nouveau son entrée dans les cercles de la famille royale. Il allait sans doute demeurer là, confondu dans la foule dorée, remarqué tout au plus par sa charmante figure et son noble caractère, lorsqu'un seul instant décida de sa fortune.

On donnait des concerts dans les réunions particulières de la cour au château de Saint-Germain. Là on entendait quelquefois encore des chanteurs italiens que Marie de Médicis avait fait venir, bien des années auparavant, de sa chère Toscane. Louis, qui n'aimait rien de ce qui lui rappelait le souvenir de sa mère exilée par lui, affectait de ne prendre nulle part à ce divertissement. Il s'était retiré dans la profonde embrasure d'une croisée. Il se trouvait là un groupe de jeunes seigneurs qui causaient au lieu d'écouter. Le roi leur fit signe de continuer leur entretien, et demeura à cette place, le coude appuyé sur la fenêtre, moitié à prêter attention à ce que disaient ces jeunes hommes, moitié à suivre d'un regard mélancolique les bateaux qui descendaient paisiblement le cours de la rivière.

— Non, disait le prince de Chalais qui se trouvait dans cet *aparte* : non, ce ténor italien avec ses *fioritures*, ses roulades sans fin, ses coups de gosier prétentieux, ne vaut pas un chanteur inconnu et solitaire que j'ai entendu l'autre jour par hasard.

— Dans quel endroit? lui demanda-t-on.

— Je ne saurais pas trop le préciser; mais c'était dans la profondeur de ce bois, (il indiquait la forêt de Saint-Germain); sa voix sortait d'une tourelle étroite et enfouie dans la partie la plus sombre et la moins fréquentée de la haute futaie.

— Contez-nous cela, Chalais, dit le roi, dont l'attention parut agréablement éveillée.

— La nuit venait de tomber. Je m'étais à peu près égaré en me promenant dans le bois, et je parcourais les longues allées silencieuses de *la reserve*, sans trop savoir laquelle me ramènerait au château. Peu à peu j'entendis le son d'un luth mêlé à une voix mélodieuse. Je me dirigeai du côté où cette douce musique m'appelait. Elle me fit traverser, pour m'approcher d'elle, le plus épais fourré. Quand je fus là, une ombre profonde m'entourait; mais bientôt mes yeux, accoutumés à l'obscurité, et aidés d'une faible lumière, découvrirent une espèce de tour assez noire, dont le toit d'ardoises pointu ne perçait pas les plus hautes branches des chênes, et qui ne montrait d'ouverture qu'une étroite fenêtre d'où partaient les sons que j'avais entendus, et d'où tombait la demi-clarté que je découvrais en ce moment. La voix, qui était celle d'un jeune homme, continua de se faire entendre, et rien de plus doux et de plus suave n'est jamais arrivé à mon oreille.

— Vous souviendriez-vous de quelques paroles de ce chant? demanda Louis.

— Oh! je pourrais les répéter tout entières! Elles étaient d'une délicieuse tristesse. Le malheur qu'elles peignaient n'était pas de ceux que nous sentons d'or-

dinaire, nous autres hommes; c'était une peine d'un ordre plus élevé, qui semblait venir du néant des plus belles choses même, et de la certitude de les avoir possédées en vain ; c'était comme les murmures d'un ange qui se serait plaint du ciel. La voix qui laissait couler ce chant était si sonore et si pure, qu'un rossignol qui, à la fin de chaque couplet, essayait de se faire entendre, se taisait aussitôt qu'elle reprenait ses mélodies. Sans rien voir de celui à qui appartenait cette voix, on pouvait s'imaginer qu'il avait une figure délicate et pâle, les yeux d'une douceur sérieuse, une bouche mince et pure, mais décolorée par le soupir continuel qui errait sur elle... Oh non! je n'oublierai jamais le chanteur solitaire, et la délicieuse musique qui se fit entendre cette nuit-là pour moi seul, pour un rossignol vaincu, et pour les rameaux frémissants de la voûte du bois...

Le lendemain Chalais reçut le brevet de grand-maître de la garde-robe, titre honorifique qui n'impliquait aucun emploi, mais qui plaçait celui qui en était investi dans la plus grande intimité du roi.

Car Louis XIII était le chanteur de la tourelle.

Il voulut attacher à sa personne l'homme qui avait le mieux su apprécier le talent auquel il attachait le plus de prix, celui de composer et de chanter des romances. Bizarre et mélancolique, il se retirait souvent pour jouer du luth et moduler des couplets sur les douleurs et le néant de la royauté dans la partie de la forêt où Chalais l'avait entendu.

Pour compléter la position brillante de Chalais, il ne lui manquait plus qu'une liaison avec l'une des femmes célèbres de la cour, et là où son bonheur pourrait exciter le plus d'envie. Cela ne tarda pas à lui être accordé.

La beauté, image du ciel, mais image fugitive, voit ordinairement sa renommée s'éclipser aussitôt qu'elle-même; mais quand elle se trouve réunie à un rang élevé, elle fait partie de l'histoire, et s'attache au souvenir de celui qui l'a possédée. Tel fut l'éclat qui environna Buckingham, ambassadeur d'Angleterre à la cour de Louis XIII. Cet homme ne passa que deux années en France, il y devint célèbre, et, après trois siècles, il conserve un nom entouré d'un prestige inexplicable.

On s'occupa ardemment de savoir quelle femme aurait la gloire d'attirer l'amour de cet homme, de le recevoir et de le partager, car il semblait qu'il ne pût l'offrir en vain. On crut d'abord que la beauté privilégiée serait la célèbre duchesse de Chevreuse, veuve, par conséquent libre et brillant encore de toute sa beauté et de l'éclat que la haute faveur d'Anne d'Autriche répandait sur elle.

Les hommages que le brillant ambassadeur lui adressa, le bonheur avec lequel elle paraissait les recevoir, la couronne triomphale qu'ils semblaient jeter sur son front, allaient fixer sur elle toutes les conjectures, lorsqu'un jour, la reine accorda à Buckingham la faveur de figurer avec elle dans plusieurs ballets. Cette grâce, et surtout le trouble que Anne laissa plusieurs fois percer en sa présence, ainsi que l'animadversion profonde qu'elle témoigna à ses ennemis, fit penser que Buckingham avait porté ses vœux jusqu'à la beauté couronnée, et que là même ils n'avaient pu être dédaignés.

Les choses en étaient à ce point lorsque Chalais devisait un soir avec Montmorency sur les beautés de la cour.

—Non, sur l'honneur, disait le jeune Henri, je ne vois rien ici d'aussi beau que Valentine de Chevreuse.

—Moi, je préfère la jeune reine, dit Montmorency après un moment de grave réflexion.

—La beauté d'Anne d'Autriche est d'un tout autre ordre que celle de la duchesse de Chevreuse. Toutes deux sont douées d'une manière inverse au rang qu'elles occupent: Anne semble la plus humble fleur du parterre, tandis que Valentine en est la rose.

—Alors, c'est la *rose des quatre saisons*, car elle est bien près de fleurir en automne.

—N'en plaisantez pas, Montmorency; la première fois que j'ai vu cette femme, que j'ai rencontré ses yeux, j'ai senti qu'elle aurait une grande influence sur ma destinée.

—Est-ce qu'on croit encore aux pressentiments dans le Périgord? J'en serais fâché pour celui-ci. Les hommages que le superbe ambassadeur adresse à la duchesse, et la manière favorable dont elle les reçoit, font préjuger qu'elle est assez fortement engagée de ce côté, et que ce n'est point avec elle que vous ferez vos premières armes.

—On dit au contraire que Buckingham, indifférent pour toutes les beautés qui se trouvent sur l'avenue du trône, n'a vu que celle qui l'occupe, et n'a pu s'éprendre que d'elle.

—Je ne le nierai pas.

—Alors pourquoi me disiez-vous que l'amour de l'ambassadeur pour la duchesse vous semblait avéré, puisque vous pensez que c'est celui de la reine qui l'occupe?

—Parce que, dans mon opinion, l'un n'exclut pas l'autre. Le cœur de l'homme a des trésors inépuisables, mon cher Henri: vous le saurez en vivant.

—Ah! c'est un éloge qui le calomnie!

—Eh bien! au lieu de perdre votre temps à vous fâcher contre moi, commencez à agir. Portez vos hommages aux pieds de la duchesse, réalisez vos espérances, combattez, triomphez, c'est le meilleur moyen de me prouver que j'ai tort.

Telle était bien l'intention de Chalais. Il chercha partout la présence de la duchesse de Chevreuse. La pourpre unie au blanc étaient les couleurs qu'elle portait de préférence; il en revêtit ses gens, ses équipages, il en décora son appartement, il en surchargea ses armoiries pour voir partout ces couleurs qu'elle aimait, et pour paraître s'inféoder ainsi à sa suzeraineté. Dans les jeux où il triomphait, il lui fit hommage de toutes les couronnes qui lui étaient décernées. Puis comme, grâce à sa jeunesse studieuse, il était un des hommes les plus lettrés de la cour, il lui adressait chaque jour de longues lettres, où un sentiment vrai et profond, comme le feu sacré qui purifie tout, effaçait la manière recherchée et l'esprit prétentieux de ce moment.

La belle duchesse reçut pendant quelque temps ses soins avec indifférence. Elle n'avait pas même l'air de se souvenir, le jour, de la peine qu'elle avait causée la veille à son jeune amant; il pouvait bien plutôt lui reprocher l'oubli que la cruauté. Un jour, cependant, par le plus soudain changement, elle répondit à l'une de ses lettres d'une manière qui donnait plus que des espérances.

La veille au soir, la reine, qui avait dansé avec Buckingham une figure espagnole très-vive et très-entraînante, s'était trouvée mal au milieu de cette danse, et le lendemain, les femmes qui assistaient chaque jour à sa toilette et connaissaient

parfaitement tous ses bijoux, avaient pu remarquer au doigt du bel ambassadeur une bague de perles qu'elle portait habituellement.

C'était ce jour-là même que madame de Chevreuse avait écrit à Chalais.

III.

TOUT POUR ELLE.

— Cette nuit est noire comme le fond de l'enfer; je ne sais où poser les pieds de mon cheval.

— On n'a jamais vu les amants ni les conspirateurs désirer la lune; et vous, qui êtes l'un et l'autre, prince de Chalais, vous ne devez pas trouver que la nuit soit trop profonde.

— Je crois plutôt, mon cher Montmorency, que je ne suis ni l'un ni l'autre, du moins avec les mouvements tumultueux de la passion. Je donnerais ma vie pour ceux que j'aime; je les suivrais partout sans regarder s'il y a un précipice sous mes pas; mais cette ambition dévorante, ces amours mystérieux et terribles qui aiguisent le fer et vivent au milieu des ténèbres, je ne suis pas fait pour les connaître. Une fortune digne de mon rang, auprès de ma mère qui m'a consacré toute son existence, et d'une autre femme à qui je donnerais de si grand cœur toute la mienne, voilà tout ce que je demande. Nous autres jeunes hommes de province, nous avons plus de cœur que d'ambition, plus de tendresse que de force d'âme, et dans nos désirs...

— Pardon, mon cher prince, si nous étions à discuter en Sorbonne, je soutiendrais volontiers avec vous une thèse sur les différentes tendances des caractères, sur le fort et le faible de chaque nature; mais nous sommes à minuit, par un temps épouvantable, sur un chemin de traverse qui n'est rien moins que sûr, pour aller à un rendez-vous de conjurés préparer un coup d'État sur lequel nous jouons nos têtes; je crois donc que ce qu'il y a de plus sage, c'est de chercher à ne pas briser la tête de nos chevaux contre les troncs d'arbres qui nous barrent le passage, et de tâcher de nous expliquer à nous-mêmes ce que nous allons faire, et ce qui nous réunit.

— Je pense que nous le savons tous.

— Jusqu'à un certain point. Je crois que si je vous interrogeais sur ces choses en manière de demandes de catéchisme, vous ne seriez pas bien sûr de vos réponses. Çà, voyons, où allons-nous cette nuit?

— Chez le prince Gaston, ce me semble, nous concerter sur les moyens de faire sauter l'évêque de Luçon, à cette heure cardinal de Richelieu.

— Bien, et pourquoi cela?

— Parce que Gaston, frère du roi, et la reine Anne d'Autriche le détestent.

— D'où vient cette haine? — De la part de Monsieur, de ce que le cardinal l'éloigne du roi. — Et de la part de la reine? — Le prince de Chalais se taisait.

—Vous ne dites rien, reprit Montmorency, je vais répondre pour vous. De ce que Richelieu, enrageant de n'être que l'aumônier de la jeune princesse, se plaît à faire sentir les aiguillons de son arrogance au bel ambassadeur d'Angleterre, qui passe pour plus heureux que lui. Bonheur qui, du reste, ne déplaît pas à M. le prince de

Chalais ici présent, attendu que le succès de Buckingham auprès de la reine éloigne celui-ci de la duchesse de Chevreuse, à qui...

— Ah! silence! silence, Montmorency! s'écria le jeune homme, que le bonheur rendait discret; ne dites rien de ces choses, même à la nuit la plus noire.

— Eh! mon ami, les loups ne peuvent pas nous entendre; et si les étoiles nous regardaient, au lieu de se cacher sous tant de nuages, elles jugeraient que Chalais, si jeune, si beau, si vaillant, ne sera jamais assez mystérieux pour cacher tous ses succès... Mais reprenons l'interrogatoire. Le cardinal mort, qu'en résultera-t-il?

— Gaston aura toutes les faveurs du roi, et puis les gouvernements, les beaux duchés de Chartres, de Blois, de Dijon.

— Et que nous en reviendra-t-il?

— Ah! nous?... Eh bien!... nous boirons du vin de Bourgogne.

— Ainsi, de tout cela, nous aurons un sourire d'une femme et un souper si nous sommes en vie! Je vous rends bien des grâces.

— Alors, Montmorency, pourquoi êtes-vous des nôtres?... *Vous ne dites rien, je vais répondre pour vous.* Parce que votre père et votre aïeul ont eu le titre de connétable, et que vous, après vos brillants services, vous l'attendez encore. Injustice qui, vous éloignant du roi, vous jette naturellement dans le parti des mécontents.

— Peut-être... Mais des lumières un peu plus vives que des feux follets, et des piaffements de chevaux fort étrangers à ce désert, m'annoncent que nous sommes arrivés à la demeure secrète du prince.

La scène changea subitement. En sortant de ces marais sombres, ruisselants de pluie, on entra dans une suite de pièces resplendissantes de lumières, de dorures, de cristaux et de fleurs. Dans l'une d'elles était dressé un magnifique couvert, et les jeunes partisans de Monsieur y étaient déjà rassemblés : c'étaient les deux Vendôme, les fils de Henri IV, les Soissons, les Longueville, le duc d'Elbœuf, le duc d'Épernon, le marquis de la Valette, le comte de Candale, etc.; tous amis de Gaston, parce qu'il était ami du plaisir, parce qu'il comprenait, à l'opposé de son timide et scrupuleux frère, les besoins de la jeunesse, l'épanchement de ses ardeurs, les excuses de ses fautes et de ses folies.

Aussi cette assemblée était plutôt un souper de gais compagnons qu'un foyer de conspirateurs. La bonne chère et la joie étaient le principal but de la réunion, le coup d'État s'arrangerait ensuite, s'il était possible.

On commença donc par souper joyeusement, et ce ne fut que vers le dessert que le prince aborda l'affaire difficile.

Après quelques mots d'explication en forme d'exorde, Gaston, qui vit sur tous les visages l'assentiment à cette proposition, mit en avant un avis dont voici la substance.

Le cardinal était en ce moment à sa maison de campagne de Limours, dans les environs de Fontainebleau. Monsieur organiserait une partie de chasse dans la forêt, et feindrait d'aller en passant demander à dîner au prélat dans sa demeure. Là, les gens de la troupe élèveraient une querelle avec les gens de la maison; les officiers et seigneurs s'en mêleraient, et dans le tumulte on frapperait le cardinal.

— Un assassinat! dit tristement Montmorency; et la rougeur monta à son front.

— Il n'y a pas plus d'assassinat à tuer cet homme qu'à forcer le sanglier qui dévore nos bois, répondit Gaston. Nous ferons la *chasse au cardinal*, voilà tout. Voyons, messieurs, si le cœur vous en dit, c'est décidé. — C'est décidé, de par le

ciel et nos épées ! -- Qui portera le coup destiné au cardinal ? — Il y eut un profond silence. — Eh bien ! personne ne répond ? Gaston promena son regard sur le cercle des convives en fronçant le sourcil.

— Personne ne répond ? répéta-t-il. Eh ! de par Dieu, ce sera moi !

— Non, mon prince ! non, s'écria Chalais, je ne vous laisserai pas vous abaisser au rôle du bras qui exécute, quand vous devez être la tête qui commande : ce sera moi qui prendrai la vie de Richelieu.

— Voilà ma main, prince de Chalais, je me souviendrai de ce moment, dit le frère du roi.

— Vive Chalais ! crièrent tous les convives ; et le cristal des coupes qui se choquaient sema de mille feux le vin qui était versé en l'honneur du jeune brave.

Au point du jour, les conjurés se séparèrent pour rentrer isolément à Paris ou à Saint-Germain, où était la cour.

Chalais suivait seul un chemin isolé qui tournait la forêt de Fontainebleau, un large ravin le bordait, et la pluie qui était tombée à flots pendant quelques heures coulait encore au fond de son lit. Comme le jeune cavalier cheminait avec vitesse, le nœud de son épée se détacha, roula sur la pente du ravin, et s'accrocha à quel-

ques pieds de l'eau à une ronce du rivage. C'était un nœud de diamants que Valentine lui avait donné. Comme il pensait au moyen de le reprendre dans cet endroit, bien plus bas que sa main ne pouvait atteindre, il vit un homme arrivant derrière lui, sauter dans l'eau, qui lui venait jusqu'aux genoux, s'emparer du nœud et remonter avec vitesse. Il crut que c'était un voleur, et s'apprêtait à le poursuivre, lorsque celui-ci s'approcha et lui rendit l'objet précieux.

— Merci, mon brave, dit Chalais, il paraît que vous ne craignez pas de vous mouiller les pieds et de franchir les rochers glissants.

— On s'exposerait à bien d'autres choses pour approcher du prince de Chalais.

Le jeune homme, se voyant connu, fixa son regard sur celui qui lui parlait, pour savoir s'il le connaissait à son tour. La haute taille de cet homme lui sembla bien avoir déjà été remarquée par lui quelque part, peut-être dans l'ombre à forme humaine qui fuyait au point du jour parmi les allées du jardin de Chevreuse... Mais

sans s'arrêter à cela davantage, il lui donna plusieurs pièces et continua son chemin.

Le rustique château de Saint-Germain découpait sa silhouette irrégulière sur un beau ciel de couchant.

A cette heure du soir, le jardin du château voyait passer par groupes nombreux, ou s'asseoir sur ses élastiques siéges de buis, les personnages les plus remarquables de la cour. Ils attendaient, à l'ombre légère de ces demi-cintres de verdure, l'heure où les grandes salles de la résidence royale allaient s'ouvrir pour le souper et les danses d'été qui devaient suivre.

— Voyons, messeigneurs, s'écria tout à coup Bassompierre, qui continuait aussi une conversation particulière, qui de vous donnerait sa fortune pour la femme qu'il aime?

— Moi! s'écrièrent en même temps tous les jeunes hommes. — Et vous donneriez également la vie? — Je la donnerais, dirent des voix en moins grand nombre. — Et la faveur du roi? Tout le monde se tâisait. — Je la donnerais encore, dit Chalais seul.

En ce moment, la façade du château s'illumina d'un éclat merveilleux. Les jalousies ouvertes montrèrent des girandoles de verres de toutes les couleurs serpentant au milieu des guirlandes de fleurs, dans les salons préparés pour la fête qui s'ouvrait. Les élégants promeneurs prirent tous rapidement le chemin du perron. Deux personnes seulement, au lieu de voler comme des papillons à l'éclat de ces lumières, se dirigèrent vers la partie du jardin où l'ombre de la chapelle obscurcissait déjà les sentiers, et où le feuillage ne recevait plus guère que la lueur de la lampe qui s'allumait chaque soir à cette heure devant la façade gothique.

Ces deux personnes s'assirent sur un banc de gazon et demeurèrent longtemps en silence. La duchesse de Chevreuse, absorbée par la tristesse de ses profondes et graves pensées; Chalais, par le bonheur d'avoir à apprendre à celle qu'il aimait que ses chagrins allaient être soulagés, que ses plus ardents désirs étaient sur le point de se réaliser. Il avait tout sacrifié à cet amour : sa sûreté, son avenir, l'amitié du roi, la reconnaissance, le devoir; il était au moment de recueillir le fruit de ce sacrifice, à ce moment enchanteur où l'on dit à l'être bien cher : *Voilà ce que j'ai fait pour toi*, et où l'on s'enivre du bonheur que l'on donne. Ayant en sa possession cet instant délicieux à passer, il le retardait pour mieux en savourer la douceur.

La duchesse rompit ce silence la première, et dit d'une voix profondément triste :

Henri, vous avez menti tout à l'heure. — Non, madame.

— Vous vous disiez capable de sacrifier même la faveur du roi à la femme que vous aimeriez, et parce que Louis vous a donné ce hochet (elle montrait l'ordre du Saint-Esprit), vous avez oublié le serment que j'ai reçu de vous.

— Valentine, voilà un reproche bien hasardé.

— Ce n'est pas un reproche, oh! non, au contraire, vous ne savez pas le bien que vous m'avez fait, plus que je n'aurais pu en attendre d'aucun succès. Les injures redoublées de mon ennemi, l'amertume dont il m'abreuve à la cour, la douleur bien plus grande de m'être trompée dans la tendresse que j'avais cru vous inspirer, ce découragement immense qui vous saisit au moment où l'on voit que l'amour sur lequel on comptait comme sur Dieu même n'était qu'une illusion de votre orgueil, un vain mirage de bonheur, tout cela a fixé en moi une résolution flottante depuis longtemps. Je quitte la cour et le monde...

En ce moment, une musique brillante et mélodieuse sortit des fenêtres du château et remplit l'atmosphère. On voyait à travers le feuillage passer les couples de la danse, tout éblouissants de parure et de plaisir.

— Écoutez, dit Chalais, ce monde vous appelle; il dit qu'il vous prépare encore son encens; qu'il va vous bercer dans ses bras, plus belle, plus triomphante que jamais; vous n'entendrez pas sa voix en vain.

La duchesse de Chevreuse tira un papier de son sein.

— Tenez, Henri, approchez-vous de la lampe de la chapelle, et lisez cette lettre. Songez qu'elle m'est adressée, et qu'elle est de la supérieure du couvent des carmélites.

— Que veut dire ceci, Valentine? demanda Chalais en lui rendant la lettre qu'il venait de lire à la hâte.

— Que bientôt je vais terminer tous les soucis et toutes les vaines espérances d'une vie dévorante dans le tombeau du cloître.

Chalais fit quelques pas dans les bosquets du jardin, et revint à Valentine. Il lui tendit un bouquet de roses qu'il venait de cueillir.

— Quand il se sera écoulé autant d'heures qu'il y a de fleurs dans ce bouquet, dit-il, vous serez vengée du cardinal et plus puissante que jamais.

— Est-il bien vrai? — Je vous le jure. — Et vous, Henri? vous, mon Dieu! — Moi, je serai mort, ou je serai aimé de vous.

Quelques instants après, la duchesse de Chevreuse était au bal du château, le front plus radieux que les diamants de son diadème, et Chalais sur la route de Limours, où s'assemblaient les conjurés.

IV.

JEU DE HASARD.

La maison du cardinal de Richelieu, nommée Limours, située entre Paris et Fontainebleau, était de très-simple apparence. Les alentours ne se voyaient point embellis de ces plantations de luxe, où les dociles rameaux des arbres, prenant des formes architecturales, préludent à la structure des palais. L'avenue en était simplement tracée par deux rangées de chênes au milieu de la campagne. Cependant l'herbe ne croissait pas sur ce chemin. Les courtisans, qui flairaient de loin l'agrandissement de puissance du jeune évêque, prenaient l'avance pour lui offrir leurs hommages.

Le premier rayon du jour rencontra sur cette route l'escorte de Gaston. C'était la troupe la plus jeune, la plus brillante, la plus vive, dont jamais ses feux, en se levant, eussent fait étinceler les ceinturons, les mousquets, les broderies d'or, les freins, les éperons.

A la tête marchait Gaston, et à sa droite Henri de Chalais.

Après ces deux chefs venaient, somptueusement équipés, ces jeunes nobles qui, la veille, se plaignaient de leur détresse en faisant, à chaque mouvement de leur corps, étinceler leurs pierreries, en absorbant dans leur coupe la séve de mainte province épuisée. Ils étaient tous en costume de chasse. Messeigneurs allaient gaie-

ment tuer le favori, traqué dans sa maison comme un gibier de bonne prise. Mais il n'y avait pas dans toute leur bande l'étoffe d'un conspirateur.

Des pages marchaient à la suite : leur uniforme, composé d'un manteau vert très-court, d'une veste de même couleur, d'un pantalon rouge serré d'une jarretière d'or, montrait qu'ils appartenaient à la maison de MONSIEUR.

Cependant Richelieu était seul dans une campagne déserte, et ils venaient soixante hommes bien armés de leurs bonnes rapières, et décidés à se défaire de lui. Il n'était pas probable, quelle que fût l'ignorance des assaillants en fait de complots, que l'assiégé pût échapper à ce coup d'écoliers. Dans un instant, une lame bien affilée, et soutenue de mainte autre s'il le fallait, allait chercher le chemin de son cœur dans sa poitrine... Chacun sentait déjà ce moment; son approche jetait un froid secret dans les âmes... on arrivait... on n'avait plus que l'avenue à franchir... on était au pied du perron.

Tout à coup Richelieu paraît sur le premier degré.

Il s'adresse à Gaston et lui dit :

« Dans le dessein où était votre altesse royale de prendre un divertissement dans ma maison, j'aurais été flatté qu'elle m'eût accordé la satisfaction d'en faire les honneurs; mais puisqu'elle veut être libre, je la lui cède volontiers. »

Après ce peu de mots, le cardinal n'attend pas de réponse : il salue, puis se jette dans un carrosse disposé près de lui, et part au galop.

Les conjurés, étourdis, stupéfaits, se regardèrent, ne sachant si la colère ou le rire devait l'emporter. Le dernier prévalut bientôt. On entra à grand bruit dans la maison. On n'avait plus à faire que l'assaut des provendes, plus à mettre à mort que les gras chapons et les saintes poulardes. On campa dans la demeure pour se venger sur elle; bientôt elle entendit plus de tapage qu'il n'en avait jamais retenti sous ses voûtes.

La maison du cardinal avait à l'intérieur toutes les apparences puritaines du dehors. La salle à manger, au lieu d'étaler à la vue de magnifiques vaisselles sur des buffets, les tenait enfermées sous de larges panneaux. Dans le salon, il n'y avait d'ornements que des tableaux de piété, de grands christs, des meubles qui semblaient plus flétris par le temps que par l'usage; tout cela sentait le froid et la poudre du cloître. Il n'y avait d'apparence de vie que dans le cabinet de travail de Richelieu. Là, un grand nombre de livres reliés en noir, de parchemins semés sur des bureaux, annonçaient le mouvement des idées. Le cachet d'ancienneté empreint sur ces objets montrait un homme d'étude qui se plaît aux choses du passé et vit avec elles seules. Richelieu tenait alors à paraître entièrement occupé de la composition de ses ouvrages théologiens : *la Méthode des Controverses* et *la Perfection du Chrétien*; il voulait paraître accroupi sur ses livres, sans regarder ailleurs et sans toucher aux affaires de l'État. Comme certains animaux qui se servent de cette feinte pour éloigner d'eux le danger, *il faisait le mort*.

Cependant le dîner fut somptueux et bien fêté par ces jeunes hommes, peu faits aux sentiments vindicatifs et qui haïssaient en riant. Au dessert, de nombreux toasts furent portés. Dans l'un d'eux, deux verres choqués avec force se brisèrent et mêlèrent leur liqueur.

« Signe de mariage! cria-t-on de toutes parts. Messieurs, qui se marie parmi nous? »

Ce vulgaire incident n'eût pas été remarqué sans celui qui le suivit à l'instant

même. Un page de la maison du roi, arrivant à bride abattue de Paris, remit à Gaston un paquet scellé du cachet de Louis XIII.

Le prince l'ouvrit à l'instant. C'était une longue lettre dans laquelle le roi pressait de nouveau son frère, et avec plus d'insistance que jamais, d'accepter la main de mademoiselle de Montpensier, mettant à ce prix l'oubli du passé, son amitié et sa parfaite réconciliation avec MONSIEUR. Il joignait à cette lettre un tableau des biens immenses qu'apportait en dot la jeune future, et un portrait de mademoiselle de Montpensier, qui, élevée dans le midi de la France, n'était point connue alors à la cour.

— Vraiment, messieurs, s'écria Gaston, voici un excellent tour du cardinal; car je vois ici le cardinal derrière mon frère. Mais n'importe, je resterai fidèle à mes amis jusqu'à la pauvreté, jusqu'à la mort. Je veux que le cardinal m'ôte mes biens, la tendresse de mon frère, pour rester à la tête de ceux qu'il opprime. Je suis de la noblesse française, je soutiendrai ses vieilles franchises, et plus il s'en montrera l'ennemi, plus je lui prêterai le secours de mon bras.

— Vive Monsieur! vive notre digne prince!

Pendant ce dîner, Chalais était seul tourmenté d'inquiétudes secrètes.

En même temps, il faut le dire, il éprouvait une satisfaction intérieure que les choses ne fussent pas allées plus loin. Le meurtre d'un homme n'était pas en ce temps chose de bien grande importance, mais la faiblesse du caractère de Chalais lui donnait de l'éloignement pour toute action décisive.

Mais si son esprit était privé de qualités solides, son cœur, comme nous l'avons dit, était riche de puissances aimantes, de bontés, de générosités adorables. Un jour, tout enfant, il quitta son habit brodé d'or pour le donner en jouet à sa sœur qui pleurait. Et toute sa vie il fut ainsi disposé à se dépouiller pour ceux qu'il aimait, à se sacrifier tout entier pour changer une de leurs larmes en sourire.

Il était bien dépareillé dans cette cour sensuelle et avide où nul ne pouvait faire échange avec lui de semblables richesses d'âme, ni ses *blondes* maîtresses, ni ses amis de festin, ni peut-être la femme à qui il sacrifiait tout en ce moment. Une seule personne sur terre l'aimait comme il méritait de l'être : c'était sa mère, sainte et noble femme, relique du passé, ayant conservé dans leur ferveur antique les religions de la France, la foi au crucifix, à la branche de lis; mais subordonnant ces cultes dans son âme à l'amour de son fils... Amour maternel! si beau, si touchant, parce qu'il montre la tendresse toute jeune encore dans un être vieilli; parce qu'il vivifie tout là où tout serait mort sans lui, flambeau qui s'est allumé dans un sombre et antique sanctuaire!

La duchesse de Chevreuse était seule, à demi étendue sur un petit lit d'été. Le prince de Chalais, connu des domestiques du château, avait pénétré sans bruit jusqu'à son appartement. Il la vit abattue et pressant son visage de ses mains appuyées sur les coussins du canapé.

— Ne pleurez pas, Valentine, dit-il, nous avons encore du courage à déployer à votre service, et Richelieu n'est pas délivré de nous pour toujours.

— Ah! s'écria-t-elle en saisissant les mains de Chalais et l'attirant à ses côtés, ne me croyez pas aussi égoïste; au nom du ciel ne le croyez pas! Ce n'est pas sur moi que je pleure en ce moment, c'est sur vous. Il n'est question ce matin à la cour que de surprises contre le cardinal, de conspiration échouée; on prononce votre

nom... Et moi, je ne sais rien, je suis là à vous attendre dévorée d'inquiétude... Combien j'avais besoin de vous voir!

Chalais dit avec franchise et en toute vérité ce qui s'était passé.

— Malheureux enfant? et que prétendiez-vous faire?

— Je vous avais promis de vous délivrer de Richelieu.

— Pouviez-vous jouer votre vie sur un coup si hasardé!

— Il n'y avait à craindre qu'un exil passager.

— Ah! ne croyez pas cela; tout le monde parle sous des traits affreux du danger que vous avez couru... Il est vrai que notre liaison étant connue, on se plaît sans doute à l'exagérer devant moi... Mais n'importe, vous devriez être déjà parti pour la Hollande, avoir pris asile sur un vaisseau de Zuiderzée.

— Vous quitter Valentine!... pour un péril qui n'est peut-être qu'imaginaire.

— On assure que le roi eût vengé par votre mort le meurtre de son favori.

— Louis n'est pas cruel.

— Il n'a pas encore eu le temps de l'être, il est si jeune, mais attendez.

La duchesse était pâle et douloureusement émue, et en exprimant ses inquiétudes, elle passait la main dans les beaux cheveux bruns de Chalais qui était à ses genoux; mais cette main était froide, les regards de Valentine se perdaient souvent dans l'espace au lieu de chercher ceux de son amant, et, plus encore que le luxe et la beauté, la pâleur et le souci siégeaient sur son front.

Quelques heures après, Chalais traversait pour se retirer la vallée de Chevreuse, qui tenait enfermée dans son sein de verdure l'habitation de la duchesse.

On était à la fin de l'automne, Chalais en s'éloignant effleurait de ses pas et de la plume flottante de son chapeau les derniers gazons et les dernières roses de l'année..... comme il venait de cueillir les dernières roses de sa vie.

V.

UN MOIS APRÈS.

— Que cette terre est dure et froide!... oh! par grâce, encore un peu de paille!... Vrai Dieu! je n'aurais pas cru, il y a quelques jours encore, qu'une botte de paille pût devenir l'objet de ma plus ardente ambition.

Un guichetier s'approcha en ce moment du prince de Chalais, car le prisonnier n'était autre que le pauvre Henri, et s'occupa de rendre sa couche un peu moins dure.

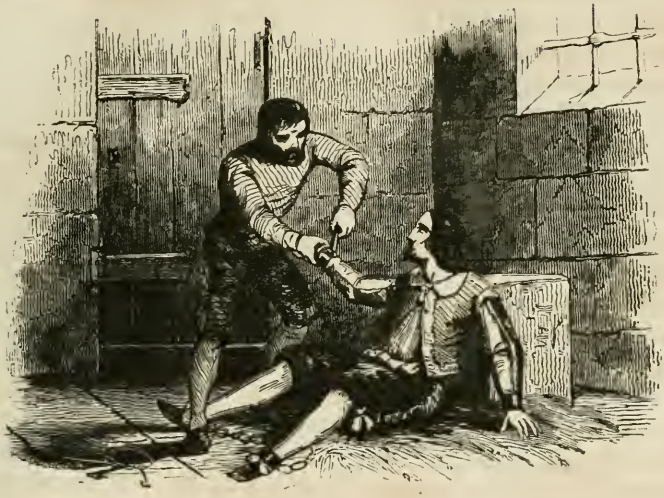
— Que ces fers sont lourds! ils me coupent les bras! ils me rompent le corps?... Singuliers bracelets, vraiment, et merveilleux colliers pour celui dont les mains portaient les plus beaux diamants de France, et qui suspendait à son cou des chaînes d'or soutenant les décorations de Saint-Michel et du Saint-Esprit.

Le guichetier prit des pinces et desserra les fers, de façon à ce que Chalais n'en souffrît plus.

Au moment où cet employé de la prison penchait la tête sur les mains du jeune prince en élargissant les anneaux de ses chaînes, une faible lueur tomba de la meurtrière sur la figure de cet homme.

— Il me semble que je vous connais, observa Chalais, en le regardant; quel es votre nom? — Lamont! — Ne vous ai-je pas vu quelque part? — Oui, sur la route

de Fontainebleau, à quelques pas de Limours. — Où vous m'avez ramassé mon nœud d'épée?



— Oui, monseigneur! j'avais quitté Nantes momentanément pour transférer à Vincennes le seigneur Ornano (1), notre prisonnier, et je revenais ici quand je vous ai rencontré.

— Et d'où me connaissez-vous, alors?

— J'avais vu votre altesse... dans les fêtes publiques. Reconnaissant de votre générosité envers moi, dès que vous êtes entré ici, j'ai demandé l'honneur de veiller à votre porte, et on a bien voulu me l'accorder.

— Mon pauvre Lamont, vous avez là un triste emploi.

— Il y a bien longtemps que je vis entre les murs des geôles, que je n'ai de relation qu'avec ceux que la loi déclare déchus de leurs titres, de leur fortune; mais je n'ai jamais trouvé aucun prisonnier qui m'inspirât autant de respect que votre seigneurie, ni qui éveillât autant l'intérêt public.

— On ne m'oublie donc pas encore?

— Au contraire, on s'agite de tous côtés à votre égard, on s'informe des plus petites choses relatives à votre détention ; on s'arrête dans les rues pour se demander des nouvelles de votre procès ; on ne comprend pas comment de votre rang vous êtes tombé dans notre prison. Mais sans doute votre seigneurie conserve bien des espérances!

— Oui, grâce au ciel! D'abord, Gaston ne m'abandonnera pas. On lui a offert, à la condition d'entrer dans le parti du roi et du cardinal, la main de mademoiselle de Montpensier, qui lui apporte trois cent mille écus de rente et grand nombre de principautés, duchés, baronnies, etc., tandis qu'il recevait lui-même un brillant apanage; mais c'est un pacte par lequel il serait forcé d'accepter le joug du ministre, de renier ses amis ; je suis sûr qu'il refusera.

— Puis la femme qui vous aime est bien puissante.

(1) Le gouverneur du prince Gaston, enfermé pour la seconde fois par les ordres de Richelieu.

— Oui, toute-puissante auprès de la reine, qui a elle-même, par instants, quelque pouvoir auprès du roi, lorsque le cardinal ne se place pas trop entre les deux époux.

— Votre seigneurie a encore d'autres amis puissants.

— Sans doute ; mais je pense qu'en ce moment ils s'enivrent, dansent ou chassent, sans s'apercevoir qu'un chasseur manque à leurs côtés. Je n'espère qu'en ma mère, cœur adorable, trésor de toutes les vertus... O ma mère! ma mère! qu'un mot d'elle, que la seule vue d'un objet qu'elle aurait touché me ferait de bien!

Le guichetier tira un papier de sa veste.

— Prince, voici une lettre d'elle.

— Une lettre! ô mon Dieu! ô mon ami, que je te remercie! Et il serra sur son cœur, avec le papier béni, la main qui le lui tendait.

Lamont frappa une pierre à feu qu'il tenait sur lui, et alluma une lampe de fer qui se trouvait à la muraille. Puis, appuyant un petit registre sur son chapeau, il se mit à écrire quelque chose, tandis que le prisonnier lisait avidement la lettre suivante :

MADAME DE CHALAIS A SON FILS (1).

Nantes, 17 octobre.

« Mon enfant, au nom de ta mère et au nom du Dieu qui nous regarde, arme-toi de courage dans le malheur où tu es tombé. Tu seras sauvé, mon Henri, tu le seras bientôt, car tout ce qu'il est possible de faire pour te rendre à la liberté sera fait. Tout ce qui est puissant sera imploré, tout ce qui a quelque influence sera gagné par les grâces et les présents. Il est impossible qu'une accusation aussi peu importante ne tombe pas d'elle-même, qu'une innocence comme la tienne, mêlée d'une seule tache, ne soit pas relevée.

« Agir pour toi, mon enfant, est la seule chose qui me retienne à la vie. Depuis cette funeste soirée du 30 septembre, j'ai plus souffert que ma bouche ne pourra jamais le dire ; je n'aurais pas cru que l'existence pût résister à tant de coups. Le tableau de ta misère est sans cesse devant moi ; il me semble qu'un démon me ronge le cœur. J'ai pris en horreur l'aisance qui m'entourait : ces meubles, ces tentures, ce feu, ces lumières dont tu es privé, tout ce bien-être qui me semble une insulte à ta situation. Je ne me nourris que d'un peu de pain et d'eau ; et le soir je m'étends sur la dure. J'ai pris le deuil ; non, ce deuil qui consiste à garder la beauté de ses vêtements en leur donnant la couleur noire, mais le deuil qui repousse toute richesse, tout ornement ; je me suis enveloppée d'une robe de bure... Mon fils, pardonne-moi de te parler de ces choses. C'est qu'il me semble qu'il y a une douceur pour toi à savoir qu'un être au monde ressent toutes les douleurs, partage en réalité tous tes maux. Hélas ! peut-être, penses-tu que tes amis de cour, tes compagnons de plaisir t'oublient ; peut-être distingues-tu, à travers les barreaux de ta prison, le bruit éloigné des cavalcades et quelques sons de leurs fanfares royales. Alors, au moins, tu peux dire qu'une amie plus fidèle partage tes maux, qu'un être qui t'aime vit dans le froid, dans l'ombre, dans la misère comme toi : quand une larme tombe de tes yeux, tu peux dire que celles d'une autre ne cessent de couler.

(1) Lettre authentique.

« Hélas! il plaît à la Providence de faire cruellement payer à ta mère l'orgueil et la joie qu'elle a eus pour toi... mais ne murmurons pas contre Dieu. Cette lettre qu'il m'est permis de t'écrire est le premier adoucissement à nos maux... Oh! que les consolations que le ciel voudra bien maintenant verser sur nous ne s'arrêtent qu'à ta délivrance! »

En même temps que Chalais lisait ces pages mouillées de larmes, le guichetier rédigeait la note suivante :

RAPPORT DE LAMONT, SERVITEUR DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL DE RICHELIEU.

29 octobre.

« D'après les instructions qui m'ont été envoyées par son éminence, j'ai fait quelques concessions au prisonnier, afin de gagner sa confiance, et lui ai remis la lettre de sa mère qui avait passé préalablement sous les yeux de monseigneur le cardinal.

« Aujourd'hui, placé près de lui comme remplissant les fonctions de guichetier, voici ce que je puis ajouter à mes premiers renseignements :

« J'ai obtenu de la bouche du prisonnier l'aveu de tout ce qui s'est passé.

« Il a été entraîné dans le parti de la révolte, 1° par son enthousiaste amitié pour la prince Gaston et les deux Vendôme; 2° par son amour pour la duchesse de Chevreuse, ennemie personnelle de monseigneur le ministre.

« Il compte, pour sortir du danger où il se trouve, sur le secours de son altesse royale MONSIEUR, qu'il juge incapable d'abandonner ses partisans; sur l'intercession de la duchesse auprès du roi; surtout sur l'amour et le courage de sa mère.

« Le prisonnier ne parait éprouver aucun remords de ce qu'il avait osé projeter, ni prêt à revenir à des sentiments meilleurs envers son éminence le cardinal, s'il était rendu à la liberté. Ses aveux et son impénitence sont plus que suffisants pour obtenir sa condamnation.

« Signé LAMONT. »

La duchesse de Chevreuse était à sa toilette. Elle venait de mettre une robe de satin blanc, dont le corsage à pointe dessinait l'étroit contour de sa taille sur une jupe amplement froncée; les manches tailladées laissaient passer des crevés de pourpre. Elle avait au cou un seul rang de très-grosses perles; des perles semblables formaient ses boucles d'oreilles, se mêlaient à ses cheveux, entouraient sa taille, et pendaient en gros glands jusqu'à ses pieds (1); ses cheveux châtain-clair étaient frisés en petites boucles tout autour de son visage, et formaient une riche couronne derrière la tête.

Une jeune Anglaise, fille d'un officier de la maison de Buckingham, que la duchesse de Chevreuse avait prise à son service, et qui était sa dame d'atours favorite, la regardait avec un mélange d'admiration et de pitié, et lui disait :

— Oh! *beautiful!* quelle grâce et quel éclat! Madame peut-elle demeurer ainsi toujours belle au milieu de tant douleurs!

— Que veux-tu? les larmes ne marquent pas sur le visage des femmes; c'est notre

(1) Anne d'Autriche, qui était très-blanche, avait mis les perles fort à la mode, et on en portait avec profusion.

métier, à nous, d'être belles, d'être radieuses ; quelque ver qui ronge le sein, il faut que la fleur s'épanouisse, car la cour a besoin de tous ses ornements... Depuis que la famille royale est dans sa résidence de Nantes, depuis que nous habitons cette ville, où l'infortuné Chalais gémit dans un cachot, j'avais constamment refusé de prendre l'apparence du plaisir, de me montrer ainsi sacrilége envers son malheur. Mais la reine, qui est presque seule au milieu des *cardinalistes*, a besoin de me sentir à ses côtés.

— Voici l'aumônier de madame, son éventail de plumes, sa châtelaine. Madame veut-elle sa mante doublée d'hermine?

La duchesse prenait ces objets avec distraction et disait encore :

— Oui, il faut être belle ou on nous punit par l'ironie et le dédain... O misérable destinée !

— *Very Good !* Madame dans ce costume est aussi jeune que jamais.

— Peut-être !... Dans mes vingtièmes années je n'avais qu'à jeter des ornements sur moi pour être parée ; à présent, il me faut être sur mes gardes et bien choisir.

— Madame est autant aimée aujourd'hui que jamais. Et dans notre doux pays de Galles, c'est à cela qu'on mesure la beauté.

— Oh oui ! on m'aime bien encore, j'en suis sûre : mais ce n'est pas assez.

— Oh ! tenez, madame, il n'y a plus que de la lumière dans vos yeux qui ont tant pleuré.

— Oui, mes yeux sont séchés, et Chalais est plus menacé que jamais. Lui qui est entré dans cette folle conjuration pour l'amour de moi, pour me délivrer d'un ennemi ! Encore si cet amour était ce qu'il pense ! Mais, hélas ! je ne l'ai jamais aimé comme il le croit ; il manquait là l'étincelle divine. Quand j'ai renoncé à Buckingham, parce que la reine avait jeté les yeux sur lui, quand j'ai eu l'affreux courage de céder l'homme que j'adorais, je devais joindre à ce sacrifice celui de former une autre liaison pour qu'Anne d'Autriche fût bien paisible dans son triomphe, bien heureuse dans sa possession ; je l'ai fait... mais c'en est trop pour moi !

— Oh oui ! c'était au-dessus de vos forces, car toute votre nature en a été changée : oserais-je le dire, madame, la piété qu'on voyait autrefois en vous a disparu,... ce n'est plus devant votre crucifix que vous allez pleurer...

— Et que veux-tu que je lui demande ? Je me suis ôté moi-même le bonheur que Dieu m'avait donné. J'étais unie à l'être le plus parfait de la terre ; il m'a plu de briser ce nœud, de le céder à une autre ; j'ai été à moi-même la puissance infernale qui déchire le cœur, empoisonne la vie.

— Vous aviez choisi entre tous notre *dear lord*, *the sun* de l'Angleterre.

— Et j'éprouvais alors tant de douceur à entendre dans ta bouche cet accent anglais qui est le sien !

— Vous l'aimez toujours de même...

— Oh oui, je l'aime ! Il est des moments où cette auréole de grandeur qui l'environne me rend prête à tomber à ses genoux.

Oh ! c'était trop de bonheur pour une simple femme d'être aimée de Buckingham, de cet homme qui porte sur son front la majesté de trois royaumes, qui resplendit des diamants de la couronne, qui tient la paix et la guerre dans ses mains, qui arme des flottes, soulève des nations d'un seul mot de sa bouche ! Et j'ai entendu cet homme me dire qu'il m'aimait ! Buckingham ! lui, mon Dieu !

— Et vous y avez renoncé si vite !

— C'est que j'aimais mieux prendre les tourments de la jalousie pour moi que de les laisser à la reine. Si j'étais amante de Buckingham, j'étais, avant tout, favorite d'Anne d'Autriche. Il faut mourir à ce poste et non en descendre ; cette volonté est plus forte que l'amour même. Ce besoin d'un premier rang et d'une haute puissance est si violent en moi, que par moment je le crois répandu dans mon sein par un pouvoir surnaturel ; il me semble qu'un lien occulte m'attache à ces trésors du monde et m'en rend esclave. Par un hasard effrayant, j'ai hérité à la fois de la fortune et de la position de la maréchale d'Ancre, de cette femme qui fut brûlée en place de Grève pour avoir forcé son rôle dangereux de favorite de la souveraine. Ces bijoux, ces antiques chaînes d'or, ces massifs bracelets ont appartenu à la Concini ; elle les a portés, elle les a aimés peut-être. Cette épingle vénitienne, dans laquelle elle cachait du poison ; cette bague, qui lui a été remise, dit-on, par un magicien, la nuit, dans le chœur d'une église, toutes ces choses ont touché cette femme, qui puisait peut-être dans des relations avec des êtres maudits, dans l'exercice d'un art sacrilége, les moyens de fixer le cœur de Marie de Médicis. Et les voici entre mes mains, sur moi ! Ces objets ont conservé le poison dont elle les imprégna ; ils le communiquent à mon sang, ils le brûlent, le dévorent ; ils ont consumé dans mon sein la piété, l'honneur... Aussi, il est des passions qui entraînent tout avec elles ! l'être le plus fort serait vaincu par ces deux terribles puissances : l'ambition, l'amour. Comment avez-vous pu, mon Dieu ! leur laisser envahir le cœur d'une faible femme !

— Madame, huit heures sont sonnées, il est temps de paraître.

— Oui, c'est vrai, nous dansons ce soir ; nous danserons peut-être le jour du supplice de Chalais : car le sang ne marque pas plus sur les mains des hommes que les larmes sur les joues des femmes... Allons.

En disant cela, la duchesse retomba sur son fauteuil, privée de mouvement, brisée par les angoisses qui ébranlaient sa poitrine.

En ce moment, on introduisit un domestique à la livrée du roi, qui lui remit une lettre au sceau de son maître et se retira.

Louis disait à la duchesse de Chevreuse que la grâce de Chalais, tant sollicitée par elle, lui serait accordée à une seule condition, qu'il tenait à elle de remplir. Sa majesté lui expliquerait quelle était cette clause dans une audience qui aurait lieu le lendemain à neuf heures du matin.

Après avoir lu ces mots, Valentine tomba à genoux et fondit en larmes.

— Merci, Seigneur ! s'écria-t-elle, Chalais vivra.

VI.

LA CHAMBRE DU ROI.

Le 28 octobre 1626, au matin, la prison de Nantes était enveloppée d'un brouillard sombre et compacte. Le peu de personnes qui traversaient ses alentours presque inhabités prenaient aux regards la teinte de la brume qui les voilait, et semblaient des ombres passagères. Une d'elles avait surtout cette apparence, car elle portait une longue cape grise en rapport avec le ton de l'atmosphère, et un masque ; elle était élancée et légère, et parcourait les vieilles galeries, tournant autour du

lugubre monument de l'air d'anxiété et de mystère qu'on suppose aux âmes en peine.

La duchesse de Chevreuse, depuis qu'elle était venue habiter avec la cour la ville de Nantes, où Chalais était enchaîné depuis un mois dans la plus rigide des prisons d'État, n'avait pas eu le courage d'approcher de ce lieu d'effroi. Un jour seulement, en passant dans le carrosse de la reine sur la place du Bouffay, d'où l'on aperçoit au fond d'une rue étroite la toiture et les arcs-boutants du terrible édifice, elle avait senti son front se couvrir d'une sueur froide qui mouillait ses cheveux, et ses forces l'abandonner... Mais maintenant tout était changé, elle avait l'espoir, la certitude de sauver Chalais, car, quelle que dût être la condition qu'on attachait à sa délivrance, elle était bien déterminée à la remplir, elle le jurait devant Dieu. Alors elle était venue elle-même et pleine de consolation chercher la vue de ces murs qui lui avaient causé tant d'épouvante. En attendant neuf heures, moment fixé pour son entrevue avec le roi, elle avait mis sur sa somptueuse toilette une cape grise qui tombait jusqu'à ses pieds et cachait même ses mains délicates, un masque noir sur son visage, n'ayant plus ainsi que l'apparence d'une femme du peuple. Elle était descendue de sa chaise, qu'elle avait laissée avec les porteurs sur la place publique voisine, et, tournant en tout sens le noir donjon qu'habitait son amant, elle avait au moins la douceur de se rapprocher de lui autant qu'il lui était donné de le faire.

Sans doute, il existait bien peu d'espoir d'obtenir la moindre communication avec le prisonnier, pour lui apprendre le salut qui l'attendait; mais elle pouvait toucher, mesurer du regard ces murs impénétrables derrière lesquels il était. Elle respirait un moment le même air qui allait entrer dans le cachot de Chalais; elle entendait en même temps que lui le bruit intérieur de la prison, les pas retentissant dans les couloirs, le grincement des verrous, les mots d'ordre des gardes, toute cette sourde rumeur du jour naissant, jour plus triste que la nuit dans cette triste enceinte... Et puis, il arrive parfois des incidents auxquels on était loin de s'attendre! Peut-être un de ces hasards pourrait lui apprendre quelque chose du prisonnier...

Une demi-heure s'était passée pour elle à errer dans ces galeries, à pleurer, à appeler une aide secourable de tous les cris de son cœur; la duchesse de Chevreuse se trouvait devant une porte de la prison donnant sur une très-étroite rue, et en face de laquelle était un cabaret. Un homme de six pieds ou à peu près, maigre et pâle, sortait de la taverne et tenait encore le bouton de la porte qu'il refermait sur lui. C'était un des geôliers, celui justement qui était spécialement chargé de la garde du prince de Chalais, et il s'en allait, résistant aux énergiques invitations qui partaient du fond du cabaret.

— Non! non! s'écria-t-il en s'échappant, je retourne à mon poste.

En entendant ces mots, la duchesse de Chevreuse se jeta, par une inspiration soudaine, entre le guichetier et la petite porte par laquelle il allait entrer.

— Monsieur! monsieur, dit-elle, il faut que je vous parle; de grâce, écoutez-moi!

— Que voulez-vous, ma chère?... Je suis prêt à vous entendre, madame.

La duchesse venait de faire un mouvement, et le changement subit de ton du guichetier avait été amené par le costume nobiliaire que son œil exercé venait d'apercevoir sous sa cape grise.

Mais maintenant que madame de Chevreuse avait la permission de parler, elle ne

savait que dire : elle avait saisi avidement cette chance favorable, sans avoir eu le temps d'arrêter dans son esprit quelle espérance précise elle lui offrait, quel parti elle pourrait en tirer.

Le guichetier attendait, mais ne recevant pas de réponse, il allait passer outre.

Elle arracha de son doigt un anneau de diamants qu'elle lui tendit pour fixer son attention et l'arrêter une minute de plus, et puis elle lui dit :

— Monsieur, vous allez vers le prince de Chalais?

— Oui, madame, qu'y aurait-il pour votre service?

— Je veux... Oh! je veux aller avec vous... le voir... une minute... devant vous. Vous mettrez à cela le prix que vous voudrez.

— C'est impossible, madame, à quelque prix que ce soit.

— Eh bien! veuillez lui porter une lettre, par grâce! par pitié!

— Le prisonnier confié à ma garde ne recevra ni lettre ni visite.

— Alors, dites-lui...

— Je ne peux rien lui dire, madame.

— O mon Dieu! rien! rien!

Elle se frappa le front de désespoir... Et puis elle eut une idée : elle prit un bouquet de trois roses qui était à sa ceinture, et dit à cet homme, en appuyant sa demande de tout l'or qu'elle avait sur elle :

— Au moins, monsieur, vous ne refuserez pas de lui remettre ceci. Il n'y a rien là de dangereux; ce ne sont pas des armes de révolte... Elle espérait que Chalais comprendrait le favorable augure de ce message.

L'employé de la prison, voyant une si belle dame lui tendre ce bouquet, sentit qu'il n'était pas fait pour y porter la main; il déchira au registre qu'il portait dans sa poche un morceau de papier dont il enveloppa le pied des fleurs, et il promit de les remettre.

— Eh bien! monsieur, dit-elle avec une grâce de prière enchanteresse, laissez-moi écrire quelques mots sur ce papier. Ce ne sera pas une lettre, ce ne sera pas un message, mais seulement quelques traits de crayon sur un morceau de papier ouvert sous vos yeux.

Le guichetier lui tendit la plume et l'encrier qu'il avait sur lui, et Valentine, palpitante de joie, écrivit à la hâte. Rappelant les paroles que Chalais lui avait dites la veille de la conjuration de Limours, en lui donnant aussi un bouquet de roses, elle mit ces mots :

Quand il se sera écoulé autant d'heures qu'il y a de fleurs dans ce bouquet, vous serez sauvé des mains de votre ennemi.

Puis elle retourna à pas pressés rejoindre sa chaise à porteurs et rentra chez elle, songeant avec un bonheur indicible que Chalais avait déjà l'heureuse nouvelle apportée par quelques mots de la main adorée, et par des fleurs... Il y avait si longtemps que le malheureux n'en avait vu!

Louis XIII occupait en ce moment l'antique résidence royale de Nantes, autrefois habitée par les ducs de Bretagne. Les vastes pièces de son appartement avaient la morne grandeur d'une demeure princière sans le luxe et l'éclat qui la rehaussent; leur étendue faisait mieux ressortir la solitude et le silence qui y régnaient.

Dans l'antichambre, où commençait à pénétrer la clarté pâle et froide de cette matinée, étaient deux grandes croisées aux carreaux nus et plombés. Entre elles deux, et devant un grand bahut de noyer, veillait le seul domestique qui habitât

cette enceinte, étendu sur une chaise, les bras et les jambes croisés, et bâillant à outrance. En face de lui était une grande console de noyer aux montants garnis de cuivre doré, surmontée d'une figure grotesque, portant un bras de cuivre où brûlaient encore cinq bougies allumées pour la nuit. Cette figure d'ornement tournait les yeux, faisait un mouvement de tête, et bâillait par réfraction lorsque la grande figure du valet qui était devant elle venait de bâiller. Cette chose vivante était Geoffroy, le nain du roi, qu'on avait mis sur cette console en manière de candélabre.

La pièce suivante, la chambre du roi, n'était guère plus animée. Les murs, couverts de tapisseries de haute-lice, étaient chargés des objets que Louis aimait à rassembler autour de lui. C'étaient les armes qu'il portait au siége de Royan, une carte du pays de Moissac qu'il avait levée pour une opération de stratégie, comme aurait pu le faire le plus habile ingénieur; une arquebuse travaillée de ses mains, un christ d'ivoire sculpté par lui, puis le luth sur lequel il chantait ses romances, grand nombre d'images de piété qu'il avait coloriées lui-même, un cor de chasse surmontant un livre de vénerie dont il avait couvert les marges de savantes annotations ; près de là, à côté de son lit surmonté de bouquets, de panaches, une robe de moine dont il aimait parfois à se revêtir.

Mais tous ces objets semblaient froids et morts. Le jour descendait lentement dans cette pièce ; un feu sourd y brûlait sans jeter aucune étincelle; on aurait dit que la lumière et la chaleur refusaient d'y pénétrer; la vie n'y circulait pas.

Louis XIII portait un costume entièrement noir (1), dont des aiguillettes et des nœuds d'argent mat augmentaient encore le caractère de deuil. Le prince était d'une grande faiblesse de complexion ; il avait un visage fatigué que la maladie et la tristesse se disputaient le droit de pâlir ; sa main amaigrie soutenait son front et y ramenait de temps en temps ses rares cheveux ; ses regards, d'une tristesse brûlante, étaient attachés sur un objet posé devant lui.

Au milieu d'un bureau où se voyaient un livre d'heures, des reliquaires, plusieurs chapelets, une tête de mort, était aussi un coffret d'ivoire garni d'or, coquet, parfumé, sculpté de nymphes et d'amours, qui semblait en complète désharmonie avec ce qui l'entourait. Ce coffret ouvert montrait une quantité de petites lettres soyeuses et embaumées, dont plusieurs tombaient à l'entour, comme débordant d'un vase trop plein. Il avait été saisi chez Chalais au moment de l'arrestation, et déposé par l'ordre de Richelieu sous les yeux du roi ; c'était cet objet que Louis regardait en ce moment avec tant d'angoisses.

Sa main remuait ces lettres et les froissait avec colère. Elles étaient de la duchesse de Chevreuse à Chalais, dans le moment rapide de leurs amours heureux.

— Oui, disait-il en regardant autour de lui, tout ce que disent ces lettres est vrai. Voilà bien ce luth qu'on me reproche de tenir dans mes mains royales quand, accablé des tristesses qui remplissent mon âme, je me donne la douceur de les envelopper de poésie, de les couler dans le rhythme pour les sentir passer à mon oreille en douce mélodie...

Oui, c'est vrai aussi, j'ai revêtu parfois cette robe de chartreux que voici suspendue à la muraille... Et vous n'avez pas tout dit, madame; vous ne savez pas que cette robe a essuyé la poudre des dalles de l'église; vous ne savez pas que j'allais,

(1) Louis XIII était presque toujours en noir. Plus tard un édit de 1639 affecta cette couleur au costume de la cour.

ainsi revêtu, m'agenouiller, la nuit, au fond du sanctuaire... Je n'entendais plus de bruit autour de moi ; je rêvais, en disant mes psaumes, que j'avais toujours porté cette robe, qu'il n'était pour moi qu'un moment de paix à passer sur la terre, avec la certitude du bonheur éternel au delà... Je n'avais plus d'ennemis, plus de frère attendant ma mort pour prendre mon trône et ma femme, plus de ministre m'humiliant par sa puissance, plus de peuple me jetant au visage ses rires et ses sarcasmes... J'oubliais! Et voilà les choses dont on me fait un crime! Mon Dieu ! on me voudrait donc bien malheureux, qu'on me reproche avec tant d'amertume mes pauvres moments de consolation !...

Et une larme tomba des yeux de Louis, qui faisait mille efforts pour la retenir. Il l'essuya avec un empressement plein de terreur.

— Oh! s'écria-t-il, si l'on me voyait pleurer, c'est bien alors que j'entendrais autour de moi ce mot de *faible* qu'on attache toujours à mon nom!... *Faible!* l'étais-je sur le champ de bataille, quand mon vieux Bassompierre disait en parlant de moi : « Je n'ai jamais vu un si vaillant homme de guerre ? » Avais-je peur de la mort ?

Mais on prend tous les moyens de me blâmer, de me chansonner, de me calomnier, parce qu'on ne m'aime pas... Un roi a bien de la peine à être aimé ! Que d'ennemis, que de détracteurs de tous côtés, envers qui je n'ai rien à me reprocher que trop de bienfaits!... Eh bien ! un autre pourrait se venger; moi qui ai la force armée entre les mains, moi qui n'ai qu'un mot à dire pour tuer, je ferais horreur en punissant. La vengeance chez tous les hommes, c'est *honneur;* chez un roi, c'est *cruauté*... N'aimer ni haïr!... Mon Dieu, c'est un tombeau que cette vie!

Neuf heures sonnèrent; le roi entendit un carrosse s'arrêter sous ses fenêtres. C'était sûrement la duchesse de Chevreuse qui arrivait. Il prit une contenance ferme... Et cependant, devant cette femme qu'il pouvait accabler, comme roi, comme maître, comme juge, il n'était pas sans quelque mouvement de timidité.

Mais la duchesse! en abordant le seuil royal, elle était glacée de crainte. Tout concourait à lui ôter son assurance naturelle. A son retour chez elle, après sa course matinale, elle avait vu avec peine la pâleur, l'abattement que la fatigue avait mis sur ses traits, le désordre de sa toilette, qu'elle avait à peine eu le temps de réparer avant l'audience du roi. Ce n'était pas puérile coquetterie, mais sa beauté était un moyen d'influer sur la clémence de Louis, et elle eût voulu la posséder en entier.

Ce fut donc en tremblant qu'elle aborda Louis XIII, qu'on pouvait dédaigner et railler de loin, mais qui, en face, était toujours roi, c'est-à-dire l'homme que le doit divin, reconnu par la foi de ce temps, séparait du reste de l'humanité et marquait d'un sceau suprême. Elle se prosterna devant lui : le roi lui fit signe froidement de se placer dans un fauteuil qui l'attendait.

— Madame, lui dit-il, avant de vous proposer les arrangements que je puis prendre avec vous, je dois établir nettement notre position vis-à-vis l'un de l'autre.

Ne vous ai-je pas, bien jeune encore, choisi pour époux l'homme le plus haut placé de ma cour, le connétable de Luynes, que la France regardait comme son souverain après moi? Ne vous ai-je pas, à sa mort, laissée jouir de tous les titres, de tous les biens sur lesquels vous, jeune femme, vous n'aviez d'autres droits que ceux que vous donnait ma bonté? Puis, ne vous ai-je pas de nouveau mariée au sieur de Chevreuse, duc et pair de France, frère du duc de Guise?

— Tout cela est vrai, sire.

— N'était-ce pas là vous aimer bien plus que ceux qui vous prodiguaient l'encens et les adulations sans rien faire pour vous? N'était-ce pas une délicate affection que celle qui ne vous demandait rien en échange de ce qu'elle donnait, et conservait avec vous cette réserve, grâce à laquelle elle pouvait vous combler de bienfaits sans vous compromettre?

— Oh ! sire, je reconnais toutes ces bontés à genoux.

— Voilà ce que j'étais pour vous : voici ce que vous étiez pour moi.

Et il lui tendit une des lettres du coffret.

— Lisez-la haut, madame. Moi, je viens de dire franchement quels étaient mes sentiments pour vous; c'est à vous d'exprimer maintenant ceux que vous me portiez.

Alors elle endura le supplice de lire haut les injures sorties de sa plume devant celui qu'elles outrageaient si cruellement. Chaque mot à prononcer lui coûtait des efforts aussi douloureux que si un fer ardent les eût arrachés de sa poitrine. Une sueur froide coulait de son front et se mêlait aux larmes qui couvraient ses joues. Quand la torture fut achevée, elle tomba brisée et gémissante aux genoux du roi.

— Eh bien! oui, dit-elle, tout cela est affreux... tout cela fait horreur. Mais Chalais est innocent de ces lettres indignes que je lui adressais. Il ne s'est pas laissé emporter, lui, par un moment de folie, de délire causé par le dépit. Il est innocent, sire, et c'est pour lui que j'implore votre bonté.

— Ma bonté! n'avez-vous pas décidé dans votre conseil de beaux esprits que certainement le roi de France *n'était pas le roi de cœur*.

— Eh bien ! sire, votre justice.

— Vous voulez dire ma justesse... à tirer de l'arquebuse. C'est la seule que je possède : ainsi l'avez-vous décidé dans vos arrêts portés contre moi.

— Alors, sire, pardonnez par pitié.

— De la pitié ! en avez-vous eu pour moi? C'était quand vous me voyiez pâle..

souffrant, brisé, que vous lanciez contre moi vos plaisanteries amères. J'ai depuis longtemps quitté la couleur des rois pour un deuil continuel ; les sillons de mon visage, le délabrement de ma santé, attestent assez les souffrances qui déchirent mon corps et mon âme, montrent l'homme destiné bien jeune à la tombe ; cela ne vous empêchait pas de m'accabler de sarcasmes, de calomnies, des traits continuels de votre méchanceté.

— Sire, je me sens mourir à vos pieds.

Elle était en effet si changée et si digne de compassion, qu'il la releva et la replaça dans son fauteuil.

— Je n'ai plus maintenant qu'à vous implorer au nom de Dieu, dit-elle gravement.

— Et vous ferez bien, car c'est pour Dieu seul que je vais agir, c'est en chrétien, et non en homme ni en roi que je vais prononcer. Votre liaison avec le prince de Chalais est une des plus connues de ma cour. Consentez à lui donner votre main et à vous éloigner avec lui de la France : à ce prix, je lui ferai grâce de sa trahison, à vous, de votre ingratitude. Pour ôter le scandale de l'air qui m'environne, j'immole mon ressentiment. Dieu me tiendra compte du sacrifice.

La duchesse était hors d'elle-même. En entendant ces paroles du roi, il lui était impossible de discerner si ce qu'on demandait d'elle était en son pouvoir ou non, et de deviner ce qu'il fallait répondre ; sa raison l'avait abandonnée, son cœur était sans mouvement.

Louis lui dit alors que le procès de Chalais était instruit par une commission spéciale qui ne pouvait moins faire que d'infliger la peine capitale pour son crime de lèse-majesté ; que si, dans le peu de temps qui séparerait le jugement de l'exécution, elle voulait signer là un contrat de mariage avec le condamné, il ferait usage en sa faveur de la grâce dont il pouvait toujours disposer.

Il ajouta qu'elle avait encore quarante-huit heures pour réfléchir, et jugeant, à l'état de faiblesse et d'angoisses où il la voyait, qu'elle était hors d'état de lui adresser aucune réponse, il la fit conduire à son carrosse.

VII.

TABLEAUX MOUVANTS.

Au cachot de Henri de Chalais, il y avait comme une fête, ce même jour du 26 octobre. Depuis le matin, le prisonnier a contemplé, couvé des yeux les trois roses qui lui sont arrivées si heureusement et lui rouvrent le ciel de l'espérance. Maintenant il vient de les placer, pour les voir mieux, dans un anneau de fer fixé à la muraille. Le soleil a enfin percé les brouillards ; un large rayon qui fend l'ombre éclaire les roses demi penchées, dore la paille comme si elle était encore dans son champ natal, puis fait briller le salpêtre de la muraille humide, qui semble à l'œil enchanté par l'espoir, ici s'incruster de miroirs, là se couvrir de gazes d'argent. Le guichetier, ennuyé de boire seul, s'est endormi sur sa chaise de bois, le menton sur sa poitrine et le verre vide à la main. Rien ne trouble la rêverie du prisonnier assis sur sa gerbe, les bras croisés, l'œil amoureusement fixé sur le bou-

quet de Valentine. Un sourire égaré d'un monde meilleur est venu un instant habiter la prison.

Tout à coup le bruit d'une pièce de canon, tirée près de là, fait trembler les murs de la prison. Chalais sort brusquement de son rêve; il tressaille... Le rayon de soleil a disparu; l'obscurité l'environne de nouveau. Il entend le bruit de ses fers; il est retombé dans l'horreur du cachot. Le porte-clefs, qui a eu un soubresaut sur sa chaise, se frotte les yeux, s'éveille... Un second coup de canon résonne.

— Qu'est-ce que ce bruit? demande Chalais.

— Oh! rien, dit le gardien en étendant le bras; c'est le canon de réjouissance pour le mariage du prince Gaston.

— Gaston se marie? grand Dieu! s'écrie le prisonnier; il a signé le pacte avec Richelieu, l'abandon de ses amis! Et ce n'est rien, malheureux! ah! c'est la mort...

Et l'infortuné retombe sur sa couche et fond en larmes.

Lamont sortit alors pour voir ce qui se passait dans la ville et inspecter les préparatifs de la fête. Le jeune prince demeura seul avec la nouvelle qu'il venait de recevoir. La trahison du frère du roi était un coup mortel pour lui: toutes ses espérances, toute sa vie s'écoulaient par cette blessure. Gaston était perdu comme soutien et comme ami! vendu pour de l'argent! Il le haïssait de sa lâcheté; il aurait voulu le fouler aux pieds comme ce misérable brin de paille qu'il broyait sur terre avec rage. Il resta ainsi passant de l'excès de la colère à celui du désespoir; il demeura six heures n'ayant pris aucune nourriture de la journée, rompu sous le coup de chaque pensée qui tombait sur lui, comme le serf déchiré sous le bâton de l'exécuteur. Il prit bien des années pendant ces six heures; quelques-uns de ses beaux cheveux blanchirent; son visage se creusa pour ne plus retrouver ses formes naturelles; il fut atteint de cette vieillesse subite qui est regardée comme un signe de mort violente.

Lamont, frappé de ce changement à son retour, essaya de redonner quelque courage au prisonnier. Il lui dit:

— Il y a ici près un escalier dont l'usage est supprimé depuis longtemps, et qui conduit à un étage supérieur inoccupé en ce moment; nous pouvons donc monter sans être aperçus par les gardes de service dans les passages de la prison. Voulez-vous que je vous y conduise? Vous verrez le cortége qui passera par ici en sortant de la résidence royale pour se rendre à l'église des Cordeliers, où vont être célébrées les fiançailles de Monsieur avec la belle mademoiselle de Montpensier.

Un instant après, Henri de Chalais et son compagnon étaient placés dans un étage plus élevé de la tour, devant une étroite meurtrière. Le prince, quelques jours auparavant encore si jeune, si beau, était là, le teint hâve, les cheveux ternes et mêlés, le visage hérissé de barbe, vêtu de nobles habits, mais en ruine, sans forme et sans couleur. Il regardait le cortége doré de la cour, qui défilait avec toutes ses splendeurs, de cette cour à laquelle il appartenait il y avait si peu de temps, et qui aujourd'hui passait radieuse et insouciante devant son tombeau.

Dieu a donné l'insensibilité au mort pour qu'il ne vît pas, hélas! peu d'instants après sa fosse scellée, l'oubli et la gaieté cruelle de ceux dont il se croyait aimé; mais lui, le pauvre Chalais, il sentit sa mort, il voyait son tombeau, et de là il avait encore le spectacle de toutes les fêtes, de tout l'enivrement du monde, où il n'était pas une larme pour lui.

— Vrai Dieu, dit le guichetier, ce cortége est long comme une litanie des saints.

En effet, il tenait l'étendue entière d'une rue parée de toutes ses tentures et de toute la foule provinciale. Enfin après les corporations et l'ancienne garde de Henri IV, venaient les compagnies de chevau-légers, et la litière de la reine mère, et les carrosses de la cour, et le cortége du roi, et le roi lui-même.

De la foule qui bordait ce superbe cortége partit une salve de vivats éclatants. On venait d'apercevoir le prince Gaston, objet de curiosité de ce jour-là, parce que le branle des cloches, les canons et toutes les fanfares du mariage retentissaient pour lui. Chalais, au premier regard jeté sur cet homme qui l'avait fait manquer à la reconnaissance, à l'honneur, et qui, le voyant tombé par sa faute dans la prison, au pied de l'échafaud, l'abandonnait à ce dernier degré de misère, ne put supporter cette vue; tous ses membres tremblèrent et faiblirent; il ferma les yeux et s'appuya sur son gardien, qui le ramena à demi évanoui dans son cachot solitaire.

Revenu à lui, il prit peu à peu le pressentiment tranquille et courageux de sa mort.

Cependant Henri regardait toujours les trois roses flétries qui commençaient à s'effeuiller et à tomber sur terre. Après l'abandon de Gaston, il se rattachait encore à l'idée d'être sauvé par sa noble maîtresse. On ne quitte pas à volonté l'escalier vacillant de l'espérance; quand un degré se dérobe sous les pas, on pose un pied tremblant sur celui qui succède. Chalais avait un cœur si aimant, que la pensée seule d'être secouru ou abandonné par Valentine absorbait parfois tout l'intérêt de son sort, qui s'y rattachait.

Mais tandis que duraient encore ces dernières rêveries, on vint lui dire que la commission assemblée l'appelait devant elle. Préparé à cette heure terrible, et soutenu par le courage d'un sang noble, Chalais entendit sans faiblir ce jugement. Il était horrible cependant : il condamnait le prince de Chalais, *convaincu du crime de lèse-majesté*, à être décapité sur la place de Bouffay à Nantes, ordonnait que sa tête serait mise au bout d'une pique sur la porte du Sauvetour, et son corps en quatre quartiers, attachés à des potences aux quatre avenues principales de la ville ; que sa postérité serait roturière jusqu'aux derniers descendants, et ses maisons rasées.

..... C'en était fait maintenant ; les roses étaient entièrement tombées de leur tige, et tout faisait silence aux alentours de la prison...

Il était dix heures du soir, le supplice devait avoir lieu le lendemain ; Chalais était étendu sur la terre humide, abandonné du monde entier, et sans voir une seule étoile du ciel ; la nuit du cachot semblait du velours noir, et le silence était si profond qu'on entendait le travail de l'araignée contre la muraille. Tout à coup Chalais vit une lueur rouge sur le seuil de son cachot et entendit des hallebardes qui frappaient le pavé en s'arrêtant. Il crut que les bourreaux devançaient l'heure, afin que l'inique supplice n'eût que la nuit pour témoin... Comme la porte s'entr'ouvrait, la vue d'une robe rouge le confirma dans cette pensée. Il ferma les yeux, croisa les bras sur sa poitrine et éleva son âme à Dieu. Puis, domptant l'horreur de ce moment, il s'assit sur sa couche et regarda fixement.

C'était le cardinal de Richelieu qui était devant lui.

VIII.

DÉNOUMENT.

Le prince de Chalais était assis dans son cachot, les membres chargés de chaînes

le corps brisé et maigri, mais le front haut, le visage vivement coloré par la fièvre et ranimé par l'énergie de la haine à la vue de Richelieu.

Richelieu, debout devant lui, pâle, les bras pendants, les yeux baissés, semblait attendre l'arrêt du prince devant qui il osait paraître ; mais un air de froide résolution et de desseins fermement arrêtés perçaient en même temps sous cette humble attitude.

Chalais eut encore un sourire sur les lèvres pour dire à celui qui lui rendait cette étrange visite :

— Vous venez voir dans son état actuel ce que fut le prince de Chalais pour mesurer dans toute son étendue votre pouvoir de destruction?

— Vous vous trompez. Je n'ai prémédité, ni désiré votre perte. Pour celui qui aspire à gouverner les hommes, un homme tué par lui est une entrave et non un succès.

— Pourquoi donc voulez-vous aujourd'hui mettre ce mort embarrassant devant vos pas ?

— Ne m'accusez pas d'attenter à votre vie quand je viens vous offrir un moyen de la sauver.

— C'est un peu tard, dit Henri, en s'armant de courage contre la séduction.

— Vous me croirez, prince, dans ce que je vais vous dire, car je n'emploierai d'autre moyen pour vous persuader, que la franchise. Si, au milieu des haines qui s'élèvent contre moi, vous avez conçu de vous-même le projet de m'assassiner à Limours, vous êtes mon ennemi déclaré, et je dois laisser s'accomplir le jugement ; si vous avez été entraîné là par des personnes puissantes dans votre esprit, faites-m'en la déclaration positive, et, n'ayant plus à vous craindre à l'avenir, j'obtiens votre grâce du roi.

— C'est une délation que vous me proposez ; et vous venez hardiment m'en faire la demande, parce que vous avez entendu dire que le prince de Chalais avait un esprit faible, léger, irrésolu. Mais vous n'avez pas été assez bien informé, cardinal, car on a oublié de vous dire que son cœur était ferme, solide, dévoué, et qu'il ne trahirait jamais ses amis.

— Je ne voulais de vous qu'un aveu formel pour avoir quelque moyen de vous sauver. Du reste, je n'ai rien à vous apprendre sur le sort de vos complices.

— Mes complices ! s'écria Chalais, ce sont les sentiments naturels de justice et de loyauté, le respect pour l'antique noblesse, l'amour de la grandeur nationale, de la liberté.

— Vous connaissez bien peu les hommes d'aujourd'hui.

— Mieux que vous peut-être, parce que j'en faisais partie. J'ai vu les campagnes où vous n'avez jamais pénétré, j'ai fréquenté les rangs de l'armée où vous n'avez paru qu'en général. Vous voulez régner par l'adresse de la manœuvre, et l'élan seul appelle l'élan des âmes. Avec tout votre savoir, vous ne serez jamais l'homme du peuple, vous ne serez que son maître. Une noble parole jetée par François Ier; un morceau de pain tendu aux Parisiens par Henri IV ont appelé autour d'eux tout amour et toute renommée. La politique de Louis XI, la vôtre et celle de votre lignée en gouvernement ne relieront jamais les hommes autour d'elles. L'intelligence reste seule dans sa triste grandeur.

— Il paraît que c'est moi maintenant qui suis sur la sellette, dit Richelieu, et que c'est vous, prince, qui jugez.

— Les rôles ne sont pas autant intervertis qu'on pourrait le croire.

— Comment?

— Oui, au milieu de votre haute puissance, vous êtes souvent plus opprimé que nous tous. C'est votre robe de prêtre qui vous accable, vous, qui vous tyrannise, et vous savez bien que vous ne pourriez condamner à pire supplice vos plus mortels ennemis. Dans cette cour toute de galanterie, vous ne pouvez jouer qu'un rôle austère. Quand l'amour est dans l'air, vous seul ne respirez pas. Chaque regard que vous voyez échanger, chaque baiser que vous supposez est un coup de poignard pour vous; et je veux bien le penser, c'est de cette souffrance continuelle qu'est faite votre cruauté. Vous poursuivez Buckingham comme favori de la reine; vous me condamnez, moi, non comme conspirateur, mais comme amant de la duchesse de Chevreuse... On peut être votre victime, monsieur le cardinal; mais on n'est pas votre dupe.

— Voici monsieur le prince de Chalais, dit-il, qui, avec tout son mépris pour le rôle de délateur, vient de trahir les deux femmes les plus influentes de la cour et l'ambassadeur d'Angleterre.

— Moi, trahir la reine! trahir Valentine!...

— Permettez, monseigneur, puisque vous prétendez savoir si bien que j'ai eu des soupirs à étouffer, des pleurs d'amour à dévorer devant ces trésors défendus, devant ces beautés auxquelles il ne m'était pas permis d'aspirer, vous ne pouvez le tenir que d'elles-mêmes. Ces confidences, ces plaintes n'ont pu venir que dans le courant d'autres plaintes contre mon ambition, mes systèmes politiques, ma tyrannie. Et puisque c'est dans le boudoir de ces femmes que vous avez appris à me haïr, c'est là que vous avez dû promettre de m'assassiner.

— C'est une accusation gratuite et infâme!

— A votre tour, vous savez bien que non. Avouez ce que je connais aussi bien que vous-même; cela ne change rien au sort de vos complices et vous sauve la vie.

— Et qui vous dit, vrai Dieu! que je veuille la recevoir de vous? La *générosité* du cardinal de Richelieu! Chose bien pure, vraiment, et bien garantie pour qu'on

puisse s'y fier!... Non, continuez votre œuvre de sang; c'est à vous surtout qu'elle sera fatale. Après avoir tué un homme jeune, noble, plein de vie et d'avenir, toute pudeur d'humanité sera perdue pour vous; vous aurez pris l'effronterie du crime; vous mettrez le meurtre dans vos moyens de succès; chaque ennemi redoutable deviendra votre victime. Par une fatalité impitoyable, vous choisirez pour vos coups les hommes les plus illustres, les plus aimés de la France, les plus entourés de prestiges, et le peuple vous haïra de tout l'amour qu'il avait pour eux. Vous servirez le roi dans tout son règne, et le roi ne fera rien que de vous craindre. Vous travaillerez toute votre vie pour la prospérité de la nation, et vous n'y trouverez que haine et clameurs contre vous. L'histoire même aura peine à vous rendre justice, et ce ne sera que sur vos crimes que la postérité vous jugera.

Chalais, tout le temps qu'il prononça ces paroles, fixa son regard sur Richelieu de l'air d'un prophète qui revèle l'effrayant avenir, et lui enfonça son arrêt dans le cœur avec chaque regard.

Puis le jeune prince, accablé aussi de violentes émotions, s'affaissa sur lui-même et enfonça sa tête dans ses mains. Quand il releva les yeux, Richelieu n'était plus là.

Cependant la duchesse de Chevreuse avait donc la froide cruauté de laïsser périr un noble jeune homme qui s'était perdu pour elle? elle refusait donc d'obtenir sa grâce en s'unissant à lui comme le roi l'exigeait? elle sacrifiait une vie si précieuse à la satisfaction de ses égoïstes bonheurs, de sa liberté, de son amour pour Buckingham?... Oh non! cette dureté, cette bassesse, ne seraient pas d'une femme.

Le matin du 27 octobre, dans les dernières heures qui s'écoulent avant le supplice de Chalais, dans ce rapide laps de temps où il faut prendre l'irrévocable résolution, la duchesse de Chevreuse est seule dans sa chambre. Elle a voulu d'abord, par la prière, par tous les souvenirs de l'homme qui l'a tant aimée, appelés en aide autour d'elle, s'affermir dans son sacrifice. Mais au moment de sortir pour aller déclarer à Louis XIII qu'elle accepte ses conditions, elle tremble, elle faiblit, elle s'appuie contre la boiserie et ne peut faire un pas en aucun sens. Puis elle reprend courage; elle sort de l'écrin qui le renferme le portrait de Chalais, et, prosternée à genoux, les mains jointes en adoration devant sa jeunesse, sa douce beauté, les touchantes vertus qui siégent sur ce front candide, les lueurs de noble courage qui jaillissent de ses yeux, elle lui jure de le sauver. Elle se lève vivement, elle sonne pour demander sa voiture, elle va partir... Mais le domestique qui entre lui remet une lettre. Elle fait signe qu'on la laisse seule, et se donne à elle-même encore un instant de trêve.

La lettre de Buckingham est ainsi conçue :

« Valentine, notre ambition ne peut pas longtemps tromper notre cœur : si j'ai été séduit un moment par l'orgueil d'être l'amant de la reine de France, pardonne-moi, car je reviens à toi. Pour te posséder je quitte la cour, où la colère d'Anne d'Autriche ne pourrait pas souffrir notre union. Je renonce à tout ce que je devais accomplir dans ce royaume et à la gloire qui pouvait en revenir. Je crois que tu me répondras par les mêmes sacrifices, et je t'attends.

« BUCKINGHAM. »

La duchesse regardait cette lettre avec des yeux avides, égarés. Elle suivait les traits de cette écriture adorée, et mille liens de tendresse saisissaient son cœur et

l'enveloppaient dans tous les sens... Elle voyait le blason magnifique qui surmontait ce papier, et les armoiries les plus illustres d'Angleterre qui pendaient à ce cachet, et la fièvre de l'ambition circulait dans ses veines, dévorait tout son sang... Tant de bonheur lui était offert, et elle ne pouvait l'accepter, elle ne l'accepterait pas. Un moment plus tôt... ou plus tard, elle aurait pu être la femme de Buckingham ! Pour s'arracher à cette poignante séduction elle se lève, elle va elle-même prendre une mantille, et, la jetant sur ses épaules, elle veut sortir de cette chambre... Mais ses yeux rencontrent encore la lettre de Buckingham et elle tombe inanimée dans un fauteuil. De là elle regarde fixement le mouvement de la pendule : ce balancier qui s'agite, cette aiguille qui marche, l'oppressent, la tuent... Elle avance, elle avance encore cette aiguille terrible... elle va approcher de *midi*, heure marquée pour le supplice, heure affreuse qui a vu tomber tant de têtes !... Tout à coup Valentine entend le son des cloches funèbres, c'est pour l'agonie qu'elles tintent... il ne lui reste plus qu'une demi-heure. Elle veut s'élancer vers la porte, mais ses forces l'abandonnent; elle tombe sans connaissance, et son front, qui heurte le marbre du pavé, reçoit une blessure qui rend par la perte du sang son évanouissement plus profond.

Les heures qui passaient dans le cachot de Chalais étaient trop douloureuses et trop saintes pour qu'on ose en soulever le voile. Ce ne sont plus de simples pleurs, de simples prières dans de pareils instants, mais des choses mystérieuses qui se disent entre Dieu et les mourants, et qui sont un mystère sacré pour nous. Le moment solennel approchait. Le jeune prince, ranimé par le courage qui était dans son sang et la piété qu'y avait mise sa mère, s'occupait de rendre sa mort édifiante aux yeux de tous. Il avait reçu des vêtements plus dignes de lui pour la funèbre cérémonie. Il lissa pour la dernière fois ses beaux cheveux, purifia sa noble tête encore empreinte de tant de jeunesse et de beauté, couvrit son corps des riches tissus qu'il était habitué à porter, et sortit de là aussi beau qu'il l'avait jamais été quand il charmait toute la cour, et, de plus, empreint de cette divine majesté que donne l'approche de la mort.

Dans les moments où il suspendait ses prières il pensait à sa mère... et, sans se l'avouer, il espérait encore. Il croyait voir comme dans un sillon bleu du ciel la grâce qu'elle pouvait encore obtenir du roi. Et comment aurait-il désespéré complétement lorsque tant de tendresse veillait sur lui?

En effet, madame de Chalais répandait tout ce qu'elle avait de larmes, de vie et de fortune aux pieds des juges de son fils. Descendante de l'antique maison de Montluc, célèbre par la pureté de sa foi politique, elle aussi fervente royaliste, elle est cependant allée se jeter aux genoux de Gaston, ennemi du roi, et l'implorer dans son malheur; il lui a froidement répondu qu'il *n'y pouvait rien*... Pure et chaste jusqu'au mysticisme, elle a pleuré, prié, joint les mains devant la duchesse de Chevreuse, qui n'était à ses yeux qu'une courtisane blasonnée. Elle a écrit au roi des lettres si pleines du génie du cœur, que l'histoire, qui a à peine assez d'espace sur ses tables pour les faits nationaux, a conservé quelques fragments des pages mouillées de pleurs de cette pauvre femme (1).

Le prince de Chalais fit venir un de ses gardiens, et demanda s'il ne pourrait rien apprendre de sa mère avant le départ de la prison. Il lui fut répondu que madame

(1) Recueil des pièces intéressantes pour servir à l'histoire des règnes de Louis XIII et de Louis XIV.

de Chalais, à force de prières, avait en effet obtenu une grâce du roi. Le corps de son fils, au lieu d'être ignominieusement suspendu aux potences de la ville, lui serait remis, afin d'être enterré par elle en terre sainte. Chalais remercia Dieu de cette miséricorde, et pleura sur sa mère.

Le funèbre cortége s'achemina vers la grande place publique de Nantes. Le condamné avait demandé à marcher jusque-là, afin que le peuple jugeât bien qu'il avait été constamment soutenu par un courage digne de la race dont il sortait.

Mais la ville était déserte comme dans un jour néfaste ; le peuple, au lieu de faire de ce supplice une cruelle fête, témoignait son horreur par son absence. Tout était morne, silencieux ; les rues tendues de deuil ; le jour d'octobre répandait à peine une pâle lueur ; on n'entendait d'autre bruit que les cloches des églises qui tintaient pour les angoisses ; les corbeaux, effarés par ces sons, sortaient de leur retraite et tournoyaient dans l'air que leur nuée d'ailes noires assombrissait encore.

Comme Chalais marchait entre le prêtre qui l'assistait et l'exécuteur des hautes-œuvres, il jetait souvent les yeux sur l'homme de Dieu, dont le regard plein d'un divin enthousiasme soutenait son courage. Un instant il sentit auprès de ses pieds le bas de la robe rouge de son second compagnon : ses regards se portèrent sur cet être d'horreur. Frappé de la hauteur de sa taille, il l'envisagea... C'était l'homme qu'il avait aperçu en sortant de chez la duchesse de Chevreuse, qu'il avait rencontré en quittant un matin la maison de Gaston où avait eu lieu le repas des conjurés, qui s'était retrouvé dans la prison pour lui servir de gardien, Lamont enfin, qui se montrait à lui maintenant comme l'espion de Richelieu, et le valet du bourreau chargé ce jour-là de remplacer son maître (1).

Ce fut là pour lui la dernière vue de ce monde, le dernier objet qu'il laissa sur la terre, dont la Providence voulait le détacher. Depuis cet instant il ne vit plus que le ciel.

Pendant cette marche funèbre, une autre personne était condamnée aussi à la torture et au supplice infligé au prince de Chalais. Madame de Chalais passait les heures d'agonie dans l'église des Cordeliers, où on lui avait permis d'enterrer le corps de son fils. Pendant la journée, rien ne troubla le silence de la nef profonde, parce que les restes de la victime devaient demeurer exposés sur la place publique tant que la clarté permettrait de les distinguer. La nuit descendit enfin sous l'immense voûte. C'était dans la partie la plus retirée de l'église, dans la chapelle des martyrs, que devait être enseveli le prince.

Madame de Chalais était seule étendue sur les marches de la balustrade de l'autel ; tout son corps était froid comme le marbre où il reposait. Devant elle, était une dalle levée qu'elle avait fait desceller, et qui laissait voir une fosse ; une lampe, placée à la tête de cette ouverture, en éclairait un peu l'affreuse cavité. Nul nom ne devait être tracé sur la pierre tumulaire quand elle se refermerait, et la tombe de Chalais ne serait reconnue que de sa mère, pendant le peu de temps que celle-ci pourrait encore venir y pleurer.

A la nuit tombée, le maître-autel s'éclaira de deux cierges, et quelques pères cordeliers vinrent y chanter le *Requiem*. Dans le fond mystérieux de cette longue

(1) Les amis de Chalais, n'ayant plus aucune espérance d'obtenir sa grâce, firent cacher le bourreau de Nantes pour gagner du temps. Cet incident ne servit qu'à rendre son supplice plus douloureux, parce qu'il fut livré aux mains d'un valet inexpérimenté.

nef, ces chants semblaient des voix d'un autre monde, celles des esprits immortels qui recevaient, avec des accents mélancoliques, l'âme du supplicié.

Madame de Chalais attendait, frémissant au moindre bruit ; tantôt prêtant l'oreille aux prières pour les agonisants et essayant d'y joindre les siennes, tantôt frissonnant de tout son corps à un regard jeté sur la fosse ouverte...

Enfin deux frères de l'ordre arrivèrent lentement dans l'église et se dirigèrent vers la chapelle. La pesanteur de leurs pas, dont chacun rendait un bruit sourd sous la voûte, annonçaient qu'ils portaient un lourd fardeau. Madame de Chalais reçut le corps du jeune prince ; elle se précipita sur son cœur glacé, l'enlaça de ses étreintes, l'embrassa avec la fièvre du désespoir. Elle sentit alors son visage et son cou mouillés du sang qui coulait de ce corps mutilé. En embrassant une dernière fois la poitrine de son fils, elle y trouva le reliquaire qu'elle lui avait donné à son départ du Périgord, disant qu'il avait toujours protégé leur famille...

Lorsque la duchesse de Chevreuse sortit de son évanouissement, des hommes d'armes l'entouraient. Elle était arrêtée par ordre du roi, et fut conduite dans son château de Dampierre en Lorraine, où elle demeura prisonnière. Buckingham, dans les mêmes jours, quitta la France, et rompit l'alliance avec ce pays où le choc des passions avait allumé la guerre entre les maîtres de la nation et lui. De nombreux combats eurent lieu, bien du sang coula, et bien des campagnes furent épuisées pour expier les rivalités amoureuses d'hommes puissants.

Richelieu, cause première de tant de fléaux, n'en reçut aucune atteinte. Il n'en résulta pour lui qu'un plus grand intérêt de la part du roi, alarmé du danger qu'il avait couru par la conjuration. Ce fut à partir de ce moment qu'il eut une garde de mousquetaires attachée à sa personne, et une ville pour place de sûreté.

CLÉMENCE ROBERT.

(*La Presse.*)

LA VILLA ROSPIGLIOSI.

Par une chaude soirée de l'année 1635, un jeune homme gravissait péniblement les monts Albani, à l'endroit où ils traversent et soulèvent la route de Rome à Terracine. A en juger par la simplicité de son costume, il appartenait évidemment à la classe la plus pauvre de la société. Un petit sac de cuir, suspendu autour de son corps à l'aide d'une longue lanière, renfermait tout son bagage, et un bâton grossier, coupé sur quelque arbre du chemin, lui servait à soutenir sa marche pesante. Sa chevelure noire tombait en boucles luisantes sur ses épaules, et donnait à son visage, encore dépourvu de barbe, un air de jeunesse que ne démentaient ni la fraîcheur ni la délicatesse de ses traits; mais en ce moment une sueur abondante inondait son front, une couche épaisse de poussière souillait la beauté naturelle de sa physionomie, et la fatigue atténuait visiblement la grâce de son corps adolescent.

Arrivé au sommet de la montagne, le jeune voyageur s'arrêta; il porta d'abord les yeux sur l'horizon, comme pour y découvrir le but impatiemment désiré de son voyage; mais ses espérances furent sans doute déçues, car une expression

étrange contracta les extrémités de ses lèvres, et il détourna presque aussitôt son regard, qu'il promena indifféremment autour de lui.

Le spectacle qui s'offrit alors à sa vue sembla le consoler de ses regrets. En effet, une plaine immense se déroulait à ses pieds; Albano, Frascati, Palestrina, Segni et une foule d'autres petites villes moins importantes, émaillaient de leurs maisons de marbre blanc ce gigantesque paysage; la mer de Sicile, que l'on découvrait au loin, et dans laquelle le soleil se couchait en ce moment, encadrait ce tableau magique dans un cercle de feu; le ciel lui-même était embrasé; une aigrette ardente couronnait le sommet des collines; les vallées seules se plongeaient sensiblement dans les ténèbres et produisaient, par leur contraste avec cette nature enflammée, une richesse de tons devant laquelle le jeune voyageur, en extase, demeurait immobile.

Quand il eut suffisamment donné cours à son admiration, le jeune homme se retourna; mais il ne trouva derrière lui qu'un mur de jardin auquel sa première préoccupation ne lui avait pas donné le temps de prendre garde. Une claire-voie pratiquée dans la muraille lui permit cependant de plonger sa vue dans un parc magnifique, à l'extrémité duquel on entrevoyait une élégante villa. De nombreuses statues, disséminées çà et là sous les charmilles, faisaient ressortir la verdure du feuillage, qui leur donnait à elles-mêmes un plus vif éclat. Tout à coup un bruit harmonieux vint frapper son oreille; c'était une source limpide qui s'échappait par les fissures des pierres, et allait, en courant sur le flanc de la montagne, se précipiter comme un petit torrent dans le lac Castello, qu'on apercevait à quelque distance de là.

Séduit par la beauté de ce site et harassé de fatigue, le jeune voyageur jeta son bâton sur le sol, et, après s'être désaltéré et lavé le visage, il s'assit nonchalamment sur une borne, en s'adossant contre le mur du jardin. Puis, ayant ouvert son petit sac, il en retira quelques fruits qu'il dévora avec cet appétit que donnent la jeunesse et la marche.

Il avait à peine commencé son repas, qu'un bruit léger se fit entendre derrière lui; il se retourna vivement, et aperçut, à travers les barreaux de la claire-voie, une délicieuse tête de jeune fille qui le regardait avec étonnement. Cette vue arracha un cri d'admiration au jeune homme; mais la jeune fille, dont le visage était devenu pourpre aussitôt, changea promptement la direction de ses yeux, et les reporta au loin sur le paysage.

Enfin, quand il fut revenu de sa première impression :

— Ma belle demoiselle, dit-il, voudriez-vous me dire à quelle distance je suis encore de Rome?

— Vous en êtes à vingt milles.

— Vingt milles! reprit tristement le jeune homme en hochant la tête, ce qui fit onduler sa luisante chevelure; c'est bien loin, et je suis bien fatigué! Quelle est du moins la ville la plus voisine où je puisse me reposer cette nuit?

— C'est Frascati, que vous apercevez de ce côté, sur le flanc de la montagne.

— Merci, répondit le voyageur en fixant sur la jeune fille son regard timide et doux.

Puis, ayant retiré de son sac un album et des crayons, il se disposa à dessiner quelques parties du paysage.

Tandis que le jeune homme tenait les yeux tournés vers la campagne, la jeune

fille l'observait en silence, et bientôt, cédant à un sentiment de curiosité naturel à son âge, elle reprit la parole avec cette familiarité naïve qui est propre à tous les enfants.

— Vous venez donc de bien loin? demanda-t-elle.

— De Naples.

— Et qu'allez-vous faire à Rome?

— Je vais peindre des madones.

— Est-ce qu'il n'y a des madones qu'à Rome?

— Je le croyais, répondit le jeune homme en souriant : mon oncle Gréco m'avait toujours cité les vierges de Raphaël comme étant les plus belles ; mais je vois que mon oncle Gréco n'a jamais franchi les monts Albani.

En disant ces mots, l'artiste, enthousiasmé du caractère de cette belle tête italienne, saisit à la dérobée les traits de la jeune fille, et les transporta, d'un coup de crayon rapide, sur son carton. Celle-ci s'en aperçut; mais, loin de s'en offenser, elle s'y prêta d'elle-même, en observant une immobilité parfaite.

Tout à coup une voix sévère se fit entendre.

— Ophélia, dit cette voix, que faites-vous ici?

A cette question, la jeune fille tressaillit; c'était son père.

— Monseigneur, répondit le voyageur en se levant et sans se déconcerter, ne grondez pas la signora ; je suis seul coupable. J'allais chercher des têtes de Vierge à Rome, et j'en ai trouvé une sur mon chemin; je l'ai prise. Tout ce qu'il y a de beau sous le ciel n'appartient-il pas de droit aux artistes?

A ce langage effronté, l'Italien reporta sur le jeune homme le regard sévère qu'il avait tenu jusque-là fixé sur sa fille; mais en voyant ce visage brillant de jeunesse et d'insouciance, il ne put conserver sa gravité et laissa échapper un léger sourire.

— Qu'êtes-vous donc, demanda-t-il, peintre ou sculpteur?

— Je suis peintre, monseigneur.

— Et puis-je voir le travail que vous inspirait ma fille?

— Très-facilement, répondit le peintre en passant son album entre les barreaux de la claire-voie.

Le père d'Ophélia n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur ce dessin, qu'un changement complet s'opéra dans sa physionomie. Les contours en étaient tracés avec une telle légèreté, une telle grâce, que l'heureux père, séduit et flatté, ressentit aussitôt, pour le talent du jeune peintre, autant d'admiration qu'il avait d'abord éprouvé de méfiance et d'incrédulité.

— Jeune homme, reprit-il avec bienveillance, comment vous appelle-t-on?

— Salvator, monseigneur.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt ans.

— Et vous allez à Rome, m'avez-vous dit, pour vous perfectionner dans l'art de la peinture?

— Oui, monseigneur.

— Votre père consent-il du moins à ce voyage?

A cette question, deux larmes s'échappèrent des yeux du jeune homme.

— Mon père est mort, répondit-il tristement; c'était un pauvre arpenteur de Naples, et il n'avait que son état pour nourrir sa femme et élever ses enfants. Au-

jourd'hui, c'est à moi de prendre sa place; mais j'ai du cœur, j'ai du courage, et, Dieu aidant, j'espère être bientôt utile à ma famille. Voilà pourquoi je vais à Rome.

— Salvator, reprit l'interlocuteur ému de la jeunesse et de la sensibilité de l'artiste, consentiriez-vous à passer une année chez moi?

Celui-ci hésita avant de répondre à cette invitation dont il ne comprenait pas le motif, et qui le menaçait d'un retard dans l'accomplissement de ses besoins.

— J'ai de grands travaux de peinture à faire exécuter dans mon château, continua le père d'Ophélia; et, puisque le ciel vous a conduit ici, voulez-vous les entreprendre?

— Oh, de grand cœur! s'écria le jeune peintre dont le visage rayonna subitement à cette proposition inespérée.

— Eh bien! je vous attends. Faites le tour du parc vous trouverez un portique sur lequel est écrit : Villa Rospigliosi : entrez, je serai là pour vous recevoir.

Salvator, ivre de joie, ramassa à la hâte son petit bagage; et, jetant au loin son bâton, comme un voyageur arrivé au terme de son voyage, il courut précipitamment vers le lieu qui lui avait été indiqué.

Le jeune peintre fut installé le soir même dans le palais du prince Rospigliosi. On disposa pour lui un petit pavillon situé au milieu du parc, et dont la terrasse, dominant les murs d'enceinte, permettait à la vue de s'étendre au loin sur la campagne. Salvator, épuisé de fatigue, se jeta sur son lit; mais il ne put dormir. Le changement brusque et imprévu qui venait de s'opérer dans sa destinée était si miraculeux, si extraordinaire, qu'il n'osait y croire; il lui semblait voir les événements de la soirée fuir et disparaître, comme un rêve, à mesure qu'il cherchait plus obstinément à se les rappeler et à les approfondir; enfin le sommeil vint mettre un terme à toutes ses inquiétudes, et calmer, par sa puissance consolatrice, les terreurs involontaires qui commençaient à s'emparer de son cœur.

Quand Salvator se réveilla, il faisait grand jour. Un limpide rayon de soleil entrait par la croisée et illuminait, de ses reflets dorés les meubles et les tentures de l'appartement. Le jeune homme, encore sous le poids des impressions pénibles avec lesquelles il s'était endormi, se sentit délicieusement ramené à la réalité de sa nouvelle et heureuse position. Il descendit précipitamment de son lit, secoua les boucles mêlées de sa chevelure, rajusta avec soin sa toilette; puis, ayant ouvert une porte-fenêtre qui conduisait de plein pied dans le jardin, il s'enfonça joyeusement sous les charmilles.

La campagne était silencieuse et déserte; les oiseaux seuls faisaient entendre leurs chants variés et mélodieux; une rosée légère scintillait sur les fleurs des parterres et sur les herbes des gazons; aucune poussière ne souillait la verdure du feuillage, et l'atmosphère humide se ressentait encore de la fraîcheur de la nuit. Tout, dans la nature, le soleil lui-même, par son peu d'élévation, révélait à Salvator l'heure matinale à laquelle il s'était levé; néanmoins il continua sa promenade, et profita de la solitude du parc pour contempler en détail et admirer à son aise les belles statues qui y étaient répandues à profusion.

Après avoir parcouru ainsi plusieurs allées du bois, le jeune peintre se trouva brusquement en face de la claire-voie au pied de laquelle il s'était reposé la veille; une jeune fille vêtue comme Ophélia, gracieuse et élancée comme elle, était accoudée à la même place, et, comme elle, semblait promener un regard d'admiration sur le paysage.

A cette vue, le jeune homme sentit son cœur battre violemment dans sa poitrine.

— Ophélia, murmura-t-il, Ophélia!

La jeune fille se détourna; mais ce n'était point Ophélia. Salvator, honteux de sa méprise, rougit aussitôt et baissa son beau front vers la terre.

— Signor, dit la jeune fille en souriant de l'émotion du jeune homme, est-ce que vous avez peur de moi?

— Je n'ai point peur, répondit naïvement Salvator.

— Il est vrai que je ne suis point Ophélia; mais je suis Titania, sa sœur.

Salvator releva timidement les yeux, et voyant le sourire bienveillant que lui adressait son interlocutrice, il reprit son air riant et ouvert.

— C'est vous sans doute, reprit Titania, qui êtes chargé de restaurer les peintures du palais?

— Oui, signora.

— J'espère alors que vous voudrez bien faire mon image comme vous avez fait celle de ma sœur?

— Avec plaisir, signora.

Et, tout en parlant, le jeune peintre tenait ses yeux invariablement fixés sur la jeune fille, qu'il examinait avec soin.

Titania était belle comme sa sœur; comme Ophélia, elle avait une longue chevelure noire et un teint chaudement coloré par les rayons du soleil d'Italie. Mais l'expression de son visage était bien différente: Ophélia avait un regard incisif et pénétrant, dont la dureté contrastait singulièrement avec son extrême jeunesse et la douceur de sa voix; une préoccupation vague, mais constante, semblait agiter son âme et se révélait sur son front par des ondulations mobiles et insaisissables. Titania, au contraire, bien que plus âgée que sa sœur de quelques années, portait dans ses traits une bienveillance qui attirait invinciblement et mettait à l'aise tous ceux qui l'approchaient.

Salvator avait subi cette influence irrésistible et s'entretenait déjà familièrement avec la jeune fille, lorsque tout à coup Ophélia sortit du bois tout près d'eux.

— Signor, dit-elle, mon père désire vous parler, et m'a chargée de vous conduire à son appartement.

— Signora, je vous suis, répondit Salvator en jetant à Titania un sourire d'adieu.

Ophélia aperçut ce sourire, et ses lèvres pâlirent subitement; elle se mit à marcher en silence devant l'artiste, qui la suivit sans oser prononcer une seule parole.

— Salvator, dit le prince, voici mille *seudos* que je vous donne pour subvenir à vos premiers frais.

— C'est beaucoup trop, monseigneur.

— Vous garderez ce qui restera, puisque ce n'est qu'une avance sur le prix de votre travail... Maintenant, suivez-moi.

Le prince conduisit le jeune homme dans une immense galerie dont la décoration, pleine de goût et de magnificence, répondait parfaitement à la richesse des trésors qui s'y trouvaient renfermés. Des tableaux de toutes les grandeurs, serrés les uns contre les autres, entourés de cadres du plus haut prix, en revêtaient les murailles jusqu'au plafond. Derrière les glaces d'un buffet qui régnait uniformément tout autour de la salle, on apercevait de magnifiques volumes d'un format gigantesque, et sur le dos desquels brillaient en fils d'or, brodées à la main, les ar-

Staal del

Signor dit-elle, mon pere desire vous parler et m'a chargée de vous conduire à son appartement

REVUE DES FEUILLETONS

mes de Rospigliosi. Sur la tablette de marbre qui recouvrait la partie supérieure de ce buffet, dans tout son pourtour, étaient répandus à profusion des objets de toutes formes et faits des matières les plus précieuses; c'étaient des coupes, des cassolettes, des lampes, des camées, des urnes, des amphores, des spatules, des casques, des boucliers, et une infinité d'autres ustensiles de guerre, de toilette ou de religion.

— Salvator, dit le seigneur, vous alliez à Rome pour trouver des modèles; en voici qui, je crois, satisferont amplement vos exigences. Ces tableaux sont tous des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres.

Sur ces tablettes sont les morceaux de ciselure les plus précieux; mais — continua le prince en s'approchant d'une petite table à pieds de satyre placée au milieu de la galerie, — parmi tous ces objets, je vous recommande surtout cette petite tasse : c'est le chef-d'œuvre de Benvenuto Cellini.

En prononçant ces mots, le grand seigneur semblait couver la tasse divine de son regard amoureux.

Quant à Salvator, dès son entrée dans ce sanctuaire, il avait été saisi de la plus vive émotion. Les yeux ébahis, la bouche entr'ouverte, il suivait machinalement les indications de son guide, aspirant à longs traits les émanations enivrantes qu'exhalaient toutes les parties de ce temple de l'art.

Enfin, après quelques instants de silence :

— Mon enfant, reprit le prince, vous paraissez ému, c'est bien; cela prouve que vous sentez la puissance du génie. Prenez donc cette clé, c'est celle de cette galerie qui désormais demeure tout entière à votre disposition. Lorsque vous éprouverez, quelque méfiance de vous-même ou que l'inspiration vous fera défaut, venez ici réchauffer votre imagination ou demander à ces modèles des conseils qui ne vous failliront jamais; c'est votre cabinet d'étude.

A cette nouvelle marque de bienveillance, le jeune homme ne put retenir un élan de son cœur.

— Monseigneur, s'écria-t-il, votre bonté pour moi est infinie !

— Attendez, Salvator, répondit le seigneur avec un gracieux sourire.

Et il entraîna l'artiste dans une autre galerie, dont les peintures et les décorations avaient évidemment besoin d'être restaurées.

— Voilà, continua-t-il, votre cabinet de travail. Vous voyez ce qu'il y a à faire ici. Mais avant de l'entreprendre, étudiez, Salvator, étudiez avec courage, avec persévérance; moi-même, si vous le permettez, je vous aiderai de mon expérience, puisée dans un sincère amour de l'art.

Le jeune homme s'agenouilla aux pieds de son bienfaiteur, et lui prit la main qu'il baisa avec effusion. Ces dernières paroles l'avaient convaincu, en effet, que ce travail n'était qu'un prétexte invoqué par l'exquise délicatesse du grand seigneur, pour lui imposer son patronage puissant et éclairé.

La fortune, comme on le voit, souriait de bonne heure à Salvator; mais le jeune peintre avait l'âme trop grande pour oublier celle à qui il devait un sort si fortuné : l'image d'Ophélia était gravée dans son cœur en traits désormais ineffaçables. A chaque instant il lui semblait la voir belle et noble, comme il l'avait aperçue le premier jour, à travers la claire-voie des jardins; la nuit, ajoutant à cette vision le prestige merveilleux des songes, la lui montrait encore, sous les traits d'une sainte et bienveillante patrone, avec un ciel splendide ouvert derrière elle, et une auréole

brillante autour du front. Cette apparition constante ne tarda pas à produire une impression vive sur l'âme ardente du jeune artiste; un sentiment nouveau se fit jour dans son cœur, et bientôt Salvator fut contraint de s'avouer qu'il aimait la fille du prince. Cette découverte le glaça d'épouvante. Outre la répugnance qu'il éprouvait à violer les lois sacrées de l'hospitalité, il comprit tout le danger, toutes les douleurs qu'il y avait pour lui au fond d'un amour aussi disproportionné; et, puisant dans son cœur même le courage nécessaire pour le combattre, il résolut de tout entreprendre pour résister à ses entraînements.

Depuis quelque temps déjà Salvator s'était mis à l'étude. Guidé par son propre génie et par les conseils de son protecteur, il avait conçu pour les salons du palais un plan de restauration aussi noble qu'élégant; il commença donc aussitôt son œuvre, espérant trouver dans le travail un remède efficace aux mauvaises inspirations de son cœur.

Titania était entrée aussi profondément que sa sœur, mais par une voie bien différente, dans l'affection du jeune homme; il s'était établi entre eux une intimité pleine de charme et de douceur. Pendant que Salvator travaillait, Titania lui rendait de fréquentes visites, et semblait prendre plaisir à assister aux élaborations de l'artiste.

— Salvator, dit un jour Titania en pénétrant brusquement dans l'atelier du peintre, et mon portrait?

Salvator, en ce moment monté sur son échafaudage, se retourna, et fixa un long regard sur la jeune fille.

— Votre portrait, signora? — Oui; ne me l'avez-vous pas promis?

Le jeune homme reprit sa palette.

— C'est vrai, répondit-il; je ne l'ai point oublié. — Vous n'avez point oublié votre promesse peut-être, mais vous avez sûrement oublié de la tenir. — Pardon, signora. — Ce portrait est donc fait? — Sans doute. — Mais je n'ai pas posé. — Ne posez-vous pas sans cesse au fond de mon cœur?

Titania partit d'un grand éclat de rire.

— Eh bien! reprit-elle, ce portrait, où est-il? — Le voici.

En disant ces mots, le jeune peintre se rangea de côté, et la jeune fille se reconnut avec surprise au milieu de l'un des riches caissons qui ornaient le pourtour du plafond.

En effet, cédant à l'irrésistible direction de ses esprits, Salvator avait d'abord reproduit dans ce médaillon l'image d'Ophélia; depuis longtemps déjà il se complaisait dans cet ouvrage, et il allait y mettre la dernière main, lorsque Titania était venue lui rappeler sa promesse. Alors une idée subite lui était venue; et, accueillant avec empressement l'occasion de dompter sa faiblesse, il n'avait eu que quelques traits à corriger pour donner une physionomie nouvelle à ce masque de famille.

Cependant Ophélia n'avait pas tardé à s'apercevoir du soin que Salvator mettait à la fuir. Cette découverte l'avait plongée dans un grand étonnement. Jusqu'alors elle avait parfaitement suivi, avec cet instinct de femme si prodigieusement développé surtout chez les jeunes filles, les différentes variations qu'avait subies le cœur de Salvator.

Mais, depuis quelque temps, sa pénétration se trouvait en défaut; le fil lui tombait des mains, et la pensée de Salvator se dérobait tout entière à ses plus clairvoyantes observations.

Du reste, cette incertitude dura peu. Bientôt Ophélia put remarquer les soins assidus que Salvator rendait à Titania ; elle vit leur intimité naître sous ses yeux ; elle vit leurs regards et leurs mains se rencontrer sans mystère, et leurs cœurs s'épancher l'un dans l'autre avec effusion.

Ophélia devint subitement taciturne et sauvage; ses yeux perdirent leur éclat, ses joues leur fraîcheur, et ses lèvres leur sourire ; une expression étrange altérait la pureté virginale de son front.

Un pareil changement dans le caractère, dans les traits, dans les habitudes de la jeune fille inspirèrent les plus vives inquiétudes. On l'interrogea avec anxiété ; mais Ophélia demeura inébranlable, et garda résolument son terrible secret.

Les médecins appelés à la suite de ces infructueux essais échouèrent également dans leurs tentatives, et furent réduits à s'en remettre aveuglément au temps et à la nature du soin de guérir cette bizarre monomanie. En effet, quelques jours après, tous ces symptômes alarmants avaient disparu. Ophélia, en passant un matin dans le salon où travaillait Salvator, avant l'arrivée de celui-ci, avait jeté machinalement les yeux sur les nouvelles peintures qui en décoraient le plafond, et reconnut son portrait. Cette vue produisit sur elle une commotion violente : Salvator pensait donc encore à elle ; il l'aimait encore; il l'aimait même plus que Titania, puisque ses traits seuls étaient sortis de la palette du jeune peintre, et que ceux de Titania ne se trouvaient nulle part!

Ophélia revint, chaque matin, suivre le progrès du tableau ; chaque matin elle revint, heureuse et fière, juger de la vie nouvelle que l'inspiration et l'amour du peintre lui avaient donnée dans l'intervalle; chaque matin elle revint ainsi contempler son image, jusqu'au jour fatal où elle ne trouva plus que celle de Titania.

Ophélia n'osait en croire ses yeux ; elle pensait être le jouet d'une hallucination, d'un songe, d'une erreur ; elle cherchait partout autour d'elle, espérant du moins se rencontrer en face de sa rivale ; mais non, Titania seule, Titania belle, souriante, heureuse, était là, et Ophélia n'y était plus. Cette fois, sa raison faillit l'abandonner ; un tremblement nerveux s'empara de tous ses membres, et elle se sentit un instant fléchir sous le poids de ce sanglant outrage. Mais elle eut bientôt rappelé à elle toute son énergie, et fixant un regard foudroyant sur l'odieuse peinture :

— Ils s'aiment! murmura-t-elle ; mais je saurai les séparer.

En effet, elle venait de concevoir un projet si abominable, qu'elle avait pâli en le concevant.

Le lendemain matin, un grand désordre régnait dans la villa Rospigliosi ; on déplaçait les meubles, on fouillait les armoires, on vidait les coffres, on déclouait les tentures et les tapis, les parquets étaient encombrés d'une foule d'objets de toute nature est de toute forme qu'on y entassait pêle-mêle, sans égard pour leur fragilité ni pour leur valeur.

Tous les gens du palais étaient en mouvement ; on en rencontrait dans toutes les chambres, sur tous les escaliers; la plus vive anxiété était peinte sur tous les visages, et l'on n'entendait partout que des paroles de désespoir.

Que s'était-il donc passé? quel événement imprévu avait donc troublé si subitement la tranquillité habituelle de cette paisible demeure?

La petite tasse précieuse, le chef-d'œuvre de Benvenuto, le trésor le plus cher du prince de Rospigliosi, avait disparu dans la nuit.

Cette disparition avait causé au prince une douleur d'autant plus grande, qu'il ne pouvait accuser de ce larcin que les domestiques de sa maison; son cœur lui défendait de porter sur d'autres un aussi grave soupçon. Il avait donc réuni sur-le-champ tous ses gens, et alors, d'une voix terrible :

— Si dans une heure, s'était-il écrié, si dans une heure cette coupe n'est pas retrouvée, je vous fais tous arrêter et livrer à la torture... Allez.

Cependant, les recherches auxquelles on procédait avec tant de soin n'avaient amené aucune découverte. Consternés, abattus, les domestiques s'étaient réunis dans le vestibule, et se faisaient part de leur découragement dans les termes les plus vifs et avec les démonstrations du plus violent désespoir.

Tout à coup Salvator parut : il jeta d'abord un regard surpris sur cette foule en émoi ; mais peu soucieux de s'informer des motifs d'un trouble dont il était loin de soupçonner la cause, il passa outre sans s'arrêter. Ophélia entra dans le vestibule peu de temps après que Salvator en fut sorti; elle était d'une pâleur mortelle, et une expression étrange animait ses traits.

— La coupe est-elle retrouvée? demanda-t-elle timidement.

— Hélas! non, répondit-on de toutes parts.

Presque aussitôt un murmure sourd commença à circuler dans cette foule; bientôt le bruit grandit sensiblement, et un concert de voix accusatrices s'élevèrent contre Salvator. Qui avait provoqué ce soupçon infernal? c'est ce qu'on ne saurait dire. Néanmoins, la première rumeur était partie du groupe le plus voisin de la jeune fille, et lorsque cette rumeur s'était changée en paroles claires et distinctes, déjà celle-ci n'était plus là.

Dans la position désespérée où ils se trouvaient, ces gens accueillirent avec transport la chance de justification et de salut que leur offrait la culpabilité hypothétique du jeune peintre. Trois d'entre eux se détachèrent donc, et, profitant du moment où Salvator était occupé à son travail, allèrent explorer le pavillon qu'il habitait.

Ce nouvel inventaire, bien que fait avec un soin minutieux, ne produisit d'abord aucun résultat. Les trois visiteurs, désappointés, allaient même se retirer, lorsque l'un d'eux avisa le petit sac de l'artiste, suspendu à la muraille. Ce sac n'était fermé que par de simples lanières de cuir passées dans des boucles de fer; mais aucun d'eux n'osa l'ouvrir. Ils se reprochaient déjà amèrement leur démarche, et cette nouvelle violation d'un asile sacré soulevait d'autant plus leurs scrupules, que la première n'avait servi qu'à confirmer la probité du jeune homme.

Cependant, en y passant la main, ils sentirent une vive résistance et crurent reconnaître, sous l'épaisseur de l'enveloppe, la forme de l'objet tant cherché. A cette découverte, leur répugnance s'ébranla ; ils hésitèrent encore quelques instants, mais bientôt, cédant à la tentation, ils s'emparèrent de la valise ; et, pour concilier la voix de leur conscience avec celle de leurs intérêts, ils se mirent en devoir de la porter au prince lui-même.

Lorsque, dans ce but, ils traversèrent le jardin, Ophélia, qui, debout à sa croisée, surveillait avec attention ce qui se passait, ayant aperçu le sac de Salvator aux mains de ses dénonciateurs, se retira précipitamment en arrière, et tomba sans force sur un fauteuil, en se cachant la face dans ses deux mains.

Au moment où les trois domestiques entrèrent chez le prince, celui-ci était toujours en proie à une vive colère. Titania, triste et inquiète, assise dans un

coin de l'appartement, cherchait, mais en vain, à calmer l'irritation de son père.

A la vue de la valise de Salvator, la jeune fille tressaillit et se leva; le prince fronça le sourcil et jeta un regard sévère sur ses serviteurs.

— Monseigneur, dit l'un d'eux, ce n'est qu'après avoir tout fait pour trouver le coupable parmi nous, que nous avons osé porter nos soupçons sur un autre; mais vous avez seul le droit de voir s'ils sont fondés.

En disant ces mots, le serviteur présenta le sac du jeune peintre au prince; celui-ci le prit silencieusement et l'ouvrit en tremblant.

Tout à coup Titania, qui, penchée sur son père, suivait ses mouvements avec anxiété, poussa un grand cri; la tasse précieuse était dans le sac du jeune peintre.

— Sortez, dit le prince d'une voix émue à ses domestiques.

Puis, se retournant vers sa fille en pleurs :

— Titania, reprit-il, qui l'aurait pensé!

— Oh mon père! répondit Titania, le croyez-vous coupable? C'est impossible! Il y a au fond de tout ceci une machination infernale pour perdre Salvator; car une pareille dépravation ne saurait exister dans une âme aussi jeune, et jamais tant d'ingratitude n'a pu se couvrir d'un masque aussi trompeur.

— Vous le voyez pourtant, dit le prince; voilà comme on est récompensé de ses bienfaits! Il faut que justice soit faite; allez prévenir Salvator que j'ai à lui parler.

En ce moment, une larme furtive s'échappa des paupières du prince; mais il dompta sur-le-champ son émotion. Titania, consternée, se leva tristement, et, après s'être essuyé les yeux avec soin, elle sortit pour exécuter l'ordre de son père.

Lorsqu'elle entra dans l'atelier de l'artiste, celui-ci chantait une barcarole napolitaine qu'il avait apprise autrefois en s'endormant sur les genoux de sa mère. Au bruit que fit la jeune fille, il interrompit ses chants.

— Ah! vous voilà, signora, dit-il en souriant; je craignais que vous ne m'eussiez oublié aujourd'hui; moi, je n'ai pas cessé de penser à vous. Voyez donc comme je vous ai faite belle et radieuse!

— Salvator, répondit tristement Titania, veuillez monter chez mon père, il vous attend.

Le ton de ces paroles étonna le jeune peintre; il descendit précipitamment de son échelle, dans le dessein d'interroger Titania; mais celle-ci avait déjà disparu, et s'était enfuie pour répandre plus librement les larmes qui l'étouffaient.

— Monseigneur, dit Salvator en entrant dans l'appartement du prince, me voilà.

A la vue du jeune homme, le prince, qui se promenait à grands pas, s'arrêta; il considéra quelque temps en silence cette physionomie si douce et si touchante, leva les yeux au ciel et les reporta aussitôt sur l'enfant.

— Salvator, dit-il d'une voix sévère, je n'ai plus besoin de vos travaux; quant au pavillon que vous occupez, ayez soin qu'il soit libre de bonne heure, car j'en veux disposer pour un autre.

Le jeune peintre sentit son sang se glacer dans ses veines; une pâleur livide se répandit sur son visage; ses yeux se mouillèrent de larmes; il rejeta brusquement en arrière les boucles de cheveux qui voilaient son front, fixa un regard indicible sur son bienfaiteur, et, d'un accent qui pénétrait jusqu'à l'âme :

— Vous me chassez, Monseigneur?

Mais il n'en put dire davantage; car, malgré ses efforts, les sanglots éteignirent sa voix.

Le prince lui-même fut obligé de tourner la tête pour cacher son trouble et son émotion. Puis il reprit :

— Salvator, tout ce que je vous ai donné jusqu'ici vous appartient et vous pourrez l'emporter : joignez-y encore cette bourse, car vous avez, je m'en souviens, une famille qui n'a pas cessé de mériter, elle, l'intérêt que vous m'aviez d'abord inspiré.

— Monseigneur, monseigneur, s'écria le jeune homme en se précipitant à genoux et en laissant tomber la bourse qu'il avait reçue machinalement des mains du prince, au nom du ciel, qu'ai-je fait pour encourir ainsi votre disgrâce?

— Ce que vous avez fait, Salvator? Eh mon Dieu ! ce vase et cette valise ne vous le rappellent-ils pas assez?

Puis, sentant tout à coup son courage faiblir en présence de cette douleur d'enfant si profonde et si déchirante, le prince s'enfuit précipitamment dans un appartement voisin dont il referma la porte derrière lui.

Salvator resta anéanti sur le parquet : ses yeux hagards se portaient successivement sur le vase et sur la valise, comme s'ils eussent pu lui expliquer le mystère épouvantable qui l'entourait. Enfin il fit un dernier effort, se traîna jusqu'à la porte derrière laquelle avait disparu le prince, et là, d'une voix suppliante, lamentable, il appela plusieurs fois :

— Monseigneur, monseigneur, monseigneur!

Mais ses cris restèrent sans réponse. Salvator se releva de toute sa hauteur; il jeta un regard de dédain sur la porte implacable, repoussa du pied la bourse qui se trouvait sur son passage, alla ramasser sa valise et descendit.

A peine rentré chez lui, le jeune peintre s'empressa de quitter tous les somptueux habits qu'il devait à la magnificence du prince ; il reprit son ancien et modeste costume, serra précieusement son album et ses crayons, et passa autour de son corps le petit sac de cuir qui devait de nouveau renfermer son léger bagage.

Ainsi disposé pour le voyage, rien ne devait plus retenir Salvator dans cette fatale maison, et pourtant il ne pouvait se décider à partir. Debout sur le seuil du pavillon, il promenait autour de lui un regard inquiet et surpris, comme s'il eût attendu la dernière visite d'une personne amie ; mais les allées du parc restaient solitaires, et aucune tête n'apparaissait, même aux fenêtres du palais. Alors Salvator se mit en route, le cœur navré d'un pareil abandon.

Depuis quelque temps déjà le jeune homme cotoyoit extérieurement le mur du jardin, lorsque tout à coup il crut entendre prononcer son nom. Il releva brusquement la tête, c'était Titania qui, les yeux pleins de larmes, attendait son passage derrière les barreaux de la claire-voie.

— Titania, s'écria-t-il, vous ne m'avez donc pas abandonné?

Titania, pour toute réponse, lui tendit la main ; le jeune homme s'en empara vivement et la pressa sur sa poitrine, en fixant sur la jeune fille un regard reconnaissant. Enfin, après quelques instants de contemplation et de silence, celle-ci reprit la parole, et, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Salvator, demanda-t-elle, où allez-vous?

— Je ne sais, répondit-il. En me retrouvant sur cette grande route, seul et sans appui, je ne sens plus le courage qui me soutenait lorsque je la parcourais la première fois ; mon cœur est brisé par tant d'émotions, que j'éprouve un grand besoin de le retremper dans les caresses de ma mère, et de retourner à Naples ; mais, d'un

autre côté, j'ai un devoir sacré à remplir : ma famille a besoin de mon secours, il faut que j'aille à Rome.

— Si vous allez à Rome, nous nous reverrons peut-être, car mon père a l'habitude d'y passer la saison d'hiver.

— Peut-être, reprit Salvator en hochant la tête ; mais peut-être aussi sommes-nous destinés à ne jamais nous revoir. Voilà pourquoi, continua-t-il en poussant un profond soupir, je regrette qu'Ophélia ne soit pas venue avec vous ici.

— Ophélia est bien malade, dit Titania; ses anciens accès l'ont reprise ce matin, et, depuis ce temps, elle se tient renfermée dans sa chambre, où, suivant sa coutume, elle ne veut recevoir personne.

— Oh, tant mieux ! s'écria le jeune homme. J'aime mieux la savoir malade qu'insensible... Écoutez, Titania, puisque je ne puis lui faire moi-même mes adieux, répétez-lui bien le secret que je vais vous apprendre. Jusqu'à présent j'avais cru devoir le tenir caché dans mon sein; mais aujourd'hui, il ne peut plus être dangereux ni pour elle ni pour moi. Dites-lui donc que je l'aime d'un amour insensé ; dites-lui que cet amour, qui ne finira qu'avec ma vie, a commencé le jour où je l'ai rencontrée à cette place, lorsque sa tête divine inspira pour la première fois mes crayons; dites-lui que c'est à elle que je dois les premières douleurs de l'amour, comme c'est à vous que je dois les premiers charmes de l'amitié.

En ce moment, un bruit sourd retentit à leurs côtés, et le feuillage trembla violemment dans le massif de charmille le plus voisin. Les deux jeunes gens prêtèrent l'oreille ; mais aussitôt une nuée d'oiseaux s'envola au-dessus de leurs têtes, et ils n'entendirent plus rien. Alors, attribuant à cette cause le bruit qui les avait frappés, ils reprirent leur conversation.

— Je le lui dirai, répondit Titania, surprise au plus haut point de cette révélation inattendue.

— Quant au prince Rospigliosi, continua le jeune peintre, assurez-le bien de mon innocence. J'ignore quel motif puissant m'a fait encourir sa disgrâce; mais, quel qu'il soit, ce motif repose sur une erreur qui s'éclaircira un jour. Je sors d'ici sans aucun reproche de ma conscience, et je n'emporte dans mon cœur qu'une reconnaissance profonde pour toutes les bontés qu'on a eues pour moi.

En achevant ces mots, Salvator essuya ses yeux pleins de larmes; puis, ayant interrogé du regard le ciel et l'horizon :

— Il est tard, reprit-il : le soleil baisse, et j'ai plusieurs milles à faire ce soir ; adieu, Titania.

— Adieu, Salvator, repondit la jeune fille dont les pleurs débordèrent à ce moment suprême de séparation.

Les deux enfants se tinrent longtemps les mains entrelacées et les yeux fixés l'un sur l'autre. Enfin ils se séparèrent, et Salvator, après avoir hésité un instant sur le chemin qu'il devait prendre, s'éloigna dans la direction de Naples. Titania, le cœur brisé, la poitrine haletante, le suivit tant qu'elle put du regard, en répondant du geste et de la voix aux adieux que le jeune peintre lui envoyait encore de loin. Puis, quand il eut entièrement disparu, elle se laissa tomber à genoux sur l'herbe, et commença une fervente prière pour attirer les bénédictions du ciel sur le jeune et malheureux voyageur.

Sa prière achevée, la jeune fille se releva et reprit tristement le chemin du palais; mais à peine eut-elle fait quelques pas qu'un spectacle effrayant s'offrit à ses

yeux. Ophélia était là, couchée sur le sol, sans respiration, sans mouvement, sans vie peut-être!

— Ophélia! cria la jeune fille éperdue, en se jetant sur le corps inanimé de sa sœur; Ophélia! reviens à toi! c'est moi qui t'appelle! c'est Titania, c'est ta sœur bien-aimée. Oh mon Dieu! elle est morte! Ophélia!...

Celle-ci ne bougeait point. Alors une profonde terreur s'empara de Titania, et, dans son trouble, elle se mit à pousser des cris perçants en appelant du secours.

Enfin Ophélia ouvrit les yeux. D'abord elle demeura quelque temps engourdie dans une sorte de torpeur, et promena autour d'elle un regard insensé; mais bientôt la mémoire et la raison lui revinrent; elle tourna vivement la tête du côté de la claire-voie déserte, et, d'une voix déchirante :

— Salvator! demanda-t-elle.

— Il est parti.

— Parti! parti! Oh! qu'on coure après lui, qu'on le rappelle! Malheureuse que je suis! il m'aime, et c'est moi qui l'ai fait chasser d'ici!...

— Calme-toi, calme-toi, répétait Titania épouvantée de ces symptômes de folie, il reviendra.

— Non, il ne reviendra pas... Mon père! où est mon père? je veux lui avouer mon crime...

— Votre père, le voici, répondit le prince, qui accourait précipitamment aux cris jetés par Titania dans son premier désespoir.

Quatre années s'étaient écoulées depuis que Salvator avait quitté la villa du prince. On était alors au carnaval de l'année 1639. Toute la population de Rome semblait sortie des maisons, et néanmoins les croisées étaient encombrées de gens revêtus de travestissements bizarres, qui échangeaient avec les masques de la rue les lazzi les plus baroques et les plus variés. Tout à coup, un homme dont le

visage était masqué vint s'établir sur le Corso, près de l'endroit où cette promenade aboutit à la Piazza del Popolo. D'abord les promeneurs ne firent point attention à ses gestes ni à ses mômeries; mais, peu à peu, quelques passants, attirés par l'étrangeté de sa voix, de son costume et de ses saillies, s'arrêtèrent autour de lui. Bientôt d'autres curieux, ameutés par l'exemple, se joignirent aux premiers, et enfin la foule devint si compacte en cet endroit, que la circulation y fut entièrement interrompue. En effet, cet homme, qui avait pris le nom de Formica, répandait, sous le prétexte de distribuer des remèdes pour toutes les infirmités, des préceptes de morale qui, par une fine allusion, s'appliquaient à tous les travers et à tous les vices communs à l'espèce humaine. Son ironie mordante, son épigramme caustique, provoquaient de toutes parts l'admiration et les applaudissements des Romains, naturellement enthousiastes de ce genre d'esprit.

Au milieu de ses brillantes improvisations, Formica aperçut une jeune femme qui cherchait à fendre la foule, cachée sous le capuchon discret d'un vaste domino noir. C'était pour lui une nouvelle occasion de déployer sa verve et de raviver l'attention déjà blasée de son auditoire.

— Signora, signora, s'écria-t-il en s'avançant vers la jeune femme et en l'arrêtant par le poignet, prêtez-moi votre cœur un instant, pour que j'enseigne à mes disciples ce qui se passe dans un cœur de femme, lorsqu'elle se rend à un rendez-vous d'amour.

Mais à cette voix, la jeune femme tressaillit de tous ses membres, et, relevant son masque vers l'inconnu :

— Signor, répondit-elle, montrez-leur le vôtre, car l'amour y a passé aussi.

— Que voulez-vous dire? demanda vivement Formica en reprenant son sérieux.

— Avez-vous oublié déjà les monts Albani?

— Grand Dieu! Ophélia!

La jeune femme hocha la tête.

— Vous vous trompez, Salvator.

— Alors vous êtes Titania, car je sens aux battements de mon cœur que vous devez être l'une ou l'autre.

— Ce n'est pas le moment de vous l'apprendre, il y a trop de monde ici; mais demain, pendant la cérémonie des cendres, trouvez-vous à l'église de Santo-Carlo al Corso, près du grand bénitier de cristal; j'y serai.

En achevant ces mots, la jeune femme disparut. La foule, désenchantée, s'écoula pour courir à de nouveaux spectacles, et Salvator, resté seul, fut longtemps avant de se remettre de sa joie et de son étonnement.

Le lendemain, lorsque le jeune peintre arriva à Santo-Carlo, le nombre des fidèles était déjà grand dans l'église. Il eut donc assez de peine à pénétrer jusqu'au lieu indiqué pour le rendez-vous. Cependant il aperçut bientôt près du bénitier de cristal une jeune femme dévotement agenouillée sur le marbre, complétement absorbée par la ferveur de ses prières; mais un voile épais recouvrait sa figure et empêchait de reconnaître ses traits. Cet obstacle redoubla la curieuse impatience du jeune homme et accéléra la rapidité de sa marche. Enfin il arriva en face de la jeune et mystérieuse dévote.

A la vue de ce visage aimé qu'il retrouvait toujours aussi gracieux et aussi bienveillant après quatre années d'absence, Salvator fut sur le point de pousser un cri; mais il se contint, et ses lèvres seules, par un mouvement imperceptible, pronon-

cèrent le doux nom de Titania. Celle-ci comprit parfaitement l'exclamation muette du jeune homme; elle lui répondit par un sourire. Puis, ayant achevé sa prière, elle se leva.

— Sortons, dit-elle en prenant familièrement le bras du jeune peintre : aujourd'hui tout Rome est dans les temples, nous pouvons causer à notre aise et sans témoins dehors.

En effet, les rues de la ville sainte étaient désertes; quelques marchands seuls, attardés pour leurs affaires, achevaient de fermer leurs boutiques et se rendaient aux offices avec une dévote précipitation.

— Salvator, demanda la jeune fille, qu'êtes-vous devenu depuis votre départ de la villa Rospigliosi? Êtes-vous heureux? avez-vous réussi? qu'avez-vous fait? Voyons, racontez-moi votre histoire.

— Mon histoire est bien simple, Titania : c'est celle de tous les jeunes gens qui, comme moi, sont livrés à leurs propres forces et réduits à se faire tout seuls un talent et un nom. Depuis quatre ans que je suis à Rome, j'ai beaucoup travaillé; mais je n'ai encore rencontré que la misère et recueilli que le dédain!

— Pauvre ami, répondit Titania, vous avez bien souffert; mais vos maux sont finis, car, désormais, je suis là pour les calmer.

— Est-ce que vous êtes fixée à Rome?

— Oui, j'habite le palais Rospigliosi dont vous apercevez devant vous les terrasses, sur le mont Quirinal. Venez me voir, je vous présenterai au duc de Castro, mon mari.

— Vous êtes mariée! s'écria Salvator. Et Ophélia?

Cette question causa à Titania une commotion violente. En effet, elle réveillait dans l'esprit de la jeune femme un souvenir douloureux qu'elle s'était efforcée d'écarter jusque-là. Mais Salvator n'avait pu maîtriser le cri de son cœur; l'aveu de Titania avait soulevé dans son sein une inquiétude jalouse, et triomphé subitement de la discrétion qui l'avait empêché d'aborder ce sujet depuis leur rencontre.

— Qu'avez-vous, Titania? reprit le jeune peintre en voyant les larmes qui jaillirent tout à coup des yeux de sa compagne. Est-ce que je vous ai fait de la peine?

— Hélas! répondit Titania, il s'est passé de bien tristes événements à la villa après votre départ : j'aurais désiré que vous les eussiez ignorés toujours; mais puisque vous m'avez interrogée, je vais vous satisfaire. Titania garda un instant le silence pour se remettre de son émotion; puis, s'étant essuyé les yeux, elle continua :

— Vous vous rappelez sans doute, Salvator, la révélation que vous me fîtes, en m'adressant vos adieux, de votre amour pour Ophélia; vous vous rappelez aussi que, pendant cette révélation, un bruit étrange se fit entendre dans les broussailles. D'abord nous l'attribuâmes à quelques oiseaux effarouchés qui avaient pris leur volée au-dessus de nos têtes; mais quand vous fûtes parti, la vérité m'apparut dans toute sa nudité : c'était Ophélia qui, cachée dans la charmille, avait écouté l'aveu de vos sentiments pour elle, et tombait évanouie sous le poids des vives impressions que cette découverte lui avait causées.

— Elle m'aimait donc?

— Oui, Salvator, elle vous aimait, mais en secret, mystérieusement, comme vous l'aviez aimée, vous. Or, cette défiance réciproque qui vous faisait croire à l'un et à l'autre que votre amour était méconnu, avait porté dans ses esprits un trouble assez profond pour lui faire concevoir une vengeance basse et cruelle. Bref, c'est elle qui, dans un transport inexplicable de désespoir et de jalousie, a provoqué votre renvoi!

— Comment cela?

— C'est le secret de ma sœur, Salvator, je ne puis le révéler. Seulement, vous comprenez quels terribles remords elle dut éprouver en apprenant son ingratitude et son erreur. Elle voulut se précipiter vers vous; elle voulut vous faire l'aveu de sa faute, vous demander pardon, vous retenir jusqu'à ce qu'elle vous eût justifié aux yeux de notre père; mais ses forces la trahirent, et elle perdit connaissance avant de pouvoir exécuter son projet. Quand elle reprit ses esprits, vous n'étiez plus là!... Alors ce fut un désespoir profond, terrible, qui ne se calma que lorsque le prince, accouru aux cris que nous poussions l'une et l'autre, eut reçu l'aveu du crime d'Ophélia et pris les moyens d'en arrêter les suites. Presque aussitôt, en effet, un domestique à cheval courut à votre poursuite sur la route de Naples...

— Mais je ne suis point allé à Naples.

— Cependant vous aviez pris cette direction.

— C'est vrai, je m'étais laissé entraîner d'abord par le besoin que j'éprouvais de revoir ma famille; mais bientôt, triomphant de ce sentiment passager d'égoïsme, je suis revenu sur mes pas pour reprendre la route qui m'a conduit à Rome.

— Vous avez donc repassé devant la claire-voie? demanda Titania avec inquiétude.

— Non, je n'en ai pas eu le courage : j'ai tourné la montagne et pris les chemins de traverse jusqu'à Frascati.

— Oh! tant mieux! vous eussiez vu la scène la plus triste à laquelle il soit possible d'assister, celle d'un père maudissant sa fille... Et encore, non, car votre retour eût certainement empêché l'affreux malheur qui est arrivé!

— Oh mon Dieu! que voulez-vous dire, Titania?

— Comme vous le pensez bien, le domestique envoyé à votre recherche revint

sans vous avoir rencontré. Alors mon père, qui, dans le cas contraire, eût sans doute pardonné à Ophélia, voyant que sa faute était irrémédiable, entra dans une grande colère. Vous savez, Salvator, l'affection que le prince vous portait : songez quels reproches il dut se faire, quels regrets il dut ressentir de la conduite qu'il avait tenue envers vous! Ce fut l'arrêt de condamnation d'Ophélia. Notre père vit dans l'action de ma sœur une preuve de perversité si profonde, que larmes, prières, supplications, rien ne put le fléchir ; il résolut aussitôt de se séparer de sa fille, et deux heures après, Ophélia était ici, à Rome, enfermée pour le reste de ses jours dans un couvent!

— Oh ciel! et ce couvent, où est-il?

— Le voici, dit Titania en montrant au jeune peintre un vaste édifice dont le portique splendide s'étalait devant eux.

— Et votre père, Titania? conduisez-moi à votre père, que je lui demande la grâce de sa fille. Il peut bien pardonner à Ophélia, lui, puisque moi je lui pardonne.

— Notre père est mort, répondit tristement la jeune femme; le chagrin l'a tué!

Grand Dieu! je suis donc votre mauvais génie! j'ai porté le trouble et la désolation dans votre famille!... Oh! donnez-moi le moyen de réparer une partie du mal que je vous ai fait; permettez-moi de sauver ma dernière victime; menez-moi vers Ophélia!

— Je ne le puis. Mon père a défendu expressément que je revisse jamais ma sœur.

— Cette défense est l'œuvre d'une colère tout humaine, qui ne subsiste plus aujourd'hui.

— Je le crois comme vous, Salvator; mais les ordres du prince ont survécu à ses volontés. Plusieurs fois depuis sa mort je me suis présentée au couvent pour revoir Ophélia, et toujours mes prières ont été impitoyablement repoussées.

— C'en est donc fait! s'écria le jeune peintre en se prenant le front à deux mains.

Cependant les offices étaient terminés; les fidèles sortaient à flots des églises et remplissaient les rues d'une foule joyeuse et bruyante. Salvator et Titania, qui, debout devant les murs du couvent, avaient jusque-là donné un libre cours à leur désespoir, ne tardèrent pas à remarquer l'attention et l'étonnement que leurs larmes provoquaient.

— Salvator, dit tout à coup la jeune patricienne, effarouchée des regards curieux qui se portaient sur elle, et craignant d'être reconnue, nous ne sommes plus seuls; il est inutile d'étaler notre douleur aux yeux profanes d'un public qui ne saurait la comprendre. Veuillez me reconduire au palais.

Le jeune homme lui offrit silencieusement son bras, et ils s'éloignèrent tous les deux en prenant les rues les moins fréquentées.

Lorsqu'ils furent arrivés sur la Piassa-di-Monte-Cavallo, située à peu de distance du palais Rospigliosi, la jeune femme s'arrêta.

— Me voilà rendue, reprit-elle; laissez-moi ici. Je ne veux pas, dans l'état de trouble où je suis, que mes gens m'aperçoivent avec vous. Adieu, Salvator. Quand vous reverrai-je?

— Bientôt, Titania.

— Oh! venez, Salvator : vous êtes le seul confident de mes peines, et j'ai besoin d'un ami dans le sein duquel je puisse les déposer.

Salvator saisit la main de Titania et y déposa un baiser. Celle-ci y répondit par une douce étreinte, et rentra aussitôt au palais.

A peine fut-il seul, que le jeune peintre, qui ne s'était éloigné qu'à regret de la maison fatale où languissait Ophélia, profita avidement de la liberté qui lui était rendue, pour suivre sans contrainte l'irrésistible impulsion de son cœur. Il revint précipitamment sur ses pas, et courut tout d'une haleine jusqu'au couvent. Peu soucieux, pour son propre compte, de l'indiscrète curiosité des passants, il s'assit sans façon sur un tronçon de colonne, comme on en recontre partout sur ce sol mal rajeuni de la Rome antique, et porta son regard pensif vers la porte infranchissable qui le séparait à jamais d'Ophélia.

Salvator espérait-il trouver dans son imagination, féconde comme celle de tous les amants et surexcitée par la grandeur même de l'obstacle, quelque audacieux moyen de pénétrer dans cet asile inviolable ; ou, à défaut de l'aspect réjouissant de sa bien-aimée, se repaissait-il simplement du spectacle des murailles qui la dérobaient à ses yeux? Le cœur humain se contente souvent de ces consolations fragiles et vaines. Quoi qu'il en soit, il y avait déjà quelque temps que Salvator était plongé dans ses méditations, lorsqu'un bruit vint interrompre le cours de ses pensées. Il releva machinalement la tête, et aperçut près de lui un petit vieillard grotesquement vêtu de ses habits de fête, qui revenait de la messe et rouvrait sa boutique afin de rentrer chez lui. Salvator plongea la vue dans l'intérieur de la maison, et vit un nombre infini de tableaux et de statues qui tapissaient les murailles et encombraient les angles et le milieu du magasin. C'était la boutique d'un brocanteur.

— *Barattatore*, dit Salvator en se levant, comment appelez-vous ce couvent?

— Le couvent de la *Conventione*, signor. C'est là que l'on renferme *le damigelle* qui ont donné des sujets de mécontentement à leur famille.

— C'est bien cela. On m'a dit que la chapelle contenait des morceaux de peinture du plus grand mérite. Ne pourrais-je pas la visiter?

— La visiter! signor, s'écria le marchand étonné. Y pensez-vous? c'est peut-être le monastère le mieux gardé de tous les États de l'Église! Jamais je n'ai vu cette porte s'ouvrir pour d'autres que pour des gens de Dieu. Moi seul, et une seule fois encore, je suis allé y porter un tableau de piété que la *badessa* avait remarqué à mon étalage, et qu'elle acheta pour son oratoire. Depuis, quand j'ai des objets qui lui conviennent, elle les envoie prendre par des gens du couvent.

— Ah! reprit Salvator dont le front rayonna subitement d'une joie indicible, l'abbesse se pourvoit quelquefois chez vous?

— Si, signor.

— Vous achetez des tableaux?

— Non, j'en vends... Les jeunes artistes qui n'ont pas encore un nom assez connu pour qu'on aille les trouver chez eux, m'apportent leurs ouvrages : je les étale au soleil devant ma porte ; les passants les achètent, et je partage le produit de la vente avec les auteurs.

— Ah, ah! vous devez vous appeler Abraham, Isaac, Jacob ou quelque chose d'approchant, je gage?

— Vous avez deviné, signor, je me nomme Abraham.

— Eh bien! Abraham, dans quelque temps je vous confierai la vente d'une de mes œuvres. Au revoir.

En achevant ces mots, Salvator salua le brocanteur stupéfait, et s'enfuit en toute hâte. Mais en repassant près de la porte du couvent :

— Ophélia, s'écria-t-il, si Dieu et l'inspiration me viennent en aide, j'espère bientôt te revoir !

Salvator rentra chez lui et se renferma aussitôt dans son atelier. Pendant cette séquestration volontaire, il y eut bien des découragements et des colères, bien des mouvements de joie et d'orgueil, suivant que l'inspiration répondit plus ou moins docilement à l'appel de l'artiste. Enfin, après trois mois d'un travail consciencieux et opiniâtre, Salvator sortit de son atelier. C'était un soir ; il ne faisait pas nuit encore, mais depuis longtemps déjà le soleil était descendu sous l'horizon, et les objets n'étaient plus éclairés que par les pâles lueurs du crépuscule. Le jeune peintre portait à son bras une toile d'une assez vaste dimension, et recouverte avec soin d'une draperie qui en dérobait la vue aux regards désappointés des curieux. Sans doute la démarche qu'il faisait en ce moment inquiétait fort le jeune homme, car une vive rougeur colorait ses joues, et une expression soucieuse fronçait la peau de son front et de ses sourcils.

— Abraham, dit-il, voilà le tableau que je vous ai promis : vous l'exposerez demain à votre porte.

En disant ces mots, Salvator découvrit sa toile. Le marchand prit ses lunettes, et se posa gravement devant l'œuvre du jeune peintre ; puis, après un instant de recueillement et de silence :

— C'est beau, cela ! dit-il de l'air profond d'un connaisseur consommé. Si je ne me trompe, ce tableau pourrait fort bien convenir à la *badessa*, car le sujet représente à merveille la destination de son couvent.

En effet, le tableau représentait la Madeleine pécheresse implorant et recevant le pardon du Seigneur. L'Homme-Dieu, devant la coupable prosternée à ses pieds, la relevait avec bienveillance, en lui montrant le ciel qu'un ange entr'ouvrait pour elle. Le Père éternel, que l'on apercevait par cette ouverture, dans toute sa majesté et toute sa gloire, semblait attendre patiemment la nouvelle convertie, derrière laquelle gisait une coupe vide et renversée, symbole des erreurs et des séductions mondaines qu'elle venait d'abjurer.

Mais, bien que l'observation du marchand répondît parfaitement au projet conçu par Salvator, celui-ci dissimula sa joie avec soin.

— Abraham, reprit-il froidement, écoutez-moi bien : si quelqu'un marchande ce tableau, vous lui direz qu'il est vendu.

Ces paroles plongèrent le brocanteur dans un étonnement indicible.

— Vendu ! mais à qui ?... Quelquefois les amateurs désirent connaître le nom des acquéreurs, afin de leur demander l'autorisation de prendre des copies.

— A qui ?... eh bien ! à la duchesse de Castro.

— Ah !

— Abraham, ajouta Salvator en voyant l'hésitation du juif à se prêter à un subterfuge qui lui enlevait tout son profit, je ne suis qu'un pauvre artiste, et ne puis vous promettre une grande récompense ; mais, avant peu, vous pourrez vendre ce tableau ; et si, comme vous semblez l'espérer, vous en obtenez un bon prix, la moitié de ce prix sera pour vous.

— C'est bien, signor, répondit le juif en s'apprivoisant, il sera fait comme vous avez dit.

Le jeune peintre s'éloigna et courut aussitôt chez la duchesse de Castro, pour l'informer de ses espérances et de la part qu'il lui avait fait prendre dans ses projets.

— Vous avez d'autant mieux fait, avait répondu Titania, que j'achète réellement votre tableau deux cents ducats.

Le lendemain, Salvator retourna de grand matin chez le brocanteur. Le tableau était déjà à la porte, et les passants s'arrêtaient pour le regarder. Le jeune peintre, debout près de son œuvre, en proie à une émotion bien naturelle, recueillait avidement les paroles qu'il entendait prononcer autour de lui. Plus d'un jugement sévère vint de temps à autre blesser son oreille ; mais des éloges plus nombreux relevaient son courage et atténuaient la fâcheuse impression de ces critiques rarement judicieuses. En résumé, ce tableau excitait généralement l'intérêt. Quelques personnes s'informaient du prix, du nom de l'auteur, et, sur la réponse du juif, passaient outre ; mais d'autres, ainsi qu'Abraham l'avait dit, demandaient le nom de l'acquéreur et l'inscrivaient sur leurs tablettes. Le jour suivant, la foule fut plus considérable, et Salvator commença à éprouver les véritables jouissances de l'amour-propre. Enfin, quelques jours après, cette production vraiment remarquable avait fait tant de bruit dans la ville, qu'on était accouru de toutes parts pour la voir. Salvator se trouvait encore là, et cette fois il put s'enivrer d'un véritable triomphe.

Tout à coup une dame, revêtue d'un costume de religieuse et portant les insignes d'un grade supérieur, fendit la foule et considéra un instant le tableau en silence. Aussitôt le brocanteur s'étant approché du jeune peintre :

— Voici la *badessa del covento*, lui dit-il.

Salvator tressaillit et s'approcha de l'abbesse avec anxiété.

— Abraham, demanda celle-ci, quel est le prix de ce tableau? — Signora badessa, il est vendu. — A qui donc? — A la duchesse de Castro. — Est-ce qu'on ne pourrait pas en avoir une copie? — C'est impossible, signora, répondit Salvator en tremblant de tous ses membres ; le peintre s'est engagé à n'en point laisser prendre. — Et quel est le peintre? — C'est moi, signora.

L'abbesse jeta un regard rapide sur le jeune homme, et s'éloigna sans dire un seul mot.

Salvator resta foudroyé. Tous les yeux se portèrent sur lui, et les paroles les plus louangeuses s'élevèrent de la foule ; mais Salvator était devenu insensible, et quand il revint à lui, ce murmure flatteur lui parut tellement importun et ironique, qu'il s'esquiva brusquement pour aller renfermer chez lui son désespoir et sa douleur.

Le lendemain, il ne parut que fort tard chez le juif ; il venait y reprendre son œuvre. Mais aussitôt qu'Abraham l'eut aperçu :

— Signor, s'écria-t-il en courant au-devant du jeune peintre, l'abbesse est revenue !

Ce peu de mots opéra dans le jeune peintre une transformation complète ; ses yeux ternes et cernés s'allumèrent d'un éclat surnaturel, et un sourire étrange anima toute sa physionomie.

— Eh bien? demanda-t-il.

— Votre tableau lui tient fort à cœur ; elle est désespérée de ne pouvoir l'acquérir, et, si je ne me trompe, elle a grande envie de vous en commander un pareil.

— Ah ! mon ami, s'écria Salvator, que me dis-tu là? J'ai déjà trouvé de mon tableau

deux cents ducats : si tu réussis à me faire travailler dans l'intérieur du couvent, je te les abandonne.

— Hum! murmura le juif, dans l'intérieur du couvent, c'est un peu difficile ; cependant nous pourrons le tenter. Revenez demain.

Salvator serra la main du juif avec amitié, et courut aussitôt chez Titania, l'informer du nouvel état de ses espérances.

— Oh! si vous parvenez à voir Ophélia, dit la jeune femme, dites-lui bien les efforts que j'ai faits pour parvenir jusqu'à elle, et surtout la vive affection que sa sœur n'a jamais cessé de lui porter!

— Je le lui dirai, Titania.

— Tenez, voilà les deux cents ducats que je vous dois. Si vous croyez avoir besoin d'une plus forte somme pour faciliter l'exécution de votre projet, demandez-la-moi, Salvator ; car je veux être votre associée et votre complice dans une entreprise qui a pour but de sauver ma sœur.

— Merci, répondit le jeune homme, ces deux cents ducats me suffiront.

Le lendemain, Salvator retourna de bonne heure chez le marchand; celui-ci le reçut avec un visage radieux.

— *Corpo di Bacco, signor!* dit-il, vous venez bien matin.

— Je meurs d'impatience!

— Eh bien! j'ai revu l'abbesse ; je lui ai dit que vos engagements avec la duchesse de Castro vous défendaient formellement de reproduire votre tableau sur la toile, mais que vous pourriez facilement le peindre à fresque sur un des murs de l'intérieur du couvent.

— *Bene.*

— Cette réponse a paru la contrarier beaucoup, et elle a réfléchi longtemps avant de prendre un parti. Ses yeux se portaient fréquemment sur votre peinture, et je voyais le chagrin qu'elle éprouvait de ne pouvoir satisfaire son premier caprice. Aussi ai-je profité habilement de sa disposition d'esprit, et enfin, après de nombreuses difficultés, je suis parvenu à la persuader complétement.

— Abraham, tu es mon sauveur!

— Elle doit revenir vous prendre ici dans trois heures, pour s'entendre avec vous et vous introduire dans le couvent. Si vous voulez, dans l'intervalle, faire enlever votre tableau, je crois que vous ferez bien : le regret qu'elle éprouvera de ne plus le voir, achèvera de la décider. Voilà, signor, ce que j'ai fait pour vous ; êtes-vous satisfait?

— Ah, Abraham! s'écria le jeune peintre en se jetant au cou du juif, quelle reconnaissance je vous dois! Courez chercher un *facchino*, et faites porter sur-le-champ le tableau chez la duchesse.

Cet ordre fut exécuté à l'instant.

Enfin l'abbesse arriva. Ainsi que l'avait prévu Abraham, elle chercha le tableau d'un regard inquiet, et parut ressentir une vive contrariété de ne le plus trouver là. Alors, se retournant vers le jeune peintre :

— *Signor pittore,* dit-elle, Abraham vous a sans doute fait part de mes intentions?

— *Si, signora.*

— Eh bien! veuillez me suivre.

En achevant ces mots, l'abbesse sortit de la boutique du brocanteur, accompa-

gnée de Salvator, qui avait peine à dissimuler l'excès de sa joie et de son bonheur.

Lorsqu'il entra dans le sanctuaire, le jeune peintre se sentit pénétré d'une émotion inexprimable. Cet air, qu'il respirait en commun avec Ophélia, provoqua dans sa poitrine une ardeur inconnue.

— *Signor pittore*, reprit l'abbesse, voici notre chapelle : vous pourrez y venir tous les jours après les matines ; mais il faudra vous retirer avant les vêpres.

Une fois seul, Salvator s'empressa de reconnaître la disposition des lieux où il se trouvait. Les murs latéraux de la chapelle étaient percés de plusieurs portes ; mais toutes étaient fermées et closes de telle sorte qu'aucun œil profane ne pût pénétrer à travers leur épaisseur. Alors le jeune peintre se dirigea vers une porte plus vaste que les autres, située au bas de l'édifice, et qui, par sa forme et sa position, semblait être la principale communication entre l'église et les autres parties du couvent. Au milieu de chacun des deux panneaux de cette porte, il y avait une ouverture carrée, bouchée par un treillis de fer derrière lequel pendait une petite draperie en soie verte, qui empêchait la vue de s'étendre au delà. Mu par un sentiment de curiosité irrésistible, Salvator souleva doucement du doigt cette légère draperie, et soudain son regard plongea dans les profondeurs d'un cloître magnifique, dont les arcades et les colonnes régnaient autour d'une cour spacieuse, toute plantée de sycomores. Quelques religieuses, tristes et pensives, se promenaient isolément à l'ombre des arbres ou sous les voûtes des galeries.

Cette vue jeta Salvator dans une émotion extraordinaire ; il interrogea avec anxiété tous ces jeunes et pâles visages, dans l'espoir de rencontrer sous un de ces voiles lugubres la malheureuse qu'un excès d'amour et de jalousie avait conduite dans cet asile de pénitence et d'expiation. Mais ses recherches furent vaines ; bientôt même toutes ces apparitions s'évanouirent une à une, et le cloître devint silencieux et désert.

Alors une grande inquiétude s'empara du jeune peintre ; car il comprit que les sages précautions de l'abbesse avaient élevé autour de lui des obstacles insurmontables. Seul, il ne pouvait rien entreprendre, et rien ne lui laissait entrevoir le moyen de signaler sa présence à Ophélia. Accablé par cette réflexion, Salvator demeura quelques jours pensif et rêveur ; mais bientôt l'amour vint à son aide et lui suggéra une idée qui réveilla tout son espoir.

Aussitôt Salvator se mit à l'œuvre ; mais, en esquissant sa fresque, il modifia la physionomie de tous ses personnages et leur donna une expression toute nouvelle. C'était bien le même sujet, c'était le même groupe, les mêmes acteurs, les mêmes poses. La Madeleine, le Christ, l'Ange; le Dieu de miséricorde, tous se trouvaient encore réunis pour l'accomplissement de ce grand acte qui transforma la pécheresse en une sainte. Mais il était facile désormais de reconnaître le prince Rospigliosi sous la barbe majestueuse de l'Être suprême, Titania sous la blonde chevelure de l'esprit céleste, Ophélia sous les larmes de la créature repentante ; et c'était bien lui, Salvator, qui, sous les traits de Jésus, pardonnait à la coupable, en considération de l'amour qu'elle avait eu pour lui. Soit que le sentiment qui dominait la nouvelle conception de son œuvre, soit qu'un instinct mystérieux l'eussent entraîné au delà de sa pensée, le jeune peintre transforma jusqu'à la coupe renversée aux pieds de la Madeleine, et lui substitua l'image de la tasse merveilleuse ouvrée par Benvenuto Cellini.

La première fois que l'abbesse remarqua ce changement, elle ne put d'abord

dissimuler sa surprise. Cependant le sens caché de cette peinture allégorique lui échappa, et bientôt elle se laissa subjuguer par le charme saisissant que l'artiste avait donné à sa nouvelle composition. Ophélia seule, en cédant pendant l'office, au sentiment de curiosité qui attirait naturellement les regards distraits des religieuses sur ce tableau, devait en comprendre l'origine et le but.

En effet, le lendemain, lorsqu'il remonta sur son échafaudage, le jeune homme trouva la toile qu'il avait tendue du côté de la fenêtre afin de s'abriter du soleil, roulée sur elle-même comme un linceul. Salvator étonné de cette bizarrerie, chercha à déplier le rideau; mais à peine eut-il mis la main sur la draperie, qu'une jeune femme, jusque-là cachée dans les plis, apparut debout devant lui.

— Ophélia! s'écria l'artiste éperdu.

— Silence! dit la jeune femme en posant vivement sa main sur les lèvres du jeune peintre, je vous ai attendu toute la nuit et toute la matinée à cette place.

— Ophélia, reprit Salvator en s'agenouillant aux pieds de son idole, vous saviez donc me trouver ici?

— Quel autre que vous aurait pu produire cette peinture?

— Oh! Dieu du ciel, sois béni, car tu as couronné toutes mes espérances! Oui, Ophélia, c'est moi qui ai fait cette peinture dans le seul but de vous révéler ma présence en ces lieux.

— Comment, après quatre années d'absence, avez-vous fait pour découvrir que j'habitais ce monastère? — J'ai rencontré Titania qui m'a tout appris. — Tout?

— Tout, hormis votre faute, Ophélia.

— Vous l'avez donc devinée, Salvator? car, continua la jeune femme en montrant la coupe de Benvenuto gisante aux pieds de la Madeleine, vous avez traduit le symbole par la vérité.

— Grand Dieu! s'écria Salvator, je comprends tout maintenant.

Un long silence succéda à cette conversation. Ophélia, accablée sous le poids de sa confusion et de ses remords, se tenait à pleines mains le visage, tandis que le jeune homme, ému de pitié, restait absorbé dans la contemplation de la jeune fille en pleurs. Ophélia, il est vrai, était superbe sous son costume de religieuse; le long voile qui lui couvrait la tête et tombait en plis majestueux le long de ses épaules et de son corps, lui donnait l'apparence de ces figures fantastiques que Flaxmann a si bien rendues depuis par ses traits purs et allongés.

— Ophélia, reprit enfin Salvator, je vous pardonne et viens vous sauver. Votre père est mort, mais il vous reste une sœur et un ami dévoués, prêts à tout entreprendre pour vous arracher à ce sépulcre. Le voulez-vous, Ophélia?

— Oh! si je le veux!

— Que faire alors?

— Les moments sont précieux; je ne puis sortir d'ici que ce soir, en me mêlant à la foule de mes compagnes; mais on s'est aperçu de mon absence, et, à chaque instant, on peut venir nous surprendre. Écoutez, Salvator : pour fuir cette prison que j'abhorre, il me faut deux clés, celle de la porte du cloître et celle de la petite porte qui conduit dans le jardin particulier de l'abbesse.

— Quel est votre banc, Ophélia?

— Celui qui est le plus proche du confessionnal.

— C'est bien : demain vous les y trouverez.

— La *Strada degl' Angeli* est habituellement déserte; mais le mur du jardin

est très-élevé de ce côté. — J'apporterai les moyens de le franchir. — Mais il faudra s'éloigner bien rapidement ensuite. — Titania vous attendra dans son carrosse à l'extrémité de la rue.

— O ma sœur! ma sœur! je vais donc te revoir! Dans deux nuits je serai donc libre!

Cependant c'était l'heure à laquelle le jeune peintre était obligé de suspendre son travail. Il s'empara de la main d'Ophélia et la baisa à plusieurs reprises; puis, étant descendu sur le pavé du temple, il courut prendre l'empreinte des serrures dont il devait se procurer les clés, et partit, non sans avoir jeté derrière lui un dernier regard d'espérence et d'amour. Aussitôt la jeune fille s'enveloppa de nouveau dans la mystérieuse draperie.

Lorsque, le jour suivant, Salvator rétablit le tableau dans sa position habituelle, Ophélia n'y était plus; mais il se consola rapidement en songeant à l'événement prochain qui allait le rapprocher d'elle pour toujours. Rassuré désormais sur l'issue d'une entreprise qui ne demandait plus que de l'audace, l'artiste se trouva dégagé de toutes les préoccupations inquiétantes qui l'avaient absorbé jusque-là. Alors le sentiment de son art s'empara exclusivement de sa pensée; il voulut, dans le court intervalle qui lui restait, achever complétement sa peinture, et laisser dans le couvent une trace glorieuse de son talent. Enfin le chef-d'œuvre fut accompli, et Salvator lui-même ne put comprimer un cri de joie et d'orgueil en le voyant. Un seul soin lui restait à remplir, mais il hésita avant de l'entreprendre. A cette époque de génie et de grandeur, les maîtres seuls étaient dans l'usage de signer leurs ouvrages, et le jeune peintre n'osait usurper un privilége que le succès ne lui avait pas encore concédé. Cependant un instinct secret lui révélait l'importance et le mérite de sa production; il était seul, sans témoins; le public ne pouvait être admis à découvrir sa fraude; la postérité seule serait appelée à lui en demander compte. Cette dernière considération triompha de tous ses scrupules: Salvator signa.

Presque au même moment, l'abbesse entra dans la chapelle. La fresque admirable excita en elle un enthousiasme impossible à décrire; mais à peine se fut-elle approchée pour mieux apprécier la perfection de ce travail, qu'à la vue du nom du peintre, son regard s'assombrit tout à coup.

— Signor, demanda-t-elle avec anxiété, est-ce là votre nom?

— Oui, signora, répondit Salvator étonné du ton de cette demande.

— Ciel! vous êtes ici pour Ophélia!

A ces mots, Salvator devint pâle, et recula comme si la terre se fût entr'ouverte sous ses pieds.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il à son tour.

— Oh! reprit l'abbesse, je sais votre histoire. Le prince Rospigliosi, en me confiant sa fille, m'a tout appris... Vous m'avez jouée indignement, signor, et je vois bien ce que vous êtes venu tenter ici. Ce tableau, je le reconnais maintenant, est une œuvre impie: vous ne l'avez fait que pour informer Ophélia de votre présence; demain il aura disparu de ces murailles sacrées.

— Il vous appartient, signora, répondit le jeune homme avec résignation.

— Quant à Ophélia, elle a passé une nuit hors du dortoir, une journée hors du cloître; c'est ici qu'elle a dû venir. Elle expiera son crime dans les souterrains du monastère.

— Oh! cela, vous ne le ferez point, signora!

— Quant à vous, signor, prenez-y garde ; n'essayez pas une seconde fois de soustraire cette jeune fille à mon autorité ; songez qu'il y a peine de mort contre tout homme qui enlève une religieuse.

— Je ne crains point la mort !

—Maintenant, allez prier Dieu qu'il vous pardonne.

En achevant ces mots, l'abbesse montra impérieusement du doigt la porte au jeune homme, qui se retira la rage dans le cœur. Il venait en effet de perdre d'un seul coup ses plus chères et ses plus nobles espérances ; un seul mot, son nom seul, un instant de présomption et d'orgueil, avaient suffi pour renverser tous ses projets. Éperdu, hors de lui, l'œil égaré, la chevelure en désordre, Salvator courut aussitôt au palais Rospigliosi.

—Salvator, demanda Titania, qu'avez-vous ?

— Tout est perdu, répondit le jeune homme : l'abesse m'a reconnu ; elle m'a chassé du monastère ; Ophélia, plongée dans les profondeurs d'un cachot, expie en ce moment le tort d'avoir voulu se soustraire à l'esclavage.

— Grand Dieu! que dites-vous là?

— Oh! reprit résolument le jeune homme, je n'abandonne point ainsi mon projet. Si Ophélia ne peut venir ce soir à notre rendez-vous, j'irai seul ; je franchirai le mur du jardin, je fouillerai tout le monastère, et, s'il le faut, pour rendre la liberté à la jeune captive, eh bien! Titania, je mettrai le feu au couvent!

Aussitôt que la nuit fut venue, Salvator se rendit en effet à la *Srada degl' Angeli*. Titania, profondément inquiète sur l'issue de cette entreprise désespérée, accompagna le jeune peintre, et l'attendit, à quelque distance, dans son carrosse, toute prête à lui porter secours dans le cas où il aurait besoin de fuir. Mais à peine celui-ci eut-il escaladé la muraille, une ombre blanche et fantastique sortit de l'épaisseur d'une charmille et vint se poser, dans le jardin, au-dessous de lui.

—Salvator, dit l'apparition, ce matin j'ai tout vu, tout entendu à travers les grillages de la porte du cloître ; depuis ce moment je me cache, et je me suis dérobée jusqu'à présent à toutes les recherches ; une échelle, vite une échelle ; j'ai encore le temps de fuir.

Salvator attira promptement à lui l'échelle de soie qu'il avait apportée, et la tendit à Ophélia ; celle-ci la saisit aussitôt, et parvint en un instant sur le sommet de la muraille ; mais au même moment de grands cris se firent entendre dans la rue. Le jeune homme se pencha en arrière et vit de loin l'abbesse qui accourait, suivie de hallebardiers et de laquais portant des torches. A cette vue, Ophélia perdit la tête ; l'épouvante troubla ses esprits ; décidée à tout braver plutôt que de redevenir la proie de ses ennemis, elle n'attendit pas que l'échelle fût ramenée en dehors, se précipita les yeux fermés, et tomba, en poussant un cri aigu, sur le pavé. Salvator, qui avait conservé tout son sang-froid, descendit rapidement et s'empara du corps inanimé de la jeune fille ; mais ce n'était plus qu'un cadavre.

— Titania, s'écria-t-il en déposant ce fardeau précieux dans le carrosse de la duchesse, je suis un être maudit ; je tue tout ce qui m'aime! fuyez-moi, si vous ne voulez tôt ou tard éprouver le même sort!

Puis, s'étant éloigné à la hâte, Salvator prit aussitôt la route de Naples, où il trouva bientôt, dans l'insurrection du pêcheur Masaniello, une distraction à sa vive et profonde douleur.

Cependant l'abbesse était enfin arrivée avec sa suite sur le théâtre de l'événement.

— Signor, dit-elle en se tournant vers un officier de justice qui l'accompagnait, voici encore l'échelle, mais le ravisseur n'est plus là!

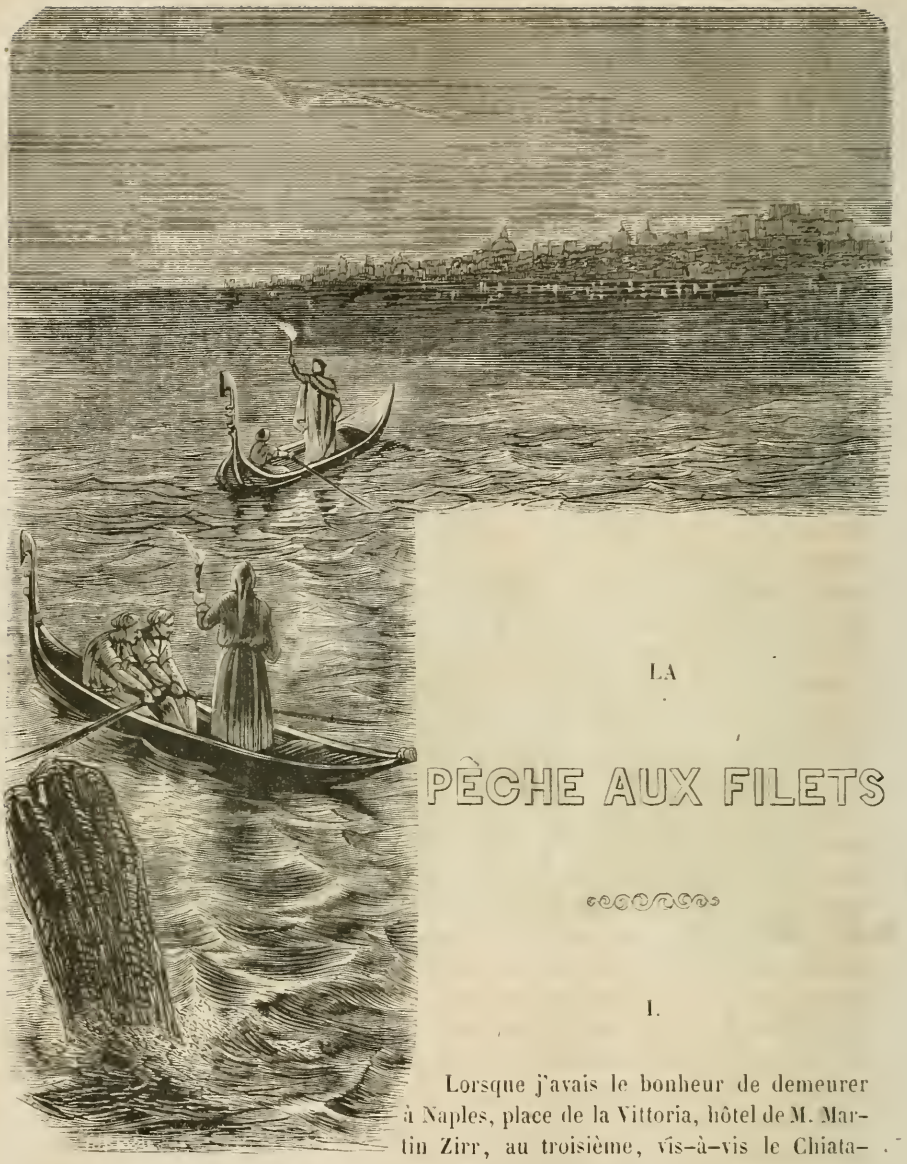
— Son nom? demanda vivement l'officier en tirant ses tablettes.

— Salvator Rosa.

Telle fut, en effet, l'origine de l'humeur sauvage et chagrine que ce grand peintre conserva pendant tout le reste de sa vie, et qui influa si prodigieusement sur le genre de la plupart de ses compositions.

HIPPOLYTE ÉTIENNEZ.

(*La Patrie.*)



LA

PÊCHE AUX FILETS

I.

Lorsque j'avais le bonheur de demeurer à Naples, place de la Vittoria, hôtel de M. Martin Zirr, au troisième, vis-à-vis le Chiatamone et le château de l'Œuf, tous les matins, en m'éveillant, je m'accoudais à ma croisée, et, jetant au loin mes regards sur ce miroir éclatant et limpide de la mer Tyrrhénéenne, je me demandais, à part moi, d'où pouvait venir un si triste proverbe, dans le pays le plus gai, le plus insouciant et le plus heureux qui soit au monde : *Voir Naples et mourir !* A force de réfléchir, je crois pourtant avoir trouvé l'origine de ce rapprochement bizarre et sinistre : c'est qu'il n'est pas une seule époque de l'histoire napolitaine où, par une cruelle ironie de la nature, cette ville, si heureuse en apparence, n'ait été désolée par quelque terrible fléau, ce peuple si paisible et si calme n'ait été agité sourdement par l'émeute et la guerre civile, ces eaux si transparentes et si pures n'aient été rougies par le sang. Remontez seulement de quelques années, c'est Caracciolo pendu au mât d'un vaisseau, au milieu

d'une flotte pavoisée des plus brillantes couleurs. Remontez encore, c'est Masaniello, empoisonné aux acclamations du rivage, criblé de balles au pied de l'autel. Remontez toujours, et l'imagination reculera épouvantée devant les luttes des Anjou et des Duras, devant les meurtres et les crimes des deux Anne, sombres constellations qui ont laissé sur ce beau ciel de l'Italie un long sillon de sanglants souvenirs. Arrêtons-nous là, et déchirons une ou deux pages de cette affreuse histoire. C'est un récit que personne encore n'a fait, que nous sachions; c'est un drame simple et terrible qui se déroule au milieu des incidents les plus riants et les plus pittoresques; c'est un lugubre tableau aux personnages sombres et muets, au fond joyeux et splendide.

Nous sommes en 1414. Le 25 juillet, par une des plus brillantes soirées de ce mois, dont la chaleur est d'habitude étouffante à Naples, et qui, dans cette néfaste année où se place notre histoire, dépassa tous les degrés de température que la nature humaine peut supporter. Le soleil, entouré d'une auréole de vapeurs, rouge comme un fer sortant de la fournaise, s'était plongé, avec impatience, dans une mer de plomb fondu. On eût dit que l'astre du jour, dont l'apparition est ordinairement saluée par des chants d'allégresse, et dont le départ est accompagné tristement par le son des cloches plaintives, ce jour-là s'était hâté de se dérober au spectacle des souffrances et aux malédictions des hommes. Mais la nuit, si vivement désirée, n'avait apporté aucun soulagement à la population avilie; une brise imperceptible et légère, qui avait erré çà et là pendant la fin du jour, pareille au souffle d'un mourant, venait de s'éteindre tout à fait, et la nature gisait haletante, immobile, épuisée, comme une vierge antique au pouvoir d'un dieu impitoyable et vainqueur. Le golfe si azuré, si bruyant, si animé dans des jours meilleurs, ressemblait à un de ces lacs plombés et maudits, tels que l'Averne, le Fucinus et l'Agnano, qui couvrent d'un immense linceul mortuaire les volcans éteints. Pas une voile, pas un flambeau, pas une chanson de pêcheur attardé n'effleuraient l'impassible surface; le silence de la mort régnait sur la ville et sur la mer, comme aux portes d'une autre Pompéia. Le Vésuve grondait sourdement dans ses immenses profondeurs, prêt à vomir sa lave dévorante sur la campagne déjà à moitié embrasée. Dans les vastes plaines élyséennes, les mânes des anciens semblaient se réjouir de cette atmosphère de fumée infernale, que bientôt nul mortel ne pourrait plus respirer. La Mergellina se couvrait d'un voile; le Pausilippe n'osait plus se mirer dans les eaux qui l'entourent, et la belle et voluptueuse sirène, symbole de poésie et d'amour, la mère du Tasse, la nourrice de Virgile, paraissait rendre le dernier soupir, semblable à Proserpine se débattant en vain dans les bras de Pluton.

Au fur et à mesure que la nuit avançait, une torpeur irrésistible gagnait de plus en plus les habitants de Naples. Tout le monde avait cédé à une lassitude qui tenait encore moins du sommeil que de la léthargie; on eût dit que les étoiles craignaient de montrer leur face souriante et sereine, et perçaient faiblement l'épais rideau de vapeurs, comme les rayons d'une lampe agonisante à travers un double rempart d'albâtre. Une lueur incertaine et blanchâtre éclairait confusément les objets, et le seul bruit vivant, au milieu de ce calme universel, était le son lent et monotone de la cloche qui marquait l'heure à l'horloge du château. Cependant, malgré la prostration générale, un homme veillait. La haine et l'ambition avaient chassé à jamais la fatigue de ses membres, le sommeil de ses paupières, le repos de son cœur. Debout et immobile derrière la croisée d'une petite maison de Chiatamone, il fixait obstiné-

ment ses yeux sur un point de l'horizon du côté de Caprée. Tout à coup son jeune front de vingt-cinq ans s'éclaircit, ses noirs sourcils froncés se détendirent, un sourire de satisfaction erra sur ses lèvres contractées. C'est qu'il avait aperçu au loin, sur le golfe, une faible lumière qui avait un moment brillé à l'horizon, et s'était promptement évanouie comme ces feux follets qui ne laissent aucune trace de leur passage. C'était apparemment un signal convenu ; car au même instant le jeune homme tressaillit, se détacha promptement de la croisée près de laquelle il veillait, s'enveloppa d'un long manteau noir, passa à sa ceinture une corde, prit dans sa main une torche de résine et un stylet, et s'avança d'un pas lent et discret vers la jetée de Santa Lucia.

L'horloge de Pizzo-Falcone sonnait lentement le douzième coup de minuit. Le phare nocturne, que l'inconnu avait paru attendre avec tant d'impatience, brilla de nouveau à une distance plus rapprochée et disparut la seconde fois comme la première. Malheureusement notre jeune homme eut beau jeter ses regards sur toute l'étendue du rivage, il ne vit pas une barque, pas un seul bateau amarré à la rive. Les pêcheurs et les mariniers, chassés par le *sirocco*, avaient été chercher sous des grottes ou derrière les écueils un abri et un peu de fraîcheur. Au reste, en supposant qu'il eût rencontré quelqu'un dans cette nuit de malheur, ce n'eût pas été chose facile de déterminer, de gré ou de force, cette personne à se mettre à la mer. Le pêcheur napolitain craint le sirocco presque autant que le lazzarone les sbires; par un temps pareil, un descendant de Masaniello n'aurait pas touché à une rame pour tout l'or du monde. Bien plus, se fût-il agi de chasser le diable, personne n'aurait porté la main à son front pour faire un signe de croix. Absorbé par sa préoccupation profonde, le jeune seigneur n'avait pas réfléchi à un obstacle bien facile à prévoir dans cette saison brûlante et d'après la paresse naturelle des gens du pays. Que faire? Se mettre à la recherche des absents ; qui sait jusqu'où l'aurait mené une telle expédition ; et il aurait risqué à la fin d'être reconnu. Attendre sur le port et rendre de là le signal au bateau mystérieux qui venait à sa rencontre, c'était un parti auquel il ne savait se résoudre; car l'entretien qu'il devait entamer ne pouvait avoir pour témoin que le ciel et la mer.

Tandis qu'il arpentait le rivage, en proie à la plus grande agitation, en tournant par hasard un pilier auquel on attachait d'ordinaire quelque gros galion démâté, en état de réparation, il aperçut une barque à moitié engravée dans le sable, et au fond de cette barque un jeune batelier de dix-huit à vingt ans, profondément endormi. Ce qu'on pouvait voir de ses traits et de sa figure, à travers la lueur phosphorescente de cet air embrasé, inspirait l'intérêt et la sympathie. De son long bonnet rouge s'échappait une chevelure noire, épaisse et bouclée ; une petite image de Sainte-Marie-du-Carmel, brodée sur un morceau d'étoffe noire, pendait à son cou robuste et bien modelé. Son costume se composait en tout d'une espèce de gilet de drap rouge et d'une large braie de toile rayée qui lui venait un peu au-dessous du genou ; les bras, la poitrine et les jambes du pêcheur étaient entièrement nus. A cette rencontre inattendue et miraculeuse l'homme au manteau noir, quel que fût son désir de s'entourer de silence et de mystère, poussa une acclamation de joie. Il était temps; la barque étrangère, qui menait vers lui le messager attendu, arrivée à la moitié du golfe, avait fait un troisième signal. L'inconnu doubla le pas, se courba à la hâte vers le batelier endormi et le secoua fortement par le bras.

— Excellence, murmura le pêcheur machinalement, me voici ! Je suis prêt, Excellence !

Et après deux ou trois essais également infructueux pour ouvrir les yeux et pour se tenir sur ses jambes, accablé de fatigue et de sommeil, il chancela et retomba au fond de la barque.

— Debout, mon garçon, j'ai besoin de ton bateau, dit l'inconnu en le soulevant par la taille ; je n'ai pas de temps à perdre ; vite la rame à l'eau, et partons.

— Vous parlez bien, monsieur, répondit le pêcheur, qui commençait à s'éveiller et à arrêter les yeux sur son interlocuteur, lequel ne lui paraissait déjà plus mériter le titre d'excellence ; vous parlez bien pour vos affaires ; mais avant de m'éveiller si brusquement, il me semble que vous eussiez bien fait de vous informer si j'étais disposé à travailler par une nuit pareille, où même les âmes du purgatoire, qui, pourtant, doivent être faites à la chaleur, n'oseraient quitter leur four, fût-ce pour s'en aller en paradis.

— Et comment, drôle, pouvais-je deviner tes intentions sans t'éveiller? dit le jeune seigneur, se contenant avec peine.

— Alors il valait mieux me laisser dormir.

— Par la mort-Dieu, s'écria l'inconnu, en frappant du pied, n'es-tu pas là, *brigante*, pour servir le public ?

— Le jour, c'est possible ; mais la nuit je suis libre. Ainsi donc, si *tu* n'as plus rien à me dire, conclut le pêcheur, tout à fait éveillé, et passant sans trop de cérémonies de l'excellence au tutoiement le plus simple, tu peux bien t'en aller à tous les diables.

— Allons, allons, reprit l'inconnu, en voyant qu'il n'était pas prudent d'irriter un homme dont il avait si grand besoin, rends-moi ce petit service et je te paierai ta course tout ce que tu voudras.

— Même une once d'or? demanda le pêcheur d'un ton goguenard.

— Même deux, pourvu que tu te dépêches.

— Alors c'est différent, répondit le batelier en attachant son regard fixe et pénétrant sur l'inconnu, nous pouvons nous entendre. Et il ajouta tout bas : — Ou cet homme est un prince distingué, ou un galérien qui s'échappe.

— Voyons, dit l'inconnu en sautant dans le bateau, en finiras-tu, malheureux !

Un moment, *signor mio*, irons-nous bien loin? car, en vérité, cette nuit, avec la meilleure volonté du monde, je ne puis remuer les bras.

— Deux milles tout au plus.

— Deux milles à aller et deux milles à revenir... ça fait quatre ; laissez-moi chercher un compagnon.

— C'est inutile, je t'aiderai moi-même, dit le jeune seigneur, saisissant une rame, et faisant d'un seul coup voler le bateau comme une flèche.

— Et vous me donnerez, comme nous sommes convenus, deux onces d'or ?

— En voici quatre, répondit l'inconnu en lui jetant sa bourse avec mépris, et je t'en promets trois fois autant lorsque nous serons de retour ; silence et courage !

— Pardonnez-moi, Excellence, reprit le pêcheur en rougissant de honte, d'étonnement et même d'un certain dépit. Vraiment j'étais encore endormi... Je ne sais plus où j'avais la tête... j'ai eu tort. Reprenez votre or, j'ai plaisanté. Mais je vais vous montrer que je sais bien servir mon monde et faire mon devoir (Et en parlant ainsi, il ramait de toutes ses forces.) Que diable, je ne suis pas un juif, et je tiens

à sauver mon âme. Une piastre c'est assez... c'est même trop. Il est vrai qu'à la nuit il n'y a point de tarif; mais je ne surfais personne. Et si ce n'était que demain c'est jour de fête, qu'on annonce de grandes réjouissances publiques, une procession, des courses, une belle pêche au filets, je ne vous aurais demandé qu'un carlin par mille, le prix ordinaire... Mais je suis à sec, j'ai tout donné à mon père et à mon jeune frère... un gamin paresseux... dont vous ne vous faites pas une idée... tout ce que j'avais...

Mais l'inconnu n'écoutait plus son bavardage. Se voyant à deux ou trois portées d'arbalètes du point qu'il voulait atteindre, il battit son briquet, l'alluma sa torche et l'agita au-dessus de sa tête. Aussitôt on vit flamboyer, à deux ou trois cents pas, un second *fanal;* et une barque, poussée par de vigoureux rameurs, franchit rapidement la distance qui séparait les deux personnages mystérieux de ce rendez-vous nocturne. Alors on put apercevoir, sur la poupe du bateau qui venait de Caprée, un vieillard d'une soixantaine d'années, à la barbe et aux cheveux blancs, au dos voûté, revêtu d'une espèce de froc et coiffé d'un long chaperon.

— Eteins ton flambeau, dit le vieillard à voix basse; on ne saurait avoir trop de prudence.

Je ne serais pas fâché d'examiner tes traits, répondit le jeune homme, et de voir d'abord à qui j'ai affaire.

— A quoi bon, puisque tu ne me connais pas; avant toute explication, je te dirai mon mot d'ordre, et si tu ne me réponds pas le tien, nous briserons là, et je m'en retournerai comme je suis venu.

— C'est juste, dit le jeune homme en jetant sa torche à la mer; voilà pourtant l'inconvénient de ne pas connaître les gens qu'on emploie, et de choisir des agents par procuration.

— Mon Dieu! répliqua le vieillard avec un sourire d'ironie, cela nous arrive assez souvent de ne connaître ni nos amis, ni les gens qui nous servent, ni ceux qui nous desservent. Malheureusement on n'a pas toujours un mot d'ordre pour se tirer d'embarras.

— Dis-moi donc le tien, astrologue.

— Le voici, échanson : *Aut Cesar, aut nihil;* à ton tour...

— *Trois fois maudit, une fois damné!*

C'est bien. Et sautant d'un bond dans le bateau du jeune homme, avec une légèreté et une force qu'on n'aurait pas dû attendre d'un homme de cet âge, le vieillard fit un signe à ses deux matelots de s'éloigner sur-le-champ et de ne revenir auprès de lui que lorsqu'il les sifflerait.

Lorsque la barque qui avait amené l'étranger fut hors de la portée de la voix, le vieillard fit un geste significatif pour indiquer la présence du batelier, qui était de trop dans l'entretien qui allait suivre.

— Parle avec assurance, dit à demi-voix le jeune seigneur, je réponds de la discrétion de cet homme.

Si le pauvre pêcheur avait pu entendre ces paroles ou voir le sourire fatal qui les accompagnait, il eût passé le peu de moments qui lui restaient à vivre à recommander son âme à Dieu; mais il avait vingt ans, se sentait fort de son innocence et aimait la plus jolie lavandière de Nisida; si bien que dans cet instant terrible, au lieu de songer à son âme, il pensait tranquillement à sa belle fiancée.

— Parle, répéta le jeune homme d'un ton impérieux : quelles nouvelles m'apportes-tu de notre conquérant?

— Monseigneur, murmura le vieillard d'une voix lente et lugubre, depuis que l'envoyé de Votre Excellence est venu m'engager à votre service, je n'ai jamais cessé d'observer les astres pour...

— Je t'ai pris pour observer les actions du roi et non pas le cours des étoiles.

— Mais, monseigneur, je m'appelle Galvano Pedicini, je suis médecin et astrologue...

— Et je te paie, moi, comme espion et comme empoisonneur.

— Pardonnez-moi, Excellence, vous me faites honneur de la moitié ; jusqu'à présent j'ai consenti à vous tenir au courant des progrès de Ladislas dans la guerre de Toscane ; quant à l'autre point, il n'en a jamais été question dans vos lettres et dans vos messages.

— C'était sous-entendu... Mais voilà pourquoi, avant de te donner mes dernières instructions, j'ai voulu te parler moi-même et ne plus me fier à des intermédiaires.

— Me voici prêt à recevoir les ordres de Votre Excellence ; mais je dois dire à monseigneur que si les services qu'il attend de moi sont de nature à porter le trouble dans ma conscience, alors ma probité m'impose...

— De demander un double prix, c'est trop juste. Voyons d'abord comment tu t'es acquitté de ma première commission. Que vous ont appris les constellations jusqu'ici, messire astrologue ?

— Hélas ! monseigneur, continua le magicien d'une voix dolente, les astres m'ont trompé encore une fois, ou plutôt, puisque les constellations sont infaillibles, moi-même, dans mon empressement à scruter l'avenir, j'ai dû commettre une erreur dans mes calculs, et je vous avais prédit que l'orgueil et la puissance de Ladislas se briseraient contre les murs de Bologne. L'éclipse totale de Mars n'admettant pas de doutes à cet égard... Eh bien ! malgré l'éclipse, j'ai la douleur de vous annoncer que le roi...

— A pris non-seulement Bologne, mais Sienne également...

— Sienne aussi ! s'écria l'astrologue avec étonnement et terreur, et qui a pu vous dire ?...

— Qui m'a dit qu'il avait pris Bologne ?... — Vous saviez donc... — Que les vents te servent aussi mal que les astres. — Pas possible. — Si tu en doutes entre demain dans la ville, et, si un homme qui a vendu, comme toi, son âme à Satan, ne craint pas d'entrer dans une église, tu verras que moi et la princesse régente nous irons rendre grâce, avec toute la cour, à Santa-Maria-del-Carmine, pour la double victoire qu'elle a bien voulu octroyer à sa majesté hérétique, notre auguste maître, trois fois excommunié.

— Patience, murmura le sorcier pris en faute ; si je suis en retard envers vous de deux victoires, vous aussi, monseigneur, vous êtes en retard envers moi de deux mois de paie.

— Oui, mais moi, dit le jeune homme, en lui montrant une bourse d'or, je viens réparer ma négligence.

— Et moi aussi j'espère me faire pardonner la mienne.

— Voyons.

— Monseigneur, qui est si bien informé des progrès du roi Ladislas, n'aura peut-être pas une connaissance aussi exacte de ses intentions. Monseigneur ne sait pas peut-être que Ladislas, immédiatement après cette campagne, renonçant à ses vastes desseins de conquête, a le projet de retourner à Naples au moment où on s'y

attendra le moins. N'est-ce pas que monseigneur ne savait pas cela? — Non, mais je le suppose.

— Monseigneur ne suppose pas que, aussitôt son retour, le roi confiera le gouvernement à un homme ferme et dévoué, et ordonnera à son auguste sœur, Jeanne de Duras, de ne plus se mêler de politique.

— Non, mais je le crains.

— Et monseigneur ne craint pas que le roi ne commence par le faire pendre?

— Non, mais en tout cas je le préviendrai. — Et comment, Excellence? — Ecoute : tes remèdes sont infaillibles? — Bien plus que les étoiles. — Ton métier d'astrologue te donne un libre accès auprès du roi? — Le jour comme la nuit. — Quel prix demandes-tu pour te charger du roi Ladislas? Tu m'entends?

— Je ne demande que de remplir auprès de Votre Majesté, lorsqu'elle aura pu s'asseoir à côté de Jeanne, sur le trône de Naples, le même emploi d'astrologue que je remplis maintenant auprès de Ladislas.

— Oui, mais non pas celui de médecin, ajouta le jeune homme en souriant.

Le vieillard tendit sa main décharnée, prit la bourse qu'on s'empressait de lui remettre, et, après avoir sifflé ses deux matelots, prit congé de son interlocuteur.

— Adieu! Galvano, dit celui-ci en le voyant s'éloigner.

— Au revoir, Pandolfello, murmura le sorcier avec un accent étranger et un sourire diabolique.

Le jeune seigneur se tourna tout à coup vers ce magnifique amphithéâtre de maisons, de jardins, de villas et d'églises, qui s'étend de Portici au Pausilippe, et, l'embrassant tout entier d'un regard ambitieux et cupide :

— A moi Naples! dit-il, à moi la reine! à moi le royaume!

Puis, se souvenant que tout n'était pas fini et qu'il y avait un homme de trop parmi les vivants, il frappa doucement sur l'épaule du batelier, qu'il avait presque oublié au fond de sa barque, et qui paraissait plongé dans un profond sommeil.

— Assez dormi, mon garçon! s'écria le jeune favori d'une voix sinistre. Prends ta rame et retournons au rivage.

Le pêcheur n'avait pas fermé l'œil un seul instant. Au ton dont ces paroles furent prononcées par son étrange passager, il comprit qu'il n'avait plus aucun espoir de salut. Quoiqu'il eût fait tout son possible pour qu'aucun mot de ce terrible entretien ne parvînt jusqu'à lui, il sentit que, dès le moment que sa fatalité l'avait choisi pour être témoin d'un secret de mort, il était perdu. Aussi ne se laissa-t-il pas tromper un seul instant à la douceur hypocrite de son compagnon. Il reprit donc tristement ses rames, jetant çà et là un regard à la dérobée pour voir s'il n'apercevait pas une barque, une lumière, un écho lointain. Rien! tout était silence et solitude. Il épia un moment favorable pour se jeter tout à coup sur son homme et essayer d'une résistance désespérée, ou bien pour s'élancer à la mer et se sauver à la nage; mais le favori le serrait de près, et il voyait briller dans sa main un long stylet qu'il lui eût enfoncé dans la gorge au moindre mouvement. Tout ce qu'il aurait tenté pour se défendre n'aurait donc pu que hâter le moment fatal. Le pêcheur adressa à Dieu une prière muette et suprême, continua à ramer, et, quand il s'aperçut que la terre approchait sans qu'aucun signe d'âme vivante parût sur la jetée, il tendit sa poitrine à son compagnon de voyage, et lui dit d'une voix calme :

— Je sais, monseigneur, quelle récompense m'attend pour vous avoir conduit à votre rendez-vous; seul et sans armes, je ne puis ni résister ni me défendre. J'ai

fait tout mon possible pour ne rien entendre, pour ne rien voir ; mais je n'ai dû que trop comprendre qu'il s'agit d'un secret terrible. Je vous jure sur la mémoire sacrée de ma pauvre mère, sur Dieu et sur tous les saints du paradis, je vous jure, seigneur, que je ne chercherai jamais à pénétrer les mystères de cette nuit, et que pas un mot ne s'échappera de mes lèvres qui puisse me compromettre, dût-on me briser les os sous la roue ! Je ne crains pas la mort, mais je vous prie de me faire grâce, non point à cause de moi, mais de mon père, dont je suis le seul soutien. C'est un vieux soldat mutilé qui a déjà perdu deux enfants au service de sa patrie, et qui n'a plus de bras pour gagner son pain. Grâce pour lui et pour mon jeune frère, monseigneur ! et Dieu, à son tour, vous fera miséricorde dans ce monde et dans l'autre, et il y aura trois cœurs qui prieront pour vous nuit et jour, car vous les aurez sauvés, vous aurez écouté la voix de l'innocent, vous vous serez fié à la parole du pauvre batelier.

— Qui donc est ton père ? demanda le favori s'approchant de plus en plus du pêcheur.

— Giordano Lancia. Vous avez peut-être entendu prononcer son nom ?

— Lancia ? s'écria le jeune homme avec un accent de haine et de colère. Si je le connais ! je crois bien ! Il m'a sauvé la vie...

— En ce cas je suis mort ! s'écria le pêcheur avec un soupir. Et en effet, avant qu'il eût eu le temps de pousser un cri, l'inconnu lui avait plongé son poignard dans le cœur.

Puis, le faisant glisser dans la mer, il ramena promptement son bateau dans un endroit solitaire et gagna sa maison pour se présenter, le lendemain de bonne heure, comme il en avait l'habitude, au lever de la régente.

II.

Seize heures et demie venaient à peine de sonner à l'église de l'*Incoronata*, ce qui, suivant le calcul italien, correspond, vers la fin de juillet, à l'heure de midi. A l'instant même, et comme pour attester l'exactitude de la vieille horloge gothique, on entendit éclater tout à coup le carillon immense, universel, épouvantable des cloches sans nombre qui ont de tout temps assourdi les oreilles napolitaines, et surtout à l'époque assez reculée où se passe cette histoire. Après une nuit telle que nous venons de la décrire, on peut imaginer quel jour intolérable et brûlant lui avait succédé. Cependant, dans les quartiers situés sur les bords de la mer, la chaleur était moins suffocante. Une brise presque insensible et n'ayant pas assez de force pour rider la surface du golfe, paraissait suffire aux poumons de ces hommes habitués à une température littéralement infernale. Le plus mince filet d'ombre projeté par le fût d'une colonne ou par le rebord d'une fenêtre, un éventail improvisé avec quelques branches de laurier rose, la vue de ces eaux calmes et limpides qui invitaient le plongeur avec tout l'attrait d'une jeune fille souriante et coquette, c'était plus qu'il n'en fallait aux Napolitains pour défier la canicule et prendre la vie en patience. Au reste, on avait pris toutes les précautions d'usage dans les grandes solennités pour garantir une partie de la ville contre cette pluie de feu que le lion céleste laisse tomber sur les peuples abattus en secouant sa crinière. Toutes les rues qui s'étendaient de la royale demeure de Castel-Nuovo jusqu'à l'église du Car-

mine étaient abritées par d'énormes tentes carrelées de mille couleurs; des fleurs et des arbustes jonchaient le pavé sur lequel, par une recherche tout à fait sybaritique, on avait étendu une double couche de sable fin et humide : des fontaines bâclées à la hâte, à l'aide de trois ou quatre tonneaux superposés, soufflaient, par la bouche de leurs tritons de plâtre, une cascade argentée, et remplissaient le double office de rafraîchir l'atmosphère et d'arroser les passants. Tous ces apprêts annonçaient évidemment quelque fête extraordinaire, quelque réjouissance publique, l'accomplissement d'un devoir impérieux et solennel qu'on n'avait pas jugé à propos de différer à un moment plus propice. En effet, la régente Jeanne de Duras, nièce de la terrible Jeanne Ire, d'homicide et adultère mémoire, après avoir reçu à son lever les grands officiers de la couronne et les principaux barons du royaume, s'était rendue en grande pompe et suivie de toute sa cour à l'église de Sainte-Marie-du-Mont-Carmel, pour remercier l'effigie miraculeuse qu'on y vénère de la double victoire remportée par son frère et seigneur, Ladislas Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile.

La nouvelle n'était arrivée que la veille, et aussitôt l'ordre avait été donné d'en instruire le peuple par une fête improvisée, et d'en rendre grâces à Dieu par une cérémonie pieuse et solennelle, ce qui prouvait à la fois la dévotion de Jeanne et son immense amour fraternel. Le cortége avait déjà, une première fois, traversé les quais pour se rendre à la place du Marché, et la foule, dont la curiosité était loin d'avoir été satisfaite par ce premier spectacle, attendait impatiemment le retour de la brillante cavalcade. Cependant quelques groupes plus insouciants ou plus dédaigneux se détachaient de la masse des spectateurs et vaquaient à leur besogne, complétement étrangers à tout le bruit qui se faisait autour d'eux, exception d'autant plus frappante qu'elle faisait contraste avec la curiosité générale. C'était un *à parte* dans ce chœur de cris de toute espèce, un horizon de tableau en désaccord avec les premiers plans, contre toutes les règles de l'art et, disons mieux, de la nature. Un de ces groupes était formé par une douzaine de pêcheurs qu'on reconnaissait aisément à leur teint bruni par le hâle, à leurs bonnets rouges, et à la mélodie douce et monotone dont ils se berçaient lentement en tirant leurs filets de la mer. Ils se tenaient à l'écart sur un petit coin du rivage, et, pour diminuer la fatigue que la chaleur rendait accablante, ils s'étaient partagés en deux troupes et se relayaient ponctuellement de quart d'heure en quart d'heure. Ceux des pêcheurs qui avaient droit au repos venaient s'asseoir à l'ombre, sous l'arche d'un pont à moitié écroulé et formaient cercle autour d'un personnage qui semblait égayer singulièrement leur récréation. C'était un vieux soldat d'Avelino, aux traits durs et bronzés, aux cheveux blancs et crépus, à la poitrine vaste et musculeuse. Il suffisait d'un seul regard jeté à la hâte sur cet homme pour se convaincre qu'il avait dû prendre une part active et glorieuse à toutes les guerres qui agitaient, depuis plus d'un demi-siècle, son malheureux pays, convoité comme une proie par tant de princes et de peuples divers. Le nombre de cicatrices qui se croisaient en tous sens sur le corps du vieillard était vraiment prodigieux. Il y en avait de si profondes qu'elles montraient s'être ouvertes plusieurs fois, comme si le fer de l'ennemi, ne trouvant plus d'autre place, eût été obligé de se plonger dans la même blessure. Ses bras, ses jambes, dont les os fracturés avaient été remis ensemble tant bien que mal, ressemblaient aux rameaux noueux et brisés d'un vieux tronc ravagé par la foudre. Par quels liens mystérieux et inconnus l'âme d'un chrétien pouvait-elle

tenir à cet amas de membres mutilés, à ce débris de charpente humaine, à cette ruine vivante? C'était le secret de la Providence. Ce qui est incontestable, c'est qu'il marchait, parlait, grondait, accusait tout le monde avec une colère impuissante et risible. Depuis quelques jours la haine et l'emportement du vieillard étaient arrivés à un tel degré d'exaspération, que le plus âgé des enfants qui lui restaient, le batelier, hélas! avait de la peine à le calmer. Était-ce un nouveau chagrin dont le pauvre jeune homme ignorait la cause? Était-ce une nouvelle escapade du petit Peppino, — enfant paresseux et incorrigible, — vrai lazzarone dans la force du mot? Personne n'en savait rien. La dernière de ces deux conjectures était néanmoins la plus probable, car toutes les fois que le batelier s'éloignait pour aller à la pêche ou pour conduire ses passagers, le père irrité laissait tomber un regard de courroux ou de mépris sur le dernier et le plus indigne de ses fils. Quoi qu'il en fût, les propos du soldat devenaient tellement violents, que tout autre que lui eût payé bien cher ses paroles. Mais la seule vengeance qu'on daignât tirer de ses plaintes stériles, c'était de le livrer comme un jouet à la populace ameutée, et qui profitait souvent de l'absence du batelier ou de la faiblesse du lazzarone pour exciter les grognements du bonhomme et écouter en riant ses bravades.

En ce moment le vieux Giordano Lancia (car c'était lui), était donc sans défense. Son fils Lorenzo, tel était le nom du batelier, — absent depuis la veille, — n'avait pas encore reparu : ce qui du reste lui arrivait souvent, attendu que le pauvre garçon était obligé de travailler pour trois, pouvant ainsi suffire à peine à l'entretien de son jeune frère et de son père infirme. Inquiet, maussade et soucieux plus qu'à l'ordinaire, le vieux Lancia reportait de la mer au rivage, et du rivage à la mer, le seul œil qui lui restait, depuis qu'un grand coup de pertuisane l'avait réduit à l'état de cyclope. Assis sur un banc de chêne vermoulu et boiteux, digne piédestal d'un tel débris, le soldat ne prêtait aucune attention aux railleries et aux provocations des gens qui l'entouraient. Absorbé tout entier par son idée, il semblait oublier le lieu où il était, la cause qui l'y avait amené, et les paroles qu'il venait d'échanger avec quelques-uns des pêcheurs qui tiraient les filets. Enfin, après plusieurs questions demeurées sans réponse, après plusieurs minutes de cette inspection continuelle et muette, Lancia laissa échapper un cri de satisfaction, et presque au même instant un petit lazzarone de douze à treize ans, dont les traits délicats, le sourire épanoui et la tournure presque féminine contrastaient complétement avec la physionomie dure et courroucée du soldat, arriva près de lui en quatre bonds et se coucha à ses pieds comme un lévrier essoufflé de sa course.

— Eh bien? dit le vieillard d'un ton sévère.

— Je ne l'ai pas trouvé; mais j'ai rencontré sa fiancée, la belle lavandière, qui l'a vu hier au soir. Lorenzo était gai et bien portant comme à l'ordinaire, et il comptait travailler beaucoup dans la matinée, parce que...

Ici l'enfant s'arrêta timide et interdit.

— Parce que... interrompit le père d'une voix farouche.

— Parce qu'il m'a promis un bonnet neuf pour aujourd'hui, que tout le monde se fait beau pour la fête.

— Malheureux vaurien, c'est toujours à cause de toi que ce pauvre garçon se tue de fatigue. Tu le feras mourir à la peine.

— Mais, mon père...

— Tais-toi, lâche, paresseux, incapable,

— Mais, mon père, est-ce ma faute à moi si je ne puis gagner ma vie. Personne ne veut de moi ni pour ramer, ni pour tirer le filet. Les plus vigoureux n'ont pas d'emploi ni de travail, et pourrissent sur le pavé ou se font tuer à la guerre. Et puis si je m'éloignais de vous qui soutiendrait vos pas, qui vous défendrait contre les insolents qui vous manquent de respect?

Un rire bruyant et universel accueillit la dernière excuse de l'enfant. Ses joues se couvrirent de pourpre; il se leva chancelant de honte et de colère, et montra les poings aux railleurs, qui ne daignèrent pas faire un seul geste pour repousser sa vaine démonstration de fureur.

— Couche-toi, misérable, s'écria le père d'une voix de tonnerre, couche-toi, mauvais sujet, où tu rampais tout à l'heure. Voilà l'appui que tu me donnes : jolie défense !

— Mais, mon père, balbutia l'enfant, se laissant couler à terre par un mouvement convulsif...

— Silence!... Veux-tu que je leur raconte ton dernier trait de bravoure?...

— Grâce, mon père, murmura le lazzarone d'une voix suppliante, et il se mit à lui baiser les genoux pour l'attendrir.

— Voyons, voyons, père Lancia, s'écrièrent les pêcheurs en s'approchant du vieillard; laissez donc tranquille ce pauvre Peppino, et parlons de notre affaire. Ce qui est convenu est convenu.

— Vous avez ma parole, reprit le soldat gravement et s'apaisant par degrés, quoique, à vrai dire, ajouta-t-il en tournant son regard dans la direction de l'église, où la cour venait de se rendre, il vaudrait mieux remettre le marché à un autre moment. Aujourd'hui le diable prie.

Les pêcheurs se regardèrent en souriant.

— Ah! ah! mon maître, voici que ça vous reprend; faites votre signe de croix, et le diable n'aura rien à démêler dans nos affaires.

— Pour faire mon signe de croix, il faudrait avoir des bras, mes amis, et je n'ai que des moignons. Aussi me contenterai-je de prier mentalement le Seigneur d'envoyer — pas plus que trois minutes — un bon tremblement de terre, lorsque le cortége viendra à passer sous la campanille du Carmine.

— Ceci n'est pas d'un bon chrétien, et encore moins d'un bon soldat. Revenons, s'il vous plaît, à notre marché, voulez-vous en courir la chance?...

— Je vous ai dit que vous aviez ma parole.

— Tout ce que nous prendrons de poisson dans le filet que nous venons de jeter, soit vingt *rotoli*, soit deux livres, est à vous, vous avez le droit de l'emporter ou de le vendre, et cela moyennant six carlins de votre monnaie. Si nous ne prenons que des cailloux, le prix sera de même. Ça va-t-il?

— Touchez là, s'écria vivement le vieillard, en tendant son bras mutilé.

— Vous oubliez, mon brave, que vous n'avez plus de mains. Cela ne fait rien, votre parole est bonne, et puis c'est aujourd'hui jour de paie pour les vétérans, vous devez vous trouver en fonds. Ainsi, continua le pêcheur en jetant un petit coup d'œil à ses camarades, toute la pêche contre six beaux carlins à l'effigie de ce bon Charles d'Anjou, que Dieu ait son âme dans son repos éternel!

Et il appuya malicieusement sur ces dernières paroles.

— L'âme de Charles est en lieu sûr, reprit le vieillard avec un rire ironique, et j'espère que toute sa race ira bientôt le rejoindre.

— Oh! oh! répétèrent plusieurs voix, ceci nous paraît louche.

— Voilà bien les soldats! dit le pêcheur qui avait pris le premier la parole; vous n'allez jamais au sermon, père Lancia, et vous ne vous êtes jamais trouvé al Molo

un dimanche après vêpres, lorsque le père Girolamo, pour une demi-livre de poisson par tête, vient nous raconter tant de belles choses sur ces bons maîtres que Dieu nous a envoyés du fond de la Provence, de vrais saints de père en fils, quoi!

— Oui, oui, c'est vrai, murmura le soldat d'une voix sourde; le roi Charles était un grand roi! Un roi de la branche cadette, comme ils disent! Il protégeait les pauvres, mais il maltraitait leurs filles en secret; il créait des nobles, mais il les dépouillait de leurs priviléges; il fondait des couvents, mais il emprisonnait saint Thomas-d'Aquin; oui, il a fondé deux églises magnifiques: celle du Carmine à la même place où il avait fait décapiter Conradin, le roi légitime, et celle de San-Lorenzo où se rassemblaient autrefois les nobles et le peuple dans le vieux palais communal. Oui, le père Girolamo a raison, voilà deux autels qui font bénir la mémoire de leur saint fondateur; voilà deux chapelles préparées d'avance avec un soin tout paternel pour les deux derniers descendants de ce bon roi, Jeanne et Ladislas. Aujourd'hui, la sœur est allée prier al Carmine: la fille de l'assassin sur le tombeau de la victime, demain peut-être le frère ira prier à San-Lorenzo: le fils de l'usurpateur sur le tombeau de la liberté?

Les rires et les chuchotements s'arrêtèrent, et le cercle se resserra autour du vieillard.

— Oui, continua-t-il, ce sont de nobles rois, de père en fils... En effet, Charles II, ce maudit boiteux.

— Oh! quant à ça, vous boitez aussi, père Lancia.

— Moi, j'ai boité pour la première fois en me relevant du champ de bataille sur lequel j'étais couché tout sanglant. Mais lui!.. C'est Dieu qui l'a marqué de naissance. Ce maudit boiteux a tellement opprimé le peuple, que le peuple, poussé à bout, s'est levé comme un seul homme et a exterminé jusqu'au dernier de ses oppresseurs.

— Le peuple a eu raison! s'écria l'auditoire.

— Et Robert, à son tour, n'a-t-il pas usurpé le royaume qui appartenait à son

frère aîné? N'a-t-il pas attiré la guerre, la désolation, la misère sur notre pauvre pays? Et Jeanne, sa digne fille, la digne tante de cette autre qui porte son nom et qui l'a déjà surpassée en vertus, n'a-t-elle pas étranglé son mari? Et lorsque le pauvre André, la voyant tout occupée à lisser un cordon de soie et d'or, lui demanda à quoi pouvait servir ce cordon, ne répondit-elle pas avec une infernale impudence : C'est pour vous pendre, monseigneur!

— Horreur! fit le cercle atterré.

— Il est vrai, reprit le vieillard, que Charles III, son cher fils adoptif, le père des princes qui nous gouvernent, étouffa Jeanne à son tour, qui cependant n'avait d'autre tort envers lui que de lui avoir sauvé la vie tout enfant, et de lui avoir donné un royaume. Mais, que voulez-vous, la reconnaissance est héréditaire dans cette famille. Aussi Charles III n'a-t-il pas tardé à recevoir la récompense de sa belle action : la veuve d'André lui avait fait présent de la couronne de Naples, la veuve du frère d'André lui fit présent de la couronne de Hongrie. Mais il n'eut pas le temps de payer ce second bienfait comme il avait fait payer le premier; car, un moment après qu'il eut porté sa santé à la reine Elisabeth et à sa fille Marie, les deux femmes soulevèrent à la fois leur verre, et, à ce signal, un soldat qui s'était tenu caché derrière lui, leva la hache et lui fendit le crâne.

Puis, comme il ne mourait pas assez vite au gré de ses parents, on le traîna dans un cachot et on empoisonna sa blessure. N'est-ce pas, mes enfants, que la généalogie de nos bons princes ne saurait être plus édifiante, — et que je connais notre histoire un peu mieux que le père Girolamo? J'en ai été, voyez-vous; et tout ce que je vous dis là vaut bien au moins deux livres de poisson par tête, mais je suis un pauvre soldat, et je me contente d'acheter le poisson que je mange.

Les pêcheurs, qui avaient trouvé plaisant d'exciter le vieillard pour s'amuser de ses folles menaces, demeuraient immobiles et cloués par l'étonnement et par la terreur. Mais le quart d'heure du repos était passé, il fallait relever la première troupe et retourner aux filets. Ils se levèrent donc préoccupés des graves paroles qu'ils venaient d'entendre, et reprirent lentement leur travail et leur chanson monotone. Les nouveaux venus s'installèrent sur le sable, et la conversation, un moment interrompue, continua sur un autre ton :

— Eh bien! mon illustre Lancia, quel chien vous a mordu? Je vous entends gronder sourdement comme le Vésuve au moment d'une éruption. Y a-t-il quelques dangers pour ceux qui vous entourent?

— Je sais d'où lui vient ce nouveau surcroît d'aménité, dit un pêcheur qui n'avait pas encore parlé, en essuyant du revers de sa main la sueur qui ruisselait à larges gouttes de son front.

— Vraiment! dit le soldat d'un ton goguenard.

— Depuis cinq ou six jours il n'est plus reconnaissable. D'abord il ressemblait à un dogue qui n'aurait pas d'os à ronger, et maintenant on dirait un ours qu'on aurait fait jeûner une semaine.

— Et après? continua le vieillard en regardant fixement son interlocuteur.

— Après, — si tu ne finis pas de grogner, je vais conter une histoire que nul ne sait ici, — vieux conteur, — et dont j'ai été témoin lundi passé, à la nuit tombante.

— Parle; que l'enfer t'écrase! dit le vieillard tremblant de colère et de crainte.

L'enfant tressaillit et tourna un regard épouvanté vers le pêcheur.

— Eh bien ! messieurs, j'étais lundi, vers le soir, tapi dans un coin de la petite rue de Santa-Maria-Neva, où je m'abritais de la pluie qui tombait à verse. Personne ne marchait par ce beau temps, excepté le brave Lancia, qui, en sa qualité de héros, ne craint ni l'eau ni le feu, et le garçon que voilà, qui est à son père ce que la béquille est au perclus, ce que le chien est à l'aveugle. Le vieux Lancia tenait le milieu du pavé, comme un marguillier allant en procession ou un capitaine commandant la parade, lorsque tout à coup le grand chambellan, débouchant de la rue, le heurta de son cheval et le renversa sur le pavé sans le moindre respect pour ses glorieux services.

— Malédiction ! s'écria le vieillard. Tout est dit, je perdrai mon troisième fils, mon pauvre Lorenzo !

— Il devient fou ! dirent les pêcheurs en haussant les épaules ; tandis que Lancia, accablé de désespoir et de honte, répétait des mots sans suite et de terribles menaces.

— Je n'étais pas seul... Malheur ! Un autre a été témoin de l'insulte. — Oh ! cette fois-ci, je ne puis plus le cacher à Lorenzo, mon dernier, mon seul fils ! Il me vengera ! et puis la mort ! C'est clair. On le tuera, lui aussi... Mes cheveux blancs ! mes blessures ! ma gloire ! infâme !

Puis, reprenant tout à coup son énergie et sa lucidité de raison ordinaires, et s'adressant aux pêcheurs étonnés de sa brusque sortie :

— Oui, messieurs, s'écria-t-il, ce que cet homme vient de vous dire est vrai. Le grand camerlingue m'a jeté dans la boue, et je n'en ai rien voulu dire à Lorenzo, car je le connais, celui-là, il est mon digne fils, il est le digne frère de mes deux premiers enfants tombés à mes côtés sur le champ de bataille, il aurait vengé mon honneur au prix de sa vie, tandis que ce malheureux poltron que vous voyez à mes pieds...

— Tiens ! dit le plus jeune pêcheur, ce n'est pas sa faute, à lui, si ce pauvre Peppino a eu peur...

— Peur ! peur ! répéta le vieillard avec une terrible explosion de colère ; l'entends-tu, misérable, l'entends-tu? On a insulté ton père devant toi, on t'appelle lâche devant ton père, et tu ne bouges pas de ta place ! Mais tu n'es donc pas mon fils, malheureux?

Le regard de l'enfant étincela comme un éclair, mais il ne fit pas un mouvement.

— Calmez-vous, calmez-vous, père Lancia, reprirent les pêcheurs d'un ton sérieux et attendri. Voyons, nous avons eu tort de plaisanter, et vous avez plus tort que nous de vous faire de la peine pour des enfantillages. C'est fort heureux que Lorenzo ne soit pas là ; c'est un digne garçon, et qu'il ne faut pas exposer sans motif. Songeons à notre pêche, voilà notre tour de tirer les filets... nous n'en avons plus que pour un quart d'heure. Bonne prise, père Lancia, et laissons là le grand camerlingue et le diable qui le protége. D'ailleurs, on le sait, les nobles sont toujours les nobles.

Et les pêcheurs s'éloignèrent sur ce consolant axiome.

— Lui noble ! répondit le vieux soldat, sans s'apercevoir que le cercle venait de changer encore une fois, et que ses auditeurs n'étaient plus les mêmes. Lui noble ! Mais savez-vous quel est ce Pandolfo Alopo, ce puissant feudataire qui marche fièrement à la tête de l'aristocratie napolitaine, ce brillant cavalier qui foule aux pieds les passants?

— Ah çà! qu'est-ce qu'il nous veut à présent, avec son Pandolfo? Ohe! Lancia, Giordano, messire, maître! vous nous prenez pour d'autres.

— Savez-vous quel est ce Pandolfello, le premier chambellan du roi, le plus puissant du royaume? Je vais vous l'apprendre, moi! C'est un bâtard qui n'a jamais connu ni son père ni sa mère, un mendiant rongé de vermine, un vagabond expulsé de son village comme une bête immonde. Et savez-vous qui a recueilli ce bâtard, qui a fait la première aumône à ce mendiant, qui a placé ce vagabond dans les écuries du roi? C'est moi! qu'il a lâchement outragé. — C'était un enfant frêle, étiolé, maladif. Grâce à moi, l'adolescent pâle et chétif devint un jeune homme robuste et bien tourné. Ce fut alors que la princesse le découvrit dans son humble costume, et en fit d'abord son échanson, ensuite son favori, comme elle en fera bientôt votre roi. Oui, messieurs, un garçon d'écurie.

— C'est impossible, s'écrièrent les pêcheurs.

— Oh! ce que je vous dis là est bien la vérité, et je n'eusse pas craint de la lui jeter à la face; mais je n'ai pas de bras, mais je n'ai plus de jambes, je ne pouvais plus courir après lui, je ne pouvais l'arracher de sa selle, je ne pouvais graver sur son front le talon de mon soulier, comme il avait flétri ma poitrine du sabot de son cheval. Honte et misère!

— Lancia, dirent les pêcheurs à voix basse, il ne fait pas bon de parler ainsi du grand chambellan. Parlez des morts tant que vous voudrez, personne ne se lèvera pour les défendre; parlez de la régente, parlez du roi, ils vous le pardonneront peut-être; mais pas un mot sur Pandolfello, ou prenez garde à vous, prenez garde à vos enfants, prenez garde à Lorenzo!

Cependant la pêche touchait à son terme, et les filets devenaient si lourds que ceux qui tiraient la corde se virent obligés de demander un renfort de bras. Tous les pêcheurs se mirent à la chaîne, et on oublia bientôt le vieillard et ses plaintes pour commencer un autre dialogue d'une tout autre nature.

— Par la madone! dit l'homme qui avait proposé le marché, voilà une belle affaire! Il y a là pour deux cents livres de poisson, et nous venons de le laisser à ce vieux diable enragé pour six carlins.

— Tu n'en fais jamais d'autres, dit son voisin, en frappant le sable du pied; avant hier tu as refusé trois ducats de la pêche, et nous n'avons pris qu'un manche à balai.

— Et pourtant j'avais consulté saint Pascal, continua l'homme au marché en s'adressant à lui-même; ce n'est pas bien cela! A la première quête je me souviendrai de ce tour.

— Dites donc, l'Avellinois, voulez-vous me céder votre possion pour une piastre?

J'en donne deux.

J'en donne trois.

Et les pêcheurs poussaient les enchères à mesure que les filets approchaient du rivage. Mais le vieillard, distrait et comme hébété, ne semblait rien comprendre aux propositions qui se pressaient de toutes parts.

— Le bonheur le rend idiot, disaient les pêcheurs. — Je crois bien, c'est énorme. — Les filets auraient dû se rompre. — Je parie pour un thon.

Et tous ces hommes au visage enflammé, aux bras tendus, aux yeux étincelants, se serraient autour de la prise avec une curiosité haletante et cupide, lorsque tout à coup un seul cri s'échappa de leur poitrine, et ils reculèrent d'effroi à la vue d'un cadavre.

— C'est un homme poignardé ! — Un jeune homme ! — Un pêcheur !

Ces mots sinistres circulaient dans la foule atterrée et tremblante, lorsque Lancia, bondissant sur son siége, et dominant le tumulte d'une voix forte et brève :

— Un cadavre ! dit-il ; c'est quelque nouvelle victime de nos tyrans. Ecartez-vous, messieurs ! il est à moi, il m'appartient, je l'ai payé, c'est ma pêche !

Et marchant d'un pas ferme et sûr au milieu du peuple qui se rangeait en silence, il arriva aux filets lentement pour regarder le corps de plus près; et, à son tour, l'infortuné vieillard poussa un cri soudain, désespéré, terrible.

— Lorenzo, mon fils !

Il ne put en dire davantage et roula sur le sable, à côté du cadavre de son enfant.

Mais le petit lazzarone, qui était resté jusqu'alors dans une attitude nonchalante et impassible, écoutant, sans répondre un seul mot, les reproches de son père et les insultes de la foule, se leva avec la rapidité de l'éclair, prit son père dans ses bras avec une force dont personne ne l'eût cru capable, le posa doucement sur son banc de chêne, et, sans proférer un cri, sans jeter un regard sur le corps de son frère, disparut du côté de l'église. Au même instant, le royal cortége parut à l'angle de la rue, précédé de plusieurs rangs d'enfants, d'hommes et de femmes, tous presque nus, disposés par ordre d'âge et de haillons. Les vociférations sinistres parties du groupe des pêcheurs se perdirent au milieu des acclamations frénétiques de cette masse nombreuse et compacte qui ouvrait la marche en poussant des cris sauvages. Au reste, les soldats de l'escorte jouaient si bien du plat de leurs épées et du bois de leurs lances, que la foule se rangea sur deux ailes et laissa défiler la procession en silence.

Les chevaliers, les barons, le clergé, les hauts dignitaires, suivis d'écuyers, de valets et de pages, rivalisaient par le luxe de leurs costumes, par la beauté de leurs chevaux, par l'éclat de leur armure. Les aigrettes de diamants, les casques d'or, les cuirasses d'argent étincelaient au soleil et forçaient le peuple ébloui de baisser le regard.

Jeanne de Duras, régente du royaume, montait un cheval arabe plus blanc que la neige, couvert d'une housse de soie et d'or, brodée de perles à la manière orientale. La sœur de Ladislas, dont le souvenir est resté dans la tradition populaire comme un type de toutes les perfections que la nature puisse accorder à une femme, était alors dans tout le développement de sa magnifique beauté. Quoiqu'elle eût déjà dépassé sa trentième année ; il était impossible, en regardant l'exiguité de sa taille, la pureté de son front, et l'éclat velouté de ses cheveux, de lui donner plus de vingt ans. L'extrême régularité de son profil et ses sourcils noirs, noblement arqués, donnaient à sa figure un air imposant, tempéré par la douceur de ses regards humides et voilés. Une séduction irrésistible, un charme impérieux semblaient enchaîner à ses pieds les volontés les plus rebelles, les orgueils les plus indomptés. Jamais femme n'a inspiré plus de respect et plus d'amour ; jamais reine n'a possédé une grâce plus sévère, une plus séduisante majesté.

A la droite de Jeanne, Pandolfello, qui, après son meurtre infâme, avait à peine eu le temps de changer de costume pour se présenter au château, faisait caracoler avec une noble aisance un coursier calabrois d'un noir d'ébène, qui, pour la perfection de ses formes, la souplesse de ses mouvements, n'avait pas d'égal dans les écuries du roi. Pandolfello alors était à peine âgé de vingt-cinq ans ; mais cet es-

pace de temps, si court qu'il paraisse, lui avait suffi pour s'élever de la plus vile condition à une fortune presque royale. Admirablement beau, mais doué d'une beauté mâle et fière, il dominait de sa tête cette cohue de barons, de princes assez misérables pour l'envier dans leur cœur, assez lâches pour prosterner huit siècles de noblesse aux pieds d'un bâtard. Ses cheveux s'échappaient, en boucles épaisses et parfumées, d'une riche barrette de velours, ornée d'une agrafe de diamant et d'une seule plume noire. Son regard s'arrêtait sur Jeanne avec cette expression d'empire irrésistible qui avait forcé la princesse à lui livrer, en un seul jour, les faveurs de la cour et les destinées d'un royaume. Sa taille était serrée d'un pourpoint d'une très-grande richesse, dont le fond noir disparaissait sous l'or et les pierreries, et on voyait briller sur sa poitrine les insignes de l'ordre de la Nef, singulière et classique décoration inventée par le roi Ladislas en l'honneur des Argonautes, et qui a peut-être donné origine à l'ordre de la Toison-d'Or.

Au moment où le noble couple passait devant la jetée sur laquelle les pêcheurs avaient exposé le cadavre de Lorenzo, le vieillard, que les cris du peuple avaient tiré de sa torpeur, leva ses bras mutilés et lança sur son ennemi une malédiction foudroyante. Hélas! il ne savait pas encore que c'était le même homme qui, non content d'avoir outragé le père, venait d'assassiner le fils! Il le maudissait cependant par haine, par instinct, par pressentiment peut-être! Puis, voyant que sa voix, affaiblie par la douleur et perdue dans les acclamations générales, n'arrivait pas jusqu'au chambellan, il voulut porter les yeux sur son jeune enfant pour lui reprocher une dernière fois sa lâcheté; mais, nous l'avons dit, l'enfant n'était plus là pour écouter ses reproches. Mesurant d'un regard aussi rapide que sûr la distance qui le séparait du cortége, Peppino avait rampé comme une couleuvre, à plat

ventre, au risque d'être écrasé sous les pieds des chevaux; puis, se dressant soudain comme une apparition sinistre, entre Jeanne et son favori, il avait frappé ce

dernier d'un coup de poignard. Pandolfello tomba sans pousser un seul cri, tellement le choc avait été subit et violent, et la princesse ne s'était encore aperçue de rien, que déjà tout le monde se ruait sur le petit lazzarone.

Lancia, ne voyant pas son fils à sa place ordinaire, avait tout deviné. Reprenant tout à coup sa force, sa santé, sa jeunesse, il s'avança sans guide, sans appui, sans douleur, et, se plaçant devant Jeanne :

— Grâce! s'écria-t-il en sanglotant, grâce pour mon dernier enfant!

— Je ne suis plus un enfant, je vous ai vengé; mon père, répondit Peppino d'une voix ferme, je suis un homme, et je saurai mourir en homme.

— Grâce pour lui, madame, répétait le vieillard avec des cris déchirants. J'ai perdu deux enfants à la guerre ; le troisième, on vient de me le tuer; que me restera-t-il si vous me prenez mon dernier?

— Point de grâce pour l'assassin, s'écria Jeanne, les traits contractés par la douleur et par le désespoir.

— Prenez ma vie, mais sauvez mon enfant.

— Que veux-tu que je fasse de ta vie, à toi, misérable vieillard ; te l'arracher serait une récompense.

— Alors, madame, je demanderai justice au roi!

— Va te traîner jusqu'à lui, si tu le peux ; en attendant, ton fils expirera dans les tourments.

— Hélas! madame, si je ne puis aller jusqu'au roi, Dieu l'enverra peut-être jusqu'à moi.

— Emparez-vous de l'assassin, dit Jeanne à ses soldats, et qu'on jette ce vieillard à la mer.

— Et moi je demande leur grâce! s'écria en se relevant Pandolfello, qui avait été renversé par le choc et non par la blessure. La Providence a sauvé mes jours, et les reliques du bienheureux saint Janvier que j'ai toujours portées sur mon cœur ont émoussé le poignard des assassins.

— L'infâme avait une cuirasse! murmura Peppino en jetant à son père un regard désespéré.

La régente ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie, et, dans son délire, elle se fût jetée au cou de son amant, en présence du peuple entier, si le grand protonotaire, qui occupait par son grade la deuxième place dans le cortége, ne l'eût arrêtée d'un regard. Puis s'approchant de Pandolfello, il lui dit à l'oreille :

— Vous savez, mon cher seigneur, que je remplis les fonctions de premier juge du royaume. Mon dévouement vous est connu. Que votre seigneurie ordonne de quelle mort il lui serait agréable de voir mourir ce misérable. Pendu, écartelé, brûlé, rompu vif; votre volonté sera ma loi. Attenter aux jours de Votre Excellence! mais c'est porter un coup à la sûreté de l'État! c'est presque un crime de lèse-majesté!

— Merci, mon noble seigneur, répondit le chambellan à voix basse ; je sais gré à Votre Excellence de cette offre amicale, et m'en souviendrai en temps et lieu. Mais la mort de ce manant n'est pas tout à fait inutile ; qu'on le jette dans un cachot, et toutes les fois qu'un homme nous gênera, nous le ferons passer pour son complice. Lorsque nous aurons besoin de ses aveux, il suffira de quelques traits de corde. Recommandez-le à vos tourmenteurs ordinaires : c'est un sujet précieux.

Les deux grands officiers de la couronne se séparèrent avec les marques d'une

déférence mutuelle, et Pandolfello s'approcha de Jeanne pour la remercier, par un tendre regard, de l'intérêt qu'elle venait de lui montrer. Le cortége reprit sa marche. Quant au peuple, il était venu pour voir une fête, et il assistait à une tragédie. C'était deux spectacles pour un. Aussi criait-il de toute la force de ses dix mille poumons :

— Vive saint Janvier! vive le grand chambellan!

III.

Le lendemain de sa visite au Carmine, qui avait failli lui devenir fatale, Pandolfello Alopo respirait l'air, déjà sensiblement rafraîchi, sur une des terrasses du Château-Neuf, à demi couché sur des coussins de velours cramoisi, les paupières closes, et sa belle tête appuyée aux genoux de la régente, à qui le danger qu'il venait de courir le rendait plus cher que jamais.

Il pouvait être de neuf à dix heures du matin. Une brise légère et parfumée, sur laquelle personne n'eût osé compter la veille, se jouait dans les cheveux du jeune homme et les soulevait doucement. Un large et épais berceau de jasmin protégeait la princesse et son favori des rayons du soleil et des regards des hommes. Les pêcheurs avaient repris leurs chansons et leurs occupations de tous les jours; le vieillard avait emporté le cadavre de son fils; soutenu par une force surhumaine, l'avait couché pieusement sur son pauvre grabat, comme s'il n'eût été qu'endormi, avait fermé la porte à double tour, et était allé s'asseoir sur la jetée sans plus verser une larme, sans prononcer une seule plainte. A voir cet homme si grave, si muet, si impassible, on eût dit qu'il était fou ou qu'une voix intérieure lui criait au fond de l'âme d'espérer en Dieu et d'attendre. Rien ne troublait le repos de Pandolfello et de Jeanne, et le calme qui régnait au palais n'était, du reste, qu'un reflet de celui que respirait en même temps le royaume. Naples jouissait d'une paix profonde. Personne n'osait plus attaquer un peuple dont le roi, loin d'attendre la guerre chez lui, la portait chez les autres avec une telle promptitude, que son bras, pareil à la foudre, frappait souvent l'ennemi avant qu'il eût eu le temps de se mettre en garde. L'ambition de Ladislas n'avait pas de bornes; son nom glorieux et redoutable au dehors couvrait de son éclat les honteux mystères de sa cour; les exploits du frère faisaient oublier les déréglements de la sœur; la boue disparaissait sous le sang.

Ladislas avait dompté la rébellion de Hongrie à l'âge où les autres n'ont pas la force de porter une lance; il avait battu deux fois Louis d'Anjou, deux fois les Florentins, trois fois le pape; ce qui, par parenthèse, lui valut ses trois excommunications; il était maître de Faënza, Forli, Vérone, Sienne et Arrezzo; et, à l'époque où se passe notre histoire, sa confiance en lui-même était si grande, son orgueil si absolu, que, ne croyant plus avoir aucun ménagement à garder, il avait fait broder sur son manteau royal ces paroles : *Aut Cæsar, aut nihil :* empereur ou rien! Après les succès de Toscane, ses projets de conquête devaient naturellement devenir plus vastes, et quoiqu'il fît annoncer souvent entre deux victoires qu'il allait rentrer dans son royaume pour goûter quelques instants de repos et se préparer à de nouvelles campagnes, il lui arrivait bien rarement d'interrompre le cours de ses triomphes, et de quitter l'armée pour revoir ses sujets. Aussi, la véritable reine

était Jeanne ; le roi, de fait, sinon de droit, était Pandolfello. Qu'avait-elle à craindre? que pouvait-il souhaiter davantage?

Et cependant, voyez le terrible enchaînement du crime et l'infernale logique des passions! Cet homme, dont personne n'eût troublé peut-être le coupable bonheur, poussé par une nécessité fatale, entassait meurtre sur meutre, trahison sur trahison, parjure sur parjure ; il ne vivait qu'au milieu des sicaires, des espions, des empoisonneurs; il ne tramait que des conspirations, il ne rêvait que l'assassinat! Cette femme, aimée par son frère, adorée par le peuple, belle sur toutes les belles, puissante sur tous les puissants, passait sa vie dans des transes perpétuelles, ne fermait jamais les yeux que pour les rouvrir en sursaut, ne regardant jamais son favori sans trembler pour sa tête.

Comme nous l'avons dit, Pandolfello était plongé dans un léger assoupissement, moitié réalité, moitié rêve. Il ne songeait déjà plus au meurtre qu'il avait commis et au meurtre qu'il avait ordonné. Les remords n'allaient jamais chez lui au delà de quelques heures, et deux nuits étaient déjà passées sur son double crime. Le rêve du grand chambellan était tout d'or et d'ivoire : il se voyait assis sur un trône de velours cramoisi, élevé à droite du maître-autel de Santa-Chiara, le manteau royal sur l'épaule, le cercle fleurdelisé sur la tête, ayant Jeanne à sa gauche, et les sept grands officiers de la couronne, sur différents gradins, à ses pieds; tandis que le cortége funèbre de Ladislas défilait silencieusement vers l'église de San-Giovani à Carbonara, où le monument était déjà ébauché par les soins de la régente, sous la forme de trois statues : l'une assise, l'autre couchée, et la troisième à cheval. Pandolfello s'enivrait des applaudissements de la foule et des parfums mystiques dont quatre jeunes thuriféraires, en surplis blancs, l'encensaient à tour de bras, le front courbé jusqu'à terre. Comme il en était là de son rêve, un navire parut à l'horizon. Jeanne tressaillit vivement, et, touchant l'épaule de son favori, l'appela avec une émotion dont elle ne pouvait se rendre compte.

— Pandolfello, une voile du côté de Caprée.

— Est-ce une raison, ma belle souveraine, pour m'éveiller si brusquement? dit le jeune homme avec une douce nonchalance et sans ouvrir les yeux.

— Je tremble malgré moi; si c'était une flotte ennemie !

— Mon Dieu, Jeanne, dit le grand chambellan en soulevant sa tête à regret, quel est l'ennemi qui oserait traverser notre golfe tant que le drapeau de Ladislas flottera sur la tour de ce château ; et quel danger pouvez-vous craindre, ma noble souveraine, lorsqu'entre ce danger et vous, il y a les poitrines de tous vos sujets?

— Je ne sais, Pandolfello, je ne puis me défendre d'une vague terreur. Un pressentiment sinistre me dit qu'en ce moment notre sort se décide. Vois, dans la direction de ma main, deux, trois, quatre galères. Le vent les pousse rapidement vers nous. Dans une heure nous ne pourrons peut-être plus échapper au malheur qui nous menace.

— En effet, dit le jeune homme, se penchant sur le bord de la terrasse ; nous ne pouvons tarder à recevoir des nouvelles des voyageurs qui nous arrivent. Rassurez-vous, madame, c'est probablement le messager d'une nouvelle victoire. Le roi, mon maître et votre auguste frère, nous a habitués à une telle suite de triomphes, qu'il ne nous est permis de douter d'aucun prodige. Peut-être encore a-t-il besoin de nouveaux renforts pour étendre sa domination au delà de la Toscane, et la flotte que nous voyons est-elle destinée à transporter de nouvelles troupes de Naples à Li-

vourne. Mais quoi qu'il arrive, ma belle princesse, je ne veux pas que vous restiez plus longtemps dans le doute.—Holà ! ajouta-t-il en frappant trois fois dans ses mains ; et aussitôt deux pages, qui se tenaient discrètement dans le salon contigu à la terrasse, s'avancèrent avec respect pour recevoir les ordres du maître du palais. Qu'on aille s'enquérir à l'instant même des nouvelles que nous apportent ces navires qui voguent à pleines voiles sur le golfe.

Jeanne voyait approcher la flotte avec une anxiété croissante, malgré les efforts que faisait Pandolfello pour lui prouver, par les raisons les plus concluantes et par les plus tendres expressions, l'absurdité de ses craintes. Tout à coup le regard de la régente devint fixe, sa paupière se dilata affreusement, un frisson mortel courut dans ses membres, et elle s'écria, en joignant les mains :

— Dieu de justice! le pavillon royal à la galère qui aborde avant les autres!

Le grand chambellan pâlit comme un coupable à la vue de l'échafaud. Sa conscience chargée de crimes lui représentait ce brusque retour comme une punition foudroyante. Mais la réflexion lui fit bientôt espérer que le roi, absorbé, comme toujours, par ses projets et par ses plaisirs, n'aurait ni le temps ni l'envie d'écouter des plaintes et de punir des méfaits. Il maîtrisa son trouble, et, offrant sa main à Jeanne pour rentrer dans le salon, lui dit d'un air rassuré :

Eh bien ! qu'avons-nous à craindre, madame? Il s'agit de commander immédiatement une fête royale et splendide ; et, comme cela rentre dans les fonctions spéciales du grand chambellan, je vais donner des ordres pour que la réception soit digne du vainqueur de l'Italie et pour que le triomphe que nous allons lui improviser surpasse en magnificence et en éclat tout ce qu'on a vu jusqu'ici dans le royaume.

Et, posant respectueusement les lèvres sur la main de la princesse, il s'éloigna, comme il avait dit, pour veiller aux préparatifs d'une de ces gigantesques saturnales qui avaient le double avantage d'endormir le roi et d'apaiser le peuple.

Cependant des matelots, des pêcheurs, des soldats, des lazzaroni s'assemblaient tumultueusement sur le port pour assister au débarquement de la flotte. Les bruits les plus contradictoires et les plus invraisemblables circulaient dans la foule. Des groupes nombreux et animés se formaient sur le môle. Le grand sénéchal accourait à la tête pour disposer ses officiers et ses hommes d'armes en une double haie, depuis le débarcadère jusqu'au château. Les uns regardaient ce retour inattendu et soudain comme le présage de nouvelles luttes et de nouveaux malheurs qui allaient fondre sur ce pauvre pays, remis à peine de ses guerres étrangères et de ses discordes civiles; les autres y voyaient au contraire un secours du ciel et un châtiment providentiel qui punirait bientôt l'insolente tyrannie du favori et mettrait un frein aux débauches de la cour. Tout le monde s'étonnait que ni Jeanne, ni Pandolfello, dont on connaissait l'astuce et la prévoyance, et qui entretenaient visiblement à leur service une armée d'agents et d'espions, n'eussent reçu aucun avertissement de cette brusque arrivée, et que le messager qui avait apporté la nouvelle de la victoire célébrée publiquement la veille n'eût pas annoncé aux personnes qui avaient plus d'intérêt à le savoir, qu'il précédait Ladislas seulement de quelques heures. Il était sûr que le roi n'était pas attendu. Le trouble des courtisans, la surprise des officiers du palais qui arrivaient par petits groupes et en désordre, la confusion qui régnait au château, dans les rues, sur le pont, ne laissaient pas de doutes à cet égard.

Tandis que le peuple se pressait en masse sur la jetée, un seul homme paraissait étranger à tout le tumulte et à tout le bruit qui se faisait autour de lui. Cet homme était Lancia. Le vieux soldat mutilé, accroupi sur le sable au soleil, la tête cachée dans ses genoux, songeait à ses deux fils, dont l'un était couché sur le grabat de sa chambre, sans aucun espoir de se réveiller jamais, et l'autre plongé dans les cachots de Castel-Nuovo pour subir les affreux supplices qu'on lui préparait, et, ce qui navrait encore plus le vieillard, succomber probablement à la torture et déshonorer le nom de sa famille par des aveux arrachés à la faiblesse et à la peur. Comme il sanglotait sourdement, en proie à cette double douleur, quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Giordano Lancia souleva la tête, et vit à côté de lui un homme debout et masqué qui le regardait à travers les deux trous de son capuchon rouge avec une attention muette et bienveillante. Le vieillard, sans sortir de son égarement, fixa pendant quelques secondes ses yeux sur l'inconnu, comme s'il avait voulu lui demander de quel droit il venait l'arracher ainsi à ses pensées; mais, oubliant aussitôt les paroles qu'il voulait prononcer et la cause qui les motivait, il s'affaissa de nouveau sur lui-même, et retomba dans ses funèbres rêveries.

— Lancia! cria l'inconnu, se baissant jusqu'à l'oreille du soldat. — Que me veux-tu? répondit le vieillard sans changer de position. — Réveille-toi, Lancia! — Je ne dors pas, je pleure. — Il n'est plus temps de pleurer: l'heure de la vengeance est sonnée. — Vengeance! murmura le vieillard sans quitter sa sombre attitude; je n'ai plus de bras, je n'ai plus de fils!

— Le dernier de tes enfants vit encore.

— Hélas! je le sais. On n'a pas voulu en finir trop vite avec lui, pour le réserver à une mort plus cruelle, à une longue agonie. Pauvre Peppino, auras-tu la force de pouvoir souffrir, auras-tu le courage de ne pas me déshonorer? Les infâmes!

— Console-toi, Lancia, ton fils a souffert comme un homme, et sa constance a lassé les bras de ses tourmenteurs

— Que dis-tu? s'écria le vieillard en se dressant d'un seul bond; qui a pu t'apprendre ces terribles détails? Comment as-tu pu pénétrer les sanglants mystères de Castel-Nuovo?

— Je te dis que cette nuit on a longuement tourmenté ton fils pour lui faire avouer ses complices et compromettre aussi le nom de plusieurs innocents. Je te dis que j'ai été témoin du long supplice et du courage de ton enfant, auquel on n'a pu arracher un seul mot de faiblesse ou de prière. Je te dis que lorsque la torture a été finie, il s'est approché de moi et a prononcé ces propres mots d'une voix ferme: « Au nom de la miséricorde divine qui descend sur tout homme, quelque bas qu'il soit tombé, va chercher mon père, et si la douleur ne l'a pas tué, apprends-lui ce que tu viens de voir. Je prierai pour ton âme. »

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! pourquoi ne me rendez-vous pas mon enfant? Faudra-t-il donc douter de votre puissance!

— Ne blasphème pas, vieillard. — Non, il n'y a plus de Providence, il n'y a plus de justice. — Regarde devant toi. — Quelle est cette foule? — C'est un peuple qui vient au-devant d'un roi qui arrive tout exprès pour te venger.

— Mène-moi jusqu'à lui, car je ne suis plus qu'une masse inerte et immobile, la douleur a achevé de détruire le peu de forces et de vie que m'avaient laissé mes blessures.

— Je ne le puis, Lancia; ma présence souillerait le cortége.

— Qui es-tu donc? grand Dieu !

— Le bourreau.

A ces mots, l'homme au capuchon rouge disparut comme par enchantement, et le père infortuné, ne pouvant faire un pas, malgré tous ses efforts, leva ses bras mutilés vers le roi; et, au moment où le roi passait devant lui, recueillant tout ce qui lui restait de force dans l'haleine et de voix pour ce moment suprême, il s'écria d'une voix déchirante :

— A moi, Ladislas; grâce! justice !

— Quel est l'homme qui m'appelle par mon nom, dit le roi en se dirigeant vers lui et écartant du geste les gardes qui l'entouraient.

— Sire, continua le vieillard en tombant sur ses genoux, c'est un soldat qui vous demande justice.

— Comment t'appelles-tu ?

— Giordano Lancia.

— Lancia! c'est le nom d'un brave, et ce n'est pas la première fois qu'il arrive à mes oreilles.

— J'ai servi cinquante ans, sire; j'ai pris part à toutes les campagnes qui ont illustré le pays depuis un demi-siècle, et j'ai été témoin de tous les crimes qui ont pendant ce long espace ensanglanté le royaume.

— Fais-nous grâce des victoires, reprit Ladislas d'une voix sévère, je les connais; et, d'ailleurs, si je venais à les oublier, il ne manque pas de flatteurs qui m'en feraient souvenir. Mais quels sont les crimes auxquels tu as assisté, dis-tu, et dont tu n'aies pas vu en même temps la punition?

— Puis-je parler librement, sire?

— Par le pape, ne me fais pas attendre, si tu ne veux pas te repentir d'avoir commencé.

— J'ai vu assassiner Tommasso, comte de Monte-Scaglioso. — Après? dit le roi d'une voix sombre. — Vinceslas, duc d'Amalfi. — Après? — Hugues, comte de Potenza. — Après? — Luigi, comte de Mélito; Henri, comte de Terra-Nuova; Gasparo, comte de Matera...

— Assez! Que me veux-tu donc, vieillard, avec cette longue et terrible liste de victimes? Les morts t'ont-ils chargé de réclamer leur vengeance?

— Et que me font à moi tous les Sanseverini massacrés dans un fossé et jetés aux chiens du château! que me font à moi tous les nobles dont la tête a roulé sur l'échafaud! que me fait à moi tout le sang versé par son ordre! s'écria le vieillard perdant tout à fait la raison. On m'a tué un fils, on m'en torture un autre, entends-tu Ladislas? Et cela par les ordres de Pandolfello Alopo, et cela avec la permission et le consentement de ta sœur! Voilà mes griefs, à moi; voilà les crimes dont je demande justice !

— Prends garde! répondit le roi d'un air terrible; tant que tu m'as accusé, moi, je t'ai laissé parler; mais tu accuses Jeanne, ma sœur bien-aimée, tu accuses les plus grands personnages de la cour; malheur à toi, vieillard, si tu n'as pas de preuves pour soutenir ton accusation !

Des preuves! N'est-il pas à la connaissance de la ville entière qu'il ne manque plus à Pandolfello que le titre de roi pour régner à ta place? Ne m'a-t-il pas renversé dans la boue, ce lâche bâtard qui me doit la vie et la faveur dont il jouit au château? N'a-t-on pas repêché ici, au même endroit que tu foules de ton pied, le

cadavre de mon fils? Des preuves! Fais-toi donc ouvrir les portes de la prison, et, si on ne s'est pas empressé de l'assassiner lorsque ta galère aura paru, pour se défaire d'un témoin dangereux, tu verras mon pauvre enfant, mon dernier, mon seul espoir, les pieds rivés dans des entraves, les bras chargés de fer, les membres brisés par la torture.

— Tout cela constitue des présomptions graves, dit le roi d'un air glacial, mais rien ne me prouve encore que ce soit Pandolfello Alopo qui s'est rendu coupable de l'assassinat de ton fils.

Puis, se tournant vers sa suite, que tant d'audace de la part d'un pauvre soldat avait rendue immobile et muette de stupeur :

— Qu'on s'empare de cet homme, dit-il, et surtout qu'on lui prodigue tous les soins que son état réclame. Et maintenant, messieurs, à Castel-Nuovo.

Arrivé au palais, Ladislas s'enferma chez lui avec cinq ou six barons des plus fidèles, et qui ne l'avaient jamais quitté un instant pendant le cours de ses longues et dangereuses expéditions. Le grand chambellan, comme sa charge lui en donnait le droit, fut le premier qui se présenta dans les appartements du roi et demanda à lui baiser la main. Ladislas lui fit répondre par le comte d'Avellino qu'il ne verrait personne avant la régente, et qu'on ferait prévenir la princesse lorsque le roi serait en état de la recevoir. Ce premier échec, joint au récit qu'on venait de lui faire au même instant de l'étrange scène du vieux soldat, n'était pas de nature à calmer les inquiétudes et l'appréhension de Pandolfello. Il se rassura néanmoins, songeant qu'en définitive, et comme il venait de prendre toutes les précautions nécessaires pour faire disparaître jusqu'à la dernière trace de ses derniers crimes, personne ne pouvait le convaincre devant le roi. Il s'agissait donc tout au plus d'une disgrâce momentanée et passagère; mais Pandolfello comptait trop sur les moyens de séduction et sur la passion aveugle qu'il avait inspirée à la sœur, pour craindre sérieusement la sévérité du frère. Il s'en remit donc au hasard, ou, comme on disait alors, à son heureuse étoile, qui l'avait favorisé jusqu'alors; et, modifiant un peu la réponse du roi, il annonça à la princesse que sa majesté se préparait à la recevoir avec tous les égards qu'une si haute dame méritait, et qu'il faisait taire son affection fraternelle devant l'inflexible étiquette de la cour. Jeanne, qui, comme toutes les personnes douées d'une vive imagination et d'une grande mobilité d'idées, passait facilement de la crainte à l'espoir, ajouta une foi entière aux paroles de son favori, et voulut se parer à son tour, pour paraître aux yeux du roi avec tous ses avantages, et effacer jusqu'aux moindres soupçons qu'on aurait pu faire naître contre elle ou contre son conseiller dans l'esprit de son frère, par cette fascination irrésistible qu'elle exerçait également sur ceux qui la connaissaient dès sa plus tendre enfance. Le soir venu, et lorsque les appartements de Castel-Nuovo furent splendidement illuminés, le comte d'Avellino fit savoir à la princesse et aux sept grands officiers de la couronne que le roi les attendait. Alors la porte de la chambre à coucher de Ladislas s'ouvrit à deux battants, et, à la place qu'occupait ordinairement le lit royal, on vit une estrade drapée de velours noir, sur laquelle deux hommes entièrement couverts de leur armure se tenaient silencieux et debout comme deux fantômes vengeurs. Jeanne recula de trois pas et jeta un cri de terreur à la vue de cet étrange spectacle. Pâle, tremblante, agitée d'un frisson convulsif, elle se tourna vers son frère et lui demanda, moins de la voix que du geste, que signifiaient ces deux terribles personnages?

— Ce sont les juges, madame, dit Ladislas en fronçant le sourcil. Asseyez-vous, princesse, ici, à ma droite. Quant à vous, messeigneurs, dit-il, en s'adressant aux grands dignitaires, tenez-vous chacun à la place que votre rang vous assigne, et prêtez bien attention à ce qui va se passer. Qu'on amène l'accusateur.

A ces mots, quatre écuyers transportèrent dans la chambre du roi le vieux Lancia, assis sur un large fauteuil, et l'ayant posé à gauche de l'estrade, se retirèrent en silence.

— Parle, dit le roi, sans crainte et sans ménagement pour personne.

Le vieillard fixa sur Pandolfello un regard terrible et prononça lentement ces paroles, dont chacune pénétra dans le cœur de Jeanne comme un coup de poignard.

— J'accuse le comte Pandolfello Aiopo, grand chambellan du palais, de m'avoir indignement maltraité en me foulant aux pieds de son cheval; je l'accuse d'avoir poignardé mon fils Lorenzo et de l'avoir jeté à la mer; je l'accuse d'avoir torturé mon fils Peppino, pour le forcer à dénoncer des innocents dont il voulait se défaire.

— Qu'avez-vous à répondre, Pandolfello? dit le roi en se tournant vers le grand chambellan.

— Cet homme est fou, répondit le jeune homme avec un sourire de mépris.

— Vous niez donc?

— Je m'étonne, sire, qu'on puisse seulement me croire capable de telles infamies.

— Faites avancer les témoins, dit Ladislas, sans que sa voix trahît la moindre émotion.

Alors il se passa dans les quatre murs de Castel-Nuovo un drame affreux et terrible. Peppino, plutôt traîné qu'escorté par les soldats, entra dans l'appartement, se soutenant à peine sur ses genoux. Le pauvre enfant, brisé par la torture de la veille, portait encore les traces de ses atroces souffrances; mais son visage, pâle et résigné, était empreint d'un courage héroïque, d'une noble fermeté. Arrivé en la présence du roi, il jeta d'abord un regard indéfinissable d'amour, de compassion et de tendresse à son père, puis il voulut parler... mais tout à coup sa langue se colla sous son palais, ses lèvres se blémirent, une convulsion mortelle agita ses membres. Il tendit la main vers son père en signe d'adieu, et tomba roide mort aux pieds de Ladislas.

— C'est bien, pensa Pandolfello, le grand protonotaire ne m'a pas trompé.

— Mon fils! s'écria le vieillard, mon pauvre fils! ils l'ont empoisonné.

Et Lancia retomba sur son fauteuil, sans mouvement et sans vie.

— Qu'avez-vous à dire, Pandolfello? demanda le roi avec le même sang-froid.

— Monseigneur, je suis innocent, je ne suis pour rien dans la mort de cet enfant. La frayeur l'a tué. D'ailleurs il a voulu m'assassiner aux yeux de la ville entière, et je lui ai fait grâce.

— Au roi seul appartient le droit de faire grâce, messire! s'écria Ladislas d'une voix foudroyante.

— Pardon, sire, le trouble m'égare; j'ai voulu dire que j'avais intercédé en faveur du coupable auprès de votre auguste sœur, qui, en votre absence, exerçait les droits de la royauté.

— Est-ce vrai, Jeanne?

— C'est bien vrai, mon frère; Pandolfello est un digne et loyal sujet, et rien ne prouve qu'il ait commis les crimes dont l'accusent ces manants,

— Rien ne le prouve, en effet, continua Ladislas avec lenteur ; mais, comme il y a d'assez graves présomptions contre l'accusé, on va sur-le-champ l'appliquer à la torture.

— Moi, sire, s'écria le grand chambellan avec indignation. Je suis comte et baron, j'occupe la première place à la cour ; et je ne dois être jugé que par les nobles, mes pairs !

— Tu mens, répondit Ladislas, dont la colère éclata devant l'audace indomptable du meurtrier, tu mens devant ton souverain et tes juges ; tu n'es qu'un misérable bâtard, qu'un valet d'écurie qui n'a pas craint d'abuser des faveurs dont on t'a comblé pour commettre les actions les plus lâches, les crimes les plus odieux. Nous verrons si ton assurance sera la même tout à l'heure. Faites entrer les valets du bourreau.

A ces mots, deux hommes à physionomie sinistre, les bras nus, armés de tous les instruments de la torture, entrèrent dans la chambre. Pandolfello pâlit légèrement ; Jeanne joignit ses mains suppliantes et s'écria avec un mouvement d'effroi indicible :

— Mais c'est affreux, monseigneur ; grâce pour lui, ayez pitié d'une pauvre femme. Je ne pourrai jamais supporter un si horrible spectacle...

— Vous avez été jusqu'ici le *roi* de Naples, ma sœur, dit Ladislas, appuyant sur ce mot cruel, et un roi doit savoir administrer la justice sans partialité et sans faiblesse.

En un clin d'œil une poulie fut fixée au plafond, les poignets du favori furent serrés derrière son dos par des nœuds étroits, et il jeta un cri de douleur. On l'avait hissé, à l'aide d'une corde, à six pieds du sol. Cependant il supporta avec courage ce premier degré de question ordinaire et répondit d'une voix ferme :

— Je suis innocent !

On le descendit à terre ; puis, sur un nouveau signe de Ladislas, se suspendant tous les deux à la corde, les aides du bourreau soulevèrent le malheureux jusqu'au plafond, et le lâchant tout à coup, le firent retomber de tout son poids à trois pieds de hauteur. Cette douloureuse opération fut répétée trois fois, et chaque fois Pandolfello répondit d'une voix étouffée :

— Je suis innocent !

Alors on l'étendit sur un chevalet, les tourmenteurs attachèrent à ses pieds et à ses mains quatre énormes poids de fer. Les os du patient craquèrent, ses jointures se disloquaient, le sang jaillissait en abondance.

— Grâce ! s'écria le torturé ; grâce, monseigneur, je suis innocent !

On suspendit les tourments. L'accusé n'avait pas avoué.

— Est-il coupable ? demanda le roi aux deux juges, couverts de pied en cap de leur armure.

— Non, répondirent-ils d'une voix caverneuse.

Pandolfello respira. Un rayon d'espoir brilla sur le front de Jeanne ; elle crut que son amant était sauvé.

— Eh bien ! dit le roi, il ne se trouve plus personne ici qui veuille témoigner contre l'accusé ?

— Personne, répondirent les assistants.

— Alors, c'est moi qui remplirai cet office.

Un silence d'étonnement et de terreur accueillit les paroles du roi. Cet étrange

procès commençait à prendre les proportions d'une révélation fantastique et surnaturelle.

— Réponds-moi, Pandolfello Alopo, où as-tu passé la nuit du 26 juillet?

— Dans une petite maison de Chiatamone.

— Tu mens, tu étais dans une barque, en pleine mer.

Pandolfello regarda le roi d'un air égaré. Ladislas continua froidement son interrogatoire.

— Qui as-tu rencontré dans ta promenade nocturne?

— Personne, répondit le jeune homme de plus en plus renversé par cet accablant témoignage.

— Tu mens, tu as rencontré un vieillard qui venait au-devant de toi sur une autre barque conduite par deux rameurs, et ce vieillard se nommait Galvano Pedicini.

— Il sait tout! pensait Pandolfello atterré. — Et qu'as-tu dit à Galvano Pedicini? — Rien, monseigneur... des choses indifférentes... — Tu mens! tu l'as payé pour m'assassiner.

Un cri d'horreur s'éleva dans la chambre.

— Jamais! sire, balbutia l'accusé frissonnant de tous ses membres; c'est Galvano qui a menti, qui m'a calomnié faussement.

— Traître et lâche! s'écria Ladislas d'une voix de tonnerre; voici ta bourse... et il la lui jeta à la face; voici les deux hommes qui étaient dans la barque du vieillard qui t'a parlé, et il montra les deux hommes couverts de leur armure... Galvano, c'était moi.

Pandolfello tomba la face contre terre, foudroyé par ces terribles paroles.

— Est-il coupable? demanda de nouveau le roi.

— Oui, répondirent les assistants d'une voix unanime. Quant à Jeanne, elle avait perdu connaissance.

Alors le roi se leva, et prononça ainsi l'arrêt qui condamnait Pandolfello.

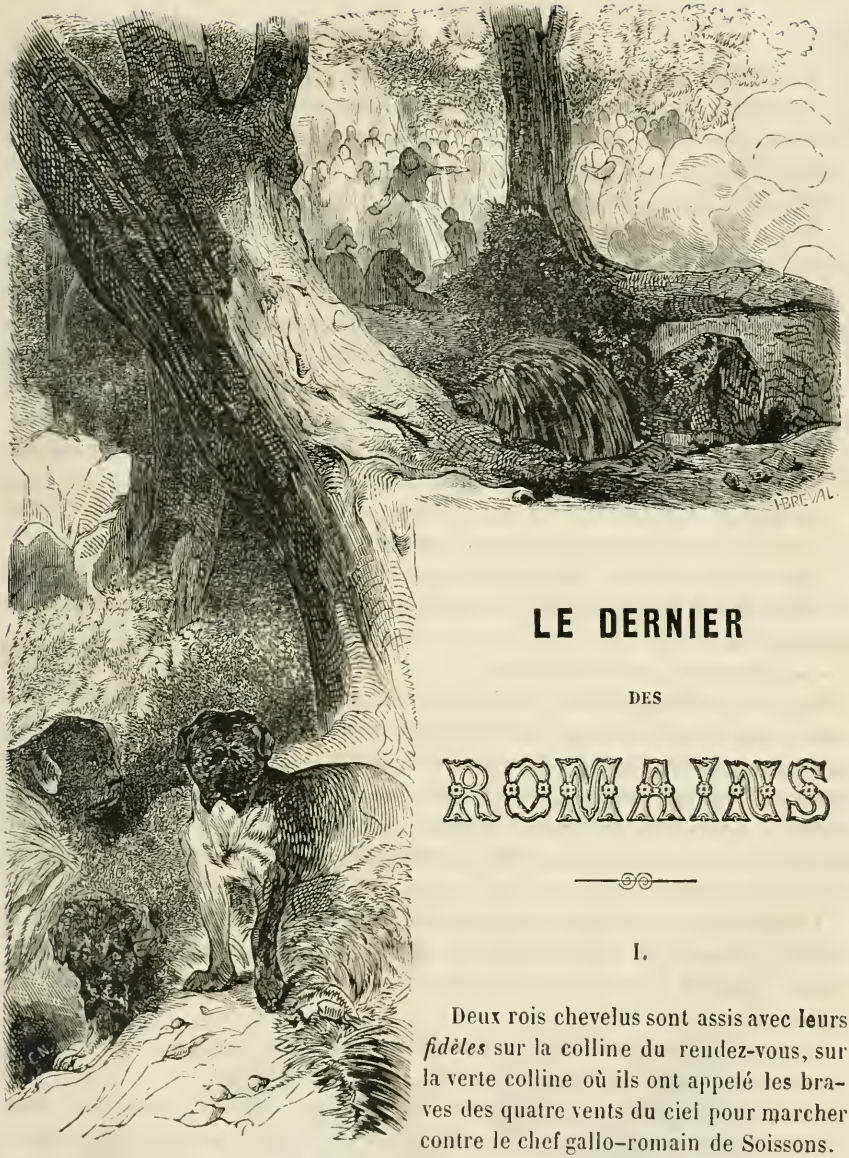
— Moi, Ladislas Ier, roi de Hongrie, de Jérusalem et de Sicile, je déclare Pandolfello Alopo coupable de lèse-majesté. J'ordonne qu'on lui attache sur le front un écriteau infâme, qu'on le lie sur une charrette et qu'on le traîne ainsi dans tous les quartiers de Naples, que des bourreaux lui arrachent les chairs avec des tenailles rouges, qu'on le roue sur des rasoirs, et qu'on le jette sur un bûcher de bois vert pour qu'il soit brûlé lentement jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Cette horrible sentence fut exécutée littéralement. Après le supplice, le peuple se rua sur le bûcher, et s'empara des os de Pandolfello pour en faire des sifflets et des manches de fouet.

Un homme avait assisté à cette scène affreuse, hissé péniblement sur le parapet d'un pont et soutenu par un groupe de pêcheurs. L'œil fixe, la bouche entr'ouverte, la poitrine haletante, il n'avait pas perdu un seul détail de l'horrible exécution. Cet homme, c'était Giordano Lancia. Lorsque tout fut fini, le pauvre vieillard, dont la raison avait déjà reçu de si rudes atteintes, saisit un moment où personne ne faisait attention à lui, et s'élança d'un seul bond à la mer, s'écriant avec un immense éclat de rire :

— Mes amis, venez me repêcher à mon tour.

(*La Mode.*) ALEXANDRE DUMAS.



LE DERNIER

DES

ROMAINS

I.

Deux rois chevelus sont assis avec leurs *fidèles* sur la colline du rendez-vous, sur la verte colline où ils ont appelé les braves des quatre vents du ciel pour marcher contre le chef gallo-romain de Soissons.

Mais tous les hommes des deux tribus n'ont point encore répondu au ban des rois mérovingiens, et ce n'est point une œuvre de guerre qui s'accomplit en ce jour; ce sont des chœurs joyeux, dont la sauvage allégresse ressemblerait à la colère et aux clameurs des batailles, s'il ne s'y joignait de fraîches et perçantes voix de femmes.

Les guerriers et les femmes se renvoient tour à tour les strophes bondissantes du chant d'hyménée, et à leurs refrains répondent en mugissant les grands bœufs de Toxandrie (le Brabant), qui ont amené les épouses et les filles des braves dans les pesantes basternes. Vingt larges brasiers sont allumés sur la colline, et devant la flamme rôtissent des sangliers, des moutons et des bœufs entiers; et la bière forte et les liqueurs fermentées de grains coulent à flots intarissables dans les cornes cerclées d'or : vaste banquet qui a la terre pour table et le ciel pour toit.

C'est fête ce matin aux bivouacs des deux rois franks : le jeune Sighemar, frère de Ragnaker, le roi du Cambraisis, vient d'épouser, *avec le sou d'or et le denier d'argent*, la sœur du roi des Saliens, Albofléde aux blonds cheveux, et les deux tribus célèbrent le nœud qui assure leur alliance, avant que d'aller la confirmer en mêlant leur sang au champ du carnage.

Mais les dogues inquiets, qui veillent quand les guerriers boivent ou dorment, hérissent leurs poils, dressent leurs oreilles et poussent de longs hurlements. Le roi Ragnaker hausse sa coupe d'aurochs pleine de bierre écumante, et n'écoute pas ; le jeune Sighemar regarde Albofléde, et n'écoute pas ; mais Chlodowig (1), le chef des Saliens, laisse tomber la coupe qui touchait ses lèvres, secoue sa chevelure fauve qui lui couvre les épaules d'un royal manteau, et plonge son regard perçant dans les profondeurs de la forêt.

— Silence ! cria-t-il.

Mais les cris et les chants couvrirent sa voix.

— Silence ! répéta-t-il avec un accent si terrible que tous les bruits se turent, que toutes les clameurs commencées s'éteignirent dans la gorge des convives.

Une rumeur sourde et prolongée s'approchait, grossissait, se précipitait à travers les bois, et l'on ne put bientôt plus méconnaître le trot rapide des chevaux sur les feuilles sèches.

— Aux armes ! cria Chlodowig.

Tous les convives sautèrent sur leurs armes en tumulte ; mais au même instant, des casques de cuivre et des fers de javelots brillèrent au soleil, et une troupe de cavaliers gallo-romains déboucha dans la clairière voisine.

Chlodowig avait planté sur son front son casque aux ailes d'aigle ; il saisit d'une main sa *frankiske* (hache) au double tranchant, et de l'autre son étendard semé d'abeilles d'or, et il jeta du haut de la colline son cri de ralliement, le cri de guerre des Mérowingiens : — Mérowig ! Mérowig ! où sont les vaillants ?

Le tribun qui guidait les Romains leva la tête, et vit se dessiner sur l'horizon la taille gigantesque du roi des Saliens, que ses longues tresses flottantes semblaient entourer d'une auréole enflammée. — C'est lui ! s'écria-t-il ; à lui ! poussez à lui seul !

Et tous les cavaliers s'élancèrent au galop vers le but indiqué, passant sur le ventre à tout ce qui se trouvait devant eux.

Une effroyable confusion régnait parmi les Franks, mal éveillés encore de l'ivresse du festin. Pêle-mêle avec les femmes épouvantées et fugitives, ils se heurtaient, se renversaient, s'étouffaient à travers les feux encore flambants, les mets dispersés, les chariots culbutés et les bœufs effarés ; pas une javeline romaine ne fut perdue dans cette masse pressée et tournoyante, à travers laquelle les coursiers romains s'ouvrirent une large trouée. Chlodowig fut séparé des siens, environné et serré entre les têtes des chevaux ; et, tandis qu'il tâchait de se frayer un passage avec sa hache, le jeune tribun romain lui saisit le bras droit par derrière.

— Mérowig ! Mérowig ! où sont les vaillants ? répéta le chef salien.

Un cri aigu répondit à l'appel de Chlodowig : deux des chevaux qui le pressaient, percés de coups de pointe au ventre, s'abattirent avec leurs cavaliers, et le tribun romain, saisi au défaut de la cuirasse par un de ces dards à double crochet, que les Franks appelaient *hang* (hameçon), fut désarçonné et obligé de lâcher le roi. Chlo-

(1) Clovis.

dowig s'élança hors du cercle ennemi qui l'avait un moment emprisonné; mais son libérateur, enveloppé et terrassé, demeura au pouvoir des Romains. Ce libérateur était une femme, c'était Alboflède.

Les Romains assaillirent de nouveau le roi des Saliens; mais les Franks, déjà remis de leur premier désordre, revinrent à la charge avec furie, et des flots toujours croissants de barbares se ruèrent contre les agresseurs, sans pouvoir leur arracher la fiancée captive. Les efforts de Chlodowig et de Sighemar pour délivrer Alboflède, les efforts du tribun et de ses compagnons pour ressaisir Chlodowig, furent également inutiles. La position de la petite troupe gallo-romaine commençait à devenir critique ; un moment encore, et elle allait se trouver cernée de toutes parts. Le tribun ordonna enfin la retraite en frémissant de colère. Le léger escadron se dégagea, par une évolution rapide, d'entre ses nombreux adversaires, entraîna dans ses rangs la sœur du roi des Saliens, repartit ventre à terre, et, lassant la poursuite impétueuse des Franks, disparut bientôt au fond des bois.

II.

La nuit est avancée. Les rayons de la lune, pénétrant à travers les fenêtres de talc et les draperies écarlates, luttent avec la lampe de bronze qui éclaire une salle retirée du palais de Soissons.

Sur un lit de pourpre est à demi couché un homme au noble visage ; les soucis et les labeurs de la pensée, les insomnies ardentes où l'âme se consume de ses propres feux, ont, bien plus que l'âge et que les fatigues du corps, creusé les rides profondes de son large front, argenté ses cheveux noirs et rares, et dégarni ses tempes sillonnées de puissantes veines. La fièvre rougit en ce moment ses joues naturellement pâles, et l'on sent que, chez cet homme, l'intelligence use le corps et s'use elle-même dans un duel héroïque et inégal contre cette force mystérieuse qui bouleverse et renouvelle la face de la terre, et que l'ignorance humaine appelle fatalité.

Près de lui, sur un fauteuil de marbre garni de coussins de soie, se tient une

jeune fille aux yeux noirs, aux nattes brunes relevées sur la nuque par une aiguille

d'or. Elle déclame, en marquant la mesure avec une petite lyre à sept cordes, les beaux vers du sixième livre de l'*Énéide*, où Virgile décrit la descente d'Énée au monde des morts ; mais souvent la voix douce et sonore de la vierge tremble et s'altère, et les rhythmes du poète s'effacent de sa mémoire troublée ; souvent aussi son auditeur tressaille, lui impose silence du geste, et se soulève sur le coude pour écouter au loin.

Et puis elle reprenait son chant. Mais, quand elle fut parvenue à ce passage fameux qui prédit l'éternité de Rome, un gémissement sourd sortit de la poitrine du malade. —Assez ! assez ! Afrania, s'écria-t-il. La glorieuse Italie est asservie aux barbares ! Odoacre, un Hérule tatoué, commande à la ville éternelle, et Rome n'existe plus que dans le coin de la Gaule, où je conserve une vaine ombre de l'Empire, jusqu'à ce que moi-même je m'en aille aussi parmi les ombres ! Va, ma fille, va prendre du repos ; *laisse-moi seul les attendre !* Tu peux dormir encore, toi !

Le jeune fille secoua la tête, et une larme roula entre ses longs cils.

— Oui, j'oubliais, reprit le chef ; toi aussi, tu attends Attalus ! Tu ne sais pas si l'issue de sa mission doit nous sauver pour des années, ou précipiter au contraire le péril sur nos têtes ; tu ne sais pas quelle crainte ou quel espoir se rattache à son absence. Que t'importe ! tu ne demandes de lui que son retour ! Enfant, l'amour et le bonheur sont de bien frêles plantes pour fleurir entre les ruines et sous un ciel noir de tempêtes ! Il faut, dans des jours tels que les nôtres, s'habituer à voir du même œil la mort et la vie, et ne pas prendre racine sur la terre !

Il se tut soudain, et son œil enflammé et sa respiration haletante démentirent ses paroles de résignation stoïque. Les pas des chevaux retentissaient dans le silence de la nuit du côté de la campagne ; le clairon sonna, et le pont-levis tomba sur ses lourdes chaînes. Bientôt on entendit bruire les armes et murmurer les voix des soldats dans les cours du palais ; les rideaux du *cubiculum* s'écartèrent, laissant voir un groupe de guerriers couverts de sueur et de poussière, et un jeune tribun militaire fit quelques pas vers le lit.

— Attalus, s'écria le malade, pâle d'attente et d'anxiété, Chlodowig est-il pris ? m'amènes-tu le roi des Saliens ?

Le sang monta au visage du jeune homme, et il pencha son front sur sa poitrine. — Brise mon épée et fais tomber ma tête, Syagrius, car je ne t'amène, au lieu du roi chevelu, qu'une jeune fille païenne pour servir ta fille Afrania, et cette fille franke est mon vainqueur plus que ma captive ; cette fille franke m'a arraché le roi Chlodowig.

Syagrius retomba sur son lit sans proférer un seul mot, et un sourire amer contracta ses lèvres. Digne fils du comte Œgidius, le dernier des grands hommes qu'ait produits l'empire romain, Syagrius, depuis vingt ans, protégeait les débris de la Gaule civilisée contre les flots envahisseurs de la Barbarie. Tandis que les conquérants barbares régnaient sur la Loire et sur le Rhône, sur le Rhin et sur l'Escaut, le comte Syagrius entretenait aux bords de l'Aisne un dernier foyer d'énergique résistance ; il travaillait d'une part à fomenter la discorde entre les Barbares pour les affaiblir mutuellement, de l'autre à réunir les citoyens de la Gaule contre l'étranger, et rêvait encore la reconstruction du grand empire. Mais ses pénibles succès l'épuisaient ; sa diplomatie cessait d'influencer les Barbares ; les Gaulois, frappés d'atonie, n'écoutaient plus sa voix, et il voyait surgir à l'horizon l'astre sanglan

d'un jeune chef germain qui effaçait déjà son étoile. Trop clairvoyant pour ne pas juger tout ce qu'il avait à craindre de Chlodowig, et menacé par lui d'une agression prochaine, il avait tenté de prévenir ce redoutable adversaire, et de le faire enlever par surprise au milieu des siens. Mais l'entreprise venait d'échouer!

Quand Syagrius releva la tête, il vit luire entre les casques des soldats les grands yeux bleus de la captive, fixés sur lui avec une expression de curiosité et de joie insultante, et il bondit avec colère sous ce regard qui semblait fouiller jusqu'au fond de la pensée.

— Que fait ici cette esclave? s'écria-t-il. Je saurai bien briser ton arrogance, ajouta-t-il en langue tudesque; je t'enverrai parmi les esclaves du fisc livrés aux plus vils travaux!

— Je n'ai pas peur de toi, *roi des Romains!* Les filles des Franks savent sortir d'esclavage quand elles le veulent. Qui sait mourir est toujours libre, et il y a place au Walhalla près de Freya, comme près d'Odin!

— Quelle race! murmura Syagrius. Vainqueurs, sans pitié; vaincus, sans peur!

Et de tristes pressentiments gonflèrent sa poitrine.

— Grâce pour elle, mon père, dit Afrania; elle est si belle et si fière! Permets que je la garde près de moi, sans l'employer à des œuvres serviles.

Syagrius fit un signe de consentement.

— Venez avec moi, jeune étrangère, dit Afrania; vous n'aurez à subir ici ni insultes, ni traitements indignes de votre courage.

— Merci, répondit Alboflède, je te le revaudrai.

Mais quelques heures à peine s'étaient écoulées, qu'on entendit mugir la trompe de corne des Franks au bout du pont de l'Aisne, puis à la porte du palais. Syagrius alla s'asseoir sur sa chaise curule dans la salle du prétoire, et l'on introduisit douze guerriers de haute taille aux étroits juste-au-corps, aux jambes nues, aux longues moustaches rousses, aux cheveux relevés et noués sur le sommet du crâne, et retombant sur les yeux comme une crinière de bête sauvage. A leur tête marchait un jeune homme qu'on reconnaissait, à la vaste chevelure flottant librement sur ses épaules, pour un fils de la race royale des Mérowingiens.

— Sighemar! s'écria Alboflède.

Le jeune chef fit un mouvement pour s'élancer vers elle; mais il s'arrêta brusquement, et l'interrogea d'un œil inquiet et sombre.

Elle soutint fièrement ce regard, et tendit la main au guerrier, comme pour dire: — Je suis encore digne de toi!

— C'est bien! dit Sighemar: nous n'aurons à combattre que pour la victoire, et non pour la vengeance! Roi des Romains, j'ai à te faire ouïr deux fois ma parole! Roi des Romains, en mon nom, au nom de mon frère Ragnaker, au nom de Chlodowig frère de cette femme, je t'offre rançon pour elle, et te requiers de fixer le prix de sa liberté. Roi des Romains, au nom du *Mall* (assemblée générale) des Franks, je te dénonce bataille dans quatorze jours, et te requiers de fixer le champ où les dieux décideront à qui restera cette terre.

Syagrius souleva et brandit son épée d'un bras amaigri et musculeux, et après un instant de silence:

— Reprends cette femme! je n'ai que faire de rançon! Dans quatorze jours, tout ce qui est vôtre sera mien, ou tout ce qui est à moi sera à vous. J'accepte la

bataille : le champ sera la plaine de Juviniacum (1) ; je vous attends sous quatorze jours aux bords de la rivière de l'Aigle (2).

III.

C'est la veille de la bataille.

Deux semaines se sont écoulées, durant lesquelles le comte Syagrius a envoyé ses messagers vers tous les points de l'horizon, pour demander secours aux cités de la Belgique, de l'Armorike et de la Senonie. On attend aujourd'hui les alliés, demain les ennemis !

L'aube lutte encore avec les brouillards du matin : les vertes collines, tapissées de pampres et couronnées d'élégantes habitations, se dessinent déjà sur un ciel pur ; mais le fond de la vallée d'Aisne est sombre encore, et la ligne blanche d'ondoyantes vapeurs qui serpente dans la plaine, indique seule le cours de la rivière. Les toits rougeâtres de la cité se dégagent lentement des brumes du fleuve, et commencent à briller entre les tours du château de Syagrius et les grands combles de la basilique des martyrs Crispinus et Crispinianus ; mais la ville et les champs dorment encore. On n'entend que le murmure des fontaines dans les rues, le pas mesuré des sentinelles sur les remparts et sous les portiques d'albâtre du château, et, au dehors, les premiers chants de l'alouette gauloise saluant le soleil, le bruissement des eaux de l'Aisne et de la Crise, mêlé au frémissement du vent à travers les épaisses feuillées des vallons où sourdrent et murmurent mille sources vives ; gracieuse et paisible scène, riant théâtre où les passions humaines vont jouer une solennelle et lugubre tragédie !

Trois figures apparaissent soudain sur la plate-forme de la plus haute tour du château : c'est Syagrius, qu'Attalus et Afrania suivent en silence. Les longues nuits sans sommeil ont marqué de leur empreinte les joues pâles d'Afrania, et l'œil ardent et tendre du jeune tribun cherche à rencontrer l'œil voilé de la jeune fille, sans ramener l'incarnat de la pudeur sur ce beau visage ni le sourire de l'espérance sur ces lèvres tremblantes. Attalus lui-même sent parfois comme une main froide se poser sur son cœur et en comprimer les battements ; son front s'assombrit comme s'il entendait son mauvais génie lui murmurer des paroles funèbres à l'oreille ; mais le sentiment de sa force et de son courage dissipe bientôt ces nuages d'un moment et rallume l'éclair de ses regards.

Syagrius, absorbé dans une préoccupation profonde, s'accoude sur un des créneaux de la tour et interroge avec anxiété les voies blanchâtres qui descendent des collines de l'horizon et sillonnent au loin la vallée de l'Aisne. Au-dessous de lui, la cité inondée de lumière s'éveille et se remplit de bruit et de mouvement : les fanfares perçantes des clairons s'élèvent des cours du château, et d'autres instruments d'airain répondent à ce signal du sein de la ville et des faubourgs ; les portes intérieures du château et de la *balistaria* (3) s'ouvrent bruyamment et vomissent dans les cours des flots de légionnaires qui s'alignent autour de leurs manipules ; d'autres cohortes de la même légion défilent dans le faubourg du Nord, le long des ar-

(1) Juvigny.
(2) *Aquila*, aujourd'hui l'Ailette.
(3) Fabrique des machines de jet appelées *balistes*.

cades de l'amphithéâtre; et l'arène, où dès longtemps ont cessé les jeux sanglants des gladiateurs, voit se réunir les légères *turmes* (escouades) des cavaliers de la légion, agile et vaillante troupe qui porte des lances rouges encore de son dernier combat contre les Franks. Dans la cité, près de l'oratoire chrétien qui a remplacé le temple d'Isis et Sérapis, s'assemble la milice soissonnaise. Par delà les remparts, dans le faubourg du Sud, les échos de la basilique et du cimetière où reposent les premiers chrétiens, se renvoient les éclats des trompettes et les hennissements des coursiers, et l'on entrevoit à travers les saules et les peupliers des bords de la Crise un torrent étincelant qui roule vers la ville; c'est l'invulnérable escadron des *clibanaires*, enveloppés de la tête aux pieds, hommes et chevaux, dans de flexibles caparaçons d'acier, comme des serpents dans leurs écailles resplendissantes.

Mais les rumeurs de la ville n'attirent pas l'attention de Syagrius, et ses yeux errent sans cesse de la chaussée de Reims à celle de Senlis, de la route de la Marne à la route de l'Oise. Trois de ces chemins poudroient, se meuvent et fourmillent de points tour à tour noirs et brillants, et l'on distingue successivement trois colonnes de troupes en marche, convergeant vers la cité.

— Voici les Lètes (1) bataves de *Noviomagus* (Noyon), dit Attalus en étendant le bras dans la direction du nord-ouest, et sans doute avec eux les débris du camp de Vermant.

— Comme ils sont nombreux! dit Afrania, dont le visage s'éclaircit un instant.

— Ils seront moins nombreux au champ de bataille, murmura Syagrius; ils n'ont pas voulu laisser derrière eux leurs familles en proie aux barbares : ne vois-tu pas qu'ils amènent femmes, enfants, bagages et troupeaux? Ceux-ci sont de même, ajouta-t-il, montrant une seconde troupe qui arrivait par la route de Senlis, ce sont les Lètes sylvanectes.

— Ici du moins pas de femmes ni de troupeaux, reprit Afrania, mais des soldats seulement! et elle se tournait vers le midi.

— Ce sont les milices des cantons soissonnais, répondit Attalus. Mais, grâce à Dieu, elles ne sont pas venues seules.

— En effet, répliqua Syagrius, les Tricassiens (2) sont fidèles au rendez-vous; mais la route de Reims demeure vide, et je ne vois rien à la suite des Lètes, du côté de l'Armorike!

La journée avance, et nul autre renfort n'apparaît à l'horizon, et l'anxiété du chef va croissant à mesure que se succèdent les heures. Partout ses messagers étaient repartis sans pouvoir obtenir de promesses positives; ils avaient laissé les évêques et les sénats des cités délibérant au milieu de l'agitation publique; les Tricassiens venaient d'apporter leur réponse; mais point de nouvelles du reste des provinces.

Et déjà le soleil avait parcouru plus de la moitié de sa course et déclinait vers l'occident : Syagrius cessa d'attendre.

— Voilà donc, dit-il, tout ce qui répond à l'appel du dernier défenseur des Gaules : les débris des camps impériaux de la Belgique et les milices de deux cités! Le reste du peuple se croise les bras et attend tranquillement l'esclavage; les évêques m'abandonnent; leur grand Remigius (3) a sans doute défendu de la part de Dieu

(1) Germains colonisés anciennement en Gaule par les empereurs à charge de service militaire.
(2) Peuple de la cité de Troie.
(3) Saint Remy, métropolitain de Reims.

aux Rémois de me porter secours, et emploie son génie à consommer saintement la perte de la Gaule ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! Nous irons chercher son arrêt ! Qu'on m'apporte mes armes et mon manteau de guerre. Attalus, faites sonner le départ !

— C'est à la mort que vous allez ! s'écria la fille du comte en embrassant avec angoisse les genoux de son père. Attendez les Franks derrière ces murailles ; leur fureur se brisera contre nos remparts, ou du moins nous mourrons tous ensemble.

— J'ai accepté le défi des barbares, répondit Syagrius d'une voix triste mais assurée. *Chlodowig* a ma parole ; c'est en plaine que je dois l'attendre, et, s'il faut tomber, nous tomberons en Romains, frappés à la poitrine.

Il releva sa fille, la pressa fortement contre son sein, et s'arracha de ses bras.

— Adieu ! dit-il.

— Adieu ! répéta le jeune tribun en saisissant d'une étreinte convulsive la main de la vierge ; mais cette main était glacée, et Afrania, défaillante, battit de son front le pavé de mosaïque, tandis que le père et l'amant s'éloignaient sur leurs chevaux de guerre.

La vingt-cinquième légion, infanterie et cavalerie, avait déjà franchi le pont de l'Aisne : Syagrius, Attalus et les chefs des divers corps de l'armée gallo-romaine, sortant du château par la porte la plus voisine de la rivière, se dirigèrent au galop vers le pont, qu'atteignaient en ce moment les premières centuries de la milice soissonnaise. Syagrius s'arrêta tout à coup, avec surprise, à l'aspect d'une nouvelle troupe qui s'avançait le long du fleuve. Ce n'étaient point des guerriers : ils étaient revêtus de longues robes blanches, au lieu de saies et de cuirasses ; une croix leur servait d'étendard, et précédait un vieillard qui soutenait sa marche avec un bâton recourbé, insigne de la suprématie religieuse des pasteurs chrétiens sur leur troupeau.

Les chefs descendirent de cheval : Syagrius, le front soucieux et sombre, fit quelques pas à la rencontre de l'évêque et de ses *clercs*, et, s'inclinant devant la croix :

— Évêque Principius, dit-il, tu viens sans doute bénir les armes de ceux qui

vont combattre les païens : grâces te soient rendues de ne m'avoir point abandonné comme ton frère Remigius, qui m'a dénié l'assistance de sa cité contre les adorateurs des faux dieux de la Germanie. Le Seigneur sera juge entre lui et moi!

— Remigius ne craint point le jugement de Dieu, répliqua le vieillard; car la vertu du Seigneur repose en lui, et ses actes sont selon Dieu; mais ta guerre n'est pas selon Dieu, Syagrius, c'est pourquoi je ne viens point bénir tes armes. Ne tente pas le ciel, Syagrius : sa volonté ne s'est-elle point assez dévoilée durant tout un siècle de misères? La volonté du ciel est que l'empire de ce monde, pour punir nos péchés, soit transféré aux races germaniques, et les Franks sont les instruments des desseins d'en-haut; les Franks seront préférés aux autres barbares, et ils entreront dans le sein de l'Église catholique, et ils détruiront l'hérésie des ariens. Syagrius, fais la paix avec Chlodowig!...

— J'en ai trop entendu, s'écria le comte d'une voix tremblante de courroux : retire-toi, évêque, et va prier pour le triomphe des idolâtres et la ruine des guerriers chrétiens, car je ne serai point le serviteur des rois barbares, et ne traînerai pas la pourpre consulaire de mes aïeux à la suite d'un sauvage chevelu!... A cheval, compagnons! c'est sur le champ de victoire que nous ferons mentir les faux prophètes.

— J'ai dit ce que je devais dire, répartit le vieillard; je vais prier pour ton âme, car mes prières ne pourraient rien pour ta victoire.

Une agitation extrême se manifesta dans les rangs de la milice quand l'évêque et ses clercs reprirent le chemin de la basilique, et le sénateur qui commandait les citoyens armés s'élança brusquement d'entre les tribuns et les préfets qui environnaient Syagrius.

— Où allez-vous, Aurélianus? s'écria le comte.

— Je ne combattrai point contre la volonté de Dieu, répondit le sénateur. Rentrez dans vos foyers, citoyens, et laissez ceux qui se veulent perdre courir à leur perte.

— Traître, ce n'est pas Dieu, c'est la mort que tu crains. Suivez-moi, citoyens, à la victoire ou à la mort!

Il y eut un instant de frémissement et d'hésitation terrible dans la milice; mais ce ne fut qu'un instant; quelques hommes sortirent des centuries et suivirent Aurélianus; les autres serrèrent leurs rangs, jetèrent leurs piques sur leurs épaules et se mirent en marche.

Un éclair de joie illumina la face de Syagrius, lorsqu'en débouchant sur l'autre rive de l'Aisne, à la tête des miliciens, il s'entendit saluer par les acclamations retentissantes des vieux soldats de la vingt-cinquième légion et des redoutables clibanaires.

— En avant! dit-il.

IV.

L'armée gallo-romaine a passé la nuit dans la haute plaine qui s'étend entre le *fisc impérial* (1) de Juviniacum et le vallon marécageux de la rivière de l'Aigle; et,

(1) Propriété du domaine public.

en face d'elle, durant la seconde veille, se sont allumés les feux des Franks sur la montagne de Codiciscum (1); mais ces feux qui s'éteignent avec l'étoile du matin n'ont embrassé qu'un médiocre espace dans leur menaçant demi-cercle. Toute la race franke n'est point réunie sous la bannière du roi des Saliens, et Syagrius a reçu cette nuit la nouvelle que les tribus du Rhin et de la Morinie (2) n'ont point accédé au ban de guerre de Chlodowig et de Ragnaker : chez les barbares aussi l'on attend la victoire pour donner aide au vainqueur! Les armes seront donc égales!

L'approche du péril a rendu la santé du corps et la sérénité de l'esprit au général romain. Il sent son âme légère sous la pesante armure qui charge sa poitrine; son sang se précipite dans ses veines comme au jour de son premier combat, et ses regards électrisent autour de lui toutes les âmes, tandis qu'il parcourt le front de ses cohortes et dispose son ordre de bataille. Déjà la troupe légère des frondeurs et des archers s'est éparpillée sur les pentes des coteaux et à l'entrée du marais de l'Aigle; derrière eux se déploient deux lignes d'infanterie hérissées de piques et de javelots; à la première sont les milices gauloises et les Lètes, ces Germains de race qu'enveloppa la civilisation, et que la civilisation expirante va peut-être bientôt rendre à leur barbarie native; la seconde ligne est formée de la vingt-cinquième légion, dès longtemps cantonnée dans le Soissonnais, noble débris des armées d'Aëtius, de Majorien et d'Ægidius, qui garde encore la tradition de la discipline antique et le sévère aspect des vieilles cohortes romaines. Elle se repose sur ses piques, flanquée par son *aile* de cavaliers aux longues javelines, aux casques et aux cuirasses d'airain : l'aigrette rouge d'Attalus brille en tête de ce vaillant escadron.

Enfin, à quelque distance en arrière, sur le sommet du plateau, s'étendent, ainsi qu'un mur flamboyant, les clibanaires aux tiares de fer, aux corps de fer, aux chevaux de fer, guerriers dont les étranges harnais, empruntés par les Romains à l'Orient et à la Perse, se fabriquent dans la cité même de Soissons. C'est parmi cette réserve faible par le nombre, formidable par les armes et le courage, que Syagrius a choisi son poste, car là, plus encore que dans la vieille légion, reposent son espoir et sa ressource suprême.

Tout à coup Syagrius tressaillit au grand cri poussé par les archers et les frondeurs : à ce cri répondit du fond du marais une immense et rauque clameur, pareille au mugissement de milliers de hérons à voix de taureau (3).

Les Franks étaient descendus comme une trombe dans la vallée de l'Aigle, et se ruaient vers la petite rivière qui les séparait de leurs ennemis : ce fut un terrible spectacle que de voir cette masse rugissante de têtes fauves aux crins flottants, cette foule de colosses nus jusqu'à la ceinture s'avancer sous une tempête de pierres et de flèches, en faisant tournoyer leurs vastes boucliers et leurs doubles haches. Ils bondissaient tels que des loups à travers les roseaux et les oseraies, et sautaient de fondrière en fondrière à l'aide de leurs longs dards recourbés (*hang*), avec une assurance et une agilité surhumaines : le faible obstacle du marais et du ruisseau ne pouvait arrêter ces fils de l'Océan, habitués à se jouer parmi les flots et les grèves mouvantes de la Belgique et de la Batavie. Bientôt l'élite des barbares atteignit le

(1) Où s'éleva depuis le fameux château de Coucy.
(2) Partie de l'Artois, Flandre et Picardie maritimes.
(3) Ou *butors*.

terrain solide de l'autre rive : les gens de trait n'attendirent pas de pied ferme ces redoutables assaillants et disparurent derrière la ligne des milices et des Lètes, qui s'ébranlèrent, piques basses, envoyant devant eux une grêle de *piles* (grands javelots romains).

Les Franks s'élancent tête baissée, élevant d'une main leurs boucliers, de l'autre leurs haches et leurs dards : à dix pas de la ligne romaine, ils jettent, toujours courant, leurs dards qui fendent l'air, sifflent, s'enfoncent dans les boucliers des Gallo-Romains, et y restent suspendus par leur pointe acérée et par leur double crochet de fer. Les Franks arrivent aussi vite que les dards mêmes, tombent d'un dernier bond sur la hampe des dards, qu'ils pressent du pied ; le poids de leurs corps entraîne à la fois leur dard et le bouclier ennemi, et, de leur lourde hache, ils fendent la poitrine désarmée des Gallo-Romains.

Le premier rang était tombé : les autres reculèrent en désarroi ; mais déjà les Franks avaient sur leurs épaules les têtes des chevaux romains : Attalus fondait sur eux avec la cavalerie de la vingt-cinquième légion. Cette charge impétueuse, secondée par la pente du terrain, enfonça les barbares, et, d'une impulsion irrésistible, les rejeta jusque dans le marais, sur le gros de leurs compagnons qui achevaient de traverser la rivière. Toute cette multitude, qui avait déjà laissé bien des morts sur la rive et parmi les grandes herbes, flotta et oscilla sur elle-même, et, parmi les Romains, s'élevèrent des cris de victoire. Ils furent étouffés à l'instant par une rumeur qui éclata sur un des flancs de l'armée : un corps de Franks venait de prendre en écharpe la première ligne encore troublée du choc qu'elle avait essuyé : c'était le jeune Sighemar, qui, avec tous les cavaliers des deux tribus frankes portant des fantassins en croupe, avait passé la rivière beaucoup plus haut et tourné les Romains. A cette agression inopinée, soit panique, soit trahison, les Lètes se débandèrent et se rejetèrent sur les milices de Soissons et de Troyes, dans les rangs desquelles ils portèrent le désordre. En un moment, toute la première ligne fut rompue, et le gros des Franks, rappelé à l'attaque par la voix tonnante de Chlodowig, déborda de nouveau en deçà de la rivière, malgré les efforts de l'escadron d'Attalus.

Les clibanaires froissèrent leurs larges épées et relevèrent les brides de leurs chevaux.

Syagrius hésita...

— Pas encore, s'écria-t-il. La vingt-cinquième, en avant, mes braves vétérans !

La légion s'était mise en mouvement d'elle-même. Chlodowig et les siens s'étaient arrêtés. Cette masse désordonnée se resserrant et s'alignant tout à coup en un ordre régulier et bizarre, figura comme un triangle ou plutôt un coin gigantesque dont la pointe était tournée vers les Romains. Cette pointe était formée par les deux rois franks et leurs *fidèles*, les hommes d'élite des deux tribus, et sur elle pesaient le reste des guerriers déployés en lignes divergentes. Ce coin, capable d'ouvrir et de fendre la plus puissante armée, se précipita sur la vingt-cinquième. La légion s'ouvrit devant la manœuvre prévue des Franks, et se replia aussitôt sur les deux flancs des ennemis. Syagrius, haletant, se dressa sur son cheval, dévorant de ses regards le champ de bataille : c'était le moment pour les gens de trait d'accourir à l'aide et d'accabler les Franks sous une pluie de fer ; mais les gens de trait avaient fui pêle-mêle avec les Lètes ; les milices se battaient à la débandade contre des essaims de barbares, et les cavaliers d'Attalus étaient aux prises avec ceux de

Sighemar. La légion, séparée en deux ailes par sa propre manœuvre, ne pouvait, à elle seule, serrer les ennemis entre des tenailles; elle était, au contraire, de plus en plus violemment écartée et disjointe par l'effort des Franks, bien supérieurs en nombre. La confusion croissait.

Syagrius tira son glaive du fourreau.

— A nous, maintenant! s'écria-t-il les lèvres pâles et les yeux flamboyants.

Il jetait sa dernière chance au destin.

V.

Les clibanaires partirent rapides comme la tempête; furieux et aveugles comme elle, ils renversèrent et broyèrent sous les pieds de leurs chevaux les combattants épars qui se trouvèrent à leur rencontre, passant sur le ventre aux amis comme aux ennemis, pour joindre le triangle des Franks, dont la pointe s'était dilatée en un large front, pendant que les lignes latérales repoussaient à droite et à gauche les cohortes de la légion.

Les *hommes d'acier* heurtèrent le front du bataillon frank avec un bruit de tonnerre et le traversèrent d'outre en outre d'un seul élan. Des hurlements lamentables éclatèrent dans les rangs des barbares : on avait vu tomber à la fois la bannière aux abeilles d'or et le casque aux ailes d'aigle du roi Chlodowig; mais le cri bien connu : « Mérowig! Mérowig! où sont les vaillants? » domina soudain le fracas de la bataille, et la bannière et le casque se relevèrent au-dessus des plus hautes têtes. Les clibanaires avaient fait volte-face, et, revenant sur leurs pas, ils percèrent d'un second choc les rangs ennemis : trois fois ils renouvelèrent cette terrible charge; deux fois ils se firent jour à travers les Franks, et marchèrent sur un chemin de cadavres; mais, à deux reprises, la trouée sanglante se referma derrière eux, et, à la troisième charge, en passant sur les vivants, sur les mourants et sur les morts, leurs rangs se rompirent, et ils ne purent plus se dégager d'entre les barbares.

La bataille dès lors ne fut qu'une effroyable mêlée où s'entreheurtaient la pique du légionnaire s'enfonçant dans la poitrine du Frank, la hache du barbare brisant les têtes romaines, l'épée du cavalier tombant sur le crâne du fantassin, le *hang* recourbé accrochant et abattant le cavalier avec ses ongles de fer : chaos meurtrier d'où avait disparu tout ce qui distingue les combats des hommes de ceux des bêtes féroces, où la discipline et l'intelligence n'étaient plus rien, où la force et la rage individuelles étaient tout; immense tourbillon d'hommes et de chevaux tournoyant dans des flots de poussière sillonnés d'éclairs et de rugissements sauvages.

Et de ce tourbillon s'échappaient par intervalles des chevaux effarés qui n'avaient plus de maîtres, ou des hommes qui sortaient de la bataille pour aller mourir; car personne ne fuyait encore de part ni d'autre...

Ce moment arriva.

Du sein de la mêlée s'élancèrent un petit nombre de cavaliers, les uns la tête nue, les autres le bras désarmé, tous couverts de poudre et de sang : ils parurent hésiter un instant; puis, pressant du talon leurs coursiers harassés, ils se dispersèrent dans la plaine.

C'était le reste de l'escadron des clibanaires.

Alors monta vers le ciel un épouvantable cri de fureur, de désespoir et d'agonie, le cri de mort d'une armée entière. Tout était perdu, mais la lutte ne cessa pas avec l'espoir du triomphe ; tout ce qui pouvait fuir parmi les cavaliers avait fui, mais l'infanterie de la vingt-cinquième ne cessa de frapper que lorsqu'il n'y eut plus un bras capable de soulever une pique ou un glaive. Ainsi finit la dernière légion romaine des Gaules.

Un seul cavalier combattit jusqu'à la fin avec une des cohortes de la vingt-cinquième. Quand il se vit seul, il poussa son puissant coursier de Bétique au travers d'une douzaine de Franks qui l'assaillaient, renversa trois d'entre eux du choc, et ne s'arrêta qu'à quelque cent pas ; puis il se retourna vers le champ de bataille, comme s'il eût pu attendre encore quelque chose de ce suprême regard ; il vit la moitié de l'armée romaine gisante sur le champ du carnage, et l'autre éparse et fugitive dans la plaine. Il ôta le casque d'or qui protégeait son front cicatrisé, jeta loin de lui son glaive ébréché et sanglant, et tourna la tête de son cheval vers la masse la plus épaisse des Franks.

— Syagrius! s'écria une voix expirante presque sous les pieds du cheval du guerrier.

C'était Attalus, étendu là dans les flots de son sang et du sang des barbares.

— Syagrius, répéta le tribun, pense à ta fille.

Et sa vie s'exhala dans cette dernière parole.

Une affreuse angoisse contracta le visage du malheureux chef ; car il avait soif de la mort. Une force surhumaine semblait l'appeler sous les haches des vainqueurs. Il triompha de lui-même et eut le courage de fuir ; il reprit seul cette route qu'il avait suivie la veille à la tête de quinze mille guerriers!

Le jour tombait quand Syagrius repassa le pont de l'Aisne et pénétra dans la cité par une poterne encombrée de fuyards. Une lugubre rumeur remplissait la ville : les voix gémissantes des mères redemandant leurs fils, des femmes redemandant leurs époux, se mêlaient à la sourde psalmodie des clercs récitant les prières des morts. L'évêque et son clergé, rangés sur le rempart autour de la croix, attendaient les barbares pour s'interposer entre eux et le peuple vaincu.

Au moment où Syagrius passa au pied du mur intérieur, il aperçut, sur le haut du rempart, Aurélianus, ce sénateur qui l'avait abandonné la veille : Aurélianus ordonnait aux gardiens de la porte de baisser le pont-levis, et pressait l'évêque d'aller au devant de Chlodowig.

Une grande et triste voix couvrit celle du sénateur :

— Citoyens, Syagrius a seul le droit de vous délier de vos serments prêtés à Syagrius : il vous en délie!... Citoyens! ouvrez vos portes et soumettez-vous à Chlodowig!..... Et toi, évêque, obtiens du moins la vie de ce Dieu qui m'a refusé leur liberté!

Un long gémissement répondit à ces paroles : le peuple avait reconnu son malheureux chef, et lui ouvrait passage vers le château avec le respect instinctif de la douleur pour une douleur plus profonde et plus auguste.

Au moment où Syagrius entrait dans la cour du château, une figure plus pâle que les statues d'albâtre qui peuplaient les portiques s'élança au devant du chef.

— Mon père! s'écria la vierge en se jetant dans les bras de Syagrius ; puis elle recula saisie d'horreur en voyant, à la clarté des torches que portaient ses femmes, ses épaules et son sein teints de sang.

— Vous êtes blessé..... blessé à mort!

— Non; le ciel ne m'a pas été si favorable!

Elle jeta derrière le comte un rapide regard.

— Seul! murmura-t-elle d'un accent faible et presque indistinct, mais si pénétrant que Syagrius en tressaillit jusqu'au fond de l'âme.

Le comte ne répondit pas.

Il y eut un moment d'affreux silence.

— Je vous avais fait hier mes adieux à tous deux! reprit-elle.

— Viens! s'écria Syagrius; nous n'avons pas un instant à perdre : dans une heure, les barbares seront devant ces murs... Viens!

— Où aller?... à quoi bon?... n'est-on pas bien ici pour mourir?

— Non; car ici l'on mourrait sans vengeance!

Afrania obéit avec indifférence : la vengeance ne pouvait rappeler les morts du tombeau! Elle suivit son père, et monta sur la blanche cavale de Numidie qui, dans des jours plus heureux, promenait la jeune vierge sur les bords fleuris de l'Aisne et de la Marne. Syagrius choisit dans son haras le plus vigoureux de ses coursiers; il prit un glaive espagnol et une simple armure, et sortit de ce palais qui avait été la dernière citadelle de la civilisation. Quand les pas des chevaux résonnèrent sur le pont-levis, l'écho des murs romains renvoya au général vaincu comme un funèbre adieu.

Syagrius et sa fille ne s'engagèrent pas sur la grande route impériale : ils lancèrent leurs chevaux à travers champs vers le midi, pour gagner les forêts et rejoindre plus loin la chaussée de Senlis : la nuit était sombre et pas une étoile ne guidait leur course. Après avoir franchi au galop plusieurs milles de terrain accidenté, boisé, élevé et marécageux tour à tour, ils entrevirent à peu de distance quelque chose qui blanchissait dans les ténèbres; ce ne pouvait être encore la chaussée de Senlis; ils retombaient sur le grand chemin de l'ouest qu'ils avaient voulu éviter.

Avant qu'ils eussent repris une autre direction, à droite, à gauche, en avant, en arrière, se firent entendre des pas d'hommes et de chevaux. Syagrius saisit la bride de la cavale d'Afrania, pour entraîner les deux coursiers d'un vol égal à travers tous les obstacles, espérant encore en leur incomparable vitesse. Une clameur retentissante et des menaces proférées en langue tudesque lui apprirent qu'il était au milieu des Franks : les barbares venaient de traverser l'Aisne au-dessous de Soissons. Les deux chevaux s'étaient élancés ventre à terre; mais la cavale d'Afrania se heurta violemment contre une souche; la bride, rompue, échappa aux mains de Syagrius; la cavale s'abattit, et le bruit sourd d'une chute violente glaça l'âme du malheureux père. Il sauta à bas de son cheval et courut vers Afrania : la jeune fille, jetée sur des touffes d'herbes épaisses, n'était qu'étourdie de la commotion; mais elle n'eut pas le temps de reprendre ses sens; une foule de Franks se ruèrent comme des animaux de proie sur les deux fugitifs. Syagrius plongea son épée dans le cœur du premier assaillant, et, au même instant, sans pouvoir retirer son fer ni frapper un second coup, il fut renversé, terrassé, foulé sous les pieds de vingt barbares qui se poussaient et se précipitaient impétueusement les uns sur les autres. Un cri perçant, le cri d'Afrania saisie par les Franks, était entré comme une pointe d'acier dans le cœur de Syagrius; ce fut un effroyable moment : la pensée du sort qu'allait subir sa fille lui rendait horrible cette mort que, seul, il eût bénie.

Tout à coup, une impérieuse voix de femme prononça et répéta avec impatience quelques mots en langue franke : les haches levées sur la tête de Syagrius s'abaissèrent; le comte fut relevé et traîné devant une grande et svelte figure qu'il ne distinguait pas d'abord dans l'ombre; un des Franks, arrachant des branchages secs, en fit jaillir des étincelles par un frottement violent, et porta les rameaux embrâsés au visage des deux fugitifs. Les prisonniers et la guerrière se reconnurent tous trois à l'instant. Le front de Syagrius s'éclaircit.

— Alboflède, dit-il, tu as été ma captive, et je t'ai rendue libre et pure aux tiens. Ma fille est captive à son tour. La loi des Franks, qui ordonne de venger les outrages, ordonne-t-elle aussi de reconnaître les bienfaits? Je te demande l'honneur et la liberté pour ma fille.

— Et pour toi?

— Rien pour moi! Livre-moi à ton frère!

— Ce n'est pas ta fille qui m'a renvoyée libre et pure aux miens, comme tu dis. Qu'on leur rende leurs chevaux! M'entendez-vous? C'est mon ordre : c'est l'ordre de Sighemar!

— Les chevaux et les captifs sont notre bien, murmurèrent les Franks.

— Sighemar vous dédommagera sur sa part du butin de Soissons. Obéissez! La voix des filles guerrières de Mérowig est chère aux dieux! Malheur à qui méprise la parole des prêtresses de Fréyx! Fille de Rome, je t'avais dit que je te le revaudrais.

Afrania pressa silencieusement la main de la noble barbare, et les deux fugitifs,

remontant sur leurs coursiers, furent bientôt hors de la portée de leurs ennemis, qui s'étaient remis en marche dans une direction opposée.

Quelques moments après, un cavalier gigantesque rejoignit au galop la troupe d'Alboflède et de Sighemar.

— Syagrius! s'écria-t-il; Syagrius m'appartient! Où est-il? est-il prisonnier?— Il ne l'est plus, répondit Alboflède. — Qui l'a délivré? — Moi, Chlodowig! reprit la guerrière. — Insensée, qu'as-tu fait? — J'ai fait pour lui ce qu'il avait fait pour moi!

VI.

Le jeune roi des Wisigoths, l'héritier teuton du pouvoir romain sur les vastes contrées qui s'étendent entre la Loire et les colonnes d'Hercule, Alarik, fils d'Ewarik, siége sur son trône royal dans le prétoire du palais de Toulouse, entre ses comtes goths, ses évêques ariens et ses jurisconsultes gallo-romains : c'est l'heure où le monarque du Sud donne audience à ses sujets, à ses tributaires et à ses alliés.

Les larges voiles de pourpre qui ferment l'estrade royale s'écartent, et laissent voir la foule bourdonnante dans les barrières du prétoire. Là se confondent la tunique de peau du Goth et la toge de laine du Romain, le sayon bariolé du Breton et la blanche robe de l'homme d'église; les rudes aspirations germaniques croisent les sonores accentuations latines; la rapide parole de Wascon se heurte aux vocables gutturaux échappés de la gorge de Kymry : chaos bizarre de tous les costumes et de toutes les langues, où tous se mêlent sans s'unir, et d'où l'égalité est absente, car les guerriers goths fendent rudement la presse pour se placer devant les Gallo-Romains, et les prêtres catholiques, baissant leurs fronts sourcilleux, cèdent le pas en frémissant aux prêtres de l'arianisme.

Tous, les uns après les autres, défilent entre les *spathaires* (1) de la garde d'Alarik, et, s'agenouillant devant le roi, lui présentent leurs dons, leurs requêtes ou leurs plaintes; mais la fatigue et l'ennui se trahissent fréquemment sur la physionomie distraite d'Alarik, et son attention ne se révèle guère que lorsqu'un receveur du fisc ou un solliciteur dépose à ses pieds quelque lingot d'or, quelque riche joyau ou quelque arme précieuse.

Le regard vague du monarque s'anima tout à coup, et il se retourna vers un dignitaire vêtu à la romaine, qui se tenait debout derrière le trône, lui désignant deux personnages appuyés sur la barrière du prétoire, et que la foule, en s'entr'ouvrant, avait un moment découverts à l'œil du prince.

C'étaient un homme d'âge mûr, à l'œil triste et fier, au visage imposant et sombre, et une belle et pâle jeune fille. Leurs simples vêtements, et la cuirasse de lames d'acier qui couvrait la poitrine de cet homme, étaient ternis par la poussière d'un long voyage.

Le *comte de la chambre* (2), à qui s'était adressé Alarik, s'inclina avec un geste négatif, comme pour répondre que ces étrangers lui étaient inconnus.

(1) Soldats armés de grandes épées (*spathæ*).
(2) Grand chambellan.

LE DERNIER DES ROMAINS

C. Fanteuil pinxit — Willaeys Sculp.t

Que me demandes tu ? Asile

Alarik fit un signe, et le commandant des spathaires, écartant brusquement l'assistance, ordonna aux deux étrangers d'approcher.

L'inconnu s'avança d'un pas assuré, tenant par la main la jeune fille, dont les yeux fixés en terre ne se relevèrent pas, et dont les beaux traits demeurèrent immobiles comme ceux d'une statue de marbre.

Quand il fut au bord de l'estrade, il fléchit le genou, tira de dessous son manteau une petite cassette d'ivoire, et la posa tout ouverte aux pieds d'Alarik : le roi des Goths plongea un regard surpris et avide ; ce coffre était rempli de pierreries d'une valeur inestimable.

— Mais c'est le trésor d'un roi, que tu me donnes là, s'écria-t-il ; tu attends donc de moi une bien grande faveur ? Que me demandes-tu ?

— Asile.

— Asile ?... tu as donc commis un bien grand crime ?... Mais c'est dans les églises, qu'on donne asile aux criminels ; ici, on les juge !

— Je ne suis pas criminel, et tu n'es pas mon juge ! et ce n'est pas contre tes juges que je te demande asile.

— Et qui donc es-tu ?

L'étranger releva son large front qui semblait avoir été sillonné par la foudre, et regarda le roi face à face.

— J'étais hier ton égal ; aujourd'hui, je suis moins que le dernier de tes *fidèles ;* Je suis Afranius Syagrius !

— Syagrius ! s'écrièrent Alarik et les hommes de son conseil. — L'ennemi des Goths !

— Non, l'ennemi des Franks ! Syagrius, naguère comte d'une cité aujourd'hui captive, et chef d'une armée aujourd'hui détruite ! Syagrius, vaincu et dépossédé par les Franks, qui marchent à la possession de la Gaule entière, et qui viendront sur la Loire comme ils sont venus sur l'Aisne.

Autour du roi, et dans la salle du prétoire, comtes et sénateurs, gardes et peuple, l'assemblée s'agitait et grondait comme une mer orageuse ; de longs murmures, des clameurs bruyantes, mille interjections diverses s'entre-croisaient de toutes parts ; les soldats goths poussaient des cris de colère, et, sur le visage de maint sujet et de maint tributaire des Goths, se lisait une joie mal déguisée à l'annonce du péril qui menaçait les maîtres du Midi.

— Alarik, reprit le comte Syagrius, la Gaule doit être aux Goths ou aux Franks, puisqu'elle ne peut plus être à Rome. Mieux vaut pour elle obéir à la race de Balthe qu'à celle de Mérowig ! Alarik, veux-tu de moi pour un de tes *fidèles ?*

Le jeune roi garda quelques instants un silence d'étonnement et d'indécision.

— Je t'accorde asile, répliqua-t-il enfin ; je te donne, pour toi et ta fille, une de mes royales *villas* de la Garonne, et te reçois entre les comtes de mon palais.

VII.

Syagrius, délivré par Alboflède des mains des Franks, avait gagné Senlis et Paris, et s'était dirigé à grandes journées de la Seine vers la Loire, sans tenter

d'inutiles efforts pour tirer les cités gallo-romaines de la stupeur où les avait plongées la nouvelle de la bataille de Soissons ; il savait trop qu'il n'obtiendrait rien, après sa défaite, de ceux qui l'avaient abandonné alors qu'il pouvait vaincre. Deux nations teutoniques occupaient l'est et le midi de la Gaule. Les Burgondes, qui régnaient sur la Saône, sur le Rhône et dans les vallons des Alpes gauloises, étaient une race grossière et sans gloire; les Wisigoths, si funestes à l'empire, étaient pourtant, entre les Barbares, les moins éloignés de la civilisation romaine; les cités gauloises conservaient, sous la monarchie gothique, leurs usages et leurs institutions, et la cour de Toulouse offrait comme une image affaiblie et lointaine de la cour de Byzance.

C'était donc chez les Wisigoths que Syagrius s'était décidé à chercher un refuge, afin d'armer Alarik contre les Franks, but patent sous lequel se cachait un vague espoir de restauration romaine dont le roi goth fût devenu l'instrument. La fortune parut d'abord sourire aux desseins du comte et lui livrer la faveur d'Alarik. Il se crut arrivé au moment de dominer l'esprit du roi et de disposer des forces de la nation gothique ; mais de tristes réalités l'arrachèrent bientôt à ses illusions. Il se sentit environné d'un dédale d'intrigues qui paralysaient tous ses mouvements et tous ses efforts; il était trop civilisé, trop Romain pour les Wisigoths, trop austère pour les Gallo-Romains corrompus et dégénérés qui rampaient autour d'Alarik; tous les égoïsmes, toutes les médiocrités de cette cour qui n'était plus *Barbare* et n'était pas *Romaine*, se coalisèrent contre lui; les Goths le haïssaient, les *Romains* le jalousaient, et beaucoup de ces derniers, par haine contre l'hérésie arienne de leurs dominateurs, faisaient des vœux secrets en faveur des Franks.

Alarik, âme sans élévation, esprit sans activité, flottait au gré de mille vents contraires; les Burgondes, cessant de craindre ce faible successeur du grand conquérant Éwarik, ravageaient impunément ses frontières; il redoutait les Franks, et n'osait aller au-devant du péril pour l'étouffer en germe; l'instinct héroïque de ses aïeux était étouffé chez lui sous les jouissances matérielles d'une civilisation dont il n'avait compris que le luxe et les voluptés. La beauté de la fille de Syagrius avait plus ému ses sens, que tous les plans politiques de l'homme qui voulait le faire roi des Gaules n'avaient touché son intelligence.

Un matin, en l'absence de son père, Afrania se promenait seule sous les oliviers de la *villa* qu'ils habitaient au bord du fleuve, non loin des portes de la cité royale. Le ciel ardent s'étendait sur sa tête, les plaines poudreuses de la Narbonnaise sous ses pieds, et les rayons du soleil traversaient comme des flèches de feu le grêle feuillage des pâles oliviers; mais la pensée de la jeune fille s'envolait vers le ciel voilé et les verts ombrages de la Belgique, et son sein se gonflait au souvenir d'un bonheur à jamais perdu : elle ne demandait plus aux hommes que l'oubli et le repos, le repos de la tombe, et ne pouvait pas même l'obtenir, poursuivie qu'elle était par d'importunes admirations et de dangereux hommages.

Elle s'arrêta soudain à l'entrée d'un bois qui descendait de la *villa* jusqu'au lit de la Garonne, et fit un geste de répugnance et d'ennui à l'aspect d'un homme vêtu à la romaine, qui s'avançait en la saluant profondément.

C'était le sénateur narbonnais Secundus, *comte de la chambre* et favori d'Alarik. Il aborda la fille de Syagrius avec ces compliments pleins d'afféterie et ces fadeurs mythologiques dont les beaux esprits de ce siècle de décadence littéraire étaient si

prodigues; mais il n'obtint pas même un sourire pour prix de sa galante érudition et de ses comparaisons virgiliennes.

— Pourquoi, s'écria-t-il enfin, pourquoi les lis de ce gracieux visage demeurent-ils toujours sans mélange de roses? Pourquoi toujours regretter ainsi le climat moins brillant du Nord? La belle Afrania retrouvera en ces lieux plus qu'elle n'a perdu aux rives de l'Aisne, et des jours meilleurs luiront pour elle!...

— Au ciel peut-être, répondit-elle, mais pas sur la terre!

— La terre et le ciel adorent également la beauté, reprit Secundus. Les dieux autrefois descendaient du ciel pour consoler la beauté malheureuse. L'Olympe est désert aujourd'hui, et n'envoie plus ses habitants sur notre globe; mais les rois, ces dieux terrestres, à l'exemple des célestes divinités, aiment à déposer aux pieds de Vénus le fardeau de leur majesté. Le puissant Alarik aime, et, comme un amant vulgaire, il attend avec une crainte anxieuse la sentence de la femme aimée.

— Le roi Alarik, répliqua-t-elle d'une voix indifférente et calme, n'a-t-il pas le cœur et la main de la reine Théodogothe, la fille du roi des Goths orientaux?

— La politique, non l'amour forma ce lien: le roi Alarik n'a point donné son cœur et son anneau à la fille du roi Théodorik: son cœur est à une autre. Il ne siége point en ce moment sur son trône d'or auprès de Théodogothe; il erre dans les bois sous les vêtements d'un simple chasseur, n'attendant qu'un signal, qu'une parole qui réjouisse son âme, pour voler auprès de la beauté qu'il aime, et celle qu'il aime, c'est vous!

— Comte Secundus, répondit Afrania après un instant de silence, vous jouez un noble personnage. Il paraît que les descendants des races sénatoriales remplissent ici les fonctions des esclaves entremetteurs de nos vieilles comédies! Sont-ce là les usages de la cour des rois barbares?

Secundus tressaillit, et une expression de colère et de crainte remplaça son sourire obséquieux et faux.

— Plus bas, plus bas, dit-il vivement en jetant un regard inquiet derrière lui, et Afrania vit s'agiter dans le bois les branchages des amandiers.

Elle éleva la voix avec force.

— Dites à celui qui vous envoie que l'hospitalité est sainte, et que les filles de mon sang ne peuvent être les femmes (1) des Goths.

— Ni les femmes ni les concubines des Goths, soit; mais la plus noble se peut honorer d'être la maîtresse (2) du roi des Goths!

— Qu'Alarick porte donc cet honneur à celles qui s'honorent d'être les esclaves des rois!

— Tu parles en vestale de la cité des Brutus!

— Et toi, en affranchi du palais des Néron!

— N'as-tu pas de meilleures paroles à envoyer au seigneur roi?

— J'ai dit ce que j'avais à dire.

— Prends garde: l'amour offensé devient haine, et la haine des rois ne connaît pas plus d'obstacle que le tonnerre.

(1) Une loi des empereurs, maintenue par les rois Goths, interdisait les mariages entre *Romains* et Barbares.

(2) *Domina.*

— Tu mesures Alarik à la bassesse de ton âme! il ne trahira pas son devoir d'hôte et de souverain.

— Il a droit de venger sa majesté méprisée, et il la vengera. Tremble pour toi, tremble pour ton père! N'immole pas ses espérances et sa vie à ton orgueil!

— Mon père et moi n'avons gardé d'autres biens que la vie et l'honneur de notre race: nous perdrons l'une et l'autre.

— Adieu donc, et malheur à toi, puisque tu réponds au bienfait par l'outrage!

Il partit, et Afrania entendit bientôt les pas de deux chevaux qui s'éloignaient à travers le bois.

La fille de Syagrius attendit son père avec angoisse pendant le reste du jour, pour lui révéler leurs nouveaux périls : elle prépara tout afin de partir la nuit même, et de fuir chez les Burgondes ; mais Syagrius, qui était en voyage, n'arriva pas le soir ainsi qu'elle l'espérait, et le lendemain matin elle reçut une lettre par laquelle son père la prévenait qu'il avait rencontré sur la route un messager du roi, et se rendait directement au palais, où il était mandé. Une vive agitation régnait dans le pays ; les Burgondes avaient passé le Rhône et saccagé plusieurs villes de la province narbonnaise ; on parlait aussi de menaces faites par les Franks, et des événements graves semblaient imminents.

Peu de moments après, Afrania vit un nuage de poussière s'élever sur le chemin de Toulouse, et un détachement de spathaires de la garde du roi, Secundus en tête, entra au galop dans les jardins de la *villa*. La jeune fille tressaillit, et un sourire amer contracta ses lèvres ; elle glissa dans son sein des tablettes élégantes qui cachaient sous l'ivoire et la nacre l'acier aigu d'un stylet, comme fut caché sous des fleurs l'aspic de Cléopâtre ; puis elle franchit le seuil, et s'avança d'elle-même au devant des satellites.

Secundus s'arrêta, surpris et presque troublé de ce calme superbe, et ne soutint pas le regard de la vierge.

— J'ai ordre, murmura-t-il, de vous conduire au palais, où se trouve déjà votre père.

Elle ne daigna pas répondre, et monta en silence dans un chariot couvert qui reprit la route de la cité sous l'escorte des gardes. Ses conducteurs la firent entrer au palais par une porte latérale, et la laissèrent dans une pièce écartée où se trouvaient deux femmes esclaves. Elle respira en se voyant délivrée de l'odieux aspect de Secundus, et recueillit ses forces pour attendre son sort et lui faire face. Elle espérait encore trouver dans sa présence d'esprit et l'énergique liberté de sa parole, le salut de son père et le sien, et ne pouvait se décider à croire Alarik aussi vil que l'homme qui se faisait l'instrument des passions du monarque wisigoth.

Mais le temps s'écoulait, Alarik ne paraissait pas, et de sourdes rumeurs se prolongeaient dans les profondeurs du palais. Afrania se leva et s'approcha d'une fenêtre : des officiers royaux, des soldats et d'autres personnages allaient, venaient, s'abordaient et se parlaient bas avec émotion ; il y avait dans l'air de tous ces hommes quelque chose de tragique. Le bruit semblait partir surtout d'une grande porte, à l'extrémité d'une galerie sur laquelle donnait la fenêtre où se penchait Afrania. Tout à coup un éclat de voix terrible retentit du fond de la galerie : Afrania poussa un cri terrible ; c'était la voix de son père qu'elle avait entendue. La fenêtre était basse : la jeune fille s'élança avant que les deux esclaves eussent pu songer à la retenir ; mais à peine eut-elle fait quelques pas, que Secundus accourut en lui criant d'arrêter, et voulut lui barrer le passage.

— Fais-moi place ! cria-t-elle.

Il voulut la retenir ; mais elle, d'un mouvement rapide comme la pensée, lui perça le bras d'un coup de stylet, poursuivit sa course et se précipita vers la porte entr'ouverte d'où la voix était venue à son oreille.

VIII.

Syagrius, à son arrivée au palais, avait été reçu et introduit par le comte des spathaires dans l'*atrium* rempli de soldats, et l'officier goth était rentré dans l'intérieur du palais, pour prendre, disait-il, les ordres du roi ; mais le comte des spathaires ne revint pas. Syagrius, dévoré d'impatience et d'anxiété, avait passé ainsi deux mortelles heures, lorsqu'entrèrent brusquement dans l'*atrium*, du côté de la salle du prétoire, trois vieux chefs goths, fameux par leurs exploits, et anciens compagnons d'armes du conquérant Éwarik, père d'Alarik. Leurs visages étaient courroucés et sombres, et l'un dit tout haut aux autres : — J'ai trop vécu, puisque je devais voir la race des Balthes tomber du haut de sa gloire, et un tel fils sortir d'un tel père.

En apercevant Syagrius, ils baissèrent la tête, se turent, et passèrent rapidement auprès de lui sans le regarder.

Ce fut un sinistre présage pour le Romain.

Enfin le comte des spathaires reparut, et conduisit Syagrius dans la salle du prétoire. Le roi Alarik était sur son trône, et autour de lui se tenaient rangés en demi-cercle les moins intelligents de ses comtes goths, les plus corrompus de ses conseillers *romains*, tous les hommes qui, à la cour de Toulouse, s'étaient montrés les plus hostiles au comte de Soissons.

Syagrius s'avançait vers l'estrade royale, quand des paroles proférées dans un dialecte qui n'était pas celui des Goths le firent soudain tressaillir : il tourna vivement la tête et poussa une violente exclamation.

Il avait reconnu les crinières blondes et les larges *scramasax* (1) des *hommes* de Chlodowig : dix guerriers franks, et parmi eux un *Romain*, étaient debout au pied de l'estrade du roi des Goths : le *Romain* était Aurélianus.

Syagrius reporta tour à tour ses regards des messagers de Chlodowig au trône d'Alarik : les Franks lui répondirent par des regards de haine et de menace ; le monarque wisigoth et le sénateur soissonnais baissèrent les yeux devant lui.

— *Votre Excellence*, ô roi, dit-il, m'a sans doute mandé près d'elle pour ouïr sa réponse au défi de guerre des Franks, et le jour que j'ai prédit, le jour de la lutte suprême entre les Balthes et les Mérowingiens s'est levé.

Un nuage passe sur le front d'Alarik, et son visage trahit les combats intérieurs de son âme ; mais ses conseillers se pressèrent autour de son trône et lui parlèrent à l'oreille avec vivacité, et il haussa la voix sans lever les yeux :

— Syagrius, le roi Chlodowig, ton seigneur, te réclame : les hommes de la cité de Soissons lui appartiennent, comme les hommes de la cité de Toulouse sont à moi, et je n'ai pas droit de lui retenir ses sujets...

— Infâme ! s'écria Syagrius d'un accent terrible, et il fit un pas vers l'estrade, en portant la main à la poignée de son glaive, qu'il avait ceint sous son manteau de voyage.

Les spathaires se précipitèrent aussitôt sur lui ; mais, d'un vigoureux effort, il dégagea son bras et lança son glaive vers les Franks.

— Prenez-le, Saliens, s'écria le chef ; qu'il ne soit pas du moins souillé par les mains de ces lâches ! Je suis prêt à vous suivre !

Et il se laissa charger de fers sans résistance.

Mais au moment où, entraîné par les Franks, il allait quitter le prétoire, une pensée déchirante traversa son âme. — Ma fille ! ô ma fille ! s'écria-t-il.

Un cri perçant lui répondit. La porte qui donnait de l'estrade royale dans les galeries du palais s'était ouverte avec violence, et une femme s'était élancée à travers les seigneurs qui environnaient le roi ; elle franchit impétueusement l'estrade, passa comme l'éclair au milieu des gardes, et se jeta dans les bras enchaînés de Syagrius.

Elle comprit tout d'un coup d'œil. — Secundus avait dit vrai, s'écria-t-elle ; Alarik s'est vengé. Et étendant aux Saliens des mains suppliantes : — Emmenez-moi ! emmenez-moi aussi ! Moi aussi, je suis la captive du roi Chlodowig, et ce tyran wisigoth n'a point de droit sur moi.

Syagrius avait compris à son tour. — Il te manquait cette autre infamie ! fils d'Ewarik, dit-il.

(1) Grands couteaux qui se portaient à la ceinture.

Les Franks considéraient cette scène d'un œil étonné, et déjà les spathaires s'avançaient pour ressaisir la jeune fille.

Le Romain Aurélianus rougissait et pâlissait tour à tour.

— Écoute-moi, Aurélianus, dit le malheureux père : tu m'as trahi ; tu t'es fait barbare avec les barbares ; tu t'es assis entre les oppresseurs de la cité ; mais, si tu n'es plus Romain, tu es chrétien encore. Par ton âme immortelle, par ton salut éternel, par la redoutable prière des mourants, qui fait descendre la malédiction de Dieu sur l'oreille sourde et sur le cœur inflexible, je t'adjure de sauver ma fille.

Aurélianus, ému et troublé, hésita un instant, puis il se rapprocha du trône.

— Roi Alarik, dit-il, au nom du roi Chlodowig, mon seigneur, j'ai demandé cet homme à *Votre Excellence*, et vous ai offert la paix ou la guerre. Votre sagesse a choisi la paix et m'a octroyé la remise de cet homme ; mais sa fille, ainsi que lui, appartient au roi Chlodowig, et je vous la demande aussi au nom du roi Chlodowig, mon seigneur.

Le monarque goth bondit de colère sur son trône ; mais Afrania ne lui laissa pas le temps de proférer un mot.

— Ne t'abuse point, Alarik, s'écria-t-elle : si tu peux m'empêcher de suivre mon père, me retenir dans ces lieux n'est point en ton pouvoir ; j'ai gardé les moyens de disposer de mon sort.

Et elle montra, aux regards stupéfaits des spectateurs, un stylet dont elle appuya la pointe contre son cœur. — Si tes satellites font un seul pas pour s'emparer de moi je me ferai libre ! Décide maintenant.

Le roi se leva avec un geste de dépit et d'impuissante fureur, et ne répondit à Aurélianus que par un brusque signe de consentement.

— Je te remercie, Aurélianus, dit Syagrius. Que Dieu t'en tienne compte !... Adieu, roi Alarik : les Franks t'ont demandé ton hôte, et tu le leur as livré ; ils te demanderont bientôt ton royaume et ta vie, tu refuseras cette fois ; mais il sera trop tard ! Adieu, roi sans cœur, qui seras bientôt roi sans terre et roi sans tête !

IX.

Après avoir traversé des cantons désolés par la conquête, des bourgades noires encore des traces de l'incendie ; après avoir vu sur leur route les *Leudes* farouches de Clodowig errer en maîtres dans les belles *villas* soissonnaises vides de leurs premiers possesseurs, Syagrius et Afrania arrivèrent enfin devant les remparts de la cité de Soissons, et furent ramenés un soir, par la porte des champs, dans ce château qu'ils avaient quitté proscrits, où ils rentraient captifs. Chlodowig avait défendu de faire passer ses prisonniers par la cité.

Quand ils entrèrent dans la cour du château, les esclaves gaulois de Syagrius, devenus les esclaves de Chlodowig, témoignèrent par un long et triste murmure qu'ils reconnaissaient leurs anciens maîtres. Les voûtes du palais retentissaient de cris sauvages et de chants d'ivresse : Chlodowig était à table avec ses *fidèles* dans le *trilinium* romain, d'où avaient disparu les lits somptueux et les *monopodes* ou

tables rondes de citronnier au pied d'ivoire. Soixante chefs barbares, parlant, buvant, vociférant, gesticulant tous ensemble, étaient entassés autour d'une immense table de chêne, gémissant sous le poids des quartiers de bœuf et de sanglier, et des énormes amphores pleines de vin et de bière.

Afrania se serra en frémissant contre son père. Syagrius s'avança d'un pas ferme.

— Te voilà, Romain! s'écria Chlodowig. Je savais bien que tu me serais rendu. Ah! tu comptais t'appuyer sur le Goth ; mais l'appui du Goth est pareil à un arbre pourri qui s'est écroulé sous ta main au premier souffle de la colère du Frank. Le Goth est fait pour servir ; le Frank, pour obéir aux nations!

La salle trembla aux acclamations des convives.

— Syagrius, reprit le chef salien, nous avions remis tous deux notre sort au jugement des dieux : les dieux ont prononcé, et tu as continué de lutter contre le règne des Franks!

— Oui, répliqua le comte d'un accent sourd et voilé : le noir Érèbe et le vieux Chaos ressaisissent ce globe maudit; un monde glorieux descend dans la nuit de la tombe ; mais il n'y sera pas enseveli tout entier, et la barbarie ne règnera point en paix sur la terre tant que mon cœur battra dans ma poitrine!

— Ce monde dont tu parles était condamné à périr ; c'est l'arrêt des dieux!

— J'ai fait mon devoir jusqu'à l'arrêt du ciel... et même par delà! On combat pour mourir, quand on ne combat plus pour vaincre.

— Syagrius, nous ne pouvons vivre ensemble sous le soleil!

— Tu dis vrai, Chlodowig!

X.

Le comte Syagrius fut conduit aux prisons romaines, qui reçurent le dernie défenseur de la civilisation antique, comme elles avaient reçu jadis les premiers martyrs du christianisme. L'anneau rouillé auquel furent rivés ses fers portai encore l'empreinte de la chaîne des apôtres de la Belgique.

Le lendemain, la porte du cachot roula bruyamment sur ses gonds, et plusieurs personnes s'approchèrent des captifs. Afrania, qui avait obtenu de partager la prison de son père, se leva en sursaut, et se jeta, d'un mouvement instinctif, entre le comte et les étrangers, comme pour lui faire un rempart de son corps ; mais au même instant elle reconnut Alboflède.

— J'avais espéré ne jamais vous revoir! dit la guerrière d'une voix triste.

— Alboflède! répondit Syagrius, vous m'avez payé largement votre dette, et je n'ai plus rien à attendre de votre reconnaissance ; mais c'est à la générosité de votre cœur que j'en appelle : protégez ma fille quand je ne serai plus ; qu'elle puisse attendre en paix l'heure de nous rejoindre. L'*autre* est moi. Vous venez la chercher, n'est-ce pas? C'est le moment des adieux? Mon sort est décidé?

— Non! s'écria vivement Alboflède, je ne sais rien de semblable!... Cela ne se peut! cela ne sera pas!...

— Syagrius, reprit-elle avec une sorte de crainte, écoute-moi !... Plus d'un noble *Romain* s'assied aujourd'hui près des hommes de la *trusle* (1) de mon frère ; les Franks reçoivent avec joie parmi eux tous les hommes de courage. Dis à Chlodowig que tu veux être l'un de ses *fidèles!*

Le chef s'agita dans ses chaînes, ainsi qu'un lion captif.

— Est-ce Chlodowig qui t'a chargée de me porter ce message? dit-il.

— Non; mais c'est moi qui lui reporterai tes paroles. Afrania, joins donc ta prière à la mienne!

Afrania étendit ses bras tremblants vers son père, mais elle ne prononça pas un seul mot.

Syagrius garda un moment le silence.

— Je te remercie, dit-il: je vais écrire à Chlodowig.

Il écrivit quelques lignes, avec un sylet, sur ses tablettes qu'on ne lui avait point enlevées. Alboflède s'en empara. Il lui fit signe d'emmener sa fille, qu'il pressa fortement sur sa poitrine gonflée ; puis les deux femmes sortirent. Alboflède, joyeuse et triomphante, ne sentait pas les tressaillements convulsifs de la main de sa compagne, qu'elle entraînait après elle et qu'elle conduisit tout droit au palais.

Chlodowig partait pour la chasse avec Aurélianus et quelques-uns de ses *leudes;* il fronça le sourcil en voyant les deux jeunes femmes, prit les tablettes des mains d'Alboflède, et ordonna à Aurélianus de lire; mais, au premier coup d'œil, une impression profonde apparut sur le visage du sénateur ; il regardait avec hésitation le roi et les deux femmes.

— Femmes, éloignez vous, dit Chlodowig.

Alboflède et Afrania se retirèrent à l'écart, et Aurélianus lut le message au roi. Une expression d'étonnement et d'émotion passa sur la dure physionomie du héros frank, et il resta quelques instants rêveur.

— Qu'il soit fait selon son désir, cria-t-il; qu'on lui rende son glaive et qu'on le délivre de ses fers!

Alboflède et Afrania virent de loin un cavalier se diriger vers les prisons ; elles le suivirent; mais un froid mortel glaçait le cœur d'Afrania, et en repoussait toute espérance.

Quand elles arrivèrent, la prison était ouverte : Afrania chancela et faillit s'évanouir sur le seuil; elle se ranima cependant et entra. Syagrius était à demi couché contre un pilier, et un rayon de lumière, descendant du soupirail de la prison, éclairait sa face pâle, immobile et sereine.

— Mon père ! dit Afrania.

Un long soupir lui répondit. Syagrius fit un mouvement violent, comme pour se relever à cette voix bien-aimée ; puis, s'affaissant sur lui-même, il retomba étendu le visage contre terre.

Il était mort.

Son épée était enfoncée jusqu'à la garde dans sa poitrine, et sur ses tablettes, ouvertes auprès de lui, on distinguait ces mots à demi effacés par les flots de son sang :

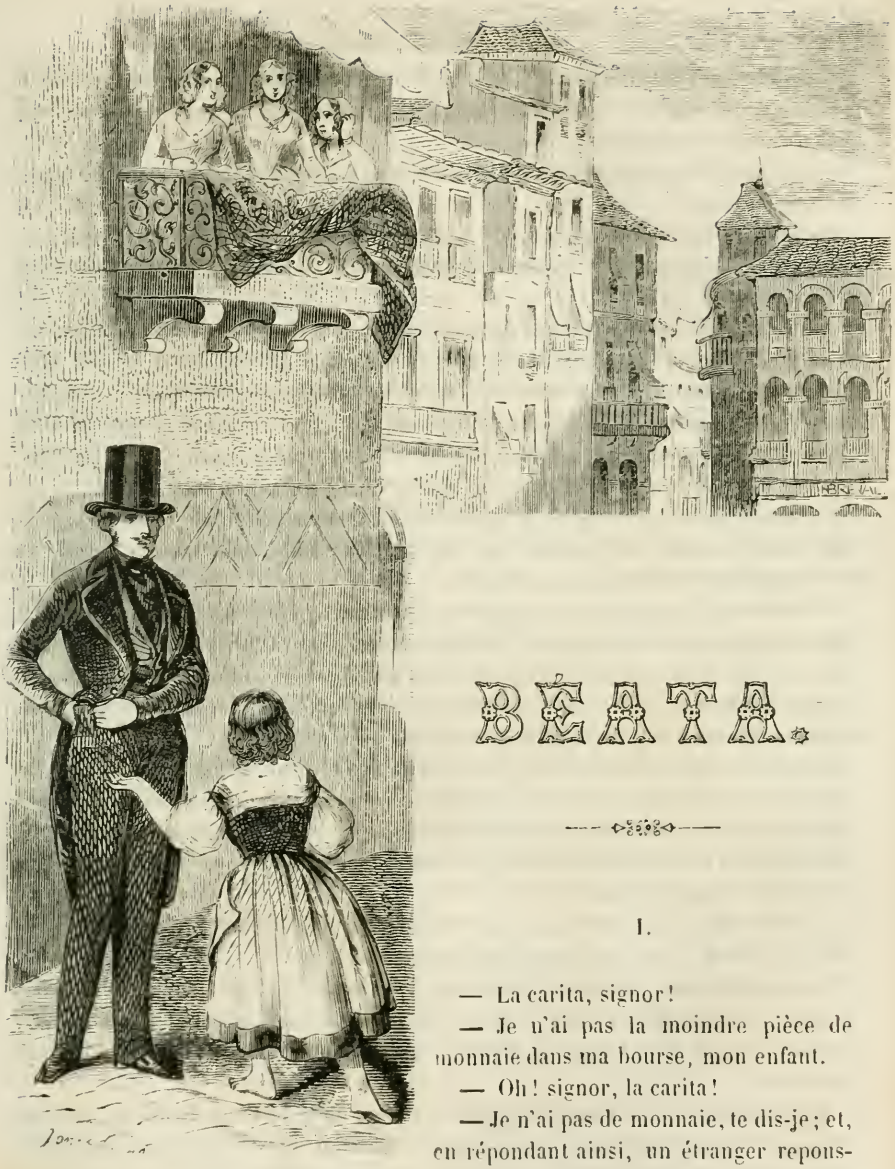
— .... Tu l'as dit, Chlodowig! nous ne pouvons exister tous deux sous le

(1) Vasselage.

soleil..... Tu me connais trop pour me laisser vivre, et je ne recevrais pas la vie de ta main !..... Je ne te demande qu'une faveur...,.. un guerrier ne saurait la refuser à un autre guerrier ; je te l'eusse accordée !..... Je te demande à ne pas tomber sous la hache d'un esclave, comme une brute de tes forêts : rends-moi mon glaive, et laisse-moi m'affranchir moi-même de la vie, à l'exemple des anciens héros de Rome, mes aïeux, auxquels je vais me réunir ! Que je meure les bras libres de chaînes !..... Je lègue ma fille à ta sœur..... Fais-toi chrétien, il le faut !..... Fais-toi *Romain* si tu peux.....

HENRI MARTIN.

Le Siècle.)



BÉATA.

I.

— La carita, signor!

— Je n'ai pas la moindre pièce de monnaie dans ma bourse, mon enfant.

— Oh! signor, la carita!

— Je n'ai pas de monnaie, te dis-je; et, en répondant ainsi, un étranger repoussait la main d'une jeune fille qui, au coin de la rue de Tolède à Naples, lui demandait l'aumône.

— Eh bien! signor, je vous rendrai, reprit naïvement une voix dont la douce expression ôtait à la demande ce qu'elle pouvait avoir d'inconvenant.

Le passant à qui ces paroles étaient adressées se retourna en souriant et jeta un regard étonné sur le visage de la jeune mendiante. C'était un enfant d'environ sept ans, dont les yeux vifs et noirs, le visage gracieux, mais pâle, portaient l'empreinte du courage et de la douleur.

— Tu me rendras? s'écria l'étranger. Sais-tu bien que ta réponse est impertinente?

— Pardon, signor, donnez-moi ce que vous voudrez, mais donnez-moi quelque chose; car j'ai besoin de tant d'argent!...

Cette réponse, faite d'un air à la fois respectueux et suppliant, intéressa vivement le passant, qui tira sa bourse pour y prendre une pièce de monnaie; mais tout en la cherchant, il demanda :

— Et pourquoi as-tu besoin de tant d'argent? A ton âge, on se contente ordinairement de peu.

— Oh! il m'en faut beaucoup, répondit l'enfant les larmes aux yeux; la somme que je dois amasser est très-considérable, et je n'en ai encore qu'une bien faible partie.

— C'est sans doute la victime de quelques parents cupides, se dit l'étranger en glissant son offrande dans la main de la jeune fille. La pauvre créature n'ose sans doute pas rentrer chez eux, sans leur apporter la somme fixée. Quel dommage! comme l'expression de ces traits délicats est touchante! comme la voix de cette petite fille est expressive!..... Elle mériterait à coup sûr un moins triste sort que celui de grandir au sein de la misère et d'être élevée peut-être pour le vice.

L'enfant remercia l'étranger et appela sur lui la bénédiction de la madone; puis elle dirigea aussitôt son attention sur les autres passants, pour trouver parmi eux des visages auxquels elle osât se confier.

L'inconnu s'éloigna lentement, non sans jeter quelques regards sur la mendiante. Mais si son esprit resta préoccupé quelques instants de cette singulière rencontre, ses idées en furent promptement détournées par un objet qui touchait de beaucoup plus près son cœur, car il avait aperçu, sur le balcon de la *Locanda* où il logeait, plusieurs dames qui y respiraient la fraîcheur du matin.

Ces dames, au nombre de trois, étaient d'un âge et d'un extérieur bien différents. Parmi elles, on distinguait d'abord une femme d'un honnête embonpoint, aux joues vermeilles, à la figure gaie, mais sans physionomie, et qui ne craignit pas de se faire remarquer en interpellant à haute voix l'étranger, quoiqu'il se trouvât encore à une certaine distance de l'hôtel.

— Eh! voyez donc M. Albert qui revient de sa promenade! Dépêchez-vous de nous rejoindre; nous vous attendons avec impatience.

Le jeune homme répondit par un salut gracieux à cet appel de madame la baronne, car c'était là le titre de la veuve aux joues fraîches, qui cherchait à oublier, dans les plaisirs d'un voyage en Italie, la douleur que lui avait causée la mort de son époux.

A côté d'elle se tenait une demoiselle élancée, dont le teint diaphane, les yeux bleus, les lèvres roses, entre lesquelles on apercevait deux rangées des plus belles dents du monde, complétaient la perfection de la beauté anglaise.

La dernière dame du balcon était assise sur une chaise-longue et paraissait convalescente; sa figure noble, mais déjà sillonnée par quelques rides, laissait facilement deviner qu'elle était la plus âgée des trois.

D'après les égards et les attentions que la jeune Anglaise semblait montrer pour sa vieille compagne, il était certain qu'elle lui portait autant d'attachement que de respect; elle ne lui donnait pourtant pas le nom de mère. C'était sa tante, qui espérait trouver, dans les climats méridionaux, la guérison ou au moins le soulagement d'un mal de poitrine jusqu'alors rebelle à l'art de tous les médecins anglais.

Albert arriva assez rapidement sur le balcon pour prouver avec quel zèle il se rendait à l'invitation de ces dames. En ce moment, la pâleur habituelle de son visage avait fait place à un léger incarnat causé par la chaleur du climat et la

rapidité de sa course. Toute sa personne respirait la distinction de la bonne compagnie, et à sa tournure gracieuse on devinait facilement qu'il arrivait de France.

Il s'inclina de nouveau devant les trois dames, et déclara qu'il était tout à leurs ordres.

— Nous avions hâte de vous voir revenir, répliqua la baronne en français, mais avec un accent germanique très-prononcé, pour faire une promenade en mer, car vous connaissez mieux que personne les environs, vous entendez la langue du pays, et vous avez trop de perspicacité pour n'avoir pas remarqué combien nous attachons de prix à nous faire accompagner par un cavalier tel que vous.

Le jeune homme répondit à cette marque de bienveillance en acceptant avec enchantement la proposition qui lui était faite ; et, craignant de retarder l'instant d'une partie aussi agréable, il prit congé des trois dames pour aller presser les préparatifs nécessaires en pareil cas.

Rendu près du port, il loua, pour quelques heures, la plus élégante embarcation de Naples, et, après avoir tracé l'itinéraire que le pilote devait suivre dans le golfe, il revint avec empressement annoncer à ses aimables compagnes de voyage que tout était prêt pour leur départ.

Cette nouvelle fut reçue par de bruyants éclats de joie de la baronne, et par un remerciement poli des deux autres dames.

Quoique la route à suivre pour rejoindre le rivage fût courte, la jeune Anglaise craignit néanmoins qu'un pareil trajet fût trop fatigant pour la malade ; mais la tante, se sentant moins faible que de coutume, voulut le faire à pied ; elle prit donc le bras du Français, et l'on se mit gaiement en chemin.

Bientôt les quatre personnes se trouvèrent sur le golfe. La matinée était superbe. La barque prit sa course en longeant les côtes ; et une voile que l'on avait fixée sur le pont protégea la compagnie contre les rayons du soleil, qui, peu à peu, firent sentir leur force. Tantôt il s'offrait sur la mer un magnifique spectacle qui captivait l'attention de nos quatre navigateurs ; tantôt c'était un ravissant point de vue du côté de la terre qui excitait leurs cris d'admiration. Quand l'enthousiasme fut un peu calmé, quand chacun eut cédé au mouvement expansif que cause toujours l'aspect d'une belle nature, la conversation suivante s'engagea :

— Comment est-il possible, monsieur de Beaumont, demanda la baronne, qu'en si peu de temps, vous vous soyez si bien mis au courant des habitudes et des mœurs du pays? Vous paraissez même en connaître déjà toutes les localités, et, si je ne me trompe, vous êtes arrivé à Naples trois jours après nous. Il faut que vous ayez singulièrement profité de ce laps de temps.

— Je ne me trouve point ici pour la première fois, répliqua le Français. Il y a huit ans, j'ai déjà visité ce port à bord d'une corvette de guerre sur laquelle je servais en qualité d'enseigne.

— Et pourquoi avez-vous renoncé au bel état de marin? demanda miss Anna, qui ne cherchait pas à dissimuler l'intérêt que lui inspirait, comme Anglaise, tout ce qui concernait la mer et la marine.

— Pour prendre la gestion de mes biens, mademoiselle, lorsqu'à la mort de mon père, je devins le chef de ma famille.

— Oh! un chef encore bien jeune, repartit la baronne en minaudant. Mais, puisque vous n'avez pas revu Naples depuis huit ans, j'admire votre prodigieuse

mémoire qui a conservé chaque souvenir de la ville et du pays avec une fidélité si parfaite. Vous deviez à peine sortir de l'enfance, lors de ce voyage.

— Je n'étais plus un enfant, madame, répondit Albert ; j'avais environ vingt et un ans, et, à cet âge, les marins, et même les dames, n'ont pas l'habitude de nous traiter précisément comme des enfants.

— Mon Dieu, pourquoi rougissez-vous? demanda la fraîche Allemande, à qui, pas plus qu'à miss Anna, n'était échappé le trouble du jeune homme. Seriez-vous honteux que je vous aie cru plus jeune que vous ne l'êtes en effet? La jeunesse n'est pourtant pas un trop vilain défaut, que je sache.

— Certes non, mesdames ; mais elle est souvent cause de fautes qu'on déplore dans un âge plus avancé.

— Et vous avez sans doute à vous reprocher de grands crimes? continua la baronne en raillant d'un air incrédule.

C'est qu'en effet, l'air et les façons de l'ex-marin avaient quelque chose de si honnête, que l'idée même d'un soupçon ne pouvait venir à l'esprit de personne sur sa conduite passée.

Au lieu de répondre à cette question, le jeune homme ajouta en soupirant :

— Naples fut le premier pays où j'appris à connaître ce que valent les joies et les chagrins de la vie. Nous fîmes jeter l'ancre, et notre corvette resta en vue du port près de deux mois et demi. Sans inquiétude, sans souci de l'avenir, mes compagnons d'armes et moi, en quittant notre bord, nous ne pensâmes qu'au bonheur de nous trouver sous ce beau ciel bleu, et de visiter tout ce que la nature a créé de grand et d'admirable dans ces climats privilégiés du ciel et des hommes! Nous avions parcouru, tour à tour, les rivages de cette presqu'île enchantée, fait une ascension sur le Vésuve, des excursions à Sorrento, à Capri, ou au Pausilippe! Naples, enfin, n'avait pas de musée, de palais, de spectacle, ni de fête, qui nous fussent inconnus. Toujours enivrés des plaisirs qui se présentaient à chaque pas, toujours enthousiastes de cette bienheureuse Parthénope, nous nous préparions à y trouver de nouvelles délices, quand un coup de canon, parti de notre corvette, nous rappela à bord. Il fallut, le lendemain matin, nous rendre à l'ordre qui nous était donné. Le signal du départ ne se fit pas longtemps attendre, car, à midi, notre bâtiment avait déjà mis à la voile, et cinglait vers les côtes barbaresques.

Il y avait dans ces dernières paroles un certain ton de mélancolie qui n'échappa point à miss Anna ; elle interrompit :

— Mais maintenant, monsieur, vous voilà de retour ; et toutes ces merveilles que vous aviez quittées avec tant de peine, vous les retrouvez aussi belles qu'autrefois.

Le Français jeta un regard si profond sur miss Anna, que la timide Anglaise baissa bien vite ses belles et longues paupières ; puis Albert, désireux de changer le sujet de la conversation, reprit son rôle de cicerone ; il nomma les édifices, indiqua les points de vue qui se montraient de nouveau aux regards des voyageurs, commanda même la manœuvre de l'embarcation qui, à sa voix, vira de bord, et reprit aussitôt la direction des côtes ; car l'ardeur du soleil était devenue si violente, que la malade paraissait en être incommodée. Dès cet instant, le Français se tut et borna son rôle à partager avec miss Anna les soins et les attentions que réclamait la tante souffreteuse.

D'après la volonté de lady Spanker (c'était le nom de la dame anglaise), on n'avait pas commandé de voiture. La malade désirait faire entièrement la route à pied, espérant se bien trouver de ce petit excès de fatigue. En mettant pied à terre, elle reprit donc le bras d'Albert pour s'y appuyer.

Miss Anna se tenait à côté de sa tante, et la baronne marchait lentement en avant.

— Je regrette vraiment, mon cher monsieur Albert, de vous faire remplir le rôle de garde-malade, dit lady Spanker; heureusement je connais toute l'étendue de votre obligeance, et j'en profite en égoïste.

— Donnez-moi souvent l'occasion de pouvoir vous offrir mes services, répliqua le Français, et je vous jure que mon rôle me semblera toujours doux à remplir..... mais, je crois, mesdames, que nous allons passer devant la petite mendiante.

— Quelle mendiante? demanda la tante.

— Une petite fille, belle comme les anges, et que j'ai déjà rencontrée ce matin près de cette *piazza;* je gage qu'elle ne nous laissera point passer sans nous adresser sa requête ordinaire..... et tenez, justement, la voilà qui s'avance vers nous.

La pauvre fille accourait en effet vers les trois dames qu'elle venait d'apercevoir.

— Quelle gentille enfant! s'écria miss Anna en cherchant déjà sa bourse.

La baronne fut d'avis que l'on ne devait pas encourager l'oisiveté, et secourir la jeune fille qui faisait un si méprisable métier. « C'était, disait-elle, donner un funeste exemple au bas peuple de Naples, déjà trop enclin à la mendicité. »

Les enfants possèdent un merveilleux instinct pour distinguer leurs amis de leurs ennemis; aussi la mendiante laissa-t-elle passer la baronne sans même jeter les yeux sur elle, bien que la chère dame se fût exprès arrêtée pour avoir l'occasion d'adresser une admonition à la pauvre Napolitaine; mais lorsque les deux dames anglaises vinrent à passer, l'enfant éleva ses deux petits bras dans une attitude suppliante.

— Est-ce pour toi que tu veux amasser de l'argent? dit miss Anna d'une voix douce à la charmante enfant, en lui glissant un demi-ducat dans la main.

Albert traduisit ces mots dans le dialecte napolitain. Aussitôt la petite fille secoua sa jolie tête aux riches boucles noires, et répondit naïvement :

— C'est pour ma mère!

— Et qui donc est ta mère, pour t'envoyer ainsi, toi, pauvre et chétive créature, sur les places publiques de Naples, implorer la pitié des passants?

— Ma mère? Elle est là-haut, répliqua la petite-fille, élevant vers le ciel un regard plein d'une émotion inexprimable.

— Elle est morte... pauvre orpheline!... et ton père?...

— Je ne sais. Il sera sans doute avec maman, ajouta tristement la jeune fille.

Les larmes qui, à la première réponse, avaient brillé dans les beaux yeux d'Anna, se firent jour à la seconde.

— Tiens, prends, dit-elle, en lui présentant un nouveau ducat, et puisse le ciel que tu implores avoir pitié de toi et te tenir lieu des parents que tu as perdus.

La jeune mendiante prit, en rougissant, la pièce d'argent qu'on lui présentait, baisa la main d'Anna, puis tourna de nouveau ses yeux vers le ciel, se signa trois fois, et disparut en courant.

La baronne, tout en affectant un air d'indifférence qui appartient bien plus aux philosophes qu'aux dames allemandes, n'avait pu cacher son émotion; elle était même assez visible. Pourtant, elle voulut mettre un terme à la conversation, en faisant observer que lady Spanker avait besoin de repos, et qu'il était prudent de se diriger sans retard vers la *Locanda*.

Chemin faisant, elle en revint à la pauvre mendiante, espérant par là trouver une excuse à sa dureté apparente, et reprit :

— Il y a vraiment dans le langage de cette enfant des contradictions flagrantes : elle dit que l'argent qu'elle amasse est pour sa mère... et quand on lui demande où est cette mère... elle répond qu'elle n'existe plus... Tenez, miss Anna, croyez-moi, ne vous laissez pas séduire par ces jolis yeux noirs et ces petits traits délicats qui font, j'en conviens, présager pour l'avenir une ravissante beauté; mais véritablement on doit s'étonner de trouver, dans une enfant de cet âge, une adresse aussi prématurée. Il y a là-dessous quelques misérables qui, par elle, spéculent sur la crédulité publique. Cette pauvre créature serait mieux placée dans un hospice d'enfants trouvés qu'abandonnée dans les rues de cette ville.

— J'ai bien remarqué, je l'avoue, quelques contradictions dans ses réponses, répliqua miss Anna, mais ses yeux respirent la candeur et la naïveté !... Et puis son regard douloureux... le léger mouvement convulsif de sa jolie bouche, quand elle parle de sa mère morte !... Oh ! oui, ce sont là les signes certains d'une profonde et sainte douleur... Enfin, il y a dans l'air et le maintien de cette enfant quelque chose qui la distingue de ceux qui vivent habituellement de la commisération publique, et il est aisé de voir, à ses bras et à ses pieds nus, qu'ils n'ont pas toujours été exposés au soleil brûlant de Naples, tant ils sont blancs et délicats.

Albert écouta ces paroles avec le ravissement qu'on éprouve quand elles viennent d'une personne à laquelle on porte un vif intérêt; et depuis le jour où il l'avait vue, miss Anna lui inspirait plus encore que de l'intérêt. Il ignorait aussi pourquoi la petite mendiante l'avait déjà singulièrement occupé le matin. Il ne comprenait pas plus la cause du gré qu'il savait à miss Anna de l'avoir justifiée des attaques de la baronne; mais ce qui était certain, c'est qu'il avait déjà résolu en lui-même de prendre de plus amples informations sur la petite mendiante de la rue de Tolède.

En ce moment on entrait dans la *Locanda*, il fallut se séparer; Albert reconduisit les dames à leurs appartements, et chacun, plus ou moins préoccupé de l'aventure, se dit adieu jusqu'au lendemain.

II.

Lady Spanker avait cédé au sommeil; c'était assez sa coutume, à Naples, pendant les heures chaudes du milieu du jour. Miss Anna, voyant sa tante profondément endormie, déposa doucement sur une table le livre qu'elle tenait à la main, recommanda à sa femme de chambre de la prévenir dès que la malade serait éveillée, et se rendit en toute hâte à la *Sala*, où elle espérait retrouver la baronne.

Dans presque tous les hôtels napolitains, la *Sala* est le lieu dans lequel les voyageurs se rassemblent le soir ou pendant que le soleil est brûlant au dehors.

On y établit ordinairement des courants d'air pour conserver la fraîcheur. On orne ce salon de fleurs fraîches et de jets d'eau portatifs que l'on emplit d'eau glacée.

Tout enfin, dans cet asile, rappelle le bien-être et l'aspect enchanteur des palais d'Orient. Là, chacun se recherche selon ses sympathies. On cause, on médit, on se lie, on se trompe, on s'amuse, ou l'on s'ennuie. C'est enfin l'une de ces réunions comme on en trouve tant à Paris, à Londres, à Vienne, et sans doute même à Pékin!

En cet instant, la *Sala* était complétement déserte. La chaleur étouffante avait retenu tous les hôtes de la *Locanda* sur leurs lits de repos, et la baronne elle-même, qu'on y trouvait presque toujours à l'heure des causeries, ne paraissait point.

Miss Anna voulut retourner à sa chambre, en voyant cette solitude; mais, avant qu'elle pût effectuer sa retraite, Albert, qui se trouvait sur le balcon, rentra dans la *Sala*. Les rideaux des portes vitrées l'avaient caché jusqu'à ce moment aux yeux de la jolie Anglaise.

— Seule ici, mademoiselle? balbutia-t-il en se voyant près d'elle.

— Oui, monsieur Albert, répondit miss Anna non moins troublée que lui; je cherchais madame la baronne.

— Veuillez prendre place à côté de ces fleurs, dit le Français; vous jouirez de leur parfum, de l'ombre et de la fraîcheur qu'on ne trouve qu'ici, et probablement madame la baronne arrivera dans un moment.

Miss Anna n'osa repousser le siége que lui présentait Albert, et quand elle fut assise, il continua :

— Je suis retourné de nouveau près de la petite mendiante, et je lui ai adressé bien des questions sur sa demeure, sa naissance, sur les personnes sous la protection desquelles elle est placée.

— Et avez-vous pu obtenir quelques renseignements positifs?

— Aucun... sinon qu'elle m'a indiqué, comme son seul protecteur, un certain père Anselme, curé d'une petite église dans le faubourg voisin.

— Mais, sur sa mère?...

— Rien... Ce soir, je compte me rendre chez le prêtre, et peut-être découvrirai-je tout ce mystère.

— Au moins avez-vous su son nom?

— Béata... Elle ignore celui de sa famille.

— Pauvre enfant!... N'importe, continuez à remplir votre noble tâche, monsieur Albert, et si, comme je le suppose, vous trouvez la petite orpheline digne de votre protection, permettez-moi de faire aussi quelque chose pour son avenir.

— Vous, mademoiselle?

— Oui... Oh! je sais que vous êtes assez riche, et surtout assez libéral, pour procurer, à vous seul, à cette enfant les secours que sa triste position réclame; mais je me trouverais heureuse et fière de partager avec vous cette bonne œuvre... Cela réjouit l'âme et satisfait la conscience, n'est-ce pas? Aussi, faites-moi la promesse de ne me rien laisser ignorer de tout ce qui touchera le sort de notre jeune protégée.

Albert, presque aussi troublé qu'au début de cet entretien, et jetant sur miss

Anna un regard où brillaient la tendresse et la joie, promit de lui rendre compte de toutes ses démarches, en ajoutant :

— Ah! vous ignorez, mademoiselle, quelle estime je vous ai vouée depuis la rencontre de ce matin... Bénie soit la chère Béata! si elle me fournit l'occasion de devenir l'agent et le confident de vos bienfaits, et j'espère...

Le jeune homme n'osa pas achever la phrase, qui vint expirer sur ses lèvres; il craignit qu'en donnant à ses paroles plus de chaleur ou d'expression, la jolie Anglaise ne voulût plus l'entendre, et ce qu'il désirait avant tout, c'est qu'elle l'écoutât sans colère.

Quoiqu'il n'y eût pas un mot d'amour dans tout ce qu'il avait dit, miss Anna se leva néanmoins.

— Je me réjouis aussi sincèrement, reprit-elle avec un calme affecté, de ce que la petite mendiante a fait naître dans nos cœurs une égale sympathie... Mais je crois remarquer que notre chère baronne se fait bien longtemps attendre; sans doute elle aura oublié le rendez-vous qu'elle m'avait donné dans ce salon, et elle m'attend chez elle; permettez-moi de l'aller rejoindre.

Elle fit un salut poli et voulut s'éloigner.

— Encore un mot, mademoiselle, dit Albert en la retenant; avant cette entrevue où, pour la première fois, j'ai le bonheur de me trouver seul avec vous... j'avais déjà, vous le savez, conçu pour votre personne un sentiment d'admiration que chacun partagera sans doute en voyant tant de grâces! Mais j'étais loin d'apprécier la noblesse de votre âme... Croyez que je n'oublierai jamais les courts instants que nous venons de passer ensemble, et qui suffiraient pour faire envier le sort de celui qui doit un jour vous consacrer sa vie.

La légère teinte rose qui peu à peu avait envahi les blanches joues d'Anna, se changea tout à coup en un rouge pourpre.

— Celui qui doit me consacrer sa vie... ne m'est pas encore connu... balbutia-t-elle, plutôt pour se donner une contenance que pour répondre aux paroles qui lui étaient adressées.

— Votre main n'est donc pas encore promise?

— Permettez-moi de vous dire que c'est là un secret qui, presque toujours, reste enfermé dans notre cœur... cependant, je veux bien vous avouer, avec franchise, que ma main est aussi libre que le premier objet venu, de la possession duquel personne ne s'est encore soucié.

A ces mots, elle disparut, ne pouvant plus longtemps cacher son agitation, et laissa Albert comme anéanti. Le brusque départ de la jolie Anglaise ne lui prouvait que trop qu'elle avait parfaitement compris le but de sa demande.

Il était, depuis une demi-heure, plongé dans une profonde méditation, roulant dans sa tête mille projets, se créant des chimères que de tristes souvenirs faisaient promptement évanouir, lorsqu'un léger coup d'éventail, appliqué sur son épaule, le fit sortir de sa rêverie; il se retourna et reconnut la baronne qui, depuis un moment, était entrée dans la *Sala*, et s'était doucement approchée de lui pour l'éveiller, le croyant endormi.

Les hommages que le Français adressait à la nièce de lady Spanker n'avaient pu échapper à l'œil vigilant de la grosse baronne, et, soit par curiosité féminine, soit parce que le jeune homme lui avait inspiré un certain intérêt, elle voulut savoir jusqu'à quelle profondeur son penchant pour la séduisante Anna avait pris racine

en son cœur ; et, amenant peu à peu la conversation sur ce sujet, elle aborda la question sinon en femme qui prononce parfaitement le français, du moins en femme qui sait son monde.

— Bien que les parents de miss Anna soient encore existants, dit-elle, cette jeune personne est tout à fait dépendante de lady Spanker, dont elle doit devenir la légataire universelle... Mais, ajouta la dame allemande en souriant malicieusement, je ne vous apprends là rien de nouveau, car toute votre conduite passée et vos attentions particulières pour la chère tante prouvent que vous connaissiez aussi bien que moi l'influence qu'elle exerce sur la destinée de sa nièce.

— Je vous jure, madame, que toutes ces réflexions ne m'étaient pas encore venues à l'esprit... J'ignore d'ailleurs entièrement le montant de la fortune de lady Spanker, et si sa nièce doit devenir un jour sa seule héritière... mes attentions auprès de la malade, qui se sont bornées jusqu'à présent à de simples politesses, n'ont eu d'autre motif que l'intérêt qu'inspire à tout galant homme l'état de souffrance d'une pauvre dame, des procédés de laquelle il n'a jamais eu qu'à se louer.

— Très-bien, et je ne veux certainement pas croire que toutes vos actions aient un but intéressé ; mais, avouez franchement que, depuis quelques semaines, vous ne vous seriez pas tant occupé de nous, si nous n'avions compté miss Anna au nombre des membres de notre petit cercle.

— Vous êtes injuste envers nous, madame, répliqua le Français, et je ne sais vraiment pas ce qui vous fait supposer que votre présence m'ait semblé moins agréable que celle de lady Spanker et de sa nièce.

La baronne reçut ce compliment en minaudant, et jeta sur le jeune homme un regard assez expressif pour que celui-ci comprît qu'elle n'était point insensible à cette politesse toute française. Elle n'en reprit pas moins la conversation au point où elle l'avait laissée.

— Miss Anna, dit-elle, est dans l'âge où l'on s'abandonne facilement au doux penchant de l'âme... bientôt elle doit aimer... Comment donc se fait-il que vous, monsieur, qui possédez tous les avantages de l'esprit et de la fortune, et qui, par conséquent, êtes à peu près sûr de captiver le cœur d'une jeune personne, vous n'ayez pas encore pensé à faire comprendre adroitement à lady Spanker qu'il vous serait agréable d'obtenir la main de sa nièce?... N'êtes-vous pas le chef de votre famille, maître absolu de votre avenir et de vos biens?...

En entendant supposer qu'il pourrait obtenir la main de miss Anna, Albert fut saisi d'un trouble qu'il lui fut impossible de dissimuler :

— Il est vrai... répondit-il en balbutiant, mais miss Anna et sa tante ont peut-être d'autres vues, d'autres projets...

— Bah ! je garantirais, moi, qu'elles seraient plus enchantées que surprises de recevoir de vous une demande, qu'en conscience, fussiez-vous beau comme le jour, elles ne peuvent vous adresser les premières.

Les femmes ont, en général, un tact admirable pour saisir dans la conversation les impressions de leurs interlocuteurs : un mot, un geste leur en ont souvent plus appris en un instant que vingt notes échangées entre vieux diplomates ; or, la chère baronne ne démentait pas l'adresse bien reconnue de son sexe en pareille matière. Ses questions au jeune homme avaient eu évidemment un but intéressé, celui de s'assurer de l'état de son cœur à l'égard de miss Anna, et malheureusement la dé-

couverte qu'elle venait de faire était loin de satisfaire sa vanité... Elle éprouva même un petit mouvement de jalousie qu'elle réprima aussitôt.

A vrai dire, la veuve à la figure vermeille n'était pas encore d'un âge où l'on renonce sans regret au mariage, et peut-être, en parcourant le monde, avait-elle eu l'intime pensée qu'elle trouverait un plus grand nombre de prétendants à sa main, qu'en restant dans sa ville allemande, où les concurrents disponibles étaient par trop au-dessous de ses prétentions. L'idée d'épouser un Français riche, beau et aimable, avait été pour elle un rêve dont les illusions lui tenaient fortement au cœur, et Albert, qui réunissait toutes les qualités voulues, était le trésor si désiré! Mais enfin il ne restait plus à la dame aucun doute sur les sentiments du jeune homme... Elle lui était complétement indifférente... Aussi, une fois le bandeau tombé de ses yeux, elle prit son parti en brave et joyeuse femme qu'elle était. « Bah! se dit-elle, j'étais folle... Épouser un homme plus jeune que moi, c'eût été me donner un ridicule éternel... Calmez-vous, mes soupirs... évanouissez-vous, doux songes de mes nuits!... je veux être raisonnable... D'ailleurs, le moyen de ne pas le devenir, quand on ne peut pas faire autrement! »

En une seconde, toutes ces réflexions se croisèrent dans son esprit, et la chère baronne, qui, au fond, était sensible et bonne, comme le sont presque toutes les dames allemandes, s'arrêta à ce plan : puisque je ne puis être partie intéressée, devenons généreusement médiatrice entre les amours de l'aimable Français et de la jolie Anglaise. Puis, s'adressant au jeune homme, elle l'engagea à redoubler de soins près de lady Spanker.

— La malade, reprit-elle, a été tellement touchée de vos prévenances, qu'elle leur attribue le mieux qu'elle éprouve depuis son arrivée à Naples. Se séparer de vous, maintenant, lui semblerait une privation qu'elle ne serait pas de force à supporter...

— Vous croyez, madame?

— J'en suis sûre... Allons, monsieur le marin, du courage ; il ne s'agit que de faire connaître vos sentiments, et vos vœux seront comblés. Avouez que la récompense vaut bien l'effort qui vous est imposé, et que le danger n'est pas aussi grand que celui de monter à l'abordage!...

— Mais, miss Anna, tout dépend de son consentement...

— Et vous en doutez! elle qui vous tient pour l'homme le mieux élevé, le plus aimable et le plus brave!... elle qui, comme sa tante, a placé toute sa confiance en vous!... Tenez, il faut que vous soyez aveugle, pour ne pas vous être aperçu depuis longtemps qu'il n'y a plus de place dans son cœur pour d'autre que... pour vous...

A ces mots, Albert, poussé par un sentiment de reconnaissance, saisit vivement la main de la baronne, et y imprima vivement un baiser qui arracha à la bonne Allemande quelques nouveaux soupirs... Mais elle les étouffa bravement encore, et, se levant aussitôt, prit congé du jeune homme.

Albert avait écouté les dernières paroles de la dame comme un saint écoute celles de l'Évangile... Déjà son âme exaltée entrevoyait un sort pour prix duquel il aurait sans regret risqué sa vie... Ému, presque dans l'extase, il sortit de la *Sala*, sans savoir de quel côté il dirigeait ses pas.

Pendant ce temps, miss Anna, de retour dans sa chambre, avait essayé vainement de goûter quelque repos. L'image du jeune Français était toujours présente à son esprit.

Le cœur agité, la tête brûlante, elle rentra chez sa tante, espérant trouver un peu de calme auprès d'elle. Lady Spanker était encore profondément endormie. Anna s'assit en silence auprès de son chevet, et, se laissant aller à ses chères pensées, elle attendit le réveil de la malade.

III.

En sortant de la *Locanda*, Albert n'était préoccupé que de ce qu'il venait d'entendre. L'émotion de miss Anna lui revenait à la pensée; il se rappelait avec enchantement l'expression de sa ravissante figure pendant son court entretien avec elle, et ce qu'avait dit la baronne achevait de le convaincre. Il pouvait à présent rêver un bonheur qui, peu d'heures avant, lui paraissait si loin de la réalité.

Désormais, le souvenir de Béata allait lui devenir bien cher; car c'était à cette charmante enfant qu'il devait l'une des émotions les plus douces qu'il eût goûtées depuis longtemps. L'espoir de partager ses bienfaits pour elle avec miss Anna était si doux à son cœur, qu'il s'arrêta aussitôt, pensant à la promesse qu'il avait à remplir.

En levant les yeux, il s'aperçut qu'il se trouvait précisément à la place où le matin il avait rencontré la petite mendiante; mais, en cet instant, la pauvre enfant n'était pas là. Comme tous les habitants de Naples, elle avait sans doute choisi cette heure pour rentrer au chétif logement qu'elle devait occuper. Albert se rappela le bon vieux curé de San Paolo, qui devait lui donner des renseignements précieux sur Béata. Le moment était favorable pour le rencontrer. Il se dirigea donc vers le faubourg qu'on lui avait indiqué.

Il traversa d'abord de grandes rues où s'élevaient à chaque pas de magnifiques palais, séjour de la splendeur et de l'ostentation, puis pénétra dans des rues sales et étroites, asile de la misère et du vice, trop souvent son honteux compagnon; car tel est le contraste qu'on rencontre, à chaque pas, dans presque toutes les grandes villes d'Italie.

Arrivé à un carrefour assez spacieux, il ne tarda pas à découvrir l'église desservie par le vénérable Anselme, et le presbytère qu'il habitait.

Dans tout autre quartier de cette grande Naples, Albert en eût immédiatement reconnu toutes les localités, mais dans ces rues presque désertes, il ne put retrouver aucun souvenir du passé.

Au bout du faubourg, il apercevait pourtant le golfe sur lequel il s'était si souvent embarqué la nuit, quand, attardé dans la ville, il devait regagner sa corvette en rade.

Au-dessus du toit d'une maisonnette peu élevée, il distinguait aussi le Vésuve et la fumée de son cratère; il pouvait jeter un regard sur la plaine qui y conduit, et dans laquelle un jour il avait assisté à une fête champêtre dont le souvenir était resté toujours gravé dans sa mémoire avec ses belles moissonneuses, ses gais vignerons, ses fleurs, ses pampres, ses guirlandes et ses chansons napolitaines.

De loin, il pouvait également contempler le château royal, à l'endroit où la ville vient se joindre à la campagne, et les jolies maisons isolées qui s'élèvent au milieu des jardins.

Parmi ces maisons, il y en avait une qu'Albert avait été déjà visiter plusieurs fois, depuis son retour à Naples; mais, au lieu du plaisir et de la joie qu'il y avait si souvent trouvés, il n'y avait rencontré cette fois que le vide et la tristesse. Cette maison, lui avait-on dit, était abandonnée; depuis plusieurs années on n'avait même plus entendu parler de son ancienne locataire, madame Lorenzo, ni de sa nièce Catarina, la jolie fille aux yeux noirs, qui, huit ans auparavant, passait, à juste titre, pour la beauté la plus parfaite de toute la presqu'île.

Après avoir monté les degrés qui conduisaient au presbytère, Albert sonna à la

porte du curé; le sacristain vint lui ouvrir, et, sur sa demande, lui indiqua un petit escalier au haut duquel se trouvait la chambre du père Anselme.

Le vieux curé de San-Paolo était un vénérable vieillard au regard doux, à l'air honnête et timide. Sa chevelure, blanche comme la neige, retombait en boucles argentées sur le collet d'une longue soutane noire que les prêtres ne quittent presque jamais en Italie. La pièce qu'il habitait était si modestement meublée, qu'on eût pu la prendre pour la cellule d'un chartreux. Aucun meuble de luxe, pas un ornement superflu. Elle contenait seulement une table, un lit, quatre chaises, un portrait de Napoléon et quelques images de sainteté.

En entrant dans cette chambre, Albert s'aperçut bientôt que le bon curé ne s'y trouvait pas seul. En effet, une jeune fille était assise près de la table, et terminait le repas qu'elle devait, sans doute, à la charité du vieil ecclésiastique.

C'était Béata qui, en entendant ouvrir la porte, avait vivement tourné les yeux de ce côté et reconnu le jeune étranger de la générosité duquel elle entretenait précisément le père Anselme, au moment où on frappa à la porte.

Après avoir accepté la chaise que son hôte lui offrait, l'ex-marin prit place et expliqua le motif de sa visite.

— Je ne viens pas seulement en mon nom personnel, dit-il; je me présente aussi chez vous, bon père, comme l'envoyé d'une jeune dame qui s'intéresse non moins vivement que moi au sort de Béata.

— De ma petite Béata? répondit le prêtre étonné de ce qu'il entendait.

— Ce matin, nous avons trouvé cette pauvre fille, au coin de la rue que nous habitons, implorant la pitié des passants, et sa triste position dans un âge si tendre a excité en nous un véritable sentiment de commisération.

— Je le comprends, monsieur.

— Je venais donc vous proposer d'aider cette chère enfant à sortir de la profonde misère où elle paraît plongée, et l'engager à renoncer désormais au misérable métier qu'elle exerce... excusable tout au plus pour quelques vieillards infirmes, privés des secours utiles aux besoins de la vie, mais honteux à l'âge de Béata.

— C'est ce que je lui répète chaque jour, interrompit le prêtre.

— Mais, avant tout, digne monsieur, j'aurais désiré avoir, sur la naissance et la famille de cette pauvre petite, quelques renseignements positifs, et vous seul, m'a-t-on dit, êtes à même de me les donner.

A ces mots, le respectable Anselme jeta un regard plein de tendresse sur la jeune mendiante qui, après avoir salué Albert, s'en était déjà retournée à la table pour finir le repas commencé, et cela sans s'inquiéter même de ce que pouvaient dire les deux interlocuteurs, qui pourtant ne s'occupaient que d'elle.

— L'histoire de Béata, dit le prêtre, est simple, et je peux vous dire en peu de mots tout ce que je sais d'elle :

« Depuis quelques années, une femme jeune encore, dont les traits flétris par la douleur conservaient les traces d'une éclatante beauté, assistait régulièrement à tous les services divins qui étaient célébrés dans mon église. Sa fille, la petite Béata, que vous connaissez maintenant, l'accompagnait sans cesse ; la pauvre mère cherchait la solitude, évitait tous les regards, et restait souvent des heures entières pieusement agenouillée devant la chapelle de la Vierge.

« Chacun essayait de pénétrer le mystère qui s'attachait à cette infortunée, mais inutilement... car, bien qu'elle n'appartînt à cette paroisse que depuis peu, elle n'adressait jamais de questions à personne, et répondait à peine à celles qui lui étaient adressées. Néanmoins, ses manières étaient douces et nobles à la fois. Souvent, je tentai de lui inspirer assez de confiance pour qu'elle me fît connaître la cause de ses douleurs secrètes... Mes efforts furent vains, et, malgré mon désir de calmer ses souffrances, je ne pus y parvenir... je craignis même de devenir importun, et, dès cet instant, mes soins pour elle furent ceux que je donne à tous mes paroissiens.

« Un jour, pourtant, je dus lui adresser la parole ; c'était après une cérémonie funèbre. Le riche comte de Cosenza venait de mourir dans son hôtel, situé à peu de distance de cette église : un caveau, pratiqué dans la chapelle de la Vierge, devait réunir sa dépouille mortelle à celle de ses illustres ancêtres ; l'église entière avait été tendue de drap noir à franges d'argent, plus de deux mille cierges brûlaient et éclairaient le catafalque ; partout les armes du défunt brillaient sur des écussons dorés. Des candélabres à flamme rouge et bleue donnaient à cette chapelle ardente un éclat merveilleux. Aussi, presque toute la population d'un des faubourgs de Naples s'était portée à l'église de San-Paolo, pour assister à cette pompeuse cérémonie.

« Quand la messe et les prières des morts furent terminées, le corps du noble comte fut déposé préalablement dans la chapelle de la Madone, jusqu'à ce qu'on dût ouvrir la dalle qui couvrait le sépulcre des Cosenza.

« La pauvre mère, toujours accompagnée de sa chère fille, s'était glissée dans l'église parmi la foule. Elle avait assisté dans le recueillement à tous les chants funèbres, et elle était encore là, plongée dans ses tristes méditations. Pourtant, les chants avaient cessé, les cierges étaient éteints, et les fidèles avaient quitté l'église depuis près d'une heure.

« Béata aussi était là, près de sa mère... étonnée, étourdie du spectacle tout nouveau qui venait de briller à ses yeux; sa jeune imagination avait été frappée par la splendeur de cette pompe religieuse... Bercée dans les croyances italiennes, l'enfant pensait que celui qui, après sa mort, obtient un si grand luxe d'honneurs terrestres et de prières mêlées de tant d'éclat, est sûr de son salut dans le ciel, et l'innocente fille s'écria d'une voix entrecoupée : « Oh ! que c'est beau, ma mère ! « comme la Madone doit bénir ceux qui sont apportés si somptueusement à sa cha- « pelle ! »

« Elle fit suivre ces paroles d'une foule de questions adressées à sa mère, pour savoir si le corps serait longtemps exposé ainsi, ou promptement enfermé dans le caveau... si les prêtres de San-Paolo viendraient y prier chaque jour, et s'ils y jetteraient souvent de l'eau bénite; elle voulut même savoir combien de messes seraient dites pour le repos de l'âme du défunt.

« En ce moment, je m'approchai de la pauvre mère, et je la félicitai sur les sentiments de piété dans lesquels elle élevait son enfant; je lui fis espérer que le Seigneur exaucerait un jour les ferventes prières qu'elle ne cessait d'adresser au ciel. Pour toute réponse, elle imprima un baiser sur le front de sa fille chérie, et des larmes étouffèrent sa voix. Elle quitta promptement l'église, et détourna la tête sans doute pour me cacher les sanglots qui la suffoquaient.

« Comme il fallait traverser une longue travée pour gagner la seule porte de l'église qui fût restée ouverte, en sortant elle passa à quelques pas de moi; je remarquai que la pâleur de son visage était augmentée; elle paraissait plus souffrante et plus abattue que de coutume.

« Un mois entier s'écoula sans qu'elle revînt prier à l'autel de la Madone...sans qu'elle reparût même dans l'église de San-Paolo. Je pensai que le malheur l'avait forcée de quitter le pays, et je cherchais à chasser de mon esprit le souvenir de cette infortunée, quand un matin, la petite Béata vint en pleurant frapper à ma porte... la pauvre enfant était au désespoir... elle aussi, malgré sa jeunesse et sa santé, avait perdu la fraîcheur ordinaire de son visage, ses yeux étaient humides, ses vêtements en désordre, je la voyais là, tremblante et à genoux devant moi, me priant, me suppliant d'accourir au secours de sa mère qui, disait-elle, allait mourir.

« Je fis relever la petite en lui promettant de la suivre immédiatement à l'endroit où demeurait sa mère; en effet, au bout de quelques minutes, j'étais rendu dans une chétive maison du faubourg voisin.

« La chambre où l'enfant me fit entrer offrait l'aspect de la pauvreté; pourtant, tout y était propre malgré le désordre qui règne ordinairement dans la demeure d'un malade. L'état de la pauvre mère était vraiment désespéré. En jetant les yeux sur son visage décoloré, je compris qu'elle touchait à ses derniers moments.

« Avant de penser aux soins que réclamait l'âme de la mourante, je tentai de sauver son corps. Je fis appeler un médecin instruit et dévoué, qui sur ma recommandation, vint rendre, dans cet asile du pauvre, une seule et inutile visite; car

après avoir examiné la malade, loin de me rendre à l'espoir, il confirma pleinement mes funestes pressentiments. L'infortunée n'a pas plus d'une heure à vivre, me dit-il à l'oreille; et une heure plus tard elle expira dans d'horribles douleurs. «Mon enfant, ma chère et pauvre Béata!» furent les dernières paroles qui s'échappèrent des ses lèvres.

« Les cris déchirants de Béata se confondirent avec les derniers soupirs de sa mère; il fallut l'arracher de force du cadavre qu'elle serrait dans ses bras, avec des transports convulsifs. « Je ne verrai plus ma mère! » s'écriait-elle en sanglotant... Le souvenir de cette scène déchirante ne s'effacera jamais de mon cœur, ajouta le digne Anselme, dont les paupières venaient de se remplir de larmes...

« Comme il ne se présentait ni parent, ni voisin pour réclamer cette chère enfant, je me vis forcé de la confier provisoirement à la femme de mon sacristain, qui veilla sur elle jusqu'au jour désigné pour l'enterrement de la morte. La cérémonie ne fut pas brillante; les ressources n'étaient pas suffisantes pour donner à cette pauvre femme d'autre sépulture que celle des pauvres. Je fis pourtant tout ce qui dépendait de mon ministère pour rendre les honneurs divins à sa dépouille mortelle.

« Dans cet intervalle, la petite Béata n'avait pas cessé de pleurer et de prier... La secousse, dans une organisation si frêle encore, avait été si violente, que les forces physiques de l'enfant étaient très-affaiblies. Pourtant, au jour et à l'heure du convoi, elle se leva, affirma qu'elle était guérie, et voulut obstinément assister à la triste cérémonie qui eut lieu à l'autel de la Vierge.

« Béata pleura et pria tant que dura la messe; ensuite elle suivit à pied le cercueil jusqu'au cimetière, et quand on dut le descendre dans la fosse, elle se précipita sur lui en jetant des cris de désespoir qui déchiraient l'âme des assistants. Les fossoyeurs essayèrent vainement de l'en arracher, elle s'y cramponna avec tant de force, qu'il parut inhumain d'insister.

« A travers ses sanglots, la pauvre fille exprimait la volonté que le cercueil qui renfermait sa mère fût déposé à l'autel de la Madone; elle pensait qu'il ne pouvait être en sûreté que là.

« Je m'approchai d'elle, et je cherchai à calmer son désespoir en lui faisant comprendre que pour enterrer le corps dans l'église, il en coûterait une somme énorme, et que ni elle ni moi ne possédions assez d'argent pour cela. L'enfant resta invariable dans sa résolution. Pour ne pas prolonger une scène pénible et qui pouvait devenir scandaleuse, je pris le parti de faire porter provisoirement le cercueil dans l'église, et donnai l'ordre de le déposer dans un caveau vide. En agissant ainsi, j'espérais décider plus tard Béata à ne plus s'opposer à l'enterrement, ou, si cela était nécessaire, je me proposais de le faire même la nuit à son insu; mais tous mes efforts furent inutiles. L'enfant m'accabla de prières, et, pour s'assurer que sa volonté serait remplie, elle ne quitta pas le cercueil pendant le reste du jour.

« Le soir, j'insistai de nouveau... mais Béata, plus ferme que jamais dans sa résolution, se jeta à mes pieds qu'elle arrosa de larmes, et m'adressa cette question : « Combien donc faudrait-il d'argent pour que le corps de ma mère fût placé, pour « toujours, près de la Madone? » Elle ne connaissait la valeur d'aucune monnaie. Je la lui fis comprendre, et, en lui montrant une pièce d'or, j'affirmai qu'il faudrait au moins cent pièces pareilles pour pouvoir réaliser son projet.

« A cette idée, les yeux de la jeune orpheline se séchèrent, un éclair sem-

bla y briller, elle saisit ma main avec transport, m'assura qu'elle saurait bien amasser cette somme à tout prix; et le lendemain, Béata, dès le point du jour, était sur les marches de mon église, demandant l'aumône à tous ceux qui passaient devant elle.

« Les jours suivants, elle recommença, parcourut les quartiers les plus riches de Naples, et vint m'apporter chaque soir le produit de ses quêtes. Sans doute j'aurais dû m'opposer à ce qu'elle faisait; mais, était-ce faiblesse, était-ce admiration pour l'enfant qui accomplissait un devoir si pieux, si saint? bref, je n'en trouvai pas la force.

« Depuis bientôt trois mois, Béata passe les nuits dans mon presbytère, et vient y prendre ses repas. Le matin, elle sort pour aller implorer la commisération publique, croyant assurer ainsi le salut de l'âme de sa pauvre mère. Le soir, après s'être assurée que le cercueil est encore dans le caveau, elle rentre, compte les pièces de menue monnaie qu'elle rapporte, et quand il y en a un nombre suffisant pour les convertir en un ducat d'or, elle me prie de le faire, en s'informant toujours de ce qu'il lui manque pour arriver au nombre *cent*.

« Quand je les aurai, s'écrie-t-elle souvent avec enthousiasme, n'est-ce pas, père Anselme, que vous ferez enterrer ma mère près de l'autel de la Madone? que vous jetterez de l'eau bénite sur sa tombe, et que, jour et nuit, on y brûlera de l'encens pour elle?... »

« Je le lui promets, sans penser que son espoir puisse bientôt s'accomplir, car la somme est loin d'être complète... Cependant, aujourd'hui, Béata a été plus heureuse que de coutume, elle a rapporté la valeur d'un ducat d'or... lequel, avec ceux que nous tenons en réserve, fait monter le total à dix-huit! Encore quatre-vingt-deux ducats, et la chère enfant verra le cercueil sur lequel elle veille si activement déposé où elle veut qu'il se trouve, sous la protection de la bonne Vierge. »

Le récit que le bon Anselme venait de faire, non sans une profonde émotion, toucha vivement le cœur du jeune Français. Tant de preuves de courage, de persévérance, données par Béata pour assurer, selon sa croyance religieuse, un bonheur éternel à l'âme de sa mère, lui parurent un admirable exemple de piété filiale, dans ce pays napolitain surtout, où la religion est regardée comme la première vertu du peuple. Aussi, après avoir remercié le vénérable ecclésiastique de son indulgence et de ses bontés pour l'orpheline, il le pria de ne plus souffrir qu'elle allât mendier encore sur la voie publique, lui donnant l'assurance que le vœu de l'enfant serait promptement comblé, sans qu'elle fût obligée d'implorer la charité des passants.

Anselme, surpris, étonné de la générosité d'un étranger pour sa petite protégée, se confondait en remercîments et en salutations.

Mais le Français l'interrompit :

— Et vous ne savez rien de plus, monsieur, sur le nom... sur la position de cette malheureuse mère, morte en vous recommandant son enfant?

— Je pourrais peut-être vous donner quelques renseignements plus complets sur elle, reprit Anselme, bien que sa fin prématurée soit toujours restée entourée de mystère.

— Eh bien! parlez vite.

— Je le voudrais, ajouta le vieux curé, mais au moment où vous êtes entré, on venait de m'annoncer qu'une pauvre famille de notre faubourg réclamait mes

prompts secours, et je craindrais de manquer l'occasion de soulager ceux qui souffrent.

— Loin de vous blâmer, je vous félicite, bon père, de votre généreux empressement; mais quand pourrai-je revenir pour savoir de vous?...

— Ne prenez pas cette peine, monsieur; l'intérêt que vous semblez porter à Béata me décide à vous proposer d'aller, si vous le voulez, demain, vous trouver à votre hôtel.

Albert, se rappelant les dernières paroles de miss Anna, s'empressa d'accepter la proposition de l'ecclésiastique.

Il fut donc convenu que le vieux curé de San-Paolo, accompagné de Béata, se rendrait le lendemain matin à la *Locanda* de la rue de Tolède.

IV.

Quoique la soirée fût déjà assez avancée, quand Albert revint à la Locanda, il voulut se présenter chez lady Spanker, pour faire connaître à miss Anna le résultat de ses recherches. Il apprit que la jeune Anglaise était sortie en voiture avec sa tante et la baronne, pour aller visiter l'une des plus belles promenades de Naples : c'était un vaste et beau jardin à terrasses du haut desquelles on découvrait le golfe dans toute son étendue. Albert s'y rendit à la hâte, et rencontra bientôt les trois dames assises sous un berceau de treillage où elles respiraient la brise du soir. Tout en admirant l'effet du soleil se couchant dans l'horizon d'une mer bleue, l'étonnant spectacle qui se déroulait devant elles avait produit sur leurs âmes une vive impression; elles se trouvaient ainsi favorablement préparées à recevoir la communication qu'Albert venait leur faire. Aussi, le récit du Français excita-t-il un bien vif intérêt en faveur de Béata.

Les deux dames anglaises furent profondément touchées de la noble persévérance d'un enfant de cet âge pour assurer une sépulture à sa mère. La baronne elle-même était complétement revenue de sa défiance envers la petite mendiante, et dès cet instant elle n'eut plus que de l'admiration pour elle.

La conversation s'étant prolongée pendant plus d'une heure, on sentit que le froid de la nuit devenait intense, et cela pouvait être dangereux pour la malade; miss Anna engagea donc sa tante à entrer dans un salon qui se trouvait près de là. On se leva. La baronne offrit son bras à lady Spanker. Albert et la jolie Anglaise prirent un détour pour admirer, une dernière fois encore, les beautés de la nature, en attendant la calèche qui était restée à l'entrée du jardin.

En ce moment, le golfe offrait un coup d'œil vraiment magnifique. A gauche, s'élevait dans l'ombre, la masse obscure du Vésuve qui, avec les montagnes environnantes, se dessinait nettement sur un ciel parsemé d'étoiles; à leurs pieds la mer venait baigner cette terre fertile et privilégiée, sur laquelle la nature semble avoir vidé tout entière sa corne d'abondance..... Çà et là, des barques et des navires de toute espèce étaient légèrement bercés sur l'humide élément, et le miroir des flots reflétait les milliers des lumières de la ville. L'air était tiède et embaumé; chaque plante qui entourait les deux jeunes amants semblait avoir contribué pour sa part au parfum balsamique dont l'atmosphère était remplie. A cela venaient se joindre ces mille petits riens délicieux qui causent la béatitude... C'était

le bruit de voix qu'on entendait au loin... le frémissement des feuilles, le chant doux et suave d'un oiseau qui, seul peut-être, veillait encore parmi la bande ailée dont la cime des arbres d'alentour était peuplée, à cette heure de calme et de repos.

Il ne fallait rien de plus que ces douces merveilles de la nature, pour plonger dans l'extase deux jeunes cœurs déjà si près de s'entendre! Mais, en ce moment ce qui les rendait surtout accessibles à de tendres sentiments, c'était leur vive sollicitude pour Béata, cette étrange enfant qu'ils s'étaient promis de protéger ensemble sans la connaître, et dont la conduite venait de les pénétrer d'admiration.

— Mais que ferons-nous pour la pauvre orpheline? demanda miss Anna, quand sa mère sera enterrée dans l'église de San-Paolo? Il faut avant tout fixer l'avenir de notre protégée... où la placerons-nous? à quelles mains la confier?

— Avant de prendre un parti, répondit Albert, il faut connaître les nouveaux renseignements du père Anselme. Peut-être nous indiquera-t-il une personne honorable qui se chargera de l'éducation de Béata.

— Un tel arrangement, reprit Anna en acceptant le bras que le Français lui offrait pour la ramener au salon, ne me contenterait qu'à demi. Qui donc éprouvera pour Béata tout l'attachement qu'elle mérite.... Qui sera digne de comprendre un âme aussi élevée?.... Le respectable Anselme seul pourrait peut-être surveiller et élever convenablement cette enfant.... mais il est si vieux!... La mort viendrait bientôt l'empêcher d'accomplir une œuvre qu'il a déjà si heureusement commencée. Il vaudra mieux s'adresser à quelques généreux étrangers..

— Mais ce serait leur céder des droits à la reconnaissance de Béata, et je crois que vous seule exceptée, mademoiselle, je ne permettrais maintenant à personne de se charger de son sort.

— Oh! voilà de l'égoïsme pur, reprit Anna; mais je ne peux le blâmer, puisqu'il m'excepte de la mesure.

—C'est que je serais si heureux de pouvoir partager avec vous toutes mes peines et mes joies! ajouta le jeune Français avec un accent de tendresse qui laissait facilement deviner l'état de son cœur.

—Croyez bien, monsieur Albert, que je ne céderais non plus à personne le droit de partager avec vous... et la jolie Anglaise s'arrêta court, craignant de laisser deviner aussi ses sentiments secrets.

Albert, encouragé par cet élan, balbutia quelques mots dont Anna, malgré son trouble, comprit parfaitement le sens, mais qu'elle se garda bien de faire répéter.

Après quelques instants de silence, Albert, se sentant entraîné par un penchant irrésistible, reprit :

—Pardonnez-moi, miss Anna, mais il ne m'est plus possible de vous cacher un, secret d'où dépend le bonheur de ma vie. Sachez que depuis plusieurs semaines je ne prolonge mon séjour à Naples que pour avoir le bonheur de me trouver souvent près de vous.

Anna, sans rien répondre, voulut retirer son bras que pressait étroitement le jeune homme et qu'il retint malgré elle en reprenant :

—Dès les premiers jours de mon arrivée dans cette ville, j'appris que le but qui m'y attirait était entièrement manqué... Cette nouvelle me causa d'abord une profonde douleur. Elle devait être éternelle; mais en vous rencontrant ici, je fus tellement saisi de surprise et d'admiration que j'oubliai bientôt le triste sujet de mon voyage pour ne plus penser qu'à vous, si aimable, si bonne ! et qui me sembliez la perfection de la beauté humaine.

Anna émue, tremblante, ne trouva pas encore cette fois la force d'imposer silence à son interlocuteur.

—Je devais quitter ce pays quelques jours après mon arrivée, reprit-il, et depuis que je vous ai vue, depuis que lady Spanker, votre tante, m'a permis de vous tenir compagnie, chaque instant, chaque heure n'a servi qu'à doubler la force de la chaîne qui va désormais m'attacher à vous. L'avenir me paraît vide et triste quand je songe qu'il faudra vous quitter un jour; ô miss Anna, ne m'en veuillez pas de tant d'amour...,s'il vous déplaît, croyez qu'il fut involontaire... si vous le partagez, ma vie entière vous sera consacrée!

Miss Anna devint aussi rouge que lors de l'entretien à la Locanda. Son sein était oppressé... elle baissa les yeux et laissa retomber sur sa poitrine sa ravissante tête blonde. En ce moment elle aurait voulu, pour ainsi dire, se retirer en elle-même, comme ces tendres fleurs dont la feuille se refuse à tout contact, même quand la rosée du ciel en a doublé la vigueur et l'éclat.

— Mon Dieu ! je ne sais que vous répondre, dit-elle, d'une voix qui tremblait à chaque syllabe : retournons au salon, j'y reprendrai mon sang-froid.

—Pas avant d'avoir décidé de mon sort, Anna, je vous en supplie !.. Ma position dans le monde quoique assez honorable, n'est peut-être pas aussi brillante que celle à laquelle vous donnent droit votre naissance, votre éducation et votre beauté, mais ma fortune est suffisante pour assurer votre bonheur. Ce qui pourra vous manquer en luxe et en éclat sera compensé par un amour qui ne finira qu'avec ma vie. Parmi les plus anciennes maisons de Bretagne, mon nom est cité avec honneur; une bonne et vénérable mère vous attend au foyer de mes pères, pour vous accorder toute la part de tendre affection qui revient à la femme de son fils, et dont vous êtes si digne. Consultez la voix de votre cœur, Anna, et si elle vous parle en ma faveur,

de grâce, ne mettez pas de retard au bonheur que j'envie et qui dépend de vous.

L'ex-marin avait prononcé ces dernières phrases avec un tel accent de franchise et de vérité, qu'Anna, se sentant profondément touchée, surmonta sa timidité virginale, et eut recours à la parfaite éducation qu'elle avait reçue, pour répondre avec convenance à la brusque demande qui lui était adressée.

— Tout ce que j'ai appris à connaître de vous, jusqu'à présent, monsieur Albert, n'a fait que fortifier la haute opinion que j'en avais conçue, en vous voyant pour la première fois à Naples... Et, s'il est vrai que la sympathie se manifeste dès le premier moment où deux personnes se rencontrent, peut-être ai-je éprouvé, comme vous, un grand plaisir à vous voir admis dans l'intimité de ma tante.

Après cette réponse faite avec tant de grâce et de naïveté, Albert voulut porter à ses lèvres la main d'Anna qui la retira aussitôt et continua.

— En vous affirmant ici, continua-t-elle, que c'est vous que mon cœur choisirait entre tous, je dois vous avouer aussi que je ne suis pas libre de disposer de ma main. Je dois aux soins et à l'exemple de ma tante tout ce que je peux avoir de bon en moi. Pour prix de ses bienfaits, j'ai juré de ne jamais me séparer d'elle, de lui donner jusqu'à la mort des preuves de tendresse et de reconnaissance. Je dois tenir mon serment.

— Vous seriez bien ingrate, en effet, d'y manquer, mademoiselle.

— Mais, pour vous suivre en France, il faudrait la quitter; car c'est seulement sous ce beau ciel et dans ce climat chaud qu'on peut achever la guérison de sa cruelle maladie; et, si je vous appartenais, mes devoirs envers mon époux devraient céder devant des obligations plus vieilles et non moins saintes; vous voyez donc, monsieur, que notre bonheur est impossible.

— Demain, lady Spanker connaîtra mes sentiments pour vous, et, si elle exauce mes vœux, bien que j'aspire au moment où je pourrai vous conduire dans les bras de ma mère, je resterai à Naples, près de vous, tant qu'il le faudra pour le rétablissement de votre chère malade; et si ce temps se prolongeait au delà de nos prévisions, eh bien! je partirais pour la France, j'en ramènerais celle qui doit un jour vous aimer comme moi-même... et vous seriez heureuse alors, car vous n'auriez plus à choisir entre votre amitié pour lady Spanker et votre amour pour moi.

Cette réponse levait tous les obstacles qui s'opposaient à leur union. Miss Anna n'eut rien à répondre, et son cœur battit violemment en pensant que le vœu secret qu'elle avait si souvent formé allait enfin être exaucé.

Elle abandonna son bras sans défiance au jeune marin qui, cette fois, put le presser tendrement sur son cœur. Quoique la joie de miss Anna fût grande, en pensant au sort heureux qui lui était destiné, elle insista néanmoins pour rentrer sans retard au salon, où devait l'attendre sa tante. Il lui semblait que le bonheur qu'elle éprouvait ne lui était pas permis, tant qu'elle n'entendrait pas sortir, de la bouche de celle qui lui avait servi de mère, le consentement à son mariage.

Albert, pour la satisfaire, pressa le pas.

Lorsque les deux jeunes gens entrèrent dans le salon, ils furent reçus par la baronne qui vint au-devant d'eux. Du premier coup d'œil, la chère dame devina tout ce qui s'était passé.

Le vif incarnat répandu sur les joues d'Anna, la contenance embarrassée d'Albert, ne lui laissaient aucun doute. Les amants avaient parlé. Ils connaissaient

maintenant leur mutuel amour. Les regards de la grosse Allemande furent si profonds et si intelligents, que toute question, à cet égard, devenait parfaitement inutile.

Il y eut un moment de silence.

Miss Anna le rompit pour demander à sa tante comment elle se trouvait de sa promenade. Albert cherchait dans son esprit le moyen le plus prompt d'adresser sa demande à lady Spanker, et la baronne, sans rien dire, enrageait, au fond de l'âme, de n'avoir pas été la confidente des amours du beau Français.

La calèche arriva. Anna enveloppa soigneusement la malade dans un long cachemire; puis on monta en voiture. En acceptant la main d'Albert, Anna sentit se renouveler tout son trouble. La baronne refusa l'aide du galant chevalier, et, malgré son embonpoint, qui contrastait avec la taille élancée de sa rivale, elle sauta assez légèrement dans la calèche, où elle prit place près de la malade. La voiture roula jusqu'à la rue de Tolède.

Lorsqu'on fut arrivé dans l'hôtel, les deux Anglaises se retirèrent. La baronne retint Albert.

— Enfin, monsieur, j'espère que vous allez me faire une confidence détaillée de tout ce qui s'est passé entre vous et la charmante miss Anna... Voyons, que vous a-t-elle dit pendant cette longue promenade sur la terrasse?... Que lui avez-vous répondu?

Albert s'aperçut, à l'empressement de la dame, qu'il n'était pas prudent de lui parler avec trop de franchise. Il assura vaguement que rien ne pouvait faire supposer que la jeune Anglaise s'intéressât à lui.

— Tenez, monsieur Albert, vous êtes un ingrat, reprit vivement la baronne... Ce matin, je vous ai encouragé, enhardi à faire connaître votre amour; vous avez paru m'en savoir bon gré... et, ce soir, quand je suppose que cet aveu a été fait dans les formes, vous ne voulez pas même m'en confier le résultat... Monsieur Albert, vous êtes un ingrat!

Ce reproche était mérité, et la dame avait raison de l'adresser au jeune homme qui, depuis quelques heures, était devenu si réservé; car, à défaut de son amour, elle avait au moins compté sur sa confiance... C'était une fiche de consolation sur laquelle elle devait compter; et, à ses yeux, Albert avait triché dans la partie qui venait de s'engager ce soir-là.

Le Français prit congé d'elle, après l'avoir ramenée très-poliment à la porte de l'appartement qu'elle occupait; en le quittant, elle répondit à peine à son salut, tant son pauvre cœur était ulcéré.

Albert, préoccupé de la scène du jardin, fut enchanté de se retrouver seul pour pouvoir se livrer aux douces rêveries du bonheur qu'il entrevoyait dans l'avenir. Placé près d'une table, il mit la main sur son front, se rappela tout ce qu'avait dit Anna, l'émotion qu'elle avait éprouvée en écoutant un aveu qu'il s'étonnait d'avoir eu le courage de lui faire.

Trois heures du matin venaient de sonner, qu'il était encore là, pensif et rêveur, cherchant les phrases, les mots qu'il emploierait le lendemain, pour demander à lady Spanker la main de sa jolie nièce.

V.

Le lendemain était arrivé, et Albert se disposait à rendre visite à lady Spanker. Au fond du cœur, il espérait bien que la tante ne serait pas tout à fait surprise de sa démarche, qui, en ce moment, devait être plus désirée qu'inattendue; car, d'après la tendre affection qu'Anna portait à sa bienfaitrice, on pouvait supposer que, depuis la veille, elle lui avait confié tous ses petits secrets. Cependant notre brave marin ne put se défendre d'un trouble involontaire. Son cœur battait violemment, et lui qui devant une frégate ennemie vomissant le feu et la mort, eût jeté avec sang-froid le grapin d'abordage, hésitait à se présenter chez deux dames qui, selon toute apparence, allaient confirmer son bonheur.

Plusieurs fois il fut sur le point de passer le seuil de la porte et de traverser une assez longue galerie qui séparait son appartement de celui des deux Anglaises, et revint toujours sur ses pas pour faire quelques changements à sa toilette, ou pour murmurer à voix basse les phrases qu'il avait préparées, et qui, dans son agitation, lui étaient sorties de l'esprit. Enfin, il fallut se décider; rassemblant alors tout son courage, Albert quitta sa chambre, traversa la galerie et s'adressa aux domestiques pour se faire annoncer. Mais, quelle fut sa surprise, en trouvant là, sur ses pas, Béata, que le vénérable Anselme venait d'amener à la *Locanda*, comme cela avait été convenu la veille, au presbytère.

Dans tout autre moment, notre amoureux eût été enchanté d'une semblable rencontre; il s'en réjouit bien plus encore dans celui-ci, puisqu'il y trouvait un prétexte pour retarder la visite qui lui causait un si grand effroi! A présent, il y avait un empêchement réel, sérieux, qui l'obligeait à ajourner provisoirement sa demande en mariage.

Albert, le cœur débarrassé du poids qui l'oppressait, serra étroitement la main du bon curé, imprima un baiser sur le front de Béata, et donna l'ordre au domestique de les annoncer tous trois chez lady Spanker, qui avait été prévenue de la démarche et qui devait être prête à les recevoir.

Après l'introduction des trois visiteurs dans le salon de la convalescente, on alla, sur son ordre, annoncer à la baronne que la petite mendiante venait d'arriver à la *Locanda*. La grosse Allemande s'empressa de se rendre au lieu indiqué, et quand les dames eurent comblé Béata de caresses et de baisers, la conversation suivante s'engagea.

— Vous n'ignorez pas, dit lady Spanker au vieil ecclésiastique, que M. de Beaumont et ma nièce ont promis de prendre cette charmante enfant sous leur protection, de lui faire donner les soins et les secours dont elle paraît être privée depuis la mort de sa mère... Moi-même je serais charmée de me joindre à eux pour assurer à l'orpheline un sort moins misérable; mais le désir de faire le bien n'est pas toujours suffisant, il faut encore être sûr que ce bien doit être profitable à celui qui nous intéresse.

— Or donc, reprit miss Anna, nous avons pensé qu'il était indispensable de trouver pour Béata une maison d'éducation, ou mieux encore une famille honnête qui pourrait former son cœur et cultiver son esprit. Mais, avant tout, nous voudrions savoir si personne n'a des droits légitimes sur cette jeune fille. Y a-t-il

quelqu'un dans le monde qui puisse légalement s'opposer à l'exécution de notre projet?

— Vous m'en demandez là, mesdames, plus que je n'en sais, répondit Anselme. Puis, se tournant vers sa jeune protégée, tout intimidée de se trouver dans une si brillante compagnie, il lui dit avec bonté : Approche, Béata, et tâche de rassembler tes souvenirs. Avant la mort de ta mère, avais-tu, dans ce pays ou dans tout autre, quelque ami qui vous protégeât toutes deux? Te souviens-tu que ta mère ait jamais donné à quelqu'un le nom d'époux ou de frère?

L'enfant leva les yeux sur Anna, essaya de se souvenir du passé; puis, après un moment de réflexion, elle fit un signe négatif, en agitant sa jolie tête :

— A personne, repondit-elle... Ma mère restait toujours près de moi... Maintenant elle est seule, jusqu'au jour où elle sera enterrée à côté de la Madone!

Et ses beaux yeux brillaient comme si elle eût été inspirée.

— Vous savez du moins quel est le nom de famille de Béata? demanda la baronne à Anselme.

— Non, madame... elle n'a jamais pu me l'apprendre. Les voisins donnaient bien à sa mère le nom de madame Micaëli; c'est, en effet, ainsi qu'elle se fit appeler pendant quatre ans qu'elle habita la chétive maison du faubourg; mais, informations prises, ce n'était pas là son véritable nom.

— Et depuis, dit Albert, vous n'avez pu retrouver aucun indice?

— Aucun, monsieur; seulement lorsque je fus forcé de faire vendre la mince succession que la pauvre femme laissait après elle, j'achetai quelques objets dans l'espoir qu'ils pourraient me donner un jour des renseignements précieux sur la naissance ou la famille de cette enfant. Parmi ces objets se trouvait un assez beau livre d'heures que la défunte portait toujours avec elle, quand elle venait prier dans mon église. Sur le maroquin violet qui couvre ce livre, il y a deux lettres initiales imprimées en or, qui sont les mêmes que celles dont est marqué le linge de madame Micaëli, mais qui ne s'accordent nullement avec ce dernier nom.

— Ainsi, pauvre fille, s'écria miss Anna en serrant l'enfant sur son sein, tu n'as pas même un nom!... l'héritage que le plus pauvre transmet à ses enfants.

— Mais, maintenant, je n'aurai plus besoin de mendier à la porte des églises ou dans la rue de Tolède... puisque, ce matin, le bon père Anselme m'a dit que demain ma mère serait enterrée là... où il faut qu'elle repose pour être sauvée! répliqua l'enfant, toujours avec une sorte d'exaltation.

— Elle ne paraît possédée que de cette seule idée, dit miss Anna; puis, embrassant tendrement la jeune fille, elle ajouta : Nous avons tous pour toi une sincère affection, Béata... Serais-tu heureuse de rester toujours avec nous?

A ces mots, l'enfant s'approcha de la jeune Anglaise, et lui dit confidentiellement à l'oreille :

— Oh! bien heureuse! si père Anselme le permet.

Pendant ce court entretien, le vieux curé avait tiré de sa poche le livre d'heures, auquel était joint un petit étui rond et plat, garni de maroquin rouge, et il reprit :

— Si mes suppositions sont bien fondées, la mère de Béata dut rester sans ressources après la fin prématurée de son époux, ou peut-être aussi fut-elle victime de quelque coupable séduction... Ce qui paraît certain, c'est qu'après s'être enfuie des lieux témoins de son bonheur ou de sa honte, elle a pris un faux nom pour échapper

à toutes les recherches, et qu'elle est venue ensevelir sa douleur dans un faubourg écarté de Naples, où, au bout de quelques années, la mort l'a délivrée de tous les maux terrestres.

— Malheureuse femme! dirent tous les assistants.

— Si elle fut véritablement coupable, je plains, plus qu'elle encore, celui qui l'a égarée pour l'abandonner ensuite, dit froidement le curé. Toujours noble et résignée, elle supportait son triste sort avec un courage angélique; son visage, amaigri par les veilles et le chagrin, conservait une douce sérénité, une douloureuse expression qui me rappelaient les images de nos saints martyrs. Oh! si sa faute fut grande, son repentir fut plus grand encore. Aussi, puisse le Sauveur, que j'ai bien souvent imploré pour elle, exaucer mes prières, et lui rendre un repos qu'elle n'a pu trouver sur la terre!

Ces paroles, prononcées par le vieux prêtre avec une touchante sensibilité, firent venir une larme dans les yeux des trois dames.

Albert aussi fut profondément ému.

Anselme continua :

— Bien que le besoin et la misère eussent obligé l'infortunée à vendre peu à peu tout ce qu'elle possédait, il y eut pourtant deux choses dont elle ne voulut jamais se défaire à aucun prix, d'abord le livre dont je vous ai parlé, et cet étui qui contient une bague surmontée d'un diamant entouré de turquoises. Dans l'intérieur de l'anneau sont gravés quelques mots... les seuls peut-être qui puissent maintenant nous servir à découvrir la famille de Béata...

En disant cela, Anselme poussa le ressort de l'étui, et présenta la bague qui y était contenue.

Les trois dames jetèrent avec curiosité les yeux sur le bijou que leur montrait le prêtre; c'est pour cela que pas une d'elles ne put remarquer le trouble et la pâleur qui s'étaient répandus tout à coup sur le visage d'Albert... Un tremblement nerveux et convulsif l'avait saisi, il était comme anéanti, sans pouvoir faire un mouvement ni proférer une seule parole; son œil était resté fixe sur la bague qui, en ce moment, passait des mains de la baronne dans celles de miss Anna.

Après quelques secondes de surprise et d'anxiété, il trouva pourtant la force de balbutier ces mots :

— Eh! quoi, monsieur... vous êtes bien sûr que ce bijou a appartenu à la personne morte si malheureusement dans la pauvre maison du faubourg?...

Et Anselme fut effrayé du changement subit qui s'était opéré sur le visage du jeune Français; pourtant il répondit avec calme :

— Si sûr, monsieur, que la défunte le porta à son doigt jusqu'au moment où elle rendit le dernier soupir. J'aurais sans doute dû le lui laisser emporter dans la tombe, mais l'héritage de Béata était si mince, que je le pris pour conserver à cette chère enfant le seul objet de la succession de sa mère qui présentât quelque valeur.

Pendant ce temps, la baronne et Anna avaient déchiffré les lettres qui étaient gravées dans l'anneau, et lu à haute voix les mots suivants : GUSTAVE-ALBERT DE BEAUMONT.

— Comment, monsieur Albert, votre nom écrit dans cette bague! s'écria la baronne, qui ne pouvait dissimuler l'expression d'une joie moqueuse.

Pour tous les autres personnages, ces mots furent un coup de foudre.

— Mon nom... Oui, madame... c'est en effet lui que vous voyez gravé là. Pour tout au monde, rendez-moi cette bague... car c'est bien à moi qu'elle doit revenir.

— A vous? dit miss Anna devenue aussi pâle qu'Albert, et effrayée du ton solennel avec lequel il venait de prononcer ces dernières paroles.

— A moi, répondit-il; et, sur le livre d'heures, vous devez lire aussi le nom de Catarina Lorenzo.

En parlant ainsi, il ne songeait plus à tous ceux qui l'entouraient, et oubliait surtout l'impression fatale que cette soudaine découverte devait produire sur l'âme de la pauvre Anna.

— C'est cela même, répondit Anselme en montrant le livre qu'il venait d'ouvrir.

— Chère et pauvre Catarina... abandonnée... sans secours... et morte... morte dans la misère! s'écria le jeune homme avec un accent de désespoir. Oh! il doit y avoir pour moi quelque malédiction tracée de sa main sur ce livre...

— Une malédiction!... Vous vous trompez, monsieur; j'y vois seulement quelques mots où elle recommande son enfant à vous... et à Dieu... répliqua doucement le curé.

Et Albert saisit avec vivacité le livre, pour y lire le dernier adieu qui lui était adressé.

La baronne, pour qui tout ce qui venait de se passer était presque un triomphe, s'écria en jetant tour à tour les yeux sur le beau Français et la petite Béata :

— Mais voyez donc, mesdames, quelle étonnante ressemblance entre M. Albert et cette jeune fille; absolument les mêmes traits, la même figure, traduits du français en napolitain...

Tous les yeux se portèrent sur Béata; la ressemblance, en effet, était frappante.

Albert, qui n'entendait plus rien... après avoir imprimé tristement et pieusement un baiser sur le livre saint de la morte, murmura d'un son de voix altérée :

— Catarina... Catarina... que Dieu te protége!...

Puis, s'approchant de Béata, qu'il pressa tendrement sur son cœur :

— Ma fille!... ma Béata!... moi aussi je pleurerai ta mère...

Et, en disant cela, il couvrait l'enfant de baisers et de larmes.

Béata, attendrie par le désespoir du jeune homme, pleurait aussi, mais sans savoir précisément pourquoi.

Quant à miss Anna et à sa tante, rien ne pourrait exprimer l'agitation qu'elles éprouvaient; comprenant cependant que leur présence devenait non-seulement inutile, mais encore importune dans un pareil moment, elles se hâtèrent de sortir du salon. Miss Anna marchait avec peine, et cette fois ce fut la malade qui fut forcée de soutenir celle qui ordinairement se portait bien.

Albert, tout entier à l'expansion de sa tendresse et de sa douleur, fit à peine attention à ce brusque départ.

— Ma Béata!... ma fille chérie! répétait-il en l'embrassant encore; que n'es-tu plus âgée de quelques années, pour m'éclairer sur le sort de ta mère!... pour m'apprendre tout ce qu'elle a souffert!

Le bon curé, touché de la douleur du jeune homme, voulut lui adresser quel-

ques paroles de consolation; Albert lui serra la main avec transport, en lui disant :

— Merci, mille fois merci de ce que vous avez fait pour elle.

La baronne, après un premier mouvement de jalousie, voyant qu'il s'agissait d'une douleur réelle, fut promptement ramenée à la bonté naturelle de son cœur, et adressa des excuses à Albert pour les paroles indiscrètes qui avaient pu lui échapper; puis elle alla bien vite rejoindre les deux Anglaises.

Albert, Anselme et Béata se trouvaient enfin seuls.

— Vous me jugeriez mal, révérend père, dit le jeune marin toujours fortement agité, si je ne vous avouais que c'est par ma faute que Catarina fut réduite au triste sort que vous lui avez vu supporter avec tant de courage! Mais pouvais-je prévoir qu'un jour cette faute serait si cruellement punie?

— Un repentir sincère en a fait pardonner de plus grandes, répondit le bon prêtre.

— Oh! bien sincère, je vous jure... Et pourtant la fatalité eut plus de part que moi au malheur que je déplore.

Il pria le vieillard de prendre place près de lui, et continua en ces termes :

« Il y a huit ans, brûlant de connaître cette belle nature méridionale qui exalte et agrandit l'âme, j'étais venu visiter Naples, sans autres soucis que ceux qu'on éprouve à vingt ans. Je parcourais les magnifiques environs de la ville, lorsque, dans une fête nocturne, je rencontrai la belle Catarina, la fille de Rosa Lorenzo, veuve d'un artiste. Mes yeux furent éblouis par l'éclat de cette ravissante beauté napolitaine qui l'avait fait surnommer reine parmi toutes ses compagnes. Au milieu des danses et des plaisirs de la fête, j'osai m'approcher d'elle et lui peindre la vive impression qu'elle avait faite sur mon cœur. Elle me répondit avec tant de candeur et d'innocence, que je restai devant elle tremblant et honteux de l'audace que j'avais montrée... Pourtant, j'obtins de sa mère la permission de la revoir le lendemain.

« Depuis, je la revis tous les jours... Bientôt son âme fut, comme la mienne, sous le charme d'un amour qui devait nous préparer d'éternels regrets. Oh! si alors vous l'aviez connue, ma Catarina, si vous aviez pu apprécier la bonté de son cœur, vous donneriez, comme moi, des larmes à sa mémoire.

« Il y avait déjà deux mois qu'à l'insu de sa mère nous confondions nos soupirs et nos serments, quand m'arriva l'ordre exprès de regagner immédiatement ma corvette qui allait mettre à la voile. Il fallait obéir sur l'heure. Vous jugez de mon désespoir à cette accablante nouvelle... il fut affreux, et celui de Catarina plus affreux encore.

« Cependant, le devoir que m'imposait mon titre de marin l'emporta sur tant d'amour! Je dis adieu à Catarina, je l'embrassai pour la dernière fois, et le lendemain je quittais cette Naples que je ne devais peut-être revoir jamais. Pendant les premières semaines de cette douloureuse séparation, voguant au milieu des mers entre le ciel et l'eau, Dieu m'est témoin que je n'eus pas une pensée qui n'appartînt à Catarina. Plus tard, nous cinglâmes vers les mers du Sud, sans pouvoir prendre terre... Bref, ce n'est qu'après six mois de courses et de voyages que je pus adresser une lettre à Naples; cette lettre parvint-elle à Catarina, ou fut-elle perdue dans la traversée, je l'ignore, mais je ne reçus aucune réponse de celle dont le souvenir m'était encore si cher!... D'autres lettres lui furent également adressées de plusieurs points du globe : toujours le même silence de sa part; enfin, je pris le parti

de m'adresser à un ami attaché à l'ambassade française à Naples; il me répondit que, malgré toutes ses démarches, il n'avait pu découvrir Catarina Lorenzo ni sa mère; que la maison qu'elles habitaient était abandonnée, et qu'on ne pouvait obtenir sur elles de renseignements positifs. Je me crus oublié ou trahi; néanmoins, à la mort de mon père, après avoir mis ordre à mes affaires et envoyé ma démission au ministre de la marine, mon premier soin fut de me rendre dans cette ville, où j'eus bientôt la preuve que tout ce qu'on m'avait écrit était vrai, puisque mes recherches restèrent sans résultat.

« Maintenant, vous savez, bon père, comment je devins coupable, sans cesser pourtant d'être digne d'indulgence et de pitié. Je compte sur votre appui; jamais je n'en eus plus besoin qu'en ce moment, car la triste fin de Catarina n'est pas le seul coup qui me soit sensible; dès ce jour, j'ai vu s'éclipser aussi la seule étoile qui devait désormais briller sur ma vie. »

Quand Albert eut cessé de parler, le vieux curé lui épargna ces consolations banales qu'on adresse ordinairement aux malheureux, sans pour cela soulager leurs peines. Il se contenta de serrer étroitement la main que le jeune homme venait de placer entre les siennes.

— Quel jour pourront être terminés les préparatifs pour l'inhumation de Catarina? demanda le Français.

— Demain, si vous l'ordonnez, répliqua le prêtre.

— Qu'elle ait donc lieu demain, bon père... Je me charge de tous les frais... Quant à Béata, souffrez qu'elle reste désormais avec moi. C'est le seul bien que j'aie sauvé du naufrage... Je ne dois plus être séparé de lui. Ce matin même, je quitterai cet hôtel. Dans la journée, je vous ferai connaître ma nouvelle adresse; en attendant, préparez tout pour le service funèbre.

Le vieux curé fixa l'heure et sortit. Albert resta seul avec Béata.

La pauvre enfant ne pouvait s'habituer à regarder comme son père le jeune homme qu'elle ne connaissait que depuis vingt-quatre heures. Elle n'avait encore aimé que sa mère, et tout autre sentiment ne pouvait pénétrer si brusquement dans son sein.

Pendant que les domestiques apprêtaient tout pour le départ, Béata avait timidement pris place dans un coin du salon; sa jeune tête était remplie des événements singuliers qui venaient de se passer, et qui, pour elle, ressemblaient à un songe dont elle pouvait à peine comprendre la réalité. Une seule pensée la rendait heureuse, c'était de savoir que son vœu allait être enfin exaucé, et que demain sa mère reposerait près de l'autel de la Vierge de San-Paolo. Elle attendait ce moment avec impatience.

Albert s'était assis près d'une table, et, le cœur navré, il avait tracé sur le papier une lettre ainsi conçue, adressée à miss Anna :

« Très-chère miss,

« Vous avez été témoin d'une scène qui a dû me ravir à jamais votre estime, et « avec elle cet amour sur lequel j'avais fondé toutes mes espérances de bonheur. « Si cependant vous ne voyez pas sans quelque douleur s'éloigner un ami qui « avait osé se rapprocher de votre pur et noble cœur, accordez-lui votre pitié et « recevez le serment qu'il vous fait de passer à vous regretter tout le temps qu « lui reste à vivre.

« Dans les feuillets ci-joints, vous trouverez l'histoire de mon amour avec la

« pauvre Catarina; je l'écrivis pour vous, alors que j'étais loin de supposer qu'elle « dût avoir un si triste dénoûment. Il n'y a plus que quelques mots à ajouter à « ces lignes : J'aimais Catarina d'un amour exalté, comme on aime à vingt ans... « Je vous aimais, vous, de cet amour pur et durable qui ne s'éteint qu'avec la vie ! « Quoique je ne sache pas si désormais je pourrai trouver les forces de supporter « votre absence, je dois me l'imposer. C'est pour remplir ce pénible devoir que « je quitte ce matin même la *Locanda*, et demain ce pays... Dans quelques jours « je serai de retour en France, avec mon enfant; mais souvenez-vous que là, « comme à Naples, il y aura un cœur toujours plein d'estime et d'adoration pour « vous.

« Paul-Albert de Beaumont. »

Cette lettre fut remise à miss Anna, au moment où Albert et Béata venaient de s'éloigner de la *Locanda*.

VI.

Les cloches de l'église San-Paolo sonnaient à toutes volées, et la population des faubourgs se pressait en foule sous le portail pour assister au service funèbre de Catarina Lorenzo. Les accords de divers instruments retentissaient dans le chœur. Tous les piliers étaient tendus de drap noir à franges d'argent. Un magnifique catafalque, entouré de cierges, s'élevait devant le maître-autel. Le curé Anselme, assisté de ses vicaires, diacres et sous-diacres, officiait, entouré de toute la pompe catholique. L'encens brûlait, et sa fumée montait sous les voûtes. Enfin la voix de trois ou quatre mille fidèles qui encombraient l'église répondait, en chœur avec l'orgue, aux chants des prêtres qui entonnaient des prières pour le repos de l'âme de la défunte.

Quand le sacrifice de la messe fut accompli, six hommes vêtus de deuil prirent le cercueil recouvert d'un drap noir à croix de moire blanche brodée d'argent; les prêtres, les chantres, les enfants de chœur l'accompagnèrent, en chantant la prière des morts, jusqu'à l'autel de la Madone, qui avait été aussi orné pompeusement pour cette triste cérémonie.

Albert et Béata, qui avaient suivi le convoi, s'étaient pieusement agenouillés sur la première marche de la chapelle. Le visage du jeune homme était pâle et altéré. Les yeux de Béata brillaient d'une sainte joie.

— Tout cela est pour ma mère, se répétait l'enfant en contemplant la pompe brillante qui l'entourait de toutes parts...

Et lorsqu'on ouvrit la dalle du caveau qui devait pour toujours recevoir le corps de la morte, lorsqu'Anselme entonna le *De profundis clamavi*, comme elle priait, la pauvre fille !...

— Enfin, se disait-elle, ma mère reposera doucement dans la chapelle de la Madone ! Elle entendra murmurer autour d'elle les prières des fidèles ! Elle sera toujours sous la protection des saints et de la bonne Vierge ! Oh ! maintenant, son âme est sauvée !

En ce moment, les six hommes vêtus de deuil soulevèrent le drap de moire brodée, pour placer le corps dans son dernier asile ; Albert se couvrit les yeux de

ses mains, pour cacher les larmes qui inondaient son visage. Béata se leva et alla pieusement baiser le cercueil, en invoquant la Vierge pour l'âme de sa mère...

Pendant ce temps, le jeune homme aperçut sur le bois le nom de Catarina qu'on y avait inscrit ; il y eut alors dans ses yeux comme un de ces éclairs du ciel qui précèdent les orages.

La cérémonie était terminée, la dalle de pierre remise en place ; les prêtres, après avoir entonné le *Requiem*, retournaient à la sacristie. La foule des fidèles se dispersait de tous côtés. Les pêcheurs regagnaient le port, les lazzaroni les marches des palais et des églises où ils avaient coutume de se reposer à l'ombre ; enfin, les voisines, en se dispersant dans les ruelles étroites du faubourg, avaient déjà formé mille conjectures sur cette brillante inhumation de Catarina et sur le jeune étranger qui l'avait ordonnée.

Cependant Albert et Béata étaient encore là, à genoux et priant Dieu, sans remarquer qu'autour d'eux tout le monde avait disparu. Quand ils levèrent la tête, ils s'aperçurent qu'il était temps de quitter ces lieux de regrets et de tristesse. Ils adressèrent un éternel adieu à celle qu'ils avaient tant aimée, et le père prit sa fille par la main pour aller attendre le vieil Anselme dans son presbytère, où il ne tarda pas d'arriver, après avoir acquitté les frais funéraires.

— Pour vous remercier de la charité vraiment chrétienne avec laquelle vous avez secouru et assisté deux personnes qui devaient m'être bien chères, recevez cette offrande, dit l'ex-marin en présentant une bourse pleine d'or au vieux curé.

Comme Anselme hésitait à accepter, il ajouta :

— Ce n'est pas à vous qu'un tel don s'adresse ; je sais que vous ne mettez pas de prix à vos bienfaits, mais j'ai compté sur votre active charité pour vouloir bien distribuer cette somme aux malheureux que vous rencontrerez dans l'exercice de votre ministère. De plus, pour que le vœu de Béata soit complétement exaucé, je désire que tous les ans, à pareille époque, une messe soit dite à la chapelle de la Vierge, et que cette coutume soit religieusement observée par tous ceux qui vous succéderont dans la cure de San-Paolo.

Anselme promit de faire droit en tous points à cette demande.

— Demain, j'emmène avec moi Béata, reprit le Français ; mais vous recevrez de ses nouvelles dès que je serai de retour dans ma patrie ; car je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour cette enfant et pour sa pauvre mère.

Puis, quittant la main de Béata et prenant à part le bon vieillard :

— J'ai maintenant une dernière prière à vous adresser, lui dit-il encore. Vous connaissez maintenant lady Spanker et sa nièce ; promettez-moi de les voir demain. Essayez d'effacer de leur âme la fatale impression qu'a dû y laisser l'événement d'hier. Répétez surtout à miss Anna que, malgré les soupçons qu'elle a dû concevoir... mon cœur n'était peut-être pas indigne du sien ; et, si j'ai perdu son amour, tâchez, digne Anselme, qu'elle me garde au moins son estime... Assurez-la que je n'ai pas cessé de la mériter.

Anselme se chargea encore de remplir cette délicate mission ; puis le bon vieillard s'approcha tristement de Béata et l'embrassa pour la dernière fois, en cherchant à lui faire comprendre quels allaient être désormais ses nouveaux devoirs envers son père. Une voiture s'avança, Albert y monta avec sa fille, qu'il combla de caresses, et, peu de temps après, ils furent de retour chez eux.

Quand les deux affligés eurent pris quelques heures de repos, Albert fit appeler Béata, et lui dit :

— Dans deux heures, mon enfant, nous allons nous mettre en route pour la France ; j'espère que tu vas me suivre sans regret?

La jeune fille répondit affirmativement à cette demande.

— Je sens que pour cela il te faudra du courage, car tu vas t'éloigner pour longtemps, pour toujours peut-être, du tombeau de ta mère ; mais tu sais que maintenant elle est en sûreté près de la Madone et sous la protection de l'église.

— Oui, mon père, je sais qu'à présent son âme est sauvée! dit Béata avec un calme qui dénotait dans cette jeune âme une profonde conviction...

Puis elle ajouta :

— Voyagerons-nous seuls?

— Oui, ma Béata, nous voyagerons seuls... Mais, sur la compagnie de qui donc avais-tu compté?

— Je n'ai compté sur personne; pourtant, hier, la jeune dame qui a l'air si bon m'avait priée de rester toujours avec elle.

— Miss Anna?... Nous ne devons plus la revoir, dit précipitamment Albert, qui cherchait à cacher une émotion dont la jeune fille ne pouvait pas comprendre la cause... Aimerais-tu donc mieux rester avec elle qu'avec moi?

Béata, sentant qu'une réponse affirmative devait offenser son père, répondit doucement :

— Non.

En ce moment, on venait de frapper à la porte, et la blanche tête d'Anselme se montra.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il, si je me permets d'entrer chez vous sans y être attendu, mais on m'a chargé de vous demander s'il ne vous serait pas désagréable de recevoir la visite de quelques amis?...

— A qui, vous excepté, puis-je encore donner un tel titre à Naples? répliqua le Français.

Mais il se tut et devint tout tremblant de joie et de surprise, en reconnaissant lady Spanker et miss Anna, que le bon curé introduisit chez lui. Béata, en les voyant entrer, courut à leur rencontre et se saisit vivement de la main d'Anna.

— Eh! quoi, mesdames, vous ici?... vous qui daignez encore m'honorer d'une visite, quand je ne croyais plus avoir de droits qu'à votre pitié?

— Puisque vous alliez oublier de dire adieu à vos compagnes de voyage, s'écria lady Spanker d'un ton amical, il a bien fallu qu'elles vinssent elles-mêmes vous voir, pendant la dernière heure que vous devez passer encore ici.

— Et je ne vois dans vos yeux ni indignation, ni mépris pour moi...

— Non, monsieur Albert, répondit la jolie Anglaise avec sa douce voix; et, à moins que vous refusiez de vous rendre à notre prière?...

— Une prière de vous... à moi? Oh! parlez; et dût ma vie en dépendre, je jure!...

— Vous jurez de vous y rendre, n'est-ce pas? dit en souriant lady Spanker... Vous voilà pris au mot... car un marin ne doit jamais manquer à son serment... Sachez donc que miss Anna, ma nièce, venait vous demander la permission de... devenir la mère de Béata.

— La mère de ma fille ?

— Voyez avec quelle tendresse cette charmante enfant a pressé ma main, dit Anna ; hésiterez-vous encore?

— Oh ! trésor d'indulgence et de bonté ! s'écria Albert en tombant à ses genoux et couvrant sa main de baisers... Quand j'attendais de vous la haine et le mépris, c'est le bonheur et le pardon que vous venez m'apporter ici.

— Je ne vous ai jamais plus aimé, mon Albert, que quand je vous ai vu pleurer si sincèrement Catarina. L'amour que vous avez eu pour elle... j'essaierai de l'oublier désormais... Mais l'homme qui consentit à sacrifier le bonheur de sa vie pour honorer la mémoire de sa fiancée morte... sera, pour sa femme vivante, le plus noble et le meilleur des époux.

FERDINAND DE VILLENEUVE.

(*La Patrie.*)

LA NIÈCE DU MASQUE DE FER

I.

En 1680, un jour de chasse royale à Saint-Germain, quelques jeunes officiers de la maison de la reine suivaient, vers le soir, l'avenue qui conduit au pavillon de la Muette, au centre de la forêt. C'était par là que la cour devait revenir au château, et il ne paraissait pas que les étourdis eussent d'autre intention, dans leur promenade, que de voir l'arrivée de la chasse et de faire quelques malicieuses observations sur les dames de suite. En attendant, ils s'avançaient à pas lents sous l'ombrage épais que projetaient les grands chênes au soleil couchant, et une conversation vive et animée s'était engagée entre eux.

Tout à coup la forêt, qui avait été plongée jusqu'à ce moment dans un profond silence, retentit d'un bruit lointain de trompes et de chevaux. Des coureurs, au

brillant costume, passaient à franc étrier, se dirigeant vers le palais, et en même temps le somptueux cortége commençait à se montrer à l'autre bout de la longue avenue.

— La chasse ! messieurs, la chasse ! s'écria un jeune lieutenant arrivé au corps le jour même, et qui cherchait à déguiser sa timidité provinciale sous un petit air délibéré. Vous m'avez promis de me nommer tout le monde !

Le capitaine Fontmort, qui se trouvait près de lui, répondit avec un sourire :

— Monsieur de Chavigny, le moment est mal choisi pour voir en détail ; ils vont passer comme un tourbillon.

— Souvenez-vous, messieurs, dit Chavigny en élevant la voix et en s'adressant à ses nouveaux camarades, que si le hasard nous séparait, le rendez-vous ce soir est au cabaret des *Armes de France*, où nous fêterons joyeusement ma bienvenue aux gendarmes de la reine !

— Bravo ! bravo ! répétèrent tous les étourdis.

— Place au roi ! crièrent les pages qui couraient en avant du cortége.

Pendant cette conversation, la chasse s'était avancée avec rapidité. Le claquement des fouets, le son des trompes, le fracas des carrosses, sortaient d'un nuage de poussière qui montait jusqu'à la cime des arbres. Les officiers se découvrirent et se rangèrent respectueusement sur le bord du chemin.

Louis XIV parut le premier dans son grand coche doré, traîné par huit chevaux empanachés. Puis venaient les équipages de la reine, du dauphin, des princes du sang. Les jeunes gens s'inclinaient jusqu'à terre. Chavigny, dans sa naïve admiration, avait saisi machinalement le bras de Fontmort.

— Que cela est beau ! que cela est riche et majestueux ! disait-il avec transport en regardant cette longue file de voitures qui s'étendait à perte de vue, ces gracieux cavaliers qui galopaient aux portières, ces figures de femmes fraîches et souriantes, ce luxe royal, cette fête royale.

— Oui, murmura Fontmort, comme s'il se parlait à lui-même, cela donne des désirs immenses de gloire et de puissance ! On éprouve le besoin de jouer un rôle important au milieu de ces riches acteurs, d'occuper l'attention de cette foule superbe, de la dominer par sa fortune !

— Eh ! qu'importe la fortune ! reprit Chavigny vivement, pourvu qu'on brille dans ces fêtes, qu'on plaise à ces belles et nobles dames, qu'on s'abandonne à cette joie fastueuse dont le roi lui-même donne l'exemple !

Et quand tous les deux eurent ainsi laissé échapper leur pensée, l'un par candeur, l'autre par distraction, ils se regardèrent avec curiosité. Chavigny était blond et svelte ; son visage doux et ouvert était rose comme celui d'une jeune fille. On reconnaissait en lui un de ces aristocratiques officiers à qui l'on achetait une lieutenance en naissant, et dont la main délicate semblait avoir à peine la force de soutenir une épée. Fontmort au contraire avait une physionomie brune et caractérisée ; ses yeux pleins de feu interrogeaient l'âme ; sa pose était grave, son geste net et ferme. Malgré cette différence extérieure entre ces jeunes gens, il n'y eut aucune hostilité dans le regard qu'ils échangèrent.

— Je prévois que nous suivrons à la cour des routes bien opposées, dit le capitaine en souriant.

— Cela nous empêchera-t-il d'être amis ? demanda le lieutenant.

Ils se serrèrent la main, et dans cette pression légère il y avait déjà un pacte tout

entier : l'homme de plaisir avait accepté l'énergique domination de l'ambitieux.

Cependant les autres jeunes gens donnaient carrière à toute leur causticité. Pour montrer à Chavigny qu'ils *savaient la cour,* ils se croyaient en droit de décocher une épigramme contre chacune des dames qui passaient. Ce fut d'abord le tour de madame de Montespan, *astre à son déclin*, et celui de madame de Maintenon, *astre à son aurore*, comme on disait alors. On fut sans pitié pour tout le menu fretin de la cour, pour le peuple des caméristes et des filles d'honneur. Personne ne fut épargné.

Et pendant que ces fantastiques apparitions s'évanouissaient dans le nuage de sable qui s'élevait autour du cortége, Chavigny s'évertuait à demander des explications qu'on ne lui donnait pas, préoccupé que l'on était par le plaisir de médire.

La chasse était déjà loin, et il n'y avait plus dans l'avenue que deux ou trois carrosses attardés qui s'avançaient au galop pour rejoindre la cour. Les jeunes gens avaient remis leurs chapeaux et se préparaient aussi à regagner le palais quand une des voitures qui étaient restées en arrière quitta tout à coup le chemin battu et s'enfonça dans une contre-allée étroite et raboteuse, où elle pouvait d'un moment à l'autre se briser contre les arbres. Il était évident que les chevaux, dans l'impétuosité de leur course, avaient pris le mors aux dents et allaient au hasard. Le cocher faisait des efforts impuissants pour les retenir, et des cris d'effroi sortaient de l'intérieur du carrosse. Cependant les jeunes gens hésitèrent un moment.

— C'est quelque gageure de ce fou de Richelieu, disait l'un.

— C'est Villeroi qui exerce ses chevaux, disait un autre.

— Mais j'entends des voix de femme, s'écria Chavigny.

En ce moment, pendant que la voiture se penchait à droite et à gauche en se heurtant aux arbres, une jeune fille à la figure brune et basanée, coiffée d'une sorte de turban oriental, se montra à la portière en appelant du secours.

— C'est la Mauresse ! s'écria-t-on de toutes parts.

— La Mauresse ! répéta Fontmort à son tour en pâlissant.

Il s'élança vers le lieu du péril. Mais, quelle que fût la rapidité de sa course, il avait été prévenu. Chavigny, léger comme un chevreuil, était déjà sur le passage de la voiture et cherchait à l'arrêter. Il profita du moment où les roues s'étaient embarrassées dans des branchages pour se suspendre à la bride du cheval qui semblait le plus fougueux. Mais sa témérité lui coûta cher : le cheval se cabra, se souleva sur les pieds de derrière, et secouant violemment la tête, jeta le jeune audacieux à quelques pas devant lui. L'attelage allait reprendre sa course, et Chavigny semblait perdu. Deux cris perçants retentirent dans le fond du carrosse.

Fontmort arrivait en ce moment. Sans se laisser effrayer par le sort de son camarade, il saisit les rênes et les retint d'une main vigoureuse. Vainement le même cheval se dressa ; l'officier, avec une force surhumaine, le contint jusqu'à ce que tous les autres jeunes gens fussent accourus au secours : on put alors maîtriser l'animal.

Chavigny, revenu de l'étourdissement que lui avait causé sa chute, se releva aussitôt et pressa affectueusement la main de Fontmort.

— Vous m'avez sauvé la vie ! lui dit-il avec une expression profonde.

Fontmort ne l'écoutait pas. Il ouvrit la portière de la voiture avec empressement, et deux dames descendirent en donnant des signes de terreur.

La première était la jeune fille au teint basané que les officiers avaient appelée

la Mauresse. Malgré sa couleur disgracieuse, la forme tout européenne de son nez et de ses lèvres ne permettait pas de la croire de race africaine. Elle était de petite taille, mais tous ses membres étaient si admirablement proportionnés que cette petitesse même était un charme de plus. Un riche costume de fantaisie achevait de lui donner un caractère étrange; elle portait une tunique de satin broché, entr'ouverte par devant à la manière des tuniques grecques et qui laissait voir une seconde robe plus longue garnie de dentelles précieuses. Un collier de grosses perles ornait son cou; une étoffe précieuse roulée en forme de turban enveloppait sa tête.

L'autre dame était une de ces Espagnoles venues en France à la suite de la reine. A son costume national, à sa haute taille et surtout à sa laideur, les jeunes gens reconnurent bien vite cette demoiselle Molina, si célèbre par son influence extraordinaire sur l'esprit faible de Marie-Thérèse.

Aussitôt que les officiers aperçurent la Mauresse, ils se découvrirent et s'inclinèrent en silence avec l'apparence du plus grand respect; pour elle, son premier soin, dès qu'elle fut à terre, fut de demander à Fontmort s'il n'était point blessé.

— Non, mademoiselle, dit Fontmort avec un accent particulier, et je le serais, que je n'aurais pas acheté trop cher le bonheur de vous être utile.

Une vive expression de joie se peignit sur les traits de la jeune fille, et alors seulement elle aperçut Chavigny qui se tenait à l'écart encore tout poudreux et les habits en désordre.

— Oh! pardonnez-moi, monsieur, dit-elle d'une voix douce en s'approchant, j'avais d'abord songé à celui qui vous a sauvé ainsi que nous. Je devais cela à son courage.

Un nouveau regard d'intelligence fut échangé entre Fontmort et cette mystérieuse personne.

En ce moment un coche magnifique à six chevaux parcourait l'avenue.

— Demandez pour moi l'hospitalité dans ce carrosse, dit la Mauresse avec l'air imposant qui lui semblait naturel.

Et pendant qu'elle adressait de gracieux remerciements à ses libérateurs, mademoiselle Molina s'avança dans l'allée et fit signe au cocher d'arrêter.

— Place à madame la princesse de Conti, dit celui-ci d'un ton insolent sans se déranger.

Molina ne fit que prononcer quelques mots, en montrant du doigt la Mauresse, et aussitôt la princesse elle-même, qui était dans le carrosse, donna l'ordre d'attendre. Un laquais ouvrit la portière et baissa le marchepied. Fontmort présenta la main à la jeune fille et la conduisit respectueusement jusqu'à la voiture, où madame de Conti sembla l'accueillir avec amitié.

— Que signifie tout ceci? demanda Chavigny au comble de l'étonnement.

On ne lui répondit pas; les jeunes gens, naguère encore si peu cérémonieux pour tant de grandes dames, étaient occupés à saluer la Mauresse, qui partait avec son illustre compagnie de toute la vitesse des chevaux. Fontmort se rapprocha pensif de ses camarades.

— Oh! vous me direz quelle est cette Mauresse? dit Chavigny en lui prenant le bras pour regagner le château.

— C'est la favorite de la reine, répondit Fontmort en sortant avec peine de ses réflexions. Il est d'usage à la cour qu'on lui rende les plus grands honneurs sans

que personne sache pourquoi. Le roi et la famille royale en donnent le premier exemple.

— Quoi donc! le roi...

— Sa Majesté ne passe jamais devant la Mauresse sans la saluer avec bienveillance.

— Est-elle donc d'une naissance illustre?

— On ne sait rien sur sa naissance, répondit Fontmort avec une répugnance visible; elle a été élevée par la Molina, qui garde au sujet de cette jeune fille le plus absolu silence.

— Ceci tient vraiment du prodige! s'écria le jeune lieutenant. Mais la cour, que pense-t-elle de ce mystère?

— La cour ne pense rien; elle y est habituée maintenant.

— Mais vous, Fontmort, vous paraissez connaître plus particulièrement cette Mauresse. Il m'a semblé que vous lui parliez avec chaleur pendant que vous la conduisiez à la voiture de la princesse.

En prononçant ces mots, Chavigny étudiait attentivement les traits de son compagnon. Il demeura calme et impassible.

— Vous croyez? dit-il négligemment. Mais non, ajouta-t-il, je rassurais ces dames; rien n'est plus simple et plus naturel.

— Cependant, j'aurais juré...

— Allons donc, messieurs les traînards! allons! s'écrièrent en ce moment les autres officiers.

On était arrivé sur la place du Château, encore tout encombrée de chevaux, de valets et d'équipages. Chavigny quitta à regret une conversation qui commençait à l'intéresser vivement. Il se rapprocha de ses compagnons.

— Eh bien! messieurs, voici l'heure de notre souper. Il n'est pas trop tôt pour commencer une débauche de prince.

— Bien dit! répétèrent en chœur les jeunes gens.

Fontmort les salua et se prépara à se retirer.

— Quoi! vous ne venez pas? vous, mon libérateur! dit Chavigny.

— Non, messieurs, cette nuit je suis de service auprès de la reine.

— Au diable le service! cria-t-on tout d'une voix.

On fit mille instances à Fontmort pour qu'il risquât les arrêts. Chavigny surtout, qui avait bien vite reconnu la supériorité de ce bizarre jeune homme sur ses autres frères d'armes, resta en arrière pour le décider à se joindre à eux. Tout fut inutile.

— Eh bien, soit! dit-il enfin avec expansion; vous l'avez dit, Fontmort, nous devons suivre des routes bien opposées; mais souvenez-vous que dans celle que vous parcourrez vous pouvez avoir besoin d'un ami sûr et dévoué : appelez-moi.

— Un ami... de cour? demanda le capitaine d'un ton sarcastique.

— Un ami de cœur! un ami de cœur! répéta vivement Chavigny en lui pressant la main.

Et il rejoignit la bande joyeuse, qui se dirigeait vers le cabaret des *Armes de France* en causant bruyamment et en écartant la foule avec l'insolence aristocratique qui distinguait cette jeunesse privilégiée. Fontmort les regarda un moment s'éloigner.

— Un ami! murmura-t-il; oui, il m'en faudra un bien sûr et bien fidèle. J'éprouverai celui-là. Que de verres et de bouteilles seront cassés cette nuit! ajouta-

t-il ; que de bourgeois rossés ! que de coups d'épées échangés, peut-être ! Ces enfants trouvent là le plaisir : qu'ils sont heureux !

Et un soupir de regret sortit de sa poitrine.

En ce moment le bruit des tambours et des trompettes annonça qu'on allait fermer les grilles du château : Fontmort sortit comme d'un profond sommeil.

— Elle m'attend, dit-il à voix basse.

Il se tourna du côté du palais et s'en approcha avec empressement. Quand il arriva à la porte de l'appartement de la reine, il s'arrêta, posa la main sur son front comme un acteur qui serait sur le point de jouer un rôle difficile ; tout à coup il releva la tête ; l'expression de sa physionomie était changée entièrement ; il épousseta légèrement ses manchettes de dentelle, rajusta son épée et franchit le seuil de l'antichambre.

— Vous arrivez donc enfin ! dit une voix douce aussitôt qu'il parut.

II.

La salle où venait d'entrer Fontmort était celle où se tenait d'ordinaire l'officier de service auprès de la reine, pendant la nuit. Quelques banquettes de velours en formaient tout l'ameublement. De grands candélabres de bronze doré étaient chargés de bougies qui projetaient de tous côtés une vive lumière, et à côté d'une vaste cheminée de marbre, armoriée de fleurs de lis, était assise cette mystérieuse Mauresse dont l'origine et la condition avaient excité si vivement la curiosité de Chavigny.

Dès que Fontmort l'aperçut, il s'avança vers elle avec empressement et galanterie.

— Mademoiselle, dit-il à voix basse, merci, merci mille fois d'être venue.

— Ne vous dois-je pas une récompense pour votre courageux dévouement d'aujourd'hui, répondit-on avec un sourire.

Puis la Mauresse ajouta, en montrant la porte du fond :

— Nous pouvons causer, Fontmort ; la reine ne recevra personne ce soir. Elle est souffrante, et elle a renvoyé toutes ses femmes.

— Eh bien ! Maria, reprit le jeune officier avec une familiarité douce qui n'excluait pas le respect, votre auguste maîtresse sait-elle...

— Je lui ai conté le danger que j'ai couru il y a deux heures.

— Et vous avez sans doute profité de cette occasion pour lui parler de nos projets ? reprit Fontmort en s'animant. Sans doute, Maria, vous lui avez dit que ce jeune homme qui a eu le bonheur de vous arracher au péril éprouvait un autre sentiment qu'un sentiment ordinaire d'humanité, lorsqu'il s'est élancé à votre secours ! Vous lui avez dit, Maria, que depuis longtemps je vous aime, et que mon plus grand bonheur serait d'obtenir votre main ?

— Je ne lui ai pas fait cet aveu, Fontmort ; le courage m'a manqué.

— Toujours des retards, Maria ; toujours des hésitations et des craintes.

— Ingrat ! répondit la Mauresse avec un accent de reproche.

Puis elle reprit, après un instant de silence :

— La destinée qui pèse sur moi est si cruellement bizarre, Charles, que je ne puis exprimer mes désirs, mes projets, mes espérances à ma noble bienfaitrice, sans

faire couler ses larmes. Elle me parle vaguement de dangers, de séparation éternelle, quand j'ose lui faire soupçonner que je pourrais aimer.

— Maria, demanda Fontmort en attachant sur la Mauresse un regard scrutateur, la reine connaît le secret de votre vie! Ne vous en a-t-elle jamais rien révélé?

— Rien, Charles, rien. Je vous l'ai dit; j'ignore, aussi bien que tout le monde, ce que je suis ou ce que je puis être. Élevée en Espagne, où l'on m'a dit que j'étais née, j'ai été amenée ici tout enfant par Molina. Rien ne m'a étonnée moi-même comme les soins et les honneurs dont tant de hauts personnages m'ont environnée, et toute la cour à leur exemple.

— Maria, dit Fontmort en se penchant vers elle, il est temps que vous souleviez le voile épais qui couvre votre naissance.

— Fontmort, que me demandez-vous?...

— Ne sentirez-vous donc jamais un généreux orgueil se soulever dans votre cœur? Maria, Maria, savez-vous à quelle condition illustre, à quelle magnifique existence peut-être vous avez renoncé par votre insouciance et votre faiblesse?

La Mauresse porta vivement la main à son front.

— Charles! s'écria-t-elle, n'éveillez pas les rêves ambitieux qui par moments viennent brûler ma tête! Charles, je suis heureuse et calme maintenant; pourquoi irais-je affronter une nouvelle destinée que je ne connais pas, que l'on me dit terrible!

— Et qui sait si l'on ne vous a pas trompée! s'écria impétueusement Fontmort. Maria, la vie des grands est pleine de sombres menées, d'iniquités inconnues. Et si vous étiez la victime de quelqu'une de ces lâches intrigues; si l'ignorance dans laquelle on vous tient sur vous-même n'avait d'autre motif que la crainte de vous voir revendiquer des droits ou tenter une vengeance; si ces dangers dont on vous menace n'étaient qu'une ruse pour voler un nom retentissant, un nom glorieux?

— Assez, Fontmort, assez; quels soupçons venez-vous jeter dans ma pensée! Oh! si cela était, je montrerais, Fontmort, que je ne manque ni de force ni de courage, je vous le jure!

— Bien, Maria, dit l'officier avec enthousiasme; une âme comme la vôtre doit préférer un malheur certain au doute, à l'irrésolution; et d'ailleurs, vous n'êtes plus seule pour lutter; je suis là près de vous, moi. Le moment est venu, vous dis-je!

— Fontmort, je saurai le mot de cette énigme! — Quand? — Demain. — Ce soir même!

— Oh! non, n'exigez pas!... Laissez-moi apaiser un peu le trouble que vous avez excité dans mon cœur.

— Ce soir, Maria, à l'instant même; il le faut! il le faut! La reine est seule, entrez; jetez-vous à ses pieds, dites-lui tout: notre amour, nos projets de mariage; demandez l'explication du mystère qui vous environne; demandez sans crainte et avec fermeté, car, croyez-le bien, ou la reine a pour vous une affection profonde, ou elle est coupable envers vous. Dans les deux cas, elle vous pardonnera de parler haut; d'ailleurs, comme elle est faible, elle cédera. Et si elle refusait, Maria, de faire droit à vos justes demandes, alors ce serait la guerre, la guerre entre elle et nous. Car si je me dévouais à votre fortune, Maria, si je prenais votre défense à mes ris-

ques et périls, vous ne m'abandonneriez pas, Maria, n'est-ce pas? vous ne déserteriez pas vous-même lâchement votre cause?

— Fontmort, dit la Mauresse de sa voix majestueuse, celui qui se dévouera pour moi n'aura jamais trouvé plus grande et plus entière reconnaissance.

— Souvenez-vous de vos paroles, Maria, reprit Fontmort d'une voix solennelle; Dieu les a entendues, et moi je m'en souviendrais quand j'aurais vécu cent ans.

La Mauresse ne répondit que par un sourire et s'enfuit par la porte du fond.

— Enfin! dit Fontmort avec une indicible félicité, en se laissant tomber sur un siége.

La nuit était déjà avancée, et le calme commençait à régner dans tout le château. Le jeune militaire, son front soucieux appuyé sur ses deux mains, restait absorbé dans ses réflexions, quand tout à coup il s'arrêta : des cris, des gémissements sourds paraissaient sortir de l'appartement de la reine. Il colla son oreille contre la lourde porte sculptée, retenant son souffle, comprimant les battements de son cœur. Des paroles arrivaient jusqu'à lui, mais indistinctes et étouffées, semblables à un bourdonnement lointain. Ses traits, naturellement pâles, devinrent plus pâles encore; d'une main tremblante d'émotion, il ouvrit la porte. L'antichambre des dames était déserte. Sans doute Molina, qui devait veiller, était chez sa maîtresse; Fontmort avait cru reconnaître sa voix parmi les voix qui arrivaient jusqu'à lui au milieu du silence. Il passa sans que le bruit de ses pas éveillât l'écho de marbre de cette salle sonore. Une nouvelle porte se présenta à lui, il l'ouvrit encore. Il se trouvait dans la chambre même de Marie-Thérèse; quelques bougies, du haut de leurs candélabres d'or, jetaient une lueur douce sur les meubles magnifiques. Des tapis précieux étouffaient le bruit des pas. Fontmort se glissa, presque en rampant, dans ce lieu sacré. A droite était l'oratoire, d'où sortaient ces cris et ces gémissements. Il se coucha sur le seuil, immobile, sans haleine, attendant cette parole suprême qui allait peut-être faire sa fortune! Jugez de sa rage, on parlait espagnol!

Tout à coup un mot fut prononcé en français, un seul, et Fontmort se releva d'un bond, frémissant d'émotion, l'œil étincelant. Il regarda autour de lui, jaloux de connaître seul cet étrange mystère, inquiet déjà qu'un autre pût le partager avec lui. Ce secret, que l'on avait caché si soigneusement au monde, avait été résumé en un seul mot, prononcé à voix basse au milieu du silence de la nuit, et l'oreille d'un courtisan s'était trouvée là dans l'ombre pour le recueillir.

Il regagna vivement l'antichambre, et à peine était-il retombé épuisé d'émotions sur son siége, qu'une dame d'un âge mûr entra sur ses pas. Fontmort salua respectueusement la reine.

Marie-Thérèse s'assit, comme s'il lui était impossible de se soutenir, et fit signe au jeune militaire d'approcher. Il obéit, et il put voir des traces de larmes sur les joues de la princesse espagnole.

— Vous êtes le chevalier de Fontmort? demanda-t-elle d'une voie émue en lui jetant un regard qui l'enveloppa tout entier.

Le jeune homme répondit par une nouvelle salutation. La reine garda un moment le silence, comme si elle réfléchissait au moyen d'aborder un sujet délicat.

— Vous avez aujourd'hui rendu un grand service à Maria, ma fille d'honneur? reprit-elle enfin.

— C'était un devoir, madame.

— Et... vous l'aimez? m'a-t-on dit.

— Puisque vous savez mon secret, madame, dit l'officier en mettant un genou en terre, me permettrez-vous de demander à votre bonté de combler tous mes vœux en m'accordant la main de cette jeune fille?

— Relevez-vous, monsieur, reprit la reine avec sévérité; on a dû vous dire déjà que cette union était impossible.

Puis elle reprit, comme si elle se repentait déjà de sa sévérité :

— Vous l'aimez donc bien, cette pauvre Maria?

— Si je l'aime! s'écria Fontmort avec chaleur; plus que moi-même, plus que la vie!

Marie-Thérèse sembla éprouver une bienveillance involontaire pour une passion qui paraissait si franche et si vraie.

— Et pourtant il faut renoncer à cet amour, monsieur. Écoutez, reprit-elle avec une espèce de laisser-aller qui contrastait avec ses manières d'abord si imposantes, je veux bien vous dire que cette enfant, pour qui j'ai une affection sincère, m'a été confiée sous la condition qu'elle ne se marierait jamais. Si votre imprudente passion, que je crois malheureusement partagée, vient à déranger ces projets, on m'enlèvera ma protégée malgré mes prières, et on la jettera dans un cloître, où je ne la verrai plus. Monsieur, c'est à mon tour d'implorer votre générosité.

— Qui pourrait causer volontairement les maux d'une si bonne et si indulgente maîtresse! dit Fontmort avec une pitié respectueuse.

— Maria est aussi la pupille du roi, reprit Marie-Thérèse d'un ton significatif; et le roi, ajouta-t-elle en baissant la voix, a des prisons et des bastilles qui arrêtent les soupirs trop ardents et les regards trop amoureux.

— Le roi peut-il aussi empêcher la pensée de se reporter toujours vers celle qu'on aime?

La reine renonça à la menace.

— Chevalier, dit-elle d'un ton suppliant, n'est-il donc pas à la cour d'autres femmes aussi belles que Maria et qui sont plus riches et plus enviées? Voyez, jeune homme, combien je serais disposée à faire pour conserver cette enfant. Choisissez parmi les dames qui dépendent de moi, et quelle que soit celle que vous me nommerez, je vous donne ma parole de reine qu'elle vous sera accordée, si l'on fait cas de mes ordres.

Fontmort ne répondit rien.

— Si vous êtes ambitieux, écoutez encore : vous n'êtes que chevalier, vous serez comte; vous êtes capitaine de mes gendarmes, vous aurez un régiment.

Il hésita. Cette brillante fortune, ces honneurs, ces richesses, tout ce qu'il avait rêvé, on le lui offrait en ce moment; on lui mettait tout sous la main : il n'avait qu'à prendre. Ce n'était pas assez.

— Votre bonté m'accable, madame, dit-il en baissant les yeux; mais si je puis commander à mes actions et à mes paroles, puis-je commander à mon cœur?

— Ah! ils s'aiment trop! éclata la reine avec désespoir et en fondant en larmes.

Bientôt elle se leva avec dignité.

— Oubliez ce que vous avez vu et entendu dans cette cruelle nuit, monsieur. Surtout que cet amour reste enseveli dans votre cœur; un mot peut nous coûter cher à tous, et à vous le premier, à vous surtout. Vous attendrez mes ordres pour reparaître ici.

Fontmort voulut la reconduire jusqu'à la porte, mais elle fit un signe impérieux qui le cloua à sa place, et elle rentra en chancelant dans l'intérieur de l'appartement.

Il était seul depuis quelques instants, quand un bruit léger attira de nouveau son attention. On venait de glisser un billet sous la porte ; il s'en empara et lut avec avidité :

« Il y a quelque chose de plus sacré qu'une promesse, c'est un serment. J'ai « juré de ne jamais dévoiler à aucune créature vivante le secret que je viens d'ap- « prendre. »

— Qu'importe ! se dit Fontmort à lui-même ; à l'œuvre ! j'en sais assez !

III.

Quelques semaines s'étaient écoulées. Dans un petit appartement d'une rue solitaire de Saint-Germain, Fontmort était assis devant une table et feuilletait diver livres épars autour de lui. Il était si profondément occupé de son travail, qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir et Chavigny s'avancer dans la chambre. Le jeune officier posa la main sur son épaule en lui adressant un salut amical. Fontmort tressaillit et referma brusquement le livre qu'il tenait à la main.

— Je vous attendais, dit-il d'un ton grave.

— Je me suis empressé d'accourir aussitôt que j'ai reçu votre billet, dit Chavigny avec légèreté. Le roi est à Versailles, et nous avons tout notre temps à nous. Aussi nous nous amusons, je vous jure. J'ai pour aujourd'hui deux bals, un rendez-vous, et je crois même un duel, ajouta-t-il en baissant la voix. Mais vous, mon grave Fontmort, que lisiez-vous donc là qui excitait si fort votre attention? Un roman de Scudéry ou de Ségrais, sans doute?

Il s'empara du volume et en lut le titre. C'était un ouvrage anonyme intitulé : *Curiosités médicales.*

— Oh! oh! depuis quand les gendarmes de la reine étudient-ils la science d'Hippocrate et de Diafoirus! s'écria-t-il joyeusement ; voulons-nous prendre nos degrés en Sorbonne?

— C'est un ouvrage qui m'est tombé par hasard sous la main, dit Fontmort avec une insouciance affectée.

— Quelle est donc cette page à laquelle vous avez fait des marques nombreuses?

Et l'étourdi lut tout haut :

« *On a vu souvent des femmes dont l'imagination avait été vivement frappée* « *par la vue d'un nègre pendant qu'elles étaient enceintes, donner le jour à des* « *enfants noirs, quoique le père et la mère.....* (1) »

Fontmort arracha brusquement le livre à son ami.

— A quoi pensez-vous donc, Chavigny? dit-il avec un accent de reproche ; avez-vous donc oublié que je vous ai prié de venir pour vous demander un service du plus haut intérêt?

(1) *Curiosités médicales*, p. 157. Paris, 1667.

— Excusez-moi, mon cher camarade, répondit Chavigny en changeant de ton tout à coup; parlez, parlez sans crainte; je vous écoute.

Et comme Fontmort semblait se recueillir, il reprit avec âme :

— Fontmort, je me souviens que vous m'avez sauvé la vie; y a-t-il quelque chose que vous puissiez hésiter à me demander?

— Eh bien! Chavigny, si je venais vous dire : Je suis dans une circonstance difficile, bizarre, inexplicable, qui doit m'élever au comble des honneurs ou me précipiter dans un abîme de maux; j'ai besoin d'un ami ferme, dévoué, qui ose affronter avec moi des dangers certains et immenses. Chavigny, vous souviendriez-vous de ce que vous m'avez promis le jour où nous nous sommes vus pour la première fois?

— Je ne l'ai jamais oublié.

— Et votre bouche ne dirait jamais ce que vos yeux auraient vu, ce que vos oreilles auraient entendu, ce que votre intelligence aurait deviné? Et malgré les séductions et les menaces, les promesses fastueuses et les persécutions, vous tiendriez la parole que vous auriez donnée de vous taire à tout jamais?

— Cette parole, je vous la donne.

— Et si l'on vous en demandait un gage?

Chavigny tira de son doigt une bague garnie d'émeraudes, la baisa et la présenta à Fontmort.

— Voici l'anneau sacré que ma mère m'a donné au moment de mourir.

Fontmort prit le bijou que son ami lui présentait, et lui dit avec un sourire étrange :

— Imprudent! et si maintenant j'allais vous proposer un crime!

— Cela ne peut-être! répondit le jeune officier avec confiance.

— Enfant! vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir, comme moi, des désirs infinis! dit Fontmort d'une voix sombre.

Il reprit, au bout d'un moment :

— Ce soir, vous serez de service au château; à minuit précis, trouvez-vous dans la première cour; vous m'attendrez en silence vis-à-vis le médaillon de Bernard de Palissy, qui représente le dieu Mars. Je viendrai, et vous saurez ce que je demande de vous.

— Est-ce tout?

— C'est tout. Adieu!

La nuit suivante, au douzième coup de l'horloge du château, deux hommes pénétraient, par des passages secrets et des escaliers dérobés, dans l'antichambre des gardes de la reine, dont nous avons déjà parlé.

— Attendez-moi ici, dit Fontmort; je reviendrai dans quelques instants.

Chavigny se jeta dans un fauteuil, de l'air d'un homme résolu à tenir sa parole à tout prix. Fontmort le remercia d'un signe et allait entrer chez la reine, quand Molina parut. Elle était en proie à une violente agitation.

— Tout est-il prêt, mademoiselle?

— Oui, répondit-elle d'une voix sourde.

— C'est bien.

Et il voulut passer outre. Molina le retint par le bras.

— Monsieur, je vous supplie comme j'ai supplié la reine elle-même, comme j'ai supplié cette jeune fille : renoncez à cet audacieux projet; il en est temps encore :

dans quelques instants, il sera trop tard. Parmi ceux à qui l'on a été forcé de faire connaître ce secret, il peut se trouver des traîtres. Croyez-moi, fuyez, fuyez sur-le-champ, sans regarder derrière vous!

Et, en parlant ainsi, elle se traînait en sanglotant aux genoux de Fontmort.

— Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire? demanda le capitaine avec un sang-froid imperturbable. Si je ne voulais tout affronter, croyez-vous que je serais ici?

Molina se releva avec un air de fierté blessée, et lui livra passage.

— Que leur obstination à tous retombe sur leur tête! murmura-t-elle en se signant, suivant la dévote habitude de l'Espagne; ils sont condamnés!

Puis elle sortit aussi, sans faire attention à Chavigny, qui resta seul dans cette vaste pièce, sans rien comprendre à ce qui lui arrivait.

Fontmort reparut bientôt. Son front était radieux, une indicible expression de joie était peinte sur sa physionomie. D'une main il tenait un parchemin ouvert, de l'autre une plume imbibée d'encre. Il étala le parchemin sur une console, et dit à son ami, en lui présentant la plume :

— Chavigny, il me faut votre signature.

Chavigny obéit avec cette résignation passive qu'on avait exigée de lui. Seulement, au-dessus de son nom, il lut involontairement cet autre nom tracé comme en tremblant : *Marie-Thérèse.*

Il leva sur Fontmort un regard interrogateur. Le capitaine plia le parchemin et le cacha dans sa poitrine.

Quelques minutes après, trois femmes traversaient l'antichambre en silence. L'une d'elles était enveloppée d'un long voile noir et s'appuyait avec effort sur les deux autres : c'était la reine. Molina était à gauche, portant un flambeau. Maria soutenait sa maîtresse de l'autre côté; elle salua Chavigny par un sourire affectueux, mais sans lui adresser la parole.

Fontmort fit signe à son ami qu'il fallait suivre ces dames.

— Et votre fiancée? — La voilà! — La Mauresse!... — La Mauresse! répéta Fontmort en serrant la main de Chavigny à la lui briser.

On parcourut des corridors obscurs, des appartements déserts; aucun garde, aucune créature vivante ne se montra sur leurs pas; toutes les mesures avaient été prises pour écarter les indiscrets et les curieux. On arriva ainsi à la chapelle. Sous Louis XIV, aucun temple du monde n'était plus riche et plus somptueux. Devant le maître-autel de marbre noir et blanc, deux cierges allumés projetaient, avec la lampe qui brûle sans cesse dans le sanctuaire, une lumière vague qui combattait les ombres sans les dissiper. Un vieux prêtre, revêtu de son aube blanche et de son étole, se tenait seul et debout, appuyé sur la balustrade dorée du chœur, dans l'immobilité de l'attente.

Il ouvrit un missel de vélin et commença à lire les prières nuptiales. Les paroles sacramentelles venaient d'être prononcées; Maria et Fontmort avaient échangé l'anneau consacré du mariage, quand un bruit sourd qui se fit entendre dans le château, frappa d'une terreur subite tous les acteurs de ce drame religieux.

— Je vous l'ai dit! je vous l'ai dit! murmura Molina.

— Qu'importe! dit Fontmort avec une joie sombre, ils viennent trop tard.

Il se rapprocha vivement de Chavigny.

— Ami! lui dit-il en lui présentant son contrat, encore un service. Prenez ce parchemin, et jurez-moi que, quoi qu'il arrive, vous garderez cette pièce importante sans l'ouvrir, sans en parler à personne; que vous ne la remettrez qu'à moi, et que vous mourrez plutôt que de la rendre à d'autres qu'à moi.

— Je le jure, dit Chavigny.

— Merci. Maintenant, ajouta-t-il précipitamment en lui montrant la porte de la sacristie, échappez-vous par là. Vous descendrez dans la cour; vous vous mêlerez aux officiers de service. Si l'on vous a trahi, l'on n'a pu dire votre nom; si l'on vous interroge, niez tout. Adieu.

Chavigny disparut dans la sacristie. A peine s'était-il éloigné que, du côté opposé, la porte principale de la chapelle s'ouvrit, et quelques personnes, dont on ne pouvait distinguer ni les traits, ni les costumes, avancèrent rapidement vers le chœur et s'arrêtèrent à une courte distance.

— Qui a osé donner l'ordre de célébrer le service divin dans la chapelle du roi, à cette heure de la nuit? demanda une voix sévère.

On reconnut alors Bontemps, le valet de chambre de Louis XIV et le confident de tous ses secrets.

— C'est moi, monsieur, répondit la reine avec majesté.

Bontemps recula avec respect. Mais en même temps un personnage inconnu, enveloppé d'un épais manteau, se pencha à l'oreille de Marie-Thérèse et lui dit d'une voix terrible :

— Silence, imprudente!

Et telle était la puissance de cette voix, que la pauvre femme tomba comme anéantie sur les marches de l'autel.

— Un homme s'est échappé, dit Bontemps en s'adressant à ceux qui l'avaient suivi. Cherchez, cherchez partout. Obéissez aux ordres que vous avez reçus.

Aussitôt quelques hommes sans uniformes et sans livrées sortirent de l'obscurité où ils s'étaient tenus jusque-là. Plusieurs s'élancèrent vers la sacristie, d'autres pénétrèrent dans le chœur pour s'emparer de tous ceux qui avaient pris part à la cérémonie.

— Monsieur Bontemps, dit Molina en se débattant entre les mains vigoureuses qui l'étreignaient, souvenez-vous que c'est moi qui ai prévenu Sa Majesté...

— Misérable! s'écria Fontmort avec rage.

La reine sembla faire un effort désespéré sur elle-même, et elle éleva les mains vers le fantôme noir qui se tenait debout auprès d'elle:

— Grâce! grâce! pitié! soupira-t-elle.

L'inconnu ne fit pas un mouvement. Seulement un sanglot étouffé sortit de sa poitrine.

— Obéissez, s'écria Bontemps encore une fois.

Le prêtre et Molina étaient déjà garrottés. Bontemps s'approcha lui-même de la Mauresse pour s'emparer d'elle. Mais Fontmort, plus rapide que l'éclair, la prit dans ses bras et s'élança sur l'autel.

— Vous n'avez plus que moi pour vous défendre, Maria, s'écria-t-il, puisque votre protectrice vous abandonne.

Et il tira son épée.

— Pitié! pitié! répétait toujours la reine en embrassant les genoux de l'homme noir.

G. Staal pinx — Wilmcyr sculp

Pitié pitié! répétait toujours la reine

Il y eut une minute d'hésitation parmi les gens que commandait Bontemps. Molina, qui pendant ce temps avait adressé à l'émissaire du roi des supplications qu'il n'écoutait pas, s'écria tout à coup avec rage :

— Voilà donc comme on me récompense! voilà donc le prix d'une fidélité qui sera cause de ma damnation, puisque j'ai trahi un serment. Au moins je serai vengée. Chevalier de Fontmort, ajouta-t-elle d'une voix éclatante, celle que vous venez d'épouser est fille du roi Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse. J'étais à sa naissance ; à cause de sa couleur, on annonça que l'enfant était mort en venant au jour (1).

— Bâillonnez cette insensée, interrompit une voix impérieuse.

— Je le savais, je le savais, s'écria Fontmort avec énergie, en agitant son épée autour de sa tête pour écarter ses ennemis encore un moment ; vous tous qui êtes ici, je vous prends à témoin de ce que vient de dire cette femme.

— Ah! ils sont perdus! dit la reine en tombant évanouie aux pieds du mystérieux personnage, qui s'empressa de la secourir.

En ce moment, ceux qui s'étaient mis à la poursuite de Chavigny rentrèrent dans la chapelle, en faisant signe que leurs recherches avaient été inutiles. Alors Fontmort cessa toute résistance et laissa tomber son épée.

— Non, Maria, dit-il rapidement à son oreille, tout n'est pas perdu encore. Soyez de bronze comme je vais l'être. Adieu.

Et aussitôt il fut saisi et garrotté par les gens de Bontemps.

Pendant que se déroulaient les événements presque simultanés de ce drame rapide, la Mauresse avait conservé une contenance calme et ferme, malgré les sentiments de terreur, de désespoir ou d'étonnement qui avaient dû remplir son âme. Bontemps s'approcha d'elle à son tour.

— Il faut me suivre, mademoiselle, dit-il avec autant de déférence qu'on pouvait en montrer en donnant un ordre.

— Où devez-vous me conduire?

— Vous le saurez plus tard.

Elle jeta autour d'elle un regard morne, comme pour chercher du secours, et elle aperçut Fontmort qu'on entraînait d'un côté, tandis que de l'autre le mystérieux étranger au manteau noir emportait dans ses bras la reine toujours évanouie.

— Charles, mon mari! s'écria-t-elle en courant vers Fontmort.

Les gardes la repoussèrent ; la porte se referma sur eux et sur leurs prisonniers.

— Ma mère! ma mère! répéta-t-elle plus bas en poursuivant dans l'ombre l'audacieux qui avait osé s'emparer de la reine.

Il s'arrêta dans l'endroit le plus obscur de la chapelle, déposa son fardeau sur un des fauteuils dorés qui garnissaient l'enceinte, et sembla permettre à la jeune fille d'arroser de ses larmes les mains de Marie-Thérèse. Il la laissa un moment se livrer à sa douleur, puis il lui dit doucement :

— Assez ! Éloignez-vous.

(1) Quelle que soit l'étrangeté d'une semblable assertion, l'auteur de cette nouvelle fera remarquer qu'il ne l'invente pas. Voyez sur la Mauresse les détails que donnent Anquetil, Saint-Simon, Mlle de Montpensier, les *Chroniques de l'Œil de Bœuf*, etc.

La Mauresse reconnut cette voix, tout altérée qu'elle était par une émotion profonde.

— Sire, grâce! grâce! murmura-t-elle.

Elle sentit un baiser et une larme brûler son front. Elle voulut parler, mais un signe impérieux lui ferma la bouche. Le roi, car c'était lui, reprit son fardeau en silence et s'éloigna précipitamment.

— Voilà donc toutes les caresses que j'aurai jamais de mon père! dit-elle avec un soupir.

Un quart d'heure après, deux voitures exactement fermées et suivant des chemins opposés sortaient rapidement de Saint-Germain. Dans l'une était la Mauresse, dans l'autre était Fontmort.

IV.

Plus de trente ans s'étaient écoulés. La fortune de la France et la fortune de Louis XIV, si brillantes toutes les deux à l'époque des premiers événements que nous venons de raconter, avaient bien changé dans cette longue période. Il avait survécu presque seul à ses serviteurs, à sa famille. La reine était morte et Monsieur et le dauphin et le duc de Bourgogne. Louis XIV octogénaire allait laisser son royaume épuisé à un enfant encore à la mamelle (Louis XV), et ses derniers jours se passaient tristes et solitaires, plus amers encore par le souvenir de son ancienne prospérité et de son ancienne gloire.

Vers cette époque, par un beau jour d'été, un grand nombre de curieux s'arrêtaient dans la rue principale de Moret, près de Fontainebleau, pour regarder un coche armorié et entouré de laquais et de pages qui stationnait à la porte d'un couvent de bénédictines.

En ce moment un vieillard qui paraissait étranger et dont les habits poudreux annonçaient un voyageur, traversait cette multitude compacte et immobile. Il aperçut sur le seuil d'une auberge assez propre un petit homme gros et rouge qui avait toute l'apparence d'un hôte babillard. Ce fut vers lui que s'avança l'étranger.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix cassée, mais avec l'accent d'exquise politesse d'un ancien courtisan, pourriez-vous me dire si mes souvenirs ne me trompent pas et si les armes que je viens de voir sur cette voiture sont celles de madame de Maintenon?

— Vous ne vous êtes pas trompé, monsieur, répondit l'aubergiste d'un air dédaigneux causé par l'extérieur un peu misérable du questionneur : c'est en effet madame de Maintenon qui vient visiter les dames bénédictines, une bien brave dame, monsieur, et surtout bien pieuse.

— Je vous remercie, monsieur, répondit l'étranger d'un ton satisfait.

Il entra dans l'auberge et demanda une bouteille de vin et deux verres. Puis il s'assit à une table isolée et fit signe à son hôte de se placer vis-à-vis de lui.

— Vous me disiez donc, reprit-il d'un air distrait, que madame de Maintenon vient souvent visiter les bénédictines de Moret.

— Oui, monsieur, répéta l'aubergiste complaisamment; elle vient chaque fois que la cour est à Fontainebleau, comme autrefois la feue reine et les princes du sang.

— Et l'on ne sait pas la cause de l'affection de tant de personnes puissantes pour ce couvent?

— Mais on soupçonne bien quelque chose, dit maître Aubertin, l'aubergiste bavard, en clignant de l'œil.

L'étranger saisit la bouteille et en versa rasade à son compagnon de table.

— Contez-moi donc cela, dit-il.

Le bonhomme prit son verre et examina d'un air embarrassé la couleur du vin, puis il le vida et sembla prendre tout à coup son parti.

— Vous saurez donc, reprit-il à voix basse, qu'il y a dans le couvent une religieuse dont on rapporte des choses...

— Quoi donc?

— C'est une mulâtresse, à ce qu'on dit. Il y a bien longtemps qu'elle est dans la maison, et du jour qu'elle y est entrée, toutes sortes de prospérités sont venues tomber sur les bénédictines. M. Bontemps, qui l'avait conduite ici, payait pour elle une grosse pension. Encore aujourd'hui, comme vous voyez, madame de Maintenon, la favorite du roi, vient passer des journées entières auprès d'elle.

— Et sait-on quelle est la famille de cette religieuse, quel rang elle occupait dans le monde? demanda le vieillard d'un ton pensif.

— Ah! voilà la difficulté, dit l'aubergiste en souriant; c'est ce que les habitants de Moret se demandent depuis bien des années.

— Eh bien! reprit-il après un moment, je pousserai la confiance jusqu'au bout, puisque vous paraissez écouter ces détails avec plaisir. Ma femme est très-liée avec la tourière du couvent, et la tourière est un peu bavarde, aussi nous savons...

— Oh! parlez! parlez! s'écria l'étranger avec chaleur.

Maître Aubertin parut enchanté d'avoir si bien captivé l'attention de son hôte.

— Un jour, reprit-il, il y a de cela plusieurs années, monseigneur le dauphin chassait dans la forêt. On entendait du couvent le bruit des cors et des meutes, et on se demandait avec effroi quelle était la cause de tout ce fracas : — *C'est mon frère qui chasse*, dit la sœur Marie à ses compagnes (1).

— Elle a dit cela! s'écria le vieillard avec une émotion toujours croissante.

— Une autre fois, comme elle était très-fière et très-hautaine à l'égard de ses compagnes, madame de Maintenon voulut lui faire entendre en présence de toute la communauté qu'elle avait tort de se croire d'une naissance illustre.

— *Si cela n'était pas*, répondit-elle, *vous, madame, vous donneriez-vous la peine de venir me le dire* (2)!

— Oh! oui! oui! l'orgueil du sang parle haut chez elle! s'écria l'inconnu comme entraîné par ses pensées.

L'aubergiste restait tout ébahi sans comprendre. Mais le bruit d'un cheval qui s'arrêta à la porte l'empêcha de faire des réflexions sur la singulière exclamation de l'étranger, et il se pencha à la fenêtre.

— Oh! s'écria-t-il plein de joie, voici le colonel des anciens gendarmes de la reine qui vient attendre ici le départ de madame de Maintenon.

En même temps une voix haute et brève de militaire se fit entendre à la porte.

— Allons donc! drôle! paresseux! s'écriait-elle; vite, de l'avoine à mon cheval et une bouteille de bordeaux pour moi. Je meurs de soif et de chaleur.

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

(2) Anquetil. — *Histoire de Louis XIV et du régent.*

Cette voix fit tressaillir l'inconnu, et il sembla chercher dans sa mémoire à quelle époque et dans quelles circonstances il l'avait entendue.

Depuis quelques minutes le militaire était seul dans un cabinet, occupé à fêter le bordeaux qu'il avait demandé, quand la porte s'ouvrit tout à coup et le vieillard s'approcha de lui avec gravité.

— Que voulez-vous, mon brave homme? demanda le colonel avec étonnement.

L'étranger ne répondit pas, mais il continua à le regarder d'un œil fixe. Le colonel le prit, à son extérieur misérable, pour quelque pauvre honteux.

—Tenez, lui dit-il en lui présentant une pièce de monnaie, voilà pour boire à ma santé.

L'étranger avança la main, mais c'était pour faire chatoyer une émeraude qu'il avait au doigt.

A la vue de cette bague, le colonel devint pâle et tremblant d'émotion.

— Est-ce un fantôme qui est devant moi? s'écria-t-il.

— Le colonel Chavigny se souvient-il de Chavigny le simple lieutenant et de son arrivée à Saint-Germain? demanda l'étranger.

— Oh! non, ce n'est pas là Fontmort, le brillant gendarme de la reine! s'écria Chavigny à son tour; Fontmort avait à peine trois ans de plus que moi! ces rides, ces cheveux blancs, ce dos voûté, cette démarche chancelante, ce ne peut pas être Fontmort!...

—Ami, on vieillit vite à la Bastille, murmura Fontmort en se jetant dans ses bras.

Et ils se tinrent longtemps embrassés.

Après les premiers transports, ils se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre et se regardèrent un moment en silence.

— Et vous étiez à la Bastille? dit Chavigny les larmes aux yeux.

— Regardez! trente ans!

— Mais ils vous ont enfin rendu la liberté!

— Ils m'ont oublié! Je me suis enfui, et ils ne se sont pas aperçus peut-être que je n'étais ni dans mon cachot ni dans le cimetière! Mais que fait tout cela? j'existe encore, Chavigny, et j'ai toujours de l'espérance!

Puis il reprit d'un ton lent et solennel : Voyez la bague de votre mère! où est le contrat que je vous ai confié au moment du danger?

Le colonel tira d'une poche secrète de son uniforme un parchemin cousu dans un sac de peau et le présenta à Fontmort.

— Voici, dit-il, ce dépôt sacré : j'ai veillé sur lui comme l'avare veille sur son trésor; il ne m'a jamais quitté.

— Oh! merci! merci! dit Fontmort avec exaltation en appuyant frénétiquement ses lèvres sur le précieux parchemin. Puis il l'éleva au-dessus de sa tête : Ma fortune est là! s'écria-t-il; les temps ont changé pendant une longue absence!

En ce moment sa parole était nette et accentuée, sa taille droite et imposante, son geste rapide et assuré. Le vieillard avait disparu; l'homme mûr dans sa séve et son indomptable ténacité apparaissait tout entier avec son ambition dévorante. Le colonel lui dit en lui prenant la main :

— Ami, je sais tous vos secrets; pardonnez-moi d'avoir lu ce contrat quand je croyais que vous n'existiez plus et d'avoir deviné le reste. Voulez-vous donc recommencer cette terrible partie que vous avez déjà perdue une fois? Le jeu était

dangereux, Fontmort; peu après cette funeste nuit bien des personnes ont disparu. Il y a eu des exils, des persécutions. Moi-même j'ai été soupçonné...

— Je jouerai seul, répondit Fontmort d'une voix sombre.

— Il est bien tard pour nourrir encore des idées ambitieuses. Voyez, vous êtes faible et cassé; les souffrances et les privations vous ont fait vieux avant le temps. Ce ne sont plus des intrigues, des agitations, des inquiétudes, des luttes qu'il vous faut. Il vous faut un séjour tranquille loin des hommes, loin de la cour, et cet asile, Fontmort, je puis vous l'accorder; je vous cacherai à tous les yeux, je vous rendrai calme et heureux...

— Merci, Chavigny, vous êtes bon, vous; mais je me suis dévoué à une pensée, il faut qu'elle m'élève ou qu'elle me tue.

Le colonel lui jeta un regard de pitié.

— Mon devoir m'appelle, dit-il en se levant, il faut que je vous quitte pour accompagner à Fontainebleau cette maîtresse du roi. Ce soir je reviendrai; il vous faudra de l'or, n'est-ce pas? ajouta-t-il en baissant la voix.

— Oui de l'or, beaucoup! répondit le vieillard, et des armes.

Et ils s'embrassèrent affectueusement au grand étonnement de maître Aubertin, qui entrait en ce moment.

Quelques minutes après, le peuple criait à tue-tête : Vive madame de Maintenon! le carrosse doré partait avec un grand fracas, et le colonel Chavigny, qui galopait à la portière, se détournait pour échanger un regard avec Fontmort, qui s'était mis à la fenêtre pour voir le cortége.

Quand la foule se fut dispersée et quand tout fut rentré dans le silence, Fontmort demeura quelque temps plongé dans ses rêveries. Ses regards se dirigeaient tantôt sur le couvent, tantôt sur le parchemin qui était resté sur la table. Un bruit léger le fit tressaillir, et il se hâta de cacher dans son sein le précieux contrat. En relevant la tête, il aperçut son hôte qui, en tournant et retournant son chapeau entre ses mains, s'excusait d'un air piteux sur la familiarité qu'il avait montrée le matin à l'égard de l'étranger.

Fontmort l'interrompit en jetant sur la table quelques pièces d'or tirées de la bourse de Chavigny.

— Je resterai ici quelques jours, dit-il; je veux que ma présence soit inconnue de tout le monde; je compte sur vous.

L'aubergiste assura de sa discrétion. Il dit qu'il voyait bien qu'il avait affaire à un grand seigneur qui se cachait; que son zèle, son dévouement...

Fontmort l'interrompit encore.

— Vous me ferez parler à cette tourière du couvent qui vous a rapporté tant de choses, dit-il d'un ton pensif.

V.

Il était nuit. L'heure du coucher était sonnée depuis longtemps à l'horloge des bénédictines de Moret, et cependant un petit pavillon isolé qui s'élevait à l'extrémité du jardin du monastère laissait échapper par ses fenêtres entr'ouvertes une vive clarté.

En ce moment un homme se glissait avec précaution et en silence sous les mas-

sifs de verdure qui entouraient le pavillon. Quand il fut proche de l'une des fenêtres du rez-de-chaussée d'où partait une flottante traînée de lumière, il atteignit presque en rampant la muraille. Là, caché par des branches de vigne et de clématite, il darda son regard brûlant dans l'intérieur de cette mystérieuse retraite.

L'ameublement en était simple et austère, comme il convient dans un cloître, et cependant cette austérité même n'excluait pas une certaine élégance et même une certaine richesse qui laissait deviner que l'habitante de ce pavillon n'était pas une religieuse ordinaire, et que la sévérité de la règle avait dû céder devant des considérations toutes mondaines.

Trois religieuses étaient en ce moment dans cette cellule, vêtues toutes les trois uniformément du costume des bénédictines. Deux d'entre elles semblaient être des sœurs converses, et la troisième n'était autre que cette mystérieuse Mauresse que nous avons déjà mise en scène bien des fois. Ses traits avaient grossi; des rides profondes faisaient ressortir encore davantage son teint basané. Sa robe et son voile noirs achevaient de donner un caractère d'étrangeté à toute sa personne, et cependant il y avait encore dans son regard, dans son sourire, quelque chose de fier et de dédaigneux qui rappelait des habitudes de commandement et la conscience d'une haute origine.

Une conversation assez animée se poursuivait entre les trois femmes.

— Oui, ma sœur, dit d'un ton patelin une des converses, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous. Si vous ne vous servez pas de votre crédit sur madame l'abbesse, cette méchante sœur Ursule va être nommée trésorière du couvent, et songez quelle désolation ce sera dans notre sainte maison.

— Elle est avare, rancunière, jalouse, reprit l'autre converse avec volubilité; et d'ailleurs vous avez pu remarquer, ma sœur, qu'elle n'a pas pour vous les attentions qui vous sont dues. Elle a dit une fois qu'elle ne voyait pas pourquoi on prenait tant de soin de certaines personnes qui ne sont pas plus que les autres devant Dieu; que sous le voile on ne devait pas conserver d'orgueil, et qu'enfin on faisait un péché mortel en ne suivant pas la règle sous prétexte qu'on recevait des visites mondaines.

— Elle a dit cela? demanda la Mauresse, dont les yeux s'allumèrent.

— Oui, ma sœur, et beaucoup d'autres choses encore que je ne puis répéter de peur de manquer de charité.

— Sœur Amélie, au contraire, est si douce, si affable, si économe.

— Elle ferait une si bonne trésorière!

— Elle vous aime tant!

— Écoutez, mes sœurs, dit la Mauresse avec vivacité en interrompant les deux converses, je vous donne ma parole que sœur Ursule ne sera pas trésorière.

— Oui, sœur Marie; mais vous oubliez qu'elle est protégée par madame l'abbesse.

— Et par le père Durval, notre directeur!

— Et qu'importe! dit sœur Marie avec un accent de fierté étrange; moi je protégerai sœur Amélie, et nous verrons bien qui l'emportera.

— Oh! si vous le demandez, ma sœur, Amélie sera nommée, s'écrièrent les deux converses en même temps; on ne peut rien vous refuser ici.

— Comptez sur ma promesse, dit la Mauresse d'un ton légèrement ému par la colère. Et maintenant, mes sœurs, ajouta-t-elle, il est tard; allez prendre un peu

de repos. Si j'ai besoin de vous, je vous sonnerai. Ne m'oubliez pas dans vos prières du soir.

Les deux converses saluèrent humblement et disparurent par un petit escalier pour gagner l'étage supérieur du pavillon.

— Ah! sœur Ursule veut être trésorière! répéta la Mauresse en se levant.

Une voix grave et austère qui s'éleva derrière elle la fit tressaillir.

— Sont-ce là les pensées qui doivent occuper la fille d'un roi et d'une reine de France? demanda Fontmort avec une amère ironie.

Sœur Maria se retourna brusquement. Elle ne put reconnaître dans ce vieillard courbé et maladif celui qu'elle avait connu si jeune et si beau. La surprise et l'effroi allaient lui arracher un cri, quand Fontmort la saisit par le bras.

— Silence! au nom de votre pauvre mère qui a tant pleuré! lui dit-il à voix basse.

— Qui êtes-vous? répondit Maria de même; qui êtes-vous, vous qui savez des secrets si terribles et si lourds? Que me voulez-vous? Pourquoi êtes-vous ici, à cette heure?

— Bien peu d'hommes, Maria, peuvent vous adresser les paroles que je viens de prononcer. Vous ne devinez pas!

La Mauresse se laissa aller dans son fauteuil en répétant avec terreur : Fontmort! Fontmort!

— Oui, c'est bien moi; vous n'avez pas encore oublié mon nom, ma sœur, quoique vous n'ayez jamais pensé sans doute qu'une nuit j'apparaîtrais dans votre cellule pour vous rappeler le passé!

— Que voulez-vous donc de moi? demanda la Mauresse avec angoisse.

— Ce que je veux, Maria, répondit Fontmort avec une sombre énergie, je vais vous le dire. Mais d'abord que signifient ce costume, ce cloître, ces vœux que vous avez faits! Maria, de quel droit vous êtes-vous donnée au Christ, vous qui étiez unie à moi par les liens les plus sacrés?

— Ce mariage ne pouvait être valable! D'ailleurs le pape...

— Y avait-il une puissance au monde capable de rompre le nœud qui avait été formé devant Dieu? Ce n'est pas tout; écoutez encore. Pendant que vous étiez ici, Maria, recevant les hommages des princes et des princesses de votre royale famille, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous dit pour adoucir le sort de votre époux qui gémissait dans les cachots mortels de la Bastille?

— Charles, on m'a trompée; on m'a dit que vous étiez en exil, loin de la France; puis on m'a annoncé que vous aviez péri...

— Écoutez, Maria; le jour où je vous ai trouvée confondue et comme perdue dans cette cour immense, je me suis dévoué à vous, à vous tout entier; je viens vous demander le prix de ce dévouement, à vous, qui êtes fille du roi et qui devez être généreuse envers votre époux.

— Fontmort, pourquoi me rappeler toujours cette illustre naissance qui a fait tous mes maux et tous les vôtres? pourquoi m'accuser de toutes vos souffrances, moi qui ai tant souffert aussi? et d'ailleurs, était-ce bien moi qui étais votre but et votre fin? était-ce bien à moi que vous vous dévouiez ainsi? Fontmort! Fontmort! l'âge et les réflexions m'ont éclairée sur bien des choses. Vous ne m'aimiez pas, je n'étais qu'un moyen pour arriver à la réalité de vos rêves, un instrument qui s'est trouvé sous votre main!...

— Oh! ne croyez pas m'échapper en mettant tous mes malheurs sur le compte

de mon ambition ! s'écria le vieillard. Si j'avais réussi, vous auriez profité de mes succès; je suis tombé, et les plus cruels supplices ont été pour moi, pendant que vous viviez calme sinon heureuse dans le silence du cloître. Je vous le répète, Maria, il me faut une récompense.

— Fontmort, que puis-je faire? voyez, je ne suis qu'une religieuse, sans force, sans crédit, enfermée dans un couvent où je dois mourir !...

— Vous êtes fille du roi, reprit Fontmort avec insistance, et je sais qu'on s'en souvient.

— Oh ! non, non ! Fontmort, vous vous abusez; vous ne savez pas...

— Mais vous ne savez donc pas vous-même ce que peut une fille qui implore son père, quand ce père est vieux, quand il est faible et mourant, quand il a sur le cœur le poids d'une injustice ! Maria, quand le roi de France vous a repoussée loin de lui, il était heureux et fier, entouré d'une nombreuse famille qui faisait sa joie; mais aujourd'hui, Maria, si vous apparaissiez un moment dans son palais désert, si vous vous prosterniez devant ce vieillard miné par le regret, si vous lui disiez : Sire, il vous reste, avant de mourir, une grande injustice à réparer; Sire, je suis votre fille, et je n'ai jamais reçu ni vos caresses ni vos faveurs; j'ai été jetée dans un cloître, sans avoir jamais connu ni la puissance ni la gloire auxquelles ma naissance m'avait donné droit; j'ai vécu comme une orpheline obscure et abandonnée; Sire, pour tant de privations et de sacrifices, je ne vous ai jamais demandé aucune grâce; maintenant, un homme à qui je suis liée par les liens les plus sacrés, un homme qui a supporté toute sa vie des douleurs infinies à cause de moi, vient me demander une compensation à tant de maux; Sire, c'est à vous qui êtes grand et généreux d'acquitter la dette de votre fille ! Oui, si vous disiez tout cela au roi, à votre père, à ce vieillard qui aujourd'hui sait ce que c'est que l'adversité, si vous le lui disiez avec la voix du cœur, en élevant vers lui des mains suppliantes, Maria, croyez-vous qu'il vous repoussât? Et moi, Maria, si une fois j'avais un pied sur les degrés de la fortune, me croyez-vous déjà si débile et si usé que je ne me sente le courage et la volonté de parvenir au faîte ?

En prononçant ces dernières paroles sa physionomie s'était animée, ses yeux rayonnaient d'espérance. La Mauresse le regarda un moment sans rien dire; puis elle reprit avec un sourire amer :

— Fontmort, vous parlez comme un insensé : vous ne savez pas combien les sentiments de la nature sont peu de chose auprès des impérieuses exigences du rang suprême ! Je pourrais faire l'imprudente démarche dont vous me parlez que je serais repoussée avec dédain...

— Il faut pourtant, Maria, dit Fontmort d'un ton menaçant, que vous me juriez devant ce crucifix d'aller implorer votre père pour votre époux !

— Fontmort, je ne le puis. Je parlerai à madame de Maintenon, je solliciterai...

— Ce n'est pas assez. Il me faut une démarche éclatante, solennelle; il me faut un haut rang, du crédit, des richesses. Il me faut tout cela, entendez-vous, Maria ! et c'est encore bien peu !

A cet élan de colère, à ces injonctions superbes, la Mauresse se leva avec une imposante dignité.

— Voilà donc où tendaient tous ces projets dont j'ai été la première victime ! Sortez, monsieur, ou j'appelle au secours, et je ne réponds pas des événements funestes qui pourront suivre si l'on vous trouve ici ?

En même temps elle s'approcha du cordon de la sonnette pour faire venir les converses qui couchaient dans la chambre au-dessus de la sienne.

— Arrêtez ! dit Fontmort d'une voix sourde et saccadée ; Maria, vous ignorez jusqu'où peut aller un homme qui n'a qu'une espérance et qui la voit s'échapper.

— Sortez ! sortez ! répéta la religieuse en faisant quelques pas vers le cordon de la sonnette.

— Maria, vous ne me chasserez pas comme un laquais. Malheur à vous si vous me bravez dans mon désespoir !

Et en même temps une arme brilla dans ses mains au pâle reflet des lumières.

Le visage de la Mauresse prit en ce moment une expression sublime d'orgueil et d'intrépidité.

— Vous m'avez dit souvent que j'étais fille du roi, dit-elle avec une fermeté majestueuse ; je vais vous prouver que je suis digne de l'être en affrontant la mort dont vous me menacez avec tant de lâcheté.

Et elle tira violemment le cordon de la sonnette.

Fontmort laissa tomber son arme. Un bruit de pas se fit entendre au-dessus de sa tête ; bientôt des cris d'effroi retentirent dans le jardin. La cloche du couvent sonna à grande volée. Des voix aigres de nonnes, auxquelles se joignaient des voix d'hommes plus mâles et plus pleines, semblèrent se rapprocher du pavillon. Alors la Mauresse parut effrayée de ce qu'elle venait de faire.

— Fuyez ! fuyez ! dit-elle à Fontmort, qui restait sombre et indécis.

Il ramassa son pistolet, et il dit à la Mauresse avec un rire étrange :

— Fille de Louis XIV, je souhaite que vous réussissiez à faire nommer trésorière votre protégée sœur Amélie. Adieu.

Et il s'élança hors du pavillon.

Le lendemain Chavigny reçut à Fontainebleau, par l'intermédiaire de l'hôtelier Aubertin, un paquet qui contenait la bague de sa mère, le contrat de Fontmort et un billet ainsi conçu :

« Vous aviez raison, j'ai perdu la partie. Je vous rends votre promesse et je vous « lègue le secret. Il pourra encore faire votre fortune. Soyez plus beau joueur que « moi. »

Chavigny remit à son doigt la bague de sa mère et jeta les papiers au feu.

Quant à Fontmort, on ne le revit jamais. Seulement, une quinzaine de jours après ces événements, des gardes-chasse trouvèrent dans la forêt de Fontainebleau un cadavre défiguré. Tout proche était un pistolet déchargé.

Depuis cette époque la Mauresse (car tel est le nom employé dans les mémoires contemporains pour désigner la mystérieuse personne qui fait le sujet de cette nouvelle) demeura oubliée dans son couvent. Elle y mourut en 1732, sans que le voile qui couvrait sa destinée fût soulevé pour ses contemporains : Cette Mauresse et l'Homme au Masque de Fer, dit Anquetil (1), sont les deux mystères du règne de Louis XIV.

On voit encore son portrait à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, parmi les portraits des rois et des reines de France. Il est connu sous le nom de *Religieuse de Moret*.

ELIE BERTHET.

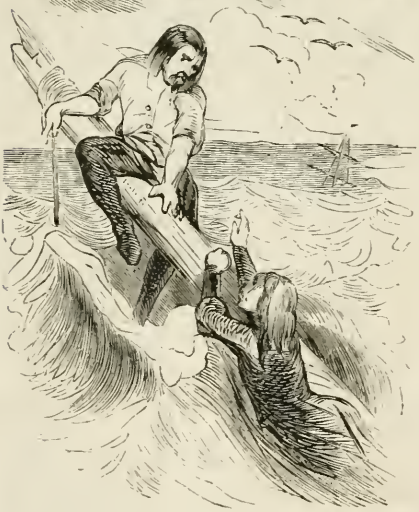
(1) Anquetil. — *Histoire de Louis XIV et du régent.*

(*Le Siècle.*)

SCÈNES

de

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.



I.

— Et tu dis, mon vieux fauconnier, reprit le roi, qu'il y a en encore un beau cerf tué par ce misérable braconnier dans mes royales forêts?

— Oui, sire, reprit Landry, on a poursuivi ce bandit, mais il a laissé échapper sa proie, et il a disparu; et malgré mes recherches infatigables aucun de nous n'a pu découvrir le mécréant qui ose empiéter ainsi sur les droits de son maître.

— Si jamais on l'arrête, dit le roi, je le ferai pendre si haut que tout le pays pourra le voir. Quoi qu'il en soit, Landry, je n'en reconnais pas moins ton zèle, et j'ai chargé mon trésorier de le reconnaître encore mieux.

— Sire, je vous remercie, reprit Landry d'une voix triste; mais à quoi me serviront vos bienfaits? Je prie votre majesté de les garder pour de plus riches que moi.

— De plus riches? dit le roi en riant.

— Oui, sire, pour ceux qui ont la seule chose qui rende vos bienfaits profita-

bles : la faculté de partager. Je suis seul au monde... ma femme est morte... Je n'ai jamais eu qu'un fils, qui, après avoir fait le malheur de mes vieux jours par son impiété et ses vices, est sans doute allé se faire tuer au service du roi de France, votre suzerain. A mon âge, on n'amasse que pour léguer, et quand on ne peut plus donner, à quoi sert-il de recevoir?

— Eh bien! dit le roi, j'enverrai la somme que je te destinais au couvent de Saint-Ouen, afin que l'on dise des prières pour le repos de l'âme de ton fils. Maintenant, partons pour la chasse, car il faut bien espérer que ton insolent braconnier aura laissé quelques pièces de gibier... à son roi...

Et tout s'apprêta pour une chasse brillante à laquelle la cour et la famille de Henri devaient prendre part. Si ce prince n'était pas le plus puissant monarque de la chrétienté, au moins pouvait-on le regarder comme le mieux partagé en joies domestiques. Six filles et sept garçons, *sa superbe espérance* (postérité qu'il devait presque entièrement, il est vrai, à des liaisons illégitimes), entouraient son trône, et jusqu'alors avaient rempli sa vie intérieure de bonheur et d'espérance.

Au moment où Henri Ier se livrait avec ardeur aux plaisirs de la chasse, pour lesquels les grands montraient alors une passion exclusive, une mauvaise nouvelle vint changer ses dispositions joyeuses en humeur sombre et amère. Le roi de France, Louis le Gros, venait d'entrer en Normandie à main armée. Henri continua néanmoins sa chasse; mais ce jour-là lui semblait frappé de malheur: ses limiers avaient perdu la trace; ses faucons semblaient endormis; tout contribuait à aigrir son esprit.

Le roi, dans son impatience, s'était éloigné de sa suite, lorsqu'il aperçut à quelque distance un cerf que ses chiens avaient poursuivi en vain et qui, se croyant à l'abri de tout péril, paissait paisiblement dans la plaine comme sur un champ de victoire. Henri, fort adroit à l'arbalète, se promit de faire payer cher à ce cerf l'insolente invasion dont le menaçait Louis le Gros. Caché dans le taillis, il ajustait déjà une flèche, quand un homme, la tête enveloppée d'un large capuchon, parut à l'autre extrémité de la plaine, et, prévenant le roi, lança au cerf un trait qui alla s'enfoncer dans son flanc. Le cerf, blessé, quoiqu'il ne tombât pas sous le coup, s'élança en bramant douloureusement dans un bois voisin. Son nouvel ennemi le poursuivit, et tous deux disparurent ainsi aux yeux du roi.

C'était là sans doute l'insolent braconnier que lui avait dénoncé Landry. Henri jura par les saintes reliques, afin que sa vengeance fût plus certaine, qu'il ne ferait aucune grâce à ce larron sans vergogne qui osait l'offenser un jour où il était de mauvaise humeur. Il rejoignit sa suite et donna des ordres sévères. L'objet de la chasse était seulement changé, et un braconnier était l'espèce de bête fauve aux traces de laquelle il ordonna de s'attacher. Aussitôt gentilshommes, limiers et piqueurs, rivalisant de zèle, s'élancèrent sur les traces du braconnier, et quelque temps après les chasseurs ramenèrent ou plutôt rapportèrent aux pieds de Henri un vigoureux gars, la tête toujours enveloppée dans le capuchon qui avait servi à le désigner et qui empêchait de le reconnaître.

Landry, qui de loin avait dirigé les recherches, s'approcha du criminel et, arrachant le capuchon qui cachait ses traits, le regarda en face. Mais de ces deux têtes, si près l'une de l'autre, la plus épouvantée et la plus défaite, ce fut celle de Landry. Cet homme était le fils unique dont il pleurait la mort, après avoir si longtemps déploré sa vie.

Nul ne saurait exprimer ce qui reste encore d'amour au cœur des pères qui ont maudit leur enfant et combien il y a plus d'attachement peut-être dans ce qu'ils croient leur haine que dans toutes les vulgaires amitiés. Ce fils, c'était pour Landry la vie qui recommençait, la vie, ce mot qui signifie tant de douleur et qui renferme un charme si puissant. Landry se jeta aux pieds du roi. — Sire, dit-il, si ma vie tout entière passée à votre service mérite une récompense, oh! accordez-moi la grâce de mon fils! s'il est coupable, sire, ne m'en punissez pas! sire, laissez-lui le temps du repentir!

Mais Henri n'était pas disposé à la clémence : il fut inexorable. Vainement plusieurs chevaliers, et entre autres le vieux Étienne Osbern, l'un des plus loyaux défenseurs de la couronne d'Angleterre, joignirent-ils leurs instances aux prières du malheureux père : le roi ordonna qu'on procédât immédiatement à l'exécution.

— Sire! cria Landry désespéré, je n'ai plus pour toute famille au monde que ce jeune homme. Grâce! grâce! — Pour lui, c'est clémence! — Pour moi, c'est justice...

Le roi ne répondit qu'en lui montrant l'imprudent braconnier suspendu aux branches d'un chêne.

— Sire, reprit Landry le cœur brisé, votre justice aujourd'hui a été mauvaise et cruelle; mais Dieu juge tous les arrêts humains, et il a souvent pour venger les opprimés un terrible talion. Ma famille se composait d'un seul enfant... la vôtre en compte treize... Je pourrais être trop vengé... Priez Dieu.

Le roi mit la main à son poignard. Étienne Osbern s'élança pour arrêter le coup; mais le roi n'eût pas frappé sans doute le vieillard, car déjà le remords l'avait suivi, le remords, première vengeance que Dieu accorde aux victimes. Le vieillard s'enfuit dans les bois.

II.

Parmi les turbulents vassaux du roi d'Angleterre, il n'y en avait pas de plus dangereux qu'Eustache, comte de Breteuil. Pour s'assurer de son obéissance, Henri lui avait donné en mariage sa fille naturelle Juliane, qu'il chérissait tendrement. Bientôt Juliane devint mère de deux petites filles; leur angélique beauté et leur douceur semblaient démentir le sang de leur père.

Eustache avait demandé à son beau-père la tour d'Ivry, forteresse imprenable et d'où l'on pouvait porter à chaque instant dans le comté de Breteuil une guerre imprévue et foudroyante. Henri ne voulut pas se dessaisir de ce poste important; mais pour prouver à son gendre qu'aucune intention hostile ne se cachait sous ce refus, il obligea Raoul de Harenc, gouverneur de la tour, de livrer son fils unique en otage à Eustache de Breteuil. Pour rassurer, d'ailleurs, la tendresse de Raoul, il garda lui-même les deux petites filles d'Eustache, s'engageant à ne les rendre à leur père ou à Juliane qu'en échange de la liberté du jeune Harenc.

Par une belle matinée d'hiver, Raoul de Harenc se promenait sur un rempart nférieur et s'entretenait avec l'épouse fidèle qui partageait sa captivité de gouverneur, lorsque tout à coup une troupe nombreuse de cavaliers, d'hommes d'armes, parut dans la plaine et s'avança jusqu'au pied de la tour. Eustache de Breteuil était

à leur tête... Le loyal gouverneur songeait si peu à une trahison qu'il n'avait pas même fait prendre les armes à ses gens.

— Baisse le pont-levis, Raoul de Harenc, cria Eustache de Breteuil, et livre cette tour au gendre de ton souverain.

— Avez-vous un ordre de lui? demanda Raoul.

— Je n'ai pas d'autre ordre à te donner que mon nom; mais on obéit toujours à celui-là.

— En ce cas, retirez-vous, cria Raoul, si vous ne voulez apprendre à vos dépens que les murs d'Ivry sont aussi inébranlables que la fidélité de son gouverneur.

Pour toute réponse, une pierre lancée par une fronde vint tomber à côté de Raoul et effleura la tête de sa femme.

— Trahison! Retire-toi, Marie, dit-il rapidement. Aux armes! cria-t-il.

— Mon ami, dit Marie avec épouvante, cet homme tient notre fils en son pouvoir.

— Il n'oserait y toucher, dit Raoul, ses enfants sont au pouvoir du roi.

Bientôt l'attaque commença. On jeta des fascines dans le fossé, des échelles furent appliquées au mur; mais Raoul et les siens s'étaient mis bientôt sur la défensive... et la chance tourna pour le bon droit. Les échelles furent renversées, toutes chargées d'assaillants: le comte de Breteuil, blessé lui-même, vit bientôt qu'il n'y avait rien à craindre d'un combat.

— Raoul, cria-t-il, tu persistes à refuser les clés de cette tour au gendre de ton souverain?

— Je ne rendrai les clés qu'à celui qui pourra me rendre mon serment.

— Eh bien! regarde, et tu vas voir par quel côté nous allons maintenant attaquer la forteresse que tu commandes.

Et il lui montra un enfant, aux longs cheveux noirs, autour duquel étincelaient des armes.

— Le gouverneur d'Ivry, reprit Eustache avec une ironie sanguinaire, sera-t-il aussi inébranlable que les murailles de sa forteresse?...

— Comte Eustache, répondit Raoul d'une voix altérée, tu n'oserais commettre un tel crime. Je ne te parlerai point de Dieu : il faut que tu n'y croies pas pour tenter aussi lâchement le cœur d'un père; mais tes enfants, qui sont entre les mains du roi mon maître, me répondent de la sûreté de mon fils.

— Insensé! repartit Eustache avec un éclat de rire, qui crois que pour venger le fils du premier officier venu, un monarque irait répandre à plaisir un sang royal... son propre sang. A l'heure qu'il est, Juliane, comtesse de Breteuil, a sans doute ramené nos filles en notre château. Le roi te trahit le premier!... pourquoi ne le trahis-tu pas?...

— Se pourrait-il? murmura Raoul les lèvres tremblantes.

— Allons, reprit Eustache, ces clés!... livre-les-moi... et restons bons amis, bien que tu m'aies tué quelques-uns des plus braves des miens...

Raoul reprit d'une voix ferme : — Si le roi Henri Ier trahit ses sujets, que Dieu le punisse! mais il ne dira pas que Raoul de Harenc lui en a donné l'exemple... Comte Eustache de Breteuil, vous êtes le maître au dehors de cette tour; mais il n'y a pas de crime qui puisse vous en ouvrir l'entrée.

— Eh bien, regarde comme cet enfant est beau! s'écria Eustache avec rage. Remarque bien le feu qui brille dans ses yeux noirs... Tu les vois pour la dernière fois.

Les armes s'agitèrent autour du jeune Harenc, il poussa un faible cri. Le visage

cicatrisé de Raoul pâlit affreusement. Tous les défenseurs de la forteresse s'agitèrent. L'on eût dit que les murailles elles-mêmes avaient tressailli, se sentant plus ébranlées dans leurs fondements par ce faible cri que par tout le fracas d'un assaut. Raoul disparut du rempart pour ne rien voir.

Un instant après une trompette de parlementaire sonnant au pied des murs rappela le gouverneur. Il revint le cœur plein d'une indicible angoisse où se mêlait cependant une espérance fiévreuse. Son enfant n'était plus là. Je ne vois pas son cadavre, pensa-t-il, espérons.

— Tu me demandais, reprit Eustache, les ordres du roi pour me livrer ta forteresse. Je vais te les envoyer dans une cassette.

Une petite cassette scellée monta bientôt jusqu'en haut des remparts au moyen d'une corde.

Nul que Raoul ne sût ce que contenait cette cassette, par les fentes de laquelle sortaient cependant des gouttes de sang. Mais à peine l'eut-il ouverte qu'il la referma convulsivement.

— Raoul, tu ne te rends pas? dit Eustache triomphant.

Une grêle de traits lancés des murs lui répondit.

— Demain je reviendrai! cria Eustache. Raoul, réfléchis! Tu as vu mes ordres aujourd'hui; tu ne me forceras pas, j'espère, à t'en adresser d'autres. Et il tourna bride avec tous les siens.

III.

Vers le soir du même jour, le roi Henri Ier, étant dans son palais de Rouen, venait d'entendre une pieuse lecture. Après avoir assisté à son conseil, sentant dans sa tête fatiguée le besoin d'échapper à la royauté pour se réfugier dans la famille, il souleva une tapisserie et appela à mi-voix : Rosemonde! Agnès!

Aussitôt, comme deux tourbillons, parurent et tournoyèrent autour du roi deux charmants enfants aux longs cheveux blonds qui, en un instant, grimpèrent sur les épaules du monarque, se suspendirent à son cou, entremêlant leurs petits doigts à sa barbe grisonnante, riant, criant, et tous deux à l'envi accablant le monarque de caresses à le rendre aussi heureux que le plus simple paysan de ses domaines.

— Nous avons été bien longtemps en pénitence loin du grand-père, dit Rosemonde, l'aînée de ces deux chérubins.

— Mes chères petites, dit le roi, je tenais mon conseil.

— Ton conseil! dit Agnès; est-ce que c'est quelque chose de bien beau?

— Non, dit Henri, ce n'est pas beau, mais c'est utile.

— Joue au roi avec nous, dit Rosemonde. Je suis le roi; Agnès fait la reine, et tu es le cheval. Nous allons monter sur toi. — Me voilà, peuple, pensa peut-être Henri, plus lettré et plus éclairé qu'on ne l'était alors dans son siècle. — Et Rosemonde allant chercher l'épée du roi l'apporta à peu près avec autant de labeur qu'on nous représente notre Sauveur traînant sa croix; elle monta sur les épaules du roi, qui s'était mis dans la position obligée avec une docilité que trouvaient seuls en lui les deux enfants qu'il adorait.

Un bruit s'étant fait entendre, le roi se hâta de désarçonner les cavaliers impro-

visés, qui roulèrent en riant sur le tapis de pied. Juliane parut. Les deux enfants d'un seul bond s'élancèrent dans ses bras.

— C'est vous, chère fille, dit le roi; je ne vous attendais pas sitôt. Quelle est la cause de votre présence bien-aimée?

— Sire, dit Juliane en balbutiant, car elle allait mentir, le comte Eustache de Breteuil, mon époux, atteint d'une grave maladie, voudrait revoir ses enfants et m'a chargée de vous les demander, car il ne sait pas si Dieu lui permettra désormais de venir jusqu'à eux.

— Une maladie grave! Mais je n'en avais jamais ouï parler. Juliane, contez-moi cela.

— Sire, dit Juliane, il revenait de la chasse au sanglier.

— Il y va donc maintenant, notre cher gendre, lui qui n'aimait à chasser, en fait de gibier, que les barons ses voisins!

— Oui, sire, et très-échauffé il a bu un grand hansp rempli d'eau glacée.

— Il boit donc de l'eau maintenant? dit le roi. Cela ne lui est jamais arrivé, moi présent.

— Oui, sire, et la fièvre l'a pris.

— Et il est véritablement en danger?

— Oui, sire; il y a danger!... et vous permettrez, n'est-ce pas, qu'il embrasse ses enfants? Quel remords ce serait pour vous si vous priviez les derniers instants d'un père de cette suprême consolation, de cette vue bien-aimée qui ouvre un autre avenir aux yeux du mourant.

Il était visible qu'en parlant ainsi Juliane mentait; son embarras perçait à travers son inquiétude réelle, qui n'était pas pour son époux. En effet, ses prières ni ses larmes n'ayant pu arrêter Eustache de Breteuil dans l'entreprise hardie et déloyale qu'il avait résolue, la seule pensée de cette mère fut dès lors de dérober à tout prix ses enfants aux terribles représailles qui allaient les menacer et contre lesquelles la tendresse même du roi pouvait n'être pas une suffisante protection.

— Je ne puis accorder ce que vous demandez, Juliane, dit le roi, soupçonnant un mensonge; tant que le fils de Raoul de Harenc restera entre les mains de votre mari, ces enfants ne peuvent vous être rendus. Amenez-moi le fils de Raoul, et s'il est réel qu'Eustache de Breteuil se trouve aux extrémités que vous dites, la liberté des otages pourra s'opérer passagèrement par échange.

— Oh! sire, pas de délai, je vous en supplie! dit Juliane la mort dans l'âme. Je vous jure qu'Eustache va rendre le dernier soupir. Mais ne voyez-vous pas que votre refus me brise le cœur! Ne voyez-vous pas que je vais mourir moi-même!

Elle embrassait en pleurant les mains du roi, qui se sentit ému. Se trompant enfin sur l'objet de cette douleur si vraie, il s'épouvanta à la pensée d'enlever à un mourant son dernier bonheur. Après de longues instances, Juliane obtint de la faiblesse du vieillard ses deux filles, et les embrassant avec un délire de joie, elle se dirigeait vers la porte, lorsqu'un homme parut, pâle, hors d'haleine, couvert de sueur, qui arracha vivement les enfants aux mains de Juliane. Celle-ci voulut les ressaisir; mais dix gentilshommes qui suivaient le nouveau venu entourèrent les jeunes captives et opposèrent une barrière de fer aux efforts désespérés de la mère. Tout cela se passa en un instant.

— Quel est l'insolent qui ose porter ainsi la main sur les petites-filles du roi?

s'écria Henri, car il n'avait pas reconnu les traits décomposés de Raoul de Harenc. Qui a osé les enlever à leur mère?

— Sire, dit celui-ci, c'est quelque chose de plus puissant que le roi.

— Quoi donc? reprit Henri se levant avec fureur.

— La parole du roi.

— Ma parole?

— Oui, sire, votre parole, donnée à moi, Raoul de Harenc; votre parole, qui m'a garanti la sûreté de l'enfant qu'on m'a enlevé, sur la tête de ces royaux otages, qui m'appartiennent désormais.

— Vous ici, Raoul de Harenc! De quel droit avez-vous quitté la tour d'Ivry, dont je vous avais confié la défense?

— C'est que, pour défendre la tour d'Ivry, ce ne sont ni des hommes d'armes ni des machines de guerre qu'il me faut à présent: ce sont ces deux enfants!

— Qu'en voulez-vous faire? dit Juliane presque mourante.

— Justice! dit Raoul. Votre mari, madame, Eustache, comte de Breteuil, a fait arracher les yeux à mon fils, son otage: j'en ferai autant à vos enfants, qui sont mon otage, à moi.

Un cri plaintif des jeunes princesses répondit à cette terrible menace.

— Mon père! s'écria Juliane éperdue, vous ne souffrirez pas cette atrocité! Non, vous ne le permettrez pas... Vous êtes roi, vous êtes père, vous êtes homme! Il n'y a pas un de ces titres qui ne vous fasse une loi d'empêcher cette horreur pour laquelle il n'y a pas de nom sur la terre.

— C'est ce que votre époux m'a fait dire tout à l'heure, reprit Raoul.

— Raoul, dit le roi, c'est à moi seul qu'il appartient de décider dans cette affaire, et, quel que soit mon jugement, je vous somme de remettre ces enfants entre mes mains.

— Pourquoi ne dites-vous pas entre celles de leur mère, puisque telle est votre intention. Sire, reprit amèrement Raoul, vous allez être satisfait; vous êtes mon roi, je dois vous obéir à tout prix. Et d'ailleurs, cela est tout simple! Il est bien vrai, sans doute, que, lorsque vous m'avez enlevé mon enfant pour le livrer au comte de Breteuil, je vous ai dit: « Sire, ce fils unique, qui est pour moi autant « que le prince royal est pour vous et pour l'Angleterre, ce fils est perdu entre les « mains du comte Eustache; ce sera le premier cadavre dont il comblera le fossé « de la tour d'Ivry. » Et vous ne m'avez pas écouté, et vous me l'avez enlevé. Il est bien vrai encore que vous m'avez dit: « Moi, le roi, dont la parole est sacrée, « je garde en otage les filles d'Eustache de Breteuil, et elles te répondront de ton « enfant, sang pour sang! » Il est bien vrai encore que le comte Eustache de Breteuil, ainsi que je vous l'avais prédit, est venu assiéger la tour d'Ivry, qu'il l'a attaquée, et que, pour la défendre, j'ai présenté ma tête la première à ses coups dans le combat. Il est bien vrai encore que, désespérant de vaincre ma résistance, l'infâme a fait arracher les yeux à mon fils, et a osé (c'est horrible! et le cœur me manque à cette parole) me les envoyer dans un coffret scellé du pommeau de son épée de chevalier! Il est bien vrai, enfin, qu'il peut encore exercer d'autres effroyables supplices sur cet enfant sans défense, avoir la pitié de l'égorger. Mais il est juste que cela arrive ainsi! L'enfant d'un pauvre officier, cela n'est bon qu'à se faire tuer comme son père. Ses filles, à lui, ce sont des princesses; elles lui seront rendues sauves; il me l'a dit quand j'ai voulu défendre votre forteresse au prix du

sang d'Arthur; il est juste que ce brigand reçoive une récompense pour sa trahison, là où un serviteur dévoué voit impunément assassiner son fils, sous ses regards, pour châtiment de sa fidélité!

A ces paroles, prononcées avec l'accent d'un père au désespoir et avec une indignation brûlante, Henri resta anéanti. Juliane elle-même, suffoquée, ne put que tourner des yeux suppliants vers son père.

— Sire, dit Étienne Osbern, l'un des gentilshommes qui s'étaient joints à Raoul, plus d'un d'entre nous a aussi donné des otages pour les intérêts de Votre Majesté : si Raoul de Harenc n'obtient pas aujourd'hui prompte et terrible justice, bien des épées fortes et loyales, qui vous auraient toujours servi comme par le passé, se briseront à l'exemple de l'épée de Raoul, et celle-ci sera la première, ajouta-t-il la main à son côté.

— Pas de rébellion, dit le roi le cœur déchiré. Là où un roi baisse si douloureusement la tête sous le joug de son propre serment, qui donc oserait se révolter contre lui?... Juliane, il ne te reste plus qu'à implorer la clémence de Raoul pour tes enfants, car tes enfants lui appartiennent.

Juliane poussa un cri déchirant.

— Raoul, dit le roi, tu vois la douleur de cette femme, celle de ton roi, l'innocence et la beauté de ces enfants... Tu ne seras pas aussi impitoyable qu'Eustache de Breteuil : tu feras grâce.

— Grâce! dit Raoul; est-ce que ce mot existe encore?

— Raoul! s'écria Juliane en étreignant de ses bras l'armure du sire de Harenc, vous avez une épouse, une épouse qui est mère de votre fils; je me soumets à votre arrêt, si elle le confirme quand elle aura vu mes enfants, mes enfants si innocents de tout le mal qu'on a fait au vôtre!

— Oui, reprit Raoul amèrement; je pardonne comme elle peut encore pardonner...

— Se peut-il! dit Juliane.

— Elle est morte de douleur!

— Raoul! reprit le roi suppliant.

— Sire, la nuit s'avance. Demain, le comte Eustache de Breteuil doit venir de nouveau attaquer votre bonne forteresse d'Ivry. J'ai à peine le temps d'y rentrer. Je pars, et j'emporte avec moi ma défense et ma vengeance.

Et il disparut avec les deux enfants, laissant Juliane en délire se débattre contre les chevaliers qui la retenaient.

Le cœur de Henri était déchiré par une affreuse douleur; mais, outre la religion du serment, quelque chose de plus fort que lui l'avait contraint à accepter cette souffrance. Il se souvenait confusément du fauconnier Landry, et, à travers la vengeance cruelle d'un homme, il comprenait la justice sévère de Dieu.

IV.

Le lendemain, au moment où Eustache de Breteuil s'approcha des murailles d'Ivry, le coffret sanglant redescendit jusqu'à lui au moyen de la même corde, avec un papier portant ces mots :

« Tes filles survivent encore ; pour sauver leur existence, respecte celle de mon « fils Arthur. »

Le surlendemain, Eustache de Breteuil, enrôlé sous les drapeaux de Louis VII, s'était révolté hautement contre le roi d'Angleterre. Henri Ier dut marcher lui-même pour combattre son gendre. Ne pouvant résister à des forces supérieures, Eustache avait abandonné Breteuil. Il y avait laissé Juliane, qui était revenue auprès de lui, et dont l'état alarmant n'eût pas permis sans doute le départ.

Henri ne trouva aucune résistance dans cette ville; les habitants vinrent lui apporter les clé. A leur suite marchait Juliane, chancelante et affreusement pâle : ses longs cheveux avaient blanchi en quelques jours, et dans la prunelle de ses yeux caves brillait un feu sombre; on ne pouvait dire si c'était l'indignation, le désespoir ou la vengeance qui animaient sa physionomie d'une si sombre expression.

— Juliane, dit Henri, pardonne-moi. La religion du serment me le commandait; et, crois-moi, Juliane, j'ai autant souffert que toi.

— Autant souffert que moi! dit Juliane, et un rire effrayant crispa sa figure livide. Ah! je vous crois, sire. Vous n'aviez qu'un mot à dire pour sauver mes pauvres petites filles, et vous ne l'avez point dit. Mais, qu'importe! vous aviez juré!... Peut-être un autre père n'eût-il point juré de mettre les enfants de sa fille en danger; mais n'importe encore!... vous étiez roi, et pour les rois la famille n'est qu'un domaine comme un autre; ils en usent selon les intérêts et le bon plaisir de leur ambition.

— Juliane, vous êtes injuste, dit Henri les yeux pleins de larmes. Dieu m'est témoin que je suis le premier puni du douloureux assentiment que Raoul m'a arraché pour légitimer sa vengeance. Juliane, ma fille, pardonne-moi!

— Que je vous pardonne? mon père, répondit Juliane dont une larme fit briller la paupière rougie; mais vous n'avez sans doute fait que votre devoir de roi! Seulement, venez consoler votre enfant. Laissez là ces chevaliers qui vous entourent... et que ma douleur puisse se répandre librement dans votre sein.

Le roi fit signe à ses gentilshommes de s'écarter un peu.

— Sire, dit Étienne Osbern à l'oreille du roi, ne vous avancez pas trop du côté de la place. Craignez quelque trahison des gens du comte de Breteuil.

— Je suis avec ma fille, répondit le roi.

— Venez, mon père, disait toujours Juliane, venez; que je sois seule avec vous.

Et elle l'emmena du côté des remparts.

— Qu'avez-vous à me dire encore, chère fille? dit le roi.

— J'ai à vous dire, dit Juliane se dressant devant son père qu'elle saisit par ses vêtements, tandis que son visage prenait une expression de démence et de rage si subite, qu'on eût dit qu'un masque venait d'en tomber; j'ai à vous dire que vous avez assassiné mes filles! car vous les avez livrées à Raoul! et Raoul, pour venger son fils, mort des suites de ses blessures, a tué mes enfants! et pour cela, roi d'Angleterre, vous allez mourir!

— Mourir! cria Henri. Oh! pas de ta main, Juliane! pas de ta main! ce serait trop horrible!

— Non! pas de la mienne, dit Juliane, elle n'est pas assez sûre!

Elle étendit le bras vers le rempart, et aussitôt une flèche vint en sifflant frapper

le roi à la poitrine, comme si la main de Juliane l'eût dirigée. Le roi chancela sous la violence du choc; mais une cotte de mailles impénétrable, cachée sous ses vêtements, avait amorti le coup, et en un instant tous ses chevaliers, accourus, lui avaient fait un rempart de leurs corps.

Quant à Juliane, elle jeta sur le roi un dernier regard plein d'une fureur impuissante, et, se précipitant dans les fossés profonds de Breteuil, elle disparut sous l'eau bouillonnante qui les emplissait.

— Mon Dieu! dit le roi, être châtié d'une douleur par une autre! Perdre ma fille et la perdre parricide!... quand déjà Dieu m'a repris trois des enfants qu'il m'avait donnés!

— Sire, dit Étienne Osbern, il vous reste le prince Guillaume, votre fils chéri et l'héritier de votre couronne.

V.

Il n'y avait pas dans tout le peuple de Rouen un homme aussi résolu, aussi redouté, aussi violent que Berold le boucher. Ni gentilhomme ni manant n'osaient le regarder avec dédain lorsqu'il se tenait sur le seuil de sa porte, croisant ses bras nerveux... Il n'y avait pas d'enfant plus timide et plus gauche lorsqu'il se trouvait devant Alix, la fille de Fitz Stephen, l'armateur de Harfleur. Obligé de courir sans cesse la mer, le vieux marin avait confié son enfant à la mère de Berold, et celui-ci avait conçu pour la jeune fille une passion qui s'était enracinée profondément par l'habitude. Il y avait dans son attitude, dans son accent, lorsqu'il était auprès d'elle, un respect mêlé de crainte. Berold avait peur devant Alix. Cette force colossale, cette large stature, cette tête puissante et expressive, tout cela tremblait à la vue de la frêle et délicate créature à laquelle son âme s'était dévouée. Cette main, qui d'un seul coup semblait pouvoir abattre un taureau, osait à peine toucher les doigts gracieux d'Alix, comme si elle eût craint de les briser.

La mère de Berold, moins timide pour les intérêts de son fils qu'il ne l'était lui-même, avait demandé à Fitz Stephen de l'unir à Alix. Il ne manquait plus que le consentement de celle-ci. Elle avait longtemps hésité; puis le dévouement et les soins de Berold avaient enfin prévalu dans son cœur, qui n'avait été jusque-là effleuré par aucun sentiment d'amour. Peu après, la jeune fille semblait être tombée dans une sombre mélancolie; sa famille n'avait pas remarqué que c'était depuis qu'elle avait vu passer le jeune prince Guillaume Atheling, fils de Henri Ier, entrant à Rouen, suivi d'une brillante noblesse; mais enfin la sérénité reparut sur le beau front d'Alix: elle avait réfléchi, sans doute. C'était un rêve trop insensé, même pour le cœur si crédule d'une jeune fille; comment penser qu'un prince d'Angleterre s'aperçût seulement de l'existence de la pauvre Alix, lui, l'héritier présomptif de la couronne!

Revenue de ses folles idées, Alix était donc debout sur le seuil de la boutique de Berold, pensant à son mariage, qui devait se célébrer le lendemain, cherchant à se faire une espérance et à étouffer un regret. Fitz Stephen devait revenir dans la nuit même pour assister à la noce...

Tout à coup un jeune homme vêtu très-simplement se présenta, et, s'adressant au fiancé d'Alix, placé à côté d'elle:

— Maître Berold, dit-il, je suis un varlet du prince d'Angleterre. Il doit donner un grand festin à l'occasion de la fête de Noël, qui a lieu ce soir. Faites-lui tuer ce que vous aurez de mieux.

Puis, à un moment où Berold regardait d'un autre côté :

— Je suis le prince d'Angleterre, dit-il tout bas à Alix ; c'est vous que j'aime !

Berold retourna la tête. Alix, confondue de surprise à ces paroles, regarda et reconnut le prince. Elle ne put trouver une parole.

— Dans deux heures, reprit tout bas Guillaume, je passerai en grande pompe sous vos fenêtres. Si je puis espérer, laissez tomber ce que vous aurez à la main ; un bouquet, par exemple.

Le prince disparut à ces mots. Alix était restée immobile à la même place.

— L'arrivée de ce varlet me fait penser, s'écria Berold, qu'une grande procession, à laquelle doivent se mêler les princes, va passer sous vos fenêtres. Allez vite vous parer, Alix.

— Mais, dit Alix dont les remords se réveillaient, je ne sais si j'aurai le temps.

— Il le faut, dit Berold ; jamais peut-être vous n'aurez une telle occasion.

Alix alla se parer.

— Au fait, pensa-t-elle, ce n'est pas tromper Berold que de contempler une dernière fois le prince.

Au moment où, revêtue de ses plus beaux atours, elle allait se placer à la fenêtre, Berold rentra, un bouquet à la main.

— Voici pour compléter votre parure, chère Alix, dit-il. Quoi ! vous me refusez, ajouta-t-il en voyant le geste d'effroi que fit Alix pour repousser le bouquet.

— Je puis le prendre, ajouta-t-elle ; je le garderai.

Bientôt on entendit le signal de la procession. Nous ne parlerons pas de tout ce qui n'attira point l'attention d'Alix. Elle ne vit rien jusqu'au moment où les acclamations du peuple saluèrent le prince.

Jamais il n'avait été si séduisant : ses longs cheveux blonds se déroulaient aux rayons d'un beau soleil et flottaient au gré d'une brise légère ; ses vêtements magnifiques ajoutaient toute la majesté de la royauté à toute la grâce de la jeunesse. Il tourna vers Alix un regard suppliant qu'elle seule comprit.

Incertaine, tremblante comme une coupable, par un mouvement involontaire elle voulut saisir les mains de Berold comme pour se rattacher à lui ; le bouquet s'échappa de ses doigts convulsivement agités et tomba dans la rue.

— Quel malheur ! dit Berold ; je vais chercher le bouquet.

Un sourire ineffable de bonheur agita les lèvres du prince, qui passa rapidement.

Le soir, Alix ne pensait plus qu'avec épouvante au mariage qui devait se faire le lendemain. Elle était seule dans sa chambre, appelant en vain le sommeil ; elle entendit du bruit auprès d'elle ; épouvantée, elle allait crier : une main douce et parfumée se plaça sur ses lèvres.

— Laissez-moi ! dit Alix dans un état de trouble indéfinissable, ou je vais appeler : il y a là une servante.

— Je l'ai gagnée, interrompit le prince ; c'est elle qui m'a fait entrer. Je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez pardonné.

— Fuyez, fuyez ! au nom du ciel ! cria Alix égarée. Fuyez, si vous m'aimez !

— La conséquence n'est pas juste, reprit le prince en souriant.

En ce moment, le pas rapide d'un homme retentit dans la rue. Une voix ordonne d'ouvrir.

— C'est la voix de mon père ! il revient ! Oh ! fuyez ! fuyez !

— J'y consens, dit le prince en s'asseyant, pourvu que vous veniez avec moi.

— Fuir avec vous ! grand Dieu !

— Il le faut, dit le prince. L'Angleterre et la Normandie, pour moi, ne sont rien sans vous ; vous seule êtes nécessaire à mon bonheur !

— Mais fuyez donc ! cria Alix, mon père va monter.

— Eh bien ! alors, dit le prince, il me prendra pour un voleur et me tuera : je me laisserai faire ; vous ne douterez plus alors de mon amour.

— Mais je ne puis fuir : je rencontrerais mon père !

— Non, dit le prince ; on peut descendre par la chambre de la servante ; elle donne sur la petite rue opposée, où des chevaux nous attendent.

— Alix ! je veux voir Alix ! dit la voix de Fitz Stephen, qui retentit dans la maison.

— Mon père !... Il va vous trouver ici ! dit Alix. Oh ! par pitié !...

— Venez donc, dit le prince en l'entraînant.

Le pas de plusieurs chevaux se fit entendre au loin et s'effaça peu à peu dans le silence de la cité.

VI.

On ne put jamais deviner la main toute-puissante et mystérieuse qui avait ainsi ravi à deux hommes leur bonheur. Un gant brodé trouvé dans la chambre d'Alix avait seul trahi la complicité d'un noble séducteur. Depuis cette nuit fatale, un sombre désespoir s'était emparé du père et du fiancé. La douleur de celui-ci était peut-être encore plus profonde, car elle avait eu plus de force, de jeunesse et d'énergie à abattre. Son unique pensée était de retrouver les traces d'Alix, que Fitz Stephen se refusait à poursuivre, aimant mieux se figurer que sa fille était morte que de se convaincre qu'elle était déshonorée. Quant à ce dernier, un seul sentiment survécut dans son cœur, mort désormais à toute affection douce ; c'était une vive susceptibilité en ce qui touchait l'honneur de son nom et ses droits de marin. Aussi, plusieurs mois après, lorsqu'en dépit de la requête adressée par lui, Fitz Stephen eut appris que le roi Henri Ier avait choisi un autre vaisseau que le sien pour le transporter de Normandie en Angleterre, avec ses enfants, son cœur, tout brisé qu'il était, s'émut encore, et au moment où Henri vint visiter sur le port le navire qu'il avait choisi, il trouva devant lui Fitz Stephen.

— Que voulez-vous ? dit le roi.

— Je veux, sire, que vous ne me déshonoriez pas !

— Vous déshonorer ? Eh ! qui en a la pensée !...

— Sire, il y a souvent autant d'affront dans un oubli que dans une humiliation préméditée. Je me nomme Fitz Stephen, patron de navires à Harfleur. Mon père avait eu l'honneur de conduire en Angleterre votre père Guillaume le Conquérant ; ce glorieux monarque, frappé du sang-froid et de l'habileté qu'avait déployés mon père dans une tempête, lui avait concédé, à lui et à sa descendance, le droit exclusif

de transporter tous les princes de la sienne de Normandie en Angleterre, jusqu'à extinction de l'une des deux familles. Sire, je comptais si bien sur l'honneur qui m'avait été attribué par votre aïeul, que j'avais fait construire un vaisseau, celui que vous pouvez voir en vous retournant de ce côté, sans penser qu'un ambitieux viendrait m'enlever ce droit, qui appartient à ma famille, comme l'Angleterre à la vôtre. J'avais osé rappeler mes titres dans une requête que j'avais remise à Rouen au capitaine de vos hommes d'armes, ne pouvant parvenir jusqu'à Votre Majesté.

Le roi se tourna vers le capitaine, qui se défendit mal. Il avait été gagné par le maître du vaisseau que le roi avait choisi.

— J'en suis fâché, mon brave, dit le roi, mais j'ai donné ma parole. D'ailleurs ton vaisseau ne me paraît pas aussi solide qu'il est richement orné. Va demander à mon trésorier trente écus d'or pour te dédommager.

— Sire, dit Fitz Stephen, nous n'acceptons dans notre famille d'autre argent que celui que nous pouvons gagner légitimement. Vous refusez de monter *la Candide*, que j'ai fait construire exprès pour vous selon mes droits; vous ne vous croyez pas en sûreté sur un vaisseau gouverné par Fitz Stephen ! c'est un déshonneur que j'ai sans doute mérité, car ce n'est pas le premier que Dieu m'envoie; mais il n'en est pas moins cruel !

Et le vieux marinier s'inclina, et allait s'éloigner.

— Un instant, dit le jeune prince Guillaume, qui venait d'arriver et qui déjà avait compris ce dont il s'agissait. Deux mots à part, mon vieux marin. Ne pleure pas ainsi; tout n'est pas désespéré. Mon père a donné sa parole à un autre; mais moi je n'ai pas donné la mienne, et si nous montions dans ta coquille, moi et mes frères, tu ne perdrais peut-être pas au change.

Un rayon d'espoir étincela à travers les larmes de Fitz Stephen.

— Il se pourrait, monseigneur !...

— Un instant. Moi, mes frères et mes gentilshommes, nous ne nous soucions guère de monter sur le même vaisseau que mon père, parce qu'on s'y ennuiera royalement. Sa Majesté, qui ne se souvient guère qu'elle a été aussi jeune et même plus jeune qu'un autre, nous ferait faire en carnaval une traversée de carême, c'est bien assez de nous avoir emmoinillés en terre ferme, sans créer pour nous exprès un ennui maritime; mais avant de m'engager avec toi, jure-moi toi-même de ne laisser entrer dans ta galère que ceux que je nommerai... excepté celles dont je te tairai les noms.

Fitz Stephen s'inclina en signe de respect et d'obéissance. Guillaume, s'approchant de son père, lui adressa sa demande. Henri refusa d'abord, mais Guillaume insista, supplia, menaça, et le roi, qui était l'esclave de ses enfants, se tourna enfin vers Fitz Stephen.

— Je cède, dit-il. Le peu d'étendue de la traversée me rassure. Je te confierai mon fils Guillaume... le seul prince parmi mes enfants qui puisse hériter de ma couronne ! Je te confierai son frère naturel, Richard, et sa sœur Mathilde, comtesse du Perche; mais songe que de ma famille, déjà décimée par la mort, c'est là tout ce qui me reste. Songe surtout que la vie de Guillaume Atheling que tu vas passer sur ton bâtiment, c'est le seul avenir, c'est le salut de la monarchie qu'a fondée ce Guillaume le Conquérant que ton père a passé sur son navire.

— Sire, dit Fitz Stephen, les princes ne peuvent courir aucun risque dans une traversée courte et facile; mais si quelque péril les menaçait, j'ose jurer devant

Dieu que ma vie et celle de tous mes matelots jusqu'au dernier ne seraient pas inutilement sacrifiées pour les sauver!

— Ah! l'honnête homme! dit tout bas Guillaume à son gentilhomme favori. Je pourrai par ce moyen emmener sur son vaisseau la plus belle de mes conquêtes.

Une grande affluence s'était portée sur la plage de Barfleur, pour voir s'embarquer le roi et ses enfants. Berold, errant sans dessein ou plutôt sans pensée aucune, se trouva placé derrière la haie d'hommes d'armes qui protégeait le passage des princes. La foule s'était rangée spontanément devant cette colossale et sombre apparition. *La Candide* était en rade à quelque distance, et Fitz Stephen, debout sur le tillac, prêt à recevoir les augustes personnages qui allaient rejoindre le vaisseau dans une barque élégante. Le jeune Richard parut, conduisant sa sœur la comtesse Mathilde. Quelques gentilshommes les suivaient... Après eux venait le prince Guillaume, escorté aussi de ses gentilshommes et donnant la main à une femme voilée et richement vêtue. La taille, la tournure de cette jeune femme, fixèrent l'attention de Berold. Une brise légère venant de la mer, ayant soulevé un coin de son voile et laissé voir son cou marqué d'un signe brun, le boucher s'élança vers elle comme par un mouvement instinctif. Un rude coup que lui donna dans la poitrine l'un des hommes d'armes, avec le bois de sa lance, le fit reculer violemment; son œil brillait déjà de colère et son poing se levait comme pour briser cette muraille vivante, mais dix pertuisanes se croisèrent contre lui, et il comprit que la lutte ne pouvait être égale.

— Laissez-moi passer, mes braves, dit-il, je suis l'ami, presque le fils de Fitz Stephen, le patron de *la Candide*, que je puisse lui demander de monter sur son vaisseau.

— Fitz lui-même ne pourrait t'accorder ce que tu désires, répliqua brusquement un officier. Il ne doit laisser monter sur son navire que ceux-là seulement qui auraient été amenés ou désignés par les princes. Retire-toi avec tes mauvais desseins, car tu parais en avoir, et sache que si tu te trouves encore à portée de ma lame, elle te dira deux mots qui réjouiront tes héritiers, si tu en as!

Berold disparut dans la foule.

— *La Candide* aura pourtant un passager de contrebande, dit-il en s'éloignant.

VIII.

Cependant *la Candide* était sur le point de faire voile. La joie commençait à régner à bord. Princes et gentilshommes, délivrés de la surveillance du roi, riaient et se gaudissaient comme des écoliers le premier jour des vacances. En montant sur le navire, ils avaient jeté dans le bonnet des mariniers leurs bourses, que ceux-ci avaient dépensées aussitôt en copieuses libations, considérant sans doute l'inutilité des richesses monnayées en pleine mer. Au moment de mettre à la voile, tout l'équipage était déjà plus d'à moitié ivre, au grand désespoir de Fitz Stephen. Il défendit à ses gens de boire une rasade de plus; mais son ordre

fut accueilli avec des cris d'indignation par les illustres passagers, qui proclamèrent dans tout le bâtiment, malgré tous les efforts de Fitz Stephen, une liberté illimitée de gosier, et se mirent à prêcher d'exemple.

Au moment de s'éloigner de la côte, quelques moines se présentèrent sur le vaisseau ; leur habit les avait fait seuls excepter de l'ordre rigoureux qui défendait qu'on mît le pied à bord sans une permission du prince. Ils venaient, selon l'usage, bénir le vaisseau et conjurer, par leurs prières, les périls qui pouvaient le menacer pendant la traversée. Quand ils passèrent sur le tillac et le long des bancs des mariniers, l'équipage, quoique déjà fort troublé par la boisson, s'agenouilla respectueusement, du moins ceux qui le purent sans tomber. Mais il n'en fut pas de même quand les bons pères se présentèrent dans la chambre où déjà les nobles passagers pratiquaient les principes bachiques qu'ils avaient proclamés sur leur bâtiment. Des huées et des rires insultants apprirent aux religieux qu'ils avaient affaire à des têtes échauffées par des vins de première qualité.

— Que nous veut ce frocard avec son eau bénite ! s'écria Richard. Arrière ! il va en jeter dans mon vin !

— Bons pères, s'écria Guillaume, si vous venez pour la quête, sachez qu'il ne me reste plus rien. Le vin est toujours si cher et l'amour hausse de prix tous les jours, tant les moines nous font concurrence.

— Que Dieu vous préserve de toute souffrance, de tout danger ! dit sans les écouter le supérieur les yeux levés au ciel.

— Commencez donc par déguerpir, reprit Richard.

— Tout ce que je puis en votre faveur, dit Guillaume, c'est de vous permettre de baiser la main de ma maîtresse. Mais je ferai quelque chose pour vous, ne fût-ce qu'un bûcher, quand je serai roi d'Angleterre.

— Roi d'Angleterre ! dit un des moines en s'approchant de Guillaume. Es-tu bien sûr de jamais le devenir ?

— Si j'en suis sûr ! dit Guillaume éclatant de rire. Plus sûr que tu ne l'es de devenir abbé, et sans intriguer, comme tu le feras sans doute.

— Tu as déjà, contre ton trône et ta vie, deux grands ennemis, reprit le moine.

— Qui donc ? repartit Guillaume. Est-ce par hasard le roi de France, ou mon cousin Guillaume Cliton ? Nous avons des traités avec eux.

— Non, dit le moine, c'est la cruauté de ton père qui arme contre ta famille la justice de Dieu, et ton impiété qui décourage sa clémence. As-tu aussi des traités pour te défendre contre ce danger !

— Misérable ! dit Guillaume saisissant un couteau sur la table.

— Le vin seul doit couler ici, Guillaume, dit Richard. Buvons et laisse aller en paix ce vieux fou.

— C'est singulier, dit Guillaume en se rasseyant et suivant des yeux les moines qui s'éloignaient silencieusement, le dernier qui m'a parlé ressemble trait pour trait à un ancien fauconnier de mon père, nommé, je crois, Landry, et qui a quitté le service du roi à l'occasion d'un sien fils qui lui fut pendu par justice.

— S'il en est ainsi, repartit Richard, je les trouve bien venus à nous parler en maîtres, ces moines dont la confrérie se recrute de nos valets !

IX.

L'orgie continua, et déjà il n'y avait plus une seule raison intacte dans tout le vaisseau, excepté celle de Fitz Stephen, lorsque tout à coup apparut dans la chambre des princes un homme d'une taille gigantesque. L'eau ruisselait de ses longs cheveux et de ses habits.

C'était Bérold. Nageur infatigable, il avait suivi et rejoint la poupe de *la Candide*. Les matelots l'avaient aidé à monter à bord, sans songer même, dans leur ivresse, à en demander la permission à Fitz Stephen, qui était occupé à la proue.

A son apparition subite dans la chambre des princes, des cris d'horreur s'élevèrent de toutes parts : Qu'est-ce que cela? Arrière! *vade retrò*.

— Il était écrit là-haut, dit Richard, que nous aurions aujourd'hui de l'eau dans notre vin!...

— Quel est ce triton? s'écria Guillaume. Où est ta conque? comment se porte Amphitrite?

— Ah! monseigneur, interrompit Berold, malgré lui intimidé à la vue de si hauts personnages, pardonnez-moi; mais vous m'avez enlevé une femme que j'aimais! La voilà! Elle est à côté de vous!... Rendez-la-moi! rendez-la-moi!

En effet, c'était Alix, qui, ne connaissant pas ce vaisseau, construit pour une destination spéciale, y était entrée sans qu'aucun indice éveillât ses soupçons ni ses remords.

— Ah! tu es Berold, le boucher de Rouen? Eh bien! mon garçon, as-tu tué ce que tu avais de mieux pour le festin du prince!

— Monseigneur, par pitié! Si vous saviez combien elle est nécessaire à mon existence, cette femme qui n'est qu'un amusement pour vous!

Alix, à cette parole, pâlit et se leva. Le prince d'un geste la fit rasseoir.

— C'est toi, reprit-il, et non pas elle, qui nous sers ici d'amusement. Cependant, comme il ne faut pas s'encanailler trop longtemps, même pour son plaisir, retourne à l'eau d'où tu sors, et rends-nous le service de rester un peu plus chez toi.

— Prince! s'écria Berold, je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez promis de me la rendre. Vous serez miséricordieux, car vous êtes puissant, et la clémence n'appartient qu'à la force. Sans doute Alix est déjà bien coupable, mais flétrie ou pure, ingrate ou vertueuse, il me la faut! il me la faut! Et, tenez, depuis que je l'ai revue, là, à vos côtés, oui, à vos côtés, c'est presque de la joie que je ressens. Monseigneur, ayez pitié! Vous êtes prince, faites grâce, c'est votre rôle!... vous êtes riche, faites l'aumône, c'est votre devoir!

— Il n'est plus amusant du tout! Aymar, dit Guillaume à un page; dis à Fitz Stephen qu'il vienne pour faire embarquer ce fou sur une chaloupe.

— Prince, prenez garde!... prenez garde! reprit Berold, dont la violence, longtemps contenue, se réveillait enfin. Songez, si puissant que vous soyez, que vous n'êtes pas à l'abri d'une vengeance désespérée! Songez qu'il suffirait que ce poing s'abaissât vers vous pour écraser une armure sur vos épaules de chevalier! pour briser votre front de roi en y enfonçant la couronne!

— Misérable! s'écria Guillaume en se levant avec tous les gentilshommes, qu'un même mouvement avait fait quitter leurs siéges. Mais, reprit-il en se rasseyant et

en ordonnant du geste qu'on l'imitât, tu ne sais donc pas, pauvre fou, qu'avant de faire un pas vers moi tu sentiras les flèches de dix archers s'enfoncer dans ton cuir de taureau! Que pourrait ta force brutale contre la plus délicate main de gentilhomme, pourvu qu'elle sût tenir une épée? Au reste, je ne veux pas que tu puisses attribuer à la violence le triomphe d'un autre genre remporté par Guillaume Atheling, prince royal d'Angleterre, sur Berold, boucher de Rouen. Si Alix consent à te suivre, tu peux l'emmener.

— Oh! s'écria Berold, Alix, par pitié, suivez-moi! Daignez m'aimer encore!... Je suis si malheureux de vous avoir perdue, que si je vous reprends, mon bonheur n'aura pas de souvenir!... Jamais un reproche sur le passé! Alix! Alix! de grâce, venez, venez! je vous aime tant?

Alix hésita un instant avant de répondre... Un reste de pitié, et un commencement de remords l'agitaient; mais ici était un prince jeune et beau, couvert de soie et d'or, et là un homme grossier, à qui son misérable équipage ne prêtait pas la grâce qui lui manquait.

— Je suis la servante de mon souverain, monseigneur, dit-elle en prenant la main du prince et en la portant à ses lèvres.

— Tu le vois, reprit Guillaume; maintenant, sors! Je te fais grâce pour ton insolence! J'ai le vin indulgent, mais n'y reviens pas! ou je te fais abattre par mes chevaliers comme un de tes animaux!...

— Oh! murmura Berold, il a flétri le corps, il a desséché l'âme d'Alix! Oh! je me vengerai!...

En ce moment parut Fitz Stephen, devant lequel Alix baissa rapidement son voile avec un mouvement d'indicible terreur.

— Prince, dit Fitz Stephen, je me rends à votre ordre, mais que Votre Altesse daigne ne pas me retenir longtemps. Nous approchons d'un écueil dangereux, et dans l'état où se trouve l'équipage je ne me fierais à qui que ce fût pour me remplacer au gouvernail.

— Il s'agit, dit le prince, de faire mettre hors du navire ce fou qui vient m'insulter, pour lui avoir enlevé sa fiancée, qui me préfère à lui; ce qui lui paraît si extraordinaire, qu'il ne peut encore le croire; mais je suis bon prince, je lui pardonne sa fatuité.

Un éclat de rire général suivit les paroles de Guillaume et sembla fondre de toutes parts sur Berold.

— Sa fiancée! répéta Fitz Stephen en pâlissant.

— Ce n'est pas à moi à la redemander, en effet, dit Berold. Alix n'était point ma femme; elle appartenait encore à son père; et son père, le voilà!

En tout autre instant, cette révélation subite eût fort troublé l'âme des princes, si impies qu'ils pussent être; mais alors la présence du roi lui-même n'eût point imposé à ces têtes bouillonnantes.

— Le père? s'écria Guillaume. Allons, il faut espérer que la famille est complète à présent!

— Oui, c'est votre fille! dit Berold à Fitz Stephen anéanti. C'est elle qui a été séduite par le prince, qui l'a enlevée pour l'abandonner bientôt peut-être au premier de ses gentilshommes, qui la cédera ensuite au dernier de ses palefreniers! Et c'était vous, vous-même qui briguiez l'honneur de transporter sur votre navire celui qui a déshonoré votre nom, avec sa complice!

— Ah! l'aventure est admirable! continua Guillaume en éclatant de rire.

— Prince, dit enfin Fitz Stephen lorsqu'il put parler, ce que vous avez fait est un bien grand crime, car c'est pour moi une affreuse douleur que je n'ai pas méritée! Dieu, un jour, vous en demandera un compte sévère! Quant à moi, jusqu'au moment où je vous déposerai sur les côtes d'Angleterre, je vous appartiens, je ne suis plus homme ni père: je suis votre gardien, je réponds de vous au roi; je vous ramènerai à lui. Que ce soit pour ma ruine ou pour ma gloire, je n'ai pas même le droit de le savoir... Vous me déshonorez: je dois vous servir! Vous marchez sur moi: je dois baiser vos pieds!—Berold, le prince t'a ordonné de sortir; le prince est maître ici: obéis! Et maintenant, ajouta Fitz Stephen quand Berold fut sorti pâle et les dents serrées, prince, un dernier péril nous menace; je retourne au gouvernail, et je ne le quitterai plus que la traversée ne se soit heureusement accomplie pour vous.

— Mon père! mon père! s'écria la voix suppliante d'Alix, ne sortez pas avant de m'avoir pardonné.

Et malgré les efforts de Guillaume, qui voulait la retenir, Alix, éclatant en sanglots, alla, toute couverte de ses riches parures, aux pieds du vieux marinier, dont le seul aspect avait réveillé en elle tous les remords que les fureurs de Berold y avaient laissé dormir.

— Grâce! grâce! continua-t-elle en pleurant et en étreignant les genoux de son père, qui cherchait à lui échapper.

A ces cris plaintifs, toute la colère de Fitz Stephen se fondit subitement en douleur, et des larmes coulèrent sur ses joues desséchées.

— Tout cela finira-t-il bientôt? dit Guillaume humilié intérieurement du repentir d'Alix. L'aimable chose qu'un repas joyeux avec accompagnement de remords, et qu'un chorus de sanglots qui s'entremêle au bruit des verres!

— Ah! s'écria Fitz Stephen à qui enfin la patience échappait, vous ne craignez donc pas Dieu, pour insulter à la douleur d'une enfant qui revoit pour la première fois après son déshonneur les cheveux blancs de son père?

— Dieu! cria Guillaume, je ne le crains jamais qu'à jeun; or, en ce moment...

Il n'acheva pas sa phrase, car une secousse terrible fit bondir le vaisseau comme un être animé. Les tables, les verres, l'argenterie roulèrent pêle-mêle sur le plancher avec les convives. Fitz Stephen seul, dont le pied était ferme et la tête saine, resta debout, sa fille entre ses bras... Il prêta l'oreille... et au fracas de la secousse succéda un bouillonnement sourd.

— Nous sommes perdus! s'écria-t-il. Nous avons donné contre l'écueil! Le navire fait eau! Princes, au tillac! Suivez-moi!

X.

Déjà le tillac était couvert de matelots et de gens de la suite du prince, qui couraient çà et là, égarés par la terreur.

— La barque à la mer! cria Fitz Stephen.

La barque fut mise à flot immédiatement, car le navire s'alourdissait et commençait à s'affaisser sur lui-même. Aussitôt toute une foule voulut se précipiter dans cette petite barque dont les frêles planches offraient le seul salut qui pût être espéré.

— D'abord les princes! cria Fitz Stephen d'une voix formidable et en brandis-

sant une hache; si quelqu'un veut descendre avant eux, qu'il soit gentilhomme, varlet ou matelot, je lui annonce qu'il n'y descendra que sa tête! Le prince Guillaume quittera ce vaisseau le premier... moi le dernier.

Tous, à ces paroles qui les rappelaient à leur devoir, se rangèrent devant les princes. Quand Guillaume, Richard et la comtesse Mathilde furent placés dans la barque, Fitz Stephen se tourna vers le seul marinier à qui il fût resté un peu de raison :

— La mer est calme, dit-il, il n'y a plus d'écueil; le reste de la traversée est facile, mais il faut un guide aux princes. Jean, descends dans cette barque, et conduis-les à terre. Moi, je ne veux pas qu'on puisse dire que j'aie cherché ma sûreté dans celle de mes maîtres. Seulement, prends ma fille. Les princes, elle et toi, c'est tout ce que la barque peut contenir.

— Ta fille! s'écrièrent ensemble les gentilshommes, chez qui la terreur ne laissait plus qu'un égoïsme impitoyable : quel est son titre pour usurper notre salut? L'intérêt de sa vile existence ne peut être préféré à la conservation du sang le plus noble d'Angleterre! Non, non!... qu'elle reste et qu'elle meure avec nous, ou bien nous descendrons tous avec elle dans cette barque!

— Vous avez raison, dit Fitz Stephen; ma fille, déshonorée par de nobles personnages, doit encore être immolée par eux! Nous périrons ensemble. Jean, ajouta-t-il, descends seul, et au large! Et n'approche plus du navire, si tu tiens à la vie!

Il retint dans ses bras Alix épouvantée, et la barque s'éloigna.

Alix, à qui la mort apparaissait horrible comme elle l'est à seize ans, poussait des cris si douloureux, que Guillaume, qui d'abord s'était tu durant la querelle, hésitant entre le salut d'une maîtresse de passage et le salut de ses plus vieux amis, ému enfin par les cris de sa victime et par les prières de sa sœur elle-même, força Jean, le poignard sur la gorge, de le ramener vers le navire. Quand la barque se fut rapprochée du tillac, Fitz Stephen, ne pouvant plus résister à ses angoisses de père, jeta sa fille dans les bras de Guillaume. Mais aussitôt passagers, gentilshommes, matelots, se précipitèrent pêle-mêle dans la frêle embarcation. Parmi ceux qui s'y rnèrent alors, un spectateur calme eût pu remarquer un homme qui s'y élança si brusquement, qu'il semblait moins vouloir se sauver qu'accélérer la perte de ses compagnons d'infortune. En effet, ce fut sous le poids de ce colosse que la barque écrasée disparut dans les flots.

Cet homme, c'était Berold.

XI.

Le grand navire, tout brisé, coula à fond peu après la barque, comme un père qui suit son enfant au tombeau. Au milieu des débris humains du naufrage, le prince Guillaume, revenu sur les flots, cherchait à sauver sa vie en nageant avec courage. Ses vêtements légers l'avaient soutenu au-dessus de la mer. Pendant un quart d'heure, il lutta contre les vagues. Mais déjà sa tête s'appesantissait, déjà des crampes douloureuses paralysaient ses membres affaiblis, déjà l'eau bourdonnait dans ses oreilles et éblouissait ses yeux, lorsque tout à coup, sous ses mains défaillantes, se trouva une corde qui tenait à quelque chose. Il la saisit avidement, et, remontant jusqu'à l'extrémité, il vit que cette corde était roulée autour d'un mât qui flottait. Un mât! c'était tout un navire pour le malheureux naufragé. *La Candide* n'avait pas coulé très-loin de la côte, et sans doute il suffirait de ce bois flottant

pour y porter le prince. Guillaume embrassa avec force l'appui précieux que Dieu, dans sa clémence, lui faisait rencontrer.

La nuit était descendue sur l'Océan pendant ces terribles scènes. Guillaume s'avança peu à peu le long du mât, pour tâcher de découvrir quelque chose à l'horizon ; sa tête, qui baignait à moitié dans les flots, se heurta contre un pied d'homme. C'était un être qui, comme lui, avait rattaché son existence à ce débris du navire; c'était un compagnon de lutte, c'était un auxiliaire sans doute, car quel est celui qui ne devrait pas se dévouer à sauver les jours du fils de son souverain! Guillaume regarda donc avec confiance, et, à la lueur de la lune, aperçut la figure sombre de Berold, qui était assis sur le mât et qui jetait un regard plein de surprise et d'une joie féroce sur le prince débile et glacé.

— Ah! c'est toi, prince d'Angleterre? dit Berold avec un sourire implacable.

— Oui, c'est moi, Berold ; sauve-moi! Sauve-moi! Songe que je suis le seul héritier légitime du trône. Sauve-moi! Je suis ton prince. Mon salut, c'est celui de l'Angleterre.

— Que m'importe! reprit Berold. Tu étais mon prince à Rouen, en Angleterre, à bord de *la Candide* même, c'est-à-dire que tu étais le plus fort à l'aide de tes gentilshommes, de tes archers. Mais ici, c'est moi qui suis le prince! c'est moi qui suis le roi, car c'est moi qui suis le plus fort! Mon royaume, c'est ce débris de mât dont je me suis emparé le premier. Mon empire, c'est le salut, dont je te chasse comme tu m'as chassé de *la Candide*.

— Le fils de ton souverain! tu n'oserais pas! dit Guillaume avec toute la fierté de son sang royal.

— Le fils de mon souverain!... Est-ce que j'ai maintenant un autre souverain que l'Océan! continua Berold avec un sourire de mépris. Mais celui-là est meilleur maître que les autres. Il ne fait que tuer quand il nous veut du mal; quelquefois même il nous épargne. Eh bien! futur roi d'Angleterre, où sont tes archers pour percer à coups de flèches, comme tu le disais, mon cuir de taureau? Où sont tes gentilshommes pour m'abattre à coups d'épée? Il me semble qu'ici la force brutale, celle que tu méprisais tout à l'heure, a bien aussi quelque prix? Baisse la tête, roi d'Angleterre, et prie Dieu pour ton âme! Il n'y a plus ici ni gentilhomme, ni vilain, ni prince, ni sujet; il n'y a que deux lutteurs nus et désarmés; il n'y a plus d'autres témoins que deux éléments, l'air et l'eau. Roi d'Angleterre, commande aux nuages de me foudroyer! Roi d'Angleterre, commande aux vagues de m'engloutir! Voilà les seuls satellites, voilà les seuls bourreaux qui puissent à présent te secourir contre moi!

— Berold, Berold! écoute-moi! reprit Guillaume qui sentait ses deux mains de femme broyées dans une seule des larges mains de Berold. Mon père m'adore, et si tu me sauves, sa reconnaissance n'aura pas de bornes. Berold, les trésors de tout un peuple...

Berold continuait de détacher avec violence les mains du prince de la corde à laquelle il se cramponnait convulsivement.

— Berold, une couronne de comte, une province entière!...

Berold lui brisait ses faibles doigts.

— Eh bien! je te pardonne, dit-il comme s'il fût touché de pitié ; je te pardonne si tu peux remplir une condition...

— Oh! je le pourrai, je le pourrai! s'écria Guillaume.

— Rends-moi Alix vivante et pure et vertueuse, comme autrefois. Tu ne réponds pas?... A la mer, misérable prince, qui ne sais faire que le mal et ne sais pas le réparer!

— Berold, cria le prince, n'espère pas l'impunité! Mon père inventera pour toi des supplices, comme il eût inventé des bienfaits si tu m'eusses sauvé!...

— Eh! qui saura que je t'ai tué!... Le vent ou les flots l'iront-ils dire en Angleterre?

— Dieu voit ton atroce vengeance!...

— Dieu sait mon offense, et c'est lui qui me donne le droit de me venger. A la mer! à la mer!

— Berold! dit une voix plaintive qui n'était pas celle de Guillaume.

Guillaume tourna la tête, et vit des cheveux blanchis flotter à la surface de l'eau. Deux mains ridées s'attachèrent au mât, et Fitz Stephen montra sa tête vénérable, éclairée par un pâle rayon de la lune, car c'était lui, le meilleur nageur d'Angleterre et de Normandie, que le hasard, ou plutôt la Providence, avait dirigé vers le théâtre étrange de cette horrible lutte.

— Berold, grâce pour Guillaume! j'ai répondu de sa vie à son père. Berold, je dois revenir ou mourir avec ce dépôt vivant.

— Et Alix!... Alix!... cria Berold. Est-ce qu'elle est sauvée, puisque vous existez encore?

— Si elle avait pu l'être, ne serait-elle pas dans mes bras! répondit Fitz Stephen.

— Et bien! va donc la rejoindre! rugit Berold en se retournant vers Guillaume. Tu l'as séduite; je te forcerai bien à lui être fidèle!

Et, rassemblant toutes ses forces, il frappa d'un si violent coup de pied le front du prince, que celui-ci, déjà affaibli par la lutte, perdit connaissance, lâcha la corde et disparut pour jamais dans les flots.

— A vous sa place, mon père, dit Berold; j'ai vengé votre affront.

— Berold, répéta douloureusement Fitz Stephen, tu m'as condamné en me vengeant; tu as voulu laver un déshonneur par un autre. Le marinier ne peut plus reparaître sur la terre quand son royal passager est mort. Ma fille n'est plus! mon honneur est souillé! Fitz Stephen ne veut plus qu'une tombe, et heureusement il n'a qu'à se coucher ici pour dormir dans celle du marin.

Et, se rejetant dans l'abîme, il y disparut à son tour.

— Oh! Alix! Fitz Stephen! mon père! ma fiancée! murmura d'une voix creuse Berold, tandis qu'une larme coulait de sa joue jusque sur sa poitrine. Oh! tout mon bonheur dans ce gouffre.

Et le mât continua à flotter dans la nuit, avec son passager, entre la mer et le ciel.

XII.

Les seigneurs qui les premiers apprirent cet épouvantable désastre éprouvèrent un grand embarras pour annoncer au roi une nouvelle si horriblement inattendue. Après en avoir longtemps délibéré, ils résolurent de faire paraître devant le monarque un jeune page tout en pleurs, comme s'il devait y avoir dans la vue d'un enfant une sorte de soulagement, même aux plus grands malheurs. Néanmoins, lorsque Henri eut appris la funeste cause de cette douleur, il tomba, privé de sentiment, la face contre terre.

Depuis ce moment, on ne le vit sourire qu'une seule fois, ce fut lorsque, quinze

ans après, étant tombé malade au château de Lihons, près Rouen, un vieux prêtre lui annonça qu'il fallait se préparer à mourir.

— Ah! enfin, dit-il, je ne serai donc plus seul! Mon père, Dieu est bien cruel! De treize enfants, la maladie, la guerre, le naufrage, le suicide, ne m'ont laissé qu'une fille; et celle-là, elle n'est plus ma fille; elle est impératrice d'Allemagne, elle ne se souvient de son père que pour convoiter sa succession!

— Mon fils, il faut se soumettre aux arrêts de Dieu! répondit le moine.

— Mais, s'écria douloureusement le mourant, voir tous mes enfants, les consolations de ma vieillesse, les soutiens de ma royauté, tomber devant moi un à un, eux qui devaient me fermer les yeux, eux qui devaient me survivre! Je sais que tout homme doit perdre ses parents: mais ses enfants! mais mon fils aîné! mon héritier succomber avant moi-même, et me prendre ma tombe! Oh! Dieu est donc plus cruel que les hommes, car il n'en est pas un qui osât dépouiller violemment ainsi un père de toute sa famille!

— Aucun! reprit le moine. Roi d'Angleterre, vous avez la mémoire courte, quand il s'agit des douleurs d'autrui. Le roi qui prend au vieillard son fils unique, n'est-il pas aussi cruel que Dieu est juste en lui prenant tour à tour ses douze enfants?

— Qui êtes-vous donc? reprit le roi, pour que votre voix me frappe comme si un remords me parlait.

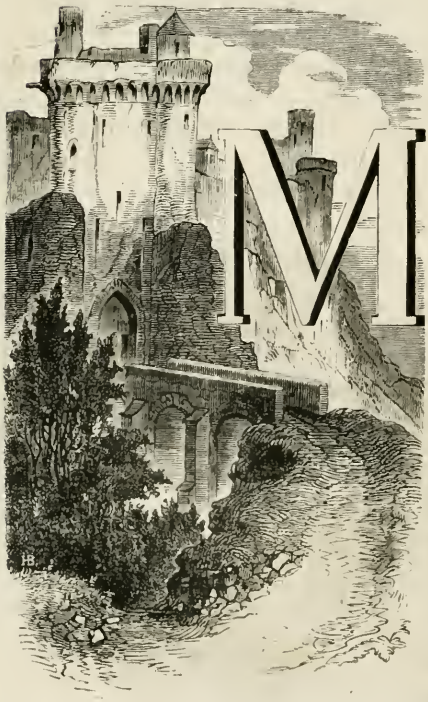
— J'ai été le fauconnier Landry, répondit le moine en découvrant sa tête chauve; le fauconnier Landry, qui ai demandé autrefois vengeance à Dieu contre vous, et maintenant je suis le frère Landry, qui depuis longtemps prie en votre faveur Dieu, qui m'a bien vengé. Mais enfin, puisque la Providence a voulu que vous bussiez le calice jusqu'à la lie, courage! Voici la mort qui rend aux orphelins leurs pères, aux pères abandonnés leurs enfants; la mort, qui peut conduire au ciel un pécheur, quand ses souffrances ont expié ses fautes.

— Oui, Dieu était juste, même dans sa sévérité, murmura le roi expirant; mais il me pardonnera, puisque vous me pardonnez.

Et le vieux prêtre passa la nuit sur la pierre, près du corps du roi, veillant et priant pour le repos de son âme.

PAUL FOUCHER.

(*Estafette.*)



DON MARTINN DE FREYTAS.

Mais, mon père, dit en souriant Mercedès, d'où vous vient donc ce grand et étrange amour pour le roi Sanche II?

Celui auquel la jeune fille adressait cette question était un vieillard de soixante ans à peu près, couvert d'une cotte de mailles, ajustée avec autant de soin que s'il était en son camp devant les Maures d'Ourique ou de Cordoue, et non en son bon château de la Horta, entouré de sa fidèle garnison en pleine paix; le casque seul manquait à son armure complète de capitaine; encore était-il posé à quelques pas, sur un bahut près duquel un écuyer se tenait de-

bout et tout prêt à obéir aux ordres de son maître. On pouvait donc voir sa figure vénérable, sur laquelle luttait, comme sur celle du lion, un singulier mélange de force et de calme; cette figure était encadrée par de longs cheveux qui avaient blanchi plus encore par la fatigue que par l'âge, et portait une ou deux cicatrices qui prouvaient que les coups qui venaient en face étaient les bienvenus. Il était assis près d'une table et le coude appuyé près d'un hanap d'argent plein de vin cuit, auquel de temps en temps il donnait une large accolade; entre ses jambes, était à demi couché un grand levrier africain qui, quoique la partie postérieure de son corps reposât entièrement à térre, avait, en se dressant sur ses pattes de devant, glissé son long cou de serpent sur la cuisse de son maître, où, tout en paraissant dormir, il ouvrait à chaque mouvement qu'il faisait, ou à chaque parole qui sortait de sa bouche, un œil intelligent et doux. Le reste de l'appartement dont l'architecture appartenait au dixième siècle, et l'ameublement au douzième, était occupé par un jeune bachelier de dix-neuf à vingt ans qui se tenait respectueusement debout appuyé contre la cheminée; par deux pages qui riaient dans un coin en faisant des niches à une vieille suivante qui s'était endormie en filant sa quenouille; par un vieillard du même âge à peu près que celui qui paraissait le maître de la maison et qui était assis de l'autre côté de la table, mais un peu en arrière, pour indiquer son infériorité; et enfin par la jeune fille aux cheveux noirs, aux lèvres rouges et aux blanches dents, qui avait fait cette question bien naturelle à cette époque où tout le Portugal murmurait contre lui.

— Mais, mon père, d'où vous vient donc ce grand et étrange amour pour le roi Sanche II?

Le vieillard regarda son compagnon à cheveux blancs comme pour lui dire: — Elle le demande! Puis, se tournant vers sa fille:

— C'est que, lui dit-il, je l'ai vu plus petit et plus faible que je ne t'ai vue toi-même, toi qui es ma propre fille, attendu que j'étais là quand la reine dona Sancha, dont Dieu garde l'âme, accoucha de lui sur la terre de Sicile, où nous avions fait relâche pour lui donner du repos, et que je le vis sortir seul, pauvre et nu, comme dit l'Écriture, du lit de sa mère, tandis qu'au contraire j'étais en terre sainte lorsque toi, mon enfant, tu vis le jour; de sorte que tu avais trois ans lorsque je revins, et que tu étais presque aussi grande et surtout aussi raisonnable que tu l'es aujourd'hui.

— Est-ce que, tout enfant, demanda le jeune écuyer, on l'emmena aussi en Palestine?— Non, répondit le vieux chevalier, et ce fut moi qui le ramenai en Portugal. Et voilà, si vous voulez le savoir d'où m'est venu ce grand amour pour lui; c'est de la grande confiance et du grand honneur que m'avait fait le roi son père; car la veille du jour où nous devions faire tous nos embarquements, au moment où je venais d'entendre une messe, il me fit venir dans sa propre chambre, où il était assis, entouré de sa cour, près de madame la reine qui était étendue sur un fauteuil, les pieds sur une chaise, encore pâle et souffrante de sa délivrance, car il n'y avait que vingt-cinq jours qu'elle était accouchée, et il me dit:

— Certes, seigneur don Martynn de Freytas, s'il est un homme au monde envers lequel nous soyons obligés, la reine et moi, c'est bien vous. — Je voulus répondre, mais il continua: —C'est bien vous, car vous étiez avec moi à la bataille d'Alcacadorsal, où nous battîmes le roi maure de Jaën, et où vous vous jetâtes entre moi et un Sarrasin qui allait me tuer, si bien que vous reçûtes sur votre casque, et même sur votre figure, le coup qui m'était destiné; car, lorsque frappé d'interdit par le sou-

verain pontife de Rome, tout le monde m'abandonnait, vous m'êtes resté fidèle; car enfin, à la première nouvelle que je vous ai fait savoir que mon intention était de me croiser, vous êtes revenu de Romanie me rejoindre à Catane, m'amenant vingt-cinq hommes d'armes nourris et habillés à vos frais, quand vous ne me deviez que le service de votre personne. Eh bien ! continua-t-il, quoique les services que vous nous avez rendus soient si grands et si nombreux que nous ne savons comment vous en donner jamais récompense, aujourd'hui, telle est notre position, qu'au-dessus de tous les services passés va s'élever celui que nous vous prions à cette heure de nous rendre, et cela je me plais à le dire en présence de tous ces chevaliers et seigneurs qui nous écoutent.

J'allai au seigneur roi, je mis un genou en terre, et lui ayant rendu grâce du bien qu'il avait dit de moi : — Seigneur, lui dis-je, ordonnez ce qu'il faut que je fasse, et tant que mon âme tiendra en mon corps, je ne manquerai à rien de ce que vous m'aurez ordonné.

— J'attendais cela de vous, me répondit-il ; et ce que nous désirons, la reine et moi, nous allons vous le dire. Il est bien vrai qu'il nous serait fort nécessaire que vous vinssiez avec nous en ce voyage saint que nous avons entrepris, et que nous y aurions grand besoin de vous, et que vous nous y ferez grande faute, mais le service que nous vous demandons nous tient tant à cœur qu'il faut que tout autre cède à celui-là. Vous savez, puisque vous étiez présent à sa naissance, que véritablement Dieu nous a donné notre fils don Sanche de madame notre femme ; nous vous prions donc de le recevoir de nous et de le porter à la reine notre mère, et de le remettre entre ses mains. Vous noliserez des nefs ou armerez des galères, ou tout autre bâtiment sur lequel vous penserez qu'on puisse aller en plus grande sûreté; nous vous donnerons une lettre pour notre trésorier, pour qu'il vous avance tout l'argent dont vous avez besoin, et qu'il croie en tout ce que vous lui direz de notre part. Nous écrirons de même à madame notre mère et au seigneur roi de Maroc, qui est notre allié, et nous vous donnerons une charte de procuration générale pour toutes les parties du monde où le vent pourrait vous pousser, du ponant au levant, du midi au nord, et tout ce que vous promettrez, ferez ou direz pour nous à cavaliers, à gens de pied ou à tous autres, nous le tenons pour bien promis, bien fait et bien dit, et nous le confirmons, et nous ne vous en dédirons en rien, et nous en donnerons comme caution toutes les terres, châteaux et autres lieux que nous possédons et espérons posséder avec l'aide de Dieu. Ainsi vous partirez avec notre plein et entier pouvoir, et lorsque vous aurez remis notre fils à madame la reine notre mère, vous irez chez vous et reconnaîtrez et arrangerez toutes vos affaires qui doivent être fort en désordre par votre campagne de Romanie. Puis, quand vous aurez tout terminé, vous viendrez nous rejoindre avec toutes les troupes à cheval et à pied que vous pourrez réunir, et notre allié le roi de Mayorque vous comptera tout l'argent que vous lui demanderez pour payer les troupes qui vous suivront. Voilà ce que nous désirons que vous fassiez pour nous.

— Et moi, continua le chevalier après une courte pause, je fus fort ébahi de la grande charge qu'il plaçait sur mes épaules, c'est-à-dire le seigneur infant son fils, qui tout petit qu'il fût se trouvait déjà l'héritier du royaume, et je demandai en grâce au seigneur don Alphonse et à la reine de me donner un collègue qui partageât au moins ma responsabilité; mais le roi me répondit qu'il ne me donnerait aucun collègue, mais que je me tinsse prêt à le garder comme mon seigneur et mon propre fils, et il ajouta : — Maintenant, don Martinn de Freytas, comme nous ne savons

pas ce que Dieu peut décider de nous, faites-moi serment qu'en mon absence ou après ma mort vous regarderez toujours l'infant don Sanche comme votre seul roi, et que vous ne remettrez à d'autres qu'à lui, et en ses propres mains, les clés des villes, forteresses ou châteaux qui vous seraient confiés ; enfin, que vous lui demeurerez, jusqu'à sa mort ou la vôtre, fidèle et loyal serviteur, comme vous l'avez été pour moi, à moins que lui ou moi ne vous relevions de votre serment. Alors je me remis de nouveau à genoux, je lui baisai la main, je prononçai sur cette épée le serment qu'il demandait, et je fis le signe de la croix pour que ce serment fût bien reçu au ciel.

Et aussitôt le seigneur roi ordonna à don Luiz de la Trueba, qui tenait son fils en garde dans le château de Catane, de me le livrer à moi, et non à aucun autre, toutes et quantes fois que je jugerais à propos de le réclamer. Le chevalier me fit serment et hommage, et à compter de cette heure l'infant don Sanche fut en mon pouvoir, et ce jour-là, il y avait vingt-cinq jours qu'il était né, et pas davantage.

Et ceci étant terminé, le seigneur roi s'embarqua le même jour, et me laissa à Catane, très-fier et très-embarrassé de la mission qu'il m'avait donnée.

Don Martinn de Freytas en était là de son récit lorsque l'on entendit le son d'un cor qui retentissait vers la porte du Douero, au pied des murailles du château de la Horta; don Martinn se retourna aussitôt vers l'écuyer qui gardait son casque, lui ordonna d'aller demander ce que voulait celui qui donnait du cor à une pareille heure, et continua son récit.

— Je ne perdis pas de temps pour accomplir mon message, et je nolisai une nef de Baracas qui se trouvait au port de Palerme et qui appartenait au seigneur don Juan de Carralhal, qui voulut bien me la céder. Aussitôt ce premier point arrêté, j'allai trouver le noble don Beranger de la Sarria, qui avait pour femme une très-noble dame, qui se nommait madame Agnès d'Adri, et qui avait eu vingt-deux enfants; et je priai ledit seigneur don Beranger, qui était un mien ami, de me prêter sa femme afin de confier à ses soins le seigneur infant don Sanche. Il voulut bien m'accorder ma demande, ce dont je fus fort content, d'abord parce que madame Agnès était fort bonne, fort pieuse et de très-noble parage, et me paraissait devoir merveilleusement se connaître en fait d'enfants, en ayant eu, comme je l'ai dit, un aussi beau nombre. Alors je fis choix de six autres dames, dont chacune avait un enfant encore à la mamelle, afin que, si l'une venait à manquer, les autres pussent la remplacer, et je les pris avec leurs enfants, afin que leur lait ne vînt point à se gâter. Puis, comme le seigneur infant don Sanche avait déjà une nourrice qui était de Catane, et qui le soignait à merveille, je m'en procurai encore deux autres en cas d'accident, et outre cela j'embarquai une chèvre. Enfin, toutes ces mesures prises, je disposai mon propre passage, j'armai fort bien ma nef, la pourvoyant de tout ce qui était nécessaire à notre nourriture et à notre défense. J'y plaçai cent vingt hommes d'armes, dont chacun valait trois hommes ordinaires pour le courage et la noblesse. Je fis ranger tout mon monde sur le pont et je sommai don Luiz de la Trueba de me faire remettre le seigneur infant à la porte de Catane, où je l'attendais.

Au bout d'une heure, je le vis venir, accompagné de tout ce qu'il avait pu rassembler de chevaliers portugais, catalans et latins, tous notables citoyens ou seigneurs de race, et quand il fut en ma présence, il se tourna de leur côté et leur montrant le seigneur infant qu'il portait entre ses bras : — Messeigneurs, leur dit-il, reconnaissez-vous que cet enfant soit l'infant don Sanche, fils du roi Alphonse II de Portugal et de dona Sancha, son épouse ? Et tous répondirent :

— Oui, bien assurément ! car nous avons assisté à son baptême, puis nous l'avons vu et connu presque tous les jours depuis cette époque, et nous déclarons comme chose certaine que cet enfant est bien l'infant don Sanche.

— Alors il me présenta le seigneur infant, mais je ne voulus pas le prendre qu'on ne l'eût déshabillé en la présence de tous, afin de m'assurer qu'on me le remettait sain de corps et en bon état, ce dont je pus m'assurer ainsi que tout le monde. Mais comme pendant l'opération le seigneur infant avait toussé trois ou quatre fois, j'eus soin de consigner sur mon reçu qu'on me l'avait remis enrhumé, puis j'apposai mon sceau auprès de ma signature, et je donnai cette charte de décharge à don Luiz de la Trueba; et tout ceci étant terminé, je pris à mon tour le seigneur infant entre mes bras, et l'emportant hors de la ville, suivi de plus de six mille personnes qui m'accompagnèrent jusqu'au port, je le déposai dans la nef entre les bras de sa nourrice, qui ne devait pas perdre de vue les six dames, sur lesquelles veillait à son tour madame Agnès. Et tous le signèrent et le bénirent.

En ce moment arriva à bord un huissier du seigneur roi de Sicile, qui apportait, de la part de son maître, deux paires d'habits de draps d'or pour le seigneur infant. Puis incontinent nous mîmes à la voile. C'était le premier du mois d'avril de l'an de grâce mil deux cent dix-huit.

Arrivé à Trapani, je reçus des lettres dans lesquelles on me disait de me bien garder de quatre galères armées qui croisaient dans cette mer, montées par des Sarrasins d'Afrique et guettant les vaisseaux portugais, génois ou catalans qui naviguent en grand nombre entre Sardaigne et Sicile ; je fis en conséquence renforcer ma nef, j'y mis le meilleur armement et le plus grand nombre d'hommes qu'il me fut possible, et je me remis en mer, confiant dans la sagesse de Dieu qui veille sur les rois, de sorte que nous arrivâmes sans danger et par le plus beau temps du monde à l'île Saint-Pierre.

Pendant cette première traversée, le Seigneur permit que ni le seigneur infant ni personne ne fût indisposé.

Nous restâmes vingt-sept jours en station dans l'île, puis y ayant été rejoints par vingt-quatre bâtiments montés de Catalans et de Génois qui faisaient même route que nous, nous partîmes ensemble, par un saint jour du dimanche, après avoir dévotement entendu la messe à terre.

Après les trois premiers jours de traversée, nous fûmes assaillis par un orage terrible. Mon premier soin fut de monter sur le pont et de donner tous les ordres nécessaires. Je rappelai au pilote qu'outre nous, qui n'étions que d'humbles pêcheurs, il eût à se rappeler qu'il avait à bord un dépôt royal et précieux. Le pilote répondit qu'il ferait tout son possible pour sauver le seigneur infant, puis nous, puis lui-même. Alors je redescendis dans la chambre des femmes pour voir comment tout cela se passait.

Toutes choses étaient au pire ; les unes avaient le mal de mer et étaient couchées, pareilles à des cadavres , les autres avaient perdu la tête de frayeur et criaient que leur lait allait tourner. Au milieu de tout ce sabbat, je cherchai la nourrice ; elle était assise contre un panneau, les bras pendants, les yeux morts, et avait laissé glisser le seigneur infant de ses genoux sur le parquet, où il faisait à lui seul des cris plus perçants que toutes les femmes ensemble.

Je le pris respectueusement dans mon bras et cherchai quelqu'un à qui le remettre; mais toutes les femmes, y compris madame Agnès, étaient dans un tel état d'atonie et de terreur que je ne voulus me fier qu'à moi-même. Comme la tempête

A de Bayalos pinx.t Wilbey Sculp

Je m'assis donc au pied du grand mât, et faisant venir la Chèvre

continuait, et au lieu de diminuer allait toujours croissant, j'ordonnai à tous les hommes de l'équipage qui n'étaient point occupés à la manœuvre de se mettre en prière; puis je me fis attacher le seigneur infant autour du corps, afin de me noyer ou de me sauver avec lui, et comme il continuait de pleurer, je commençai à croire que ce n'était pas le mal de mer, mais bien la faim qui le faisait gémir et se plaindre aussi. Je m'assis donc au pied du grand mât, et faisant venir la chèvre, j'approchai le seigneur infant qui, dès qu'il sentit les mamelles, cessa de pleurer et se mit à teter comme s'il n'avait fait autre chose de sa vie. Ce fut alors que je bénis ardemment le ciel de ne m'en être pas rapporté à madame Agnès, à mes trois nourrices et à mes six dames pour compagnes.

La tempête dura ainsi pendant tout le jour et toute la nuit; pendant tout cet intervalle, je ne quittai pas d'une minute le seigneur infant, le bercant entre mes bras tandis qu'il dormait, et l'approchant de la chèvre aussitôt qu'il poussait le moindre cri, et Dieu permit que pendant tout ce temps, ni le seigneur infant, ni moi, ni la chèvre n'eussions le mal de mer. Lorsque le jour vint, le temps commença de s'améliorer, et ce fut une grande grâce que nous fit le ciel, car notre nef commençait de faire eau, et sept bâtiments de notre convoi avaient été engloutis.

Peu à peu chacun se remit : madame Agnès revint la première, puis les trois nourrices, puis les six dames; quant aux nourrissons, comme personne ne s'était occupé d'eux, sur huit on en trouva trois de morts, et deux ne se trouvèrent ni morts ni vivants; on présuma que les morts avaient été étouffés et que les absents étaient tombés à la mer.

Quant au seigneur infant, par la grâce de Dieu et les soins que j'en avais eu, il se portait que c'était merveille.

Je le remis aux mains de madame Agnès, qui ne voulait pas le reprendre, disant qu'elle était indigne; mais j'insistai fort et elle céda.

A compter de ce moment le vent fut favorable, et quinze jours après, nous abordâmes à Mafia, dans l'Estramadure.

Dès que nous eûmes mis pied à terre, je fis prévenir madame la reine mère, qui était à Coïmbre, que j'étais débarqué à Mafia avec le seigneur infant son petit-fils, et que je me mettrais en route pour aller la rejoindre aussitôt que le seigneur infant aurait pris quelque repos. Je m'occupai aussitôt, comme le temps était pluvieux, à faire faire une litière; c'était une espèce de palanquin recouvert d'un drap enduit de cire, afin qu'il ne fût pas accessible à la pluie, et orné, par-dessus ce drap, d'une étoffe de velours rouge; j'y fis étendre un matelas sur lequel auraient pu tenir six hommes de taille ordinaire; la nourrice s'y coucha avec ses plus beaux vêtements, et près d'elle le seigneur infant, que je fis revêtir d'un des habits de drap d'or que lui avait donnés le roi de Sicile; puis vingt hommes le portèrent, les uns avec des bâtons, les autres avec des lisières. Au bout de deux jours de marche, nous rencontrâmes, à quatre lieues en avant de Leria, monseigneur Raymond de Sagardia avec dix chevaucheurs, qui nous étaient envoyés par les deux reines; à savoir, la reine douairière de Portugal et la reine de Mayorque, sa fille, et nous continuâmes la route avec eux. Et quand nous fûmes près de Pombal, comme il y avait un ravin à passer, les plus notables sortirent de la ville et prirent les bâtons et les lisières des mains des porteurs et ils firent passer le ravin au seigneur infant, à qui mon invention plaisait tellement que c'est tout au plus si, dans toute la route, il pleura plus de trois ou quatre fois par jour.

A la porte de la ville de Coïmbre et en avant du pont jeté sur le Mondego, nous trouvâmes, comme à Pombal, les consuls et les prudhommes de la ville, accompagnés de quatre huissiers, qui venaient nous recevoir, et ils prirent les bâtons à leurs mains et les lisières à leur cou, et nous entrâmes à grand honneur dans la ville; puis nous nous dirigeâmes vers le château où se trouvaient madame la reine, aïeule du seigneur infant, et la reine de Mayorque sa tante. Toutes deux attendaient sur la plus haute tour, et dès qu'elles virent que nous montions vers le château, elles descendirent jusqu'à la porte; alors, comme elles avaient été obligées de s'asseoir toutes deux sur un banc de pierre, tant elles étaient joyeuses, je pris entre mes bras le seigneur infant, et, plein d'une véritable joie d'être venu si heureusement à bout d'une si pénible entreprise, je le portai devant les reines. — Que Dieu vous accorde autant de joie, mes enfants, dit le vieux chevalier interrompant son récit et étendant les mains comme pour bénir ceux qui l'entouraient, qu'en eurent ces nobles dames quand elles virent leur petit-fils et leur neveu si bien portant et si gracieux avec sa petite figure riante et belle, vêtu d'un manteau à la catalane et d'un paletot de drap d'or. Alors, continua le vieillard, dont les yeux se mouillaient de larmes et dont la voix tremblait à ce souvenir, je m'agenouillai et je baisai la main des reines, et je fis baiser par le seigneur infant la main de son aïeule, qui voulut le prendre dans ses bras; mais je fis un pas en arrière, et je lui dis : — Madame, sauf votre bonne grâce et merci, ne me sachez pas mauvais gré; mais tant que je n'aurai pas un reçu en bonne forme du seigneur infant, comme j'en ai donné un moi-même, vous ne le toucheriez pas quand vous seriez la vierge Marie en personne. La reine se mit à rire à ces paroles, et me dit qu'elle trouvait bon que je fisse ainsi. Alors je demandai : — Madame, y a-t-il ici un lieutenant du seigneur roi? Et la reine me répondit : — Oui, seigneur, et elle le fit avancer. Je demandai ensuite si se trouvaient présents au château le bailli, le viguier et les consuls de la ville de Coïmbre; ils répondirent : — Nous voici. Car tous ceux que j'avais nommés étaient attelés à la litière. Je demandai encore un notaire public, et il s'y trouva comme les autres, tant tous ceux qui avaient quelque nom ou quelque charge s'étaient empressés de venir au-devant de nous. Il y avait de plus, et outre de ceux que je viens de nommer, un grand nombre de chevaliers et d'hommes notables de Coïmbre, et lorsque tous furent présents, je fis venir madame Agnès, puis les deux nourrices, puis les six dames pour accompagner, et en présence des reines, je leur demandai trois fois: — Cet enfant que je tiens entre mes bras est-il bien le seigneur infant don Sanche, fils de don Alphonse II, roi de Portugal, et de dona Sancha, son épouse? Et toutes répondirent: — Oui! et de cette première déclaration je fis dresser, par le notaire, une charte publique. Après quoi je dis à madame la reine, aïeule du seigneur infant : — Madame, croyez-vous que cet enfant que je tiens dans mes bras soit le seigneur infant don Sanche, fils de don Alphonse II, roi de Portugal? Je lui fis trois fois la même question, et trois fois elle me répondit oui; et de cette parole je fis aussi dresser une seconde charte par le notaire. Puis j'ajoutai encore : — Madame, en votre nom, au nom du roi don Alphonse et de la reine dona Sancha, déclarez-vous ici me tenir pour bon et loyal, pour entièrement quitte et déchargé du dépôt royal qui m'a été remis en la personne du seigneur infant? Et elle me répondit : — Oh! oui, seigneur, et Dieu m'est témoin que je ne crois pas qu'il existe un homme, je ne dirai pas même en Portugal, ni en Castille, ni dans toutes les Espagnes, mais dans le monde entier, plus fidèle et plus loyal que vous n'êtes, et que je le reconnais en face de tous. Alors je me retournai

vers les assistants et leur demandai s'ils avaient entendu les paroles que la bonne reine venait de me dire et s'ils en feraient serment à l'occasion, et tous crièrent oui! oui! Donc me croyant quitte et déchargé, je livrai le seigneur infant à la reine mère, qui le baisa plus de dix fois, tant elle était aise d'avoir un petit-fils.

Quant à moi, continua le vieillard, j'allai rejoindre en Palestine monseigneur Alphonse II avec deux cents hommes de pied et cinquante chevaux, levés, non point avec l'argent du roi de Mayorque, mais sur mes propres terres.

Et maintenant, acheva le vieillard, vous savez tous pourquoi j'ai eu si grand amour le roi don Sanche : c'est qu'il m'a coûté si grande peine et causé si grande terreur, que je m'y suis attaché comme à mon propre enfant, quoiqu'il ne m'ait pas toujours regardé comme son père.

En ce moment la porte s'ouvrit, et un héraut couvert de poussière parut sur le seuil. C'était celui qui avait sonné du cor à la porte du château, vers le milieu du récit de don Martinn de Freytas. En l'apercevant, le vieillard se leva pour le recevoir, et lui fit signe d'entrer : mais le messager demeura debout et immobile à la porte, en faisant un geste de la main pour commander le silence :

—Vous, seigneur don Martinn de Freytas, gouverneur du château de Horta, dit-il, et vous tous chevaliers, écuyers ou citoyens, écoutez.

Le roi don Sanche II ayant été jugé indigne de la couronne qu'il déshonorait, il a plu à Dieu, par l'entremise des nobles confédérés, de le condamner à la déposition, qu'il a méritée, et d'élire son frère, monseigneur Alphonse III, à sa place.

En conséquence, les nobles confédérés m'envoient à vous, seigneur don Martinn de Freytas, et à tous gouverneurs de châteaux, places et forteresses, pour vous prévenir qu'ils vous relèvent du serment de fidélité que vous avez fait entre les mains du seigneur don Sanche, autrefois roi de Portugal.

— Ce que vous dites là, seigneur héraut, peut regarder d'autres, mais non pas moi, car j'ai un serment particulier qui me lie, et ce n'est qu'aux mains mêmes du seigneur don Sanche, que je tiens toujours pour mon roi, que je puis remettre les clés du château de la Horta.

Le héraut continua sa route, et derrière lui don Martinn de Freytas fit fermer les portes et doubler les sentinelles.

Or, voilà ce qui s'était passé à Lisbonne entre don Sanche II et les grands de son royaume :

Les nobles étaient assemblés dans la salle du conseil, et attendaient le roi Sanche II pour délibérer avec lui des affaires du royaume, lorsque la porte s'ouvrit, et au lieu du roi l'on vit paraître don Hernand d'Almeida, son favori, vêtu d'un habit de cheval, un cor au côté et un fouet à la main : il venait annoncer que le seigneur roi ne pouvait venir présider le conseil, attendu qu'il partait le lendemain matin pour chasser dans ses forêts de Sarzedar et de Castel-Branco, et que, tout entier à ces préparatifs importants, il ne pouvait s'occuper des affaires de l'État.

Cette mission, dont le favori s'acquitta avec sa morgue accoutumée, fut suivie, aussitôt son départ, d'un murmure terrible dans toute l'assemblée. En effet, don Sanche ne pouvait choisir un messager plus odieux pour un message plus insolent. Don Hernand, qu'il avait fait comte d'Almeida, sans être d'une naissance tout à fait obscure, était du moins de noblesse si nouvelle, qu'à côté des vieux noms portugais auxquels on avait voulu l'égaler, son nom tout moderne faisait tache. C'était, disait-on, le frère de lait d'Alphonse Henriquez, premier roi de Portugal, et aïeul

de don Sanche, qui l'avait amené avec lui de la Bourgogne où il était né, lorsqu'en 1228 il dépouilla sa mère, Thérèse de Castille, de la régence du royaume, et se fit nommer comte et bientôt roi de Portugal. Depuis ce temps, le fils et le petit-fils de Guimarens avaient servi le fils et le petit-fils d'Alphonse Henriquez avec fidélité sans doute, mais non point avec assez d'éclat pour que don Sanche fût autorisé à l'élever ainsi à la hauteur des premières maisons de l'Estramadoure, en le nommant comte d'Almeida. Il est vrai que cette faveur avait une cause, mais la cause elle-même paraissait à ces nobles seigneurs odieuse et infâme. Le roi était depuis trois années amoureux de Maria, sœur de don Hernand, et l'on assurait que l'élévation subite du favori avait été mesurée à la complaisance qu'il avait mise à favoriser les amours du roi avec sa sœur; et quoique celle-ci vécût retirée loin de la cour et en dehors réellement de toute intrigue, comme c'était depuis trois ans que le roi avait surtout abandonné le soin des affaires de son royaume, ou, chaque fois qu'il s'en était mêlé, l'avait fait au grand mécontentement de toute la noblesse, celle-ci avait enveloppé dans la même haine l'amour pur de la sœur et le favoritisme intéressé du frère; de sorte que la bouche qui s'ouvrait pour maudire l'un se refermait rarement sans maudire en même temps l'autre.

Et cependant Maria était pure de toute tache et innocente de tout mal; dans la retraite où elle avait été élevée par sa mère, et où elle continuait de demeurer près de sa tombe, elle avait vu don Sanche sans savoir que c'était le roi; et comme celui-ci avait cru remarquer qu'il avait, par sa jeunesse, son air noble et sa courtoisie, fait quelque impression sur l'esprit de la belle recluse, il avait exigé de son frère don Hernand qu'elle continuât d'ignorer sa naissance et son rang. Maria l'avait donc toujours envisagé, sinon comme son égal, car aussi humble que son frère était orgueilleux, elle n'avait point oublié comme lui son extraction obscure, mais comme un seigneur dont la noblesse n'était point assez haute pour mettre entre eux une barrière infranchissable. Or, dans cette croyance elle l'avait aimé, et ce ne fut que plus tard que don Sanche lui apprit qu'elle aimait un roi.

Alors la douleur de la pauvre Maria n'avait plus eu de bornes : à ses propres yeux elle n'était plus qu'une fille perdue; dans tous ses souvenirs elle voyait les maîtresses des rois vouées à l'exécration des peuples, qui leur attribuaient toujours, même les fautes qui venaient d'eux, même les malheurs qui venaient du ciel. Aussi, lorsque pour la distraire de sa tristesse, le roi don Sanche lui avait proposé de l'emmener de Santarem à Lisbonne, et là, de lui donner des serviteurs, des pages et un palais, avait-elle constamment refusé ces offres, et préféré à ce brillant déshonneur la solitude où elle pouvait, sinon aimer sans remords, du moins pleurer sans témoins. Mais, si bien voilée de son obscurité que le fût Maria, elle n'avait pu échapper aux regards des mécontents qui, depuis trois ans, ayant vu s'accroître la fortune et l'influence de don Hernand, avaient recherché la cause de cette faveur étrange, et pensaient l'avoir trouvée dans l'amour de sa sœur. Dès lors toutes les fautes, toutes les faiblesses, toutes les insultes du roi, avaient été attribuées à l'influence désastreuse de Maria; et comme don Sanche, naturellement faible et paresseux, avait abandonné à don Hernand la conduite presque entière du royaume, on voyait l'influence de la sœur dans la puissance du frère, et on maudissait la source où elle était puisée plus encore que le pouvoir qui en découlait.

On ne sera donc point étonné de l'effet que produisit sur la première noblesse du royaume l'apparition de don Hernand d'Almeida sur le seuil de la porte par la-

quelle on s'attendait à voir entrer le roi. Or, comme le message dont il était chargé n'était point de nature à diminuer les sentiments de haine que chacun lui portait déjà, le mécontentement général éclata aussitôt qu'il eut disparu; mais toute cette tempête de paroles et de menaces s'apaisa comme elle s'était élevée, lorsque don Manrique de Carvajal étendit la main et réclama le silence.

C'est que don Manrique de Carvajal était un de ces hommes qui commandent le respect à tous. Noble de race, brave en guerre, sage au conseil, il eût été l'âme du royaume sous tout autre roi que le roi don Sanche. Mais tel est le malheur des gouvernements faibles ou cauteleux, que tout ce qui est fort ou loyal leur devient ennemi. Don Manrique de Carvajal étendit donc la main et dit :

— Messeigneurs, le roi don Sanche, que Dieu conserve, a rompu notre conseil de jour en son palais, je vous invite tous, tant que vous êtes, à un conseil de nuit en ma maison. Là, nous élirons l'un de nous pour nous présider, et nous verrons à prendre une décision sur ce qu'il faut faire pour l'honneur de la noblesse et le bien du royaume. En attendant, pas de cris qui puissent nous trahir, pas de menaces qui puissent mettre nos ennemis sur leurs gardes. Soyons calmes et nous serons justes, soyons unis et nous serons forts.

Alors toute l'assemblée s'était dispersée avec dignité et en silence, et le roi, qui, caché derrière un rideau avec don Hernand d'Almeida, les regardait s'éloigner, crut voir encore des serviteurs humbles et soumis là où il n'y avait déjà plus que des rebelles et des conjurés.

La nuit se passa tranquille en apparence; rien ne vint troubler le sommeil du roi, aucun songe ne lui apporta l'écho des paroles terribles que l'on disait contre lui en ce conseil suprême et nocturne qui se tenait en la maison de don Manrique de Carvajal, et cependant tout fut arrêté, résolu et décidé comme si, depuis le commencement des âges, la sentence eût été écrite sur le livre éternel par la plume de fer du destin.

Le matin, au moment où don Sanche sortait de sa chambre, botté, éperonné, et tout prêt à monter à cheval, il rencontra monseigneur de Leria, qui était archevêque d'Évora. Le roi fronça le sourcil, car il avait dit qu'il ne voulait voir personne.

—Sire, lui dit l'archevêque, que votre colère tombe sur moi seul, car je vous ai attendu ici malgré tout le monde, et pages et serviteurs ont fait ce qu'ils ont pu pour que je me retirasse. Mais j'avais à parler à Votre Altesse de la part des nobles de votre royaume.

— Et que désirent-ils? demanda le roi.

— Ils désirent savoir si votre bon plaisir ne serait pas, au lieu d'aller aujourd'hui à la chasse, de présider le conseil; les affaires dont il devait être question hier sont urgentes et ne souffrent point de retard.

— Monseigneur d'Évora, répondit le roi, mêlez-vous de toucher les revenus de votre archevêché, qui, Dieu merci, est l'un des plus riches, non-seulement de l'Alentejo, mais encore du royaume, et laissez-moi faire à moi ma besogne de roi.

— Et c'est justement parce que vous ne la faites pas, sire, que je suis député devers vous pour vous dire que de toute cette faiblesse et de tout cet abandon il vous arrivera malheur; la besogne d'un roi, sire, est aux rudes affaires de la politique et de la guerre, et non aux plaisirs de l'amour et aux amusements de la chasse.

— Et, répondit le roi, si je ne me rends pas aux conseils que vous voulez bien me donner au nom de ma noblesse, puis-je savoir, monseigneur, quel est ce malheur?

— Ce malheur, sire, c'est que quelque soir, en revenant de visiter votre maîtresse

ou de courir le daim, vous trouverez les portes de Lisbonne ouvertes pour tout le monde, mais fermées pour vous.

— Alors, monseigneur, reprit en riant avec mépris don Sanche, j'irais à Coïmbre; le Portugal est riche en villes royales, et c'est une couronne qui a plus d'un fleuron.

— Coïmbre sera fermée comme Lisbonne, sire.

— Alors il me restera Setuval.

— Setuval sera fermée comme Coïmbre.

— Eh bien ! dites à ma noblesse, reprit le roi, que, lorsque mon bon plaisir eût été de présider mon conseil aujourd'hui, je le remettrais à huitaine, tant je serais curieux de voir pareille chose.

— Vous la verrez, sire, répondit l'archevêque d'Évora.

Puis, s'inclinant devant le roi, il sortit avec le même calme et la même dignité qu'il avait conservée dans cette dernière démarche qu'il avait obtenu de tenter près de don Sanche, et dont il venait de reconnaître l'inutilité.

De son côté, le roi monta à cheval avec son favori, traversa toute la ville sans s'apercevoir d'aucun changement, puis se dirigea sur Santarem, où demeurait sa maîtresse.

Ce jour-là, don Sanche trouva Maria plus triste et cependant plus affectueuse encore que d'habitude. Le roi s'aperçut tout en entrant de cette tristesse, et, s'arrêtant devant la jeune fille, assise sur un divan mauresque :

— Maria, lui dit-il, quand les nuages voilent les étoiles, le roi du ciel souffle, les nuages se dispersent et les étoiles brillent; ne pourrai-je donc jamais en faire autant pour toi, moi qui suis le roi de la terre : quelqu'un a-t-il osé t'insulter, Maria? nomme-le-moi, et, fût-ce mon frère Alphonse, par le ciel, il me rendra compte de cette offense.

— Non, cher seigneur, répondit Maria en secouant la tête et en faisant tomber deux perles qui tremblaient aux cils de ses yeux; non, personne ne m'a insultée, et vous ne devez punir que moi-même qui suis une insensée de ne point me trouver heureuse quand tant de femmes seraient fières d'être à ma place.

— N'essaie pas de me tromper, Maria, dit don Sanche, je sais que ton âme d'ange te porte au pardon. Mais le pardon enhardit les traîtres, car c'est être traître à son roi que de ne point aimer ce qu'il aime; et c'est ta faute aussi, Maria, si tu étais venue à la cour au lieu de rester dans cette solitude, ils t'eussent vue de plus près, ils t'eussent connue, et alors ils t'eussent adorée comme moi. Mais il est encore temps, mon doux soleil; viens, et dès que tu luiras, on sentira tes rayons.

— Oh ! bien loin de là, monseigneur, s'écria Maria en joignant les mains d'un air suppliant; si j'avais une grâce à vous demander, ce serait au contraire de me permettre de me retirer dans un couvent, et de ne pas demeurer plus longtemps ainsi entre vous et votre peuple, car il nous en arrivera malheur à tous les deux, sire.

— Tu vois bien que tu me trompais, Maria, et que quelque misérable t'aura donné ces avertissements. Au nom du ciel, Maria, nomme-moi celui qui a osé te menacer.

— La menace, si c'en était une, monseigneur, viendrait de trop haut pour que vous puissiez atteindre celui qui l'aurait faite... Mais tranquillisez-vous, sire, ce n'est point une menace, c'est un rêve.

— Un rêve ? Maria, je regrette alors de ne pas avoir amené avec moi le rabbin

Ismaël ; il explique les songes comme Joseph, et il t'eût dit ce que le tien signifiait.

— Hélas ! monseigneur, répondit en soupirant Maria, il était si clair qu'il n'avait point besoin d'interprète.

— Et il t'annonçait des malheurs? C'était un songe bien malavisé, et qui ne se doutait point que j'étais là pour le faire mentir. Viens avec nous, ma belle Maria, et le plaisir dissipera cette vision aussi rapidement que le soleil fond un nuage.

— Et où allez-vous donc, monseigneur? demanda Maria avec inquiétude.

— A la chasse.

Maria pâlit, puis, d'une voix tremblante :

— Seul? lui dit-elle.

— Avec ton frère.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! s'écria la jeune fille, plus de doute, et mon rêve était un pressentiment.

— Encore ton rêve ! murmura don Sanche avec un léger mouvement d'impatience. Voyons, Maria, dis-moi ce rêve. N'ai-je point droit à tes pensées, à tes pensées de la nuit comme à celles du jour? Parle, je t'écoute.

— Oh ! mon cher seigneur, dit Maria en se laissant glisser aux pieds de don Sanche, voilà où je reconnais cette bonté que tout le monde ignore, parce qu'elle reste cachée au fond de votre cœur. Au lieu de rire de ma faiblesse, vous voulez la guérir. Eh bien ! c'est peut-être Dieu qui vous donne cette compassion pour une crainte qu'un autre traiterait de folie. N'est-ce pas que vous ne me raillerez pas de ma terreur?

— Non, sois tranquille, parle.

— Eh bien ! monseigneur, vous étiez venu dans mon rêve, comme vous voilà, en réalité. Dans mon rêve, vous m'avez proposé, comme vous venez de le faire, de m'emmener à la chasse, et j'avais accepté. J'étais partie avec vous, et je chevauchais à vos côtés, toute fière de votre bonne grâce et de votre adresse, et me disant en moi-même que si vous n'eussiez pas été roi de naissance, quelque peuple vous eût élu.

— Et toi aussi, Maria, tu me flattes, dit en souriant le roi.

— Non, mon bien-aimé seigneur. Je vous dis la vérité toujours, ou si je ne vous dis pas la vérité, je vous dis au moins ce que je pense. Vous chevauchiez donc ainsi près de moi, lorsque nous entrâmes dans une sombre forêt où vos chiens ne tardèrent pas à lancer un daim. Chacun le poursuivit alors avec de grands cris de joie, et moi je le poursuivis ainsi que les autres, mais triste et comme emportée dans un tourbillon. Je voulais crier instinctivement, je voulais arrêter mon cheval, je voulais, sans savoir pourquoi, vous dire de ne point poursuivre ce pauvre animal, mais j'étais sans voix et sans force, et ma poitrine se serait plutôt brisée que de laisser échapper un son. Enfin, après une course dont je ne pus mesurer la longueur, et dans laquelle nos chevaux, comme s'ils eussent eu des ailes, franchissaient montagnes, rivières et précipices, le malheureux daim commença de se lasser, et, chose étrange, tout en suivant la chasse, qui était encore trop éloignée pour le voir, je le voyais, moi, haletant, se traînant à peine, n'avançant plus que par élans désespérés chaque fois qu'il entendait plus près de lui les aboiements des chiens et les fanfares du cor. Tout à coup une flèche partit d'un buisson sans que je visse quelle main l'avait lancée, et le daim, frappé à l'épaule, fit encore quelques pas, puis tomba sur

ses genoux, puis se roula dans son sang, et à mesure qu'il avançait vers son agonie, — vous avez dû faire quelquefois de ces rêves, n'est-ce pas, monseigneur, où le vrai et le faux, le fantastique et le positif, sont tellement mêlés ensemble, qu'on ne sait plus distinguer la réalité de l'illusion, — ses membres, qui se roidissaient, cessaient confusément d'être ceux d'un animal et prenaient la ressemblance de ceux d'un homme; enfin, après quelques minutes de cette métamorphose, je jetai un cri, je venais de reconnaître mon frère. Oui, monseigneur, mon frère, percé d'une flèche au-dessous du bras, et qui, dans une dernière convulsion, rassembla toutes ses forces pour se tourner de mon côté et me dire :

— Maria, Maria, prends garde à la chasse. Puis aussitôt il expira.

— Folle que tu es, dit don Sanche, ne reconnais-tu pas dans ce rêve insensé les incohérentes visions de la nuit ?

— Oh ! non, non, s'écria Maria. Non, croyez-moi bien, monseigneur, j'ai fait d'autres rêves dans ma vie; mais aucun ne m'a laissé une impression pareille. Oh ! monseigneur, ne méprisez pas cet avertissement. Après tout autre rêve, peu à peu j'ai senti s'effacer, si je puis le dire ainsi, le cadre dans lequel il était enfermé : montagnes, forêts, paysages, une fois mes yeux ouverts, disparaissaient à la clarté du jour comme une vapeur, tandis qu'aujourd'hui je vois tout encore comme si je n'étais pas éveillée; le cadavre de mon frère est couché au pied d'un grand rocher couronné de sapins, près d'une fontaine où se réunissent les eaux d'une cascade; il y a en face de lui une ruine qui est un ancien ermitage ruiné par les Maures, et que surmonte une croix brisée. Tenez, monseigneur, que j'aie les yeux ouverts ou fermés, tout cela est devant moi sans cesse et plein de réalité.

— Il est du moins heureux que ce rêve, en menaçant ton frère, ait respecté ma belle Maria; car, si imposteur que je le croie, je ne serai pas, je l'avoue, sans inquiétude, en face d'une telle conviction.

— Oh ! ce n'est pas tout, monseigneur, reprit Maria, et toute la famille est enveloppée dans la proscription. Je n'en restai point là, et je m'enfonçai plus avant encore dans mon rêve ensanglanté. La chasse continua, car moi seule semblais être accessible à cette impitoyable vision; toujours sans voix, toujours entraînée par une force supérieure, je repris ma course à travers la forêt, et presque aussitôt les chiens lancèrent une biche blanche qui descendit la vallée de toute la rapidité de sa course, et alors la même chose se renouvela, et, comme douée d'une double vue, je pus la suivre à travers les mille détours qu'elle faisait pour tromper les chiens; seulement cette fois c'était moi qui éprouvais toutes ses terreurs, c'était moi qui tressaillais à chaque aboiement des chiens, à chaque son du cor. Enfin nous la rejoignîmes, et une flèche partit qui alla la frapper au flanc, et à l'instant même je ressentis au côté une vive douleur, et de même que le sang coula sur sa blanche fourrure, je vis le sang teindre ma robe; alors une seconde flèche partit et alla l'atteindre au côté opposé; et au côté opposé, qui était celui du cœur, je sentis une douleur vive, aiguë, mortelle, et le sang jaillit de cette seconde blessure comme de la première; la biche tomba, pleurant et bramant, et alors un homme s'approcha contre elle un couteau à la main, et cet homme me causait une terreur aussi grande que s'il fût venu à moi. Cet homme s'approcha d'elle, et, malgré ses plaintes, ses gémissements, sans faire attention à moi qui essayais par mes gestes de suppléer à mes paroles, monseigneur, avec ce couteau il lui ouvrit la gorge, et sur mon âme, oui, monseigneur, je vous le jure, je le sentis entrer tranchant et froid, et je jetai enfin un grand cri qui

me réveilla ; et je fus longtemps à croire que je n'étais pas blessée, la main sur mon cou, cherchant des yeux à mes deux côtés les plaies que j'avais reçues, et prenant pour du sang la sueur mortelle qui me courait par tout le corps. Oh ! voyez-vous, monseigneur, continua Maria en portant sa main aux endroits indiqués, c'était là, là et là, et rien qu'à en parler je souffre et je me sens près de mourir. Ayez donc pitié de moi, je vous en supplie, monseigneur, et n'allez point à cette chasse ; car je suis certaine que si j'avais continué mon rêve, après mon frère, après moi, c'était vous, monseigneur, que cette menace allait atteindre.

Don Sanche sourit à ce récit. Comme tous les caractères faibles, il affectait le doute afin de paraître fort ; puis, prenant sa maîtresse entre ses bras :

— Maria, lui répondit-il, j'ai toujours entendu dire qu'en marchant droit à un fantôme on le faisait évanouir. Je ferai ainsi de ton rêve : nous marcherons droit à lui, et il disparaîtra.

— Oh ! non, non, monseigneur, à moins que vous n'ordonniez, car je suis votre servante et j'obéirai à vos ordres. Non, je n'irai point à cette chasse, et, si vous m'en croyez, monseigneur, vous n'irez pas non plus.

— Tu feras selon ton plaisir, Maria, et non point selon ma volonté. Tu crois que quelque danger te menace à me suivre, reste ici, ma bien-aimée, je veux t'épargner jusqu'à l'ombre de la crainte. A mon retour je t'y retrouverai, et tu auras tout oublié, excepté notre amour. Adieu, ou plutôt au revoir.

Maria resta un instant pendue au cou de don Sanche, renversée en arrière, les yeux fermés et la bouche entr'ouverte, comme si elle était évanouie ; mais au bout d'un moment, sa poitrine se gonfla, ses larmes jaillirent, et elle éclata en de tels sanglots que don Sanche sentit sa résolution chanceler et demeura un instant incertain ; commençant à douter qu'une telle douleur pût être l'effet d'un songe, et croyant qu'elle avait appris quelques nouvelles qu'elle ne voulait pas lui dire :

— Marie, lui dit-il, il est impossible qu'un rêve te cause de pareilles angoisses ; promets-moi de me dire ce que tu as réellement, et je resterai.

— Non, non, dit Maria, allez à la chasse, monseigneur, car je n'ai rien autre chose que ce que je vous ai dit ; mais revenez vite, car je sens que je n'aurai quelque tranquillité d'esprit qu'en vous revoyant.

— Tes désirs sont des ordres, répondit don Sanche : au lieu d'aller à Castel-Franco, je n'irai qu'à Sarzedar ; au lieu d'être huit jours, je n'en serai que trois. Adieu donc, et à bientôt.

Maria lui dit adieu de la tête, car elle n'osait parler, tant sa voix était pleine de sanglots ; elle le suivit des yeux tant qu'elle put l'apercevoir à travers les portes de l'appartement, puis, lorsqu'il eut disparu, elle courut à la fenêtre, afin de le saluer encore une dernière fois. Enfin don Sanche disparut à l'angle de la rue, et cependant Maria resta encore longtemps immobile au même endroit et les yeux fixés sur la même place, comme si elle se fût attendue à le voir reparaître.

Pendant ce temps, il se passait à Lisbonne des choses qui justifiaient les pressentiments de Maria.

Les nobles avaient répondu avec empressement à l'appel de don Manrique de Carvajal, et, comme c'était un seigneur riche et puissant, personne ne s'était inquiété de voir entrer chez lui une si nombreuse assemblée ; mais le lendemain matin l'étonnement fut grand lorsqu'on vit des ouvriers construire un vaste échafaud dans une prairie qui s'étend entre Lisbonne et le petit golfe qui s'avance dans les

terres au-dessus de la ville. Comme tout le monde ignorait dans quel but cet échafaud était dressé, tous ceux qui passaient s'arrêtaient devant lui. D'un autre côté, les curieux de la ville, ayant appris le travail étrange qui se faisait à la porte, accoururent avec empressement; si bien que dès l'heure de midi il y avait déjà une foule considérable attendant l'issue de cette construction.

A dix heures la charpente étant achevée, on étendit sur les marches et sur la plate-forme de cet échafaud un tapis magnifique sur lequel on éleva un trône surmonté des armes du Portugal, en tout semblable à celui du roi. Bientôt on plaça sur ce trône une statue représentant le roi don Sanche; elle avait la couronne en tête, le sceptre en main et l'épée de justice au côté; elle était revêtue de la robe royale, sur laquelle brillaient les insignes de la royauté; puis une forte troupe d'écuyers et de gardes s'approcha; les écuyers, qui portaient chacun les pennons de leurs maîtres, montèrent les marches et allèrent se placer derrière le trône, abaissant leurs bannières sous la bannière de Portugal. Les soldats se rangèrent en cercle autour de l'échafaud, et chacun attendit plus curieux et plus étonné que jamais.

A midi toute la noblesse de Lisbonne, qui venait d'entendre dévotement la messe, sortit de l'église conduite par don Manrique de Carvajal; elle conduisait au milieu d'elle le seigneur don Alphonse, frère puîné du roi don Sanche, que l'on croyait en Catalogne, et qui, sur un message qu'il avait reçu huit jours auparavant, était arrivé secrètement à Lisbonne. Elle se dirigea vers la prairie, précédée d'une musique guerrière, comme si elle eût marché à une bataille ou à une fête, et suivie d'une foule plus grande encore que celle qui attendait. En voyant cette noble assemblée, les soldats s'ouvrirent: don Manrique de Carvajal et l'archevêque d'Evora se placèrent de chaque côté du trône; les autres seigneurs se placèrent sur les degrés, à des distances qui indiquaient leur rang; un crieur public monta sur la dernière marche; une fanfare bruyante retentit pour commander l'attention; tous les nobles tirèrent leurs épées, et le crieur public fit entendre ces mots:

« Vous tous Portugais, grands ricos hombres (1), prélats, chevaliers, écuyers et citoyens, oyez! oyez! oyez!

« Le roi don Sanche de Portugal mentant à la race dont il est sorti, oubliant les devoirs qui lui sont imposés, s'étant rendu enfin indigne de la couronne qu'il déshonore, il plaît à Dieu, par l'entremise des nobles confédérés réunis pour la prospérité du royaume, de le condamner à la déposition qu'il a méritée.

« Il a mérité cette déposition surtout pour quatre motifs, et ces quatre motifs les voici :

« Premièrement. Le roi don Sanche est indigne de la couronne, puisqu'il ne peut porter la couronne lui-même, et que c'est, non pas lui, mais le funeste don Fernand Almeida qui gouverne la nation avec une insolence insupportable pour des esprits aussi fiers que les Portugais; en conséquence, puisque le roi ne peut pas porter sa couronne, il est temps qu'elle soit placée sur une tête plus capable et plus digne de la porter. Que le roi don Sanche perde donc la couronne! »

Après ces paroles le crieur public s'arrêta, et un silence profond s'étendit sur l'assemblée; on eût dit que toute cette multitude n'avait que des yeux et pas de souffle, car tous les regards brillaient comme des flammes, et pas une haleine ne se faisait entendre au milieu de cette stupeur générale. Monseigneur d'Evora, ar-

(1) Voir don Telesforo de Trucha, à qui tous les détails sont empruntés.

chevêque de Léria, s'approcha lentement et solennellement de la statue du roi, et lui ôta la couronne de dessus la tête. A cette vue la multitude éclata en applaudissements si frénétiques que de ce moment les nobles jugèrent que leur cause était gagnée devant le peuple. Pour ne point laisser refroidir les esprits, ils firent signe au crieur public de continuer, et le crieur continua :

« Secondement. Le roi don Sanche de Portugal est indigne de porter l'épée de justice, puisqu'il oublie de s'en servir pour la protection de ses sujets ; ce n'est point son esprit, mais l'esprit d'une courtisane qui dirige sa volonté ; ce n'est point sa bouche, mais la bouche d'une courtisane qui dicte les décrets; ce n'est point sa main, mais la main d'une courtisane qui signe les actes, et cela au préjudice du bien et de l'intérêt communs; il faut en conséquence que l'épée de justice ne soit pas déshonorée plus longtemps par des mains indignes de la porter. Que don Sanche de Portugal perde donc l'épée de justice! »

Le crieur public fit de nouveau silence. Alors don Manrique de Carvajal s'approcha de la statue et lui arracha du côté l'épée de justice. De nouvelles acclamations retentirent plus furieuses encore que les premières. Et le crieur passa à la charge suivante :

« Troisièmement. Le roi don Sanche de Portugal est indigne de porter le sceptre. Pour le porter dignement, un roi doit présider ses conseils, conduire ses armées, et non point passer sa vie en chasses, en bals et en fêtes; pour porter dignement le sceptre, un prince doit être ferme et juste; don Sanche, au contraire, est faible, indolent, prodigue, dissipateur des revenus de l'état. Que don Sanche de Portugal perde donc le sceptre! »

Alors le comte de Rodrigo s'approcha de la statue et lui enleva le sceptre des mains; puis le crieur public passa à la quatrième charge.

« Quatrièmement. Le roi don Sanche de Portugal est indigne d'être assis sur le trône, car, outre qu'il s'est rendu coupable de tous les actes de trahison que nous avons dits contre l'honneur de la nation portugaise, il a encore poursuivi injustement de sa haine son frère don Alphonse, seul et véritable héritier de la couronne, l'ayant exilé sans motif, sans doute dans l'espoir de lui substituer quelque enfant illégitime; mais Dieu ne permettra pas tant de honte et de déshonneur, et les nobles ligués les préviendront en décernant le trône à celui qui le mérite par sa naissance, par son courage et par sa sagesse. Que don Sanche de Portugal soit donc chassé du trône! »

Aussitôt don Diego de Salvaterra s'approcha du trône, saisit la statue et la fit tomber la tête la première ; en même temps les confédérés enlevèrent don Alphonse sur leurs bras, et le plaçant sur le trône vide, le proclamèrent roi à la place de son frère. Cette proclamation fut accueillie avec de grands cris de joie par le peuple, qui croit toujours gagner quelque chose à changer de souverain; en un instant don Alphonse III fut revêtu des insignes de la royauté, et l'évêque d'Evora, s'avançant le premier, lui rendit hommage en lui baisant la main; don Manrique de Carvajal vint après; il fut suivi du comte de Rodrigo et de don Diego de Salvaterra, puis après ces quatre délégués de la ligue vinrent tous les nobles qui la composaient ; enfin le nouveau roi monta sur un magnifique cheval couvert du harnais royal, et, escorté de la noblesse et suivi du peuple, rentra dans la ville de Lisbonne et se dirigea vers la cathédrale, où l'évêque de Coïmbre chanta un *Te Deum;* le reste de la journée se passa en fêtes et en réjouissances.

Pendant ce temps don Sanche s'avançait vers la forêt de Sarzedar, accompagné de don Hernand d'Almeida et de quelques-uns de ses plus familiers serviteurs, car depuis quelque temps aucun noble n'allait plus là où allait don Hernand. Mais le roi don Sanche était tellement aveuglé par l'amour qu'il avait pour la sœur et par l'amitié qu'il portait au frère, qu'il avait laissé s'éloigner de lui la vieille noblesse sans rien faire pour la retenir; dans cette chasse fatale il n'était donc accompagné que de son favori et de ses piqueurs.

Des ordres avaient été donnés d'avance, et en arrivant au rendez-vous, don Sanche apprit qu'un daim magnifique avait été détourné pendant la nuit; à peine prit-il le temps de déjeuner, tant était grande son ardeur pour la chasse. Les relais de chevaux et de chiens furent disposés; puis le piqueur entra avec son limier dans l'enceinte, et au bout d'un instant on entendit le son du cor qui annonçait que le daim était lancé; en même temps on le vit comme une ombre traverser d'un bond et sans toucher la terre l'allée où attendaient le roi et don Hernand; les chiens furent aussitôt découplés sur lui; don Sanche et son favori s'élancèrent sur la voie des chiens, et la chasse commença.

Dès les premiers pas qu'il fit, le cheval de don Hernand sembla animé d'une vitesse surnaturelle; quoique le roi montât un coursier du plus pur sang maure, le cheval andalous de don Hernand essaya plusieurs fois de le dépasser, et il s'établit une lutte entre la monture et le cavalier, dans laquelle on ne pouvait deviner quel serait le vainqueur, lorsque le roi, voyant que les écarts du cheval et du cavalier dérangeaient la chasse, cria à son favori de laisser aller. A peine, pour obéir, celui-ci eut-il lâché la bride que son coursier l'emporta avec la rapidité d'une vision; le roi s'élança derrière lui de toute la vitesse de sa monture; pendant longtemps il le suivit, perdant peu à peu sur lui, mais continuant à le distinguer encore à travers les arbres; enfin don Hernand dépassa les chiens eux-mêmes et disparut dans un taillis épais; bientôt on entendit le bruit de son cor qui sonnait la vue; il allait d'une vitesse égale au daim. Au bout de dix minutes, son cor se fit entendre une seconde fois ; mais quelques efforts qu'eût faits la chasse pour le suivre, le roi vit qu'il avait encore gagné sur elle; cette course dura deux heures ainsi, le son du cor s'affaiblissant chaque fois. Enfin il s'arrêta tout à coup et tout à fait au milieu d'une fanfare; le roi ne comprenait rien à cette interruption, et, commençant à être inquiet, redoubla de vitesse et se sépara à son tour de ses gardes. Son cheval, comme s'il eût été guidé par une main invisible, semblait suivre une trace; le paysage devenait de plus en plus sauvage et désert; le roi n'en continua pas moins sa route; peu à peu il lui sembla entrer dans un passage qui ne lui était pas étranger, et qu'il était cependant certain de ne pas avoir vu; et cependant il reconnut un ermitage en ruine, surmonté d'une croix brisée; il chercha en face, car il lui semblait qu'il devait y avoir en face un grand rocher tout hérissé de noirs sapins; les sapins et le rocher étaient en face de l'ermitage. Ses yeux se portèrent aussitôt au fond, et il chercha une fontaine et une cascade qui devaient s'y trouver; la fontaine et la cascade étaient au fond. Alors ses yeux se portèrent avec une angoisse inexprimable sur le gazon. Sur le gazon était un homme étendu dans les dernières convulsions de l'agonie. Il se jeta à bas de son cheval, courut à cet homme, et jeta un cri. Cet homme, c'était don Hernand, son cheval l'avait précipité du haut en bas du rocher et lui avait brisé le front contre une pierre. Alors le roi se rappela d'où lui venait le souvenir de ce paysage; c'était celui que Maria avait vu en rêve et lui avait si fidèlement décrit. Le cadavre était couché

au pied d'un rocher couvert de sapins, avait devant lui un petit ermitage en ruine, avec sa croix brisée, et au fond un vaste bassin naturel où se réunissaient les eaux d'une cascade.

Le roi voulut secourir don Hernand, mais il était trop tard; don Hernand était mort. Il porta alors son cor à ses lèvres pour appeler à lui toute sa suite, et sonna à pleine poitrine. Au bout d'un instant, on vit apparaître quelques chiens égarés et ayant perdu la voie; puis derrière eux on entendit la voix des piqueurs; enfin quelques-uns parurent pleins d'inquiétude et de terreur; ils trouvèrent le roi qui avait transporté le cadavre de don Hernand près de la fontaine, et qui, ne pouvant pas le croire entièrement expiré, essayait de le faire revenir en lui jetant de l'eau sur le visage; quant au reste de la chasse, il s'était dirigé d'un autre côté, emporté à la poursuite d'une biche blanche qui avait fait prendre le change aux chiens, quelque peine qu'eussent prise les piqueurs pour les rompre et les distraire de cette nouvelle voie.

A cette nouvelle, en apparence si indifférente dans la circonstance où l'on se trouvait, don Sanche tressaillit comme frappé d'une nouvelle terrible. Il laissa tomber le cadavre de don Hernand, qu'il soulevait sur son genou, redemanda une seconde fois les mêmes détails, pâlissant à mesure qu'on les lui donnait; enfin quand le capitaine eut fini de parler, il écouta un instant d'où venait la voix des chiens que l'on entendait dans l'éloignement, et, laissant le corps de son favori aux mains des piqueurs, il s'élança sur son cheval et le poussa comme un insensé vers le côté d'où venait le bruit.

Don Sanche venait de se rappeler la seconde partie du rêve de Maria, qui avait rapport à elle-même.

Le cheval de don Sanche semblait avoir des ailes, et cependant il lui déchirait les flancs de ses éperons. C'est qu'il lui semblait, après la réalité affreuse qu'avait prise la première partie du songe de Maria, que c'était sa maîtresse elle-même qui était en danger; il voulait donc arriver à temps pour rompre les chiens et interrompre la chasse maudite; mais, quelle que fût la vélocité de l'enfant du désert, qui l'emportait comme un tourbillon, il ne se rapprochait que peu à peu des chiens, qui, de temps en temps par de longs aboiements, prouvaient qu'ils revoyaient l'animal qu'ils poursuivaient. Enfin, après trois heures de cette poursuite incessante, il se rapprocha au point d'entendre distinctement le bruit du cor, qui de minute en minute sonnait la vue, ce qui prouvait que l'animal se fatiguait et allait incessamment être rejoint par les chasseurs; enfin le terrible hallali vint à son tour; don Sanche précipita son cheval et arriva au moment où la biche, percée de plusieurs flèches, dont la dernière traversait le cœur, venait d'expirer.

Il est impossible de décrire l'impression que cette vue produisit sur le roi; la vie fantastique était tellement mêlée pour lui depuis le matin à la vie réelle, que ce ne fut qu'en tremblant qu'il jeta les yeux sur la malheureuse bête étendue dans son sang; il lui semblait qu'il allait voir la biche prendre une forme humaine et se lever devant lui comme une apparition; le regard mourant qu'elle tourna vers lui augmenta encore son trouble, tant il était plein de détresse et de douleur. Dès lors il n'eut plus de doute, et certain que Maria courait quelque danger, il prit un nouveau cheval, ordonna à une partie de sa suite d'aller rejoindre le corps de don Hernand, et, suivi de l'autre, il s'élança en hâte sur la route de Santarem.

A peine avait-il fait quelques lieues, que, ne pouvant résister à son impatience, et voyant que le reste des chasseurs, moins bien monté que lui, ne pourrait le suivre, il mit son cheval au galop, fixant Santarem pour le lieu du rendez-vous. A son tour, un pressentiment terrible le poussait en avant, et il se reprochait amèrement de n'avoir point cédé aux instances de Maria. De temps en temps, des alternatives d'espérance le reprenaient, pendant lesquelles il respirait comme on fait lorsque l'on sort d'un rêve terrible, puis bientôt encore, comme un dormeur qui retombe dans le même songe, il se laissait reprendre à ses terreurs et enfonçait de nouveau ses éperons dans le ventre de son cheval, qui l'emportait de nouveau avec la vitesse du vent.

La nuit vint. Don Sanche ne ralentit point pour cela sa course, qui prit au contraire de l'obscurité même un caractère plus sombre et plus fantastique. Dans l'espèce de vertige auquel il était en proie, il lui semblait voir dans les arbres qui bordaient la route autant de fantômes sortant de terre et le suivant aux deux côtés du chemin; enfin, aux premiers rayons de la lune, il aperçut les clochers de Santarem : il avait fait, en moins de six heures, le chemin qui la veille lui avait pris toute une journée.

Arrivé à la maison de Maria, don Sanche sauta à bas de son cheval, et, le laissant aller à sa volonté, s'avança vers une petite porte par laquelle il avait l'habitude d'entrer lorsqu'il venait de nuit. Arrivé à cette porte, il s'arrêta un instant pour respirer, écoutant avec anxiété s'il n'entendrait pas quelque bruit qui justifiât ses craintes : tout était calme et silencieux. Don Sanche reprit quelque assurance.

En entrant dans le jardin, don Sanche jeta machinalement les yeux vers un berceau de jasmin et de grenadier, retraite favorite de Maria : il lui sembla alors la voir assise sous ce berceau, comme mille fois il l'avait vue, et se détourna de son chemin pour aller à elle; mais à mesure qu'il avançait, la vision devenait moins distincte. Arrivé au berceau, ce qu'il avait pris pour un corps se dissipa comme un brouillard : il crut entendre une plainte qui le fit frissonner par tout le corps; mais regardant autour de lui, et n'apercevant rien qu'une légère vapeur sans forme qui flottait en rasant la terre comme les plis d'une robe, il monta l'escalier du perron; la vapeur montait devant lui et semblait lui montrer le chemin. A la porte elle s'arrêta, comme si elle ne pouvait passer, et don Sanche entendit une nouvelle plainte. Il s'élança aussitôt vers la porte, et crut sentir sur sa figure l'impression d'une chevelure mouillée de rosée, mais cette impression fut si rapide qu'il ne put croire à sa réalité : la porte s'ouvrit, la vapeur glissa sur les dalles, passant par les portes entr'ouvertes et s'acheminant vers la chambre de Maria. Don Sanche suivit ce guide étrange, ses genoux tremblants et la sueur sur le front. Arrivé à l'entrée de la chambre, il s'arrêta sur le seuil; la vapeur se glissa entre les rideaux du lit, qui étaient fermés, et disparut. Don Sanche demeura immobile, sans souffle, promenant ses regards d'un bout à l'autre de l'appartement, éclairé à peine par une lampe qui brûlait aux pieds d'une madone; puis voyant que tout y était tranquille et chaque chose à sa place, il s'avança doucement vers le lit, retenant sa respiration et écoutant s'il n'entendrait pas le souffle jeune et léger de Maria. Aucune haleine ne flottait dans la nuit. Don Sanche tira les rideaux d'une main tremblante. Maria était couchée. Il se baissa vers elle, aucun souffle ne monta vers lui; il posa ses lèvres sur les lèvres de Maria, elles étaient glacées; il arracha le drap qui la recouvrait, le lit était plein de sang. Don Sanche jeta un cri, s'élança vers la madone, et à la lueur de la lampe, il vit qu'elle avait reçu pendant son sommeil une blessure au cœur. Les deux parties du rêve étaient accomplies.

Don Sanche appela au secours, les femmes de Maria accoururent, mais tout fut inutile, elle était morte, morte assassinée par un assassin si expert, qu'il n'avait donné qu'un coup et qu'elle n'avait pas jeté un cri, puisque les femmes qui étaient couchées dans la chambre voisine n'avaient rien entendu.

Le roi passa la nuit tout entière au chevet du lit de sa maîtresse, roulant dans sa tête des projets de vengeance d'autant plus terribles que, quoiqu'il ignorât quel était l'assassin, il croyait se douter d'où le coup partait. Au point du jour, sa suite arriva rapportant le cadavre de don Hernand. Don Sanche les fit coucher tous deux chacun sur un lit de parade, et, se mettant à la tête de sa petite troupe, marcha sur Lisbonne.

En arrivant aux portes de la ville, il les trouva fermées; il fit le tour de la ville; partout des pierres, du fer et du bois : il sonna du cor, nul ne répondit : on eût dit une cité morte ou enchantée.

Don Sanche était presque seul et ne pouvait rien faire; il résolut d'aller à Coïmbre et de revenir avec la garnison de la forteresse. Il se mit donc en marche vers Coïmbre et y arriva le lendemain matin. Les portes de Coïmbre étaient fermées comme celles de Lisbonne.

Don Sanche n'avait plus d'espoir qu'en Setuval; il traversa le Zercre, le Tage et le Zatas, et au bout de trois jours arriva devant Setuval. Setuval était fermée comme Coïmbre et Lisbonne.

La prédiction de l'évêque d'Évora était accomplie, et don Sanche voyait ce qu'il avait désiré voir.

Pendant ces différents voyages, sa suite avait graduellement diminué : à Coïmbre il n'avait plus avec lui que dix hommes; à Setuval il n'en avait plus que trois; aux frontières d'Espagne il était seul.

Don Sanche, abandonné de tout le monde, se retira à Tolède, où le roi de Castille lui donna un asile.

Il ne lui était resté de fidèle dans tout son royaume que don Martinn de Freytas, gouverneur de la citadelle de la Horta; malheureusement don Sanche l'avait oublié depuis longtemps.

Et cependant don Martinn de Freytas avait fait fermer les portes et doubler les sentinelles.

II.

Lorsque le roi Alphonse III eut appris que tout le Portugal s'était soumis à son autorité, excepté la forteresse de la Horta, il envoya contre elle don Manrique de Carvajal avec quatre mille hommes.

Don Martinn, de son côté, avait pris toutes ses précautions pour n'être point atteint au dépourvu : il avait réuni tous ses vassaux, fait entrer dans la forteresse tout ce qu'elle pouvait contenir de vivres, et rassembler sur les remparts toutes les machines et engins en usage à cette époque; il en résultait qu'il avait deux cents hommes de garnison, des vivres pour six mois et des munitions pour dix assauts.

Un matin, on annonça à don Martinn de Freytas que l'on apercevait les bannières de don Manrique de Carvajal qui se déroulaient dans la plaine. Don Martinn ordonna à toutes les trompettes de sonner leurs fanfares les plus vives en signe de joie. Elles firent si grand bruit, que don Manrique de Carvajal les entendit de l'autre côté du Montdego, et dit en se retournant vers le comte de Rodrigo, qui commandait sous lui : — Il paraît qu'il y a fête au château de la Horta.

Le soir, don Manrique s'arrêta à trois portées de trait des murs de la forteresse, et envoya un hérant pour ordonner à don Martinn de Freytas de reconnaître don Alphonse III pour roi de Portugal, et de lui remettre la clé de la citadelle. Don Martinn de Freytas répondit qu'il ne connaissait point Alphonse III, et qu'il ne remettrait les clés qu'à don Sanche.

Dans la nuit, don Manrique établit son camp autour de la Horta, et le lendemain envoya une seconde fois le hérant faire la même sommation : le hérant revint avec la même réponse.

La journée se passa dans une observation mutuelle. Le lendemain, au point du jour, le hérant retourna à la forteresse pour la troisième fois. Don Martinn répondit comme il avait fait les deux premières.

Don Manrique de Carvajal se prépara à donner l'assaut et don Martinn de Freytas à le soutenir. Tous deux se connaissaient pour sages et vaillants capitaines : aussi ni l'un ni l'autre ne négligea-t-il rien de son côté.

L'assaut fut donné, terrible, acharné, sanglant. Après douze heures de combat corps à corps, après avoir étreint les tours de ses six mille bras, après avoir

trois fois porté la main sur les créneaux des remparts, don Manrique de Carvajal fut forcé de se retirer, entraînant deux cents hommes dans les fossés de la forteresse.

Quatre autres assauts se succédèrent, aussi inutiles, aussi meurtriers. Don Manrique de Carvajal, après avoir perdu mille de ses meilleurs soldats, résolut d'essayer de réduire par la famine la citadelle qu'il ne pouvait prendre par la force : il convertit ce siége en blocus.

De ce moment, rien n'arriva plus jusqu'à la citadelle. Don Manrique ferma jusqu'aux passages les plus secrets, et le château de la Horta fut séparé du reste du monde par une ligne infranchissable. Pendant les quatre premiers mois, don Martinn de Freytas subit ce blocus sans paraître en éprouver une grande inquiétude ; mais voyant que son ennemi ne s'apprêtait point à lever le siége et qu'il ne lui restait plus que pour deux mois de provisions, il mit tout son monde à la demi-ration. Grâce à cette mesure, des deux mois qui lui restaient il en faisait quatre.

Don Manrique tint bon. Au bout de deux autres mois, don Martinn fut encore obligé de réduire les distributions de moitié : cette fois il n'y avait pas moyen de prolonger la défense par une réduction nouvelle ; chaque homme recevait juste ce qu'il lui fallait strictement pour ne pas mourir de faim.

Les provisions s'épuisèrent ; la forteresse ne renfermait de vivres que pour six mois et elle en avait tenu dix. On mangea les chevaux, puis les chiens, puis les chats, puis les rats et les souris, puis on commença de faire bouillir le cuir des harnais pour voir s'il n'y aurait pas moyen de mordre dedans.

Don Manrique ne bougeait pas de place. On voyait du haut de la citadelle arriver dans son camp des troupeaux de bœufs et de moutons : la vie des assiégeants se passait en festins, et quand la nuit était calme, les sentinelles entendaient les refrains de leurs chansons à boire.

Il en était tout le contraire des assiégés : la détresse augmentait chaque jour ; faibles, hâves et décharnés, à peine s'ils pouvaient soutenir le poids de leurs armes. Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des fantômes, et s'il était venu à don Manrique l'idée de livrer un sixième assaut, certes il aurait eu bon marché des malheureux partisans de don Sanche ; mais il aimait mieux les laisser mourir de faim : c'était plus long, mais plus sûr.

Don Martinn de Freytas était au désespoir ; il ne se faisait pas illusion sur la possibilité de tenir plus longtemps ; il voyait qu'un moment ou l'autre il lui faudrait céder ; sa résistance était à l'agonie ; c'était une question de temps ; déjà il ne comptait plus que par jours, et bientôt il ne compterait plus que par heures.

Ce moment arriva : après avoir mangé jusqu'aux feuilles des arbres, la garnison un beau matin n'eut plus rien à manger du tout ; elle jeûna un jour tout entier, n'osant pas se plaindre, car don Martinn de Freytas jeûnait depuis deux.

La nuit se passa encore tant bien que mal ; chacun fit de son mieux pour dormir ; quelques-uns y réussirent, et rêvèrent qu'ils étaient à même d'un splendide repas : ceux-là se réveillèrent plus affamés encore que ceux qui n'avaient pas dormi.

Le jour vint. Don Martinn n'espérait plus qu'en un miracle : c'était un vieux chevalier, véritablement croyant et religieux ; il alla à la chapelle pour prier Dieu de le faire ; il le pria de se souvenir qu'il avait été deux fois en terre sainte et avait pour-

fendu maint infidèle sans avoir jamais rien demandé pour cela. Mais la circonstance était si grave, qu'il ne pouvait plus faire autrement que de rappeler ses services, puisqu'on avait l'air de les oublier.

Sa prière faite, il sortit plein de foi : ses yeux se portèrent autour de lui, et il vit un aigle pêcheur qui descendait du ciel comme un éclair et s'abattait sur le fleuve ; un instant il sembla lutter à la surface de l'eau ; puis bientôt il reprit son vol en emportant entre ses serres une superbe truite.

L'aigle prit son vol vers le château de la Horta, et comme il passait au-dessus de la citadelle, il laissa tomber sa truite aux pieds de don Martinn de Freytas.

Don Martinn ne douta point que le miracle demandé ne fût accompli. Il ramassa la truite, la fit assaisonner le mieux qu'il put, puis, la posant sur un magnifique plat d'argent, il la fit porter à don Manrique de Carvajal avec une lettre dans laquelle il lui disait que, peiné des privations qu'il devait souffrir depuis ce long siége, depuis lequel il ne lui voyait manger que du bœuf et du mouton, il le priait d'accepter une truite de son réservoir pour changer son ordinaire.

Don Manrique pensa que des gens qui envoyaient de pareils cadeaux à leurs ennemis devaient vivre dans l'abondance, et que c'était perdre son temps que d'essayer de les prendre par famine : en conséquence, le même jour il leva le siége, déclarant seulement rebelle au nouveau roi quiconque aurait des relations avec don Martinn ou aucun des hommes de sa suite. Cette déclaration fut proclamée à son de trompe dans les villes et dans les villages environnants.

Le lendemain, tous les assiégeants avaient disparu : il était temps! un jour de plus, tous les assiégés étaient morts.

Don Martinn de Freytas n'avait fait que changer de blocus; seulement celui-ci était plus étendu : les villages environnants, effrayés par la menace de don Manrique de Carvajal, traitaient don Martinn de Freytas et sa petite troupe comme des parias. Ceux-ci étaient obligés de pêcher et de chasser pour vivre, car personne ne voulait leur vendre ni viande, ni poisson. Quant aux jeunes filles, quand elles apercevaient par hasard un page ou un écuyer d'un côté, elles fuyaient de l'autre.

Au bout d'un an d'isolement au milieu de cette espèce de cordon sanitaire, cette brave garnison, qui avait supporté six jours d'assaut et dix mois de faim, ne pouvant supporter l'ennui, se trouva réduite par la désertion à une vingtaine d'hommes : ceux qui étaient restés étaient les écuyers et les pages, tous jeunes gens de grande et haute famille qui tenaient à lâcheté d'abandonner leur capitaine ; cependant leur tour vint d'être découragés comme les autres, et ils envoyèrent l'un d'entre eux à don Martinn de Freytas.

— Monseigneur, dit le député, je viens, au nom de mes camarades, vous supplier humblement de prendre en considération leur misère.

— De quoi se plaignent-ils? demanda don Martinn.

— Ils se plaignent, monseigneur, d'être obligés, comme des manants, de chasser et de pêcher pour vivre; ils se plaignent de rester dans l'obscurité et l'oubli, tandis que beaucoup, qui ne les valent ni en race ni en courage, sont comblés d'honneurs à la cour.

— Allez dire à ceux qui vous envoient, répondit don Martinn de Freytas, que la chasse et la pêche sont des plaisirs de roi et non de vilain, et la preuve est que notre roi don Sanche, que Dieu conserve, a perdu son trône pour avoir trop chassé.

Ajoutez que, loin d'être dans l'obscurité et dans l'oubli, le nom du dernier de nos pages est, à cette heure, plus connu dans tout le Portugal que celui du premier seigneur de la cour du roi don Alphonse, et qu'à défaut des honneurs qui entourent les courtisans, ils ont l'honneur qui immortalise les fidèles.

Le député retourna vers ceux qui l'avaient envoyé, et leur rapporta textuellement la réponse de don Martinn de Freytas.

Ils prirent patience.

Un an s'écoula encore. Au bout de cette année, un envoyé du roi don Alphonse se présenta devant la citadelle de la Horta ; il venait annoncer de la part du roi don Alphonse à don Martinn de Freytas, qu'il pouvait présentement lui remettre les clés de la citadelle, le roi don Sanche étant mort à Tolède.

— Envoyez-moi un sauf-conduit, répondit don Martinn de Freytas.

Quinze jours après, le messager revint avec le passe-port demandé.

Don Martinn laissa la garde du château à son vieil écuyer, qui était un autre lui-même, se revêtit de sa plus forte cuirasse, ceignit sa plus forte épée, prit en main sa meilleure lance, monta sur son cheval de bataille, et chemina tant par voies et par chemins qu'il arriva à Tolède. A peine arrivé, il alla trouver le bailli :

— Est-il vrai, lui dit-il, que le roi don Sanche soit mort?

— Oui, répondit celui-ci.

— Où est-il enterré? demanda don Martinn.

— Dans l'église des frères mineurs.

— Merci.

Don Martinn se rendit dans l'église des frères mineurs.

— Est-il vrai, dit-il au sacristain, que le roi don Sanche soit enterré dans cette église ?

— Oui, répondit celui-ci.

— Où est son tombeau? demanda don Martinn.

— Le voici.

— Levez la pierre.

Le sacristain leva la pierre : don Martinn reconnut le roi.

Il se mit à genoux, fit une prière pour le salut de son âme, puis se retirant, et tirant une clé de sa poche, il la lui remit dans la main.

— Monseigneur et cher sire, lui dit-il, voici la clé de ton château de la Horta que je t'ai fidèlement gardé pendant ta vie et que je te rends fidèlement après ta mort : j'ai tenu mon serment, dors en paix.

Puis il fit refermer la tombe et partit pour Lisbonne, où il se fit annoncer au roi Alphonse III.

Le roi Alphonse III, curieux de voir un homme aussi extraordinaire, le fit aussitôt entrer au milieu de son conseil, qu'il présidait en ce moment.

— Sire, lui dit don Martinn de Freytas, vous pouvez envoyer maintenant quatre femmes de la reine avec leurs quenouilles, et elles prendront le château de la Horta, que don Manrique de Carvajal n'a pas pu prendre avec quatre mille lances.

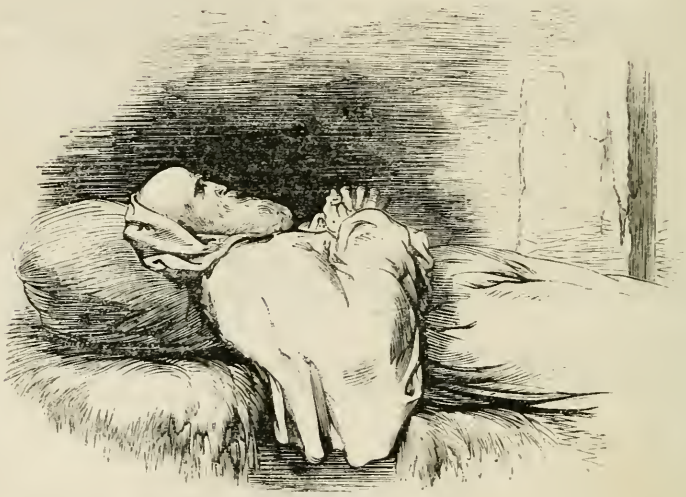
— Jure-moi fidélité comme tu l'as jurée à mon frère don Sanche, répondit le roi, et je t'en laisse non-seulement le gouvernement, mais je t'en donne la propriété, ainsi que celle de toutes les terres qui l'entourent.

— Merci, sire, répondit don Martinn de Freytas en secouant la tête et en poussant un soupir : je n'ai fait qu'un serment et il m'a coûté trop cher.

Six ans après, don Martinn de Freytas mourut moine et en odeur de sainteté dans le couvent des franciscains de Setuval.

ALEXANDRE DUMAS.

(*Le Siècle.*)



ARNOLD.

Ce n'est pas tant pour vous parler de l'homme que de l'époque que je prends la plume, époque grande, solennelle, où les rois de l'Europe se sentaient toujours mal assis sur leurs trônes, parce que Napoléon ne voulait pas les y laisser immobiles, parce que le monde paraissait trop mesquin à l'ambition de celui dont la voix retentissait terrible, menaçante, de Cadix à Moscou, alors qu'il feignait de se voir combattre dans ses rêves de grandeur.

Les hommes de fer qui jouèrent un rôle dans cette sanglante épopée, dont le berceau fut à Toulon et la tombe à Paris, avaient dix coudées comme les héros d'Homère. Chacun de leurs pas était un pas de géant,

chacune de leurs batailles une victoire, chacune de leurs victoires un empire conquis.

Quand la parole du maître avait dit : En avant! les soldats allaient, allaient comme si l'été n'avait point de feux, l'hiver point de frimas, comme si la terre ne pouvait jamais leur faire défaut.

Mais toute grande chose a son agonie, et l'aigle de Napoléon devait enfin ployer ses ailes fatiguées. Tous les soldats que l'Empereur avait faits généraux, tous les laboureurs qu'il avait créés princes, vinrent à jour indiqué autour de leur chef dans la capitale attristée, pour s'abriter sous le même manteau, ou plutôt pour s'ensevelir dans la même tombe.

Eux aussi, les soldats immortels de l'immortelle armée, suivirent le funèbre convoi; et on les vit insouciants de leur avenir, parce que leur présent était mort à toute espérance, reculer sans fuir, tomber sans se plaindre, et râler sans maudire.

Nous aurions bien mal compris la grande figure dont nous parlons avec tant d'admiration, si nous ne nous plaisions avec elle qu'au milieu des batailles, du fracas de l'artillerie et du choc des escadrons ; jeux sanglants, jeux terribles où cessaient de battre tant de poitrines, et d'où s'échappaient avec les dernières gouttes d'un sang généreux deux mots, deux seuls mots de recueillement, d'enthousiasme et de respect : Vive l'empereur!

Oui, sans doute, Napoléon était grand et sublime au sein d'une mêlée, alors qu'il s'agissait, non pas seulement de la conquête d'une ville ou d'une province, mais des destinées d'un empire, de la gloire ou de la honte d'une nation.

Qui ne sait les mémorables et solennelles paroles échappées de son cœur sur le champ de bataille d'Essling, au milieu des escadrons jonchant le sol d'Eylau, déchiré par la mitraille et les obus? Mais alors, comme toujours, dès que le bronze et le glaive avaient achevé leur œuvre de destruction, l'Empereur, à l'aide de ces mots d'affection sincère qu'il savait si bien trouver dans les délicatesses de son attachement, essuyait les larmes, ravivait les forces épuisées, jetait un baume consolant sur les plaies saignantes, faisait passer du cœur au cœur des plus désespérés, et étendait également sa main puissante sur les ennemis qu'il était venu combattre. « Respect au courage malheureux ! dit-il un jour à la tête de son état-major, en ôtant dévotement son chapeau et en voyant passer un convoi de Russes et d'Autrichiens blessés. » Le cortége défila lentement, et l'on vit plus d'un mourant soulever péniblement la tête pour regarder d'un œil à demi éteint le héros que déjà ils avaient appris à vénérer.

Toute cruauté inutile révoltait l'âme de l'Empereur ; tout ennemi sans armes demandant grâce devait être épargné, et rarement il consentait à user de représailles, alors même que des soldats français mutilés attestaient la férocité des ennemis ou l'ardeur de la mêlée.

La guerre est un grand fléau, disait-il encore à ce sujet : laissons-lui toutes ses horreurs sans lui en prêter de nouvelles. Le soldat qui tue sans y être forcé n'est plus un soldat, c'est un bourreau.

Écoutez maintenant, car ceci est encore une pieuse relique, une sainte agonie.

La douleur qui brise le corps respecte souvent l'âme, et l'âme du vieux Arnold avait conservé toute sa force, toute son énergie au moment même où elle était montée vers les cieux. C'est qu'Arnold avait vécu de la vie des braves, vie de dévouement et de sacrifices ; c'est qu'Arnold avait beau fouiller jusque dans les plus

vagues souvenirs de sa jeunesse, il n'y trouvait aucune tache, il n'y découvrait aucune souillure qui pût le forcer à courber le front devant son Dieu.

La fièvre morale qui ouvrit sa tombe ne lui ôta rien de la mâle énergie dont l'Éternel l'avait doté. Il s'éteignit comme s'éteint toute conscience pure, et son dernier râle fut un soupir de reconnaissance.

L'Empereur allait tomber ; l'aigle impériale, épuisée de ses courses lointaines, venait de s'abattre ; une dernière bataille avait eu lieu entre les débris de la plus héroïque armée du monde et l'Europe coalisée. Le Rhin venait d'être franchi ; et, tremblants encore au souvenir de leurs désastres, les ennemis étonnés avaient fait halte sur l'autre rive. Nos pauvres soldats mutilés, les uns sur des chariots, les autres appuyés sur des bras amis et dévoués, arrivaient comme des fantômes, et glissaient dans les rues silencieuses jusqu'au gîte de la patrie en deuil. Oh ! il y avait bien des larmes dans les cœurs, mais les yeux étaient secs, et l'on souriait encore à la vieille femme accoudée à la porte, l'oreille attentive au premier bruit, pour offrir un verre de vin généreux à celui qui venait de donner son sang à son pays.

Arnold n'avait plus qu'une jambe, car, à vrai dire, l'autre lui était à charge, puisqu'il ne pouvait guère plus la traîner, et qu'il se cramponnait violemment à son ami Georges, qui le portait pour ainsi dire depuis quatre ou cinq étapes et auquel il parlait ainsi :

— Vois-tu, mon fils, l'Empereur a du bon, du très-bon, du solide ; mais tout de même il ferait bien de nous écouter quelquefois. C'est un entêté qu'il faudra que je corrige tôt ou tard.

— En quoi donc, Arnold, t'a-t-il guignoné ?

— C'est vrai, ça, il a une caboche ; pas moyen de lui faire entendre raison. Tiens, camarade, je suppose que je sois parti du pays avec une jambe de moins, eh bien ! ça ne vaudrait-il pas mieux que comme j'ai fait ?

— C'est que toi, vois-tu, lui répondait Georges, tu n'as d'esprit qu'au bout des doigts, et que quand tu as démonétisé un Prussien, tu crois avoir écrit un poème *épite*.

— C'est conclu, continua Arnold. Je dis donc que si j'étais parti pour l'armée avec une jambe de bois, le biscaïen qui m'a entamé celle de chair ne me ferait pas dire en ce moment mille millions de lames de sabre ! que ce brutal de canon m'arrache malgré moi.

— Par ainsi donc, camarade, tu ne voudrais que des jambes de bois dans la garde impériale ?

— C'est conclu aussi. D'abord nous ne fuyons jamais ; nous n'avons donc pas besoin d'aller si vite. Secundo, si un boulet nous enlevait une des branches du compas, enfoncé le boulet, on irait en chercher une autre sur les chariots du bagage ous qu'il y en aurait en réserve.

— Mal entendu, Arnold, car, à ton compte, on ferait bien d'avoir aussi des poitrines et des têtes de bois.

— Georges, tu bêtifies ; nous n'avons qu'une tête et nous possédons deux jambes, ainsi donc ton arithmétique ne vaut pas le sou. Au surplus, j'en causerai deux mots au petit caporal pour une nouvelle campagne.

— Mais, calcule ; s'il en était ainsi, nous gagnerions encore quelque chose à venir nous tarabuster avec un bras de bois.

— Sans doute... non... si... Ah! non, puisqu'il faut deux mains pour déchirer la cartouche, charger et tirer; tandis qu'une jambe ne déchire rien. C'est une réforme à opérer; le petit caporal ne pense pas à tout, mais je m'en bats l'œil. Vive le petit caporal!

Ainsi faisaient les intrépides soldats de cette armée de héros, au moment même où sur leurs pas ils entendaient le retentissement du canon qui les refoulait jusque chez eux. Le premier des deux braves que nous venons de nommer rentra péniblement dans la capitale en deuil, et le second se prépara à un voyage pour une des villes de la Méditerranée. A cette mémorable époque, la paix seule séparait les braves; la guerre et les dangers de la patrie les ralliaient. Grâce à une protection, facile à obtenir alors, Arnold fut reçu à l'Hôtel-Dieu.

Hélas! je ne vous ai presque rien dit de ce vieux soldat que l'Empereur connaissait par son nom et par celui des batailles où il s'était trouvé avec lui. Écoutez encore : Arnold était à Dresde; quand le fourrier de sa compagnie lui remit une lettre de sa vieille mère, portant pour inscription ces mots si simples et si énergiques à la fois : *A mon fils Arnold, grenadier de la garde, on saura où.*

Arnold seul, loin de sa compagnie, loin de tous regards importuns, se blottit contre un arbre, baisa plusieurs fois la lettre de sa bonne vieille mère, l'appuya contre son cœur, appela sur celle qui l'avait écrite les bénédictions du ciel, et il lut.

Quelques instants après, on le vit rentrer à son poste, le front triste, les yeux caves et ternes, les joues creuses, les poings convulsivement fermés, le cœur battant fort et vite : et c'est à peine s'il serrait la main à ceux que la veille encore il appelait ses camarades bien-aimés. Personne n'osait interroger Arnold; on devinait qu'il était frappé au cœur, et l'on ne voulait pas lui arracher un secret qu'il cachait à tout le monde. Seulement deux braves plus intimes lui prenaient amicalement le bras, et après avoir fait quelques pas avec lui ils lui disaient d'une voix étouffée : — Ce n'est pas bien, Arnold, de vouloir souffrir seul; à deux ou trois on porte plus aisément un bagage; ça n'est pas bien, Arnold, tu ne mérites pas que nous t'aimions tant, et nous avons bien envie de savoir si tu as encore du sang rouge dans les veines. Arnold alors les regardait de sa foudroyante prunelle, leur broyait le poignet, les quittait brusquement, et allait rêver et pleurer à l'écart.

Quand une action militaire avait lieu, Arnold ne se battait ni mieux ni plus mal qu'il ne l'avait fait jusqu'alors; seulement on remarquait qu'il chargeait son arme avec insouciance, qu'il la déchargeait de même, et que s'il s'agissait de faire une trouée difficile, il s'y jetait avec un dégoût, avec un mépris de la vie qui alarmait souvent ses amis.

— Dis-moi, Georges, fit-il un jour à l'un des camarades dont je vous ai déjà parlé; c'est un bien grand crime de déserter, n'est-ce pas?

— C'est une honte, Arnold, c'est une bassesse, c'est une infamie, répondit celui-ci tout rouge de colère.

— Est-ce qu'il n'y a que les lâches qui désertent?

— Rien qu'eux.

— Mais quand on déserte après la bataille?

— Eh bien! est-ce qu'après une bataille il n'y en a pas une autre, et puis encore une autre? Avec le petit caporal chaque bataille c'est comme une victoire, ça se déroule comme un chapelet; quand il n'y en a plus il y en a toujours.

— Tu dis vrai, ami, et ça me fend le cœur que cela soit si vrai.

— Ça doit te réjouir, au contraire, puisqu'on distingue comme ça les braves des poltrons.

— C'est égal, il doit y avoir des exceptions. Quand un homme a fait ses preuves, quand il a des estafilades plein le corps, quand on ne l'a pas vu bouder en face du brutal, quand surtout il n'a jamais reculé d'une semelle dans ses duels avec la mitraille, je crois qu'il peut essayer la chose sans craindre de se dégrader.

— Et moi, je te dis qu'il ne le peut pas, à moins qu'il ne déserte vers l'ennemi pour le sabrer, le démonétiser et lui faire descendre la garde.

— Ce n'est pas ça que je veux dire.

— Je ne connais, moi, que ce mode de désertion qui ne déshonore pas, et je te répète ce que tu sais mieux que qui que ce soit au monde, toi, Arnold, notre chef de file dans toutes les mêlées, toi, à qui l'Empereur a l'habitude de serrer la main chaque fois qu'il nous passe en revue; tout autre déserteur est un lâche.

— Je veux déserter, moi, et pourtant je ne suis pas un lâche. — Tu ne veux pas déserter. — Si! — Et moi, je te dis que tu mens. — Georges, je ne mens pas; je déserterai demain. — Et moi, je te brûlerai la cervelle ce soir.

Les amis se séparèrent.

Avant la nuit, l'Empereur fit demander Arnold à sa tente.

— Arnold, tu es sergent; demain il y aura une affaire; tu peux gagner les galons de sergent-major. Tu les auras, n'est-ce pas? tu les mériteras?

— Sire, je n'ai pas le cœur à la chose.

— Je le sais, drôle, je sais que tu veux déserter; toi si brave, si énergique.

— Je voudrais bien savoir qui vous a dit ça, sire?

— C'est moi qui l'ai dit, s'écria Georges en sortant de derrière une tapisserie, c'est moi; et si l'Empereur, qui n'aime pas trop qu'on s'aligne autre part qu'avec l'ennemi, veut nous permettre de nous mesurer, je te jure bien que tu ne déserteras pas, car je te tuerai.

— Mieux vaudrait être mort, dit Arnold, après avoir pressé ses lèvres violacées l'une contre l'autre.

— Voyons, Arnold, qui t'a changé ainsi?

— Sire, je ne veux le dire à personne; pas même à vous.

— Tu es un ingrat.

— Un ingrat! Et c'est vous, sire, qui osez dire à haute voix que je suis un ingrat! Oh! si un boulet pouvait venir en ce moment me couper en deux!... Ingrat! moi! Et c'est mon Empereur qui me jette ce mot à la face! Tenez, sire, cette estafilade au front, est-ce de l'ingratitude? ce trou de biscaïen sur la poitrine, est-ce de l'ingratitude? J'ai encore par-ci par-là d'autres égratignures à votre service, et dont je ne veux pas parler; mais vous pouvez regarder à mon dos, il n'y a rien là-dessus, point d'entaille, point de couture, car les Prussiens, les Autrichiens et les Mameluks ne m'ont jamais vu que par devant... Et l'on m'appelle ingrat! Mille millions de cartouches, si c'était un camarade!

— Tais-toi, drôle, dit l'Empereur; je sais ce que tu veux et je crois que nous sommes quittes. Tu es dans ma garde, c'est moi qui t'y ai placé; tu as les galons de sergent, c'est moi qui te les ai donnés; ce ruban rouge qui te va si bien, n'était-il pas à ma boutonnière? Et puis, ne te souviens-tu pas que je t'ai souvent appelé mon camarade, mon vieil ami?

Le soldat était à genoux et répandait des larmes.

— Eh bien! sire, eh bien! dit-il en se relevant et d'une voix terrible, on a déshonoré ma sœur, ma bonne et douce Agathe, un lâche l'a séduite et je n'étais pas là, et elle se lamente, et ma vieille mère pleure, et elle mourra, et elles mourront toutes deux de honte et de désespoir!

Arnold était tombé sans connaissance.

L'Empereur se leva et sortit en le recommandant à Georges et à ses amis.

Un mois après cette scène étrange, et tandis que les camarades d'Arnold veillaient sur ses pas et sur ses démarches, Napoléon envoya demander son grenadier.

— As-tu toujours envie de déserter, lui dit-il d'une voix amie?

— Ça me passe un peu; mais ça va me ressaisir.

— Tiens, prends cette lettre et lis :

Arnold lut d'une voix posée les lignes suivantes : « Merci, mon Empereur, « merci; vous avez fait écrire à notre vieille mère que vous aviez besoin d'Arnold « et qu'il ne pouvait aller la consoler et venger sa sœur lâchement séduite à Mont- « pellier, merci. Mais moi j'étais à Perpignan, plus près de notre vieille mère « qu'Arnold : vous le saviez, vous qui savez tout, vous m'avez fait donner un « congé de semestre, j'en ai bien employé les premiers jours, sire; Arnold peut « maintenant rester auprès de Votre Majesté, et s'il ne se fait pas tuer pour vous, « c'est un lâche. Le séducteur ne séduira plus personne; il a eu le cœur de se bat- « tre; en deux temps ça a été fait. Oh! sire, je vous bénis et je vous vénère! »

— Eh bien! Arnold?

— Oh! vous êtes le plus généreux des hommes, s'écria Arnold les yeux mouillés de larmes et en se jetant à genoux... Mais ma pauvre sœur!

— Nous en reparlerons plus tard.

Arnold avait, petit à petit, repris sa gaieté d'autrefois. Il cheminait, comme je vous l'ai dit, appuyé sur le bras de Georges, et en attendant une amputation qui paraissait inévitable, il s'était fait donner une place à l'Hôtel-Dieu.

L'Empereur aussi venait de rentrer à Paris, brisé par la douleur la plus poignante qui puisse atteindre une âme. Des trahisons, des trahisons, et toujours des trahisons! Pour achever son infortune, ses amis les plus dévoués, ceux au moins en qui jadis il avait eu le plus de confiance, tramaient sourdement sa ruine, et il vit bien qu'il fallait enfin céder au torrent. Mais lui, du moins, il ne voulait pas que ceux qui lui étaient restés fidèles aux jours de deuil de la patrie l'accusassent de tiédeur ou d'ingratitude. Il s'entourait, dans son palais attristé, de ces âmes ardentes et passionnées sur qui le malheur a tant de droit, et chaque jour, suivi de plusieurs de ses intrépides compagnons d'armes, il allait dans de pieux pèlerinages visiter les casernes, les hôpitaux et revoir ses soldats, qui lui avaient donné leur sang le plus pur. Partout sa présence était regardée comme un bienfait du ciel; partout on le voyait arriver comme le présage d'un bonheur à venir; les plus braves retroussaient leurs vieilles moustaches, les plus découragés se rallumaient au flambeau qui venait leur prêter sa vive et prompte lumière, des cris d'amour et de dévouement s'échappaient de toutes les âmes, et l'on ne parlait en tous lieux que du petit chapeau et de la redingote grise.

C'est que Napoléon était alors une de ces ruines solennelles devant lesquelles on ne s'arrête que le front découvert; c'est qu'il laissait tomber de sa bouche généreuse de ces paroles de reconnaissance qui attachent si bien les cœurs; c'est que,

comme le soleil à son déclin, les rayons qui s'échappaient de ses yeux rappelaient encore la vie puissante qui s'en allait.

Un jour que, dans une visite à l'Hôtel-Dieu avec son fidèle maréchal Duroc, il allait passer d'une salle dans une autre, une voix se fit entendre :

— Et à moi l'on ne me dit rien, mille bombes !

L'Empereur s'arrêta comme pour interroger sa mémoire ; puis, en quelques pas rapides, il alla droit au lit du malade.

— Qui es-tu ?

— Je n'aime pas qu'un vieux camarade me fasse de ces questions-là.

— C'est que j'ai vu tant de monde dans mes courses... Où t'ai-je rencontré ?

— A deux pas d'ici, aux Pyramides ; à deux pas d'ici, à Moscou, et puis encore à Berlin.... Y êtes-vous maintenant, sire ?

— J'en suis honteux, mon brave, mais je ne trouve pas encore.

— Vous m'avez vu à Dresde, à Vienne, à Friedland, à Ratisbonne où une petite balle vint vous caresser le talon ; j'étais presque à votre côté, sire, et vous fîtes entendre un juron qu'on aurait dit qu'il sortait de ma poitrine. Y êtes-vous ?

— Pas encore.

— Dam, les douleurs et les fatigues détériorent un Adonis ; mais, sire, si vous ne me reconnaissez pas, tant pis pour vous.

— Attends, oui, j'y suis, oh ! pardonne-moi, mon ami ; c'est donc toi, mon brave Arnold ! Tu es un peu changé, mon camarade.

— Oui, de la figure, mais le cœur est le même, ça ne change pas comme le physique ; à propos de vous, sire, le cœur est inamovible.

— D'où souffres-tu ?

— Ils m'ont séparé hier de ma jambe droite, ils l'ont sciée comme un morceau de bois ; eh bien ! c'est toujours elle qui me fait le plus de mal. Ah ! sire, je ne verrai plus ni ma bonne vieille mère, ni ma pauvre sœur, ajouta Arnold en baissant la voix ; j'aurais pourtant été bien heureux de leur dire un adieu de fils, un adieu de frère ; vous comprenez pourquoi je vous rappelle ces choses-là, qui étouffent, qui brûlent.

— Oui, oui, je me le rappelle, Arnold ; mais dans ce monde il faut savoir souffrir.

Un soupir s'échappa du lit voisin.

— Ah ! sire, poursuivit Arnold, encore une agonie de brave, et une digne et sainte femme qui dit sur un vieux soldat les paroles des morts. Tenez, sire, c'est mon ami Grégoire ; il meurt sans avoir la croix d'honneur, et le vieux soldat soupirait en la voyant tous les matins là, sur ma capote. Je vous signale une bonne action à faire, ça sera fait.

L'Empereur se retourna ; il vit une sœur à genoux récitant de pieuses oraisons, et un bras défaillant qui sortait du lit et s'avançait vers lui.

— Oui, tu as raison... Grégoire, dit Napoléon, je te devais un ruban pour prix de tes douleurs et de ton courage ; voici le mien, et vis encore pour moi.

Grégoire saisit en tremblant la précieuse relique, lui sourit avec amour, l'approcha de ses lèvres, une larme coula de ses yeux... une âme venait de monter heureuse au ciel...

— Voyez-vous, dit Arnold, il est mort en vous bénissant ; c'est sa dernière étape, le bon Dieu l'aura reçu en ami en lui donnant son billet de logement.

— Et toi, avant que je te quitte, dis, Arnold, as-tu besoin de quelque chose ?

— Allons donc ! est-ce que nous manquons de rien avec ces coupeurs de jambes que vous avez mis ici, et ces petits anges du ciel qui nous soignent ? Tenez, sire, celle qui est là agenouillée, ce n'est pas une femme, c'est une sainte. Chacune de ses paroles est une consolation, chacun de ses regards est une joie. L'autre jour il y a eu débâcle dans cette maison, eh bien ! la pauvre fille allait d'un lit à l'autre, priait, pleurait, et jetait de l'espérance sur ceux que le docteur avait abandonnés.

— Tais-toi, tais-toi.

— Oh ! ma foi, la kyrielle de syllabes est longue quand on parle de ces créatures divines ; ça a des regards qui vous ouvrent le ciel, des doigts bénis qui touchent vos plaies sans faire souffrir, des soupirs qui vous arrachent des larmes de tendresse. Tenez encore : celle qui prie comme si vous n'étiez pas là, vous le dieu de la terre et qui n'êtes rien auprès de celui qui règne là-haut, quand elle me panse, quand elle cherche à apaiser mes souffrances, mes souffrances s'en vont, et je ne me souviens plus alors ni du docteur, ni de ses bistouris ni de sa scie, et je crois avoir retrouvé ma défunte jambe. Ah ! je m'aperçois bien que le docteur vous touche le bras pour me retirer la parole, mais je vois que vous m'écoutez, je vous retiens plus longtemps auprès de moi ; et puis encore j'ai tant de bonheur à parler de cette sainte fille.

— Assez, assez ; tais-toi, Arnold, voici le docteur qui t'impose silence, il faut obéir au docteur.

— Laissez donc ; qu'il fasse son métier de couper les jambes, et qu'il nous laisse vous aimer et vous le dire.

— Je te promets une autre visite, Arnold.

— Je vous crois, sire, et je vous attends ; mais dépêchez-vous, car je sens que je m'en vais ; je n'ai retrouvé de forces qu'en vous parlant.

L'Empereur sortait de l'Hôtel-Dieu, quand une jeune femme se précipitant au-devant de lui tomba anéantie à ses genoux.

— Qui êtes-vous, ma sœur ? Relevez-vous, dit l'Empereur avec bonté.

— Pitié ! pitié ! sire, c'est la coupable Agathe.

— Que voulez-vous, jeune fille ?

— Sire, je suis... la sœur d'Arnold. J'ai su qu'il était souffrant à Paris, j'y suis venue, hélas ! seule, à pied, mendiant sur la route ; il fallait expier ma faute. Il y avait longtemps qu'il ne m'avait vue ; le désespoir et la honte m'ont tant changée, qu'il ne m'a pas reconnue... et c'est moi qui priais tout à l'heure au pied de son lit. Sire ! pitié, obtenez-moi le pardon de mon frère ! obtenez-le-moi, ou je meurs ! Sire, Arnold n'a que quelques heures à vivre, le docteur l'a dit ; ces mots si cruels m'ont brisé l'âme, et moi, pauvre jeune fille, je ne veux pas qu'il meure sans m'avoir pardonné... Sire, pitié, j'ai tant souffert ! j'ai tant prié !...

— Relevez-vous, dit avec attendrissement l'Empereur, venez avec moi, je vais parler à votre frère.

— Encore ton Empereur, mon brave.

— Vous avez bien fait, sire, je sens que je m'en vais avec les autres.

— Chasse donc cette vilaine pensée, mon grognard, on vit très-bien avec une jambe de moins et une pension de plus ; mais si je suis revenu c'est pour te demander un service.

— Parlez, sire, je suis capable de retrouver ma jambe absente pour vous obéir.

— Il est question de ta sœur, de ta pauvre sœur Agathe, à qui ta mère a déjà pardonné ; seras-tu moins généreux que ta mère, Arnold ?

— Ah ! sire, que me demandez-vous ? vous rouvrez une plaie à demi cicatrisée qui m'a fait tant de mal !

— Arnold, n'as-tu jamais manqué à ta consigne ?

— Jamais, sire... mais elle, une sœur si aimée !

— Dis-moi que tu l'aimes encore.

— Si je l'aime, bon Dieu !

— Dis-moi que tu lui pardonnes, j'attends cette parole solennelle.

— Oh ! que le ciel lui pardonne comme moi !

— Mon frère ! mon Arnold ! s'écria sœur Agathe en se jetant dans ses bras ; mon frère ! que les portes des cieux s'ouvrent pour toi !

— Ma sœur ! toi si généreuse ! si compatissante ! toi que tout le monde ici bénit et vénère... O mon Dieu, merci, merci !... et ma mère ?

— Elle nous attend, Arnold.

— Elle viendra me rejoindre là-haut... je meurs... adieu ma sœur... je te pardonne, je t'aime, je te bénis... vive l'Empereur !...

Et Dieu reçut l'âme d'un second brave.

JACQUES ARAGO.

(*La Patrie.*)

LE

FILS DU FISCAL.

Vous me demandez, madame, non pas un conte, non pas une chronique, mais une simple anecdote qui vous peigne d'après nature et en peu de mots le caractère espagnol. Vous êtes lasse de l'Espagne d'opéra-comique ; vous exigez que j'élague de mon récit les guitares, les basquines et les balcons moresques; vous refusez d'entrevoir le moindre menton barbu de duègne ; vous renvoyez les Abencerrages à M. de Florian, et vous me défendez de vous parler même du saint-office. Je vais donc vous dire simplement une histoire vraie, sans accompagnement de guitares, et dont le dénoûment s'est passé sous mes yeux.

Il y a une vingtaine d'années, — qu'un dimanche matin, — une jeune femme, enveloppée dans sa mantille, entre dans l'église de Notre-Dame d'Atocha ou du Buisson, à Madrid, tenant par la main un petit enfant d'une rare beauté. A la vue de cet ange, un doux sourire illumine le visage de toutes les dévotes espagnoles agenouillées sur les fines nattes de jonc. Les vieilles sourient de souvenir, les jeunes

senoritas par pressentiment. Impossible, en effet, de voir un plus joli enfant : cheveux blonds dorés, touffus, s'entre-croisant et faisant ombre sur sa peau rose ; — franges de longs cils ; — sous sa paupière baissée on devinait son regard ; — relevée, on voyait la cornée limpide de ses grands yeux noirs s'iriser de reflets et se moirer de couleurs chatoyantes ; — ses joues rosées étaient faites de cette chair laiteuse, pleine de fossettes qui appellent le baiser. Il était à cet âge où, avec son regard vague et naïvement hardi, l'enfant tient encore de l'ange, si bien qu'on se prend involontairement à lui chercher des ailes, comme celles des cupidons joufflus ou des chérubins qui jouent de la trompette dans le ciel bleu des vieux tableaux. La mère, dona Rosario de Solis, venait remercier la Vierge d'avoir sauvé cette chère petite âme.

Le visage de cette pauvre femme était pâle ; elle avait veillé tant de nuits près du berceau de l'enfant malade !

Dois-je vous dire quelle noble créature était cette dona Rosario ? — Vous allez la juger. Pour sauver son père mourant des poursuites d'un créancier féroce, elle avait épousé le créancier lui-même, don Andrès de Solis, le fiscal. — Rosario était belle d'une de ces beautés que la sculpture serait impuissante à rendre, que le pinceau du plus tendre des peintres, de Raphaël d'Urbin, eût seul pu retracer. Sa beauté, c'était le sourire de ses yeux, la sérénité de son front, la souplesse de son col de cygne. Son âme rayonnait sur ses traits et leur prêtait, par une sorte de transfiguration, son angélique beauté.

Cependant dona Rosario, à peine entrée, s'agenouille devant la Vierge miraculeuse, étincelante de pierreries, qui berce dans ses bras un petit Jésus. L'enfant regarde de tous ses yeux un soleil qui faisait auréole sur la tête de la madone, et dont les rayons jetaient un éclat admirable. La Vierge laissait pendre à sa ceinture un grand chapelet de diamants ; plus de cent cierges éclairaient l'autel.

Le curieux petit Cristoval va ensuite examiner les parterres remplis de gazon émaillé de fleurs, avec leurs fontaines, dont l'eau retombe à grand bruit, là dans des bassins d'argent, ici dans des bassins de marbre et de porphyre.

Autour de ces fontaines, il voit une ceinture de gros orangers à hauteur d'homme, et sur lesquels voltigent et gazouillent des oiseaux.

Le parfum des jasmins efface l'odeur de l'encens.

L'enfant croit voir le paradis en contemplant ces merveilles, ainsi que l'autel, le balustre et les lampes en argent massif.

Tout à coup, son regard tombe sur les marches de la grille de la chapelle, et il aperçoit une horrible pauvresse, accroupie dans ses haillons sur ces marches, — et tendant vers lui, de sa main noire, ridée, décharnée, une sébile. D'abord il a peur et recule, comme fasciné par cette hideuse apparition.

Mais, derrière la pauvresse, il voit sourire d'un air suppliant une petite tête brune et mutine ; yeux noirs pleins de feu, dents blanches, cheveux ardents et presque crépus, le tout encadré dans les lambeaux usés d'une toile grossière. Il croit voir remuer les lèvres de ce visage. Il s'approche involontairement, rassuré, curieux, et il entend ces mots dits par la vieille et plaintivement répétés par la petite aux cheveux crépus : — J'ai faim !

Il court alors vers dona Rosario, — et, à son tour, tendant la main, il s'écrie : — Une pauvresse, mère !

La pieuse femme le regarde en souriant et lui met une piastre dans sa petite main.

— Va, mon enfant, dit-elle, cette aumône sera douce à Dieu.

Le petit Cristoval saute de joie et s'élance vers la mendiante.

Le doux hymne des orgues s'élève dans le silence, et peu à peu remplit les arceaux de ses vibrations de plus en plus puissantes et bientôt formidables. Le chant des prêtres éclate à son tour, et toutes les âmes s'élèvent vers Dieu avec cette harmonie sacrée et se détachent de la terre.

Cependant, tout à coup, au milieu de sa ferveur, il semble à dona Rosario que la Vierge vient de serrer contre son cœur le nino divin, avec le geste frémissant de la peur. Éblouie, émue, effarée d'un sinistre pressentiment, elle sent comme un vide autour d'elle : à ses yeux fascinés il semble que l'église devient déserte, que cette foule agenouillée n'est qu'une foule illusoire, que ces voix qui prient se sont éteintes, que le silence se fait autour ; d'où vient cette étrange hallucination ? — son enfant n'est plus là.

N'y a-t-il pas chez tous ceux qui aiment, et surtout chez les femmes, pour qui l'action extérieure est si nulle, une force de concentration rêveuse qui leur permet d'envelopper les êtres aimés d'une sorte d'aimant moral, propre à les avertir des dangers inconnus et des piéges invisibles ? — C'est comme une sorte de seconde vue, qu'on est convenu d'appeler vulgairement pressentiment.

Dona Rosario se retourne vivement. D'un coup d'œil elle a sondé tous les recoins de la chapelle. Rien. D'un bond elle est au seuil de la chapelle et regarde. Son enfant n'est plus dans l'église. Elle s'appuie à la grille, car son cœur défaille, et elle sent ses genoux plier. Mais elle sourit et se rassure. Cristoval perdu ! c'est impossible. Folie de mère ! L'enfant est espiègle ; il se joue de la terreur maternelle, comme lorsqu'il se cache au logis dans les plis de ses mantilles. Elle va bien le gronder tout à l'heure ! Cependant sa voix est étranglée en demandant à une femme agenouillée devant elle :

— Avez-vous vu mon enfant ?

— Le petit aux boutons d'argent, senora ? répond la dame, Oh ! le joli enfant, et que vous êtes heureuse d'être sa mère !

— Bien heureuse, dit Rosario les yeux égarés ; et elle reprend avec impatience : L'avez-vous vu ? où est-il ? est-il sorti de la chapelle ? dites, dites donc !

— Je ne sais, chère dame ; mais ne parlez pas si haut. — La messe n'est pas finie, dit aigrement une autre. — On nous regarde, ajoute la première.

Mais dona Rosario ne les écoute pas. Elle court à une manola qui la regarde avec émotion, et, la secouant par le bras, d'un ton bref elle lui dit : — Et vous ?

Celle-ci va lui répondre. Mais la clochette de l'enfant de chœur résonne : tous les visages se baissent vers la terre. En vain, la pauvre Rosario reste debout, frémissante, pleine d'angoisses, nul ne lui répond. Enfin les gens prosternés se relèvent, et la manola compatissante dit à Rosario :

— Je l'ai vu rôder autour de la chaire de Saint-Sébastien avec de grands yeux étonnés.

— Eh bien ! dit la mère, la fièvre dans le regard. — Je crois qu'il se sera caché dans la chaire, pour vous effrayer.

Rosario s'élance vers la chaire.

Cette chaire de Saint-Sébastien est de velours cramoisi en broderie d'or, couverte de chagrin et garnie de clous d'or ; le tour est orné de grandes glaces, et du milieu de son impériale s'élève un petit clocher rempli de clochettes d'or.

Mais là, non plus, la mère ne voit pas son enfant; alors elle frissonne sous sa mantille, que froissent ses doigts crispés ; elle croit sentir sa raison vaciller dans son cerveau ; mais elle se roidit contre son désespoir, elle comprend qu'il lui faut du calme, de la présence d'esprit. Elle redevient calme. Quel calme!

— Folle! misérable! murmure-t-elle. J'ai oublié mon enfant. Je n'ai pas veillé sur lui. Je suis une mauvaise mère. Mais on me le rendra.

On s'agite, on fait tumulte dans la chapelle; des regards irrités se tournent vers elle : elle sort de l'église.

Sur la place, elle voit danser, tournoyer, tourbillonner dans des cercles de carton doré une petite gitana aux cheveux crépus, dans lesquels brillent quelques jetons de cuivre moins ardents que ses grands yeux sauvages, — à moitié couverte de loques aux couleurs criardes, rouge et bleu, — cognant de ses doigts maigres un tambour de basque, — chantant, d'une voix enrouée et essoufflée, une chanson bizarre, lorsqu'elle cesse de tourner pour tendre sa sébile aux groupes qui s'arrondissent en cercle de spectateurs autour d'elle.

Un souvenir jaillit à la pensée de dona Rosario.

C'est bien là cette petite mendiante qui se cachait derrière la vieille. La mère ne les avait pas regardées, mais elle les avait vues lorsque le petit Cristoval était venu chercher la piastre.

Rosario fend le cercle de soldats, d'oisifs, d'aguadores, elle se jette comme une lionne sur la petite gitana, et lui crie au visage :

— Est-ce toi qui as volé mon enfant?

La gitana reste interdite, pâle, tremblante.

— Voleuse d'enfant! répète la mère. Où est mon petit Cristoval? Répondras-tu? Voyons donc! Et elle la secoue brusquement, violemment; mais la petite reste muette. On s'écrie, on se presse autour de l'enfant; le peuple s'émeut et menace de la lapider ou de la jeter à l'eau ; on crie : A la sorcière! les alguazils arrivent, la gitana tombe à genoux et demande grâce. La mère implacable répète toujours : — Rends-moi mon enfant! qu'as-tu fait de mon enfant? aie pitié de moi, ou je n'aurai pas pitié de toi!

Mais la gitana ne pouvait rien dire, sinon qu'elle a obéi à la vieille mendiante qui l'a renvoyée de l'église au moment où le petit Cristoval s'approchait, en lui ordonnant d'aller l'attendre sur la place. — On l'emmène en prison, pour lui en rouvrir le lendemain la porte et la rejeter sur le pavé. Le pavé est son gagne-pain.

Cependant Rosario reste consternée comme une statue de la douleur, sans voir cette foule qui l'environne, qui la plaint et la regarde. Alors quelqu'un de la foule s'approche : — Sénora, je vous plains ; mais rassurez-vous! — Me rassurer! — L'enfant se sera égaré. — Perdu! perdu! — Quelque âme charitable l'aura ramené au logis. — Quelle idée! et moi qui reste là. Folle! — Êtes-vous retournée chez-vous, sénora? — Non ; j'y cours!

Quoiqu'elle tremble à la pensée de perdre son dernier espoir, — de trouver son logis vide et muet, — elle part résolument. Mais, au même instant, quand elle se souhaite des ailes pour aller plus vite, une main de fer la retient.

— Prenez garde! lui dit-on.

Et aussitôt une foule de voix s'écrient : — A genoux! à genoux!

Une procession sort de l'église.

Dona Rosario essaie en vain de faire quelques pas ; les voix tonnantes de tous ceux qui la plaignaient tout à l'heure redisent menaçantes :

— A genoux ! à genoux !

La procession défile ; on porte le saint sacrement à un grand d'Espagne qui se meurt.

Et pour des Espagnols, en pareil cas, tout doit s'arrêter, vengeance, justice, colère et pitié.

Rosario reste immobile.

— A genoux donc devant Dieu ! si vous voulez que Dieu vous rende votre enfant, lui dit une femme du peuple, et la pauvre mère tombe agenouillée sur la terre ; le cœur mordu par l'angoisse, palpitante, comptant les minutes et les secondes, elle regarde défiler lentement la procession silencieuse.

Et dans ce silence elle écoute, comme si la voix du petit Cristoval allait résonner joyeusement à ses oreilles. Ceci, madame, est un trait caractéristique des mœurs espagnoles. Souvenez-vous que c'est en Espagne que l'étiquette défendait de toucher à la reine, même pour la sauver lorsque son cheval emporté allait la broyer sous ses sabots ferrés d'argent ; — que l'étiquette défendait à tout autre qu'à tel noble camérier d'éteindre le brasero dont la vapeur asphyxiait son roi esclave ; — qu'un courtisan brûlait son palais où il avait dû donner l'hospitalité à un traître par ordre de l'empereur Charles-Quint, — et qu'un jeune seigneur incendiait sa maison, afin de sauver sa dame dans ses bras.

Cependant le temps passe, terrible dans sa rapidité comme l'éclair et la foudre ; dona Rosario se relève et va droit devant elle comme une idiote.

Tantôt elle regarde le ciel, comme si elle cherchait une trace dans l'air ; tantôt ses yeux sont fixés à terre, comme si elle cherchait l'empreinte de deux petits pieds sur le sol.

Enfin elle arrive à son logis et le trouve vide. Là où cette douce voix retentissait, bruyante, joyeuse, étourdie, le silence morne. Au haut de l'escalier, elle rencontre son mari, don Andrès. Deux interrogations se croisent : — Où est Cristoval ?

A cette double question, pas de réponse. Le mari reste stupéfait de douleur. Ce *fiscal* était père ; il tenait à l'humanité par ce côté sacré. Les tigres aiment bien leurs petits.

La mère veut descendre l'escalier et courir, Dieu sait où, dans la rue, dans les champs, dans la montagne. Mais elle tombe sur les marches, épuisée, et sa tête se meurtrit aux ciselures de fer de la rampe. Elle se soulève un peu, la figure sanglante, et pousse don Andrès : — Mais allez donc ! mais courez donc ! mais cherchez-le donc !

Le mari, hébété, descend l'escalier, et la mère reste évanouie sur les marches.

L'enfant ne se retrouva pas.

A partir de ce jour, dona Rosario prit le deuil et ne sortit plus de chez elle que pour aller à Notre-Dame d'Atocha, dans la chapelle où elle croyait toujours voir son enfant, où elle l'avait vu pour la dernière fois, où elle l'avait perdu, où elle espérait le retrouver un jour.

Chez elle, quelle nuit sombre ! plus d'enfant derrière les buissons du jardin. On donne la volée aux oiseaux de la volière. On brise la barrière toute chargée de plantes grimpantes qui entoure la pièce d'eau ; nul enfant, bruit et joie de la maison, ne peut y tomber désormais ! ô cheveux blonds lissés avec amour, petites mains

jointes pour la prière, qu'êtes-vous devenus? — A cette heure, Cristoval tremble peut-être en haillons dans la poussière du chemin, sous le bâton du mendiant, sans pain dans son écuelle, la joue maigre et pâle, ses doux yeux ternis par les larmes. A cette pensée le cœur de dona Rosario se brisait.

Les semaines, les mois, les années se passèrent.

Le père s'était consolé. Don Andrès était un véritable homme de justice, sec, pédant, cruel et cupide ; l'habitude de voir le crime de près lui avait fait un cœur de bronze. Il était le digne représentant de cette morale facile qui consiste à jeter l'anathème sur le pauvre diable qui vole un pain pour nourrir ses enfants criant la faim, et à donner une poignée de main au riche banqueroutier qui va reprendre les affaires. Pour lui, le succès justifiait toujours les moyens. Dans son métier de fiscal, il eut beau jeu pour mettre ses principes en pratique. Il fit marché du sang, de la vie et de l'honneur de malheureux qui valaient souvent mieux que lui. Sangsue avide, il se servit de son pouvoir pour pressurer comme une éponge toutes ces misères qui relevaient de lui. Les voleurs éhontés, qui pouvaient gonfler de piastres les poches de sa robe de fiscal, trouvèrent en lui un avocat. Les prévenus politiques seuls ne purent jamais le corrompre ni par les prières de leurs femmes, ni par les pleurs de leurs mères, ni par les sanglots de leurs filles ; les piles de quadruples même virent échouer leur éloquence en pareil cas. Citons un trait sur cent.

Un soir, il était depuis deux mois fiscal à X..., en Biscaye, un homme embossé dans son manteau, comme disent les Espagnols, entre dans sa chambre à l'improviste. Le fiscal surpris, peut-être un peu effrayé, se lève : — Qui êtes-vous ? Qui vous a ouvert la porte de la maison ?

— Ton vieux Perez, qui m'a reconnu, répond l'inconnu. Auras-tu moins de mémoire que lui ?

Il ouvre son manteau, se jette dans les bras du fiscal, le serre sur sa poitrine.

Don Andrès se dégage, le regarde fixement, et recule blême comme un mort.

— Diego Figueroa !

— Eh bien ! oui, Diego, le frère de ta Rosario. Mais ne perdons pas de temps en surprise et en exclamations. Tu dois avoir une cachette ici.

Troublé, ému, bouleversé, don Andrès fait cependant un signe de dénégation.

— Je suis poursuivi, continue Diego. Il faut que tu me caches ; je suis de ceux qui ont crié vive la constitution, et les partisans del Rey Netto ne plaisantent pas, tu sais. Il s'agit de me fusiller si l'on me trouve ; ce n'est pas que je craigne la mort, mais je suis jeune, j'ai encore ma mère, et si je puis gagner les Pyrénées...

— Je n'ai pas de cachette, murmure d'une voix étranglée don Andrès.

— Et cela t'effraie déjà pour moi, bon frère ! Mais sommes-nous fous de trembler ? qui diable s'avisera de chercher un ami de la constitution chez le fiscal de la province ?

Et Diego se met à rire avec cette bonne humeur et cette charmante insouciance qui n'appartiennent qu'à la jeunesse.

Jugez, madame, des transes de don Andrès. Il donne son beau-frère à tous les diables. Il craint qu'on ne l'ait reconnu ou vu entrer, qu'on n'entende sa voix. La sueur perle à ses cheveux hérissés.

Cependant, que faire ? Don Andrès balbutie et se trouble, si bien que Diégo s'aperçoit de son embarras, rougit et dit sèchement : — Ne croyez pas, Andrès, que je veuille compromettre le mari de ma sœur. Si vous ne pouvez me recevoir,

je pars ! — Et le généreux jeune homme, quoique sachant bien que la mort l'attend au seuil de la maison du fiscal, reprend son manteau, qu'il avait jeté sur une chaise, et se dirige vers la porte sans que don Andrès l'arrête par un seul mot.

En ce moment, dona Rosario, avertie par Perez, se précipite dans la chambre, prend Diego par le bras et le conduit dans une de ces caches pratiquées dans l'épaisseur des murs, et qui datent, en Espagne, de la domination des Maures. Tout cela est fait avec la promptitude de l'éclair, et sans qu'une parole soit prononcée de part et d'autre.

Presque aussitôt des coups de crosse de fusil font gémir la porte de la maison. — Ouvrez, crie à Perez le digne fiscal, qui a retrouvé sa voix et son énergie, quoique son visage portât encore l'empreinte d'une effrayante pâleur. Lui-même descend au-devant des nouveaux venus. C'est un officier du régiment de Zamora, suivi de quelques soldats. L'officier salue don Andrès, et lui dit d'une voix brève :

— Senor fiscal, on a vu entrer ici un homme enveloppé d'un manteau, il y a quelques minutes.

— C'est vrai, répond Andrès.

— Et cet homme a été reconnu pour don Diego Figueroa, votre beau-frère.

— C'est parfaitement juste.

— Vous avouez, c'est bien. Ainsi, vous l'avez accueilli, vous lui avez donné l'hospitalité ?

— Je l'avoue.

— Vous l'avez caché ou vous lui avez donné les moyens de fuir ?

— N'allons pas si vite, senor, répond don Andrès en relevant fièrement la tête. Auriez-vous, par hasard, quelque cousin envieux de ma place ?

— Que voulez-vous dire ? demande l'officier surpris.

— Je veux dire que je connais mon devoir, senor, et que je n'y faillirai pas. Oui, le coupable Diego est venu chercher asile dans ma maison, mais il n'y a trouvé qu'un cachot. Oui, don Diego est, non pas caché, mais emprisonné ici : loin de l'aider à fuir, je ne l'ai accueilli chez moi que pour le livrer à la justice.

L'officier recule épouvanté : il n'ose en croire ses oreilles ; il ne peut penser que cette infâme trahison soit une vérité ; sans doute, don Andrès se joue de lui et se calomnie.

Mais don Andrès le conduit lui-même à la cache où Rosario avait entraîné son frère. On l'y trouve sous un amoncellement de robes et de mantilles de la pauvre femme, derrière la ruelle de son lit, tandis qu'elle feignait de dormir, la malheureuse. Je ne vous décrirai pas cette scène : il est des choses que le cœur comprend et que le récit glace. Diego ne regarda pas don Andrès. Il releva et embrassa Rosario, qui se traînait à ses pieds et embrassait ses genoux avec des larmes et des cris convulsifs en lui demandant pardon, et il lui dit seulement ces mots : — Pauvre sœur !

Don Diego fut fusillé le lendemain. Il fixa hardiment ses yeux sur les canons de fusils braqués devant lui et commanda le feu. Il ne fut que blessé à la première décharge, blessé aux deux bras et au col. Il se releva, mit la main sur son cœur et commanda la seconde décharge, en disant avec une sorte de joie naïve : — Il ne bat pas plus vite. Cette fois, il ne se releva pas.

Plusieurs de ses compagnons, amis de la constitution, traqués, désespérés, sans

ressources, se réfugièrent dans les montagnes de Sant-Adrian, qui sont entre Saint-Sébastien et Galareta, bourg de la province d'Alava, en Biscaye. Là, ils menèrent bientôt la vie de guerilleros et de bandits.

On les poursuivit avec beaucoup de rigueur. Mais les paysans, qui avaient pitié de leur détresse, les protégeaient, et ils ne tardèrent pas à se rendre redoutables sous le nom de *Trabucaïres*. On leur donnait ce nom, parce qu'ils n'avaient pour armes que de vieux mousquets appelés en Espagnol *trabucos*. Avec ces trabucos ils mettaient à contribution les riches voyageurs, et, grâce à ces aumônes forcées, ils parvenaient à vivre et à renouveler leurs haillons. Mais quand l'hiver eut rendu les communications plus rares, leur situation devint très-précaire. Sur ces entrefaites, don Andrès de Solis fut mandé en Castille par un vieil oncle avare dont il devait hériter, et qui était atteint d'une maladie mortelle. Malgré le fâcheux état des routes, que les glaces et les neiges rendaient presque impraticables, il n'hésita pas à partir.

Lorsque la voiture de don Andrès se fut engagée dans les défilés de la sierra de Sant-Adrian, le fiscal se sentit involontairement envahi par un pressentiment mélancolique.

Ces montagnes, couronnées de pins d'une hauteur extraordinaire, sont si escarpées que le chemin semble grimper comme un chamois pour en atteindre le sommet. Tant que la vue peut s'étendre, on ne voit que des déserts coupés de ruisseaux clairs comme du cristal.

Vers le haut de la sierra, un énorme rocher s'élève au beau milieu de la route, comme pour fermer le passage et séparer ainsi la Biscaye de la Vieille-Castille.

Sous cette masse de pierre, je ne sais quel roi d'Espagne a fait percer une route par où passent les voyageurs, et qui ne reçoit de jour qu'à la faveur des ouvertures que ferment de grandes portes. Sous cette voûte, on trouve une hôtellerie qui est abandonnée l'hiver à cause des neiges.

Au sortir de la route souterraine, la voiture de don Andrès passa devant une petite chapelle de Sant-Adrian, et il se rappela avec une secrète terreur que les *Trabucaïres* avaient, dit-on, arrêté plusieurs voyageurs aux environs de cette chapelle, voisine de la plupart des cavernes qui leur servaient de refuge, et qui de tout temps avaient été les repaires des voleurs de la contrée.

A partir de la chapelle, la route commençait à descendre.

La voiture n'avait pas dépassé de cinquante pas la chapelle, que dix hommes cachés au coude du chemin, dans les anfractuosités des rochers, se lèvent le trabuco au poing, et se jettent au-devant des chevaux. La voiture s'arrête. Les portières sont ouvertes.

— Descendez! et visage contre terre! crie le chef de la bande, hardi jeune homme qui a un regard d'aigle.

Don Andrès montre son visage blême, et dit d'une voix qu'il essaie de rendre menaçante : — Arrière, ladrones! je suis le fiscal don Andrès de Solis.

A ce nom, dix cris sauvages retentissent, dix trabucos se tournent vers la poitrine du misérable.

— Don Andrès le demandeur de têtes! don Andrès l'avare! don Andrès l'usurier! hurlent tous les trabucaïres, dont les regards le foudroient.

— Mieux que cela, don Andrès le traître! dit d'un ton calme, mais écrasant de mépris, le jeune chef, qui détourne doucement de la main les mousquets et s'avance pour regarder curieusement la tête du fiscal.

Mais aussitôt ils reculent tous deux épouvantés. Chacun d'eux retrouve les traits de son visage sur le visage de l'autre. C'est une incroyable ressemblance. Don Andrès seulement semble porter le masque ridé et décoloré de la physionomie audacieuse et fière du jeune homme. Du reste, mêmes sourcils épais, même front large et bombé, mêmes lèvres saillantes, même nez aquilin.

— Ton nom? demande don Andrès d'un son de voix guttural.

— Cristoval le trabucaïre ! Je n'en ai pas d'autre, répond le hardi compagnon.

— Mon fils! dit Andrès en lui tendant les bras, des larmes dans les yeux, oubliant sa peur, ne voyant plus autour de lui ni les trabucos braqués, ne voyant que son image vivante, jeune, fière, vaillante !

Cristoval sourit, regarde ses compagnons, prend le bras de don Andrès, le pousse sur le sol, et lui crie : — Face contre terre, vieux traître!

Mais le fiscal ne bouge pas ; deux larmes tombent de ses yeux sur ses joues jaunâtres, et il lui répète : — Tu es mon fils, mon fils perdu, mon fils volé tout enfant.

Le sauvage Cristoval le regarde fixement dans les deux yeux, puis il semble réfléchir un instant en tordant gravement sa longue moustache dans ses doigts. Enfin, il fait signe aux autres trabucaïres de s'éloigner un peu, et il dit au fiscal :

— Prenez garde, don Andrès, ne croyez pas nous échapper par quelque ruse infâme. Peut-être dites-vous la vérité, car je suis en effet un enfant ramassé sur le pavé. J'ai le malheur de vous ressembler étrangement ; mais du moins je vaux mieux que vous, et ma mort ne déshonorera pas ma famille, si j'en ai une, tandis que votre vie a déshonoré la vôtre. Vous regrettez sans doute de retrouver un fils dans les rangs de ces misérables trabucaïres que vous traquez comme des bêtes féroces. Moi je méprise et je hais le fiscal don Andrès, comme le Judas qui a vendu son Dieu. Votre robe de fiscal et votre or sont tachés du sang des vôtres : rappelez-vous Diego Figueroa. Si j'étais sûr d'être votre fils, je me briserais le front contre un de ces rochers pour expier ce malheur et ne pas supporter cette honte. Mon vrai père, c'est le contrebandier Xicaragua, qui m'a appris à me servir du trabuco et à jouer de la navaja [1]. Cependant je veux me conduire envers vous comme si j'étais véritablement votre fils.

Don Andrès laisse échapper un mouvement de joie et presse la main du trabucaïre. Cristoval le repousse avec calme.

— Mon père, continue-t-il, une mort honorable et volontaire a suffi quelquefois pour effacer tout un passé criminel et vil. Voici un pistolet. Tuez-vous. Si nous sommes du même sang, vous comprendrez que ma proposition vous honore, et vous n'hésiterez pas. Acceptez, et je vous avoue pour mon père à la face de tous mes compagnons.

Les genoux de don Andrès plient sous lui ; son front devient crayeux, et ses lèvres tremblent.

Le farouche trabucaïre hausse les épaules : — Ame de fiscal, âme de lâche, dit-il. Je ne suis pas de votre indigne race. C'est bien. Vivez, vivez dans le mépris de tous ! Mais silence sur tout ce qui vient de se passer, ne m'outragez plus en m'appelant votre fils, ou je me venge aussitôt de cette insulte.

— Oh ! pourquoi Rosario n'est-elle pas ici, s'écrie le fiscal. Vous n'oseriez pas la renier, elle.

(1) Couteau-poignard.

— Rosario, la sainte femme, la sœur de Diego, dit le trabucaïre, l'ange liée à ce démon serait ma mère! Dites-lui, don Andrès, qu'elle me reverra.

— Malheureux! vous oseriez reparaître dans une ville sans avoir obtenu votre grâce ; mais ce serait la faire mourir mille fois, votre mère. Quittez plutôt ces fugitifs désespérés, et venez avec moi.

— Pour qu'on dise : Tel père, tel fils! n'est-ce pas, interrompt Cristoval avec dédain. Les traîtres, don Andrès, ne chassent pas toujours de race. Dites à dona Rosario qu'elle me reverra bientôt. Voilà tout.

Puis il commande d'un geste aux trabucaïres qui ont dévalisé la voiture d'y jeter le fiscal et de le laisser continuer sa route. Pour eux, ils disparaissent comme des ombres, et ce qu'il faut admirer, Madame, en voyant cette obéissance dévouée au chef, c'est que ces malheureux ne parlaient au premier moment, les uns, que de suspendre le fiscal la tête au-dessus d'un abîme qui s'ouvrait à deux pas, noir et profond comme la gueule de l'enfer ; les autres, de lui clouer les pieds dans un brasero enflammé, et que le contrebandier Xicaragua proposait de lui couler de l'or dans les oreilles, puisqu'il aimait tant l'or. Dans ce péril extrême, Rosario sauva don Andrès par la seule magie de son nom.

Mais vous avez sans doute hâte, Madame, de connaître le dénoûment de cette terrible historiette. Moi-même je suis pressé d'en finir avec un souvenir douloureux. L'été qui suivit la scène de la sierra de Sant-Adrian, de grandes courses de taureaux furent annoncées à Villadolid. Vous savez la passion féroce des Espagnols pour ce genre de divertissement ; on accourut de vingt lieues à la ronde. Dois-je avouer ma faiblesse? Je fus tenté d'assister une fois à ce curieux spectacle. Je voulais voir si je serais ému ou révolté. Chose étrange que l'horrible attrait offert par toutes ces luttes où la vie est réellement en danger, où l'adresse et la force de l'homme sont aux prises avec les instincts violents ou perfides des bêtes redoutables!

Quand j'entrai dans le cirque, j'eus comme un éblouissement. Le double amphithéâtre et les loges de la place des taureaux semblaient crouler sous l'innombrable foule entassée. L'air brûlait ; on respirait du feu. Je ne m'étais décidé qu'un peu tard, de sorte que je n'avais pu trouver place que sur *las gradas de sol*, bancs exposés à l'ardeur du soleil dans le *tendido*, amphithéâtre découvert où le peuple s'amoncelle.

Je n'abuserai pas, Madame, de ma bonne fortune de voyageur pour allonger mon récit par des descriptions pittoresques qui ont été faites mille fois. Le signal venait d'être donné par l'alcade ou le corrégidor, je ne sais trop au juste. Les toreros s'étaient éparpillés dans l'arène comme une nuée d'oiseaux brillants.

Un voisin complaisant m'apprit que ceux qui étaient armés d'une épée portaient le nom de *matadores* ou *espadas;* ceux qui faisaient voltiger leur manteau dans leurs mains et n'avaient pas d'autre arme à opposer à la furie des taureaux, c'étaient les *capeadores*. Les *banderilleros* devaient piquer dans le cou de la bête des flèches que les Espagnols nomment banderillas. Quant aux *picadores*, c'étaient les combattants à cheval et armés de la lance. Tous les braves à pied portaient la *montera*, sorte de bonnet noir orné de rubans noirs ; mais leurs manteaux de soie étalaient au soleil des couleurs écarlates ; leurs costumes de *majos* étincelaient de pierreries, de paillettes d'or et d'argent, au soleil ardent.

Les *picadores* se rangèrent le long de la barrière, non loin de la porte du *toril* (écurie où mugissent les taureaux affamés). Deux alguazils allèrent ouvrir en tremblant cette porte fatale.

Un magnifique taureau de Ciudad-Real, à robe fauve, se précipita dans l'arène aux applaudissements du peuple. Les alguazils s'enfuirent. Un homme, caché derrière la porte, la referma avec une promptitude merveilleuse et grimpa comme un écureuil sur le toit de l'écurie, grâce à une échelle qu'il retira aussitôt derrière lui.

Les dards aigus et garnis de papier découpé auquel on mettait le feu commencèrent à pleuvoir sur le taureau à son premier bond. La morsure de ces javelots de flamme l'étourdit. Il resta un moment immobile, le regard vague, la tête basse, battant ses larges flancs de sa queue. De tous les balcons et de tous les échafauds, une grêle insolente de huées et de sarcasmes tomba sur sa lâcheté. Il n'y avait pas un enfant qui ne le menaçât du poing. Soudain un frémissement horrible secoua tous ses membres. Cette fois les jeunes manolas elles-mêmes levèrent sur lui leurs doigts roses en signe de mépris et crièrent :

— Toro malo ! (mauvais taureau !)

Les *picadores* s'avancèrent vers lui, il recula. Il recula devant l'épée des matadores, devant la *muleta*, petit drapeau rouge attaché à une baguette qu'agitaient les chulos, devant les manteaux écarlates des *capeadores*, comme devant les lances et les banderilles.

Alors ce fut une explosion de fureur parmi les spectateurs, qui se levèrent tous, aux *gradas cubiertas* comme au *tendido*, et crièrent d'une voix unanime : — Les chiens ! les chiens !

Les toreros se retirèrent à une autre extrémité de l'arène.

Tous les yeux se tournèrent vers la loge du corrégidor, qui seul pouvait accorder cette faveur au public exaspéré. Ce magistrat sourit avec bienveillance, et accorda les chiens d'un signe de tête. Je remarquai dans sa loge une femme vêtue de deuil, pâle et triste, mais dont le visage conservait encore les traces d'une grande beauté. Elle semblait assister à la *corrida* comme une morte ou une statue. Son regard n'était pas vague, mais fixe ; il contemplait quelque chose d'invisible pour tout autre qu'elle.

— Connaissez-vous le nom de cette dame? demandai-je à mon obligeant voisin.

— C'est doña Rosario de Solis, me répondit-il, la femme du fiscal don Andrès, une sainte qui fait son purgatoire sur terre, car Dieu lui a laissé son mari et a permis qu'on lui volât son fils tout enfant. Depuis ce temps, elle ne voit que lui dans sa pensée, et elle attend. Elle serait aussi bien dans son oratoire que dans la loge du corrégidor. C'est une bonne place perdue, ajouta-t-il avec un soupir de regret et d'envie.

Un chulo entra dans l'arène, menant en laisse deux énormes dogues. C'était un beau garçon, bien découplé, aux sourcils épais, au front large, aux lèvres souriantes, au nez aquilin. Seul, peut-être, je fis attention à lui. La foule regardait les dogues, les vrais adversaires du taureau.

Dès qu'ils furent à vingt pas de l'ennemi, la main du chulo lâcha les mouchoirs passés autour de leurs cous, et ils se précipitèrent avec furie sur la bête poltronne, cherchant à lui mordre les oreilles et à s'y attacher.

Mais le taureau avait redressé sa tête morne, et le rayonnement de ses prunelles glissait patiemment vers le chulo, qui ne portait à sa ceinture que le *cachete*, sorte de poignard qui sert à frapper le terrible animal au front.

Les chiens se suspendirent à ses oreilles. Il les secoua par des coups de tête terribles, les fit tournoyer comme une fronde, se fouetta furieusement les flancs de

leurs corps allongés. Ils ne lâchèrent pas prise ; mais lui, insensible à la douleur, frappa la terre d'un pied robuste, et s'enleva en l'air par un effort si épouvantable qu'il alla retomber lourdement à deux pas du chulo. Il attacha ses yeux livides sur la veste incarnat du malheureux, et puis pencha sa tête en avant pour l'enlever sur ses cornes. Un cri s'éleva alors et s'éteignit dans le silence effrayant de la foule. Mais ce n'était pas le chulo qui l'avait jeté, car, au même instant, il s'élançait par un bond hardi et impétueux sur le dos de son ennemi, et le saisissait témérairement par les cornes.

Alors j'entendis crier avec fureur : *Viva el chulo!*

Les femmes secouèrent sur l'arène les parfums de leurs mouchoirs et de leurs écharpes. Je regardai la loge du corrégidor. Je vis dona Rosario cramponnée au rebord de la loge, à demi penchée en dehors comme folle d'enthousiasme, et je la montrai à mon voisin en lui disant : — Voyez si la femme du fiscal ne prend pas intérêt à la course. Il jeta aussitôt un coup d'œil curieux de ce côté ; mais déjà doña Rosario s'était rejetée au fond de la loge, sur un signe de son mari qui lui avait sans doute fait observer qu'elle allait attirer sur eux l'attention du public.

Le *chulo*, lui aussi, malgré sa terrible position, tournait avidement les yeux vers la loge du corrégidor, et son regard avait dû se croiser avec celui de doña Rosario.

En ce moment, la lutte du brave et du taureau devenait affreuse. Ce dernier labourait la terre du pied en mugissant, et faisait tourbillonner autour de lui la poussière ; ses yeux s'ensanglantaient, et, quand il bondissait frénétiquement avec son étrange fardeau, on eût dit d'un monstrueux centaure. Deux fois les dogues lâchèrent prise, et se mirent à aboyer faiblement, ce qui est chez eux un signe de détresse.

Mais, sur un cri du chulo, ils s'attachèrent de nouveau à ses oreilles, quoiqu'ils fussent sanglants, meurtris, à demi morts.

Enfin, au moment où l'on croyait que le chulo allait se laisser tomber d'épuisement sur le sable, il s'enleva sur le dos du taureau comme un danseur sur une corde tendue, et glissa à terre avec la rapidité d'un éclair.

Le taureau se jeta de tout son élan sur la trace du chulo, traînant les dogues après lui. Ils firent une fois le tour de la lice, puis le chulo s'arrêta résolûment sous la loge du corrégidor, et faisant volte-face, il tira son poignard de la ceinture et attendit, le front pâle, mais le regard fier, l'attaque du taureau.

La foule applaudit. Décidément, la péripétie approche.

Les deux dogues viennent rouler, éventrés, aux pieds du jeune homme, et lui jettent en gémissant comme un dernier regard de reproche : sans doute, le *chulo* était leur maître. Il frissonne en les voyant mourir, disloqués et rompus. — « Il a peur, » s'écrient déjà quelques voix. Mais le chulo sourit et fait un pas vers le taureau, qui arrive sur lui plus lentement et avec une hésitation visible. Nul doute que son court poignard ne se plante dans un instant entre les deux cornes, à la suture des os, endroit très-délicat, mais large tout au plus comme un réal. Le taureau est condamné d'avance.

En ce moment une certaine agitation se manifeste aux portes des barrières parmi les volontaires royaux qui les gardent ; deux hommes noirs entrent dans la loge du corrégidor, qui s'émeut, se lève et parle vivement au fiscal. Don André se trouble. Déjà quelques mots courent dans la foule comme l'étincelle qui va faire jaillir un incendie. J'entends résonner les mots de proscrit, de trabucaïre, de chulo. Au même instant, une femme se dresse debout dans la loge, se penche, l'œil ar-

dent et fixe sur l'arène, et, tendant sa main avec un geste impérieux vers l'arène, crie au jeune torero d'une voix qui n'avait plus rien d'humain :

— Muere, chulo ! meurs, chulo.

Le jeune homme lève les yeux vers la loge, s'incline comme s'inclinerait un fils sous la bénédiction d'une mère, il jette dédaigneusement la cachete, sa seule arme, au front du taureau, et, désarmé, les bras croisés sur sa poitrine, le regard toujours fixé avec une douceur et une effusion sereine sur doña Rosario (car c'était elle), attend le coup de grâce, quoique l'haleine enflammée du taureau baignât déjà son visage. Le formidable animal secoua la crinière de banderilles dont son cou était hérissé, et, enlevant le pauvre diable, le fit sauter à vingt pieds en l'air trois ou quatre fois de suite. Il prenait plaisir à sa vengeance.

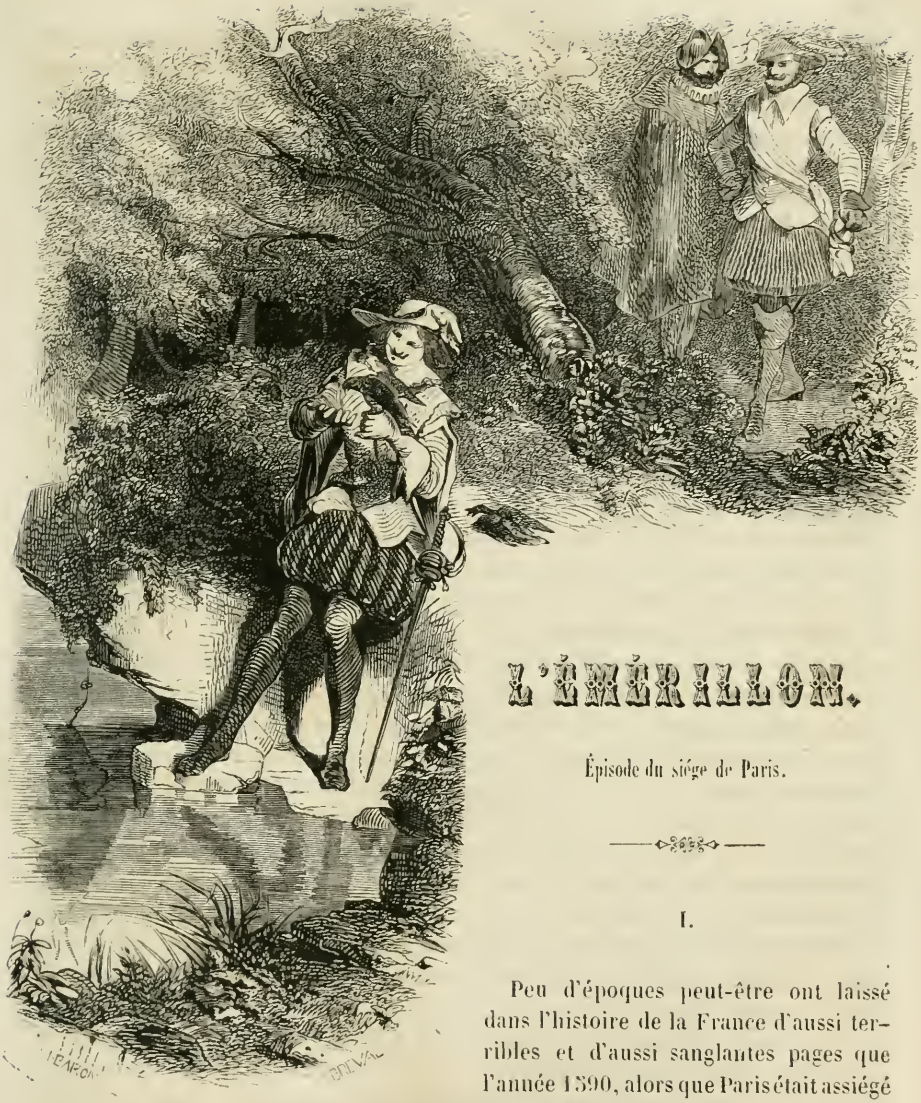
Pendant l'entr'acte, j'appris que le chulo n'était autre que le trabucaïre Cristoval, le fils de don Andrès. Il avait été trahi par un banderillero qui lui avait facilité l'honneur de paraître à la Corrida ; la justice, avertie, devait le faire saisir à la sortie de l'arène. Doña Rosario n'avait pas voulu que son enfant fût déshonoré, et elle lui avait ordonné de mourir au milieu de son triomphe. Cristoval, digne de ce grand cœur, avait obéi.

Cet incident me laissa une impression pénible, et je ne me sentis pas la force d'assister à la Corrida, qui débutait si singulièrement. Je me retirai et cédai ma place à un pauvre aguador, amateur passionné, qui, n'ayant pu payer pour entrer, restait aux portes du cirque afin de voir passer les corps des chevaux et des taureaux tués, à mesure que les mules les enlevaient et les traînaient sur le sable au matadero ou charnier.

Doña Rosario de Solis et son mari ne quittèrent la loge du corrégidor qu'à la fin de la course. La pauvre femme s'enferma dans son oratoire et y mourut deux mois après, victime des macérations et des jeûnes excessifs qu'elle s'imposa pour expier ce qu'elle appelait le crime de son orgueil.

Don Andrès a conservé sa place. — Il laissera à ses neveux, les fils de Diego Figueroa, une immense fortune, car il ne s'est pas remarié.

EMMANUEL GONZALÈS.



L'ÉMÉRILLON.

Épisode du siége de Paris.

I.

Peu d'époques peut-être ont laissé dans l'histoire de la France d'aussi terribles et d'aussi sanglantes pages que l'année 1590, alors que Paris était assiégé par Henri IV et que la ligue se défendait en désespérée, avec le secours de l'étranger contre le roi huguenot. Bien des plumes éloquentes ont retracé les horreurs de cette période funeste de nos annales, et cependant l'histoire nue est restée encore au-dessus des récits qu'en ont faits tant d'écrivains célèbres. *Le papier pleurerait*, suivant l'expression d'un témoin oculaire de la Saint-Barthélemy, si l'on consignait dans un seul recueil toutes les épouvantables anecdotes, tous les sanglants épisodes dont Paris fut le théâtre dans un laps de temps de trois mois à peine. La guerre civile, le fanatisme religieux, et plus que tout cela, la famine, cette mère de tous les crimes, furent sur le point de changer en désert la capitale du monde civilisé et de la convertir en un amas de ruines; en trois mois trente mille personnes moururent de faim, et Paris n'avait alors que deux cent mille habitants.

Les environs de la ville, pendant ce siége de funeste mémoire, n'étaient ci

moins désolés ni moins tristes que la ville elle-même. Les faubourgs avaient été pillés et incendiés; les habitations situées à quelque distance des remparts avaient été abandonnées par les propriétaires et n'étaient plus occupées que temporairement par les troupes royales. Les champs étaient en friche sous les pieds de la cavalerie protestante; les arbres avaient été coupés pour l'établissement du camp autour de la place; les terrains avaient été défoncés pour la construction des redoutes qui servaient à rendre le blocus plus sûr et plus rigoureux. Quelques monastères qui se trouvaient en dehors de l'enceinte des murailles étaient fortifiés et gardés comme des citadelles. Au milieu de cette appareil de guerre et de désolation, aucun paysan, aucun agriculteur, n'osait se montrer, et on ne voyait tout autour de l'enceinte qu'un long cordon de sentinelles huguenotes vêtues de couleurs sombres, graves et silencieuses, l'arquebuse sur l'épaule, et soutenues par des postes nombreux qui bivouaquaient de distance en distance.

Un jour du mois d'août de cette même année 1590, par une matinée sombre et triste, une douzaine de cavaliers appartenant à l'armée royale, étaient arrêtés sur le bord de la Bièvre, dans la plaine qui s'étend au sud de Paris. Une légère ondulation du terrain les cachait de manière qu'on ne pouvait les apercevoir de loin; en sorte qu'on eût dit d'un avant-poste ou d'une embuscade, si les cavaliers n'eussent tourné le dos à l'ennemi. En réalité ils étaient là comme garde ou escorte d'un personnage qui semblait être un officier supérieur de l'armée huguenote, et qui se promenait à vingt pas en avant du groupe, en causant à voix basse avec un autre individu caché à demi dans un ample manteau. On devinait au premier aspect que les deux interlocuteurs avaient choisi cet endroit écarté pour être le théâtre d'une entrevue dont ni l'un ni l'autre ne se souciait de laisser pénétrer le secret.

Celui que nous avons désigné comme un personnage important du parti royal et à qui son interlocuteur témoignait une respectueuse déférence, était un homme de trente-six à quarante ans, de haute taille quoique un peu maigre, d'une tournure imposante et qui commandait le respect. Son costume était pourtant loin d'être ni riche ni somptueux; il était vêtu d'un pourpoint de drap gris et d'un haut-de chausses de même couleur, assez mesquins l'un et l'autre, pour ne pas dire râpés De lourdes bottes de cavalier munies d'éperons d'argent et un petit chapeau de forme basse surmonté d'un panache blanc complétaient avec un collet rabattu à l'italienne cet équipage peu luxueux. La grande et lourde épée qui était suspendue à son côté par un ceinturon de buffle n'avait non plus aucun de ces ornements d'or et d'argent que les muguets de l'époque avaient mis à la mode, et cependant il y avait dans la longue barbe brune de ce personnage, dans son nez aquilin fortement prononcé, dans ses yeux vifs et spirituels, dans son large front, quelque chose de majestueux qui faisait bien vite oublier la pauvreté du vêtement. Son interlocuteur était un personnage à tournure et à caractère équivoques, que la suite de cette histoire fera mieux connaître. Nous nous contenterons de dire pour le moment qu'il était vêtu avec simplicité et que le casque de fer qu'il tenait à la main en parlant à l'officier était le seul indice qui pût faire raisonnablement supposer qu'il était homme de guerre. Il était fort et trapu, mais se cheveux coupés en rond donnaient quelque chose de monacal à sa physionomie, ses regards rapides et perçants ne démentaient pas cette expression; mais en revanche ses traits fortement caractérisés, brunis par le grand air, à l'expression

rude et énergique, protestaient contre toute supposition que cet homme pût être un homme d'église. Le respect qu'il témoignait au personnage à la plume blanche n'excluait pas non plus une sorte de mâle franchise dont celui-ci ne songeait pas à se fâcher.

La conférence, qui avait été très-secrète et très-longue, venait enfin de finir; l'homme au manteau s'était incliné très-bas, et l'officier, après avoir salué légèrement de la main, s'avançait tout pensif vers un magnifique cheval dont un des gendarmes de suite tenait la bride, lorsqu'un bruit subit qui se fit entendre à quelque distance l'arrêta court. A cent pas environ de l'endroit où il se trouvait, on entendait dans quelques broussailles qui longeaient la Bièvre les cris et les sifflements avec lesquels les fauconniers avaient l'habitude d'animer le faucon au moment où ils venaient de le lancer sur la proie. En levant la tête, il aperçut aussi un faucon qui poursuivait un étourneau et qui, après avoir tué d'un coup de bec l'oiseau sauvage, le portait dans ses serres à son maître encore invisible. A cette vue l'officier, malgré sa vive préoccupation du moment, frappa du pied avec colère :

— Vive Dieu! dit-il à voix haute, qui donc ose ainsi chasser en ma présence? Aucun des seigneurs de l'armée, que je sache, ne songe en ce moment à la fauconnerie... Tête bleu! je veux voir quel est le hardi braconnier qui vient ainsi faire voler ses oiseaux en ma présence. Suis-moi, capitaine Mazelières, continua-t-il en s'adressant à l'homme au manteau.

En même temps il rejeta brusquement à son écuyer les rênes du cheval et s'avança rapidement vers le massif d'arbres; les gardes voulurent le suivre, mais il leur fit signe de rester. D'abord il marchait si vite que le personnage qu'il avait appelé capitaine Mazelières avait peine à le suivre; mais à mesure qu'il avançait sa colère semblait tomber peu à peu, et lorsqu'il ne fut plus qu'à vingt pas du chasseur, il dit à Mazelières d'un air de bonne humeur :

— Le jeune drôle a bonne mine pour un voleur de gibier! C'est quelque muguet étourdi... Amusons-nous un peu à ses dépens; cela me distraira, car le récit que tu viens de me faire des souffrance de ces pauvres Parisiens m'a déchiré le cœur. Surtout ne va pas me faire reconnaître; imagine que nous courons les aventures comme autrefois.

— Au diable les aventures! murmura Mazelières tout essoufflé de cette course rapide; cet homme-là était fait pour être chevalier errant plutôt que ce qu'il est.

En ce moment ils se trouvèrent face à face avec le maître du faucon et ils purent l'examiner à loisir pendant qu'il faisait curée à son oiseau des entrailles de l'étourneau défunt, après les avoir lavées toutefois dans le ruisseau voisin, suivant les règles de la fauconnerie. C'était en effet un jeune homme de bonne mine et qui ne manquait pas de ce petit air présomptueux si fort à la mode à cette époque. Quoiqu'il parût avoir vingt ans environ, ses traits étaient fins et délicats, ses yeux doux et mélancoliques comme ceux d'un adolescent. Cependant la légère moustache qui ombrageait sa lèvre supérieure se relevait fièrement en croc à l'égal de celle d'un raffiné du Pré-aux-Clerc, et l'expression de son visage régulier était celle de la hardiesse et de l'étourderie. Il avait le costume des fauconniers particuliers de certains seigneurs campagnards; un pourpoint et un haut-de-chausses verts à raies rouges, un chapeau rond dont le large bord était relevé sur le côté au moyen d'une ganse et orné d'une rose de rubans en forme de

cocarde. Sur sa hanche droite était suspendu par un baudrier brodé un de ces sacs de velours rouge qui servaient à contenir la nourriture des faucons et les petits objets nécessaires pour la chasse à l'oiseau. Il avait pour toute arme une épée courte appelée alors *foi de gentilhomme* et qui prouvait que le jeune fauconnier avait quelque prétention à la noblesse. Sa main gauche était recouverte du gant caractéristique de sa profession, en peau de daim grise, avec un retroussis de buffle qui montait presque jusqu'au coude. Somme toute, il était digne en tous points des éloges que lui avait donnés l'officier dès la première vue, et il semblait fort au-dessus de ces braconniers si détestés des nobles de ce temps-là.

Il ne daigna pas même retourner la tête pour regarder les arrivants; assis sur un bloc de pierre, au bord du ruisseau, il présentait au faucon déjà rattaché à son poing ganté par la *créance*, ou laisse, la partie du gibier qui revient de droit à l'oiseau chasseur après la prise. Cet oiseau lui-même méritait une mention particulière; c'était un vif et gracieux émérillon, de petite taille, mais robuste, courageux, et qui semblait parfaitement dressé. En prenant son repas, il battait joyeusement des ailes, agitait les sonnettes d'argent attachées à ses pattes jaunes et répondait aux sifflotements de son maître par un petit cri de plaisir.

L'officier regarda un moment avec satisfaction la pose gracieuse du fauconnier; puis voyant que décidément l'inconnu ne semblait même pas s'apercevoir de sa présence, il toucha le bras de Mazelières comme pour lui rappeler qu'il avait dessein de se divertir aux dépens de l'étranger, et, cherchant dans sa mémoire tous les termes de fauconnerie qu'il eût jamais sus, il dit du ton hâbleur d'un faux connaisseur :

— En vérité, maître, tu as là un bel et noble oiseau; je l'ai vu tout à l'heure lier dès le second *degré* ce pauvre étourneau, en chevauchant contre le vent, et l'on peut dire que c'était la façon d'agir d'un bon oiseau de poing. Cependant, en le regardant de près, il ne me semble ni aussi parfait de forme ni aussi bien *affaité* qu'on pourrait le désirer. Ses *mahutes* ne sont pas assez larges, son pennage à des *égalures de faim*, et à en juger par la maigreur de sa poitrine, je suis sûr que sa *molette* est sujette à *s'empelotter*. Enfin il me paraît passablement sauvage, et si tu ne serres pas bien la créance, un beau jour il pourra bien *emporter ses grésillons*. Telle est du moins l'opinion que vingt ans d'exercice en fauconnerie ont pu me donner de ton pauvre gerfaut, qui, du reste, ne me paraît pas dépourvu de toutes bonnes qualités.

Dès les premiers mots de cette singulière harangue le jeune étranger avait attaché sur l'officier ses grands yeux bleus; et une vague expression d'étonnement avait paru sur son visage, en écoutant ce jargon peu intelligible quoique technique. Mais quand il eut entendu appeler gerfaut ce que l'homme le moins versé en fauconnerie eût reconnu pour un émérillon, il crut avoir affaire à un de ces ignorants présomptueux qui veulent toujours contester aux hommes spéciaux des connaissances incontestables, et il haussa les épaules d'un air de pitié en détournant les yeux, sans répondre autrement.

— Ventre-saint-gris, reprit l'homme à la plume blanche, piqué de ce dédain pour son opinion en fauconnerie, ai-je parlé si mal que je ne mérite pas une réponse? Par Saint-Hubert! j'ai fait mes preuves de connaissance en chasse à courre et au tir, en haute et basse volerie, avant qu'il y eût un seul poil à ton jeune menton, et de plus expérimentés que toi n'ont pas méprisé mes avis.

Le jeune homme rougit légèrement et sembla un moment voir une insulte dans ces paroles ; mais, contenant sa colère, il se leva et dit avec sécheresse :

— Écoutez, monsieur, je ne vous connais pas et je n'ai pas affaire à vous. Si j'avais le temps de m'arrêter, je pourrais peut-être vous prier de changer votre ton et vos manières, qui ne me plaisent pas. Tout ce que je dois et veux vous dire, c'est que, si habile que vous puissiez être en vénerie, vous n'entendez rien aux nobles *déduicts* de la fauconnerie... Sur ce, je vous salue et je vais à mes affaires.

En parlant ainsi il avait placé sur la tête de l'oiseau un chaperon orné d'un joli plumet rouge, et il s'éloignait déjà résolûment.

— Un moment, jeune homme, un moment donc! reprit l'officier un peu déconcerté. Que diable! nous ne pouvons pas nous séparer ainsi. Avant de vous permettre de partir, j'aurais quelques questions à vous adresser.

— Me permettre de partir! répéta le fauconnier avec indignation en s'arrêtant. Et qui pourrait m'empêcher de m'éloigner, si tel est mon bon plaisir?

— Ces messieurs-là, répondit l'officier en désignant les cavaliers qui s'étaient rapprochés de manière à pouvoir les joindre au moindre signe; et je vous conseille de ne pas essayer de résistance si vous ne voulez que leurs bois de lance fassent connaissance avec vos épaules!

— Des coups de bois de lance, à moi! dit le fauconnier avec fierté, savez-vous, monsieur, que je suis gentilhomme?

— Et pourquoi alors M. le gentilhomme se met-il dans le cas d'être traité comme un braconnier? Ignores-tu qu'en donnant vol à un oiseau sur les terres d'une capitainerie royale tu es en contravention avec toutes les ordonnances de chasse, et que le moins qu'il puisse t'en coûter pour un pareil délit est la condamnation à une amende et la confiscation de ton gerfaut?

Le fauconnier flotta un moment entre le parti de résister ouvertement à l'autorité de ce garde-chasse inconnu et celui de se soumettre à la force des circonstances. Il choisit un moyen terme, et, sans répondre avec une fierté outrageante comme auparavant, il dit pourtant avec fermeté :

— Je suis peut-être coupable, monsieur; mais, dans les temps de troubles où nous vivons, qui songe à observer les ordonnances de chasse ou à les faire observer aux autres? D'ailleurs l'oiseau que je porte est un émérillon, c'est-à-dire un *oiseau de poing* et non pas un gerfaut, ou *oiseau de leurre;* or en considérant que je suis gentilhomme et fauconnier de profession, j'ai bien cru pouvoir user des priviléges attachés à cette double qualité, pour lâcher mon faucon sur un simple étourneau, sans pour cela attenter aux droits de monseigneur le capitaine des chasses. Enfin, monsieur, si j'ai commis une faute, faites-moi savoir en vertu de quels titres vous êtes chargé de m'en demander compte.

L'officier, qui sans doute aimait les gens résolus, sourit d'un air de satisfaction ; mais voulant pousser à bout le fauconnier, il reprit d'un ton de bonne humeur :

— En fait de titres, mon garçon, je ne suis pas gêné, je puis tailler en plein drap... Que dirais-tu si j'étais le grand veneur de France?

— De la nomination de Henri de Bourbon, sans doute? demanda le fauconnier.

— Ventre-saint-gris ! jeune homme, quel autre que le roi Henri quatrième aurait le droit de nommer le grand veneur de France? Serais-tu du parti de la ligue?

— A Dieu ne plaise, monsieur ; quoique je sois bon catholique, personne plus que moi ne respecte l'autorité de mon prince légitime (que Dieu veuille l'éclairer!) ; aussi, si réellement vous tenez du roi Henri quatrième le titre de grand veneur de France, je ne puis que m'en rapporter à votre générosité pour la rémission du délit dont je me suis rendu coupable.

Ces paroles furent prononcées avec tout le respect que méritait le titre avoué de l'interlocuteur.

— Voilà qui est parler, reprit celui-ci gaiement; et puisque tu es si docile, tu en seras quitte à bon marché... Je te fais remise de l'amende et de toute peine corporelle que tu as méritées en faisant voler un oiseau sans permission et hors des terres de ton seigneur, à supposer que tu appartiennes à quelque gentilhomme... Seulement ton oiseau me plaît, et je le confisque au profit de la fauconnerie du roi.

Le fauconnier pâlit et recula d'un pas.

— Voudrais-tu m'obliger à employer la force, demanda le soi-disant grand veneur.

— Non, non, monseigneur, reprit d'un ton suppliant le jeune étranger, qui voyait combien la résistance serait inutile ; mais de grâce, ne me privez pas de cet oiseau ; c'est moi qui l'ai *affaité*, et je compte l'offrir à une personne que j'aime, en souvenir de quelques heureux jours. Laissez-le-moi, je vous en supplie. Je viens de la Touraine, et je me rends tout exprès à Paris pour l'offrir à mademoiselle de Boisfleury, ma bienfaitrice, mon amie d'enfance...

Mazelières fit un mouvement et regarda fixement le fauconnier.

— Ventre-saint-gris! s'écria l'officier en riant, quelle chaleur tu mets à défendre l'oiseau de ta mie! Ah çà! mais tu parles comme si rien n'était plus facile que de traverser le camp du Béarnais et de faire une entrée triomphale dans une ville assiégée, ton faucon sur le poing!

— Je sais que j'ai beaucoup d'obstacles à surmonter pour entrer dans Paris, dit le fauconnier avec tristesse; mais je suis sûr, monseigneur, que si vous vouliez employer votre crédit pour m'obtenir le passage à travers le camp des réformés...

— Eh bien ! à supposer que je te rende ce service, comment crois-tu que te recevraient les gens de Paris, monsieur le téméraire?

— Je me recommanderais du nom du baron de Boisfleury, mon maître, et j'espère.

— Ce Boisfleury n'était-il pas un enragé ligueur? demanda brusquement l'officier en se tournant du côté de Mazelières.

— Oui, oui, monseigneur, répondit Mazelières d'un air distrait; dès le commencement du siége, il s'est jeté dans la ville avec une compagnie franche composée de ses vassaux et de ses pages ; c'est, ou plutôt *c'était* un ligueur déterminé, car il a été tué à la dernière sortie qu'ont faite les Parisiens.

— Mort ! s'écria le fauconnier : ne dites-vous pas que le baron de Boisfleury est mort?

Le capitaine fit un signe affirmatif.

— Que Dieu ait pitié de son âme! reprit le jeune homme d'une voix profondément triste ; j'ai perdu en lui un protecteur généreux et constant, un second père... Mais sa fille, mademoiselle Clotilde, savez-vous ce qu'elle est devenue?

— Je l'ignore.

— Ainsi donc elle est restée seule, sans appui, sans défenseur au milieu des horreurs et des désordres affreux d'une ville assiégée? Monseigneur, continua-t-il les larmes aux yeux en se tournant du côté de l'officier, ayez pitié de moi, je vous prie; accordez-moi la faveur d'entrer dans Paris, je vous en saurai gré toute ma vie!

— Oui, dit l'homme à la plume blanche, plus ému qu'il ne voulait le paraître par les prières du jeune homme, pour que nous ayons en toi un ennemi de plus? Au moins, dis-nous ton nom; qui es-tu?

— Je ne suis pas l'ennemi du roi ni du parti protestant, répondit l'étranger avec vivacité; je me nomme Richard, et dans la Touraine on m'a surnommé *le Fauconnier*, à cause de ma profession; j'ai du sang huguenot dans les veines; mon père, que je n'ai jamais connu, est mort à la Saint-Barthélemy, quand j'étais encore tout enfant. Un ami de mon père me sauva du massacre et m'emporta sur la croupe de son cheval; il comptait me conduire ainsi dans le Poitou, où ses coreligionnaires m'eussent donné repos et sécurité. Mais en chemin, je fus si fatigué du voyage, que mon sauveur fut obligé de me confier à la baronne de Boisfleury, qui habitait le château du même nom, à quelques lieues d'Amboise. Il se contenta de dire mon nom, en priant toutefois mes protecteurs de ne le point révéler, de peur que je ne devinsse la victime de certains ennemis puissants de ma famille. Quant à lui, il s'éloigna en promettant de revenir bientôt me chercher; il n'a jamais reparu. Depuis, j'ai été élevé au château de Boisfleury comme si j'étais le fils du baron, le frère de cette charmante Clotilde qui a été ma compagne d'enfance. Seulement, il n'a pas été possible de me cacher mon origine et mon histoire, et en grandissant j'ai éprouvé bien des fois le désir de venger mon pauvre père assassiné. Les bienfaits de cette famille catholique me pesaient même tellement que, dès que j'eus l'âge de raison, je voulus obtenir au château un emploi qui mît mon orgueil à couvert et m'empêchât d'être à la charge de ceux qui m'avaient recueilli. Je m'appliquai à l'art de la fauconnerie, et j'obtins à grand'peine du baron que je deviendrais son fauconnier; c'était, dans mon opinion, la seule charge que je pusse exercer sans dégénérer de ma qualité de gentilhomme. Enfin, monseigneur, j'ai gémi bien des fois de voir mon bienfaiteur suivre le parti de la ligue, et, malgré tous ses efforts, je n'ai jamais voulu l'imiter. Je ne servirai jamais ni dans l'un ni dans l'autre parti; j'y suis résolu. Quand le baron est venu à Paris, j'ai refusé de le suivre et j'ai préféré rester seul au château, loin de ma chère Clotilde, dont le souvenir ne me quitte pas un instant, car je ne vous cacherai pas que...

— Tu l'aimes, n'est-ce pas? dit l'officier en riant; et tu as été enchanté de trouver un prétexte pour venir le lui rappeler; tout cela est fort bien sans doute; mais, à supposer que tu puisses pénétrer dans Paris, il n'est pas sûr que tu ne t'en repentes pas bientôt, tout amoureux que tu sois. Tiens, continua-t-il en désignant Mazelières, interroge ce galant, qui était dans Paris il y a quelques heures et qui va y rentrer à l'instant, il te dira s'il fait bon en ce moment de se trouver dans la ville sans amis, sans connaissances, peut-être sans ressources, pour se mettre à la recherche d'une jeune fille qui a plus de chance que toi de trouver des protecteurs.

Richard ne remarqua pas cette supposition malicieuse, et se tournant vers Mazelières, il demanda avec empressement :

— Vous retournez à Paris, monsieur; eh bien, rendez-moi l'immense service de m'y conduire avec vous. Sans doute vous y avez quelque crédit pour pouvoir ainsi entrer et sortir à volonté; au nom de Dieu, employez ce crédit en ma faveur; laissez-moi vous accompagner. Dès que nous aurons passé la porte de la ville, je ne vous importunerai plus de ma présence, et peut-être plus tard trouverai-je une occasion de vous prouver ma reconnaissance...

— Ventrebleu! monsieur, dit le capitaine brusquement, ce seigneur ne vous a-t-il pas dit quels dangers vous auriez à courir dans Paris, et êtes-vous donc si pressé de mourir de male rage de faim? D'ailleurs, savez-vous à quoi nous pourrions être exposés l'un et l'autre dès que nous serions arrivés dans l'enceinte de Paris? A être pendus haut et court si on venait à soupçonner certaines choses...

Richard le regarda avec étonnement.

— Je ne vous comprends pas, dit-il naïvement; mais je dois vous dire que je ne crains pas la mort et que je suis disposé à tout braver pour parvenir jusqu'à ma chère Clotilde... Si je succombe dans cette entreprise, personne ne me pleurera... Elle seule peut-être donnera un soupir à la pensée du pauvre Richard, car je suis seul au monde!

— Et c'est pour cela que ce seigneur et moi nous devons avoir pitié de votre jeunesse et ne pas vous donner la facilité de faire une sottise qui pourrait vous coûter la vie!

— En ce cas, dit Richard en enfonçant son chapeau sur sa tête et en replaçant son émérillon sur le poing, je vous salue l'un et l'autre; et puisque vous avez si peu de complaisance, je saurai bien trouver le moyen d'accomplir mon projet tout seul; adieu...

Il s'éloignait déjà d'un air délibéré, mais Mazelières le rappela vivement :

— Revenez, s'écria-t-il avec inquiétude; tête bleue! il faut vous céder puisque vous êtes si opiniâtre. Le jeune gars est amoureux, continua-t-il en se tournant du côté de l'officier avec déférence, et l'amour est le plus mauvais des conseillers; ce bravache irait se jeter pour arriver à ses fins dans quelque périlleuse entreprise où il succomberait sûrement... Il vaut mieux par humanité céder à ses désirs, tout absurdes qu'ils soient.

— J'y consens, dit l'homme à la plume blanche en souriant : il y a un dieu pour les amoureux comme pour les ivrognes; quelques jours de jeûne passés près de sa mie ne feront pas grand mal à ce jeune cadet... et puisque vous vous entendez ensemble, je vais vous donner un de mes arquebusiers pour vous conduire à travers le camp jusqu'aux remparts.

En même temps, il s'approcha d'un des cavaliers de sa garde à qui il donna ses instructions et qu'il ramena avec lui jusqu'à l'endroit où se trouvaient Richard et Mazelières. Pendant cette courte absence, le capitaine avait insisté de nouveau auprès de Richard pour qu'il renonçât à son projet, mais le fauconnier parut inébranlable.

— Capitaine, reprit l'officier à Mazelières en désignant le cavalier qui l'accompagnait, je vous donne pour guide l'anspessade Bernard, et le charge de vous conduire jusqu'à la muraille. Si vous m'en croyez, toi et ton jeune compagnon, vous ferez un bon repas quelque part avant de rentrer dans Paris... Sur ce, Dieu vous garde l'un et l'autre... Et toi, capitaine, songe à me servir toujours avec zèle. Je te recommande ton nouveau camarade; il a la tête chaude, mais je le crois loyal et

généreux. Seulement, jeune homme, souviens-toi que tu as promis de ne pas porter les armes contre le Béarnais !

— Je le jure, dit Richard enthousiasmé de se voir ainsi au comble de ses vœux; mais, monseigneur, continua-t-il en voyant l'officier sauter en selle sur le magnifique cheval qu'on venait de lui amener, ne me direz-vous pas au moins votre nom, afin que je puisse savoir à qui je suis redevable d'un si grand service?

L'officier au moment de partir regarda le fauconnier d'un air de bonhomie et répondit en riant :

— Mal m'a pris de faire le beau garde-chasse ; car j'ai dit, je crois, plus de sottises que de mots. Aussi j'abdique mon office en vénerie, et je reprends mon vrai nom de Henri quatrième, roi de France et ton ami. Adieu.

En même temps il fit un signal et partit au galop avec sa garde, laissant Richard stupéfait.

II.

Richard, en reconnaissant dans le personnage à qui il avait parlé si cavalièrement le roi Henri lui-même, était resté immobile et muet de saisissement; la troupe s'était éloignée au galop et avait déjà disparu, qu'il croyait encore entendre bruire à son oreille les plaisanteries joyeuses du Béarnais. Une main un peu lourde, qui s'appuya sur son épaule, le tira de sa rêverie ; c'était celle du capitaine Mazelières, qui lui dit en montrant l'arquebusier qui devait leur servir de guide :

— Allons, mon jeune gentilhomme, on nous attend ; et, puisque vous voulez absolument entrer dans Paris, il faut bien vous satisfaire. Seulement, je vous avertis que nous n'y entrerons pas par la porte, et que peut-être..... Enfin, vous courrez les chances d'un mauvais accueil. Mais partons, et tout en marchant je pourrai vous parler des choses qui vous concernent.

Le fauconnier, sans faire attention à ces dernières paroles, obéit machinalement, et, précédés par le cavalier que le roi leur avait donné pour les conduire à travers le camp, ils se dirigèrent en droite ligne vers Paris, dont ils ne tardèrent pas à apercevoir les murs et les tours crénelées à l'extrémité de la plaine. Cependant l'aventurier, malgré les avances de son compagnon, ne semblait pas disposé à soutenir une conversation en règle ; il marchait les yeux baissés, le front soucieux, sans paraître s'apercevoir qu'il n'était pas seul. Mazelières, au contraire, jetant sur lui des regards curieux et pleins d'intérêt, semblait attendre avec impatience qu'il lui adressât la parole. Ils avancèrent ainsi quelque temps côte à côte et en silence, toujours précédés par leur guide, qui devait échanger les mots d'ordre avec les avant-postes, dont ils n'étaient plus qu'à une petite distance.

Enfin Mazelières, mécontent du mutisme obstiné de son jeune compagnon, se décida à frapper un grand coup, et, jetant sur lui un regard oblique, lui demanda d'un air d'indifférence affectée :

— Monsieur Richard de Saint-Front ne tient donc pas à entendre parler de son père, le capitaine Saint-Front, qui était autrefois mon meilleur ami à l'armée du Béarnais ?

Cette question produisit sur Richard un effet magique.

— Vous savez mon nom ? vous avez connu mon père ? demanda-t-il au comble

de l'étonnement. Oh! de grâce, monsieur, que savez-vous de mon père? Personne de ceux qui ont entouré mon enfance ne l'a connu, ne m'a parlé de lui.

— Je suis fâché que vous n'ayez pas dit au roi que vous étiez le fils du brave capitaine Saint-Front, car votre père était bien connu du Béarnais, alors roi de Navarre; mais il sera toujours temps de lui apprendre cette circonstance, si plus tard vous avez besoin de sa protection. Quant à votre mère...

— Quoi! vous avez aussi connu ma mère? demanda encore Richard avec vivacité.

Mazelières se mordit les lèvres, comme s'il eût laissé échapper une parole imprudente.

— Ai-je dit que je l'avais connue? reprit-il d'un ton détaché; je l'ai vue une fois ou deux... après les massacres de la Saint-Barthélemy, où votre père mourut si malheureusement; elle disparut tout à coup, et l'on prétendit qu'elle était morte aussi. Cela est très-probable; car comment votre mère eût-elle pu consentir à se séparer de vous, qui étiez si jeune encore, et à vous confier à la garde d'une famille étrangère?

— Voilà ce que j'ignore aussi, dit le fauconnier avec mélancolie; mais vous-même, monsieur, comment avez-vous pu savoir mon véritable nom? On ne me donnait jamais celui de Saint-Front chez le baron de Boisfleury, et peu de personnes savaient que j'aie le droit de le porter.

— Cependant, répondit Mazelières avec embarras, j'ai entendu parler de vous plusieurs fois chez M. de Boisfleury, et on a prononcé positivement votre nom de famille. Je crois même me souvenir...

— Si vous avez vu le baron de Boisfleury, reprit Richard d'un air de défiance, ce ne peut être à son manoir de Touraine, car je connaissais tous ceux qui le fréquentaient, et je ne sais si à Paris mon digne protecteur, qui était un fougueux catholique, eût entretenu des relations amicales avec un...

— Un huguenot, vous voulez dire, ajouta Mazelières en souriant : prenez garde, monsieur Richard; avant peu vous aurez sans doute la preuve qu'il ne faut pas se fier aux apparences.... Mais voyons : vous devez être certain que je connais assez bien votre histoire pour qu'il soit inutile de me tromper. Eh bien! répondez franchement à un ami de votre père : est-il vrai que vous veniez uniquement à Paris pour offrir, comme vous l'avez dit au roi, ce faucon à mademoiselle de Boisfleury? Je ne puis croire que vous n'ayez pas un autre motif moins futile pour affronter de si grands dangers...

En même temps il examinait Richard avec une attention minutieuse; mais l'étonnement du fauconnier fut si franc et si naturel à cette question pressante, que Mazelières respira bruyamment comme si sa poitrine eût été débarrassée d'un grand poids.

— Quelle autre raison pourrais-je avoir? demanda Richard avec simplicité; j'ai fait un seul voyage à Paris avant celui-ci, et je n'ai ni parents ni amis dans cette grande ville; qui pourrait m'y appeler dans ce temps de trouble, sinon le désir de revoir et de protéger ma jeune maîtresse?

— Eh bien! soit, dit Mazelières d'un ton dégagé; mais à vrai dire, quelle que soit la cause de cette audacieuse entreprise, je vous verrais volontiers renoncer à un projet dont les conséquences peuvent être fâcheuses pour vous.

— Je ne crois pas, dit Richard d'un ton sec.

— Vous vous en repentirez, reprit Mazelières avec force, et maintenant je ne vous parle plus de tous les dangers matériels que l'on court dans une ville assiégée et affamée. Je dis que vous, Richard de Saint-Front, apprendrez peut-être à Paris des choses que vous ne voudriez pas savoir, si toutefois le roi a bien compris tout à l'heure vos sentiments à l'égard de Clotilde de Boisfleury.

— Que dites-vous de Clotilde de Boisfleury? s'écria le fauconnier impétueusement en s'arrêtant.

— Je dis, monsieur, reprit Mazelières avec sang-froid, que si vous, pauvre gentilhomme qui n'avez que la cape et l'épée, vous à qui on peut contester même votre nom, puisque vous n'avez aucun titre qui vous confirme le droit de le porter, si, dis-je, vous avez osé réellement aimer mademoiselle Clotilde, la plus riche héritière de la Touraine, vous aurez le chagrin d'apprendre bientôt que vous avez un puissant rival.

— Un rival!

— Oui, le chevalier d'Achon, l'ami du duc de Nemours, gouverneur de Paris et l'un des seize quartenniers de la ville. Il paraît que le baron de Boisfleury, enragé ligueur, comme vous le savez, n'avait pas paru trop opposé à ce mariage.... Depuis que le baron est mort, le chevalier d'Achon est tuteur de la jeune demoiselle, et Clotilde se trouvant seule, sans conseillers, sans amis, a pu peut-être accepter....

— Le croyez-vous? demanda Richard tout tremblant; avez-vous entendu dire que Clotilde n'eût pas d'éloignement pour ce mariage?

— Je l'ignore; je ne m'occupe guère de ce qui ne concerne pas directement les affaires du parti que je sers; je sais seulement que le chevalier est un homme hardi, violent, et qui, investi d'une puissance presque souveraine, est capable d'employer toutes sortes de moyens pour satisfaire ses volontés ou son ambition. Peut-être plus tard, monsieur, saurez-vous mieux quel homme abominable est le quartenier d'Achon.

— Et vous me parliez de revenir sur mes pas! dit l'aventurier avec agitation; vous me parliez de renoncer à mon projet! Oh! marchons, monsieur marchons! car maintenant il faut que j'arrive jusqu'à Clotilde de Boisfleury, dussé-je périr après l'avoir vue!

En ce moment la petite troupe était arrivée à la première ligne des sentinelles réformées, qui toutes la laissèrent passer sur quelques mots prononcés par l'arquebusier de la garde du roi. Les soldats étaient logés de ce côté dans les maisons en ruine encore noircies par l'incendie, ou dans des baraques, lorsque les besoins de la stratégie avaient obligé à établir des postes loin des bâtiments. Une foule grave et silencieuse se montrait sur leur passage et leur jetait des regards étonnés; parmi ceux qui accouraient ainsi pour voir les étrangers, il en était plus d'un, surtout parmi les vieux huguenots, que Mazelières salua par leur nom ou du moins par un signe amical; mais il est à remarquer qu'aucun d'eux ne lui rendit son salut; plusieurs même, en le reconnaissant, lui tournèrent le dos avec mépris.

Mazelières ne semblait pas s'affecter beaucoup de la manière dont étaient reçues ses politesses; cependant ses lèvres étaient légèrement contractées, comme s'il eût intérieurement éprouvé plus d'émotion qu'il n'eût voulu en laisser voir. Quand ils furent parvenus à un endroit du camp moins fréquenté, Richard ne put s'empêcher de demander :

— Excusez ma curiosité, monsieur; mais depuis que le hasard nous a mis en

présence l'un de l'autre, je fais à votre sujet les suppositions les plus contraires et les plus bizarres ; de grâce, dites-moi qui vous êtes. Vous semblez également l'ami des ligueurs et des réformés ; vous connaissez peut-être mieux mes propres affaires que moi-même, et vous connaissez aussi bien les affaires du camp du Béarnais que celles de la ville assiégée.... Les relations qui ont existé entre mon père et vous me donnent la plus sûre preuve de la noblesse de votre caractère, et l'intimité dans laquelle je vous ai vu avec le roi de France me fait supposer que vous êtes d'un rang plus élevé que vous ne le paraissez....

Mazelières se pinça les lèvres d'un air mystérieux.

— Je ne suis rien autre chose que ce que je parais être, dit-il brusquement ; quand vous aurez un peu plus vécu, mon gentilhomme, vous saurez que dans des temps pareils à ceux où nous vivons, il ne faut jamais juger d'après ce que l'on était hier de ce que l'on peut être aujourd'hui. Quant à l'espèce de familiarité que vous avez vu régner entre le roi de France et un pauvre diable tel que moi, nous vous saurions gré, lui et moi, de ne pas vous en souvenir trop longtemps, pour des motifs différents.... Du reste, si vous désirez absolument savoir qui je suis, vous ne tarderez pas sans doute à être satisfait : un peu de patience.

Quelque obscure et embrouillée que fût cette réponse, il fallut s'en contenter, d'autant plus qu'ils étaient en ce moment si près des murailles de Paris, qu'ils pouvaient déjà voir les lansquenets en sentinelle se promenant sur les remparts. En face d'eux était la porte de Bussy, et à droite et à gauche s'élevaient encore les ruines du faubourg, au milieu desquelles les soldats protestants s'étaient cantonnés tant bien que mal. Ces débris de constructions ravagés par le feu avaient tous été abandonnés par leurs anciens propriétaires, sauf une vieille masure presque aussi délabrée que les autres ; de grossiers étais, soutenant ses murs lézardés, prouvaient qu'on avait pris quelque soin de la préserver d'une chute complète ; un pot d'étain pareil à ceux dans lesquels on servait le vin à cette époque était suspendu au-dessus de la porte en guise d'enseigne, et toute laconique que fût cette invitation à la débauche, elle semblait cependant avoir été parfaitement comprise d'une douzaine de soldats huguenots qui buvaient et mangeaient gravement dans une salle du rez-de-chaussée ouverte à tous les vents.

Le bas-officier qui servait de guide à Richard et à son compagnon continuait sa route sans faire attention à ce misérable cabaret, quand Mazelières l'arrêta en lui disant d'un ton de bonne humeur :

— Holà, maître Bernard, nous allons nous arrêter ici, ce jeune gentilhomme et moi ; ne nous ferez-vous pas l'honneur de vider un pot et de manger un morceau de lard avec nous ? Vous me boudez, mon vieux Bernard, et je veux que la paix soit conclue le verre à la main !

— J'ai reçu l'ordre de vous accompagner et de veiller à ce qu'il ne vous soit fait aucun mal, répondit l'anspessade d'un ton bourru ; mais il ne m'est pas commandé de boire avec vous.... J'en demande pardon à ce gentilhomme, mais je vais vous attendre ici.

En même temps il mit pied à terre, attacha son cheval à l'une des poutres qui servaient de support à la maison et parut disposé à ne pas franchir le seuil de la porte.

—A votre aise, dit Mazelières froidement ; pour vous, monsieur Richard, continua-t-il en se tournant vers l'aventurier, si vous m'en croyez, vous ne refuserez pas de

faire un repas un peu substantiel, attendu que de longtemps peut-être vous n'aurez une occasion pareille ! Profitez donc de mon avis, et tâchez de manger pour le présent et l'avenir. D'ailleurs nous ne pouvons entrer dans Paris qu'à la nuit close, et nous avons tout le temps de donner carrière à notre appétit.

En même temps il entra résolûment dans le cabaret, et bien que Richard fût vivement contrarié de ce retard, il obéit machinalement à son compagnon inconnu. Quoique la journée ne fût pas très-avancée, une demi-obscurité régnait dans le bouge enfumé et misérable. Quand ils parurent dans la salle où étaient réunis les silencieux buveurs huguenots, un murmure sourd se fit entendre, comme si l'équipage un peu bizarre des arrivants avait excité leur curiosité, et tous les yeux s'attachèrent sur eux avec défiance. Mazelières, sans se déconcerter, s'avança vers une table vide et s'assit tranquillement en faisant signe à son compagnon de prendre place en face de lui. A peine étaient-ils placés qu'un vieillard flegmatique, vêtu de noir, et qui semblait être le maître du logis, vint leur demander à voix basse ce qu'ils désiraient.

— Du pain, du vin, de la nourriture..... et vite et beaucoup ! dit le capitaine d'un ton tranchant; ce que tu auras de meilleur sera assez bon pour nous..... Je mange aussi bien qu'au temps où tu étais vivandier au régiment d'Anjou, mon vieux Pistolet (c'était le nom de l'hôte), et je paie beaucoup mieux.

Et pour ajouter la preuve aux paroles, il jeta sur la table une pièce d'or, qui passa immédiatement dans la poche de maître Pistolet.

— Vous allez être servi, capitaine Mazelières, dit-il en s'inclinant respectueusement.

Ce nom de Mazelières prononcé à haute voix produisit une vive fermentation parmi les soldats qui étaient assis aux tables voisines ; ils se parlèrent à voix basse, et cinq minutes après tous avaient quitté le cabaret, en jetant sur le capitaine des regards pleins de colère et de mépris. Pour cette fois, l'horreur qu'excitait son compagnon n'échappa pas à Richard ; il se leva, et, plaçant son faucon sur le dossier de son siége, il dit avec fermeté :

— Avant d'accepter votre invitation, capitaine, et de partager avec vous le pain et le sel, vous m'excuserez si je vous demande avec insistance ce que signifie le refus grossier qu'un officier d'un rang inférieur au vôtre vient de faire à votre invitation, ce que signifie la retraite précipitée des soldats qui étaient ici lorsqu'on a prononcé votre nom.

— Bernard et les autres sont des imbéciles ! dit Mazelières en haussant les épaules avec une insouciance affectée ; mais voici notre cher hôte ; tâchons de bien employer nos moments.

En effet, le vieux cabaretier venait de déposer sur la table un monstrueux pâté, du vin et tout ce qui était nécessaire pour faire un repas abondant.

— Je ne m'assiérai pas, dit Richard avec force, tant que vous n'aurez pas répondu à ma question.

— Je vais répondre pour lui, dit une voix mâle du côté de la porte.

C'était l'arquebusier qui avait refusé de prendre part au repas et qui était resté sous le porche, d'où il avait entendu la question du jeune Saint-Front. Il s'avança vers l'aventurier et lui dit avec mystère :

— Si vous êtes réellement gentilhomme, monsieur, vous me saurez gré de vous avertir d'une chose dont je vous croyais déjà instruit..... Cet homme n'est plus

digne de se trouver en tête à tête amical avec un homme d'honneur : c'est un apostat et un espion !

— Un espion ! répéta Richard en reculant d'un pas.

— Oui, un espion, reprit le soldat en regardant Mazelières d'un air insultant : l'espion de la Ligue dans le camp du roi, l'espion du roi dans l'enceinte de Paris... Après avoir été trente ans soldat brave et honoré de la bonne cause, il s'est mis sur ses vieux jours à tromper les deux partis par amour de l'argent..... En achevant ces mots il sortit, et Mazelières resta un moment anéanti, absorbé sans doute par de profondes et tumultueuses pensées. Puis, se rasseyant tout à coup, il dit en faisant un geste d'indifférence :

— Après tout, qu'importe ; ils ont dit la vérité.

— Vous l'avouez donc ? demanda Richard avec une horreur qu'il lui était impossible de cacher ; j'espérais encore que c'était une calomnie....

Mazelières le regarda d'un air de profonde tristesse.

— Merci, jeune homme, dit-il d'une voix altérée, merci pour ce bon sentiment, que votre père eût peut-être éprouvé comme vous en pareille circonstance ; car il n'aimait pas à condamner sans entendre.... Cependant je n'essaierai pas de nier ce que l'on me reproche. Supposez donc que ce que vous venez d'entendre soit vrai, que j'aie été capable de vendre à prix d'argent mon honneur à un parti et peut-être

à deux.... Vous saurez plus tard, je l'espère, ce qui peut m'excuser ou me justifier. Tout ce que je puis vous dire à présent, c'est que certaines personnes ont de moi, dans Paris, la même opinion que l'on en a dans le camp des huguenots. On me regarde comme un espion, et le caprice d'un homme puissant là-bas, comme ici, peut au moindre soupçon m'envoyer à la potence.... Voyez si vous voulez, en acceptant mes services pour pénétrer dans Paris, risquer d'être traité comme mon complice?

Richard frissonna et se tut pendant quelques minutes. Il y avait dans la simplicité de ce vieux et rude soldat, qui acceptait ainsi sans la repousser la plus horrible de toutes les accusations, quelque chose de fatal et d'inexplicable qui bouleversait toutes ses idées. D'ailleurs Mazelières semblait avoir pour le fils un intérêt véritable, sans doute en mémoire du père. Enfin le fauconnier pensa à Clotilde, son amie d'enfance, aux perfidies d'un rival puissant et ambitieux, et Mazelières seul en ce moment pouvait lui donner les moyens d'arriver jusqu'à Clotilde.

— Écoutez, capitaine Mazelières, dit-il avec fermeté ; il me répugne de croire à tout le mal qu'on dit de vous et que vous en dites vous-même. Il y a dans votre situation présente quelque chose que je ne comprends pas, mais qui, j'en suis sûr, est tout à votre avantage. Je vous suivrai ; je me fie à vous, capitaine Mazelières, et si d'autres peuvent m'accuser de témérité, moi j'ai l'assurance que je ne m'en repentirai pas.

— Dieu le veuille ! dit l'espion en regardant Richard d'un air attendri, et cependant, monsieur de Saint-Front, voyez quelle est l'inquiétude que j'éprouve pour vous : au prix d'un outrage si cruel en votre présence, j'eusse désiré acheter la satisfaction de vous voir renoncer à votre projet.

Puis il s'approcha de la table, fit deux parts du repas qui était déjà servi, en déposa une sur une table voisine près de laquelle Richard s'était placé dans le premier moment de surprise et de colère. Le fauconnier, poussé par son bon naturel, fut sur le point un moment de refuser ce partage si injurieux pour son compagnon, mais une espèce de honte le retint, et chacun d'eux se mit à table de son côté.

Soit qu'il fût plus expéditif, soit qu'il comprît moins l'importance de ce repas au moment d'entrer dans une ville désolée par la famine, Richard de Saint-Front se leva le premier, et en attendant son compagnon il se mit à donner le pât à son faucon avec de la viande que l'hôte avait apportée. Telle était son affection pour ce magnifique oiseau, qu'il oubliait dans cette occupation jusqu'au lieu où il était, et qu'il tressaillit presque de frayeur en entendant Mazelières lui dire d'une voix aussi gaie qu'avant cette pénible explication :

— Allons, mon gentilhomme, vous faites bien de prendre soin de ce charmant oiseau, car peut-être il pourra vous rendre un grand service un peu plus tard... il fera sans doute un excellent rôti, quelque jour que vous n'aurez pas trouvé à dîner dans Paris, et ces jours-là, voyez-vous, deviennent de plus en plus communs.

— Plutôt mourir moi-même ! dit Richard avec énergie.

— Hum ! hum ! en ce moment moins que jamais vous ne pouvez comprendre ce que c'est que d'être longtemps à jeun ; mais laissons cela. Il faut que nous prenions certaines précautions afin de ne pas être trop mal accueillis par ceux qui vont nous introduire dans Paris.

Il appela le vieil hôtelier, à qui il dit quelques mots à l'oreille. Pistolet grimaca un sourire d'intelligence et se hâta d'apporter une pain énorme et un

quartier de bœuf bouilli, provisions qui faisaient d'ordinaire le fond de sa cuisine.

— Voilà le prix de votre entrée, reprit Mazelières d'un ton jovial en s'adressant à Richard ; vous fermerez ainsi la bouche aux mécontents.

Puis, se chargeant lui-même de ces provisions, qu'il cacha sous son manteau, il engagea Richard à le suivre. La nuit commençait à tomber, et déjà l'on entendait dans le camp les trompettes qui sonnaient la retraite, pendant que les cloches sonnaient le couvre-feu dans la ville. Le faubourg était devenu solitaire, et excepté les sentinelles de la redoute qui bloquait la porte de Bussy, il n'y avait plus dans le voisinage que l'arquebusier Bernard, qui, le coude appuyé contre la selle de son cheval, commençait à s'impatienter. Dès qu'il aperçut ceux qui avaient été confiés à sa garde, il se remit en selle et regarda Mazelières comme pour lui demander ce qu'il avait à faire. L'espion fit signe qu'ils devaient se diriger sur la droite, et sans attendre d'autre indication, l'anspessade, poussant son cheval à travers les ruines, prit la direction indiquée en se contentant seulement de tourner la tête de temps en temps pour voir si les deux étrangers le suivaient.

Ils marchèrent ainsi un moment en silence ; après avoir dépassé les ouvrages que les assiégeants avaient construits pour empêcher une sortie de ce côté, ils longèrent à droite le fossé de la ville, sans toutefois s'approcher à portée des arquebuses parisiennes. L'obscurité, qui devenait de plus en plus épaisse, favorisait leur marche, et Bernard les précédait toujours pour donner les mots de passe aux sentinelles qu'il trouvait sur son chemin. Le capitaine Mazelières comptait avec attention les tours et les poivrières qu'ils avaient trouvées depuis la porte de Bussy. Quant à Richard, le silence et l'obscurité qui régnaient autour de lui, cette marche lente et inquiète, ces paroles inintelligibles qu'on échangeait à chaque pas, cette masse noire de murailles crénelées et de tourelles et plus que tout cela l'état précaire de sa situation présente occupaient tellement sa pensée qu'il n'avait ni la force ni le courage d'adresser aucune question à ceux qui l'accompagnaient.

Mazelières cependant parut enfin avoir reconnu les indices particuliers qu'il cherchait depuis quelques instants. Il fit faire halte derrière les débris d'une humble maison récemment incendiée, à vingt pas du fossé.

— Nous nous arrêtons ici, monsieur Bernard, dit-il à voix basse ; donnez l'ordre seulement que les soldats réformés qui sont en faction autour de nous ne s'émeuvent pas de ce qu'ils pourraient voir et entendre de ce côté, et séparons-nous. C'est sans regret, je pense, de votre part et de la mienne...

L'anspessade, fidèle à son silence méprisant, haussa les épaules sans répondre, salua d'un signe rapide le fauconnier et s'avança pour ordonner que l'on ne prît pas l'alarme dans le cas où ses deux clients attireraient l'attention des postes voisins.

Restés seuls, Mazelières et Richard se tinrent immobiles afin que Bernard eût le temps de remplir sa mission, puis, prenant son compagnon par la main pour diriger sa marche sur ce terrain bouleversé et jonché de débris, le capitaine le conduisit vers le fossé en lui disant :

— Je n'ai pas besoin, monsieur Richard, de vous prévenir que vous devez être prudent avec ceux que vous allez voir tout à l'heure et que vous ne devez rien dire ou rien faire qui puisse les indisposer contre vous... Je vous ferai passer pour un bon ligueur qui vient défendre à Paris la cause de la religion, et n'allez pas me contredire jusqu'à ce que nous ayons quitté le voisinage des remparts, car il serait

dangereux pour vous de faire de la fanfaronnade hors de saison... Du reste, quelle que soit l'explication que je donnerai, soyez attentif et ne vous étonnez de rien.

L'aventurier l'assura à voix basse qu'il s'efforcerait de ne pas faire de bévues.

— Ce maudit oiseau, murmura encore Mazelières en désignant l'émérillon que Richard portait toujours sur le poing, vous suscitera, je le crains, bien des embarras, et s'il était possible...

— Je ne m'en séparerai jamais, se hâta de répondre le fauconnier, et je courrai la chance des mésaventures qu'il pourra m'attirer.

Tout en parlant ils s'étaient approchés d'une brèche faite dans la maçonnerie du fossé, et qui présentait des marches praticables pour descendre dans les retranchements. Mazelières s'y enfonça résolument, et tous les deux parvinrent au pied même des murailles non sans quelques difficultés. Les fossés étaient à sec, et les grandes herbes qui y croissaient amortissaient encore le bruit de leur marche. Quand ils furent arrivés directement au-dessous d'une guérite de pierre, qui semblait avoir servi à Mazelières de point de ralliement, ils s'arrêtèrent un moment, et n'entendant rien qui pût exciter sa défiance, le mystérieux conducteur de Richard frappa doucement dans ses mains.

Au même instant une ombre se pencha au-dessus du créneau le plus voisin de la poivrière, et une voix faible demanda avec un accent étouffé :

— Est-ce vous, mon frère?

— Je suis, répondit le capitaine, d'une voix lente et nazillarde qui ne ressemblait en rien au ton ferme et militaire que son compagnon lui connaissait, je suis *celui qui vient au nom du Seigneur.*

— Hosannah ! Hosannah ! reprit la voix, qu'on eût pu croire tremblante de joie ; et sans doute vous nous apportez quelque nourriture?

— Oui, répondit brièvement Mazelières.

Alors le murmure de plusieurs voix se fit entendre derrière les créneaux, et bientôt une corde à l'extrémité de laquelle était attaché un grand panier d'osier glissa jusqu'au fond du fossé.

— Je vais monter le premier pour les prévenir et les bien disposer en votre faveur, murmura l'espion ; en attendant, ne faites pas un mouvement, ne prononcez pas un mot, si vous craignez les coups d'arquebuse...

En même temps il se mit en devoir de prendre place dans le panier ; Richard involontairement éprouva un sentiment de défiance.

— Mais, monsieur, murmura-t-il, s'ils allaient refuser?...

— Je vous laisse les provisions, interrompit Mazelières avec un sourire en lui remettant les vivres dont il s'était pourvu au cabaret huguenot ; n'ayez crainte qu'ils vous repoussent.

Il donna un signal, et le panier fut hissé au sommet de la muraille.

Le fauconnier était resté seul dans une anxiété profonde. Il entendit bientôt au-dessus de sa tête une vive altercation, quoique à voix basse, entre plusieurs personnes, et il ne douta nullement qu'il s'agissait de lui. Bien qu'il fût naturellement brave, le cœur lui battait avec violence : qu'allait-on décider ? Serait-il admis ? Ne préparait-on pas quelque trahison ? N'avait-il pas eu tort de se fier à un homme si universellement méprisé que le personnage énigmatique qu'il connaissait sous le nom de Mazelières? Mais le panier, redescendant lestement, l'avertit que s'il avait

l'intention de changer d'avis, il était trop tard, et une personne qu'il reconnut être son compagnon lui cria du haut de la muraille :

— Montez !

Richard hésita une seconde ; puis, se plaçant en silence dans le panier avec les provisions qui devaient être sa sauvegarde, il fut enlevé rapidement jusqu'au niveau du rempart.

III.

Au moment où Richard de Saint-Front atteignit l'extrémité de la muraille, il sauta légèrement sur la plate-forme du rempart sans attendre qu'on l'aidât, et il se trouva au milieu de cinq ou six personnes à figures et à tournures étranges qui avaient opéré son ascension. Quoique la nuit fût assez obscure, il put remarquer, à la lueur incertaine des étoiles, que cette partie de la muraille était dégarnie de sentinelles régulières, et que les amis de Mazelières semblaient en être pour le moment les seuls gardiens. Ils étaient vêtus mi-partie en moines, mi-partie en cavaliers, c'est-à-dire qu'ils avaient des casques et des cuirasses conjointement avec des robes à capuchons, des chapelets et des rosaires. Mazelières lui-même, depuis son arrivée sur le rempart, s'était revêtu d'un costume semblable, c'est-à-dire qu'il avait jeté par-dessus son équipage militaire une robe brune de récollet pareille à celles des gens qui l'entouraient. Du reste, ces pauvres moines, qui, disait-on alors, représentaient l'*Église militante*, étaient d'une maigreur effrayante et d'une pâleur qui faisaient ressortir encore l'éclat de leurs yeux ardents de fièvre. Dès que Richard fut auprès d'eux, ils s'élancèrent sur lui avec une violence qui l'eût épouvanté s'ils n'avaient dit en même temps d'une voix tremblante :

— Les vivres ! où sont les vivres que vous nous apportez ?

L'aventurier se dégagea par un mouvement brusque et désigna du doigt le panier où se trouvaient les provisions dont Mazelières l'avait chargé. Bien que les moines guerriers eussent examiné avec étonnement l'équipage du fauconnier, et que l'un d'eux même eût tendu la main vers l'oiseau qu'il portait avec précaution sur le poing, aucun des affamés ne résista à la vue des vivres que Mazelières venait d'étaler sur le parapet, comme pour attirer exclusivement leur attention. Ils se précipitèrent dessus avec une espèce de fureur, sans songer à autre chose, et avant même que les parts eussent été faites, chacun s'empara de ce qu'il put, soit pain, soit viande, et se mit à manger avec voracité.

Certes en ce moment Richard eût pu facilement s'enfuir dans la ville sans qu'on cherchât à le poursuivre. Mais il resta frappé de stupeur en présence de ces malheureux mourant de faim et se disputant les morceaux avec une incroyable avidité. Mazelières, qui était près de lui, s'aperçut de l'effet que ce spectacle produisait sur le fauconnier, il lui dit d'un ton triste :

— Je vous ai prévenu, monsieur Richard ; voici un exemple de ce que souffre la population de Paris. Dans quelques jours peut-être la faim vous tourmentera comme ces pauvres gens, et vous n'aurez pas de quoi la satisfaire.

— Mais, capitaine, répondit Richard du même ton, j'avais entendu dire que les couvents étaient bien munis de vivres et...

— Les couvents ont été pillés par le populaire, et les moines aujourd'hui souf-

frent autant que les derniers mendiants. Mais prenez garde, continua-t-il en baissant encore la voix ; je ne suis ici que le frère Ambroise, et oubliez qu'ailleurs on m'a donné un autre nom devant vous.

Ils furent interrompus par un des moines qui semblait avoir de l'autorité sur les autres. Ce personnage, dont il était difficile de distinguer les traits, mais dont la voix était grave et imposante, demanda au compagnon de Richard :

— Eh bien, frère Ambroise, quelles nouvelles nous apportez-vous de ce Béarnais hérétique? Pouvons-nous enfin espérer qu'il lèvera bientôt le siége et qu'Israël sera délivré de la captivité ?

— Révérend père prieur, répondit Mazelières en s'inclinant respectueusement, je vous rendrai compte de ma mission, à vous et aux autres chefs de la Sainte-Union, mais il ne faut plus compter que sur les secours du prince de Parme et du duc de Mayenne.

— Et les secours de Dieu, frère Ambroise, les secours de Dieu ! répéta le prieur avec sévérité. Le Dieu des armées nous délivrera des mains des hérétiques, et si nous sommes tous condamnés, nous mourrons tous pour rendre témoignage de notre sainte croyance.

Puis cessant tout à coup de manger, il dit aux autres moines avec un violent effort en déposant sur le parapet du rempart le morceau qu'il allait porter à sa bouche :

— Arrêtez-vous, mes frères ; puisque le siége menace de se prolonger, nous ne devons pas consumer à nous seuls la nourriture que Dieu nous envoie, tandis que nos frères qui sont au couvent souffrent de la faim, aussi bien que nous; remettez sur cette pierre le morceau dont chacun de vous s'est emparé, et comme nous nous sommes laissé entraîner un moment par l'esprit d'égoïsme et par le démon de la gourmandise, nous allons prier Dieu de nous pardonner cette faiblesse de notre malheureuse nature.

Les moines accomplirent, au regret peut-être de plus d'un, ce sacrifice pénible ; tous s'agenouillèrent dévotement à côté de leur supérieur et prièrent mentalement pendant quelques instants.

Richard ne pouvait assez admirer ce singulier mélange d'obstination, de fanatisme et de charité chrétienne. Il regarda Mazelières, qui lui-même était ému de cette scène touchante et détournait la tête. Bientôt les moines se levèrent, et le prieur, fixant enfin son œil noir et perçant sur le jeune fauconnier, lui dit d'un ton austère :

— Celui qui vient partager ainsi la misère des généreux Parisiens ne peut être accusé d'avoir de mauvais desseins ; cependant, mon fils, quoique le digne novice Ambroise soit une garantie suffisante de votre fidélité aux principes de la sainte Église et de la véritable puissance, je ne puis m'empêcher de vous demander votre nom et votre qualité avant de vous laisser aller au milieu des soldats du Christ.

Richard répondit simplement qu'il était gentilhomme et fauconnier du défunt baron de Boisfleury.

— C'est l'œuvre d'un bon serviteur, reprit le prieur satisfait, de revenir à la maison de son maître, quand cette maison est plongée dans le deuil ! Allez, mon fils, votre honorable protecteur, quoique Dieu l'ait appelé à lui, doit encore être pour vous une sauvegarde... et maintenant, jeune homme, vous sera-t-il possible de trouver

sans guide l'hôtel de votre défunt seigneur? Si vous vouliez attendre à demain pour vous y rendre, je vous offrirais l'hospitalité pour cette nuit dans notre couvent, et demain je vous ferais conduire par un de nos frères...

— Refusez, murmura Mazelières, qui craignait sans doute quelque découverte inopportune, par suite d'une conversation plus longue entre Richard et les moines du rempart.

Mais le fauconnier avait déjà pris ce parti.

— Mon révérend père, dit-il poliment, je ne suis venu qu'une fois à Paris, et j'avoue que les rues ne m'en sont pas très-familières. Cependant mon impatience est telle d'arriver chez mon ancien seigneur, qu'au risque d'errer toute la nuit au hasard, je vais me mettre en chemin.

— Si notre digne prieur veut bien le permettre, dit Ambroise avec humilité, je conduirai ce jeune homme jusqu'à l'hôtel de Boisfleury. Ce gentilhomme pourrait s'égarer, et d'ailleurs il n'est pas sûr d'errer seul au hasard dans les rues par une nuit aussi obscure...

— Ainsi soit fait, Ambroise, dit le prieur, qui n'avait peut-être pas perdu toute défiance au sujet de Richard, et qui s'assurait ainsi que ni lui ni Mazelières n'avaient été induits en erreur par le fauconnier, c'est œuvre de charité; puis vous reviendrez au couvent nous raconter ce que vous avez pu apprendre au sujet de cet exécrable fils du démon qu'on appelle le Béarnais. Pour nous, mes frères, rentrons dans notre sainte maison, où nous sommes attendus avec tant d'impatience.

En même temps, il se chargea lui-même des provisions qu'il avait arrachées aux pauvres affamés, et, après leur en avoir fait compter les morceaux, afin qu'ils ne pussent pas l'accuser d'en avoir détourné la moindre partie à son profit, il s'éloigna lentement avec eux, tandis que Richard et Mazelières descendaient les remparts pour se diriger vers le quartier Saint-Paul, où était l'hôtel de Boisfleury.

Bientôt ils se trouvèrent engagés dans un labyrinthe de rues étroites et obscures dans lequel Richard se fût sûrement égaré s'il n'eût pas eu un guide à qui tous ces quartiers du vieux Paris étaient familiers. A cette époque on n'avait pas encore songé à l'éclairage public, et quand même ce service eût été organisé antérieurement, il est douteux que dans l'affreux dénûment où se trouvait la ville de toutes sortes de choses on y eût trouvé assez d'huile pour en fournir aux réverbères une soirée seulement. En outre, la plupart de ces rues n'étaient pas pavées, et elles restaient encombrées d'immondices; la population même était si rare dans ces temps de désastres que l'herbe croissait dans les voies publiques les plus fréquentées. Ajoutez à cela qu'au moment dont nous parlons, les chiens, les chevaux et toutes les autres espèces d'animaux domestiques avaient été tués pour servir de nourriture aux assiégés, et par conséquent il n'y avait pas un coche, pas une charrette, pas un cavalier qui pût troubler la tranquillité morne de la ville. Les maisons étaient ruinées pour la plupart ou abandonnées. Celles qui semblaient encore occupées ne laissaient voir aucune lumière aux fenêtres, et sans doute leurs habitants cherchaient dans le sommeil un adoucissement contre la faim qui les avait déchirés tout le jour et qui devait encore les déchirer le lendemain.

Ce silence funèbre qui absorbait jusqu'au bruit des pas, cette profonde solitude, ces ténèbres épaisses serraient le cœur de Richard; c'était donc là Paris, cette ville bruyante, animée, cette patrie des fêtes et des plaisirs? D'ailleurs il n'ignorait

pas que d'une minute à l'autre, du fond de quelqu'une de ces encoignures sombres qu'offraient la plupart des maisons, pouvait sortir tout à coup une bande de ces *coupe-bourses*, *tireurs de laine*, *mauvais garçons* ou *coupe-jarrets*, qui exploitaient chaque nuit leur coupable industrie. Il lui semblait même voir glisser par moments à côté de lui des ombres menaçantes, et sans doute son imagination ne le trompa pas toujours. Parfois aussi il entendait à droite et à gauche des gémissements faibles et plaintifs; c'étaient des malheureux expirant de misère et de faiblesse que les passants devaient trouver morts le lendemain au milieu de la voie publique.

Sur l'invitation de son guide, Richard avait mis l'épée à la main, et il l'agitait de temps en temps dans l'ombre afin de montrer à ceux qui pourraient s'être mis en embuscade qu'il était armé. Mazelières avait aussi tiré de dessous sa robe un long poignard qu'il ne manquait pas de faire flamboyer à chaque occasion, et c'était peut-être à cette attitude belliqueuse que les aventuriers avaient dû jusque-là de ne pas être attaqués à une époque où, disent les auteurs contemporains, Paris contenait huit mille voleurs et assassins en titre, sans parler de ceux qui, poussés par la misère ou par l'occasion, allaient volontiers sur les brisées des malfaiteurs de profession. Les piloris, les croix, les roues que les voyageurs rencontraient à chaque carrefour, les potences qui à tous moments balançaient au-dessus de leur tête leurs lugubres charges de suppliciés, leur prouvaient bien que la justice était expéditive, mais ne les rassuraient nullement.

Ils venaient de traverser le pont de Notre-Dame et ils se dirigeaient vers le quartier de la Place-Royale par le quai des Célestins, un des quais les plus anciens de Paris. Dès que Richard se trouva dans cet endroit découvert, il crut n'avoir plus rien à craindre, d'autant plus que la lune, se dégageant pour un moment des nuages qui la voilaient, jeta tout à coup un reflet pâle sur les vieilles tours de Notre-Dame, que les aventuriers laissaient derrière eux, sur le large trottoir pavé et sur les eaux de la Seine qui miroitaient à quelques pas. Le fauconnier se redressa d'un air dégagé.

— Ah ! je me reconnais enfin, dit-il d'un ton joyeux, nous ne sommes pas loin maintenant de l'hôtel de Boisfleury et de la rue Saint-Paul. Je crois presque qu'il me serait possible d'y arriver seul.

Mazelières ou frère Ambroise, suivant le nom qu'il plaira de donner au compagnon de Richard, comprima promptement cette gaieté et cette sécurité :

— Paix ! paix ! monsieur Richard, murmura-t-il, tout danger n'est pas passé. Marchez le plus près possible des maisons, afin qu'on ne puisse vous apercevoir de loin, et le plus doucement possible, afin qu'on ne puisse vous entendre ; soyez toujours prêt à vous servir de votre épée, vous pourriez en avoir besoin lorsque vous y penseriez le moins ; songez que la rivière n'est pas loin.

Sans bien comprendre ces avertissements, Saint-Front se tint sur ses gardes. Au moment où ils abandonnaient le quai pour entrer dans la rue Saint-Paul, rue aristocratique à cette époque et à l'extrémité de laquelle ils devaient trouver l'hôtel de Boisfleury, ils aperçurent tout à coup devant eux une troupe d'hommes dont plusieurs portaient des flambeaux, et qui s'avançaient de leur côté en poussant de grands éclats de rire. Au centre se trouvait un personnage richement vêtu dont on ne pouvait encore distinguer les traits à cause de l'éloignement, mais dont tous ces gens turbulents ne semblaient être que les laquais et les pages. L'un de ceux-ci

précédait la troupe de quelques pas et semblait chargé, par ses lazzi et ses bouffonneries, d'égayer son seigneur.

A cette vue, Mazelières s'arrêta brusquement et toucha le bras de son compagnon.

— Rebroussons chemin, monsieur, dit-il tout bas, ou du moins cachons-nous, afin de ne pas être aperçus par ces insolents, qui inévitablement nous chercheront querelle ou nous feront quelque avanie.

Mais ce parti ne convenait guère aux idées chevaleresques du jeune fauconnier.

— Je ne fuirai pas, dit-il d'un air d'obstination, et je ne me détournerai pas de mon chemin. J'ai pu me mettre en garde contre les voleurs et les assassins dont on me dit que Paris est rempli ; mais je ne crains pas un gentilhomme qui peut me donner loyalement réparation de l'insulte que ses gens m'auront faite, si tant est qu'ils osent m'insulter.

— Réfléchissez ! reprit Mazelières avec vivacité : pour que les valets soient aussi effrontés, il faut que le maître soit puissant et leur assure l'impunité. Croyez-moi, livrons-leur passage et n'attirons pas sur nous par une sotte témérité quelque mauvaise affaire. Mais les voici, suivez-moi.

En même temps il revint sur ses pas avec rapidité et disparut bientôt à l'angle de la rue. Quant à Richard, il réfléchit un moment si cette qualité de gentilhomme dont il était si fier lui permettait de reculer.

Mais bientôt il ne fut plus temps de suivre le prudent conseil de son compagnon. Le page dont nous avons parlé et qui allait et venait devant le gros de la troupe comme un chien qui guette le gibier devant le chasseur, avait entendu quelque bruit produit par la discussion des deux aventuriers, et il était accouru au galop pour voir ce dont il s'agissait. Il s'arrêta sous une porte cochère, non loin de Richard, et de là, comme d'un poste d'observation, il se livra à un prudent examen : au reflet lointain des torches que portaient ses compagnons, il avait vu briller l'épée de Saint-Front, et il ne se souciait pas, malgré son impudence apparente, de s'approcher de trop près.

Richard et lui se regardèrent fixement. Le page était presque un enfant, très-laid et d'une apparence frêle ; mais il avait l'adresse et la légèreté d'un singe, et il était de cette race malicieuse de pages que les grands seigneurs se faisaient un point d'honneur de traîner à leur suite pour désespérer ceux qui les approchaient. L'élégante livrée dont il était couvert attestait l'opulence de celui à qui il appartenait, et l'effronterie de son maintien annonçait qu'il se croyait permises toutes les insolences pourvu qu'elles appelassent un sourire sur les lèvres de son maître.

— Par saint Pancrace, mon patron ! cria-t-il d'une voix aigre et railleuse dès qu'il vit ses compagnons à portée de le secourir, voici une véritable trouvaille ! Ceci vaut bien mieux pour amuser monseigneur que tous ces lourdauds que nous avons rencontrés et qui braillent la faim, sous prétexte qu'ils n'ont rien à manger ! Ventre de loup ! j'ai mis la main sur le roi des cocardeaux, le prince des fats, le connétable de la sottise...

— Eh bien, Pancrace ! cria un laquais en ricanant, apporte son manteau et ses oreilles à monseigneur.

— Il ne les a plus, répondit le page d'un air piteux, du moins le manteau, et quant aux oreilles... Mais qu'est-ce que je dis là ? continua-t-il d'un ton différent

en examinant Richard avec plus d'attention; sur ma foi de chrétien! j'ai pris un sanglier pour un pourceau! Accourez, accourez, les autres! ce galant est un fauconnier envoyé par la reine du pays des chimères pour offrir un magnifique faucon à monseigneur! Oh! le bel oiseau! oh! le gentil oiseleur! Allons, mon muguet, un genou à terre, et offrez galamment à mon maître le cadeau de notre gracieuse reine.

La troupe n'était plus qu'à quelques pas.

— Holà! méchant page, dit un des valets, que diable nous chantes-tu de faucon et de fauconnier? Tu perds la tête, drôle, et je t'avertis que si tu ne trouves pas d'autres sornettes pour divertir monseigneur, tu seras fouetté jusqu'au sang quand nous rentrerons au logis.

Mais en ce moment la lueur des torches permit de voir à quelques pas seulement de la troupe Richard de Saint-Front, debout au milieu de la rue, dans une attitude fière et résolue, l'épée à la main.

— Par Satanas! le drôle a raison, reprit le même valet d'un air étonné; c'est vraiment un fauconnier avec son oiseau sur le poing, et le diable seul peut l'avoir transporté à pareille heure dans un pareil endroit.

— Je ne dis pas le contraire, reprit le malin page; mais, dans tous les cas, il faut que l'envoyé de maître Satanas remplisse convenablement sa mission... Faites place, vous autres, afin que ce digne fauconnier puisse présenter noblement à monseigneur l'oiseau que lui envoie Sa Majesté infernale!

L'insolente valetaille comprit la pensée de Pancrace, et ceux qui portaient les flambeaux se rangèrent de chaque côté de leur maître, pour éclairer la scène ridicule que le page avait imaginée.

Richard avait écouté, sans daigner y répondre, toutes les insultes du jeune étourdi, et il cherchait du regard, dans la troupe qui s'avançait, le maître à qui il pourrait en demander compte. Il l'aperçut bientôt qui marchait d'un air préoccupé et sombre, au milieu de ses gens, sans s'inquiéter de ce qui se passait. C'était un homme de cinquante ans environ, mais dont la moustache bien cirée et les cheveux soigneusement bouclés annonçaient encore une remarquable prétention à la jeunesse. Ses traits étaient durs, sinistres, et une certaine expression de morgue et d'arrogance les rendait encore plus repoussants. Du reste, son costume était magnifique, son pourpoint garni d'un busc, et son haut-de-chausses était de satin bleu, tout enjolivé de nœuds de ruban; son manteau de velours ruisselait de broderies d'or; un fier panache rouge surmontait son chapeau de feutre, et le chapelet de corail qui pendait à son cou par-dessus sa large fraise goudronnée, annonçait que ce seigneur faisait partie des *confrères du chapelet*, les plus forcenés ligueurs de Paris. Bien qu'il eût au côté une rapière soutenue par un riche baudrier, il tenait à la main un jonc à pomme d'ivoire sur lequel il s'appuyait en marchant.

Lorsque l'escorte s'arrêta, il sortit enfin de sa rêverie, et regardant avec étonnement autour de lui, il demanda d'une voix aussi arrogante que le promettait son visage :

— Eh bien! marauds, qu'y a-t-il? qui ose ainsi vous arrêter?

Richard allait prendre la parole; mais Pancrace, se glissant aussitôt entre son maître et le fauconnier, s'inclina respectueusement et répondit avec une gravité affectée qui fit éclater de rire toute la valetaille :

— Monseigneur, c'est un ambassadeur de Sa Majesté Lucifer, qui vient tout ex-

près du pays des enchantements pour offrir à Votre Seigneurie le plus beau faucon qui ait jamais été déniché dans les monts Caucasiques et *Acrocérauniens;* il sollicite l'honneur de se présenter à genoux devant Votre gracieuse Excellence...

— A genoux! oui, à genoux! crièrent les autres valets en montrant à Richard le sol fangeux de la rue, sans toutefois oser l'approcher à cause de l'épée qu'ils voyaient toujours briller à sa main.

Richard, d'un coup de pied, envoya le malin page rouler dans la boue sur laquelle on lui commandait de s'agenouiller. Cet acte de vigueur contre le méchant drôle appela un sourire sur les lèvres dédaigneuses du maître, et aussitôt les gens de sa suite poussèrent de bruyantes huées, comme pour applaudir à la mésaventure de leur compagnon.

— Silence, canaille! cria Saint-Front d'une voix tonnante; il faut bien que je me donne la peine de châtier vos pareils, si votre maître ne les châtie. Et vous, monsieur, continua-t-il en s'adressant au chef de la troupe, si vous êtes réellement gentilhomme, ou vous me demanderez courtoisement pardon de l'insolence de vos laquais, ou vous m'en rendrez raison l'épée à la main, comme il convient entre gens de qualité.

Tout en parlant, Richard s'était mis un peu de côté, de manière à pouvoir s'adosser à une maison voisine, s'il venait à être attaqué à la fois par tous ceux qu'il bravait avec tant de témérité. Ils avaient mis l'épée à la main, comme lui, mais ils n'osaient s'en servir avant d'avoir appris par un signe certain quelles étaient les dispositions de leur maître à l'égard de l'aventurier. Ce personnage rompit enfin le silence, et toisant Richard d'un air dédaigneux :

— Si je suis gentilhomme? répéta-t-il d'une voix rude : par la messe, voilà un gaillard bien hardi! Et qui es-tu toi-même, misérable oiseleur, pour oser ainsi arrêter un des principaux magistrats de la bonne ville de Paris, et frapper ses gens?

— Et pourquoi alors, reprit Saint-Front avec véhémence, un des principaux magistrats de la bonne ville de Paris permet-il à ses gens d'insulter par leur joie turbulente aux malheurs des habitants? pourquoi leur permet-il d'arrêter le passant et le promeneur paisible, quand son devoir...

— Par la mordieu! ce coquin voudrait m'apprendre mon devoir! dit son interlocuteur avec une colère méprisante; allons, valets, finissons-en, continua-t-il d'un air impérieux; ôtez à ce coureur de nuit ce noble oiseau et cette épée qu'il est indigne de porter, et renvoyez-le avec quelques *platassades* au diable, d'où il est venu.

Les valets s'avancèrent pour exécuter cet ordre, et bien en prit à Richard de s'être arrangé de manière à ne pouvoir être entouré. Il s'appuya contre la muraille, et serrant son faucon contre sa poitrine, il se mit à brandir son épée en criant avec fureur :

— Avancez, misérables, si vous l'osez; ni ce faucon ni cette épée n'appartiendront jamais à votre indigne maître. J'ai refusé cet oiseau à un homme plus puissant et plus noble que lui; et quant à mon épée, j'aimerais mieux la briser sur vos misérables épaules, que de la voir jamais dans les mains d'un lâche tel que celui qui vous commande.

— Lâche! répéta le seigneur inconnu, en s'élançant vers Richard, le bâton levé.

Mais au moment où il allait frapper, Richard, prompt comme l'éclair, lui porta un coup d'épée dans la poitrine. Le gentilhomme poussa un grand cri et tomba baigné dans son sang.

A cette vue, les pages et les laquais, en proférant les plus terribles imprécations, s'élancèrent pour venger leur maître. Dans leur rage, ils jetèrent les flambeaux afin de pouvoir manier librement leur épée. Cette circonstance sauva notre audacieux aventurier : surpris par cette obscurité subite, ils ferraillèrent un moment les uns contre les autres, sans s'apercevoir que leur ennemi s'était glissé lestement le long du mur, et était déjà hors de leurs atteintes. D'ailleurs le blessé, qui se roulait à leurs pieds en poussant de sourds gémissements, paralysait leurs mouvements. Ils cessèrent donc de se battre entre eux, et pendant que quelques-uns s'empressaient de relever leur maître et de lui donner des secours, les autres cherchaient le meurtrier en criant de toutes leurs forces :

— Alarme ! alarme ! levez-vous, bonnes gens ! on assassine l'un de vos quarteniers, le digne chevalier d'Achon !

Ce nom arriva jusqu'aux oreilles de Richard, qui remontait la rue en courant de toute sa vitesse.

— Le chevalier d'Achon ! murmura-t-il ; c'est lui ! c'est mon rival !

Mais il continua sa course, et il ne s'aperçut pas qu'un individu aussi leste que lui le suivait avec ardeur et ténacité : c'était le page Pancrace.

IV.

Avant de continuer le récit des aventures du fauconnier Richard, il est nécessaire que nous disions ce qui s'est passé à l'hôtel de Boisfleury un peu avant la querelle de notre héros avec le chevalier d'Achon.

Cet hôtel, situé non loin du célèbre palais Saint-Paul, est un de ces vieux monuments de l'architecture féodale qui disparaissent peu à peu de nos villes, et qui bientôt n'existeront plus que dans les souvenirs de l'antiquaire et de l'artiste. Il était sculpté et ciselé à l'extérieur comme une cathédrale, tout bardé à sa façade de cariatides, d'emblèmes et d'armoiries. L'intérieur en était sombre, triste, incommode, comme celui de tous les édifices construits à une époque très-reculée. Il y avait de longues et poudreuses galeries avec des fenêtres étroites aux vitraux coloriés, des escaliers en colimaçon bâtis dans l'épaisseur des murs; de grands et majestueux appartements lambrissés de chêne ou tendus de tapisseries à personnages ; c'était enfin un château féodal transporté au centre de Paris, moins les jours et les ponts-levis.

Sans doute aux temps de prospérité publique, lorsque les sires de Boisfleury venaient dépenser en fêtes et en festins dans la capitale les économies qu'ils avaient faites dans leur seigneurie en Touraine, cet hôtel devait être convenablement animé par leur suite brillante, par ce monde de varlets, de pages, de gentilshommes que les hauts barons traînaient alors à leur suite ; cette solitude se peuplait, ce silence morne faisait place à une gaieté bruyante et tumultueuse. Mais à l'époque dont nous parlons, tous les sires de Boisfleury avaient péri dans ces terribles guerres qui décimèrent la noblesse du seizième siècle ; les nombreux clients de cette opulente maison avaient disparu, et, par la mort récente du dernier baron, le nom, les châ-

teaux, les terres de cette famille jadis si puissante avaient passé à une jeune fille de seize ans, épouvantée de la désolation qui régnait autour d'elle.

Le soir du jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, à l'heure à peu près où Richard de Saint-Front se préparait à pénétrer dans Paris, Clotilde était seule dans une de ces vastes pièces de l'hôtel héréditaire dont nous avons déjà donné une idée. Assise dans un fauteuil de bois ciselé, noir comme l'ébène, le coude appuyé contre le balcon de fer ouvragé de sa fenêtre, la jeune orpheline se penchait, aux lueurs mourantes du jour, sur la rue solitaire qui longeait la maison. Clotilde de Boisfleury était une blonde langoureuse et délicate, à qui ses derniers malheurs avaient donné une expression de mélancolie. Elle était vêtue de noir; son long voile blanc, rejeté en arrière et que le souffle du soir faisait onduler, lui donnait quelque ressemblance avec une de ces fées aériennes qu'a créées l'imagination du poète et des Orientaux. Il n'y avait près d'elle aucune de ces suivantes et de ces dames d'honneur qui devaient, d'après les idées du temps, accompagner toujours une jeune fille de son rang, maîtresse d'une si grande fortune. Aussi c'était peut-être le sentiment de cet isolement profond qui était la cause du morne abattement répandu sur son visage. Peut-être en ce moment songeait-elle aux soins affectueux, aux plaisirs variés dont l'entourait son père chéri dans des temps qui n'étaient pas encore bien éloignés; peut-être songeait-elle à la foule empressée qui alors encombrait l'hôtel de ses ancêtres; peut-être se souvenait-elle des vertus touchantes de sa bonne mère, qu'elle avait perdue si jeune; peut-être enfin sa pensée s'était-elle arrêtée sur les souvenirs de son heureuse enfance, sur ses chasses dans les forêts de Boisfleury, quand, montée sur sa petite haquenée blanche, à la selle de velours, elle accompagnait son jeune fauconnier Richard; quand tous les deux galopaient à travers la campagne malgré le soleil, un faucon sur le poing, et quand son jeune compagnon, s'arrêtant tout à coup pour désigner les bois, les fermes, les lacs qui s'étendaient autour d'eux, disait d'une voix triste :
— Mademoiselle, tout cela est à vous !

Telles étaient les pensées ou d'autres pareilles qui occupaient la jeune orpheline, quand un bruit subit, qui se fit entendre derrière elle, la fit tressaillir et fut sur le point de lui arracher un cri. Elle se retourna en tremblant, et apercevant dans la pénombre de la chambre un homme qui avait pénétré jusqu'à trois pas d'elle sans qu'elle se doutât de sa présence, elle porta précipitamment jusqu'à ses lèvres le sifflet d'argent ciselé suspendu à son cou et dont se servaient alors les nobles dames pour appeler les personnes qui les servaient; mais sans doute la réflexion pénible que personne ne viendrait à cet appel, la retint à temps, et laissant retomber le petit bijou avant qu'il eût touché sa bouche, elle resta immobile et terrifiée comme en présence d'une apparition surnaturelle.

Le personnage qui était cause de son effroi, et qui n'était autre que le chevalier d'Achon, s'avança lentement en disant d'une voix doucereuse :

— Vive Dieu ! ma gentille demoiselle, ne me reconnaissez-vous pas ? D'où vient cette frayeur soudaine? Puisque vous étiez à la fenêtre, n'avez-vous pas vu et entendu mes gens au moment où nous sommes entrés dans l'hôtel, et ne deviez-vous pas vous attendre à ma visite? Ai-je besoin, moi, votre ami et celui de votre pauvre père, moi votre tuteur et qui serai bientôt uni à vous par des liens plus étroits, ai-je donc besoin de me faire annoncer auprès de vous comme un étranger et un indifférent ?

— Vous avez raison, monsieur, dit la pauvre fille avec une émotion douloureuse et en se laissant aller dans un fauteuil ; qui pourrait vous empêcher d'agir comme il vous plaît? n'êtes-vous pas le maître?

Et malgré ses efforts pour se contenir, elle fondit en larmes.

— Allons! dit le quartenier froidement en s'asseyant près de la jeune baronne et en jouant négligemment avec sa canne, je vois que vous n'êtes pas plus raisonnable que ces jours passés ; toujours des larmes! Mais dites-moi, ma belle affligée, est-il bien sûr que le souvenir seul du pauvre baron vous les fasse verser? Il m'est venu dans la pensée que quelque galant mort ou absent a sa bonne part dans ces regrets éternels, et si vous vouliez être franche...

Clotilde rougit d'indignation, et elle s'écria avec véhémence :

— Oui, monsieur, j'ai en effet d'autres motifs de larmes, bien que la mort de mon père soit le plus poignant de tous. J'ai les mauvais traitements dont m'accable, depuis cette perte fatale, celui qui avait mission de me protéger et de me rendre heureuse; j'ai la honte d'avoir vu tous les anciens serviteurs de ma famille congédiés impitoyablement, dans la crainte qu'ils ne fussent pour moi des soutiens contre vos projets ; j'ai la douleur de me voir seule, prisonnière dans cette maison de mes ancêtres, n'ayant pour toute compagne qu'une femme qui m'est inconnue et dont j'ai tant de raisons de me défier.

Le chevalier parut un moment étourdi de la vigueur de cette apostrophe ; mais, après une minute de réflexion, il dit avec un parti pris de douceur perfide :

— Je vous pardonne ce que vos paroles ont d'injuste et d'injurieux pour moi, ma chère Clotilde ; je sais combien peut égarer un profond chagrin ; mais ce que je ne vous pardonne pas, c'est la sévérité des reproches que vous m'adressez au sujet de la réforme de votre maison. Je sais que vous regrettez vivement le luxe dont vous étiez entourée du temps du feu baron ; mais n'oubliez pas que, s'il eût vécu, cette réforme fût devenue nécessaire, indispensable pour lui-même. Comment eût-il pu nourrir tant de pages, varlets, gens d'armes, dans les temps de famine où nous vivons? Qu'importe que l'or abonde dans vos coffres, si vous ne pouvez le convertir en nourriture pour tant de bouches affamées? Ne savez-vous pas que mon titre de quartenier, mon crédit auprès du duc de Nemours, suffit à peine à me procurer des vivres pour ma maison et surtout pour la vôtre, toute réduite qu'elle est par mes soins? Vous, mon enfant, ma chère baronne, vous avez été élevée dans l'opulence et la grandeur, et vous ne pouvez savoir ce que c'est que la faim... Mais vous frémiriez si vous descendiez un moment dans les rues de cette malheureuse ville, et si vous pouviez voir les souffrances du pauvre !

Mademoiselle de Boisfleury baissait la tête en écoutant ces explications, qui étaient à la vérité fondées jusqu'à un certain point. Le chevalier comprit son avantage, et il profita de l'arrivée d'une vieille duègne, rechignée et revêche, toute couverte de rosaires, de chapelets, de scapulaires et de médailles, qui venait d'apporter une lampe, afin d'invoquer un témoignage étranger.

— Tenez, reprit-il avec sa simplicité étudiée, voici cette bonne dame Ursule qui a été pendant dix ans ma gouvernante, et à qui je vous ai confiée comme un trésor précieux ; elle peut voir ce que souffrent le populaire et la bourgeoisie quand elle va dans la ville ; demandez-lui ce que l'on raconte de la famine qui règne en ce moment dans Paris !

— On a fait du pain avec de vieux ossements humains, dit la vieille d'un ton lugubre, et on disait aujourd'hui qu'une mère avait mangé son enfant. Mais, continua-t-elle en faisant un signe de croix, Dieu et la Sainte-Union le veulent ainsi : ceux qui meurent pour la sainte cause sont martyrs et ils iront au ciel.

En même temps la vieille fanatique s'inclina devant le quartenier et sortit lentement. Clotilde frissonnait en entendant ces affreux détails, qui n'étaient que trop vrais.

— Eh bien! méchante enfant, dit le chevalier avec un accent de tendresse indulgente, et en cherchant à prendre la main de sa pupille, m'en voulez-vous encore d'avoir congédié tous les gens plus ou moins inutiles qui remplissaient cette maison? Eussiez-vous mieux aimé les voir mourir de faim sous vos yeux sans pouvoir les secourir?

— J'aurais pu du moins partager avec eux le peu que Dieu m'aurait envoyé, dit la jeune fille avec mélancolie; mais enfin, monsieur, puisque je dois vivre désormais comme une pauvre recluse, ne me permettrez-vous pas, comme je vous l'ai déjà demandé bien des fois, de me retirer dans un couvent, où j'attendrai la fin de ces troubles...

— Encore! s'écria le quartenier avec un emportement qui prouvait que jusqu'à ce moment son aménité n'avait été qu'hypocrisie : vous entendrai-je toujours parler de couvent et de retraite, quand je vous ai déjà développé bien des fois quels étaient mes projets et ceux de feu votre père à votre égard?

— Cependant, monsieur, dit la pauvre jeune fille sans répondre directement sur un sujet pénible, n'avouez-vous pas vous-même que ma position actuelle n'est convenable ni à mon caractère ni à ma condition? Seule ici, sans parents et sans protecteurs naturels, un paisible cloître est la seule retraite que je doive désirer.

— J'avoue en effet, dit le chevalier d'un air de complaisance, que votre isolement ne peut durer ainsi; mais si vous devez chercher asile hors de cet hôtel, ce ne peut pas être avant que vous vous soyez assuré un défenseur puissant, dévoué, et ce défenseur, Clotilde, vous savez que ce sera moi. Souffrez que nos fiançailles soient célébrées bientôt, et le lendemain même du jour où vous m'aurez été fiancée solennellement, je vous conduirai moi-même à une maison religieuse jusqu'au moment où le mariage...

— Arrêtez, monsieur, dit la jeune fille avec vivacité, vous oubliez que vous ne pouvez parler de mariage quand un mois à peine s'est écoulé depuis la mort du plus aimé de tous les pères.

— Je le sais, Clotilde, reprit le chevalier d'un air de fausse pitié; mais les circonstances fâcheuses au milieu desquelles nous vivons excusent et sanctifient tout. Consentez à devenir ma fiancée, suivant le vœu du baron lui-même, et je saurai bien vous procurer un asile où vous trouverez paix et sécurité.

— Et vous-même, monsieur le chevalier dit Clotilde, qui sentait la nécessité de ne pas heurter trop brusquement un homme qui avait sur elle une autorité légale, pourquoi ne comblez-vous pas mes vœux sans exiger de moi un sacrifice qui blesse ma conscience et des scrupules légitimes? Permettez-moi de passer dans la méditation et la prière, loin des hommes et du monde, le temps de mon deuil, et alors peut-être je pourrai reconnaître sans remords, par mon obéissance, les services que vous aurez rendus à la pauvre orpheline.

Le quartenier la regarda fixement d'un air irrité, et se levant tout à coup, il s'écria avec force :

L' EMÉRILLON

Lange pinxit — Wedlaeys sculp.

La noble demoiselle, par distraction peut-être, rendait au charmant Emérillon les baisers que le fauconnier déposait sur sa main

— Ventrebleu! mademoiselle, la plus simple et la plus ignorante de vous autres femmes en sait plus en fait de ruses et de détours que le plus fin renard de la basoche! Oui-da, ma mie, continua-t-il avec rudesse, croyez-vous que je ne sache pas quelle est votre pensée? Vous espérez sans doute qu'avant une année Paris sera pris, et que le quartenier d'Achon aura été pendu ou privé de son autorité actuelle; et alors, si, à la fin de votre deuil, ce pauvre niais de d'Achon osait se présenter pour réclamer votre parole, vous ne manqueriez pas de motifs pour l'éconduire et de chevaliers errants pour défendre votre cause... Mais, j'en jure de par Dieu, il n'en sera pas ainsi, et je saurai profiter de l'occasion que le hasard m'a fournie.

Il prononça ces dernières paroles d'un ton sombre, et il se mit à marcher dans la salle avec vivacité. Clotilde pleurait en silence, sans oser jeter les yeux sur son farouche persécuteur.

— Écoutez, lui dit-il d'un ton sec et brutal en s'arrêtant tout à coup devant elle; vous l'avez dit vous-même, votre situation n'est plus tenable, et elle doit être changée promptement; elle le sera demain, je l'ai résolu. Demain nos fiançailles seront célébrées dans l'église voisine, car je veux donner de la solennité à cette cérémonie, et je veux qu'elle ne soit ignorée de personne. Quand elle sera terminée, vous reviendrez ici pour signer un acte par lequel, comme votre tuteur et votre futur époux, je serai chargé de la gestion et de la libre disposition de tous vos biens; et quand tout sera terminé, si vous le demandez encore, nous verrons à vous assurer une retraite dans un couvent jusqu'au moment où ce mariage projeté par votre père pourra être définitivement conclu.

Clotilde, toute naïve qu'elle était, avait compris que cet homme désirait surtout son immense fortune; aussi, pour échapper à sa domination tyrannique, elle n'hésita pas à prendre la seule voie qu'elle croyait s'ouvrir devant elle.

— Monsieur le chevalier, reprit-elle avec fermeté, je vous ai déjà dit que ma conscience et le respect que je conserve pour la mémoire de mon père s'opposaient à ce que cette cérémonie religieuse pût avoir lieu sitôt; mais je ne puis avoir de scrupules pareils en ce qui concerne l'acte qui vous donnera la libre disposition de ma fortune. Si donc vous consentiez à me laisser choisir l'asile que je voudrais, à la condition que je signerais le contrat dont vous me parlez, je serais prête à vous investir de tous les droits possibles sur les domaines de ma famille.

Le quartenier examina encore les traits de la jeune fille comme pour s'assurer qu'elle parlait sérieusement. Puis, convaincu par la fermeté de Clotilde qu'elle n'hésiterait pas à tenir cette promesse, il sourit d'un air sournois, et, tirant tout à coup de la poche de son pourpoint un contrat tout prêt et ce qu'il fallait pour écrire, il dit en étalant le parchemin sur une table :

— Signez donc, mademoiselle de Boisfleury; j'étais sûr à l'avance de votre confiance, et j'ai fait préparer cet acte par le procureur le plus exercé du Châtelet; eh bien! vous hésitez? votre parole serait-elle vaine?

Clotilde resta interdite un instant par suite de ce coup de théâtre inattendu. Cependant elle saisit la plume et elle dit fièrement :

— Dans ma famille, monsieur le chevalier, on n'a pas l'habitude de rétracter une parole, même quand elle a été surprise. Que contient cet acte?

— Vous m'investissez de la gestion de tous vos biens, et si dans un an notre mariage n'est pas légalement conclu, je serai maître de la moitié de vos propriétés,

— Et à la condition que je mettrai mon nom au bas de ce parchemin, vous me permettrez de me retirer, dès demain si je le veux, dans le couvent que j'aurai choisi?

— Je vous le permettrai.

— Et il ne sera plus question de ces odieuses fiançailles?

— Je vous le jure.

Clotilde signa.

D'Achon prit le parchemin, examina avec une attention minutieuse chacun des caractères qui formaient le nom de Clotilde, et une vive expression de joie et de triomphe se peignit sur son visage. Il plia le contrat, le replaça dans sa poche, et alors seulement une réflexion nouvelle vint frapper son esprit :

— Ce contrat, murmura-t-il comme s'il se parlait à lui-même, pourra me donner une grande autorité tant que je serai ce que je suis encore; aucun tribunal dans la juridiction du parlement de Paris n'oserait donner tort au chevalier d'Achon, l'un de seize quarteniers de la ville... Mais, si un jour les circonstances venaient à changer pour moi, on parlerait d'abus de confiance et d'autorité, et j'aurais là tout au plus de quoi faire un interminable procès... Il faut une garantie de plus.

Clotilde écoutait avec une inexprimable anxiété ces réflexions, que le quartenier ne croyait pas peut-être faire à haute voix. Tout à coup il se tourna vers Clotilde et lui dit avec l'accent d'une amère raillerie :

— Je vous ai juré que demain ces fiançailles n'auraient pas lieu, et je tiendrai mon serment, quoique au besoin je susse bien trouver moyen de m'en faire délier; seulement, au lieu d'être fiancés, nous serons mariés, ici, dans cette salle... Vous voyez que cela n'est pas contraire à nos conditions.

— Misérable! s'écria mademoiselle de Boisfleury en reculant d'un pas, vous m'avez trompée!

— Ne vous effrayez pas, reprit le chevalier en ricanant; immédiatement après le mariage, vous pourrez vous retirer dans un couvent; je ne m'y opposerai plus.

— Mais moi, monsieur, je vous déclare que si j'ai été imprudente et légère en ce qui concerne mes domaines, je saurai du moins défendre mon nom et ma personne. Ce mariage ne s'accomplira pas!

— Je saurai bien vous y forcer.

— Au pied même de l'autel, en présence du prêtre et des assistants, je vous repousserai comme je vous repousse ici.

— Ce sera mon affaire avec le prêtre et les témoins. Je m'en charge.

— Mais tout ceci est infâme, s'écria la pauvre enfant avec désespoir; vous êtes parjure et sacrilége, monsieur, et vous serez damné.

— J'ai neuf vingt millions d'années d'indulgence comme ligueur et quartenier de Paris, reprit le chevalier de son ton railleur, et M. le légat m'en donnera d'autres au besoin.

— Oh! mon Dieu, mon Dieu! dit la pauvre orpheline en levant les yeux et les mains au ciel, vous m'avez donc abandonnée? Vous ne m'enverrez pas un ami pour me défendre contre les entreprises de cet homme?

— Écoutez, petite, reprit le persécuteur du même ton sarcastique, quoi que vous en disiez, je sais bien que du fond du cœur le protecteur que vous invoquez est

quelque cavalier vantard, toujours prêt à mettre sa rapière au vent pour les beaux yeux d'une noble damoiselle, et qui me transpercerait de sa bonne épée comme un jardinier transperce un limaçon... N'est-ce pas cela? Mais s'il y a de par le monde quelque sot étourneau tel que celui dont je vous parle, soyez assurée ou qu'il se cache bien ou qu'il est bien loin d'ici; et enfin, s'il doit jamais venir délivrer la princesse affligée, il faut que je m'arrange de ce qu'il vienne trop tard... C'est pour cela que par mesure de précaution je veux que ce mariage soit célébré demain Faites vos préparatifs, et ne songez pas à m'échapper ou à résister à mes projets, car je vous déclare que je ne reculerai devant aucun moyen pour en assurer la réussite. Il n'est personne dans Paris qui oserait prendre votre défense contre moi; vous ne pourriez vous adresser aux amis de votre famille, qui sont aussi les miens, et aucun d'eux ne voudrait vous recevoir chez lui au risque d'appeler sur lui ma colère. D'ailleurs nous vivons dans un temps où chacun a bien assez de songer à ses propres affaires et de pourvoir à ses propres besoins... Réfléchissez bien à tout cela; et maintenant, continua-t-il en se levant pour sortir, vous savez ce que je veux, j'espère que demain je vous trouverai aussi docile que vous auriez toujours dû l'être. Vous avez la nuit pour vous préparer; Dieu vous garde.

En même temps il s'inclina froidement devant la jeune baronne, qui restait immobile et terrifiée sans répondre et sans saluer, puis il sortit de l'appartement et un moment après il descendait la rue Saint-Paul avec sa bruyante escorte de pages et de laquais. Nous savons déjà ce qui lui arriva quelques instants après.

Restée seule, Clotilde de Boisfleury donna un libre cours à ses larmes. L'abîme où elle se trouvait plongée tout à coup par l'avarice et la tyrannie de son indigne tuteur était si profond, qu'elle ne voyait plus que la mort pour l'en faire sortir. D'Achon l'avait dit lui-même, il ne reculerait ni devant la ruse ni devant la force pour assurer l'accomplissement de ses projets; et, bien convaincue que tous ses maux étaient sans remède, la jeune baronne songeait déjà qu'en mourant elle irait retrouver dans le ciel son père, qui l'avait tant aimée.

Cette douleur était encore dans toute sa force lorsque des cris d'alarme retentirent dans le quartier. Clotilde n'y donna d'abord aucune attention; mais bientôt des coups violents furent frappés à la solide porte de l'hôtel, et une voix forte, quoique altérée, demanda qu'on ouvrît. Certaines inflexions de cette voix la tirèrent de ses réflexions; elle se leva brusquement et écouta avec une vive curiosité.

— Allons, éloignez-vous, croquant, coureur de nuit! criait Ursule à travers le guichet (car à cette époque de guerre civile et de désordres de tous genres, les portes des maisons particulières avaient des guichets comme les portes des prisons et des citadelles); passez votre chemin, l'ami, ou bien, par la sainte messe! je vais appeler le guet et vous faire prendre comme un malfaiteur.

— Je ne me suis donc pas trompé, reprit-on avec anxiété; de grâce, madame, continua-t-on plus bas, ne faites pas de bruit, car je suis moi-même poursuivi. Vous êtes sans doute depuis peu dans la maison pour ne pas connaître un ami de la famille de Boisfleury..... Prévenez maître Jacob, le majordome, ou bien M. de Chambon, le chapelain, ou bien M. Bonivard, l'officier des pages, et dites-leur que c'est un gentilhomme de leur ancien seigneur, le fils adoptif du baron de Boisfleury qui veut entrer; dites-leur que c'est Richard le Fauconnier.

Clotilde laissa échapper une exclamation de joie.

— Lui! dit-elle, lui, en ce moment! Oh! mon Dieu, pardonnez-moi, j'avais blasphémé!

Elle courut à l'escalier et elle aperçut Ursule qui, une lampe à la main, s'éloignait de la porte en criant qu'elle ne consentirait à ouvrir à qui que ce fût à pareille heure.

— Ouvrez, madame, commanda la jeune baronne d'une voix imposante; ouvrez à l'ami de mon père, à mon protecteur, à mon frère qui vient me sauver.

La duègue la regarda d'un air effaré sans faire un mouvement pour obéir.

— Ne suis-je donc plus maîtresse dans la maison de mes ancêtres? demanda Clotilde avec énergie; serais-je tombée si bas qu'une servante insolente refuse de m'obéir? Eh bien! donc, je saurai moi-même donner entrée chez moi à l'ami qui vient demander asile.

En même temps elle arracha la lampe à Ursule, et la noble demoiselle, de ses mains blanches et délicates, fit mouvoir les lourdes barres de fer qui barricadaient la porte de l'hôtel. Cette porte céda bientôt, et Richard, pâle et sans chapeau, son fidèle faucon sur le poing et son épée nue à l'autre main, se montra sur le seuil. A la vue d'un homme armé, Ursule s'enfuit avec épouvante,

Richard, malgré ses terribles préoccupations du moment, ne parut s'apercevoir que de l'état d'abaissement où il voyait sa maîtresse.

— Vous, mademoiselle ! dit-il avec un douloureux étonnement, vous réduite à remplir les fonctions de votre suivante !...

— Entrez, entrez, Richard, reprit la baronne avec une dignité mélancolique ; bien qu'il n'y ait plus ni écuyers ni suivantes pour vous introduire dans cet hôtel, celle qui en est la maîtresse ne vous en dit pas moins que vous y êtes toujours le bienvenu.

Puis, mettant un doigt sur sa bouche, elle lui fit signe de la suivre dans la salle où elle était précédemment.

Richard, habitué dès son enfance à voir la fille unique du riche baron de Boisfleury comblée d'égards et de respects, entourée de serviteurs prêts à satisfaire ses moindres caprices, éprouvait un serrement de cœur à voir la solitude de cette vieille demeure et l'abandon où vivait la brillante Clotilde. Quant à la jeune fille, la présence de Saint-Front avait réveillé tous ses souvenirs les plus tendres et ravivé toutes ses douleurs. En arrivant dans la salle, elle se laissa tomber épuisée dans un fauteuil, et elle se mit à sangloter sans prononcer une parole.

Des larmes sympathiques mouillèrent les yeux de Richard, et, mettant un genou en terre, il prit respectueusement la main de Clotilde, qu'il porta à ses lèvres en murmurant d'une voix altérée :

— Ma noble maîtresse, je connais vos chagrins.... J'ai appris déjà le sort funeste du baron votre père, mon généreux bienfaiteur, mon seigneur et mon ami.... Clotilde (permettez-moi ce nom de notre enfance), Clotilde, devais-je donc vivre assez pour vous voir si malheureuse?

— Oui, oui, bien malheureuse, Richard, dit la baronne de Boisfleury en le forçant doucement de se relever, bien malheureuse, en effet, et cependant vous ne savez pas encore tout ce que j'ai eu à souffrir.... Oh ! j'étais bien sûre que le jour où la sinistre nouvelle irait vous chercher dans notre vieux château de Touraine, vous accourriez ici, à travers les obstacles et les dangers, pour offrir à votre sœur des consolations et des secours.... Oh ! merci, Richard, merci d'être venu ! Personne encore n'a pleuré mon père avec moi, et vous lui devez votre tribut de larmes, car il était votre père aussi, Richard ; il vous appelait son enfant.

— Dieu le récompense, dit le fauconnier avec solennité en levant une main vers le ciel, de tous les bienfaits dont il m'a comblé, de toute la tendresse qu'il m'a montrée tant de fois en associant dans son cœur ma pensée à la vôtre ! J'étais orphelin, abandonné, d'une race proscrite, et il m'accueillit avec bonté, il me traita comme son fils. Si mon orgueil l'a fait quelquefois souffrir, qu'il me le pardonne, car mon sang parlait plus haut que ma reconnaissance pour tant de services !

— Oubliez ces légers nuages, Richard, interrompit Clotilde avec douceur, comme mon père les avait oubliés lui-même. Hélas ! pourquoi faut-il qu'à ses derniers moments il ait cru devoir s'appuyer sur des amis qui étaient moins francs et moins loyaux que vous !

— Je sais ce que vous voulez dire, mademoiselle, dit le fauconnier avec chaleur ; je sais qu'un homme astucieux avait trouvé moyen de s'emparer de la confiance du baron, et qu'il a déjà abusé de cette confiance pour vous imposer d'insolentes prétentions, et si vous y consentez....

— Oui, oui, Richard, j'aurai besoin de vous, de vos avis, de votre courage peut-

être, pour m'arracher à la tyrannie qu'on fait peser sur moi. Mais, de grâce, parlez-moi aussi de vous ! Comment avez-vous pu pénétrer dans Paris malgré les troupes du Béarnais hérétique, malgré les soldats qui veillent sur les murs? Comment la nouvelle de la mort de mon père bien-aimé a-t-elle pu arriver jusqu'au château, où vous vous étiez volontairement relégué ?

— J'ignorais encore en partant de Boisfleury ce terrible événement, et je ne l'ai appris qu'au moment d'entrer dans Paris.

— Mais alors quelle cause vous obligeait à affronter tant de dangers pour venir dans cette malheureuse ville ?

— Pouvez-vous le demander, Clotilde? dit Richard d'un ton de reproche.

La jeune fille détourna la tête avec embarras.

— Mon but, en me mettant en voyage, reprit Richard de Saint-Front après un moment de silence, vous paraîtra peut-être bien frivole, eu égard aux circonstances funestes au milieu desquelles je suis arrivé, et cependant, quelque triste que soit l'état de votre âme, j'espère qu'une preuve d'affection et de respect ne vous sera pas indifférente.

Il alla prendre sur le dossier d'un fauteuil le faucon qu'il avait apporté, et, mettant encore un genou en terre, il le présenta à Clotilde avec grâce.

— Je comptais, reprit-il, offrir ce noble oiseau à mademoiselle Clotilde ma compagne, mon amie d'enfance, ma sœur, et je l'offre maintenant à ma dame et maîtresse la baronne de Boisfleury, en signe de foi et hommage.

Clotilde sourit avec bonheur, quoique ses yeux fussent encore pleins de larmes.

— Et c'est pour moi que vous l'avez dressé, dit-elle avec une joie d'enfant en prenant sur le poing le gracieux émérillon, qui relevait son panache rouge avec une sorte d'orgueil ; c'est pour me l'apporter que vous avez fait quarante lieues à pied dans des pays infestés de pillards et malgré les plus affreuses fatigues?

— Ce sont ces périls seuls qui peuvent donner quelque prix à l'humble offrande de votre pauvre fauconnier ! dit Richard avec un soupir.

— Vous êtes toujours mon ami, mon frère, Richard, et non pas mon fauconnier, reprit la baronne en déposant un baiser sur le plumage soyeux du charmant oiseau ; hélas ! ne craignez-vous pas que dans l'état d'abandon et d'humiliation où je me trouve aujourd'hui, je ne prenne tant de respect pour une raillerie? Mais pourquoi désespérer de l'avenir? continua-t-elle en souriant, pourquoi ne devrions-nous plus parcourir à cheval comme autrefois les belles campagnes de Boisfleury et donner le vol à cet agile émérillon ?

— Vous avez gardé ces souvenirs, Clotilde? s'écria Saint-Front exalté à ces gracieuses images ; oh ! pourquoi ne puis-je plus espérer que l'heureux temps de ces joyeuses chasses près de vous et avec vous reviendra jamais ?

— Pourquoi non, Richard ? répéta la jeune fille comme malgré elle.

Elle s'arrêta tout à coup et rougit. Richard, sans répondre, prit la main de Clotilde, qu'il retint longtemps contre ses lèvres. La noble demoiselle, par distraction peut-être, rendait au charmant émérillon les baisers que le fauconnier déposait sur sa main. C'était un groupe délicieux qu'éclairait la douce lueur d'une lampe d'argent placée sur un prie-Dieu à l'autre extrémité de la salle.

— Imprudents ! s'écria tout à coup derrière eux une voix forte et accentuée qui produisit sur les jeunes gens l'effet d'un coup de foudre.

Mademoiselle de Boisfleury jeta un cri et recula épouvantée. Richard releva rapidement son épée, qui était restée à terre, et se mit en garde. Mais presque aussitôt il baissa son arme et fit signe à Clotilde qu'il n'y avait rien à craindre : il venait de reconnaître le capitaine Mazelières.

— Vous ! vous ici ! demanda-t-il avec étonnement; mais comment avez-vous pu pénétrer ?...

— Imprudents ! reprit Mazelières avec un profond intérêt; quand un si grand danger vous menace, vous aviez même oublié de fermer derrière vous la porte de cette maison.

— Un danger? mon révérend père, dit la jeune fille, trompée par le costume de Mazelières, et quel danger peut menacer ici Richard de Saint-Front ?

— Ne vous effrayez pas, Clotilde ! s'écria le fauconnier ; à quelques pas d'ici un seigneur insolent, après avoir souffert que ses laquais m'insultassent sans que je les eusse provoqués, allait me faire subir un de ces affronts qu'un gentilhomme doit repousser même au prix d'un crime.... Si je l'ai tué, c'était dans le cas de légitime défense.

— Vous ne l'avez pas tué, dit Mazelières ; il vit..... il vit pour se venger, et malheur à vous, car il est puissant ! Il faut fuir, fuir sur-le-champ, ou vous êtes perdu !

— Mais personne ne m'a vu entrer ici.

— Un de ses pages a suivi vos pas, et il est retourné prévenir son implacable maître.... Dans quelques instants sans doute on va venir vous arrêter.

— Mais vous-même, comment avez-vous pu apprendre?...

— Quand par votre obstination insensée vous vous êtes attiré cette déplorable querelle, j'étais à quelques pas seulement de vous ; j'ai tout vu, tout entendu, mais des raisons que vous saurez plus tard m'empêchaient de me montrer à cet homme, de venir à votre secours.... Quand il a été frappé, je me suis mêlé cependant à la foule des bourgeois et des voisins qui sont accourus au bruit; et sans qu'on pût me reconnaître, j'ai écouté ce que l'on disait de cette aventure. La blessure n'est pas mortelle ; elle ne paraît pas même très-grave, au dire d'un barbier-chirurgien dont la boutique est voisine du lieu du combat. J'allais m'éloigner pour vous chercher et vous donner le conseil de vous cacher au plus vite, quand le misérable page qui vous avait outragé le premier est venu dire que l'assassin s'était réfugié à l'hôtel de Boisfleury.... Le maître était à demi évanoui et n'a pu encore donner l'ordre de votre arrestation ; mais je le connais, dès que le sentiment lui reviendra, il sera inexorable....

— De grâce, mon père, demanda Clotilde, qui commençait à avoir soupçon de la vérité, ne sait-on pas le nom du gentilhomme que Richard a eu le malheur de blesser ?

— Il sortait de cette maison; c'est le chevalier d'Achon, l'un des chefs de la faction des *Seize*.

— Lui ! s'écria Clotilde, lui ! qui tout à l'heure encore, ici même, mettait Dieu au défi de m'envoyer un défenseur; lui qui usait des plus abominables ruses pour me ravir mon héritage; lui qui m'a abreuvée de tant d'outrages, qui a déchiré mon cœur, qui m'a fait connaître la haine ! Richard, vous n'avez été que l'instrument de la colère divine contre ce méchant !

— Cet homme a encore d'autres crimes à expier que ceux dont vous parlez,

mademoiselle, dit Mazelières d'un air sombre; mais cette fois l'instrument de la colère divine ce sera moi.

Il s'arrêta comme s'il eût craint d'en trop dire. Il reprit après un moment de silence :

— Nous ne devons pas perdre de temps en vaines paroles. Jeune homme, pour vous décider à fuir, faut-il donc que je vous dise quel sera votre sort si vous tombez entre les mains de votre ennemi? Vous ne serez pas même jugé, et l'un de ces gibets infâmes qui s'élèvent à chaque carrefour...

— Je pars! s'écria Richard en pâlissant. Mais vous, monsieur, qui, en mémoire de mon père, m'avez déjà rendu de si grands services, ne pourriez-vous du moins m'indiquer où je trouverai un asile? Étranger dans cette ville, je n'y avais qu'un ami, le baron de Boisfleury; le baron n'existe plus; une seule maison pouvait me recevoir, et cette maison, il faut que je la quitte à l'instant.

Mazelières tomba dans de profondes réflexions.

Comment trouver une retraite, dit-il avec anxiété, où vous soyez à l'abri des atteintes de ce misérable? et, d'un autre côté, quel moyen employer pour vous faire quitter la ville secrètement comme vous y êtes arrivé? Ceux qui m'ont aidé aujourd'hui même à vous introduire dans Paris concevraient des soupçons dangereux si nous demandions de nouveau leur secours... Il faut que vous restiez caché au moins quelques jours dans Paris; un peu plus tard nous trouverons peut-être l'occasion de vous mettre hors des atteintes du chevalier; mais le danger est pressant, immédiat... que faire?

Il se promena dans la salle d'un air d'angoisse. On eût dit qu'il se passait au-dedans de lui-même quelque lutte pénible, et que de puissants motifs l'empêchaient de prendre le seul parti qui se présentât à sa pensée.

— Sauvez-le, mon père! dit la jeune fille en joignant les mains dans l'attitude de la prière.

Enfin Mazelières parut faire un grand effort sur lui-même, et s'arrêtant tout à coup :

— Allons, il le faut, murmura-t-il; il faut se décider à le conduire chez *elle* ou à le laisser exposé à la colère de d'Achon; il n'y a plus à balancer. Écoutez-moi, jeune homme, continua-t-il d'un ton différent en s'adressant à Richard; plus votre retraite sera obscure et misérable, plus vous aurez de chances de ne pas être découvert. Je connais dans un des quartiers isolés de Paris une pauvre femme qui vit dans la solitude et la prière, sans autre société que ses souvenirs; peut-être plus tard on vous racontera son histoire, qui est lugubre et lamentable. Je vous conduirai chez elle; sa maison est délabrée et triste, mais vaste et présentant de faciles moyens de retraite en cas de poursuite. Vous devez vous attendre à souffrir là toutes sortes de privations; mais si vous êtes prudent, vous y serez en sûreté jusqu'à ce que l'occasion se présente de vous faire quitter Paris.

— J'accepte, monsieur, dit Richard; je me fie à vous tout entier.

— Et moi! et moi! s'écria Clotilde avec épouvante, allez-vous donc me laisser ici? N'aurai-je trouvé un protecteur que pour le perdre aussitôt? Mais vous ne savez donc pas quels périls je cours moi même? Vous ne savez donc pas de quelle horrible destinée me menace cet homme que Richard n'a pas frappé mortellement?

Elle raconta en peu de mots les violences dont elle avait été la victime de la part du quartenier, et les projets sinistres qu'il devait mettre à exécution.

— Et maintenant, Richard, continua-t-elle, je vais rester seule et exposée à la vengeance de cet homme. On vous a vu entrer dans l'hôtel ; on saura que je vous ai reçu et que pour cela j'ai repoussé la femme odieuse qu'on m'a donnée pour geôlière ; on saura enfin, Richard, que vous êtes l'ami de ma famille, et peut-être ira-t-on jusqu'à supposer que je vous avais aposté pour me venger de mon méchant tuteur !

— Une pareille idée pourrait entrer dans l'esprit de d'Achon, reprit Mazelières d'un air pensif, et il saurait bien la proclamer tout haut s'il y trouvait un intérêt quelconque ou même dans le but seulement de se venger du mépris de mademoiselle de Boisfleury.

— Je veux quitter l'hôtel avec vous ! dit la jeune baronne d'un ton bref.

— Serait-il possible !

— Oui, reprit Clotilde avec force, j'y suis décidée. Je ne veux pas rester une minute de plus dans cette maison où j'ai déjà été accablée de tant d'outrages, où je puis encore être exposée aux entreprises audacieuses de ce misérable. Je partirai avec vous, messieurs, car si je restais encore seule ici, sans force et sans appui, je ne suis pas sûre que demain le désespoir ne m'aurait pas poussée à attenter à mes jours !... Oui, je le sens maintenant, je ne pourrais plus supporter le fardeau de tant de souffrances. Sauvez-moi de cet homme et de moi-même, de grâce, sauvez-moi ! sauvez-moi !

— Quoi ! Clotilde, s'écria Richard avec une joie inexprimable, vous consentiriez...

— Mademoiselle, reprit Mazelières, réfléchissez aux suppositions fâcheuses que pourra faire naître une pareille action ! songez...

— Je songe, mon père, qu'une conscience pure peut consoler de la malignité du monde ; je songe que les périls que je cours doivent aussi inspirer quelque pitié ; je songe enfin que mon sort ne pourra jamais être plus malheureux qu'il ne l'est ici !... Mon père, cette bonne dame dont vous parlez ne pourra-t-elle aussi recevoir une pauvre fille abandonnée, persécutée, qui implorera son secours ? Sa maison est vieille et délabrée, dites-vous ? qu'elle m'y donne pour asile le plus pauvre et le plus obscur réduit, et plus tard je ferai reconstruire sa maison tout entière ! Si cette bonne dame manque de quelque chose, je l'enrichirai, car je suis riche, moi, tenez, voyez...

En même temps elle ouvrit un coffre émaillé qui était sur la table, et montra qu'il était plein d'or.

— Celle dont je vous parle, reprit Mazelières en secouant la tête, méprisera vos richesses, dont elle n'a pas besoin, quoiqu'elle ne soit aujourd'hui que dame Monique, la pauvre recluse de la porte Saint-Victor... Mais, puisque votre parti est pris, je vous conduirai chez elle ; elle vous cachera à tous les yeux, ainsi que cet imprudent jeune homme, et elle veillera sur vous deux comme sur ses enfants. Puissiez-vous, mademoiselle, ne pas me reprocher un jour cette condescendance à vos désirs !

— Oh ! je vous remercierai, je vous bénirai toute ma vie ! s'écria la jeune fille avec exaltation ; et maintenant, hâtons-nous, car le temps presse.

Elle jeta rapidement sur ses épaules une de ces mantes noires qui sont de tous

les temps et de tous les pays européens, et elle couvrit son visage du masque de velours que les dames portaient à cette époque. En la voyant faire tous ces préparatifs, Richard avait peine à maîtriser ses transports de joie. Il avait tout oublié : fatigues, dangers présents et passés, incertitude de l'avenir, tout s'effaçait devant la pensée de se trouver bientôt avec Clotilde de Boisfleury dans la solitude, de partager avec elle les mêmes craintes et les mêmes espérances. Clotilde elle-même, sans songer quelle terrible arme donnait contre elle cette démarche désespérée, montrait une grande fermeté et presque de la joie.

— Cet or pourra vous être utile, dit Mazelières en désignant la cassette entr'ouverte, et cependant je crains bien qu'il ne vous mette pas à couvert de certaines privations auxquelles doivent se soumettre tous les pauvres habitants de cette ville assiégée. Ne vous réjouissez pas, jeunes gens, d'avoir trouvé un asile, car sans doute bien des maux vous y attendent...

— Je suis résigné à tout! s'écria Richard, pourvu que je puisse éloigner quelques-uns de ces maux de ma chère et bien-aimée maîtresse!

— Partons, dit Clotilde en remettant la cassette à Richard.

— Partons, répéta le fauconnier en jetant de côté un regard triste.

Clotilde devina sa pensée; elle courut à l'émérillon, qui était resté oublié pendant cette scène, et le cacha sous sa mante.

— Oh! merci, Clotilde, de ne pas avoir abandonné à nos persécuteurs ce présent d'un ami.

Mademoiselle de Boisfleury sourit derrière son masque, et on descendit promptement l'escalier. Au moment où ils venaient de franchir la porte, et où ils s'engageaient dans la rue déserte et obscure, un bruit d'armes et les pas d'une troupe nombreuse se firent entendre dans la direction opposée à celle qu'ils devaient suivre.

— Il était temps! murmura Mazelières.

Quelques minutes après, des laquais et des soldats se précipitaient dans l'hôtel comme des forcenés.

V.

Voilà donc encore notre héros obligé de reprendre sa course aventureuse à travers les rues de Paris, après une journée entière de marche et de fatigue; mais cette fois il n'avait plus ce courage et cette énergie chevaleresque qui l'avaient soutenu dans son premier trajet. La présence de Clotilde, cette belle et noble jeune fille qu'il fallait préserver de tout péril et de toute insulte, était pour lui un motif de joie et de terreur; le silence et l'obscurité qui régnaient dans la ville l'épouvantaient maintenant, et si par hasard un bruit de pas légers et furtifs se faisait entendre à quelque distance, ou bien si le lointain reflet d'une torche à l'angle d'un carrefour annonçait le passage de quelques-uns de ces seigneurs insolents dont il avait eu occasion de redouter les approches, il pâlissait et doublait le pas en tremblant.

Clotilde avait pris son bras, qu'elle pressait à la moindre apparence de danger. Quant à Mazelières, il marchait en avant l'oreille au guet, le regard attentif, la main sur son épée, qu'il enveloppait dans les plis de sa robe monacale. Tous les

trois se glissaient comme des ombres le long des maisons, sans échanger une parole, retenant leur souffle, car Mazelières avait recommandé un profond silence, comme première garantie de leur sûreté commune.

Ils arrivèrent ainsi, par des rues détournées, jusqu'au pont de la Tournelle, qu'ils traversèrent sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, et ils pénétrèrent enfin dans un quartier sombre et abandonné qui s'étendait derrière le séminaire de Saint-Firmin, non loin de la porte Saint-Victor.

Ce quartier, qui était alors comme aujourd'hui un des plus anciens et des plus pauvres de Paris, était couvert de ruines et de terrains vagues sur lesquels croissaient en abondance des herbes parasites. Il ne semblait pas qu'il y eût une seule personne sur pied à cette heure de la nuit. Le guet lui-même ne songeait pas à parcourir cette partie de la ville, qui, le jour, offrait la même apparence de solitude et de misère.

Bien que l'aspect de ces lieux n'eût paru nullement rassurant à un paisible bourgeois de 1841, ils semblèrent à Mazelières moins dangereux que les quartiers plus riches et plus fréquentés qu'il venait de traverser; cette absence même de passants et la pauvreté de ceux qui pouvaient s'y trouver faisaient nécessairement supposer que les voleurs nocturnes dont Paris abondait étaient allés exercer autre part leur coupable industrie. Aussi le guide, sans bannir toute précaution, se rapprocha des deux jeunes gens dont il devinait l'émotion, et il leur annonça à voix basse qu'ils allaient bientôt arriver chez la recluse, et que sans doute ils n'avaient plus de dangers à craindre. Clotilde leva les yeux au ciel en signe de reconnaissance.

— J'ai oublié de vous faire une recommandation importante, dit Mazelières, c'est que dame Monique doit ignorer vos noms et vos qualités ; vous passerez pour un frère et une sœur qui ont perdu leurs parents pendant le siége, et qui fuient la tyrannie d'un tuteur puissant. Demain je vous fournirai des costumes qui attireront moins l'attention dans le cas où l'on vous verrait chez votre pauvre hôtesse...Si elle connaissait le nom de mademoiselle de Boisfleury, elle pourrait se laisser effrayer de la puissance de votre ennemi.

— Clotilde a mis déjà toute sa confiance en vous, répondit Richard, et moi, je suis disposé à suivre aveuglément tous vos conseils.

— De plus, ajouta le capitaine d'un air pensif, je dois vous avertir que la recluse de Saint-Victor est une femme bizarre, exaltée, et à qui on a déjà reproché plus d'une attaque de folie. Ne vous étonnez de rien de ce que vous pourrez lui entendre dire à certains moments. Sa vie passée a été orageuse, coupable même, et elle expie de grandes fautes dans les macérations et la misère... Quelquefois le remords lui trouble la raison ; il faudra avoir indulgence et pitié pour les souffrances de cette créature infortunée.

En même temps, comme s'il eût voulu éviter les questions sur ce sujet qui semblait l'affecter péniblement, il se remit à marcher en avant en faisant signe aux jeunes gens de le suivre.

Bientôt il s'arrêta devant une grande et noire maison de bois, toute lézardée et croulante, dont l'étage supérieur surchappait de deux pieds au moins sur la rue, ce qui, dans les constructions de ce genre, est un signe infaillible de haute antiquité. Les fenêtres étaient privées, pour la plupart, de leurs châssis vitrés, et les vitres des autres étaient cassées. Ce bâtiment était entièrement isolé, et même assez éloigné

des maisons les plus voisines. Par derrière s'étendait un petit jardin que dominaient deux ou trois grands ormes couverts d'un épais feuillage. La porte, étroite et basse, était surmontée d'une niche contenant une madone de bois grossièrement travaillée et entourée de guirlandes flétries. Enfin, cette masure avait un aspect sinistre, et on eût pu aussi facilement la prendre pour un repaire de brigands que pour l'asile de la méditation et du repentir.

Les regards de Clotilde et de Richard se cherchèrent dans l'obscurité ; cette lugubre demeure avait produit sur elle et sur lui la même impression désagréable ; mais le guide, sans leur laisser le temps de la réflexion, s'approcha de la porte, et soit qu'elle fût ouverte déjà, soit qu'il eût touché quelque ressort particulier, soit enfin qu'il fût muni d'une clé, cette porte, cédant à l'impulsion qu'il lui donnait, roula en silence sur ses gonds et laissa voir une longue et obscure allée à l'extrémité de laquelle on apercevait le faible reflet de la lune sur les herbes sauvages du jardin. Un courant d'air lourd et épais, tel que celui qui sort d'un souterrain, glissa sur les étrangers dès qu'elle fut ouverte.

— Suivez-moi, dit Mazelières à demi-voix ; vous êtes sauvés.

Mais les deux jeunes gens, par une sorte d'invincible frayeur, restèrent immobiles ; et ils s'encouragèrent par une légère pression de main à ne pas avancer. Mazelières les regarda d'un air d'étonnement :

— Écoutez, monsieur, dit Richard avec embarras, je conviens que vous ne m'avez donné que des preuves d'intérêt et que je n'ai aucun motif de me défier de vous ; aussi, s'il ne s'agissait que de moi, je n'hésiterais pas un instant à vous suivre ; mais vous avouerez que la maison que vous nous avez choisie pour retraite a une apparence peu attrayante pour une noble et délicate demoiselle comme ma chère maîtresse, et avant d'y entrer, je désirerais savoir plus positivement quelle est la personne qui l'habite...

— Des soupçons ! dit Mazelières avec l'accent d'une ironie mélancolique ; jeune homme, ne vous ai-je pas dit que cette maison, depuis quinze ans, était l'habitation d'une pauvre femme qui cherche dans les privations, l'isolement et la prière, le pardon d'une grande faute commise dans des temps aujourd'hui bien éloignés ?

— Mais enfin, reprit Richard avec insistance, de quel crime est-elle coupable ? quel est son nom ? quelles sont ses relations ? quelle est sa manière de vivre dans ce quartier désert ?

— Son nom, reprit Mazelières avec fermeté, c'est un secret qu'elle seule a droit de révéler ; son crime doit être oublié peut-être, car il a été cruellement expié. Quant à sa manière de vivre, le couvent auquel j'appartiens lui envoie chaque semaine quelques secours, en échange de la propriété de cette maison, qui reviendra à notre communauté après la mort de la recluse. Moi-même j'ai eu occasion plus d'une fois de venir lui apporter les aumônes de notre prieur... Si je l'ai connue autrefois dans le monde, ce n'est pas à moi d'en convenir. Ce que je puis dire, c'est que cette malheureuse créature mérite à la fois la pitié et le respect ; c'est que, plus tard peut-être, Richard de Saint-Front, vous verserez des larmes amères en songeant aux cruels soupçons qui vous ont assailli en entrant dans cette maison...

Il y avait dans ces dernières paroles un sens caché que Richard eût bien voulu pénétrer ; mais avant qu'il pût en demander une explication, Clotilde, rassurée par l'air de conviction et de bonne foi de Mazelières, reprit avec vivacité :

— Entrons, entrons, Richard ; je n'ai pu me défendre d'un sentiment de répu-

gnance à la vue de cette maison, si différente de celles que j'habite d'ordinaire, mais cette émotion a déjà cessé. Devions-nous penser qu'une femme qui s'est retirée du monde et qui vit presque d'aumônes, pourrait avoir un logis bien somptueux?

En même temps elle entraîna Richard dans le long et obscur corridor où Mazelières s'était déjà engagé, et, la porte se refermant derrière eux, ils se trouvèrent dans de profondes ténèbres.

Alors les soupçons de Richard revinrent, et la fermeté momentanée de Clotilde commença à diminuer. La jeune fille se mit de nouveau à trembler sous l'air froid et humide de cette sombre demeure. Saint-Front chercha à la rassurer à voix basse.

— Écoutez! lui dit Mazelières doucement.

Une voix lointaine, mais d'un timbre sonore et mélancolique, s'élevait au milieu du silence.

— Qui est là? que me veut-on? disait-on à intervalles inégaux; qui vient troubler ma nuit de tristesse et de remords? Mon Dieu! sont-ce les ombres de ceux qui ne sont plus qui viennent me reprocher le passé?...

— C'est elle... c'est la recluse, murmura Mazelières.

Richard et Clotilde étaient frappés de stupeur, mais leur effroi avait cessé. Il y avait dans la voix de l'inconnue quelque chose de si touchant et de si plaintif, que les soupçons causés par l'aspect lugubre de la maison se dissipèrent aussitôt.

— Monique n'a pas encore reposé un moment de cette nuit! reprit Mazelières d'un ton de regret.

En même temps il se remit à marcher lentement et à tâtons dans le corridor obscur, en se dirigeant du côté d'où semblait venir la voix. Clotilde et le fauconnier le suivirent, et bientôt ils aperçurent, à l'angle du corridor, une espèce de caveau éclairé par une lampe mourante, et qui semblait être la retraite de la pénitente. On descendait à ce triste réduit par trois ou quatre marches de pierre, et du haut de cet escalier humide et glissant on pouvait, à la faible lueur de la lampe, apercevoir toute l'horreur de ce séjour de la méditation et du repentir. C'était un petit souterrain voûté qui ne semblait recevoir de jour que par un étroit soupirail ouvert sur le jardin. Tout y attestait la plus inflexible austérité. Un crucifix de bois était suspendu à la muraille, au-dessus d'une grosse pierre qui servait de prie-Dieu; quelques livres de piété posés sur une planche, deux ou trois pots de terre de la plus chétive apparence, quelques escabeaux de bois le meublaient de la manière la plus pauvre et la plus sévère. La recluse n'avait pour tout lit qu'un coffre vermoulu rempli de sarments de vigne sur lesquels elle se couchait toute vêtue. Enfin, tout ce que l'ascétisme le plus rigoureux de cette époque avait pu inventer pour mortifier le corps, avait été mis en œuvre par cette pauvre créature dans ce tombeau anticipé.

Son extérieur était parfaitement conforme à l'idée qu'eût pu donner d'elle une semblable cellule. Au bruit qu'avaient fait les étrangers en pénétrant dans cette maison, qui, sauf cet obscur souterrain, était entièrement inhabitée, elle s'était avancée jusqu'au pied de l'escalier, et elle attendait en silence que les étrangers lui expliquassent la cause de leur venue. Sa taille était haute encore, et sa figure avait dû être belle; mais les macérations lui avaient donné une maigreur effrayante. Elle était d'une pâleur livide, et ses yeux noirs, enfoncés dans leur orbite, avaient perdu tout leur éclat. Sa longue robe de laine brune laissait voir autour des épaules le

dur cilice qui faisait son vêtement de dessous. Ses pieds étaient nus dans leurs sandales de bois, et sa tête était enveloppée d'un voile noir. Enfin, bien que cette femme n'eût pas prononcé de vœux et que ses privations parussent entièrement volontaires, elle avait le costume et l'extérieur d'une religieuse de l'ordre le plus sévère. Les *sachettes*, si célèbres depuis la publication d'un des plus beaux livres des temps modernes, étaient devenues rares dans Paris à l'époque dont nous parlons, si toutefois il s'en trouvait encore ; mais les réclusions telles que celle de Monique étaient assez fréquentes dans Paris au temps de la ligue, et on disait de ceux qui menaient cette vie cénobitique qu'ils *faisaient pénitence*.

A la vue de Mazelières, qu'elle reconnut aussitôt, la recluse sembla éprouver un sentiment d'humilité et de terreur causé peut-être par la pensée que cet homme connaissait ses fautes passées. Elle joignit les mains sur sa poitrine, inclina la tête, et se détourna un peu pour le laisser entrer dans sa cellule avec ceux qui l'accompagnaient ; mais elle ne parut faire aucune attention aux hôtes qu'il lui amenait, et elle dit d'une voix faible et égarée :

— Mon frère, croyez-vous que les souvenirs se soient effacés de ma mémoire? Mon frère, est-ce Dieu qui vous envoie pour me faire entendre encore par votre bouche les malédictions de celui...

— Revenez à vous, dame Monique, dit Mazelières en lui touchant le bras comme pour l'éveiller d'un profond sommeil ; je vous ai déjà dit bien des fois que Dieu, qui pardonne à une seule pensée de repentir, pardonnera à une si longue et si terrible expiation... et pour preuve, il vous envoie déjà des consolations... des infortunés à protéger, à sauver contre des ennemis puissants.

En même temps il désignait les deux jeunes gens, debout devant elle dans une attitude respectueuse. Monique promena de l'un à l'autre un regard dans lequel l'intelligence sembla enfin revenir, et elle dit de sa voix douce et vibrante, pendant qu'un sourire presque imperceptible effleurait ses lèvres :

— Moi, mon frère? moi protéger ces deux jeunes gens si beaux, si jeunes, si forts? moi, pauvre mendiante, qui n'ai que ma faiblesse pour toute défense?

Ses yeux s'attachèrent sur Clotilde, et s'animant tout à coup, elle lui dit :

— Regardez-moi, mon enfant ; j'ai été belle et jeune comme vous : voyez ce qu'ont fait le repentir et le remords !

Puis, se tournant vers Richard :

— Et vous, jeune homme, dit-elle avec un sourire amer, si vous m'aviez vue dans une fête avant mes malheurs, votre cœur eût battu pour moi comme celui... Mais vous n'étiez pas né au temps dont je parle ; vous avez l'âge qu'aurait aujourd'hui le fils bien-aimé que je ne reverrai jamais !... Oui, il aurait vingt ans, il serait grand et fier comme vous, il aurait ce regard de feu, ces traits doux et nobles à la fois...

— Dame Monique ! interrompit Mazelières précipitamment.

— Lui ! toujours lui ! s'écria la recluse avec délire en détournant la tête. Oh ! il a été le digne exécuteur de la rigoureuse et impitoyable punition !

— Elle était méritée, dit Mazelières d'une voix sombre ; mais, de grâce, revenez à vous et écoutez ce que ces deux pauvres jeunes gens ont à vous demander.

Monique fit un violent effort pour se calmer, et elle prêta l'oreille à la fable que Mazelières jugea à propos de lui conter au sujet de l'événement qui obligeait Ri-

chard et Clotilde à venir lui demander un asile. Une seule circonstance sembla frapper la pénitente.

— Ils sont frère et sœur ! s'écria-t-elle en soupirant ; je ne suis qu'une pauvre insensée !

Puis elle écouta avec une profonde attention le reste du récit. Quand il fut terminé, elle reprit :

— Peu m'importe, mon frère, le rang de ces deux orphelins, puisque vous voulez me le cacher... Cependant vous savez de quelles humbles ressources je puis disposer en leur accordant l'hospitalité ; les appartements de cette maison que j'occupe seule depuis longtems ne sont guère habitables, surtout pour une jeune fille habituée sans doute au bien-être et à la mollesse...

— Je sais qu'il y a encore ici une chambre où cette jeune demoiselle n'aura pas trop à souffrir ; c'est celle que vous avez occupée il y a un an, lorsque, par excès de rigueur contre vous-même, vous êtes tombée malade ; tout y est encore dans un état convenable. Quant à M. Richard...

— Richard ! répéta la recluse en tressaillant ; n'avez-vous pas dit qu'il s'appelle Richard ?

Mazelières se mordit les lèvres.

— C'est en effet son nom, reprit-il froidement, comme Clotilde est celui de sa sœur... M. Richard donc trouvera facilement pour cette nuit un endroit pour se reposer ; demain je pourvoirai aux choses les plus indispensables. Mais il faut d'abord que je songe à procurer au frère et à la sœur des vêtements plus simples que ceux dont ils sont revêtus. Souvenez-vous, dame Monique, que tout le monde doit ignorer leur présence dans votre maison !

— Personne n'entre ici ! dit la pénitente avec amertume ; les pauvres gens s'éloignent de moi avec horreur ! ils m'accusent de sortilége... Une seule fois ils sont venus pour piller la maison, et ce qu'ils ont trouvé ne les engagera pas à revenir ! Vos amis, mon frère, seront en sûreté ; mais n'oubliez pas qu'ils ne pourraient s'habituer à ma nourriture ordinaire.

En même temps elle désigna un plat de bois qui contenait des herbes et des racines sauvages cuites dans l'eau, et dont tout l'accommodement était un peu de sel.

— Même les pauvres affamés du quartier n'ont pu se contenter de ces mets misérables, continua-t-elle en souriant.

— Je vous apporterai chaque jour autant de pain que je le pourrai pour vous et pour vos hôtes, reprit Mazelières, et je crains bien que ce ne soit pas encore assez... Mais nous devons espérer que l'occasion se présentera bientôt de faire sortir de Paris ces deux jeunes gens, et je me hâterai de les mettre à l'abri des dangers qui les menacent toujours.

— Monsieur, dit Saint-Front avec cordialité, les services que vous m'avez rendus, les périls que vous courez pour nous vous ont acquis toute ma reconnaissance, et un jour peut-être...

Mazelières lui serra la main et murmura à voix basse :

— Paix, jeune homme, vous ne me devez rien... Je ne fais que remplir un devoir sacré envers le fils de mon meilleur ami.

Pendant ce temps, Clotilde s'était approchée de la recluse, qui la contemplait avec un air de complaisance et de sérénité :

— Ma bonne dame, lui dit-elle timidement, puisque le sort nous oblige, mon

frère et moi, à troubler votre profonde retraite, permettez-moi de me mettre sous votre protection et de réclamer vos sages conseils pour une pauvre orpheline.

Une larme d'attendrissement brilla dans les yeux de la pénitente.

— Oui, oui, mon enfant, dit-elle avec douceur, je veillerai sur vous, je vous consolerai, je vous aimerai... Hélas! je suis bien peu de chose! mais le souvenir du monde que j'ai quitté n'est pas encore entièrement effacé de ma mémoire. Oui, mademoiselle, je serai pour vous une compagne, une amie, une mère...

— La charité chrétienne vous en fait un devoir, Monique, dit Mazelières d'un air mystérieux, et peut-être un jour recevrez-vous une grande récompense pour l'affection et les soins que vous aurez montrés à ces deux orphelins. Et maintenant, continua-t-il en se tournant vers les jeunes gens, je vais me retirer; dame Monique aura soin de vous donner à chacun un logement où vous trouverez un asile sûr au moins pour cette nuit. Demain matin je reviendrai; adieu, surtout de la prudence!

Il dit quelques mots à l'oreille de Monique, salua mademoiselle de Boisfleury, pressa la main de Richard, et l'on entendit bientôt se refermer derrière lui la porte de la rue.

La recluse prit la lampe de fer qui éclairait son triste réduit, et accompagna Clotilde dans une chambre du premier étage qui lui était destinée. C'était une espèce de cellule pauvre, mais propre et pourvue de tous les meubles rigoureusement nécessaires pour la rendre habitable. Elle avait été ainsi disposée un an environ avant l'époque dont nous nous occupons, par les soins du prieur des récollets et de quelques personnes charitables qui voyaient Monique près de succomber aux privations affreuses qu'elle s'imposait. La recluse l'avait occupée tout le temps nécessaire pour rétablir sa santé chancelante; puis, quand elle avait eu repris un peu de force, poussée par les remords qui rendaient les macérations nécessaires à sa conscience timorée, elle avait regagné le souterrain humide et malsain où elle accomplissait une si rude pénitence.

Dès que Clotilde fut installée dans cette humble cellule, Monique conduisit Richard dans une pièce située à l'autre extrémité de la maison, et qui, bien qu'elle ne présentât pas toutes les commodités de la première, suffisait pourtant à un jeune homme habitué à se contenter de peu. Elle avait été récemment pillée par la populace du quartier; cependant il y restait encore un mauvais lit sur lequel Richard, épuisé de fatigue, pouvait trouver quelque repos. Il s'y jeta tout habillé dès que la recluse eut emporté l'unique lampe, et il entendit la pauvre créature murmurer encore d'une voix émue et tremblante en quittant la chambre:

— Richard! il s'appelle Richard!

Le jeune fauconnier, malgré son épuisement, ne put fermer l'œil de la nuit. Plus d'une fois il crut distinguer au milieu du silence des plaintes et des gémissements. Était-ce Clotilde qui déplorait l'horreur de sa situation présente? Était-ce la pénitente qui continuait sa veille dans la prière et la douleur? D'ailleurs, Richard avait été frappé plus d'une fois, dans le cours de la soirée, de certaines paroles mystérieuses qu'avait prononcées Mazelières, et dont il se proposait de lui demander l'explication. Un doute singulier, et qu'il n'osait se définir à lui-même, lui était venu à propos de cette femme inconcevable dont il avait été forcé d'accepter l'hospitalité.

Dès le matin, sitôt qu'un peu de bruit commença à se faire dans ce quartier

écarté, Mazelières, fidèle à sa promesse, revint à la maison isolée. Il portait cachés sous sa robe de moine deux costumes complets pour Richard et pour Clotilde. Ces effets étaient pauvres et presque grossiers, mais neufs et nullement dépourvus de coquetterie. Il avait aussi une petite provision de pain qu'il s'était procurée par des moyens dont lui seul avait le secret, au milieu de cette horrible famine. Quand il entra dans la chambre de Richard, il était pâle et bouleversé.

— Eh bien! mon ami, mon protecteur, lui dit le fauconnier avec intérêt en sautant à bas de sa misérable couche, quelle nouvelle m'apportez-vous? les dangers sont-ils aussi grands pour Clotilde et pour moi que nous l'avions redouté?

— Ils sont plus grands encore, dit Mazelières d'un ton laconique. Hâtez-vous de vous revêtir du costume que voici, car celui que vous portez est déjà signalé à tout Paris.

— Que voulez-vous dire?

— Écoutez.

En ce moment le son d'une trompette se fit entendre du côté de la porte Saint-Victor, et un crieur public annonça à haute voix que « la prévôté de Paris promettait vingt mille livres tournois de récompense à celui qui livrerait au prévôt ou à ses agents un fauconnier du nom de Richard de Saint-Front, qui, après avoir blessé grièvement le bon quartenier d'Achon, s'était enfui avec la fille de son ancien maître le baron de Boisfleury. » Les fanfares d'usage terminèrent cette annonce, dont chaque mot, malgré l'éloignement, arriva distinctement jusqu'à Saint-Front.

Le jeune homme et son compagnon restèrent un moment atterrés.

— Croyez-vous, demanda enfin Richard d'une voix sourde, croyez-vous que mademoiselle de Boisfleury ait entendu ce que vient de dire ce crieur?

— Elle dormait il n'y a qu'un instant, à ce que m'a dit dame Monique. Mais ce qui est aussi important, Richard, c'est que Monique elle-même n'ait pas entendu cette sinistre publication!

— Notre pauvre hôtesse est sans doute dans son réduit souterrain, et il n'est pas probable que les paroles du crieur soient parvenues jusqu'à elle. Mais pourriez-vous me dire, monsieur, quelles raisons vous avez pour laisser cette femme dans une ignorance si complète de ce qui nous touche? Vous avez connu toutes les personnes de ma famille, et vous êtes dépositaire de leurs secrets; ne se pourrait-il pas?...

Mazelières le regarda fixement.

— Allons! reprit-il d'un air pensif, il faudra que je vous révèle ce que vous n'eussiez jamais dû apprendre... puissiez-vous ne pas vous repentir de m'avoir forcé à cette révélation!

— Eh bien! parlez, s'écria impétueusement Richard; de grâce, expliquez-moi enfin l'énigme dont vous, cette femme et moi-même peut-être nous formons les nœuds! parlez à l'instant; qui vous presse? nous sommes seuls...

— Cette histoire est longue et triste, dit Mazelières d'un ton grave, et il est inutile de s'appesantir sur les malheurs passés, quand tant de malheurs nous menacent dans le présent. Demain peut-être je remplirai ma promesse; mais en ce moment il faut que je retourne à l'endroit d'où je viens, car mon absence pourrait éveiller des soupçons... Patience, Richard! mais pour votre sûreté, pour la mienne peut-être, surtout pour celle de Clotilde, il faut que je m'éloigne à l'instant...

— Homme inexplicable! s'écria le fauconnier avec une sorte de colère ; je n'ai pu savoir encore si vous étiez pour moi un bon ou un mauvais génie, tant il y a de mal dans ce que vous faites de bien, tant il y a de bien dans ce que vous faites de mal!

— Vous en serez juge, Richard ; en attendant, ayez une excessive prudence, ne vous montrez pas, et surtout n'ayez pas la hardiesse de sortir, vous seriez perdu! songez à Clotilde.

— Au moins vous promettez de revenir demain?

— Qu'adviendrait-il si je ne revenais pas? dit Mazelières avec un ton de profonde inquiétude, pauvres enfants! je ne vous aurais sauvés des vengeances de votre implacable ennemi que pour vous laisser mourir de la mort la plus lente et la plus cruelle... de faim! Mais, ajouta-t-il en s'efforçant de sourire, toutes mes inquiétudes sont vaines sans doute. Adieu, Richard, n'oubliez aucun de mes conseils.

En même temps il fit de la main un signe affectueux et sortit, laissant le jeune aventurier perdu dans les réflexions que lui inspiraient tant de grands événements.

Bien des jours se passèrent, et Mazelières, malgré sa promesse, ne reparut pas à la maison de Monique.

VI.

Le soir du troisième jour après l'arrivée de Richard et de Clotilde chez la recluse de Saint-Victor, tous les deux étaient assis sur un banc de bois au fond du jardin, s'il est possible toutefois de donner le nom de jardin à un petit enclos privé de toute espèce de culture et couvert de mauvaises herbes. Les hautes murailles qui l'entouraient offraient plus d'une brèche par laquelle les regards curieux eussent pu pénétrer dans cet étroit espace; mais les maisons voisines étaient inhabitées, et les terrains qui, du côté du nord, s'étendaient jusqu'à la Seine, étaient remplis de décombres qui formaient obstacle aux excursions des rôdeurs du quartier. D'ailleurs, dans quel but se fût-on occupé de la demeure de Monique? Tout récemment, cette maison avait été fouillée par une populace affamée et furieuse, et l'on avait pu s'assurer qu'elle ne contenait rien qui pût tenter. Déjà même les pauvres gens qui habitaient le voisinage s'étaient dit en voyant la porte fermée et le bâtiment plus triste et plus silencieux que de coutume :

— Allons! la pauvre pénitente a voulu mourir en paix dans sa vieille demeure! elle s'est enfermée pour que l'on ne pût troubler ses derniers instants! c'était une sainte; que Dieu veuille avoir son âme!

Et l'on passait en faisant un signe de croix, sans songer à secourir l'infortunée, que l'on supposait expirante de faim dans cette masure; tant l'égoïsme, au milieu de ce grand désastre, avait desséché tous les cœurs!

Au moment dont nous parlons, le ciel était beau et pur; le soleil couchant dorait l'extrémité de ces grands ormes qui ombrageaient la maison et un vieux puits à demi comblé qui en était la dépendance. Des moineaux babillaient dans le feuillage, et les hirondelles, ces oiseaux domestiques qui ne s'éloignent des habitations que pour leurs migrations annuelles, sillonnaient dans tous les sens l'air tiède et

limpide, en poursuivant leur proie. C'était enfin une belle soirée d'été, et il semblait que le calme riant de la nature voulût insulter aux terribles souffrances de la ville assiégée. Il n'y avait pas jusqu'aux ruines elles-mêmes qui ne prissent un caractère poétique et harmonieux sous les teintes fauves du couchant; la ciguë vénéneuse et l'ortie brûlante formaient sur les décombres des touffes de verdure qui se balançaient aux bouffées de vent parfumé venues de la rivière voisine, et semblaient avoir perdu leur aspect triste et odieux. Ainsi, dit-on, le ciel n'est jamais plus beau, le soleil plus splendide, le paysage plus enchanteur dans le midi de l'Espagne que lorsque Gibraltar est ravagé par cette affreuse peste qui en un seul jour emporte des populations entières.

Mais Richard et Clotilde étaient de la plus complète indifférence à l'égard de l'aspect nouveau sous lequel se présentait leur misérable prison. Tous les deux avaient quitté l'élégant costume qu'ils portaient en arrivant chez la recluse. Richard avait revêtu un pourpoint gris et un haut-de-chausses de drap d'assez pauvre apparence; une toque noire ornée d'une seule plume de coq avait remplacé son élégant chapeau de fauconnier. Mademoiselle de Boisfleury elle-même n'avait pas un costume plus somptueux : une robe de laine montant jusqu'au cou et un de ces chaperons de velours que portaient alors les femmes, lui donnaient l'apparence d'une humble fille du peuple. Dans ce nouvel équipage, il était facile de prendre les deux jeunes gens pour frère et sœur, comme l'avait désiré Mazelières, d'autant plus que la même pâleur, la même expression d'abattement et de souffrance se montrait sur leurs jeunes visages. La baronne cependant, plus faible et plus délicate, semblait se soutenir à peine; ses yeux étaient mi-clos, ses lèvres brûlantes, et elle appuyait sa main contre sa poitrine, comme pour comprimer une affreuse douleur. Richard, assis auprès d'elle, la contemplait en silence.

Tout à coup elle s'affaissa sur elle-même, et sa tête alla heurter la muraille à laquelle le banc était adossé.

— Clotilde, ma noble maîtresse, ma sœur bien-aimée, s'écria Richard épouvanté en soutenant dans ses bras la jeune fille presque évanouie, de grâce reprenez courage... Cet homme qui nous a conduits dans cette maison ne peut nous abandonner ainsi! Ce soir peut-être, quand la nuit sera tombée, il reviendra nous apporter des provisions... Courage, encore quelques heures! Oh! mon Dieu! souffrirez-vous que la riche et noble baronne de Boisfleury meure ainsi de misère et de faim?

Clotilde rouvrit les yeux, et tendant à Richard sa main blanche et déjà amaigrie, elle lui dit d'une voix faible :

— Pauvre Richard! au milieu de tant de maux vous ne pensez qu'à moi, vous n'avez de pitié que pour moi, et cependant vous souffrez aussi, vous; la faim, qui déchire ma poitrine, déchire aussi la vôtre... Richard, le moment approche; il nous faut mourir... moi, ce soir... vous, demain peut-être...

— Mourir! répéta Richard presque fou de désespoir en tombant aux pieds de Clotilde; mourir! vous si jeune et si belle! Non, non, cela ne sera pas, cela ne peut pas être! Oh! reprenez courage, ayez confiance dans l'avenir. On nous portera secours, vous vivrez pour être heureuse et brillante comme autrefois. Oui, continua-t-il en s'efforçant de la ranimer par de gracieuses images, cette affreuse situation va bientôt changer! Nous profiterons de la première occasion pour sortir de Paris, et nous retournerons à votre beau manoir de Boisfleury; vous reverrez vos lacs

délicieux, vos forêts verdoyantes, vos immenses prairies, vos champs, vos vergers chargés de fruits ; vous parcourrez encore la campagne sur votre haquenée blanche, aux clapissements de votre meute, aux cris joyeux de vos piqueurs et de vos pages ! Oui, Clotilde, ce beau temps reviendra... et moi je ne serai plus alors que votre gentilhomme, votre faconnier, ma noble dame ; mais je me souviendrai quelquefois qu'ici, dans ce triste séjour, vous avez été ma sœur et ma compagne, que nous avons couru les mêmes dangers, souffert les mêmes maux... Je pleurerai en secret, mais mes larmes seront douces, parce que je vous verrai riche, brillante, heureuse comme au temps de votre enfance !

Mais ces consolations, ces souvenirs poétiques évoqués avec un effort désespéré, glissèrent sur l'âme épuisée de Clotilde, et elle répondit d'une voix brisée en secouant tristement la tête :

— Pourquoi réveiller de pareilles pensées, Richard, au moment peut-être où il faut dire au monde un éternel adieu ? J'ai lutté depuis trois jours contre d'affreuses souffrances ; comment voulez-vous que je conserve encore ces riantes espérances, quand une réalité terrible et inexorable est là devant moi ? Richard, pourquoi me faire souvenir de toutes mes richesses quand je vais mourir d'inanition ?

Saint-Front se releva brusquement.

— Non, dit-il d'une voix sourde comme à lui-même, il ne faut pas qu'elle meure... il ne faut pas que pour moi seul une vie qui doit être si longue et si belle se termine tout à coup dans cette obscure retraite ! Eh bien ! je la sauverai... Ils promettent vingt mille livres à celui qui me livrera ; je me livrerai moi-même, et je ne leur demanderai que du pain pour la baronne de Boisfleury...

Clotilde s'agita, et on eût dit que la force lui revenait tout à coup.

— Non, non, Richard ! s'écria-t-elle, je ne le veux pas... je vous le défends. Malheureux ! avez-vous oublié le sort qui vous attend si vous tombez entre les mains de notre ennemi commun ? Depuis le jour où j'ai entendu la voix de ce crieur annoncer une grande récompense à celui qui découvrirait votre retraite, j'ai devant les yeux la mort ignominieuse qui vous est réservée... Richard, vous êtes gentilhomme ! et s'il vous faut mourir, vous mourrez ici en paix auprès de votre sœur, sans infamie sur votre nom !

— Mais alors, reprit le fauconnier avec chaleur, souffrez que j'aille dans Paris, chercher à prix d'or quelque nourriture pour vous. Le costume que je porte me permettra de passer inaperçu ; et d'ailleurs, si peu de personnes me connaissent ici !

— Vous courriez ainsi gratuitement un grand danger, Richard, mon frère, mon ami. Songez que la bonne dame qui nous a donné asile a renoncé déjà pour nous à la sévère claustration dont elle s'était fait une loi, qu'elle a consenti à parcourir les marchés et les halles pour chercher des provisions qu'elle n'a trouvées nulle part. Vous le savez pourtant, ses mains étaient pleines d'or, et elle ne put échanger cet or pour un seul morceau de pain... Richard, vous tenteriez sans doute vainement une nouvelle expérience : il y a seulement des vivres chez quelques seigneurs privilégiés où ni vous ni moi ne pourrions nous présenter sans danger. Sachons nous résigner, vous dis-je : ou cet homme, ce moine qui nous a conduits ici viendra à notre secours, et peut-être sera-t-il temps encore de nous sauver, ou bien il ne viendra pas, et alors nous devrons nous préparer à subir notre sort sans murmurer.

— Oh ! il viendra, il viendra ! s'écria Richard en se rattachant avec rage à cette frêle espérance ; cet homme ne peut être trompeur ; il a déjà exposé sa vie pour nous, et son affection semblait sincère ; sans doute quelque obstacle l'aura retardé, mais il reviendra, j'en suis sûr ! Quelle espérance nous resterait-il donc, s'il nous avait oubliés ?

Un bruit léger lui fit tourner la tête, et il aperçut sœur Monique debout, lui montrant du doigt le ciel. La recluse, avec son costume lugubre, ses traits décharnés, apparaissant ainsi tout à coup dans une attitude solennelle, était pour les pauvres jeunes gens comme la manifestation visible de cette mort affreuse qui les attendait. Richard ne put s'empêcher de frémir.

— Je vous comprends, madame, dit-il d'une voix sourde ; vous voulez nous faire entendre que toutes nos espérances doivent se tourner vers Dieu, qui est dans le ciel, et cependant ce que nous voyons ici pourrait nous faire douter de sa bonté.

— C'est une épreuve que Dieu nous envoie, dit la recluse avec égarement ; il refuse le pain quotidien à ces deux enfants qui ne veulent pas mourir, et pour moi, qui appelle la mort à chaque instant de ma vie, il permet que je puisse vivre de cette herbe misérable que repousserait même l'animal grossier qui paît dans les champs !

En même temps elle désignait du geste l'espèce d'épinard sauvage appelée *Bon-Henri*, qui croissait en grande abondance dans ce jardin comme dans tous les terrains négligés, et qui faisait depuis le commencement de la famine presque sa seule nourriture. Mais Richard ne la voyait plus, ne l'écoutait plus ; toute son attention, toutes ses pensées étaient pour la pauvre Clotilde, qui venait de nouveau de tomber en faiblesse. Monique s'approcha pour lui porter secours.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Richard en se tordant les mains de douleur ; quelques heures, encore quelques heures pour Clotilde, et prenez ma vie, à moi, tout entière !

— Jeune homme, dit la recluse à voix basse, dans l'épouvantable extrémité où se trouve votre jeune sœur, elle ne refusera pas une nourriture qui, dans tout autre moment sans doute, lui ferait horreur. A votre arrivée ici, vous portiez un oiseau de proie que je viens d'entendre s'agiter, il y a quelques moments, dans l'agonie de la faim... Cet oiseau pourra vous fournir un repas, et ce soir peut-être...

— Tuer mon émérillon ? dit Richard ; mais c'est pour Clotilde... oui.

— Richard ! Richard ! je ne le veux pas ! murmura mademoiselle de Boisfleury, qui, malgré l'affaissement de toutes ses facultés, avait entendu la proposition de la recluse.

Cependant le fauconnier n'avait pas fait un mouvement pour se diriger vers la maison ; sa physionomie venait de prendre tout à coup une singulière expression de réflexion ; une espérance nouvelle venait de traverser comme un éclair le chaos de ses idées. Il se frappa le front et s'écria avec transport :

— Courage, Clotilde !... Dieu nous a pris peut-être en pitié. C'est lui qui m'inspira, il y a quelques jours à peine, la pensée de venir vous offrir, à travers mille dangers, le noble oiseau dont il va se servir peut-être pour faire cesser nos souffrances !

En même temps il courut comme un forcené vers la maison. Les deux femmes ne savaient que penser de cette impétuosité subite. L'étonnement réveilla un peu Clotilde de cet engourdissement auquel elle succombait par intervalles, et, se soulevant avec l'aide de Monique, elle dit avec tristesse :

— La faiblesse et la faim ont aussi donné le délire à mon malheureux frère! Hélas! il vaut mieux que sa raison s'égare, afin qu'il ne sente pas la douleur de me voir mourir!

Mais déjà Richard venait de reparaître à l'autre extrémité du jardin, et s'était arrêté sous les grands arbres qui s'élevaient près de la maison. Il avait jeté sur ses épaules le sac de velours qui faisait la partie la plus importante de son costume de fauconnier, et il portait sur le poing l'émérillon qui avait été jusque-là son compagnon fidèle. L'oiseau chasseur n'avait plus cette attitude fière et gracieuse d'autrefois; il ne relevait plus avec orgueil le joli panache rouge qui ornait son chaperon; il ne restait plus ferme et immobile sur le poing de son maître, et les petites sonnettes d'argent suspendues à ses pattes semblaient l'écraser de leur poids. C'est que lui aussi avait eu cruellement à souffrir de la faim depuis qu'il avait été transporté dans la maison de Monique. Le peu de nourriture que Richard avait conservé pour lui dans sa fauconnière avait été promptement consommé, et depuis quelques jours il avait vécu seulement de quelques pastilles fortifiantes dont les chasseurs à l'oiseau étaient toujours munis pour exciter l'ardeur des faucons sans satisfaire leur appétit. Mais ces ressources étaient insuffisantes, et le lendemain le bel émérillon devait être mort de faim si l'on ne le secourait promptement.

Cependant, tout faible et tout chancelant qu'il était, il dressa encore la tête en écoutant les cris des moineaux dans le feuillage et le gazouillement des hirondelles dans les airs. Ce signe parut de favorable augure à Richard, car on a deviné sans doute que la pensée lui était venue de se servir de son faucon pour chasser les nombreux oisillons qui remplissaient le voisinage. Mais l'émérillon aurait-il encore la force de se mettre à la poursuite de ces petits ennemis si bien portants et si agiles? Voudrait-il, pressé comme il l'était par une faim dévorante, les rapporter à son maître, qui n'avait plus pour soutenir la vie de sa bien-aimée Clotilde d'autre ressource que celle de cette proie?

La jeune baronne et Monique avaient enfin compris son projet, et, soutenues l'une par l'autre, elles s'approchèrent et vinrent s'asseoir en silence, à côté de Richard, sur les ruines du vieux puits. Le fauconnier ne sembla même pas voir que mademoiselle de Boisfleury était là, quoique ce fût pour elle surtout qu'il désirât réussir. Il fit avaler au faucon une pastille fortifiante; il brisa la chaînette d'argent qui attachait les sonnettes à ses pattes, autant sans doute pour le soulager de ce fardeau inutile que pour ne pas éveiller l'attention des passants de la rue par leur son argentin. Puis, après avoir examiné attentivement le bec acéré et les ongles crochus de l'oiseau, le fauconnier tout pâle, tremblant, car sa vie et celle de sa compagne dépendaient de l'expérience qu'il allait faire, enleva rapidement le chaperon qui couvrait les yeux de l'émérillon, et le lança contre un oiseau étourdi qui s'ébattait en ce moment à l'extrémité d'une branche.

D'abord l'oiseau chasseur sembla étourdi par la longue oisiveté, et ébloui par l'éclat subit de la lumière; son vol, rapide d'ordinaire comme la balle du mousquet, parut lent et lourd à l'œil expérimenté de son maître; mais ce premier moment d'étonnement et de faiblesse dura peu. Dès la seconde carrière, son aile devint plus ferme, son mouvement plus prompt et plus sûr; puis fondant tout à coup sur sa proie, il lui brisa la tête d'un seul coup de bec, et au sifflement léger presque inappréciable que poussa le fauconnier, il revint vers Richard, portant dans ses terribles serres le petit oiseau encore palpitant.

Dans ce moment suprême où le cœur de Richard battait avec violence, où la joie inondait son âme, sa première parole fut pour l'oiseau, à qui il devait tant de bonheur et d'espérance :

— Oh! tu es de bonne race! dit-il avec enthousiasme, en passant doucement sa main sur son plumage satiné, et mon œil ne me trompa pas le jour où je te reconnus au milieu de tes frères pour le plus fort et le plus hardi! Tu iras aussi rapide ue le vent tant qu'il te restera un souffle de vie! Oh! qui m'eût dit, quand je te dressais pour être posé sur le poing délicat de ta jeune maîtresse, qu'un jour elle te devrait la vie, que moi je te devrais le plus heureux moment que jaie passé dans ce monde?

Clotilde s'était ranimée et souriait à l'exaltation de son jeune fauconnier; la bonne Monique se réjouissait de ce succès inattendu, et remerciait Dieu mentalement d'avoir pris pitié des deux orphelins. Quant à Richard, il songeait à profiter sur-le-champ des ressources précieuses qu'il venait de découvrir. Il abandonna à l'émérillon, suivant l'usage, les entrailles de sa victime, autant pour lui donner de la force et du courage, que pour l'exciter à bien faire son devoir. Il lui parlait, i sifflotait doucement pour l'animer, et l'oiseau, qui comprenait ce langage, se redressait, secouait la tête, et, par de légers battements d'ailes, demandait une nouvelle carrière à son ardeur.

Nombre de fois le faucon fut lancé dans les airs par le jeune Saint-Front, et chaque fois il rapporta à son maître le corps palpitant d'un petit oiseau. Avant que le soleil eût disparu entièrement sous l'horizon, la chasse était assez abondante pour que les hôtes de Monique fussent assurés d'avoir pour la soirée une nourriture suffisante. Le voisinage de la rivière, la solitude de ce quartier, la présence de ces arbres touffus attiraient une grande quantité de menu gibier qui, grâce au faucon de Richard, était désormais une proie assurée.

Quand la chasse fut finie et quand les oiseaux se furent retirés aux approches de la nuit, le fauconnier, les larmes aux yeux, annonça à Clotilde qu'il répondait de pourvoir à ses besoins pendant tout le temps qu'ils seraient forcés de se tenir cachés dans la maison de Monique.

— Voyez ce noble oiseau, mademoiselle, continua-t-il en le présentant respectueusement à la jeune fille, il a plus fait pour vous dans cette nécessité pressante que votre titre de baronne, vos coffres remplis d'or, vos châteaux et vos domaines; par son secours j'ai commencé à acquitter la dette de reconnaissance que j'ai contractée envers votre famille : vous devrez la vie à cet humble et fidèle ami!

— Richard, dit Clotilde en attachant sur lui son œil humide de larmes, j'ai un ami plus sûr et plus dévoué, et cet ami, c'est vous.

La recluse écoutait d'un air étonné les paroles que les jeunes gens, oubliant leur position vis-à-vis d'elle, laissaient échapper en sa présence. Cependant, par respect pour un secret qu'on avait voulu lui cacher, elle s'éloigna de quelques pas afin de ne pas gêner Richard et Clotilde dans l'expansion de leur joie. Le fauconnier était occupé en ce moment à replacer sur la tête du précieux émérillon le chaperon dont les yeux d'un oiseau chasseur doivent toujours être recouverts, et Monique, apercevant à ses pieds un objet brillant qui appartenait à l'équipage de l'émérillon, se baissa pour le ramasser. C'étaient les petites sonnettes en grésillons d'argent dont Richard avait débarrassé la pauvre bête affaiblie au moment de lui donner le vol.

Monique allait les rapporter au fauconnier, quand elle remarqua sur le bord inférieur de l'une des clochettes une légende gravée dans le métal. Les inscriptions de ce genre contenaient d'ordinaire le nom du maître de l'oiseau, et par conséquent, en prendre connaissance, c'était violer l'incognito sous lequel les hôtes de Monique avaient voulu se cacher. Cependant, soit que la recluse ignorât cette circonstance, soit qu'elle obéît à cette irrésistible curiosité qui s'empare quelquefois des femmes les plus réservées, soit enfin qu'elle fût poussée par de vagues soupçons qu'il lui importait d'éclaircir, elle jeta un rapide coup d'œil sur le champ de de la sonnette, et elle put lire : « J'ai été donné à haute et puissante damoiselle « Clotilde de Boisfleury par son dévoué et respectueux fauconnier Richard de Saint-« Front. »

En achevant cette lecture, Monique poussa un cri perçant et fut sur le point de tomber à la renverse ; un tremblement convulsif s'empara de tous ses membres, et, les bras tendus vers Richard, sans pouvoir avancer, elle demanda d'une voix haletante :

— Richard... Richard de Saint-Front ! Où est celui qui s'appelle Richard de Saint-Front ?

Les deux jeunes gens, effrayés de la voir dans cet état, s'approchèrent pour la secourir. Mais la pauvre femme saisit convulsivement le bras de l'aventurier, et elle répéta avec une émotion inexprimable :

— Dites, n'êtes-vous pas Richard de Saint-Front ?

— C'est mon nom, en effet, reprit le fauconnier avec étonnement ; mais ne pourriez-vous pas m'expliquer...

La sonnette d'argent qui tomba de la main de Monique fit comprendre comment elle avait eu connaissance de la vérité.

— Celle-ci n'est donc point votre sœur ? demanda la recluse en désignant Clotilde ; on m'avait donc trompée ?

— Puisque vous avez découvert ce secret, répliqua Richard, je ne nierai pas....

— Et toi, toi, jeune homme, continua Monique avec un accent déchirant, on t'a raconté sans doute que ton père, le capitaine de Saint-Front, avait été égorgé dans les massacres de la Saint-Barthélemi, n'est-ce pas ? Tu as été élevé loin de Paris, et l'on t'a dit qu'il ne te restait plus aucun parent sur la terre ?

— Tout cela est vrai, madame, reprit le fauconnier, que l'émotion de son interlocutrice commençait à gagner lui-même.

— Et on ne t'a jamais parlé de ta mère, n'est-ce pas ? On ne t'a jamais dit qui elle était, ce qu'elle était devenue, pourquoi tu ne la voyais pas près de toi, entourer ton enfance de soins et de caresses ?

— On m'a dit que ma mère s'appelait Suzanne de Tolcy, et qu'elle était morte peu de temps après ma naissance.

— Elle vit, Richard, elle vit ! s'écria impétueusement la recluse en se prosternant devant Richard, et elle s'appelle maintenant Monique la pénitente.

Le fauconnier eut d'abord la pensée que cette pauvre créature était en proie à un de ces accès d'aliénation mentale dont avait parlé Mazelières ; mais il n'y avait pas à se tromper à cet élan passionné, à ce cri du cœur, à cette voix vibrante : c'était sa mère qui était à ses genoux.

— Serait-il vrai, ma mère ! s'écria-t-il en s'élançant pour la relever et la presser dans ses bras.

Mais elle le repoussa d'un air égaré.

— Attends, dit-elle, laisse-moi dans cette posture, la seule qui me convienne devant mon fils. Je ne veux pas surprendre ton affection et ton respect, et d'ailleurs il faut que mon châtiment soit entier devant Dieu. Mon fils, c'est ta mère coupable qui est à tes genoux, et elle ne se relèvera pas qu'elle n'ait obtenu son pardon de ta bouche!

— Mon pardon, à moi? dit Richard stupéfait.

— Oh! je le vois, reprit Monique en sanglotant, ils n'ont pas même voulu te parler de ta mère pour t'apprendre à la maudire! Eh bien, écoute-moi, et tu sauras si tu dois me plaindre et me pardonner, ou me repousser et me haïr. Ce crime que je vais confesser devant toi, je l'ai expié par dix-huit ans de larmes, de misère et de remords, et cependant il est encore présent à ma mémoire comme au premier jour.

— Parlez, madame, de grâce, hâtez-vous...

— Richard, ton père, le capitaine huguenot de Saint-Front, avait épousé une catholique. Les deux époux s'aimèrent de toute leur âme pendant la première année de ce mariage, et tu as été le fruit de cet amour. Mais bientôt des méchants fanatisèrent la pauvre femme, lui représentèrent sous les plus affreuses couleurs la religion de son mari, lui persuadèrent qu'elle avait commis un grand crime en l'épousant, et que le seul moyen qu'elle eût de le réparer était de livrer son mari, le père de son enfant, aux assassins de la Saint-Barthélemi... Quand ils se présentèrent, ce fut elle qui les introduisit dans la maison.

— Vous! s'écria Richard en reculant d'un pas.

— Oh! ne m'accable pas sans m'avoir entendue, reprit la malheureuse Monique d'une voix brisée; ils ne m'avaient pas dit qu'ils voulaient le tuer; ils m'avaient parlé seulement de le forcer à une abjuration... Un d'eux surtout avait indignement abusé de ma bonne foi. Ce misérable m'aimait en secret, et, le crime accompli, il me fit comprendre dans quel but infâme il m'avait poussée à cette trahison. Ce fut lui qui porta le coup mortel à ton pauvre père, sous mes yeux... Cependant mon malheureux époux eut encore la force de se dégager du milieu des assassins: il s'échappa mortellement blessé, en me jetant une effroyable malédiction... Je tombai évanouie. Quand je revins à moi, je courus à la maison de ta nourrice, tu n'y étais plus: ton père était venu lui-même te chercher; il t'avait confié, avant d'expirer, à l'un de ses amis, à Mazelières, qui t'a conduit ici...

— Mazelières! s'écria Richard.

— C'est lui qui fut chargé par ton père mourant de poursuivre sa vengeance sur moi et sur son exécrable assassin, et Mazelières a été digne de cette terrible mission. Il t'emporta bien loin, et toutes mes recherches pour te retrouver furent vaines. Il a été témoin pendant tant d'années de ma douleur, de mon désespoir, de mes remords, et il ne m'a jamais dit: « Un jour vous embrasserez votre enfant; il vit, il prendra pitié de vous. » Richard, mon fils, toi que je retrouve enfin par un hasard inespéré, ou peut-être par la pitié tardive de mon persécuteur, Richard, toi qui sais maintenant le crime affreux que j'ai expié par tant de souffrances, pourras-tu aussi pardonner à ta pauvre mère?

Richard contempla d'un air indécis la malheureuse femme livide et décharnée qui se traînait à ses pieds. Cette colère que son père lui avait léguée en mourant grondait sourdement en dedans de lui-même. Il allait se retourner et s'éloigner en silence: mademoiselle de Boisfleury l'arrêta.

— Ami, lui dit-elle d'une voix suppliante, votre mère sera-t-elle donc seule au monde à vous accuser d'injustice et de dureté de cœur? Richard, regardez; est-il sur la terre une femme plus à plaindre qu'elle?

En même temps elle força doucement le jeune fauconnier de se retourner de nouveau vers sa malheureuse mère. Il ne résista plus, ses larmes jaillirent en abondance, et, tendant les deux mains à la recluse pour la relever, il dit en sanglotant :

— Ma mère, celui dont le sort était uni au vôtre vous a sans doute pardonné dans le ciel ; moi, son fils, je vous pardonne sur la terre... Ma mère, embrassez votre enfant.

Monique, car nous continuerons de donner ce nom à Suzanne de Tolcy, pressa son fils dans ses bras avec une sorte de frénésie ; mais Richard, se dégageant tout à coup des étreintes de la pauvre femme :

— Ma mère, reprit-il avec énergie, souvenez-vous que vous me devez le nom de l'assassin de mon père?...

— Tu le sauras, Richard ; mais si ce misérable n'a pas encore reçu sa punition, c'est que sans doute il ne s'est pas présenté d'occasion de lui faire expier dignement ses crimes passés et présents. Aie confiance en Mazelières, mon fils, pour nous venger tous!

— Mais son nom? son nom?

— Le chevalier d'Achon, aujourd'hui quartenier de la ville de Paris!

— Il est aussi la cause de tous nos maux! dit Clotilde.

— C'est celui que j'ai cru déjà frapper à mort! s'écria Richard : ma haine n'était donc pas aveugle? C'était Dieu qui l'avait désigné à mes coups! Oh! je ne m'en rapporterai qu'à moi du soin de ma vengeance!

— Ne parlons que de pardon, Richard, dit la recluse avec mélancolie.

Cette scène pénible avait entièrement épuisé tous ceux qui y avaient pris part, et dont les forces étaient déjà si diminuées par l'abstinence et l'inquiétude mortelle de ces derniers jours. Ils se dirigèrent lentement vers la maison. Richard marchait tout pensif, portant sur son poing le faucon dont les services devaient être si utiles désormais.

— Mon fils, dit Monique en désignant le gracieux émérillon, cet oiseau est vraiment béni de Dieu, et il appellera sur toi toutes sortes de prospérités ; tu lui dois déjà la vie de ta jeune compagne et les premiers embrassements de ta mère!

VII.

Quinze jours s'écoulèrent encore, et Mazelières n'avait pas reparu. Les solitaires vivaient dans une complète ignorance de ce qui se passait au dehors, personne, depuis leur arrivée, ne s'était présenté à la maison isolée, soit que l'on crût sa propriétaire morte de faim depuis longtemps, soit que l'indifférence pour elle eût augmenté avec les souffrances publiques. Quoi qu'il en soit, au milieu de la désolation, quand il n'était pas une maison dans la ville peut-être où la famine n'eût fait des victimes, sauf les palais de quelques grands seigneurs, la pauvre masure de Monique était devenue un séjour de paix, que ses habitants n'eussent pu

quitter sans regret. La recluse se trouvait auprès d'un fils chéri, qui avait été perdu si longtemps pour elle, et cette joie si grande, si inespérée, n'eût pu lui manquer désormais sans que la malheureuse créature, brisée par tant de maux, succombât à son isolement et à ses souvenirs. Richard, de son côté, était profondément touché de l'affection de cette femme infortunée qui s'était si cruellement punie d'un moment de fanatisme et d'égarement, et il se promettait bien de ne plus se séparer d'elle. Grâce à ses instances, Monique avait consenti à adoucir un peu le terrible genre de vie qu'elle avait embrassé jusque-là, et il essayait de la ramener peu à peu à la vie ordinaire, en lui prouvant par son affection et son respect qu'elle devait considérer sa rigoureuse pénitence comme finie.

D'ailleurs Richard vivait près de Clotilde dans cette intimité de frère et de sœur qui cesserait sans doute dès que les circonstances étranges qui avaient occasionné cette réunion si étroite entre lui et la riche héritière de Boisfleury auraient entièrement cessé. Il se disait que le jour où la jeune baronne aurait quitté cette obscure retraite, elle redeviendrait la fière et grande dame comblée d'hommages, courtisée par les plus nobles et les plus grands seigneurs de tous les partis, au lieu qu'en ce moment elle partageait avec lui les soins de sa mère ; la chétive nourriture, produit de la chasse du faucon, leur était commune ; elle vivait de son travail, de son adresse ; il échangeait avec elle de douces paroles qui n'osaient pas être de l'amour, mais qui l'étaient en effet. Enfin, si Richard n'eût vu la jeune fille privée d'une foule de choses que l'habitude lui rendait indispensables, il n'eût pas désiré la fin prochaine de cette réclusion en si chère compagnie.

Quant à Clotilde, elle souffrait réellement moins de toutes les privations auxquelles il lui fallait se soumettre, qu'on n'eût pu l'attendre d'une jeune fille élevée dans le luxe et l'opulence. Depuis l'explication qui avait amené une reconnaissance entre Monique et son fils, elle s'était rapprochée de la recluse, et une confiance aussi étroite qu'il en pouvait exister entre deux femmes de mœurs et d'âge si différents, s'était établie entre elles. Mademoiselle de Boisfleury lui raconta les événements qui l'avaient obligée à quitter son hôtel, et dès l'abord la mère de Richard blâma sévèrement cette résolution qui avait eu de si funestes suites et qui pouvait en avoir de plus funestes encore dans l'avenir. Clotilde avoua ses torts passés, qu'elle rejeta sur une terreur irrésistible ; et sans doute quant à l'avenir, elle donna à la bonne mère des explications secrètes qui parurent suffisantes, car Monique, lorsque parfois les deux jeunes gens étaient près d'elle, les regardait avec des yeux pleins de larmes et murmurait tout bas : — Dieu les a faits l'un pour l'autre ; ils seront heureux !

Mais Richard n'entendait pas ces paroles qui renfermaient tant d'espoir, et il ne pouvait comprendre qu'aucun événement comblât jamais la distance qui le séparait de mademoiselle de Boisfleury. Il avait remarqué au contraire que Clotilde semblait lui montrer plus de réserve et plus de froideur qu'autrefois, et c'était là ce qui lui faisait craindre l'ingratitude de sa jeune maîtresse, au moment même où cette ingratitude ne pouvait être reprochée qu'à lui seul.

Cependant l'absence trop prolongée de Mazelières menaçait les deux jeunes gens d'une réclusion indéfinie, et, malgré les consolations qu'ils trouvaient dans leur position présente, ils sentaient qu'elle ne pouvait durer longtemps. Privés de tout moyen de communication avec l'extérieur, il leur était impossible de s'assurer si le danger qui les menaçait quelques jours auparavant n'existait plus, ou si réellement

il avait conservé la même intensité. Richard, préoccupé de cette pensée, avait dû demander quelques renseignements à sa mère sur celui qui les avait conduits dans cette maison isolée, pour les y abandonner sans secours. Monique ne savait que bien peu de chose du genre de vie et des projets de Mazelières, toujours sombre et contraint avec elle, et ce qu'elle en savait ne jetait pas beaucoup de jour sur cet homme énigmatique.

Mazelières, à l'époque où elle avait commencé à le connaître, était l'ami intime de son mari, et, comme lui, c'était un capitaine huguenot au service d'Henri, alors roi de Navarre. Après les massacres de 1572, où Saint-Front avait été assassiné par le chevalier d'Achon, il avait quitté Paris. Pendant les guerres continuelles qui avaient rempli les quinze dernières années, il avait été un des partisans les plus exaltés de la réforme, et s'était trouvé à toutes les batailles qui furent livrées pour la cause protestante. Cependant tout à coup, sans qu'on en sût précisément le motif, il était revenu à Paris et avait abjuré solennellement ses anciennes croyances. Son expérience dans la guerre et surtout le fait de son abjuration, que la Ligue croyait devoir être d'un bon exemple, l'avaient mis en rapport avec des personnages influents du parti ligueur. Pour donner une garantie de plus à ses nouveaux amis, l'ancien soldat de Coligny était entré dans le couvent des Récollets, comme novice, sans toutefois prononcer de vœux, et depuis ce temps-là il avait eu une certaine autorité parmi les catholiques. C'était depuis son admission dans cette maison religieuse que Monique l'avait vu fréquemment, sans pourtant pouvoir lui arracher le secret de son inexplicable conduite. Elle assurait néanmoins que si elle en jugeait par certaines paroles échappées devant elle, Mazelières poursuivait contre d'Achon des projets sinistres qui devaient éclater tôt ou tard. Du reste, quelle était la nature de cette vengeance? par quels moyens devait-elle s'accomplir? C'était ce que lui seul savait peut-être.

Ces détails, joints à ceux que Richard connaissait déjà, étaient encore bien insuffisants pour faire connaître le personnage singulier qui se trouvait si bizarrement mêlé à la destinée de notre héros ; surtout ils n'indiquaient rien sur la nature des obstacles qui retenaient Mazelières et qui pouvaient le retenir encore. Aussi Richard, dans son impatience d'avoir des nouvelles, annonça-t-il à sa mère et à mademoiselle de Boisfleury qu'il était décidé à se rendre au couvent des Récollets, afin de s'informer adroitement de ce qu'était devenu son protecteur mystérieux ; que, sous le costume qu'il avait adopté depuis son arrivée à la maison isolée, les agents de d'Achon ne pourraient le reconnaître ; que d'ailleurs, avant de tenter cette épreuve, il irait prendre langue dans Paris, et qu'il se dirigerait suivant les renseignements qu'il aurait recueillis. Ce projet paraissait bien hardi aux deux pauvres femmes, mais Richard semblait si résolu et si pénétré de l'importance de cette démarche, qu'elles avaient dû enfin céder ; tout ce qu'elles avaient pu obtenir de l'aventureux Richard, était qu'il accomplirait seulement son projet après un délai de quelques jours, pendant lesquels on avait encore la chance de revoir Mazelières.

La veille du jour fixé pour cette démarche peut-être téméraire, Richard était descendu de grand matin au jardin avec le faucon nourricier. Le fauconnier préférait pour ses chasses cette heure peu avancée, à cause de l'abondance des oisillons autour de la maison, et à cause de la solitude qui régnait en ce moment dans le quartier. Le ciel était pluvieux et sombre ; le soleil ne pouvait percer le voile épais

de nuages qui le couvrait dès son lever, et les moineaux et les autres oiseaux qui faisaient la proie ordinaire de l'émérillon étaient moins nombreux et moins bruyants que les jours précédents. Richard craignit un moment que ce menu gibier, qui était désormais la seule nourriture de ses deux compagnes et la sienne, ne fût pas aussi abondant que de coutume.

Cependant il donna le vol plusieurs fois au valeureux faucon, qui ne tarda pas à faire sentir à maint friquet turbulent la force de ses terribles serres. L'oiseau intelligent avait acquis promptement lui-même l'expérience nécessaire à ce genre de chasse : au lieu de prendre bruyamment son essor à l'air libre et de se montrer au grand jour à ses victimes, ce qui eût fini par les épouvanter et leur faire quitter les environs, il se glissait dans les branches, et un seul coup de bec brisait le crâne au fuyard avant qu'il eût pu jeter le cri d'alarme si connu de toute la gent emplumée. Richard, de son côté, l'aidait de son mieux : très-expert dans l'art de contrefaire les cris des diverses espèces d'oiseaux, il attirait dans les ormes du jardin tout ce que les lieux circonvoisins renfermaient d'habitants ailés, et le feuillage des arbres voilait le carnage qu'en faisait le redoutable émérillon.

Donc, malgré toutes ces ruses du maître et de l'oiseau, qui tous les deux fondaient leur cuisine sur les produits de leur industrie, la chasse, ce jour-là, ne répondait pas entièrement à leur attente. Soit que le temps ne fût pas favorable, soit que réellement les oisillons commençassent à devenir rares autour de la maison, les victimes étaient moins nombreuses qu'il n'eût été nécessaire pour la provision de la journée. Richard avait beau siffloter, imiter le cri de la chouette et celui du merle, le faucon avait beau secouer ses ailes et agiter sa tête pour se débarrasser du chaperon, le nombre des morts n'augmentait pas aux pieds de Richard, et le fauconnier commençait à concevoir quelques inquiétudes vagues pour le présent et l'avenir.

Comme il promenait son regard inquiet sur la surface grise du ciel, afin de chercher au loin quelque proie nouvelle, il aperçut à une grande élévation un point noir et mobile qui s'avançait de son côté. Du premier coup d'œil il reconnut un pigeon, espèce bien rare alors à Paris, où tout, jusqu'aux animaux les plus immondes, avait été dévoré. Celui-ci, à en juger par la lenteur et la pesanteur de son vol, devait avoir fourni une longue carrière, et était épuisé de fatigue. En le voyant se diriger vers lui, Richard fut transporté de joie.

— Un pigeon ! murmura-t-il ; je pourrai donc offrir à ma pauvre mère, à ma chère Clotilde, un mets plus délicat que ce maigre gibier dont elles font leur nourriture ! Un pigeon ! c'est presque un mets de prince... Allons, courage, courage, mon gentil émérillon !

En ce moment, le pauvre voyageur passait au-dessus du jardin, sans se douter du danger qui le menaçait. Sitôt que le fauconnier, attentif et mesurant du regard la distance qui les séparait, le vit à portée convenable, il lança l'oiseau chasseur en plein vol contre le fugitif.

Sans doute le faucon préférait cette manière d'attaquer un ennemi à son perfide manége contre les moineaux des grands ormes, car il partit avec une ardeur inexprimable. Dès le premier degré de son vol rapide comme la flèche, il se trouva au-dessus de sa proie, qui, voyant de quoi il s'agissait, fit un crochet pour éviter l'ennemi et s'enfuir à tire-d'ailes ; mais, hélas ! la lutte était trop inégale. Le faucon l'atteignit d'un seul bond ; il sembla à peine le toucher de son bec crochu, et ce-

pendant le malheureux pigeon tomba aussitôt dans le jardin, le flanc percé d'une blessure mortelle.

Le fauconnier ne put retenir un cri d'orgueil et de joie ; le vaincu était tombé précisément à la place qu'il avait désignée, et le faucon avait dignement servi son adresse. Aussi, quand l'émérillon arriva tout fier de sa victoire, il reçut d'abord de son maître des encouragements et des éloges ; puis Richard s'avança pour s'emparer de sa proie.

C'était un charmant pigeon, d'une blancheur de neige, aux yeux et aux pieds rouges, et que sa beauté eût dû préserver d'une mort si cruelle. Il était tombé sous un églantier échappé au saccagement du jardin ; en se débattant il avait effeuillé sur ses ailes délicates et pures l'unique rose que l'arbuste eût conservée, et qui semblait n'être restée là que pour lui servir de linceul.

Mais Richard, pas plus que son sanguinaire élève, n'était disposé en ce moment à trouver quelque poésie dans la fin tragique de l'oiseau de Vénus. « Ventre affamé n'a point d'oreilles, » dit La Fontaine, et Richard, qui, en temps ordinaire, n'était pas insensible à de gracieuses images, en fut la preuve en ce moment. Il saisit rudement l'oiseau mourant, et, malgré son plumage blanc et les feuilles de rose qui le couvraient, il se prépara à faire curée de ses entrailles à son compagnon de chasse.

Mais tout à coup il laissa tomber le pigeon, comme s'il eût senti sous le plumage soyeux et mollet la pointe aiguë d'un poignard. Il pâlit et resta immobile, frappé d'étonnement et d'épouvante.

C'est qu'il venait de voir, attaché à une des pattes de l'oiseau, un petit papier fermé par un mince cordonnet de soie verte ; à l'extrémité de ce cordonnet pendait un sceau de cire rouge aussi léger que possible, mais sur lequel Saint-Front avait très-bien reconnu les fleurs de lis de France écartelées avec l'écusson de la famille de Guise.

Il venait de s'emparer d'un de ces pigeons messagers qui, dans ces temps où les routes n'étaient pas sûres, servaient de courriers pour les dépêches qui exigeaient une grande célérité : celui-là était envoyé par le duc de Mayenne, qui était alors en Picardie, au duc de Nemours, gouverneur de Paris. Sans doute les nouvelles que contenait la lettre étaient de la plus haute importance, et on rechercherait sûrement celui qui avait été assez hardi pour porter la main sur ces dépêches officielles. Richard n'ignorait pas quel sort était réservé à ceux qui avaient pénétré un secret d'État : on les cousait dans un sac ; la nuit, du haut d'un pont, on les jetait dans la Seine, et on n'en entendait jamais parler.

Il était donc de la plus haute importance de faire disparaître sur-le-champ toute trace de cet événement, et Richard, revenu à lui, arracha brusquement le papier, afin de l'anéantir avec le sceau qui devait lui donner plus de créance. Cependant, avant de prendre cette précaution d'où dépendait sa sûreté et peut-être celle de ses compagnes, il ne put résister à la démangeaison de pénétrer le secret que contenait cette lettre. Il l'ouvrit en regardant autour de lui d'un air inquiet, de peur d'être surpris, et il lut :

« Mon cher frère, tenez ferme dans Paris : le duc de Parme vient de quitter la « Flandre avec douze mille hommes de pied, trois mille chevaux, des canons et « quinze cents chariots de vivres pour ravitailler Paris. Dans trois jours, son « armée aura joint la mienne sous les murs de Meaux. Mercredi soir, à l'heure du

« couvre-feu, nous tomberons tous ensemble sur le Béarnais, qui ne se doute de « rien, et la guerre sera finie. Gardez le secret sur tout ceci, mais tenez-vous prêt « à nous aider au moment favorable par une sortie vigoureuse, et Paris sera délivré. « Sur ce, etc. »

Richard lut et relut cette missive afin d'en comprendre toute la portée.

— Que ne donnerait pas le roi Henri ou la duchesse de Montpensier, murmura-t-il, pour avoir connaissance du contenu de ce papier... la capture de mon faucon peut faire ma fortune ou causer ma perte... Tâchons d'en tirer le meilleur parti !

En même temps il serra précieusement la dépêche dans son sein, et chaperonna de nouveau l'émérillon sans lui faire curée des entrailles du pigeon, ce qui ne sembla pas faire parfaitement le compte de l'oiseau chasseur. Puis il se dirigea tout rêveur du côté de la maison, afin de consulter ses deux compagnes sur ce qu'il devait faire dans une circonstance si grave.

Au moment où il entra dans la chambre ou plutôt dans la cellule de Clotilde, Monique et mademoiselle de Boisfleury causaient à voix basse d'un air animé. A la vue de Richard, elles se turent, et la jeune baronne baissa les yeux en rougissant. Mais le fauconnier, sans remarquer son embarras, lui présenta le paquet intercepté.

— Mademoiselle, et vous, ma bonne mère, dit-il avec émotion, veuillez lire cette lettre et me donner avis sur la nouvelle qu'elle contient.

En même temps il expliqua brièvement par quel singulier hasard elle était tombée entre ses mains.

Mais les deux femmes furent épouvantées dès l'abord, en voyant de quoi il s'agissait.

— Il faut brûler cette lettre sur-le-champ! s'écria Clotilde : si l'on venait à la trouver sur vous, Richard, vous seriez perdu, et vous nous entraîneriez peut-être avec vous dans l'abîme... Hâtons-nous de faire disparaître toute trace de votre découverte : il y va de la vie, croyez-moi !

— Et vous ne comprenez pas, mademoiselle, dit Richard d'un air solennel, qu'il y va aussi du sort de la France ! Vous ne comprenez pas que, par suite d'un événement si vulgaire que la prise d'un pigeon par un faucon, nous sommes appelés à prononcer auquel des deux grands partis qui divisent aujourd'hui le royaume nous devons donner la victoire ! Si avant trois jours le roi Henri n'est pas prévenu de l'arrivée du prince de Parme, il sera surpris par des ennemis supérieurs en nombre qui l'accableront immanquablement, et la cause de la réforme, de la liberté de conscience et de la légitimité sera à jamais perdue. Si, au contraire, nous trouvons moyen de l'avertir de ce qui se passe, il pourra prendre les précautions convenables, rassembler son armée qui est disséminée aux environs de Paris, et faire face au danger.... Il aura encore au moins pour lui la chance d'une bataille.

— Quoi! s'écria Clotilde avec étonnement, voudriez-vous livrer au Béarnais les secrets de la cause catholique et assurer son triomphe?

— Le Béarnais, Clotilde, est bon, noble, généreux, et si sa religion n'est pas la meilleure, je me souviens cependant qu'elle était celle de mon père.

— Mais votre père, Richard, s'écria la recluse, était un hérétique.

— C'est un martyr, madame, répondit le fauconnier.

Et comme cette réponse avait appelé des larmes dans les yeux de la pauvre Monique, Richard reprit avec plus de douceur :

— Clotilde, et vous, ma mère, ne me blâmez pas si, dans une circonstance aussi grave que celle où nous nous trouvons, je prends aussi parti contre vous... Le fanatisme de la Ligue et la méchanceté de quelques-uns de ses partisans nous ont fait trop de mal à tous pour que nous devions désirer le triomphe de cette tyrannique faction, et je ne suis pas de ceux qui pensent que la vraie religion serait anéantie en France, parce que tous les Français auraient reconnu un roi huguenot. Enfin, que vous dirai-je? j'ai déjà éprouvé la bienveillance du Béarnais quand il me laissa pénétrer dans Paris et venir à votre secours, au risque d'avoir en moi un ennemi de plus. Lui seul pourra nous défendre contre nos puissants persécuteurs, et, s'il faut l'avouer, j'espère que sa reconnaissance pour le service que je lui aurai rendu me mettra à même de satisfaire une ambitieuse pensée qui occupe tous mes instants.

— Mais vous ne songez pas, Richard, qu'il nous est impossible de sortir de Paris; les portes sont murées, m'a-t-on dit, et il n'est aucun moyen d'arriver jusqu'au Béarnais.

— Je pourrais, dit Richard avec embarras, me glisser le long d'une corde dans le fossé de la ville, en profitant d'une nuit bien noire, et je trouverais bien alors quelque occasion de parler au roi.

— Mais nous, Richard, que deviendrions-nous, votre mère et moi, pendant votre absence? qui nous nourrirait? qui nous défendrait contre les ennemis qui peuvent venir du dehors d'un moment à l'autre?

— Mademoiselle de Boisfleury est assez expérimentée dans la chasse au faucon pour me suppléer facilement à cet égard, et mon absence augmentera les ressources que vous trouverez dans les produits de cette chasse. Quant aux ennemis dont vous parlez, il n'est pas probable...

— Te séparer de nous, mon fils! s'écria Monique au désespoir; Richard, as-tu pu croire que j'aurais la force de me séparer d'un fils que j'ai retrouvé après l'avoir pleuré près de vingt ans?

— Renoncez à ce projet, Richard, reprit Clotilde d'un ton suppliant; il offre trop de dangers pour vous et pour nous... Vous ne voudrez pas causer à votre mère et à moi un si grand chagrin que de sauver ce roi hérétique du châtiment que Dieu tient levé sur sa tête. Richard, si votre père a suivi la cause de la réforme, mon père, vous, moi-même, nous avons suivi celle de la véritable Église. Richard, mon généreux ami, mon brave défenseur, si vous devez communiquer à quelqu'un les importantes nouvelles que vous avez surprises, de grâce, que ce soit à ceux qui combattent pour la vraie foi. J'ai vu souvent chez mon père le duc de Nemours, c'est un homme franc et généreux qui vous saura gré de votre zèle à lui remettre un message qui lui était destiné. Imposez-lui la condition de nous défendre contre notre ennemi, le quartenier d'Achon... Il en a le pouvoir, et je suis sûre qu'il ne refusera pas de nous accorder sa puissante protection.

— Il est lui-même l'ami de ce misérable qui a assassiné mon père et qui vous a causé tant de maux, dit Richard d'un ton sombre.

— Eh bien! réfléchissez, de grâce, aux malheurs immenses que vous aurez fait cesser par cette révélation, reprit Clotilde avec chaleur; songez que si le Béarnais est vaincu, le siége de Paris sera levé, et les souffrances horribles de ses pauvres

habitants cesseront enfin. Richard, ayez pitié de cette malheureuse ville affamée où périssent chaque jour tant d'innocents! entendez leurs cris de désespoir et de détresse! leur sort est entre vos mains... Richard, vous deviendrez coupable devant Dieu de tous les crimes qui se commettront désormais dans l'enceinte de ces murailles, car vous pouvez les faire cesser en laissant les événements annoncés par cette lettre avoir leur libre cours.

Malgré ces représentations et ces prières, le fauconnier restait toujours ferme et résolu dans son premier projet.

— Eh bien! reprit Clotilde d'un ton différent, puisque vous êtes insensible aux maux d'une population tout entière, aux supplications de votre mère et de votre dame et maîtresse, j'emploierai un autre moyen. Au moment où vous êtes entré, je parlais avec Monique d'un projet qui vous regarde et dont j'espérais que vous presseriez volontiers l'exécution... Si vous refusez ma demande, ce projet ne s'accomplira pas.

— Quel est-il donc? demanda Richard.

— Je permets à votre mère de vous le dire, murmura la jeune fille en se couvrant le visage avec sa main pour cacher son émotion.

Le fauconnier se retourna avec avidité du côté de sa mère.

— Richard, lui dit Monique en souriant, mademoiselle de Boisfleury et moi nous avons deviné depuis longtemps ce que le respect pour ta jeune maîtresse ne t'avait pas permis de lui dire... et Clotilde m'avait promis que, pour reconnaître les grands services que tu lui as rendus, le dévouement, l'affection dont tu lui as donné tant de preuves, un jour, quand elle serait libre, elle t'accorderait une récompense à laquelle, sans doute, tu n'as jamais osé aspirer... elle deviendrait ta femme.

— Serait-il vrai! s'écria Richard en tombant aux pieds de Clotilde; la baronne de Boisfleury, la fille de mon généreux bienfaiteur, voudrait-elle s'abaisser jusqu'à moi, pauvre gentilhomme, sans nom et sans gloire? Oh! de grâce, mademoiselle, dites-moi vous-même que l'affection de ma mère pour moi ne l'a point trompée sur le sens de vos paroles!

— Cela est vrai, dit Clotilde d'une voix faible.

— Et vous mettez pour prix à tant de bonheur le sacrifice de cette lettre? continua le fauconnier avec chaleur, en lui présentant le précieux papier. Oh! prenez, prenez, mademoiselle! Que m'importe le reste du monde maintenant! Si je voulais profiter de l'occasion que me fournissait le hasard de faire ma fortune, si j'étais ambitieux, Clotilde, c'était pour tenter de m'élever jusqu'à vous, n'osant espérer que vous pourriez jamais descendre jusqu'à moi. Mais maintenant, si vous le désiriez, j'irais moi-même le porter à son adresse, dussé-je courir risque de la vie! Oui, Clotilde, vous me demanderiez les plus grands et les plus pénibles sacrifices, que je me croirais encore en reste avec vous, quand vous me promettez un bonheur si grand et dont je suis si indigne!

En même temps il couvrait de baisers la main de Clotilde, qui ne la retirait pas. Sa mère eut aussi sa part dans ses remercîments et ses transports.

— Richard, reprit la jeune fille, l'exécution de la promesse que j'ai cru devoir faire à votre mère est sans doute éloignée encore par suite des circonstances fâcheuses au milieu desquelles nous nous trouvons. Pour les changer, il faut que nous nous procurions des amis plus puissants que nos persécuteurs, et je vais me servir

du secret que vous consentez à m'abandonner, pour m'assurer l'appui dont nous avons besoin.

— Vous! dit Richard avec étonnement.

— Moi-même; je n'oserais aller trouver le duc de Nemours, mais je me rendrai chez mesdames de Montpensier et d'Aumale; ce sont des femmes, et elles sauront reconnaître le service que leur aura rendu une femme comme elles.

— Au moins, permettez-moi de vous accompagner, demanda Richard d'un ton suppliant.

— Il faut que je sois seule.

— Et moi, ma fille, dit la recluse, ne consentirez-vous pas?...

— Vous, madame, il faut que vous restiez ici pour empêcher Richard de faire quelque imprudence... Je serai bientôt de retour...

Elle avait déjà pris sa mante et son masque et elle allait sortir, malgré les instances de Richard et de Monique, quand le bruit que produisit la porte de la rue en se refermant les fit tous tressaillir à la fois; en même temps un pas précipité se fit entendre dans l'escalier.

— Une seule personne, s'écria la recluse, connaît le moyen de pénétrer dans cette maison sans le secours d'une clef, et c'est...

Au même instant Mazelières entra.

En reconnaissant le personnage singulier qui a joué un rôle si important dans cette histoire, Richard et les deux femmes se levèrent spontanément d'un air de profond étonnement. Mazelières lui-même était ébahi de voir en parfaite santé ceux qu'il s'attendait à trouver mourants ou morts peut-être, et il promena son regard de l'un à l'autre, comme pour chercher l'explication d'une énigme dont le sens lui échappait.

Quant à lui, il semblait avoir beaucoup souffert depuis sa dernière visite à la maison isolée. Son visage était amaigri, ses yeux étaient enfoncés dans leurs orbites, et sa barbe noire et inculte faisait ressortir encore sa pâleur maladive. Sa robe monacale avait fait place à un costume complet de cavalier ou plutôt de soldat, car il avait un haubert et un casque, et il portait à la main une lourde épée.

Ce fut lui qui rompit le premier le silence de stupéfaction causé par sa présence :

— Il est donc vrai que Dieu fait encore des miracles? dit-il enfin. Quel ange a donc protégé cette misérable maison, tandis que tant de palais sont plongés dans le deuil?

Richard répondit avec un peu d'ironie :

— Celui en qui nous avions eu confiance nous avait complétement abandonnés, monsieur; il a bien fallu que la puissance divine nous vînt en aide... elle, du moins, n'est pas oublieuse.

— Ne vous hâtez pas de m'accuser, répondit Mazelières en l'interrompant d'un geste impérieux, car vous vous rendriez coupable d'ingratitude envers moi... J'étais encore, il y a deux heures, dans le cachot le plus noir et le plus profond de Fort-l'Évêque.

— Serait-il vrai? s'écria Richard avec chaleur. De grâce, monsieur, excusez ma promptitude à vous adresser des reproches non mérités; votre dévouement pour nous aurait dû vous mettre à l'abri de cette injustice...

— Et moi, Mazelières, dit la recluse avec mélancolie, je n'oublierai pas que

vous avez eu pitié de mes souffrances en me rendant ce fils que j'ai regretté si longtemps.

— En sommes-nous là? demanda Mazelières d'un air pensif : ce que je craignais est-il donc arrivé ? la mère et le fils se sont-ils reconnus? Eh bien, soit! continua-t-il à demi-voix, comme s'il pensait tout haut ; que la pénitence de Suzanne finisse, elle a été assez longue et assez cruelle ! Il fallait choisir entre deux partis : laisser l'enfant exposé aux entreprises de ses ennemis, ou le conduire dans la maison de la mère... J'ai pris le dernier parti, et sans doute c'était le bon. Celui qui m'avait laissé le soin de sa vengeance m'approuvera-t-il? Que lui importe, pourvu qu'il soit vengé, lui et les autres? Mais seront-ils vengés?...

Puis s'apercevant qu'on l'écoutait, il fronça le sourcil d'un air mécontent, et demanda à Richard comment ils avaient vécu depuis le jour où il les avait quittés. Le fauconnier lui expliqua de quelle manière la chasse de son émérillon avait fourni à leurs besoins, et, en terminant, il demanda à son tour d'un ton d'intérêt :

— J'espère, monsieur, que les services que vous nous avez rendus ne sont pas la cause de la détention que vous venez de souffrir?

— Non, répondit laconiquement Mazelières en s'asseyant.

Alors seulement Richard et ses deux compagnes s'aperçurent que Mazelières semblait avoir perdu cette activité infatigable qui le soutenait autrefois et dont il avait donné de si grandes preuves. Soit que sa captivité récente eût affaibli ses facultés, soit que le découragement se fût glissé dans cette âme si forte d'ordinaire et si vigoureusement trempée, il semblait se débattre sous les débris de quelque grande pensée qu'il n'avait pu faire triompher et qui l'avait accablé.

Il était tombé dans une profonde rêverie, et il ne s'apercevait déja plus qu'autour de lui se trouvaient des personnes qui attendaient de lui des renseignements importants sur leurs propres affaires. Cependant, subjuguées par un sentiment de respect pour les souffrances inconnues de cet homme impénétrable, elles n'osaient l'interroger. Seulement, Clotilde, qui n'avait pas perdu de vue son projet, annonça à voix basse au fauconnier qu'elle allait sortir.

— Non, non, ma bien-aimée Clotilde, dit Richard avec vivacité ; sachons au moins si le danger qui vous menace a cessé, ou s'il est le même que par le passé... Nous allons questionner Mazelières, et, d'après ce qu'il nous dira, nous verrons quel parti vous devez prendre...

— Richard, murmura la jeune fille, je me défie des intentions de cet homme, et je crains que s'il vient à avoir connaissance de ces nouvelles, il ne nous oblige à servir ses propres opinions ou ses propres intérêts...

— Clotilde, je vous en prie, attendez encore quelques instants.

Le bruit de cette petite discussion tira Mazelières de ses réflexions. Il leva la tête, et il s'aperçut enfin que la jeune baronne de Boisfleury se disposait à sortir de la maison. A cette vue, un vif étonnement mêlé de frayeur se peignit sur les traits de Mazelières.

— Qu'y a-t-il donc? s'écria-t-il en se levant, mademoiselle de Boisfleury aurait-elle la témérité de se montrer dans Paris au risque d'être reconnue et de subir les plus affreux traitements?

— Que voulez-vous dire, monsieur? s'écria Clotilde.

— Avez-vous donc cru, mademoiselle, que l'avarice, l'ambition, le désir de

vengeance pourraient s'endormir un moment dans le cœur de votre persécuteur? Croyez-vous qu'il ne soit pas homme à profiter des avantages que vous lui avez donnés sur vous en vous soustrayant à son autorité? Écoutez ce qu'il a fait pendant les quinze jours qui viennent de s'écouler : vous, Richard de Saint-Front, vous êtes condamné à mort comme coupable d'une tentative d'assassinat sur un des premiers magistrats de la ville, et comme suborneur d'une jeune fille noble...

— Grand Dieu!

— Et vous, Clotilde de Boisfleury, il est ordonné à tous ceux qui pourront s'emparer de votre personne de vous reconduire à votre tuteur, qui sera le maître de vous traiter comme il l'entendra... Or, il a déjà exprimé son opinion sur la conduite qu'il doit tenir envers vous : ou vous l'épouserez sur-le-champ, ou vous serez enfermée jusqu'à nouvel ordre dans la maison de *Refuge des filles de Paris*, avec les prostituées!

— Et il s'est trouvé des juges pour rendre cette horrible sentence! s'écria la jeune fille avec indignation. Mais cet homme est donc le génie du mal, à qui Dieu nous a abandonnés comme une proie? Richard condamné à mort! et moi!... Mais cela est impossible! on vous aura trompé!

— Si, dans le cachot où j'étais plongé, je n'ai pu m'assurer par moi-même de la vérité de ces nouvelles, j'ai confiance entière en ceux qui m'en ont donné connaissance. J'ai des amis dont les yeux et les oreilles sont toujours ouverts autour de ceux qui gouvernent Paris, et quelques moments de conversation m'ont appris tout ce qui s'était passé dans la ville dès le commencement de ma captivité. Mais, mademoiselle, ce n'est pas tout encore : l'infâme d'Achon a démandé et obtenu l'exécution immédiate de l'acte que vous avez eu l'imprudence de lui signer; il a mis la main sur tous vos biens, et il est décidé, sous un prétexte ou sous un autre, à ne jamais les rendre. Il s'est déjà emparé de votre hôtel de la rue Saint-Paul, et, dès qu'un procureur pourra sortir de Paris avec son grimoire, votre magnifique château de Boisfleury ne vous appartiendra plus... Au prix d'une blessure légère, votre tuteur a acheté le plus grand succès qu'il ait jamais ambitionné! Il est heureux, lui, tout lui réussit; son parti ne commet pas de fautes irréparables, et moi, je dois mourir de rage et de honte!

Il frappa du pied avec une espèce de fureur, et se tut tout à coup. Les deux femmes pleuraient à chaudes larmes; Richard était consterné.

— Monsieur Mazelières, reprit la jeune fille dans un élan d'espérance, ce que vous venez de nous annoncer est horrible, mais peut-être nous reste-t-il un moyen de sauver Richard et de me sauver moi-même! Le hasard nous a fait connaître un secret du plus haut intérêt pour le parti catholique; je dévoilerai ce secret à quelques personnes influentes de ce parti, et demanderai pour prix la vie de Richard et ma liberté. On ne me refusera pas, on ne pourrait me refuser! Qu'est-ce qu'une si faible récompense, quand il s'agit d'un secret d'État!

— Un secret d'État, répéta Mazelières, tue plus sûrement un simple particulier que la hache du bourreau. On profiterait de votre découverte, et on ne tiendrait pas la promesse qu'on vous aurait faite. Je les connais bien, moi... Mais, continua-t-il en jetant sur la jeune baronne un regard inquisiteur, comment se fait-il que dans l'isolement où vous vivez, vous ayez pu pénétrer un secret tel que celui dont vous parlez?

Richard raconta en quelques mots comment il s'était emparé de la lettre du duc

de Mayenne au gouverneur de Paris. Ce récit parut faire une impression extraordinaire sur Mazelières. Cependant il se contint et demanda froidement à voir la dépêche. Clotilde, par un vague sentiment de crainte, hésitait à la lui confier.

— Ne vous défiez pas de notre ami, Clotilde, dit Richard à voix basse, il peut seul nous éclairer sur nos propres intérêts et nous sauver des périls affreux qui nous environnent!

Clotilde se décida, quoique à regret, à communiquer cette importante pièce à Mazelières. Celui-ci la lut en silence avec la plus profonde attention. Quand Richard s'aperçut que cette lettre était achevée et que l'œil du lecteur s'était baissé vers la terre avec réflexion, il avança la main pour reprendre la lettre. Mais tout à coup Mazelières la pressa convulsivement contre sa poitrine, en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Moi rendre ce papier, quand il contient à la fois ma vengeance, mon bonheur, la perte de mes ennemis et le triomphe de mes amis ! Moi rendre ce papier, quand il me fera parvenir au but insaisissable vers lequel je marche depuis dix-huit ans! Jeune homme, ton père que j'aimais tant me l'eût demandé à genoux, que je le lui eusse refusé; il eût voulu me l'arracher, que je l'eusse défendu contre ton père jusqu'à mon dernier soupir... Que personne n'ose dire que ce papier lui appartient! il est à moi, à moi seul! on ne l'aura que trempé de mon sang, après m'avoir tué!

Il s'était retiré à l'autre extrémité de la salle et semblait en proie à une sorte de délire frénétique ; ses yeux flamboyaient, ses mouvements étaient brusques, saccadés; il avait retrouvé toute sa force, toute son énergie ; il tenait d'une main son épée nue, et de l'autre, il agitait au-dessus de sa tête la lettre de Mayenne d'un air de menace et de défi; les femmes osaient à peine respirer en présence de cette épouvantable explosion de passions sans doute longtemps contenues. Richard seul eut le courage d'adresser la parole au terrible Mazelières qui allait et venait comme un insensé, en prononçant de paroles inintelligibles.

— Monsieur, dit-il avec calme, ni mademoiselle de Boisfleury ni moi ne vous empêcherons de garder ce papier, si vous croyez devoir le faire pour votre bien et pour le nôtre. Cependant nous avons le droit de vous demander pour qui et dans quel but vous comptez vous en servir.

— Dans quel but, dis-tu? reprit Mazelières en attachant sur le fauconnier son œil fixe et hagard; dans le but de venger ton père et les autres martyrs égorgés le même jour; dans le but de te sauver la vie à toi, de faire disparaître de la face du monde celui qui a poussé ta mère au crime, de rendre à ta fiancée son honneur et sa fortune ; dans le but enfin d'arrêter tout à coup l'insolente prospérité de ce misérable que ma haine poursuit depuis tant d'années sans avoir pu jamais l'atteindre, et de le confondre, lui et tous ses complices, dans les plus sanglantes et les plus impitoyables représailles!

Mais ce langage obscur ne satisfaisait pas les scrupules de Richard.

— Je ne comprends pas, dit-il, comment la lettre que vous tenez pourra servir ces projets de vengeance contre le chevalier d'Achon. Depuis longtemps déjà j'entends parler de la haine que vous ressentez contre notre ennemi commun, et je n'ai jamais pu m'expliquer comment, depuis dix-huit ans, vous n'avez pu trouver l'occasion...

Mazelières s'avança rapidement vers lui.

— Tu veux donc connaître tous mes projets ? dit-il d'une voix grave et en souriant d'un air sinistre ; mais les comprendras-tu ? Ces femmes ne mourront-elles pas de frayeur en écoutant ce récit ? Toi-même, enfant, qui ne sais sentir que les vengeances vulgaires, ne frémiras-tu pas lorsque je te découvrirai ces projets impénétrables jusqu'ici à tous ceux qui m'ont connu ! Eh bien ! oui, je parlerai. Que m'importe qui m'entende ? Écoutez-moi !

Mon père fut des premiers à accepter les doctrines de la réforme, et l'un des premiers à prendre les armes pour les défendre. Moi, je naquis au milieu du camp des protestants, et ma mère mourut d'une balle catholique un peu après ma naissance. Depuis ce temps je me suis consacré à la défense de ma religion et de la liberté de conscience ; je mourrai pour cette noble cause...

— Quoi ! s'écria Monique d'un air étonné, votre abjuration des erreurs de la réforme n'était donc pas sincère ? votre entrée dans un couvent, tous ces signes extérieurs de piété...

— Paix ! femme, paix ! reprit le fanatique avec autorité ; il ne vous appartient pas de juger les moyens par lesquels on doit arriver à de grands résultats. Je n'ai abdiqué que des lèvres les croyances de ma jeunesse, et je ne suis descendu à l'hypocrisie que pour servir et faire triompher ces saintes croyances. Qu'importe, quand le but sera atteint, le chemin fangeux qu'auront suivi quelques enfants perdus tels que moi ?

Un fait immense, et qui épouvantera les générations à venir, a dominé toute ma vie du jour qu'il s'est accompli ; ce fait est le massacre de mes frères en religion et de mon meilleur ami, le jour de la Saint-Barthélemi. Les ombres sanglantes de ces victimes me sont apparues bien des fois dans mes nuits sans sommeil, et je me suis donné mission de les venger. Ton père, jeune homme, te confia à moi en me disant de poursuivre sans pitié ni merci ta coupable mère et son assassin ; j'acceptai encore cette mission ; cette malheureuse créature, qui est là devant toi, te dira comment j'ai rempli ma promesse : pendant quinze ans j'ai vu ses larmes et sa douleur sans lui faire l'aumône d'un mot d'espérance ; je ne lui disais même pas si tu étais vivant, quand elle se traînait à mes genoux en me criant : « Qu'as-tu fait de mon fils ? »

Quant au châtiment de cet infâme assassin de ton père, il n'a été retardé que pour être plus grand et plus sûr. Un moment, en te voyant venir à Paris, Richard, j'ai craint que tu ne connusses l'histoire de ta famille et que tu ne vinsses revendiquer ta part de colère et de haine contre cet homme. Lorsque tu l'as frappé à la suite de cette ridicule querelle, j'ai craint que tu ne l'eusses tué, car ce n'est pas ainsi que doit périr le quartenier d'Achon. Oh ! s'il n'eût fallu que sa vie pour satisfaire ma vengeance, qui m'eût empêché de la lui prendre ? Cent fois j'en ai trouvé l'occasion. Mais, si je l'eusse tué en combat singulier, on eût admiré son courage, et il aurait eu après sa mort l'estime qu'il ne méritait pas pendant sa vie. Si je l'eusse assassiné, on l'eût plaint, on l'eût honoré dans son cadavre. Non, non, ce n'est pas ainsi qu'il doit mourir. Ce que j'ai rêvé, moi, c'est de le voir expirer au milieu de tous ses amis expirants, d'entendre ses cris d'agonie se mêler aux leurs, de voir leur sang couler avec le sien dans les rues ; c'est que les hurlements des massacreurs retentissent à sa porte comme ils retentirent autrefois, Richard, à la porte de ton père... c'est qu'un roi se montre encore à une fenêtre du Louvre en criant : *Tuez ! tuez !* comme autrefois Charles IX ; c'est enfin que la

sanglante journée de la Saint-Barthélemi se lève encore sur Paris. Mais cette fois, ce sera le tour des huguenots, et ils parcourront la ville coupable en massacrant les catholiques !

Cette révélation, faite d'un ton sauvage, fit trembler les auditeurs et leur arracha des cris d'épouvante.

— Vous le voyez, dit Mazelières d'un air de dédain, vous frémissez rien qu'à l'exposition de ces projets... Que sera-ce donc quand je vous dirai ce que j'ai fait, moi, pour hâter leur accomplissement ?

J'ai cru longtemps que pour arriver plus tôt à ce moment tant désiré, il me suffisait de faire courageusement mon devoir dans le camp des réformés, et de ne pas reculer un jour de bataille. Mais ce n'était là qu'un dévouement vulgaire, le dévouement du plus humble et plus obscur soldat du Béarnais. Je résolus de sacrifier à la cause que je servais, même ma dignité personnelle et cette estime que les hommes accordent à celui qui va à son but par le droit chemin. Il fallait à la cause de la réforme un homme courageux, adroit, infatigable, qui trompât ses ennemis par un feint repentir, s'emparât de leur confiance, pénétrât dans leurs conseils les plus secrets, et profitât des armes qu'ils lui auraient données eux-mêmes pour les combattre et les vaincre. J'acceptai cette mission qui devait attirer sur moi l'exécration de tous ; je commençai à me faire apostat pour devenir espion. Je me trouvai bientôt placé entre les deux partis, toujours menacé par l'un des deux, toujours prêt à donner ma vie à l'un ou à l'autre, comme prix d'une maladresse. Quand je n'en servais qu'un de toute la force de mon âme, j'avais persuadé à l'autre que je travaillais ardemment pour lui. Dieu ou le démon ont pu seuls m'inspirer assez de fermeté, de duplicité, de courage, pour jouer si longtemps ce pénible jeu qui offrait tant de dangers. Nul au monde ne sait ce que j'ai empêché en secret d'entreprises hasardées, de fausses démarches, d'inutiles effusions de sang à mon parti... Mais je me trompe, un homme le sait... un homme m'a tenu compte de mes efforts, de de mes souffrances, de mes sacrifices; son estime et sa bienveillance m'ont consolé du mépris qu'on a jeté sur moi, des outrages dont on m'a accablé, de l'horreur que j'inspire à tous ceux qui m'approchent, et cet homme est Henri IV, légitime roi de France.

Enfin j'ai vu s'approcher peu à peu la réalisation de mes projets les plus chers; cette vengeance tant souhaitée, je l'ai vue venir à pas lents d'un bout de la France jusqu'ici, et tout à coup elle a étreint à la gorge cette odieuse ville qui a massacré les enfants de Calvin. Quand notre chef vainqueur a commencé à assiéger Paris, moi et quelques autres qui avons conservé la mémoire du passé, nous avons marqué le jour de cette sanglante revanche que nous attendons depuis si longtemps dans le silence de nos cœurs. Malheureusement il s'est trouvé parmi nous un homme faible et tiède qui n'a pas osé frapper le grand coup et écraser dans un dernier effort la tête de son ennemi, et cet homme, c'est encore notre chef, c'est le roi Henri ! Que Dieu le guérisse de son aveuglement et arme enfin son bras : le moment est venu. Tout à l'heure encore, je désespérais de vaincre ses irrésolutions ; tout à l'heure on a parlé de paix, et je sais trop qu'un prince bon jusqu'à la faiblesse est disposé à entendre des paroles de paix ! Mais cela n'est pas notre compte à nous, vieux soldats de la réforme : il nous faut l'extermination de nos adversaires insolents, et ce papier que je tiens va satisfaire tous nos vœux... Le roi n'hésitera plus à prendre le parti que nous lui avons conseillé tant de fois ; il faudra

qu'il cède enfin! Oh! Paris, Paris, tu ne connais encore que la famine qui tue en silence et les assassinats que commettent les bandits pendant la nuit; nous te ferons connaître encore une fois les massacres et le pillage en plein soleil, au son des cloches et au bruit des arquebuses! Enfin! enfin! la seconde journée de la Saint-Barthélemi est venue pour tes traîtres et tes fanatiques; elle est venue! ce sera demain peut-être... c'est peut-être aujourd'hui.

L'inconcevable énergie avec laquelle parlait Mazelières, et la violence des passions qui s'agitaient dans son âme, l'avaient épuisé; d'ailleurs, ses souffrances récentes dans un cachot avaient affaibli son organisation robuste et l'avaient rendu incapable de supporter longtemps une émotion vive. Aussi, après cette terrible explosion de colère et de haine, il tomba dans une sorte d'apathie semblable à ce calme effrayant qui règne pendant l'orage entre deux coups de tonnerre. Monique s'était jetée à genoux et priait avec ferveur. Richard resta étourdi de ce qu'il venait d'entendre. Clotilde seule, élevée dans un attachement sincère pour la foi de ses ancêtres, voulut essayer de prévenir les malheurs que Mazelières venait d'énumérer avec tant de complaisance, et dont il considérait l'accomplissement comme prochain. Cependant ce ne fut pas au farouche réformé qu'elle osa adresser la parole.

—Richard, dit-elle à voix basse, nous ne devons pas souffrir que cet homme abuse ainsi contre notre sainte religion d'un secret qu'il nous a indignement ravi! Richard, empêchez que ces terribles projets ne reçoivent leur exécution... nous serions tous damnés!

Ces paroles réveillèrent le fauconnier de l'espèce de stupeur dans laquelle il était tombé.

— Monsieur, dit-il d'une voix ferme en s'adressant à Mazelières, j'ai grande confiance dans la clémence et dans la bonté si connues du roi Henri, et je suis sûr qu'il ne voudra pas tremper dans les sanglantes vengeances qu'attendent peut-être quelques partisans impitoyables de la réforme. Cela est si vrai, que ma première pensée a été de confier à mon roi légitime, malgré mon attachement pour ma religion, le secret important que le hasard m'a fait découvrir, et il a fallu toute l'autorité d'une mère et d'une noble demoiselle qui m'est plus chère que la vie, pour me faire renoncer à mon projet. Cependant réfléchissez encore une fois que vous n'avez pas le droit de vous emparer d'une lettre qui nous appartient, et, malgré les services que vous nous avez rendus et ceux que vous paraissez vouloir nous rendre encore, malgré ces souvenirs de mon père qui sont pour vous une sauvegarde, j'exige sur-le-champ...

— Si tu veux me disputer ce papier par la force, dit Mazelières en se levant et en se préparant à se défendre, que les prétendus services que je t'ai rendus ne t'arrêtent pas! Je n'ai rien fait pour toi qui doive mériter ta reconnaissance. Lorsque je t'ai rencontré, la noblesse, la franchise, la générosité et jusqu'aux traits de ton père que je retrouvais en toi ont excité dans mon cœur des sentiments de bienveillance et de pitié. Tu as eu besoin de secours et de conseils, je t'ai aidé de tout mon pouvoir: devais-je faire moins pour le fils de mon ancien ami? Si je t'ai fait retrouver ta mère, ni elle ni toi ne me devez de remercîments; dans ma vie nomade je ne connaissais personne à qui je pusse te confier en sûreté; je t'ai conduit chez elle parce que je n'étais pas libre de choisir... Quant à cette jeune demoiselle, continua-t-il en désignant Clotilde, elle ne me doit rien non plus. Si j'ai souffert

qu'elle t'accompagnât, c'était parce qu'elle échappait ainsi à ce misérable d'Achon, qui perdait l'espoir de relever sa fortune par ce riche mariage. Mais que m'importait à moi la baronne de Boisfleury? Je savais bien qu'elle commettait, en quittant

la maison de ses pères, une grande faute dont elle porterait la peine ; mais en quoi cela me touchait-il, moi qui croyais avoir atteint mon but de nuire à un ennemi? Non, non, aucun de vous ne me doit de reconnaissance pour le bien que je lui ai fait ou que j'ai pu lui faire, et si, tous tant que vous êtes ici, vous vous étiez jetés à la traverse de mes projets secrets, je vous eusse brisés comme du verre, sans pitié et sans remords...

Le fauconnier courut à un endroit de la chambre où il avait caché son épée, et, revenant armé vers Mazelières :

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, s'écria-t-il, ne vous en prenez qu'à votre obstination féroce...

— Arrêtez! s'écria Clotilde en se jetant entre les deux adversaires qui déjà se mesuraient du regard, je ne souffrirai pas que ce combat ait lieu. Richard, il nous faut renoncer à la possession de ce papier. Je sais que vous-même vous désiriez d'abord l'apporter au Béarnais; eh bien! que cet homme en fasse ce qu'il voudra... Vous l'avez dit, Richard, le roi Henri est bon. Clément, miséricordieux, il n'écoutera pas des conseils sanguinaires qui le rendraient à jamais odieux à son peuple. Oui, j'y consens, Richard : que le roi soit averti, qu'il soit sauvé... comme vous, j'ai confiance dans sa sagesse.

En même temps, avec une douce violence, elle retira l'épée des mains de Richard, qui ne résista pas. Mazelières les regarda l'un et l'autre avec une sorte de pitié et de bienveillance mélancoliques.

— Enfants ! dit-il d'une voix sourde, je ne vous veux pas de mal ; pourquoi appeler sur vous ma colère, vous qui êtes si jeunes et exempts de malice? Je n'ai jamais blessé ni outragé le faible et l'innocent ; je ne hais que l'hypocrite et le mé-

chant... Je venais vous sauver : pourquoi m'avez-vous offensé? Je voulais, je veux encore que vous soyez délivrés des dangers qui vous menacent ; je veux vous rendre riches, honorés, heureux ; je veux que tous vos désirs soient comblés, et vous venez me heurter dans ce que j'ai de plus cher! Laissez-vous conduire, jeunes gens, et vous ne vous en repentirez pas...

Il dit ces choses d'un air d'autorité et de bonté à la fois qui ne manquèrent pas leur effet sur ceux qui l'écoutaient. Richard lui tendit la main avec cordialité :

— Que tout soit fini, capitaine Mazelières, dit-il ; nous nous fierons à vous encore une fois, en laissant à votre conscience la responsabilité de toute fâcheuse démarche..... Vous voulez nous sauver, dites-vous, eh bien ! parlez, que faut-il faire?

— Je venais vous annoncer, reprit Mazelières d'un ton plus calme, que ce soir les portes de la ville s'ouvriront pour laisser sortir cette populace inutile qui affame Paris et nuit à sa résistance. Le roi, ému de pitié pour cette partie inoffensive de la population, a permis qu'elle passât à travers son camp sans qu'on lui fît aucun mal. Ce matin encore je trouvais cette mesure impolitique ; maintenant elle me comble de joie, puisqu'elle donne une chance de plus à la réalisation de mon plan... Ainsi donc il faut que vous et mademoiselle de Boisfleury vous vous mêliez à la foule des malheureux qui vont quitter la ville...

— Je veux accompagner mon fils! s'écria Monique avec chaleur; désormais je ne veux plus me séparer de Richard...

— Soit, dit Mazelières avec indifférence, votre pénitence, Suzanne, a été assez longue, et il est nécessaire que vous accompagniez cette jeune fille comme sauvegarde... Moi-même je quitterai Paris avec vous ; les soupçons dont je suis l'objet de la part du parti catholique, et l'incarcération que l'on m'a fait subir sur un vague indice de mes véritables opinions, me rendent impossible la continuation de mes sourdes menées. D'ailleurs il ne me reste plus rien à faire ici; les nouvelles que je tiens de vous feront triompher mes plans ou les ruineront à jamais, et, dans tous les cas, ma place est au milieu de mes frères. Tenez-vous donc prêts à partir ce soir, à la chute du jour ; je viendrai vous prendre pour vous servir de guide, et nous tâcherons de nous mêler à la foule sans être aperçus.

— Et où irons-nous? demanda Richard.

— Nous irons trouver le roi, dit Mazelières, pour lui montrer la dépêche que vous avez interceptée.

Puis, regardant fixement le fauconnier :

— Écoutez, jeune homme, reprit-il d'un ton affectueux, je veux vous prouver que si j'attache une haute importance à ce papier, c'est à cause des nouvelles en elles-mêmes qu'il contient, et non pour en tirer parti dans mon intérêt personnel ; aussi je ne serai pas fâché que vous gardiez devant le roi tout l'honneur d'avoir fait cette importante découverte et de la lui avoir confiée de préférence à ses ennemis. Ce que je veux, moi, c'est que cette lettre soit remise au Béarnais seul, et peu m'importe que ce soit vous qui la lui remettiez, si cette circonstance peut commencer votre fortune auprès de lui. D'ailleurs, dans l'état de suspicion où je suis, il ne serait peut-être pas prudent de garder sur moi cette pièce précieuse... Je vous la rendrai donc à condition que vous promettrez par serment de la défendre jusqu'à la dernière goutte de votre sang, et de la remettre ce soir au roi Henri...

— Je le jure, foi de gentilhomme ! dit Richard avec assurance.

— Je crois à vos serments, dit Mazelières en lui présentant le papier : vous n'êtes pas encore d'un âge où l'on s'habitue à les trahir. D'ailleurs je veillerai sur vous, et vous avez dû sans doute vous faire une idée assez juste de mon humeur, pour être sûr que je ne laisserais pas une trahison impunie, même envers le fils du capitaine Saint-Front. Ainsi donc, soyez prêts, je reviendrai bientôt.

En même temps il sortit après avoir salué distraitement de la main, laissant les jeunes gens et Monique vivement préoccupés de tant de générosité et de haine aveugle, de dévouement et de fanatisme.

VIII.

Le soir du même jour, au moment où la nuit commençait à tomber, les abords de la porte Saint-Victor, située non loin de la maison de Monique, présentaient un triste et singulier spectacle. Les terres, qui depuis le commencement du siége obstruaient cette porte comme toutes les autres entrées de Paris, avaient été enlevées, et on travaillait à dégager la herse et les ponts-levis, pour donner passage à la foule nombreuse qui se pressait à l'entour, attendant avec impatience que les ouvriers eussent terminé leur besogne.

Cette foule était composée des éléments les plus divers ; tous les rangs, tous les âges y étaient confondus dans une grande et même infortune. Il y avait là de faibles vieillards courbés sous le poids des années et des infirmités, de pauvres mères aux traits hâves et décharnés, conduisant par la main des petits enfants demi-nus et chétifs ; il y avait des malades, capables à peine de se soutenir, qui s'étaient traînés jusque-là pour échapper aux horreurs dont la ville était le théâtre ; des blessés qui s'étaient fait porter par leurs amis presque aussi faibles et aussi malades qu'eux-mêmes. On y trouvait le costume de toutes les conditions : le velours du noble, le drap du bourgeois, la bure de l'ouvrier, étaient confondus dans le même groupe, et une fraternelle égalité régnait entre tous ces malheureux. A la lueur des torches que portaient les travailleurs, on voyait ces pauvres gens formant des bandes distinctes en avant de la porte de la ville. Les uns, assis sur des pierres, la tête appuyée sur leurs mains, restaient absorbés dans une sombre et morne douleur ; plus loin, des amis, des voisins s'embrassaient en pleurant, et se disaient adieu peut-être pour toujours ; ici c'étaient les cris d'une mère qui allait se séparer d'un fils unique ; là c'étaient les sanglots d'une jeune épouse obligée d'abandonner un mari bien-aimé. Un avare cachait furtivement sous son manteau un fardeau précieux et regardait ses voisins avec défiance, tandis qu'un pauvre diable s'avançait lentement derrière lui, les yeux baissés, et n'ayant d'autre charge que le bâton sur lequel il appuyait sa marche chancelante ; et toutes ces passions, toutes ces douleurs, toutes ces misères s'exhalaient en un bruit tumultueux de plaintes, d'imprécations, de gémissements et de prières que dominaient pourtant les coups de marteau des ouvriers sur les chaînes des ponts-levis.

Ces pauvres gens étaient ce qu'on appelle en termes de guerre des *bouches inutiles*, et il leur fallait aller chercher hors de Paris une nourriture qu'ils ne trouvaient plus dans la ville assiégée. Quelques compagnies de soldats étrangers qui défendaient la place avaient été rangées en bataille sur les remparts de Saint-Victor,

afin de contenir la foule, qui devenait de plus en plus nombreuse et épaisse dans le voisinage de la porte. D'un côté, c'était un détachement de cette infanterie espagnole si célèbre à cette époque, et dont les soldats, malgré leur misère, avaient conservé l'aspect majestueux et théâtral des gens de leur nation ; de l'autre étaient ces terribles lansquenets, tout couverts d'acier, à qui les deux plaques de barbe disposées sur chaque joue donnaient une physionomie si originale et si repoussante, ces étrangers féroces qui, disait-on, faisaient dans les derniers temps du siége *la chasse aux enfants* pour les manger. Mais ce déploiement de force contre des femmes, des vieillards exténués et mourants, était bien inutile ; la faim, qui dompte les tigres et les lions, avait dompté aussi cette fois la fière et indomptable populace de Paris ; les soldats n'avaient pas mission de réprimer ses plaintes et ses gémissements.

Enfin pourtant le pont-levis tomba avec grand bruit, et la foule s'avança pour le franchir, non pas bruyante et désordonnée comme les foules ordinaires lorsqu'on ouvre une issue devant elles, mais lente, silencieuse, sans précipitation et sans tumulte. Les troupes qui garnissaient le rempart s'étant déployées rapidement devant la porte pour que l'ennemi ne pût profiter de cette occasion de pénétrer dans la ville, cette évolution, qui, dans toute autre circonstance, eût été un motif de trouble et d'alarme, ne produisit aucune sensation parmi les infortunés Parisiens ; ils firent place aux soldats et s'avancèrent par petites troupes sous la voûte de la porte, et ils s'écoulèrent en silence vers le camp ennemi.

La nuit était sombre, et les fugitifs ne tardèrent pas à se heurter aux postes de réformés qui bivouaquaient autour de la ville. Quoiqu'on eût été averti au camp de la sortie de tous ces malheureux, et qu'on eût reçu l'ordre de les laisser passer, il y eut un moment de surprise, et quelques coups d'arquebuse furent tirés par les sentinelles. Mais bientôt le calme se rétablit, et un officier du roi, accompagné d'une troupe nombreuse, vint préserver les Parisiens des insultes que certains vieux huguenots ne leur eussent pas épargnées. On leur abandonna les ruines des maisons qui avaient formé autrefois le faubourg Saint-Victor, pour y attendre le jour afin de ne pas jeter de perturbation dans tout le camp, et dès qu'ils y furent installés, une troupe de vivandiers, parmi lesquels se trouvait notre ancienne connaissance Pistolet, apporta des provisions en abondance à ceux toutefois qui pouvaient les payer.

Alors ce furent des cris de joie, des supplications, des promesses sans fin ; la plupart des affamés, ne pouvant trouver place dans les maisons, s'étaient établis dans la rue, et là la foule était redevenue turbulente et hargneuse. Les vivandiers la rançonnaient impitoyablement, et refusaient de faire crédit à ceux qui ne pouvaient payer immédiatement. Quelques pauvres hères, qui n'avaient ni sou ni maille, cherchaient vainement à les attendrir. Une femme en haillons, chargée de trois enfants tout en pleurs, s'était jetée aux genoux de Pistolet, qui, accompagné de deux garçons portant chacun un immense panier de vivres, faisait des distributions à ceux qui, en échange, lui donnaient quelque argent ou leurs derniers bijoux.

— Mon bon seigneur, disait-elle d'une voix déchirante, ayez pitié de moi et de mes pauvres petits enfants ; si vous ne les secourez, ils seront morts demain... Un peu de pain pour mes enfants, mon bon seigneur ! Je n'ai rien, mais je prierai Dieu pour le salut de votre âme, et ça vous portera bonheur !

Pistolet se mit à rire d'un rire silencieux qui convenait parfaitement à sa physionomie et à son costume lugubre.

— Je n'ai que faire de vos prières, bonne femme, répondit-il ; et quant à mon âme, celui qui s'en est emparé n'est pas disposé à lâcher prise pour si peu.

Il allait s'éloigner, quand cinq ou six pièces d'or tombèrent dans sa main, en même temps qu'une voix forte et menaçante lui dit à l'oreille :

— Donne du pain à cette femme, vieux coquin! distribue toutes tes provisions à ceux qui ne pourront payer... et prends garde de n'en rien détourner, ou sinon le plat de mon épée et tes épaules renoueront une ancienne connaissance.

Le vieil avare regarda d'abord les pièces d'or, qu'il fit sonner dans sa main afin de s'assurer qu'elles étaient de bon aloi ; puis il se retourna tranquillement pour reconnaître celui qui lui avait adressé la parole avec si peu de cérémonie. Ce personnage, entièrement enveloppé dans un grand manteau, semblait faire partie d'un groupe de personnes qui, debout et immobiles à quelques pas dans l'obscurité, attendaient son retour sans se mêler à la foule.

— Vous serez obéi, capitaine Mazelières, dit-il en s'inclinant sur la terre.

En même temps il fit signe à ses garçons de donner à la mendiante ce qu'elle demandait.

— Où est le roi en ce moment? reprit Mazelières d'un ton bref.

— A la *religion* de Montmartre.

C'est ainsi qu'on appelait alors les abbayes.

— Et quel est l'officier qui commande ici?

— C'est votre ancienne connaissance Bernard, que le roi a nommé sergent des arquebusiers depuis votre dernière visite. Tenez, le voilà là-bas qui fait sa ronde...

— C'est bien..... Maintenant, donne à manger à ces pauvres gens ; tu es plus que payé.

Pistolet se hâta de faire une distribution gratuite, sans s'inquiéter des remercîments dont l'accablaient tant d'affamés qui ne connaissaient pas la vraie cause de cette générosité subite. Mazelières, après s'être assuré d'un coup d'œil que son aumône avait eu les résultats désirés, se rapprocha vivement de ceux qui l'attendaient, et leur fit signe de le suivre.

La petite troupe, qui, en comptant Mazelières, se composait de deux hommes et de deux femmes, dont on a sans doute deviné les noms, s'approcha en silence de l'officier qu'on avait désigné comme chef du poste voisin. Il se promenait sur le bord de la rivière, en attendant qu'il pût porter au roi la nouvelle que tout était calme et que les réfugiés étaient à l'abri de toute insulte. Il venait de faire avancer le seul batelier qu'on aperçût en ce moment sur l'eau, et il se disposait à monter dans la barque, lorsque Mazelières lui toucha légèrement l'épaule. L'arquebusier se retourna.

— Sergent Bernard, dit Mazelières d'un ton bref, vous me connaissez, et vous savez sans doute que j'ai le droit d'exiger de vous tout ce que je croirai convenable pour le service du roi. Vous allez me donner passage dans votre bateau pour moi et pour les personnes qui m'accompagnent; puis vous m'introduirez auprès de Sa Majesté, à l'abbaye de Montmartre : j'apporte des nouvelles dont dépend le salut de l'armée.

Le sergent hésita quelques secondes.

— Entrez, dit-il enfin d'un ton bourru : je sais que je dois vous obéir, et au diable l'obéissance qui met de braves soldats en rapport avec un... Enfin, entrez ; mais, continua-t-il en regardant les compagnons de Mazelières, qui sont ces gens-là, et que veulent-ils?

— Comme moi ils ont d'importantes révélations à faire au roi ; d'ailleurs, ils sont de ma société et je réponds d'eux. Cela doit vous suffire.

— Amenez Belzébuth avec vous si c'est votre plaisir, reprit le sergent en s'éloignant de quelques pas afin de laisser son interlocuteur disposer de la barque comme il l'entendrait.

Mazelières fit d'abord placer Clotilde et Monique, enveloppées toutes les deux dans leur mante, de manière qu'on ne pût voir ni leur costume ni leurs traits ; puis il entra lui-même avec Richard, et ils s'établirent dans le fond du bateau. Bernard s'embarqua le dernier, et, se tenant debout, les yeux tournés du côté opposé à celui où se trouvait Mazelières, il ordonna à l'unique rameur de se mettre à l'œuvre.

Mais au moment où le bateau allait quitter le rivage une voix aigre et criarde se fit entendre dans l'obscurité.

— Attends, batelier du diable, disait-on ; attends donc, rebut de la *vache à Colas*, voici mon seigneur et maître qui veut bien te faire l'honneur d'entrer dans ton sabot pourri... Allons, renvoie cette canaille et fais place : tu seras grassement payé.

Cette voix fit tressaillir Richard et Mazelières, qui tous les deux l'avaient entendue dans une circonstance importante, et Clotilde se serra en silence contre Monique. En même temps celui qui venait de parler accourut hors d'haleine sur la grève, et, à l'exiguïté de sa taille aussi bien qu'à son insolence, on reconnut Pancrace, le page favori de d'Achon, quoiqu'un costume simple eût remplacé l'éclatante livrée qu'il portait d'ordinaire. Mais si, même dans le camp des ennemis de son maître, mons Pancrace se croyait le droit de parler avec tant d'effronterie, le sergent Bernard n'était pas d'humeur à le souffrir. Il sauta sur le rivage, et, prenant l'enfant par l'oreille :

— Ah çà ! jeune chien, qui t'a permis d'aboyer si haut? dit-il avec colère. Ventrebleu ! je ne sais ce qui m'empêche de t'envoyer dans la rivière pour t'apprendre le respect envers Dieu et ceux qui le servent à leur manière.

Le page avait remarqué le brillant uniforme de l'arquebusier, et, reconnaissant un officier huguenot dans celui qui lui administrait cette correction méritée, il répondit d'un ton humble et soumis :

— Excusez-moi, capitaine, mon maître m'avait envoyé en avant pour empêcher le bateau de partir, et je ne pensais pas qu'un vaillant officier tel que vous fût à portée de m'entendre.

— Voilà une excellente raison, dit Bernard en souriant ; mais qui êtes-vous, toi et ton maître? Vous êtes sortis de Paris sans doute avec ceux qui sont établis là-bas dans le faubourg ; pourquoi avez-vous quitté le quartier qui vous avait été assigné?

Un nouveau personnage qui s'avança vers eux dispensa le page de répondre : c'était le quartenier d'Achon, revêtu d'un costume assez pauvre afin qu'on ne pût le remarquer dans la foule. Il semblait souffrir encore des suites de sa blessure et

marchait lentement, appuyé sur sa canne. Cependant il n'avait pas perdu ses allures hautaines, et ce fut d'un air dédaigneux qu'il demanda à Bernard s'il n'était pas l'*homme* chargé par le roi de recevoir les réfugiés.

— C'est moi en effet, répondit Bernard en toisant son interlocuteur avec non moins d'insolence.

— En ce cas, l'ami, il faut que vous me fassiez parler au Béarnais sur-le-champ; j'ai à traiter avec lui une affaire d'importance.

— Attendez à demain, répondit sèchement l'arquebusier : le roi ne vous recevra pas à pareille heure ; et d'ailleurs, ceci regarde le capitaine des gardes. Adieu.

— Eh bien ! permettez-moi d'entrer dans votre bateau, reprit d'Achon avec un peu plus de politesse ; quand je serai sur l'autre bord, je tâcherai de trouver moyen de parler au roi.

— Le bateau est plein, dit le sergent ; attendez son retour si vous voulez...

Le batelier avait déjà pris ses rames.

— Au moins, dit le chevalier d'un air contrarié, informez le roi qu'un magistrat de Paris a des propositions importantes à lui faire au sujet de la reddition de la ville. Dites-lui, ajouta-t-il plus bas, que c'est le chevalier d'Achon, un des seize quarteniers.

— Êtes-vous donc chargé de quelque mission officielle? demanda Bernard en s'arrêtant.

— Mais, non...

— En ce cas, reprit le sergent avec un accent de mépris, adressez-vous à ce galant (et il montrait Mazelières), il va voir le roi à l'instant, et il pourra se charger de votre commission.

Et il murmura plus bas, sans s'inquiéter d'être entendu :

— Les traîtres et les espions doivent se comprendre.

D'Achon examina d'un œil inquisiteur celui qu'on venait de lui désigner. Mais Mazelières était si exactement caché dans son manteau, et d'ailleurs l'obscurité était si profonde, qu'il était impossible de deviner qui il était.

— Vous savez ce que je désire, monsieur, reprit le quartenier ; voudriez-vous avertir le roi de ma présence dans le camp ?

— Oui, répondit Mazelières d'une voix sourde que l'interposition du manteau déguisait suffisamment.

— Voudriez-vous bien encore, reprit d'Achon, prier le roi de m'envoyer promptement, dans le cas où il ne pourrait me recevoir, quelque personne investie de toute sa confiance et de ses pouvoirs, pour traiter l'affaire qui m'amène ?

— Je n'y manquerai pas, répondit Mazelières de même.

— Eh bien ! je vais attendre ici.

— Dans deux heures vous recevrez une réponse.

— Vous me le promettez?

— Je vous jure, chevalier d'Achon, que dans deux heures quelqu'un viendra vous joindre ici.

Quoique ces paroles fussent prononcées d'un accent singulier, d'Achon ne remarqua pas le sens caché qu'elles pouvaient contenir, et, après avoir salué son interlocuteur inconnu, il se dirigea, soutenu par son méchant page, vers le quartier

des réfugiés, pour attendre l'heure du rendez-vous. Sitôt que la barque eut quitté le bord et eut commencé à glisser sur l'eau noire et profonde de la rivière, toutes les poitrines, comprimées un moment par sa présence, se dilatèrent enfin. Clotilde embrassa en pleurant Monique, qui l'avait soutenue dans ses bras pendant cette scène, et qui, elle-même, avait eu besoin d'une grande force d'âme pour se contenir à la vue du meurtrier de son mari. Quand on fut à quelque distance du rivage, Richard se pencha vers Mazelières, plus rêveur et plus sombre que jamais.

— Quels sont donc vos projets à l'égard de ce misérable ? demanda-t-il à voix basse.

— Pourquoi m'adressez-vous cette question ?

— C'est que j'aurais l'intention, aussitôt que notre mission sera remplie, de revenir ici et de demander compte à l'assassin de mon père...

— Le provoquer en duel, dit Mazelières avec un sourire ironique, vous oubliez, jeune homme, qu'il est encore malade et affaibli par sa blessure... Est-ce là un combat que doive proposer un gentilhomme ?

Richard baissa la tête et se mit à réfléchir ; mais avant qu'il se fût arrêté à un parti quelconque, la barque toucha à la rive opposée, à peu près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le pont du Jardin du Roi. Mazelières sauta à terre en même temps que le sergent Bernard, et, pendant que Richard aidait les dames à sortir de la barque, il s'approcha du batelier et lui demanda à voix basse :

— Y a-t-il dans le voisinage d'autres bateaux qui puissent faire le trajet de la rivière ?

— Il n'y a que le mien de ce côté, répondit le batelier ; tous les autres ont été brûlés de peur qu'on ne s'en servît pour faire passer des vivres aux Parisiens.

Mazelières lui glissa plusieurs pièces d'or.

— Reste ici, lui dit-il, je reviendrai bientôt, et tu me reconduiras à l'autre rive ; mais surtout, pour aucun prix, ne quitte cet endroit : ton bateau et toi m'appartenez pour quelques heures.

— C'est dit, monseigneur, répondit le rameur respectueusement en amarrant sa barque au rivage ; je vous attendrai.

Le marché s'était conclu à l'écart, et Mazelières rejoignit ses compagnons sans qu'ils se doutassent de ce qui venait de se passer. On se mit en marche aussitôt pour gagner Montmartre, en longeant les murailles de Paris, qui suivaient à peu près, à cette époque, la direction de nos boulevards actuels. Le trajet était long pour de pauvres femmes fatiguées et inquiètes, d'autant plus qu'il fallait s'arrêter fréquemment pour donner à Bernard le temps d'échanger le mot d'ordre avec les sentinelles. Clotilde s'appuyait d'un côté sur Richard, de l'autre sur Monique, plus forte et plus courageuse qu'elle malgré son âge. Saint-Front avait encore sur le poing l'émérillon qui lui avait rendu de si grands services, à lui et à ses compagnes. Mademoiselle de Boisfleury l'avait caché sous sa mante pour sortir de Paris, n'ayant pas voulu abandonner son fidèle nourricier. Mazelières marchait seul et à part.

La petite caravane, après bien des fatigues, était enfin arrivée à la butte Montmartre, sur laquelle était bâtie l'abbaye du même nom, et, à mesure qu'elle avançait, la présence du roi au monastère s'annonçait par la fréquence des sentinelles et par un redoublement de précautions et de vigilance parmi les soldats réformés. A chaque instant il fallait se faire reconnaître des postes, et ce ne fut qu'avec des difficultés infinies que les voyageurs arrivèrent devant la grande porte de l'abbaye.

Cet édifice, dont il reste encore une partie, était d'une architecture simple et grave, où l'ornementation avait été sacrifiée presque partout à la solidité. Il était entouré de murailles crénelées qui lui donnaient l'aspect d'un château fort, et les gardes qui veillaient à l'intérieur et à l'extérieur ajoutaient encore à l'illusion. La porte en était fermée, et elle s'ouvrait pour Bernard seul, qui, en sa qualité d'officier de service, pouvait entrer et sortir à toute heure. Il fallut que Mazelières, Richard et les deux dames attendissent en plein air que Bernard eût obtenu du capitaine des gardes l'ordre de les recevoir dans le monastère. Heureusement cet ordre ne se fit pas attendre, et, à travers de vastes corridors, on les introduisit dans l'appartement de l'abbesse, que le roi occupait alors. Parvenus dans une pièce assez vaste qui servait d'antichambre et qui était occupée par les gardes de service, on les fit asseoir, et Mazelières chargea Bernard d'annoncer au prince protestant que lui et un gentilhomme avaient à lui communiquer des nouvelles du plus haut intérêt. Un moment après, Bernard revint avec l'ordre de les faire entrer sur-le-champ.

Richard remit l'émérillon à Clotilde, adressa quelques mots d'encouragement aux deux pauvres femmes épuisées par la marche et tout effrayées de se voir si près d'un roi hérétique, puis il suivit résolument l'arquebusier. Mazelières, dans son impatience, les précédait tous deux, et ils entrèrent ainsi dans la salle où se trouvait Henri IV.

Cette pièce était décorée avec une somptuosité vraiment royale, quoiqu'elle n'eût rien de plus riche que les principaux appartements des autres abbayes voisines de Paris. Les murailles en étaient tendues en brocart d'or d'un dessin admirable. La plupart des meubles étaient dorés, et le tapis de Turquie que l'on foulait aux pieds était du plus beau travail. Des lampes d'argent, dans lesquelles brûlait une huile parfumée, jetaient une brillante lumière sur cette profusion de dorures, de glaces et d'étoffes précieuses. Quelques seigneurs étaient en ce moment auprès du roi, tous revêtus d'aussi beaux costumes que le permettait l'état un peu précaire des bourses huguenotes. C'étaient Duplessis-Mornay, Guitry, le grave et pesant de La Noüe, le spirituel comte d'Auvergne, et surtout le fier et bouillant maréchal de Biron, au costume étincelant d'or et de pierreries, aux traits hautains, à la voix brève et insolente, et qui disait à qui voulait l'entendre que son maître lui devrait la couronne de France. Tous ces seigneurs étaient assis autour d'une table, et jouaient aux cartes et aux dés, en causant des affaires publiques et en riant sans gêne lorsque l'un d'eux laissait échapper une plaisanterie.

Le bon roi Henri, au milieu de cette remarquable et nombreuse assemblée, était aussi simple dans sa mise et dans ses manières que le jour où Richard l'avait rencontré sur le bord de la Bièvre. Il avait le même pourpoint de drap gris râpé, et les mêmes lourdes bottes de cavalier. Assis dans un grand fauteuil sculpté, le plus loin possible des bruyants joueurs, deux indices pouvaient seuls faire connaître sa qualité à ceux qui l'auraient vu pour la première fois : d'abord il avait sur la tête son petit chapeau à plume blanche, pendant que tous les autres assistants étaient nu-tête ; puis il causait chaleureusement avec une belle et gracieuse femme revêtue du costume blanc des bernardines, et qui, debout à côté de lui, l'écoutait en souriant ; c'était l'abbesse de Montmartre, et l'on sait la passion éphémère que le roi éprouva pour elle comme pour tant d'autres ; car, suivant l'expression de Bassompierre, « *il avait le faible des femmes à redire en lui.* »

Richard fut un moment ébloui en entrant dans cette brillante salle ; mais Mazelières, qui devina son émotion, ne lui laissa pas le temps de s'y abandonner ; il le prit par la main, et, le faisant passer rapidement près des joueurs, qui ne se retournèrent même pas pour les regarder, il l'entraîna du côté du roi.

Henri semblait si agréablement occupé de sa conversation avec la belle religieuse, qu'il ne s'aperçut pas d'abord de la présence des nouveau venus, et il fallut que l'abbesse elle-même les lui montrât. Une expression de mécontentement se peignit sur ses traits, et, se tournant vers Mazelières :

— N'aurai-je jamais un moment de repos? dit-il d'un ton boudeur. Ventre-saint-gris ! parce que nous sommes roi, est-ce une raison pour que nous ne puissions passer un quart d'heure auprès d'une aimable dame sans que les affaires viennent nous déranger ?

L'abbesse, à qui ce compliment était adressé, s'inclina avec respect.

— Voyons, Mazelières, continua en souriant le roi, dont la mauvaise humeur ne durait jamais longtemps ; qu'as-tu donc de si pressé à nous dire? Prends garde que si tu nous as importuné pour des bagatelles, nous ne te le pardonnerons de la vie.

— Les nouvelles que j'apporte, sire, dit Mazelières avec assurance, sont telles que, je l'affirme à l'avance, Votre Majesté ne passera pas la nuit à dormir après les avoir entendues.

— Voyons-les donc, bourreau ! dit le Béarnais avec impatience ; mais quel est le jeune drôle que tu nous amènes là ?

En même temps il attacha son regard vif et malin sur Richard, qui soutint cet examen avec fermeté.

— Ce jeune homme, dit Mazelières, est le fils du brave capitaine Saint-Front, qui a été longtemps au service de Votre Majesté, et qui est mort à la Saint-Barthélemi... Le fils n'a pas démenti le sang dont il sort, et c'est lui qui a eu connaissance de certaines choses dont vous allez tout à l'heure apprécier l'importance.

— Saint-Front ! répéta le roi en cherchant dans ses souvenirs : ah ! oui, je me souviens... un brave et loyal gentilhomme que nous avons vu à la Roche-l'Abeille... Je suis heureux, jeune homme, de voir le fils d'un ancien et dévoué serviteur... Mais, Dieu me damne ! continua-t-il en examinant plus attentivement Richard, nous connaissons déjà ce muguet-là ! N'est-ce pas lui, Mazelières, que tu as fait entrer dans Paris le jour de notre dernière entrevue ?

Mazelières fit un signe d'assentiment.

— Eh bien ! mon gentil fauconnier, reprit Henri avec un visage riant, j'espère que vous ne gardez pas rancune à cet ignorantas de garde-chasse ou de grand veneur, je ne sais pas lequel, qui voulait s'emparer de votre gerfaut ? Je pense que l'oiseau, malgré ses *mahutes* trop étroites, n'a pas été un mets trop coriace ; aussi bien, quoique vous veniez de Paris, où, dit-on, on ne dîne pas tous les jours, vous n'avez pas comme lui des *égalures de faim*.

Et le bon roi se mit à rire lui-même de sa plaisanterie.

— Sire, reprit Richard avec une certaine assurance, l'oiseau que je refusai alors à Votre Majesté, et qui, sauf le respect que je vous dois, est un émérillon et non pas un gerfaut (il appuya sur les deux noms), était destiné à une mission plus haute que celle de servir de repas à son pauvre maître ; c'est à lui que je dois de m'être

emparé d'une lettre que le duc de Mayenne adressait au duc de Nemours par le moyen d'un pigeon messager.

— Je comprends ; et cette lettre...

— Sire, la voici, dit Richard en mettant un genou en terre et en lui présentant le papier ; mais, avant que Votre Majesté en prenne lecture, oserais-je lui demander de donner des ordres pour que deux dames qui nous ont accompagnés ici soient convenablement traitées ?...

Le roi laissa échapper un gros rire de bonhomie.

— Ah ! ah ! monsieur le galantin, nous avons donc réussi à nous faire aimer de mademoiselle..... comment diable l'appelez-vous ? *Epine-Blanche*, je crois, ou *Epine-Fleurie*... Enfin, n'importe ; il paraît que nous allons vite en besogne... Mais cela ne nous regarde pas... Madame l'abbesse, continua-t-il en se tournant vers la religieuse, voudra bien s'occuper de ces infantes fugitives...

— Je vais donner les ordres, sire, dit l'abbesse, qui sortit aussitôt.

Mazelières semblait fort impatienté de toutes ces longueurs. Quant à Richard, il avait fait une légère grimace en entendant le roi écorcher le nom de Boisfleury et énoncer des suppositions si peu charitables sur ses liaisons avec la fille de son ancien seigneur. Pendant ce temps, le prince ouvrit la lettre que venait de lui présenter Richard, et à peine y eut-il jeté un coup d'œil, qu'il s'écria d'une voix forte en s'adressant au joueurs :

— Debout! debout! messieurs. Ventre-saint-gris! il s'agit bien de cartes et de dés, quand on nous menace de nous exterminer comme Saül extermina les Philistins! Venez tous; voilà d'étranges nouvelles.

Tous les seigneurs quittèrent aussitôt les tables de jeu et formèrent cercle autour du roi. Richard et Mazelières se retirèrent à l'écart dans un coin de la salle. Henri était très-agité, et il relisait la lettre avec attention de peur de n'en avoir pas bien saisi l'esprit, pendant que les courtisans se regardaient d'un air étonné, sans savoir de quoi il s'agissait,

— Eh bien! qu'y a-t-il donc, sire? demanda le maréchal de Biron, le plus hardi de tous. Que se passe-t-il, que vous nous fassiez ainsi abandonner une partie où j'allais gagner à d'Auvergne ses cent cinquante dernières pistoles ?

— Il y a... il y a, dit le roi, que, malgré toutes vos affirmations et vos serments, le duc de Parme nous arrive tout droit de Flandre avec quinze mille hommes ; il y a que dans deux jours il aura rejoint à Meaux notre cousin Mayenne, et que dans trois jours ils viendront avec bonne compagnie nous saluer dans notre camp... Voilà ce qu'il y a ; et si cela ne vous suffit pas pour une fois, vous êtes plus difficiles que moi.

Tous les assistants gardèrent le silence et restèrent consternés.

— Mais c'est impossible, cela ! s'écria le fougueux Biron ; c'est sans doute une nouvelle qu'auront fabriquée des aventuriers pour vous tirer quelques écus...

En même temps il jeta un regard de travers sur Richard et Mazelières.

— Me tirer des écus ! dit le roi, qui n'avait pourtant pas envie de rire en ce moment, je pourrais les en défier ! Mais puisque tu es si obstiné, Biron, en croiras-tu tes yeux ?

— Vous le voyez, messieurs, reprit le roi, il n'y a pas de temps à perdre... Nous allons tenir conseil ici, sur-le-champ. Monsieur de La Noüe, faites prévenir tous les chefs de l'armée qu'ils aient à se rendre sur-le-champ dans cette salle. Ventrebleu !

nous ne sommes pas encore las de vivre, et nous voulons défendre bravement le beau royaume que Dieu nous a donné... Eh bien ! messieurs, continua-t-il en se tournant vers les courtisans, qui déjà discutaient bruyamment le parti qu'il y aurait à prendre, comment pensez-vous qu'il faille recevoir la visite de nos bons cousins de Parme et de Mayenne ?

— Il faut aller au-devant d'eux pour leur faire plus d'honneur, sire, dit le duc de Biron en continuant la plaisanterie.

— Il faudra donc lever le siége de Paris ?

— On laissera quelques troupes pour observer la place et maintenir le blocus.

— Oui-dà, maréchal, dit le roi, tu veux que j'aille, avec la moitié de mes forces, attendre en rase campagne ce vieux routier de Mayenne, qui, quoique un peu lourd, n'est pas encore tout à fait perclus, et ce finassier de Farnèse, qui, avec tous ses plans et ses calculs, n'est pas un ennemi à dédaigner ? Ventre-saint-gris ! tu ne songes donc pas qu'ils seront au moins trois contre un ?

— Je ne vois que ce parti, dit Biron d'un ton sec.

— Et toi, Plessis-Mornay, que crois-tu qu'il faille faire ?

— Mettre les troupes en bataille sous les murs de Paris, et attendre l'ennemi de pied ferme.

— Oui, dit Biron, qui ne souffrait jamais patiemment qu'on pût émettre un autre avis que le sien, et, au moment de l'action, nous serons chargés par derrière par quinze ou seize mille de ces affamés de Paris ? Je dis, moi, que nous n'avons d'autre parti à prendre que d'aller au-devant de l'ennemi et de risquer une bataille.

— Le maréchal de Biron s'est prononcé, murmura Mazelières à l'oreille de Richard, nous pouvons être sûrs désormais que son opinion l'emportera dans le conseil... Tout est perdu.

En ce moment, le roi promena son regard sur ceux qui l'entouraient, comme pour chercher quelqu'un qui pût ou osât avancer une opinion nouvelle. Ses yeux s'arrêtèrent enfin sur Mazelières, et, faisant signe au capitaine huguenot d'avancer, il dit en souriant :

— Attendez, messieurs, nous avons là un gaillard qui en sait long sur nos propres affaires, et plus d'une fois nous nous sommes bien trouvé de ses conseils... Voyons, Mazelières, dis-nous ta pensée. Es-tu d'avis que nous allions au-devant de l'ennemi, ou que nous l'attendions en bon ordre ? Quel parti choisis-tu ?

Mazelières s'avança avec assurance dans le cercle des courtisans.

— Ni l'un ni l'autre, dit-il d'un ton bref.

— Palsembleu ! sire, s'écria le maréchal avec emportement, si vous mettez l'avis d'un pareil homme en parallèle avec les nôtres...

— Laisse, Biron, reprit le roi : Mazelières est un vieux soldat qui connaît toutes les rubriques de la guerre, et qui est dévoué à notre cause aussi bien qu'un autre... Parle, Mazelières, pourquoi n'es-tu pas de l'opinion du maréchal ?

— Parce que, Sire, il serait imprudent, comme le disait Votre Majesté, d'aller au-devant de vos ennemis avec des troupes si inférieures en nombre. Dans les circonstances présentes, ce que vous devez éviter surtout, c'est une bataille rangée.

— Il y a du bon dans tout cela, répliqua le roi d'un air pensif ; mais dis-moi à ton tour ce que tu ferais si tu étais à ma place ?

— Si j'étais le roi de France, s'écria l'enthousiaste d'une voix forte, je n'hési-

terais pas un instant à donner l'assaut à Paris, et lorsque je serais une fois dans ses murs, je braverais les ducs de Parme et de Mayenne, et toute leur armée. L'assaut, sire, l'assaut! voilà le seul parti qui vous reste à prendre! voilà le seul moyen de sauver votre cause et la cause de la France.

Un murmure de curiosité accueillit cette proposition nouvelle.

— Oui, voilà votre continuel refrain, reprit Henri d'un ton d'humeur : tous les huguenots de notre armée ne rêvent que le sac et le pillage de Paris, pour venger la Saint-Barthélemi. Ventre-saint-gris! les Parisiens sont aussi nos sujets, et nous espérons les ramener à nous sans avoir recours à de pareils moyens. D'ailleurs, tu parles d'enlever Paris d'un coup de main comme de prendre la bicoque d'un hobereau de province qui veut trancher du potentat!

— J'arrive de Paris, sire! s'écria Mazelières avec opiniâtreté, et je puis affirmer à Votre Majesté qu'il n'en coûte pas plus de prendre cette grande ville que d'emporter la bicoque dont vous parliez tout à l'heure. Les troupes étrangères sont démoralisées et meurent de faim ; les bourgeois, sauf quelques prêcheurs fanatiques, refuseront de se battre pour la Ligue; la populace est incapable de résistance... L'assaut, sire! derrière les murailles de Paris seulement vous pourrez défier les ennemis qui s'avancent! L'assaut, sire! et dans huit jours vous serez roi de France, j'en prends Dieu à témoin!

Henri fronçait le sourcil et donnait d'autres signes d'impatience.

— Non, dit-il en hochant la tête, nous ne voulons pas que notre future capitale soit emportée d'assaut, quand cela serait aussi facile que de briser un œuf frais. Je vous connais bien, vous autres vieux réformés, vous vous jetteriez sur Paris comme des loups enragés, pour venger vos vieilles querelles (1) ; tout serait massacré, même les faibles et les innocents!

— Il n'y a plus dans Paris que vos ennemis! s'écria Mazelières avec d'autant plus d'énergie qu'il voyait le roi moins disposé à suivre son conseil, et ce sont des ennemis implacables, furieux, qui chercheront à vous assassiner lorsqu'ils ne pourront plus combattre... Sire, croyez-moi, ne laissez pas peser sur vous le reproche de tiédeur pour la foi protestante, reproche que quelques-uns de vos amis ont osé exprimer déjà; vous pouvez être maître d'une capitale où se sont retirés vos plus dangereux adversaires ; pourquoi, par une trop grande bonté d'âme, épargner ces méchants que Dieu vous donne comme une proie? Il est temps, sire, donnez le signal, et demain peut-être...

Le roi l'interrompit par un geste majestueux.

— Il suffit, Mazelières, dit-il un peu sèchement ; nous voulons croire que tu n'as eu pour motif, en nous parlant si hardiment, que l'intérêt de notre cause et non tes haines personnelles; nous te remercions de ta franchise, et maintenant retire-toi ; le conseil va s'assembler, et tes avis, sans doute, ne tomberont pas à terre, car nous avons auprès de nous quelques têtes de fer comme la tienne... enfin, nous verrons. Demande un logis dans le couvent ; bientôt j'aurai des ordres à te donner.

(1) Les huguenots, ravis d'aise de tenir une ville bloquée qui leur avait tant fait de maux, insistaient fortement dans le conseil du roi, et criaient même tout haut et le faisaient crier par les soldats, qu'il la fallait attaquer de vive force et que dans six heures ce serait une affaire vidée. Mais le bon et sage roi n'avait garde de suivre ces conseils passionnés ; il connaissait bien qu'ils voulaient prendre Paris de force pour y égorger tout, en revanche des massacres de la Saint-Barthélemi.

(PÉRÉFIXE, *Histoire de Henri le Grand.*)

Quant à ce jeune gentilhomme, continua-t-il en jetant un coup d'œil gracieux sur Richard, nous le remercions sincèrement du grand service qu'il vient de nous rendre, et nous n'aurons garde de l'oublier. Qu'il demande aussi un logis dans cette maison, et demain nous verrons ce que nous pourrons faire pour lui prouver notre reconnaissance. Allons, adieu, messieurs... Dieu vous garde.

En même temps, il congédia d'un air amical les deux aventuriers, qui sortirent après s'être profondément inclinés, l'un tout gonflé d'orgueil et de joie pour la bienveillance que le roi lui avait témoignée devant tant de hauts personnages, tout rempli d'espérance pour l'avenir; l'autre, triste, consterné, désespéré.

En arrivant dans la salle des gardes, on leur annonça que les dames les attendaient dans une pièce voisine. Richard invita Mazelières à l'accompagner chez sa mère et sa fiancée.

— Non, Richard, répondit Mazelières d'une voix grave; il faut que nous nous séparions à l'instant, et qui sait si ce ne sera pas pour toujours. La cause de la réforme est perdue. J'ai voulu longtemps me le cacher; mais le roi nourrit des projets qui se manifesteront tôt ou tard. Je sais qu'on le tourmente en secret, et son refus de porter au parti catholique un coup terrible est pour moi une preuve qu'on finira par réussir... Je n'ai plus rien à faire ici. L'opinion de cet orgueilleux Biron va encore l'emporter dans le conseil, et Paris échappera toujours aux sanglantes représailles que nous attendions, qui nous étaient dues. Adieu. Votre père ne sera pas vengé comme je le voulais, et cependant... Adieu, adieu.

Il pressa convulsivement la main de Richard et s'éloigna précipitamment, comme s'il eût craint d'en trop dire. Le fauconnier voulut le rappeler; mais Mazelières avait déjà disparu dans de longues files d'appartements dont les détours lui semblaient connus. Cet incident jeta dans l'âme de Richard une sorte d'inquiétude vague, et il suivit en soupirant la religieuse qui devait le conduire à l'appartement des dames.

Quant à Mazelières, après avoir quitté son jeune protégé, il descendit le grand escalier et arriva à la porte du monastère, qu'il n'eut pas de peine à se faire ouvrir; puis il reprit, avec toute la vivacité possible, le chemin qu'il avait suivi à travers le camp huguenot une heure auparavant. Mais cette fois, il n'avait plus de guide pour donner le mot d'ordre aux différents postes qui se trouvaient sur son passage, et il lui fallut affronter le feu des sentinelles. Ce danger ne l'arrêta pas, et, soit que sa marche récente à travers le camp lui permît d'éviter les endroits dangereux, soit qu'on ne pût l'apercevoir au milieu de l'obscurité, il fit avec une inconcevable promptitude le trajet de Montmartre à la rivière, sans qu'il éprouvât le moindre accident. Un profond silence régnait sur la grève au moment où il arriva, et il craignit d'abord que le batelier, satisfait de la récompense qu'il avait reçue, ne se fût éloigné malgré sa promesse. Cependant un rayon de lune, qui éclaira tout à coup le rivage, prouva à Mazelières que ses craintes étaient vaines : à cette faible clarté, il aperçut le bateau qui se balançait doucement sur l'eau, à l'endroit où il l'avait laissé; le batelier, à quelques pas, était couché sur des roseaux et dormait d'un profond sommeil.

Sans doute cette circonstance coïncidait avec les projets de l'aventurier, et, au lieu d'appeler le batelier à haute voix, il se mit à marcher avec précaution pour ne pas l'éveiller. Seulement il détacha sa bourse, qu'il plaça sous la main du pauvre homme, afin qu'il la trouvât plus tard; puis, coupant en silence les amarres du

bateau, il s'éloigna vivement de terre, sans que le dormeur eût entendu le moindre bruit.

En quelques coups de rames, le soldat huguenot fut sur l'autre bord, à l'endroit précisément où il savait que le quartenier d'Achon devait l'attendre. En effet, dès que la barque s'arrêta, deux ombres se dressèrent sur le rivage et s'avancèrent de son côté.

— Est-ce vous, chevalier? demanda-t-il en déguisant sa voix. — C'est moi, dit le quartenier. A votre tour, qui êtes-vous? — Le roi m'a chargé d'écouter les propositions dont vous désiriez l'entretenir... Entrez. — Mais votre nom? — Qu'importe? pourvu que le roi ratifie les conditions que nous aurons réglées. — C'est juste. Et vous êtes seul pour conduire le bateau? — J'ai pensé, dit Mazelières d'un air ironique, que vous seriez fâché que quelqu'un pût entendre ce que vous avez à me dire! — Sans doute ; cependant j'aurais voulu que mon page nous accompagnât. — Comme vous voudrez, répondit Mazelières en affectant un air de profonde indifférence, c'est votre affaire. — Au fait, pensa d'Achon, ce vilain Pancrace en sait déjà plus long sur mes secrets qu'il ne serait nécessaire de lui en confier; il est inutile qu'il apprenne encore celui-là.

Il se retourna vers le page, lui donna ses instructions à voix basse, et lui ordonna de l'attendre. Puis il rentra sans défiance dans le bateau, qui s'éloigna presque aussitôt de terre, poussé par les efforts vigoureux de Mazelières.

Quand ils furent au milieu de la rivière, le faux batelier laissa tout à coup aller les rames, dont le bruit couvrait celui de la voix, et, abandonnant la barque au courant de l'eau, il dit froidement :

— Eh bien! monsieur le chevalier, maintenant que nous ne pouvons plus être écoutés, dites-moi en deux mots ce qui vous amène au camp des huguenots; de quoi s'agit-il?

— J'irai aussi rondement que vous, reprit en riant le quartenier, enchanté qu'on lui épargnât ainsi d'ennuyeux préliminaires; et, en deux mots, je vous dirai que j'ai les moyens de livrer Paris au roi, à certaines conditions.

— Et ces moyens sont sûrs?

— Jugez-en : la garde d'une des portes de la ville m'est confiée; je puis répondre de tous mes gens, et, une belle nuit, cette porte s'ouvrira pour recevoir le Béarnais et toute son armée...

— Le moyen est bon, en effet; et les conditions?

— Fort modestes. Je sais que le roi est pauvre, et qu'il serait superflu, pour le moment, de lui demander de l'argent; mais il pourra me donner un titre qui ne lui coûtera rien : je voudrais être duc...

— Ce n'est pas trop cher pour un si grand service. Est-ce tout?

— A peu près. Cependant, je voudrais que le roi s'engageât à fermer un peu les yeux sur mes affaires, et ne vînt pas me troubler dans la jouissance d'une petite fortune que j'ai su me faire. Il s'agit d'une pupille à moi, fieffée coquine s'il en fut, qui s'est enfuie avec un galant, en me laissant tous ses biens par une donation en bonne forme... Quoique mes droits soient très-clairs, on pourrait me chicaner, faire des difficultés; la demoiselle pourrait trouver des redresseurs de torts qui embrouilleraient les choses, et si le roi venait à savoir... Enfin vous comprenez ce que je veux.

— Parfaitement. Vous voulez jouir en paix, et sous la sauvegarde du roi de

France, du bien dont vous aurez dépouillé une pauvre orpheline... Mais sans doute l'acte offre une certaine légalité, et il sauve au moins les apparences?

D'Achon avait fait un mouvement d'étonnement et de colère en écoutant la première partie de cette réplique; mais cette dernière question le rassura tout à fait.

— Oui, oui, sans doute, reprit-il d'un air de malice; le contrat est fait assez habilement, et il sera très-facile de prouver qu'il n'y a rien là dedans qui blesse l'équité. Je regrette que l'obscurité ne me permette pas de vous montrer cet acte, car je l'ai sur moi. — Vous l'avez sur vous? répéta Mazelières en cessant de déguiser sa voix et en se levant tout à coup.

En même temps son manteau tomba, et il ne fut pas difficile à d'Achon de reconnaître un ancien ennemi. Il se vit perdu, cependant il chercha à faire bonne contenance.

— Tiens, c'est vous, mon cher Mazelières? demanda-t-il d'une voix qu'il affectait de rendre calme. Comment se fait-il que je vous retrouve au camp des huguenots après vous avoir laissé novice au couvent des récollets? Singulier temps que celui où nous vivons, Mazelières; mais j'espère que, maintenant que nous sommes de la même religion, vous n'avez plus de rancune contre moi pour cette vieille histoire de la Saint-Barthélemi?

— Non, sans doute, répondit le huguenot avec une ironie terrible, mes frères et mon meilleur ami massacrés le même jour, dix-huit ans de haine et de rage impuissante pour moi, de triomphe et de prospérité pour vous; vos mépris, votre haine, votre insolence, je puis vous pardonner tout cela; je puis oublier que vous êtes l'odieux spoliateur d'une jeune orpheline dont le père vous avait confié la garde, le persécuteur acharné d'un noble jeune homme, fils de vos victimes; oublier qu'en ce moment vous voulez trahir, dans votre intérêt personnel, le parti qui vous rend si puissant et si fier... Oui, chevalier d'Achon, mais croyez-vous que Dieu aussi vous le pardonne et l'oublie?

— Que parlez-vous de Dieu? dit le quartenier en faisant un geste d'impatience; Dieu n'a rien à voir dans tout ceci. Enfin, Mazelières, expliquons-nous franchement: êtes-vous mon ami ou mon ennemi? Si vous êtes mon ennemi, remettez-moi à terre, et nous nous haïrons comme par le passé... si nous sommes amis, racontons-nous nos petites affaires, et tâchons de nous aider mutuellement. A quoi vous décidez-vous?

Mazelières lui saisit la main, qu'il serra convulsivement.

— Je suis votre ami, dit-il d'un ton singulier.

Puis, le lâchant tout à coup, il demeura debout et immobile pendant quelques secondes.

— Que faites-vous donc? demanda le quartenier, tout inquiet des manières étranges de Mazelières. — Je prie, répondit celui-ci d'une voix grave; je vous aurais dit d'en faire autant si vous aviez cru à Dieu. — Et pourquoi cela? demanda le chevalier, pâle comme un suaire.

Mazelières l'étreignit dans ses bras avec une vigueur surhumaine.

— Parce que nous allons tous les deux paraître devant lui! reprit-il d'une voix sourde.

Une lutte courte s'ensuivit, un cri épouvantable se fit entendre jusqu'aux rives du fleuve, et deux corps lourds s'abimèrent à la fois dans les eaux noires, qui se refermèrent sur eux. Puis tout retomba dans le silence, et la barque.

sans batelier et sans passager, continua de descendre le courant au hasard.

Ainsi que l'avait prévu Mazelières, l'opinion du maréchal de Biron l'emporta dans le conseil. Il fut convenu qu'on laisserait quelques troupes devant Paris pour maintenir le blocus, et que le roi irait, avec le reste de l'armée, au-devant du prince de Parme, afin de lui livrer bataille si l'occasion s'en présentait.

Le lendemain, au moment où Henri allait monter à cheval pour se mettre à la tête de l'armée qui était déjà en marche sur Chelles, il fit appeler Richard de Saint-Front dans la salle où il l'avait reçu la veille.

— Nous avons eu de vos nouvelles, monsieur le fauconnier, dit-il d'un air de bonne humeur, et madame l'abbesse nous a répété le récit de vos singulières aventures, qu'elle tient de mademoiselle de *l'Epine-Fleurie*. Comme nous nous intéressons à votre sort, mon gentil ami, voici ce que nous avons à vous proposer : Il paraît que vous aimez cette jolie demoiselle qui vous accompagne, et je ne vous en blâme pas, car on dit qu'elle est charmante. Vous êtes bien jeune pour vous marier, car vous n'avez pas encore gagné vos éperons... Il faut donc attendre encore deux ou trois ans avant d'en être au *conjungo*, qui vient toujours assez tôt. Or, si vous voulez passer ce temps avec moi, je vous promets une prompte fortune, pourvu que vous m'aidiez un tant soit peu. Quant à votre dame, elle ira avec votre vieille mère, que vous avez si miraculeusement retrouvée, passer ce temps dans son manoir de Touraine, et s'il prenait envie à ce misérable d'Achon de la troubler dans la possession de sa fortune, nous saurions bien y mettre ordre.

— Il n'y a rien à craindre de ce côté, sire, on vient de nous dire que le chevalier d'Achon avait été trouvé mort dans la Seine, avec...

— En ce cas-là, n'y pensons plus : morte la bête, mort le venin. Ainsi, en ce qui vous regarde, voulez-vous me suivre? Je vous nomme cornette blanche du régiment de Navarre. — J'accepte, sire, avec reconnaissance, et j'espère que mon dévouement à votre personne... — Il suffit ; mais la jeune demoiselle, qui, dit-on, est une papiste exaltée, ne va-t-elle pas jeter les hauts cris? — Elle ne s'y oppose plus, sire, depuis qu'on lui a dit que vous avez la pensée de vous faire catholique...

— Chut! chut! dit le roi en mettant un doigt sur sa bouche et en regardant autour de lui avec inquiétude ; il ne faut pas crier cela si haut, mon garçon, car si quelqu'un de ces forcenés huguenots tels que Mazelières venait à vous entendre... — Mazelières ne peut plus m'entendre, sire, dit le jeune homme en baissant la tête.

Et il raconta qu'on avait trouvé dans la Seine les corps de Mazelières et de d'Achon étroitement embrassés, ce qui avait fait deviner une partie de la vérité. Le roi écouta ce récit d'un air morne et chagrin. Quand il fut fini, il essuya une larme qui mouillait ses yeux malgré lui, et il murmura :

— Pauvre Mazelières!... Je puis trouver des dévouements comme celui de Sully ; en trouverai-je comme le sien?

Ce fut l'oraison funèbre de l'espion huguenot.

On sait comment Paris fut ravitaillé par le prince de Parme, sans qu'il fût besoin de livrer bataille. Nous laissons à l'histoire le soin d'apprendre au lecteur les faits qui suivirent, jusqu'à l'entrée triomphale de Henri IV à Paris, après son abjuration, en 1594.

Trois jours après cette entrée, il y avait une grande et solennelle réception dans les salons du Louvre. Là se trouvaient tous ceux qui avaient servi le roi dans les

vingt dernières années, et ceux qui ne le servaient que depuis quelques jours ; et ceux-là, soit dit en passant, n'étaient ni les moins fiers ni les moins bien venus. Au milieu des personnes de tout âge et de toutes conditions qui se pressaient sur le passage du roi, on remarquait un couple charmant devant lequel la foule des courtisans s'entr'ouvrait respectueusement. Le mari était revêtu d'un brillant uniforme de capitaine aux gardes, qui rehaussait sa taille bien prise et sa bonne mine ; il donnait le bras à une jeune femme fraîche et jolie, à mine rieuse, et dont le cou et les bras étaient couverts de diamants. Sur son poing, il tenait un oiseau de proie que bien des personnes s'étonnaient de voir dans la grande galerie du Louvre, un jour de réception.

Au moment où le roi passa, suivi de son brillant cortége de pages et de dignitaires, il s'arrêta devant le joli groupe que formaient les deux jeunes époux avec leur noble oiseau.

— Suivant votre désir, sire, dit le jeune officier en mettant un genou en terre, nous venons vous présenter ce gentil faucon, qui, il y a trois ans, rendit à Votre Majesté un si grand service...

— Oui, oui, dit le roi en passant la main sur le plumage de l'émérillon, qui ne parut pas goûter beaucoup cette familiarité, nous nous en souvenons... Regardez ce magnifique *gerfaut*, messieurs, continua-t-il en se tournant vers les seigneurs qui l'entouraient, il nous a rendu autant de service en une fois, que plus d'un brave gentilhomme qui s'est fait tuer pour nous dans une bataille.

Puis, s'adressant de nouveau à Richard et à Clotilde qui baissait les yeux :

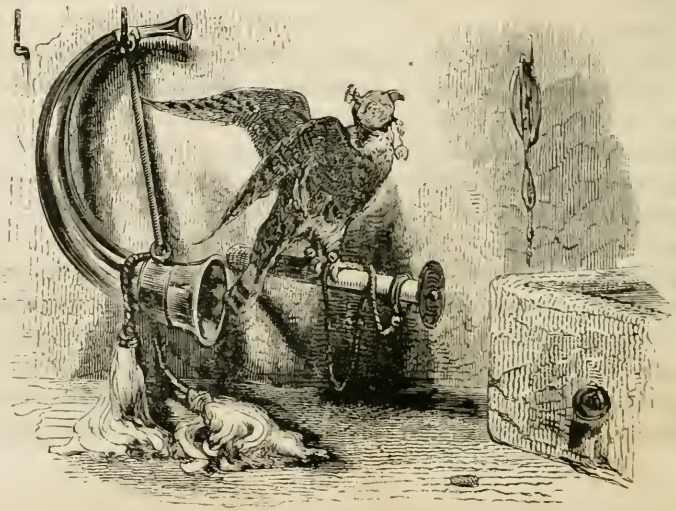
— Monsieur de Saint-Front, reprit-il avec bonté, j'érige votre terre de Boisfleury en comté-pairie, et, pour que ce noble oiseau ait aussi sa récompense, je veux que vous portiez désormais dans vos armes un *faucon d'or*... Notre chancelier vous expédiera les lettres patentes.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent avec respect, et Richard voulut exprimer ses remercîments...

— Assez, assez, dit le roi, nous ne sommes pas quittes... et pour achever ma paix avec la comtesse Clotilde, j'irai un jour, en passant, vous faire une petite visite à Boisfleury.

ÉLIE BERTHET.

(*Le Siècle.*)



MANUEL EL CHATO,

OU

LE CONTREBANDIER ESPAGNOL.

Sur les côtes que possède l'Espagne le long des deux mers, depuis le golfe de Cantabrie dans l'Atlantique, jusqu'au cap Roses dans la Méditerranée, la contrebande se fait avec une effronterie et une audace incroyables. Là, point de ces contrebandiers timides qui peuplent nos frontières, se déguisant de toutes manières, ourdissant mille stratagèmes, entassant ruses sur ruses pour échapper à la sagacité de la douane, et qui renient dans toutes circonstances la profession que la cupidité ou le besoin leur ont fait embrasser malgré les nombreux dangers que le fisc clairvoyant fait surgir sous leurs pas. En Espagne, le contrebandier néglige ces moyens, qu'il regarde comme indignes de lui ; il tient à être reconnu partout et de tous pour ce qu'il est ; fier et glorieux de son état, il se considère comme utile et indispensable à la société ; il a ses mœurs à lui, ses usages, ses chansons, son costume particulier ; sa taille est ordinairement haute et bien proportionnée, sa démarche

grave et réfléchie, ses poses, lorsqu'il s'enveloppe dans son large manteau, pleines de noblesse et de sévérité. Habitué à toutes les intempéries des saisons, il est robuste et fortement constitué. Dans ses luttes avec les garde-côtes, il n'entre jamais ni haine ni esprit de vengeance ; il voit en eux des hommes qui ne s'opposent à son trafic que pour obéir à leur devoir, à la nécessité ; lui-même, en se défendant contre eux avec ses affidés, croit également obéir à un devoir non moins sacré ; il n'est jamais l'agresseur, mais si on l'attaque, la lutte est la plus opiniâtre, la plus acharnée ; un combat de plusieurs heures quelquefois s'engage aussitôt, et ne finit que lorsque chaque parti a fait des pertes en morts et en blessés. Le fisc est rarement vainqueur ; c'est ordinairement lui qui se retire le premier du champ de bataille ; le contrebandier ne l'inquiète jamais dans sa retraite ; il tient à cœur de prouver que lorsqu'il combat, ce n'est jamais que comme contraint et forcé. Ses engagements sont sacrés, sa parole l'est également ; il a le crime en horreur ; son cœur se soulève d'indignation au récit d'un vol ou d'un meurtre, et il parle avec orgueil des nombreux douaniers qui sont tombés sans vie sous le feu de son tromblon.

Mais pour trouver le vrai type du contrebandier espagnol, il faut le chercher sur les côtes sud, depuis le cap de Gata jusqu'à l'embouchure de la Guadiana. On sait que Gibraltar est situé à peu près à égale distance de ces deux points, et que du haut de cette forteresse inexpugnable, où l'Angleterre ne s'est assise qu'à l'aide des moyens qu'elle met toujours en usage, l'or, l'intrigue et l'astuce, elle vomit dans les parages intermédiaires tout le rebut de ses produits manufacturiers, dont l'Espagne se trouve inondée. Le commerce interlope qui se fait sur toute l'étendue des frontières des Pyrénées et sur les côtes, depuis Saint-Jean de Luz jusqu'au cap Finistère, n'a pas l'importance de celui que fait Gibraltar avec les côtes sud. A voir cet immense écoulement de marchandises qui sortent journellement de ce grand entrepôt, l'on est à se demander si la Grande-Bretagne n'a pas plus d'intérêt à la conservation du mont Calpé comme débouché aux produits de son industrie *cotonnière*, que comme position géographique et militaire.

C'est donc à Gibraltar que l'observateur devra se transporter, s'il veut étudier et connaître le vrai contrebandier espagnol ; non que ces hommes aient fixé leur domicile dans cette forteresse : Gibraltar n'est pour eux que le centre et le point de départ de leurs opérations ; mais là, il les surprendra à l'œuvre, chargeant et armant leurs navires, enrôlant des hommes de combat, et se préparant aux plus sanglantes luttes avec ce calme impassible, ce sang-froid religieux, cette fierté superstitieuse et cette rudesse âpre et sévère qui forment toujours le fond de son caractère, et qui furent pendant cinquante ans les qualités distinctives de Manuel el Chato, l'un d'eux.

Fils de contrebandier, Manuel ne voyait rien au-dessus de cette profession dans laquelle il s'était enrichi. Brave, hardi, entreprenant, toujours heureux dans ses rencontres avec les douaniers et les garde-côtes, toujours entouré d'hommes courageux et dévoués, il justifiait le surnom de *el Rayo*, la foudre, que lui avaient donné les préposés du fisc. Sa taille était haute et bien prise, ses membres musculeux et robustes ; des traits larges et sévères, d'épais favoris, une barbe noire et crépue, un teint fortement bruni par les reflets du soleil du Midi, rehaussaient la beauté mâle de sa figure. Il portait constamment un mouchoir noué autour de sa tête, et par-dessus, un chapeau de forme conique et à larges bords ; une veste ou

justaucorps d'une peau noire avec des aiguillettes d'argent, et un long gilet de velours qui s'agrafait sur sa poitrine au moyen d'une trentaine de boutons du même métal, couvrait le haut de son buste; deux rangées de boutons également d'argent remplaçaient, depuis les hanches jusqu'aux genoux, les coutures de son pantalon de peau de daim, court et collant; ses jambes étaient défendues par des guêtres d'une peau forte mais souple, et qu'un riche travail de broderie rendait précieuses aux yeux des connaisseurs; une large ceinture de soie et de couleur rouge, s'arrondissant autour de ses flancs sans jamais les presser, et le manteau classique, ample et brun, drapé avec art autour de son corps, complétaient le costume de Manuel lorsque les soins de la contrebande ne l'appelaient pas hors du logis. Entrait-il en campagne, le costume était le même; seulement, à la place de la capa, reléguée dans son porte-manteau, une couverture à raies grises et rouges était jetée sur son épaule gauche, sa ceinture se garnissait de quatre pistolets fortement chargés, et sa main droite, même à cheval, ne s'écartait jamais trop de la détente de sa fidèle escopette, qui, sous son œil exercé, avait toujours atteint le but.

Depuis douze ans le contrebandier avait perdu sa compagne, morte alors que Casilda, seul et unique fruit de leur union, n'avait encore que cinq ans. Tout ce qu'un cœur de père renferme d'amour et de sentiments affectueux, Manuel l'avait concentré sur sa fille. Il lui fit donner une bonne éducation, si toutefois l'on peut donner ce nom à la faculté, acquise après quelques mois de travail, de lire dans un livre de messe, de pincer passablement et de routine quelques airs sur la guitare ou la mandoline, et de décomposer, en s'accompagnant gracieusement de la castagnette, les poses et les mouvements voluptueux de la cachucha, du bolero ou de toute autre danse nationale. Telle était en 1817, époque à laquelle remontent les faits que nous racontons, l'étendue de l'échelle de l'éducation que recevait le sexe en Espagne. Écrire! une demoiselle écrire!... Le clergé et les moines ne le voulaient pas. Ils se basaient sur cet argument qui est devenu un axiome espagnol : qu'une demoiselle n'a d'autre avantage à retirer de l'écriture que la facilité de pouvoir correspondre secrètement avec quelque amant. Casilda ne savait donc pas écrire, et elle touchait déjà à cette époque de la vie où le cœur, plein de séve et de désirs naissants, répudie les souvenirs du jeune âge pour s'élancer vers les illusions souriantes de l'avenir; souvent déjà elle s'était surprise à minauder coquettement devant son petit miroir, depuis le jour où, pour la première fois, elle s'était aperçue qu'elle était belle; de ses yeux noirs pleins de feu elle aimait à contempler la fraîcheur de sa peau veloutée dont une légère teinte brune rehaussait la beauté, à suivre les mouvements de sa main blanche jouant avec les ondes longues et soyeuses de sa chevelure de jais, ou glissant sur les contours gracieux de sa taille que l'on eût cru modelée sur l'antique, et telle qu'on ne les trouve aujourd'hui en Europe que sous le beau ciel de l'Andalousie. Combien de fois le sourire n'avait-il pas effleuré sa lèvre en emprisonnant dans le satin un pied auquel le pinceau eût peut-être reproché son extrême petitesse.

Si le cœur de la jeune fille avait bondi de joie à l'aspect de ses attraits naissants, Manuel en avait frémi. Pendant le cours de sa vie, si pleine d'incidents aventureux, il avait connu tous les genres de séductions dont on environne une jeune fille, et le pauvre père craignait... Il eût toujours voulu se trouver auprès d'elle, et parfois il maudissait son état qui le condamnait à des absences longues et souvent répétées; il avait pour sa Casilda l'amour que Victor Hugo prête à Triboulet pour Blanche :

aussi prenait-il pour elle les mêmes soins, les mêmes précautions dont, au dire du grand poëte, le bouffon de François Ier entourait sa fille.

L'austère contrebandier savait qu'une jeune femme est moins exposée dans une petite ville que dans une grande, que la séduction y est moins savante et moins rouée, qu'il y a moins de ces jeunes gens oisifs qui se font un jeu du déshonneur des familles ; aussi depuis un an s'était-il retiré de Cadix, et avait-il fixé sa demeure de l'autre côté de la baie, dans la jolie petite ville del Puerto Santa-Maria. C'est là, dans une maison spacieuse, commode et richement meublée de la rue del Palacio, que, solitaire et inconnue, sous les yeux d'une femme de ménage et sous ceux de la vieille Martha qui l'avait vue naître, croissait, belle de ses dix-sept printemps, quelquefois rêveuse et mélancolique, la jolie fille du contrebandier Manuel. Dans sa retraite silencieuse, Casilda ne voyait personne ; d'épaisses jalousies à bois dormant empêchaient tout profane de plonger son œil dans l'intérieur des appartements, et, n'eût-ce été la femme de ménage que l'on voyait quelquefois sortir pour ses achats de tous les jours, on eût pu croire la maison inhabitée. Casilda ne franchissait le seuil du logis que pour assister aux offices divins, et encore devait-elle s'y rendre de grand matin et accompagnée de sa duègne. Le contrebandier, dans sa sollicitude, lui avait même ordonné de traverser rapidement les cent pas à peu près qui séparaient sa maison du temple, de se placer dans le lieu le plus obscur et le plus sombre, de cacher soigneusement sa figure sous la gaze noire de sa mantille, et d'agiter rarement son éventail pour ne pas attirer l'attention sur elle.

Plusieurs fois cependant la vieille Martha avait remarqué que son maître avait admis à sa table un jeune homme de vingt-cinq ans à peu près, bien fait, d'une figure mâle et fraîche, et vêtu comme lui du costume classique du contrebandier. Cette infraction aux règles que Manuel s'était imposées, l'âge du jeune homme, sa place à côté de Casilda, ses yeux toujours fixés sur elle, sa distraction, son trouble, le peu de paroles qui s'échappaient de sa bouche, tout fit faire à la duègne de sérieuses réflexions ; elle en arriva à cette conclusion nécessaire, fruit de cette logique de l'expérience que donnent cinquante ans bien sonnés : que Manuel avait des projets sur lui, et qu'il était bien possible que la fille d'un contrebandier devînt la femme d'un contrebandier. Pour savoir si ses prévisions étaient justes, que n'eût point fait la vieille camarera, si elle eût pu penser qu'à la dernière visite du jeune homme, le dialogue suivant devait s'établir, au sortir de table, entre lui et son maître.

Casilda venait de se retirer, les deux contrebandiers gardaient le silence en fumant leur cigarito de papier ; tout à coup Antonio poussa un soupir, et s'adressant au père de la jeune fille :

— Manuel, dit-il, Casilda est jolie.

— Je vois que tu n'es pas aveugle.

— Frère, ne te fâche pas, je l'aime.

— C'est possible : l'amour ne se commande pas, il vient naturellement.

— Ce n'est pas tout, ajouta le jeune homme, voudrais-tu m'unir à elle?

— Antonio, répondit Manuel d'une voix grave et en fronçant le sourcil, on ne plaisante pas avec les sacrements.

— Homme, je ne plaisante pas, dit Antonio, je le jure par ce signe : et il porta à ses lèvres, avec une gravité religieuse, ses deux pouces mis en croix.

Manuel examinait Antonio avec un regard dont la fixité semblait vouloir pénétrer dans l'intérieur de son cœur. Enfin, après un long silence :

— Tu l'aimes donc véritablement? dit-il.

— Que je n'entre jamais en paradis, si ma bouche a dit autre chose que la vérité.

— La rendrais-tu heureuse?

— Sa vie serait celle d'une reine.

— Eh bien ! tu peux aspirer à la main de Casilda, mais écoute : avant de posséder une perle aussi précieuse, il faut s'en rendre digne ; je n'ignore pas que tu t'es trouvé dans plusieurs circonstances graves, dans plusieurs rencontres difficiles, et que le sang-froid et le courage ne t'ont jamais manqué ; je sais que dans tes mains le tromblon est une arme redoutable qui nous a déjà débarrassés de plusieurs douaniers ; mais cela ne suffit pas : depuis longtemps j'ai l'intention de donner une leçon à ce brick garde-côtes de la marine royale qui louvoie toujours dans nos eaux depuis le cap Spartel jusqu'à l'embouchure du Guadalquivir ; c'est toi que je veux charger de cette mission périlleuse ; je te confierai la défense du premier chargement important que j'aurai à introduire dans ces parages. Tu réussiras, je l'espère ; Casilda, d'ailleurs, n'est qu'à ce prix.

— Donne-moi, répondit Antonio avec feu, ta goëlette *la Trinidad*, et soixante hommes dévoués, et je réponds, avec l'aide de Dieu et de la Vierge, de te débarrasser de ce mauvais petit brick, soit en le coulant bas, soit en le traînant à la remorque dans quelque anse de la côte.

— L'occasion ne tardera pas à se présenter, dit gravement le vieux contrebandier ; n'exposons la vie de personne sans but et sans nécessité. Dailleurs, nous avons le temps ; Casilda n'a que dix-sept ans, et je veux attendre, pour la marier, qu'elle ait atteint sa dix-huitième année.

— Frère, qu'il soit fait comme tu le désires, dit Antonio en soupirant.

— Ce n'est pas tout, poursuivit Manuel, il faut m'expliquer quelques circonstances de ta vie que je désire éclaircir. Tu faisais la contrebande sur les côtes de Malaga ; pourquoi as-tu quitté ces parages?

— C'est un secret.

— Antonio, dit Manuel avec un ton de fierté blessée, après la promesse que je t'ai faite, peut-il désormais y en avoir entre nous?

Antonio garda le silence.

— Réponds ! fit Manuel d'une voix forte et sonore, en allumant le petit cigarito de papier qu'il venait de rouler entre ses doigts.

— Eh bien ! écoute-moi : Depuis dix ans j'ai perdu mon père et ma mère ; j'avais un frère et une sœur qui vivaient dans le commerce à Malaga, tandis que, par inclination et par goût, je me livrais, depuis mon enfance, aux incidents aventureux de la contrebande. Voilà ce que tu savais, voici maintenant ce que je t'ai caché. Un jeune homme de Marbella, de vingt-huit à trente ans, qui avait reçu de la nature un beau physique et un cœur lâche et dépravé, et de ses parents une immense fortune et de mauvais principes, vint promener à Malaga l'insolence et le luxe de ses vices ; il vit ma sœur, il la trouva belle. Après quelques mois d'assiduités silencieuses et dans l'ombre, mon frère s'en aperçut, et il voulut arrêter aussitôt cette passion qu'il croyait naissante ; mais il était trop tard, ma sœur était déshonorée. Dans son désespoir, mon frère, dont le caractère était pétri de franchise et

de loyauté, provoqua l'infâme Arebalo à un combat au poignard, et au moment où, sur le terrain, il enveloppait son bras gauche de sa cape pour s'en servir comme d'un bouclier, le séducteur de ma sœur se précipita lâchement sur lui et le perça de trois coups de stylet dont il mourut sur-le-champ.

— En repos soit son âme! murmura tout bas le vieux Manuel.

— Lorsque j'appris cette affreuse nouvelle, je me trouvais près de Calahonda, dans les gorges des Alpujarras. Je volai immédiatement à Malaga, la fureur et la rage dans le cœur; mais l'assassin s'était enfui, et toutes mes démarches jusqu'à ce jour pour le retrouver ont été infructueuses. Je partis de ma ville natale avec la résolution de n'y jamais rentrer et de ne revoir jamais ma sœur, ma sœur flétrie, et cause de la mort de mon pauvre frère. Ce fut alors que je me rendis à Cadix pour t'offrir mes services, désireux d'acquérir, à l'aide de tes conseils et de ton expérience, un peu de cette célébrité que tu mérites à si juste titre.

— Je connaissais tous ces détails, dit Manuel à voix basse.

— Alors, pourquoi me les demandes-tu? fit Antonio avec étonnement.

— Pour avoir une preuve de ta franchise.

— En doutais-tu? dit Antonio en plissant inquiètement sa lèvre.

— Non, répondit Manuel; mais je voulais les entendre de ta propre bouche.

— Te voilà satisfait.

Les deux contrebandiers gardèrent quelques instants le silence.

— Connais-tu l'assassin? dit enfin Manuel.

— Je le connais.

— Et si tu le rencontrais, que ferais-tu?

— Aussi sûr comme il y a un Dieu, je le tuerais, répondit Antonio avec feu.

— Et moi, je te le défends, ou tu n'auras jamais ma fille, dit gravement Manuel.

— Je l'ai juré, fit Antonio avec abattement et en respirant avec la longueur d'un soupir.

— L'évêque de Cadix te relèvera de ton serment.

Il se fit un silence de quelques secondes.

— Pourquoi cette défense? dit Antonio avec inquiétude.

— Pourquoi? parce que je ne veux pas pour gendre un homme dont les mains peuvent se rougir du sang d'un chrétien traîtreusement versé; parce que tu serais obligé de faire comme Arebalo, de te cacher, de fuir, de t'expatrier peut-être, pour éviter les poursuites de la justice si elle venait à découvrir le crime; parce qu'enfin la vierge du Carmel, patronne des marins et des contrebandiers, te retirerait sa protection.

Cette dernière observation fit sur Antonio une impression profonde.

— Tu dis vrai, dit-il aussitôt; Manuel, je suivrai tes conseils.

— Je crois en ta promesse.

— Tu le peux.

Et ils se séparèrent.

Deux heures plus tard, Antonio était en route pour Gibraltar; c'est dans cette place forte qu'il attendait toujours les ordres de Manuel, qui lui confiait depuis six mois la direction des opérations de peu d'importance dont était chargé le vieux loup de la contrebande.

Quinze jours après la conversation que nous venons de rapporter, Manuel reçut,

datée et timbrée de Séville, la lettre suivante, qui portait la signature d'une des plus riches maisons de commerce de cette ville :

« Senor Manuel el Chato,

« Nous voulons introduire en contrebande une valeur, en marchandises, de cent « mille gourdes à peu près ; si vous voulez vous charger de cette opération, partez « de suite pour Séville. Nous formulerons nos conditions réciproques, et nous « dresserons la police d'assurance. Dans le cas contraire, veuillez nous en donner « connaissance par le retour du courrier.

« Nous avons l'honneur, etc. »

Le lendemain de la réception de cette lettre, aux premiers rayons du jour, après avoir affectueusement pressé dans ses bras sa chère Casilda, après avoir recommandé à Martha toutes les précautions qu'elle avait à prendre pour veiller sur le précieux dépôt qu'il laissait confié à sa garde, le contrebandier, son cigare derrière l'oreille, armé de ses quatre pistolets et de son escopette, suivait à cheval la route de Séville, en fredonnant sur une modulation bohémienne la chanson favorite du contrebandier en vedette ;

Yo que soy contrabandista
Y campo por mi respeto...

L'ingénieux auteur de *Don Quichotte* a dit dans une chansonnette :

Madre, la mi madre,
Guardas me poneis,
Que si yo no me guardo
No me guardareis.

Et l'expérience a prouvé que ce malicieux refrain, devenu proverbe en Espagne, est vrai toujours et partout. Rien n'est plus difficile à garder qu'une jeune fille, disent les Argus français, mais enfin ils en admettent la possibilité, tandis que la jeune vierge andalouse porte un défi formel à sa mère de la préserver des embûches du dehors, si elle ne veille elle-même à sa conservation. Est-ce que l'amour serait plus ingénieux sous le beau ciel du Midi que dans les climats du Nord ? C'est une question que je ne saurais résoudre ; mais ce que Miguel de Cervantes Saavedra affirmait, sans crainte, disait-il, d'être démenti, c'est qu'en Andalousie la chaleur des rayons d'un soleil toujours pur fait éclore, au printemps, toutes les fleurs, tandis qu'ailleurs il en est qui, privées de son influence fécondante, ne s'épanouissent que plus tard, et quelquefois jamais !...

Cadix était le berceau de Casilda ; la jeune fille était à son printemps, et elle habitait l'Andalousie !

Un dimanche elle assistait avec sa duègne à l'office divin : assise sur une natte de jonc, les pieds voluptueusement repliés en arrière et cachés sous la soie de sa robe noire, elle s'appuyait négligemment contre une des colonnes de la nef : le voile de sa mantille, coquettement rejeté sur son peigne d'écaille, permettait aux yeux distraits d'admirer la beauté de sa figure, dont la fraîcheur rivalisait avec celle de deux boutons de rose prêts à s'épanouir, dont elle avait orné les boucles noires de

ses cheveux ; sa main, en agitant paresseusement son éventail, semblait plutôt obéir à une impulsion d'habitude qu'à un sentiment de coquetterie. Le prêtre allait donner aux fidèles assemblés le baiser de paix, et le petit livre de Casilda était encore ouvert à la première page ; une légère teinte de tristesse impatiente était répandue sur tous ses traits; ses yeux même exprimaient l'anxiété d'une espérance déçue, quand tout à coup un léger sourire vint effleurer sa lèvre; un jeune homme qui la fixait depuis longtemps avec attention, et qui se trouvait de l'autre côté de la nef, debout et appuyé comme elle contre une colonne, répondit aussitôt à ce sourire. Il était couvert d'un élégant manteau ; sa taille ne dépassait pas la moyenne, et sur sa figure, belle par la régularité des traits, quoique un peu efféminée, et à travers ses yeux grands, mais qui décelaient en lui la fausseté et l'hypocrisie, il était facile de lire son âge, qui devait être d'une trentaine d'années. Ils échangèrent entre eux un regard que l'œil exercé de Martha n'eût pu même comprendre, et Casilda laissa retomber sur sa figure le voile de sa mantille.

Au sortir du temple, au moment où la foule groupée se pressait pour en franchir le seuil, le même jeune homme se trouva à côté de la fille du contrebandier ; elle saisit l'instant où plusieurs personnes la séparaient de sa duègne, pour se rapprocher encore de lui; puis elle glissa mystérieusement dans sa main une lettre, en lui disant à voix basse : Je vous la rends, je ne sais pas lire l'écriture faite à la main (no se leer la letra de mano). L'astucieux jeune homme avait prévu cette circonstance, car il répondit à Casilda, en lui remettant une seconde lettre : Je m'en doutais, âme de mon cœur ; prenez celle-ci, vous la comprendrez.

A ces mots, il s'éloigna et disparut dans la foule.

A peine arrivée dans sa chambre, la fille du contrebandier ouvrit promptement le mystérieux billet ; les caractères en étaient moulés, quoique faits à la main, en sorte qu'elle en put connaître le contenu remarquable par son laconisme :

« Vous êtes belle, et je vous aime. »

Signé : Fernando.

Vous êtes belle!... Casilda fit un pas vers sa glace en minaudant et en répétant ces mots qui sonnaient si doux à son oreille ; elle se regarda attentivement, puis elle sourit... Sa bouche redit plusieurs fois la seconde partie de la lettre : Et je vous aime !... et peu à peu elle devint rêveuse et pensive; puis ses doigts effeuillèrent les deux boutons de rose déjà fanés qui, deux heures auparavant, brillaient sur sa tête de tout l'éclat de leur fraîcheur ; puis enfin elle soupira en pensant à Fernando... Heureux Fernando ! il était déjà aimé !...

Trois mois après la réception de ce dernier billet, c'est-à-dire quelques jours environ avant le retour de Manuel, au moment où le sereno du quartier venait d'annoncer la onzième heure de la nuit, un homme enveloppé dans un large manteau, la tête couverte d'un chapeau qui cachait son front jusqu'aux sourcils, se promenait silencieusement dans la rue del Palacio, alors sombre et solitaire. Dès que le marteau de l'horloge de l'église tinta minuit, il se tapit sous l'auvent d'une porte en face de la maison du contrebandier, et resta là muet et immobile dans l'ombre, retenant presque le souffle de son haleine, les yeux constamment fixés vers les fenêtres du logis de Casilda.

Tout à coup, un léger bruit comme celui d'une lourde porte qui crie en la tournant mystérieusement sur ses gonds, se fit entendre ; une femme vêtue de blanc avança en dehors la tête et la moitié de son buste, fit un léger signe de la main et

disparut à l'instant. L'homme qui était tapi contre le mur accourut précipitamment à ce signe, et la porte se referma aussitôt sur lui avec les mêmes précautions et le même mystère qu'elle s'était ouverte.

Casilda, pourquoi ouvrais-tu? Martha, pourquoi dormais-tu? Manuel, pourquoi étais-tu absent?...

Dix jours après le départ du contrebandier pour Séville, Antonio reçut à Gibraltar la lettre suivante:

« Mon cher Antonio,

« Voici l'occasion de te rendre digne de Casilda. La maison Caballero me confie « un chargement d'une valeur, en marchandises, de cent mille piastres; je te « donne la direction de cette opération. Par saint Jacques, Antonio, prends garde! « trente mille piastres fortes à encaisser si tu réussis, cinquante mille que j'aurai « à compter si la vierge du Mont-Carmel ne te protége pas! Écoute-moi bien :

« Tu chargeras les marchandises sur la goëlette *la Trinidad;* outre le capitaine « et les trente hommes d'équipage, tu enrôleras soixante hommes de combat; ton « départ de Gibraltar aura lieu de nuit, et sera ignoré de tout le monde. Dès que « tu seras en mer, tu feras charger les canons, les tromblons et toutes les armes; « que les haches d'abordage soient sur le pont; en franchissant le détroit, longe la « côte d'Afrique, pour éviter le canon des batteries de Tarifa; évite également « tout engagement en mer; mais, si tu te voyais serré de trop près, ne balance pas « à commander le branle-bas général de combat, et feu de tribord et bâbord. Je te « ferai connaître à temps le mot de passe et le point de la côte, entre Rota et « Shipiona, où doit avoir lieu le débarquement; je ferai moi-même les signaux « d'usage. Dieu te garde! Rappelle-toi que Casilda sera la récompense de la réus- « site de cette opération, une des plus importantes dont j'aie été chargé.

« *P. S.* Tu feras dire deux messes pour attirer sur nous la protection de notre « sainte patronne. »

De retour au Puerto Santa-Maria, le contrebandier, après avoir embrassé Casilda, se mit en mouvement pour les préparatifs de défense de la côte au moment du débarquement. Il connaissait tous les hommes qui, dans ces parages, s'exposent gaiement, pour quelques doublons, au feu parfois bien nourri des douaniers: aussi ses choix furent-ils bientôt faits, et le pacte qui les liait promptement conclu entre eux.

— Es-tu disponible? disait Manuel à celui qu'il savait mériter sa confiance? — Tu l'as dit, répondait celui-ci. — Je peux t'employer. — Pour combien de jours? seigneur maître? — Pour douze jours. — L'opération est-elle périlleuse? — Nous serons en nombre. — Combien donnez-vous? — Six cents réaux de vellon. — J'accepte. — Voilà la moitié de la somme. — Merci, maître, et que Dieu vous conserve longues années. — Tu trouveras des armes et des munitions dans la Venta del Potro, sur la route de Shipiona.

Je comprends. Le mot de passe?

Manuel s'inclinait alors et lui disait à voix basse : « La Vierge des sept douleurs. » Et puis il ajoutait mystérieusement: « Le 22 septembre, à huit heures du soir, dans l'Anse du Salut, près de la roche du Grand-Fantôme.

— J'y serai.

— Dieu te garde.

— Maître, combien de messes faites-vous dire?

— Deux à Gibraltar, et deux ici.

— Que Dieu vous accorde un jour sa gloire, et Notre-Dame du Carmel sa protection.

Depuis le jour de l'arrivée de Manuel au Puerto Santa-Maria, un petit mouchoir blanc, placé de manière à pouvoir être facilement aperçu de la rue, avait été attaché en dehors des jalousies, à un des barreaux du grillage en fer dont étaient garnies toutes les fenêtres de la maison du contrebandier. Tous les matins et tous les soirs, Fernando, le jeune homme que nous avons vu remettre à Casilda une lettre à sa sortie de l'église, apparaissait à l'extrémité de la rue del Palacio; et d'aussi loin qu'il voyait le petit linge blanc s'agiter au gré de la brise, il plissait sa lèvre de dépit, murmurait sourdement quelques paroles inintelligibles, et retournait brusquement sur ses pas. Manuel ne s'était jamais aperçu de ce mouchoir; ses regards n'en furent frappés que le 22 septembre, au moment même de son départ pour la roche du Grand-Fantôme. Il fit un bond à cette vue, son front s'assombrit péniblement, et il resta quelques secondes comme frappé de stupeur. Tout à coup il courut à pas pressés vers l'une des petites rues qui aboutissent à la place del Polvorista, et entrant dans la cabane d'un pêcheur qu'il connaissait depuis longtemps :

— Pedro, dit-il d'une voix sombre, sommes-nous seuls? — Seuls, répondit le vieux Pedro. — Tiens, voilà de l'or, laisse là tes filets. — Qu'exiges-tu de moi? — Je connais ta discrétion ; je viens te confier un secret. — Assieds-toi et parle, dit Pedro en lui présentant un escabeau. — Je n'en ai pas le temps, je pars à l'instant même pour la roche du Grand-Fantôme. — Je comprends... — Je crois que quelque insolent fait ou cherche à faire la cour à ma fille.

— *Ave Maria!* dit Pedro étonné et en faisant le signe de la croix ; et tu veux...?

— Que tu fasses sentinelle de jour et de nuit aux environs de ma maison ; que tu observes tout avec la plus grande attention, et que tu partes immédiatement pour l'Anse du Salut, si quelque circonstance particulière venait à te faire croire que mes soupçons sont fondés. — Par Notre-Dame de la Vigilance, maître, je te le jure, il n'entrera pas une mouche dans ta maison, il n'en sortira pas un moucheron que je n'en aie connaissance et que tu n'en sois informé. — Je compte sur toi.— Tu le peux.— Tu trouveras toujours un cheval à ta disposition chez le compère Bartholo. — Dieu veuille que je ne sois pas dans la nécessité de le monter. — Merci. Adieu, Pedro. — Adieu, Manuel. — Rappelle-toi le mot de passe. — Sois tranquille.

Le contrebandier s'éloigna à ces mots. Une heure plus tard, il suivait à cheval le sentier sinueux qui conduit à la roche du Grand-Fantôme. Durant le trajet de quatre lieues environ, qui séparent l'Anse du Salut du Puerto Santa-Maria, il fut constamment morne et rêveur; le souvenir du mouchoir blanc le tourmentait continuellement. Pour la première fois de sa vie peut-être il ne fredonna pas sa chanson favorite *Yo que soy contrabandista*, etc., tant il est vrai que les plus petites choses influent puissamment sur nos caractères, et nous font perdre nos plus chères habitudes.

En sortant de Rota dans la direction de San-Lucar, le pays est riant et fertile ; partout des oliviers et des orangers; partout des coteaux rocailleux où l'on cultive avec soin la vigne qui produit ce vin exquis que l'on connaît dans toute l'Europe

sous le nom de tintilla de Rota. Peu à peu le terrain devient plus accidenté, plus mamelonné ; la vigne disparaît, l'olivier est remplacé par le pin, et des montagnes séparées entre elles par des ravins infranchissables, les unes boisées, les autres frappées d'une stérilité éternelle, et dont les sourcilleuses arêtes grisâtres ou noires se confondent quelquefois avec les nuages, surgissent tout à coup et inspirent au voyageur qui s'en approche ce frémissement glacial, cet effroi silencieux dont tout homme est saisi à l'aspect des scènes imposantes de la nature. Des brigands peuplent en nombre les gorges impénétrables de ces montagnes sur le versant desquelles aucune habitation n'a jamais été élevée. Tout y est lugubre et sombre, même sur le bord de la mer, où cependant elles perdent un peu de leur élévation ; mais là, elles paraissent avoir été comme coupées à pic, effet d'anciens éboulements causés par l'action incessante des flots à leur base. Cette circonstance se fait plus particulièrement remarquer dans un endroit où la mer, resserrée dans une gorge étroite et profonde, présente une anse sûre et paisible, mais si petite, que trois ou quatre bâtiments à peine pourraient y jeter l'ancre. D'un côté, un immense rocher s'élève comme un immense mur à cent cinquante pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Il présente un étranglement à sa partie supérieure, comme si la masse qui forme le sommet eût été superposée. A partir de la base de cet étranglement, un grand pan de rocher, qui a résisté aux éboulements inférieurs, s'avance de plusieurs pieds en saillie au-dessus des flots, et se présente à distance comme un grand bras tendu. C'est à cette forme bizarre que ce rocher doit le nom de Grand-Fantôme, qui lui a été donné par les contrebandiers. Vu en effet de la haute mer, il justifie parfaitement ce nom. La petite baie qui se trouve en bas est, comme le lecteur l'a déjà pressenti, l'Anse du Salut, où doit se faire le débarquement du chargement dont la défense a été confiée à Antonio.

Le 22 septembre, à neuf heures de la nuit, tous les hommes, au nombre de soixante, que Manuel avait pris pour douze jours à sa solde, se trouvaient réunis dans la gorge du Salut. Aucun n'avait manqué à l'appel. Sur tous les points culminants des hauteurs environnantes, des vedettes armées jusqu'aux dents avaient été placées, avec l'ordre de faire feu sur toute personne, sur toute ombre mouvante qui ne prononcerait pas le mot de passe. Le gros de la troupe, tapi dans un fourré parmi des rochers, devait se porter sur le premier point menacé où sa présence pourrait être nécessaire. Manuel était sur l'étranglement du Grand-Fantôme. Armé de ses quatre pistolets, debout, appuyé contre la tête du géant, il dominait d'en haut sur tous les environs ; son escopette était à ses côtés adossée contre le rocher. Près de lui, Francisco Minoz, l'un des siens, en qui il avait le plus de confiance, et qui, sans Manuel, n'aurait peut-être jamais connu le sentier impraticable qui conduit au sommet du Grand-Fantôme, promenait partout en sentinelle vigilante son œil exercé. Un silence imposant régnait autour d'eux ; la mer était à peine ridée par une légère brise ; on n'entendait en bas que le clapotage monotone de la vague, se brisant paresseusement contre le rocher qui lui faisait obstacle. Manuel, avec une lunette de nuit, consultait au loin l'horizon ; mais rien, dans l'immense cercle où plongeaient ses regards, ne se dessinait sur la surface uniforme des eaux. Une heure s'était déjà écoulée dans cette attente silencieuse, lorsque Francisco Munoz remarqua que depuis quelques instants le contrebandier ne promenait plus sa lunette d'un point à un autre, mais qu'il la tenait braquée vers un point fixe et déterminé que, d'après la direction de l'instrument, il présu-

mait être assez éloigné. Tout à coup Manuel, sans perdre de vue l'objet qui attirait son attention :

— Fais un signal, dit-il à Munoz à voix basse.

— Dans quelle direction ?

— Un peu à droite du phare de Cadix.

Munoz ouvrit aussitôt une lanterne sourde de trois pieds de haut environ, et une lumière claire et vive dont le métal poli et luisant de l'intérieur de la lanterne augmentait l'intensité par la réflexion, jaillit tout à coup du sein de l'ombre, mais seulement par la partie très-restreinte du cercle dans laquelle Manuel présumait voir l'objet dont son instrument suivait toujours la direction.

Un quart d'heure s'était écoulé.

— Rien encore, dit Manuel avec un léger mouvement d'inquiétude.

Il s'interrompit un instant.

— A cette heure, pourtant, Antonio devrait être au moins à la hauteur du phare, ajouta-t-il en dirigeant de nouveau son instrument vers le même point de l'horizon.

Quelques minutes après avoir prononcé ces dernières paroles :

— Munoz, Munoz, voilà la réponse au signal, dit-il avec joie, vois, là-bas, là-bas !...

Un petit point lumineux, incertain, presque imperceptible, se distinguait en effet, mais à l'aide de la lunette seulement, sur la bande noirâtre de l'horizon, et comme noyé dans une brume épaisse.

— Fais le second signal, dit le contrebandier.

Munoz, par trois fois et à intervalles inégaux, fit briller une masse de lumière qui s'éteignait avec la rapidité de l'éclair, effet d'une étincelle jetée sur une certaine quantité de poudre placée dans un creux formé par une des anfractuosités de la partie du rocher qui se détachait en saillie.

Manuel gardait le silence.

— A la bonne heure, dit-il enfin, voilà la réponse de la goëlette au second signal ; la paresseuse ! Je savais bien qu'elle se rendrait à l'appel, ajouta-t-il avec une expression de joie dans laquelle perçait un peu d'amour-propre satisfait. — Munoz, préviens-en notre monde, sonne la vue, poursuivit-il toujours à voix basse.

Aussitôt, trois coups de sifflet qui rendirent un son particulier, un son strident, saccadé, aigu, interrompirent un instant la monotonie silencieuse de ces lieux ; l'écho les répéta répercutés de ravins en ravins ; un instant après, tout était rentré dans le silence.

— La brise commence à fraîchir, la mer est bonne, ils seront ici dans une heure, dit le contrebandier en étendant sa couverture sur l'escarpement de l'étranglement. Fais toujours sentinelle, Munoz, je vais me reposer un instant.

A ces mots, il alluma son cigare et se coucha les yeux tournés vers les étoiles, les jambes pendantes dans l'abîme.

Il était dans cette position depuis une demi-heure environ ; Munoz faisait pivoter de temps en temps le réflecteur de la lanterne vers l'aire de vent de la goëlette qui devait nécessairement porter son cap sur ce phare accidentel ; tout était silence autour d'eux. Tout à coup un léger bruit comme celui que produirait le passage précipité d'un homme à travers un fourré, se fit entendre à peu de distance. Le

contrebandier, d'un bond, se dressa sur son séant ; Munoz et lui armèrent aussitôt leurs escopettes ; le doigt sur la détente, prêts à faire feu, l'oreille tendue, l'haleine à peine flottante, ils restèrent immobiles dans cette position, interrogeant l'ombre, perçant la nuit de leurs yeux.

Rien de mouvant ne frappa leurs regards.

— Ce sera sans doute, dit Manuel à voix basse, quelque bête fauve qui se sera glissée dans l'épaisseur du taillis qui se trouve en bas ; n'importe, il est bon de se tenir sur ses gardes. Je me rappelle qu'une nuit, à cette même heure, un bruit, semblable à peu près à celui que nous venons d'entendre, attira soudainement toute mon attention. J'étais seul, je promenai mes regards de tous côtés, et là, en face, de l'autre côté de la ravine, debout sur ce rocher que tu peux distinguer dans l'ombre à sa couleur grisâtre, j'aperçus quelque chose qui se mouvait; j'armai mon escopette et je fis feu dessus... Quelques cris plaintifs vinrent presque aussitôt frapper mon oreille ; mais le danger était passé, les cris partaient du fond du précipice... Le lendemain, je distinguai mutilé et brisé dans sa chute, sans doute contre les arêtes des rochers, le corps d'une vedette de douaniers.

A peine avait-il fini ces paroles, qu'un bruit autrement étrange vint interrompre le contrebandier dans sa silencieuse conversation ; un coup de canon parti au loin du large, et dans la direction de la route de la goëlette, avait fait trembler le Grand-Fantôme sur sa base. Manuel saisit précipitamment sa lunette de nuit, et la braquant vers le point de l'horizon d'où était partie l'imposante explosion :

— Cara...mba ! s'écria-t-il en prononçant un de ces jurons si familiers à toutes les bouches espagnoles.

— Qu'avez-vous aperçu ? dit Munoz avec intérêt.

— Par saint Jacques de Compostelle ! répondit le contrebandier, je crois que c'est le brick garde-côtes qui file à pleines voiles dans les eaux de la goëlette, et qui porte son cap sur elle.

L'œil exercé du contrebandier ne s'était pas trompé ; c'était en effet le Veloz de la marine royale qui, sur l'avis à lui donné du haut de l'observatoire de Cadix qu'on signalait au loin un navire qu'à ses manœuvres suspectes on présumait être chargé en fraude, avait largué toutes ses voiles, et s'était bientôt trouvé, favorisé par la marée descendante, à portée de héler la goëlette.

Quoique affectant le calme et la sérénité, Manuel n'en était pas moins fortement agité. Il prévoyait qu'un engagement allait avoir lieu, et l'incertitude du résultat l'inquiétait visiblement. Sa lunette en main, il épiait avec attention tous les mouvements des deux navires qui, bien souvent dans l'obscurité, échappaient à son regard scrutateur ; un silence de quelques minutes avait succédé à ce premier coup de canon ; tout à coup un second se fait entendre, puis un troisième, un quatrième... Puis enfin, pendant un long quart d'heure, un feu continuel de mousqueterie, pressé, nombreux ; des masses d'éclairs à travers un immense nuage de fumée, un bruit imposant et terrible roulant majestueusement sur les flots, sourdement répercutés par les hauts rochers de la falaise, grondant comme les éclats sinistres d'un tonnerre lointain... Puis, tout à coup, le silence et l'obscurité la plus profonde !...

Le contrebandier promenait toujours au loin sur la haute mer son regard sombre et inquet ; Munoz n'osait plus lui adresser la parole, et il cherchait, par une muette et attentive observation de ses traits, à interpréter le dénoûment de l'imposante lutte. Un seul mot, sourdement prononcé, était tombé de la bouche de

Manuel : « Rien ! » et ce mot, par sa désespérante brièveté, n'exprimait qu'un doute, un sens vague, et qui présentait plusieurs faces à l'interprétation. Enfin, et comme frappé d'une vision soudaine :

— Sauvés ! sauvés ! s'écria Manuel, laissant tomber avec force et d'en haut ces deux paroles qui durent être entendues d'en bas par le gros de la troupe, comme après une longue navigation, la vigie, du haut du grand mât, jette à l'équipage ces mots magiques qui le font bondir de joie : « Terre ! terre ! »

— Sonne l'approche et les feux de guide, ajouta ensuite Manuel.

Aussitôt Munoz fit résonner de nouveau le langage aigu du sifflet ; un bruit confus de pas se fit entendre au pied du Grand-Fantôme ; un immense feu alimenté de branches sèches éclaira bientôt l'entrée étroite de l'Anse du Salut, et permit de distinguer une cinquantaine d'hommes, tous armés, debout sur le rivage, près de la passe de l'anse. La lanterne qui, depuis deux heures, brûlait au sommet du géant de granit, fut immédiatement éteinte. Le contrebandier Manuel apparut au milieu de sa troupe, et commanda le silence ; il prit un porte-voix, et hélant un navire qui déjà cargnait ses voiles : — Ohé ! de la goëlette ! qui vive ! s'écria-t-il.

— La vierge des Sept-Douleurs ! répondit-on du navire.

— Béni soit le très-saint sacrement de l'autel, dit le contrebandier en se retournant vers les siens et en faisant le signe de la croix.

— Loué soit-il à jamais, répondirent gravement les autres.

Et ils mirent leurs armes en faisceaux.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, un navire plats-bords brisés, mât de beaupré cassé près de la poulaine, entra paisiblement dans l'Anse du Salut.

C'était la goëlette du contrebandier Manuel.

Quatre hommes morts et sept blessés étaient étendus sur le pont.

Dès que la goëlette fut amarrée et les feux de guide éteints :

— Dieu vous garde, mes enfants, dit Manuel d'une voix grave.

— Maître, que Dieu vous garde, firent tous les hommes du bord.

Et puis, plus un mot, plus une parole, plus de feux ; trois cents bras suaient à décharger le navire au milieu du silence le plus absolu, qu'interrompait à peine quelquefois le cri rauque et monotone des poulies à l'aide desquelles les ballots étaient déposés sur la grève. Toutes ces ombres s'agitaient sur les rochers de la falaise, au sein de l'obscurité la plus profonde ; çà et là seulement quelques points à peine lumineux qui tantôt s'éclipsaient et tantôt reparaissaient, décelaient la présence de quelques lanternes de corne dont la nébuleuse transparence livrait comme à regret passage aux rayons d'une lumière incertaine et fumeuse.

Antonio avait déjà pressé la main du contrebandier.

— Je suis content de toi, lui dit Manuel.

Et ils se retirèrent à l'écart.

— Étais-tu loin lorsque le brick t'a hélé de sa caronade ? — Deux lieues au large, environ. — A-t-il été bien maltraité ? — Pendant un quart d'heure mes feux l'ont pris d'enfilade. — Pendant longtemps ses coups ont donc porté à faux ou dans le vide ? — Lorsqu'il a pu virer de bord et utiliser contre nous toutes ses pièces, il avait perdu son grand mât, ses manœuvres étaient brisées, ses plats-bords emportés, et la moitié de ses hommes gisaient morts ou blessés sur toute la longueur du pont.

— Il eût pu écraser la goëlette par la supériorité numérique de son artillerie ! dit Manuel.

— C'est sa dernière bordée, la seule dont nous ayons été atteints, qui nous a causé les pertes et les avaries que tu as pu voir.

— Et puis ? fit Manuel.

— Et puis il s'est honteusement enfui du champ de bataille.

— Bravo ! Antonio, s'écria Manuel, bravo ! je te tiens dès ce jour pour un bon et véritable contrebandier, ajouta-t-il avec une joie affectueuse.

— Je chercherai toujours à me montrer digne de toi et... de Casilda, dit Antonio en fixant Manuel.

— Ma fille !... fit celui-ci en faisant un mouvement qui n'échappa pas à l'œil perçant du jeune homme.

— Sans doute ; est-ce que tu aurais changé d'intention à mon égard, dit Antonio avec abattement.

— Loin de là, répondit Manuel, il est possible, au contraire, que je n'attende pas, pour vous unir, le terme que j'avais fixé.

— Que dis-tu ? fit Antonio en bondissant de joie.

— La vérité, répondit Manuel en réprimant un soupir.

— Se pourrait-il ?...

Mais le père de Casilda l'interrompant aussitôt :

— Nous en reparlerons, lui dit-il.

Et il s'éloigna, péniblement tourmenté par le sombre tableau que se retraçait sa pensée des poignantes éventualités qui pouvaient être la conséquence du mouchoir blanc suspendu aux barreaux en fer de sa fenêtre, laissant Antonio le cœur plein en espérance de ce bonheur que donne la possession de l'objet aimé, possession que les dernières paroles de Manuel venaient de lui faire entrevoir dans un avenir peu éloigné.

Déjà tout le chargement de la goëlette se trouvait entassé sur la grève ; Manuel venait de donner l'ordre à l'équipage de forcer de voiles pour jeter l'ancre le plus tôt possible dans la rade de Gibraltar ; le capitaine du bord avait reçu les instructions nécessaires pour qu'à son arrivée les quatre hommes morts fussent inhumés en terre sainte, et qu'un service funèbre fût célébré pour le repos de leur âme ; le contrebandier lui recommandait encore, au moment où la goëlette franchissait déjà la passe de l'anse pour gagner le large, de prodiguer les soins les plus assidus aux sept blessés qui, couchés dans leurs hamacs, pouvaient à peine étouffer les cris déchirants que leur arrachait la souffrance. Tout à coup, au grand étonnement d'Antonio et de toute la troupe groupée dans ce moment autour de Manuel, une voix sombre, mais sonore, fit entendre ces paroles étranges :

— As-tu du courage, Manuel ?

A cette brusque apostrophe, le contrebandier bondit sur lui-même ; une exclamation sourde s'échappa malgré lui de sa large poitrine ; tout le monde gardait près de lui un morne silence ; chacun attendait impatiemment la scène orageuse à laquelle ils supposaient devoir donner lieu l'insolente interpellation de l'inconnu dont personne en ces lieux ne pouvait s'expliquer la présence ; enfin le contrebandier, passant une main sur son front comme pour essuyer la sueur glacée qui en découlait :

— C'est toi, Pedro ? dit-il d'une voix qui trahissait son émotion. — Moi-même,

répondit celui-ci. — Que viens-tu m'annoncer ? — Un malheur. — Qu'entends-je ? que dis-tu ? qu'as-tu vu ? parle, réponds, fit Manuel avec l'accent du désespoir. — — Ainsi que tu me l'as ordonné ce matin, dit Pedro d'une voix calme et grave, je me suis rendu... — Tais-toi, fit le contrebandier en l'interrompant avec feu; et se retournant vers Antonio :

— Fais transporter, lui dit-il, les ballots dans la caverne aux Cerfs de la Roche-Noire; que le tabac soit enfoui sous le sable de la grève; j'ai à m'entretenir un instant avec cet homme; et saisissant avec force le vieux Pedro par le bras, et l'attirant à l'écart dans la gorge au pied du Grand-Fantôme.

— Parle bas, lui dit-il, qu'as-tu vu?

— Je crains de t'affliger, murmura Pedro.

Mon Dieu! que va-t-il me dire! fit le contrebandier avec un frémissement convulsif; et il garda le silence; la crainte et le désir d'apprendre se heurtaient violemment dans son âme et s'y livraient une lutte des plus terribles. Enfin, et comme se roidissant contre cette espèce d'affaissement moral :

— N'importe, Pedro, parle, dit-il, qu'as-tu observé? — Ta fille... — Parle, parle, te dis-je. — Ta fille, cette nuit, à dix heures... — Eh bien ? — A ouvert mystérieusement la porte à un homme. — Poursuis, Pedro, est-ce tout? — Puis l'homme est entré, et la porte s'est refermée sur lui. — Terre et cieux! c'est impossible, tu mens, dit Manuel hors de lui-même.

— J'ai attendu un long quart d'heure, poursuivit froidement Pedro sans s'arrêter aux dernières paroles de Manuel, pour épier le moment de sa sortie; mon intention était de le suivre pour te donner des renseignements précis sur son compte; mais j'ai vu que toutes tes fenêtres étaient grillées, et à l'aide de deux anneaux à vis et d'un fort cadenas qui assujettissent entre eux les deux battants de la porte... tu comprends? Dans deux heures, si tu veux, tu pourras t'assurer si j'ai dit la vérité. Si un crime a été commis, il te sera facile d'exiger du coupable telle réparation que tu voudras... son sang même, s'il le faut!... Tiens, voilà la clé du cadenas!

Et en disant ces mots, le vieux pêcheur présentait en effet une clé au contrebandier.

Mais celui-ci ne voyait, n'entendait plus rien; cette terrible révélation l'avait comme frappé d'atonie; il fixait Pedro dans l'ombre avec des yeux égarés; sa poitrine râlait sourdement et avec difficulté; il posa son front brûlant contre la pierre quartzeuse et froide du Grand-Fantôme, puis se redressant tout à coup, et frappant la terre du pied :

— Du sang!... tu dis vrai, Pedro, c'est du sang qu'il me faut!

Et il grinçait des dents, et ses mains caressaient convulsivement la poignée de ses pistolets. Il resta quelque temps comme absorbé par la lutte de ses réflexions :

— Partons, dit-il enfin en saisissant Pedro par le bras, il faut partir à l'instant.

Ils firent quelques pas dans l'ombre, Manuel s'arrêta tout à coup :

— Pedro, dit-il avec gravité, par l'âme de ton père, jure-moi que tu ne diras à personne le secret que tu viens de me révéler.

— Par l'âme de mon père et par celle de ma mère, je le jure.

— Marchons, dit Manuel.

Antonio venait de partir pour la caverne aux Cerfs de la Roche-Noire; Manuel laissa ses instructions à Francisco Munoz avec ordre de les transmettre à Antonio, en lui recommandant surtout de le prévenir que dans quelques heures il serait de retour.

Et il s'éloigna avec Pedro.

Au moment où, après avoir remisé les chevaux écumants de sueur chez le loueur Bartholo, Manuel arrivait sur la porte de sa maison, l'horloge de l'église tintait la troisième heure de la nuit.

— Donne-moi la clé du cadenas, dit Manuel à voix basse. — La voilà, fit Pedro sur le même ton, dois-je entrer avec toi? — Sans doute, ta présence peut m'être utile. — Quel est ton projet? — Tu le sauras bientôt... — Tiens, Pedro, ouvre toi-même; je sens mes mains tremblantes, je crains de faire du bruit... bien... voilà la grosse clé de la porte... Deux tours. — C'est fait. — Entre le premier, Pedro, je fermerai moi-même. — Quelle obscurité!... — Attends, je te guiderai. — Où es-tu? — Donne-moi ta main. Deux marches d'escalier à descendre. Bien. Nous voilà dans la cour.

Le contrebandier promena ses regards sur toutes les fenêtres de l'intérieur; partout le silence, partout l'obscurité la plus profonde.

— Montons, dit-il; voici l'escalier; tiens-toi sur les marches, compte dix-huit degrés. Nous voici sur la galerie. Voilà la chambre de Casilda; pas de lumière; écoutons.

Manuel colla son oreille contre la porte et resta dans cette position pendant environ cinq minutes.

— Je n'entends rien, dit-il en se relevant, écoute toi-même.

Le vieux Pedro se mit à son tour aux écoutes, mais il n'entendit que le flottement saccadé de la respiration de Manuel.

— Rien, dit enfin Pedro.

Un éclair de joie rayonna sur le large front du père de Casilda :

— Si tu t'étais trompé, Pedro, si tu avais pris une vision pour une réalité... — — Attends, tais-toi, dit le vieux pêcheur en l'interrompant. — Qu'as-tu entendu? fit le contrebandier en bondissant, tandis qu'un frisson glacial parcourait ses membres. — Tais-toi, répéta Pedro, on parle à voix basse près de nous. — Que dis-tu? — Écoute.

Un chuchotement léger, presque sourd, à peine perceptible, vint flotter dans le silence à l'oreille du contrebandier; mais ce bruit si vague, si incertain, si indéterminé, partait-il de l'intérieur de l'appartement de Casilda?... Comme l'homme que le courant entraîne, comme celui qui se voit rouler dans un abîme, cherchent, en présence de la mort, à se rattacher à la vie par tous les moyens que le désespoir présente à leur imagination délirante, dussent leurs mains, en serrant l'obstacle préservateur, n'étreindre que des pointes acérées et incandescentes; de même Manuel, devant la certitude du malheur qui brisait toutes ses facultés, s'ingéniait à se persuader que le doute lui était encore permis; il fut jusqu'à désirer que de lâches assassins se fussent introduits dans sa maison; cette idée même lui sourit, et dût-il sentir contre son cœur la pointe de leurs stylets, il fit quelques pas dans l'ombre, invoquant Dieu mentalement de réaliser cette idée que le désespoir lui faisait embrasser. Mais vainement! tout était nuit, calme et silence à quelque distance de la porte, et, près de la porte, toujours l'incessante reproduction du même bruit. Le pauvre Manuel sentit ses genoux se dérober sous lui; il s'appuya contre une des colonnes de la galerie; son front brûlant reposait sur la pierre froide et glacée; le vieux pêcheur, immobile près de lui, observait un morne silence; tout à coup un bruit étrange vint frapper son oreille :

— Que veux-tu faire? dit-il en saisissant Manuel par le bras. — Tu vas le voir, dit-il sourdement. — Pourquoi armes-tu tes pistolets? — Ne m'as-tu pas dit que si je voulais du sang, je pourrais en verser? — La mort du séducteur rendra-t-il l'honneur à ta fille?

Manuel garda le silence; ses yeux flamboyaient dans l'ombre; après quelques instants de réflexion :

— Tu dis vrai, dit-il; que faire? — Écoute-moi...

Mais l'interrompant aussitôt :

— Attends, attends-moi ici.

Et il se dirigea vers la chambre de Martha.

Sur une table brûlait encore une veilleuse, qui jetait à peine quelques reflets mourants; un léger ronflement qu'il entendit en entrant lui fit connaître que la vieille duègne dormait d'un profond sommeil; il alluma un flambeau, et se retira.

De retour auprès de Pedro :

— Frappe à la porte, dit-il.

Mais Pedro, frappé de l'extrême pâleur du visage du contrebandier, et de la contraction de ses traits, resta immobile, sans proférer une parole, les yeux fixés sur sa figure.

— Qu'as-tu? fit Manuel; frappe, te dis-je.

Pedro obéit.

Il n'y eut point de réponse.

— L'homme que nous présumons être enfermé dans cette chambre est peut-être armé; tiens, dit froidement Manuel, prends ce pistolet.

Le vieux pêcheur prit l'arme que lui offrait le contrebandier.

— Frappe un seul coup.

Après quelques secondes de silence, une voix de femme dont le timbre décelait la frayeur et l'émotion, fit entendre ces mots :

— Qui est là?

— Ton père! s'écria le contrebandier d'une voix éclatante.

Et comme tout resta muet et silencieux :

— Ouvre, ajouta-t-il, ou j'enfonce la porte.

Et joignant aussitôt le geste à la menace, il brisa ces planches qui lui faisaient obstacle, et la porte tomba avec fracas sous les efforts de son bras musculeux.

Casilda s'était précipitée hors de son lit, couverte seulement d'un tissu léger, les cheveux flottants sur les épaules, les bras tendus, le regard fixe et égaré.

— Oh! mon père! mon père! s'écria-t-elle au moment où le contrebandier se précipitait dans la chambre; et elle tomba sans connaissance sur le parquet.

— Reste sur la porte, dit Manuel à Pedro, et fais feu si quelqu'un cherchait à s'échapper.

— La précaution est inutile, dit une voix partie de l'extrémité de la salle.

Et Fernando, car c'était lui, les traits altérés, chancelant, et comme épuisé de frayeur, parut sans armes, les bras croisés sur sa poitrine.

A sa vue, Manuel fit un pas en arrière; ses regards jetaient des éclairs de fureur; son front était sombre et menaçant, ses lèvres frémissantes de colère et d'indignation, sa respiration forte et précipitée comme celle de l'athlète au moment où son bras, après une longue lutte, vient de terrasser dans l'arène un adversaire redoutable; trois fois, cédant à un mouvement nerveux et convulsif, son doigt

s'était rapproché de la détente de son pistolet, et trois fois il avait eu la puissance de maîtriser ce mouvement; le sourire déplissa un moment sa lèvre, mais ce sourire avait quelque chose d'âpre et de sinistre; c'était la joie du tigre jouant avec sa proie avant de la dévorer. Tout à coup sa figure se composa, comme celle du lion, de ce mélange imposant du calme et de la menace; ensuite, d'une voix brève et impérieuse :

— Suis-moi, lui dit-il.

Il se retourne pour se retirer; Martha venait d'accourir au bruit. A sa vue, Manuel sent redoubler sa fureur; d'un bond, il s'élance sur elle; il la saisit violemment par le bras, et l'affaissant sur ses genoux:

— Fais ta prière, lui dit-il, tu vas mourir.

— Moi? moi? sainte Vierge! mon Dieu! qu'ai-je fait? s'écria-t-elle d'une voix que la frayeur avait rendue tremblante plus encore que les années.

— Ce que tu as fait? répond Manuel les yeux flamboyants, ce que tu as fait?... Tiens, regarde cet homme... Pourquoi, comment se trouve-t-il ici? Tu dois le savoir, toi, toi à qui j'avais confié la garde de ma fille! Parle, comment s'est-il introduit dans la chambre de Casilda? Réponds, tu le connais, n'est-ce pas? N'es-tu pas sa complice? N'as-tu pas trempé dans l'infâme complot qui couvre mon front de honte? Ah! tu me demandes ce que tu as fait? Regarde Casilda, la vois-tu, là, immobile, morte peut-être? Eh bien! elle est flétrie! Ma fille est déshonorée, et tu me demandes ce que tu as fait! Fais ta prière, te dis-je, tu vas mourir.

La pauvre Martha, foudroyée par la grave accusation, par la terrible menace que le contrebandier tenait en suspens sur sa tête, se traînait sur ses genoux, baisait les pieds de son maître qu'elle arrosait de ses pleurs, levait vers lui ses bras amai-

gris et tremblants, et ne pouvait proférer une parole pour sa justification ; sa voix, étouffée par les sanglots, murmurait à peine quelques invocations à la Vierge et aux saints, qu'elle prenait à témoin de son innocence.

Manuel la fixait avec des yeux égarés. A l'aspect de tant de vieillesse, à la vue de ces rares cheveux blancs épars sur sa tête chauve, en contemplant ces pleurs dont la muette éloquence finit toujours par apaiser le cœur le plus colère, le contrebandier sentit qu'un léger mouvement de pitié traversait son front gros de tempêtes.

— Prouve du moins, dit-il, que tu n'es coupable que de négligence ; parle, tu peux parler... Mais non, tais-toi, va-t'en, sors de chez moi.

Et comme s'il sentait que ce mouvement, passager comme l'éclair, allait s'échapper et s'effacer de son cœur :

— Oh ! va-t-en vite, ajouta-t-il, une minute encore, je ne serais plus capable de maîtriser mon bras.

Et en disant ces mots, sa main caressait le pommeau de ses pistolets.

— Non, reste, dit-il en se retournant brusquement au moment où elle franchissait le seuil de la porte ; prends soin de cette femme, ajouta-t-il, en montrant Casilda ; Pedro, prête-lui le secours de ton bras.

Puis, s'adressant à Fernando :

— Suis-moi, lui dit-il impérieusement.

Et ils se retirèrent.

Le séducteur de Casilda posait devant Manuel, debout, pâle et tremblant, comme le criminel devant son juge, au moment suprême où le dispensateur de la justice humaine va prononcer la sentence qui voue sa tête à l'échafaud ; il n'osait lever les yeux sur ce père justement irrité, sur cet homme à la fois son accusateur et son juge, peut-être aussi son bourreau. Manuel, silencieux et sombre, se promenait à grands pas dans l'appartement ; il cherchait à comprimer dans son front les violentes émotions qui bouleversaient sa pensée. Peu à peu sa figure devint moins menaçante, et, soit qu'il affectât un calme apparent, soit que réellement il eût eu la puissance de maîtriser l'agitation de ses sens :

— Homme, qui es-tu ? dit-il avec gravité, mais presque sans colère.

Fernando s'attendait à une explosion terrible ; il fit un mouvement de surprise.

— Ne bouge pas, s'écria le contrebandier qui s'était mépris sur l'intention ou la cause de ce mouvement, ne bouge pas, ou tu es mort, ajouta-t-il en armant son pistolet.

Fernando tressaillit ; il comprit que le calme n'était qu'à la surface dans cette poitrine orageuse, et que jeter une étincelle dans un vase chargé de matières combustibles, la flamme en jaillirait aussitôt et l'étoufferait dans ses tourbillons. La prudence et la crainte lui suggérèrent de se dépouiller de cette insensibilité railleuse et dédaigneuse que donnent le vice et la débauche, et qui formaient le fond de son caractère ; il composa sa figure des dehors du repentir et de la honte, et il répondit à l'interpellation de son juge :

— Je m'appelle Fernando Zarzaro. — Es-tu de ce pays ? — Non. — Quel est le lieu de ta naissance ? — Grenade. — Pourquoi as-tu quitté ton pays ? — Je voyage. — Tu as donc de la fortune ? — Il en est beaucoup qui se disent riches, et qui sont loin de posséder ce que mes parents m'ont laissé à leur mort. — Tu as

perdu tes parents? — Depuis trois ans; je n'ai ni frère ni sœur, je suis seul au monde.—Tu n'es donc pas marié?—Non.

Le contrebandier fit un mouvement à cette réponse; il garda quelques instants le silence, puis il ajouta:

— Depuis combien de temps habites-tu le Puerto-Sancta-Maria?

— Depuis cinq mois.

— Et puisque tu voyages, reprit le contrebandier d'un ton sarcastique, tu en serais déjà parti depuis longtemps, si Casilda...

Manuel s'interrompit; il respira avec la longueur d'un soupir, et se hâta d'ajouter:

— Y a-t-il longtemps que tu connais ma fille? — Quatre mois environ. — Où l'as-tu connue?—A l'église.

Le contrebandier murmura tout bas:

«Maudite soit...» Mais il ne finit point son imprécation, et il se hâta de faire le signe de la croix.

— Par quels moyens puis-je m'assurer de la vérité des renseignements que tu viens de me donner sur ton compte?

— En doutez-vous? répondit Fernando avec une certaine fierté.

Manuel s'en aperçut, et, se dressant sur son buste:

— N'en ai-je pas le droit? s'écria-t-il d'une voix tonnante. Ne doute-t-on pas de tout ce qui sort de la bouche d'un infâme, d'un lâche séducteur? le juge sur son siége s'en rapporte-t-il aux dires de l'accusé? Ah! tu me demandes si j'en doute? tu ne sais donc pas qui je suis? tu ignores donc que celui qui te parle est le père de la femme que tu as avilie? Comprends-tu tout ce que ce titre sacré me donne de pouvoir sur toi, avec quelle sévérité j'ai le droit de te demander compte de ton infâme conduite? Quoi! tu as brisé dans tes mains mon honneur et mon repos; tu as couvert mon front de fange; tu t'es glissé dans le lieu le plus sacré de mon foyer; je t'y surprends sapant lâchement mon existence désormais empoisonnée par toi, et tu me demandes si je doute de tes paroles! Tu trouves étonnant que je veuille prendre des renseignements sur ton compte! Lâche! n'en as-tu pas pris sur le mien? Ne sais-tu pas mon âge, ma profession, mes habitudes, tout, dis? Le voleur qui veut enlever la fortune à un honnête citoyen; l'assassin qui veut le frapper de son couteau, ne prennent-ils pas au préalable toutes les informations qui leur sont nécessaires? dans l'ombre, il est vrai: c'est ainsi que procède le crime, et c'est ainsi que tu as agi, toi, n'est-ce pas? Mais tu m'appartiens, oh! oui, tu m'appartiens, ne le sens-tu pas? Ne vois-tu pas que nous sommes liés l'un à l'autre par un nœud terrible, comme celui qui lie l'esclave au maître, la victime au bourreau? N'es-tu pas à moi par la vengeance? Ne comprends-tu pas que nul ne peut te délier?

Manuel s'interrompit un instant pour respirer; Fernando allait répondre.

— N'interromps pas... Tu m'appartiens, te dis-je, reprit le contrebandier. Le droit qu'a tout homme d'écraser la vipère qu'il trouve tapie sous le chevet de son lit, ce droit terrible, la société me le donne sur toi! me le refuserait-elle, je le prendrais, moi, oui, je le prendrais, entends-tu bien? Tremble donc que je ne lève mon bras sur ta tête et que je ne la brise; crains d'attiser ce brasier ardent que recouvre à peine une légère couche de cendres!

— Voilà mes papiers, dit Fernando en l'interrompant.

Manuel les prit et les parcourut avec rapidité ; de temps en temps il tournait son œil torve et menaçant sur Fernando, comme pour s'assurer de l'identité du signalement. Tout à coup, l'interpellant impérieusement :

— Voyons cette cicatrice sur la partie latérale gauche du front.

Fernando s'approcha et releva ses cheveux.

La cicatrice se trouvait à l'endroit indiqué par le passe-port.

— As-tu en effet trente ans?

— Vienne la Noël, j'entrerai, répondit Fernando, dans ma trente et unième année.

Manuel mit le passe-port dans sa poche ; pendant un quart d'heure il se promena à grands pas, rêveur et pensif, dans toute la longueur de l'appartement. Tantôt son front était calme et paisible, et tantôt sombre et menaçant ; une lutte de pensées, violente et incessante, avait lieu dans son âme. Fernando l'observait dans le plus profond silence, cherchant à lire son arrêt sur sa figure ; mais la mobilité de ses traits qui prenaient l'expression de la pensée toujours changeante qui traversait sa tête, le tenait plongé dans les plus vagues incertitudes.

Tout à coup le contrebandier s'arrêta devant lui, et le fixant entre les deux yeux :

— Aimes-tu Casilda? lui dit-il avec une gravité soupçonneuse.

— Si je l'aime! dit Fernando avec un mouvement de joie, je l'adore.

— Ne la méprises-tu pas?

— Méprise-t-on jamais la fleur que l'on a forcée à s'épanouir entre ses doigts pour jouir du parfum caché sous sa pétale?

— La rendrais-tu heureuse, si elle portait le titre de ton épouse?

Soit que Fernando aimât véritablement Casilda, soit qu'apercevant le but auquel tendaient les demandes de Manuel, il comprit qu'il devait user de dissimulation et mentir effrontément dans l'espérance d'échapper tôt ou tard à la vengeance du terrible contrebandier, il tomba à ses genoux, et, avec l'accent d'une profonde conviction :

— Si je la rendrais heureuse, dites-vous? Oh! que ne puis-je vous répondre avec trente ans d'existence passés avec Casilda! Elle-même parlerait pour moi ; elle vous dirait que j'ai tissu ses jours d'azur et d'or ; que j'ai consacré toute ma vie à embellir la sienne. Si je la rendrais heureuse! ô Manuel! si mes paroles n'ont pas assez de force pour faire passer la conviction dans votre âme, armez-vous de votre stylet, je suis prêt à sceller de mon sang le serment que je fais de...

Mais Manuel, l'interrompant :

— Lève-toi, lui dit-il, tu vas me suivre. — Où? — Que vous importe, senor, ne vous suffit-il pas que je vous l'ordonne? répliqua sévèrement le contrebandier.

Fernando crut prudent de ne pas répondre.

— Voilà du papier, de l'encre, écrivez à votre hôtel que vous serez absent au moins pendant un mois.

Fernando obéit.

— Pedro! s'écria Manuel du seuil de la porte. — Que veux-tu? répondit celui-ci du côté opposé de la galerie. — Viens ; et Casilda? dit-il à voix basse. — Elle a repris ses sens ; maintenant, elle pleure. — J'ai besoin d'un homme : où est ton fils? — Dois-je aller le chercher? — Cours!

Fernando venait de terminer la lettre : Manuel la prit, la lut, et la mit dans sa poche.

— Tu vas me suivre à la roche du Grand-Fantôme, dit-il ensuite au fils de Pedro, qui arrivait avec son père. L'aurore ne tardera pas à paraître, il faut nous hâter, Pedro, ajouta-t-il en s'adressant au vieux pêcheur : à midi, tu partiras avec Casilda pour l'anse du Salut, et tu la feras accompagner par ta fille ; en passant, je donnerai l'ordre à Bartholo d'avoir les chevaux prêts pour l'heure que je viens d'indiquer ; je posterai quatre hommes à l'entrée de la grande ravine, pour vous escorter jusqu'au Grand-Fantôme ; il faut que tu sois arrivé avant la nuit, entends-tu ? — Oui, maître. — José, dit-il ensuite au fils du vieux pêcheur, as-tu des armes ? — Deux pistolets. — Chargés ? — Sans doute. — Partons. Suis-moi, dit-il à Fernando. Et ils disparurent.

Depuis une heure le soleil dorait de ses rayons les pitons élevés des montagnes qui environnent le Grand-Fantôme, lorsque les trois voyageurs arrivèrent au lieu du déchargement de la goélette. Antonio était absent ; il venait de partir, pour son troisième voyage, à la caverne aux Cerfs de la Roche-Noire. Francisco Munoz était seul sur la grève avec quelques hommes. D'après le nombre des ballots de marchandises qui se trouvaient encore disséminés entre les rochers, Manuel comprit que l'opération de la *cache* durerait encore toute la journée ; Antonio ne pouvait être de retour avant midi, et, si grand que fût le désir du contrebandier de s'entretenir avec lui, force lui était de l'attendre jusqu'à cette heure. En conséquence, il se dirigea vers un fourré masqué par de hauts rochers, avec l'intention de goûter quelques intants de repos, après avoir recommandé au fils du pêcheur Pedro de ne pas perdre de vue Fernando Zarzaro, et à Francisco Munoz d'indiquer à Antonio, aussitôt son arrivée, l'endroit de la ravine où il se retirait. Il s'étendit sur le gazon, posa son escopette à côté de lui, alluma son petit cigare, prit un pistolet dans chaque main, et, après une lutte longue et pénible de la fatigue morale et physique contre le flot tumultueux des pensées qui provoquaient en lui l'insomnie, la fatigue l'emporta, et il s'endormit.

Depuis trois heures environ le sommeil lui versait ses pavots, mais il était loin d'avoir pour lui l'influence d'un baume réparateur ; de ses lèvres entr'ouvertes s'échappaient parfois des paroles vagues dont il eût été impossible de saisir le sens ; une sueur froide et glacée découlait des sillons sombres et profonds de son front orageux. Tout à coup il s'éveilla en sursaut, il se dressa sur son séant, et, cédant à un mouvement d'habitude autant qu'instinctif, il arma ses pistolets ; il promena des yeux égarés autour de lui, et poussa un léger cri de surprise en voyant debout, à ses côtés, un homme qui le fixait avec intérêt et inquiétude.

C'était Antonio.

Manuel garda quelques instants le silence ; il savait tout ce qu'il avait souffert, tout ce qu'il souffrait encore comme père, et il prévoyait tout ce qu'Antonio allait souffrir comme amant. Cette pensée l'accablait ; il ne se sentait pas assez de force pour briser d'un mot le cœur du jeune contrebandier ; il eût voulu avoir Pedro à côté de lui, pour le charger de lui faire connaître la fatale nouvelle. Antonio l'observait en silence, avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

— Qu'as-tu ? dit-il enfin.

— J'ai à te parler, répondit Manuel d'une voix gravement émue : assieds-toi auprès de moi, nous sommes seuls, écoute.

— Antonio, si tu venais à apprendre que celle que tu as aimée, que tu aimes encore, que ta fiancée, que Casilda, en un mot, n'est pas digne de toi ; si l'on te disait que son cœur a palpité ou palpite encore d'amour pour un autre; si l'on t'assurait qu'un homme a partagé sa couche, que ferais-tu?

— Pourquoi supposer des choses que tu sais toi-même être impossibles? dit Antonio. — Tu ne réponds pas à ma demande, poursuivit Manuel ; je te l'adresse encore : que ferais-tu ?

— Je briserais la tête de l'insolent calomniateur! dit Antonio en faisant un geste terrible.

— Eh bien! frappe, dit Manuel en courbant sa tête, frappe, ma fille est flétrie.

— Que dis-tu? fit Antonio en bondissant sur lui-même.

— La vérité, dit Manuel d'une voix grave et fortement émue.

— Es-tu encore sous la puissance de ton rêve? fit Antonio en portant sur Manuel des yeux égarés.

— Je t'ai dit la vérité, reprit celui-ci avec l'accent du désespoir.

— Et quel est l'infâme?...

— Tu sais son nom, je l'ai prononcé dans mon rêve.

— Fernando Zarzaro?

— Tu l'as dit.

Antonio resta comme affaissé sous le poids de cette terrible révélation ; elle pesait sur son cœur comme la pointe d'un poignard ; il garda longtemps le silence; enfin il dit d'une voix sombre :

— Ah ! Fernando Zarzaro ! Tu l'as tué, sans doute? — Non, il vit encore. — Il vit! s'écria Antonio avec un éclat d'une joie féroce, et en se dressant sur son séant ; il vit ! Où donc est-il ? où ? ajouta-t-il en brandissant un stylet qu'il portait caché sous sa ceinture ! O Manuel! je te remercie de l'avoir épargné ! tu t'es privé du plaisir de verser son sang; tu as voulu m'en laisser jouir moi-même. Oh ! viens, que je t'embrasse pour cette action généreuse. Où est-il ? parle, Manuel, réponds-moi, où est-il ? que j'écrase sa tête entre mes mains, comme sous son pied l'on écrase l'insecte! — Fernando Zarzaro ne mourra peut-être pas. — Que dis-tu? — Tu vas toi-même dicter son arrêt. — Quel mystère! — Tu vas me comprendre. — Je t'écoute. — Me promets-tu toute ta franchise? dit d'une voix grave le père de Casilda. — Je ne dissimule jamais ma pensée, répondit Antonio.

Il se fit un long silence; Manuel le rompit le premier, après avoir laissé échapper un long soupir de sa large poitrine.

— Antonio , fit-il d'une voix grave mais presque tremblante d'émotion , d'un mot tu vas briser à jamais mon cœur, ou le bercer par l'espoir d'un avenir heureux et tranquille ; pèse donc bien ta réponse, réfléchis, voici ce que j'ai à te demander :

— Veux-tu donner encore à Casilda le titre de ton épouse?

Manuel cherchait à lire une réponse sur les lèvres du jeune contrebandier ; toutes les souffrances de l'inquiétude étaient peintes sur sa figure ; à la pâleur de ses traits, à son immobilité convulsive, on pouvait juger de l'immense intérêt qu'il attachait à cette réponse. Antonio tenait les yeux baissés vers la terre ; une lutte violente avait lieu dans son cœur ; son silence prolongea longtemps la pénible anxiété du contrebandier ; enfin un mot sombre et sourd vint mourir sur ses lèvres : — Non.

Et sa tête chercha un appui contre sa poitrine.

Manuel fut anéanti ; il tressaillit convulsivement de tous ses membres, et il murmura sourdement :

— Fernando Zarzaro ne mourra pas. — Lâche ! dit en lui-même Antonio. — Fernando Zarzaro sera l'époux de Casilda, ajouta presque à voix basse le vieux contrebandier.

Antonio ne put contenir son indignation.

—Que dis-tu ? s'écria-t-il avec un ton colère et sarcastique ; lui ! lui ! l'époux de Casilda ?—Lui-même, répondit gravement le vieux Manuel.—C'est impossible !

— C'est possible, et ce sera. Qui pourrait y mettre obstacle ? Ne suis-je pas le maître de disposer à mon gré de la main de ma fille ? Cela sera, te dis-je. Ai-je d'ailleurs un autre moyen de couvrir de l'oubli la faute de Casilda ? irai-je sottement donner de la publicité à un malheur qui me couvre de honte ? car, ne t'y trompe pas, la même franchise qui m'a porté à te le dévoiler, me forcerait à en agir de même envers tout autre qui aspirerait à l'union de celle qui t'était promise. Et crois-tu que j'aurais toujours le courage de faire de si pénibles aveux ? Penses-tu que je pourrais toujours supporter patiemment que l'on fouettât ma figure avec les verges d'un dédaigneux dégoût, que l'on me jetât avec mépris le *non* insultant qui vient de t'échapper ? Désabuse-toi ; je n'ai que cette route à suivre pour étouffer à jamais ces poignants souvenirs. La perte de Zarzaro, sa fuite, un empêchement quelconque à son union avec Casilda seraient maintenant pour moi une calamité ; les faiblesses de la jeune fille resteront cachées à tous les regards, seront ensevelies pour tout le monde sous le manteau de l'époux ; contre ce bouclier se brise toujours le souvenir des égarements d'une jeunesse coupable ; l'époux, revêtu du plus saint sacerdoce qui existe parmi les hommes, remet, aux yeux du monde, tout un passé de fautes à celle qu'il appelle à partager sa couche ; et Casilda, le lendemain de son union avec Zarzaro, sera aussi pure et aussi sainte à mes yeux que la veille du jour où elle le connut pour la première fois.

— Tu dis vrai, dit Antonio à voix basse.

— Je ne veux reparaître au Puerto-Santa-Maria que lorsque ma fille aura été sanctifiée par le mariage. Cette nuit même, avec elle et Zarzaro, je vais me rendre à San-Lucar, et bientôt, je l'espère...

Antonio interrompit Manuel :

— Et où est-elle ta fille ? — Dans quelques heures tu la verras. — Elle doit se rendre ici ? — Avant la nuit. — Adieu, dit Antonio d'une voix sombre mais calme, en tendant sa main à Manuel. — Où vas-tu ? fit celui-ci avec intérêt. — Je te quitte.

Et une grosse larme roula de ses yeux.

— Me quitter ! et pourquoi ?

— Si dans quelques jours, répondit Antonio avec une tranquillité apparente, il parvient à ta connaissance qu'un cadavre a été rejeté sur la grève par les vagues en courroux, Manuel, souviens-toi de moi.

— Que dis-tu ? fit le contrebandier en bondissant d'effroi.

Un léger bruit venait de se faire entendre à peu de distance des deux interlocuteurs ; Antonio tourna soudainement la tête de ce côté :

— Quel est cet homme ? dit-il avec feu, mais en s'imposant une pénible contrainte.

— De qui parles-tu ? où le vois-tu ? répondit Manuel étonné.

— Là, là, parmi ces rochers, à côté de ce grand pin qui projette son ombre presque jusqu'à nous, celui qui précède de deux pas un jeune homme revêtu du costume de pêcheur, et dont les mains sont armées de pistolets. Le vois-tu ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

— Quel est cet homme, te dis-je ? il faut que je le sache. Ton repos, le mien, celui de Casilda, en dépendent. Quel est-il ? réponds, réponds vite.

Et ses yeux égarés flamboyaient de colère, et son bras brandissait un poignard.

— Remets ton stylet dans son fourreau, dit gravement le vieux contrebandier ; tant que Fernando Zarzaro sera défendu par moi, il n'aura rien à craindre de personne.

— Fernando Zarzaro ! lui ! lui ! s'écria Antonio en rugissant comme un taureau furieux.

Le contrebandier comprit qu'un nouveau malheur allait frapper sa tête, dans laquelle, depuis quelques heures, se heurtaient tant de pénibles émotions ; son front s'abaissa sur ses yeux, comme comprimé par un lourd fardeau.

« Que vais-je apprendre ? » dit-il en lui-même.

— Viens, viens, poursuivit Antonio en cherchant à entraîner Manuel.—Attends, explique-toi ; éloignons-nous d'ici plutôt, cet homme peut nous entendre. — Et s'il s'échappe ? répondit Antonio. — Il ne le peut. — En es-tu sûr ? — Nous le retrouverons quand nous voudrons. — Je crois à ta parole : éloignons-nous donc par ici.

Et Manuel suait à suivre la course précipitée du jeune contrebandier à travers les déchirures des rochers et les brusques accidents d'un terrain couvert d'une végétation sauvage, vierge peut-être de pas humains.

Ils arrivèrent ainsi au pied du rocher du Grand-Fantôme ; l'eau découlait à larges gouttes de la figure des deux contrebandiers ; Antonio s'arrêta tout à coup.

— Comment dis-tu que s'appelle cet homme ? — Fernando Zarzaro. — C'est faux. — D'où t'a-t-il dit qu'il était ? — De Grenade. — C'est faux. — Que t'a-t-il dit encore ? — Qu'il voyageait pour son agrément. — Il en a menti. — Mais il est porteur de papiers en règle. — Ils sont faux ! ils sont faux ! ces papiers mentent comme lui. — Terre et cieux ! quel est donc cet homme ? fit à son tour Manuel. — Tu veux savoir quel il est ? eh bien ! c'est celui que je cherche depuis six mois, c'est le jeune homme de Marbella dont je t'ai parlé, c'est l'infâme Arebalo, c'est le séducteur de ma sœur, c'est l'assassin de mon frère !

Si la gigantesque tête du Grand-Fantôme, arrachée violemment de son immense piédestal, et lancée d'en haut par une force surhumaine, se fût tout à coup brisée avec fracas aux pieds du vieux contrebandier, la commotion qu'il eût éprouvée eût été loin d'être aussi terrible que celle dont il fut frappé en entendant ces paroles. Il resta comme anéanti ; ses yeux, tantôt fixes et immobiles, roulaient parfois dans leurs orbites comme égarés ou comme obéissant à une force nerveuse indépendante de sa volonté, et pourtant, malgré cette espèce d'asphyxie mentale, il avait le sentiment de ses souffrances, car une larme silencieuse sillonnait ses joues, que couvrait une pâleur presque livide. Oh ! c'est qu'il est des paroles dont le sens, épouvantable réalité, coule la mort dans un cœur avec la même âcreté que le poison le plus subtil ; il en est qui brisent une tête, qui tordent une existence avec la même brutalité, la même spontanéité que le poignard acéré ou la lourde massue de l'assassin.

Et Antonio tenait les yeux fixés sur Manuel, et il souriait; mais ce sourire faisait peur; il avait quelque chose de satanique. Antonio savourait d'avance ce plaisir âcre et féroce d'une vengeance accomplie, mais à laquelle il a fallu du sang pour la satisfaire.

— Ah! je l'ai enfin retrouvé, disait-il; que ce soit Dieu ou l'enfer qui l'ait ainsi jeté sur mon chemin, j'en rends également grâce à Dieu ou à l'enfer, et il ne m'échappera pas. N'est-ce pas, Manuel, qu'il est bien à moi, et que ton bras est impuissant à le défendre contre le mien? Ne sais-tu pas que j'ai juré de lui arracher la vie? que je suis lié? Que m'importe le serment que je t'ai fait? Je le brise de mon autorité, je m'en relève moi-même, dût le ciel en courroux lancer sur moi ses éclairs et sa foudre! Arrière donc, Manuel, ôte-toi de mon chemin, ou je me dresse contre toi. Arrière! arrière! il faut que ma vengeance s'accomplisse!

Et en disant ces mots, il secouait son poignard sur la tête de Manuel.

— Arrête! s'écria tout à coup celui-ci d'une voix éclatante et en étreignant vigoureusement Antonio par le bras. — Non, non, répondit-il en cherchant à se dégager. — Arrête! te dis-je. — Que veux-tu? — Ma part dans ta vengeance. — Qu'entends-je? — N'en ai-je pas le droit? — Dis-tu vrai? fit Antonio en bondissant presque de joie. — Je vais t'en donner la preuve. — Marchons. — Marchons.

Et ils s'éloignèrent en courant vers le point de la ravine où ils supposaient que devait se trouver Arebalo. Tout à coup Manuel s'arrêta.

— Attends, Antonio, dit-il.

— Qu'entends-je?

— Attends, te dis-je, et écoute-moi : j'ai lu, je ne sais où, mais enfin j'ai lu qu'un homme un jour en assassina un autre par vengeance, comme nous; au moment où il lui plongea le poignard dans le cœur, le sang jaillit à flots de la blessure, et quelques gouttes tombèrent sur la main de l'assassin. Il voulut aussitôt faire disparaître ces marques accusatrices, mais tous les moyens qu'il mit en usage pour y parvenir furent inutiles; plus il lavait la tache, plus elle paraissait. Ces taches, toujours fraîches, toujours vivantes de vérité, en lui rappelant continuellement son crime, éveillèrent en lui le remords, le remords le conduisit au désespoir, le désespoir à la mort.

— C'est un conte, fit Antonio d'une voix qu'il chercha à dégager de l'inflexion du doute. — Où en est la preuve? dit Manuel. — Je n'y crois pas. — Pourquoi? ne voit-on pas tous les jours des choses plus extraordinaires? — Enfin, que prétends-tu? Tu veux, m'as-tu dit, ta part dans ma vengeance; y renonces-tu? — Non. — Alors, quel est ton projet?

Manuel réfléchit quelques secondes, puis il leva lentement ses yeux vers le sommet du Grand-Fantôme. Antonio exécuta machinalement le même mouvement; en les reportant à terre, leurs regards se rencontrèrent, et un éclair d'une joie sinistre traversa les durs sillons de leur front basané.

Les deux contrebandiers s'étaient compris.

— A ce soir, dit Antonio.

— A ce soir, répondit Manuel d'une voix sombre.

Et ils se séparèrent.

Il n'était pas encore neuf heures de la nuit; d'épais nuages, chassés dans la direction du nord au sud, rasaient quelquefois en passant la tête du Grand-Fan-

tôme ; nulle étoile ne scintillait au loin sur la ligne noirâtre de l'horizon ; à peine distinguait-on par moments, noyé dans un milieu brumeux et presque opaque, un reflet pâle et mat du phare de Cadix ; tout présageait un de ces terribles orages qui accompagnent ordinairement les deux équinoxes ; le vent soufflait violent et humide, capricieux et par rafales. La mer grondait lugubre et sourde, et soulevait déjà des vagues menaçantes, imposants préludes à ces grandes luttes que se livrent entre eux les éléments dans l'immense laboratoire de la nature.

— J'ai presque froid, dit Fernando Zarzaro, qui se trouvait à côté de Manuel sur l'étranglement du géant de granit.

— Et moi j'ai peur, dit en tremblant et d'une voix faible et timide la jeune fille du contrebandier.

— La crainte que t'inspire l'approche de l'orage se dissipera bientôt, dit Manuel.

— La nuit est si obscure, comment ferons-nous pour redescendre ? ajouta Casilda.

— Ne suis-je pas là pour te guider ? t'es-tu jamais égarée tant que j'ai été près de toi ?

— Mais il est impossible, dit Fernando, que le navire que vous attendez puisse approcher de la côte par une nuit de tempête ; il aura sans doute gagné le large. Descendons.

— Qui se hasarde à donner des conseils devant quarante ans d'expérience ? fit Manuel d'une voix éclatante.

Fernando ne répondit rien. Il se fit un long silence.

— Croyez-vous, dit-il enfin, que vos hommes soient de retour de la Caverne-aux-Cerfs, comme vous l'appelez, pour le moment de l'arrivée du navire ?

— Que t'importe ?

— Est-ce que nous sommes seuls ? se hasarda à demander Casilda.

— Seuls, répondit son père d'une voix sombre.

La jeune fille tressaillit.

Fernando murmura sourdement entre ses dents quelques paroles inintelligibles.

— Qu'as-tu ? dit Manuel avec gravité. Est-ce que cet immense et majestueux spectacle ne te frappe pas d'admiration ? Ton esprit ne s'élève-t-il pas en sentant ce frissonnement convulsif de la nature ? Vois comme ici tout est grandiose et imposant ! En bas, le gouffre avec toutes ses horreurs, devant nous, l'immensité de l'espace, tandis que les flancs noirs de la tempête heurtent en passant nos têtes. Si tu savais combien de fois je me suis trouvé à cette même place au moment où les éléments en courroux se déchiraient entre eux ! Oh ! c'est que ce rocher est à moi ; il est à moi par la victoire, il m'appartient par la conquête ; les ossements de tous les imprudents qui ont voulu m'en disputer la possession sont en bas, dans la ravine ! Ici, je suis tout-puissant ! aussi malheur au profane qui, sans ma permission, y porterait ses pas ! Malheur surtout à tout criminel qui, poussé par le hasard ou la fatalité de sa destinée, croirait y trouver un refuge ! Malheur... N'interromps pas, Fernando ; du haut de ce rocher qui semble nous rapprocher de la Divinité, toutes mes paroles sont graves et sévères. Malheur, oui, malheur à toi si tu m'avais trompé, si tu n'étais pas Fernando Zarzaro !... malheur à toi si...

— Je t'ai dit la vérité, dit Fernando. Mais pourquoi ?...

LE CONTREBANDIER

A de Bayalos pinx Wi[illegible] Sculp

Regarde le: est-ce la Premiere Fois que tu le vois ?

Le contrebandier l'interrompit.

— Je le désire. Ton juge va paraître. Deux vengeurs te frapperont... si tu mens.

— Qu'entends-je? fit Fernando avec un frémissement.

— Silence! s'écria le contrebandier.

— Mais, mon père, se pourrait-il?...

— Silence! fit de nouveau Manuel d'une voix éclatante.

Et à la lueur des éclairs qui commençaient à sillonner la nue en losanges de feu, Fernando vit le terrible contrebandier, la figure sombre, l'œil menaçant, secouer sur sa tête ses deux bras armés de pistolets.

Tout à coup Manuel fit entendre un coup de sifflet perçant et aigu.

— Me voici, dit aussitôt Antonio, qui surgit à cet appel de derrière une des arêtes du grand rocher.

Casilda et Fernando jetèrent un cri d'épouvante et d'effroi.

— Celui qui n'a rien à se reprocher n'a rien à craindre, dit gravement le vieux contrebandier.

Et se retournant vers Antonio :

— Je t'ai promis, lui dit-il, de te faire connaître l'homme qui doit être l'époux de ma fille : le voilà devant toi ; regarde-le ; est-ce la première fois que tu le vois?

Et en disant ces mots, Manuel éclairait dans son entier la figure de Fernando Zarzaro au moyen d'une lanterne sourde qu'il avait tenue cachée sous les plis de son manteau.

A la vue du meurtrier de son frère, Antonio bondit de fureur ; sa main s'arma d'un poignard, et s'élançant vers lui, le bras haut, comme s'il allait le frapper :

— Ah! monstre, s'écria-t-il, nous voilà enfin face à face...

— Grand Dieu! que vois-je? fit Fernando avec un tremblement convulsif.

— Qui tu vois? est-il besoin que je me nomme pour que tu me reconnaisses, Arebalo? Est-ce qu'aucun frémissement secret ne t'a averti que j'étais là, caché, à deux pas de toi? Rien, aucun pressentiment ne t'a-t-il annoncé que ton cœur allait cesser de battre? Une voix lugubre et sinistre ne t'a-t-elle pas dit à l'oreille : Antonio Doblado, le frère de celui que tu as lâchement assassiné après avoir déshonoré sa sœur, va briser ta tête dans ses mains ; il est là, près de toi, aiguisant dans l'ombre le poignard qui va le venger en t'arrachant la vie! A genoux, Arebalo, Arebalo, tombe à genoux, si tu as quelque prière à adresser à Dieu ; tu vas paraître devant lui ; mais sois prompt : je ferai encore un effort pour maîtriser un instant mon bras.

— Antonio Doblado! murmura Arebalo avec accablement.

— Ce nom résume à lui seul ta sentence de mort!... Es-tu prêt? fit Antonio en levant son poignard.

A cette terrible révélation, Casilda était tombée froide et presque sans connaissance sur la pierre quartzeuse du Grand-Fantôme. En s'élançant vers elle pour la secourir, Manuel laissa tomber la lumière de ses mains ; la lanterne roula au fond de l'abîme, et tout rentra dans l'obscurité la plus profonde.

Cependant Arebalo tremblait de tous ses membres devant le terrible vengeur qui venait tout à coup de se dresser à ses côtés ; une sueur glacée inondait son front brûlant ; son buste s'affaissa sur ses genoux, comme s'il eût ployé sous le poids d'une force surhumaine ; et, dans l'égarement de sa raison, il ne put prononcer que ces paroles d'une voix suppliante et brisée :

— Pitié ! pitié !

— Pitié ! s'écria Antonio d'une voix éclatante : as-tu eu pitié de moi, lorsque ton poignard fouillait traîtreusement dans le cœur de mon frère ? as-tu eu pitié de moi, lorsque tu as flétri ma sœur ? as-tu eu pitié de moi, lorsque tu as abusé de cette enfant qui m'était promise ?... Fais ta prière, te dis-je : tu vas mourir.

Et, en disant ces mots, il appliquait la pointe de son stylet contre sa poitrine.

— Arrête ! s'écria tout à coup Manuel en retenant Antonio. — Non, répondit celui-ci en le repoussant. Que prétends-tu ? Cet homme m'appartient ; malheur à celui qui chercherait à retenir mon bras ! — Arrête, te dis-je, j'ai à lui parler.

Antonio garda le silence.

— Arebalo, dit le père de Casilda d'une voix solennelle et émue, au moment de mourir, et tu dois être convaincu que tu touches au terme de la vie, j'ai une prière à t'adresser. Écoute, je puis te pardonner le mal que tu m'as fait, mais sois généreux envers le frère de celui que tu as assassiné ; ne le force pas à commettre un crime ; ne nous mets pas dans la nécessité de rougir nos mains de ton sang ; la mort est en bas... l'abîme est sous tes pieds... va !... nous prierons pour toi.

— Va !... répéta Antonio.

Ces paroles réveillèrent l'espoir au fond du cœur d'Arebalo ; il se dressa sur son buste comme pour en imposer à ses adversaires, et il dit avec un accent presque ferme et assuré :

— Jamais. — Va ! s'écria Manuel d'une voix tonnante ; ne sens-tu pas que tu ne peux vivre ? ton cœur ne te dit-il pas que ta mort est juste ? Oh ! va !... te dis-je ; je sens déjà le crime s'échapper malgré moi de mes mains !...

Et les yeux des deux contrebandiers flamboyaient dans l'ombre, et leurs poitrines râlaient et rugissaient sourdement. Arebalo reculait toujours sous le contact glacé de leurs armes contre son front ; ses pieds reposaient déjà sur les dernières arêtes de la saillie du rocher ; la pierre unie et glissante semblait se dérober sous lui ; le haut de son buste était presque en suspens sur le gouffre, et sa voix murmurait encore avec force : « Jamais ! jamais !... Toujours pressé, toujours poussé, il voulut reculer encore...

— Va ! répétèrent à la fois les deux contrebandiers.

Mais Arebalo ne répondit plus !...

Son pied avait posé dans le vide !...

Il se fit un long silence.

— Je suis vengé ! dit enfin Antonio ; et il alla s'asseoir à quelques pas plus loin, de l'autre côté de l'étranglement.

Tout à coup un immense éclair sillonna l'horizon ; la foudre, qui depuis quelque temps grondait sourdement, déchira soudain la nue et s'abattit avec fracas sur une des hauteurs environnantes du Grand-Fantôme ; chassée par le vent engouffré dans la ravine, une immense gerbe de feu suivit en grondant toute la longueur de la gorge, et s'éteignit au large dans la mer.

Au moment de l'imposante explosion, Casilda, revenue de son évanouissement, avait bondi sur elle-même ; et lorsqu'au passage de la foudre au-dessus de l'anse du Salut, le géant de granit et tous les environs apparurent comme en feu, la pauvre fille jeta en tremblant ses regards égarés autour d'elle !... ses yeux cherchèrent Fernando... mais elle ne vit que son père, debout, immobile à ses côtés ; son père, qui la regardait avec une expression lugubre et sinistre !... Alors l'affreuse vérité se

révéla tout entière à elle; alors elle comprit que l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle était maintenant en droit de haïr et de maudire, avait reçu le châtiment dû à ses crimes. Ainsi rappelée au sentiment de l'actualité, elle ne put s'empêcher de jeter un cri déchirant; la pierre sur laquelle elle était étendue plutôt qu'assise, fut arrosée de ses larmes, et sa bouche murmura une prière pour que le ciel pardonnât à son père.

Cinq minutes s'étaient écoulées depuis le passage de la foudre; l'obscurité était des plus profondes; Manuel gardait toujours un morne et lugubre silence; tout à coup :

— Casilda, dit-il en essuyant une larme que roulait sa paupière, à ton tour. — Que voulez-vous dire, mon père? dit la jeune fille d'une voix faible et timide. — A ton tour, répéta sourdement Manuel; Arebalo t'attend en bas dans le gouffre.

Un frisson glacial traversa les membres de la jeune fille.

— Mon père! oh! mon père! que dites-vous? s'écria Casilda d'une voix suppliante et en tombant à ses genoux; grâce! grâce! pardon!

— Quel pardon me demandes-tu? fit Manuel avec attendrissement; celui qu'un père accorde toujours à son enfant? Oui, oui, Casilda, je te pardonne; tu ne comparaîtras pas devant Dieu avec la malédiction de ton père! Que ne puis-je obtenir du monde qu'il excuse, comme moi, tes faiblesses! Que ne puis-je faire couler de ses yeux une seule des larmes dont j'arrose maintenant ton front! ô mon enfant!... Mais non, le monde est insensible, il est inexorable!... Si tu savais, mon enfant... si tu connaissais ce monde... lui, terni, flétri, avili... avec quelle joie il jetterait de la boue sur ton front! avec quel plaisir il te vouerait au mépris et au déshonneur!... Va, mon enfant, tu n'as d'autre ressource contre lui que la mort! Le tombeau est silencieux et sacré; contre lui s'émoussent tous les traits envenimés de ce monde corrompu. Il faut mourir, Casilda!... Je ne tarderai pas à te suivre, mon enfant; tu as brisé mon existence; je sens que je touche au terme de ma vie. Va... nous nous reverrons bientôt.

— Mon père! mon père! je vous en conjure, mon père, ne me tuez pas.

— Comme tu me fais souffrir, Casilda! Est-ce moi qui te tue? N'est-ce pas ta faute qui t'a conduite au bord de l'abîme, et n'est-ce pas le monde qui t'y précipite? Est-ce vivre, que vivre déshonoré? Mon enfant, le déshonneur, c'est la mort.

— Grâce! s'écria encore Casilda comme hors d'elle-même, d'une voix déchirante et presque étouffée par les pleurs et les sanglots; grâce! Dieu pardonne, mon père; vous m'avez pardonné, le monde me pardonnera aussi!

— Enfant, dit Manuel d'une voix brisée par la douleur et l'attendrissement, veux-tu voir comme il oublie une faiblesse, un moment d'égarement? Tiens, voilà l'homme qui t'était destiné; il t'aimait; la vie lui souriait pleine d'illusions à la pensée de son union avec toi; eh bien! demande-lui s'il consentirait maintenant à te donner le titre d'épouse; parle-lui; oh! si tu peux l'obtenir de lui, tu vivras, Casilda, et je vivrai aussi, heureux de ton propre bonheur.

— Antonio! Antonio! s'écria Casilda, pitié! pitié!

— Antonio, fit Manuel d'une voix grave et solennelle, veux-tu avoir pitié de cette enfant? Consens-tu à ce qu'elle reçoive de toi le titre de ton épouse?

La parole qui allait s'échapper de la bouche du jeune contrebandier était pour Casilda un arrêt de vie ou de mort; elle étouffa un instant ses pleurs et ses sanglots pour entendre tomber ce mot d'où dépendait son existence; le père et la fille rete-

naient en tremblant le souffle de leur haleine; Antonio ne répondait pas; son silence se prolongea pendant une minute. Quelle agonie !

— Non ! s'écria-t-il enfin d'une voix sombre.

Casilda jeta un cri perçant, et s'élança vers son père comme pour trouver un refuge entre ses bras.

Manuel l'enlaça dans les siens, et l'enlevant avec force par un mouvement que le désespoir rendait convulsif:

— Oh ! c'est trop souffrir ! c'est trop souffrir ! s'écria-t-il.

Et avec son fardeau il se dirigea sur le bord de l'abîme; il la déposa sur les dernières arêtes de la saillie du rocher.— Finissons-en , dit-il : Casilda, fais ta prière !

Mais la jeune fille avait saisi les genoux de son père, qu'elle tenait embrassés avec force ; une lutte longue et pénible s'établit entre l'enfant et le père. Les doigts de Casilda se desserrent enfin sous les efforts musculeux du contrebandier. Manuel prend de nouveau sa fille à bras-le-corps, et l'enlève pour la précipiter dans le gouffre. Casilda est déjà suspendue sur l'abîme , les bras du contrebandier vont s'ouvrir...

— Arrête !... s'écria tout à coup Antonio.

— Que veux-tu ? fit Manuel d'une voix sombre et inquiète.

Antonio s'approcha silencieusement et à pas lents ; quand il fut à côté de Manuel, il poussa un long soupir, et dit presque à voix basse :

— Elle sera ma femme !

A ces mots, Manuel se retourna brusquement, il recula de trois pas, et, abandonnant Casilda à elle-même :

— Dis-tu vrai ? s'écria-t-il avec un mouvement de joie.

— Je le jure, répondit gravement Antonio.

— Merci ! oh ! merci ! fit Manuel en pressant la main du jeune contrebandier.

Et ils attendirent que Casilda eût terminé la prière qu'en actions de grâces elle adressait au ciel.

Ensuite, à la lueur des éclairs, ils descendirent tous les trois de la roche du Grand-Fantôme.

FÉLIX SALVAIRE.

HÉLÈNE OSTROROG

NOUVELLE POLONAISE DU XIXe SIÈCLE.

C'est en vain qu'à ces mots ton orgueil se soulève,
Notre liberté n'est probablement qu'un rêve.
Un inflexible sort a tracé tous nos pas,
Conçoit tous nos pensers et fait mouvoir nos bras.
Qui n'a vu se briser ses projets à l'avance?
Ah! nous n'avons à nous de sûr que l'espérance
Et tout humain vouloir marche sur un chemin
Hérissé de cailloux qu'y jette le Destin.
Un char roule, guidé par la force et la joie;
Le coursier obéit à ses guides de soie;
Le cocher, d'un œil sûr, retient le mors fougueux;
L'essieu rompt, tout périt... Qui peut vaincre les dieux?
Ainsi, quand le regard, au sortir de l'enfance,
Vers un sort ignoré naïvement s'élance,
Les germes du bonheur qui sont dans nos esprits
Nous paraissent déjà tout éclos et fleuris.
Voilà le bonheur, peut-être?

Arthur de Gobineau.

I.

Le comte Edmond Ostrorog appartenait à l'une des plus illustres familles de la Pologne. Orphelin dès son enfance, on confia sa tutelle à un oncle maternel, qui lui donna une éducation aussi solide que brillante. A vingt-cinq ans, Edmond devint maître d'une immense fortune. La vie semblait s'ouvrir devant lui belle et riante; Edmond possédait tout ce qu'on aime et tout ce qu'on envie; il était beau, spirituel, riche; son genre de beauté était tout intellectuel. Sa physionomie portait l'empreinte de la tendresse et de la passion, mais son regard eût été trop fier s'il n'eût été adouci par une indéfinissable expression de bonté.

Bien jeune, Edmond avait rêvé la gloire, non la gloire stérile que veulent à tout prix les êtres médiocres, mais la gloire des grandes actions, la gloire récompense

du dévouement. Il voulait répandre son sang pour sa patrie, pour cette noble cause qui était pour lui une religion sacrée.

Edmond embrassa la carrière militaire, et il s'était déjà distingué dans plusieurs campagnes, quand les événements de 1812 vinrent ranimer toutes ses espérances. Les Polonais croyaient alors que Napoléon, dans l'intérêt de sa dynastie, rétablirait la république de Pologne dans toute son intégrité.

Napoléon ordonna aux Polonais de mettre le siége devant Smolensk, et ils reprirent cette ville aux Moskovites, après avoir fait des prodiges de courage. Parmi tous ces braves, au milieu de tous ces beaux faits d'armes, Edmond eut encore le bonheur de se distinguer ; mais, grièvement blessé, il fut fait prisonnier, et conduit à Moskou ; ensuite on l'envoya au fond de la Moskovie, où on lui assigna pour exil la ligne du Kaukase ; mais dans la crainte que les Russes ne traitassent leur prisonnier avec trop d'égards, on leur cacha soigneusement le nom d'Edmond.

Après avoir traversé un pays sauvage, après avoir enduré les privations les plus cruelles, les prisonniers arrivèrent à Gheorghiefsk, lieu de leur destination.

Le jour était à son déclin quand on approcha de la ville ; ici devaient finir les peines que l'homme de courage sait supporter ; mais là aussi devaient commencer les amères douleurs de l'exil. La liberté, l'indépendance, tout devait mourir là, tout, hors le souvenir de la patrie.

Dans les contrées envahies par les Moskovites, les habitants régnicoles, c'est-à-dire les montagnards, défendent pied à pied leur patrie ; ils ne s'adonnent pas à l'agriculture, ils naissent guerriers, ils meurent guerriers. Toujours montés sur des chevaux aussi alertes, aussi intrépides qu'eux, ils gravissent des rochers inaccessibles, ils franchiraient l'enfer pour atteindre un Moskovite ! et passant leur vie à guerroyer, le butin arraché à l'ennemi est leur seule richesse.

Les prisonniers de guerre furent conduits à l'hôtel du gouverneur militaire de Gheorghiefsk. La noble et imposante figure de ce général, la douceur avec laquelle il les reçut leur causa presque de la joie, et, comme on le pense, beaucoup de surprise. Le gouverneur était d'un âge avancé ; son front, couvert de cicatrices, témoignait de ses honorables services. Le gouverneur, plein de justice et d'humanité, donna à tous les prisonniers la liberté sur parole, en permettant à chacun de choisir la demeure et le genre d'occupation qui lui conviendrait le mieux.

Edmond, qui, comme tous les êtres qui pensent et comme tous les êtres qui souffrent, aimait la solitude, choisit une habitation écartée ; il passait ses matinées dans les environs de Gheorghiefsk, et souvent il dirigeait ses promenades vers les belles eaux minérales qui se trouvent au pied du Kaukase. Ce lieu est une admirable création de la nature. Là, Dieu a tout fait, et les hommes n'ont qu'à admirer. Les eaux sont ombragées par des arbres à branches touffues. Le chemin serpente le long d'une ligne de monticules pierreux couronnés de bouleaux, ressemblant, par leur capricieuse symétrie, à quelque mystérieux et gigantesque monument d'une race d'hommes éteinte. Edmond se plaisait de prédilection au milieu de ces sites sauvages. Son regard errant allait du ciel à la terre ; il étudiait l'homme en contemplant tout ce que Dieu a fait pour lui ; il étudiait l'homme, âme de ce grand tout dont chaque partie concourt aux nécessités de sa double vie, comme besoin ou comme plaisir ; l'homme, pareil à l'insecte éclos sur la plante qui le nourrit ; l'homme, qui prend la couleur du sol sur lequel la main de la Providence l'a posé pour vivre et mourir.

II.

C'était le 12 mai 1815. Edmond avait dirigé sa promenade du côté des eaux minérales ; car, je l'ai dit, ce lieu donnait moins d'amertume à ses souvenirs : en présence de cette belle et grandiose nature, il se sentait plus résigné. Tout à coup, il est arraché à ses rêveries par les cris d'une femme ; il court du côté d'où partent ces cris, et il voit une femme luttant contre un Circassien qui veut l'entraîner ; deux autres femmes se sauvaient en criant au secours. Edmond tire son pistolet et blesse le Circassien, qui lâche sa proie et cherche à fuir malgré sa blessure. Il s'approche alors pour secourir la pauvre femme que l'effroi rendait immobile, et il voit la plus belle et la plus charmante de toutes les créatures. Cette femme, qui lui doit la vie, plus que la vie, est belle à ravir l'âme et les yeux. Edmond la contemple sans oser lui parler, et elle jette sur lui un regard qui eût récompensé des milliers de sacrifices. Mais tant d'émotions avaient épuisé ses forces ; elle ferme les yeux et tombe évanouie aux pieds d'Edmond. Edmond court à la source, prend quelques gouttes d'eau fraîche, et les jette sur son front ; elle ouvre enfin les yeux, et son premier regard est pour Edmond ; puis elle lui dit : — Vous trouverez dans votre cœur la récompense de ce que vous avez fait pour moi ! Que pourrais-je vous dire ?... Je prierai, et que le ciel m'exauce !

Edmond ne répondit point : il y avait déjà pour eux un autre langage que celui des mots.

L'événement que je viens de raconter parvint bientôt à Gheorghiefsk, et aussitôt que le gouverneur l'apprit, il se rendit sur les lieux en toute hâte, car cette femme qu'Edmond avait miraculeusement sauvée, cette femme qui l'avait remercié du regard, était Julie, la fille du gouverneur.

— Ma fille ! ma Julie ! dit le gouverneur en s'approchant, viens dans mes bras ! Et Julie, tout émue, toute tremblante, vint se reposer sur le sein de son père. Dans son épanchement de tendresse, le père avait oublié le sauveur de sa fille, et tous deux partirent sans avoir adressé à Edmond un seul remercîment.

Edmond passa une nuit agitée : il ne cessait de penser à cette étrange aventure. A vingt-cinq ans, la chose qui tient le plus de place dans la vie, c'est l'amour ! On va au-devant de toutes les affections, on s'enthousiasme pour ce qui est beau, pour ce qui est bon, parce que le monde, l'expérience maudite, n'ont point encore flétri ces impressions qui nous viennent par les sens et par l'âme. Qu'elles sont heureuses, les insomnies de la jeunesse ! Edmond avait vécu des siècles, et le jour le trouva dans le délire des mêmes pensées.—Mon Dieu ! se disait-il, n'est-ce pas folie d'aimer cette femme ? m'aimera-t-elle ? saura-t-elle comprendre tout ce que j'ai d'amour à lui donner ? Non, il faut l'oublier. Moi, pauvre exilé, qu'ai-je à offrir ? Un coup frappé à sa porte l'arrêta au milieu de ces réflexions, et il vit entrer le valet de chambre du gouverneur, qui lui remit un billet de la part de son maître. Edmond lut avidement le billet, qui contenait ce qui suit :

« Monsieur,

« Hier, ma fille m'a occupé seule ; dans ce moment si cher et si douloureux, je ne pouvais penser qu'à elle ! Vous me pardonnerez, vous qui avez montré tant de

bonté et de dévouement; vous me pardonnerez, parce que vous devez comprendre tous les sentiments du cœur; mais croyez que je n'ai point oublié et que je n'oublierai jamais le sauveur de ma fille. Venez, monsieur, venez, pour que moi et ma Julie nous vous exprimions notre reconnaissance.

« F. DE TOLLY. »

Edmond ne fit point attendre sa visite, comme on le pense : le gouverneur était seul dans le salon quand on l'annonça; il vint à sa rencontre, et lui serra la main avec une franche cordialité. — De ce jour, dit-il à Edmond, je vous regarde comme un ami; jamais je ne vous rendrai ce que vous avez fait pour moi, mais ma famille sera la vôtre, mais une amitié vraie vous consolera des douleurs de l'exil... Comme il achevait ces mots, Julie parut. — Viens, dit le gouverneur, viens parler à notre ami de ta reconnaissance. Julie se mit à pleurer! Pauvres femmes! elles sont éloquentes par leurs larmes, elles ne sont fortes que pas les prières! Après ces premières émotions, le gouverneur présenta à Edmond ses deux fils. L'éducation de ces enfants l'inquiétait beaucoup dans un pays privé de toutes ressources; il en parla à Edmond, et lui dit qu'il avait cherché vainement un instituteur capable de les élever. — Tenez, ajouta-t-il, vous devriez vous charger de leur éducation; cela ferait que nous ne nous quitterions plus. Edmond accepta l'offre du gouverneur, et s'installa le jour même à l'hôtel.

Edmond n'avait pas reculé devant cette sorte de dépendance, parce que l'idée de voir Julie chaque jour, de vivre près d'elle, le mettait au-dessus de toutes les considérations du monde. On est si grand, si fort, si courageux quand on aime! Quelque temps se passa sans qu'il parlât de son amour à Julie, et dans le moment où ils se dirent qu'ils s'aimaient, tous serments étaient superflus; ils s'étaient compris, ils s'étaient révélés l'un à l'autre.

Le gouverneur, qui avait vu naître et se développer l'amour d'Edmond et de Julie, en parla à Edmond avec une bonté toute paternelle. — Mon fils, lui dit-il, car il l'appelait toujours ainsi, je suis heureux de l'attachement que vous avez pour Julie; je vous confie son sort, je vous la donne, je vous aurais choisi entre tous; mais votre condition de prisonnier exige que votre mariage se fasse secrètement. A minuit, un prêtre vous bénira dans ma chapelle. Edmond, ivre de bonheur, se jeta aux pieds du gouverneur pour le remercier, puis il courut vers Julie pour lui conter sa joie et ses espérances... — Edmond, lui dit-elle, c'est trop de bonheur pour ce monde! Je serai à vous, à vous que j'aime, que j'honore, à vous que le ciel m'a donné dans ses moments de grâces et de munificence! Edmond, encore deux jours, mon père me l'a dit, et nous serons unis; devant Dieu je serai votre épouse! — Julie! Julie! quel sera le mot de mon âme? que vous dirai-je, à vous qui me comblez, à vous qui venez partager des douleurs, qui venez comme un ange envoyé de Dieu pour me consoler des malheurs de l'exil? Julie, je m'agenouille et je vous bénis comme la plus chère et la meilleure des femmes. Mon cœur n'est qu'amour, mon âme est toute à vous; le rang que j'ai possédé, je le regrette pour vous; cette fortune, qui est un bien puisqu'elle sert à faire des heureux, je la regrette pour vous. Et Julie, sublime dans son amour, descend d'une position que le monde lui envie, pour s'unir au pauvre exilé! Dites, est-ce assez d'une vie d'amour pour vous récompenser de vos sacrifices? Mais le hasard de la naissance m'avait rendu votre égal, je vous dois aujourd'hui l'aveu de mon nom : je suis le comte Ostrorog!

Ces mots frappent Julie comme la foudre; son visage devient pâle, ses lèvres se contractent, son regard prend l'immobilité de la mort.

— Julie! ma Julie! au nom du ciel, qu'avez-vous? s'écria Edmond. Par pitié, répondez-moi! Qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable? Mon ange, réponds-moi, je te le demande à genoux.

Julie tourne alors ses yeux vers Edmond; elle prend sa main qu'elle serre convulsivement, et lui dit d'une voix presque inintelligible : — Edmond! Edmond! je t'aimais et tu m'as tuée!

Edmond n'a plus la force de répondre, et lui aussi devient si pâle qu'on le prendrait pour une statue de marbre, si le frémissement de la fièvre pouvait agiter une statue, si le marbre avait le don des larmes. Julie, profitant de la stupeur où Edmond est plongé, court s'enfermer dans son appartement.

— Mon Dieu! mon Dieu! se dit Edmond, est-ce un rêve, est-ce une réalité? Mais il faut que je la voie encore, il faut qu'elle m'explique cet effroyable mystère. Il s'élance sur les traces de Julie, il frappe à la porte de son appartement, il appelle, il crie, il implore, et le malheureux ne reçoit aucune réponse!... A demi mort de douleur, il se traîne jusqu'à sa chambre et tombe sur son lit. Une sueur froide inonde son corps, sa respiration est entrecoupée, il ne sent plus, il ne voit plus; toute la vie s'est retirée dans son âme! Des songes effrayants, des souvenirs douloureux l'assaillirent durant toute la nuit. Quand le jour parut, M. de Tolly entra dans sa chambre. Edmond ouvrit les yeux, tressaillit et s'écria: — Rendez-moi Julie, elle est à moi!

— Jeune homme, répondit M. de Tolly, vous méritiez un meilleur sort; mais il faut s'incliner devant les décrets de la Providence. Si Julie vous est chère, si son souvenir vous est sacré, respectez sa volonté : prenez cet écrit, il renferme son dernier adieu! Du courage, mon fils, prenez pitié de mes cheveux blancs; prenez pitié de cette chère créature qui voulait vous donner toute sa vie.

III.

Edmond brisa le cachet, et lut ce qui suit:

« Edmond, nous allions nous précipiter dans un abîme, mais la main de Dieu nous a retenus. Cette femme que tu as pressée contre ton sein, cette femme qui a encore l'empreinte de tes baisers sur ses lèvres, cette femme que tu voulais nommer du nom d'épouse, cette femme était poussée vers toi par l'enfer, cette femme est ta sœur!

« Le présent et l'avenir sont effroyables pour nous! Ce crime fatal, ce crime involontaire nous poursuivra jusqu'à notre dernier jour. Mes larmes sont des crimes; les battements désordonnés de mon cœur sont des crimes. Mais non, tu n'es pas mon frère, tu ne peux pas l'être, puisque c'est de l'amour que je sens pour toi, et en te repoussant je t'appelle à moi et te donne encore toutes les caresses de mon âme! Mon Dieu! mon Dieu! je suis donc maudite!

« Je vous l'avais dit, Edmond, c'était trop de bonheur pour ce monde. Il faut souffrir : notre passage sur cette terre est l'attente du ciel. Mon ami, pensez à Dieu et supportez la vie; soyez plus fort que la douleur. Edmond, purifiez votre âme par la prière, et un rayon de joie luira encore sur vous. Dieu éprouve ses élus :

résignez-vous; vous n'êtes point coupable; je vous le demande à genoux. Moi, Edmond, je suis forte, je prie, je prie pour vous. La mort, c'est notre espérance, à nous qui n'avons plus rien à espérer de ce monde; la mort nous réunira, et tout est pur dans le ciel.

« Ne me crois pas, Edmond, je mens, je blasphème, je suis impie, je renie toi, mon Dieu, mon amour, ma vie! Viens à moi, viens, que ta voix se répande encore en écho dans mon cœur; viens, que je savoure encore les délices de tes paroles. Je t'en conjure, dis-moi que tu m'aimes... Edmond, mon cœur bat et je ne te vois plus, mes lèvres te cherchent et je ne te sens plus! Est-ce la mort? c'est pire, c'est le désespoir, c'est la séparation volontaire, mort hideuse! Luttons, luttons contre ce monde; viens, mon cœur d'ange, viens à moi, ta fiancée, ton épouse! On me sépare de mon amant, l'enfer a crié : — Malheureuse, il est ton frère! Adieu, Edmond, mon âme est épuisée, je ne peux plus me plaindre, je ne peux plus pleurer...

« Ne plus te voir, Edmond! ah! mon Dieu!

« Lisez ce manuscrit, qui m'a été laissé par ma mère, et vous connaîtrez les malheurs qui ont précédé ma naissance. »

IV.

« Mon enfant, l'éternité va commencer pour moi! adieu, je te bénis en mourant. Que Dieu veille sur toi; je lui demande à mains jointes qu'il te préserve des passions. Que mes malheurs te profitent; fasse le ciel que mon exemple te serve!

« Quand tu liras cet écrit, dernière preuve de la tendresse d'une mère, je ne serai plus, mais mon âme sera avec toi. Respecte ma mémoire, chère enfant bien-aimée; je suis innocente, ce n'est pas moi qui t'ai fait cette triste destinée.

« Hélas! je te laisse seule dans ce monde; je te laisse sans nom, sans parents, sans amis, oui, sans amis, car les malheureux n'en ont point. Pauvre paria! tu seras repoussée de partout; les préjugés sont plus forts que la vertu, plus forts que les lois divines et humaines; tu seras repoussée. Pardonne à ta mère, sois bonne et miséricordieuse pour sa mémoire. Ah! si tu voyais mon horrible agonie, tu aurais pitié de moi. Mourir seule! mourir sans qu'une main amie vienne me fermer les yeux, c'est mourir deux fois. Il faut que je te quitte, Julie, la mort m'arrache à toi. Ah! que c'est affreux! je n'aurai pas joui de tes caresses enfantines, je n'entendrai pas tes premiers bégayements; je te quitte, chère enfant, et je n'ai senti que les douleurs de la maternité! Je te confie à la pitié des autres, je dis à la pitié, car tu n'as pas un ami, pas un parent.

« Je vais recueillir le peu de forces qui me restent pour me justifier à tes yeux. Moi flétrie, moi coupable pour ce monde qui ne juge pas, mais qui condamne, je serai pure dans ton âme, tu me plaindras et tu m'absoudras.

« Ma vie a été une suite non interrompue de malheurs. Le doigt de la Providence m'avait désignée pour souffrir.

« La guerre civile déchirait ma patrie quand je vins au monde; la Podolie et l'Ukraine étaient la proie de la misère et de la destruction. L'étranger, profitant de notre ignorance et de notre fanatisme, mit Gonta à la tête d'une populace furieuse. Les nobles quittèrent leurs châteaux et se réfugièrent dans les forêts, croyant par là échapper à la mort. Mon père, à cette époque, se trouvait à Human. Cette

ville, faiblement fortifiée, ne pouvait soutenir un long siége ; elle résista cependant ; mais bientôt les ennemis s'en emparèrent et firent un épouvantable carnage. Mon père fut une des premières victimes de la fureur populaire ; on l'égorgea dans sa propre maison, et les barbares qui l'avaient assassiné promenèrent sa tête au bout d'une pique dans toute la ville. De mémoire d'homme on ne vit pareilles horreurs, et Dieu veuille qu'elles ne se répètent pas !

« Un jour, une heure me laissa, moi enfant, sans parents, sans amis, sans protection ; la hache révolutionnaire m'avait tout enlevé ; pourquoi m'épargna-t-elle ? Ma nourrice prit pitié de moi, elle me disputa à des ruines fumantes, elle m'arracha à ces hommes furieux qui voulaient du sang et des crimes, elle m'enleva par miracle et je fus sauvée. Ah ! c'était un noble cœur que cette femme qui se dévouait ainsi pour une enfant. Je lui devais la vie, mais elle ne savait pas, hélas ! quel triste présent elle me faisait. Si j'étais morte alors, j'aurais échappé à bien des douleurs !... Mais pourquoi me plaindre, pourquoi murmurer ? j'ai tant souffert que je serai sauvée ! j'ai tant aimé que je serai pardonnée !

« Il y avait près de Kamiénieç-Podolski une riche veuve que tout le monde aimait pour sa bonté et pour sa bienfaisance. Jamais un malheureux ne l'avait implorée en vain ; elle soulageait la misère et consolait les douleurs de l'âme : c'était une bonté céleste, une bonté tout intelligente ; elle n'avait rien de cette froide pitié que l'amour-propre accompagne toujours ; elle n'avait point cette pitié d'ostentation que les femmes affichent pour avoir une grâce, un charme de plus : elle, la sainte femme, elle donnait en secret, elle donnait pour satisfaire son cœur et pour être agréable à Dieu. Cette femme, cet ange me demanda à ma nourrice et m'adopta. Ma fille, si la Providence t'accorde le bonheur de pouvoir faire du bien, fais-le pour toi, pour ta conscience, pour Dieu ; chaque larme que tu essuieras te sera comptée dans le ciel. Devine l'indigence ; comprends la douleur qui se cache ; n'écoute point ceux qui te diront que les hommes sont ingrats et égoïstes, et que le dévouement ne trouve jamais sa récompense dans ce monde. Il n'y a pas de bienfaits perdus. Je te transmets, ma Julie, les enseignements qui me furent donnés par ma bienfaitrice, cette seconde mère que le ciel m'avait envoyée. Ces saintes paroles, elle me les a dites à son lit de mort. Aujourd'hui, elle prie pour moi, elle m'appelle à elle. Si je vaux quelque peu, si j'ai fait quelque bien, si j'ai conservé quelques vertus, c'est à elle, c'est à son exemple que je le dois.

« Mon enfant, bénis sa mémoire, invoque-la dans tes jours de souffrance et de découragement, elle priera pour toi : elle a rendu mon enfance si heureuse ! Qu'elles ont passé vite, ces tranquilles années où chaque matin me promettait du bonheur, où l'ingénieuse tendresse de ma bienfaitrice me créait mille joies et mille plaisirs ! Je n'ai rien oublié : je vois encore ces vertes collines qui ombrageaient notre maison ; j'entends encore ces bruyantes cascades qui se perdaient en écho dans la vallée ! chers souvenirs que j'emporte au ciel !

« La mort de ma mère d'adoption me causa une profonde douleur ; elle m'avait appris à aimer ; j'avais quatorze ans, et je n'avais aimé qu'elle et ma bonne nourrice. La bonté de cette excellente femme assura mon indépendance, et me mit à l'abri du besoin ; mais je restais seule, sans appui, sans soutien, sans conseils, en butte enfin à tous les dangers du monde, après avoir goûté les soins, la tendresse d'une mère. Je quittai Kamiénieç quand les héritiers de ma seconde mère vinrent revendiquer leurs droits, et moi je louai une petite habitation commode dans les

environs de la ville. Ma nourrice, que je n'avais pas cessé de voir, se dévoua encore une fois, elle qui m'avait sauvé la vie ; elle vint partager ma solitude, et ce me fut une grande consolation.

« A quatorze ans, les impressions douloureuses sont moins tenaces, moins amères que quand on a perdu une à une toutes ses illusions et toutes ses espérances. Je regrettais ma mère d'adoption, je pleurais chaque jour en priant Dieu pour elle ; mais la vue d'une fleur, le chant des oiseaux, me distrayaient à mon insu et m'aidaient à vivre.

« Avec ma petite fortune, je rendis mon habitation charmante. Mes jours se passaient doucement, je lisais, je faisais de la musique, je cultivais mes fleurs, et le soir je brodais auprès de ma nourrice, qui m'entretenait des soins de notre ménage. Certes cette vie n'était point du bonheur, mais c'était du calme et du repos, et je ne souhaitais rien au delà. Cependant quelquefois j'étais rêveuse; la lecture des poëtes troublait mon cœur, agitait mon esprit, et me faisait désirer je ne sais quoi d'infini ; mais ces mouvements d'imagination duraient peu, et je revenais à ma quiétude habituelle.

« Au milieu d'une nuit d'orage, je fus réveillée par des cris affreux qui partaient du dehors. Je me lève toute tremblante, et je vois ma chambre éclairée par une lueur rougeâtre ; au même moment, j'entends le son lugubre du tocsin. J'ouvre ma fenêtre, une maison voisine de la mienne était en feu ! Quel horrible spectacle! la flamme, les cris des victimes, le son du tocsin, les pompiers luttant contre le vent qui emportait les flammes! Le feu gagnait malgré les efforts qu'on faisait pour l'arrêter, et ma maison devint bientôt la proie de l'incendie. Ainsi, j'allais perdre tout ce que je possédais ; je pleurais, je criais, j'appelais du secours, je courais dans ma chambre, que le feu n'avait pas encore dévorée, et je demandais à Dieu qu'il fît encore un miracle pour moi. J'étais jeune alors, je tenais à la vie. Mais comment fuir, comment franchir cet enfer qui était sous mes pieds? Tout à coup un homme se présente devant moi, il m'enlève dans ses bras, me transporte dans le jardin. J'étais sauvée; c'était lui, cet homme envoyé de Dieu, qui m'avait sauvée! Mais là ne devait pas finir sa tâche; il retourne au foyer de l'incendie, il commande les pompiers, et lui-même il arrache des poutres enflammées, lui, toujours lui; il arrête le feu, et ma maison échappe à ce grand désastre. Je contemplais le courage de cet homme, et je souffrais mille morts en voyant combien il s'exposait pour moi.

« Quand le feu fut éteint, je me précipitai dans la maison pour voir mon sauveur et lui exprimer ma gratitude; hélas ! il avait été victime de son dévouement ; ses mains, ses bras étaient couverts de blessures. Ah! chère enfant ! que le ciel te préserve des passions ; le bonheur qu'on y puise ressemble à l'éclair. Ce bonheur, qui éblouit, qui transporte, est suivi de l'orage, est suivi de maux incalculables ! Si tu es douée d'une âme aimante, tu souffriras ; si tu es douée d'une imagination passionnée, ta vie sera une lutte douloureuse et une amère déception! Mais peut-on échapper à sa destinée? Pense à moi, mon enfant, et n'attends pas ton heure dernière pour apprécier la vie. Sais-tu pourquoi les femmes sont si malheureuses dans ce monde? c'est qu'elles croient toujours pouvoir échapper à la règle commune ; c'est qu'elles croient à une destinée d'exception, et notre destinée est de souffrir, de trouver une douleur dans chacune de nos affections. La Vierge, notre mère à toutes, n'a-t-elle pas souffert? n'a-t-elle pas été méconnue, calomniée?

Résigne-toi, Julie. Mais ces conseils, tracés par la main d'une mourante, pénétreront-ils ton cœur? ces conseils, que sont-ils, comparés à ces soins de chaque jour, à ces enseignements qui se répètent à chaque moment? Pauvre enfant! tu n'auras pas une mère pour te rendre heureuse et pour te donner sa vie pour exemple! Moi qui ai dû boire le calice d'amertume jusqu'à la dernière goutte; moi qui ai dû subir toutes les tortures, je te dis: Que mes malheurs te servent de leçon, je m'offre en expiation pour toi: fuis l'amour, redoute les passions.

« Quand tu liras cet écrit, je te regarderai du haut du ciel, et je recueillerai tes soupirs et tes larmes. Julie, je t'ai aimée au-dessus de tout; pour toi j'ai eu le courage de vivre!

« L'homme qui m'avait si généreusement sauvée s'appelait le comte Adolphe Ostrorog: jamais un plus noble visage n'accompagna une plus belle âme; il était impossible de voir Adolphe sans éprouver un entraînement irrésistible. Que de distinction dans ses manières, que de charme dans son langage! Sa voix était harmonieuse, et son regard vous initiait à sa pensée mieux encore que la parole, qui est toujours incomplète.

«Toutes les femmes ont au fond du cœur un roman commencé dont elles attendent le héros. Adolphe réalisait tous mes rêves: j'adorais la bonté, et il était bon; j'admirais l'esprit et l'intelligence, et il était doué de ces rares et précieuses facultés. Je ne pus le voir sans l'aimer; l'aimer, ce n'était point assez, je lui donnai toute mon âme; tout ce que je sentais en moi de transport et d'ivresse me semblait le suprême bonheur. Je ne savais pas si Adolphe m'aimait; je le voyais chaque jour, et j'étais heureuse. Je ne prévoyais rien, je n'avais point d'expérience, je ne demandais rien à l'avenir. Un jour, Adolphe me parla de son amour, et moi, qui avais tout donné sans espoir, je me jetai à ses genoux pour le remercier.

« Adolphe s'était marié très-jeune, et, une année après son mariage, il perdit sa femme, qui lui laissa un fils. Ce cher enfant, qui ne quittait point Adolphe, était presque toujours en tiers dans nos entrevues. Je l'aimais, je le caressais, je le confondais dans mon affection pour Adolphe. Ah! quelle douce et heureuse intimité était la nôtre! Tu le vois, ma fille, il n'y a point de bonheur, puisque chaque bonheur est une source de regrets!

« Le soir, je me mettais à mon piano, et Adolphe m'écoutait chanter; et Edmond, le fils d'Adolphe, jouait et dansait au milieu du salon. Un jour, je ne l'oublierai jamais, Edmond quitta brusquement son jeu et vint se jeter sur mes genoux en disant: — N'est-ce pas qu'elle est maman?... Je regardai Adolphe pour lui rendre grâce de la tendresse de son fils, et je vis des larmes dans ses yeux.

« Adolphe, lui dis-je, quel chagrin avez-vous? versez vos souffrances dans mon cœur! Ne suis-je plus votre amie? ne croyez-vous plus à mon immuable amour? parlez, mon ami!... Hélas! les larmes d'Adolphe m'avaient révélé la vie; en un moment mes songes de bonheur s'évanouirent: Adolphe souffrait!

«—Ingrate! me répondit Adolphe, vous ne me comprenez plus! vous qui deviniez si bien les battements de mon cœur, vous ne devinez pas la source de mes larmes Hélène, faut-il que je vous le dise, on veut nous séparer. Ma famille, fière de son rang et insatiable dans son ambition, veut me faire faire ce qu'elle appelle une grande alliance; mais je résisterai, je vous aime tant, Hélène! je ne vois de bonheur qu'en vous.

« Mon Dieu! m'écriai-je, on veut nous séparer! et des sanglots me coupèrent la voix.

« — Rassurez-vous, mon amie, reposez-vous sur mon cœur, qui est à vous. Les

hommes qui accusent les circonstances et quelquefois la destinée, n'ont eu ni assez de courage ni assez de volonté ; moi, je veux être à vous, et dans deux jours nous serons unis.

« Adolphe avait décidé que nous nous marierions à minuit; cette union devait être enveloppée du plus profond mystère. Il arriva, ce jour bienheureux. Je donnai quelques soins à ma toilette, car je voulais être belle pour lui. Je mis une robe de mousseline de l'Inde, et sur ma tête je plaçai un long voile de gaze blanc, rattaché par une couronne de myrte et de fleurs d'oranger. Quand on est à la veille d'un immense bonheur, on devient superstitieux; la moindre circonstance vous semble un présage, une pensée triste vous semble un pressentiment. Au moment où ma bonne nourrice mettait la dernière main à ma toilette, je m'aperçus que mon voile était celui qui m'avait servi pour suivre le convoi d'une jeune fille. Je ne puis dire l'effroi qui s'empara de moi. — Enfant, me dit ma nourrice, c'est moi qui me suis trompée; au lieu de prendre ce voile de dentelle, j'ai pris celui-là. Allons, décoiffe-toi et n'y pensons plus. Dieu est là-haut.

« Adolphe vint me chercher pour nous rendre à l'église. Le ciel était couvert de nuages, le tonnerre grondait sourdement. J'arrivai à l'autel, l'âme agitée d'une inexplicable terreur. Je serrais la main d'Adolphe convulsivement; des larmes mouillaient mes yeux ! j'étais tremblante, et je ne trouvais plus en moi une émotion heureuse. Cette église si sombre, ces prières que le prêtre récitait à voix basse, ressemblaient plus à une solennité de mort qu'à une messe d'épousailles. Pour me ranimer, je regardai Adolphe ; son visage exprimait la tristesse, l'anxiété. Quand le prêtre nous donna sa bénédiction, je tombai à genoux, et je prononçai du fond du cœur les serments qui me liaient pour toujours à Adolphe. Après, une joie indéfinissable se répandit dans mon âme; je regardai Adolphe avec plus de confiance, et je retrouvai sur ses traits l'expression du bonheur.

« Tout le temps que dura la cérémonie, la foudre ne cessa pas de gronder, et au moment où nous allions quitter l'église, elle éclata en renversant l'image de la Vierge, qui était placée au-dessus de nos têtes. Dieu nous protégea, et ni moi ni Adolphe ne fûmes atteints.

« Adolphe me prit dans ses bras et me porta hors de l'église. — Ne tremblez pas, mon Hélène, me dit-il, la colère de Dieu ne frappe que les coupables : vous si innocente et si pure, vous devez être aimée de Dieu, vous êtes un de ses anges...

« Malgré la tendresse d'Adolphe, malgré ses soins si doux et si délicieux, je conservai depuis ce jour une impression de tristesse que rien ne pouvait calmer. Et ce furent, hélas! les seuls instants de bonheur accordés à ma vie. Mais il se rencontre des amours fatalement cerclés par le malheur. Notre union n'avait-elle pas été accompagnée de sinistres présages? Mes pressentiments avaient une justesse qui tenait du prodige. Ah! oui, j'avais raison de trembler, j'avais raison de prévoir une grande catastrophe dans ma destinée. Julie, chère enfant, pleure avec moi; que tes larmes se confondent aux miennes; tu ne connaîtras jamais ton père; tes yeux ne contempleront pas ses traits adorés; un orgueil barbare t'arrache jusqu'à son nom; tu es dans le nombre de ces pauvres êtres que la société repousse ou regarde en pitié; tu n'as pas de nom!

« Un mois s'était écoulé depuis notre mariage. Malgré les pressentiments douloureux que je portais en moi, j'avais des moments de grand bonheur; triste bonheur, que j'étais obligée de cacher comme un crime. Adolphe me donnait toutes les heures qu'il pouvait dérober à sa famille; il venait le soir et restait avec moi une partie de la nuit. Un soir, il n'arriva pas à l'heure accoutumée : jamais je ne pourrai dire tout ce que je souffris. Chaque bruit que j'entendais me faisait tressaillir; chaque minute qui s'écoulait ajoutait à mon anxiété, et quand l'horloge de la ville sonna minuit, je me jetai à genoux en disant : Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Une heure de plus, et il me semblait que je mourrais, que je n'aurais plus assez de force pour attendre, pour souffrir, comme si on n'avait pas toujours assez de force pour souffrir!... Ah! pour les femmes, la vie est la continuation des angoisses du Sauveur; c'est l'agonie immense du jardin des Olives! Adolphe ne vint pas. J'avais pris mon livre de prières pour y puiser du courage, quand tout à coup j'entendis du bruit dans la pièce qui précédait ma chambre. Je me lève, je marche en tremblant vers la porte, et je vois devant moi un homme masqué. Je pousse un cri d'effroi, et lui, d'une voix dure et impérieuse, me dit : — Vous êtes madame Hélène S..., n'est-ce pas? Sur un signe affirmatif, il se retourne et appelle à haute voix des hommes qui devaient lui prêter main-forte pour accomplir son crime. — Allons, leur dit-il, remplissez votre devoir. Aussitôt on me mit un mouchoir sur la bouche, on m'entraîna hors de ma maison. Une voiture attendait à la porte; on me poussa dedans, et l'homme masqué prit place à mes côtés. Les stores de la voiture étaient baissés pour que je ne visse pas où l'on me conduisait. Nous voyageâmes ainsi pendant longtemps, quand enfin on me délivra du mouchoir qui était sur ma bouche. — Mon Dieu! m'écriai-je, où me conduisez-vous? qu'ai-je fait? de quoi suis-je coupable? qui a pu vous donner cet ordre barbare? Par pitié, par pitié, répondez-moi!... Cet homme ne me répondait pas; j'insistai encore, je le priai avec tant de larmes et de désespoir, qu'il finit par me dire :

« — Madame, je suis lié par un serment qui ne me permet pas de vous répondre : sachez seulement que votre malheur est de ceux auxquels on ne peut remédier. Bientôt vous arriverez au lieu de votre destination, et là, vous connaîtrez votre sort... Il n'y a pas de mots pour exprimer une pareille douleur; on me sépa-

rait d'Adolphe ! Mes craintes, mes pressentiments, mon inquiétude dans le bonheur même, étaient, hélas ! un avertissement du ciel.

« Un peu avant le lever du soleil, la voiture s'arrêta. L'homme qui m'accompagnait m'ordonna de descendre. Une épaisse forêt se dessinait à l'horizon ; des montagnes, des précipices, une campagne aride et désolée se présenta à mes yeux. Nous prîmes un étroit sentier, et nous marchâmes pendant longtemps ; les ronces et les cailloux déchiraient mes pieds, mais j'en étais arrivée à ne plus sentir la douleur physique. Après quelques heures de ce pénible voyage, j'aperçus dans le lointain un vaste et antique château. Une partie de cet édifice était en ruines toutes recouvertes de mousse et de plantes parasites.

« J'interrogeai du regard cet homme, ce bourreau qui était auprès de moi, et je crus voir dans ses yeux un sentiment de pitié. Mon Dieu ! lui dis-je, si je dois mourir, pourquoi prolongez-vous mon agonie ? Ici, en présence du ciel, faites-moi mourir ! Non, ne me tuez pas, ayez pitié de moi, je ne veux pas mourir ; faites-moi souffrir, mais ne me tuez pas ! La femme avait poussé ce premier cri de désespoir, et la mère avait demandé grâce et pitié. Julie, je te portais dans mon sein ; ma vie était à toi, ma vie était la tienne.

« — Soyez sans crainte, madame, suivez-moi ; on ne veut pas votre mort... Nous arrivâmes devant le château, et nous pénétrâmes à l'intérieur par une petite porte basse et toute noire d'humidité. Ce lieu était désert comme l'habitation des malheureux. A notre approche, une nuée de corbeaux s'envola au-dessus des tourelles. Un silence de mort régnait autour de nous ; l'herbe croissait entre les dalles de la cour. Quelle horrible solitude ! et c'est là où je devais vivre et mourir ! Je pleurai, des sanglots s'échappaient de ma poitrine, mais personne ne devait me répondre ; c'était l'enfer : plus d'espérance !

« On me fit monter par un grand escalier de marbre qui conduisait à une galerie. Toute cette galerie était garnie de portraits, et tous ils représentaient des guerriers d'une grandeur colossale. Après tant d'affreuses émotions, après ce moment d'effroi et en entrant dans le château, je tombai dans un morne abattement et je retrouvai la pensée. Les choses qui ne périssent pas sont d'importants révélateurs des faits passés ; ce sont des témoignages de gloire ou de malheurs, des symboles de croyances perdues : ce château à l'aspect tout féodal était la tombe d'une idée. La féodalité, le despotisme, la morgue antisociale, ressuscitaient, sortaient du sépulcre où le génie les a cloués, pour m'opprimer, moi pauvre femme. Je regardais ces guerriers : mais eux, ils ne ressusciteront pas, me disais-je, ce sont *des ancêtres* ; ils ne me protégeront pas, moi qui ai oublié, méconnu la distance des rangs ! Hélas, ce château, si sombre aujourd'hui, a peut-être été le témoin de folles amours ; des chants de volupté se sont peut-être perdus en écho dans cette galerie si morne aujourd'hui ! Tout ce qui est de ce monde est périssable ! Là où s'élevaient des édifices somptueux, on voit des ruines et des tombeaux, et sur les ossements des morts se dressent les habitations des hommes. Partout se trouve un enseignement de Dieu ; partout il nous montre le ciel pour but, et la terre pour épreuve. Mon gardien, qui m'avait laissée quelques moments seule, revint me chercher, et me conduisit à ma prison après m'avoir fait passer par de longs corridors.

« La chambre que j'allais occuper était éclairée par une seule fenêtre ; son ameublement se composait d'un lit, d'une table, de quelques chaises et d'un piano. Des livres étaient jetés sur la table, et un christ de bois était appendu au fond de

la chambre. Quand mon gardien m'eut installée, il se retira en fermant ma porte à double tour. Le premier moment où l'on se voit privé de sa liberté a quelque chose de plus horrible que tout ce que la parole humaine peut exprimer ! Être enfermé ! cela résume tout. On étouffe ; il semble que les murs de votre prison vous oppressent la poitrine ; on veut crier, et on ne trouve pas de voix ! J'étais en prison ! je ne verrais plus un regard de pitié, je n'entendrais plus une parole de consolation ! Adolphe, m'écriai-je en tombant à genoux, je ne te verrai donc plus ! Mes gémissements n'arriveront pas jusqu'à toi ! Ah ! si tu sais jamais mes souffrances, tu me vengeras ! Mais non, soumets-toi, qu'aucun malheur ne t'atteigne, je m'offre en expiation pour toi, pour notre enfant. La nuit ne m'apporta ni repos ni soulagement. Le lendemain matin, une jeune fille entra dans ma chambre pour m'apporter mon déjeuner ; elle me rendit tous les petits services qui m'étaient nécessaires, sans dire une parole. Je l'interrogeai, je la suppliai de me répondre sans pouvoir en obtenir un mot. Chaque jour elle entrait chez moi aux mêmes heures, et en observant le même silence.

« Il y avait dans ce château une telle absence de bruit et de voix humaines, que j'aurais pu croire que je l'habitais seule. Sans doute, et à dessein, on m'avait placée bien loin de la jeune fille qui me servait. Un matin, j'entendis le bruit d'une voiture qui roulait sur le pavé de la cour. Mon Dieu ! est-ce lui ? me dis-je à l'instant, est-ce lui qui a découvert ma prison ? est-ce lui qui vient me délivrer ? Mon Dieu, mon Dieu ! jetez un regard de miséricorde sur moi, et sauvez mon enfant !

« Bientôt j'entendis des pas qui s'approchaient de ma chambre, puis la porte s'ouvrit, et un vieillard aux cheveux blancs se présenta devant moi.

« — Madame, me dit-il d'une voix calme, mais sévère, Adolphe ne peut être votre mari. Cette union, réprouvée par le monde, par les lois justes et salutaires, est brisée à jamais. Ne vous abusez point, madame, vous n'êtes point la femme légitime de mon neveu ; votre enfant ne peut porter le nom de ma famille ; nous ne reconnaissons pas les mésalliances. Prenez cet écrit et signez-le, la loi exige cette formalité. Adolphe l'a signé, il a compris qu'il devait renoncer à vous ; le sang de ses aïeux s'est révolté, il a crié vengeance.

« En présence de cette iniquité déchirante, je retrouvai mon courage. Non, dis-je, vous ne me tromperez pas ; Adolphe n'a pas signé, Adolphe n'est capable ni d'un crime ni d'une lâcheté ! Je ne signerai pas ! Vous êtes *noble*, vous, mais moi, j'ai du courage ! Tuez-moi, tuez mon enfant, mais je ne serai pas parjure ; mais je ne renierai pas ce que j'adore, ce que je vénère ! Je suis la femme d'Adolphe. Les lois humaines peuvent consacrer ou absoudre toutes les iniquités, mais Dieu ne délie pas ce qu'il a lié !

« — Ah ! vous faites de la philosophie, madame ; vous avez lu ces livres infâmes qui stigmatisent les institutions qui ont gouverné le monde ; c'est avec ces maximes perverses que vous avez séduit mon neveu, que vous lui avez fait oublier le nom qu'il portait... Mais vous êtes en mon pouvoir, et le plus cruel châtiment vous est réservé à vous et à votre enfant, si vous persistez dans votre rébellion. Je vous laisse jusqu'à demain pour réfléchir : votre sort est entre vos mains. En disant ces mots, il sortit en fermant ma porte à double tour.

« Après le départ de cet homme, je tombai dans un accablement qui n'était ni la vie ni la mort. Suffoquée par les larmes, je ne pouvais pas pleurer. Je prenais la réalité pour une épouvantable vision ! Non, il était impossible qu'on fût venu, la

menace à la bouche, me dire qu'on me séparait d'Adolphe! Hélas! c'était bien vrai, et je n'avais plus que quelques heures pour prendre une résolution! Moi, je signerais la honte de mon enfant! moi, je mentirais à Dieu en renonçant à Adolphe! Non, plutôt mourir!

« Le lendemain, comme il me l'avait dit, l'oncle d'Adolphe revint. Je vais répéter ses paroles, elles retentissent encore à mon oreille comme le son funèbre du tocsin :

« — Madame, me dit-il, je viens pour connaître votre résolution. Je pense que la réflexion vous aura aidée à mieux juger de votre intérêt et de celui de votre enfant. Répondez, dites oui ou non ; surtout pas de phrases, pas de grands mots; nous avons de l'expérience, madame, nous ne nous laissons pas prendre, comme le comte notre neveu, aux semblants d'amour. D'ailleurs, à quoi vous servirait la résistance? à prolonger une scène désagréable, et voilà tout. Si vous saviez comprendre l'honneur d'une illustre famille, vous sauriez qu'elle n'a jamais fléchi et jamais dérogé. Nous ne menaçons pas, nous ordonnons!

« — Je ne signerai pas, il n'y a pas de force humaine qui puisse m'y contraindre. Tuez-moi, monsieur, je ne signerai pas!

« J'ai employé la douceur et la persuasion ; j'ai fait mon devoir, ma conscience ne me reproche rien ; vous seule, madame, êtes responsable de vos malheurs et de ceux de votre enfant. » Après ces paroles, dites avec la plus profonde hypocrisie, il sortit.

« Et il ose parler de devoir et de conscience! m'écriai-je. Il dit que son crime est de la vertu, et que ses iniquités sont de l'honneur! Qu'ai-je à regretter, si ce monde est ainsi? Dieu m'absoudra des malheurs qui retomberont sur mon enfant, parce que je n'ai pas été parjure. Adolphe, ma vie, mon amour, je serai à toi pour cette vie et pour l'éternité! Étrange contradiction du cœur humain! Dans ce moment, le plus cruel de ma vie, j'éprouvais comme un sentiment de bonheur! j'étais fière de moi-même, je préférais la douleur à l'opprobre. La vie est aride et terrible, le repos est une chimère, la prudence est inutile, la raison ne peut rien contre les événements. Il n'y a qu'une vertu, l'éternel sacrifice de soi-même! Je me sacrifiais à mon amour, à ma conscience, je devenais digne d'Adolphe, je m'élevais jusqu'à lui en ne cédant ni aux menaces ni aux tortures, et en acceptant une vie de douleur plutôt que de renoncer à lui... Mais mon enfant, mais mon enfant me maudira! Quelle horrible pensée! Il me demandera compte de ma vie, et que lui dirai-je? que j'ai été assez insensée pour accepter une union disproportionnée, que j'ai été assez dupe de cette vie pour croire le bonheur possible en dehors d'une société qui n'est basée que sur la fausseté et le crime? Oui, il faut baisser la tête, se soumettre, n'avoir pas plus de vertu que les autres, pas plus d'honneur que les autres, et surtout ne pas s'écarter du sentier battu. Ce monde pardonne tout à l'égoïsme, et ne pardonne rien au dévouement. Les fautes d'entraînement, les torts généreux sont réprouvés par cette société, qui ne permet à nous autres femmes ni la supériorité de l'intelligence, ni la supériorité du cœur.

« J'avais accompli un devoir en résistant à mon persécuteur, mais j'étais déchirée de remords en pensant à toi. Mon courage était une arme dont la pointe me perçait le cœur! Il y avait une telle complication dans mes malheurs, qu'il n'y avait que Dieu qui pût nous sauver.

« Depuis ma dernière entrevue avec l'oncle d'Adolphe, on était devenu encore plus sévère pour moi. La jeune fille qui me servait dans les premiers jours de ma

captivité n'avait plus reparu ; on avait pratiqué une ouverture à ma porte, et c'est par ce moyen qu'on communiquait avec moi et qu'on me faisait passer tout ce qui était indispensable à ma vie. Je ne devins pas folle !

« Un soir, j'aperçus une lueur à travers les fentes de ma porte ; puis tout à coup, et sans que j'eusse entendu le bruit de ses pas, un homme enveloppé d'un manteau entra dans ma chambre ; il me remit une lettre et un journal, puis il se retira précipitamment sans prononcer un mot.

« En voyant cet homme, en prenant cet écrit, je ressentis au cœur une douleur aiguë ; je pressentais le coup qui allait me frapper. Je reconnus l'écriture d'Adolphe, et je te transmets, mon enfant, la lettre de ton père :

« Hélène, mon épouse adorée, si cet écrit te parvient jamais, reçois mes derniers « adieux ! J'ai voulu lutter contre le désespoir, mais toutes mes forces m'ont aban- « donné. T'aimer, te posséder et te perdre, c'est trop, je ne peux plus vivre ! Toi, mon « ange aimé, tu m'avais révélé tous les biens, toutes les félicités, tous les bonheurs « de ce monde ! Je t'honorais comme la meilleure des femmes, et je t'aimais comme « la plus délicieuse et la plus adorable des créatures.

« Ne m'accuse pas, Hélène, j'ai employé tous les moyens qui sont au pouvoir « d'un homme pour te retrouver ! J'ai été un fils rebelle, j'ai osé dénoncer les « miens à la justice des hommes, j'ai appelé le scandale et l'ignominie à mon aide, « j'ai imploré la bonté du roi, j'ai porté ma plainte devant les tribunaux. On a été « sourd à ma voix, on a ri de mes larmes ! Le droit était pour ma famille. Tu ne « sais pas, toi, dont la patrie est le ciel, tu ne sais pas ce que c'est que l'orgueil « des castes. Tout ce qui devait protéger l'homme, le citoyen, a été complice de « mes malheurs. Tant que j'ai espéré de fléchir nos ennemis, j'ai eu la force de « vivre : aujourd'hui, il me faut mourir ! Où sont tes bras pour me presser encore « contre ton cœur ? Où sont tes lèvres pour recevoir ce saint et dernier baiser ?... « Je ne te verrai plus, je vais t'attendre au ciel !

« Hélène, écoute la prière d'un mourant : s'ils n'ont pu accomplir leur crime, « rappelle-toi ce que tu dois à ma mémoire ! Pour moi, pour notre amour consa- « cré par le ciel, soigne ta vie, garde-la pour notre enfant. Adieu, Hélène ! »

« Ma destinée était accomplie. Je ne veux pas te dire, chère Julie, les détails de cette immense douleur ; sache qu'elle est aussi profonde, aussi vivace que le jour où je lus les derniers mots que ton père traça pour moi.

« Par un raffinement de cruauté, on m'avait remis un journal avec la lettre, afin qu'il ne me restât pas le moindre doute sur mon malheur. Je lus les premières lignes, mais je ne pus aller plus loin. Voilà ce qu'elles contenaient :

Kamiéniec-Podolski, 17 octobre 1792. *Ce matin, à neuf heures, le comte Adolphe Ostrorog est mort subitement dans son hôtel ; il laisse une famille inconsolable. Le vénérable père du comte a ressenti une si vive douleur en apprenant cet événement, que ses jours sont en péril !...*

« Les assassins d'Adolphe osaient se parer d'une feinte douleur ! Ah ! je n'eus pas le courage de relire jamais ce fatal écrit. Il y avait dans mon âme autant de haine que de désespoir. La publicité venait proclamer la sensibilité des bourreaux, quand le corps de leur victime était encore tiède. Fuis ce monde, mon enfant, va t'ensevelir dans un cloître ; car ce monde est un gouffre d'iniquité ! Que mes malheurs, mes incommensurables malheurs soient un enseignement pour toi. Que cet amour si pur et si saint, dont j'ai été si cruellement punie, te préserve à jamais

des passions ! Les femmes n'ont que Dieu pour refuge, et le ciel pour espoir. Hélas ! qu'est-ce que cette vie qui nous échappe à chaque instant, et que nous remplissons si inconsidérément d'amertumes? un supplice si l'on souffre, un délire si l'on est heureux, et toujours de la vie, de la vie que l'on dépense, que l'on prodigue, qui ne reviendra plus, qui emporte tout, même l'amour. Moi qui avais aimé de toute mon âme, avec toutes les facultés de mon âme et toutes les tendresses de mon cœur, moi qui m'étais dévouée avec l'abnégation la plus complète, j'avais fait le malheur d'Adolphe et le tien, pauvre enfant ! Quelle leçon pour les femmes ! Notre vie est tracée par le Code et par les lois plus rigoureuses peut-être que la société a faites. Ces lois, cette législation de convenance est un abri pour les préjugés, et quand une femme d'exception se présente, toute la civilisation en est alarmée ! Cette femme sera vraie, inconsidérément vraie; elle se placera au-dessus du monde, elle vivra en dehors de lui, et la société lui jettera son anathème, parce qu'elle est constituée dans l'intérêt de la majorité, c'est-à-dire des gens médiocres. La société n'existera plus le jour où les actions reprendront leur nom et les paroles leur véritable sens. La société a dit : Les femmes devront supporter tous les genres de joug, et respecter toutes les barrières ! Oui, ce n'est qu'aux dépens de son repos qu'une femme peut se soustraire aux entraves sévères qui furent imposées à son sexe. Il viendra un temps, ma fille, où il sera permis à la femme d'être grande, courageuse, de montrer son intelligence, de n'avoir pas honte de sa vertu, d'être fière de son indépendance. Quand ce temps sera venu, elle marchera d'un pas ferme, l'égale des hommes; son esprit ne sera plus enfermé dans d'étroites limites, et son cœur pourra prendre tout son essor. Mais ce temps est loin encore, et ma vie et la tienne se passeront à l'appeler de nos vœux ! Prie et soumets-toi !

« Après avoir lu la lettre d'Adolphe et les lignes qui me confirmaient mon malheur, je tombai dans une crise nerveuse qui fut suivie d'un accablement léthargique. Pendant huit jours que cet état dura, je ne donnai aucun signe de vie ; c'est à ma respiration seulement qu'on s'aperçut que j'existais encore. Les cris involontaires qui s'échappaient de ma poitrine lors de ma crise nerveuse, attirèrent sans doute la jeune fille qui m'apportait habituellement mes repas ; mais j'ai perdu le souvenir de tout ce qui se passa depuis ce jour. Ce que je sais, c'est que quand je revins à la vie, j'aperçus Mariette au chevet de mon lit. La présence de cette fille qui avait assisté à mes tortures me rendit la conscience du passé. Ah ! ce retour à la vie fut affreux ! mes larmes, cette douleur qui n'avait plus de paroles pour se plaindre, attendrirent Mariette. — Madame, me dit-elle, prenez ce christ et priez; notre Sauveur a souffert pour nous, souffrez pour lui !...

« Pauvre fille ! je n'oublierai jamais l'impression que me causa le son de sa voix. — Mariette, lui dis-je, soyez bénie pour le bien que vous me faites : un être au monde a donc pitié de moi ! — Ah ! oui, madame, je vous plains, car pour vous je manque à mon serment; mais avant de vous parler j'ai fait une prière à la Sainte-Vierge, pour qu'elle m'éclairât. La Vierge m'est apparue cette nuit, et m'a recommandé de veiller sur vous : prenez donc courage ! — Mariette, puisque vous êtes si bonne, dites-moi si je dois mourir ici. — Non, madame, *il* viendra. Mais ne m'interrogez pas davantage, on peut nous épier... J'observai la recommandation de Mariette : elle passa toute la nuit près de mon lit, et nous priâmes ensemble sans échanger une parole.

« Le lendemain, Mariette sortit de bonne heure de ma chambre. A dix heures, j'entendis dans le château un bruit inaccoutumé, puis bientôt l'oncle d'Adolphe se

présenta devant moi. Pas une douleur, pas une angoisse ne me devait être épargnée : il était dit que je boirais le calice jusqu'à la lie. La vue de cet homme me causa une horreur que je ne puis rendre; mais il est des circonstances où Dieu vous éprouve tellement qu'il vous envoie du courage!

« — Madame, me dit-il, vous êtes trop punie pour que je vienne encore vous parler de votre crime! votre conscience, sans doute, a parlé avant moi! Mon neveu n'est plus, et vous pouvez avoir votre liberté si vous l'acceptez aux conditions que je vais vous faire. Mon neveu n'est plus, mais je n'en suis pas moins jaloux de l'honneur de ma famille. Vous n'étiez pas l'épouse du comte : un mariage consacré par l'Église et non reconnu par les lois n'a point de valeur. Vous étiez donc la maîtresse d'Adolphe, et vous portez la peine d'un genre de liaison que la société réprouve. Le comte, dans son aveugle générosité, vous a instituée par testament sa légataire universelle; mais la loi, qui protége toujours la famille, a cassé ce testament. Voyez, madame, réfléchissez; le temps des illusions et des rêves ambitieux doit être passé pour vous. Nous pouvons tout, et vous ne pouvez rien; nous sommes tout, nous qui vivons sur les marches du trône! Et vous, qui êtes-vous? une femme séduite, une orpheline qui n'a ni famille ni ami! Si nous le voulons, si tel est notre bon plaisir, nous pouvons vous ensevelir à jamais dans cette retraite, et en agissant ainsi, nous aurons fait un acte de rigoureuse justice, car on n'empiète pas impunément sur nos droits! Mais nous avons pitié de votre jeunesse, et voilà en conséquence ce que nous vous proposons : vous retournerez dans votre habitation de Kamienieç-Podolski; là, vous élèverez l'enfant que vous allez mettre au monde, mais vous ne porterez pas le nom du comte, et vous ne vous réclamerez jamais de notre famille. Nous ne vous demandons pas un acte de renonciation, nous avons pris des mesures qui nous mettent à l'abri de votre ambition : ce que

nous vous demandons, c'est la simple promesse de reprendre votre nom, et de ne révéler à qui que ce soit au monde les événements dont la honte et le mépris retomberaient sur vous! Si vous osiez jamais porter le nom du comte, nous en appellerions devant les tribunaux. Tout ce que je vous prescris est plus dans votre intérêt que dans le nôtre. Si vous êtes docile à mes conseils, vous voyez que je ne dis pas à mes ordres, je vous assure, par contrat, une pension qui vous mettra dans l'aisance, vous et votre enfant.

« — Avez-vous tout dit, monsieur? Est-ce assez de menaces et d'injures? Est-ce assez d'humiliations et de tortures? Frappez, frappez, votre victime est là, sans défense! Pourquoi me ménagez-vous? Avez-vous peur que ma voix ne s'élève pour vous dénoncer, non à la justice, puisqu'il n'en est pas en ce monde, mais à l'humanité? Voyons, monsieur, n'hésitez pas en présence d'un crime de plus; offrez cet holocauste à vos *aïeux!* Ici, les larmes me suffoquèrent; je sentis tes frémissements dans mon sein, et tout mon cœur se fondit dans le sentiment maternel. Ah! ce sentiment divin est tout amour, tout abnégation, tout sacrifice. Je repris d'une voix plus calme:

« Monsieur, moi, l'épouse d'Adolphe, je renonce à porter son nom pour assurer le repos et la liberté de mon enfant! Si tout m'abandonne, Adolphe veille encore sur moi; j'irai dans la solitude pleurer sa mort et ma vie. Jamais vous n'entendrez parler de moi, monsieur, ma promesse est sacrée; mais je repousse vos dons, *vos bienfaits*; on n'achète pas mes serments. Ne m'insultez pas, on ne doit pas frapper du pied un ennemi mort; c'est lâche, cela, voyez-vous!

« — Allons, allons, madame, calmez-vous, vous êtes libre maintenant. Dans deux heures, une voiture viendra vous prendre et vous conduira à Kamienieç. La voiture ne viendra pas vous chercher ici, c'est vous qui irez l'attendre à l'extrémité du sentier qui conduit à la forêt.

« J'ai recueilli tous mes souvenirs, ma tâche est accomplie! Tu m'aimeras, Julie, pour tout ce que j'ai souffert; tu me pardonneras tes malheurs que j'ai si cruellement expiés. La mort approche, la plume s'échappe de mes mains défaillantes, un nuage couvre mes yeux... Je meurs, Julie, en te bénissant! Prie pour ton père, adore sa mémoire. »

V.

On peut être jeune d'âge et vieux de cœur. Les événements centuplent la vie! Le journal d'Hélène m'est la preuve que le malheur amène vite la maturité des idées! Le malheur développe l'âme et l'intelligence, et quand il ne nous écrase pas, il nous grandit de cent coudées. Un jour de douleur fait plus à la vie que des années de repos! Le malheur nous apprend tout, et nous révèle tout ce qui ne s'apprend pas. Si j'avais fait un roman, j'aurais peut-être donné à Hélène le charme de l'innocence et de l'inexpérience; mais comme j'écris l'histoire vraie, j'ai laissé parler Hélène avec la force et la profondeur d'une intelligence développée par le malheur.

VI.

Hélène revint à Kamienieç-Podolski: cette pauvre âme brisée par la douleur retrouvait des larmes pour chacun de ses souvenirs. C'est dans ce lieu qu'elle avait

passé de si douces heures ; c'est dans ce lieu qu'elle avait si cruellement souffert ! Tout lui reparlait d'Adolphe ; ses souvenirs comme sa douleur étaient des reliques sacrées qu'elle ne voulait pas éloigner d'elle. Elle cultivait les fleurs qu'Adolphe avait aimées ; elle lisait les livres qu'elle avait lus avec lui ; elle dessinait les paysages qu'ils avaient admirés ensemble ; enfin il n'y avait pas un moment de sa vie qui ne fût marqué par un souvenir ou par une réminiscence du passé. Chaque nuit, à la même heure, Hélène allait dans le cimetière où étaient les restes d'Adolphe. Pauvre femme ! il fallait qu'elle cachât son culte et sa douleur à tous les yeux. Une prière sur cette tombe eût été un crime, et bientôt cette tombe n'aura plus de prières, et bientôt cette tombe sera oubliée, foulée aux pieds par le passant ; Hélène ne viendra plus y déposer des fleurs ! La douleur officielle avait placé une croix d'or massif sur le mausolée du comte, et l'orgueil aristocratique avait dicté l'inscription suivante :

D. O. M.

Ici repose
ADOLPHE, COMTE OSTROROG.
Plein de courage, il fut dévoué à sa patrie ;
par ses vertus il était l'égal de ses ancêtres.
Il fut aimé et honoré de tous ;
il sera à jamais regretté par sa famille.
Cette vie si belle et si pure a duré trop peu !
Passant, jette un regard sur cette tombe,
honore la mémoire du défunt par
les prières.
27 octobre 1792.

Hélène, en revenant à Kamieniec, trouva encore sa nourrice, le dernier des êtres qui l'avaient aimée, le seul qui pouvait la consoler ! Cette femme, d'une origine qu'on appelle vulgaire, était l'incarnation du dévouement ! Elle avait soigné les intérêts d'Hélène, pendant sa captivité, comme si elle espérait la revoir. Hélène, grâce à Marguerite, avait conservé intacte sa petite fortune ; sa maison, son jardin, étaient comme le jour où elle les avait quittés. Si je n'ai pas parlé plus souvent de la nourrice d'Hélène, de cette excellente femme, c'est que je n'ai pas voulu arrêter la marche des événements par des incidents secondaires.

La santé d'Hélène s'affaiblissait de jour en jour, et le moment de la délivrance approchait ; mais elle sentait bien qu'elle ne survivrait pas à la naissance de son enfant. On se figure les angoisses, les déchirements de cette pauvre mère. A qui pourrait-elle confier ce dépôt sacré ? Toute une vie à soigner, tout un avenir à prévoir ! A qui pourrait-elle dire : Prenez mon enfant, je prierai pour vous dans le ciel ? Sa nourrice était déjà vieille et infirme. Puis elle avait appris, d'après sa propre expérience, qu'il faut plus que de la bonté et de l'affection pour développer un jeune cœur et une jeune intelligence. Pauvre enfant ! se disait Hélène, quel guide, quel frein trouveras-tu quand les passions déborderont en toi ?

Le baron de Tolly, général au service de la Russie, avait un château tout proche de l'habitation d'Hélène. Souvent le baron avait rencontré dans ses promenades cette jeune femme si triste et si souffrante, et il avait éprouvé pour elle un sentiment de tendre compassion. Hélène portait l'empreinte d'un désespoir si profond

et si résigné, que sa vue causait autant de vénération que d'intérêt. Il y a quelque chose de si sublime et de si saint dans le caractère des grandes douleurs! leur pudeur vous inspire le respect qu'on éprouve à la vue d'un tombeau! Le baron, après quelques rencontres fortuites, obtint la permission de se présenter chez Hélène, et bientôt il s'établit entre eux une bonne et douce amitié. Le baron était un de ces hommes qui inspirent de la confiance à la première vue; il possédait cette bonté intelligente qui va au-devant de tous les sentiments et de toutes les pensées; c'était un de ces cœurs que l'âge a respectés et que l'expérience n'a pas flétris. Le baron devina que la vie d'Hélène était un douloureux mystère, et il remplit auprès de la jeune femme le rôle du prêtre auquel on demande des prières. Dans leur conversation, Hélène parlait toujours de l'éternité pour elle et de ce monde pour son enfant. — Oui, lui disait-elle, je me résigne à la mort, à toutes les terreurs involontaires qui l'accompagnent. Mais mon enfant, que deviendra-t-il? — Ne doutez pas de Dieu, madame, répondait le baron, de ce Dieu d'amour et de mansuétude infinie. Vous avez souffert, vous serez une offrande expiatoire pour votre enfant.

Le moment de la délivrance arriva : Hélène mit au monde une fille, et, deux mois après, la pauvre mère rendit son âme à Dieu. C'est le jour même de sa mort qu'elle écrivit les dernières lignes de son manuscrit. Quand ce devoir fut accompli, elle fit une confession à haute voix en présence de sa nourrice, puis elle remit à celle-ci une lettre pour le baron de Tolly. — Quand je ne serai plus, lui dit-elle, tu prendras mon enfant, ma Julie, et tu la porteras au baron de Tolly. Dans cette lettre, il trouvera mes instuctions dernières. Après avoir dit ces mots, elle embrassa sa fille, tourna ses yeux vers le ciel et les ferma pour toujours.

Le baron lut avec un profond attendrissement la lettre d'Hélène, et il accepta en homme de cœur et de dévouement le dépôt qu'elle lui confiait. Il ne pensa pas à la grandeur du devoir qu'il s'imposait; il était du nombre de ces rares natures qui font le bien avec exaltation et par conviction. Voici ce que contenait la lettre d'Hélène :

« Monsieur le baron,

« Soyez béni pour la confiance que vous m'avez inspirée! Je vous lègue mon enfant, je vous lègue ma vie en ce monde, je vous confie un ange, et je l'abandonne à votre miséricordieuse bonté! Je sais que je vous impose des devoirs bien graves; mais vos vertus sont à la hauteur de cette mission chrétienne. Il y a dans ma vie un mystère que je *ne dois* révéler, et dont je ne peux me plaindre qu'à la destinée. Ne me jugez pas! ma situation est si exceptionnelle, que votre expérience ne pourrait parvenir à vous expliquer mes malheurs. Sachez seulement qu'ils ne sont pas de ceux qui traînent à leur suite la honte et le repentir! La honte n'a pas rougi mon front, mon âme est pure! je le dis dans ce moment où je vais paraître devant Dieu. J'ai fait deux parts de ma modique fortune : l'une, je la lègue à ma nourrice, et l'autre à ma fille. Le mystère qui enveloppe la naissance de Julie sera sans doute un obstacle insurmontable à son mariage; mais cependant, si à l'abri de votre nom elle parvenait à vaincre les préjugés qui la séparent du monde, remettez-lui l'écrit que je vous confie : cet écrit lui apprendra le secret de sa naissance. Je vais sans doute au delà du vrai et du possible en prévoyant le mariage de Julie : il y a des malheurs qui se transmettent de génération en génération; mais je veux tout prévoir. Ma fille, en se mariant, doit connaître le nom de son père! Elle pal-

pitera d'orgueil! Le nom de son père rappelle encore plus de vertus que d'illustrations, et autant de gloire que de grandeur morale!

« Il n'y a pas de position où la religion ne soit un bien inappréciable pour une femme! mais dans la position de Julie, c'est le plus sûr asile et le seul refuge contre le monde. D'ailleurs, la religion est tellement vraie, qu'il faudrait s'y soumettre quand elle ne serait pas bonne, et elle est tellement bonne qu'il faudrait encore la pratiquer si elle n'était pas vraie. Ce qu'il y a de plus beau, c'est Dieu. Après Dieu, c'est l'âme, et après l'âme, c'est la pensée. Si vous découvrez dans Julie des facultés aimantes, si elle possède une de ces natures qui s'exaltent et qui s'impressionnent, tournez ses idées vers le ciel. Quand ma fille sera en âge de comprendre, expliquez-lui Dieu ; expliquez-le-lui par son âme, par sa pensée, par la nature, par tout ce qu'il y a d'infini au dedans de nous et en dehors de nous. Le dieu de la métaphysique est une idée; mais le Dieu des religions, le créateur du ciel et de la terre, le juge souverain de nos pensées, est une force. Je veux que ma fille accepte la religion sans examen : il y a très-peu de femmes assez supérieures pour rester pures en se séparant des pratiques de la religion!...

« Si Julie est douée, si elle a de l'esprit et de l'imagination, donnez-lui l'amour du travail; car l'étude et le travail sont les meilleurs préservatifs contre les rêves du cœur ; mais en tournant ses facultés vers les choses sérieuses, gardez-la de devenir une femme savante. Les femmes savantes sont ridicules et malheureuses; elles luttent contre l'amour-propre, les susceptibilités, la vocation des hommes, et elles échouent. Pour que Julie échappe au ridicule et aux inconvénients de la science qui veut se montrer à tout prix, faites-lui lire et relire les œuvres de sainte Thérèse. Cette créature sublime et sainte, ce divin modèle de la femme morale et intellectuelle, avait reçu des papes Grégoire XV et Urbain VIII le titre de docteur de l'Église. Certes, il fallait être une sainte pour affronter ce titre sans en avoir d'orgueil. Sainte Thérèse écrit avec la plus grande répugnance : « J'écris, dit-elle au chapitre X de sa vie, j'écris à la dérobée et avec peine, parce qu'étant dans une maison pauvre, cela m'empêche de filer et me détourne de mes autres occupations. Si on m'avait commandé d'écrire, au seul souvenir que je suis femme, la plume me serait tombée des mains. » De pareils écrits sont une bonne nourriture pour cet âge où l'on prend si vite les impressions.

« Nous sommes encore bien loin de l'époque où la femme pourra lutter d'intelligence avec l'homme. En attendant la réalisation des promesses du Messie, prions et soumettons-nous.

« J'insiste encore sur ce point, faites de ma Julie une femme pieuse et résignée, ne la trompez pas sur sa destinée; dites-lui, dites-lui sans cesse que souffrir et mourir c'est la vie. Pauvre enfant! il ne faut pas lui laisser entrevoir le bonheur.

« Il faudrait que Julie s'accoutumât à la solitude; elle doit ignorer les plaisirs du monde et les joies de l'amour-propre. Point de liaisons de femmes surtout, car je ne sache rien de plus dangereux et de plus funeste quelquefois. Les conversations des jeunes filles sont plus nuisibles qu'un mauvais roman; de pareilles conversations développent l'imagination, et mettent à la place de la sensibilité une exaltation factice. Une jeune fille qui a pour amie une autre jeune fille, peut être pure comme un ange, mais n'est plus innocente. La société des hommes me paraît préférable : je parle de la société des hommes graves et instruits. Les femmes ont le talent de pomper l'esprit des hommes qui les environnent, et de l'assimiler à

leur caractère. Elles se nourrissent de leurs idées, et cela modifie souvent la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. J'ai recueilli mes forces pour vous tracer ici mes intentions. Pitié pour cette pauvre morte ! pitié pour son enfant qui n'a plus que vous au monde !

« Je vous ai dit mes craintes et mes amertumes, je vous ai dit mes vœux et mes prières ; Dieu fera le reste. Oui, c'est à vous, le meilleur et le plus respectable des hommes, que je confie ma fille ! C'est vous qui lui donnerez l'amour du bien et l'exemple de toutes les vertus. Dites à Julie que ma dernière pensée a été pour elle, comme mon dernier souvenir a été pour son père ; dites-lui qu'en mourant je lui ai recommandé de vivre dans l'esprit de Dieu ! La religion l'affranchira de la terre ; par elle, Julie échappera aux prétentions de l'amour-propre, à tous les soupçons de la calomnie, à tout ce qui flétrit enfin. Dans les relations qu'on entretient avec les hommes, l'imagination, qui se place toujours entre la vérité et vous, vous éclaire quand elle s'élève jusqu'à Dieu.

« Je sais beaucoup et je meurs jeune, hélas ! je sais beaucoup parce que j'ai souffert. Celui qui n'a pas souffert, dit le prophète, que sait-il?

« Ce monde n'a été que douleur et désenchantement pour moi, et je vais au ciel pleine de foi et de croyance ! Ce qui m'a perdue, c'est l'illusion et l'espérance. Si j'avais compris ma position, j'aurais échappé aux maux qui hâtent ma fin ! Dites à Julie ce qu'elle est ; montrez-lui la route qu'elle doit suivre ; ne l'abusez pas ; nos maux ne sont forts que par notre faiblesse ; ils nous accablent lorsqu'ils nous surprennent ; la plupart de nos malheurs s'affaiblissent quand nous y sommes préparés. Pauvre enfant ! il ne faut pas qu'un jour, une heure dans sa vie, elle croie à la possibilité du bonheur !

« Adieu, monsieur, je vais mourir, et j'emporterai au ciel ma reconnaissance pour vous.

« HÉLÈNE. »

VII.

Après les événements que j'ai racontés dans les premiers chapitres, Julie quitta Gheorghiefsk sans qu'Edmond pût savoir le lieu de sa retraite. On ne meurt pas de douleur, dit-on ; oui, mais on vit avec la douleur, et c'est cela qui est affreux. Edmond tomba dangereusement malade ; mais sa jeunesse triompha du mal et de lui-même. M. de Tolly ne quitta pas le chevet du malade, et ses soins dévoués hâtèrent la convalescence d'Edmond.

Ah ! que la vie paraît aride, quand notre âme a été possédée par un sentiment exclusif ! Edmond fuyait la société ; M. de Tolly était le seul être au monde dont il pût entendre la voix et supporter le regard ; rien ne venait donc interrompre l'activité de son âme, et ses forces revenues n'opposaient aucune digue à l'action dévorante de sa pensée. La terre ne veut pas qu'un malheur reste incomplet ; la source des larmes est intarissable. A tant d'amers chagrins se joignait pour Edmond le chagrin de l'exil. Il lui semblait, à lui, pauvre exilé, qu'il aurait moins souffert s'il avait pu respirer l'air embaumé de la patrie ; mais il était prisonnier sur parole, et l'honneur l'attachait à Gheorghiefsk.

Un jour, M. de Tolly entra chez Edmond avec un visage moins soucieux que de

coutume. — Que venez-vous m'apprendre? dit Edmond; m'apportez-vous une lettre de Julie, de ma sœur?... Et ce dernier mot expira sur ses lèvres.

— Non, répondit M. de Tolly ; mais je vous apporte la liberté. Un décret du monarque vous permet de revoir votre patrie. Partez, mon fils; des devoirs d'homme et de citoyen vous attendent. Votre pays aura encore besoin de vous; il vous reste une belle carrière à parcourir! Le courage avec lequel vous avez supporté des événements que je ne veux pas rappeler, me donne la mesure de votre âme ; que cette âme si grande et si forte se dévoue à la patrie. Ce sont les grands malheurs qui font briller toutes les grandes vertus. La vie des nations ressemble à la vie des individus; les peuples se corrompent dans le repos ; Rome ne serait peut-être jamais parvenue à dominer le monde, si, attaquée dans son berceau par tous les peuples voisins, elle ne s'était vue contrainte à faire de son peuple un peuple de héros toujours prêts à sacrifier leur sang, leur fortune et les liens même de la nature au salut et à la gloire de la patrie. Les grands hommes, les grands génies naissent presque toujours au milieu de l'adversité. Si vous avez perdu les joies du cœur, les joies de l'âme vous restent; le dévouement, le sacrifice, la gloire, offrez tout à votre pays! Allez, mon fils, et rappelez-vous que la vie de l'homme est une lutte incessante! Edmond se jeta dans les bras de M. de Tolly, et lui dit avec des larmes dans le cœur : — Jamais je n'oublierai ce que vous avez fait et ce que vous avez été pour moi. Je vais partir, je reverrai ma patrie ; mais je laisse ici une affection que ni le temps ni l'absence ne détruiront jamais.

Le soir même, Edmond quitta Gheorghiefsk; il franchit les déserts, traversa la ville de Kiiow, puis la Wolhynie, et il touchait presque aux frontières de la Podolie, lorsqu'il fut surpris par un orage affreux. Cet orage était tel que les chevaux ne voulaient plus marcher, et que l'eau pénétrait dans la voiture.

— Qu'allons-nous faire? dit Edmond à son domestique.

— Tenez, monsieur le comte, répondit celui-ci, je vois près de la route l'avenue d'un château; arrêtons-nous, demandons l'hospitalité pour la nuit.

— Tu as raison, répondit Edmond : va frapper à la porte, et fait demander au maître s'il veut bien donner l'hospitalité à Ostrorog. Le domestique ne tarda pas à revenir, et dit à Edmond qu'on voulait bien le recevoir. En entrant sous le vestibule, il trouva un jeune homme qui l'accueillit avec la plus franche courtoisie. — Monsieur, lui dit-il, venez, que je vous présente à mon père et à ma mère. Edmond fut introduit dans un salon où il trouva M. et madame W... et leurs enfants. Deux jolies jeunes filles travaillaient autour d'une table avec leur mère, M. W... jouait aux échecs, et ses deux petits garçons s'amusaient au milieu du salon avec un gros griffon. Le fils aîné, qui avait reçu le comte à son arrivée, se chargea de lui faire les honneurs de la maison.

Edmond raconta en peu de mots son exil et les événements politiques auxquels il avait pris part avant qu'il fût fait prisonnier. Ce récit intéressa vivement la famille W..., et avant la fin de la soirée, Edmond n'était plus un étranger pour elle. Chacun le questionnait avec un intérêt d'émotion, et non avec cette froide curiosité qui arrête la parole et qui glace l'épanchement; on causait cœur à cœur, on s'animait, quand tout à coup la conversation fut interrompue par l'arrivée d'un domestique qui apportait les journaux. Alors on parla des nouvelles du jour et des intérêts généraux, puis on revint à la campagne de 1812. Cécile, l'aînée des filles de madame W..., redoubla d'attention ; elle regardait Edmond ; elle sem-

blait le supplier du regard ; puis, avec cette résolution qui a chez les femmes quelque chose de si soudain et de si involontaire, elle dit à Edmond : — Monsieur, le hasard ne vous aurait-il pas fait rencontrer M. Z..., qui a servi dans la dernière campagne ? on ne sait ce qu'il est devenu, personne n'a eu de ses nouvelles. — Mademoiselle, répondit Edmond, vous pouvez rassurer les personnes qui s'intéressent à M. Z..., car je l'ai vu au moment où j'étais fait prisonnier. Cécile ne remercia pas Edmond, elle se baissa pour ramasser son mouchoir, qui était tombé à terre.

— La soirée s'avance, dit madame W... à son fils : M. le comte doit avoir besoin de repos ; je lui ai destiné la chambre bleue qui est au bout du château ; là, il n'entendra aucun bruit et pourra dormir tranquille jusqu'à demain matin ; conduis monsieur à son appartement.

— Maman, s'écria Cécile d'un air effrayé, ne donnez pas cet appartement à monsieur : vous ne savez donc pas ce qui s'y passe ? Hier, ma sœur Thérèse a entendu dans la chambre bleue des bruits extraordinaires ; le piano poussait des sons plaintifs sans que personne y touchât ; puis Thérèse a distingué des soupirs, des plaintes... Ah ! elle a eu bien peur. Et le vieux Lucas, si vous saviez ce qu'il a vu ! Il a vu une femme vêtue de blanc qui se promenait dans la chambre que vous destinez à monsieur ! — Je voudrais savoir, dit madame W..., qui ose débiter de pareilles folies à mes enfants... Madame W... sonna et donna l'ordre qu'on fît venir Lucas, son vieux valet de chambre. — Lucas, lui dit-elle, je vous prie de ne pas effrayer mes enfants, en leur racontant des histoires de revenants.

— Madame sait que je ne mens jamais : j'ai dit ce que j'ai vu de mes propres yeux.

— Comment, Lucas, dit madame W... en riant, vous avez vu un revenant ?

— Oui, madame. Dès que l'horloge sonne minuit, un grand fantôme se promène dans la chambre bleue. Je l'ai vu, et, au moment où il s'approchait de moi, j'ai fait un signe de croix... Alors il a disparu. Du temps de feu madame la châtelaine, nos anciens racontaient qu'on avait vu un fantôme enchaîné à une pierre du cimetière... Quelques mois plus tard arriva le carnage de Human. Que Dieu nous garde de pareilles choses !... Sans l'air incrédule d'Edmond, Lucas aurait continué encore longtemps ; mais, s'apercevant des dispositions de son auditoire, il dit : — La jeunesse d'aujourd'hui ne croit plus à rien : de mon temps, ce n'était pas ainsi. Je me rappelle que le neveu de feu madame la châtelaine vint ici ; il était militaire aussi, et il maniait le sabre... fallait voir ! Feu le grand général lui accorda le grade de capitaine, et il advint...

— Lucas, dit madame W..., vous conterez votre histoire une autre fois ; mais aujourd'hui, allez préparer un appartement pour M. le comte.

— Madame, reprit Edmond, je tiens à la chambre bleue : je ne serais pas fâché de me trouver face à face avec un fantôme. Lucas hocha la tête et sortit du salon, tout indigné de l'incrédulité du comte.

On se sépara, puis Edmond alla prendre possession de la chambre bleue, puisque telle était sa volonté.

Tout le monde se moque des apparitions ; mais celui qui vous raconte de bonne foi qu'il lui est apparu un fantôme, celui-là, dis-je, vous émeut comme malgré vous. On ne croit pas aux choses surnaturelles ; on est trop éclairé pour y croire, on est trop courageux pour en avoir peur ; mais le récit de ces choses vous cause

HÉLENE OSTROROG

H. Baron pinx. *Willney, sculp.*

Edmond minuit vient de sonner, conduis moi à l'autel le prêtre nous attend pour nous bénir !.

REVUE DES FEUILLETONS 3e Année

un vague effroi. L'homme le plus brave, le plus déterminé, n'échappe pas à cette impression. Edmond, qui avait fait ses preuves, Edmond, qui avait affronté la mort et qui l'avait vue de sang-froid, se prit à penser à l'histoire de Lucas en se mettant au lit, et, avant d'éteindre sa bougie, il plaça deux pistolets sur sa table.

Fatigué par le voyage, Edmond ne tarda pas à s'endormir ; mais bientôt la pendule sonna minuit, et il se réveilla en sursaut. Il se met sur son séant, il regarde autour de lui, il lui semble avoir entendu des soupirs entrecoupés... — J'ai sans doute rêvé, se dit-il. — Non, ce n'est pas un rêve, c'est moi, répondit une voix ; et à ce moment Edmond aperçut Julie, pâle, échevelée, et tout enveloppée de blanc. Il entend le bruit de ses pas qui s'approchent de son lit ; il voit Julie ; il la voit, non pas fraîche et souriante comme le jour qu'ils s'aimaient, mais comme une morte ! — Je rêve ! je rêve ! crie Edmond, ou quelqu'un s'est introduit dans ma chambre pour essayer de me faire peur. Prenez garde à vous, dit Edmond, et il saisit son pistolet. La menace d'Emond resta sans réponse, et le fantôme fit encore quelques pas.

Il n'en peut plus douter, c'est elle, il la voit devant lui dans son linceul ; c'est Julie ! A cette vue, sa respiration s'arrête dans sa poitrine ; ses cheveux se hérissent ; une sueur froide tombe goutte à goutte de son front ; son pistolet s'échappe de ses mains et va rouler sur le parquet. Julie fit encore quelques pas et s'approcha du lit. Quand elle fut là, elle sortit de son linceul une main amaigrie, et prononça ces mots : — Edmond, minuit vient de sonner, conduis-moi à l'autel, le prêtre nous attend pour nous bénir !...

— Julie, s'écria Edmond avec désespoir, est-ce toi ? est-ce ton ombre ? ne déchire pas mon cœur, donne-moi la vie, ou fais-moi mourir avec toi !...

— Le cœur?... qui ose prononcer ce mot ? Autrefois la vie était là..., aujourd'hui, une pierre sépulcrale le recouvre !... Ce furent les dernières paroles qu'Edmond entendit : l'ombre s'évanouit, et tout rentra dans le silence.

Edmond se lève et cherche dans la chambre ; il allume sa bougie ; il voit son pistolet à terre, et sur son lit l'anneau nuptial qu'il avait donné à Julie. Cette horrible scène n'était point un rêve !

Edmond tomba à genoux en s'écriant : — Mon Dieu ! mon Dieu ! appelez-moi à vous, puisque toutes les affections sont saintes dans le ciel.

VIII.

Nous voilà maintenant à Varsovie, où nous allons retrouver Edmond au milieu de sa famille, au milieu de ses amis ; mais ne croyez pas qu'il se sentît heureux, oh ! non ! car s'il est des impressions qui s'effacent avec le temps, il en est d'autres qui se renouvellent toujours vives, profondes, pénétrantes, et de ce nombre étaient celles qui avaient flétri, dévasté le cœur d'Edmond. Les amis d'Edmond, et particulièrement Alphonse G... et Bronislas B..., cherchaient à le distraire ; mais il ne pouvait supporter ni le bruit des salons, ni le vide des conversations du monde. Un soir, pour déterminer Edmond à sortir, Alphonse et Bronislas lui proposèrent d'aller faire une promenade au jardin de Saxe. En entrant dans la première allée, ils remarquèrent une jeune femme vêtue de noir, qui était assise sur un banc de pierre, et qui paraissait plongée dans une profonde méditation.

— Cette femme me fait mal à voir, dit Edmond : sa tournure, son attitude, me rappellent... — Cette femme, reprit Bronislas, c'est Clotilde, qui m'occupe depuis si longtemps, qui me plaît et que j'aime presque. Malgré le voile qui couvre son visage, je crois la reconnaître, et, pour nous en assurer, allons de ce côté... Comme il disait ces mots, un homme s'approcha d'Edmond et lui dit : — Monsieur, n'êtes-vous pas le comte Ostrorog? — Oui, monsieur. — Eh bien! suivez-moi, je suis le médecin d'une pauvre malade qui a des révélations à vous faire. La jeune dame que vous voyez là, sur ce banc, m'attendait ici pour savoir le résultat de mon message, et pour m'emmener aussitôt chez la malade. Cette pauvre femme n'aura ni la santé ni le repos avant de vous avoir vu.

Les trois amis s'interrogèrent du regard; ils ne savaient quoi penser de cette étrange aventure. — Monsieur, dit Bronislas, nous voulons croire ce que vous nous dites; mais vous nous permettrez d'accompagner notre ami chez la personne qui désire lui parler. — Fort bien, messieurs, dit le docteur; et on se mit en route. Après un court trajet, on s'arrêta devant une maison d'assez chétive apparence; le docteur entra le premier, s'approcha du lit de la malade, et lui dit : — Ma bonne Marguerite, voici le comte Ostrorog. — Que Dieu soit béni! reprit la malade. — Oui, ma mère, c'est lui, s'écria Clotilde : maintenant, calmez-vous. — Ma fille! ma fille! remercie Dieu, car le salut de mon âme est attaché aux révélations que je vais faire. Fils d'Adolphe et d'Hélène, pardonnez-moi! Ma mort approche, le jour de la vérité est venu; regardez votre sœur! Cette enfant, c'est Julie Ostrorog... — Non, dit Edmond avec véhémence, cette femme 'est pas Julie! — Hélas! répliqua Marguerite, vous ne pouvez pénétrer ce mystère, et le bon Dieu, pour me punir, me condamne à vous l'expliquer... En prononçant ces mots, un spasme convulsif s'empara de la malade et l'empêcha de parler pendant quelques moments. La jeune fille vint auprès de son lit, et lui fit avaler quelques cuillerées de potion. Peu à peu Marguerite se calma et reprit en ces termes : — J'ai menti devant Dieu et devant les hommes; j'ai trahi les volontés d'une mourante. Écoutez-moi, comte, et pardonnez-moi! Hélène, à son lit de mort, m'avait confié sa fille, sa Julie, pour que je la remisse entre les mains du baron de Tolly, et j'ai trahi Hélène;... mais j'aimais tant cette enfant! comment avoir la force de m'en séparer?... j'ai péché par tendresse pour l'enfant de mon cœur! mais j'étais coupable, car je ne pouvais lui faire qu'une triste destinée. Quand je sentis la mort s'approcher, les remords s'emparèrent de moi; je confiai au docteur le secret qui pesait sur mon âme, et il me promit de chercher à vous découvrir. Il a accompli sa promesse. Je vous rends votre sœur, et je mourrai tranquille en lui laissant un appui. — Donnez-moi la preuve de ce que vous avancez, dit Edmond.

Marguerite prit une cassette qui était près d'elle, et en tira l'extrait de naissance de Julie. — Tenez, comte, lisez ce papier, tout y est constaté, jusqu'à un signe que Julie porte sur le bras gauche. Julie, car désormais nous ne l'appellerons plus Clotilde, s'approcha et montra à Edmond le signe qu'elle portait au bras gauche.

— Je deviendrai fou! s'écria Edmond. Julie, celle que j'ai aimée, celle dont j'ai été séparé, n'était donc pas ma sœur? — Non! dit Marguerite avec des sanglots; non, c'était l'enfant que j'avais substituée à l'enfant d'Hélène! Un matin, à la pointe du jour, après d'horribles combats, je me décidai à porter Julie au baron de Tolly. La fatalité voulut qu'en passant par une rue isolée, je trouvasse une petite enfant de deux ou trois mois, abandonnée à la miséricorde des passants. Je pris cette

enfant, et je vis suspendu à son cou un petit morceau de papier sur lequel étaient écrits ces mots : « Clotilde, née le 7 mai 1795. » Je m'emparai de ce précieux fardeau, et, dans le premier moment d'exaltation, je crus que c'était le ciel qui me l'envoyait. Je courus chez moi, je déposai Julie dans son berceau, puis je portai Clotilde chez le baron de Tolly, en lui disant que c'était l'enfant d'Hélène !...

J'ai élevé Julie, je l'ai vue grandir et se développer. La petite fortune que m'avait laissée Hélène m'aida à donner à sa fille une éducation convenable ; mais comme cela épuisait mes faibles ressources, nous étions obligées de nous restreindre dans l'intérieur de notre ménage; nous n'avions pas de servante, et quand je tombai malade, cette chère enfant fut forcée de sortir seule pour aller chercher ce dont j'avais besoin. C'est alors qu'elle fit la rencontre de monsieur, dit-elle en regardant Bronislas ; mais aussitôt elle me le confia, et c'est maintenant son frère qui la protégera. Bronislas rougit comme une jeune fille dont on a surpris le secret, et tendit la main à Edmond.

Edmond avait l'âme bouleversée ; il ne pouvait parler ; il ne pouvait ouvrir son cœur à l'espoir d'un nouveau lien, d'une nouvelle affection ; le souvenir de Julie se plaçait entre lui et sa sœur. Les grands mystères de joie ou de douleur ne peuvent et ne doivent jamais sortir de l'âme qui les recèle ; mais la nature donne toujours un moment de calme dans les situations les plus violentes de la vie, comme un instant de mieux avant la mort ; c'est le dernier recueillement de toutes les forces Peu à peu, la pensée du devoir, la douceur des affections de famille, pénétrèrent dans ce cœur désolé. Edmond embrassa sa sœur, et promit à Marguerite de la remplacer quand elle ne serait plus.

Marguerite mourut peu de jours après avoir vu Edmond. Dieu l'appela à lui quand elle fut remise de ses fautes, quand elle eut obtenu le pardon de celui qu'elle avait rendu si malheureux. Clotilde vint habiter la maison de son frère, et bientôt ils devinrent unis par le cœur comme ils l'étaient par la nature ; les soins de Clotilde, cette tendresse de femme qui se manifeste par des preuves journalières, parvinrent, si ce n'est à consoler Edmond, du moins à lui faire une vie supportable. Mais le bruit, le mouvement d'une grande ville, l'air de fête et de joie qui se rencontre à chaque pas dans une ville de luxe et d'opulence, tourmentaient Edmond de ce mal qui n'a pas de paroles pour se dire et pas de plaintes pour s'exprimer. La douleur, la profonde douleur a des instincts d'un égoïsme affreux ; le plaisir, la gaieté des autres la repousse, la fait souffrir et lui fait pitié.

Edmond proposa à sa sœur de quitter Warsovie pour aller s'établir à Kamieniec-Podolski, où il avait une propriété. Clotilde accepta. Les femmes commencent à sentir le degré d'un attachement quand elles ont une douleur à offrir, un sacrifice à faire. Elle oubliait son propre bonheur pour donner le repos à son frère. Clotilde quittait Bronislas, et ce départ développait en un moment l'amour combattu, l'amour qui s'était caché à l'ombre de son innocence. Il faut un concours de circonstances absolues pour que le caillou laisse jaillir l'étincelle qu'il renfermait dans son sein. Mais qui peut connaître le cœur des femmes? Clotilde n'avait-elle pas une joie secrète en soumettant Bronislas à une *épreuve ?* L'absence, la séparation ne sont-elles pas la pierre de touche des affections humaines? Bronislas fut atterré en apprenant la résolution d'Edmond ; mais, sans cette circonstance, peut-être n'aurait-il pas prononcé sitôt le mot de *mariage*, ce mot si solennellement redoutable? Edmond accueillit avec empressement la proposition de son ami, car

il savait que Bronislas était une âme d'élite qui devait assurer le bonheur de sa sœur.

Bronislas, en faisant ses adieux à Edmond, lui promit de le rejoindre bientôt à Kamieniec. Clotilde, présente à ces adieux, était dans le recueillement du bonheur; elle savait qu'elle était aimée! Le plus beau moment de la vie est celui où l'on découvre que l'on aime; mais le plus doux, le plus enchanteur est celui où l'on apprend qu'on est aimé; c'est la vie qui se révèle à nous avec toutes ses ivresses, toutes ses craintes et toutes ses espérances; c'est enfin la possession de l'infini, l'entrée du ciel, le détachement de toutes les choses de la terre. Et c'est à ce moment si cher qu'il fallait que Clotilde quittât Bronislas! et malgré la certitude de le revoir bientôt, elle partit désespérée. Mais en quittant ce qu'on aime, il n'y a pas de départ heureux! *Adieu* est le mot le plus triste de la vie, celui qui ressemble le plus à la mort. Clotilde pleura beaucoup. Ah! quelle bonne et enviable douleur!

IX.

La foule se pressait aux portes du couvent des sœurs de Saint-Dominique, à Kamieniec-Podolski. L'église était resplendissante de lumière; le maître-autel du chœur était orné de vases remplis de fleurs; de belles tapisseries recouvraient les murs; enfin tout annonçait l'attente d'une grande solennité. Le catholicisme avait déployé toutes ses pompes et toutes ses magnificences. «Religion née dans un hameau, cachée ensuite dans des catacombes, puis éclatante parmi toutes les pompes du pouvoir, parmi toutes les merveilles des arts, que tu es belle! que tu es belle dans la crèche de Bethléem, dans les cachots des martyrs, dans la basilique de Saint-Pierre! Religion de Jésus-Christ, religion du pauvre et du malheureux, que tu es belle!» Cette foule se ruant à la porte du couvent, se pressant sans miséricorde sur les plus âgés et les plus infirmes, devint tout à coup attentive et recueillie quand elle eut pénétré dans le temple. Le plus incrédule prend l'aspect de la ferveur en présence de la majesté de Dieu!

Une jeune fille allait se consacrer au Seigneur!... Les religieuses sortirent deux à deux du couvent, et vinrent se former en ligne de chaque côté de la nef. Une de leurs compagnes, belle comme une vision céleste, marchait au milieu d'elles, et vint se prosterner à genoux sur la première marche de l'autel. Alors le prêtre s'avança, et la cérémonie commença.

Edmond et sa sœur étaient établis depuis un mois à Kamieniec, et Bronislas venait de les réjoindre. Tous trois ils se dirigeaient vers le faubourg pour faire une promenade hors de la ville, lorsqu'en passant devant le couvent de Saint-Dominique, ils entendirent parler de la cérémonie qui allait avoir lieu. Les pauvres disaient: C'est une belle jeune fille qu'on veut forcer à prendre le voile; les autres disaient: C'est une vocation; les autres: C'est une fille trompée et repentante. Tout cela piqua la curiosité des trois amis, et ils entrèrent dans l'église.

La novice était debout, la tête baissée et les mains jointes, et le prêtre, revêtu d'un surplis blanc, prononçait ces mots: — Ma fille, renoncez-vous au monde? voulez-vous être morte au monde pour vous consacrer à Dieu? Une faible voix répondit: — Oui, mon père! — Ma fille, agenouillez-vous, demandez à Dieu sa

lumière ; qu'un rayon de grâce descende sur vous et vous éclaire ! La novice tomba à genoux et se prosterna la face contre terre. Tous les assistants s'agenouillèrent aussi, tous demandaient à Dieu en ce moment d'éclairer cette pauvre âme qu'un vœu imprudent allait arracher au monde.

La novice se relève ; sa figure est baignée de larmes; un éclat surnaturel semble animer ses yeux. Tous ses traits portaient l'empreinte d'une agitation fébrile. Le prêtre descend les marches de l'autel et dit : — Voulez-vous être l'épouse de Jésus-Christ? Jetez un dernier regard sur le monde, puis venez à Dieu pour toujours.

La novice se retourne, et contemple un moment cette foule, qui est là avide d'émotions.

Tout à coup un homme s'élance et vient jusqu'aux degrés de l'autel : sa vue, le désordre de ses traits a pétrifié les assistants; personne n'a osé l'arrêter, et personne n'ose encore le retenir ! Il étend sa main vers le prêtre, et, d'une voix déchirante, il prononce ces mots : — Au nom du ciel, arrêtez !... La novice le regarde, et tombe évanouie dans les bras des religieuses, qui l'emportent.

Edmond avait reconnu celle qu'il avait crue sa sœur.

Le prêtre fit un signe de croix, dit à voix basse une prière, et se rendit ensuite dans la sacristie. Bronislas ne tarda pas à l'y rejoindre. Ce prêtre vénérable, disciple de Jésus-Christ, écouta avec bonté les révélations de l'ami d'Edmond. Ce prêtre était l'image de ces hommes de l'ancienne loi ; c'était le juste qui descendait d'en haut comme la rosée du ciel; cet homme n'avait de voix que pour chanter les louanges de Dieu, les merveilles de la religion; n'avait de paroles que pour porter la paix et la consolation dans les âmes désolées. — Mon fils, dit-il à Bronislas, tout se fait par la volonté de Dieu ! ce que cette enfant avait pris pour une vocation n'était que du désespoir ; elle est pieuse, elle est sainte devant Dieu, mais cela ne suffit pas pour la vie du cloître. Notre religion demande, exige un détachement réel et complet de tout ce qui tient à ce monde ! Sœur Julie appelait la mort à son aide,

et c'est la souffrance que le chrétien demande! Si je ne me suis pas opposé à sa résolution, c'est que je savais que le cloître était son seul asile. Maintenant le monde s'ouvre pour elle, Dieu veuille qu'elle y trouve le bonheur! Elle n'a pas encore prononcé ses vœux; je lui rends sa liberté au nom de Jésus-Christ; mais elle a bien souffert : prions pour elle!...

Bronislas quitta le prêtre avec plus de piété dans le cœur et plus de croyance dans l'âme: il retourna à l'église, et trouva Edmond auprès de sa sœur, qui cherchait à le ranimer par de bonnes paroles.

X.

Un fil providentiel semblait guider Edmond dans tous les événements de sa vie: il retrouve sa sœur comme par miracle, puis il retrouve la femme de son cœur, celle pour qui il avait tant souffert, celle qui lui avait fait tout sentir et tout comprendre. Le premier besoin d'Edmond avait été de chérir et d'aimer! Mais vous vous rappelez l'erreur cruelle qui l'avait séparé de Clotilde : nous devons l'appeler Clotilde aujourd'hui, puisque cette fatale erreur est découverte. On se figure la joie, le saint bonheur d'Edmond en revoyant son amie. Ah! ce fut une immense joie, un de ces bonheurs que Dieu accorde à l'homme pour lui donner les avant-goûts du ciel; c'était une émotion si profonde et si vive à la fois, qu'il voulait écarter d'elle tout ce qui pouvait la détruire ou l'altérer. Dans une semblable émotion, les autres puissances de l'âme se retirent en arrière comme par respect. Edmond ne pouvait pas prévoir que Dieu voulait l'éprouver encore; mais Clotilde, affaiblie par tant de malheurs, ne put supporter cette transition violente; ses jours furent en péril pendant deux mois, et quand elle touchait au moment de la convalescence, une inflammation se déclara au cerveau, et donna des craintes plus cruelles encore que toutes celles qui les avaient précédées. Clotilde, en revenant à la vie, était folle. Folle! connaissez-vous quelque chose de plus affreux? Sentir et ne plus comprendre! avoir tous ses souvenirs pour la douleur, et pas une espérance pour le bonheur! n'être ni morte ni vivante! être et n'être pas! Clotilde passait ses journées entières sans dire une parole, sans regarder un seul objet; ses yeux étaient fixes ou erraient sans pensée et sans intelligence. La nuit, elle se levait et disait : — Edmond, entendez-vous? minuit vient de sonner, conduisez-moi à l'autel!

On fit venir à Kamienieç-Podolski les premiers médecins de la Pologne; mais que peut la médecine contre les maladies de l'âme? que peut la médecine sur notre inexplicable organisation? que peut cette science, qui est un doute et une incertitude perpétuelle? Enfin, après avoir consulté les plus célèbres médecins, comme je l'ai dit, on consulta un jeune docteur qui avait un nom à se faire, une réputation à acquérir. Jusqu'alors il n'avait été connu que des pauvres, de ceux qui vivent et qui meurent ignorés. Quand il vit Clotilde, quand il l'eut examinée dans le moment de ses crises, il dit à Edmond : — Certes la maladie est grave, mais je ne la crois pas désespérée. Les moyens violents, comme les douches et les saignées, tueraient la malade; il faut fatiguer son corps pour calmer l'irritation nerveuse, mais il ne faut pas l'épuiser; puis il faut agir peu à peu sur le moral; il faut lui faire comprendre la vérité sans la heurter violemment. Pour que la vérité pénètre

dans son âme, dans son intelligence, il faut que ce soit avec précaution, comme un jour doux dans des yeux délicats. Je vais réfléchir aux moyens que nous pouvons tenter, et demain je vous dirai le résultat de mes réflexions.

Edmond attendit le lendemain avec une morne anxiété ; c'était un arrêt qu'il allait entendre. Le docteur revint comme il l'avait promis. — Eh bien ! lui dit Edmond, qu'avez-vous résolu? — Il faut que la malade revoie les lieux où elle a reçu ses premières impressions ; il faut qu'elle vous retrouve là où elle vous vit pour la première fois. Si ce moyen réussit, elle est sauvée.

Edmond écrivit à l'instant au baron de Tolly, et lui demanda la permission de se transporter à son château avec Clotilde. La lettre d'Edmond était accompagnée d'une lettre du docteur, dans laquelle ce dernier expliquait tous les soins à donner, toutes les précautions qu'il y avait à prendre pour Clotilde. Le baron ne tarda pas à répondre ; il était au courant des événements par le vénérable prêtre du couvent de Saint-Dominique et par la supérieure. Il écrivit à Edmond : — « Le ciel a réservé bien des malheurs à ma vieillesse : tout ce que j'ai aimé m'a été enlevé, tout ce que j'aime encore est marqué par la fatalité. Vous, mon ami, vous avez bien souffert, et la dernière épreuve est la plus cruelle de toutes ! Espérons en Dieu ! Je vais revoir mon enfant d'adoption, la fille de mon cœur ; mais comment vais-je la revoir, hélas !... Après les événements qui vous séparèrent de Clotilde, elle alla chez une de ses amies qui habitait la ville de L... ; là, elle ne tarda pas à ressentir les premiers symptômes de la maladie qui s'est développée plus tard. Une nuit, elle quitta le château de son amie sans qu'on pût savoir de quel côté elle avait dirigé ses pas. Pendant plusieurs jours toutes les recherches furent vaines. Enfin, on parvint à découvrir qu'elle avait été recueillie par le concierge du château de... Cette femme, qui était guidée par la générosité de son cœur, et qui craignait pourtant les réprimandes de ses maîtres, cacha Clotilde pendant plusieurs jours ; mais elle échappait la nuit à sa surveillance, et se promenait dans les chambres du château. Cela effraya tellement les habitants, que le bruit s'en répandit dans les environs, et ce fait si douloureusement vrai fut travesti en contes absurdes. L'amie de Clotilde, informée par la voix publique de ce qui se passait, vint la réclamer, et c'est à cette époque qu'elle entra au couvent de Saint-Dominique. La douceur des religieuses, les exhortations pieuses du bon prêtre qui dirige le couvent, rendirent en quelque sorte le repos à son cœur et le calme à son esprit.

« La main de Dieu vous conduisit à l'église le jour où Clotilde devait prononcer ses vœux !... Vous savez le reste, mon ami ; je vous le dis encore, espérons en Dieu !

« Clotilde va retrouver ma demeure telle qu'elle l'avait laissée. La même tapisserie, les mêmes tableaux vont orner sa chambre et son cabinet d'étude. Mes vieux serviteurs seront sur son passage pour la recevoir. Comptez sur moi, Edmond ; comptez sur mon affection pour vous et ma tendresse pour elle.

« BARON DE TOLLY.

« J'ai écrit à la supérieure pour qu'elle donne à Clotilde l'autorisation de sortir du couvent. J'ai dit que vous iriez la chercher avec votre sœur. »

XI.

Clotilde fut plongée dans un état léthargique tout le temps que dura le voyage.

Elle tenait ses yeux constamment fermés, elle respirait faiblement, on sentait à peine les battements de son cœur... Edmond interrogeait le docteur, et celui-ci lui disait : — Ce calme est de bon augure ; ce n'est point la somnolence, c'est l'affaissement, c'est un repos de tout l'être après ces crises violentes qui l'ont tant fatiguée. Le cerveau n'est point dérangé, c'est une inflammation partielle qu'on n'a pas prise à temps, mais nous en triompherons. Voyez, ses joues ne sont plus pourprées, elles ont une teinte rosée qui est un signe de santé.

Edmond reprenait courage aux paroles du docteur ; il renaissait à la vie, aux espérances ; il regardait dans l'avenir... Le présent est si peu pour nous ; nous faisons si bon marché de la réalité, et nous allons au-devant des chimères et des folles espérances. Rien ne peut satisfaire le cœur de l'homme ; c'est pour cela que nous naissons, que nous vivons, que nous mourons sous l'empire de l'illusion. Ce que nous possédons n'est rien, ce que nous possédons n'est comparable ni à nos rêves, ni à nos désirs. Notre âme est trop grande pour la terre. Malebranche et d'autres philosophes ont cru que la vie était un songe ; ont-ils eu raison?

Après plusieurs jours de route, on arriva au château du baron. — Ma vie dépend de ce moment, disait Edmond au docteur. On transporta Clotilde sans lui parler, sans l'avertir, dans la chambre que le baron lui avait fait préparer ; elle avait les yeux fermés, et quand on l'eut déposée sur son lit, elle reposa sa tête comme une personne qui se dispose à dormir. — Si elle se réveille, dit le docteur, je lui donnerai quelques gouttes de potion calmante ; sinon, ne troublons pas son repos, et attendons la crise de demain. Le docteur et Julie passèrent la nuit dans la chambre de la malade, et Edmond et le baron veillèrent dans la pièce à côté. Le lendemain, le docteur et Julie se retirèrent tout doucement, et le baron entra ; tout se passait d'après les ordres du docteur. Le baron s'assit auprès du lit de Clotilde et attendit son réveil. Clotilde ouvrit enfin les yeux et promena des regards étonnés sur tout ce qui l'entourait... Tout à coup, ses regards se fixent sur le baron ; elle soupire doucement et lui dit ; — Mon père, il me semble que j'ai dormi bien longtemps. Puis des sanglots s'échappèrent de sa poitrine. — Mon père, reprit Clotilde, où est Edmond ? — Tu vas le voir, chère enfant ; mais calme-toi, tu as dormi d'un sommeil agité, tu as besoin de repos...

Dieu était hier, il est aujourd'hui, il sera demain ; il punit et il récompense quand il lui plaît, parce qu'il a dans ses mains les trésors de l'éternité. Clotilde, comme par miracle, revint à la raison, non peu à peu, non graduellement comme l'aurait pu faire espérer la science de la médecine, mais tout à coup, le jour où elle revit les lieux où elle avait passé ses premières années, où elle avait reçu ses premières impressions de bonheur et de chagrin. Le souvenir précis, distinct de ce qu'elle avait senti autrefois, lui rendit l'intelligence.

Je n'entreprendrai pas de dire le bonheur d'Edmond. Parmi les rares moments qui composent nos tristes journées, il y en a qui, par le charme dont ils sont revêtus, ne peuvent point se comparer aux autres. Quelquefois il se trouve un seul de ces instants dans toute une vie, et n'est-ce point assez pour avoir le droit de dire qu'on a vécu ? Ne demandez plus rien à Dieu, à ce monde, à la nature, quand une seule fois toutes les cordes de votre âme ont vibré.

Cette maison naguère si triste prit bientôt l'aspect de la joie, et, pour que rien ne manquât à cette joie, Bronislas vint rejoindre ses amis. Peu de jours après son

arrivée, il s'unit à Julie; mais comme ses affaires de famille le rappelaient à Varsovie, il partit avec sa jeune épouse.

XII.

Je vous ai raconté bien des douleurs durant cette longue histoire, parce que c'est une histoire vraie. Je voudrais, pour reposer votre cœur s'il a été un instant ému, vous montrer Clotilde heureuse et aimée; mais comme je ne fais point un roman, comme je n'arrange pas à ma guise les événements qui m'ont été confiés, je vais mettre sous vos yeux les misères du cœur et le néant des affections humaines. On l'a dit, la vie est toute dans ce qui n'est pas encore et dans ce qui n'est plus, — désirs et regrets. Quand un amour a lutté, quand il a été traversé de craintes et d'angoisses, l'âme s'épuise dans la lutte, le cœur s'affaisse, et il ne peut plus se passionner pour le bonheur; et quand un amour recueille à sa naissance des moissons de joie et d'allégresse, il s'éteint bientôt, car l'homme veut craindre et souffrir pour attacher du prix à sa possession. Ces tristes vérités ne sont point un plaidoyer contre l'amour; non, le bonheur existe dans l'union des âmes; mais là comme ailleurs, rien n'est vrai si rien n'est calme. Edmond avait donné toute sa passion à la douleur, et quand vint le moment du repos, les joies du cœur étaient perdues sans retour. Pour qu'on juge bien de l'état d'Edmond, nous allons donner ici une lettre qu'il écrivait à Bronislas.

« Mon cher ami,

« Je ne t'ai pas écrit depuis un mois, parce que les jours qui ont suivi mon mariage n'ont été que fêtes et représentations. Tous les châteaux environnants sont venus complimenter ma femme, et tout le monde a voulu la recevoir à son tour. Clotilde est charmante, elle est plus belle qu'elle n'a jamais été; mais elle a une tristesse qui me désespère; elle ne me trouve ni assez empressé ni assez amoureux; elle ne m'aborde que pour se plaindre; elle voudrait que je fusse sans cesse à ses pieds et que je lui prodiguasse à chaque moment toutes les exagérations de la passion. Dis-moi si c'est possible. J'ai trop souffert pour qu'il y ait encore en moi de l'exaltation. L'homme est borné, l'amour a ses limites. Je me survis à moi-même, et c'est un miracle de n'avoir pas succombé dans la lutte. Mais les femmes ne comprennent pas cela, elles qui ont une imagination qui remplace le cœur, qui remplace l'esprit, qui peut tenir lieu d'affection; elles veulent qu'on les aime toujours de même. Certes j'aime Clotilde; mais j'en suis arrivé à ce moment de la vie dont l'amitié est le premier besoin. Je voudrais que ma femme fût une amie pour moi, et elle veut, elle exige que je sois un amant pour elle. Vois-tu, Bronislas, les chagrins vieillissent les hommes, mais les femmes ne vieillissent jamais. Clotilde, après tous ses malheurs, est aussi jeune de cœur, c'est-à-dire d'imagination, que le jour où je la vis pour la première fois. Elle veut faire de moi un homme passionné, et je suis courbé sous les épreuves de la vie. Elle veut faire de moi un homme amoureux, et il ne me reste plus que la vertu du dévouement et de l'amitié. Clotilde dédaigne ce que je peux encore donner, et court sans cesse après une illusion. Hier, nous devions aller au bal; ma femme avait fait une de ces toilettes qui sont un travail et une étude; malgré sa toilette, elle était belle encore; mais je ne pus le lui dire, car ces fleurs, ces pierreries ôtent toujours du charme à la

femme qui vous plaît. Mais voilà encore une de ces choses que les femmes ne comprennent pas! Clotilde, enchantée de sa parure, m'interrogea du regard, et comme elle me vit très-froid et très-peu empressé pour sa robe, elle se mit à pleurer. — Allons, vous êtes une enfant, lui dis-je ; partons pour le bal, vous vous consolerez. — Non, reprit-elle, rien ne peut me consoler de votre indifférence... Sur cela, elle alla s'enfermer dans sa chambre, et revint deux heures après avec les yeux très-rouges.

« Ces scènes-là, mon ami, se répètent tous les jours : je n'y puis rien; je suis sans courage pour repousser les plaintes, les reproches de Clotilde, et sans force pour les supporter.

« Pourquoi les femmes ont-elles exclu la bonté de l'amour? Clotilde, si bonne, si affectueuse pour tout le monde, est sans pitié pour moi. J'espère que le temps apportera quelques modifications dans son caractère, mais en attendant je souffre, et elle aussi.

« Le baron est toujours parfait pour nous; il a adopté Clotilde et lui a donné son nom, et il lui laissera toute sa fortune. Nous serions heureux, mais le bonheur est en nous ou n'est pas. Les événements peuvent être un obstacle au bonheur, mais notre caractère est le plus souvent l'impossibilité du bonheur.

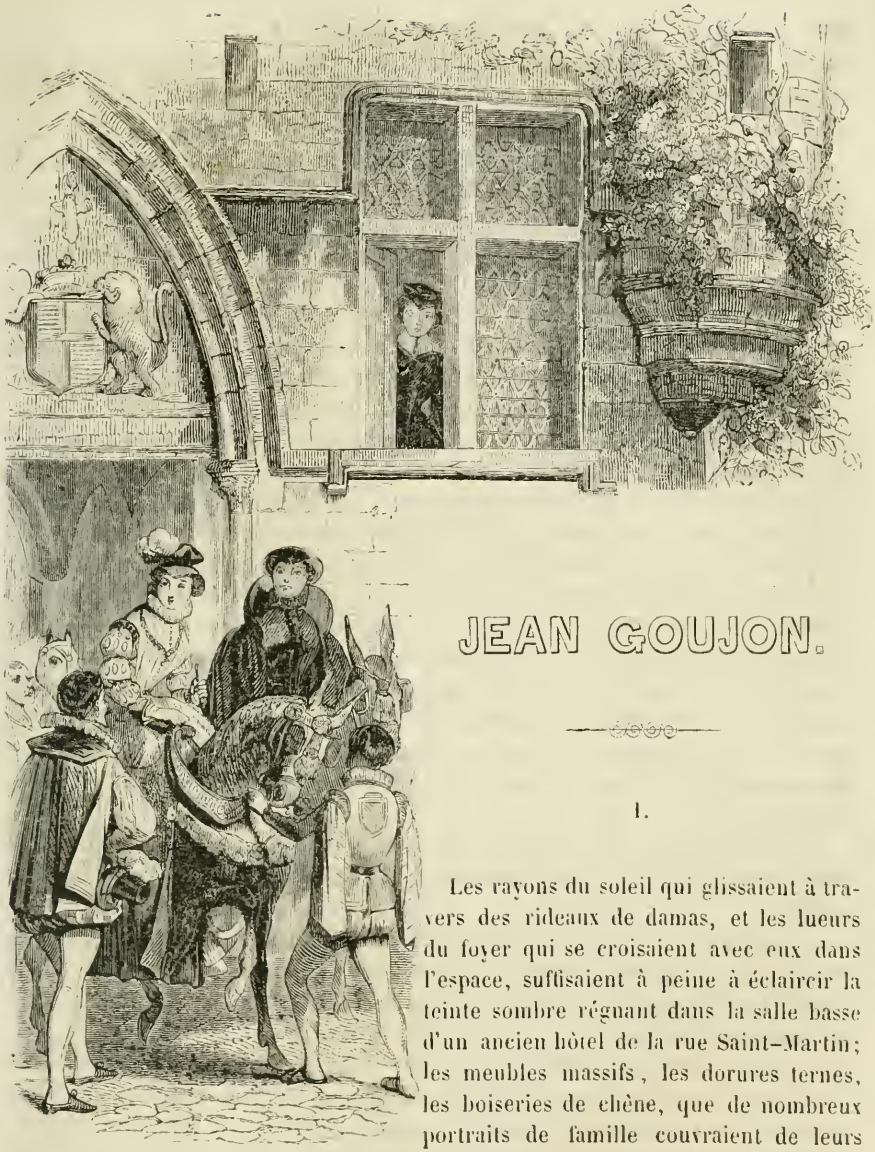
« Ne me fais pas l'injure de croire que le mystère qui enveloppe la naissance de Clotilde ait la moindre influence sur moi. J'ai tant aimé Clotilde, je l'aime si bien encore, que je suis heureux de tout ce que je puis lui donner en dévouement. D'ailleurs, tu connais mon opinion sur le préjugé qu'on appelle la *naissance*, et mes idées sur la famille. Il n'y a de réel que ce qui vient du cœur, il n'y a de distinction que celle qui nous vient de notre intelligence et de notre âme.

« Quand ma femme pourra *s'habituer* à mon amitié, nous serons heureux, car alors elle deviendra bonne pour moi.

« EDMOND, comte OSTROROG. »

Edmond avait raison de compter sur le bienfait des années. Peu à peu Clotilde devint moins amoureuse, moins passionnée, surtout moins exigeante ; elle comprit enfin que les hommes aiment mieux notre bonté que notre amour, nos soins de chaque jour que notre beauté. Elle comprit tout cela, dis-je, après quelques tristes épreuves. Elle devint donc bonne, toujours bonne et aimable, et elle fut presque heureuse.

Olympe CHODZKO.



JEAN GOUJON.

I.

Les rayons du soleil qui glissaient à travers des rideaux de damas, et les lueurs du foyer qui se croisaient avec eux dans l'espace, suffisaient à peine à éclaircir la teinte sombre régnant dans la salle basse d'un ancien hôtel de la rue Saint-Martin; les meubles massifs, les dorures ternes, les boiseries de chêne, que de nombreux portraits de famille couvraient de leurs toiles noircies, lui donnaient un aspect recueilli et austère.

Dans l'angle le plus obscur, une jeune fille à la taille petite et grêle, aux traits irréguliers et doués de peu d'agrément, jouait machinalement avec un long chapelet qui pendait à sa ceinture, et, de temps en temps, levait un regard voilé sur un homme d'une belle figure et richement vêtu, qui s'appuyait contre le montant de la cheminée. Celui-ci ne s'en apercevait point, et tenait les yeux constamment fixés sur une jeune personne assise, devant la fenêtre, à un métier de tapisserie. C'était une fille de vingt ans, à la figure douce et blanche, à la taille élancée, aux formes aériennes, et qui, à son tour, insouciante des regards qui tombaient sur elle, concentrait toute son attention sur son métier de tapisserie, où une tulipe rouge s'achevait sous ses doigts.

Une femme âgée était placée dans un fauteuil à quelques pas de la cheminée. Un

air de hauteur régnait dans sa pose et dans tous ses mouvements, et elle portait sur son front cette fermeté tranquille d'une vieillesse lucide et sûre de son autorité.

Pendant quelque temps, on n'entendait que le petillement du feu, qui, au lieu de l'interrompre, semblait rendre plus sensible le silence de cette vaste enceinte. La maréchale de Montbrison, maîtresse du logis, le rompit la première, en disant à sa fille aînée, la belle demoiselle qui faisait de la tapisserie devant la croisée :

— Séraphine, il faudra changer de toilette pour la cérémonie à laquelle monseigneur le duc de Joyeuse veut bien nous accompagner. La reine Catherine de Médicis et les princesses s'y trouveront. Vous mettrez votre bandeau de perles fines, une de vos cottes rayées d'argent et une fraise d'Alençon.

— Toute la cour, dit le duc de Joyeuse, assistera à la bénédiction donnée par l'archevêque dans l'église Saint-Eustache. Elle a lieu à l'occasion de la réouverture de cet antique édifice, et on sera frappé de la magnificence apportée à sa restauration. Puis, après la cérémonie, le duc d'Anjou donnera le collier de Saint-Michel à l'artiste qui a le plus contribué à ces embellissements, au célèbre Jean Goujon.

— Il me semble, répondit la maréchale, que cette église était bien assez riche et assez ornée telle qu'on la voyait il y a vingt ans, à l'époque où mon mariage y fut célébré, et qu'elle ne peut rien gagner à ces modernes ornements.

— Il en est cependant, madame, que vous ne pourrez pas voir sans intérêt, reprit le duc de Joyeuse ; car en allant visiter les sculptures qui décorent maintenant le chœur, j'ai trouvé que l'un des deux archanges exécutés par Jean Goujon, celui qui est placé à droite du maître-autel, ressemble singulièrement à votre chère Séraphine.

— A moi? dit la jeune fille en rougissant : c'est donc pour le rendre moins imposant aux fidèles qui viendront le prier, que l'artiste l'a revêtu d'une forme si humble?

— Quel que soit le mérite de la sculpture, dit la maréchale, il me semble qu'il est récompensé au delà de toutes convenances par le don de la croix de Saint-Michel. Cette décoration sied mal à un homme qui n'a tenu toute sa vie que le fer peu dangereux du ciseau.

— Que voulez-vous, madame? répondit le duc de Joyeuse : on commence à trouver que l'art de créer vaut bien celui de tuer, et on vient d'honorer du collier du même ordre l'auteur *des Essais*. Nous autres guerriers, il faut bien l'avouer, nous ne resterons dans la postérité que comme des fantômes; car celui qui s'illustre en détruisant ne peut laisser qu'un nom. Mais ces excellents ouvriers y resteront par leurs œuvres. Quant à moi, malgré toute ma vénération pour l'ancienne noblesse, en qui réside l'honneur de la France, je ne suis nullement humilié d'avoir pour confrère dans la chevalerie de Saint-Michel (1), Montaigne, le philosophe qui a ouvert à la pensée tant de routes nouvelles, et Jean Goujon, l'artiste qui a rallumé chez nous le génie de l'art antique.

— Tenez, mon cher duc, la France vivait très-bien sans Apollon du Belvédère,

(1) Le sieur Montaigne se plaint amèrement de l'abus qu'on fait de cet ordre, en le prodiguant à des gens de basse lignée ; et Brantôme, à son tour, se moque des susceptibilités de son confrère.
SAINTE FOIX. *Histoire de l'ordre de Saint-Michel et du Saint-Esprit.*

sans Jupiter Olympien ; nous n'avions pas besoin que ces personnages vinssent remplir l'air que nous respirons de leurs impressions et de leurs mœurs païennes, et que Vénus devînt la patronne de nos jeunes femmes...

La maréchale s'interrompit en voyant que le sablier venait de se vider.

— Montez dans votre chambre, ma fille, dit-elle, il est temps de vous habiller.

Séraphine se leva pour obéir à sa mère, en ayant l'air de quitter sa tulipe rouge avec quelque regret. La maréchale se tourna du côté de sa seconde fille, et lui dit :

— Et vous, Berthe, allez vaquer aux soins de la maison ; faites arroser les plates-bandes du jardin ; occupez-vous de la volière, et surtout veillez à ce que la collation soit prête à notre retour. Ensuite vous pourrez vous retirer dans votre chambre pour dire vos prières.

La jeune fille s'étant éloignée à pas lents, madame de Montbrison se trouva seule avec le duc de Joyeuse. Celui-ci vint s'asseoir à ses côtés, de l'air tendre et empressé que les femmes au dernier âge voient renaître auprès d'elles quand elles sont aimées de nouveau dans leurs filles.

Le duc de Joyeuse, si célèbre dans notre histoire, avait alors trente-deux ans. C'était un de ces hommes ardents, impétueux, mobiles, dont l'âme, comme la flamme du foyer, est toute chaleur et mouvement. Plein du besoin de sentir, il ne pouvait vivre que dans l'élément des passions. Il fut tour à tour vaillant capitaine et religieux fanatique ; il portait tout à l'extrême, et par conséquent abandonnait vite ce qu'il avait épuisé. Peu d'années auparavant, à la bataille de *Jarnac* et à celle de *Roche-Abeille*, les corps qu'il commandait ayant remporté la victoire par la vivacité des mouvements qu'il leur avait imprimés, il ajouta à ses armes un faucon, avec cette devise : *cave, adsum* (prenez garde, me voici). Au moment où nous le trouvons, c'était l'amour qui absorbait toute son âme.

La taille du duc de Joyeuse était haute, sa figure noble, belle et vivement éclairée par son regard ; une cicatrice placée au-dessus de l'œil gauche, et que nous voyons retracée dans ses portraits, n'ôtait rien à sa pure régularité.

— Combien vos filles vous respectent et vous aiment, madame, dit-il ; combien je suis heureux, en m'unissant à ma chère Séraphine, d'entrer dans une maison où se sont conservées si pures les saintes doctrines de la famille et de la religion ! Car en épousant une femme, on épouse sa vie entière, son éducation, ses mœurs, ses alentours ; et tout cela doit être en rapport avec nous pour qu'il y ait bonheur dans notre union.

— Vous trouverez sous notre toit tout ce qui vous est cher et sacré, monsieur le duc ; je voudrais seulement que ma fille eût un plus riche apanage à joindre au vôtre ; mais le baron des Adrets, le chef protestant qui a fait périr mon mari dans les supplices, incendié notre château de Montbrison et précipité ses braves défenseurs du haut des remparts, ne m'a guère laissé que mon voile de veuve. Séraphine aura le peu que j'ai conservé, c'est-à-dire cet hôtel où ont vécu ses aïeux, car il est de toute justice que Berthe entre au couvent afin de laisser l'héritage entier à sa sœur, qui doit, en l'absence d'enfant mâle, représenter la famille.

Un moment après, Séraphine entra resplendissante de beauté et de parure, puis un valet de pied vint dire que les mules des dames étaient prêtes, et elles sortirent accompagnées du duc de Joyeuse.

Berthe resta seule à l'hôtel. D'abord elle alla coller son visage à une petite fenê-

tre du rez-de-chaussée par laquelle elle regarda, sans être vue, sa mère et sa sœur monter sur des mules superbement caparaçonnées, avec des freins dorés et des housses de brocart. Elle examina si la fourrure de menu-vair (1) que sa sœur mettait alors pour la première fois, lui allait bien; elle admira la grâce du duc de Joyeuse à monter à cheval, et les suivit du regard jusqu'au détour de la rue, où elle ne put plus les apercevoir.

Ensuite, elle se rendit au jardin pour porter la nourriture aux oiseaux des volières; mais sa pensée était bien loin de ce qu'elle faisait. Au milieu de cette occupation, elle fut si distraite et son cœur se serra tellement, que le grain tomba de sa main, et qu'elle fut obligée d'aller s'asseoir sous un arbre voisin.

— Quelle vie! dit-elle, mon Dieu, quelle vie! Dédaignée de mes parents parce que je suis la seconde fille; condamnée à la pauvreté, au cloître, pour laisser ma sœur riche et heureuse; et de plus, être née si laide que personne ne regrette que je sois enfermée dans un couvent! Il semble que je ne sois venue au monde que pour faire ressortir ma sœur, pour la faire paraître plus belle, et puis mourir après. On lui donne toutes les parures, tous les bijoux; et moi, si on songe à moi à propos de pareilles choses, ce n'est que pour me dire : *Cela ne vous irait pas.*

Tandis que Berthe rêvait ainsi, les portes de la volière étaient restées ouvertes. Les oiseaux sortirent peu à peu, les uns becquetant les graines tombées à la porte, les autres voltigeant à l'entour. Les tourterelles passèrent le seuil une à une, les fauvettes reprirent la clé des champs avec joie; quelques rouges-gorges vinrent chanter dans le tilleul sous lequel Berthe était assise... mais elle ne les entendit pas.

La pauvre fille disait dans sa pensée :

— Tout cela n'était rien encore; dans ma triste vie il brillait des moments de gaieté; je me prenais à sourire, je chantais quelquefois quand j'étais seule; je suis si jeune!... Mais voir le duc de Joyeuse aimer ma sœur, l'épouser! oh! c'est trop! c'est trop pour mon courage... Je l'ai aimé dès que je l'ai connu, et lui ne s'est jamais aperçu de mon existence... Je voudrais rester le jour, la nuit, déguisée en mendiante sur le seuil de sa demeure, pour le voir seulement une minute passer devant moi. Je consentirais à tous les sacrifices, à toutes les douleurs pour le voir seulement sourire; je donnerais mille fois ma vie pour lui, et il ne me regarde pas, il ne sait jamais si je suis là! Je n'ai de lui que cet anneau de cornaline qui est tombé un jour de son doigt... C'est ma sœur qu'il aime, elle qui ne songe qu'à ses broderies! Et tous les hommes feraient comme lui, car elle est belle et je suis laide. Être laide, c'est être condamnée à mort avant d'avoir vécu... Malheureuse! et personne ne me tend la main! J'ai beau regarder de tous côtés, pas un être, mon Dieu! qui me donne son sein pour pleurer...

Et les rouges-gorges chantaient toujours, et les fleurs de tilleul se berçaient sous le vent dans la douce chaleur qui les épanouissait.

Berthe n'eut pas le courage de rester pour assister au souper; elle mangea seulement quelques fruits mouillés de ses larmes, et se retira dans sa petite chambre. Elle voulut prier, comme cela lui était ordonné; mais en vain : la foi n'était pas dans son âme.

(1) Au seizième siècle, on faisait du feu et l'on portait des fourrures en été.

II.

L'antique église de Saint-Eustache était décorée avec la pompe la plus splendide. Ce temple, restauré et embelli par les dons de Charles IX, semblait ce jour-là s'ouvrir pour la première fois. L'archevêque et le haut clergé de Paris y étalaient le luxe sacerdotal. La cour était venue, et la foule l'avait suivie, innombrable et brillante.

Dans le chœur, et près de la balustrade, étaient la reine mère et les princesses, le duc d'Anjou et les seigneurs de sa suite, tous portant le chaperon cramoisi, le manteau brodé de perles, garni d'hermine et à queue traînante. Au fond du sanctuaire étaient d'autres hommes, des hommes au costume sévère, savoir, le pourpoint de drap sans broderie, la fraise unie, la toque noire sans panache ni plume de héron, portant tous la barbe longue, dont l'usage n'était point encore établi ailleurs (1) : c'étaient Jean Goujon et ses élèves.

Jean Goujon attirait tous les regards. Quoique le peuple d'alors fût loin de savoir tout ce qu'il possédait en lui, il sentait pourtant une admiration instinctive pour ce génie qui devait vivre tant de siècles en France, et n'y être jamais surpassé. Jean Goujon était d'une taille moyenne, mais semblable, pour la beauté des formes et leur élégance, à celle qu'il donnait lui-même à ses héros. Sa figure était blanche et pâle, n'ayant point été exposée aux travaux militaires, au soleil des champs de bataille, et surtout étant décolorée par le travail intérieur de la pensée; ses traits étaient pleins de douceur et de distinction, et de longs cheveux noirs les entouraient avec grâce. Dans ce jour de triomphe pour lui, loin de chercher à fixer l'attention, il se retirait dans la foule de ses disciples comme dans une ombre favorable à sa noble pudeur. Mais on le distinguait facilement au charme et à la dignité répandus sur toute sa personne, et surtout à l'air de calme et de modestie empreint sur son visage, tandis que celui de ses élèves resplendissait d'orgueil.

Il y avait aussi dans cette troupe d'élite deux artistes renommés pour leur double talent de sculpteur et d'architecte : c'étaient Germain Pilon et Pierre Lescot, amis et non rivaux du grand statuaire.

Après la bénédiction donnée à ces murs couverts d'ornements nouveaux, à ces tableaux, à ces sculptures désormais consacrés dans le sanctuaire, et devant dès ce jour participer à la sainteté de Dieu et à l'adoration de ses fidèles, le duc d'Anjou remit la croix de Saint-Michel à quelques nouveaux élus qui avaient rempli la veille les formalités convenables. Jean Goujon fut le premier appelé à cet honneur ; puis on plaça sur les deux groupes d'anges exécutés par ce statuaire les palmes destinées à leur auteur. Ces dernières cérémonies furent accompagnées des belles symphonies de Lambert et des meilleurs musiciens de l'époque.

Si on eût suivi les regards de Jean Goujon pendant le cours de cette solennité, on aurait pu les voir souvent attachés sur la jeune Séraphine de Montbrison, à genoux devant la balustrade du chœur, soit qu'il fût frappé de la beauté de cette

(1) La mode des longues barbes trouva dans les chapitres et dans les parlements des ennemis puissants. Pierre Lescot, sur les dessins duquel fut construit le vieux Louvre, eut des luttes à soutenir contre le chapitre de Notre-Dame au sujet de sa longue barbe. (*Mémoires du Temps.*)

jeune fille, soit qu'il remarquât aussi la ressemblance que le duc de Joyeuse assurait exister entre elle et l'archange placé à droite de l'autel.

La foule, compacte, mit beaucoup de temps à défiler. Comme les dames de Montbrison avaient été placées en haut de la nef, elles furent des dernières à sortir. Au moment où elles allaient descendre les degrés du péristyle, un tumulte effrayant remplit tout à coup la rue du Jour, d'où on entendait partir des cris inintelligibles et des coups de feu.

— Qu'est-ce que ceci, bon Dieu ! s'écria la maréchale.

— Oh ! peu de chose, répondit Joyeuse après avoir examiné un instant ce qui se passait. J'aperçois des bonnets verts ; ce sont les arquebusiers de la garde qui sont en train de donner la chasse aux écoliers tapageurs et de leur courir sus... Mais voici une troupe de clercs qui viennent renforcer leurs camarades, et ils se retournent tous ensemble contre les soldats : nous en avons pour longtemps.

Et les balles, les pierres, les bâtons volaient, sifflaient dans l'air, brisaient les têtes et les carreaux de vitres.

— Mon Dieu ! dit en tremblant Séraphine, comment pourrons-nous rentrer ?

Le héros de la journée, Jean Goujon, se trouva en ce moment à côté d'elle.

— Madame, dit-il en s'adressant à la maréchale, on peut sortir de cette église en traversant la sacristie par une porte de dégagement qui donne dans la rue Traînée. J'ai la clé de cette sortie, qui me sert de passage dans mes travaux journaliers ; je puis vous offrir de passer de ce côté-là pour regagner votre hôtel, si, comme je le pense, tout y est encore tranquille en ce moment.

Madame de Montbrison accepta avec joie ; un regard charmant de Séraphine remercia l'artiste.

— Béranger, dit-il en s'adressant à celui de ses élèves qui était le plus près de lui, allez voir s'il n'y a aucunes rumeurs dans la rue Traînée, et revenez nous en instruire.

Les informations données par l'élève furent satisfaisantes. On fit signe aux valets de mener les mules de l'autre côté de l'église, et Jean Goujon conduisit les dames et le duc de Joyeuse dans le passage qui lui était familier. C'était un escalier sombre et étroit, descendant de la sacristie à une petite porte latérale. Madame de Montbrison marchait la première, le duc lui offrit la main, et l'artiste soutint les pas mal assurés de Séraphine. Ils descendirent ensemble ces degrés longs et tournants. Cette entente parfaite, cette harmonie de mouvement qui règne parfois dans la marche de deux personnes, semble déjà une union entre elles : ce fut ainsi qu'ils franchirent ce passage. Arrivés au dehors, ils tournèrent tous deux la tête en même temps, et leurs yeux se rencontrèrent... Il était écrit dans ce regard que l'incident qui venait d'arriver ne serait pas pour eux une chose indifférente, mais resterait marqué dans leur vie.

Les dames de Montbrison rejoignirent leurs montures et disparurent bientôt.

III.

— Je ne croyais pas te voir à cette cérémonie, dit Jean Goujon à son élève Béranger Bullaut (1) lorsqu'ils furent tous deux seuls, suivant à cheval la rue du Jour.

(1) Il y a encore au Louvre des ouvrages de ce sculpteur, qui fut l'élève le plus cher de Jean Goujon.

— Quoi! maître, vous avez pu penser qu'une place serait vide aujourd'hui dans les rangs de vos élèves, et que ce serait la mienne?

— N'est-ce pas la fête de ta maîtresse Isabelle?

— Oui, mais c'était fête aussi dans cette église, et celle-ci me tenait bien plus au cœur. Quand il s'agit de vous et de votre gloire, il n'y a plus d'Isabelle au monde, plus l'ombre de femme dans ma pensée.

— Ma gloire, pauvre ami, est un astre qui n'est guère visible qu'à tes yeux et à un petit nombre d'autres. As-tu remarqué quel dédain la figure de ces grands seigneurs exprimait quand le prince déposait le collier de Saint-Michel sur la poitrine d'un artiste?

— Ils pensent que tout signe d'honneur doit appartenir à celui qui a promené le plus longtemps son écusson rouillé et son nom gothique de bataille en bataille.

— Ils pensent que cette décoration doit être achetée au prix du sang répandu.

— L'homme qui verse chaque jour sa pensée pour son art n'épuise-t-il pas autant les sources de la vie?

— C'est ce qu'ils ne peuvent comprendre... Mais laissons cela... Tu as eu tort, mon ami, de me sacrifier une journée de bonheur. Il me semble qu'à ton âge, et même encore au mien, l'amour doit être le plus grand intérêt de la vie. Une femme est une lumière qui illumine tout ce qui est autour d'elle d'une vive clarté, et tout ce qui s'en éloigne reste dans l'ombre.

— Je n'en sais rien : je n'ai jamais aimé aucune femme autant que le maître qui m'a appris mon art.

— Je sais, Béranger, que je suis pour toi autant que ton père.

— Plus que mon père, vrai Dieu! Lui, il m'a donné la vie humaine, la vie où se trouvent le froid, la faim, la fièvre, la fatigue; vous, la vie où tout est joie et orgueil, où se trouvent la beauté, la grandeur, les révélations divines, l'empire de la nature... Mais je vous rendrai tout cela, maître, je vous dévouerai cette vie ou je me ferai tuer pour vous...

— Et tu es même trop pressé de t'en donner le plaisir, mon bon Béranger... Ainsi hier, par exemple, pourquoi tirer la dague contre le baron Champfort, à la porte du Louvre, et provoquer une rixe sanglante?

— Un manant en plumes et en rapière, qui vous dispute le pas à l'entrée de la demeure royale que vous avez décorée!

— Et la semaine passée, un duel avec le premier disciple de Pierre Lescot!

— Oh! pour celui-ci, on ne pouvait lui faire grâce : il avait dit devant nous tous, en regardant votre Neptune de la fontaine des Innocents, qu'il avait la jambe mal tournée... Le lendemain, nous nous sommes expliqués... J'ai gardé de cet entretien une cicatrice qui m'accentue un peu fortement la joue; mais je lui ai porté une botte dans la poitrine qui l'a fait changer d'avis au sujet de la jambe de Neptune : je vous jure que depuis ce moment-là il ne l'a plus trouvée mal tournée.

— Si tu veux pourfendre tous mes ennemis, mon pauvre Béranger, tu auras bien à faire!

— Tous ceux que je rencontrerai!

— Fou!

— C'est plus fort que moi : quand j'entends critiquer vos œuvres, il me prend

un battement de cœur à étouffer ; un froid de mort se répand dans mes membres; il me semble que du fiel circule dans mes veines au lieu de sang ; un sourire de colère contracte ma bouche, et la haine la plus invincible pour celui qui a parlé s'empare de moi.

— Véritable disciple ! avec le dévouement et la foi !... Eh bien ! ami, au lieu de te faire couper la gorge en mon honneur, rends-moi un meilleur service : trouve quelque moyen de me faire rencontrer de nouveau la jeune personne que nous venons d'accompagner.

— J'ai remarqué que pendant la cérémonie vous aviez souvent les yeux tournés vers elle.

— C'est que je n'ai rien vu dans ma vie d'aussi beau et d'aussi touchant que cette figure.

— Elle est bien, sans doute, mais un peu mince et frêle de corps. J'aimerais mieux vous voir amoureux de la Vénus de Médicis, dont le seigneur Budé a fait venir une copie : cela vous inspirerait mieux.

— Il est possible ; mais c'est cette jeune personne en robe de velours bleu de ciel qui m'occupe en ce moment, et j'ai un désir ardent de la revoir.

— Eh mon Dieu ! ce bonheur-là vous viendra sans le chercher.

— Comment ?

— Les dames que nous venons de conduire à la sortie dérobée demeurent certainement ici près, car elles n'avaient pas pris de masques pour se garantir du soleil. Puisque la personne qui vous occupe habite ce quartier, c'est sûrement à Saint-Eustache qu'elle vient faire ses prières. Même, si je ne me trompe point sur la manière dont elle vous regardait à son tour, elle sera heureuse de répandre sa ferveur au pied des anges créés par vous, et il est probable que vous la retrouverez là.

— O mon ami ! quelle bienheureuse idée ! dès demain je vais m'établir sous le péristyle de l'église, et attendre toute la journée.

— Non pas, maître, s'il vous plaît : vous ne perdrez pas ainsi tout un jour. Ce sera moi qui ferai sentinelle, car il vaut mieux que mon ciseau se repose que le vôtre ; et puisque vous travaillez ici près à la fontaine des Innocents, à la première apparition j'irai vous avertir.

Les deux interlocuteurs arrivaient en ce moment à l'atelier de Jean Goujon ; ils finirent leur journée dans les préoccupations de leur art.

IV.

A huit heures du soir, au moment où on allait se mettre au lit à l'hôtel Montbrison, la maréchale fit appeler Berthe dans sa chambre à coucher. C'était un grand événement que la comparution des demoiselles de la maison dans ce sanctuaire, car elles y pénétraient rarement ; et celle des deux qui y fut mandée ce soir-là n'en franchit le seuil qu'en tremblant.

— Berthe, dit la maréchale, vous avez laissé les portes de la volière ouvertes, et les oiseaux rassemblés avec tant de soins et depuis si longtemps se sont tous envolés ; les fleurs des plates-bandes sont tombées flétries sur leurs tiges ; il n'y avait ni fruits ni pâtisseries à la collation, et il ne vous a point convenu d'y assister. Qu'avez-vous donc fait ce soir ?

La maréchale, en prononçant ces paroles de reproche, n'avait point cependant le ton sec et grondeur qui accompagne les réprimandes journalières ; c'était plutôt l'expression austère et réfléchie qui se montre dans les moments importants de la vie.

— Parlez, mademoiselle, répéta-t-elle ; qu'avez-vous fait ce soir ?

— Je sentais le besoin d'être seule, dit Berthe, et je suis montée de bonne heure dans ma chambre.

— Il est vraiment heureux que l'amour de la solitude se déclare ainsi en vous car avant peu vous aurez occasion de le satisfaire pleinement. Je suis obligée d'avancer le mariage de votre sœur, et comme il faut que votre destinée soit réglée avant ce moment, dans un mois vous entrerez au couvent... Vous pâlissez, Berthe !

Madame de Montbrison, voyant que sa fille avait peine à se soutenir, ajouta d'un ton moins sévère :

— Parlez-moi avec franchise, mon enfant, je ne veux point contrarier vos inclinations : si vous avez quelque répugnance à entrer au couvent des Bernardines, vous pouvez me le dire, car je désire avant tout votre bonheur ; et, au lieu de prendre le voile dans cette maison religieuse, vous êtes parfaitement libre d'entrer au monastère des Ursulines, doté par votre aïeule, ou aux sœurs du Sacré-Cœur, dont votre tante est abbesse.

— S'il faut entrer au couvent, dit Berthe, j'aime encore mieux celui des Bernardines qu'un autre.

— S'il faut entrer au couvent ! voilà une singulière observation ! Votre condition vous défend de travailler pour vivre ; l'absence de fortune et les disgrâces de la nature ne vous permettent pas de songer au mariage ; que voudriez-vous donc faire, mademoiselle ?

Berthe répondit avec fermeté :

— Je n'en sais rien, car l'ignorance dans laquelle vous m'avez élevée, l'éloignement complet du monde où j'ai vécu, m'empêchent d'avoir aucune idée raisonnable sur la marche qu'on peut y tenir dans les conditions où je suis placée. Mais le jugement réside dans toute créature, et je sens là, ajouta-t-elle en appuyant la main sur son cerveau, qu'il y a injustice à me sacrifier ainsi à ma sœur, et qu'on ne peut y être invinciblement forcé.

— Que vous le jugiez ainsi ou non, vous devriez le taire, car il est inutile d'exprimer une opinion qui n'influe en rien sur les décisions à prendre.

— Oh ! c'est que je prévois qu'en m'immolant ainsi à la fortune de votre fille aînée, vous en serez punie dans elle-même, et je veux que vous sachiez que je vous l'ai prédit.

Berthe avait alors un de ces moments de hardiesse que tous les êtres opprimés trouvent une fois dans leur vie. Pour parler ainsi à sa mère, il fallait que l'excès de la douleur et de l'effroi l'emportât hors d'elle-même. Cette exaltation fébrile était empreinte sur ses traits ; elle se trouvait debout au milieu de la chambre ; sa figure pâle, plombée, entourée de cheveux noirs dérangés, semblait celle d'une prophétesse de malheur, révélant un terrible avenir.

La maréchale, frappée d'étonnement, gardait le silence.

La jeune fille tint longtemps ses yeux hagards tournés vers un grand christ suspendu à la muraille, et dit :

— Voyez, voyez, ma mère, le front du Christ se couvre d'un nuage, comme le matin du jour où nous avons appris que mon père avait été assassiné.

L'image que Berthe montrait du doigt était une grande figure d'ivoire de cinq pieds, placée sur du velours noir. La teinte jaune du christ vieilli, la vérité des plaies, le naturel des formes, lui donnaient l'aspect d'un corps réel et mourant. Il était en face de la fenêtre : l'effet d'un couchant chargé de nuages répandait sur son corps une teinte rouge, tandis que sa tête était enveloppée d'une ombre épaisse. Il avait l'air de se couvrir le visage d'un voile sombre, et produisait ainsi l'aspect sinistre que Berthe venait de faire remarquer.

— Voyez, madame, dit-elle, un événement terrible plane sur notre maison : ne le provoquez pas en sacrifiant votre fille !

Et croyant sa mère ébranlée, elle se jeta à ses genoux en disant encore :

— Ma mère ! ayez pitié de moi, et craignez le malheur qui menace votre famille !

La maréchale fut rendue à sa dureté inflexible par cet abaissement de la pauvre fille.

— Il en est un, dit-elle, que je ne supporterai jamais vivante, c'est la désobéissance de mes enfants. Sortez, Berthe, et préparez-vous à entrer dans un mois aux Bernardines.

Berthe s'éloigna ; mais l'ombre qui était au front du Christ s'obscurcit encore davantage.

V.

Le lendemain, Jean Goujon se dirigeait avec rapidité vers l'église Saint-Eustache, et son cœur battait violemment en montant les degrés du péristyle. Son fidèle disciple, veillant depuis le matin à cette porte, était venu lui dire que la noble demoiselle en robe de velours bleu de ciel qu'ils avaient accompagnée la veille à la sortie latérale, venait d'arriver suivie d'un valet qui, après lui avoir remis son livre d'heures, l'avait laissée seule.

En effet, lorsqu'il entra, Séraphine était à genoux à droite du maître-autel, devant un des groupes d'anges sculptés par lui.

L'église avait alors dans tout son ensemble un aspect de jeunesse et de sérénité. La nouveauté des décorations, la fraîcheur des ornements, l'éclat des sculptures, s'harmoniaient ensemble pour répandre dans toute l'enceinte une blancheur douce et moelleuse, et ce fond d'une couleur claire était semé de toutes parts des reflets des vitraux peints formant des dessins de toutes les nuances de l'iris. La nef était déserte ; il n'y avait personne que deux mendiants auprès de l'entrée : une vieille femme vendant des rosaires et un vieillard offrant de l'eau bénite, symboles de la misère humaine recueillie dans le temple chrétien.

Jean Goujon aurait bien voulu adresser la parole à la belle jeune fille, entendre encore une fois le son de sa voix... Elle était charmante ainsi, prosternée devant ces anges de marbre ; elle était jeune, pure, blonde, et d'une beauté toute divine comme eux ; comme eux, elle tenait les mains jointes et les yeux tournés vers le Saint des saints ; elle semblait compléter le groupe des esprits célestes... L'artiste ne savait de quelle manière s'avancer près d'elle. Comment oser parler à une femme qui prie ? appeler son attention si haut dirigée, et se mettre ainsi à la place de Dieu ? Il n'osait non plus rester debout, inactif au milieu de cette église ; car si par

hasard elle l'apercevait sous le voile de ses longs cils, il pouvait ainsi lui paraître suspect.

Il y avait de l'autre côté de l'autel une figure de Saint-Esprit commencée par lui, et dont il avait cessé depuis quelques jours de s'occuper. Son ciseau et son maillet étaient restés au pied du bloc; il les prit, et se mit à travailler doucement. La nef était pleine de silence : Séraphine mettait toute son âme dans ses paroles pieuses; l'artiste créait ses œuvres immortelles. Ils étaient là tous deux priant selon le gré de Dieu : la femme avec son âme, l'homme avec son génie.

Le léger bruit du ciseau fit tourner la tête à Séraphine. Elle reconnut Jean Goujon, l'homme qu'elle avait vu la veille entouré de toute la pompe du triomphe; il lui parut plus digne encore dans ce simple costume, dans cette solitude de l'église et appliqué à son art. Elle était fière en quelque sorte de voir seule celui que la foule était venue saluer de ses hommages. Jean Goujon ayant obtenu ce regard, osa s'approcher d'elle et lui demanda si elle n'avait pas été fatiguée de l'émotion pénible de la veille. Elle lui répondit avec grâce ; elle s'assit en même temps sur une chaise garnie de velours qui marquait sa place accoutumée, et lui se reposa sur un fût de colonne à deux pas d'elle.

— Il faut, monsieur, dit la jeune fille en tenant les yeux fixés sur le groupe des archanges, que votre dévotion soit bien grande, pour qu'elle vous inspire aussi admirablement ; car l'art humain, à lui seul, ne crée pas de tels chefs-d'œuvre.

— Au contraire, madame, répondit-il ; l'admiration des esprits secondaires ne peut exister en moi, car j'appartiens à l'église réformée.

Séraphine fit un mouvement en arrière, et sa figure peignit un effroi extrême ; mais rencontrant les yeux de l'artiste si pleins de mansuétude et de douceur, elle se rapprocha.

— Mais les ministres de la religion régnante vous recherchent ardemment pour la décoration de leurs monuments.

— Oui, ils trouvent mon ciseau assez orthodoxe parce qu'il sait fidèlement symboliser leurs dogmes; mais, tout en se servant de l'artiste, ils sont prêts à briser l'homme à la première occasion.

— Vous devez bien les haïr?

— Non, en vérité. Je me trouve si heureux quand j'ai pu rendre en marbre une pensée, personnifier un sentiment sublime ou terrible, que j'oublie pour qui je travaille. Et maintenant, maintenant que je vous ai vue, madame, prier dans cette église catholique, je ne pourrai plus la regarder en ennemi.

— Si vous aviez été élevé comme moi dans nos saintes pratiques, vous y trouveriez de la douceur. Ainsi je viens chaque jour ici pour une neuvaine à sainte Catherine, la protectrice de notre maison; je lui apporte ces fleurs (elle montra un bouquet de roses blanches qu'elle tenait à la main), et je vous assure que les moments les plus doux de ma vie sont ceux que je passe auprès de cet autel.

— Eh bien! madame, soyez bonne autant que pieuse, priez même pour un mécréant. Au milieu des longues oraisons que vous adressez à Dieu pour votre famille, pour vos frères en religion, dites une courte prière pour un pauvre hérétique, qui croira que le ciel lui est ouvert dès qu'il pourra pénétrer une minute dans votre pensée.

— Je vous le promets.

— Merci. En signe de cette bonté, donnez-moi une de ces fleurs que vous allez offrir à l'autel; détachez pour moi un bouton de rose de cette couronne, comme, dans les pieux cantiques de votre âme, vous détacherez un vœu, une prière généreuse pour l'étranger qui, n'y ayant aucun droit, vous en rendra grâce toute sa vie.

En disant cela, il se prosterna devant Séraphine... Comme cette fleur était le gage des pensées qu'elle allait lui donner, il devait sans doute la recevoir avec respect, et ce fut à genoux qu'il prit la rose blanche qu'elle lui tendait.

En ce moment, on entendit les pas du domestique qui venait annoncer à mademoiselle de Montbrison que sa monture l'attendait, et Jean Goujon s'éloigna.

Les jours suivants, sans qu'il y eût aucune préméditation pour cela, ces entretiens se renouvelèrent. Séraphine ne parla point de ces rencontres à sa mère; elle la craignait trop pour les lui confier comme un bonheur, et elle était trop innocente pour s'en accuser comme d'une faute. Elle parla seulement à sa sœur de ce qui s'était passé. Celle-ci prenait plaisir à entendre ces récits, aimait à voir naître ce jeune sentiment, et l'encourageait par sa facilité à le comprendre.

VI.

Un soir, comme Jean Goujon venait de rejoindre son élève Béranger, qui travaillait avec lui à la fontaine des Innocents, celui-ci le regarda avec un air de vive satisfaction, et lui dit :

— Maître, j'ai bien travaillé aujourd'hui.

— En effet, Béranger, voici une tête de satyre qui est tout à fait dans le style.

— J'ai fait mieux qu'une tête de satyre, je vous ai préparé une entrée à l'hôtel Montbrison.

— Mon Dieu! que dis-tu là?

— Je vous fais part du plus beau trait d'esprit qui soit sorti de ma tête, et je

vais vous l'expliquer en détail. Je pensais que le duc de Joyeuse accompagnait l'autre jour les dames de Montbrison à la cérémonie de Saint-Eustache, et je concevais quelque espoir de cette circonstance. Je vois souvent ce seigneur au jeu de paume de Saint-Lazare, dont il est un des habitués ; il me parle quelquefois avec cette insolence gracieuse qu'ils appellent bonté. Les dimanches soirs, après la grande partie, nous sortions ensemble. Souvent, alors, il regardait avec un œil d'envie mon beau cheval *Lucifer*, qui m'attendait à la porte. Il en parlait en connaisseur, il le flattait de la main, et Lucifer, se voyant apprécié et admiré, relevait la tête, secouait sa crinière noire comme l'ébène, ouvrait des yeux brillants comme ceux d'une gazelle, faisait entendre un léger hennissement de joie, et, par ses airs coquets, augmentait encore le caprice du grand seigneur pour lui. Le duc me demandait si je voulais m'en défaire, mais je lui répondais toujours négativement. Enfin, ce matin, l'en voyant plus engoué que jamais, je lui ai offert de le lui céder à un prix convenable, s'il voulait me rendre service pour service ; je lui ai dit que nous aurions besoin, pour la rétribution de nos travaux du Louvre, de la protection de madame de Montbrison, qui est parente de l'intendant, et que j'attendais de lui qu'il vous présentât à la maréchale. Il a accepté avec joie, et Lucifer est entré en sa possession.

— Comment! mon pauvre Béranger, tu t'es séparé de ton bon cheval que tu aimais tant!

— Bah! ce n'est rien. Seulement, l'argent que j'avais reçu en échange me faisait mal au cœur ; je l'ai distribué entre les camarades pour boire à la santé du maître... Et puis, il y a une chose qui me fait plaisir là-dedans, c'est que Lucifer, qui est assez bon diable du reste, mais qui déteste les grands seigneurs, ne sentira pas plutôt une épée et des éperons d'or lui chatouiller les côtes, qu'il jettera son homme à bas avec un air d'insolence tout particulier, et monseigneur se trouvera beaucoup plus bas placé que les vilains qu'il méprise.

— Et tu penses que madame de Montbrison voudra bien me recevoir?

— Madame de Montbrison a une quenouille certainement fort ancienne, et qui a dû briller de beaucoup de hauts faits et de gloire entre les mains de ses illustres aïeules; mais je pense que nonobstant, elle voudra bien recevoir sous son toit le Phidias français, le Corrége de la sculpture.

— Ce sont là des titres qui n'ont pas cours dans le blason.

— Heureusement, dit en riant le disciple, vous avez, aux yeux des grands de ce siècle, une autre source de noblesse ; vous leur faites grand nombre de divinités; vous leur créez des Jupiters, des Apollons, des Neptunes, et ils font retomber sur vous quelque chose de la noblesse très-authentique de ces personnages. M. de Brantôme disait de vous que *le père de tant de dieux devait au moins être bon gentilhomme* (1).

— Eh! que m'importent leurs idées, que m'importe d'où vient leur estime, s'ils me permettent de voir Séraphine? c'est pour elle seule que je veux pénétrer dans leur demeure : j'aime cette jeune fille de toute mon âme. Je croyais que l'habitude des amours faciles, et l'étude continuelle de la beauté à laquelle je m'applique, et qui devrait me blaser avec les formes les plus parfaites, m'auraient rendu incapable d'un amour exalté, tyrannique; mais non, j'aime Séraphine comme un

(1) Mémoires de Brantôme.

écolier voyant la première femme. La raison, Dieu merci, ne vient pas si vite à l'homme, quoi qu'il fasse pour l'appeler.

Quelques jours après, Jean Goujon fut présenté par le duc de Joyeuse chez la maréchale de Montbrison.

C'était la première fois que l'artiste recherchait le contact des grands. Au milieu d'un monde adulateur de la fortune et de la naissance, et si peu soutenu par les hommages de son siècle, il doutait parfois de la valeur réelle de l'art ; parfois aussi il doutait de sa valeur à lui-même dans cet art. Il devançait de trop son siècle. Malheur à qui essaie ses ailes dans l'air de l'avenir ! Il portait en lui une tristesse habituelle, moitié timide, moitié sauvage, et il fallait que son cœur y fût bien vivement intéressé, pour qu'il acceptât en cette circonstance la protection du duc de Joyeuse.

Celui-ci cependant pouvait mieux qu'un autre se rapprocher de l'artiste. Il était certainement l'homme de son temps. Il ne reconnaissait que la noblesse de caste, et sa foi en l'église romaine était profonde ; mais, doué d'une belle intelligence, il comprenait jusqu'à un certain point la noblesse particulière ressortant du propre mérite de l'individu, et l'élément personnel intervenant aussi dans la religion et formant la base du protestantisme. C'était donc au moins avec un intérêt d'observation qu'il regardait l'artiste deux fois novateur s'élevant, par sa valeur individuelle, au mépris du droit de naissance, et appartenant à la secte où le peuple de l'église niait aussi ses chefs spirituels.

Pour madame de Montbrison, elle reçut Jean Goujon avec peine, parce qu'il était calviniste ; mais elle n'avait rien à refuser à Joyeuse : d'ailleurs la cour de Charles IX lui donnait l'exemple de cette espèce de tolérance pour les *réformés*, qui consistait à les accueillir en les détestant au fond de l'âme, et à les recevoir à des fêtes en attendant le moment de les assassiner.

Jean Goujon venait donc souvent, mais sans intimité, à l'hôtel Montbrison ; ses jeunes amours avec Séraphine avaient pris le caractère d'une passion profonde et désespérée, depuis qu'il avait appris ses engagements avec le duc de Joyeuse. Berthe, tous les jours plus malheureuse et plus irritée contre le sort, était à la veille de prendre le voile chez les Bernardines. Le mariage de Joyeuse avec l'héritière de la maison se préparait.

C'est dans une telle situation que ces personnages étaient réunis un soir dans le vaste et sombre jardin de l'hôtel.

VII.

Un beau jour était à son coucher. L'arôme d'un gazon de thym et de mélisse se répandait dans l'air ; une douce chaleur épanouissait la vie sans trop la presser. On était au milieu d'un petit rond-point où venaient aboutir les principales allées du jardin. La maréchale était assise sur une chaise à bras ; Séraphine et Jean Goujon, non loin d'elle, reposaient sur un talus planté d'arbustes en fleurs ; de l'autre côté étaient le duc de Joyeuse et Berthe un peu à l'écart. Il y avait là un doux ciel, de beaux arbres, de la jeunesse, de la fraîcheur d'âme, de l'amour... mais c'était en vain que toutes ces choses étaient venues du ciel ! Séraphine et son amant étaient accablés de leur séparation prochaine ; Joyeuse n'était pas complétement heureux,

car il ne se sentait pas aimé ; Berthe mourait de douleur et de jalousie. La volonté d'une mère injuste les perdait tous à la fois. C'était un mauvais génie donné pour pilote au navire qui portait leurs destinées.

— Séraphine, demanda la maréchale, avez-vous achevé de broder les armoiries de notre maison qui doivent être placées en regard de celles de monseigneur le duc de Joyeuse dans la chambre de l'hôtel que vous allez maintenant occuper ?

— Non, ma mère, pas encore.

— Je vous avais cependant dit que cela était pressé ; mais depuis quelque temps, vous ne faites rien absolument. Faites bien attention à mettre la palme du croisé sous l'étoile d'orient, et la croix octogone du templier entre les griffes du lion ; placez l'écusson des femmes dans le champ d'azur, et pensez bien, ma fille, à ajouter un fleuron à notre couronne.

— Oui, ma mère.

— Je veux que la cérémonie de votre mariage soit sanctifiée des plus respectables traditions de la famille. On se servira, pour célébrer l'office, du missel qu'un de vos aïeux reçut de saint Bernard pour le porter à la seconde croisade ; on l'a toujours soigneusement conservé dans nos archives.

— Oh ! oui, très-soigneusement, car il y en a deux qui portent cette étiquette, dit Séraphine, qui s'amusait parfois à fouiller dans ces vieilles archives.

— Et vous, ma fille, vous porterez l'anneau de votre aïeule la comtesse Montbrison, qui suivit son mari à la conquête de Normandie.

— Mais, ma mère, elle avait une main d'homme, dit la jeune fille avec humeur.

Les rameaux des arbustes qui enveloppaient les personnes assises sur le talus, et l'ombre qui commençait à tomber, permettaient jusqu'à un certain point les conversations particulières.

Le duc de Joyeuse prêta l'oreille à un faible bruit de cloche mêlé de notes de plain-chant que le silence du soir lui permettait de distinguer.

— Qu'est-ce que ceci ? dit-il comme se parlant à lui-même.

Une voix qu'il reconnut à peine dit à côté de lui :

— C'est la prière du soir au couvent des Bernardines, où je serai dans huit jours.

C'était la première fois que Berthe osait adresser la parole directement au duc de Joyeuse, et elle avait, en lui parlant, un accent de tristesse et de douceur qu'il ne lui avait jamais remarqué.

— Il est de bien bonne heure pour se mettre au lit, dit-il en regardant les rayons du soleil qui coloraient encore l'espace.

— C'est qu'il faudra se relever à minuit pour chanter des psaumes à la chapelle, et que d'ailleurs on ne dort pas vite sur une paillasse de maïs.

— Ma chère Berthe, dit le duc, pourquoi choisissez-vous un ordre aussi sévère ?

Ce mot, *ma chère Berthe*, qu'elle entendait pour la première fois, vint vibrer dans son cœur et la fit tressaillir. Elle répondit, avec plus de courage qu'elle ne l'aurait fait sans cela :

— Parce que les murs de ce couvent sont là (elle montra la limite du jardin), et que des fenêtres grillées de ses cellules on peut voir cet hôtel où je suis née, ce jardin où j'ai respiré le peu d'air qui m'a été donné.

— Ceux qui y demeureront penseront souvent à vous lorsque vous l'aurez quitté.

— C'est difficile, car on ne s'est jamais aperçu que j'y étais.

Il y avait dans ce peu de mots un désespoir si profond, tant de tendresse et d'amertume à la fois, que Joyeuse sentit un trait pénétrer dans son sein et connut en ce moment le secret de la pauvre Berthe ; il comprit en même temps tout l'amour et tous les tourments de sa belle-sœur. Il lui parla alors avec beaucoup de bonté ; il en eut grande pitié ; car on juge toujours très-profond et très-dangereux l'amour malheureux qu'on inspire.

— Non, personne, dit-elle, personne ne pensera à moi après mon départ, car je n'ai eu de rapport ici qu'avec les êtres insensibles (elle montrait les plantes du parterre et le peu d'oiseaux rentrés dans la volière) ; ces fleurs seront arrosées, ces oiseaux seront soignés par une autre main, et ils ne s'en apercevront pas... Mais moi, de là-bas, je les regarderai toujours avec douceur ; car quelque tristes et pénibles que soient les jours que j'ai passés dans cette demeure, ils sembleront encore des jours du ciel auprès de la vie qui m'est réservée là.

Elle regarda avec effroi et une espèce d'égarement les murailles noires du monastère.

La figure de Berthe, exaltée par la douleur, illuminée par la tendresse, était complétement changée ; elle avait au dernier point la beauté de l'expression. Joyeuse la regardait avec surprise ; il s'étonnait qu'elle lui eût jamais paru laide, et se reprochait amèrement d'avoir tant oublié la pauvre jeune fille...

— Ne trouvez-vous pas ces marronniers magnifiques, monsieur le duc ? demanda la maréchale.

— Oui, madame, répondit-il ; on les fera porter sur votre toilette.

La vieille dame regarda Joyeuse avec mécontentement, voyant qu'il ne l'écoutait pas ; il avait cru en effet qu'il s'agissait d'admirer quelques hyacinthes.

Séraphine et l'artiste, assis bien près l'un de l'autre, n'osaient guère se parler, mais ils s'unissaient de pensée en suivant ensemble des dessins que Jean Goujon traçait sur le sable de l'allée du bout d'une petite branche d'arbre.

— Je suis sûr, dit-il tout bas en montrant du doigt un rosier blanc, je suis sûr que c'est à cet arbuste que vous avez cueilli le bouquet de roses blanches dont vous me donnâtes une fleur à Saint-Eustache, la première fois que je vous y retrouvai. Il a un aspect particulier de grâce et de noblesse qui me persuade que des rapports intimes existent entre vous et lui.

— Je n'ai que trop vécu sur ce sol où je suis née, attachée à ces plantes et partageant leur existence, comme ces dryades que vous représentez dans vos sculptures, et dont la vie est liée à celle d'un arbre. C'est seulement depuis que je vous connais que j'ai eu une idée du monde moral, de la vie de l'âme et des œuvres de l'imagination... Aussi je ne puis me défendre d'une espèce de colère contre l'éducation de mon enfance, quand je pense qu'il y avait hors de ces murs tant de belles choses à voir, à connaître, à aimer, et qui m'ont toujours été ravies.

— Après le mariage, votre existence deviendra plus large ; vous participerez à tous les biens de ce monde que vous enviez.

— Je n'en connaîtrai aucun ; ce n'est qu'auprès de vous que je pourrais les goûter ; vous seul m'avez appris à sentir ; ce n'est que devant vos ouvrages que j'ai eu une idée de la représentation des sentiments par des signes visibles ;

c'est seulement lorsque des symphonies résonnaient pour votre triomphe, que j'ai compris le langage de la musique; c'est dans vos paroles que la poésie s'est révélée à moi. La lumière s'est faite un moment pour disparaître à jamais; car une pauvre femme sans aucun développement d'intelligence ne peut être initiée à rien que par l'amour; il faut que l'homme qu'elle aime lui prête ses yeux.

— O Séraphine! si j'étais noble!...

— Ou plutôt, hélas! si je ne l'étais pas!...

— Ces beaux arbres, reprit la maréchale, qui revenait à ses marronniers parce qu'ils faisaient partie de l'hôtel nobiliaire et pour ainsi dire de son blason, ces beaux arbres ont grandi avec les membres de notre famille, et les ont ombragés dans une vieillesse longue et respectée. Je souhaite, ma fille, vous qui allez en devenir la maîtresse, qu'ils vous protégent aussi longtemps.

Séraphine fit un mouvement de tête négatif, et dit avec mélancolie :

— Ma mère, ces arbres qui grandissaient en même temps que mes aïeules, poussaient tous ces jets vigoureux; et moi, vous vous en souvenez, le tilleul qu'on a planté le jour de ma naissance est mort bien jeune et sans porter de fleurs...

Cette soirée fut la dernière qui vit ces mêmes personnes réunies dans le jardin de l'hôtel Montbrison. Peu de jours après, Berthe prit le voile de novice dans le couvent des Bernardines, et tout se prépara pour le mariage de l'aînée de la famille avec le duc de Joyeuse. Cependant, au moment de la célébration, un incident vint le retarder : le duc, montant un cheval nommé Lucifer, et auquel il n'était point encore accoutumé, fit une chute violente dont les suites le retinrent un mois au lit. Pendant ces jours, Séraphine et l'artiste prolongèrent les dernières douleurs d'un amour formé par la beauté, le talent, l'harmonie la plus parfaite, et exalté par d'invincibles obstacles. Mais le duc se guérit, revint dans la maison Montbrison, et avec lui la cérémonie nuptiale.

VIII.

Ce jour si redouté arriva. Jean Goujon était dans son atelier du faubourg Saint-Germain-des-Prés; la tête baissée, il taillait machinalement la draperie d'une cariatide; mais sa vue se troublait, et des gouttes de sueur tombaient de son front.

L'horloge sonna.

— Deux heures! s'écria-t-il. Il jeta son ciseau à terre avec violence, et se mit à marcher à pas pressés dans ce vaste emplacement. Des pensées brûlantes roulaient dans son cerveau.

— Deux heures! On se rassemble, on va à la chapelle, et dans quelques minutes elle sera à lui! Et j'y ai consenti par mon silence, par ma lâche immobilité! je ne l'ai pas même disputée à cet homme parce qu'il est noble! je l'ai bassement reconnu pour mon maître, et laissé marcher sur ma poitrine! Séraphine! la seule femme que j'aie aimée, ne peut être à moi! et l'on dit que je suis puissant, que je suis riche, que les grands me font la cour parce que je crée de belles œuvres pour embellir leurs demeures!... Je voudrais que ce ciseau ne se fût jamais enfoncé que dans leur sein! *Elle se marie!* Il me semble que ce mot me déchire le cœur, et que toute ma vie s'écoule par cette blessure.

Un grand nombre des œuvres de l'artiste était dans cet atelier. On voyait la superbe Diane chasseresse, qui se reposait le bras enlacé au cou d'un cerf; les bas-reliefs qui allaient être portés au tombeau de Louis de Brézé, dans la cathédrale de Rouen; des demi-bosses pour la façade du Louvre, des copies en diminutif des cariatides de la salle des Cent-Suisses, diverses imitations de statues grecques.

Il disait, en passant au milieu de ce monde de marbre animé par sa pensée, en regardant les œuvres commencées qui devaient le compléter :

— Combien il est impossible, quand on souffre profondément, de se distraire par le travail et par l'intérêt de l'ouvrage! Que toutes ces figures qui me regardent avec leurs yeux ternes me font mal! Que le marbre est froid!

— Béranger, dit-il tout haut en lui montrant une Minerve ébauchée, finis cette statue; je ne veux plus travailler pour eux... Prends ce collier de Saint-Michel, renvoie-le au commandeur de l'ordre; fais-lui dire qu'il ne me plaît pas de l'accepter...

Il s'assit, mit la tête dans ses mains, et ses pensées reprirent leur triste cours.

— Séraphine! elle était faite pour moi, car elle était semblable à mes anges, non tels que mon ciseau les a taillés lourdement dans ces masses de pierre, mais tels qu'ils m'apparaissent dans les lueurs de l'inspiration, pour me donner des idées brûlantes de la beauté idéale et des désirs infinis de perfection, désirs qui me dévorent sans que je puisse les réaliser! Il me semble que Séraphine était une de ces adorées visions qui avait pris une forme humaine pour me prouver qu'il était impossible à l'homme de les incarner dans ses œuvres, mais que Dieu pouvait le faire et me la montrait vivante pour consoler le pauvre sculpteur de ses efforts impuissants... Et ils l'ont donnée à un autre! à un autre qu'à celui qui seul avait des yeux pour la voir, pour comprendre sa beauté... Elle va être à lui... Que j'ai froid au cœur, mon Dieu!

Le pauvre Béranger, sans oser adresser une parole à son maître, sans oser lever sur lui un regard qui lui aurait peut-être fait mal, suivait tout ce qui se passait dans l'âme de l'infortuné, recevait le déchirement de toutes les douleurs qu'il éprouvait. Et il continuait stoïquement à pétrir entre ses doigts la terre glaise qui allait former une figure, tandis que de grosses larmes qu'il n'osait laisser couler l'étouffaient en retombant sur son cœur.

La journée se passa ainsi; la nuit en tombant rendit la situation plus triste et les âmes plus sombres... mais vers sept heures du soir, un domestique, entrant dans l'atelier, remit à Jean Goujon un billet après la lecture duquel il sortit précipitamment.

IX.

Tout était bruit et mouvement à l'hôtel Montbrison. Il faisait un temps morne et chargé d'orage; la chaleur étouffante du jour était redoublée par l'agitation que chacun se donnait en tous sens. Les plus habiles ouvrières du temps étaient appelées à composer la toilette de Séraphine. La jeune fille avait le cœur gonflé de tristesse par la pensée de l'amour qu'elle brisait; mais son âge empêchait que cette douleur fût aussi profonde qu'elle le pensait, et elle se laissait parer comme tant

de femmes qui se disent aussi bien à plaindre, mais qui aiment à couvrir la souffrance de leur sein de diamants et de dentelles. Mademoiselle de Montbrison portait ce jour-là une toilette de soie blanche rehaussée de pierreries, et le *rouge-cramoisi sur les manches de la cotte et sur le chaperon*, en signe de sa haute qualité.

Tout le luxe moderne avait envahi ce jour-là l'hôtel, dont l'aspect sombre et sévère semblait se rembrunir encore par ce contraste. Sur les vieux lambris consacrés par le temps, les nouveautés de la mode semblaient une profanation ; des courtines légères et bigarrées se suspendaient aux lourdes colonnes des lits; d'étranges tapisseries venaient couvrir les *hautes lices;* des vaisselles d'argent et de vermeil se plaçaient sur les dressoirs, devant les anciennes faïences couvertes d'animaux ; des caisses de fleurs se rangeaient le long des boiseries noires... Il n'y a que la parure des fleurs qui aille bien au plus vieil ameublement comme au plus pauvre, c'est le seul luxe qui rapproche la pauvreté et la vieillesse sans les insulter.

Mais la chapelle avait conservé, grâce aux ordres de la maréchale, toute sa vénérable authenticité. On y voyait pour ornements des palmes cueillies dans la terre sainte, des chapelets rapportés de Rome par d'illustres pèlerins, des scapulaires trouvés sur la poitrine des fidèles aïeux après leur mort, et des chasubles, des missels, des encensoirs, dont on avait fait usage pour administrer les divers sacrements aux membres de toute la lignée Montbrison.

La cérémonie eut lieu avec la pompe et le recueillement désirables. Vers six heures, la foule des jeunes seigneurs et des dames de la cour invités par le duc de Joyeuse, commença à circuler dans les salles de l'hôtel, ouvertes à la suite les unes des autres pour ne former qu'une longue galerie. En attendant l'ouverture du bal, les invités passaient et repassaient en groupes brillants le long des lambris redorés ; l'illumination commençait à étinceler ; l'orchestre faisait résonner les voûtes de ses préludes sonores ; les voix s'élevaient toutes ensemble; tout retentissait déjà du tumulte d'une fête... Hélas ! on n'entendait ce soir-là ni les chants, ni la cloche du couvent voisin où Berthe était ensevelie.

Le duc de Joyeuse se montrait tendre et empressé auprès de sa jeune épouse, avec la retenue qui convenait à son caractère. Pour Séraphine, pleine de remords et tremblante devant lui, elle semblait avoir quelque chose à lui dire qu'elle n'osait commencer. Le duc apercevait toutes ces craintes, tous ces combats, sans pouvoir se les expliquer ; il sentait bien avec douleur que Séraphine ne lui payait pas en tendresse tout ce qu'il faisait pour elle, mais il ne pouvait obtenir aucun éclaircissement de sa timidité silencieuse.

Dans un moment, il la vit prendre un couloir solitaire dont la fenêtre donnait sur le jardin. Elle s'approcha de cette croisée et s'y appuya, comme ayant besoin de respirer l'air du dehors pour ne pas défaillir. Il la vit porter la main à son front douloureux, sans doute, et, à ce qu'il crut, essuyer une larme de ses yeux. Alors il s'approcha d'elle, et lui prit la main ; elle se retourna en tressaillant.

— Ma chère Séraphine, mon amie, dit-il, il y a une opposition bien grande entre ce bandeau de mariée, cette robe de jeune fille que vous portez, et la tristesse répandue sur votre front. Croyez bien que je vois vos peines secrètes et que j'en souffre vivement.

Alors elle s'enhardit à lui parler, et le désir qu'elle nourrissait déborda de son cœur. Se baissant doucement, elle se prosterna à ses genoux avec grâce et modestie.

— Seigneur, dit-elle, j'ai une demande à vous adresser.

— Je suis heureux, mon enfant, que votre destinée soit entre mes mains, afin de pouvoir vous les accorder toutes.

— C'est aujourd'hui la fête de ma sainte patrone : je désirerais consacrer cette nuit aux dévotions que j'ai pratiquées depuis mon enfance, et pour cela, demeurer seule encore dans la maison paternelle.

Le duc fut heureux de pouvoir attribuer à une cause aussi sainte le trouble qu'il avait remarqué dans sa jeune femme. Il la baisa sur le front, et lui promit de se retirer chez lui après le bal, comme il le faisait les jours précédents.

Séraphine courut s'enfermer un instant dans sa chambre de jeune fille, où elle avait alors la certitude de passer encore une nuit, et elle écrivit ce billet :

« Quoiqu'il ne me soit plus permis de penser à vous et de vous aimer, je ne puis empêcher que toutes les sensations de mon cœur ne se tournent vers vous qui êtes son créateur, qui l'avez animé et fait battre dans ma poitrine. J'ai besoin de vous dire que je vais vivre encore quelques heures de ma vie passée. J'ai demandé à genoux, au maître à qui j'appartiens maintenant, de me laisser seule jusqu'à demain dans cette chambre que j'ai toujours habitée, et il y a consenti. Cette nuit sera donc encore employée à prier et pleurer, à demander pardon à Dieu de vous aimer plus que mes devoirs, et pardon à vous d'être trop attachée à ces devoirs pour vous les sacrifier. Cette nuit, je pourrai regarder encore cette voûte du ciel qui nous réunit dans sa courbe brillante ; ma solitude se joindra à la vôtre ; nous pourrons compter avec les mêmes sensations les heures qui passeront sur nous... Et qui sait! cette nuit disposera peut-être de tout le reste de ma vie ; quelquefois un instant marqué par le Seigneur change toute une destinée.

« Je sais que les moments de tristesse douce et paisible qui nous sont laissés

vous sembleront aussi précieux qu'à moi : je me hâte de vous apprendre qu'ils nous appartiennent, et que je puis cette nuit être encore

« VOTRE SÉRAPHINE. »

Ayant fait parvenir ces lignes à Jean Goujon et soulagé son cœur par l'idée du calme qu'elle allait verser en lui, elle parut au bal plus belle encore de la sérénité et de la douce mélancolie confondues sur son visage ; elle dansa avec les ducs d'Aiguillon, de Montfort, de Soubise, désignés pour cet honneur, et elle montra presque le sourire de la jeune fille et la joie plus voilée de la mariée.

A minuit, les salons devinrent déserts. Le duc de Joyeuse dit respectueusement adieu à sa jeune épouse, et elle se retira dans la chambre du second étage de l'hôtel, où venaient seuls l'entourer les anges du ciel et de l'amour évoqués par ses prières. L'orage qui avait grossi la nue toute la journée gronda alors, et éclata bientôt avec fureur.

X.

La religieuse n'avait jamais senti son malheur aussi vivement que dans cette journée, consacrée au mariage de Séraphine et de Joyeuse. C'était l'affreux corollaire de son sacrifice à elle, le bonheur des autres. Au milieu de ses sœurs en Jésus-Christ, s'isolant de leur fastidieux parlage, le front pâle, le visage sillonné de larmes brûlantes, elle tenait un œil hagard fixé sur le mur de clôture et le cadran solaire qui s'y dessinait ; sur ce mur et ce cadran, dont l'un voulait dire *prison*, et l'autre *toujours*. A l'office de l'après-midi, absorbée dans ses pensées, elle resta assise pendant le *Gloria Patri*, sans prendre garde aux regards irrités de la supérieure, qui lui indiquaient de s'agenouiller. En sortant, elle alla se promener seule dans le petit cimetière placé au milieu du cloître, parce que le couvent n'était pas encore assez riche pour construire des caveaux à ses sœurs mortes. Elle parcourut ce préau plein de mauvaises herbes, de plantes stériles et sans nom, comme les infortunées qu'elles couvraient. Elle tâchait de se consoler par l'idée de la brièveté de la vie ; elle se disait :

— Encore quelques jours de patience et je serai là, ne sentant plus les serpents qui me dévorent le cœur. On doit mourir promptement dans le cloître ; la mort a si peu à faire pour couper le fil d'une telle vie !... Et puis, en tout lieu, quand on a bien souffert, on est délivré quelquefois avant l'âge... Elle lut sur une pierre : *Sœur Angélique, morte à trente-cinq ans !* Mon Dieu ! ce serait encore bien long, je suis si jeune ! Voyons celle-ci (et elle écartait du pied une touffe de ronces) : *Sœur Augustine, morte à vingt et un ans !* O merci ! merci, mon Dieu ! on peut mourir à vingt et un ans !... S'il en était ainsi, je n'aurais plus que deux ans à souffrir, plus que deux fois à voir les feuilles revenir à ces arbres et s'en aller ; ce serait bientôt passé !

Comme elle était un peu calmée par cette pensée, et que ses larmes coulaient plus doucement, la cloche aigre du couvent la rappela à l'intérieur : c'était l'heure du souper. En entrant dans le corridor du réfectoire elle trouva l'abbesse qui l'attendait, et lui dit d'un ton de petite autorité :

— Ma sœur, vous avez été fort distraite aux Vêpres ; vous êtes restée assise à tous les *Gloria Patri* et à la bénédiction ; de plus, vous êtes allée vous promener seule dans les jardins de la communauté, ce qui est défendu par la règle ; je dois donc, par affection et prévoyance maternelle, vous imposer le souper au pain et à l'eau ; et, au lieu de venir dans la salle de récréation, vous monterez dans votre cellule aussitôt après le repas.

Alors la supérieure indiqua à Berthe un cabinet assez sombre placé à côté du réfectoire, et dont la porte ouverte laissait voir sur une petite table un morceau de pain et un pot d'eau, puis elle s'éloigna.

C'était bien indifférent à Berthe : elle s'assit devant la table, et, sans toucher à son pain, se mit à rêver et à soupirer de nouveau ; puis elle se retira dans sa cellule le plus tôt qu'il lui fut possible.

A peine arrivée là, elle fut attirée à la fenêtre par la rumeur que causait à l'hôtel Montbrison la présence des noces ; elle apercevait les ombres passer devant les croisées ; elle aurait voulu se rapprocher encore de ce spectacle, en saisir les moindres échappées de vue et les bruits égarés. Une vieille tourelle du monastère étendait ses créneaux démantelés du côté de l'hôtel, dominait le jardin et regardait toute la façade intérieure. Berthe ira-t-elle se placer à ce poste favorable ? Elle le peut : les religieuses viennent de se retirer dans leurs cellules, et les portes de cette masure, habitée seulement par les oiseaux de nuit, sont toujours ouvertes.

Berthe monte en tremblant le long et tortueux escalier de la tour, mais elle arrive bientôt sur la plate-forme ruinée. Elle s'assied sur la pierre brûlée par le soleil du jour ; de là, elle plonge dans l'hôtel ; elle voit le luxe nouveau qui s'y est introduit, et dont nulle parcelle n'avait jamais frappé ses regards.

— Et moi, disait-elle, moi, jamais je n'ai reçu la charité de la moindre parure ; jamais on n'a essayé si un bandeau de perles, de pendants d'oreilles, éclairciraient un peu mon teint brun et me rendraient moins laide ; jamais une robe élégante, jamais un brin d'or ni de soie pour ma taille, jamais un peu de parure pour mes vingt ans... C'est pourtant bien doux et bien cher à cet âge, quelques ornements, quelques richesses de toilette qui vous disent que vous n'êtes pas un enfant abandonné de tous, déshérité de tous les biens de la terre... Mais non. On m'a enfermée ici pour *faire pénitence* toute ma vie ; pénitence ! et de quoi ? bon Dieu !

Mais l'éclat de la fortune est bien peu de chose en ce moment ; elle pense surtout à l'homme qu'elle a tant aimé, et qui est là, dans ces murs, pour son mariage avec une autre. Joyeuse ! elle ne dit plus que ce nom, elle ne voit plus que cette image... L'apercevra-t-elle encore une fois ? Le hasard le conduira-t-il devant une de ces fenêtres où pénètre sa vue ? Pourra-t-elle encore une fois étendre jusque-là un regard qui se repose sur lui, l'embrasse, l'enveloppe tout entier de ses ardents rayons ?...

Tout à coup elle le voit s'approcher d'une des croisées du premier. C'est bien lui, plus beau, plus admirable encore par le costume magnifique qu'il porte aujourd'hui, par ces croix, ces colliers qui brillent sur sa poitrine, et dont les diamants rappellent en traits de feu ses exploits... Séraphine est à ses côtés, elle lui parle, elle s'agenouille devant lui (c'était le moment où elle lui demandait de consacrer encore cette nuit à ses devoirs religieux). Il se baisse, il l'embrasse sur le

front. Oh! Berthe ne l'a jamais vu ainsi tendre, souriant, donnant à ses lèvres les tendres ondulations du baiser, arrondissant ses bras autour d'un cou de femme... C'est elle qui le reçoit, ce baiser; elle le sent sur son front, il circule dans tout son sang, il brûle sa poitrine... Mais quand Séraphine se relève et que Berthe la voit mieux, tous les démons de la jalousie lui dévorent le cœur; elle verse des larmes par torrent; elle presse un mouchoir sur sa bouche pour que des sanglots, des cris ne s'échappent pas de son sein. En vain les rameaux des beaux marronniers de l'hôtel s'élèvent jusqu'à elle, et s'approchent, couverts de rosée, pour rafraîchir son visage; l'air qu'ils exhalent irrite son mal; cette senteur la reporte aux jours évanouis, elle voit mieux Joyeuse devant elle... Elle presse avec rage contre sa poitrine un anneau qui lui a appartenu, et dont le chaton aigu entre dans sa chair et la déchire.

Depuis ce moment, sa jalousie devint un délire. La solitude dans laquelle elle avait passé sa journée, grâce à sa promenade au cimetière et à la pénitence qui lui avait été imposée au retour; la privation de nourriture; plusieurs nuits précédentes passées dans l'insomnie; l'électricité répandue dans l'air par l'orage; plus que tout cela, la vue de ces noces, l'apparition de Joyeuse, lui donnaient une fièvre folle.

Elle était à genoux, le front couvert de sueur, les bras tendus vers cette maison pleine de prestiges infernaux. Elle vit le bal commencer, elle vit sa sœur y passer en tous sens légère et radieuse, elle entendit chaque note des airs qui berçaient cette fête enchantée... Elle en suivit peu à peu toutes les phases; elle vit la foule s'éclaircir, les litières emmener tout le beau monde qui la composait... Bientôt les portes de l'hôtel se fermèrent, les lumières des longues salles s'éteignirent une à une... Elle pensa que Joyeuse et sa jeune épouse y restaient seuls maintenant avec le calme et l'amour.

Sur sa tête l'orage se mit à gronder; de larges gouttes de pluie tombèrent sur ses cheveux, d'où son voile s'était détaché; les chauves-souris tournoyaient autour d'elle et la faisaient frissonner d'une terreur d'enfant; le vent violent ébranlait la masure où elle se trouvait, la secouait sur sa base, et en faisait tomber des pierres qui roulaient avec un bruit sourd.

Les éclairs et le tonnerre redoublaient avec un fracas de lumière et de bruit si épouvantable, que la ville entière semblait plier et craquer sur ses fondements; les lames de feu parties des nuages venaient si près du sol, qu'on eût dit que chacune devait en incendier une partie.... Soudain Berthe eut un moment d'espérance et de joie.

— Si le feu du ciel embrasait cette maison! dit-elle.

Et elle regardait avidement la direction des éclairs... Mais le plus violent de tous, après avoir flamboyé sur le toit de l'hôtel, alla se jeter dans la rivière, comme pour lui ôter tout espoir.

— Eh bien! ce sera moi! moi! dit-elle, qui accomplirai cette vengeance que le ciel me refuse...

Les torches de cire jaune dont on se servait dans le couvent pour les cérémonies funèbres, étaient entassées dans le galetas où Berthe se trouvait alors. Saisie d'une inspiration furieuse, elle en prit une, l'alluma à la lampe qui veillait au bout de l'escalier, revint se pencher sur la plate-forme, et la lança sous les combles de l'hôtel... Puis elle demeura immobile, haletante, l'œil fixé sur cette place. Il n'y

eut d'abord que ténèbres, puis une lueur rouge se forma sur un point et s'étendit bientôt dans l'étage supérieur.

L'incendie n'existait alors que pour Berthe. Elle le regardait se former avec une espèce d'égarement, et ne pouvait croire encore à ce qu'elle avait fait... Tout à coup la flamme jaillit par toutes les fenêtres de cet étage, lança dans les airs obscurcis mille pointes de feu, et, de ces longues lances, il retomba une masse d'étincelles qui entoura le bâtiment d'une pluie rouge. Alors tous les alentours furent éveillés à la fois. Le tumulte et l'agitation s'y répandirent en une minute, et un seul cri s'élança de toutes parts : *Au feu !*

La malheureuse incendiaire descendit en courant l'escalier de la tour : elle rencontra dans le cloître les religieuses, qui, depuis le commencement de l'orage, faisaient de longues processions par tout le couvent, aspergeant les murs d'eau bénite et récitant les prières qui détournent le tonnerre. Mais les sœurs, en ce moment effrayées de l'incendie, se débandaient, courant de toutes parts, les bras levés au ciel et répétant le cri terrible : *Au feu !*

L'une d'elles, éplorée, s'adressa à Berthe en lui disant :

— Ah ! ma sœur ! l'hôtel Monthrison brûle ! c'est le feu du ciel qui est tombé sur lui !

— Non, répondit-elle, c'est le feu de l'enfer ! Et elle courut dans l'église se jeter au pied de l'autel.

XI.

Séraphine, demeurée seule dans sa chambre, n'avait pu reposer. Agitée par les troubles mortels qui bouleversaient son sein et bientôt aussi par les éclats de l'orage, elle avait passé la nuit en prières et était encore dans son oratoire, quand elle vit tout à coup l'hôtel ceint d'une masse de lumière. Elle courut avec précipitation à toutes les fenêtres de l'appartement, trouvant partout la pluie de feu, voyant la foule agitée qui, dans le reflet rouge qui teignait toutes les figures, offrait un spectacle de l'enfer ; entendant s'élever de toutes parts la rumeur effrayante de l'incendie, le sifflement des flammes dans le vent, l'éclat des voûtes qui se brisaient, les cris de toutes les voix humaines qui s'élevaient avec fracas. Elle se jeta à genoux, pressa un crucifix contre sa poitrine et allait se résigner à la mort, quand une voix bien connue qui criait : *Séraphine !* et se détachait par miracle du bruit général, parvint à son oreille. A cette voix si chère, elle courut à une fenêtre et agita un mouchoir blanc pour indiquer le point de l'hôtel où elle se trouvait, puis elle se précipita vers la porte de la chambre, croyant voir entrer son libérateur par là. Mais une lame de feu, arrivant de l'escalier, venait de dévorer le lambris ; un lourd panneau de porte tomba sur sa poitrine, et la malheureuse enfant resta gisante sur le carreau, et perdant son sang par une large blessure.

En recevant, vers dix heures du soir, le billet de Séraphine, Jean Goujon, sans but et sans pensée, était venu errer autour de sa demeure, seulement pour se trouver plus près d'elle, tandis qu'elle était encore seule et encore libre ; il avait donc été présent à l'éclat de l'incendie. Les domestiques de l'hôtel, ne songeant qu'à remplir leur devoir indispensable, se portaient au premier étage pour enlever ma-

dame de Montbrison endormie, et se sauver ensuite eux-mêmes; ils reculaient devant l'idée de monter au second, dont l'escalier commençait à s'enflammer. Le malheureux Jean Goujon, ne pouvant obtenir d'eux aucun éclaircissement, tournait autour du bâtiment enflammé avec l'égarement du désespoir, appelant toujours Séraphine. Lorsque le mouchoir agité par la jeune fille lui eut indiqué sa présence, il vola à cette chambre élevée, traversant les flammes, franchissant un escalier à demi consumé, qui tantôt se brisait sous ses pas, tantôt ne lui offrait que des degrés enflammés par-dessus lesquels il fallait escalader. Il arriva à la chambre de Séraphine, jeta un cri de désespoir en la trouvant blessée et évanouie, la prit dans ses bras, la serra sur son cœur, et mouilla son visage de ses larmes.

Il fallait redescendre avec elle en l'emportant sur son sein; mais comment franchir ainsi cet escalier embrasé?... Il s'en approcha... c'en était fait, les degrés détruits avaient entièrement roulé dans le gouffre. Il regarda par les fenêtres. Du côté de la rue, un vaste balcon régnait au premier étage, au-dessous de la chambre de Séraphine. Seul, il lui eût été facile de sauter sur cette galerie, et de là, il y avait des moyens de descendre dans la rue; mais avec Séraphine dans ses bras, cela était impossible; la tête de la pauvre enfant pouvait se briser sur le marbre du balcon. Cependant il n'y avait point d'autre voie de salut. Le fracas de l'incendie augmentait à toute minute; les flammes cernaient la chambre où il se trouvait, rongeaient les murs, mugissaient sur sa tête en dévorant le plafond, et lui faisaient un toit de feu... Il fallait se sauver seul ou mourir avec Séraphine. Son choix fut bientôt fait : il regarda la jeune fille étendue dans ses bras, l'embrassa en pleurant, la pressa davantage sur son cœur, et attendit d'un œil ferme les vagues de feu qui s'avançaient.

Tout à coup il s'entendit appeler, et vit le haut d'une échelle s'appuyer contre la fenêtre.

— Béranger! s'écria-t-il, oh! c'est toi! c'est toi! je te reconnais, merci!

Il fut bientôt avec son cher fardeau sur l'échelle que Béranger avait dressée du balcon du premier étage contre la fenêtre. Le disciple reçut doucement la jeune fille dans ses bras, puis plaça la même échelle du balcon dans la rue, où Jean Goujon se vit bientôt en sûreté avec Séraphine, remerciant le ciel et Béranger.

XII.

La maréchale de Montbrison, surprise, à moitié endormie, par l'affreuse terreur du feu, se laissa emporter de son hôtel brûlant; elle passa la nuit dans un trouble d'esprit complet; mais le lendemain, dès qu'elle reprit connaissance, elle demanda sa fille à grands cris. Comme on ne trouvait point son corps parmi les décombres, et qu'on chercha vainement aussi Séraphine chez les parents où, s'étant sauvée, elle aurait naturellement demandé un asile, la malheureuse mère, vers la fin du jour, voulut aller elle-même sur la place où fut sa demeure, pour demander son enfant à toutes les pierres écroulées.

Elle était là, le visage livide et cave sous ses longs cheveux gris. Ces cendres et ces débris, c'était l'habitation de ses ancêtres! c'étaient les murs consacrés par tant de nobles générations! De toutes parts, les armoiries de cette antique maison

gisaient dans la poudre, moitié noircies, moitié dévorées; les reliques de ses aïeux, ces objets d'un culte idolâtre, avaient disparu; parfois des cadres brisés restaient là pour annoncer que leurs portraits étaient brûlés aussi, et que nul souvenir de ces temps sacrés n'existait plus... Mais, la première impression passée, madame de Montbrison ne songea plus qu'à sa fille : sa fille n'était plus!... Oh! si la malheureuse femme n'avait pas enfermé sa seconde fille dans un cloître!... mais maintenant, tout était fini... C'était vingt générations qu'elle pleurait à la fois dans Séraphine, avec tout l'amour de mère et tout l'orgueil de noble. Ses vieux domestiques pleuraient autour d'elle.

Bientôt un homme arriva sur ce théâtre funèbre. Toute la tristesse répandue sur ce sol où avait passé le fléau semblait faible devant le désespoir empreint sur ses traits. Le duc de Joyeuse, demeurant dans un quartier éloigné et instruit quelques heures plus tard de l'événement de la nuit, avait appris en même temps que Séraphine n'était plus. Il venait la pleurer sur ces débris de murailles, comme sur le tombeau de toutes ses espérances.

La maréchale, en le voyant, étendit ses mains ridées et tremblantes sur les ruines, et s'écria : — Voilà ce qu'il reste de la maison paternelle! Et ma fille! ma fille!

— O madame! ne parlez que d'elle! Qu'importe la durée d'une famille, et son nom, et sa fortune? Séraphine n'existe plus, tout le malheur est là! Qu'importent les aïeux et les descendants, le passé et l'avenir!...

En quittant cette femme dont la vue aigrissait son mal, il s'enfonça dans l'épaisseur des arbres qui restaient encore debout.

Là, bien peu de jours auparavant, cette terre noire était un gazon; ces fantômes noirs, des arbres; ce soleil, un dieu d'espérance : Séraphine était là.

Joyeuse aimait profondément; l'amour avait pris en lui l'exaltation de tous ses enthousiasmes passés, et maintenant il amassait tout ce qu'une âme forte peut contenir de douleurs.

— Me voilà donc seul, dit-il, seul avec l'abattement d'un homme revenu de toutes les ambitions. Je voudrais mourir aussi, mourir!... On mettra sur mon tombeau tous ces insignes de noblesse, et dans mon linceul mes bijoux les plus précieux; mes portraits seront chamarrés de ces décorations, de ces colliers de tout ordre; je garderai mon nom, je serai toujours dans la postérité le duc de Joyeuse. Eh bien, non! de par le ciel, je veux secouer tout cela; je me ferai moine; j'entrerai dans un cloître, non dans un ordre fastueux, mais dans un des ordres mendiants, et dans le dernier de tous! Je détacherai ces croix, ces dorures, ces écussons; je dépouillerai mon nom, mes titres; je jetterai aux pauvres ma fortune; j'arracherai de moi-même tout ce que je déteste; je serai un nouvel être obscur, ignoré, qui ne saura plus que pleurer et prier.

Cette résolution prise dans le paroxysme du désespoir, Joyeuse la médita quelque temps avec plus de calme, et la mit à exécution. Peu de semaines s'étaient écoulées, que déjà à la cour et à la ville on ne parlait que de la conversion de l'illustre seigneur et de sa prise d'habit au couvent des Capucins (1). On répétait de bouche en bouche l'événement qui l'avait conduit à cet acte extraordinaire. Pendant plu-

(1) Henri, duc de Joyeuse, dit *frère Ange*, se fit capucin après la perte d'une jeune épouse. Il fut le religieux le plus célèbre de cet ordre, auquel appartint aussi le *père Joseph*.

(Anquetil, Dulaure, etc.)

sieurs jours, la foule fut grande aux offices du monastère qu'il habitait (1) ; tout le monde assiégeait l'église du couvent, voulait admirer sous le froc de laine brune la beauté de *frère Ange*, soit qu'il encadrât ses traits réguliers de l'humble capuchon, soit qu'il découvrît sa tête nue et rasée, qui, dépouillée ainsi, semblait montrer que ce noble chef avait été frappé par la foudre.

XIII.

C'était un mois après l'incendie de l'hôtel Montbrison. Dans une chambre à coucher où se voyaient des tableaux, des statuettes, des mosaïques, où des arabesques peintes de mille couleurs couraient derrière les urnes de porphyre et d'albâtre, où l'air embaumé d'un jardin arrivait par un balcon entr'ouvert, un homme beau et jeune encore était assis près d'une femme couchée sur une chaise longue, sans aucune recherche de toilette et vêtue des seuls tissus de lin qui enveloppent les malades : tous deux échangeaient un regard plein de tendresse et essayaient un sourire. On eût dit l'intérieur de deux jeunes époux, la fête de l'amour heureux, et c'était une chambre mortuaire et un soupir d'adieu.

Séraphine avait reçu une blessure mortelle la nuit de l'embrasement; les organes de la vie étaient éteints; elle n'avait plus que peu de temps à languir, et là, dans la maison de son amant, entourée de tous les secours de l'art et des soins plus puissants de la tendresse, possédée du désir de vivre encore, elle ne pouvait compter sur le lendemain.

Jean Goujon avait transporté chez lui la jeune femme évanouie ; il l'avait déposée sur son lit avec le respect et les attentions qui étaient dus à son état, et, pour qu'en rouvrant les yeux elle ne fût pas effrayée de se trouver sous le toit d'un jeune homme, il avait fait venir et installé dans sa demeure une des sœurs grises consacrées aux soins des malades. Aussi, lorsque Séraphine reprit connaissance, son regard, en se levant, rencontra le voile de la religieuse, puis la figure tendre et inquiète de son amant, et son premier mouvement fut tout de reconnaissance et de bonheur.

Devant le balcon, dont le léger souffle du soir faisait ondoyer les draperies, étaient assis ces deux jeunes êtres. Tous deux se montraient pâlis et épuisés par la souffrance, mais leur figure semblait ranimée d'une nuance de vie par un rayon du couchant qui partait de l'horizon, se brisait dans les arbustes fleuris et venait mourir sur leurs têtes en y répandant une nuance rosée, et leurs visages étaient surtout éclairés des rayons de la tendresse, doux soleil intérieur. Au bout de la pièce, la sœur grise, lisant paisiblement son livre d'heures, offrait, dans son expression visible, la sainteté qui présidait à leur union.

— Que les fleurs d'automne sont parfumées, disait Séraphine, et qu'elles durent longtemps! Que la chaleur est douce! elle se mêle à l'ombre du soir et réchauffe sans éblouir!... O mon Dieu!... et il faut quitter tout cela!

Une larme vint dans les yeux de Séraphine.

(1) Cette capucinière, située rue Saint-Honoré, était la plus considérable et la plus riche de toutes celles de France.

Son ami fit un mouvement pour baisser le rideau de soie qui allait lui dérober la vue du jardin.

— Oh! dit-elle en le retenant, laissez entrer tous les souffles et tous les parfums de la terre, laissez entrer le soleil, le soleil d'automne! Craignez-vous que toutes les beautés de la terre que je vais perdre puissent me causer trop de regrets quand je vous vois et que je sais qu'il faut vous quitter, vous, esprit sublime et cœur généreux! vous, génie et amant! Et que puis-je pleurer du reste du monde, quand il faut renoncer à l'amour?

— Mon amie, n'appelez pas autour de vous de semblables idées; n'augmentez pas la tristesse de votre destinée, elle est bien assez cruelle!

— Je ne m'en plains pas. Je n'aurai vécu qu'un mois peut-être; mais ce mois aura contenu toute mon existence; je ne compte la vie que du moment où vous m'avez enlevée du vieil hôtel Montbrison pour m'amener ici. Entre le néant qui enveloppa toute ma jeunesse dans le giron maternel et celui plus sombre encore qui m'attend en sortant d'ici, ce mois brille seul de l'éclat de l'existence. J'ai respiré l'air du dehors; j'ai connu une partie des beautés des arts...; je t'ai aimé surtout, j'ai joui de ta vue en liberté des journées entières, j'ai pressé ta main sur mon cœur. Cette rapide existence d'un mois a réuni tous les biens, m'a tout révélé, m'a tout donné...; même cette terrible pensée de la mort qui l'a dominée a peut-être servi à en faire mieux sentir la douceur.

Après un moment de silence, elle prit la main de Jean Goujon, et lui dit encore :

— Mon ami, je t'assure que je serais heureuse si je ne sentais parfois l'aiguillon du remords.

— Du remords! toi, céleste créature!

— Oui, je laisse ma mère livrée aux plus affreuses inquiétudes; je vis encore et je la laisse pleurer sur moi. Tandis qu'elle est peut-être à me chercher au milieu des décombres de l'hôtel, à écarter les ronces des ruines pour savoir si elles ne cachent pas le cadavre de son enfant, à visiter les pierres noircies pour voir si elles ne sont pas la tombe de sa fille chérie, je ne lui dis pas : Je suis ici; vous avez quelques jours encore à me garder sur la terre.

— C'est impossible. Elle ne serait pas heureuse de vous voir sauvée, quand vous l'êtes par moi; elle vous aimerait mieux couchée dans les cendres de son château nobiliaire, que vivante dans la demeure d'un hérétique; elle vous arracherait d'ici... O ma Séraphine! ô mon enfant! tu ne le veux pas!

— Non, et pourtant il aurait bien mieux valu, je le sens, mourir sous le toit de ma mère.

— Elle vous rendrait au duc de Joyeuse, à votre époux.

— Oh! je reste, je reste ici!... D'ailleurs ma mère aura droit de me pleurer dans peu; je ne fais que la tromper de quelques instants, qu'avancer d'un petit nombre de jours la date qui doit être inscrite sur mon tombeau.

En ce moment Béranger entra. Il venait apporter deux vases étrusques que Jean Goujon avait fait demander à Florence. Celui-ci les regarda à peine; il observait la pauvre malade, qui soutenait avec effort sa tête endolorie, et à chaque instant éloignait les dentelles de son front, où la fièvre mettait une chaleur pénible.

— J'aurais pourtant bien voulu, dit-elle, envoyer un adieu à ma sœur : elle

souffre d'être enfermée dans ce cloître où sa vocation ne l'appelait pas, et c'est moi qui suis la cause innocente de ce malheur. Je voudrais qu'elle reçût mes adieux dès que j'aurai quitté ce monde, et qu'elle me donnât son pardon en retour. Je voudrais aussi qu'elle connût les circonstances de mes derniers instants, qu'elle sût que je meurs ici afin qu'elle priât pour moi... Les prières d'une victime si jeune et si pure, qui n'a point de pardon à demander pour elle-même, et qui implore Dieu pour les autres, doivent être écoutées.

— Votre désir sera satisfait, mon enfant, je vous le jure : je ferai parvenir votre message au couvent... Mais en retour, mon amie, écoutez mes prières, calmez-vous, éloignez ces sombres pensées de votre âme; que la paix, si ce n'est le bonheur, puisse y descendre.

Séraphine se rapprocha de son cher protecteur; elle appuya la tête sur son épaule ; au bout de quelques minutes, elle s'endormit doucement, et finit ainsi une de ces rares journées de bonheur qui lui avaient été comptées.

XIV.

Berthe, après la terrible nuit de l'incendie, avait eu la raison égarée, et c'était peut-être ce qui lui avait sauvé la vie. Elle était bien changée et bien flétrie en quelques semaines; elle avait souvent des accès de fièvre, souvent des troubles complets d'esprit. Lorsqu'elle passait à la nuit tombante devant les vieilles peintures qui décoraient les corridors du cloître, elle s'agenouillait devant ces figures effacées et jaunies, et, les prenant pour les ombres de ses ancêtres chassées de leur sanctuaire, elle pleurait, priait, elle s'accusait d'avoir détruit le toit qui avait vu naître et mourir toute la race de ses aïeux; elle s'accusait de sacrilége envers ces murs consacrés, et demandait grâce, pitié aux mânes irrités qu'elle avait ainsi chassés de leur asile... Parfois aussi on l'entendait, au milieu de la nuit, d'une voix douce et mélancolique, chanter un *De profundis*, comme le chant le plus propre à bercer les morts éveillés, et à les faire rentrer dans leurs tombeaux.

Comme sous d'autres rapports elle avait conservé de la lucidité d'esprit, et que son état avait une cause naturelle dans la révolution amenée par un incendie qui pouvait lui enlever sa mère et sa sœur, les religieuses bernardines laissaient à Berthe toute sa liberté et la traitaient avec douceur.

Un jour, on vint lui dire qu'un homme qui paraissait être un des domestiques de l'ancien hôtel Montbrison, demandait à la voir. Elle descendit au parloir. Cet homme, qui portait en effet le capuche que les valets plaçaient par-dessus leur livrée, ne lui offrit qu'une figure inconnue ; mais comme il lui parla de sa sœur, il lui causa la plus violente impression.

C'était Béranger, qui avait pris cet habit pour être introduit plus facilement, et qui venait remplir près d'elle le triste devoir dont il était chargé, lui apprendre les circonstances de la mort de Séraphine, et lui demander son pardon et ses prières pour celle qui n'était plus.

Le désespoir de Berthe augmenta par la certitude d'avoir causé la mort de sa sœur. Elle fit une maladie grave, mais, en même temps, cette révolution violente

lui rendit la lumière de l'esprit. Elle se repentit alors avec toute sa raison, comme une âme chrétienne devait le faire. Elle pensa que si, après son crime, elle l'eût confessé à un ministre du Seigneur, ses remords en seraient devenus moins cuisants.

— Sœur Thérèse, dit-elle alors à une novice qui la servait dans son lit, je crois que je serai en état de me lever ce soir. Je désirerais vivement recevoir le sacrement de la pénitence.

— Il y a plus d'un mois, en effet, ma sœur, que vous ne vous êtes approchée du saint tribunal, et cela est tout à fait contre les règles de la maison ; mais nos mères ayant remarqué en vous quelque trouble d'esprit, ont attendu, pour vous rappeler à vos devoirs, que vous fussiez dans des dispositions plus convenables.

— Je reconnais leur sagesse ; mais puisque la raison vient de m'être rendue tout entière, j'espère qu'elles voudront bien m'accorder la grâce de faire appeler pour moi un confesseur.

XV.

On vint dire à Berthe que le confesseur demandé par elle serait à l'église à six heures du soir. A ces mots, elle fut frappée de l'effroi du criminel qui attend la torture. Il y avait une souffrance cruelle à arracher ce forfait de sa conscience pour le faire venir sur ses lèvres ; ce moment de l'aveu ravivait le crime et le faisait surgir devant elle dans toute sa réalité et dans toute son horreur.

Elle se rendit à l'église une heure d'avance, pour prier auparavant. La malheureuse pénitente prenait au pied de la lettre cette maxime formidable que le ministre appelé à nous racheter de nos péchés représente Dieu même à son tribunal, et l'on eût pu voir trembler tout son corps, tant sa terreur était grande. Elle était à genoux devant la balustrade du chœur ; l'enceinte de la nef, déjà envahie par la nuit, n'était éclairée que dans le sanctuaire, par la lampe de l'autel ; la cloche tintait lentement l'angelus du soir ; le vent qui glissait sous les voûtes semblait un lugubre gémissement ; Berthe croyait voir dans leurs grands tableaux les saints au front sévère la fixer d'un regard irrité ; elle frappait son front sur les degrés du chœur. Tantôt elle respirait un peu en pensant que dans cette nuit du 5 août elle avait eu sans doute un accès de folie, et que Dieu ne comptait pas les actes de la démence ; tantôt elle croyait que les gouffres éternels étaient ouverts sous ses pas, et que rien ne pouvait l'en arracher... Quand elle entendit les pas du révérend père qui entrait à l'église et se dirigeait vers le confessionnal, elle sentit dans tout son être un frémissement convulsif qu'elle attribua à la terreur que lui causait sa présence. Elle alla s'agenouiller à la place réservée aux pénitents... Le guichet glissa sur sa coulisse et s'ouvrit... L'effroi lui brisa le cœur ; mais la nécessité était là ! Elle s'arma d'un courage surhumain et dit d'une voix ferme :

— *Mon père, bénissez-moi parce que j'ai péché.*

La bénédiction lui fut donnée. Alors elle dit tout dans sa confession générale ; elle avoua comment elle avait aimé le mari destiné à sa sœur ; comment, enfermée dans un cloître contre sa vocation pendant qu'on célébrait leur noce, la jalousie l'avait portée à incendier la demeure où les époux passaient leur première nuit... (Il se fit entendre tout à coup un mugissement sourd, mais c'était sans doute le

Jules David del *Willaeys sculp*

Eh bien! au nom du Dieu juste & vengeur, du dieu qui a crée les flammes de l'enfer, je te maudis

vent qui roulait sous les voûtes.) Elle continua sa confession et dit comment, pour que son crime devînt plus grand encore, Dieu avait permis que sa sœur fût sauvée des flammes par un homme qu'elle aimait, et demeurât chez cet homme, qui était un hérétique, pour y mourir un mois après, sans confession et abandonnée du ciel.

Puis elle termina par la formule accoutumée :

— *De ces péchés je demande pardon à Dieu, et à vous, mon père, pénitence et absolution...*

Alors la porte du confessionnal ne s'ouvrit point, mais elle tomba sur le pavé, renversée par un coup furieux. Le père sortit; il saisit d'une main de fer les deux mains jointes de la pénitente agenouillée, et la traîna comme un corps inerte au pied de l'autel, sous les rayons de la lampe. La malheureuse allait jeter des cris; mais la clarté tombant sur la tête du moine dont le capuchon s'était rejeté en arrière, elle vit le duc de Joyeuse, cet homme qui avait disposé de toute sa destinée... Il imposa les mains sur elle et lui dit:

— Incendiaire et parricide, tu demandes l'absolution, eh bien! au nom du Dieu juste et vengeur, du Dieu qui a créé les flammes de l'enfer, *je te maudis.*

Par un geste furieux, il jette sur le front de Berthe l'anathème éternel, et sort de l'église en ne laissant sur la pierre qu'un corps immobile et glacé.

Le duc de Joyeuse est rentré dans sa cellule.

Il s'accoude sur la planche où est placée sa tête de mort, et pense.

De cette longue et lugubre méditation s'élève quelquefois ce cri : *Mes armes! mes armes!* Et les murs de la cellule tremblent à ces accents inconnus.

Ce n'est plus la douleur calme et patiente des maux qui nous viennent de Dieu, c'est la douleur âcre qui nous déchire le cœur quand les hommes nous font souffrir et nous insultent par leur triomphe; c'est la douleur colère qui demande du sang... La femme qu'il avait tant aimée en aimait un autre; celle qui avait porté son nom un jour l'avait déshonoré. Elle lui avait préféré un artisan, un vil sculpteur; c'était pour lui qu'elle cherchait à s'éloigner de ses bras, c'est près de lui qu'elle est allée mourir! Et il ne peut se venger, il ne le peut : l'une est morte, l'autre est un roturier, on ne peut le tuer...

Au point du jour, frère Ange descend machinalement de sa cellule, au son de la cloche qui l'appelle à l'office. En chemin, un frère l'arrête pour lui dire que quelqu'un l'attend dans le vestibule du couvent, et demande à le voir.

Il s'y rendit. Une femme vêtue de deuil et voilée était assise non loin de la porte intérieure. Elle avait avec elle des présents qu'elle apportait à l'église du monastère; ils étaient posés à terre à ses pieds, et consistaient en deux flambeaux de vermeil et deux vases de même matière, du poids de six marcs d'argent chacun. Sans les riches offrandes qu'elle apportait, et les valets en livrée qu'on voyait l'attendre au dehors, Joyeuse l'aurait prise pour la plus pauvre femme venant implorer des secours, tant son attitude était humble et contrite. Mais à la vue du frère Ange, elle releva son voile et il reconnut la maréchale de Montbrison.

— Comment! vous ici, madame, dit-il; que voulez-vous de moi?

— Mon père, c'est à vous que j'ai cru devoir m'adresser pour obtenir ce que je désire. J'apporte ces légers dons à votre église, et je viens demander en retour des prières pour le repos de l'âme d'une personne que vous avez connue et aimée, de Séraphine, ma fille et votre femme, qui a péri victime des flammes dans cette nuit

du 5 août. N'ayant pu la trouver ni chez les vivants ni chez les morts, je n'ai pas eu la consolation de lui faire élever un tombeau. Je veux du moins lui offrir les secours spirituels dont la religion dispose, et si le peu qui reste de ma fortune est nécessaire pour les obtenir de vos pères, je suis prête à le sacrifier.

— Remportez ces vases, madame, et gardez votre or. Ni dons au monastère, ni prières, ni larmes, ne peuvent sauver l'âme de votre fille : elle n'a point expiré dans la nuit de l'incendie; elle a vécu un mois au delà dans la maison de Jean Goujon, qui était son amant... l'amant de votre fille, madame ! de ma femme ! de la duchesse de Joyeuse ! Elle est morte dans les bras de cet homme calviniste ! hérétique ! et morte sans confession !

Madame de Montbrison l'écouta d'un air égaré, haletante, et paraissant recevoir un coup de poignard à chaque parole de cet homme cruel. Le duc de Joyeuse ayant fait un signe à ses domestiques, ils la placèrent dans sa litière, la reconduisirent chez une de ses parentes qui l'avait recueillie, et la déposèrent sur un lit, d'où elle ne se releva plus. Elle eut quelques jours d'une cruelle agonie, pendant laquelle les désastres de sa maison apparaissaient sans cesse devant ses yeux. Elle mourut en répétant ces paroles de Berthe : *Ma mère! ma mère! le front du Christ se voile... Un grand malheur menace votre famille; ne l'appelez pas sur vous en me sacrifiant...*

En quittant cette femme dont la vue le désolait, le duc de Joyeuse va se rendre au chœur... Quelle rumeur éclatante retentit au dehors? Il s'avance sur le seuil du couvent. Le Louvre est entouré de troupes nombreuses rangées en bataille ; les feux dispersés dans les alentours pour éclairer pendant la nuit brûlent encore ; des chaînes sont tendues en travers des rues ; le tocsin sonne à l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et toutes les cloches de la ville répètent au loin ses lugubres sons ; on entend des coups de pistolet et d'arquebuse, et des sons de voix humaines ; c'est le cri : *Aux armes!* mêlé de lugubres gémissements ; les logis baissent de toutes parts les jalousies et les auvents, comme s'ils se voilaient dans leur profonde terreur.

Alors un moine rentre au monastère ; on voit dans son rire et l'éclat de ses regards le contentement dont il est animé.

— Que se passe-t-il donc? demanda Joyeuse avec surprise.

— Voici le jour de triomphe et de jubilation pour la sainte Église, dit le frère. Sa Majesté très-chrétienne a enfin permis qu'on écrasât cette race de serpents, qu'on anéantît la secte entière des huguenots. Le fer coupera le mal dans sa racine, et les guerres intestines finiront dans le sang du dernier protestant. Notre sainte reine Marie de Médicis a obtenu le consentement de son fils pour cette œuvre pie. Cette nuit, à deux heures sonnant à l'horloge du palais, on a commencé l'exécution ; de dignes religieux sont sortis de leur cloître pour bénir les armes des soldats catholiques ; on a trouvé au cimetière des Innocents une branche d'aubépine qui venait de fleurir par miracle dans cette saison avancée, pour témoigner la joie du Seigneur (1), et on a couronné la bannière de l'armée de la foi. Aussi c'est merveilleux de voir le triomphe de la bonne cause; les ennemis de l'Église tombent par centaines, et les rues sont inondées de leur sang.

Le duc de Joyeuse, à ce récit, n'a qu'une pensée; voici une vengeance digne de

(1) Miracle rapporté dans les récits de la Saint-Barthélemi.

lui ; il va massacrer toute la secte de l'homme qui l'a offensé ; ce n'est plus un sculpteur, un artisan contre lequel il ne pouvait lever l'épée, c'est un peuple entier qui se présente à détruire, et un peuple est toujours noble. Il tuera Jean Goujon ; mais cet homme aura pour sa couche mortuaire les cadavres de ses frères ; son agonie se mêlera au dernier soupir de dix mille protestants.

Il court à sa cellule ; il arrache le froc, la ceinture de corde ; il les jette sur la paille ; dans le fond d'un coffre, il prend le pourpoint de velours, la cotte de mailles ; le casque couvre sa tête nue ; ses armes brillent à sa ceinture ; l'acier saisit son corps et l'enlace comme un vieil ami qui le retrouve et le presse de ses étreintes ; le guerrier se redresse sous le noble panache, il se réveille sous l'armure, et il est plus grand et plus fier que jamais.

Il traverse à pas précipités la vaste enceinte du cloître. Le bruit du fer retentit sur le pavé sonore. Quelques frères, pétrifiés à la vue de ce guerrier, n'osent s'opposer à son passage, et courent apprendre la nouvelle que le grand saint Martin est descendu de son tableau, où, depuis cent ans, on le voyait tout armé, brandissant son épée, et se promène dans les corridors du couvent.

Le duc de Joyeuse est redevenu lui-même ; il se rend à son hôtel, monte son ardent Lucifer, et sort pour se joindre aux combattants. A peine dans la rue, il rencontre le duc de Guise, le duc de Nevers, Albert de Gondi, le comte de Retz, le comte de Birague et bien d'autres chefs du massacre.

— Bravo ! s'écrie-t-on, le duc de Joyeuse nous revient ; le lion est sorti de son antre à l'odeur du carnage ; il n'a pas voulu que le triomphe de la cause sainte s'accomplît sans lui. Ce ne sont plus des combats partiels que nous avons avec les ennemis de l'Église romaine, de la noblesse antique, de tous les cultes de la France, c'est leur extermination générale que Dieu nous ordonne. Venez, et vous allez la voir.

De tous ces fanatiques déchaînés, Joyeuse devint le plus terrible. Il parcourut la ville se mêlant à toutes les attaques particulières, dirigeant les charges des massacreurs, cherchant partout l'objet de sa haine, celui qui animait toute rage dans son cœur.

Lorsque le soir approcha, les rues étaient jonchées de morts, et la Seine roulait plus lourdement sous les corps qu'elle entraînait.

XVI.

Dans un quartier où n'étaient pas encore arrivés ces égorgeurs signalés par *une croix à leur chapeau*, dans la rue Saint-Denis, il se trouvait seulement quelques groupes de malheureux protestants se faisant part des massacres qui venaient d'avoir lieu à peu de distance, et des gens du peuple qui, en passant, les assaillaient de vociférations.

Un artiste, indifférent à ce bruit, insoucieux des choses de la terre depuis que la femme aimée ne l'habitait plus, ne pouvant être rappelé au sentiment de l'existence que par le travail et l'amour d'une œuvre de sculpture entreprise par lui, s'occupait de son achèvement. C'était la première fois que Jean Goujon reprenait le ciseau depuis la mort de Séraphine. Il était à la fontaine des Innocents ; il travaillait à la principale et admirable figure de nymphe ; il frappait lentement sur son

ciseau, et voyait son modèle dans l'espace idéal, absorbé dans le monde de l'art... Soudain l'air siffle, une balle, partie d'une arquebuse, s'enfonce dans sa poitrine, et il tombe sans vie(1).

Béranger, qui est à deux pas et n'a pu arriver assez tôt pour se mettre devant lui, le reçoit dans ses bras. Aussitôt une troupe d'assaillants vient fondre sur les huguenots rassemblés sans défense, ou ayant à peine le temps de mettre la main à leurs armes. Quelques-uns des assassins veulent s'approcher du corps de Jean Goujon pour l'achever ou l'insulter; mais Béranger se place debout devant les restes de son maître, et, de son maillet de sculpteur, il assomme le premier qui s'avance; puis, arrachant les armes du mort, il tient le pistolet et l'épée de chaque main, la dague entre ses dents, et fait face à tout ce qui s'approche. Il rugit de colère; ses yeux et ses armes lancent des éclairs; il défend le corps de son maître, le seul bien qui lui reste, comme le lion défend sa proie. Son pistolet est déchargé et sa dague tombée de sa main; il se bat avec son épée. En vain les soldats s'acharnent contre lui. Il reçoit une blessure, tombe, se relève, et combat avec plus de rage. Il reçoit d'autres coups, son sang ruisselle; il combat avec plus de rage encore. Il tombe à genoux, se soutient sur une main et se défend de l'autre. Son épée flambloie sur sa tête et lui fait une auréole de flammes. Chaque coup qu'il porte est mortel; il est entouré du rempart de cadavres qu'il s'est fait... Enfin la retraite est sonnée à son de trompe; les assaillants sont obligés de se retirer, et Béranger reste seul, défaillant, près du maître qu'il a tant aimé, et prêt à partager sa couche mortuaire.

La nuit est descendue et préserve du retour des assassins. La rue et la place ne sont qu'une enceinte pleine d'ombre, où ressortent de distance en distance, éclairées par la lune qui se lève, quelques figures de cadavres ou quelques vitraux des façades. Béranger contemple la belle tête qui repose sur son sein, avec des regards pleins d'amour et des larmes, comme s'il la suppliait de se ranimer... Il passe les bras autour de ce corps chéri et voudrait l'emporter...; mais en vain, ses forces sont épuisées avec son sang. Il s'aperçoit que ses bras amollis ne lui prêtent plus de secours; il essaye encore... et le mort et le mourant retombent tous deux sur la terre, le dernier plus à plaindre que l'autre... Mais il entend pousser derrière lui un léger hennissement; il se retourne. Le bon cheval Lucifer, haletant, couvert de sueur, et traînant encore à l'arçon le manteau d'un cavalier qu'il a démonté, flaire la terre humide du sang de son ancien maître, et le regarde d'un œil triste et morne. C'est un secours inattendu. Béranger redouble de courage; il enlève le corps précieux et le place avec effort sur le dos de son cheval; puis ranimant ses forces, il s'éloigne avec lui de ce théâtre d'horreur.

Le duc de Joyeuse avait bien vu que le coup d'arquebuse tiré de loin à Jean Goujon avait été mortel; mais au même moment, la rue Saint-Denis ayant été obstruée de soldats, il n'avait pu approcher du monument au pied duquel était tombée sa victime, et réjouir ses yeux de la vue de son ennemi mortel, tué enfin, bien tué par lui. Quand la nuit eut ralenti les scènes de meurtre et rendu silencieuses la plupart des rues, Joyeuse, seul, s'achemina vers la place où il espérait contempler à loisir le cadavre qu'il cherchait. La lune, qui faisait vivement ressortir dans sa

(1) La mort de Jean Goujon à la fontaine des Innocents, le jour de la Saint-Barthélemi, a été retracée par M. Debacq dans un tableau exposé en 1834.

lumière le marbre blanc et fraîchement taillé de la *fontaine des Innocents*, le guida vers le monument au pied duquel l'artiste était tombé... Arrivé là, il ne vit plus que des ciseaux, des maillets épars, des blocs de marbre ébauchés et de larges traces de sang sur le pavé... Mais sa colère s'était calmée par la mort de celui qui l'avait causée; il ne sentait plus qu'une tristesse immense redoublée par la nuit, le spectacle funèbre qu'il devinait dans l'ombre, l'air de mort qui s'y répandait. Il contempla avec une profonde mélancolie, à la lueur de la lune, le monument dont il venait d'anéantir le créateur. L'âme, en ce moment, domina en lui les passions humaines ; il eut un sentiment de regret et d'amour pour cette œuvre si grande et si pure, pour ces beautés radieuses dont il avait tari la source.

Comme il médite, les bras croisés sur sa poitrine, une ombre sort en silence de derrière le monument. C'est une femme en costume de religieuse : elle avance, elle se traîne avec peine jusque devant le duc de Joyeuse, et se prosterne à ses genoux.

— Seigneur, lui dit-elle, au bruit de la guerre civile qui s'allumait, et lorsque j'ai entendu citer votre nom parmi ceux des plus terribles combattants, j'ai demandé de sortir du monastère pour aller soigner les blessés catholiques, comme les sœurs de notre ordre peuvent le faire. Je vous ai suivi partout dans la mêlée, pour voler à vous au premier coup qui pourrait vous atteindre; j'ai marché dans le sang et sur les morts pour être toujours à vos côtés ; grâce au ciel vous avez été sauvé, et c'est moi qui ai reçu dans le sein un plomb des huguenots... Je bénis cette blessure et j'en laisserai couler le sang, car maintenant vous ne pouvez refuser mon pardon. Vous avez pu condamner un être vivant à tous les supplices qu'il vous plaisait de lui infliger, mais vous ne devez pas vouer une âme éternelle aux supplices de l'enfer, vous ne l'oseriez pas. Au nom de la mort qui s'approche, seigneur, pardonnez-moi.

— Relevez-vous, pauvre Berthe, dit Joyeuse : rentrez dans votre monastère et tâchez de revenir à la vie, car, vivante ou morte, je vous pardonne. Je n'ai plus le droit de vous maudire, j'ai été aussi coupable que vous : nous avons voulu tous deux immoler l'objet de notre jalousie, et nous nous sommes trompés tous deux ; car la consolation n'est pas dans la vengeance. Allez expier votre crime dans l'ombre du cloître, moi, je ferai pénitence du mien dans le monde (1), elle sera plus longue et plus douloureuse.

Après avoir dit cela, le duc appela ses gens qui étaient à peu de distance, et fit venir une litière dans laquelle Berthe fut transportée au couvent des Bernardines.

Jean Goujon avait fait enterrer Séraphine de Montbrison, sa femme devant Dieu, dans le jardin de sa demeure, située entre l'abbaye Saint-Germain-des-Prés et le bord de la rivière. Béranger, ayant transporté dans cet asile le corps de son maître, lui creusa de ses mains un fossé à côté de celui de la femme qu'il avait aimée. Ils reposèrent là tous deux dans l'ombre et le silence d'une voûte de verdure ; une croix placée entre leurs marbres les réunit sous sa protection miséricordieuse ; des

(1) Le duc de Joyeuse devint maréchal de France sous Henri IV ; mais ayant été un jour en butte aux railleries de ce prince au sujet de sa profession monacale, il retourna s'enfermer au couvent des Capucins et en suivit sévèrement la règle. Quelques années après, on trouva un pèlerin mort de fatigue sur la route de Rome, qu'il avait entreprise pieds nus. On reconnut *frère Ange* et son corps fut rapporté au monastère.

festons de lierre, allant de l'une à l'autre tombe, enlacèrent leurs noms et les rassemblèrent sous le même rideau de feuillage.

Ce lieu, qui gardait dans un sanctuaire les restes de l'artiste et de la femme belle et pure, exhala un parfum de génie et de grâce qui le sanctifia d'âge en âge. Sur cette place s'éleva bientôt le couvent des Petits-Augustins, célèbre par les chefs-d'œuvre qu'il renfermait; plus tard, le musée du même nom, puis le palais des Beaux-Arts. Les artistes qui, chaque siècle, sont venus dans cette enceinte rêver et s'inspirer, foulaient la terre où reposa le corps bénit de leur premier maître, et les inspirations qui ont produit sous leurs ciseaux tant d'œuvres admirables, sont les émanations de l'âme immortelle de Jean Goujon.

CLÉMENCE ROBERT.

(*La Presse.*)

LA PETITE REINE.

I.

LA BATAILLE PERDUE.

Le 10 décembre 1542, une armée de six mille hommes arriva sur la frontière de l'Écosse, et quoique le jour commençât à baisser et le soir à paraître, au lieu de dresser et d'établir un camp, on se prépara au combat. Les cavaliers tirèrent leurs épées, les fantassins allumèrent les mèches de leurs arquebuses, et deux petits canons en fer, pièces de campagne plus incommodes que redoutables, s'avancèrent sur le front des lignes, chargées de boulets qui pesaient trois livres. Tout cet appareil belliqueux semblait d'autant plus étrange et d'autant plus inexplicable, que l'on ne voyait aucune troupe ennemie sur l'autre rive du Solway, et que tant de soldats paraissaient rassemblés seulement pour s'emparer d'un petit bois assez touffu, mais que personne ne se montrait pour défendre. Une fois la lame au poing, le rouet des arquebusiers tendu et l'artillerie en état, on vit s'avancer hors des rangs un chevalier revêtu d'une riche armure. Aussitôt des acclamations le sa-

luèrent de toutes parts, et il fallut qu'il s'inclinât trois ou quatre fois sur le cou de son cheval, pour répondre à ces témoignages d'affection et aux cris de : Vive lord Maxwell ! C'était le général en chef.

Lord Maxwell ne tarda pas à voir arriver près de lui un second cavalier qui portait sur son casque une couronne royale. Ce dernier venu, loin de manier son cheval avec l'habileté que déployait lord Maxwell, pouvait à peine se tenir sur sa monture, quelque docile et peu fringante qu'elle se montrât. Néanmoins c'était un chevalier de haute taille et d'une physionomie à la fois mélancolique et fière ; mais on lisait sur son visage pâle, sur ses traits altérés, les stigmates de la maladie. Lorsqu'il tira son épée et qu'il la brandit pour répondre aux saluts de l'armée, sa main affaiblie laissa retomber l'arme, qui faillit lui échapper et qui aurait été s'étendre sur le sable, si lord Maxwell ne se fût hâté de la retenir. Ce service, avec quelque opportunité qu'il arrivât, n'en parut pas moins déplaire à celui qui le recevait.

— Si la main est débile, la volonté est forte, mylord, dit-il brusquement au généralissime. Or, écoutez bien ceci : ne touchez plus ni à mon épée ni à mes ordres. Pourquoi, malgré mes instructions bien précises, les cavaliers occupent-ils l'aile gauche du corps d'armée et vont-ils en avant, au lieu de se tenir prêts à soutenir au besoin les fantassins ?

— Sire, répliqua lord Maxwell, les cavaliers se composent de tous les nobles gentilshommes de l'armée, et c'est à eux à commencer l'attaque. Ils ne sauraient consentir à laisser cet honneur à des manants et à des soldats de fortune.

— Et pour complaire aux nobles gentilshommes de l'armée, pour obéir à leurs seigneuries, mylord, dit Jacques V, vous n'avez point hésité à me désobéir, à moi qui suis votre roi ? On me croit donc bien près de mourir, mylord, pour que les courtisans préfèrent la faveur de la foule au respect qu'ils me doivent ? Que feriez-vous à un de vos capitaines qui méconnaîtrait vos ordres afin de complaire à ses soldats ? Vous hausseriez en riant les épaules, et vous donneriez la compagnie à un plus docile ou à un plus digne, n'est-ce pas ?

Pour toute réponse, lord Maxwell appuya son épée contre une pierre, en brisa la lame, fit tourner bride à son cheval, et alla rejoindre la cavalerie, qui le reçut avec des témoignages d'intérêt aussi bienveillants pour lui que malplaisants pour le roi. La pâleur du monarque s'en accrut encore, et il sentit le sang se porter avec violence à sa poitrine et à sa bouche. Mais renfermant en lui-même son indignation et sa rage, il demeura impassible en apparence et appela un chevalier qui se tenait à quelque distance de là.

— Ohé ! lord Olivier Sainclair, cria-t-il, puisqu'il est devenu de mode que les généraux brisent leur épée, abandonnent leur roi et quittent le champ de bataille au moment de l'attaque, ne vous sentez-vous pas le cœur de venir remplacer les fuyards et de mener ces braves gens à la victoire ?

Olivier s'avança près de Jacques, l'épée haute et la visière levée. Le roi le prit par la main, et, se tournant vers l'armée :

— Voici votre général ! s'écria-t-il. Maintenant, que les trompettes sonnent et en avant !

En disant cela, et tandis que les fanfares guerrières s'élevaient autour de lui, il piqua de l'éperon son cheval, et, le maniant avec plus de force et plus d'adresse qu'on n'aurait dû en attendre d'un cavalier si débile, il marcha au galop sur le

bois, et parcourut de la sorte une centaine de pas, après quoi il fit halte et se retourna... A peine quatre ou cinq cents hommes l'avaient accompagné : le reste de l'armée, ou restait immobile, ou se débandait... Le roi allait courir aux mutins, quand tout à coup, un corps d'Anglais sorti de la petite forêt attaqua le roi et ceux qui l'avaient suivi, les mit en déroute et se porta vers le reste des Écossais, qui prirent la fuite, ou qui, attaqués au dépourvu, ne firent que peu de résistance et mirent bas les armes. En moins d'un quart d'heure, les cent hommes triomphèrent de six mille, et il ne restait plus de tant de soldats que deux ou trois cents hommes qui entourèrent le roi et protégèrent sa retraite, fort incertains d'ailleurs s'ils parviendraient à sauver le prince ou n'emporteraient que son cadavre. Car Jacques V, à la vue de la lâcheté des siens et de leur défaite, était tombé de cheval dans un tel état d'évanouissement, qu'il ne donnait aucun signe d'existence. On le plaça sur un brancard façonné à la hâte avec des lances, et ce ne fut pas sans peine qu'on put le soustraire aux poursuites de l'ennemi : encore n'y parvint-on qu'en le plaçant dans une barque, sans autre compagnon que son médecin et son fou.

Ce fou portait le nom de Nicol Clangor. C'était à la fois un bouffon et un nain fort hideux, haut de trois pieds et demi tout au plus, et dont la grosse tête se trouvait encaissée au milieu d'une énorme bosse. Ce fut pourtant à cette chétive créature que le roi dut de revenir à la vie; car, après de longues et infructueuses tentatives, le médecin, renonçant à tenter plus longtemps la cure, avait jeté son manteau sur le corps inanimé de Jacques, comme sur un cadavre. Mais Nicol, tout en répandant des larmes sur la mort de son maître, n'en continua pas moins à multiplier ses efforts pour le ranimer. Il versa tant d'eau fraîche sur le front du monarque, il frictionna ses mains et ses pieds avec une si grande persévérance, que le prince poussa un profond soupir et entr'ouvrit les yeux. Le médecin, surpris de cette résurrection inespérée, se joignit aussitôt à Clangor, et leurs efforts réunis parvinrent à ressusciter complétement le roi. Ils le ramenèrent ainsi à Linlithgow, petite ville à sept lieues d'Édimbourg. Lorsque le monarque, soutenu par ces deux hommes, rentra dans sa demeure royale, la honte et la colère faillirent encore le faire évanouir; mais des larmes abondantes qui s'échappèrent de ses yeux et couvrirent son visage le soulagèrent assez pour empêcher cette crise.

— Oh! s'écria-t-il, pourquoi ne m'avez-vous point laissé sur le champ de bataille? Là où l'honneur écossais avait péri, le roi d'Écosse devait périr aussi! Du reste, ajouta-t-il, vous n'avez fait que retarder de quelques jours — de quelques heures peut-être—l'instant où je dois trouver près de Dieu et dans sa miséricorde des consolations impossibles désormais pour moi sur la terre... Mais pourquoi ne vois-je point près de moi la reine?

— Sire, répliqua quelqu'un, il y a cinq jours, Sa Majesté la reine a été prise de douleurs subites, et a mis au monde un enfant. Les suites des couches ont été si graves, que l'on n'a point encore osé la prévenir de votre retour, dans la crainte que l'émotion causée par cette nouvelle ne lui devînt funeste.

— Mon enfant est-il un garçon, ou une fille? demanda le prince.

— Sire, c'est une fille.

— Eh bien! dit-il en se retournant dans le lit sur lequel on l'avait placé, la couronne est entrée dans ma famille par une femme, elle en sortira de même. Que de malheurs vont accabler ce pauvre royaume!... Le roi d'Angleterre Henri VIII s'en emparera par la force ou par un mariage... Qu'on aille me chercher ma fille!

je veux la voir et la baiser avant de rendre mon âme à Dieu, avant de quitter la terre pour toujours.

On obéit à ses ordres; on alla chercher l'enfant; et comme Clangor voyait le roi s'attendrir et succomber sous ses émotions trop vives, le bouffon résolut d'y faire diversion par quelque plaisanterie de son métier.

— Sire, dit-il, l'Écosse et la folie, le sceptre et la marotte ont chacun leur héritier. Dame Madeleine, ma femme, a mis au monde un fils quelques instants après que Sa Majesté Marie de Longueville eut donné le jour à une princesse. Daignez donc prier, hélas! votre fille de cinq jours d'octroyer sa protection à mon fils de quatre jours et demi.

— Nicol, reprit le roi avec abattement, hélas! c'est plutôt à moi à te demander la protection de ton fils pour mon enfant; car j'entrevois pour l'infortunée créature des destinées bien funestes! Fille d'une Française, entourée de lâches, de factieux et de déloyaux, que va-t-elle devenir! Oh! oui, Nicol, c'est à toi, c'est à ton fils, dès qu'il le pourra, à protéger cette pauvre enfant royale, que le poison va menacer jusque dans son berceau, et qui est réservée,—Dieu m'en donne la fatale connaissance à cette heure suprême,—à épuiser le calice de toutes les amertumes de la vie! Deviens donc pour elle vigilant comme l'oiseau qui veille dans son nid sur sa couvée, fidèle comme le chien qui ne s'éloigne pas des pieds de son maître! A qui veux-tu que je me fie, si ce n'est à toi, Nicol? Ils m'ont tous trahi! A quel bras plus fort veux-tu que je laisse mon enfant? Cinq cents Anglais ont mis en fuite six mille Écossais! Nicol, pauvre avorton, deviens un homme pour protéger la fille de ton maître qui se meurt! Que le bouffon Clangor soit, après Dieu, le plus fidèle appui de la fille du roi d'Écosse.

Comme il achevait de parler, on lui amena la petite Marie. Il prit dans ses bras le pauvre enfantelet, le baisa au front, murmura pour elle une prière à Dieu, et appela sur l'orpheline la bénédiction céleste. Puis il la remit dans les bras de Nicol.

— Je te la confie, dit-il; veille sur elle et sur la reine. Dis à cette dernière, quand elle pourra l'entendre, que ma tendresse pour elle a toujours égalé le respect que m'inspiraient ses vertus; dis-lui encore... Tout à coup d'atroces douleurs l'interrompirent, il s'écria : — Seigneur! Seigneur! ayez pitié de moi. *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum!*

Sa tête retomba sur l'oreiller, et le fou jeta un cri de désespoir. Puis tout à coup élevant dans ses bras la petite fille qu'il tenait :

— Le roi est mort, s'écria-t-il. Vive Marie Stuart, reine d'Écosse!

Peu de personnes avaient suivi le roi Jacques V à Linlithgow : peu de voix répétèrent donc l'acclamation de Clangor.

Néanmoins, quelque faibles que fussent les cris qui saluaient la nouvelle reine d'Écosse, ils parvinrent jusqu'à Marie de Lorraine, retenue au lit, par les suites dangereuses de ses couches, dans une autre partie du château. Éperdue, désespérée, elle voulut se lever précipitamment et courir dans la chambre où son mari venait d'expirer. Ses femmes cherchaient en vain à la retenir, lorsque Nicol parut, la petite Marie dans ses bras.

— Madame, dit-il, j'apporte à Votre Majesté les bénédictions du roi. Les dernières paroles de mon noble maître ont été des paroles d'amour pour vous. Maintenant, du haut des cieux, il veille sur son épouse et sur sa fille.

Il y avait dans la douleur et dans le dévouement de Nicol une énergie si naïve et si sublime, qu'il ne restait plus rien en lui du pauvre fou.

— Qu'allons-nous devenir? qu'allons-nous devenir, malheureuses abandonnées?

— Dieu et la bonté de notre cause ne sauraient nous manquer, madame. Je ne suis qu'une bien chétive créature, mais je sens là en moi une force nouvelle et inconnue qui m'apprend que la main du Très-Haut se tient étendue sur nous; il a donné la force au faible, et l'intelligence au pauvre d'esprit. Donc, si vous m'en croyez, madame, vous vous ferez transporter dans une litière, et vous gagnerez Édimbourg à petites journées. La route de Linlithgow à Édimbourg ne présente aucun péril. Ici, au contraire, vous vous trouvez exposée, avec la jeune reine, aux attaques que les Anglais ne manqueront pas de diriger sur ce point. Or, une fois maîtres de votre ville, ils seraient maîtres de la couronne d'Écosse. Et puis, croyez-en votre serviteur, madame, ceux-là qui se sont montrés tièdes ou traîtres pour le roi, redeviendront fidèles et dévoués pour la reine. Un noble Écossais peut être rebelle, mais il ne saurait être lâche.

— Vous avez raison, Nicol, reprit la reine-mère en essuyant ses larmes ; il faut partir pour le salut de ma fille... Mais, ajouta-t-elle avec de nouveaux sanglots dans la voix, avec de nouvelles larmes dans les yeux, mais Jacques, mais mon mari...

— Partez, madame, sous la protection de lord Maxwell, qui a si vaillamment combattu près du roi; qui, depuis deux jours, n'a cessé de veiller sur lui, et qui garde votre demeure à la tête de quelques hommes d'armes dévoués. Partez, madame. Il y aura un vieux et fidèle serviteur pour accomplir des devoirs moins difficiles, mais non moins sacrés.

— O Nicol! mon fidèle Nicol! jamais je ne pourrai me séparer de lui, au moins sans l'avoir revu, sans avoir pressé encore une fois de mes lèvres sa main, sa noble main désormais froide et immobile. Non, Nicol, je ne quitterai pas ainsi celui dont l'amour m'a rendue si longtemps heureuse et fière! Je veux le revoir, je veux le revoir.

Nicol prit dans ses bras la petite Marie, et la déposa sur les genoux de la reine.

— Si vous succombez à la douleur, madame, si vous ne faites pas tous vos efforts pour survivre à votre époux, cette pauvre enfant restera donc orpheline, sous la gueule du lion anglais?

— Partons! s'écria Marie de Lorraine. Partons, Nicol, Dieu met dans ta bouche des paroles de raison et de force.

Et elle donna, sur l'instant, à ses femmes, l'ordre de tout préparer pour le départ. Quand elle fut placée avec sa fille sur la litière qui devait les emmener, elle ordonna que l'on fît placer près d'elle lord Maxwell. Celui-ci se hâta d'obéir, et, arrivé près de la princesse, plia un genou en terre.

— Mylord, lui dit la reine, je remets entre vos mains la fille de votre maître. C'est sur la jeune reine qu'il faut d'abord et avant tout veiller.

— Sur elle et sur vous, madame. Dieu me punisse en ce monde et dans l'autre, si je manque à de si nobles et à de si grands devoirs.

— Partons donc, monseigneur!

— En route, s'écria Maxwell.

Déjà les chevaux se mettaient en marche, quand on vit accourir Nicol éploré. Il tenait un enfant dans ses bras, et il le déposa sur le pied de la litière royale

— Voici encore un orphelin, dit-il. Sa mère vient de rendre son âme à Dieu, et peut-être n'aura-t-il bientôt plus de père. Que Votre Majesté daigne le prendre sous sa protection, s'il en arrive ainsi.

— Amen ! répliqua la reine.

— En route ! en route ! répéta lord Maxwell.

La petite troupe obéit à cet ordre, partit, et Nicol, resté seul au milieu du chemin, suivit du regard, quelques instants, le cortége qui s'éloignait. Puis, par un mouvement brusque de résolution, il essuya ses yeux voilés de larmes, rentra dans le château de Linlithgow.

Il ne restait plus une seule personne dans cette habitation. En apprenant que la reine l'abandonnait, chacun s'était hâté de la quitter, emportant ses bagages et ne songeant qu'à soi. Le pauvre Nicol se dirigea d'abord vers la chambre où gisait la dépouille mortelle du roi. Le cadavre se trouvait encore étendu sur le lit, mais on avait enlevé tout ce qui se trouvait d'armes précieuses, de vaisselle d'argent et d'habits de quelque valeur : on voyait partout des traces de cet ignoble pillage. Nicol remit tout en ordre le mieux qu'il put, et vint s'agenouiller ensuite devant Jacques V, dont il baisa respectueusement la main glacée. Puis ensuite il ensevelit le corps, et il lui fallut, pour remplir ce pieux devoir, recourir aux étoffes de soie des rideaux; on avait volé jusqu'aux draps du lit mortuaire. Après quoi, il chargea sur ses épaules le cadavre, et il le porta dans un grand coffre qui servit de bière, car il ne se trouvait pas plus de cercueil pour le roi d'Écosse, qu'il ne s'était trouvé de suaire. Nicol, seul et sans aide, se mit à tirer le coffre après lui, et quand deux heures de travail et d'efforts se furent écoulées, il parvint à amener dans le jardin son triste fardeau... Là se trouvait une sorte de fosse creusée par les jardiniers pour prendre, au moyen de piéges, les daims qui, pressés par la faim, venaient jusque près du palais, chercher un peu d'herbe respectée par la gelée. Nicol poussa dans ce trou le coffre, et le couvrit de terre et de branchages le mieux qu'il put.

Tous ces laborieux et pénibles devoirs terminés, il s'agenouilla, récita une longue oraison, fit le signe de la croix, et remonta dans le château.

Ce fut vers une autre aile du bâtiment qu'il se dirigea. Arrivé près des combles, devant une petite porte, il la poussa et entra dans une chambrette où reposait, dans un grand fauteuil de tapisserie, une jeune femme belle et pâle, qui semblait dormir. Cette idée de sommeil se présenta sans doute à Nicol lui-même comme une folle espérance, car il murmura avec émotion le nom de

— Margarita ! Margarita !

Hélas ! personne ne répondit.

— Tu ne m'entends plus, noble et tendre créature ! soupira Clangor. Tu ne m'entends plus ! Ta douce voix n'a plus de paroles consolantes pour les douleurs du pauvre bouffon ! Désormais, il lui faudra marcher seul dans la vie déserte ! C'était aussi trop de bonheur pour le nain difforme, que d'avoir sans cesse près de lui un ange qui le soutenait, qui le charmait et qui lui faisait même oublier sa monstrueuse laideur. Maintenant, tout est fini; Dieu a rappelé son ange dans le ciel. Que la volonté de Dieu soit bénie ! même quand elle brise bien cruellement nos pauvres cœurs ; même quand elle ôte à un infortuné le seul bien qu'il possédait sur la terre.

Il se jeta en sanglotant sur le corps de Margarita ; il étreignit le cadavre avec l'emportement du désespoir, et, durant une heure entière, il ne cessa de se lamenter et de se désespérer. Quand il se releva, la nuit commençait à paraître. Alors il coupa une boucle des beaux cheveux blonds épars sur le front de Margarita, puis il l'ensevelit comme il avait fait pour le roi, et il emporta le triste fardeau dans la forêt, au pied d'un grand chêne, dont les puissantes racines surgissaient hors de la terre et laissaient entre elles de profondes cavités. A force de travail et d'efforts, il parvint à pratiquer une sorte de fosse parmi ces racines, et il y déposa Margarita sur un lit de mousse soigneusement préparé ; il la recouvrit également de mousse, puis il amassa au-dessus le plus de pierres et de terre qu'il put. Le cœur brisé, il considéra quelque temps son ouvrage.

— Maintenant, dit-il, il faut remplir les devoirs que m'ont laissés en mourant mon noble maître et ma sainte Margarita. Il faut aller veiller près du fils de l'infortunée et près de la fille du roi! Que Dieu me donne la force nécessaire pour accomplir cette double mission !

Il me la donnera, dit-il après un moment de méditation et de silence. N'a-t-il pas brisé par la main débile de l'enfant David le front du géant Goliath?

II.

L'ENFANT SAUVÉ.

Cependant l'escorte de la veuve de Jacques V et de la petite reine d'Écosse se hâtait de gagner le château de Stirling, non sans prendre les plus attentives précautions, car elle s'attendait, à tous moments, à se voir attaquée par les Anglais. Lord Maxwell se tenait à la tête des cavaliers, la lance au poing, et ne s'en rapportait qu'à lui-même pour explorer la route. Il ne faisait trêve à cette surveillance que pour se tourner vers ses gens et les exhorter à presser leur marche. Il le comprenait, le salut de la reine dépendait beaucoup plus de la vitesse des chevaux que de la bravoure des cavaliers. Que pouvait faire, sinon mourir, une poignée d'hommes contre un corps nombreux qui viendrait à l'attaquer? Aussi, chaque fois que le bruit d'un cheval se faisait entendre, on voyait le brave comte pâlir et se porter avec inquiétude vers le côté d'où provenait ce bruit sinistre. Lorsqu'il avait reconnu le peu de fondement de ses craintes, il respirait à l'aise, soulevait sa visière, ôtait son casque pour pouvoir essuyer la sueur glacée qui baignait son front, et tournait les yeux vers le ciel, en témoignage de reconnaissance.

Après une marche de dix à douze heures environ, il fallut cependant faire halte ; car les chevaux ne pouvaient plus marcher, et le mouvement de la litière avait tellement fatigué la reine, qu'elle semblait prête à rendre l'âme, tant son visage avait de pâleur, tant l'on remarquait d'affaissement dans toute sa personne. Elle ne semblait plus entendre ni voir; et pour se convaincre que tout espoir n'était point perdu, pour s'assurer que la vie n'avait pas encore tout à fait quitté ce corps moribond, une des femmes qui l'accompagnaient présentait à ses lèvres un diamant, afin qu'une légère vapeur, en ternissant la pierre, indiquât que toute ressource n'avait point encore cessé.

Rassemblés devant la porte d'une hôtellerie tandis que l'on donnait aux chevaux

la nourriture et les soins nécessaires, et que chacun prenait à la hâte un peu d'aliments, on entendit tout à coup le bruit d'un cheval qui accourait avec une vitesse sans exemple. Maxwell saisit sa lance et se plaça sur la route pour arrêter le cavalier dont les cris de Qui vive! n'arrêtaient pas le furieux galop. Mais celui-ci évita le choc du comte, et, manœuvrant son cheval avec une habileté merveilleuse, s'arrêta court, montrant aux yeux du chevalier les traits du nain Nicol.

— Monseigneur, s'écria-t-il, les Anglais! les Anglais! Avant un quart d'heure ils seront ici.

— Dieu ait pitié de nous! répliqua le comte, qui laissa échapper un profond gémissement. Dieu ait pitié de nous, car un miracle peut seul nous sauver. Pas un de nos chevaux ne saurait se soutenir, et les Anglais auront bon marché de tous ces hommes, vaincus par la fatigue, par la faim et par le sommeil.

Nicol porta les yeux autour de lui et se tordit les mains avec désespoir, car les paroles de lord Maxwell n'étaient que trop vraies.

— Tu le vois, fidèle serviteur, ajouta le chevalier, tu le vois, il ne nous reste qu'à mourir!

Cependant Nicol, sans répondre, paraissait en proie à une vive agitation, et lutter avec lui-même pour prendre une décision douloureuse. Tout à coup on le vit répandre des larmes et on l'entendit murmurer :

— Je l'ai juré sur le cadavre de mon maître!

Puis il essuya ses larmes, sa voix reprit de la fermeté, et, avec un sang-froid résolu, il dit au comte :

— Mylord, mon cheval a repris haleine, et voici d'ailleurs qui lui rendra assez de forces pour reprendre le galop jusqu'à ce qu'il meure.

Il tira de son escarcelle une drogue qu'il introduisit dans la bouche du poney, et qu'il le força d'avaler. Puis il reprit :

— Maintenant, mylord, quittez votre armure, ne gardez qu'un poignard, couvrez-vous de ce manteau de paysan, emportez la petite reine dans vos bras et gagnez Stirling! Dieu veillera sur vous et vous sera en aide.

— Mais les Anglais, ne trouvant pas ici la proie qu'ils cherchent, se mettront à ma poursuite et ne tarderont pas à m'atteindre?

— J'ai un moyen de les arrêter ici. Mais au nom de la sainte Vierge et de saint André, mettez-vous en route sans plus attendre.

Lord Maxwell monta sur le poney de Nicol, prit des bras de celui-ci l'enfant soigneusement enveloppé, le suspendit à son cou et sur sa poitrine au moyen d'une écharpe, et partit au grand galop. Peu à peu, le bruit des pas de son cheval s'affaiblit et finit par s'éteindre tout à fait. Alors Nicol prit son fils, le revêtit des langes de velours dont il avait dépouillé la petite Marie, et le plaça, ainsi accoutré, sur le pied même de la litière royale, à la place qu'occupait naguère la fille de Jacques V.

A peine tout cela se trouvait-il terminé, qu'une troupe considérable d'Anglais arriva près de l'auberge. A la vue des Écossais, ils poussèrent des cris de joie et les enveloppèrent de toutes parts. La faible résistance de ceux-ci, qui se trouvaient assaillis de la sorte, ne tint pas longtemps contre des forces si peu égales. On les renversa, on les fit prisonniers, et un cavalier couvert d'armes noires, sans armoiries sur son bouclier, sans cimier à son casque, s'avança, la visière baissée, vers la reine toujours évanouie. Il souleva les rideaux de la litière et considéra quelque temps Marie de Lorraine.

— Où est sa fille? demanda-t-il d'une voix sourde et en interrompant tout à coup cette contemplation.

Personne ne répondit, et le chevalier aperçut aux pieds de la mourante un enfant revêtu de langes de velours. Il se pencha sur son cheval, saisit dans sa large main, armée d'un gantelet de fer, la frêle petite créature, et la tint quelques instants suspendue, comme prêt à la jeter et à la briser contre terre.

Nicol, qui suivait des yeux tous les mouvements de cet homme, porta la main à son poignard, résolu à frapper si le crime s'accomplissait. Mais le chevalier se contenta de rejeter rudement sur la litière le nouveau-né, qui fit entendre un cri plaintif.

— George Griffiths, que l'on veille sur la mère et sur la fille, dit-il en se tournant vers un de ses compagnons : vous me répondez d'elles sur votre tête. Si Marie de Lorraine peut supporter la route, ou bien si elle a rendu l'âme, dans deux heures vous regagnerez l'Angleterre avec elle, soit morte, soit vivante. Si le médecin déclare que le voyage n'est point possible, vous emmènerez l'enfant seul. Je vous laisse cent hommes d'armes pour exécuter ces ordres. Je vais prendre les mesures nécessaires pour que rien ne puisse troubler votre voyage.

Il se disposait à s'éloigner, quand il aperçut Nicol qui dansait et gambadait devant lui.

— Que veut ce bouffon? Au diable! Tu prends bien ton temps pour te livrer à de pareilles facéties. Va-t'en, ou je te brise d'un coup de lance.

— C'est le bouffon du roi Jacques, dit quelqu'un, c'est Nicol.

— Je n'ai que faire de cette laide créature!... Si fait, dit-il après un moment de réflexion, elle peut m'être utile. Viens ici, et songe à me dire la vérité. Qu'est devenu lord Maxwell?

Nicol, qui s'était arrêté un moment pour écouter ce que le chevalier voulait lui dire, reprit aussitôt ses danses et son chant.

— Si tu veux parler, je te donne cent pièces d'or, continua le chevalier en lui montrant une bourse.

Nicol tendit ses mains vers l'or, et recommença de plus belle ses gambades. Le chevalier tira son épée et en asséna un grand coup sur la tête du pauvret, qui tomba lourdement à terre.

— Parleras-tu? cria-t-il. Qu'est devenu lord Maxwell? de quel côté a-t-il pris la fuite? Parle, ou j'achève de te tuer.

Nicol se releva tout sanglant, et montra à celui qui l'interrogeait la route opposée à celle qu'avait prise le lord.

— Là bas! là bas! dit-il, et il retomba au pied de la litière royale.

Le chevalier fit signe à ses soldats de le suivre, et se dirigea du côté que venait de lui montrer Nicol.

Celui-ci ne tarda pas à reprendre connaissance. Le coup l'avait d'abord étourdi, mais la lame avait glissé sur la doublure d'acier de sa toque, et la blessure reçue à l'épaule n'offrait rien de grave. Il se releva, il essuya le sang qui le couvrait, il lava sa blessure avec de l'eau fraîche, et entra dans l'auberge, où l'on venait de faire transporter la veuve du roi Jacques V. Un peu de repos et les soins intelligents de ses femmes étaient parvenus à la rendre à la vie. Nicol se glissa doucement jusqu'à elle, trompant la vigilance des soldats par son air idiot; puis il se pencha vers l'oreille de la reine, et lui murmura rapidement :

— Fiez-vous à qui dira cet air.

Et il se mit à chanter une ballade fort populaire alors, que chantent encore de nos jours les petits enfants de l'Écosse, et dont voici le refrain :

Sire Dugald, ne craignez rien,
Ne craignez rien, tout ira bien.

Le chevalier noir, après une heure de recherches laborieuses, rentra sans avoir pu rien découvrir des traces de lord Maxwell. Il descendit de cheval, et, tout armé, entra brusquement dans la chambre de la reine.

A sa vue, Marie de Lorraine se jeta sur l'enfant qui reposait près d'elle, le pressa frénétiquement contre sa poitrine, et s'écria, éperdue de terreur :

— Il va nous tuer tous les deux !

Le chevalier leva la visière de son casque, et chacun reconnut les traits durs et pâles du roi d'Angleterre Henri VIII.

Il fit un signe, tout le monde s'éloigna à l'exception de Nicol, qui se glissa et se blottit dans un coin obscur de la chambre.

— Madame, dit Henri VIII en attachant sur la malade son regard froid que personne ne savait supporter, vous avez raison, votre vie et celle de cet enfant sont entre mes mains. D'un signe, je puis vous écarter à jamais toutes les deux du chemin qui me mènerait droit au trône de l'Écosse. Pour que je ne fasse pas ce signe

sanglant, il faut que vous vous montriez docile. Écoutez : j'ai un fils ; dès ce mo-

ment votre fille devient la fiancée du prince de Galles. Dans huit jours, nous célébrerons le mariage à Londres, où vous allez me suivre. Jurez-moi de faire ce que je vous demande ; jurez-le-moi, et signez cet écrit, dit-il froidement, ou c'en est fait de la mère et de l'enfant, comme vous le disiez tout à l'heure.

Marie de Lorraine se souleva sur son lit.

— Sire, dit-elle avec plus de force qu'on ne devait l'attendre de son état d'abattement, sire, dans la famille des Guises, on sait préférer la mort au déshonneur. Tuez-moi donc! tuez mon enfant! Que l'Europe sache comment Henri VIII protége une veuve et une orpheline.

— Si vous ne voulez pas que votre fille partage son trône avec mon fils, elle en descendra. Je prouverai qu'elle est mal conformée, qu'elle ne peut vivre, et que c'est folie de laisser sur le front d'un misérable avorton qui doit bientôt mourir, une couronne aussi lourde que la couronne d'Écosse.

Marie de Guise, par un geste rapide, dépouilla complétement de tous les langes l'enfant qu'elle tenait dans ses bras, et le montra nu à Henri VIII.

— Tenez, dit-elle, voyez si ma fille est un misérable avorton!

Henri VIII et la reine-mère reconnurent en même temps le sexe de la petite créature, et jetèrent, l'un un cri de rage, l'autre un cri d'effroi.

— Ma fille ! ma fille ! gémit la reine.

— Ce n'est point sa fille ? mugit le monarque anglais.

Alors le bouffon se mit à chanter :

Sire Dugald, ne craignez rien,
Ne craignez rien, tout ira bien.

Puis il s'élança d'un bond sur l'enfant, le saisit, l'emporta vers la fenêtre, sauta dans le jardin avec une légèreté d'oiseau, et disparut avant que le roi, remis de sa surprise, pût appeler et donner l'ordre de poursuivre Nicol. Ces poursuites, du reste, quelque activité qu'on mit à les faire, restèrent inutiles, et le roi, d'ailleurs, ne pensa bientôt plus au fou, ne songeant qu'à tirer le meilleur parti possible de sa prisonnière.

A quelque distance de l'auberge, près d'un grand marais impraticable pour les chevaux, et tout plein de fondrières qui en rendaient l'abord dangereux, même pour les piétons étrangers au pays, s'élevait une grande masse de rochers couronnés par d'épais buissons. C'est là que Nicol, favorisé par la nuit et grâce à la connaissance qu'il avait de ces lieux, arriva après quelques instants de course. Tant qu'il entendit les soldats errer dans la campagne, le poursuivre et tirer au hasard des arquebusades, il demeura immobile parmi les buissons, une main sur la bouche de son fils pour étouffer ses vagissements, et de l'autre, cherchant à réprimer le souffle de sa propre respiration. Personne ne songea ou n'osa pénétrer dans le marais. Deux ou trois archers en firent l'essai, et périrent engloutis dans la boue liquide, recouverte d'herbe, qui remplissait ces lieux redoutables, à l'exception de quelques sentiers pierreux que l'obscurité rendait impossible de distinguer. Nicol, de sa retraite, entendit leurs cris lamentables, puis, peu à peu, tout redevint silencieux.

Les autres hommes d'armes se rallièrent autour de l'auberge, et il fut facile à Nicol de voir tous leurs mouvements à la clarté puissante des grands feux qu'ils avaient allumés afin de rendre moins âpre le froid d'une nuit passée au bivouac.

Alors le nain respira à l'aise ; alors, de ses mains engourdies, de son haleine tremblante, il put réchauffer le petit visage de la frêle créature qu'il tenait entre ses bras. L'enfant resta quelques minutes sans donner aucun signe d'existence, et le malheureux crut un instant qu'il ne lui restait dans les bras que le cadavre de son fils.

Mais, grâce à des soins désespérés, il sentit peu à peu frémir sous ses lèvres les mains roidies de l'enfant, et il frissonna de joie et de reconnaissance à une plainte faible qui murmura doucement à son oreille. Aussitôt il se dépouilla d'une partie de ses vêtements pour mieux envelopper la petite créature, l'attacha sur ses épaules à l'aide de sa ceinture, et sans s'apercevoir que la pluie tombait par torrents, sans s'arrêter aux périls d'une pareille entreprise, il descendit du rocher, se guida parmi les marais avec un instinct merveilleux, et parvint à en sortir par l'extrémité opposée à l'auberge. En ce moment, un bruit sourd et peu éloigné frappa son oreille ; il s'arrêta, il écouta, c'étaient des pas de chevaux mêlés à un bruit d'armes et à des voix confuses. Tout à coup Nicol plaça ses mains devant sa bouche pour mieux grossir les sons qu'elle allait proférer. Puis il cria d'une manière à être entendu de l'autre côté du chemin :

Dieu et la reine !

III.

IL SAUVE LA MÈRE.

Au bruit de la voix qui criait : *Dieu et la reine!* lord Maxwell se détacha de la troupe, et s'approcha au galop du lieu où s'étaient fait entendre ces paroles de ralliement.

— Mylord, dit Nicol en s'approchant du comte, mylord, la petite reine est-elle en sûreté?

— Elle est heureusement arrivée dans le château de Stirling, où je l'ai confiée à un corps considérable d'Écossais rassemblés dans cette forteresse. Et madame la reine-mère ?

— Madame la reine-mère reste encore là, prisonnière; elle est trop malade pour qu'on puisse l'emmener captive en Angleterre, comme l'a résolu Henri VIII.

— Il faut attaquer cette auberge, tomber à l'improviste sur les troupes qui la gardent, et délivrer la reine.

— Ces troupes sont trop nombreuses pour rendre possible un pareil coup de main ; et la présence seule du roi devrait, d'ailleurs, vous faire renoncer à ce projet. Combien comptez-vous de cavaliers avec vous?

— Six cents.

— Près de deux mille hommes gardent prisonnière la reine. Écoutez : il faut recourir à la ruse, et je vais vous enseigner le moyen d'éloigner le roi et de donner à vos projets quelque chance de réussite. Mais avant tout, se trouve-t-il parmi les vôtres un honnête soldat qui me jure, au nom de sa part de paradis, de veiller sur cet enfant et de le reconduire aussitôt, sain et sauf, au château de Stirling? Déjà la pauvre créature a failli périr pour la bonne cause : je ne me sentirais plus le courage de l'exposer encore une fois aux périls qu'il a courus.

Lord Maxwell appela un de ses valets, vieux serviteur à barbe grise.

— Jack, lui dit-il, voici un enfant qu'il te faut emmener sain et sauf à Stirling : c'est un dépôt que je te confie sur le salut de ton âme. Va,

Nicol baisa doucement le front de l'enfant endormi, le déposa dans les bras du vieillard, essuya une larme, et suivit du regard et de l'oreille, tant qu'il le put, le cheval et le cavalier qui emmenaient son fils.

— Maintenant, mylord, dit-il quand il n'entendit plus rien, maintenant, à l'œuvre : envoyez cinquante de vos cavaliers, les mieux montés, à un demi-mille de l'auberge; là, qu'ils déchargent leurs pistolets, qu'ils feignent de combattre, et qu'ils s'éloignent sans cesser leurs arquebusades, à mesure que les soldats anglais s'approcheront d'eux. Je réponds du reste.

Lord Maxwell, sans discuter avec le nain les motifs de ce plan, car il savait la loyauté de Nicol, le mit à exécution sur l'heure. Il confia l'expédition à l'un de ses officiers les plus intelligents, et bientôt le bruit des décharges de mousqueterie éclata au loin. Ces mousqueteries ne tardèrent pas à exciter vivement l'attention des troupes qui environnaient l'auberge : quelques soldats furent envoyés à la découverte ; mais dès qu'il entendit les pas de leurs chevaux, l'officier écossais partit au grand galop avec les siens, et alla reprendre à deux cents pas de là son fracas de pistolets ; si bien que les soldats anglais revinrent près de Henri VIII, convaincus et affirmant qu'un engagement considérable avait lieu entre les ennemis et un renfort considérable de troupes anglaises que le roi avait fait demander à la hâte ; car il s'attendait si peu au passage du Solway par les Écossais, et surtout à la défaite impossible à prévoir de six mille de ces Écossais par les cinq cents Anglais, qu'il s'était mis à la poursuite des vaincus avec des troupes moins nombreuses que les vaincus eux-mêmes.

Sitôt qu'il apprit le faux combat, cette nouvelle lui inspira de sérieuses inquiétudes. Il rassembla à la hâte tous ceux qui l'accompagnaient, monta à cheval, marcha droit au lieu où il supposait l'engagement, et laissa la garde de sa prisonnière à cinquante hommes d'armes, avec ordre de faire placer la reine dans la litière et d'attendre les ordres qu'il enverrait à son égard. A peine quelques minutes s'étaient écoulées depuis le départ d'Henri VIII, que les soldats de lord Maxwell, guidés par Nicol à travers les détours du marais, s'approchèrent silencieusement de la maison, et l'entourèrent avant qu'aucune des sentinelles eût rien entendu et rien aperçu. Puis alors Nicol alluma et brandit une torche, et les Anglais se virent au milieu d'un corps nombreux d'ennemis qui les tenaient couchés en joue, l'arquebuse et l'arbalète au poing.

— Rendez-vous, ou vous êtes morts ! nous sommes deux mille, cria le fou : toute résistance serait inutile et insensée.

L'officier qui commandait les Anglais voulut combattre, et arma le rouet de son pistolet. Un coup de poignard de Nicol le frappa au cœur, et il tomba.

— Ne faites point un pas en avant, dit lord Maxwell ; jetez vos armes, ou n'attendez aucune merci.

Sans chef, au milieu d'une troupe immense d'ennemis, les soldats comprirent qu'il ne leur restait qu'à céder à la nécessité, et jetèrent leurs armes. Tandis que les Écossais relevaient ces armes et nouaient les mains de leurs prisonniers, Nicol se précipitait dans la chambre de la reine.

— La liberté ! nous vous apportons la liberté, noble dame ! venez ! venez !

Marie de Lorraine, à ces cris, se souleva sur son lit, regarda d'un œil égaré Nicol, se mit à parler d'une voix basse et folle, et refusa obstinément les soins de ses femmes qui voulaient la vêtir.

— Non, non, dit-elle, non ! Nicol me l'a dit, ce n'était pas mon enfant. Laissez-moi dormir à l'aise, puisque ce n'était pas ma fille qu'il serrait dans ses mains de fer, puisqu'un ange est venu emporter Marie au ciel.

— Voici les Anglais qui vont revenir, dit lord Maxwell ; chaque minute de retard est une chance de salut perdue pour elle et pour nous.

— Madame, madame ! il faut nous suivre. Venez, votre fille, la reine Marie, vous attend au château de Stirling.

— Dites au roi que je ne partirai pas sans lui. Sans doute il est encore près de lady Marguerite ; il l'aime parce qu'elle lui a donné trois fils ! Mais moi, voilà que je suis mère aussi ! voilà que j'ai une fille aussi ! Il n'a plus de raison pour m'abandonner, pour aller près de cette femme orgueilleuse et qui m'a fait passer tant de nuits à verser des larmes.

— Venez, madame, au nom du ciel ! répéta Maxwell.

— Ma fille vaut bien trois bâtards ! Pourquoi son père ne la préférerait-il pas à un enfant de l'adultère ? Laissez-moi ! laissez-moi ! je ne partirai pas sans le roi.

— Il faut l'emmener sur l'heure, s'écria le lord. Enveloppez-la de son manteau, et, de gré ou par force, qu'on la place dans sa litière.

Les femmes voulurent obéir, mais Marie jeta des cris perçants, se débattit et fit une résistance impossible à vaincre, à moins d'employer tout à fait la violence.

Nicol, témoin de cette scène, se désolait et priait Dieu, quand tout à coup, sans doute par une inspiration du ciel, il s'approcha de la reine et se mit à chanter son refrain :

Sire Dugald, ne craignez rien,
Ne craignez rien, tout ira bien.

Aussitôt la reine repoussa ses femmes, s'arrêta, écouta avec attention, et, saisie d'une crise nerveuse, répandit des larmes abondantes. Puis, elle reconnut Nicol, tendit la main à lord Maxwell, et s'écria :

— Partons, messieurs, allons rejoindre ma fille.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! merci du miracle que vous avez opéré par la plus frêle et la plus humble de vos créatures ! murmura Nicol en levant les mains au ciel.

Les troupes écossaises se mirent en marche, et, avant le jour, la veuve de Jacques V fut réunie à sa fille dans le château de Stirling, où, neuf mois après, le cardinal Beaton, archevêque de Saint-André, sacra reine Marie Stuart, au milieu des transports de joie de la noblesse écossaise.

IV.

Au milieu du lac de Mentheith, dans une île d'assez médiocre étendue, on voit encore aujourd'hui les ruines d'un monastère largement flanqué de tours, de remparts et des autres ouvrages de fortifications regardés au seizième siècle comme les plus propres à la défense des places. Trois années après les événements que l'on a lus dans la première partie de cette histoire, deux mille Écossais, choisis parmi les plus braves et les plus éprouvés de l'armée, étaient chargés de la garde de ce château, protégé en outre par douze pièces d'artillerie. C'était un spectacle étrange,

que de voir ainsi un séjour de prière et de paix transformé en citadelle; le vieux cloître fortifié présentait l'aspect le plus bizarre qu'offrirait un moine en froc, le casque en tête et l'arquebuse à la main. Néanmoins, on ne s'était pas contenté de ceindre l'église de parapets et de bastions, de flanquer le couvent de tours crénelées, et de creuser à l'entour des fossés profonds remplis d'eau et bordés de palissades; des patrouilles à cheval parcouraient les bords de l'île, et deux camps établis sur la rive opposée, l'un au nord, l'autre au midi, se tenaient prêts à repousser toutes les attaques que l'on aurait tentées contre l'île, et à opposer une longue et redoutable résistance avant que les troupes de l'intérieur eussent elles-mêmes allumé les mèches de leurs armes à feu.

Cependant, si au dehors du cloître tout avait un aspect belliqueux, en revanche, on s'était appliqué à donner à l'intérieur du vieil édifice un air riant et pacifique. Les jardins, disposés avec un soin extrême, montraient à chaque pas les arbustes les plus précieux, rassemblés à grands frais des pays étrangers, et un luxe royal décorait les appartements, surtout une vaste salle tendue en cuir de Cordoue rehaussé de splendides gauffrures en or, dans les losanges desquelles saillait le cordon royal de l'Écosse. De longs rideaux de brocart venus de France, des portières en tapisserie de Flandre, complétaient la magnificence de cet appartement, au milieu duquel s'élevait un trône. Assises sur les dernières marches de ce trône, quatre jeunes filles, vêtues de blanc, jouaient et devisaient entre elles, tandis qu'une cinquième, à cheval sur le dos d'un petit vieillard, s'obstinait à le faire galoper autour de la salle, tirant bel et bien le cordon de soie qui servait de mors à cette monture de singulière espèce, et n'épargnant ni le fouet, ni le talon en guise d'éperon. A la fin, le cheval, hors d'haleine et qui se mourait de fatigue, prit, comme jadis l'âne du prophète Balaam, la liberté de faire observer qu'il ne pouvait aller plus loin, et qu'il lui fallait à toute force le repos. Mais l'impérieuse petite fille lui répliqua que le destrier de la reine devait être infatigable, et qu'il recevait trop d'honneur de porter un si précieux fardeau, pour qu'il se trouvât las après quatre tours, au galop, de l'appartement. Le cheval remontra humblement qu'il n'en pouvait plus, et que, dût-il commettre le crime de lèse-majesté, il n'irait pas plus loin, et allait se redresser sur ses pieds de derrière, aux risques et périls du nez de Sa Majesté. A cette réponse, la petite reine entra dans une colère violente, fit claquer son fouet, donna de l'éperon, et tira violemment la bride. Le cheval se releva sur ses pieds, et il fallut que la reine se cramponnât, de ses deux mains, du mieux qu'elle put, au pourpoint tailladé de la rétive monture, sans quoi elle aurait bien pu elle-même glisser à terre et s'y trouver à son tour à quatre pattes. Une fois en ce péril extrême, elle changea de ton, passa de la colère à la douceur, et des menaces aux supplications.

— Mon bon Clangor, lui dit-elle, car le cheval n'était autre que notre ami Nicol, mon bon Nicol, remets-toi à quatre pattes, et promène-moi encore une fois, rien qu'une seule petite fois autour de la salle.

— Je suis trop fatigué, et puis vous avez été méchante.

— Je ne le serai plus! je te le promets. Encore un tour, mon bon Nicol, je t'en supplie.

— Je ne saurais plus avancer d'un pas. Voyez combien je tousse! Mon visage d'ailleurs est trop rouge.

— Tu veux donc que je tombe de ton dos et que je me fasse bien mal? Mes

doigts s'écorchent aux broderies de ton pourpoint, et voilà que je ne puis plus me tenir ! Oh ! le méchant Nicol ! je ne l'aimerai plus jamais, jamais !

Cependant Nicol commençait à se laisser attendrir. La petite fille, qui regardait bien attentivement, dans une glace de Venise placée en face d'elle, l'impression que ses paroles produisaient sur le nain, lut aussitôt sur sa physionomie cette disposition favorable à ses désirs, et redoubla de câlinerie et de gentillesse pour arriver à son triomphe.

— Allons, mon Nicol, sois bon, sois complaisant. Tiens, si tu veux faire encore un tour, rien qu'un tour, je te promets de t'embrasser.

Alors on vit Nicol se replacer à quatre pattes, et, malgré la violence de sa toux et quoique le sang lui portât au visage d'une manière effrayante, il se mit à traîner autour du salon la petite reine joyeuse, et qui, lorsqu'elle passa devant ses compagnes, les salua gracieusement de la main. Mais son triomphe ne dura pas longtemps, car tout à coup elle roula sur le plancher et alla frapper de sa tête blonde contre l'angle des marches du trône même. Quant à Nicol, il gisait sans mouvement, étendu au milieu de la salle. A cette vue, les petites filles effrayées poussèrent des cris perçants, et Marie éperdue, sans prendre garde au sang qui coulait de son front, se jeta sur le corps inanimé. Elle le serrait de ses petits bras, elle le couvrait de baisers, elle l'appelait de la manière la plus touchante.

— Nicol, s'écria-t-elle, Nicol, éveille-toi ! ne reste pas ainsi les yeux fermés et la bouche ouverte ! Au nom du bon Dieu, réponds à ta petite Marie ! J'ai peur, vois-tu, et tu ne voudrais pas me faire peur.

Et les petites filles, effrayées encore davantage par la frayeur de leur compagne, joignaient leurs cris à ses plaintes ; si bien que trois personnes entrèrent précipitamment dans la salle, témoignant une terreur presque aussi grande que celle des enfants : c'étaient le capitaine des gardes, l'épée au poing, la gouvernante des jeunes filles et la reine régente elle-même.

— Ma fille blessée ! s'écria-t-elle; mon Dieu ! mes pressentiments ne me trompaient donc point ; les misérables ont attenté à ses jours.

— Nicol ! Nicol ! regarde-moi donc, reprit la petite reine, sans prendre garde à ceux qui l'entouraient. Nicol ! cher Nicol ! ouvre les yeux.

Tandis que Marie de Lorraine essuyait le sang de la légère blessure de Marie, une des petites filles, interrogée par elle, raconta tout ce qui s'était passé.

Le capitaine des gardes alla chercher un médecin, et celui-ci, après avoir examiné le malade, se hâta de le dépouiller de son pourpoint et de le saigner. On voulut, pendant cette opération, éloigner la petite reine, mais elle refusa obtinément d'abandonner la main de Nicol, suivit des yeux la lancette du médecin, et, quoiqu'elle frissonnât et pâlît à la vue du sang, elle ne quitta sa place qu'au moment où Nicol reprit connaissance ; alors elle se jeta dans ses bras, le couvrit de baisers, et se mit à répandre d'abondantes larmes que l'angoisse et la peur avaient arrêtées jusque-là dans ses yeux.

Nicol, livide comme devait l'être Lazare en sortant ressuscité du tombeau, portait autour de lui des regards étonnés. Revenu bientôt tout à fait à la raison, il feignit de se trouver complétement remis, et voulut se lever ; mais les forces lui manquèrent, et il serait retombé si le médecin ne l'eût soutenu dans ses bras.

— Oh ! Marie ! Marie ! qu'avez-vous fait là ? dit la reine régente avec une vive expression de reproche. Sans un miracle que Dieu a fait, dans sa miséricorde, afin

de vous éviter un éternel remords, vous auriez à vous reprocher la mort du plus fidèle de vos serviteurs.

— Ce n'est point la faute de ma petite maîtresse, interrompit Nicol, tout ému de voir de grosses larmes briller dans les yeux de Marie : c'est moi qui me suis obstiné à vouloir galoper trop longtemps autour de la salle.

A ces paroles, Marie vint se jeter dans les bras du nain, et serra tendrement sa grosse tête dans ses deux petits bras blancs.

— Oh! ne mens pas, ne mens pas, Nicol, pour me faire pardonner par ma mère, fit-elle : j'ai été méchante, mais je te promets de ne plus l'être jamais.

— Mon fidèle Nicol, mon noble Nicol, ajouta la reine en tendant la main au vieillard, cet enfant te doit la liberté, la vie et son trône peut-être, et voilà comme elle t'en récompense!

Dès qu'il entendit ces mots, Nicol tira de sa poche une petite marotte en argent, se mit à glousser d'une manière ridicule, et commença mille singeries plus burlesques les unes que les autres. C'était, du reste, ce qu'il faisait chaque fois que la reine essayait de rappeler, directement ou par allusion, les événements arrivés quelques années auparavant près de l'auberge. Malgré sa faiblesse, il se montra si plaisant, si bouffon, si amusant, que le rire remplaça sur tous les visages l'attendrissement que l'on y lisait naguère. C'était là sans doute ce que voulait la digne créature, car, sans cesser ses folies, il passa son bras sous le bras du médecin, et sortit en laissant pour adieux à ceux qu'il quittait une bordée de lazzi extravagants.

V.

HENRI DE GUISE.

La reine régente, agitée par les émotions de crainte qui s'étaient succédé pour elle, s'approcha d'un balcon dont elle ouvrit la fenêtre, afin de respirer plus à l'aise. A peine s'était-elle accoudée sur la balustrade de marbre, qu'elle pâlit ; car le bruit des tambours et des clairons frappa au loin son oreille, et elle entendit les troupes qui gardaient les rives extérieures de l'île prendre les armes et échanger des cris de reconnaissance. Mais bientôt elle se sentit rassurée, car elle vit traverser sur le pont-levis qui s'abattit pour eux un corps considérable de lansquenets portant une bannière aux armes de France.

A la vue de cette bannière, le cœur de la régente se gonfla de joie, et elle ne put réprimer ses larmes. Elle tendit ses bras aux soldats, et elle les salua de ses belles et nobles mains ; et son émotion devint au comble, lorsqu'elle reconnut, à la tête de ces troupes, son propre neveu Henri de Guise.

— Oh ! merci ! Mon Dieu ! merci, car ne me voilà plus une pauvre femme isolée sur la terre étrangère, dit-elle en portant à ses lèvres la croix d'or de son chapelet. Merci ; car à présent j'ai des défenseurs près de moi !

Et elle descendit précipitamment les marches de l'escalier, et elle courut se jeter tendrement dans les bras de son neveu, qu'elle serra longuement et à diverses reprises contre sa poitrine.

— Mon beau neveu, mon Henri, cher enfant de mon frère, laisse-moi te voir à

l'aise; laisse-moi toucher tes cheveux, donne encore ta main, que je la presse. Oui, tu es bien un enfant du noble sang de Lorraine. Je reconnais sur ton visage fier et mâle les grands traits de Claude de Guise, mon père. Je ne redoute plus ni la trahison, ni la haine, ni la fatale Angleterre. Je t'ai près de moi, fils de mon frère. Me voilà rassurée! me voilà paisible! me voilà sans danger. Demain tu partiras avec moi pour Édimbourg, tu paraîtras à mes côtés devant le parlement, et ma voix sera ferme et assurée quand je parlerai; car Henri de Guise, un Français, un enfant de la famille de Lorraine, veillera sur moi! Maintenant, Henri, il faut donner le reste de la journée au bonheur et aux joies de la famille. Viens, cher neveu, mes mains dénoueront ta cuirasse, et je te verserai moi-même la coupe de la bienvenue; je l'emplirai de vin de France; Henri, j'y mouillerai mes lèvres et j'y ferai mouiller aussi les lèvres de ma petite Marie, de ta cousine, cher enfant! Il faut que tu la voies, que tu la voies sur l'heure. Elle te parlera dans notre douce langue natale! Henri, elle t'appellera de ton nom, car je le lui appris depuis longtemps! Je lui ai déjà parlé tant de fois du beau château où se sont écoulés les jours de ma jeunesse, où je vivais insoucieuse jeune fille! Hélas! j'étais bien loin de prévoir les malheurs qui m'attendaient en Écosse, dans ce pays barbare et sauvage, quand Louis d'Orléans, duc de Longueville, mon premier époux, venait me chercher à Blois pour m'emmener à la cour de France! Ce bonheur s'écoula rapide comme l'éclair. Trois années après, je pleurais sur la mort du plus accompli des chevaliers, du plus loyal et du plus tendre des époux. Et puis Jacques V vint en France, il me vit, il m'aima, et pour lui je refusai de devenir la femme de Henri VIII, qui m'aimait aussi, lui. De là l'implacable haine de ce roi qui n'a jamais pardonné! de là, Henri, la mort de Jacques V, les périls que j'ai courus, ceux auxquels je suis exposée, et la désolation qui couvre tout ce malheureux royaume. J'ai sans cesse à craindre pour ma vie et pour celle de ma fille! Ce sont des conspirations qui renaissent d'elles-mêmes dès qu'elles sont abattues; ce sont des bourgeois turbulents, une noblesse ambitieuse et l'hérésie, l'hérésie, qui lève partout sa tête redoutable...

« Henri VIII, après m'avoir lâchement tenue prisonnière quand j'étais mourante, après avoir rêvé,— s'il ne l'a tentée, — la mort de ma fille, est venu me demander la main — la couronne, je veux dire, de Marie pour son fils le prince de Galles, âgé de cinq ans. Il prétendait s'assurer ainsi la réunion des deux royaumes. Henri VIII voulait cela; c'est te dire qu'il mit en œuvre la corruption, les menaces, la fraude, et même la violence. Je résistai courageusement, car la mort me semblait préférable pour Marie et pour moi, à la honte d'entrer dans la famille de cet homme qui a toujours à son service le poison et le bourreau. Un Écossais combattit avec moi contre les projets de Henri VIII, et m'aida à faire repousser, par le parlement, les odieuses propositions que le roi d'Angleterre me faisait adresser par son ambassadeur. Cet Écossais était le comte d'Arran. Pleine de reconnaissance, je crus à son dévouement, et je résolus de m'appuyer tout à fait sur un sujet si fidèle et si loyal. Trop faible pour tenir seule, de ma main de femme, les rênes du gouvernement de l'Écosse, je résolus de partager le pouvoir avec le comte d'Arran. Après bien des efforts et des résistances, le parlement consentit enfin à lui donner le titre de régent du royaume et de tuteur de Marie. Alors, le misérable jeta le masque et me déclara impudemment que Marie de Lorraine n'aurait jamais d'autre époux que le fils du comte d'Arran!... Le comte d'Arran! As-tu jamais entendu prononcer ce nom-là

par ton père ou par ton aïeul, Henri! Oui, le comte d'Arran, dont on ne sait pas même le nom en France, et que j'avais élevé jusqu'à mes pieds, cet homme, dis-je, voulait devenir mon gendre; il voulait obliger Marie à descendre du trône d'Écosse pour y laisser monter l'obscur et indigne rejeton d'une famille sans noblesse et sans gloire. Dans trois jours, Henri, les parlements seront rassemblés, et je leur dirai là, en face, les indignes propositions de cet homme! Si le parlement ne lui crie pas anathème, Henri; s'il ne rit pas de ses projets comme on rit de rêves insensés, nous combattrons, n'est-ce pas? Tu tireras l'épée pour ta tante, et que Dieu soit en aide à la bonne cause!

En disant cela, elle passa son bras sous le bras de Henri de Guise, et le conduisit vers la salle où se tenaient Marie et ses quatre compagnes.

— Tiens, regarde, fit-elle, regarde! Parmi ces enfants se trouve la petite reine. Il est impossible que, du premier coup d'œil, tu ne reconnaisses pas ma fille, car elle est la plus belle. Que de grâce déjà dans son regard! quelles charmantes petites mains potelées! quel adorable abandon dans sa démarche et dans ses moindres gestes!

Elle s'interrompit pour courir à sa fille, qu'elle prit dans ses bras, qu'elle couvrit de baisers, qu'elle dévora de caresses. Puis, écartant les cheveux qui couvraient en désordre le front de la jolie créature :

— Regarde, Marie, dit-elle, regarde ton beau cousin Henri de Guise, qui arrive de France pour t'apporter un baiser de ton grand-père, de riches dentelles et cent autres beaux présents.

La petite reine tendit la main au cavalier. Celui-ci, sans y faire tant de façon, prit la majesté mignonne dans ses bras, et pressa contre ses lèvres hérissées de moustaches les joues blanches et roses de Marie. Marie, après avoir reçu les caresses du jeune soldat, passa ses bras autour de son cou, se pencha vers son oreille, et lui demanda du ton le plus sérieux du monde :

— Mon fiancé, le dauphin François de France, aime-t-il à faire le cheval?

Et comme la reine régente et Henri de Guise riaient de cette question :

— Vraiment, reprit la petite reine, voici mon pauvre Nicol malade, et il me faut bien quelqu'un pour me faire chevaucher sur son dos.

— Sois sans crainte, petite cousine, interrompit Henri de Guise, je te donnerai, dès que tu seras arrivée en France, un véritable cheval, tout petit et si bien dressé, qu'il vaudra pour destrier tout autant que maître Nicol et même que monseigneur le dauphin François de France.

VI.

FIANÇAILLES.

Le matin du jour où devait avoir lieu la séance royale du parlement présidée par la petite reine, trois carrosses entrèrent à la fois et par trois portes différentes dans la vieille cité d'Édimbourg. Le premier, qu'entourait une riche et nombreuse escorte, amenait la reine Marie Stuart et Marie de Lorraine sa mère; le second appartenait à lord d'Arran; et le troisième, venant du nord, renfermait un jeune homme qui comptait dix-sept ans tout au plus, quoique la physionomie de ce jeune homme,

grave et fausse, semblât annoncer un âge beaucoup plus avancé. Les trois voitures s'arrêtèrent en même temps devant le vieux palais, où commençaient déjà à se réunir les membres du parlement. Lord d'Arran se hâta de venir se mêler parmi les plus empressés à recevoir la régente et sa fille, et leur présenta ses hommages.

Lord d'Arran pouvait compter cinquante ans environ. C'était un homme d'une petite taille, mince, fluet, et d'un tempérament bilieux. Des événements étranges, et qu'on ne disait que tout bas à l'oreille, l'avaient fait passer de l'humble position de cadet de famille pauvre, au premier rang et à une fortune brillante. Orphelin, élevé par charité chez lord Mac Stewgal, frère de sa mère, un soir, il se promenait en nacelle dans le Solway avec son bienfaiteur et trois de ses cousins, fils et héritiers du vieillard... Lewis d'Arran tenait les rames, tout à coup la barque chavire, les cinq promeneurs tombent à l'eau, un seul se sauve, un seul, que la mort des trois autres fait passer de la pauvreté à l'opulence, et rend héritier d'une fortune presque royale et du titre de pair écossais... Une fois puissant et riche, lord d'Arran marcha vite dans la voie de l'ambition, car il joignait au crédit de son nom et à l'influence de son or une adresse et une intelligence auxquelles rien ne savait résister. Aussi la reine elle-même, que subjugua peu à peu cet homme, finit par oublier la sinistre origine prêtée à sa fortune, crut à son dévouement, et lui remit pour ainsi dire entre les mains sa destinée et celle de Marie Stuart. Alors d'Arran jeta le masque et révéla les vues ambitieuses qui tendaient à placer son propre fils sur le trône d'Écosse, à côté de la petite reine. On sent avec quelle indignation Marie de Lorraine apprit cette trahison ! mais, au pouvoir de lord d'Arran, elle se contint, dissimula, répondit qu'elle comptait bientôt conférer avec le parlement sur le fiancé à donner à Marie, et, sans encourager l'ambition du régent, elle ne le découragea point.

Alors le comte d'Arran ne s'occupa plus que de se former un parti dans le parlement, et il prodigua dans ce but tout ce qu'il possédait de crédit, de ruse et de richesses. C'était donc le cœur gonflé d'espérances qu'il se rendait à l'assemblée où de si graves questions pour lui allaient se résoudre. Il y avait dans l'assurance avec laquelle il salua Marie de Lorraine quelque chose qui épouvanta d'abord la régente et qui la fit trembler ; mais elle était de la famille des Guises, et le découragement ne courba qu'un moment cette âme énergique. Arrivée dans le vestibule du palais, elle s'entretenait paisiblement, et le sourire sur les lèvres, avec celui dont elle allait se faire à jamais un ennemi mortel, lorsque le jeune homme pâle dont nous avons parlé au commencement de ce chapitre fendit la foule, s'agenouilla devant la régente, et lui remit une lettre scellée. Marie de Lorraine, à la vue de cette lettre, sentit ses yeux se mouiller de larmes, car elle avait reconnu l'écriture de son époux Jacques V. Elle brisa le nœud qui fermait la cédule, et lut ce qui suit :

A Marie de Lorraine, reine d'Ecosse.

« Bien-aimée épouse, si jamais je venais à être appelé devant Dieu en ces temps « de périls et de guerre, je recommande à votre protection et confie à votre ten- « dresse le fils que je dois à l'une des fautes de ma jeunesse, vous priant, au nom « de la sainte mère de Dieu et pour l'amour de moi, de devenir une protectrice et « une mère à Jacques Murray, baron de Saint-André.

« CAROLUS, REX. »

— Relevez-vous, mon fils, dit la reine émue, en tendant la main au jeune homme ; relevez-vous, Jacques, et venez embrasser votre mère et votre sœur. Le fils de celui qui nous voit du haut du ciel sait si mon cœur est disposé à vous protéger et à vous aimer. Désormais vous ne nous quitterez plus.

Murray s'inclina profondément et suivit la régente, mêlé au cortége qui l'accompagnait, dans la salle où la séance royale devait se tenir. La petite Marie Stuart, la couronne en tête et le manteau d'hermine sur les épaules, alla s'asseoir sur le trône qu'on lui avait préparé. La régente se plaça à sa droite, et lord d'Arran à sa gauche. Lorsque les acclamations qui saluèrent la petite reine se furent apaisées et que le silence s'établit, le régent se leva, et, dans un long discours plein d'adresse, il exposa que les intérêts du royaume exigeaient que l'on choisît un époux à la reine, afin de donner un défenseur à l'Écosse et surtout de mettre un terme aux agitations fomentées par tous les princes qui prétendaient à cet hymen pour eux ou pour les leurs. « La régente, ajouta-t-il en terminant, doit être appelée la première à émettre son avis sur une résolution aussi grave : sans doute elle va prévenir nos désirs à cet égard. »

— Oui, milords, répliqua Marie de Lorraine en se levant, oui, l'Écosse a besoin d'un appui, et ma fille d'un protecteur. Aussi viens-je vous annoncer avec une joie d'Écossaise et de mère que tous vos vœux et les miens sont remplis, car sa majesté le roi de France Henri, deuxième du nom, me fait demander la main de la reine Marie Stuart d'Écosse pour son fils aîné le dauphin François.

Par un mouvement unanime, tout le parlement se leva pour applaudir à ces paroles de la reine, et poussa des exclamations d'enthousiasme ; lord d'Arran lui-même dut feindre l'entraînement de cet enthousiasme ; mais Marie de Lorraine frissonna sous le regard mortel que lui jeta cet homme.

— Milords, dit le régent sans que sa voix parût émue, il ne vous reste plus qu'à régler les conditions d'un mariage qui dépasse toutes les espérances que pouvait former l'Écosse.

— La reine, reprit Marie de Lorraine, partira pour la France sous la protection de mon neveu Henri de Guise, et y demeurera près du roi son beau-père jusqu'à l'époque de sa majorité. Alors, elle reviendra parmi nous, prendre le sceptre des mains fidèles à qui elle l'a confié, et conservera à l'Écosse la paix et le bonheur que, d'ici là, nous espérons voir rendus depuis longtemps à notre patrie.

De nouvelles acclamations sanctionnèrent ces projets de la régente, et les membres du parlement se séparèrent en se félicitant d'un dénoûment aussi heureux qu'inattendu.

Restée seule dans la salle avec sa fille et son cortége particulier, Marie de Lorraine fit signe au jeune prieur de Saint-André de s'avancer près d'elle. Il obéit. Elle le considéra quelques instants avec une vive émotion, car elle reconnaissait en lui tous les traits de Jacques V, qu'elle avait aimé avec une si vive tendresse.

— Enfant, dit-elle, mon cœur ne veut plus établir de différence entre vous et votre sœur. Devenez pour moi un véritable fils ; soyez pour elle un frère dévoué, un protecteur fidèle. Helas ! elle n'a que trop besoin d'un pareil soutien !

En disant cela, elle pleurait ; puis, soulevant la petite reine, qui regardait cette scène sans y rien comprendre, elle la mit dans les bras de Jacques. La charmante créature le regarda quelques instants avec une mine à la fois effarouchée et rieuse. Mais, rassurée par les paroles de sa mère, elle passa ses deux bras potelés

autour du cou de son frère, et baisa de ses lèvres roses les joues du prieur.

Jacques Murray répondit :

— Dieu et mon père m'entendent, madame : si je manque aux devoirs qui me sont imposés par ma naissance, que je sois maudit et puni par eux !

En parlant ainsi, ses lèvres étaient pâles, sa voix tremblait, et ses yeux restaient attachés sur la terre. Enfin il ne put réprimer un léger frisson lorsque Marie de Lorraine se pencha vers lui et l'embrassa au front en répétant :

— Tu es mon fils, mon fils bien-aimé, Jacques !

VI.

TEL COMMENCEMENT, TELLE FIN.

Au lieu de se diriger avec sa fille vers Stirling, Marie de Lorraine donna l'ordre à Henri de Guise, qui l'avait accompagnée à Édimbourg avec une partie des troupes françaises, de se diriger vers le château de Dunbarton. C'est là qu'un mois après, la pauvre mère dut accomplir le plus douloureux de tous les sacrifices, et se séparer de sa fille. Elle la remit aux mains du comte de Brézé, envoyé par Henri II en Écosse pour recevoir la fiancée du dauphin ; et Marie Stuart, montée à bord d'une belle galère française mouillée à l'embouchure de la Clyde, trouva sur le bâtiment son frère le prieur de Saint-André, et les quatre Marie, ses compagnes d'enfance. Déjà l'on mettait à la voile, et dans quelques instants le navire allait quitter la côte, lorsqu'on entendit des cris sur le rivage : c'étaient quelques officiers de la maison royale qui luttaient avec un homme que les personnes placées sur le pont ne pouvaient reconnaître. Après une vive et courte résistance, cet homme leur échappa, se jeta à la nage et se dirigea en nageant vers la galère. On lui jeta une corde, il la saisit, et l'on vit apparaître sur le pont Nicol, qui vint se jeter aux pieds de Marie, assise sur les genoux de son frère. Le nain saisit la main de l'enfant avec une vivacité qui la fit se récrier.

— Oh ! le vilain ! il va me mouiller, dit-elle. Qu'il est laid, ainsi trempé !... Va-t'en, va-t'en ; tu n'es pas beau comme mon frère. Va-t'en, je ne t'aime plus ! Voilà que tu as gâté ma belle robe de gros-de-Tours.

Le pauvre Nicol s'éloigna tristement, le cœur gros, la poitrine oppressée, et alla se réfugier dans un coin du vaisseau. Marie le suivit, durant quelques minutes, de ses grands yeux noirs pleins de lumière. Tout à coup elle le rappela par un signe : Nicol accourut avec la joie du chien battu par son maître, et qui vient lécher la main du cruel.

— Écoute, lui dit-elle, ne sois pas triste. Mon frère me porte dans ses bras et me tient assise sur ses genoux ; mais toi, tu seras toujours mon cheval. Seulement, si les salles du Louvre sont trop grandes, je ne te ferai faire qu'un tour à quatre pattes. Mais va changer d'habits, car tu es bien laid avec tes cheveux ainsi mouillés et tes vêtements trempés qui te font grelotter vilainement.

Nicol obéit en silence et passa tout le reste de la traversée sans proférer une seule parole, et le cœur brisé... Car, pour suivre Marie, il avait laissé en Écosse son fils, son fils unique, l'enfant de Margarita !

La traversée ne dura que trois jours. Le 15 août 1548, la galère qui amenait

Marie Stuart en France entra dans le port de Brest, après avoir été vivement poursuivie par une flotte anglaise. De Brest, la petite reine, au milieu du plus brillant cortége, se rendit à Saint-Germain-en-Laye. Là, elle trouva Henri II, qui la combla de caresses, la garda près de lui quelques jours, et la fit conduire dans le couvent de Sainte-Claire, où étaient élevées les héritières des plus grandes maisons de France. Six années s'écoulèrent, pour la petite reine, heureuses et paisibles dans cette retraite, où, toujours accompagnée de ses quatre Marie, elle répondait d'une manière qui tenait du prodige aux soins que l'on prenait de son éducation. Cette éducation, soit dit en passant, paraîtrait assez singulière de nos jours, car elle consistait surtout à enseigner le latin à la jeune fille. Brantôme raconte à ce sujet qu'un jour, en présence du roi Henri II, de Catherine de Médicis et de toute la cour, Marie Stuart prononça un discours latin de sa composition, où elle soutenait qu'il sied aux femmes de cultiver les lettres, et que le savoir est un charme de plus. Déjà, en outre, elle composait avec beaucoup de grâce des poésies françaises, et l'on remarquait dans ces œuvres naïves un esprit nourri des grands modèles de l'antiquité. La danse, le chant et le luth occupaient ses autres loisirs et lui fournissaient autant de moyens de captiver tout ce qui l'entourait. Ronsard, Joachim du Bellay, le chancelier de Lhôpital, ont laissé de nombreux témoignages de l'enthousiasme que faisait naître la belle et jeune reine, partout où elle se montrait.

« Ainsi que son bel âge croissait, dit Brantôme, déjà cité plus haut, ainsi vit-on « en elle sa grande beauté, ses grandes vertus croître de telle sorte, que, venant « sur les quinze ans, la beauté commença à faire paraître sa belle lumière en plein « midi. Elle avait encore cette perfection, pour mieux faire embraser le monde, la « voix très-douce et très-bonne ; car elle chantait très-bien, accordait sa voix avec « son luth, qu'elle touchait bien joliment de cette main blanche et de ses beaux « doigts si bien façonnés qu'ils ne devaient rien à ceux de l'Aurore. »

Dix années s'écoulèrent durant lesquelles Marie Stuart ne quitta le couvent de Sainte-Claire que pour venir, à d'assez fréquents intervalles, rendre ses devoirs au roi Henri II et à la reine Catherine de Médicis. Une femme que sa beauté et l'amour de Henri avaient placée sur le trône de France, entre ce prince et son épouse légitime, Diane de Poitiers, visitait régulièrement la petite reine, et se plaisait à diriger elle-même les dispositions merveilleuses de la jeune fille pour le chant. Un jour qu'après une de ces leçons, toutes les deux appuyées sur un balcon, elles s'entretenaient intimement, et que Marie écoutait avec curiosité et désir les récits que Diane lui faisait des merveilles de la cour de France, en lui laissant espérer que bientôt, malgré la volonté contraire de Catherine, tous ces carrousels, tous ces bals, tous ces tournois auraient pour témoins de leurs pompes chevaleresques une reine de plus, elles entendirent au dehors du couvent un grand bruit de chevaux qui s'arrêtaient devant la porte principale. A ce bruit succéda une vive agitation dans le cloître. L'abbesse traversa précipitamment la cour, suivie de ses principales dignitaires, et alla au-devant de la personne qui arrivait. L'étrangère parut bientôt, aperçut Marie Stuart et lui tendit les bras en l'appelant de son nom. Marie poussa un cri et tomba sans connaissance. Elle avait reconnu sa mère.

Les soins de cette mère bien-aimée et de Diane de Poitiers eurent bientôt ranimé les sens de la jeune fille, qui se jeta sur le sein de Marie de Lorraine, et la serra dans ses bras avec les témoignages les plus vifs et les plus naïfs de la joie et du bonheur.

Elle riait, elle pleurait, elle balbutiait des mots confus et sans suite ; elle couvrait de baisers les mains de sa mère. Celle-ci la contemplait avec une tendre avidité, et se complaisait à la voir si belle. Retirée à quelque distance, Diane de Poitiers considérait avec émotion le groupe charmant formé par ces deux femmes, l'une parée de la grâce candide de l'adolescence, l'autre dans toute la resplendissante maturité d'une beauté accomplie. Quoique Marie de Lorraine ne comptât pas moins de quarante ans, la souplesse élégante et quelque peu grêle de sa taille, jointe à l'admirable régularité de ses traits majestueux, lui donnait l'éclat de la jeunesse. Vêtue du plaid national, car elle avait oublié les modes de son pays natal pour adopter le costume de sa nouvelle patrie, elle portait, sur les larges bandeaux de ses cheveux noirs, un cercle d'or ciselé, et une ceinture de pierreries rattachait les larges plis de sa robe, façonnée des étoffes bariolées et sauvages que fabriquaient les montagnards. On lisait sur ce front sillonné et dans les plis amassés autour de ses grands yeux noirs, au milieu de quelles agitations et de quelles luttes vivait la veuve du roi Jacques. Mais toutes ses alarmes, tous ses malheurs étaient oubliés, maintenant qu'elle passait sur la belle chevelure de la petite reine ses mains blanches et effilées, maintenant qu'elle portait ses lèvres sur leurs boucles soyeuses, maintenant qu'elle étudiait avec un orgueil maternel chacune des perfections de sa fille, son regard à la fois voluptueux et pudique, ses épaules accomplies, sa petite bouche, sa voix douce et harmonieuse. Elle dévorait des yeux ses moindres mouvements; elle frissonnait sitôt que Marie murmurait une parole. C'était une joie que l'on ne saurait exprimer, une émotion sans exemple, un bonheur du paradis.

Quand elle eut un peu rassasié sa faim maternelle, quand elle eut recouvré un peu de raison, Marie de Lorraine aperçut enfin Diane de Poitiers, et s'avança vers elle avec empressement ; car, elle le savait, Diane protégeait contre Catherine de Médicis la petite reine issue de la famille des Guises, et partant en butte à la haine de celle qui regardait à uste titre les Guises comme ses ennemis.

— Merci! vous avez servi de mère à l'orpheline, madame, dit la régente d'Écosse en tendant la main à la maîtresse de Henri II.

— Non pas de mère, mais d'amie, mais de sœur, répliqua Diane en souriant. Je viens souvent m'enfermer avec elle en ce couvent pour deviser de la cour, chanter des motets et régler des ballets que nous dansons avec les quatre Marie de votre fille. Nous aurons bientôt l'occasion de montrer ces belles choses au grand jour ; car votre arrivée en France va réaliser, je l'espère, des projets auxquels le roi songe depuis longtemps, et détruire les obstacles que des intrigues cachées et des mauvais vouloirs élevaient contre ces projets.

— Dieu vous entende, madame !

— Dieu sans doute, et le roi aussi, madame. Adieu ! Je vais voir l'un et prier l'autre pour le succès de nos desseins.

Et elle sortit après avoir embrassé sur les deux joues la petite reine, qui la reconduisit jusqu'au bas du perron et lui recommanda de revenir bientôt. Puis elle retournait s'asseoir près de sa mère, quand elle trouva sur son passage un petit vieillard et un jeune homme maladif.

— Nicol ! mon bon Nicol !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Votre Majesté ne m'a donc pas oublié ! Je craignais qu'elle ne reconnût pas son pauvre Nicol. J'en serais mort de douleur,

LA PETITE REINE

Willreys sculp. V. Foulquier del.

Marie! marie! mon pere consent enfin a notre mariage

voyez-vous Mais vous m'avez reconnu, vous m'avez nommé votre bon Nicol, vous me permettez de baiser votre main.... Que Dieu bénisse et rende heureuse Votre Majesté !

— Quel est ce jeune homme qui t'accompagne?

— C'est David, c'est mon fils, l'enfant de ma pauvre et aimée Margarita, qui mourut en lui donnant la vie. Il est né le même jour que Votre Majesté, et il vous sera fidèle et dévoué comme son père, à la vie, à la mort.

David, après avoir écouté les paroles de son père, s'agenouilla respectueusement devant Marie Stuart, qui lui dit :

— J'accepte tes services. Dès que je serai la femme de mon fiancé, je t'attacherai à ma personne. Le veux-tu ? dis!

Le jeune homme répondit par une profonde inclination, à la manière des Orientaux.

— Pourquoi ne parles-tu point? demanda Marie surprise.

— Hélas! madame, le pauvre enfant, depuis le jour où il m'a vu m'élancer dans la mer pour suivre Votre Majesté en France, est devenu muet d'émotion et de terreur. Cela ne l'empêche point d'être un page intelligent et un habile joueur de téorbe. David Rizzio , le plus célèbre maître de notre temps, l'a emmené avec lui en Italie, et lui a enseigné la manière de tirer de cet instrument des sons merveilleux. Si bien que l'élève a fini par égaler le maître, et que chacun en Écosse les nomme du même nom et les confond même souvent l'un avec l'autre.

—Mon pauvre David, répondit la petite reine, c'est au dévouement de votre père pour moi que vous devez votre infirmité : Marie Stuart ne sera pas ingrate envers vous, pas plus qu'envers votre père. Ah! fit-elle, je suis bien heureuse de vivre en France, et cependant mon cœur bat de joie, mes yeux s'emplissent de larmes en me voyant entourée ainsi de fidèles Écossais.

Elle parlait encore, quand un jeune homme pâle se précipita dans l'appartement et vint se jeter dans les bras de la petite reine.

— Marie ! Marie! mon père consent enfin à notre mariage. Je lui ai tout dit de nos ennuis et de notre amour. Il a surpris la dernière lettre que je t'écrivais, et il nous pardonne ! et il nous marie ! Viens, ce soir tu seras ma femme.

— Tu l'aimais? tu lui avouais ton amour? demanda Marie de Lorraine à sa fille avec un doux reproche.

Marie cacha son visage rouge de pudeur dans le sein de la régente d'Écosse, et murmura bien bas :

— N'était-il pas mon fiancé, ma mère?

VII.

LE CHIEN MEURT POUR SA MAITRESSE.

Vers la fin du règne de Henri II, c'est-à-dire à l'époque où se passaient les événements que nous racontons, la cour de France présentait un aspect singulier et que l'on ne retrouve nulle part en aucun temps. Tandis que la reine Catherine de Médicis se livrait au laisser-aller des mœurs italiennes, s'entourait d'astrologues, de bateleurs, d'intrigants de toutes sortes, et ne reculait ni devant la galanterie ni

devant le scandale, la maîtresse du roi, Diane de Poitiers, affectait au contraire une grande réserve de mœurs et une attitude sévère. Les hommes sérieux se trouvaient près de la courtisane, et les chevaliers d'industrie près de l'épouse légitime. C'était pour mieux complaire à son amant Henri II, prince d'un caractère mélancolique et froid, que Diane de Poitiers s'était créé un genre de vie austère, tandis que Catherine, au contraire, dans son désespoir de femme abandonnée, cherchait à s'étourdir ou à se venger, en passant les jours et les nuits au milieu des fêtes les plus extravagantes et des équipées les plus dissolues. Elle avait amené avec elle d'Italie l'usage du masque, et l'on comprend combien cet usage, adopté par toutes les femmes de qualité, et même par la partie aisée de la bourgeoisie, favorisait les intrigues de tous genres. Et puis, avec la débauche étaient venus le crime et les conspirations politiques. Sans la main lourde et impitoyable avec laquelle le roi tenait les rênes du gouvernement, plus d'une fois des troubles graves eussent éclaté en diverses circonstances ; mais ces troubles, pour être contenus, n'en fermentaient pas moins, et ne pouvaient tarder tôt ou tard de faire explosion, avec les aliments dangereux qui en fortifiaient sans cesse le principe fatal.

La fiancée du dauphin, Marie Stuart, se trouvait placée entre les deux partis si différents et si hostiles de la femme et de la maîtresse du roi. D'abord la reine avait voulu le mariage de la fille de Jacques avec le dauphin, parce que la famille des Guises lui était favorable ; mais la famille des Guises s'étant ralliée depuis à la cause de Diane, Catherine mettait autant d'obstination à empêcher le mariage, qu'elle avait témoigné naguère d'ardeur à le conclure. Henri II, sans cesse occupé de tournois, de joutes et de chevalerie, inquiet d'ailleurs des périls qui l'entouraient, se contentait de temporiser pour ce mariage comme pour le reste. Il faisait consister sa politique à mettre en application cette maxime de Charles-Quint, du rival de son père : *Régner, c'est temporiser*. Par ce moyen, il se maintenait en paix avec les puissances étrangères, qui toutes ambitionnaient pour les filles de leur monarque une alliance avec le dauphin. Mais ces retards apportés à l'union de Marie Stuart et de François ne pouvaient satisfaire Diane de Poitiers, qui s'était engagée à donner ce mariage à la famille de Lorraine, comme un gage du pacte qu'elle venait de former avec cette famille puissante. Elle résolut donc de l'obtenir par la ruse, et de mettre le roi dans la nécessité de le conclure. Elle se prit donc à parler souvent au jeune dauphin de l'éclatante beauté de sa fiancée ; elle parvint même à ménager aux deux enfants quelques entrevues, et inspira sans peine, on le comprend, un amour bien naturel à ces deux jeunes et charmantes créatures, si bien faites l'une pour l'autre. Comme elle ne pouvait chaque jour amener le dauphin au couvent, ou convier à ses fêtes la petite reine, elle suggéra aux amants l'idée de s'écrire, pour rendre moins durs les ennuis de leur séparation.

Les amants adoptèrent avec transport ce moyen d'adoucir leur séparation. Afin de s'entourer de plus de mystère, ils résolurent d'écrire leur correspondance en grec, car Amyot, précepteur de Marie Stuart et du dauphin, n'avait pas manqué d'enseigner à ses élèves une science à laquelle il devait tant de gloire. Quand Diane de Poitiers eut découvert que François et Marie Stuart avaient adopté, pour se dire qu'ils s'aimaient, la douce langue de Théocrite, elle leur insinua de prendre pour messager de leurs amours le professeur lui-même, et le bon évêque, sans concevoir le moindre soupçon du monde, apportait chaque semaine, dans la couverture d'un gros Plutarque, des lettres d'amour, des boucles de cheveux, des an-

neaux, et cent autres de ces bagatelles dont se montrent si avides tous les amants, jeunes et vieux. Diane de Poitiers savait bien cela; aussi, en quittant la petite reine, se rendit-elle en hâte près du roi : par bonheur, c'était précisément le jour où Henri II se faisait faire des lectures d'auteurs de l'antiquité par le digne Amyot, afin d'entendre le récit des grands exploits d'Alexandre, et de trouver dans l'historien le texte de devises chevaleresques pour les écus et les bannières des tournois.

Le savant, assis devant le roi, lisait un beau récit de bataille, et racontait les Perses mis en fuite par Alexandre, quand Diane de Poitiers entra dans l'oratoire royal où se faisait cette lecture, et vint s'asseoir aux pieds de Henri, appuyant sa belle tête sur les genoux du prince, et ne voulant pas qu'Amyot s'interrompît. Après un quart d'heure patiemment consacré à écouter les exploits de Darius, elle s'inquiéta de la fatigue que devait éprouver le lecteur de parler ainsi à voix haute, et de porter sur ses genoux un des plus gros in-folio qu'elle eût jamais vus. Puis, pour mieux juger du poids du volume, elle essaya de le soulever de ses petites mains mignonnes, le laissa choir, jeta un petit cri, et fit tomber aux pieds du roi un billet noué par une boucle de cheveux blonds.

— Je ne m'attendais guère, messire évêque, dit-elle en souriant, à faire voler de votre Plutarque une pareille poussière d'amour. Et quelle est la jouvencelle qui vous adresse de si galants billets ?

Amyot, confondu, et qui n'entrevoyait que trop la vérité, donnait en lui-même au diable la maîtresse du roi et les amoureux, et ne savait que répondre. Pendant ce temps-là, Diane rompait le cachet, dénouait le scel, et ouvrait le billet.

— Par sainte Phœbé, ma patronne ! dit-elle, ce sont des amoureux bien savants !... Ils s'écrivent en grec.

— En grec! s'écria le roi, dont le visage se rembrunit, car lui aussi il entrevoyait la vérité. Lisez-moi ce billet en langue vulgaire, messire Amyot.

Et l'évêque tremblant prit le billet, et lut d'une voix déconcertée :

« Ma douce Marie, je ne puis languir davantage en ton absence, et j'ai trouvé « un moyen certain de te voir. La jardinière du couvent, gagnée à prix d'or, m'in- « troduira chez elle sous des habits de femme. Promène-toi donc demain, à la « vesprée, dans le parc du couvent. Adieu. Je baise tes mains blanches. Crois à « mon amour comme je crois au tien.

« François, dauphin. »

Henri II écoutait en silence et le sourcil froncé. Diane, la tête baissée, épiait à la dérobée tous les mouvements du roi. Amyot restait anéanti. Enfin le roi leva les yeux sur lui et le regarda fixement. L'évêque se laissa tomber à deux genoux.

— Étiez-vous leur complice ? demanda le prince d'une voix sévère.

— Par le salut de mon âme, je n'étais que leur dupe, balbutia le malheureux, qui voyait déjà s'ouvrir devant lui une prison d'État.

Henri se tourna vers Diane pour lui adresser des reproches ; mais il suffit d'un regard de l'adorable créature pour fondre tout ce beau courroux, et il dit en souriant et en la menaçant du doigt :

— Voici bien de votre besogne, belle amie.

— Et vraiment oui, cher sire, ces enfants s'aiment, et j'ai eu pitié de les voir

séparés, comprenant leur douleur rien qu'en songeant à mes souffrances, si le sort m'éloignait de vous.

— Un rendez-vous! un rendez-vous! reprit le roi. Un rendez-vous, et la nuit, dans le parc!

— Votre Majesté, au temps de nos jeunes amours, me donnait-elle les siens en plein Louvre et en plein soleil?

— Mais il s'agit ici du dauphin de France et de la reine d'Écosse...

— Qui sont fiancés, et dont certain mauvais vouloir et l'intrigue seuls retardent l'union.

— Au fait, les discussions et les regrets sont inutiles. Il faut que cela se fasse, et se fasse sans laisser à la reine le temps de se remuer et de nous apporter des entraves. Le mariage se célébrera ce soir dans une chapelle, et n'aura pour témoins que la régente d'Écosse, la reine, mes fils et quatre seigneurs de ma cour que je vous laisse le soin de désigner. Ils vous représenteront, belle amie, puisque de tristes convenances vous empêchent d'assister à cette cérémonie. Chargez-vous encore de m'amener ici le marié, pour que je le gronde et le pardonne.

Il prit la main de Diane, la porta tendrement à ses lèvres et sortit, laissant Amyot stupéfait et ne comprenant rien à ce qu'il voyait et à ce qu'il entendait.

Diane suivit des yeux le roi, et quand il eut disparu, elle se mit à battre des mains avec une joie d'enfant.

— L'Italienne est vaincue! l'Italienne est vaincue! s'écria-t-elle, et elle s'enfuit, légère comme un oiseau.

Messire Amyot se releva enfin, essuya sa simarre, ramassa son Plutarque, et se dirigea, plus stupéfait que jamais, vers le logis qu'il occupait dans le Louvre.

Pendant que Diane amenait François et Marie Stuart au Louvre, et que Catherine de Médicis, mandée par le roi avec ses fils, se rendait près du monarque sans rien soupçonner des motifs qui lui en avaient fait donner l'ordre, Nicol et son fils se promenaient dans Paris et ne pouvaient se lasser d'admirer cette ville avec ses palais merveilleux et ses églises plus merveilleuses encore. Notre-Dame surtout excitait vivement leur enthousiasme, et ils passèrent presque toute la journée à parcourir sa nef et à s'arrêter devant ses ciselures qui tiennent du miracle. Sur ces entrefaites, la nuit était venue, l'office du soir se terminait, et les deux Écossais se disposaient à regagner le Louvre, où ils logeaient avec la régente, quand le jeune muet fit signe à son père de s'arrêter, et lui montra un groupe d'hommes rassemblés sous l'une des portes latérales de l'église. Nicol prêta l'oreille. Ces hommes parlaient en langue écossaise, et l'un d'eux portait le costume des archers d'outre-mer attachés au service du roi de France. A peine eut-il entendu quelques mots de leurs conversations, que Nicol devint pâle comme un trépassé sous son suaire, et se prit à courir précipitamment vers le Louvre, sans s'inquiéter autrement de son fils, qui se disposait à le suivre, quand un des hommes se détacha du groupe en disant, — nous sommes trahis! se mit à la poursuite de Nicol et le frappa d'un coup de poignard. Nicol, ébranlé par la violence du coup, s'arrêta un moment, mais il reprit sa course presque aussitôt avec une rapidité désespérée. Au même instant, son assassin tomba percé d'outre en outre par David, venu au secours

de son père. Les autres voulurent d'abord venger le mourant ; mais, sur quelques paroles d'un jeune homme qui les accompagnait et qui se cachait avec soin le visage sous un masque, ils se dispersèrent aussitôt de côtés différents, et laissèrent là David seul près du cadavre. Alors le fils de Nicol essaya de rejoindre son père, mais il n'en retrouva les traces que dans la cour du Louvre, encore fût-ce par la traînée de sang que le malheureux avait laissée derrière lui. David suivit cette traînée : elle le mena droit à la chapelle royale où se trouvaient réunis le roi, la reine, les deux fiancés et les témoins désignés pour assister à leur mariage. Suivant l'usage du temps, au moment d'échanger les anneaux, le prêtre allait leur présenter le calice consacré la veille, afin que les nouveaux époux y trempassent leurs lèvres, quand Nicol, paraissant tout à coup, saisit ce calice, le renversa et s'écria : — Du poison ! du poison !

Puis, montrant un des archers écossais qui gardaient l'entrée de la chapelle :

— Lui, dit-il, lui ! l'assassin ! l'empoisonneur ! Et le pauvre nain tomba aux pieds de François et de Marie épouvantés ; car telle était la violence du poison contenu dans le calice, que le tapis sur lequel était tombée la liqueur fumait et se consumait comme si un charbon ardent dévorait son tissu.

Cependant on s'était emparé de l'archer, et le roi allait l'interroger lui-même, quand le prieur de Saint-André parut tout à coup, haletant, éperdu, hors de lui.

— Ma sœur, ma bonne sœur, on attente à tes jours. Misérable assassin ! tiens, voilà ta récompense ! Et il frappa de son poignard, en pleine poitrine, le garde écossais, qui tomba mort sur le coup. Au cri que jeta le mourant, Nicol se souleva, se débarrassa des mains de ceux qui voulaient panser sa blessure, et parvint à se dresser debout. Il vit alors le prieur de Saint-André, s'avança vers lui et voulut parler ; mais les forces lui manquèrent. Il retomba, et dans sa chute, il étendit les bras comme pour chercher à se retenir. Ses mains rencontrèrent celles de Marie Stuart et du prieur de Saint-André, et les réunirent.

— O mon fidèle, mon bon Nicol, je te comprends, s'écria la petite reine. Tu veux m'apprendre en mourant que je n'ai pas de plus fidèle et de plus sûr ami que mon frère !

Et elle embrassa étroitement le prieur de Saint-André. Nicol, qui se débattait contre les convulsions de l'agonie, voulut parler, mais il ne put que jeter un cri, et l'immobilité de la mort suivit ce cri. David, qui soutenait la tête de son père, la posa doucement à terre, alla droit au prieur de Saint-André, et lui fit un signe terrible de menace et de haine. Puis, portant les mains avec désespoir à sa bouche, il tenta des efforts douloureux pour proférer une parole. Tout à coup le sang jaillit de ses lèvres, et il s'écria en montrant le frère naturel de Marie Stuart :

— Traître ! traître !

Ce fut là tout ce qu'il put dire, car il tomba sans connaissance.

Quand il revint à lui, le muet parlait, mais ses discours étaient ceux d'un insensé, et ne se composaient que de mots sans suite et sans idées. Il avait succombé à tant d'émotion, il était fou.

Avant de quitter ces lieux pleins de sang, Marie Stuart s'avança près du prieur de Saint-André.

— Frère, dit-elle, mon cœur ne peut croire et ne croit pas que tu sois un traître ; mais les paroles insensées de ce pauvre enfant pourraient laisser sur toi, aux

yeux du roi, quelque vague soupçon. Jure donc sur le cadavre de ce fidèle serviteur, mort par dévouement pour moi, que tu es innocent.

Le prieur, sans hésiter, étendit la main sur le cadavre, et dit d'une voix ferme et calme :

— Je jure par toi, âme du paradis, je jure que je suis fidèle et dévoué à ma sœur bien-aimée.

Un flot de sang jaillit du cadavre et vint couvrir la main du prieur. Il pâlit, mais sans rien perdre de sa présence d'esprit.

— Vous le voyez, dit-il, son sang témoigne que je suis prêt à répandre le mien pour ma sœur.

— Dieu vous entende et vous juge ! jeune homme, dit la régente, qui, depuis le commencement de ces horribles scènes, s'était rapprochée avec effroi de sa fille et n'avait point quitté sa main.

Ce fut à quinze jours de là seulement, le 24 avril 1558, dans l'église Notre-Dame, que furent célébrées les noces de Marie Stuart et du dauphin François. La jeune reine, au pied de l'autel, salua son époux du nom de roi d'Écosse, et ce titre lui fut confirmé par les acclamations des commissaires écossais qui assistaient à cette cérémonie. Depuis lors, François et Marie furent toujours désignés par les qualifications de *Dauphin-Roi et de Reine-Dauphine.*

S. Henry BERTHOUD.

(*La Presse.*)

Villacys del & sculp

Elle laissa tomber sa tête sur son épaule et dit d'une voix faible

LA ROUE DE FORTUNE.

I.

UNE RENCONTRE.

On était à la fin d'une belle journée d'août 1825. Le soleil, qui commençait à décliner, inondait encore de lumière les sommets arides des montagnes du Beaujolais. Aucune fraîcheur ne se faisait sentir, aucun souffle n'agitait l'air enflammé et pesant. Quelques arbres jaunis, à moitié dépouillés, dressaient çà et là sur le ciel leur silhouette immobile. On n'entendait d'autre bruit que l'aigre chanson des cigales, que le bourdonnement des insectes qui se jouent le soir dans la poussière d'or des rayons du soleil, et le frôlement des herbes desséchées que remuaient en fuyant des lézards qui s'effrayaient eux-mêmes. Tout à coup le calme de ces solitudes fut interrompu par l'explosion d'une arme à feu qui retentit dans les anfractuosités des rochers, et à laquelle répondirent à une grande distance, et dans une partie plus élevée de la montagne, les aboiements d'un chien. Un dogue de haute taille, l'œil ardent, le nez au vent, s'élança sur le sentier tracé entre des précipices

à gauche et une muraille de rochers à droite. Au bout de quelques secondes, un vigoureux coup de sifflet parti de derrière un buisson de ronces lui ordonna de faire retraite, mouvement qu'il exécuta non sans se retourner de temps à autre, et en étouffant de sourds grognements entre ses redoutables mâchoires ; puis le silence régna de nouveau.

Un quart d'heure environ s'écoula. Un jeune homme, portant sur ses épaules un sac de voyage, et armé d'un fusil de chasse, parut à l'extrémité inférieure de la route. Quoique son bagage fût léger et que sa taille et ses membres annonçassent la vigueur, il marchait avec peine et gravissait lentement le sentier, semé de cailloux roulant sous ses pieds. Il s'arrêta, et, se faisant d'une de ses mains un abri contre l'éclat du soleil, il regarda autour de lui comme un homme qui cherche à s'orienter.

— Ce doit être là Thisy, dit-il en apercevant dans le lointain quelques maisons et le clocher d'une petite ville perchée comme un nid d'aigle au haut de la montagne ; voilà les premières habitations que je découvre depuis que j'ai quitté Cublize.

Cela dit, il reprit le refrain d'une chanson qui, depuis le matin, lui tenait compagnie, et qu'il répétait tantôt à voix basse, tantôt de toute la force de ses poumons, pour varier ses plaisirs. Il se contentait alors de fredonner, circonstance qui lui valut de n'être pas immédiatement troublé dans ses vocalises par une menaçante apparition. Sa vue se porta à droite : la muraille de rochers sur laquelle, l'instant d'auparavant, dardait le soleil, s'était abaissée insensiblement, et, finissant par ramper sur le sol, laissait à découvert une des plus admirables perspectives qu'il y ait au monde, et en même temps une des plus inconnues. Aucun de ces esprits d'élite, poëtes ou peintres, qui créent après Dieu et qui ont le privilége de dispenser la renommée et la gloire, n'a encore été chercher des inspirations dans ces montagnes du Beaujolais. Le génie de l'industrie et de la spéculation, qui a déjà commencé à s'en emparer, y tracera de larges routes, aplanira leurs pentes, abattra leurs forêts et fouillera en tout sens leurs entrailles, pour en arracher les trésors de minéralogie qui s'y amassent depuis des siècles, avant qu'on ait songé à illustrer par la parole ou la couleur leurs merveilleux points de vue et leurs aspects pittoresques.

Le jeune homme oublia un moment sa lassitude. Sous ses pieds s'ouvraient des abîmes ; des roches de formes diverses et bizarres, recouvertes en certaines parties d'une terre noire et maigre, où croissaient, pour toute végétation, des bruyères roses, des scabieuses sauvages et quelques humbles polygalas, descendaient en gradins escarpés et rompus jusqu'à la limite, où se déroulait, sur les flancs de la montagne, une large ceinture de vignes. Là s'élevaient des arbres énormes dont la tête étincelait des derniers feux du jour ; là s'étendaient des vallons déjà plongés dans l'ombre et parsemés d'habitations qui s'éclairaient tour à tour, et dont les toits fumaient entre les grands châtaigniers ; plus loin, de riches campagnes bornées par la Saône, et, de l'autre côté de la rivière, les plaines basses et profondes de la Bresse, encore inondées de lumière ; puis, au point extrême où la distance effaçait tout autre objet, les montagnes de la Savoie, et en face le Mont-Blanc, dont les cimes neigeuses, frappées par le soleil couchant et colorées de teintes fantastiques, semblaient une masse de nuages immobiles à l'horizon. Malgré la magnificence de ce spectacle, notre voyageur n'était pas homme à rester longtemps en

extase. Quoiqu'à la vivacité d'impressions qu'on possède d'ordinaire à vingt ans il joignit un énergique stimulant de l'enthousiasme, l'amour qui désire encore et qui espère, la vie positive qu'il avait embrassée, et qui était en rapport avec ses goûts, le mettait en garde contre les écarts de l'imagination. Les grandes scènes de la nature le touchaient extérieurement par leurs aspects matériels, sans éveiller en lui d'autre pensée que celle du moment, ou le désir de s'élancer au delà de l'image offerte à ses yeux. Il l'admirait autant qu'il la voyait, mais il ne l'emportait pas dans son souvenir pour s'en faire un objet de contemplation intime. Quand il avait répété suffisamment cette exclamation : *Mon Dieu! que c'est beau!* ou bien : *C'est superbe!* tout était dit de sa part. Son enthousiasme expirait comme il était né, tranquillement et sans fatigue, semblable en cela à beaucoup d'hommes qui, prenant la nonchalance de l'esprit pour la méditation, admirent par oisiveté et par paresse, jusqu'à ce que l'envie de bâiller les avertisse qu'il est temps de porter ailleurs leurs regards et de donner un autre aliment à ce qu'ils appellent leur rêverie.

— C'est superbe! s'écria donc Frédéric.

Et, passant par extension de son mot favori à des idées d'un ordre tout différent, il entonna à pleine voix et en se remettant en marche :

Oui, vous avez des droits superbes
Comme seigneur de ce canton :
Vous avez les premières...

Il ne put achever le troisième vers, et la rime lui resta dans le gosier ; aux éclat de sa voix, le formidable dogue s'était élancé à sa rencontre et s'apprêtait à lui disputer le passage. Frédéric voulut d'abord l'écarter par ses menaces, mais ses démonstrations ne faisaient qu'irriter son ennemi. A quarante pas plus haut, sur la route, un homme assis près d'un buisson regardait ce simulacre de combat. Frédéric, qui commençait à craindre que la lutte ne devînt sérieuse en se prolongeant, cria à cet homme :

— Appelez votre chien, ou je le tue.

En même temps il arma son fusil et coucha le dogue en joue. L'homme siffla, et le chien recula jusqu'à lui en montrant toujours les dents et prêt à reprendre les hostilités.

— Pardieu! dit Frédéric, quand on trouve son plaisir à faire sa société d'animaux de cette taille et de ce caractère, on devrait au moins les tenir enchaînés et ne pas les dresser à égorger les passants.

A l'approche du jeune homme, l'inconnu s'était levé brusquement ; une vive rougeur avait coloré ses joues pâles et maigres. Il avait attaché sur Frédéric un regard curieux, comme si à son aspect il eût senti se réveiller un souvenir pénible, et que sa figure lui eût rappelé une ressemblance encore vague et incertaine dont il cherchait à se rendre compte. Cependant c'était la première fois qu'ils se voyaient. Après cette émotion involontaire, mais non sans cause, il reprit la froideur habituelle de son maintien, et répondit avec un sourire dédaigneux et railleur :

— Monsieur suppose peut-être que je suis un industriel de grand chemin, et que je m'embusque le soir sur les routes avec mon associé, pour détrousser les

voyageurs... Il me sera permis aussi de témoigner quelque inquiétude devant un individu armé, et de vous demander sur quelle créature, bête ou homme, vous avez tout à l'heure exercé la justesse de votre coup d'œil, car c'est vous, sans doute, qui avez tiré un coup de fusil au bas de ce sentier?

La distance avait empêché d'abord Frédéric de distinguer les traits de son interlocuteur. Sous l'impression d'un premier mouvement de colère, il lui avait adressé la parole en marchant vers lui et croyant avoir affaire à quelque paysan, à quelque rustre grossier. Il était surpris de se trouver en face d'un homme d'un extérieur plein de noblesse, et dont la figure exprimait une distinction froide et hautaine.

— En effet, répondit-il, j'ai tiré un coup de fusil sur des becfigues que j'ai aperçus dans les vignes, et je les ai manqués. Mais j'aurais été plus adroit en ajustant un plus gros gibier. Bien vous a pris d'appeler votre chien : une seconde plus tard, il était mort.

— La peur vous a fait croire que vous couriez un danger réel. Je l'ai instruit non pas à attaquer, mais à me défendre. A terre, Bug! à terre! et ne bougez pas.

Cet ordre fut accompagné d'un soufflet appliqué sur les mâchoires pendantes du dogue, qui se coucha aux pieds de son maître, le museau posé sur ses deux pattes étendues devant lui, l'œil inquiet et tourné sournoisement du côté de Frédéric.

— Je serais vraiment désolé d'avoir manqué de patience, reprit le jeune homme, et de vous avoir privé d'un fidèle serviteur, d'un ami, peut-être...

— D'un ami! dit l'inconnu : personne ne m'aime, monsieur, et je n'aime personne.

— C'est de la franchise : on ne vous reprochera pas de mettre de l'hypocrisie dans votre égoïsme : chacun est libre de prendre la vie comme il l'entend.

— Non pas à votre âge peut-être, mais au mien ; il faut bien subir les leçons de l'expérience. Vous croyez à l'amitié, n'est-ce pas? aux bons sentiments, aux dévouements désintéressés? mensonges que tout cela! Savez-vous ce que c'est qu'un serviteur fidèle, un ami sincère? Le premier, le voilà à mes pieds, soumis et rampant par crainte; que demain, vous qu'il étranglerait maintenant sur un signe de moi, vous le rencontriez courant sur mes traces perdues, haletant et affamé, il s'attachera à vous pour un morceau de pain. Et de tous les serviteurs, ceux de cette espèce sont encore les meilleurs et les moins méprisables, car ils n'ont ni raison ni intelligence. C'est l'instinct d'une grossière nature qui les guide, ce sont les appétits gloutons de la brute qu'ils écoutent et qu'ils satisfont, et le ventre seul les fait reconnaissants ou révoltés! Le second, monsieur, est, de tous les hommes, l'homme qui vous souhaite le plus de mal, qui vous plaint le plus haut quand vous souffrez, et qui, au fond du cœur, se réjouit le plus de votre malheur; votre ami, c'est l'homme qui, à vos côtés, médite sans cesse une perfidie, qui surprend vos secrets pour vous trahir; c'est le dépositaire qui vous vole, l'assassin qui, en vous embrassant, cherche sur votre poitrine la place où enfoncer le poignard. Vous souriez d'un air de pitié incrédule, jeune homme, et vous ne voyez dans mes paroles que les exagérations d'un esprit malade, que les bizarreries d'un fou, et de sottes déclamations qui n'ont même pas le mérite de la nouveauté. Oui, ce que je vous dis a été dit mille fois, c'est un triste lieu commun qui traîne dans tous les livres; mais

est-ce ma faute, si partout et en tout temps les hommes sont les mêmes, fourbes, vils et corrompus? Vous ne trouverez plus qu'il est insensé de les haïr et de les mépriser, quand vous aurez assez vécu pour les connaître.

Au commencement de ce sermon en plein air, Frédéric avait réprimé une envie de rire; mais peu à peu il était devenu sérieux. Ce qui, chez un autre, eût été complétement ridicule, paraissait, chez ce singulier prédicateur, empreint d'une certaine dignité qui n'avait rien d'étudié. Il avait parlé sans emphase dans la voix, sans geste théâtral, et surtout avec l'accent d'une conviction profonde. Frédéric subissait, sans pouvoir se l'expliquer et s'y soustraire, une sorte de fascination qui le tenait immobile devant cet homme dont le regard ne l'avait pas quitté un seul instant. Il en vint à penser que le hasard lui avait fait rencontrer un de ces malheureux qui cachent une infirmité morale sous des formes sensées, et dont l'esprit, ravagé par la folie, conserve encore le langage et les apparences de la raison.

— Je comprends que mes discours doivent vous sembler au moins bizarres, reprit cet homme après un assez long silence; cependant il y a peut-être aux paroles que je vous ai dites une cause que vous ignorez...

— Laquelle? interrompit Frédéric.

— Mais que, dans le cas où elle existerait, ce que je ne sais pas encore moi-même, je ne vous dirais pas.

— A votre aise, monsieur. Le jour est bien près de finir, et il est temps que je continue ma route, quelque plaisir que je prenne à votre conversation. Bonsoir, monsieur!

— Et y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander où vous comptez passer la nuit?

— A Thisy.

— Vous n'y êtes pas encore.

— Ne sont-ce pas là les premières maisons de Thisy qu'on aperçoit en haut de ce sentier?

— Oui, mais vos yeux vous trompent sur la distance. Il n'y a que les oiseaux qui, du point où nous sommes, peuvent arriver là-bas en droite ligne; à trois cents pas d'ici le rocher tourne à gauche. Entendez-vous dans cette direction, presque derrière nous, un tintement de grelots? ce sont les chevaux de quelques fabricants de toile de notre ville qui se mettent en route à cette heure pour arriver demain matin au marché de Villefranche.

— Eh bien? dit Frédéric.

— Eh bien! le chemin passe là où vous entendez le bruit. Vous avez encore à peu près trois quarts de lieue à faire pour arriver à Thisy.

— Voilà une mauvaise nouvelle, monsieur, car je suis parti à pied ce matin de l'endroit que vous venez de nommer, de Villefranche: sauf une halte d'un quart d'heure dans un mauvais cabaret, je ne me suis arrêté qu'ici, et je crois que ce moment de repos m'a été plus nuisible qu'utile. Je me sens les jambes engourdies, et la fatigue m'est tombée dans les talons. Mais c'est une raison pour moi de ne pas m'attarder davantage; encore une fois, monsieur, bonsoir.

— Quand vous serez au milieu du tournant de la montagne, vous ferez attention à ne pas vous éloigner des rochers à gauche: suivez-les de façon à les toucher toujours de la main. Les terres, de l'autre côté, sont coupées à pic. Un éboulement

qui a eu lieu il y a un mois, après un violent orage, n'a laissé au chemin que quelques pieds de largeur : il faut le connaître parfaitement et marcher avec les plus grandes précautions, pour passer ce défilé sans danger.

— Merci de vos renseignements, dit Frédéric en saluant de nouveau.

A peine avait-il fait quelques pas, que cet homme le rappela et lui dit :

— Si vous le désirez, je vous servirai de guide?

— Ma foi, monsieur, cela n'est pas de refus!

— Pourquoi ne m'en avez-vous pas fait la demande?

— Franchement, après la conversation que nous venons d'avoir et les sentiments peu philanthropiques dont vous paraissez animé, je ne vous aurais pas cru disposé à rendre service à un inconnu.

— On peut haïr les hommes en général, sans pourtant souhaiter que ceux dont on n'a pas à se plaindre particulièrement se rompent le cou. Partons, monsieur.

Au bout d'une vingtaine de pas :

— Vous êtes fatigué, dit-il ; débarrassez-vous de votre bagage... Ici, Bug!

Il prit le sac de voyage de Frédéric, et le suspendit par une des courroies à la gueule du dogue.

— Maintenant, continua-t-il, pour vous aider à marcher, prenez mon bâton et donnez-moi votre fusil.

Le jeune homme accueillit cette proposition avec un air de défiance. Son compagnon, devinant sa pensée :

— Dieu me pardonne! je crois que vous me supposez capable d'en faire usage contre vous? Comme vous voudrez, monsieur ; gardez-le. Assurément je ne prendrai pas la peine de me justifier d'une intention d'assassinat.

— Ce serait inutile, en effet. Je vous prie, monsieur, d'oublier ce mouvement dont je n'ai pas été le maître. J'accepte votre offre.

— A la bonne heure! Et cette arme ne sera pas plus redoutable entre mes mains que le bâton noueux que vous tenez.

Il tira en l'air la charge du fusil.

— Ah! ah! dit-il en entendant retentir plus vivement le bruit des grelots qu'il avait fait remarquer à Frédéric, voilà les bidets qui prennent la poste ; l'explosion les a effrayés, et la peur les rend plus alertes que n'aurait fait le plus vigoureux coup de fouet.

— Ohé! ohé! crièrent deux voix rauques et encore éloignées.

Une lumière brilla ; quelques chevaux chargés de pièces de toile passèrent au trot et à la débandade ; puis deux hommes, dont l'un portait un fallot et qui couraient à toutes jambes après les bidets, parurent au bout du sentier : ils ralentirent leur course en approchant de Frédéric et de son compagnon.

— Que le diable vous torde le cou! répondit l'un d'eux ; quel gibier chassez-vous donc à cette heure?

— Nous tirons des merles blancs, s'écria le jeune homme, choqué de la grossièreté de l'apostrophe.

— Je vais vous apprendre à ne pas faire le mauvais plaisant, qui que vous soyez, vous et votre camarade.

— Viens donc, Pierre, et ne lui cherche pas querelle, dit en l'entraînant celui qui portait le fallot; ne reconnais-tu pas le plus grand des deux!... c'est monsieur...

Frédéric ne put entendre le nom que cet homme prononça en baissant la voix. Il tourna la tête vers son compagnon de route, et, aux dernières lueurs du fallot qui s'éloignait, il le vit marchant tête baissée, comme absorbé dans ses pensées, et comme s'il n'eût fait aucune attention à ce qui venait de se passer.

— Pardon, lui dit-il, de vous interrompre dans vos méditations. J'espère que ma demande ne vous paraîtra pas indiscrète; je vous dois des remercîments, et il est naturel que je désire savoir votre nom.

— Vous êtes comme tous les hommes, monsieur, vous avez besoin de connaître le nom pour apprécier la chose. Le nom d'un individu qu'on rencontre par hasard et que sans doute on ne reverra plus, quelle importance cela a-t-il? aucune, pas même celle de l'étiquette placée sur un sac ou sur une bouteille; car les lettres qui le composent n'expriment aucune idée, et il n'annonce pas ce que celui qui le porte a dans la tête ou dans le cœur; mais pourtant, puisqu'il vous est agréable de savoir le mien, monsieur, je m'appelle... d'Argèle. Donnez-moi le bras, le précipice est à dix pas en face de nous.

Ils prirent à gauche. L'appui offert à Frédéric ne lui fut pas inutile : le chemin, inégal et coupé par des quartiers de roches qui çà et là perçaient le sol, descendait rapidement en s'enfonçant dans une gorge circulaire, semblable à un vaste entonnoir; l'obscurité était telle que le jeune homme ne pouvait pas même voir celui qu'il touchait de l'épaule. Quelques étoiles, seules lumières qu'ils aperçussent, brillaient au firmament; elles scintillaient au-dessus de leurs têtes sans percer l'ombre condensée à leurs pieds et autour d'eux.

— Vraiment, dit Frédéric, un romancier ne saurait choisir un site plus convenable pour placer une scène de brigands ou évoquer d'effrayantes apparitions. Rochers, cavernes, abîmes, rien ne manque à celui-ci, et je m'attends presque, à chaque pas, à sentir une main invisible me saisir au collet.

— Il n'y a guère d'exemples d'attaques nocturnes dans ce pays, sauf les cas de vengeance particulière : c'est la première fois que vous y venez ?

— Oui, monsieur ; la fantaisie m'a pris de traverser à pied une partie des montagnes du Beaujolais, que je ne connaissais pas ; j'ai quitté Lyon hier matin.

— Vous habitez Lyon ?

— Depuis près de quatre ans.

— Votre famille y est établie?

— Qui vous a dit que j'avais encore ma famille?

— Je puis le supposer; vous n'êtes pas d'âge à avoir vu mourir votre père et votre mère de vieillesse.

— Je n'ai plus de mère, monsieur.

Puis, après un instant de silence, Frédéric ajouta avec un léger accent d'ironie :

— Mais il me semble que pour quelqu'un qui condamne la curiosité chez les autres...

— Je suis passablement curieux, n'est-ce pas? Je ne sais, en vérité, pourquoi je vous ai adressé cette question.

Si Frédéric avait pu voir la figure de d'Argèle, il n'aurait certes pas cru à cette indifférence. Celui-ci, en effet, depuis qu'il avait commencé à interroger le jeune homme, écoutait chaque réponse avec une anxiété croissante, et il parlait lentement pour déguiser l'émotion qui faisait trembler sa voix.

— Je plaisante, reprit Frédéric, et je suis tout disposé à vous satisfaire. Mon

père, qui s'est remarié il y a quelques années, est négociant armateur à Marseille : il s'appelle Rémond.

A ce nom, d'Argèle tressaillit de la tête aux pieds, et laissa échapper un cri sourd et aussitôt étouffé.

— Qu'avez-vous donc? demanda le jeune homme en s'arrêtant.

— Ce n'est rien... un étourdissement... une palpitation violente... j'y suis sujet, et cela me frappe parfois comme un coup de foudre. Mais c'est déjà passé ; continuons notre route.

Ils étaient à l'endroit le plus périlleux de la montagne. Malgré les difficultés du chemin et l'indisposition qui aurait dû diminuer ses forces, d'Argèle entraînait rapidement Frédéric. Au bout d'une demi-heure environ, l'obscurité devint moins profonde. Ils rencontrèrent quelques cabanes, puis un groupe de maisons.

— Nous sommes à Thisy, monsieur, dit d'Argèle. Il s'agit maintenant pour vous de trouver un logement.

— N'y a-t-il pas des auberges?

— Il y en a une fort mauvaise où vous serez horriblement couché, et où je doute que vous puissiez vous faire servir à souper. Voulez-vous accepter l'hospitalité chez moi?

— Je craindrais de vous gêner.

— Si vous n'avez pas d'autre raison que celle-là, c'est une chose convenue : je serai votre hôte pour cette nuit. Allons, Bug! ajouta-t-il en débarrassant le chien de son sac de voyage, allons, annoncez notre arrivée.

Le dogue s'élança vers une maison isolée et aboya devant la porte, qui s'ouvrit bientôt après. A la clarté d'une lanterne, Frédéric aperçut une servante qui, à la vue d'un étranger, recula de surprise.

Entrez donc, dit d'Argèle à Frédéric.

II.

UNE PROVOCATION.

En toute autre circonstance, Frédéric eût hésité à accepter l'offre de d'Argèle. Peut-être même la prudence lui eût-elle conseillé de ne pas se remettre ainsi pendant toute une nuit, et dans une habitation isolée, à la discrétion d'un inconnu. Mais la confiance s'établit plus rapidement entre des hommes qui se rencontrent par hasard et pour quelques heures seulement, que lorsqu'il s'agit de créer des rapports dans la vie habituelle. La réserve, dans ce dernier cas, est commandée par l'intérêt, par mille nécessités impérieuses. On s'observe avant de s'engager, car le terrain où l'on s'aborde est une sorte de champ de bataille livré à un antagonisme perpétuel. Dans le premier cas, au contraire, tout se borne à des démonstrations de bienveillance et de bons sentiments qui n'ont, réels ou empruntés, qu'une durée de quelques instants. D'ailleurs, les manières et le langage de cet homme avaient assez vivement piqué la curiosité de Frédéric, pour qu'il désirât connaître la cause de cette humeur misanthropique, et il espérait l'amener à lui faire quelque confidence. Enfin, outre ces motifs plus ou moins déterminants, il y en avait un qui peut-être aurait suffi seul à décider le jeune homme : c'était un

immense appétit que la perspective d'un insuffisant et mauvais souper d'auberge avait singulièrement effrayé. La servante demeurait immobile et stupéfaite; elle portait alternativement ses regards sur son maître et sur Frédéric, comme si, malgré ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait, elle doutait encore qu'un étranger eût été invité à franchir le seuil de cette maison. L'âge et surtout la figure de cette femme mettaient d'Argèle à l'abri de toute supposition injurieuse pour ses mœurs Il était évident que sa haine pour les hommes s'étendait également à *la plus belle moitié du genre humain*, dont il avait recueilli chez lui un des plus laids échantillons qu'on pût rencontrer.

— Jésus Maria! qu'est-il donc arrivé? dit-elle enfin : et peu s'en fallut qu'elle ne fît un signe de croix.

D'Argèle ne parut pas faire attention à cette exclamation; il lui dit quelques mots à l'oreille et ajouta à haute voix :

— Préparez à souper pour monsieur, Joséphine, et hâtez-vous.

— Pour moi seul? demanda Frédéric. J'avais compris que vous m'invitiez à vous tenir compagnie. Ne mangez-vous pas?

— Non.

— Souffrez-vous encore?

— Non. Passez par ici.

Ils entrèrent dans une chambre au rez-de-chaussée. D'Argèle, après avoir indiqué du geste un siége à Frédéric, s'assit près d'une table sur laquelle il avait posé la lumière, et, sans s'occuper davantage de la présence du jeune homme, il ouvrit un livre. Le plus grand et même le seul ornement de la pièce où ils se trouvaient était une extrême propreté. Au-dessus de la cheminée, haute et large, étaient placés en croix deux fusils de chasse, et sur l'un des côtés, plus à portée de la main, une paire de pistolets et un couteau-poignard. Deux tables, un buffet et quatre chaises en noyer composaient tout l'ameublement. Tandis que Joséphine mettait la nappe, allait et venait, trottait par la chambre en regardant à la dérobée Frédéric, dont la réception, pour elle habituée à une séquestration absolue, était une énigme inexplicable, le jeune Rémond examina d'Argèle plus complétement qu'il ne l'avait fait encore. La lecture n'était qu'une contenance qu'il cherchait à se donner; son esprit et sa pensée étaient occupés ailleurs. Tantôt ses doigts, agités par un tremblement nerveux, retournaient les feuillets à de trop courts intervalles pour qu'il eût eu le temps de les lire; tantôt le volume restait ouvert pendant plusieurs minutes à la même page. Une grande infortune, une déception profonde avaient dû troubler l'existence de cet homme et rompre violemment les liens qui l'attachaient autrefois à la société.

Soit qu'il parlât, soit qu'il gardât le silence, il y avait en lui quelque chose qui attirait et qui commandait l'attention, le signe mystérieux et infaillible qui distingue dans la foule ceux dont la vie a été marquée par quelque événement extraordinaire, ou bouleversée par les passions. Quoiqu'il n'eût que quarante ans au plus, ses cheveux étaient tout à fait blancs, et contrastaient d'une manière étrange avec ses sourcils restés noirs sans aucun mélange. Les lignes du visage étaient belles et régulières; la forme carrée du menton et le développement de la partie inférieure des joues révélaient une énergie et une résolution qui, dans certaines circonstances, pouvaient s'exalter et se roidir jusqu'à devenir impitoyables; le front, rudement accentué, indiquait aussi une nature plus vigoureuse que souple et fa-

cile, une de ces intelligences qui ne conçoivent pas toujours avec promptitude, mais où la pensée, une fois que son germe est éclos, enfonce des racines éternelles. Le trait le plus singulier de cette physionomie était le peu d'éclat que jetaient les yeux. Le regard, sans rayonnement, ne servait d'interprète à aucune des émotions de l'âme; il tombait froid et morne, et semblait se clouer sur l'objet qui l'avait attiré. Ce manque d'expression, cette immobilité, complétaient, en éloignant toute idée de changement, le caractère inflexible de cette figure si fortement accusée par ses contours, et lui donnaient quelque ressemblance avec une médaille.

Joséphine servit le souper, qui consistait en viandes froides et en fruits. Sur un signe de son maître, elle se retira. L'embarras pour Frédéric était d'entamer une conversation que son hôte, toujours absorbé dans sa lecture ou plutôt dans ses réflexions, n'avait pas l'air disposé à soutenir. Ne sachant par où commencer, il prit le parti de satisfaire d'abord sa faim et sa soif. Quand l'une et l'autre furent calmées :

— Vous voyez, monsieur, dit-il, que je ne fais pas le cérémonieux, et que ce n'est pas du bout des lèvres que j'use de vos offres obligeantes; mais j'ai le regret d'avoir dérangé vos habitudes.

— Nullement : j'étais parfaitement libre de ne pas vous recevoir.

— J'espère du moins que vous ne refuserez pas de remplir ce verre et de l'approcher du mien?

— Je ne bois à la santé de personne.

— Pardon, reprit Frédéric, j'avais oublié que vous n'avez et ne voulez avoir aucun ami. J'étais trop présomptueux de croire qu'en si peu de temps je deviendrais une exception à des principes qui me paraissent définitivement arrêtés, et qui sont chez vous, sans doute, le résultat d'une triste expérience.

— Soyez franc, dit d'Argèle : vous désirez me faire parler, apprendre de moi pourquoi je fuis le monde, pourquoi j'ai adopté cette vie solitaire et sauvage.

— Je ne le nierai pas puisque vous m'avez deviné. Que ma curiosité ne vous semble pas trop indiscrète, monsieur. Je m'exagère peut-être la singularité des circonstances qui nous réunissent, mais jusqu'à présent ma vie a été si calme, si uniforme, le lendemain a toujours été pour moi si parfaitement semblable à la veille, qu'une simple rencontre, un hasard qui détruit cette régularité, me paraît presque une aventure. J'ai vingt-trois ans : à mon âge vous aviez déjà, je suis tenté de le croire, passé par de rudes épreuves.

— Non, répondit d'Argèle. Qui vous le fait penser?

— Je ne sais, mais il me semble que l'histoire de votre vie...

— Est celle de la vie de bien des hommes. Il y en a bien peu dont l'existence domine la foule ; la plupart sont le jouet d'événements qui s'agitent autour d'eux, qui les entraînent contre leur volonté, leurs désirs et leurs calculs, et les poussent souvent à leur ruine. Jeunes, nous donnons un but sérieux à la vigueur de notre esprit, nous avons la pensée prudente et opiniâtre qui prépare le succès, l'audace qui le décide, et, à un jour marqué, la terre, semée de piéges invisibles, s'écroule sous nos pieds, et nous tombons avec les débris de nos projets, les uns sur un échafaud, les autres dans l'exil ou dans quelque coin obscur de la patrie ; tous, vivants ou morts, recouverts bien vite du linceul de l'oubli.

— Je me trompe fort, pensa Frédéric, ou je dois être devant un conspirateur en retraite.

— Et puis, continua d'Argèle, d'autres viennent qui remplacent les victimes. L'homme déchu de ses espérances se condamne à l'obscurité; il sent s'apaiser peu à peu le tumulte de ses désirs trompés, et, à mesure que ses membres s'affaiblissent dans le repos, les rêves de son esprit deviennent moins ardents; le calme complet succède à l'agitation, et il ne reste plus de tant de fatigue et d'emportement qu'un être inactif, las de lui-même, inutile aux autres, sans joies dans le passé et dans le présent, et qui n'attend rien de l'avenir.

— Si telle est en effet votre vie, monsieur, vous me paraissez à plaindre; et pour vous dire toute ma pensée, je vous crois malheureux, non pas seulement parce que vous n'avez pas réussi, mais parce que vous ne pouvez oublier que vous avez été vaincu.

— C'est vrai, dit d'Argèle d'une voix sombre. Il quitta précipitamment la place qu'il avait prise en face de Frédéric, et, se promenant à grands pas dans la chambre :

— C'est vrai, jeune homme; vous ne savez pas ce que c'est que la torture des souvenirs. Il n'y a plus de repos pour celui qui se rappelle et qui ne sait ni ne veut pardonner. En vain il s'est offert lui-même en victime, en vain il a donné au malheur sa vie à flétrir, sa chair à dévorer, ses larmes à boire; ce n'est pas assez, il faut une autre expiation, et dans sa pensée et dans son cœur vit toujours un désir immuable, une flamme qui brûle sans cesse, un horrible espoir qui le ronge, et qui dit au suicide : Va-t'en ! N'essaie pas de me tenter ! Tu es la fin de tout, des peines comme des plaisirs; mais je veux encore garder mes peines, car mon tour viendra peut-être de voir couler des larmes, d'entendre des gémissements et de repousser des prières inutiles. Un moment, un seul, peut effacer pour moi des années de misère et de douleurs ! Certes, l'oubli est la vertu des faibles et des lâches, et la vengeance est une chose sainte et sublime ! La société juge et frappe le coupable; l'homme ne peut prendre son ennemi corps à corps et le terrasser, quand il l'a jugé et condamné au tribunal de sa conscience, et qu'aux yeux de Dieu comme aux siens, celui qu'il tue est un infâme qui échappe à la loi, parce qu'au lieu de dérober un trésor, il a violé la confiance et la foi jurée; parce qu'au lieu de répandre le sang, il a trahi ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ! Qui oserait dire qu'on n'a pas le droit de se venger de tels parjures, et qu'il faut remettre leur châtiment à une justice suprême qui s'endort dans sa toute-puissance, et qui a l'éternité pour séparer le mal du bien?

L'étonnement de Frédéric était au comble, et à ce sentiment de surprise il se joignait une sorte de terreur secrète. Malgré la violence de ses paroles, d'Argèle était horriblement pâle, et son regard, qu'avait illuminé un éclair rapide, avait déjà repris son effrayante fixité. Il se rapprocha de la table :

— Je suis un fou, dit-il en se rasseyant, et vous ne devez rien comprendre à mes emportements; mais me voici redevenu calme : tout à l'heure j'ai refusé l'offre que vous m'avez faite, je vous dois une réparation. Si vous ne me gardez pas rigueur, vous me permettrez de boire à l'accomplissement de vos souhaits.

— De grand cœur, répondit Frédéric : souhaitez-moi d'être heureux, comme moi je souhaite que vos peines, si profondes qu'elles soient, s'effacent bientôt.

— Eh bien donc ! jeune homme, je bois à votre bonheur futur, à votre fortune, à vos amours.

— Merci, monsieur. Quel dommage, ajouta-t-il mentalement, quel dommage

qu'une âme si énergique soit frappée de vertige, et que la raison s'éteigne par intervalle chez cet homme qui a dû être bon et généreux !

— Vous m'avez interrogé, reprit d'Argèle après quelques instants de silence : parlons de vous maintenant. Vous m'avez dit, je crois, que votre père habitait Marseille?

— Oui, monsieur.

— Et que vous n'aviez plus votre mère?

— J'étais bien jeune encore et déjà séparé d'elle quand elle est morte. Son souvenir est sacré pour moi, mais je n'avais jamais reçu ses soins, je me rappelais à peine ses caresses. Cette perte m'a été moins sensible que si j'avais été élevé auprès d'elle. Ceux qui l'ont connue et qui m'en ont parlé ont toujours rendu hommage à ses principes de vertu, et sa mémoire, à cet égard, est pure de tout soupçon et de tout reproche. Mais je sais qu'entre elle et mon père il n'a pas existé d'amour. C'était une union où le cœur n'avait eu aucune part, et que la raison leur avait conseillé de rompre d'un commun accord. Ils n'avaient pas voulu d'un divorce : une séparation consentie mutuellement et sans éclat leur permettait de vivre à l'abri des querelles intérieures, et comme ils ne couraient plus le risque de se heurter, ils purent se garder l'un à l'autre leur estime.

— Ainsi, dès votre enfance, vous avez vécu constamment avec votre père? vous ne l'avez pas quitté?

— C'est un bonheur dont j'ai été privé aussi. Mon père avait des affaires qui l'auraient empêché de s'occuper de moi, de surveiller mon éducation. Il me plaça dans un collége. J'ai passé plusieurs années sans le voir.

— Peut-être alors, abandonné pour ainsi dire par lui, n'avez-vous pas, pardon si je suis indiscret et trop curieux, une affection aussi vive?...

— On pourrait le supposer, interrompit Frédéric, mais on se tromperait, monsieur. Je respecte et j'aime mon père, et quoiqu'il m'ait appelé bien rarement auprès de lui, je sais, à n'en pouvoir douter, qu'il m'aime.

— Et la femme qu'il a épousée ne vous a pas nui dans son esprit? Une belle-mère est souvent jalouse des enfants d'une autre.

— J'ai pu le craindre d'abord, car lorsque mon père l'a épousée, elle était jeune, d'une admirable beauté, et il l'aimait avec passion.

— Elle l'aimait aussi ?

— Oui, monsieur. Du moins, ce fut volontairement qu'elle accepta sa main ; et, autant que j'ai pu le comprendre d'après certaines paroles, je crois qu'elle avait rompu des engagements antérieurs qu'on lui avait sans doute imposés.

D'Argèle ferma un instant les yeux : sa main droite, que depuis sa première question à Frédéric il tenait posée sur sa poitrine comme s'il eût voulu comprimer les battements de son cœur, se crispa par un mouvement convulsif, et ses ongles entrèrent dans la chair sans qu'il parût ressentir cette douleur physique.

— Mais, continua le jeune Rémond, mes craintes cessèrent dès que je connus ma belle-mère. Je vis bien à la bonté avec laquelle elle m'accueillit lorsque, quelques mois après son mariage, mon père m'appela auprès de lui à Marseille, je vis bien que j'aurais en elle une protectrice, et non une ennemie. Je ne pense pas, monsieur, qu'on puisse trouver chez une autre femme plus de douceur réunie à plus de beauté, une plus grande sérénité d'âme, un assemblage plus complet de vertus calmes et sans ostentation. Si une telle femme n'était pas heureuse, il fau-

drait, en vérité, douter de la Providence. Que vous dirais-je de plus? Je la défendrais contre la calomnie comme un fils défendrait sa mère, car il est impossible de la connaître sans l'aimer, de la voir sans se sentir attiré et retenu par une sympathie secrète ; et son âme est, je crois, plus pure encore que les traits de son beau visage.

— Vous en parlez avec enthousiasme, dit d'Argèle, qui, malgré ses efforts pour rester maître de lui, ne put réprimer un accent d'ironie amère qu'heureusement Frédéric ne remarqua pas. Je dois croire que ce portrait est fidèle et n'a rien d'exagéré. S'il en est ainsi, vous n'avez pas à vous plaindre du sort. M. Rémond votre père, dont vous parlez avec respect et amour, mérite les sentiments que vous lui avez voués ; il est sans doute aussi un modèle de probité, d'honneur, de délicatesse. Vous êtes bien heureux, jeune homme, d'avoir rencontré dans le cercle étroit de la famille deux exceptions à la perversité humaine. En connaissez-vous par hasard une troisième?

— Je l'espère, monsieur, répondit Frédéric en souriant : le ciel a peut-être fait des miracles en ma faveur ; il a permis que je rencontrasse une troisième personne de l'honneur de laquelle je me porterais caution, dussé-je y engager ma vie ! c'est la femme que j'aime et que je dois épouser.

— Vous n'avez pas besoin d'ajouter, après vous être exprimé avec cette chaleur, que vous entendiez désigner une femme aimée. Il y a une chose, fragile entre toutes les choses les plus fragiles, plus inconstante que le vent, plus légère que la paille, et sur laquelle chaque homme bâtit le repos et le bonheur de sa vie : c'est la vertu de sa maîtresse.

— Il ne m'est pas permis de douter, monsieur, dit Frédéric un peu piqué cette fois de cette persistance à voir partout le mal. Il y a trois ans déjà que je connais la jeune personne dont je parle, trois ans que je l'aime. J'ai le consentement de sa famille à notre union : mon père m'a envoyé le sien. Je me rends à Roanne, où elle habite, pour le lui porter et fixer l'époque de notre mariage. Il me serait pénible, monsieur, d'avoir à vous adresser d'autres paroles que des remercîments pour l'hospitalité que vous m'avez offerte. Gardez vos opinions, que je n'ai pas cherché à combattre, et laissez-moi croire que la vertu existe.

— Quelles preuves en avez-vous ?

— Je pourrais me dispenser de répondre, puisque d'avance vous les niez toutes ; mais enfin je veux bien vous dire que ma confiance repose sur la sainteté d'une promesse faite volontairement, d'un aveu que j'ai reçu sans avoir osé le solliciter. Ces preuves m'ont suffi et me suffisent encore. Je me contente de les opposer à des insinuations qui deviendraient injurieuses si vous y persistiez.

— Oui, répondit d'Argèle, vous avez des preuves! On s'est troublé à votre aspect, n'est-ce pas? on vous a regardé tendrement ; une main tremblante a touché la vôtre ! Belle garantie, en effet !

— Monsieur...

— Ah ! ah ! continua-t-il avec un rire sardonique et bruyant, ah ! vous avez de telles preuves ! une femme vous a dit qu'elle vous aimait ! Certes, vous devez la croire ; ce serait la première qui mentirait...

— Encore une fois, monsieur, ne me forcez pas à oublier que je suis chez vous.

— Et vous avez une telle confiance en ses paroles que vous vivez loin d'elle, que

vous ne redoutez pas l'absence ! A merveille, jeune homme ! allez retrouver votre maîtresse ! allez réclamer la foi jurée ! vous reverrez le même regard, le même sourire ; vous entendrez les mêmes serments !... Mais tâchez de lire au fond de son cœur ; levez ce masque d'innocence, et sondez cet abîme de corruption...

— Pas un mot de plus, s'écria Frédéric en se levant, ou je verrai dans ce langage, non plus l'erreur d'un esprit malade, mais une insulte et une provocation.

D'Argèle s'était levé en même temps, et, saisissant le bras du jeune Rémond avec une telle force qu'il le contraignit de rester immobile, il lui dit en approchant son visage du sien avec l'accent d'un homme décidé à pousser à bout la modération d'un adversaire, et qui veut faire naître une querelle :

— Ce n'est pas moi qni suis un insensé, c'est vous. Apprenez-moi le nom de celle que vous aimez, emmenez-moi demain, présentez-moi dans votre nouvelle famille comme votre ami, et moi qu'on n'a jamais vu jusqu'à ce jour, moi qui suis vieux déjà, triste, repoussant, moi qui n'ai pour plaire ni grâces ni beauté, je séduirai cette femme, je lui ferai oublier toute pudeur et toute réserve ; je lui dirai à voix basse des paroles infâmes qui trouveront de l'écho dans son cœur ; et, pour souiller la chasteté de ce trésor, pour ternir ce miroir pur où vous regardez votre image, je n'aurai qu'à éveiller, s'ils y dorment encore, les mauvais instincts de sa nature, qu'à lui souffler dans l'oreille les conseils et les tentations du vice, qui feront tressaillir ses membres et frissonner sa chair ; je lui dirai de vous trahir pour moi qui suis votre ami, et ce titre sacré donnera un attrait de plus à la trahison. Faites l'épreuve, et ensuite nous nous couperons la gorge, si toutefois elle ne vient pas se jeter entre nous deux, crier que c'est moi qu'elle aime, et défendre ma vie !

— Monsieur, dit Frédéric en retirant son bras meurtri dans cette étreinte de fer, j'aurais pu vous fermer la bouche avec la main que vous m'aviez laissée libre ; mais j'ai voulu que l'offense fût complète avant de vous en demander réparation. Avez-vous quelque chose à ajouter ? quelque calomnie, quelque nouvelle insulte à proférer ? Il y a quelques instants encore, je vous regardais comme un fou, et je vous plaignais ; maintenant, je vous rends votre raison et je vous méprise ! Si je n'étais pas votre hôte...

— Oubliez que vous l'êtes ! vous ai-je prié de vous en souvenir ? S'il faut vous dégager de toute reconnaissance pour vous donner du courage, je vous fais libre, monsieur.

— Eh bien ! nous verrons demain qui de nous deux en manquera. Quelle que soit l'issue de ce combat, Dieu m'est témoin que je ne l'ai pas cherché.

— Voici votre chambre, dit d'Argèle en lui indiquant une porte.

— Dois-je passer la nuit chez vous ?

— Oui, pour que je sois sûr de vous retrouver. Vous aimeriez mieux, n'est-ce pas, partir sous la garantie de votre parole ?...

— C'est assez, monsieur. Quoique vous m'ayez donné le droit de me méfier de vous, je resterai. A demain.

— A demain.

Frédéric se jeta tout habillé sur le lit que Joséphine avait préparé. Le dénoûment imprévu de cette rencontre l'agitait trop fortement pour qu'il pût trouver d'abord le sommeil. Il y avait dans la conduite de d'Argèle quelque chose d'inex-

plicable. Cet homme, dont les discours bizarres, dont les idées exaltées avaient surpris son attention et son intérêt, l'avait-il arrêté à dessein pour l'attirer dans une sorte de guet-apens? Il se rappelait de quelle manière curieuse d'Argèle avait paru l'examiner. Cependant sa figure lui était complétement inconnue, et il était même certain de n'avoir jamais entendu prononcer son nom. C'était donc une triste fatalité qui lui avait fait trouver sur son passage ce misanthrope insensé, aigri par la solitude, et qui, étouffé par la bile, sentait le besoin d'injurier, de provoquer et de donner une diversion sanglante à ses pensées haineuses. Frédéric n'avait pas hésité un instant à se déclarer offensé dès qu'il avait vu que la modération était inutile et que l'insulte l'atteignait personnellement. Blessé dans ses affections les plus chères, il ne se repentait pas de la manière énergique dont il l'avait repoussée, et il acceptait l'extrémité cruelle où il s'était vu réduit. Mais en même temps il se demandait si l'honneur exigeait impérieusement qu'il risquât sa vie contre un homme atteint de folie, entraîné malgré lui par une idée qui l'obsédait, et hors d'état de mesurer la portée de ses paroles. Peut-être la nuit calmerait-elle cette irritation; peut-être, rendu à lui-même, d'Argèle reconnaîtrait-il ses torts? Ce furent là les dernières idées que Frédéric roula dans son esprit plein de trouble et de confusion ; mais la fatigue du corps finit par l'emporter sur ses préoccupations, et il s'endormit profondément.

Il y avait une heure déjà que le jour était levé : un jour pur, calme et radieux. Depuis le moment qu'il avait quitté Frédéric, d'Argèle était resté assis près d'une fenêtre, au rez-de-chaussée, qui s'ouvrait sur la campagne. Les étoiles s'étaient effacées devant les premières lueurs du crépuscule ; la montagne s'était colorée peu à peu des teintes roses du matin, sans qu'il eût retourné la tête. De temps à autre ses sourcils se contractaient, et on eût dit qu'une sorte d'hésitation, peut-être un remords de cette provocation, se peignait sur son visage. Enfin il se leva, et, comme un homme qui rejette loin de lui un doute importun, il s'écria :

— Cela sera ainsi ! Je sais bien qu'il n'est pas coupable envers moi ; mais mon sang a bouillonné à sa vue; toute ma haine s'est réveillée à cette fatale ressemblance, et je voudrais avoir en vain pitié de sa jeunesse.

Au même instant il entendit une voix qui prononçait son nom, et il vit deux hommes qui venaient de s'arrêter en face de la fenêtre : l'un de ces deux hommes lui était inconnu, l'autre était le maître de l'auberge de Thisy.

— Voici la personne que vous demandez, dit-il à celui qui l'accompagnait.

Le nouveau venu remit à d'Argèle une lettre.

Après la lecture de ce message, et à la suite d'une conversation animée, l'hôte de Frédéric alla en toute hâte seller son cheval, et sortit sans bruit de la maison.

III.

UN AMANT INFIDÈLE.

Le sommeil pesant qui s'était emparé de Frédéric durait encore, lorsque son hôte partit au grand trot de sa monture pour Roanne, où il avait l'intention de se procurer à prix d'or une voiture et des chevaux de poste. Nous laisserons dormir le

jeune Rémond, non pas autant d'années que l'héroïne du conte de Perrault, mais pendant tout le temps qui nous sera nécessaire pour raconter les événements antérieurs à cette époque.

Le lecteur voudra bien remonter avec nous au milieu de l'automne de 1817.

Deux femmes étaient assises au rond-point d'un parc dépendant d'une maison située à l'extrémité méridionale de Montpellier. Ces deux femmes, d'un âge bien différent, se tenaient devant la porte d'un petit pavillon, construction légère et sans aucun style, que dédaignerait de décrire le plus intrépide recenseur littéraire de portes et fenêtres. C'était tout simplement un pied-à-terre, une espèce de cabane en pierres, construite dans cette partie isolée du bois pour servir d'asile aux promeneurs surpris par le mauvais temps. De la place qu'elles occupaient on apercevait à gauche, entre les tiges grêles d'un jeune taillis, le mur d'enceinte du parc ; à droite, de l'autre côté d'une pelouse autour de laquelle serpentait une petite rivière, ou, pour parler plus exactement, le fossé qui aurait dû contenir l'eau d'une source tarie par les chaleurs de l'été précédent, s'élevait la maison d'habitation.

La distance, qui au premier coup d'œil paraissait assez rapprochée, était plus que triplée par l'impossibilité de s'y rendre en ligne directe. Le pont de bois vermoulu qui s'étendait sur le fossé du côté du parc ayant croulé depuis peu, il fallait suivre une longue allée tortueuse qui, après vingt détours à travers les parties les plus épaisses du bois, débouchait en face d'un jardin potager qui lui-même faisait suite au parterre.

La conversation commencée entre ces deux femmes avait été tout à coup interrompue par des bruits venus du dehors, par des appels aux armes, et à cette époque où de terribles passions politiques avaient agité tout récemment le midi de la France, la moindre démonstration de cette nature était faite pour effrayer, car elle pouvait devenir le signal d'une nouvelle guerre civile. Quelques visites domiciliaires avaient eu lieu, et depuis le matin des patrouilles avaient parcouru la ville. La population s'était émue, mais nul ne savait le motif de ce déploiement de forces ; le danger qui menaçait le repos public était le secret de l'autorité et de ses agents.

La plus jeune des deux femmes était d'une grande beauté. Une expression profonde de mélancolie voilait l'éclat de ses regards, et la pâleur habituelle de ses joues annonçait des souffrances intérieures et des peines secrètes contre lesquelles devaient se briser toutes les consolations. Assiégée sans cesse par de sombres pressentiments, le moindre cri d'alarme retentissait dans son cœur, et elle voyait partout de funestes présages. L'autre femme était âgée de cinquante ans à peu près : sa figure n'offrait aucun trait saillant et caractéristique, mais ses manières étaient celles d'une personne habituée à vivre, sinon dans le luxe, du moins dans l'aisance et parmi un monde élégant. Au moment où la voix de l'officier commandant une patrouille qui venait de passer sous les murs du parc cessa de se faire entendre, leur attention fut attirée par l'arrivée d'un nouveau personnage, de la vieille nourrice d'Émilie Richomme.

— Que voulez-vous, Marthe? demanda madame Dercy. Nous cherchiez-vous? Avez-vous quelque nouvelle à nous apprendre ?

— Non, madame, répondit Marthe, j'ignorais que vous étiez avec mademoiselle, et je passais par hasard.

Elle accompagna ces paroles insignifiantes d'un coup d'œil adressé mystérieusement à Émilie. Celle-ci le remarqua, mais sans y attacher une grande importance et sans comprendre les signes furtifs de sa vieille bonne. Marthe ne s'était jamais séparée d'elle : elle était sa confidente et pour ainsi dire sa seule amie ; mais l'existence d'Émilie était si monotone et vouée si fatalement depuis un an au même chagrin, qu'elle ne voyait dans cette intention de lui parler en secret qu'une habitude de tous les jours et le désir d'échanger encore avec elle des plaintes mille fois répétées. Elle lui indiqua d'un geste qu'elle ne pouvait en ce moment quitter sa tante, et celle-ci dit à Marthe d'un ton qui ne lui permettait pas d'insister :

— Laissez-nous !

La nourrice se retira, visiblement contrariée de cet ordre. Émilie la suivit des yeux, ne sachant à quel motif attribuer son désappointement. Mais, quelque confidence que Marthe eût à lui faire, la conversation qu'elle redoutait avec sa tante la préoccupait trop gravement pour qu'un autre intérêt pût distraire longtemps son esprit.

— Nous vivons dans une triste époque, dit madame Dercy quand elles furent seules, et ceux qui, par des tentatives insensées, entretiennent ces agitations, sont bien coupables.

— J'ignore comme vous, répondit Émilie en cherchant à prendre un air d'indifférence, quel événement a amené ce nouveau trouble : peut-être ne devons-nous pas nous inquiéter. Il n'y a guère de semaine où nous ne soyons exposées, dit-on, à quelque grand péril. Quant à moi, je commence à me familiariser avec cette situation qui m'effrayait si fort auparavant, et je crois, puisque ni l'une ni l'autre nous ne pouvons plus être compromises, je crois que vous devriez adopter le même parti et partager ma sécurité.

— La vôtre est-elle bien réelle, Émilie ?

— Sans doute, madame.

— Ainsi, vous avez maintenant tout le calme nécessaire pour m'écouter ?

— Parlez, dit Émilie en baissant les yeux et d'un air résigné.

— Avez-vous réfléchi à la proposition que je vous ai faite il y a quelques jours ?

— Oui, madame.

— Quelle est votre réponse ?

La jeune fille garda le silence.

— C'est me dire, continua madame Dercy, que vous persistez à refuser la main de M. Rémond ?

— Je le dois.

— Vous le haïssez ?

— Je n'ai de haine pour personne.

— Autant vaudrait parler plus franchement, et avouer que vous avez de l'amour pour quelqu'un.

— Je n'ai rien à avouer, madame, rien à nier : ce que je pense n'est pas un secret pour vous.

— En agissant ainsi comme si vous étiez maîtresse absolue de vos actions, vous oubliez trop facilement quelle est votre position.

— Ah ! madame, c'est un mot bien cruel que vous venez de prononcer, et je suis sûre que votre cœur regrette de l'avoir laissé échapper. Ne doutez pas de ma re-

connaissance pour vos bontés. Je me souviendrai toujours qu'orpheline, seule au monde et sans autre fortune que le nom de mon père, j'ai trouvé un asile près de vous ; que vous avez recueilli la fille de votre sœur. Oui, je vous dois tout ; mais si jusqu'à ce jour vous avez été bonne et généreuse pour moi, ne me contraignez pas à ce mariage, souffrez que je ne vous quitte pas ; laissez-moi vous prodiguer les soins qu'une fille aurait pour sa mère.

Je suis touchée de ces sentiments, mais le meilleur moyen de me prouver votre reconnaissance serait d'accepter la main de M. Rémond.

— Jamais ! s'écria Émilie.

— Jamais, dites-vous? Je veux bien excuser ce premier cri de révolte, que vous semblez me jeter comme un défi ; je fais plus, même, je me dépouille ici de l'autorité que j'ai sur vous. C'est une amie qui vous parle, qui vous donne des conseils, et qui cherche à dissiper un aveuglement funeste, une prévention mal fondée. Que pouvez-vous reprocher à M. Rémond ? Sans avoir joué un rôle actif dans les dissensions qui ont ensanglanté ce pays, il appartient par sa famille au parti dominant ; c'est un proche parent de notre préfet ; son influence est une sauvegarde, vous le savez, et sa protection nous a déjà été utile. Vous êtes la fille d'un colonel mort au service de l'empereur ; moi, je suis la veuve d'un fonctionnaire qui lui fut dévoué jusqu'au fanatisme. Toutes deux nous avons à redouter les haines qui poursuivent jusque dans leurs proches et leurs descendants les serviteurs du régime impérial. L'alliance de M. Rémond écartera tous les dangers. Des femmes peuvent-elles se passer d'appui ? Il est riche, et il met à vos pieds sa fortune. Son caractère est énergique, fier, sombre même, j'en conviens ; mais son amour pour vous en adoucira la rudesse. Je ne vois à ses prétentions aucune objection sérieuse... ou plutôt, je sais trop le véritable motif de vos refus. J'avais espéré cependant que le temps et la raison triompheraient d'un coupable amour.

Émilie fit un mouvement et voulut répondre : madame Dercy lui imposa silence par un geste :

— Oui, coupable, reprit-elle, car celui qui vous l'a inspiré est un ennemi public dont un arrêt suprême a mis la tête à prix, un proscrit, enfin !

— Mais avant que des juges prévenus l'eussent condamné, je lui avais juré de n'être jamais l'épouse d'un autre ; vous-même vous approuviez mon choix.

— Il est vrai, mais depuis...

— Depuis, il a été obligé de fuir, et parce qu'il est malheureux, vous voulez que j'oublie les serments que je lui ai faits ! Sans ami, sans fortune, errant sur une terre étrangère, ce sont ces serments, mon cœur m'en répond, qui le soutiennent et lui font supporter la vie. Il n'y a point de haines éternelles, les hommes peuvent se lasser de le poursuivre. Et s'il revient réclamer la foi que je lui ai promise, s'il me rapporte un cœur resté fidèle au milieu de tant de souffrances, de quel front pourrai-je supporter ses regards et ses reproches, moi qui n'aurais connu d'autres tourments que ceux de l'absence, d'autre péril que la séduction d'un amour nouveau, et qui aurais consenti à devenir la femme d'un autre homme !

— Voilà ce qui le protége dans votre cœur contre l'oubli ; c'est ce caractère chevaleresque que vous prêtez à M. Vernon qui fait la force de votre affection, et vous vous conservez à lui parce qu'il n'a consenti peut-être à sauver sa tête, à fuir devant ses juges, que dans l'espérance de vous consacrer plus tard son existence ! Mais si cette séparation devait être éternelle ?

— Que dites-vous? s'écria Émilie effrayée également de cette demi-révélation et de l'accent presque solennel que madame Decry avait pris en la prononçant.

Dieu m'est témoin que j'aurais voulu ne pas vous affliger! Quelque amitié que m'ait inspiré M. Rémond, quelque désir que j'aie de voir s'accomplir cette union, je n'aurais pas su faire violence à vos sentiments. Oui, mon enfant, croyez que je vous aime; vous méritez d'être heureuse, et c'est votre bonheur que je veux. Qu'il ne soit plus question entre nous d'autorité et de dépendance. Vous m'avez ouvert votre cœur : pour prix de cette confiance, je vais le déchirer, c'est une nécessité cruelle, mais je vous dois la vérité.

— Quel malheur avez-vous donc à m'annoncer? Ah! ne me tenez pas plus longtemps dans l'incertitude ; parlez, au nom du ciel! je vous en conjure !

Mais, malgré les efforts qu'elle faisait pour conserver une apparente fermeté, elle se sentit défaillir ; un froid mortel la saisit au cœur ; il lui sembla qu'il pénétrait dans tout son corps et qu'il y arrêtait le sentiment et la vie. Ses yeux, où avaient paru d'abord quelques larmes, devinrent secs et fixes, et ses lèvres entr'ouvertes restaient sans mouvement. Enfin, joignant les mains et tombant aux pieds de madame Dercy, elle s'écria d'une voix brisée :

— Il est mort!

Émilie Richomme avait connu chez son père, à l'époque de la première restauration, un jeune homme nommé Charles Vernon, ex-sous-officier de la garde impériale. Dès les premières fois qu'ils s'étaient vus, les deux jeunes gens avaient été attirés l'un vers l'autre. La beauté d'Émilie, le charme de son esprit cultivé, la douceur de son caractère, avaient fait naître chez Vernon une de ces fortes passions destinées à durer autant que l'existence. De son côté, la jeune fille, à laquelle déjà plusieurs hommes avaient inutilement adressé leurs hommages, reconnut que ses yeux venaient de rencontrer celui que son cœur devait aimer. Ce n'était pas seulement les avantages physiques que possédait Charles Vernon, sa beauté mâle, ses manières nobles qui l'avaient séduite d'abord. Avec une figure commune et même laide, le sous-officier de l'empire aurait encore exercé un ascendant irrésistible.

Il était de ces hommes chez qui la distinction des sentiments, l'élévation de l'âme rayonnent sans cesse du dedans à l'extérieur. Il suffisait de le voir pour deviner en lui une nature loyale, franche, énergique, appelée à dominer sans usurpation, et que tout ce qui est faible recherche instinctivement comme un appui. Mais, quoiqu'il aimât avec passion Émilie et qu'il sût qu'il en était aimé, Vernon n'avait pas cru que l'amour devait être le but unique de sa vie et le terme de son ambition ; il ne lui avait sacrifié ni le désir de la gloire, ni le patriotisme, ni l'espoir d'une vengeance sur de nouveaux champs de bataille. Vaincu, mais non pas soumis, il subissait, en le méprisant, un gouvernement imposé par l'étranger.

Il reprit avec enthousiasme du service pendant les cent-jours. Blessé dangereusement à Waterloo, il n'apprit que deux mois plus tard que le colonel Richomme avait été tué, et qu'Émilie avait été recueillie par sa tante. Il était pauvre comme celle qu'il aimait; il vivait d'une modique pension que lui faisait son père, qui avait subitement embrassé des opinions ultra-royalistes, et qui n'aurait consenti à lui abandonner une partie de sa fortune que s'il avait voulu abjurer la haine qu'il portait aux Bourbons. Sûrs l'un de l'autre, les deux amants se dirent qu'il fallait attendre un avenir meilleur. Vernon, admis chez madame Dercy, n'usa de la permission qui lui était accordée qu'avec une extrême réserve et de manière à ne ja-

mais compromettre, même auprès des plus malveillants, la réputation d'Émilie. Mais ils étaient jeunes tous deux, ils s'aimaient; Vernon sentit plus d'une fois sa vertu chanceler; il vit que l'épreuve, en se prolongeant, deviendrait peut-être au-dessus de ses forces.

Cependant la rigidité de ses principes lui ordonnait de respecter cette jeune fille qui devait être sa femme, et, par cela même que la séduction lui eût été facile, il eût rougi de ne pas la laisser pure à ses yeux, comme elle l'était aux yeux du monde. A défaut d'une possession ardemment désirée, il fallait un aliment à l'activité de son âme. Il renoua dans l'ombre des liaisons politiques. Les nouveaux devoirs du conspirateur firent diversion à l'amour, et, sans cesser d'être fidèle aux serments faits à Émilie, il en prononça d'autres qui engageaient sa volonté et sa vie. Sous divers prétextes inventés pour cacher la vérité à mademoiselle Richomme et surtout à madame Dercy, que troublait sans cesse la crainte des persécutions, il fit pendant six mois de fréquentes absences de Montpellier. Une vaste conspiration s'organisait en secret; un malentendu et le courage trop impatient de quelques-uns des chefs déterminèrent un mouvement avant le temps marqué. En vain Vernon voulut le réprimer, en vain il représenta que le succès n'était pas suffisamment préparé. Un murmure de défiance accueillit ses paroles. « Donnez donc le signal, dit-il à ses compagnons, et je marche le premier ! » Ce qu'il avait prédit arriva : la conjuration, sans points d'appui assurés autour d'elle, parut éclater à l'improviste, comme un fait sans cause, comme un coup de main conçu et exécuté par quelques fous en dehors de tous les partis. Elle fut écrasée, anéantie à son début.

Vernon revint en fugitif à Montpellier. Il revit Émilie, il lui apprit tous ses projets détruits, sa défaite et la nécessité où il était de quitter la France pour sauver sa tête. Dans cette rapide entrevue, ils se jurèrent de nouveau de se conserver l'un à l'autre, quelque temps que dût se prolonger cette séparation. De Montpellier, Vernon parvint à gagner Marseille, où il avait des intelligences, et où il s'embarqua pour l'Espagne. Il fut condamné à mort par contumace, mais sans preuves positives, car aucun de ceux qui avaient été arrêtés ne voulut acheter sa grâce par des révélations.

Il y avait plus d'un an que ces événements s'étaient passés. Quelque temps après le départ de Vernon, madame Dercy fit la connaissance de Paul Rémond, arrivé depuis peu à Montpellier, et dont la protection fut utile à deux femmes que leurs anciennes relations avec un proscrit, ennemi déclaré du gouvernement, auraient facilement rendues suspectes. Cette protection lui valut la confiance et l'amitié de la tante ; et la nièce, de son côté, se serait sans doute également montrée reconnaissante, si le dévouement de Rémond eût été désintéressé. Elle avait deviné son amour bien avant qu'il eût osé l'avouer et qu'il eût demandé sa main. Orpheline et sans fortune, une telle recherche était avantageuse pour elle et bien au-dessus des espérances de madame Dercy, qui ne se repentait pas de ce qu'elle avait fait, mais qui se serait vue avec plaisir déchargée du fardeau qu'elle s'était imposé dans un premier mouvement de générosité, et sans calculer la responsabilité qu'elle acceptait. Rémond était riche, âgé de quarante ans seulement, et, s'il ne possédait pas les qualités extérieures qui, au premier coup d'œil, peuvent charmer une femme, du moins aucun défaut physique ne devait inspirer de la répulsion pour lui. Mais Émilie n'était plus libre de donner son cœur ; elle avait vu avec une sorte de terreur secrète cet homme qui, sans espoir d'être aimé, s'obstinait à la poursuivre de

sa passion muette, triste et sombre comme un remords, et qui remplaçait la séduction par une persévérance infatigable. Jamais elle ne l'avait entendu se plaindre. jamais il n'avait sollicité une parole d'amitié, un regard moins indifférent; il restait auprès d'elle froid et silencieux comme une ombre attachée à ses pas, et résigné à attendre du temps seul, ou d'un événement inconnu, la réussite de ses projets. Chaque jour enlevait à Emilie une espérance et affaiblissait son courage; chaque jour elle sentait que le cercle fatal tracé autour d'elle se rétrécissait et qu'elle approchait du moment où la résistance deviendrait une sorte de révolte ouverte contre l'autorité de sa bienfaitrice. Tout appui lui manquait; elle n'avait aucune nouvelle de Vernon. On comprendra facilement le cri d'effroi qui lui était échappé, et comment son imagination, exaltée par ses craintes continuelles, par ses rêveries ardentes et solitaires, accueillait tout d'abord la possibilité du malheur le plus grand.

—Il est mort! répéta-t-elle.

— Relevez-vous, Émilie, et écoutez-moi, dit madame Dercy; vous avez fidèlement gardé son souvenir, et vous lui faites honneur d'une constance qui n'existe plus que dans votre cœur. Vous oubliez, vous qui avez vécu dans la retraite, seule avec la même pensée, sans distractions, sans plaisirs, vous oubliez quels changements peuvent amener une année d'absence et la vue d'objets nouveaux. Jeune et sans expérience, privée alors de mes conseils, vous avez pu, mon enfant, vous méprendre sur celui que vous aviez choisi entre tous. Votre erreur était bien excusable; mais ce qui ne l'est pas, c'est la trahison qui paye tant de confiance.

— Lui me tromper! je ne le croirai jamais.... il faudra au moins me montrer des preuves!

— Lisez, dit madame Dercy en lui présentant une lettre; voici ce que j'ai reçu hier de Lérida, en Espagne. Vous savez que c'est en Espagne que s'est réfugié M. Vernon... La lettre est d'une dame... Vous pâlissez?...

Émilie prit le papier des mains de sa tante, et lut :

« Madame,

« La personne qui s'adresse à vous sans vous connaître n'a d'autre titre à votre « intérêt que sa qualité de femme et de mère. Veuillez répondre à ses questions, comme « elle répondrait aux vôtres si vous étiez réduite à l'interroger. Il y a six mois environ « qu'un jeune Français, ancien militaire, nommé Charles Vernon, est venu habiter « notre ville. Le hasard, pour mon malheur, me fit faire sa connaissance. Ses ma- « nières, son langage, les sentiments généreux qu'il affectait, m'inspirèrent une « confiance fatale, dont je suis bien punie aujourd'hui. Mais comment croire que « de telles apparences, qui ne s'étaient pas démenties un seul instant, cachaient la « perfidie la plus odieuse?... Que pourrais-je ajouter que vous n'ayez deviné déjà?... « Je vous ai dit que c'est une mère désolée qui vous écrit... »

La voix d'Émilie s'éteignit, un nuage obscurcissait ses yeux, et elle laissa échapper la lettre de ses mains; madame Dercy la reprit et acheva la lecture.

« Ma fille m'a quittée pour suivre son séducteur... Jusqu'à présent toutes mes « recherches ont été vaines. Seulement, il y a quinze jours, on m'a dit qu'on « croyait qu'il était repassé en France. Je me suis rappelée alors que, dans les « premiers temps de notre liaison, je lui avais souvent entendu prononcer le nom « d'une dame Dercy, demeurant à Montpellier. Au nom de vos enfants, madame,

« si le ciel vous en a donné, au nom de tout ce qu'il y a de saint et de respectable « au monde, répondez-moi si vous l'avez revu, si vous avez entendu parler de lui, « si vous connaissez sa retraite. Je ne veux point reprendre ma fille pour lui faire « expier sa faute dans un couvent. Que son séducteur efface ses torts en lui don- « nant son nom, et je pardonnerai, et je ne verrai plus de crime là où je trouverai « le repentir et la réparation.

« Je confie ce secret à votre honneur et à votre délicatesse de femme, car, en « même temps que je vous offre les moyens de me consoler, je vous donne ceux « de divulguer la honte de toute une famille en signant cette lettre.

« ESTELLA MENDOCE. »

— C'est faux! madame, c'est faux! s'écria Émilie. Il est proscrit, et, s'il avait quitté l'Espagne, ce ne serait pas en France, où sa tête appartient au bourreau, qu'il se serait réfugié!

— Hélas! répondit madame Dercy, vous oubliez que cette lettre ne parle de son retour en France que comme d'une rumeur incertaine. Même en pays étranger, M. Vernon a dû, pour sa sûreté, cacher la condamnation qui pèse sur lui, et, s'il est coupable de cet enlèvement, il ne pouvait plus habilement dérober sa trace qu'en répandant un tel bruit et en se faisant poursuivre dans le pays où il lui est défendu de reparaître.

Un long silence suivit cet argument sans réplique. Plus que personne Émilie pouvait apprécier l'honneur de Vernon : les combats qu'elle avait soutenus contre elle-même lui donnaient la mesure de la force qu'il avait fallu à son amant pour résister à la tentation d'une faute; mais ce qui devait la rassurer était ce qui redoublait son incertitude. Un sentiment jusque-là inconnu, la jalousie, jetait dans son esprit de sinistres clartés : Vernon, si noble, si généreux; Vernon, qui l'avait respectée, n'avait peut-être éprouvé que de la pitié pour sa faiblesse, et, quand il avait ressenti près d'une autre femme un amour véritable, cette vertu rigide s'était laissée vaincre facilement!

— Eh bien! Émilie, dit enfin madame Dercy, que pouvez-vous répondre à un tel témoignage?

— Rien, madame, rien que je puisse prouver. Il y a au fond de la conscience de chacun des choses mystérieuses que Dieu seul connaît. A cette lettre qui l'accuse je n'ai à opposer que des souvenirs, que des serments, et une conviction qui maintenant flotte incertaine entre le mensonge et la vérité. Je ne croyais pas au mal, et me voilà presque accablée par une trahison infâme : je n'avais qu'un espoir, et pour le renverser il a suffi d'un mot..... d'une calomnie, peut-être.

— Une calomnie, dites-vous? J'espère du moins que vos soupçons ne m'atteignent pas?

— Ah! loin de moi une telle idée! Mais enfin, si pour perdre un malheureux on vous trompait comme moi? Si cette lettre était supposée?

— Ah! je rougis pour vous, Émilie, dit madame Dercy. Qui donc l'aurait écrite? Osez nommer quelqu'un!

— Non, madame, mais je ferai mieux, s'écria Émilie, paraissant céder à une inspiration soudaine après avoir aperçu dans l'allée conduisant à la maison un homme qui se dirigeait de leur côté. Cette lettre n'est-elle connue que de vous seulement?

— Oui. — Vous me le jurez? — Je vous le jure. — Donnez-la-moi. — Qu'en voulez-vous faire?

— Donnez-la-moi, madame, et laissez-moi avec celui qui s'approche. C'est une épreuve que j'ai droit de tenter quand il s'agit de mon bonheur, de ma vie..... Mais pas un mot, de grâce, pas un regard, pas un signe qui l'avertisse! Il faut qu'il lise cette lettre devant moi, à l'improviste, pendant que j'épierai sur son visage les secrets de son cœur. Je veux qu'il se trouble et se trahisse s'il est coupable. Ah! ne me dites pas que je l'outrage en l'accusant d'être descendu à tant de bassesse! il m'aime et je ne l'aime pas : il doit être jaloux! Depuis un moment, mes yeux se sont ouverts, je vois ce que je n'avais jamais vu, je comprends mille choses que j'ignorais, et mon cœur, en accueillant le doute, a perdu son innocence. Cette lettre, madame! cette lettre! »

Soit qu'elle ne pût se défendre contre le brusque mouvement de sa nièce, soit qu'elle ne vît pour Rémond aucun danger dans cette épreuve, madame Dercy abandonna la lettre à Émilie; celle-ci la froissa précipitamment et la tint cachée dans une de ses mains; puis, reprenant un visage calme, elle salua Paul Rémond.

— Que se passe-t-il donc, mon ami? lui demanda madame Dercy. Une patrouille s'est arrêtée tout à l'heure sous les murs du jardin. Craint-on quelque soulèvement?

— Je ne suis pas, répondit Rémond, dans le secret des mesures prises par l'autorité. J'ai chargé ce matin Bernard, ce serviteur qui m'est tout dévoué, ainsi qu'à vous, de recueillir des renseignements. Mais je ne l'ai pas revu.

— Nous comptons plus que jamais sur votre protection, monsieur, dit Émilie. »

Rémond la regarda avec surprise. C'était la première fois, peut-être, qu'elle lui adressait la parole sans être forcée de lui répondre. Pour avoir l'explication de ce changement, imperceptible à d'autres yeux qu'à ceux d'un amant, il se retourna vers madame Dercy. Mais celle-ci, se conformant au désir de sa nièce, n'eut pas l'air de comprendre cette muette interrogation, et dit en se retirant :

— Je vous laisse : j'ai des ordres à donner, il faut que je rentre. Sans adieu!

Au moment où elle les quitta, Émilie aperçut entre les arbres la vieille Marthe, qui semblait avoir attendu le départ de madame Dercy. La nourrice, en voyant Rémond, fit un geste d'impatience et s'éloigna de nouveau, après avoir indiqué par des signes expressifs qu'elle attendait l'instant où Émilie serait seule pour lui parler.

— Qu'a-t-elle à me dire? se demanda la jeune personne.

Et se rappelant la première apparition de Marthe, elle pensa que cette insistance cachait sans doute une confidence importante. Peut-être sa nourrice avait-elle appris par une indiscrétion de Bernard, dont elle se défiait comme d'un ennemi, le complot qu'elle-même avait cru deviner.

— Allons, dit-elle, c'est mon dernier espoir, et je joue sur un regard, sur un tressaillement involontaire, mon bonheur et ma vie.

Rémond s'approcha d'elle et lui dit :

— Vous n'accompagnez pas votre tante, mademoiselle, et vous me permettez de rester auprès de vous?

Elle se plaça devant lui, et lui présentant la lettre ouverte :

— Lisez, monsieur.

IV.

LE PROSCRIT.

Rémond prit la lettre des mains d'Émilie et la lut lentement.

— Hélas! murmura-t-elle, il ne s'est pas troublé. Cette lettre est donc vraie! et Vernon m'a trahie! Mon Dieu, ayez pitié de moi!

Elle se laissa tomber sur le siége que sa tante venait de quitter, et resta accablée. Debout près d'elle, Rémond la contemplait en silence. Quoiqu'il eût lieu d'être blessé de l'épreuve à laquelle elle l'avait soumis, sa physionomie n'exprimait qu'un sentiment d'intérêt et de pitié profonde.

— Vous espériez, n'est-ce pas, dit-il, qu'à la vue de cette lettre une émotion involontaire me trahirait? Ce n'était pas assez pour vous de douter de la vérité de ces accusations, vous vouliez encore confondre le calomniateur?

— Monsieur, balbuta Émilie, je mérite vos reproches, et j'écouterai sans me plaindre tous ceux que vous m'adresserez, car je vous ai offensé cruellement.

— Je sais trop, répondit-il, ce qu'on souffre quand on aime, pour ne point pardonner à l'égarement de la passion. Mon devoir est de me soumettre et d'attendre que vous me jugiez plus favorablement.

— Vous êtes généreux, monsieur. C'était la dernière espérance à laquelle je me rattachais; maintenant tout est fini, et je vois bien que cette lettre a dit la vérité.

— Permettez-moi de me taire sur ce sujet. Je serais suspect à vos yeux si j'y ajoutais foi, et vous pourriez douter de ma sincérité si j'essayais d'y découvrir un mensonge.

— Ce n'est pas cela que j'attends de vous, monsieur, et je n'ai pas besoin qu'on m'éclaire.

— Qu'avez-vous à m'ordonner, mademoiselle?

— Aujourd'hui même ma tante m'a encore pressée d'accepter votre main. J'ai refusé comme je l'avais déjà fait; car, en acceptant, je vous aurais trompé, monsieur; ma bouche aurait menti à mon cœur, et j'aurais consenti à votre malheur et au mien. Si M. Vernon a rompu les nœuds qui nous unissaient, je dois les briser à mon tour. Mais je l'ai aimé... et malgré sa perfidie... je l'aime encore...

Rémond laissa échapper un lourd gémissement.

— Pardonnez, reprit Émilie, pardonnez à un tel aveu. Il vaut mieux, dans la situation où je me trouve, que je ne garde par devers moi aucun secret, et qu'après avoir appris à lire dans votre cœur, je vous dise tout ce que le mien renferme. Oui, j'ai aimé Vernon, et je ne puis en un instant revenir à l'indifférence. Ce que l'avenir me réserve, je l'ignore, et peut-être ne me sera-t-il jamais permis de pouvoir oublier... Et cependant, monsieur, vous serez toujours là à mes côtés, triste et désirant, sans oser le demander, un mot ou un regard... Je n'ai plus le droit, maintenant, de vous dire : Éloignez-vous, j'appartiens à un autre qui a reçu mes serments comme j'ai reçu les siens; mais j'ai toujours le droit de rester pure à mes yeux, de préférer des larmes stériles et une douleur dont je ne dois compte à personne, à des pensées que j'oserais avouer et à des regrets qui troubleraient votre repos. Ne m'interrogez pas, monsieur, tant que je garderai le silence. Quand je parlerai, vous pourrez être certain que je serai sincère.

— J'attendrai, dit Rémond avec résignation.

— Vous ferez plus encore, reprit-elle. M. Vernon est proscrit, condamné et parjure à ses promesses ; rien sans doute ne le rappellera ici : la mort l'y attend et de nouvelles affections le retiennent ailleurs. Pourtant, s'il était assez imprudent pour reparaître, si sa vie était en danger!... vous avez du crédit, de l'influence... vous pourriez le soustraire au péril, sauver celui qui fut votre rival!... Oh! que je sois rassurée sur sa vie!...

— Dieu veuille, interrompit Rémond, qu'il ne se présente pas! Mais tenez-moi compte de la promesse que je vous fais de préserver sa tête.

— Merci, monsieur, merci! dit Émilie en joignant les mains.

— Vous n'avez plus rien à me demander? reprit Rémond. La nuit va bientôt venir : désirez-vous retourner près de votre tante?

— Allez la rejoindre, monsieur, et laissez-moi ici. Si vous rencontrez Marthe, veuillez me l'envoyer, je reviendrai avec elle. Ma tête est brûlante, l'air du soir me fera du bien.

Rémond s'inclina devant elle.

— J'ai failli me trahir, dit-il en s'éloignant, quand elle m'a montré cette lettre. Mais maintenant mon secret m'appartient, et je n'ai plus pour juge de mes actions que ma conscience. Émilie seraà moi!

Restée seule, mademoiselle Richomme s'abandonna à toute sa douleur. Les larmes abondantes qu'elle versa la soulagèrent d'abord ; puis elle arriva à cet état de prostration qui suit les crises violentes, où le corps semble avoir perdu l'exercice de ses sens, et l'âme la faculté de souffrir davantage. Elle avait tiré de son sein un collier de perles sur lequel ses regards s'étaient arrêtés fixes et immobiles.

— Voilà, dit-elle enfin, le dernier don de son amour, qu'il m'a laissé le jour de sa fuite, ce riche collier qui avait appartenu à sa mère. « Gardez-le, me dit-il, en mémoire d'un infortuné que vous ne reverrez peut-être jamais, mais qui vous aimera toujours. La pitié superstitieuse de ma mère avait attaché une vertu secrète à chacune de ces perles, héritage de famille et bénites autrefois par un ministre de la religion. Hélas! ce talisman n'a préservé ni la vie du père ni le bonheur du fils. Je le donne à l'épouse que j'ai choisie devant Dieu, non pour écarter de vous le malheur, mais pour vous rappeler mon amour et mes serments. » Et moi aussi, confiante et crédule comme sa mère, je voyais dans ce collier le gage d'un avenir plus heureux, je lui prêtais une langue mystérieuse, et, pour me rassurer, je faisais parler ces perles comme d'autres interrogent une fleur en l'effeuillant. Pourquoi m'avez-vous trompée? pourquoi m'avez-vous répondu qu'il m'aimait? Je devrais vous rejeter loin de ce cœur où vous avez toujours reposé, et ni mes mains ni mes yeux ne peuvent se détacher de vous, et malgré moi, j'en rougis, mes lèvres vous désirent encore. Recevez donc mon dernier baiser, et que votre vue, désormais, ne me rappelle plus que sa perfidie.

Un bruit de pas se fit entendre à peu de distance; elle se leva précipitamment. Effrayée, elle voulut prendre la fuite : une main se posa sur la sienne.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit Marthe.

— Ah! c'est toi, s'écria Émilie : donne-moi le bras et regagnons la maison, la nuit est tout à fait venue.

— C'est pour cela qu'il faut rester. Il y a assez longtemps que je guette le moment de vous trouver seule ; mais enfin votre tante est chez elle, M. Rémond, dont

j'épiais le départ, après avoir rôdé dans le parc, a rencontré Bernard et s'est éloigné avec lui. Mademoiselle, savez-vous que toute la journée on a été à la recherche d'un proscrit?...

— Que dis-tu?

— Mais, pendant que les mouchards battaient la campagne et la ville, grâce à moi, il était en sûreté. Au point du jour il est arrivé ici, et je l'ai caché dans les bâtiments abandonnés de l'ancienne ferme. Je voulais vous prévenir, mais pas moyen de vous parler!...

— Quel est donc ce proscrit, Marthe? tu ne l'as pas nommé!

— Votre cœur n'a-t-il pas deviné? s'écria en se jetant à ses pieds un homme qui avait suivi Marthe.

— Vernon!

— Oui, c'est moi, Émilie.

— Vernon! répéta la jeune fille avec un accent mêlé de joie et de terreur; et, debout devant lui qui cherchait à la retenir, elle le repoussait de ses deux mains, comme si elle eût hésité à croire le témoignage de ses yeux et de ses oreilles. Vernon, vous m'aimez donc toujours?

— En as-tu douté?

Il se releva, la prit dans ses bras et la soutint. Elle se laissa tomber la tête sur son épaule, et dit d'une voix faible :

— C'est trop d'émotions! je me meurs!

— Je vous laisse, dit Marthe, et vais faire sentinelle; mais soyez prudents et parlez bas. Je viendrai vous retrouver ici.

Émilie s'était évanouie. Vernon fit quelques pas en avant et se heurta contre un banc de gazon. Il l'y déposa, et, s'asseyant à côté d'elle, il l'entoura d'un de ses bras pour la soutenir, pendant que de son autre main il pressait et réchauffait ses mains glacées. Elle restait sans mouvement, et la vie ne se trahissait que par une respiration courte et pénible qui sifflait dans sa poitrine.

— Émilie, disait-il, reviens à toi. C'est moi qui te parle, moi qui t'aime, que tu as cru perdu, et qui ai tout bravé pour te revoir et pour fuir avec toi!...

Puis il la pressait de nouveau contre son cœur et ajoutait :

— Émilie, j'ai tant de choses à te dire! Ah! si ce retour imprévu est une joie au-dessus de tes forces, combien l'absence a dû te faire souffrir! Pauvre enfant! il m'est arrivé quelquefois, errant loin de toi et privé de tes nouvelles, de craindre que mon souvenir s'effaçât de ton cœur, et ce matin, quand j'ai franchi l'enceinte de cette demeure, je tremblais moins d'être découvert que de te trouver infidèle. Injuste que j'étais! je t'ai moins aimée peut-être que tu ne m'aimais. J'étais tout pour toi, et moi, j'ai ouvert mon âme à d'autres désirs; j'ai partagé ma vie entre ton amour et des rêves de gloire et d'ambition! Mais maintenant je suis à toi tout entier. La France n'est plus rien pour moi, puisque nous ne pouvons y vivre ensemble, et ma patrie est le lieu d'exil où je te nommerai ma femme. Oh! réponds-moi... réponds-moi... dis-moi que tu m'entends... J'ai semé l'or pour arriver jusqu'à toi... à prix d'or, j'ai séduit ceux mêmes qui ont promis de livrer ma tête... Cette nuit, bientôt, deux hommes, les plus ardents à me poursuivre, les plus dévoués en apparence à mes ennemis, doivent m'attendre à la porte du parc et me conduire au rivage... dis-moi seulement que tu consens à me suivre... Rien... rien encore!... mon Dieu! prenez la moitié de mon âme pour ranimer la sienne! Je

sens son cœur battre sous ma main, son souffle effleurer mon visage, et c'est en vain que je lui parle! Émilie, toi que j'ai respectée si souvent quand la fièvre allumée par tes regards brûlait mon sang, toi qui m'appartiens par ce qu'il y a de plus sacré au monde, par l'amour et le malheur, reprends la vie dans ce baiser de ton époux. Avant de te le donner, je jure, si nous devons être séparés pour ne plus nous revoir, que ces lèvres qui vont presser les tiennes ne toucheront jamais celles d'une autre femme.

Il se pencha sur elle. Sous cette étreinte chaste, quoique passionnée, elle tressaillit, rouvrit les yeux, et portant la main à son front comme pour retenir sa mémoire fugitive et fixer ses idées encore incertaines et flottantes :

— Vernon!... dit-elle, je l'ai revu ...

— Il est à tes pieds, Émilie.

— Oh ! si c'est un rêve, ne me réveillez pas.

— Non, ce n'est pas une illusion ; c'est moi, c'est ton amant qui oublie en ce moment tout ce qu'il a souffert, tous les tourments d'une année d'absence. Si, dans cette nuit obscure qui nous favorise, tu ne peux reconnaître mes traits, reconnais-moi du moins à mes transports, à ces larmes de joie qui tombent sur tes mains. Je n'ai pas besoin, moi, de la clarté du jour pour te voir, pour lire sur ton visage l'expression de bonheur et d'amour qui l'anime, et ce sourire si doux qui revient sur tes lèvres, comme autrefois quand nous étions heureux ! Je te vois avec les yeux de l'âme, et pour te contempler telle que le chagrin t'a faite, pâle et triste encore, mais toujours belle, plus belle encore peut-être, je regarde dans mon cœur Parle-moi à ton tour, Emilie ; pourquoi ne me réponds-tu pas ?

— Si vous saviez, Vernon !... ma raison se trouble et succombe à tant d'émotions diverses !... Malheureux ! si l'on vous découvrait !. .

— Je ne crains rien si tu m'aimes toujours.

— Si je vous aime?.., c'est vous qui le demandez...

— Ah ! ce doute t'offense, Émilie ; pardonne-moi. Écoute, le temps presse et les instants sont comptés. Dans une heure je viendrai te retrouver ici, dans une heure nous fuirons ensemble...

— Fuir! s'écria-t-elle.

— Si périlleux que te paraisse ce projet, tout est préparé pour en assurer le succès. Tu sais bien que tu peux te fier à mon honneur. Ce n'est pas ma maîtresse que je viens enlever, c'est ma femme devant Dieu et bientôt devant les hommes. Dans quelques jours nous serons dans un pays étranger, où un prêtre nous unira. Ne redoute pas la misère avec moi ; c'est le sort d'un proscrit que je t'offre, mais d'un proscrit qui n'est pas obligé de mendier son pain. Touché de pitié, mon oncle est venu à mon secours; il m'a fait parvenir une somme d'argent suffisante pour vivre dans quelque obscure retraite, et je la lui rendrai plus tard, sur la fortune de mon père. Eh quoi ! tu sembles hésiter ?... tu gardes encore le silence ? Émilie, quand nous nous sommes quittés il y a un an, tu m'as dit : « Vernon, en quelque lieu que tu sois condamné à vivre, dès que tu auras mis ta tête en sûreté, si tu veux que je partage ta destinée, je suis prête à te suivre. » L'as-tu oublié ?

— Non ; mais alors...

— Alors vous m'aimiez, n'est-ce pas? interrompit Vernon, passant avec impétuosité d'un sentiment extrême à un autre, et aujourd'hui ce n'est plus cela. Insensé ! j'ai cru à la durée d'un serment. Eh bien, soit! Je vous rends votre liberté.

Je ne vous demande pas même le nom de celui qui vous a fait trahir la foi jurée !... Je voulais fuir dans une heure avec vous : dans une heure, je livre ma tête à mes ennemis. Adieu.

— Vernon, dit-elle en s'attachant à lui, vous ne me quitterez pas ! Pouvez-vous me parler ainsi ? pouvez-vous m'accuser, quand c'est moi qui dois croire à votre perfidie ? Cette lettre que j'ai lue, cette lettre arrivée d'Espagne...

— Une lettre, dis-tu ?

— Cette jeune fille séduite, enlevée à sa mère...

— Je ne te comprends pas ! c'est une calomnie, un mensonge inventé pour me perdre ! Cette lettre, qui l'a écrite ? qui te l'a remise?

— Parlez donc plus bas, dit Marthe en s'approchant ; on vous entend du bout de l'allée. Il faut vous séparer ; votre tante vous a demandée tout à l'heure ; j'ai répondu que vous étiez retirée dans votre chambre ; mais elle peut insister pour vous voir et monter chez vous. Si elle ne vous trouvait pas... Allons ! venez, venez !

— Émilie, encore un mot. Je n'ai pour me justifier que ma parole, à laquelle tu croyais autrefois. Suis-je coupable ou innocent à tes yeux ? J'ai bravé la mort pour te revoir ; je reviens, au péril de ma vie, chercher mon trésor et le ravir à ceux qui m'accusent lâchement quand je ne puis me venger et les confondre. Si cela te suffit pour te prouver que je t'aime, dis-le-moi. Dans une heure, une lumière à ta fenêtre, et je t'attends ici.

— Dans une heure. Marthe, emmène-moi.

Les deux femmes s'éloignèrent aussi rapidement que l'obscurité le leur permettait. Vernon resta quelque temps la tête penchée vers la direction qu'elles avaient prise, et lorsqu'il n'entendit plus le bruit de leurs pas sur les feuilles séchées qui couvraient l'allée, il se dirigea vers la porte du parc pour s'assurer de la présence des deux hommes qui devaient protéger sa fuite.

Lorsqu'elle fut arrivée à l'extrémité de cette longue allée, et que le ciel, où scintillaient quelques étoiles, se découvrit à ses regards, Émilie s'arrêta pour respirer.

— Si vous voulez rester ici quelques moments, dit Marthe, vous le pouvez. Madame Dercy a sans doute renoncé à l'intention de vous parler ce soir : elle est, je crois, couchée, car ce n'est plus la lumière de la lampe, mais celle d'une veilleuse qu'on aperçoit derrière les rideaux. Et puis, d'ailleurs, elle saurait que vous êtes dans le jardin avec moi, elle n'y trouverait pas à redire, et cela ne compromettrait personne ; au lieu que si on vous avait surprise là-bas !... Reposez-vous, mon enfant.

— Oui, ma bonne Marthe, car je suis brisée ; et j'ai pourtant besoin de toutes mes forces.

— Ah çà ! reprit la nourrice, parlant avec une familiarité que, en raison de son âge, de ses soins et de son dévouement, mademoiselle Richomme lui permettait quand elles étaient seules, ah çà ! j'espère bien, ma petite *Lilie*, que tu vas me remercier du rendez-vous que je t'ai ménagé. Ah dam ! j'ai peut-être eu tort, je n'ai pas consulté M. le curé pour savoir si je devais me prêter à ce rôle-là. Mais quoi ! si j'avais refusé ce matin de le cacher et de te prévenir, Dieu sait ce qui serait arrivé. Enfin vous vous êtes revus, ça vous donnera du courage à tous deux. Mais pas d'imprudence, tu n'iras pas le retrouver ce soir.

— Il le faut pourtant, Marthe ; il ne t'a donc rien dit ?

— A peine si j'ai eu le temps de lui parler ; j'avais si peur que quelqu'un ne l'aperçût ! Je ne lui ai pas soufflé mot de ce sournois de M. Rémond. A quoi cela aurait-il servi ? à le tourmenter inutilement, ce pauvre jeune homme ; et puis, avec son caractère emporté, il aurait peut-être voulu aller lui chercher querelle. Tu ne lui as rien dit non plus, n'est-ce pas, *Lilie?*

— Non ; je suis tombée mourante entre ses bras, et je venais de reprendre mes sens quand tu es arrivée. Quelle journée, ma bonne Marthe ! Quand il s'est présenté devant moi, je croyais qu'il m'avait trahie ; ma tante m'avait montré une lettre. Je n'ose croire qu'elle ait employé un pareil moyen pour me détacher de lui... Elle exige que j'épouse M. Rémond. Je résisterai encore, je résisterai toujours. Mais je m'attirerai sa colère ; elle me chassera peut-être de chez elle, et alors, que devenir ? Je n'ai qu'une ressource, celle de suivre Vernon, de partir avec lui ce soir.

— Partir !

— Oui, Marthe, il me l'a proposé ; il a tout préparé pour notre fuite ; et quoiqu'un instant je l'aie cru coupable, je remets ma destinée entre ses mains. Il m'a menacée de se livrer à ses ennemis, et il l'aurait fait, Marthe, si je n'avais pas consenti. Excepté toi, personne ne sait combien je l'aime et combien cet amour est pur. Je vais pourtant laisser après moi un nom flétri, la réputation d'une fille perdue... Je ne te dis pas de me défendre, mais de te souvenir de moi et de me pardonner si je t'abandonne. Tu ne me réponds pas, Marthe, et j'entends que tu pleures...

— Je pleure parce que vous allez me quitter.

— Et tu me condamnes peut-être sans oser me le dire ?

— Que Dieu vous protége, mon enfant ! Je n'ai pas le droit de m'opposer à votre résolution, je ne suis rien pour vous qu'une pauvre vieille femme qui, après avoir mangé le pain de votre famille, aurait voulu vous consacrer le reste de ma vie. Si je pouvais vous suivre, je vous dirais de m'emmener.

— Tu as été ma seule confidente, Marthe ; et après lui, tu es la personne que j'aime le plus au monde. Un dévouement comme le tien, une amitié aussi sincère ont depuis longtemps effacé entre nous toute distinction de rang. Tu connais Vernon comme moi, tu sais qu'on peut se confier à son honneur. Dans quelques jours je serai sa femme ; je ne partirais pas s'il ne me l'avait promis ; mais avant de fuir avec lui, j'ai besoin d'entendre des paroles qui me rassurent, et c'est à toi que je les demande.

— Que faites-vous ? dit Marthe en voyant qu'Émilie se mettait à genoux devant elle. Relevez-vous donc, mademoiselle.

— Non. Tu as été ma seconde mère, et tu dois remplacer aujourd'hui celle que le ciel m'a ravie. Marthe, bénis ta fille, et dis-lui qu'elle n'est pas coupable à tes yeux.

— Eh bien donc ! que ma bénédiction te porte bonheur, mon enfant ; et si tu commets une faute, que j'en sois seule punie, moi qui te laisse partir.

Émilie se releva et se jeta en pleurant dans les bras de sa nourrice. Après un instant de silence, elle lui dit :

— Ma conscience ne me fait aucun reproche : je vais échapper au malheur que je redoutais ; je devrais avoir du courage, et malgré moi j'ai peur ! Je n'oserai pas rentrer dans cette maison que je vais quitter.

— Soyez sans crainte ; votre tante n'a pas de soupçon, et par précaution j'avais laissé les portes ouvertes. Remontez dans votre chambre : il faut bien que vous preniez des vêtements de voyage.

— Va me les chercher, va, Marthe : je t'attends ici pour te dire un dernier adieu, et puis tu me quitteras. C'est toi qui donneras le signal.

— Je ferai ce que vous voulez.

— Silence ! dit Émilie en la retenant par le bras au moment où elle s'éloignait. Écoute donc, murmura-t-elle à son oreille, il me semble qu'on vient de parler derrière nous.

— Je n'ai rien entendu.

En effet, tout était calme autour d'elles. Marthe se dirigea vers la maison.

Cependant Émilie ne s'était pas trompée : le bruit qui l'avait frappée était réel. Quelque temps après l'avoir quittée, et comme il rentrait chez lui, Paul Rémond avait été rejoint par Bernard, cet homme qui lui était tout dévoué et qui possédait tous ses secrets. A la suite d'une conférence secrète et animée, ils s'étaient dirigés vers le parc par un chemin détourné, et y avaient pénétré, sans avoir été vus de personne, en franchissant la haie qui, de ce côté, servait d'enceinte. Émilie avait saisi confusément une parole fugitive, un lambeau de phrase prononcé à voix basse ; mais Rémond et son confident ignoraient qu'elle fût alors si près d'eux, et ce n'était pas elle qu'ils cherchaient à surprendre.

V.

LES DEUX AMIS.

— Voilà qui est bien convenu, dit Bernard à Rémond au moment où, après avoir traversé avec précaution et en faisant le moins de bruit possible une partie du bois, ils s'arrêtèrent au rond-point devant le petit pavillon. Si les renseignements qu'on m'a donnés ne sont pas faux, il doit s'être réfugié ici. Je me suis toujours méfié de cette vieille sorcière de nourrice, qui ne vous aime pas. Il n'y a pas eu moyen de la mettre dans vos intérêts ; ça n'est plus d'âge à se laisser faire la cour, à livrer ses secrets à un galant homme ; et, comme on dit, il n'y a pas de vertu plus solide que celle qui ne peut pas être attaquée. C'est à cet endroit du parc que vous avez laissé mademoiselle Richomme ?

— Oui ; mais assurément elle ne savait rien ; elle n'aurait pas été capable d'une dissimulation si grande. Il n'a été question entre nous que de la lettre venue d'Espagne, et probablement notre recherche sera vaine : n'importe, je resterai ici jusqu'au jour s'il le faut.

— Vous n'attendrez pas si longtemps, je crois : on marche dans l'allée de ce côté.

— Laisse-moi.

Bernard se retira derrière le pavillon. Le bruit s'approchait de plus en plus. C'était le pas d'un homme qui marchait lentement et à tâtons. Vernon s'arrêta à dix pas en face de Rémond.

— Ils sont déjà à leur poste, dit-il croyant être seul : si je l'avais su, nous aurions pu partir. Que le temps va me sembler long !

— C'est lui ! se dit Rémond, qui reconnut sa voix.

Malgré tous ses efforts pour surmonter son émotion, un tremblement nerveux le saisit ; il étendit la main et s'appuya contre la porte entr'ouverte du pavillon. Quelque faible qu'eût été ce mouvement, Vernon l'entendit.

— Il y a quelqu'un ici !...

Il promena ses regards autour de lui. L'obscurité était trop profonde pour qu'il pût distinguer aucun objet. Pendant quelques minutes tous deux restèrent immobiles, tous deux ayant la même pensée, celle de reconnaître la place où se tenait un ennemi invisible, de le prévenir et de s'élancer le premier sur lui. Mais dans l'ignorance où il était de son adversaire, Vernon n'hésitait que pour ne pas frapper en vain, tandis que Rémond sentait d'instants en instants sa résolution faiblir, et se troublait à l'idée d'un meurtre. Enfin le remords l'emporta, et pour s'enlever la possibilité de commettre un crime, il dit, sans chercher à déguiser sa voix :

— Qui est là ?

On ne répond pas d'abord. Il répéta sa demande et ajouta :

— Qui que vous soyez, parlez ! Que faites-vous ici à cette heure ?

— Paul ! s'écria Vernon. C'est la voix de Paul Rémond !

— Vernon ! dit à son tour Rémond, comme s'il ne l'avait reconnu qu'à cette exclamation.

— Dans mes bras, Paul, dans mes bras !

Ils se tinrent embrassés, l'un plein de joie et de confiance, l'autre contraint, mais déjà trop coupable pour ne pas trahir jusqu'au bout une amitié éteinte dans son cœur. C'étaient en effet deux amis qui se retrouvaient, mais séparés désormais par une passion également violente. Chargé par Vernon, au moment de sa fuite, de veiller sur Émilie qu'il ne connaissait pas encore, Rémond n'avait pas cédé sans combats à l'amour que mademoiselle Richomme lui avait inspiré. Vingt fois il s'était dit que sa conduite était infâme, qu'il se jouait lâchement des devoirs les plus saints. Mais il était parvenu à un âge où les passions, quand on ne les étouffe pas à leur naissance, acquièrent une force irrésistible ; et, rougissant de lui-même, il avait abandonné le soin de ses affaires qui le rappelaient à Marseille, et il était resté à Montpellier. La mission que lui avait imposée Vernon exigeait de la prudence. Il fallait trouver un prétexte pour s'introduire chez madame Dercy. Le hasard le servit ; mais il ne dit rien, et il tira avantage pour lui-même des services que ses relations le mirent à même de rendre.

Peu à peu il s'était habitué à la trahison. Toutes les facultés de son esprit énergique et opiniâtre s'étaient concentrées sur une seule idée, l'espoir de posséder un jour Émilie, quelque moyen qu'il dût employer pour y parvenir. Le retour imprévu de Vernon, au moment même où il venait de le calomnier auprès de celle qui l'aimait, était un coup de foudre qui s'efforçait de renverser cet échafaudage de mensonges et de perfidies. Sa résolution avait été prise aussitôt ; mais, dans la position où il se trouvait vis-à-vis de Vernon, c'était pour lui une nécessité de se laisser interroger et de calculer ses réponses d'après les questions ou les reproches qu'il lui adresserait ; enfin, de l'abuser encore s'il le pouvait, pour ne pas être obligé de le perdre complétement : extrémité cruelle qu'il craignait, mais devant laquelle peut-être il n'eût pas reculé.

Vernon lui dit :

— C'est toi que je retrouve ! Je croyais que tu m'avais oublié, et c'était pour moi une douleur de plus dans l'exil. Je t'ai écrit plusieurs fois, et tu ne m'as pas répondu.

— Tes lettres ne me sont pas parvenues.

— Comment se fait-il que tu sois ici? étais-tu instruit de mon arrivée? me cherchais-tu?

— Oui. La police a reçu l'éveil.

— Je lui échapperai! Tu sauras tout, car je n'ai pas de secrets pour toi. Ta présence dans cette maison m'indique assez que ton amitié ne s'est pas démentie. Tu as veillé sur le trésor que je t'avais confié. Merci, ami! merci!

Il lui prit les mains et les serra dans les siennes. Rémond se dégagea et le repoussa doucement : ce contact le brûlait.

— Tu t'es introduit chez madame Dercy, continua Vernon ; Émilie, cependant, ne m'a pas parlé de toi. — Tu l'as revue? — Elle me quitte. — Que t'a-t-elle dit? — Qu'elle m'aime toujours. Elle consent à fuir avec moi. — Fuir! quand? — Ce soir. Je l'attends ici.— Malheureux! s'écria Rémond avec un accent étrange qui fit tressaillir Vernon et l'effraya.

— Malheureux, dis-tu? Oui, je fus malheureux d'être séparé d'elle; mais je la retrouve prête à unir sa destinée à la mienne. Tu me plains? explique-toi donc.

— Ne m'interroge pas.

— Parle, je l'exige. Je n'ai rien pu savoir d'Émilie. En me revoyant, elle est tombée évanouie dans mes bras. Quand elle a repris ses sens, elle m'a parlé d'une lettre... d'une femme séduite par moi... de je ne sais quelle accusation calomnieuse... Un mot a suffi pour me justifier, puis Marthe est venue... il a fallu nous séparer. Mais toi, tu as eu connaissance de cette lettre, peut-être? Tu m'as déjà défendu? Qu'as-tu dit? qu'as-tu fait? d'où vient cette imposture? qui soupçonnes-tu? Serait-il vrai qu'Émilie y ait ajouté foi? Mais parle donc! Pourquoi trembles-tu?

— Parce qu'il faut que je t'apprenne la vérité. Vernon, il en est temps encore, pars, fuis sans la revoir, sans chercher à te venger. — Me venger! et de qui? — On te trompe. —Elle? cela n'est pas. — Émilie est sur le point de se marier. Vernon, tu trembles à ton tour. — Mais je t'ai dit qu'elle consent à me suivre. — Et moi, je te dis qu'elle ne te suivra pas! s'écria Rémond en le saisissant par le bras.

Craignant de se trahir par cette violence, il reprit d'une voix sombre, mais plus calme :

— Puisque tu me forces à parler, écoute-moi donc sans m'interrompre. Si j'avais reçu tes lettres, si j'avais su où tu t'étais retiré, je t'aurais écrit et tu ne serais pas revenu en France au risque de ta vie! Deux mois après ton départ, je suis arrivé à Montpellier. J'ai d'abord, avant de prononcer ton nom, cherché, comme nous en étions convenus, à gagner la confiance de madame Dercy. Je suis retourné à Marseille. A mon second voyage, je reconnus qu'il était déjà bien tard pour rappeler ton souvenir et l'opposer à un amour naissant...

Vernon fit un mouvement.

— Laisse-moi achever, dit Rémond. Mes reproches faits en confidence furent importuns, et, s'ils avaient eu quelque chance d'être écoutés, madame Dercy, déclarée ouvertement contre toi, les aurait combattus dans l'esprit d'Émilie. Je voulais tenter un dernier effort. Je suis revenu il y a quelques jours ; j'ai appris que le mariage de mademoiselle Richomme était décidé.

— Ainsi, reprit Vernon, cet évanouissement, ce n'est pas la joie, mais la honte et la terreur de me revoir qui l'ont causé! Cette lettre qui m'accuse, elle n'existe

peut-être pas ! ce n'est peut-être qu'un prétexte inventé pour excuser sa perfidie ! Ah ! comment pénétrer au fond de ce mystère ? Elle a eu un an pour me tromper, pour m'entourer de piéges et de mensonges, et moi, je n'ai qu'une heure, qu'un moment pour me défendre contre la trahison et contre mes ennemis. Mais s'il est vrai qu'elle m'a trompé, s'il est vrai que ce cœur que j'ai connu si pur soit devenu infâme, le ciel, du moins, m'a laissé un ami. Tu connais celui pour qui elle a oublié ses serments : le nom de cet homme?

— Ne cherche pas à le savoir. — Son nom ? — Tu te perdrais ! — Que m'importe la vie maintenant ! Son nom? — Prends garde, son amour pour Émilie est aussi grand que le tien ! — Et elle l'aime, n'est-ce pas? — Je te répète qu'il l'aime. — Il est ici? — Oui. — Et tu le connais? — Oui. — Il faut peu de temps pour insulter un homme, pour engager une lutte à mort. Conduis-moi vers lui. — Vernon !... — Je veux le voir.

— Vernon, c'est un dernier conseil que je te donne... Il a juré qu'elle serait à lui ! Je te le dis encore, je le connais... Fortune, amis, parents, il sacrifierait tout ! Ne risque pas ta vie contre un furieux qui n'aurait plus rien à perdre s'il perdait Émilie.

— Bien ! c'est ainsi que je le veux, furieux, désespéré comme moi, en tout semblable à moi. Viens, partons.

— Non. C'est moi, moi, ton ancien ami, qui te conjure à genoux, s'il le faut. Ne me laisse pas le remords d'avoir pu sauver ta tête et de t'avoir livré à tes bourreaux ! Non, je te protégerai malgré toi, je t'arracherai d'ici. Que peux-tu espérer encore, puisqu'elle t'a trompé?

— Ne dis plus cela, Paul, ne le dis plus, ou c'est toi que j'accuserai de mensonge ! Tiens, regarde !... vois-tu cette lumière à sa fenêtre ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est le signal convenu entre nous. Elle va venir. On avait forcé sa volonté ; mais elle m'a revu, et elle me suit, moi, proscrit, moi qu'elle aime toujours ! Et j'ai pu la croire coupable ! Oh ! pardon, pardon, Émilie.

— Malédiction sur moi ! s'écria Rémond ; tout est perdu ! »

Il resta atterré et sans mouvement, tandis que Vernon, tremblant de joie, attachait un regard ardent sur la fenêtre où brillait la lampe allumée par Marthe.

— Dieu soit loué ! dit Bernard en sortant de derrière le pavillon, Dieu soit loué, j'arrive à temps ! Monsieur Vernon, fuyez !

— Quel est cet homme? demanda Vernon.

Rémond, ignorant encore quel secours inattendu lui arrivait, était hors d'état de proférer une parole.

— Ne craignez rien, répondit Bernard, je suis au service de monsieur, et je lui suis tout dévoué. Instruit de votre retour, il m'avait chargé de faire sentinelle. On vous cherche, monsieur ; un officier et quelques soldats, suivis par des agents de police, viennent d'entrer chez madame Dercy. Ils font une perquisition dans la maison. Vous pouvez encore vous sauver par cette porte du parc.

Rémond, rendu à lui-même, et averti par un mouvement secret de Bernard, lui dit :

— Retourne près de mademoiselle Richomme, dis-lui qu'elle ne se trouble pas, que Vernon est en sûreté. — Partir sans elle ! s'écria le proscrit. — Il le faut, dit Rémond. Veux-tu te laisser arrêter, pour qu'elle meure de douleur? Sauve-toi pour elle, du moins, puisque tu es sûr maintenant qu'elle t'aime. — Mais je la laisse à ce rival qui me l'a déjà disputée ? — La défendras-tu contre lui sur l'échafaud, insensé?

Écoute : en sortant d'ici, où devais-tu te réfugier avec elle ? — Dans la cabane d'un pêcheur, sur la côte, d'un homme nommé Simondel. — Retiens ce nom, Bernard ; et toi, regagne cet asile. Demain, dans quelques jours, lorsque les perquisitions auront cessé, et je les dirigerai moi-même avec Bernard, j'instruirai Émilie de ta retraite ; je la conduirai en secret vers toi. Viens, viens.

Vernon voulut opposer encore quelque résistance ; mais il finit par céder et se laissa entraîner.

— Et moi, dit Bernard, je retourne là-bas pour les dépister et vous faire gagner quelques minutes. C'est-à-dire, ajouta-t-il tout bas en s'éloignant, que je vais les chercher. Ils peuvent arriver à présent, et nous avons besoin de témoins pour ce qui reste à faire. »

Il sortit du parc par le chemin qu'il avait pris avec Rémond pour y entrer.

Personne n'avait paru dans le jardin. Marthe était redescendue, apportant à Émilie un chapeau, un voile et un manteau, dans lequel elle la força de s'envelopper.

— Il faut que tu me fasses une promesse, Lilie, lui dit-elle. — Que veux-tu, ma bonne Marthe ? — Quand tu seras mariée, tu m'écriras, n'est-ce pas ? — Sans doute. As-tu pu croire que je t'oublierais ?

— Non, mais tu m'écriras pour me dire d'aller te rejoindre. En quelque lieu que tu sois, je trouverai bien moyen de parvenir jusqu'à toi. Tu obtiendras de ton mari qu'il me nourrisse à son tour. Dans quelques années, je ne serai plus bonne à grand'chose, c'est vrai ; mais je t'aimerai toujours autant. Je ne te quitterais pas si je ne croyais pas te revoir, mon enfant. Tu diras à M. Vernon que tu ne peux pas te passer de moi. Il sait bien que je t'ai été dévouée ; mais plus tard il pourrait ne pas s'en souvenir. Tu lui apprendras que tu t'es mise à genoux devant ta vieille bonne comme devant ta mère, et que je t'ai donné ma bénédiction. C'est bien, ce que tu as fait là, et cela vaut pour moi une fortune. Maintenant je ne veux plus servir les autres, c'est ma fille qui doit me fermer les yeux.

— Sois tranquille, Marthe, dit Émilie. J'écrirai d'abord à ma tante pour la remercier de ses bontés, pour la prier de ne pas m'accuser d'ingratitude et de me pardonner, puis à toi en secret, et nous serons bientôt réunies, je l'espère. L'heure se passe, Marthe, il faut nous séparer »

Elles se tinrent embrassées quelque temps en pleurant.

Marthe rentra. Dès que la lumière parut à la fenêtre de sa chambre, Émilie, après avoir jeté un dernier regard sur cette maison où des sentiments si divers de bonheur et de crainte l'avaient agitée, après avoir dit adieu à cet asile qu'elle quittait pour un avenir si incertain, Émilie se dirigea vers le rond-point du parc. En toute autre circonstance, elle ne se serait pas engagée sans terreur dans cette longue et obscure allée : le bruit seul de ses pas l'eût effrayée. Mais il lui fallait accepter toutes les chances d'une résolution extrême, et cette course rapide au milieu de la nuit n'était sans doute que le premier et le moindre des dangers auxquels elle s'exposait. Elle continua sa marche, s'arrêtant de temps à autre et prêtant l'oreille pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. Moins craintive à mesure qu'elle approchait de l'endroit où Vernon l'attendait, elle arriva enfin près du pavillon.

Tout était sombre et calme autour d'Émilie. Ce silence profond l'étonna d'abord. Mais peut-être Vernon n'avait-il pas reconnu son pas ; peut-être se taisait-il par prudence.

— Charles! dit-elle à voix basse ; Charles!

Le vent gémit sourdement dans les arbres, comme un accent plaintif répondant à une parole d'espérance. Elle appela de nouveau et n'entendit que le même murmure. Cependant, c'était bien là le lieu du rendez-vous! pourquoi y était-elle seule? Elle apercevait au loin la lumière qui avait annoncé son arrivée, et Vernon, que ce signal avait dû combler de joie, Vernon était absent! Fallait-il l'accuser, ou plutôt trembler déjà pour lui? Que s'était-il passé pendant cette heure qui pour elle s'était écoulée si vite? Elle voulait retourner sur ses pas, mais l'effroi la retenait à la même place et lui donnait une sorte de vertige ; il lui semblait que cette clarté immobile qu'elle contemplait toujours était un œil ouvert et flamboyant qui trahissait sa fuite. Puis, des bruits confus arrivaient jusqu'à elle, et des lueurs incertaines qui s'éteignaient pour reparaître bientôt perçaient çà et là l'obscurité du bois. Ces bruits étranges devenaient d'instant en instant plus distincts : c'étaient des voix qui s'appelaient et qui se rapprochaient sans cesse ; ces lueurs mytérieuses étaient des flambeaux et des torches portés par des hommes qui s'avançaient dans toutes les directions.

— Je suis perdue! s'écria-t-elle.

Elle s'avança vers le pavillon. A peine y était-elle entrée qu'une vingtaine de soldats, accompagnés de quelques agents de police et de gens du peuple, débouchèrent dans le rond-point, les uns par l'allée, les autres par le bois. Bernard était dans un des groupes qui se formèrent aussitôt et parlait bas à un homme.

— Nous n'avons rien vu, mon officier, dit un caporal à celui qui commandait le détachement.

— Ni nous. — Ni nous. — Ni nous.

— Je crains bien qu'on ne nous ait prévenus trop tard, reprit l'officier. Nous sommes arrivés ici précipitamment, en désordre et par le même côté. Nous ne recevrons probablement pas de compliments de notre expédition.

Émilie respira. Quoiqu'on n'eût prononcé aucun nom, elle ne pouvait se tromper sur celui qui était l'objet de ses recherches. Si elle eût conservé un doute, il n'aurait pas été de longue durée. L'officier prit un papier des mains d'un agent de police, et à la clarté d'une torche il lut le signalement de Charles Vernon, ex-officier de la garde impériale et condamné à mort par contumace pour crime de conspiration.

— Mon officier, dit le caporal en indiquant la partie de l'allée opposée à celle qui conduisait à la maison, le parc a une sortie de ce côté. Ne pensez-vous pas qu'il faudrait la faire garder par quelques hommes pendant qu'on ferait une nouvelle battue dans le bois?

L'avis allait être adopté. Bernard alors poussa le coude de l'homme auquel il avait parlé. Celui-ci se dirigea vers le pavillon, et, surmontant aisément la faible résistance qu'opposait Émilie, il ouvrit la porte.

— Une femme! s'écria-t-il.

Et la prenant par le bras, il voulut soulever son voile. Elle le repoussa.

— Pas de violence! dit l'officier en s'avançant vers elle. Madame nous apprendra de bonne grâce qui elle est et ce qu'elle fait ici à cette heure.

Émilie garda le silence. Tous se pressaient autour d'elle.

— Ma foi! dit le même homme, m'est avis que ça n'est pas difficile à deviner. Ça ne peut-être qu'un rendez-vous d'amour.

— Un rendez-vous d'amour! s'écria Bernard en s'approchant; sans le respect que j'ai pour monsieur le lieutenant, je t'apprendrais, mal élevé, à faire des suppositions impertinentes! Est-ce que tu ne reconnais pas la nièce de madame Dercy, mademoiselle Émilie?

— Excusez, mam'selle, reprit le rustre avec cet air de bonhomie sournoise particulier aux gens de son espèce quand ils font une malice. Excusez... du moment que c'est vous, il n'y a plus rien à dire, et je suis fâché de vous avoir trouvée dans votre cachette.

— Mademoiselle, dit l'officier, la résistance serait inutile, veuillez lever votre voile et me répondre. Dans tout autre moment, je n'aurais pas le droit de vous interroger : aujourd'hui, il faut que je sache quel motif a pu déterminer votre présence en ce lieu.

— Il me semble, monsieur, qu'étant ici chez ma tante, je n'ai aucun compte à rendre de ma conduite.

— Prenez garde, mademoiselle. Mais, si vous refusez de parler, voici quelqu'un qui peut-être pourra nous instruire.

— Qu'est-ce donc? et que se passe-t-il? demanda madame Dercy, que le bruit et les lumières avaient réveillée, et qui arrivait accompagnée par Marthe plus effrayée qu'elle encore. Que voulez-vous, messieurs? Vous ici, mademoiselle!

— Que faire et que dire? murmura Emilie.

Marthe s'approcha d'elle et la soutint.

— Madame, reprit l'officier, un homme que vous avez connu autrefois, M. Charles Vernon, s'est, dit-on, introduit chez vous à votre insu... C'est lui que nous cherchons, et nous avons trouvé ici mademoiselle votre nièce, qui refuse de nous apprendre la cause de sa présence.

En ce moment, deux hommes qui s'étaient détachés de la troupe arrivèrent. L'un d'eux dit :

— Mon commandant, envoyez dans cette direction. La porte du parc était ouverte : c'est par là, sans doute, qu'il s'est enfui en vous entendant venir.

— Allons, messieurs, allons!

Rémond, se montrant alors, les arrêta :

— Ce n'est point de ce côté qu'il faut marcher. L'homme qui a ouvert la porte du parc, c'est moi, messieurs; celui qui était ici avec mademoiselle, c'est moi.

— Vous!

— Moi, qui, de son libre consentement et de celui de sa tante, dois l'épouser dans quelques jours. — Madame, continua-t-il en s'adressant à madame Dercy, ne m'avez-vous pas laissé, il y a quelques heures, avec votre nièce?

— C'est vrai, monsieur.

— Je ne demande à aucun de vous, ajouta Rémond d'une voix ferme, le silence sur cette rencontre et ce tête-à-tête; mademoiselle Richomme ne doit rougir devant personne, puisque celui qui l'épouse n'a point de reproche à lui faire.

— Généreux ami! dit tout bas madame Dercy en lui serrant la main.

Émilie l'interrogea d'un regard tremblant.

— Avez-vous visité, messieurs, demanda Rémond, les bâtiments de l'ancienne ferme?

— Non.

— Bernard va vous y conduire. Il est facile de s'y cacher, et, s'il est vrai que ce Vernon soit revenu, vous le trouverez là probablement.

Pendant qu'ils s'apprêtaient à suivre ce conseil, Émilie lui dit :

— Vous l'avez vu?

— Oui.

— Qu'avez-vous fait, monsieur?

— Je vous ai promis de sauver sa tête. Il a vingt minutes d'avance sur eux, et je leur fais perdre encore un quart d'heure. Retirez-vous, rentrez avec Marthe. J'irai bientôt vous porter des nouvelles.

Puis il ajouta à part lui :

— Vernon! Vernon! viens me la reprendre, maintenant!

Le proscrit avait pu gagner le rivage; mais les deux hommes qui s'étaient compromis pour lui, effrayés des recherches dont il était l'objet, et sachant que, s'ils étaient arrêtés, ils n'avaient aucune grâce à attendre, voulurent d'abord le forcer à s'embarquer, exigeant qu'il les emmenât avec lui. Il résista à leurs instances. Cependant, vers le milieu de la nuit, le danger devint plus pressant. Des soldats en grand nombre s'étaient répandus dans la campagne. D'un instant à l'autre, ils pouvaient pénétrer dans sa retraite. Les deux compagnons l'entraînèrent, et le petit bâtiment qui les attendait mit à la voile. Un gros temps les éloigna de la côte et les poussa vers les rivages de la Provence; de là, ils purent gagner l'Italie, où ils se séparèrent. Vernon, désespéré, presque sans ressources, tenté souvent de risquer de nouveau sa vie pour revoir Émilie, se réfugia en Suisse. De Genève, il écrivit à son oncle. Ce fut dans cette ville qu'il apprit que, moins de trois semaines après cette nuit fatale, mademoiselle Richomme avait épousé Paul Rémond. A cette nouvelle, qui pour lui était la preuve certaine d'une odieuse trahison, d'une infâme complicité entre sa maîtresse et son ancien ami, Vernon, déjà épuisé par tant de malheurs, faillit perdre la raison. Quelque temps on put croire qu'il succomberait à un morne chagrin qui le dévorait lentement, et dont il s'obstinait à ne pas dire la cause. Ceux qui ignoraient l'histoire de sa vie le plaignaient comme atteint d'une folie incurable. Cependant, peu à peu la force de sa constitution et sa vigueur morale triomphèrent de cette grande et légitime douleur. Il eut honte en quelque sorte des larmes qu'il avait versées, et il se renferma, sinon dans l'oubli, du moins dans un mépris superbe et silencieux. Sa condamnation avait été prononcée sans preuves positives. En 1825, lorsqu'il ne restait plus aucune trace

des agitations politiques qui avaient troublé le midi de la France, des amis obtinrent, par leurs démarches actives auprès de quelques personnages influents, la révision de son jugement : il put rentrer en France, à la condition d'y vivre obscur et ignoré. Il choisit sa retraite au milieu des montagnes du Beaujolais. Libre d'aller enfin demander compte à Rémond de sa perfidie, il dédaigna de reparaître devant lui. Mais, dans cette longue lutte avec lui-même, dans cette solitaire et muette contemplation de sa défaite et du triomphe d'un rival, la générosité de son âme s'altéra : son orgueil repoussait comme un nouvel affront l'idée d'une vengeance incomplète. Il lui en fallait une proportionnée au crime. La vue de Frédéric, que le hasard lui avait offert et qu'il avait reconnu à sa ressemblance frappante avec son père, avait tout d'un coup éveillé dans son cœur la haine qui y sommeillait. Il l'avait provoqué et il l'aurait tué en duel sans remords. Couvert du sang du fils et et déjà vengé à demi, alors il aurait consenti à se trouver en face de Rémond; mais le ciel lui réservait une plus grande joie : c'était Rémond lui-même qui tombait en son pouvoir. La fortune, si longtemps contraire, avait enfin changé. Lui, le proscrit, lui, l'amant oublié, il devenait maître de la destinée de cet homme et de cette femme qui l'avaient tant fait souffrir.

C'était dans la crainte, mal fondée du reste, que son nom n'eût été prononcé devant Frédéric et qu'il ne lui inspirât de la défiance, que Vernon, voulant attirer le jeune homme chez lui, avait pris le nom de d'Argèle. L'étonnement du jeune Rémond fut extrême, lorsque le lendemain il ne trouva à la place de son adversaire qu'un billet laissé à son adresse et ainsi conçu :

« Je quitte cette maison pour n'y plus revenir, peut-être, mais ne vous hâtez « pas trop de m'accuser de lâcheté. Il est dans notre destinée de nous retrouver « bientôt, et, quand nous nous reverrons, je jure que je vous rendrai la satisfac- « tion que je vous ai promise; vous saurez alors pourquoi je vous ai insulté, pour- « quoi j'ai voulu vous cacher mon nom. Oubliez d'Argèle, et souvenez-vous de

« VERNON. »

Cette lettre était pour Frédéric une nouvelle énigme. Joséphine, qu'il interrogea, n'était pas même instruite du départ de son maître. Le jeune homme se rendit à Roanne, où il resta peu de temps ; y ayant reçu des nouvelles qui, quoique vagues et incertaines encore, lui inspirèrent quelques inquiétudes sur son père, il prit en toute hâte la route de Marseille. C'était aussi vers Marseille que Charles Vernon s'était dirigé lorsqu'il avait quitté précipitamment sa maison de Thisy.

VI.

HUIT ANS APRÈS.

Paul Rémond était assis devant une table chargée de papiers en désordre et placée à côté d'un secrétaire dont les tiroirs avaient été ouverts et vidés. La chambre où il avait passé la nuit à travailler était au premier étage d'une maison située à quelque distance du port de Marseille, et bâtie sur une hauteur qui dominait la mer. Rémond ne l'habitait que pendant la belle saison. L'hiver, elle était laissée à la garde de Bernard. Son peu d'éloignement de la ville, sa position pittoresque, la vue magnifique qui s'étendait de tous côtés, en faisaient en même temps un séjour en même temps commode et agréable ; des fêtes brillantes y avaient réuni

plusieurs fois l'élite de la société de Marseille. Mais, depuis un an environ, cette maison était devenue, sinon déserte, du moins triste et silencieuse. Elle conservait encore les traces d'une opulence trop récente pour avoir disparu; mais cette opulence était flétrie et fanée. L'ensemble subsistait encore, les détails commençaient à périr. C'était ce milieu incertain, cet état de lutte entre la richesse qui s'efface et la misère sourde et envahissante. Des ruines, qu'on ne songeait plus à réparer, se faisaient chaque jour parmi ces collections d'objets frivoles et élégants. La poussière rongeait les tentures de soie, les meubles en tapisserie, tous ces débris d'un luxe dont la source était tarie. Comme sur le visage d'une coquette vieillie, où d'une nuit à l'autre se creuse sous le fard une ride nouvelle, des lézards couraient entre les ciselures des boiseries, entre les moulures des plafonds; en un mot, la vie était absente, et il semblait qu'une impression de froid humide tombait des murailles. Rémond n'avait pas remarqué que le jour était levé depuis longtemps. En face de lui achevaient de se consumer deux bougies tachées d'empreintes de cire à cacheter. Il ne s'était pas même aperçu que Bernard venait d'entrer. Celui-ci s'arrêta à quelques pas de son maître et toussa à plusieurs reprises pour annoncer sa présence. Enfin Rémond tourna la tête.

— Ah! c'est toi, Bernard? Comment, il est déjà grand jour? Je me croyais seul; est-ce que tu m'as entendu parler?

— Non, monsieur. Je vous ai vu triste et sombre comme à votre ordinaire, et je n'ai pas besoin que vous parliez devant moi pour savoir ce que vous pensez. Tenez, monsieur, si j'ai un reproche à me faire, c'est d'avoir contribué il y a huit ans à votre mariage.

— Pourquoi?

— Il n'est pas difficile de deviner que vous n'êtes pas heureux avec madame.

— Tais-toi, Bernard. Et quelque chose qui arrive, garde-toi de ces suppositions injurieuses pour ma femme. Cette tristesse que tu as remarquée a une autre cause qu'on connaîtra bientôt. As-tu été hier au soir à la ville?

— Oui, monsieur.

— Était-il arrivé des lettres pour moi? des lettres de Toulon?

— Ni de Toulon ni d'ailleurs.

— Cruelle incertitude! murmura Rémond. Prends celles-ci et porte-les sur-le-champ. Informe-toi, avant de partir, si madame peut me recevoir ou si elle veut venir me trouver ici. Je pense qu'elle est levée.

— Oui... oui. Il y a une heure déjà que quelqu'un est venu la demander, un monsieur que je n'ai jamais vu chez vous, monsieur Gerbier. Le connaissez-vous?

— Du tout.

— Je lui ai dit qu'on ne se présentait pas à une pareille heure. Il m'a répondu : Dites mon nom, madame me recevra. Et, en effet, j'ai reçu ordre de l'introduire. Est-ce que cela ne vous semble pas singulier?

— Madame Rémond est libre de ses actions comme moi des miennes. C'est assez, Bernard, et que ce soit la dernière fois que tu te permettes, devant moi, du moins, d'interpréter à mal sa conduite. Fais ce que je t'ai dit. Ces courses terminées, tu iras de nouveau chez moi. Cette lettre de Toulon que j'attends arrivera peut-être par le courrier de ce matin. »

Bernard s'inclina et sortit.

« Tout cela finira mal, dit-il, j'en suis sûr. Il y a quelque malheur sous jeu. Si la vieille Marthe vivait encore, elle prétendrait que c'est une punition du bon Dieu, parce que monsieur s'y est pris adroitement pour épouser sa fille, comme elle appelait madame. Elle se doutait de l'affaire, la vieille rusée, et elle m'aurait fait pendre sans autre forme de procès. Pour moi, je ne vais pas chercher midi à quatorze heures, et je dis que le ménage n'est pas heureux, parce qu'il y a de la jalousie d'un côté et peut-être de l'indifférence de l'autre. »

Dès que Rémond fut seul, il reprit l'attitude méditative qu'il avait avant l'arrivée de son ancien confident.

« Quel est cet homme, et quel secret peuvent-ils avoir ensemble? »

Puis, après un instant de silence :

« De quels soupçons vais-je m'embarrasser l'esprit? Irais-je offenser Émilie, quand aujourd'hui même, dans un moment, il faut que je me résigne à lui faire un aveu que rien ne peut plus retarder? D'ailleurs, qu'ai-je à craindre, ou plutôt quel oubli de ses devoirs pourrais-je lui reprocher? Tout ce qui m'appartient, je le possède. Ce que je voudrais en vain poursuivre et atteindre, c'est un fantôme, une ombre qui m'échappera toujours. L'ennemi que je redoute n'a pas de corps que je puisse saisir, et c'est là ma peine, peut-être mon châtiment, de douter sans cesse, et de supposer partout la dissimulation et le mensonge. »

Rémond retomba dans une sombre rêverie. Il en fut tiré par une voix douce qui lui dit :

« Vous m'avez fait demander, mon ami? »

C'était Émilie, que Bernard avait prévenue.

« J'ai à vous parler, madame, répondit-il : asseyez-vous près de moi, notre conversation sera longue. Qu'avez-vous là? ajouta-t-il en voyant une petite cassette qu'elle tenait à la main.

— Vous le saurez bientôt. Vous avez travaillé toute la nuit?

— Qui vous l'a dit? »

Elle sourit tristement en montrant du doigt les deux bougies presque entièrement brûlées.

« A défaut de ces deux témoins, je l'aurais deviné à la pâleur de votre visage, à vos traits fatigués. Qu'avez-vous à me dire, mon ami? je vous écoute. »

Elle s'assit près de lui et garda la cassette sur ses genoux. Rémond se recueillit comme un homme qui a une confidence importante à faire.

« Il y a bientôt huit ans que nous sommes mariés, dit-il d'une voix lente et grave: tout ce qu'un homme peut ressentir d'amour pour une femme, je l'ai ressenti pour vous, Émilie. Depuis huit années, j'ai pu apprécier votre cœur, la noblesse de vos sentiments; je sais mieux pourquoi je vous aime, mais je ne vous aime pas plus que je n'ai fait le premier jour. Toute autre affection s'efface devant cet amour qui devait remplir mon existence. Si mon fils eût été pour vous un sujet d'inquiétude et de jalousie, je lui aurais défendu de jamais reparaître devant moi; et, s'il faut tout vous dire, j'aurais peut-être désiré qu'au lieu de l'accueillir avec bienveillance, vous eussiez cherché à l'éloigner. Oui, j'aurais, je crois, excusé jusqu'à votre haine, je vous aurais remerciée de ne pas souffrir de partage, et de réclamer pour vous seule ce cœur que vous remplissiez tout entier! Mais, ajouta-t-il, en attachant sur elle un regard pénétrant, et avec l'accent d'un homme qui parle à côté de sa pensée véritable; mais heureusement pour vous, Émilie, vous ignorez ces passions vio-

lentes, insensées peut-être, qui n'ont pas de limites, et vous avez vu sans jalousie ce fils qui vous rappelait une autre femme, et vous ne m'avez jamais demandé si je gardais le souvenir de sa mère!

— Vous m'aviez dit que vous ne l'aviez pas aimée, j'ai dû vous croire.

— En effet, reprit-il, la confiance est la vertu des âmes pures, et le doute est un outrage fait à ceux qu'on aime. Lorsque je vous ai épousée, j'ai compris toute l'étendue de l'engagement que je prenais. Ce n'était pas assez de vous aimer, il fallait que cet amour vous rendît heureuse.

— M'avez-vous entendue me plaindre, mon ami?

— Écoutez-moi sans m'interrompre. Je me chargeais seul de votre avenir, je vous enlevais à l'amitié de votre tante; quelques désirs que vous eussiez formés, quelques rêves dont votre jeunesse se fût bercée, c'était à moi de les réaliser. Il y a huit ans, j'étais riche; je vous ai entourée de distractions, de fêtes, de plaisirs. Aujourd'hui, c'est une vie bien différente que je vous offre. J'ai soutenu pendant longtemps une lutte désespérée, mais le moment est venu de céder au sort qui m'accable et de vous dire la vérité. Aujourd'hui je ne possède plus rien : je suis ruiné!

— Je le savais, dit Émilie d'une voix calme.

— Vous le savez! s'écria Rémond : qui vous a donc instruite?

— Vous-même sans le vouloir... N'étiez-vous pas, depuis un an surtout, plus inquiet, plus préoccupé?... N'ai-je pas vu vos amis s'éloigner peu à peu, vos dépenses diminuer?... Je ne vous ai pas interrogé, je pensais que vous me cachiez vos chagrins dans l'espoir que ces pertes n'étaient que passagères et qu'elles pourraient être réparées... Puisque vous ne m'aviez fait aucune confidence, je ne voulais pas ajouter à vos tourments en devenant importune peut-être : j'ai mieux aimé paraître ignorante et tranquille. »

Rémond voulut parler.

« Écoutez-moi à votre tour, continua-t-elle en lui abandonnant une de ses mains qu'il pressait dans les siennes, on perd souvent son repos à se créer des chimères, à supposer des sentiments qui n'existent pas; mais soyez sûr qu'il n'y a pas de secret si profondément enseveli dans le cœur qu'il y puisse rester éternellement caché, et que le visage, la voix, le regard ne finissent par trahir. J'espère que vous me comprenez?

— Oui, dit Rémond.

— Mille révélations involontaires m'ont appris le vôtre. J'attendais l'aveu que vous venez de me faire et j'y étais préparée. Hier, j'ai rassemblé tous les bijoux que je tenais de vous; ce matin, un joaillier de la ville, M. Gerbier, m'en a apporté la valeur en or, que j'ai renfermée dans cette cassette. Prenez, mon ami, ceci vous appartient. Ce n'est pas assez, sans doute, pour vous relever de votre ruine; mais enfin ces quinze mille francs seront peut-être un moyen de tenter de nouveau la fortune. Prenez; je n'ai qu'un reproche à vous faire, c'est celui de n'avoir pas eu plus de confiance en votre femme.

— Vous êtes un ange, Émilie, et je n'étais pas digne de vous!

Rémond resta quelques instants la figure cachée dans ses mains; puis, relevant la tête :

— Vous m'aimez donc? Voilà la première fois depuis huit ans que j'ose croire à ce bonheur, que j'ose vous adresser cette question que je me suis faite si souvent

à moi-même ! Il y avait entre nous deux une image toujours présente, un souvenir qui me tuait. Je vous voyais triste et je me disais : Elle regrette celui qu'elle a aimé ! Et quand j'apprends enfin que ton cœur est à moi, je t'offre en retour la misère ! Tu es jeune, belle encore, et moi, déjà vieux par l'âge, vieux par les chagrins, je n'ai conservé de la jeunesse que la passion ardente. Es-tu sincère, Émilie ? As-tu seulement pitié d'un malheureux que le doute dévore ? As-tu oublié ?

—Rémond, dit-elle, ne parlons jamais du passé : qu'il soit pour vous et pour moi comme s'il n'avait pas existé. Songeons à l'avenir. Comment en êtes-vous venu à ce point ? quelles ressources vous reste-t-il ? Ne me cachez rien.

— Non, rien. Cette fortune que j'ai vue disparaître, je la devais à moi seul. Les premières pertes que j'ai faites remontent au temps où je suis resté près de vous à Montpellier. Dieu me garde de vous faire un reproche ! mais, de cette époque, une sorte de fatalité s'attacha à moi. Jusque-là, tout m'avait réussi ; depuis, tout ce que j'ai touché s'est flétri et séché sous ma main. L'idée qui autrefois se changeait en or est devenue stérile. J'ai semé des germes qui promettaient d'être féconds, et je n'ai recueilli que des cendres. Vous ne savez pas, Émilie, ce que j'ai dépensé d'énergie dans ces luttes sans cesse renaissantes contre les hommes et le sort ! J'ai vu tomber une à une mes espérances, et je restais toujours calme en apparence ! Je savais qu'un abîme était ouvert devant moi ; je sentais que chaque jour une force invincible m'y poussait, et, par des efforts inouïs, je m'attachais à tous les appuis qui pouvaient retarder ma chute. Combien de fois, la tête en feu, l'esprit obsédé par des chimères, le cœur rongé par la jalousie, j'ai souri au milieu des fêtes dont je vous entourais, et caché sous un luxe nouveau une ruine nouvelle ! Mais il fallait, je le croyais du moins, il fallait vous distraire de vos pensées, ne pas vous laisser un désir à former, ne pas vous donner le temps de vous souvenir et de regretter ! Alors, réunissant les débris de mes projets, je reprenais mon pénible travail, non pas avec l'espoir qui soutient les autres hommes et qui rend toute tâche légère, mais avec la conscience d'un désastre inévitable, et comme un maudit qui accomplit son supplice. Plus le mal était profond, plus cet horrible courage s'exaltait. J'épuisais tous les calculs, je combinais froidement toutes les chances ; il y en avait mille en ma faveur, une seule contre moi ! C'était celle-là qui trompait toutes les prévisions, celle-là que ramenaient impitoyablement un malheur obstiné, un événement en dehors de la puissance humaine, un de ces hasards que renferme l'avenir, un coup de vent qui mugissait à mille lieues de distance, un ouragan qui soulevait la mer. Il y a un an, après avoir, par un dernier sacrifice, apaisé des créanciers qui déjà menaçaient ma liberté, j'ai emprunté sur cette maison, sur celle que je possède à Marseille, et j'ai joué ma dernière partie. J'ai chargé un vaisseau d'une riche cargaison : il a atteint heureusement le lieu de sa destination ; les marchandises ont été vendues. Ce vaisseau, qui me rapportait une fortune faisait voile pour la France, j'avais vaincu les hommes, mais non la destinée ! Une tempête est venue, et l'Océan a tout englouti ! Il ne me reste rien que quelques louis épars dans ces tiroirs, rien de plus, pas même ma liberté : elle appartient de nouveau à mes créanciers, que j'ai rassemblés et qui vont se rendre ici. Je croyais que vous ne m'aimiez pas, Émilie, et je n'avais pas l'intention d'implorer leur pitié. Forcé de me séparer de vous et de céder au sort qui m'accable, je me serais donné la mort.

— Vous vouliez mourir ! s'écria-t-elle.

— Oui, mais maintenant je voudrais vivre, puisque tu m'aimes.

— Rémond, promettez-moi de ne pas attenter à vos jours. Il ne m'appartient pas de vous donner des leçons de courage ; je ne puis que me taire et vous admirer. Quand il serait vrai que j'eusse souffert aussi, que seraient mes souffrances à côté des vôtres? J'en aurais honte aujourd'hui. Vous avez pu douter de moi quand j'étais riche et heureuse par vous; vous n'en douterez plus maintenant que la misère va m'éprouver à mon tour. Vous avez lutté seul, vous lutterez encore appuyé sur moi. Voyons, mon ami, pour quelles sommes menace-t-on votre liberté? quelles sont les personnes que vous attendez aujourd'hui? Nommez-les-moi : je les recevrai ; je les supplierai; je me jetterai à leurs pieds ; les prières et les larmes d'une femme les toucheront peut-être. Craignez-vous que je m'humilie devant des cœurs sans pitié? Eh ! mon Dieu! que m'importe une fausse fierté ? Nous n'en n'en sommes pas là, mon ami : il faut vous sauver. Je les implorerai, je les verrai tous.

Rémond fit un mouvement.

— Non, pas tous ! s'écria-t-il d'une voix tremblante.

— Qu'avez-vous donc? demanda Émilie surprise de cette exclamation et du trouble subit de Rémond ; pourquoi ces paroles vous ont-elles fait pâlir ?

Sans répondre à cette question, Rémond reprit :

— Si ma dernière spéculation avait réussi, j'aurais été en mesure de payer tout ce que je dois; j'avais reculé les échéances et je m'étais engagé de manière à ne plus obtenir de délai. Si ce matin même je ne paye pas vingt-cinq mille francs, la prison se fermera sur moi pour ne plus se rouvrir d'ici à de longues années, car dans deux jours je devrai encore six mille francs, six jours après, huit mille, le 30, douze mille, et, pour faire face à ces engagements, je n'ai d'autre ressource que le don que vous me faites.

— Mais, dit Émilie, ne vous êtes-vous adressé à aucun de vos amis?

— Mes amis ! J'ai trouvé des prêteurs tant qu'ils ont pensé que je pourrais rendre. Ne me parlez pas des amis. L'amitié n'est qu'un mot ! je n'y crois pas, je n'y veux pas croire. Non, non, je n'irais pas me mettre à la merci d'un ami qui me repousserait ! J'aime mieux accepter résolûment ma situation et me livrer à ceux qui, ne m'ayant rien promis, peuvent tout me refuser.

— Et votre fils, Rémond, rougiriez-vous de lui demander secours?

— Frédéric ignore ma position.

— Vous la lui avez cachée?

— Oui. C'est un cœur honnête et sincère qui se sacrifierait pour moi, j'en suis sûr ; mais il ne possède rien que quelques faibles économies peut-être. De quel droit viendrais-je le dépouiller? Pourquoi troublerais-je sa vie? Je me rends justice, Émilie, et je ne veux pas lui imposer les devoirs d'un fils, quand je n'ai pas rempli ceux d'un père. Qu'il me plaigne d'abord et m'oublie ensuite, c'est tout ce que je puis attendre de lui, tout ce que j'ai mérité. Je lui ai envoyé dernièrement mon consentement à son mariage, et je ne connais pas même la femme qu'il doit épouser. Il me croit riche, et je l'ai prévenu qu'il ne devait pas compter sur moi. Je n'ai eu qu'une affection dans ma vie, qu'un amour, celui que vous m'avez inspiré. Hors cet amour, rien ne me touche, rien n'arrive à mon cœur. Tout ce qui n'est pas vous me laisse froid et indifférent, et quoique j'aie commencé à souffrir

du jour où je vous ai connue, il me semble que j'existe seulement depuis le jour que je vous aime!

— Eh bien! dit-elle, que ce soit moi, moi seule qui vous sauve! Cette somme est insuffisante, mais offrez-la toujours à nos créanciers. Peut-être trouverons-nous encore quelque autre ressource à laquelle je n'ai pas songé. Je n'entends rien aux affaires, je ne sais pas jusqu'à quel point l'argent peut rendre un homme impitoyable; mais enfin, votre conduite passée doit être une garantie pour l'avenir : vous n'avez rien gardé de votre fortune. Que devez-vous? cinquante mille francs? Le travail et un peu de bonheur, et vous en aurez désormais, vous donneront bientôt les moyens de vous acquitter.

— Ne vous faites pas illusion, Émilie, reprit Rémond : vous ne connaissez pas encore l'étendue de ma ruine, et il faut que je vous dise tout. J'ai un autre créancier. Je dois à une seule personne trois fois autant qu'à ceux dont je viens de vous parler. Si elle se présente, tout est fini; je suis perdu.

— Si elle se présente, dites-vous? Quel est donc cet homme que vous redoutez? Il est absent? il ne reviendra pas, peut-être.

— Dieu le veuille! s'écria Rémond; car, lors même qu'il me suffirait d'un mot pour le désarmer, je ne prononcerais pas ce mot. Plutôt que de le dire, j'aimerais mieux vous perdre avec moi, vous dont je rachèterais une larme au prix de mon sang et de ma vie! Ne croyez pas que je m'emporte à tort, qu'une crainte mal fondée égare ma raison; ne m'accusez pas de vous sacrifier à la violence de mes passions. Il manquait un dernier coup pour m'accabler; le ciel n'a pas permis que mon malheur fût incomplet. Il y a un an, il me fallait des capitaux considérables. Où les trouver? J'avais éprouvé déjà bien des refus. Enfin, un intermédiaire qui ignorait quel funeste présent il me faisait, mit à ma disposition cent cinquante mille francs. J'hésitai longtemps; mais la tentation était trop forte. Pour la première fois j'oubliai la prudence; je ne vis que la fortune que je pouvais ressaisir. J'avais une année devant moi, et toutes les chances étaient favorables! Je vous ai dit que le vaisseau qui me rapportait des trésors avait péri : la mort a frappé l'homme qui m'avait prêté cet argent et qui peut-être aujourd'hui aurait pitié de moi, et cet homme en mourant a laissé sa fortune à un seul héritier. Celui qui est mort s'appelait Georges Durosay. Vous savez aussi bien que moi, n'est-ce pas, le nom de son neveu?

Elle baissa la tête, et tous deux restèrent sans parler. Au bout de quelques instants, Émilie leva sur son mari un regard calme, et, d'une voix grave et posée, elle lui dit :

— Je vous remercie de ne m'avoir rien caché. Oui, nous sommes à plaindre, et s'il se présentait, je n'aurais plus ni conseils ni consolations à vous offrir; mon devoir serait de me taire et d'attendre. Mais il ne vient pas se placer entre nous; son nom ne sera pas même prononcé; nous devons nous l'épargner l'un à l'autre. Je ne descends pas dans mes souvenirs, mon ami; je ne pense qu'au présent et à l'avenir. Qu'est-il devenu? je l'ignore, et, sur mon honneur d'épouse, je vous jure que je n'ai jamais cherché à le savoir.

— Ignorez-vous aussi que le jugement qui le condamnait a été révoqué, et que depuis longtemps il a pu revenir en France?

— Je l'ignorais.

— J'ai écrit à Toulon, au notaire chez lequel est déposé le testament de son

oncle. Après des recherches sans résultat, le notaire a obtenu quelques renseignements incertains. D'heure en heure j'attends de lui une lettre qui m'apprendra si je dois espérer encore.

— Espérons, dit Émilie en se levant. Cet entretien est trop pénible pour le prolonger. On parle dans le vestibule.

Ce sont mes créanciers.

— Je vous laisse avec eux. Pas de fierté, Rémond, il faut nous soumettre. Rappelez-vous que c'est moi qui vous prie de sauver votre liberté. Adieu, mon ami, vous viendrez me rejoindre. Adieu, j'ai un pressentiment que le ciel est las de nous poursuivre.

Elle s'éloigna rapidement et sans se retourner vers lui. Rémond la suivit des yeux. Quand il fut seul :

— Le cœur d'une femme est un abîme sans fond! Insensé celui qui aime! Tout à l'heure je croyais, et maintenant je doute !... Que fait-elle?... est-ce ma pensée qui l'occupe? Pourquoi lui ai-je parlé de cet homme?... Et cependant, continua-t-il en voyant la cassette ouverte sur la table, si son dévouement n'était pas sincère, aurait-elle prévenu mes confidences?... se serait-elle dépouillée volontairement pour moi?... « Pas de fierté, » m'a-t-elle dit. Allons, encore cette tentative ! Ah! je me sens brisé, et je souhaiterais presque sa présence pour retrouver mon énergie.

Bernard annonça MM. Privezac, Roël, Maréchal, Thomassin et Morel.

— Asseyez-vous, messieurs, dit Rémond.

Ils prirent place tous les cinq, d'un air froid et compassé, comme des gens qui s'attendent à une mauvaise nouvelle.

— Quelle que soit l'issue de cette conférence, messieurs, je désire que vous emportiez de moi une idée honorable, et que vous rendiez justice à ma probité. Devant des magistrats je n'aurais rien à cacher ; je pourrais aujourd'hui vous taire une partie de la vérité ; je vous la dirai tout entière. Mon principal créancier n'est pas parmi vous.

— Comment, monsieur ! s'écrièrent à la fois Privezac et Maréchal, pendant que les trois autres échangeaient des regards inquiets.

— Pourquoi n'a-t-il pas été prévenu?

— Il est absent, messieurs ; mais vous pouvez prendre une délibération sans lui. Écoutez-moi. Les sommes que je vous dois s'élèvent à cinquante-cinq mille francs, et deux de vous sont porteurs de titres exécutoires. Je ne vous rappellerai pas mes malheurs ; des opérations sagement conduites ont échoué par le hasard ; je suis coupable de n'avoir pas réussi. Je ne me justifierai pas de quelques dépenses qui ont pu vous paraître exagérées. Si vous les condamnez, vous avez, pour me faire sentir votre blâme, un moyen plus éloquent que toutes les paroles. Épargnez-moi les reproches avant de décider de mon sort. Pour payer ces cinquante-cinq mille francs, j'en possède quinze mille.

Des réclamations de mécontentement et d'incrédulité se croisèrent en tous sens.

— Quinze mille que je dois à la générosité de madame Rémond. Elle a vendu ses diamants et m'a remis cet or que je vous offre. — Combien devez-vous à celui qui n'est pas ici? — Une somme triple. — C'est une faillite complète. — Vous ne donnez pas même sept et demi du cent. — Je donne ce que j'ai. — Un bel à-compte, ma foi! — Vous êtes ruiné tout à fait, sans espoir!

—Oui, si vous vous montrez impitoyables. Je n'ai pas cinquante ans, messieurs. Je ne manque ni de courage ni d'intelligence ; je l'ai prouvé. Je demande dix ans pour m'acquitter. Je n'avais rien quand j'ai commencé ma fortune ; il n'est pas

plus difficile de la refaire que de l'entreprendre une première fois. Vous connaissez mon zèle, mon activité. Si vous le voulez, messieurs, je recommence ma carrière, je reviens à mon point de départ. Il y a parmi vous des négociants : qui veut m'accepter pour son premier commis? Ces propositions vous semblent insuffisantes? Je n'en ai pas d'autres à vous faire.

— Quelle caution nous donnerez-vous? dit Thomassin.

— Ma parole. Si celle-là ne vous satisfait pas, cherchez-en de plus sûres dans la prison. Je vous laisse délibérer, messieurs; je reviendrai savoir votre réponse.

— Que ferons-nous, messieurs? Telle est la demande que s'adressèrent en même temps les cinq créanciers.

— Lui reste-t-il quelques ressources?

— Un parent, je crois, un ancien préfet.

— Ils sont brouillés à mort. Il n'y a rien à attendre de son côté. Ce mobilier a encore quelque valeur...

— Pardon, pardon, dit Thomassin, il me doit quinze mille francs ; cette maison d'où je puis l'expulser est mon gage ; je ne vous fais pas cadeau d'un clou de fauteuil.

— Songez aux dépenses que cet homme a faites depuis son mariage. Il s'est ruiné pour sa femme. Il lui donnait des fêtes...

— Magnifiques. Je m'y suis fort diverti. — Moi aussi. — Voilà ce qui l'a conduit où il est. — S'il m'avait cru ! — Il n'a que ce qu'il mérite. — C'est-à-dire rien. Or, il s'agit de savoir ce que nous gagnerons à le faire mettre en prison. Il serait peut-être plus sage d'accepter ses propositions après avoir partagé cet argent.

— Je ne veux pas un sou, dit Thomassin, et je n'accepte rien. »

En ce moment la porte du fond s'ouvrit : un homme qui leur était inconnu entra et s'avança vers eux.

« Que faites-vous, messieurs? leur demanda-t-il en les saluant d'une manière froidement polie. Ma question vous surprend, mais j'ai peut-être quelque intérêt important à savoir le motif qui vous réunit ici. Je vous ai entendus parler d'argent, je vois entre vos mains des papiers, des lettres de change. Êtes-vous des créanciers de M. Paul Rémond?

— Oui, monsieur, répondit Privezac. Monsieur est un confrère? — Paul Rémond est-il insolvable? Il vous a fait des propositions? — Bien chanceuses. — Et vous les acceptez? — Je ne les accepte pas, moi ! s'écria Thomassin. »

Le nouveau venu se retourna vivement vers lui, et sourit dédaigneusement en voyant ce front étroit et fermé, cette mine basse et intelligente de l'homme qui n'a d'autre passion que l'argent.

— A quoi servirait la rigueur? reprit Privezac.

— Ça servirait à l'empêcher de faire d'autres dupes.

— Monsieur a raison, dit l'inconnu en adressant à Thomassin un nouveau regard de mépris. Les amis de Rémond ne viennent pas à son secours?

— Je ne lui en connais pas.

— Il en avait autrefois... Mais au moins sa femme...

— Elle n'avait qu'une parente qui est morte ruinée par les spéculations de M. Rémond. Sa femme a bien quelque chose à se reprocher. Il a fait tant de dépenses pour elle !

— Veuillez me montrer vos créances. Je suis venu à Marseille tout exprès pour arranger cette affaire. Dix mille francs, lettre de change payable après-demain... Et vous, monsieur?

— Huit mille, même titre, échéance dans six jours. — Et vous? — Douze mille, fin du mois. — Et vous? — Dix mille, titre exécutoire aujourd'hui même. — Quinze mille, dit Thomassin : j'ai prise de corps. — Cinquante-cinq mille francs en tout. — Quarante seulement; monsieur Rémond en offre quinze, renfermés dans cette cassette.

— Messieurs, voici des effets sur un banquier de la ville. Voyez les signatures : les trouvez-vous bonnes?

— Excellentes !

— Vous allez venir avec moi ! Écrivez à M. Rémond que vous renoncez personnellement à toutes poursuites contre lui et que vous avez fait l'abandon de vos créances...

— A qui, monsieur? quel nom faut-il écrire?

— Laissez en blanc... Je reviendrai bientôt, et, puisque le hasard a voulu que je ne le rencontrasse pas tout d'abord, j'aime mieux lui garder le plaisir de la surprise.

VII.

UN GAGE D'AMOUR.

Il y avait dix minutes environ qu'ils s'étaient éloignés, lorsque Rémond, qui avait attendu auprès de sa femme le résultat de la conférence, voyant qu'on ne le rappelait pas, se décida à retourner vers ses créanciers. Sa surprise fut grande en trouvant la chambre déserte. Bernard, occupé dans le jardin, ignorait que les personnes qu'il avait introduites fussent sorties, et il ne put donner aucun renseignement sur cette inexplicable disparition. Rémond s'approcha de la table sur laquelle était la cassette. Le billet revêtu des cinq signatures frappa ses regards. Il le lut d'abord sans comprendre le motif qui avait déterminé ses créanciers à lui faire cet abandon par écrit; mais bientôt il ne vit plus rien que la lacune mystérieuse qui séparait ces lignes. Muet, agité d'une crainte secrète et croissante, il la commentait dans le sens le plus terrible; il lui semblait que cet espace vide se remplissait, et qu'il voyait apparaître l'une après l'autre les lettres d'un nom maudit et redouté.

« Eh bien! mon ami, quelle réponse? » demanda Émilie en entr'ouvrant la porte qui conduisait à son appartement.

Rémond froissa le papier entre ses mains, et surmontant son trouble :

« Ils ont accepté, dit-il.

— J'avais donc raison d'espérer!

— Oui, il y a des pressentiments auxquels il faut ajouter foi. Les miens m'ont trompé rarement. »

Il se détourna en prononçant ces paroles.

« Cependant, dit Émilie, vous avez l'air plus inquiet et plus sombre que lorsque vous m'avez quittée tout à l'heure, ne sachant encore si on accueillerait vos demandes. Ils ont accepté, mais peut-être à des conditions trop pénibles; ils vous ont adressé peut-être des reproches injustes, ils ont blessé votre fierté? S'il s'était agi de vous seul, vous n'auriez pas voulu supporter ces affronts; mais vous avez pensé à moi, et vous êtes devenu humble et suppliant à cause de votre femme.

— Ne me remerciez pas, Émilie, interrompit Rémond avec amertume. Ils ont poussé la générosité jusqu'à m'épargner toute peine. Je ne me suis pas humilié devant eux. C'est un mérite que vous me prêtez et que je n'ai pas.

— N'importe, reprit-elle : vous en avez un autre à mes yeux. Vous craignez que la misère m'effraye? Détrompez-vous, mon ami, j'y étais préparée depuis longtemps, vous ai-je dit : je l'ai vue arriver lentement, pas à pas, et aujourd'hui je l'envisage sans effroi; la confiance est revenue entre nous. Plus de fêtes, plus de plaisirs, mais aussi plus de soupçons, plus de craintes. Le malheur a cela de bon, qu'il met souvent en évidence un dévouement sincère auquel on ne croyait pas dans la prospérité. Ne perdons pas de temps à regretter ce qui n'est plus. Quels sont vos projets pour l'avenir? Puis-je vous être utile? ne m'épargnez pas. Mon rôle ne doit pas se borner à attendre patiemment le moment, s'il revient jamais, où vous pourrez me rendre les jouissances du luxe. Je ne les avais pas désirées, je les perds sans me plaindre. Des biens que nous possédions, vous avez sauvé le plus précieux, votre liberté.

— Jusqu'à l'instant où cet homme se présentera.

— Pourquoi nous occuper toujours de lui? Il ne reviendra pas, Rémond. Qui sait les événements passés depuis huit ans? »

Un bruit de pas précipités qui se fit entendre sur l'escalier les interrompit. Quelques secondes après, Frédéric entra et se jeta dans les bras de son père.

« Mon fils ! » s'écria Rémond, étourdi par cette apparition imprévue.

Il le tint serré contre lui sans pouvoir prononcer une parole. Malgré la dureté de son caractère et le doute affreux qui l'obsédait, cet homme, qui n'avait cédé autrefois qu'à l'égarement d'une passion indomptable, sentait son âme s'ouvrir à de douces impressions. L'aspect de son fils, la résignation d'Émilie, avaient enfin amolli ce cœur de bronze; il aimait comme époux et comme père, sans arrière-pensée et sans réserve.

« Frédéric, dit-il enfin en essuyant une larme, Frédéric, Émilie, je vous ai méconnus! Pourquoi faut-il que le bonheur que je trouve entre vous deux ne soit qu'un éclair? Dans quel triste moment reviens-tu, mon fils? Je n'avais pas voulu t'apprendre ma position, et, maintenant que te voilà, je ne pourrais pas te la cacher, même pendant une heure!

— Je sais tout, dit le jeune homme. Des nouvelles inquiétantes, quoique encore incertaines, me sont parvenues à Roanne, et je suis accouru vous trouver. Votre ruine est complète, peut-être irréparable, et votre malheur plus grand encore que vous ne croyez.

— Frédéric, vous m'épouvantez, s'écria Émilie : expliquez-vous. »

A cette demi-révélation, la figure de Rémond reprit tout à coup une expression sinistre; il resta immobile, les bras croisés, comme un homme qui connaît à l'avance sa destinée, et qu'aucune infortune ne peut surprendre.

« Pardonnez-moi, dit Frédéric, si je vous interroge. J'ai été élevé loin de vous sans avoir jamais cessé de vous aimer. Les circonstances et votre volonté, à laquelle je me suis soumis tout en la trouvant bien sévère, nous ont constamment séparés, et je ne sais rien des événements qui ont pu troubler votre vie. Quelque réponse que vous me fassiez, je ne me permettrai pas de juger vos actions. Fussiez-vous coupable aux yeux du monde entier, vous ne l'êtes pas aux miens. Y a-t-il un homme qui, pour une raison injuste ou légitime, ait eu autrefois à se plaindre de vous? un homme qui puisse se croire en droit de vous accuser, de dire que vous l'avez indignement trompé, que vous êtes un infâme?

— Que vous importe? dit Rémond.

— Je vous ai prévenu, mon père, que je ne vous jugeais pas; et si j'ai parlé devant madame, devant celle qui a remplacé ma mère, c'est que, comme moi, elle vous aime et vous respecte, c'est qu'elle est également intéressée à me répondre, car on la confond dans la même accusation.

— Moi? balbutia Émilie.

— Vous avez tous deux, et de concert, dit-il, commis une action honteuse... tous deux vous êtes fourbes, traîtres à votre parole. Encore une fois, je méprise cette injure; mais enfin il est vrai, et vous le savez, qu'un homme existe qui peut tenir un tel langage.

— Oui, dit Rémond d'une voix altérée, nous le savons.

— Et cet homme, il n'est pas privé de sa raison? ce n'est pas un misérable fou auquel on craindrait de demander compte de ses calomnies? on peut sans remords, n'est-ce pas, croiser son épée contre la sienne, diriger une balle vers sa poitrine

— Il consentirait à se battre! s'écria Rémond. Dieu soit loué, si c'est là la vengeance qu'il désire!

— Cela me regarde, reprit Frédéric. Je vous ai revu, mon père : embrassons-nous encore; dans une heure vous n'aurez plus de fils, et alors vous serez à la merci de cet homme, ou dans une heure je vous aurai délivré de lui.

— Frédéric, je te défends d'exposer tes jours.

— Votre autorité cesse là où parle mon honneur offensé. J'ai une autre querelle que la vôtre à venger. Avant de savoir que cet homme était votre ennemi, j'avais été insulté par lui : il m'avait provoqué.

— Que veux-tu dire?

— Oui, il y a quelques jours, je l'ai rencontré; il m'a reçu chez lui, et, au lieu de l'hospitalité cordiale et sincère qu'il m'avait offerte, il s'est répandu en invectives, il m'a blessé dans mes affections les plus chères, il a cherché à flétrir de ses soupçons injurieux une personne que j'aime et que vous m'avez permis d'appeler ma femme. J'ai répondu à cette provocation insensée comme aurait fait tout homme de cœur. Un rendez-vous a été pris pour le lendemain, et le lendemain il avait disparu en me laissant une lettre dans laquelle il m'apprenait son véritable nom, et me disait que nous nous retrouverions un jour. Tout à l'heure je l'ai revu. Une courte explication a eu lieu entre nous. Il m'avait reconnu, m'a-t-il dit, à ma ressemblance, et, ne pouvant alors se venger sur vous, il avait voulu se venger sur votre fils. Il avait pris le nom de d'Argèle, craignant que le sien, si je l'avais entendu prononcer, ne m'inspirât quelque défiance et me mît en garde contre le guet-apens où il m'attirait. Il sort d'ici sans vous avoir vu. Mais il doit y revenir pour exercer dans toute leur rigueur ses droits de créancier. Fuyez, vous et votre femme, fuyez devant le furieux que ni prières ni larmes ne pourront fléchir. Je voulais aller le rejoindre après vous avoir prévenu. J'ai changé de dessein, je reste et je l'attends. Il ne peut rien contre moi, contre ma liberté, et il faudra bien que l'héritier de Georges Durosay acquitte d'abord la dette d'honneur qu'a contractée Charles Vernon. »

Depuis que Frédéric avait commencé à parler, Émilie s'attendait à entendre le nom qu'il venait de prononcer. Nulle émotion nouvelle ne se trahit sur son visage : il demeura pour Rémond, comme toujours, un livre fermé.

Frédéric reprit :

« Ne vous laissez pas abattre par l'infortune. Il faut prendre un parti prompt et décisif. La haine de cet homme est aveugle, sourde, impitoyable; vous n'obtiendrez pas grâce devant lui, je vous le dis. N'ayez pas honte de l'éviter. En arrivant à Marseille, ce matin, j'ai appris par hasard qu'un vaisseau faisait voile dans deux jours pour l'Amérique, et qu'il y avait place encore pour quelques passagers. Partez tous deux, je vous en conjure, partez!

— Partir! dit Rémond, je n'ai plus même cette triste et dernière ressource. Je ne suis pas libre d'aller mendier un morceau de pain sur une terre étrangère. La misère m'enchaîne ici, et je n'ai de choix à faire qu'entre la prison et le suicide. Regardez, mon fils, continua-t-il en conduisant Frédéric vers le secrétaire, voici ce ce que je possède : quelques louis.

— Et cependant, dit Émilie, votre fils a raison, il faut éviter cet homme, il faut vous soustraire à sa vengeance. Je fuirai avec vous, je vous accompagnerai partout sans regrets, vous n'en doutez pas, Rémond? Eh bien! laissez-moi agir.

— Que prétendez-vous faire?

— Promettez-moi seulement de ne pas vous exposer à ses regards. Tenez-vous caché : cherchez un asile, qu'on ne vous refusera pas, dans quelque maison sur le port. J'irai vous y rejoindre avec Frédéric.

Puis s'adressant au jeune homme :

— Venez, dit-elle, j'ai à vous parler.

Il y avait dans sa voix et dans son regard une expression d'énergie et d'exaltation que Rémond ne lui avait jamais vue. Il voulut l'interroger, mais elle lui imposa silence avec autorité :

— Pas de questions, je ne répondrais pas. Je fais ce que je dois faire, cela me suffit. Depuis huit ans j'ai été soumise, tremblante sous votre volonté; aujourd'hui je reprends la mienne. Je veux que vous soyez libre, je veux vous sauver et je vous sauverai, et vous ne saurez pas si ce dernier dévouement me coûte ou m'est facile. Demain je redeviendrai votre esclave, aujourd'hui vous m'obéirez. Partez, je l'exige. Dans deux heures, peut-être avant, je serai auprès de vous. Partez donc quand je vous le demande, dit-elle à voix basse, ou je parle devant votre fils. Je sais ce qui s'est passé autrefois, monsieur; je sais qui avait écrit cette lettre venue d'Espagne; je sais qu'il était votre ami. Vous aviez tout confié à ma tante, et ma tante en mourant m'a tout avoué et m'a demandé pardon de sa complicité avec vous. Partez, monsieur; vous avez fait de moi votre femme, il faut que le monde dise que votre femme ne vous a pas abandonné parce que vous l'avez rendue heureuse.

Pour la première fois de sa vie Rémond céda. Il courba la tête sous cette volonté si longtemps muette, et qui se révélait tout à coup aussi inflexible et plus imposante que la sienne. Il sortit sans prononcer une parole. Émilie le vit traverser le jardin et gagner un chemin détourné qui conduisait au port.

— Suivez-moi ! dit-elle à Frédéric.

Et tous deux ils se dirigèrent vers la chambre qu'elle occupait à l'extrémité opposée de la maison.

Vingt minutes après cette scène, Frédéric traversa rapidement le salon où elle avait eu lieu, et, au moment où il allait sortir, Rémond l'arrêta.

— Que t'a-t-elle dit? lui demanda-t-il ; je veux le savoir. Elle m'a accusé, n'est-ce pas?

— Vous êtes injuste, mon père : elle vous aime. Je l'ai laissée seule dans sa chambre, où elle s'est enfermée en attendant que je vienne la chercher pour la conduire vers vous. Pourquoi êtes-vous encore ici? Cet homme peut arriver d'un instant à l'autre.

— Que t'a-t-elle dit? répéta Rémond. Qu'a-t-elle exigé de toi?

— Une promesse que j'ai faite dans l'espérance de vous engager à partir. Elle ne veut pas qu'en me quittant vous puissiez craindre pour ma vie. Ne m'accusez pas de lâcheté, ne me reprochez pas de ne savoir ressentir ni vos injures ni les miennes : j'ai promis pour vous, pour vous sauver, de ne pas me battre avec Vernon, car elle m'a dit qu'à ce prix vous consentiriez à vous éloigner, et je tiendrai ma parole si vous l'exigez.

— Ne te bats pas, Frédéric! Elle a eu raison de te prier en pleurant. Il te tuerait! Cet homme est heureux, toujours heureux! il n'y a que moi qu'il faut plaindre ! Que je vive ou que je meure, abandonne ta vengeance ! Tu n'a pas d'offense à punir ; tu ne sais pas ce que c'est que la haine, enfant ! Mais, enfin, puisque vous

voulez tous deux que je parte, quel moyen m'offre-t-elle de fuir? réponds-moi. C'est encore un secret, mais je veux le savoir; autrement je reste.

— Vous saurez tout, mon père : votre femme ignorait que je vous retrouverais ici, et elle ne m'a pas recommandé le silence; aussi bien ce qu'elle fait n'a pas besoin de mystère. Dans une heure, nous devions aller vous retrouver. Sans aucun doute, elle vous aurait dit alors d'où provenait l'argent que nous vous aurions apporté. Elle vous a déjà remis le prix de ses bijoux; mais elle en avait gardé un d'une riche valeur, un collier de perles, que j'allais vendre à un joaillier de la ville qu'elle m'a indiqué...

— Un collier de perles?

— Oui, le voilà dans cet écrin.

— Ce n'est pas moi qui le lui ai donné! s'écria Rémond en arrachant l'écrin des mains de son fils.

— Non, reprit le jeune homme : c'est, m'a-t-elle dit, un héritage de famille qu'elle avait promis de conserver et qu'elle a baigné de ses larmes en s'en séparant.

Pendant ce temps, Rémond avait examiné le collier, qu'il voyait pour la première fois. Ses yeux se fermèrent un instant : sa main droite se porta violemment sur sa poitrine comme pour contenir les mouvements trop précipités de son cœur. Il avait aperçu un chiffre gravé sur la fermeture.

— C'est bien, dit-il; je me rappelle en effet... Ce sacrifice a dû lui coûter, et je comprends qu'elle l'ait gardé pour le dernier... C'est trop de générosité, ajouta-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, et je suis vaincu.

— Vaincu par moi, dit Vernon, qui venait d'entrer.

Rémond se leva, cacha le collier dans son sein, et s'élançant vers lui :

« Ah! te voilà enfin, Vernon! »

Puis s'adressant à Frédéric :

« Mon fils, retournez vers madame Rémond; dites-lui que vous m'avez laissé en présence de notre plus cruel ennemi. Portez-lui mes adieux, car je ne la reverrai peut-être pas; je n'ai point d'ordres à lui donner. Elle sait ce qui lui reste à faire, et si elle doit s'éloigner ou rester.

Il le conduisit jusqu'à la porte et lui dit à l'oreille :

— De gré ou de force, emmène-là.

Dès qu'il eut fermé la porte sur Frédéric, il se rapprocha de Vernon. Tous deux se regardèrent quelque temps, l'un furieux, désespéré, l'autre froid, méprisant et implacable comme la destinée. Vernon rompit le premier le silence.

— Tu m'attendais, n'est-ce pas? — Oui. — Tu sais que je suis maître de ton sort? — Oui. — Qu'à mon tour je puis briser toutes tes joies...

— Écoute, Vernon! point de vaines paroles, point d'injures, point de menaces! La haine entre nous est telle qu'elle confond l'offenseur avec l'offensé. Soyons ennemis et ne nous rappelons pas l'un à l'autre pourquoi nous nous détestons. Souviens-toi seulement qu'un soir, la dernière fois que nous nous sommes vus, tu m'as prié de te nommer ton rival, de te conduire vers lui; souviens-toi que tu voulais risquer ta vie contre la sienne. Quand tu doutais encore de ton bonheur, toute autre lutte qu'un duel à mort te semblait une vengeance incomplète. Eh bien! aujourd'hui, ce rival heureux, l'amant qu'on t'a préféré, tu le connais, il est devant toi! Pourquoi donc ne me dis-tu pas de te suivre? Ta haine est-elle moins forte, ou n'as-tu pas le même courage?

— Insensé ! répondit Vernon... tu n'avais pas besoin de réveiller mes souvenirs. C'est toi qui oublies que notre sort n'est pas pareil et que les chances ne sont pas les mêmes... Proscrit, trompé par toi, trahi par celle que j'aimais, tous mes maux sont ton ouvrage... J'ai disputé ma tête à mes bourreaux, ma vie à la douleur, et, si j'existe encore, c'est que j'ai eu assez de volonté pour ne pas mourir. Quand je suis rentré en France, je savais tout, et j'ai dévoré ma honte, j'ai consenti à te laisser jouir tranquille et sans remords peut-être de ta perfidie. Un jour, on vint me dire au fond de ma retraite : — Vous êtes riche ; partez pour Marseille, un opulent héritage vous y attend. — Je souris de pitié. Mais Georges Durosay, votre oncle, avait une fortune considérable. — Je reste ici. — Des maisons, des capitaux, des vaisseaux chargés. — Je reste. — Une créance contre un homme ruiné, contre Paul Rémond. — Contre Paul Rémond! J'accepte ! Je suis parti alors et me voici. Comprends-tu maintenant que je serais un fou de courir les hasards d'une vengeance incertaine lorsque le ciel m'en a réservé une qui ne peut m'échapper ? A nous deux d'abord, ton fils ensuite, après que j'aurai réglé mes comptes avec toi. Je ne souffre plus, Rémond, mais je te hais pour tout ce que j'ai souffert! Je te tiens terrassé sous mes pieds; et quand même je te permettrais de te relever, quand ta main se porterait sur moi et marquerait son empreinte sur ma joue, je demeurerais froid et calme, je mépriserais ce nouvel outrage, et je dirais toujours comme je dis à présent : La loi me livre la liberté de cet homme : exécutez la loi!

— Tu triomphes, Vernon. Mais, tout abattu que je suis, je sais bien où te frapper. Sois inflexible, ne me fais par grâce ! Moi aussi, je serai sans pitié pour toi ! Tu te vantes d'une insensibilité que tu ne connais pas. Tu ne souffres plus, dis-tu? Tu mens ! je sais à quels signes certains se révèlent les passions, et quelles traces elles creusent sur les visages. Pourquoi tes cheveux ont-ils blanchi ? Pourquoi tes yeux se sont-ils éteints dans les larmes? Est-ce que je ne vois pas qu'un désir mal étouffé, qu'un désir sans cesse renaissant a fait de toi un vieillard avant le temps? Toi, l'oublier? non, non! Et si tu te venges ainsi, c'est parce qu'elle m'aime ! Oh ! que tu changerais volontiers ton sort contre le mien ! ta fortune contre le trésor que je possède! Je suis heureux, moi, riche, plus riche que toi, car je n'ai rien à retrancher de mes souvenirs, je n'ai pas de jour funeste à effacer de ma vie, tous les gages d'amour que j'ai donnés m'ont été rendus, les présents qu'on m'a faits m'appartiennent toujours, et je puis les montrer à un rival dédaigné ! Si je voulais racheter ma liberté, tu n'aurais pas assez d'or pour me la payer. Reconnais-tu ce collier?

— Le mien ! s'écria Vernon ; elle l'avait gardé.

— Ah ! tu disais que tu ne l'aimais plus ! et voilà que sur une folle espérance tu te troubles et tu laisses échapper le secret de ton cœur ! N'est-ce pas que tu me portes envie ?

— Rends-le-moi !

— Pas de violence, dit Rémond en le repoussant : nos forces étaient égales autrefois, et aujourd'hui nos deux mains se briseraient dans la même étreinte avant de céder ou de ravir ce trésor. Écoute-moi : ce collier, je ne l'ai pas dérobé à Émilie. Tu n'y retrouverais ni la marque de ses baisers, ni la trace de ses larmes. Le jour de son mariage, il y a huit années, elle m'en a fait le sacrifice : elle s'en est séparée volontairement, entends-tu? et, depuis ce temps, elle l'a oublié aussi bien que celui qui lui avait fait ce présent ! Veux-tu encore que je te le rende?

— Oui. — Pour ces titres? — Je les anéantirai. — Je serais libre? — Libre.

— Insensé à ton tour, qui crois me tenter! Ne t'ai-je pas dit que je serais aussi sans pitié? Moi, te rendre ce gage d'amour que j'ignorais qu'elle avait reçu de toi! Tu n'as donc pas compris, Vernon, qu'elle l'aurait gardé si elle t'avait toujours aimé, et qu'elle me l'a donné comme une femme honnête et vertueuse devait le faire! Mais je l'outragerais si je m'en servais pour racheter ma liberté! Je ne serais pas digne d'être aimé comme je le suis! Elle t'a oublié pour moi! elle t'a trahi pour moi! Ton retour à Montpellier, je l'avais appris par elle! Ce signal que tu attendais, cette lumière à sa fenêtre, c'était pour te retenir, pour me donner le temps de revenir et de t'éloigner.

— Tu mens!

— Je dis la vérité, et je voudrais qu'elle fût plus cruelle et plus insultante encore pour te la jeter à la face!

— Monsieur, dit Bernard en entrant, madame vient de partir avec M. Frédéric.

Un éclair de joie illumina la figure de Rémond.

— Vernon, s'écria-t-il, je t'avais laissé libre, tu le sais, de demeurer ici, et tu espérais sans doute la revoir. Maintenant, je n'ai plus rien à désirer contre toi : je suis ton prisonnier.

VIII.

DANS UN AN.

Les dernières paroles de Rémond avaient en quelque sorte vaincu Vernon au milieu de son triomphe. Il s'était remis, sans chercher à prolonger une lutte inutile, aux mains de ceux qui avaient accompagné l'héritier de Georges Durosay. Bernard avait suivi son maître pour recevoir ses ordres. Resté seul dans cette maison abandonnée, Vernon parcourut les chambres désertes, les allées solitaires du jardin. Il voulait s'éloigner, et il se sentait retenu par une force plus puissante que sa volonté. Sans cesse il revenait sur ses pas, cherchant d'un regard inquiet et ardent quelque trace de la présence de celle qu'il avait tant aimée, interrogeant les mêmes objets comme s'il eût espéré que ces témoins muets et insensibles s'animeraient pour lui répondre. La nuit vint, et, de plus en plus troublé, il descendit sur le rivage. Le calme de la nature contrastait avec l'agitation de son âme. Il aurait souhaité que toute clarté s'éteignît au ciel, et que le vent tourmentât et fît hurler dans les ténèbres les flots devenus furieux. Mais le ciel était pur; la lumière de la lune dormait sur la grève et sur la mer à peine ridée par une brise légère.

— Hélas! dit-il, le cœur qu'ont bouleversé les passions est-il condamné à d'éternels orages, et ne peut-il s'apaiser comme ces eaux maintenant si tranquilles? Pourquoi ces vagues que j'ai entendues gronder sous mes pieds ne m'ont-elles pas englouti autrefois? Je maudissais la tempête qui m'éloignait de la France : pourquoi la tempête m'a-t-elle épargné? Puis prêtant l'oreille au murmure confus qui bourdonnait au-dessus de la ville : — C'est là que sont les écueils cachés où l'on échoue! C'est sur cette mer houleuse du monde que les naufrages sont à craindre! Amour, honneur, amitié, sainteté des serments, nobles et belles espérances qui nous ravissez au début de la vie, je vous ai vues disparaître tour à tour : l'abîme

s'est refermé sur vous, et il n'a rejeté à sa surface qu'un cœur brisé, semblable à un cadavre que le flot pousse et promène au hasard! A défaut de bonheur, j'ai cru aux joies de la vengeance, et la vengeance me paraît vaine et stérile. Partir seul en exil, revenir pour vivre seul, et, après avoir étouffé son ennemi entre ses mains, se retrouver seul comme auparavant et toujours courbé sous le même affront, voilà la destinée que vous m'avez faite, vous à qui j'avais remis en dépôt ma félicité. Vous vous êtes aimés, et moi j'ai désiré sans cesse! Si je vous renvoie aujourd'hui la misère et les larmes, vous souffrez au moins ensemble, et la plainte de l'un retentit dans le cœur de l'autre! Ne m'accusez pas de cruauté, riez plutôt de mon impuissance; c'est vous qui êtes heureux, et moi qui gémis et qui souffre.

Il s'appuya contre un rocher isolé au milieu de la grève, et resta longtemps la tête cachée dans ses mains. Il la releva aux tintements d'une horloge qui sonnait dans le lointain.

— J'ai entendu le même bruit vibrer dans le silence de la nuit, le soir où je fuyais devant mes persécuteurs, et, sur le rivage d'où l'on ne pouvait m'arracher, je l'écoutais comme l'adieu d'une voix chérie qui m'arrivait encore à travers les airs et me disait d'espérer. Insensé! J'avais senti mon cœur bondir aussi de joie quand mes regards avaient aperçu le signal que j'attendais! Maintenant que m'importe l'heure qui sonne? celle qui commence sera pareille à celle qui vient de finir, et je ne dois plus voir s'allumer dans l'ombre une clarté trompeuse!

Il se retourna vers la maison; une lumière brillait à une des fenêtres ouvertes. Vernon jeta un cri de surprise. A demi renversé sur la pierre qui lui servait d'appui, il doutait encore, malgré le témoignage de ses yeux, et se demandait s'il n'était pas le jouet d'une illusion. Qui donc était rentré après lui? Cette maison qu'il avait crue déserte lui avait-elle caché quelqu'un que la nuit et son départ rassuraient? Par quel étrange hasard cette flamme brûlait-elle tout à coup au moment où son imagination le reportait vers le souvenir du passé, et comment ce souvenir devenait-il une réalité? Plusieurs minutes s'écoulèrent sans qu'il pût secouer la torpeur qui engourdissait ses membres et le clouait à la même place. Enfin il crut apercevoir une forme humaine qui s'approchait de la fenêtre; puis il vit une ombre qui se plaçait entre son regard et la lampe. Il s'avança : l'ombre, toujours immobile, grandissait à mesure qu'il approchait, et se détachait plus distincte sur l'atmosphère lumineuse qui remplissait la chambre. Tremblant à chaque pas que cette vision disparût, il traversa la grève, monta précipitamment le sentier tracé entre les rochers qui bordaient la côte, et franchit la distance qui le séparait de la maison. La même clarté brillait encore, mais l'ombre s'était retirée. Il fut obligé de s'arrêter pour respirer, tant les battements de son cœur étaient violents; mais bientôt, reprenant sa course, il s'élança sur l'escalier, et, poussant devant lui les portes, il entra dans la chambre.

Une femme y était assise.

— Émilie! s'écria Vernon.

Elle se leva lentement et fit un mouvement de la main pour lui défendre d'approcher. Mais cette défense était inutile. Il restait sans voix, l'œil fixe, haletant comme un homme qui se débat sous le poids d'un rêve.

— Malheureux! dit-elle tout bas, comme il a souffert!

Puis, s'adressant à Vernon :

— Je vous attendais, monsieur; je savais qu'après notre départ vous n'aviez pas

quitté cette maison, et j'y suis revenue seule pour vous voir et implorer votre pitié. Ne vous trouvant pas, j'allais me retirer, lorsque de cette fenêtre j'ai distingué, à la clarté de la lune, un homme qui marchait sur le rivage : je ne sais quel pressentiment m'a dit que c'était vous, et j'ai cherché à attirer vos regards. Répondez-moi, monsieur ; rompez ce silence qui m'effraye. Pourquoi tremblez-vous ainsi ? C'est à moi plutôt de me troubler devant vous, de m'humilier et de baisser la tête.

— Vous vous trompez, madame, répondit Vernon, honteux d'avoir laissé surprendre son émotion : vous vous trompez. Un nom que je ne dois plus prononcer m'a échappé, il est vrai ; mais vous n'aviez pas besoin de me rappeler la différence de nos positions, et ce trouble qui vous étonne a une autre cause que celle que vous supposez peut-être. Vous désirez me parler, je vous écoute, madame. Que voulez-vous de moi ?

— La liberté de mon mari.

— Je l'ai revu, vous le savez, et lui-même s'est fait justice, il n'a pas cherché à m'attendrir.

— Il ne le devait pas ; mais sa femme ne serait-elle pas coupable de l'abandonner ?

— Eh bien ! puisque vous insistez, madame, je consens comme créancier à entendre vos propositions. Est-ce lui qui vous envoie ?

— Non, monsieur ; et quelle que soit votre réponse, qu'il devienne libre ou reste prisonnier, il ignorera que je vous ai prié pour lui. J'ai quitté l'asile où je m'étais réfugiée avec son fils ; personne n'a suivi mes pas, et je me cache dans la nuit pour accomplir un devoir, comme une autre pour se souiller d'une mauvaise action. Cette entrevue sera entre vous et moi un secret que vous garderez religieusement. Je vous le demande au nom de l'honneur, et vous ne me refuserez pas, je l'espère.

— Je vous fais cette promesse, madame, et je n'ai jusqu'à ce jour donné à personne le droit de douter de ma parole.

— Je le sais, monsieur : je l'ai réclamée parce que tout serment est sacré pour vous.

— Oui, vous avez raison ; je tiens ceux que je prononce, et je laisse le parjure aux autres. J'ai juré que je serais sans pitié, et ni larmes ni prières ne pourront me fléchir. Épargnez-vous les pleurs, ne tendez pas les mains vers moi, ne vous traînez pas à mes genoux, ne vous humiliez pas, madame. L'homme qui est devant vous n'est pas celui que vous avez connu, confiant et crédule. Huit années ont changé mon cœur comme les traits de mon visage. J'ai les cheveux blanchis et l'âme desséchée d'un vieillard. Je suis riche et dur pour les pauvres !

— Je ne vous crois pas, dit-elle : vous n'êtes pas devenu cruel à ce point, vous si bon et si généreux !

— Faites-en l'épreuve, répondit Vernon avec un accent d'ironie et d'amertume qui glaça Emilie.

Il répéta après un long silence ces paroles, auxquelles elle ne pouvait trouver de réponse.

— Quelles sont vos propositions ? Vous demandez la liberté de votre mari ? c'est bien, madame, et vous remplissez là, comme vous le dites, le devoir d'une épouse. Aussi je suis prêt à vous entendre. Vous n'êtes pas venue, je pense, pour faire appel à de vains souvenirs et pour acquitter une dette avec des larmes. Donnez-moi de l'or et votre mari est libre.

— De l'or! si nous en avions, il vous l'aurait offert, et je ne serais pas ici.

— Ne vous reste-t-il rien de tout le luxe dont il vous entourait?

— Rien.

— Pas même quelques bijoux précieux?

Elle répondit en baissant les yeux :

— J'ai vendu ceux que je possédais.

— Ce serait assurément une faible garantie, continua-t-il d'une voix qui s'animait par degrés; mais, en vous voyant vous dépouiller pour lui, je pourrais vous tenir compte de la grandeur du sacrifice. Je me suis peut-être vanté d'une insensibilité que je n'ai pas. Qui sait si je ne payerais pas bien cher un gage d'amour que vous auriez conservé? Rentrez chez vous, madame; je vais attendre, et rapportez-moi un collier dont vous aviez promis de ne pas vous séparer. Il avait appartenu à ma mère; c'était une femme pieuse et fidèle à ses serments, une femme qui a vécu et qui est morte comme une sainte, et qui n'a demandé grâce à personne, parce qu'elle n'avait offensé ni trompé personne. Rendez-moi l'héritage de ma mère.

— Je ne l'ai plus; j'ai voulu qu'il servît à protéger la liberté de mon mari. — — Je l'ai vu entre ses mains. — Il ignorait de qui je l'avais reçu. — Vous le lui avez donné le jour même de votre mariage. — C'est faux! — C'est vrai, madame, comme il est vrai que vous avez livré à votre amant le secret de mon retour!

— Moi!

— Comme il est vrai encore que vous étiez d'accord avec lui, que votre mariage était décidé quand vous me promettiez de fuir, que ce signal à votre fenêtre était un piége, que des soldats étaient apostés, que vous saviez tout, que vous étiez complice de tout!

— C'est faux! c'est faux! je le jure!

— Ne jurez pas! il m'a tout dit en me quittant.

— Lui! Rémond!

— Et c'est à moi que vous demandez grâce! à moi que vous avez trahi tous deux! Qu'avez-vous à me dire? qu'il a protégé ma retraite, qu'il pouvait livrer ma tête, et que vous avez eu assez de générosité pour ne pas charger votre conscience d'un meurtre! Merci, madame, merci; mais la vie que vous me laissiez était trop amère pour que je vous doive de la reconnaissance!

— Vernon! écoutez-moi.

— Silence, madame! silence! vous êtes devant votre juge. Ce n'est pas à vous à parler, c'est à moi à vous demander compte de mon bonheur détruit et de huit années passées dans la honte et les larmes! Je me serais peut-être souvenu que j'avais aimé votre mari; j'aurais peut-être oublié sa trahison; j'ai trop appris par moi-même qu'on ne pouvait vous voir sans vous aimer!... Mais vous, vous auriez dû le repousser, et vous avez accueilli et partagé son amour!... Ce n'est pas lui qui est coupable, c'est vous! Il ne m'avait fait aucun serment, et j'avais reçu les vôtres!... Il était libre, et vous étiez ma femme devant Dieu! C'est vous que je hais, vous que je méprise!

— Grand Dieu! s'écria-t-elle en tombant à genoux, tu sais si j'ai souffert sans me plaindre et agi comme une femme résignée; mais tu sais aussi, toi qui m'entends, si je mérite qu'il me méprise! J'avais résolu de me taire et de cacher les secrets de mon cœur; je m'étais armée de force et de patience en venant ici; j'au-

rais accepté pour moi la faute et le mépris si, en m'accusant moi-même, j'avais pu sauver celui qui m'outrage! mais il faut bien que je parle et que je dise la vérité, puisque la vertu de l'épouse est inutile et qu'on fait une trahison de son dévouement!... C'est trop d'impostures et de mensonges!... Charles, c'est toi seul que j'ai toujours aimé, et il le sait bien, lui qui se vante de posséder ce cœur qui ne lui a jamais appartenu!... Rends-lui sa liberté, Charles, et avec elle la fortune qu'il a perdue, et il donnerait sa liberté, sa fortune, sa vie, une vie tout entière de plaisirs et de bonheur, pour ces mots : C'est toi que j'aime!

— Emilie, que dites-vous?... Oh! non!... cela n'est pas possible!... vous pensez à lui en parlant ainsi... C'est Vernon qui est devant vous... vous vous trompez, madame, et vous voulez me tromper encore.

— Oui, toi seul, reprit-elle en se levant. Ce gage d'amour que tu me redemandes, ce matin il reposait encore sur mon cœur. Rémond ignorait que tu me l'avais donné, et quand un hasard fatal l'a fait tomber entre ses mains, il a dû le trouver tout baigné de mes larmes. De tous les sacrifices que le ciel m'a imposés, celui-là m'a été le plus pénible. Je me séparais de ce collier pour remplir un dernier devoir, et j'en ai fait l'usage que ta mère en aurait fait; et tu as pu croire ce qu'il t'a dit! Mais autrefois, quand il t'a accusé de perfidie, un mot de toi a suffi pour me rassurer, et j'étais prête à te suivre. Je suis venue au rendez-vous, je t'ai appelé, je t'ai attendu pendant qu'ils t'entraînaient loin de moi. Des soldats qui te cherchaient sont arrivés, ils m'ont surprise au milieu de la nuit : quelqu'un dit qu'on m'avait vue avec un homme. Confuse, tremblante pour toi, pour mon honneur compromis, pour toi surtout, Charles, car je ne pouvais répondre qu'en te nommant, je restai sans voix. Rémond parut et dit que c'était lui. On le crut ou on feignit de le croire, et je ne pus le démentir quand il ajouta que j'avais librement consenti à l'épouser. Son amour pour moi était connu; j'étais perdue de réputation si je ne devenais pas sa femme. Tu n'étais pas là pour me donner le courage de supporter la honte. Mais j'ignorais alors qu'il avait écrit cette lettre qui te calomniait; j'ignorais qu'il était ton ami; je savais seulement qu'il avait protégé ta fuite et égaré ceux qui te poursuivaient. Ne me reproche pas ma faiblesse, Vernon, et n'envie pas son bonheur! Me crois-tu maintenant, et me reste-t-il encore quelque aveu à te faire?

— Oui, je te crois, Émilie! Mais j'aurais dû mourir sans te revoir. Tu m'aimes toujours et tu appartiens à un autre! Il fallait garder le silence et me laisser mon erreur. J'ai passé bien des nuits sans sommeil à te maudire; j'ai compté bien des jours tristes et désolés, mais du moins j'avais la haine pour remplir le vide de mon cœur! Tu m'as rendu l'amour, et il faut que je te perde une seconde fois! Non, non, je ne te céderai pas de nouveau. Émilie, ajoute-t-il, comme autrefois nous nous aimons; ce lieu est désert comme les allées du parc où tu m'avais promis de fuir avec moi, et la trahison ne veille plus autour de nous; cette nuit est semblable à celle où je t'ai tenue mourante dans mes bras; j'ai vu le même signal à ta fenêtre; voilà le rivage, la mer, le vaisseau qui peut nous porter loin d'ici! viens avec moi, fuyons! Je ne suis plus un proscrit, je suis riche et je t'aime! Tu m'appartenais avant d'être à lui; je reprends mon trésor, qu'on ne me volera plus. Viens! viens!

— Vernon, ne parlez pas ainsi!

— Viens! le monde entier s'ouvre devant nous, et nous trouverons au-delà de

cette mer qui ne gardera pas nos traces des retraites où cacher notre amour. Réponds-moi, Émilie ; pourquoi m'as-tu dit que tu m'aimes ? Pourquoi m'as-tu revu, si tu refuses de me suivre ? Que veux-tu donc de moi?

— Je suis venue parce que tu es le même homme qu'autrefois, Charles ; parce que tu respecteras l'épouse comme tu as respecté la jeune fille. Je suis venue pour te donner l'exemple du pardon.

— Moi pardonner ? jamais ! Ah ! pour le croire, tu ne sais pas ce que j'ai souffert !

— Penses-tu donc que j'aie été heureuse ? Tu as pu te plaindre en liberté, confier peut-être tes chagrins... Mais moi ! ignorant si tu vivais encore, il m'a fallu dévorer mes pleurs, composer mon visage, sourire pour le rassurer, le consoler quand je le voyais triste et sombre, mentir sans cesse à mes souvenirs ! Voilà ma vie depuis huit années. Tu parles de tes nuits sans sommeil ! et moi, est-ce que je n'ai pas veillé, cherché la solitude, prié pour toi et répandu mon âme devant Dieu, quand Dieu seul pouvait m'entendre ! Et cependant, je pardonne ! Rémond est mon mari ; grâce ! grâce pour lui ! — Non ! — C'est lui qui est malheureux, il m'aime et je ne l'aime pas. — Laisse-moi ! laisse-moi ! — Grâce !

— Voudrait-il d'un pardon que tu as demandé ? A sa place, moi, je le refuserais.

— Il ignorera toujours que nous nous sommes revus. N'est-il pas ton ancien ami ? ne veux-tu pas oublier une offense ? Tu vas écrire à cette table, devant moi, l'ordre de lui rendre la liberté, et demain cet ordre sera remis à son fils. Garde pour toi seul le mérite de cette générosité, je n'en veux pas réclamer ma part. Puis tu quitteras cette ville ; tu sais bien que nous ne pouvons pas vivre l'un près de l'autre. — Émilie !...

— Je suis mariée et je t'aime ! Chaque année, à pareille nuit et à pareille heure, j'ouvrirai cette fenêtre, je regarderai sur le rivage, je te chercherai à la place où je t'ai aperçu ce soir, et je dirai : Charles, c'est toi que j'aime ! et je me réunirai à toi dans ce chaste et mystérieux hymen de l'âme.

Il se laissa conduire vers la table.

— Écris, dit-elle. — Je ne le puis. — Essaye du pardon, ami. Le pardon est la vertu des cœurs faibles comme le mien. Pardonne, Charles, pardonne !

Il écrivit quelques lignes et les lui remit. Elle les prit, et, après les avoir lues :

— C'est bien. Maintenant, mon devoir est rempli. Adieu, Vernon, adieu ! — Pour toujours ? — Pour toujours ! — Un moment encore ? — Adieu ! adieu ! Ne me suis pas, Vernon ; nous ne nous sommes pas revus ; notre amour est un secret entre nous et le ciel ! Adieu ! je t'aime ! adieu !

Elle quitta précipitamment la chambre sans qu'il cherchât à la retenir, sans qu'il pût lui adresser une parole. Lorsque le jour parut, il s'éloigna et se dirigea vers le pont.

Dans la matinée, Rémond rentra chez lui accompagné de sa femme et de Bernard, qui avait porté l'ordre de le mettre en liberté ; car Frédéric était absent. Après être resté seul quelque temps, il appela Émilie. Elle fut frappée d'effroi en voyant sa pâleur. A son approche, il se leva et la conduisit vers la fenêtre.

—Voyez-vous, dit-il, ce vaisseau qui met à la voile ? c'est celui qui devait nous emmener, et c'est Vernon qui part ; il quitte la France pour n'y plus revenir ; il me l'a écrit ce matin. Il a voulu que rien ne manquât à sa générosité... Il me délivre des tourments de la jalousie. Regardez, Émilie, regardez le vaisseau qui s'éloigne... Je ne crains plus qu'il vous revoie et je puis mourir...

— Mourir! s'écria-t-elle. Rémond, vous chancelez... votre voix s'éteint... Oh! je tremble de vous interroger. — Frédéric... dit Rémond, Frédéric... Où est mon fils?... Je voudrais embrasser mon fils... — Malheureux! qu'avez-vous fait? Quelqu'un! Du secours! — N'appelez pas... il est trop tard... le poison... — Grand Dieu! — Le vaisseau a disparu... Adieu, Vernon, adieu! Je t'ai disputé cette femme jusqu'à la mort, et je la rends libre à présent qu'elle ne peut plus être à toi. — Rémond! Il rassembla dans un dernier effort tout ce qui lui restait d'énergie, et, se dressant devant elle : — Bernard, chargé de veiller sur vous, vous a suivie cette nuit; caché dans cette chambre, il a tout entendu et m'a tout dit. Je n'ai pas voulu de la vie à ce prix... Frédéric!... mon fils!...

— Vous m'appelez, mon père? s'écria le jeune homme, qui entrait à ce moment.

— C'est toi! — Ce n'est pas ici que je croyais vous trouver... J'ignorais qu'il avait eu pitié de vous, et je l'ai frappé!... — Frappé? — Pourquoi ne m'a-t-il pas dit qu'il avait pardonné? — De qui parles-tu donc? — De Vernon. — Vernon! mais il est parti!... — Non; je l'ai cherché... Je l'ai rencontré il y a une heure; je lui ai rappelé sa promesse et nous nous sommes battus... Il est tombé blessé à la poitrine... mort peut-être.

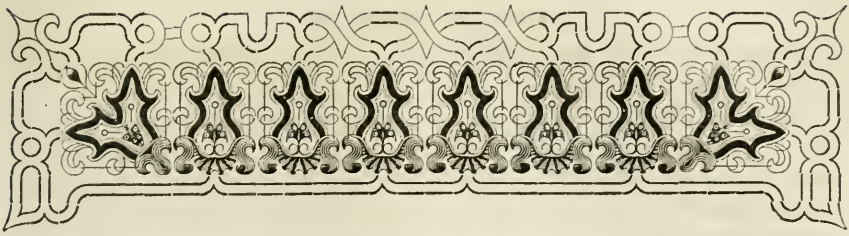
— Mort! Tu m'as vengé, mon fils, car c'est à cause de lui que je meurs! La douleur lui arracha un cri horrible. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, ses yeux devinrent fixes. Il glissa des bras de Frédéric sur le parquet, et il resta sans mouvement.

Quelques jours après cet événement, dont toute la ville fut instruite, madame Rémond reçut une lettre qui contenait ces lignes tracées d'une main tremblante :

« La vie m'était odieuse sans vous; j'ai accepté un duel que je pouvais refuser, et, loin de me défendre, je me suis offert aux coups de mon adversaire. Je devais mourir de ma blessure, un miracle m'a sauvé. Émilie, tu me reverras dans un an. »

AUGUSTE ARNOULD.

(*Le Siècle.*)



CONNOR O'MARA

TRADITION IRLANDAISE.

I.

Près du village de Kilfenora, dans le comté de Clare, un des plus pittoresque comtés de l'Irlande, remarquable par ses cent vingt beaux petits lacs et par ses cent vingt-six ruines de châteaux ou monastères, vivait, il n'y avait pas longtemps, et peut-être vit encore, un brave paysan nommé Connor O'Mara. Il avait épousé une jeune femme, accorte, honnête et industrieuse, qui lui donna, en peu d'années, deux beaux garçons et deux belles filles. L'ouvrage devenant rare dans le comté de Clare, et Connor entendant dire que l'on offrait de bons gages aux journaliers dans la province de Leinster, prit congé de sa femme Nelly, embrassa ses deux garçons et ses deux filles, se rendit à Kilkenny, et, entre cette ville et Carlow, il se loua à un gros fermier nommé Fitz-Patrick. C'était un honnête homme qui faisait valoir une terre à lui, et avait un troupeau de bêtes à laine, des vaches et des pourceaux. Sa femme était une active ménagère, qui l'avait rendu père d'une nombreuse famille.

Connor plut au fermier, à la fermière, à leurs enfants, à tout le monde ; et, au bout de quelques semaines, Fitz-Patrick lui dit : — Connor, mon brave garçon, j'aime tes façons d'agir ; tu es un travailleur diligent, et je voudrais te garder quelque temps avec nous. Voyons, veux-tu te louer pour un an, je te promets douze guinées l'année expirée, et, par-dessus le marché, un habit neuf ; je te coucherai, je te nourrirai, et tu seras regardé comme de la famille.

Connor consentit d'abord à cette proposition, et pendant les douze mois de l'année, il ne négligea pas un seul jour les intérêts du fermier, tantôt à la tête des ouvriers occupés à arracher les pommes de terre, opération que les paysans du comté de Clare connaissent si bien, tantôt labourant, piochant, traînant la herse, soignant les brebis et les vaches, conduisant les pourceaux et les veaux aux foires et aux marchés. Pas un garçon de ferme ne pouvait se comparer à Conner ; il était

non-seulement zélé au travail, mais encore il avait la main heureuse dans tout ce qu'il entreprenait.

Cette année parut donc bien courte à tous les habitants de la ferme ; et Fitz-Patrick, calculant, en homme prévoyant et sage, que perdre Connor ce serait perdre son bras droit, résolut de le retenir à tout prix. En conséquence, quand vint le jour de régler ses comptes : — Connor, lui dit-il, je suis trop content de toi pour te laisser partir ; si tu veux t'engager pour un an encore, je double tes gages et te promets un autre habit neuf. Au bout de cette seconde année, si tu consens à rester avec nous, Connor, tu te trouveras à la tête de trente-six guinées ; tu pourras te retirer dans ton comté de Clare, y acheter une vache ou deux, et pourvoir honorablement à l'existence de ta femme et de tes enfants.

La proposition était séduisante : le pauvre diable y consentit volontiers, se disant que Nelly l'approuverait si elle était là, et qu'en l'attendant elle pourrait elle-même se tirer d'affaire avec l'aide de leur fils aîné, qui avait déjà dix ans quand il était parti pour le Leinster.

Tout alla, cette seconde année, mieux encore que la première : la récolte fut abondante, la laine se vendit bien ; la ferme, en un mot, prospéra, et la gaieté présidait à toutes les réunions du coin du feu ; car Connor était un amusant personnage qui mettait toute la famille en bonne humeur par sa naïveté. Les enfants l'aimaient à cause des contes qu'il leur faisait dans les longues soirées d'hiver. Connor avait bonne mémoire : or, il n'est pas de province en Irlande où il y ait plus d'histoires récréatives que dans le comté de Clare, et où l'on sache mieux les raconter.

Ce fut une grande tristesse à la ferme quand on vit arriver le terme de la seconde année ; et, à vrai dire, Connor lui-même se sentait le cœur un peu gros, tout en se répétant que son devoir le rappelait auprès de sa Nelly et de ses enfants. Fitz-Patrick et sa femme se concertèrent donc ensemble, et, la veille de ce départ, qui chagrinait tout le monde, le fermier dit à Connor qu'il lui donnerait quarante-huit guinées s'il voulait rester encore une année avec lui. — Remarque, ajouta-t-il, mon garçon, qu'avec trois années de gages, tu vas pouvoir porter quatre-vingts guinées à ta femme, et qu'avec cette somme, un honnête paysan peut, non-seulement acheter des pourceaux, mais de plus une petite terre pour être heureux et indépendant.

Connor eut bien quelques remords ; mais comment résister à la séduction d'un pareil avenir pour lui et pour les siens? Peut-être en ce moment ses enfants mendiaient-ils quelques pommes de terre à la porte d'une maison charitable ; mais quel dédommagement pour eux, lorsqu'ils le verraient revenir avec quatre-vingts guinées et un habit neuf ! Il demeura donc une troisième année aux gages de Fitz-Patrick.

Le temps passa vite, et tout prospéra encore à la ferme du maître de Connor ; il bâtit une nouvelle grange et s'arrondit de quelques arpents, augmenta son troupeau ; et, attribuant une bonne partie de cette prospérité à son valet de ferme, il résolut de tenter un dernier effort pour le retenir un an de plus. Il le prit donc à part, lui répéta tous ses anciens arguments, n'oublia pas l'habit neuf, et enfin, déclara qu'aux quatre-vingts guinées qu'il devait déjà au brave Connor, il en ajouterait cent au bout de la quatrième année, ce qui lui permettrait de s'en retourner chez lui avec cent quatre-vingts guinées !

Jamais pauvre Irlandais fut-il plus tenté que Connor? Cependant, cette fois, la nature l'emporta ; le désir de revoir sa femme et ses enfants fut plus fort que l'amour des guinées, et Connor eut le courage de déclarer que sa résolution était inébranlable, et qu'il voulait retourner dans le comté de Clare.

Fitz-Patrick n'osa pas le blâmer, et renonça à le retenir davantage.

Le matin du départ de Connor, il fut facile de voir que personne, dans la maison, n'avait fermé les yeux de toute la nuit. Connor remarqua que l'active ménagère ne s'était pas couchée, ayant passé la nuit à pétrir et à cuire le pain. On déjeuna en silence, et chacun se préparait tristement aux adieux, lorsque Fitz-Patrick, conduisant Connor dans sa chambre, lui dit :

— Connor, voilà trois ans que tu me sers comme je n'ai jamais été servi. Pendant ces trois ans, il ne m'a pas manqué un seul penny dans mes comptes, et pas une seule fois l'eau distillée ne t'a troublé le cerveau. Garde donc pour toi toutes les avances que tu as reçues sur tes gages, et ce n'est pas trop, quand je me souviens de tous les pences sortis de ta poche pour régaler mes enfantss... Ah! que les pauvres petits vont être à plaindre quand ils n'auront plus leur bon ami Connor!... Je les entends qui sanglotent. Et, en parlant ainsi, l'honnête fermier détourna la tête pour essuyer une larme; mais presque aussitôt, se reprenant, il feignit de sourire et continua en ces termes : — Connor, mon ami, il est inutile de parler longuement là-dessus ; tu dois nous connaître, et nous connaître bien ; je vois à tes propres yeux que tu me comprends comme je te comprends ; car les yeux ont aussi leur langage. Oui, mon ami, nous nous comprenons, n'est-ce pas? Merci donc de tes bons services et de ta bonne amitié !

Ici, les larmes qui roulaient sous les paupières de Connor tombèrent abondamment sur ses joues, car il n'essaya plus de les contenir.

— Allons, mon garçon, dit Fitz-Patrick, assez pleuré comme cela. Parlons affaire... As-tu confiance en moi, Connor?

— Si j'ai confiance en vous, mon maître? oh! oui, sans nul doute.

— Veux-tu donc recevoir de moi deux bons avis, Connor, avant de partir?

— Très-volontiers, mon cher maître, et je promets bien de ne pas aller contre.

— Ainsi donc, mon cher Connor, si je t'engage à mettre dans ta poche tout l'argent que je te dois, sous la forme de DEUX BONS AVIS... et si je te prouve qu'une fois rendu chez toi, tu reconnaîtras que tu n'y as rien perdu... voyons, consens-tu à les accepter au lieu de l'argent?

C'était là une question embarrassante, et qui semblait changer sérieusement la face des choses. Connor avait mainte et mainte fois ouï vanter tel ou tel, à cause de la valeur des avis qu'il donnait; il savait que l'on payait de grosses sommes à un avocat pour prix d'un seul avis, bon ou mauvais. On lui avait dit aussi que ni rois, ni reines, ni lords-lieutenants d'Irlande, ne pouvaient faire un pas sans avoir à leur cour des *conseillers* non-seulement pensionnés, mais encore gratifiés de chaînes d'or, de jarretières neuves, de croix, de rubans, etc. Or, il estimait Fitz-Patrick au moins l'égal de tous ces donneurs d'avis officieux et officiels ; il avait une confiance sans bornes en l'honnêteté du fermier, un respect infini pour sa sagesse ; cependant il resta confondu, et, après avoir réfléchi un peu, il s'écria :

— En vérité, maître, je suis tout ébahi ! Puis, essayant de rire assez gauchement, il ajouta : — Ah! je vois ce que c'est! vous voulez plaisanter, vous voulez plaisanter à mes dépens ; mais qu'importe, par ma foi ! encore vaut mieux rire que

pleurer! Cela dit, Connor exprima sur sa physionomie toutes les marques de cette surprise caractéristique d'un Irlandais qui se voit en présence d'une énigme dont tout son esprit naturel ne peut déchiffrer le mot.

Mais le fermier ne riait pas; il répéta ses arguments avec une assurance solennelle, et convainquit bientôt le pauvre Connor qu'il n'avait jamais parlé plus sérieusement.

— Tu me quittes, lui dit-il, après trois ans de service, et tu as toutes sortes de droits à recevoir l'argent que tu as gagné. Pourrais-je te regarder en face, si je voulais t'en dérober la valeur?

— Mais, mon cher maître, reprit Connor, comment pourrai-je, moi, regarder ma femme et mes enfants que je vais retrouver peut-être à demi morts de faim, lorsqu'ils me demanderont ce que j'ai fait de l'argent que je leur avais promis de rapporter du Leinster?

— Connor, répliqua Fitz-Patrick, je lis dans ta pensée. Laisse-moi donc te dire que, si tu acceptes mes avis, tu seras bientôt aussi heureux dans ta famille que moi dans la mienne. Avec ces avis, tu arriveras plus riche déjà que tu ne le serais en mettant aujourd'hui tes quatre-vingts guinées dans ta bourse de cuir; mais au contraire, je te déclare que, si je te compte l'argent dans les mains, le charme est rompu, et je te donnerais les avis pour rien, que tu arriverais chez toi aussi pauvre qu'auparavant. Prends donc mes avis comme je te les propose, ou tu t'en repentiras toute ta vie.

Connor hésitait encore, se faisant craquer les doigts, grattant le parquet des pieds et levant les yeux aux solives, comme s'il eût attendu quelque bon génie pour le tirer d'embarras, lorsque heureusement Fitz-Patrick, qui était décidé à lui faire accepter le marché proposé par lui, ajouta à tous ses arguments :

— Connor, mon garçon, je te l'ai dit, je devine tout ce qui se passe en toi, et ce n'est pas aimable de ne pas me croire sur parole; mais je te veux trop de bien pour ne pas te persuader. Je te le répète, tant pis pour toi si tu refuses mes deux avis; mais si tu les reçois avec confiance, et qu'en arrivant chez toi tu ne sois pas enchanté de l'échange, reviens me servir une quatrième année, et je te donnerai cent guinées avec les quatre-vingts qui te sont déjà dues.

Soit que les belles paroles du fermier eussent ensorcelé Connor, soit qu'il obéît à l'instinct d'une confiance réelle, soit qu'il eût peur de se faire de Fitz-Patrick un ennemi plus fort que lui, moitié espérance, moitié peur, il se soumit et déclara qu'il était prêt à accepter les deux avis en échange de l'argent qui lui était dû.

—Qui sait, se dit-il tout bas, si c'est bien Fitz-Patrick qui me parle, et si je n'ai pas affaire au diable en personne sous les habits de mon maître, auquel cas mieux vaut m'en aller à tout prix?

A peine Connor eut-il consenti, que le fermier, l'air joyeux, lui prit la main, lui dit de s'asseoir, de tourner la tête du côté de l'orient, et de prêter la plus sérieuse attention.

— Écoute-moi bien, continua Fitz-Patrick; car si tu ne suis pas exactement les avis que tu vas entendre, je crois que tu payeras cher ta désobéissance, tandis qu'au contraire, en les suivant à la lettre, tu seras bientôt le plus heureux de tes voisins. Es-tu prêt?

— J'écoute de toutes mes oreilles, dit Connor; commencez.

— Baise d'abord ce livre de messe.

Connor baisa le livre de messe.

— Ferme les yeux maintenant, pour ne pas perdre un seul mot de ce que je vais te dire.

Connor ferma les yeux, et le fermier commença :

— Tu as renoncé à ce qui t'est dû pour tes gages, n'est-ce pas? Tu acceptes en échange les avis que je vais te donner? Ces avis, les voici donc :

Premier avis. — *En te rendant chez toi, ne t'écarte jamais de la grande route; évite les détours, et, sous prétexte d'arriver plus vite, ne prends jamais à travers champs.* M'as-tu bien entendu?

— Oui, maître, dit Connor, qui ne put s'empêcher d'ajouter tout bas : « Si le second avis est de cette force, voilà mes quatre-vingts guinées bien placées. »

Deuxième avis. — *Si tu t'arrêtes dans quelque maison que tu ne connaisses pas, surtout la nuit, regarde bien autour de toi. Si tu vois que le maître du logis est vieux et la maîtresse jeune et jolie, éloigne-toi au plus vite, ne te couche pas et ne ferme pas l'œil dans cette maison.* Retiendras-tu celui-là?

— Je le sais par cœur et je ne l'oublierai de ma vie, répondit Connor, qui se dit à part lui : « Si je trouvais quelqu'un qui voulût de mon marché, je le lui céderais volontiers, et à perte. »

Mais il n'y avait pas à se dédire, et, quoi que pensât Connor, il avait baisé le livre de prière, non sur son pouce, mais sur la reliure même ; le mieux pour lui était de paraître satisfait du contrat, qui ne pouvait plus être annulé. Il se leva, remercia Fitz-Patrick, et se prépara à partir sans rien demander de plus; mais en ce moment entra la ménagère avec ses enfants, et Fitz-Patrick, saisissant Connor par la main, lui dit : — A quoi songes-tu, mon garçon, de t'en aller comme cela? Crois-tu donc que nous te laisserons cheminer sans provisions? Partout on trouve de l'eau à défaut de lait ; mais on ne trouve pas partout le pain, et il en faut pour mettre sous la dent. Heureusement ma femme y a pourvu en cuisant cette nuit : voilà deux galettes, mon garçon, une grosse et une petite; porte la grosse sous ton bras, et tu mordras dessus dans le voyage, quand tu ne trouveras pas mieux ; mais ma femme et moi nous voulons que tu mettes la plus petite dans ta poche, pour l'offrir de notre part à ta brave Nelly, comme un gage de notre amitié; qu'elle la goûte et qu'elle nous dise si, dans le comté de Clare, on pétrit des galettes de cette pâte-là. Laisse-moi la glisser moi-même dans ta poche... l'y voilà... Quoi! pas de bouton! Allons Nerry, du fil et une aiguille; couds-moi cette poche-là ; Connor pourrait tomber et laisser rouler sa galette dans la boue.

La poche fut cousue, et alors les adieux se firent en règle; chacun embrassa Connor ; le pauvre diable avait si bon cœur que, attendri de ces caresses, il se mit en chemin plus content de ses hôtes qu'il n'aurait cru l'être un quart d'heure auparavant.

II.

Nous ne dirons pas toutes les réflexions qui passèrent par la tête de Connor pendant la première journée de son voyage, tantôt s'accusant de n'être qu'un sot, tantôt osant douter de la bonne foi de son ancien maître. Puis, se reprochant ses mauvaises pensées, il cherchait un sens cabalistique à ces deux avis qui lui coû-

taient quatre-vingts guinées. Le premier soir, il s'arrêta sur les frontières du comté de Kilkenny, dans la cabane d'un berger qu'il connaissait, dont il partagea le souper, et avec lequel il fuma une pipe. Quoiqu'il se gardât bien de parler de ce qu'il croyait être sa mystification, il lui sembla, telle est la douce influence d'une causerie de vieux amis, que son chagrin s'évanouissait dans l'air avec la vapeur du tabac.

Le lendemain matin il se remit en chemin, et comme il allait d'un bon pas, il atteignit deux marchands ambulants qui se rendaient à Tipperary, la balle sur le dos. Ils firent route ensemble, et les joyeux propos de ces braves compagnons achevèrent de distraire Connor. Mais quand ils lui vantèrent les richesses de leur boutique portative, il fouilla involontairement dans sa poche, et son cœur s'attrista en la trouvant si mal garnie; il dépensa cependant un schelling pour acheter une paire de ciseaux qu'il destinait à sa femme.

Nos trois voyageurs étant arrivés à un détour de la route qui conduit à la ville de Thurle, un des colporteurs prit la parole : — Voilà bien, dit-il, le poteau qu'on nous a indiqué hier soir à l'auberge où nous avons passé la nuit, et ce sentier doit être celui qui nous épargnera trois milles de chemin.

— En effet, dit le second colporteur, c'est ce sentier-là même; prenons-le donc.

Connor, tout aussi jaloux qu'un autre de ne pas perdre son temps et d'épargner ses semelles, voyant les colporteurs sauter lestement un fossé, allait faire comme eux, lorsque tout à coup les avis du fermier lui revinrent à l'esprit. Il s'arrêta en se répétant à lui-même : « Quand tu te rendras chez toi, suis toujours la grande route, évite les détours et ne prends pas à travers champs sous prétexte d'aller plus vite. » Il avait payé cet avis trop cher pour ne pas le suivre. Connor s'excusa donc de ne pas accompagner les deux colporteurs, et marcha tout droit devant lui.

Il ne lui arriva rien de remarquable jusqu'aux environs de la ville, où tout à coup il aperçut sur un banc ses compagnons de voyage qui, les habits déchirés, se tordaient les bras et se lamentaient avec un air de désespoir.

— Oh! mes braves gens, que s'est-il donc passé? leur demanda Connor.

Ils étaient si troublés qu'ils eurent quelque peine à lui répondre; mais lorsqu'ils retrouvèrent la parole, ils lui racontèrent que le sentier qu'ils avaient pris les avait conduits au milieu d'un bois où les attendaient six hommes armés de bâtons et le visage couvert d'un masque : c'étaient des voleurs qui, après les avoir dépouillés de leurs balles, d'une partie de leurs habits et de leur argent, les avaient battus par-dessus le marché. Ils croyaient avoir reconnu, au son de leur voix, deux de ces bandits pour être les mêmes hommes qui leur avaient, la veille, si charitablement indiqué le moyen de raccourcir leur chemin. Connor les consola de son mieux, et se félicita tout bas de s'être rappelé à propos le premier avis de Fitz-Patrick. Grâce à lui, s'il n'était guère plus riche que les pauvres colporteurs, il n'avait pas, du moins, été battu comme eux.

Connor les laissa, ne pouvant leur être d'aucun secours, et continua sa route jusqu'à ce qu'il rencontra une source d'eau claire. Il fit halte, s'assit sur le gazon, mordit sur la plus grosse de ses deux galettes, se désaltéra, se lava le visage, les pieds et les mains, remercia Dieu d'avoir échappé aux premiers dangers de son voyage, et se remit en marche jusqu'à la fin du jour.

Le soleil se couchait lorsqu'il atteignit les limites du comté de Limerick.

Il aurait bien voulu pouvoir dépasser le pont d'O'Brien, car, à quelques pas de là, il avait encore une connaissance, un autre berger qui l'aurait reçu de grand cœur dans sa cabane; mais il était déjà nuit, il sentait ses jambes un peu lourdes, et il s'estima heureux d'apercevoir une lumière à la fenêtre d'une grande ferme, où il résolut de demander un gîte jusqu'au lendemain. Il frappa donc à la porte, entra avec le salut ordinaire : « Dieu vous bénisse tous! » et fut bien accueilli par une jeune fille qui l'invita à entrer dans la cuisine ; car il y a encore dans la vieille Irlande un reste de l'hospitalité des anciens jours. Connor s'assit donc sans façon sous le manteau de la cheminée. Un bon feu y petillait en répandant au loin ses clartés réjouissantes. Connor vit qu'il n'était pas seul ; il alluma sa pipe, se mêla à la conversation, et ne refusa point sa part d'un grand plat de pommes de terre qui fut apporté par la servante. Tout indiquait une maison confortable : d'énormes jambons étaient suspendus dans la cheminée même, où ils achevaient de prendre couleur ; sur les dressoirs brillait un service complet en bel étain reluisant; à travers les vitres de deux grandes armoires on entrevoyait aussi des plats de porcelaine et même d'argent; le mugissement du bétail, le bêlement des agneaux et le grognement d'une autre espèce de quadrupède non moins familier à l'oreille, rappelèrent à notre voyageur la ferme où il avait, pendant trois ans, travaillé avec tant de courage. Ses yeux se dirigèrent ensuite sur les habitants de la maison : il remarqua surtout une jeune femme, belle et coquettement mise, qui allait et venait, en apparence fort affairée ; de temps en temps elle s'arrêtait devant la pendule, comme impatiente de la lenteur de l'aiguille qui faisait le tour du cadran. Près de lui, deux hommes d'une figure honnête lui parurent deux fermiers se rendant à quelque foire du canton; leur entretien lui révéla qu'il avait deviné juste : étrangers comme lui, ils ne l'avaient précédé dans cette ferme que de peu d'instants, et ne connaissaient du fermier que son nom. Celui-ci n'était pas là, mais on l'attendait. Bientôt entra, en effet, un vieillard à la chevelure blanche, qui salua tout le monde avec courtoisie, et dont l'air respectable frappa Connor. La jeune femme s'approcha de ce nouveau venu d'un air caressant : « C'est son père, » pensa Connor ; mais c'était son mari, comme le lui apprit la servante. La jeune femme et lui se retirèrent ensemble, bras dessus, bras dessous. Alors Connor se souvint du second avis de Fitz-Patrick : « Si tu t'arrêtes dans quelque maison que tu ne connaisses pas, surtout la nuit, fais bien attention autour de toi : si tu découvres que le maître du logis est vieux et que la maîtresse est jeune et jolie, éloigne-toi au plus vite ; ne te couche ni ne ferme l'œil dans cette maison. »

Ces mots : « Éloigne-toi au plus vite... ne te couche ni ne ferme l'œil dans cette maison, » résonnèrent tristement à son oreille, et il crut voir apparaître Fitz-Patrick lui-même, qui lui criait : « As-tu bien entendu ? » Il quitta donc son siége, et, profitant du moment où tous les yeux étaient tournés du côté du feu, il gagna la porte sans bruit, souleva doucement le loquet, ne souhaita le bonsoir à personne, et sortit.

La nuit était devenue sombre et puis orageuse. Connor, après avoir tourné quelque temps à tâtons, se trouva sous un hangar où il y avait des tas de gerbes et des bottes de foin. Désespérant de gagner la grande route avant le matin, et désirant goûter un peu de sommeil, il se pelotonna de son mieux dans un coin et ferma les yeux. Mais il ne put s'endormir aussi promptement qu'il l'aurait voulu, tant sa tête était troublée par tout ce qui lui était arrivé depuis trois jours, y compris l'inci-

dent des colporteurs et des bandits qui les avaient volés et battus. Le second avis de Fitz-Patrick l'occupait aussi naturellement, quoiqu'il ne s'expliquât pas bien encore quel péril il aurait pu courir auprès du bon feu qu'il venait de quitter. Bientôt le silence régna autour de la maison, et tout annonça que la pluie qui tombait n'inquiétait guère les hôtes abrités sous ce toit hospitalier. Toutes les lumières qui scintillaient à deux ou trois fenêtres s'éteignirent. « Chacun est couché maintenant, se dit Connor ; et qui sait si ma terreur panique ne m'a pas tout juste privé d'un bon lit qu'on m'eût offert après le souper ? »

Tout à coup un bruit frappe son oreille ; il écoute : un cavalier s'arrête sous le hangar même, et descend de sa monture, qu'il attache à un poteau près d'une botte de fourrage. Ce cavalier était enveloppé d'un manteau couleur de muraille, qu'il jeta sur la selle du cheval. Cela fait, il porta la main à sa ceinture, et Connor entendit distinctement qu'il armait un pistolet. A ce son de sinistre augure, le pauvre Connor se tapit sous une gerbe, n'osant plus regarder, de peur d'être vu. Heureusement qu'il y avait le cheval entre lui et le mystérieux personnage. Celui-ci, se croyant seul, fit quelques pas hors du hangar. Connor osa relever la tête, lorsqu'un petit coup donné à l'une des croisées basses de la maison y fit apparaître une lumière qui permit à notre Irlandais de constater que le nouveau venu, si c'était un voleur, avait au moins un complice qui l'attendait. Connor n'en trembla que davantage ; mais le soin de sa sûreté le rendit aussi de plus en plus attentif. S'enhardissant jusqu'à aller se placer sous le ventre du cheval, il ne perdit pas un mot de l'entretien qui eut lieu entre le cavalier et une femme qui se mit à la croisée.

— C'est moi, Marie !

— Tu tiens enfin ta parole, Denis !

— Et toi, es-tu préparée ?

— Oui, à tout, si tu promets de m'épouser avant la fin de l'année.

— N'est-ce pas mon désir, l'unique motif qui me fasse arriver ici armé d'un poignard et de pistolets, comme pour un assassinat ?

— Hésiterais-tu, quand il n'est pas d'autre moyen d'obtenir ma main ?

— Je n'hésiterais que devant un crime inutile ; mais d'ailleurs, puisqu'il faut frapper le vieillard, je le vois, as-tu tout disposé pour qu'on soupçonne tout autre que nous ?

— Le hasard nous sert mieux que ma prudence : des inconnus sont venus ce soir nous demander un gîte ; il sera facile de les accuser et de les faire condamner.

— Je puis donc entrer et te suivre ?

— Viens, et aie le courage de frapper... je me charge du reste.

Les deux interlocuteurs cessèrent ici leur dialogue. Le cavalier se dirigea de la croisée vers la porte : la porte s'ouvrit, et il fut introduit.

Qu'on se figure la fièvre de Connor. Ah ! s'il avait eu autant de courage que de probité, comme il eût osé crier au moins à l'assassin, réveiller tout le monde et empêcher une horrible tragédie ! Sa conscience lui reprocha bien sa poltronnerie ; mais sa poltronnerie fut la plus forte. Il se figura que le moindre cri allait attirer sur lui le cavalier, dont la force lui semblait être celle d'un géant. « Je ne serai, pensa-t-il, qu'une victime de plus. Ah ! du moins, je veux m'armer de preuves irrécusables contre le crime que je ne saurais empêcher. » Que fit Connor ? il prit les ciseaux achetés aux colporteurs pour sa Nelly, et tailla dans le manteau laissé

sur la selle un morceau de drap qu'il choisit sous le collet; puis, avec la pointe des mêmes ciseaux, il perça trois trous dans le cuir de la bride, mais si petits, qu'il était impossible qu'on les y remarquât si on ne les y avait faits.

Ces précautions prises, Connor s'échappa du hangar au moment où il crut ouïr comme un sourd gémissement qui lui déchira l'âme; il retrouva son chemin et courut plutôt qu'il ne marcha.

Ce même matin, au lever du jour, Connor franchissait la frontière du comté de Clare, et n'avait plus que vingt-huit milles pour être rendu à son village.

En mettant le pied sur le sol natal, il sentit une nouvelle vigueur se glisser dans tous ses membres, et, à six heures du soir, il aperçut enfin la cheminée de son humble toit. O bonheur! Nelly était sur le seuil, les yeux tournés vers le chemin, comme si un pressentiment l'eût avertie de l'approche de son mari. Elle le reconnut, appela ses enfants, et ils coururent à la rencontre de l'heureux Connor. Que d'embrassades et de caresses du mari à la femme, du père aux enfants!

Mais quand on en fut aux explications, quand Connor se vit obligé d'avouer qu'il revenait les poches à peu près vides, toute la famille resta stupéfaite, et Nelly eut la franchise de recevoir sans dire merci les ciseaux qui prouvaient que le nouvel Ulysse n'avait pas oublié sa Pénélope dans sa longue absence. La brave femme s'imagina que Connor ne racontait pas toute la vérité, et elle lui demanda le récit détaillé de ses aventures.

Connor ne se fit pas prier, et commençant par le commencement, en conteur naïf, il répéta mot pour mot les avis que lui avait donnés le fermier de Kilkenny en échange des quatre-vingts guinées qu'il lui devait. — Quoi donc! s'écria Nelly en l'interrompant, c'est tout ce que tu nous rapportes de trois ans de travail? c'est ainsi que tu es reparti, les poches vides? Ce reproche de Nelly fit ressouvenir Connor de la seconde galette que Fitz-Patrick lui avait tant recommandée. — J'oubliais, dit-il, que mistress Fitz-Patrick t'envoie une galette pétrie de sa main.

La poche fut bientôt décousue. — Voyons, dit Nelly, si les femmes de Kilkenny pétrissent mieux que celles de Clare. Les pauvres enfants de Connor ouvraient de grands yeux; car depuis longtemps ils n'avaient d'autre régal que l'éternelle pomme de terre de l'Irlande. Mais quelle fut la surprise de toute la famille, lorsque le couteau qui découpa la galette mit au grand jour une bourse de quatre-vingts pièces d'or, avec une lettre dont le contenu fut épelé par le fils aîné de Connor, devenu en son absence un assez bon élève de l'école gratuite de la paroisse!

« Mon cher Connor, j'espère que cette lettre parviendra à son adresse, puisqu'elle est écrite par le courrier qui la porte. Crédule et facile comme nous te connaissons, tu risquerais d'arriver chez toi plus pauvre que tu n'en es parti, si je ne te forçais pas de faire cas des avis que je compte te donner pour rien, mais qui valent réellement les quatre-vingts guinées dont tu croiras les avoir payés.

« En voici un troisième par-dessus le marché : Ce n'est pas tout, mon cher Connor, que d'avoir de l'argent, il faut encore savoir le placer. Fais donc bon usage du tien, et que Dieu te bénisse, comme c'est le souhait de ton ancien maître.

« JAMES FITZ-PATRICK. »

Quand la lecture de cette lettre fut finie, la bénédiction qui la terminait fut rendue au centuple par Connor et sa femme, qui prièrent le ciel de se charger de leur reconnaissance. Ensuite, comme cet incident n'avait fait que suspendre la

curiosité de Nelly, Connor ne tarda pas à la satisfaire complétement, et la famille n'écouta pas sans frissonner l'histoire des colporteurs volés et battus, mais surtout les mystères de cette dernière nuit, où tout semblait indiquer que Connor avait risqué de se voir attribuer quelque crime horrible. Combien les avis de Fitz-Patrick parurent précieux à la pauvre femme de Connor, échappé si miraculeusement aux voleurs et à l'aveugle jugement des hommes!

La prudence nous vient quelquefois avec la richesse. Connor et sa femme, après avoir compté et recompté les guinées, décidèrent que, de peur de tenter la cupidité de leurs voisins, ils devaient garder le silence le plus absolu sur toutes les aventures de cet heureux retour. Ce ne fut qu'au bout de six semaines, et après que les guinées bien employées, selon l'avis de Fitz-Patrick, eurent procuré à Connor deux belles vaches et six pourceaux, qu'un remords saisit tout à coup le propriétaire de la cabane ainsi convertie en une petite ferme. Que s'était-il passé dans la maison d'où il s'était si heureusement soustrait? Qu'était-il arrivé aux deux voyageurs qu'il y avait laissés? Le discret Connor alla donc trouver M. Corbett, le shérif du comté de Clare, et lui fit la révélation de tout ce qu'il avait vu et entendu depuis son départ de Kilkenny. — Malheureux! lui dit le shérif, grâce à vous peut-être, à cette heure même, deux innocents sont condamnés à la peine de mort; c'est aujourd'hui qu'on les juge à Limerick. — A Dieu ne plaise! s'écria Connor grandement effrayé. Le shérif sonna un domestique. — Qu'on scelle à l'instant, lui dit-il, mon cheval bai. Avez-vous conservé le morceau de drap? ajouta-t-il, s'adressant à Connor. — Le voici attaché à la doublure de mon habit avec une épingle, répondit Connor. Alors le shérif écrivit une lettre, et la remettant à Connor : — Tu vas aller à Limerick sur mon cheval, lui dit-il, et tu n'en descendras qu'à la porte de la cour de justice, où ce papier, adressé à mon confrère le shérif, t'introduira devant le jury. Voilà ta monture prête; pars, et souviens-toi que tu portes la vie ou la mort de deux innocents. En moins de trois heures Connor était à Limerick, et arrêtait le cheval couvert d'écume devant la porte du palais de justice. Quelques minutes après, Connor était en présence de la cour.

On jugeait en effet, ce jour-là même, deux hommes accusés de s'être perfidement introduits dans la maison d'un riche fermier, pour le poignarder et le voler pendant son sommeil. L'accusation était soutenue par la jeune femme de la victime, qui venait de faire entendre sa déposition avec beaucoup d'assurance. Selon elle, les deux meurtriers l'avaient attachée au pilier du lit, en lui mettant un bâillon sur la bouche et un bandeau sur les yeux. Elle avait été trouvée dans cet état, au lever du jour, par la servante, qui avait aussitôt jeté l'alarme dans le pays. Les deux coupables, arrêtés avec une bourse d'or et des papiers appartenant à celui dont le sang criait vengeance, avaient affecté l'ignorance la plus complète sur ce dont ils se voyaient accusés; mais toutes les preuves parlaient contre eux; le plaidoyer éloquent de leur avocat n'avait fait aucune impression.

Après une heure de délibération, les membres du jury rentraient dans la salle pour prononcer leur verdict, lorsque le shérif, se levant de son siége, alla déposer devant le président une lettre ouverte. Sa seigneurie témoigna sa surprise d'une pareille interruption; mais ayant pris connaissance de la lettre, il parut vivement ému, et s'adressa au jury en ces termes :

— Messieurs du jury, voici une circonstance extraordinaire : un nouveau témoin nous arrive, prêt à faire une déposition importante en faveur des deux pri-

sonniers. Je me croirais indigne de la charge que j'ai l'honneur de remplir, si je ne vous priais de reprendre vos siéges et de vouloir bien suspendre quelques instants une sentence qui pourrait un jour être pour vous et pour moi une source de remords.

L'avocat des deux accusés invita ensuite le nouveau témoin à prêter serment. Connor s'avança, et il n'y eut personne qui ne remarquât l'impression causée par sa présence inattendue sur la jeune veuve, assise auprès d'un grand jeune homme avec lequel elle s'était souvent consultée pendant les débats ; elle regarda Connor, et laissa voir qu'elle le reconnaissait en détournant aussitôt la tête. Connor, encouragé par le regard de l'avocat des accusés, prit alors la parole : — Milord, dit-il, avant de faire ma déposition, je demande que votre seigneurie fasse garder les portes, car je suis bien trompé si les deux vrais coupables ne sont pas ici présents. A ces mots, la jeune femme se couvrit le visage avec son mouchoir, et son voisin boutonna son manteau, comme se préparant à partir. Connor osa alors commencer son récit, et un murmure flatteur lui prouva que sa bonne foi paraissait évidente à tout l'auditoire. De plus en plus enhardi, et devenu presque éloquent, il se tourna du côté de la jeune femme coupable, et lui dit en la montrant du doigt : — Voilà celle qui vint à la fenêtre, parler au cavalier ; je la reconnaîtrais à sa voix, si elle voulait parler à demi-voix à l'homme qui est auprès d'elle... Oui, cet homme est l'assassin lui-même ; je le reconnais à sa taille, à sa moustache et à son manteau, dont j'ai gardé d'ailleurs un échantillon que voici. Qu'on examine si ce morceau ne manque pas sous le collet qu'il a boutonné avec tant de soin.

Cette singulière confrontation, cette preuve dont le nouvel accusé ne se doutait guère, vinrent le frapper de terreur, lui et sa complice. Pendant qu'on regardait le manteau, Connor ajouta : — Que cet homme produise aussi la bride de son cheval, vous y trouverez trois trous faits par moi-même avec la pointe de mes ciseaux ! Il ne fut pas nécessaire à Connor d'en dire davantage, l'assassin n'essaya pas de nier ; sa complice s'évanouit ; et les deux fermiers, arrachés tout à coup à une mort infamante, levèrent les mains au ciel pour le remercier.

Le juge des assises adressa une allocution au jury, qui, sans sortir de son banc, annula toute l'accusation. Un *warrant* fut rédigé séance tenante contre les vrais coupables, qui allèrent en prison attendre leur jugement. Ce jugement eut lieu le lendemain même.

Ce qu'il y avait de miraculeux et de dramatique dans le témoignage de Connor, aurait fait de lui un véritable *lion* à Limerick, s'il avait voulu se prêter à la curiosité générale ; mais il se hâta de reprendre le chemin de sa cabane, après avoir embrassé cordialement les deux fermiers dont il venait de sauver l'honneur et la vie. Sa chère Nelly l'attendait avec impatience : ils continuèrent à faire bon ménage et à élever leurs enfants dans la crainte de Dieu, en leur répétant quelquefois les bons avis de Fitz-Patrick.

DON BELTRAN DE LA CUEVA.

I.

Quoique le couvre-feu fût sonné depuis longtemps et que la nuit enveloppât la ville de Tolède dans un épais réseau d'ombre, une troupe d'hommes couverts de manteaux s'acheminait par les rues silencieuses et désertes vers la partie haute de cette royale cité. Les promeneurs nocturnes, armés de guitares et d'épées, paraissaient tellement déterminés à braver les règlements de police, que les archers de garde, peu soucieux d'engager une rixe avec eux, jugèrent plus prudent de les laisser passer. Ils virent d'ailleurs qu'ils avaient affaire à des gentilshommes de la cour du roi don Henri III de Castille, leur souverain, et en l'année de grâce 1459 il était souvent dangereux d'avoir raison contre des délinquants de cette espèce.

Les archers ne se trompaient pas. La bande était conduite par don Diègue Lopez Pacheco, fils de don Juan Pacheco, marquis de Villena, le plus puissant des favoris du roi. Ce jeune écervelé, fort de l'autorité et de la protection de son père, traînait à sa suite ses plus intimes compagnons de folies, parmi lesquels se distin-

guaient son cousin don Alfonso Tellez Giron, aîné du grand-maître de Calatrava, le comte de Transtamare, issu du sang royal, et quelques autres des meilleures noms de la noblesse espagnole.

Ils s'arrêtèrent bientôt près du château du roi, construction massive et carrée qui datait du règne d'Alphonse VI à la fin du onzième siècle. Quatre grosses tours, par-dessus lesquelles pointaient les flèches d'un nombre infini de petites tourelles, flanquaient le mur d'enceinte de ce sombre palais, dont les deux façades se dessinaient avec une grâce parfaite en trois rangs superposés d'arcades à plein cintre. Ce château s'élevait à l'extrémité orientale de la ville sur une colline escarpée au pied de laquelle coulait le Tage, et d'où l'œil ravi embrassait dans son ensemble le magnifique amphithéâtre coupé de jardins et de maisons qui composait la capitale du royaume de Tolède.

— C'est ici, dit à voix basse le jeune Pacheco en jetant bas le manteau qui le couvrait.

— Ce balcon, poursuivit don Alfonso Tellez, qui indiquait du doigt une petite fenêtre à mailles de plomb derrière laquelle vacillait la flamme d'une lampe, ce balcon n'est il pas celui de la belle?

— Justement.

— En ce cas, maroufles, continua don Sanche en s'adressant aux musiciens qu'il avait amenés avec eux, accordez vos mandolines et tâchez d'avoir la voix fraîche, si c'est possible.

— Ah çà! messieurs, hasarda l'un des gentilshommes de la troupe, vous êtes bien sûrs, n'est-ce pas, que le roi n'est pas rentré ce soir au château?

— Sans doute, puisqu'il couche depuis deux jours à sa maison de chasse dans la montagne.

— C'est que peut-être, ajouta quelqu'un, s'aviserait-il de trouver mauvais que l'on fît ainsi les doux yeux à sa maîtresse.

— Pardieu! je voudrais bien voir qu'il s'en fâchât, interrompit don Sanche. C'est une représaille que nous exerçons, messieurs, au nom de ma bien-aimée sœur la reine de Castille, qui rira, je vous le promets, de cette mésaventure de son infidèle époux.

— Tenez, messieurs, regardez là-bas, dit don Alfonso en montrant une autre fenêtre du palais : il y a de la lumière aussi dans la chambre de madame la reine. Peut-être est-ce le chagrin que lui cause son abandon qui l'oblige à veiller ainsi.

— Pauvre reine! si jeune et si belle! murmura le prince don Sanche; se voir ainsi sacrifier à...

— Tout beau, s'il vous plaît, Altesse, interrompit don Diègue Lopez Pacheco; songez qu'en parlant de la maîtresse du roi votre beau-frère, vous parlez d'une dame que j'aime et qui me veut aussi quelque bien. Dona Inesilla Guiomar n'est pas coupable de la préférence que lui accorde notre roi. En respectueuse vassale et sujette, elle subit un amour qu'elle n'a ni désiré ni recherché. D'ailleurs la bienveillante amitié dont la reine sa maîtresse ne cesse de la couvrir, en dépit des médisances de cour qu'elle n'ignore pas sans doute, nous prouve assez en quelle estime elle la tient.

— Don Diègue! interrompit le frère de la reine, si vous commencez les éloges de dona Inesilla Guiomar, nous risquons de passer la nuit au sermon. Çà! oubliez-vous pourquoi nous sommes ici? En avant donc les mandolines et les chanteurs, et, les

yeux cloués à cette vitrine, rassasiez-vous une bonne fois de votre soleil de beauté, qui va se lever sans doute et nous éblouir de tous ses rayons.

Sur un geste de Pacheco, les musiciens se mirent en devoir de commencer la sérénade; mais tout à coup un bruit de cors et de clairons qui retentit de l'autre côté du château les fit trembler, puis disparaître comme une troupe d'oiseaux, sans que les menaces du jeune gentilhomme qui les avait payés d'avance pussent les arrêter un instant.

— Voici le roi qui rentre au château, dit don Sanche. Sa chasse est terminée; la vôtre l'est aussi, Pacheco. Il nous faut faire retraite, et au plus vite, car si nous étions surpris...

— Chère Inesilla, murmura Pacheco les bras amoureusement tendus vers la fenêtre de sa maîtresse, je reviendrai bientôt. Va! dors en paix! et que le souvenir de ton amant fidèle et dévoué tienne à ton chevet la place de sa personne.

Le fils du marquis de Villena rejeta son manteau sur son épaule et se mit à suivre, la tête baissée, ses compagnons, qui s'enfuyaient déjà par les rues tortueuses de la haute ville.

— Silence! s'écria don Sanche, la main sur l'épaule de Pacheco, qui s'arrêta tout court. — Qu'y a-t-il? —Voyez là-bas!

L'amant de dona Inesilla Guiomar bondit soudain sur lui-même en étouffant un cri de rage. Il tira son épée et courut dans la direction du château. Le seul don Sanche le suivit.

Ce n'était pas sans quelque motif que le jeune homme passait ainsi de ce calme profond dans lequel il s'endormait tout à l'heure à cet état de fureur et d'indignation. La fenêtre de dona Inesilla Guiomar était ouverte. La blanche jeune femme, penchée sur son balcon, auquel pendait une ceinture de soie qui traînait jusqu'à terre le long du mur du château, faisait évader un homme que le retour inopiné du roi de Castille venait sans doute d'arracher à quelque doux entretien.

— Contenez-vous, Pacheco, dit le prince don Sanche à son ami en l'entraînant dans l'ombre que projetait l'une des tours. Laissez se refermer la fenêtre de l'infidèle et venir à nous le galant qui paraît vous avoir supplanté; nous aurons ainsi le cœur net de cette aventure. Ce fut à grand'peine qu'il obtint cet effort de Pacheco. L'homme longtemps suspendu entre le ciel et la terre toucha enfin le sol; l'écharpe de soie fut retirée et dénouée du balcon. La fenêtre se referma. L'inconnu longea les murs, le nez dans sa cape, et il vint enfin se heurter contre son rival.

— Vous n'irez pas plus loin! lui cria Pacheco.

L'homme fit un soubresaut en arrière et arma ses deux mains d'une dague et d'une épée. Ce fut seulement alors que don Sanche et son ami s'aperçurent qu'il avait un masque sur le visage. C'était du reste un cavalier de haute taille et bien découplé. A la façon dont il maniait ses armes, on devinait qu'il en faisait usage d'habitude. Son costume sombre mais élégant annonçait un gentilhomme. La partie était égale des deux côtés, l'occasion excellente. La lune à demi voilée laissa tomber tout juste assez de lumière pour que deux hommes pussent porter et parer un coup d'épée.

— Tu me reconnais, dit Pacheco, et tu sais de quelle offense j'ai à te demander raison, puisque à ma seule vue tu te mets en garde. C'est bien. Mais toi, qui es-tu?

— Cela t'importe peu, pourvu que je sois gentilhomme. Je te jure que je le suis autant que toi. Cela te suffit-il?

— Non.

— J'en suis fâché, car je ne suis pas d'humeur à t'en apprendre davantage.

— C'est ce que nous verrons, murmura Pacheco en pliant de colère dans sa main gauche la lame de son épée. Ah! vous descendez la nuit par le balcon de ma maîtresse, mon gentilhomme, et vous ne voulez pas que je m'enquière de votre nom?

— Je ne connais pas votre maîtresse, murmura l'homme masqué.

— Fort bien! tu sors peut-être de la chambre de dona Inésilla Guiomar sans savoir comment elle se nomme!

— Je vous jure pourtant que c'est la vérité.

— L'intrigue se complique, interrompit don Sanche en riant aux éclats.

— A d'autres, poursuivit Pacheco. Moi je suis son amant, et vous avez beau dire, j'ai tous les droits du monde de vous prendre et traiter comme un rival préféré. Allons! en garde!

— Je vous jure pourtant qu'il n'en est rien, ajouta l'homme en baissant la pointe de son épée.

— Aurais-tu peur? demanda Pacheco.

Pour toute réponse, son antagoniste lui porta un coup de pointe qui l'aurait traversé d'outre en outre s'il ne se fût penché en arrière, de façon que la lame glissa légèrement entre sa chemise et le velours de son justaucorps. Don Diègue Lopez Pacheco rompit de deux pas, et son adversaire eut la générosité de ne pas profiter de son avantage pour le charger.

— Oh! oh! tu fais le magnanime! s'écria le jeune homme. Tu as tort, car moi je ne te ménagerai pas.

En disant ces mots, Pacheco fondit sur son rival, qui l'attendit de pied ferme et le força bientôt de reculer. Il était perdu si don Sanche, résolu à sauver son ami même au prix d'une lâcheté, n'avait alors attaqué à l'improviste le terrible adversaire. Celui-ci, frappé d'un coup d'épée dans le visage, tomba au milieu d'un flot de sang en criant d'une voix défaillante : Trahison! trahison!

— Qu'avez-vous fait? murmura Pacheco.

—Qu'importe? Vite! vite! levons son masque, et nous saurons...

— Mais il n'est pas mort, balbutia Pacheco, l'oreille collée contre la poitrine du blessé. Nous pourrons le sauver peut-être...

Don Sanche, ne pouvant dénouer les cordons du masque, tirait sa dague pour les couper, lorsqu'une petite porte basse du château vint à s'ouvrir, et plusieurs hommes armés de flambeaux accoururent vers le lieu du combat. Don Sanche et Pacheco s'évadèrent avant qu'on pût les atteindre.

Cependant les nouveaux venus se groupèrent bientôt à l'entour du malheureux blessé, qui perdait du sang et demeurait étendu sur la terre sans donner signe de vie.

— Alerte! dit un de ces hommes en promenant son flambeau sur le corps qu'ils venaient de rencontrer. Messire don Christoval nous a ordonné, mort ou vif, d'apporter ce cadavre au château. Tout bon physicien qu'il soit, je doute fort qu'il en tire autre chose que de l'engrais pour la terre. N'importe, il faut obéir.

Le blessé fut relevé et porté sur les bras de deux serviteurs jusqu'à une salle basse qui s'ouvrait au niveau du sol, dans l'une des tours du château royal de Tolède. Là, auprès d'une table sur laquelle brillaient divers instruments de chirurgie, éclairée

par une petite lampe fumeuse, dont la lueur rougeâtre donnait à sa figure hâve et osseuse un caractère plus terrible que rassurant, un homme à la chevelure noire et crépue, aux lèvres épaisses, aux yeux brillants, à demi voilés par d'épais sourcils, se tenait debout, silencieux et pensif. Les gens qui avaient apporté le corps se retirèrent respectueusement après l'avoir déposé sur la table. Dès qu'il fut seul, don Christoval (c'était le nom de l'étrange personnage que nous venons de dépeindre) arracha le masque du gentilhomme, sonda la blessure qu'il avait reçue au milieu du visage et y appliqua les remèdes qu'il jugea utiles. Puis, promenant doucement une éponge mouillée sur ses traits pour en enlever les caillots de sang qui le rendaient méconnaissable :

— C'est bien lui, murmura-t-il entre ses dents. C'est bien lui! Merci, ô mon Dieu! tu n'as pas voulu qu'il mourût ainsi. Non, sa destinée n'est pas accomplie encore, il lui faut une autre vie, une autre mort surtout!

Les yeux de don Christoval semblaient jeter des éclairs en s'attachant sur les paupières fermées de cet homme que son art venait de sauver d'une mort certaine, et que pourtant dans son âme il semblait maudire secrètement.

— Il vivra! reprit le chirurgien en se promenant à grands pas dans la salle. Et pourtant si je voulais!... ajouta-t-il en fronçant le sourcil... Allons, allons, je n'ai pas attendu ma vengeance jusqu'à cette heure pour en finir si tôt et d'une façon si obscure. Laisser couler son sang qu'un autre a versé... c'est pour rien dans le châtiment! Qu'il passe ainsi de vie à trépas sans savoir seulement qui je suis, quelle mission de justice j'ai à exercer contre lui, ce serait folie assurément. D'ailleurs, plus la chute est haute et plus elle est cruelle! Monte, monte, beau jouvenceau. Tu ne possèdes encore que tes vingt ans, ta beauté que chacun t'envie, ta cape et ton innocente épée. Il te faut des titres, des palais, des trésors, une femme aimée, un nom célèbre, des amis, des flatteurs, un long espoir d'avenir devant toi. C'est alors qu'il sera doux de te poser le pied sur la poitrine, de t'avoir là, immobile, sous ma main, comme je te tiens à cette heure, et de t'enlever tout cela lentement en excitant tes regrets et ton désespoir. Ah! ce temps-là viendra! Il viendra bientôt, je l'espère.

Comme don Christoval achevait ces mots, une porte s'ouvrit et un homme s'avança lentement dans la salle. Du plus loin qu'il l'aperçut, le chirurgien courut à lui, mit respectueusement un genou en terre et lui baisa la main. Le nouveau venu lui fit signe de se relever, et s'approchant de la table où gisait le blessé :

— Christoval, dit-il au chirurgien, tu me réponds de sa vie au moins? — Comme de la mienne, seigneur. — Rappelle-toi qu'on a de grands desseins sur ce jeune homme, que sa vie peut-être est liée au salut du royaume de Castille... — Je sais tout cela, seigneur. — Ainsi, continua le mystérieux personnage, tu es sûr que ce funeste accident n'aura pas de suites? — Pas d'autres suites qu'une légère cicatrice au visage, et j'oserais affirmer que le jeune muguet n'y perdra rien auprès des dames; ses traits efféminés, rendus plus mâles par cette trace de blessure, auront de nouveaux charmes pour elles. — C'est bien, Christoval; mais dis-moi, as-tu arrêté les assassins? — On n'a pu les atteindre, seigneur. L'alcade et le prévôt sont déjà prévenus et ils informeront avec toute diligence. — Un mot encore, Christoval. Quand le jeune homme pourra-t-il reparaître à la cour? — Demain, seigneur. Dans un instant il reprendra ses sens, et, avant le jour, grâce à un élixir puissant dont j'ai appris le secret pendant ma captivité chez les Maures, il sera complétement

rétabli. — Faites cela, Christoval, et ne doutez pas qu'on ne vous récompense selon votre zèle et vos mérites. Adieu.

Le chirurgien voulut de nouveau baiser la main de son interlocuteur, qui lui fit signe de demeurer, et sortit.

II

Don Diègue Lopez Pacheco reçut de grand matin un message du marquis de Villena, qui lui enjoignait d'accourir auprès de lui sans délai. Devinant bien que son aventure de la nuit dernière, qui avait fini si malheureusement, allait être le texte de la remontrance qu'il lui fallait subir, il s'y résigna de bonne grâce et se rendit aux ordres de son père. Le marquis attendait son fils avec impatience, se promenant à grands pas dans la galerie de son palais et interrompant ses réflexions par des monosyllabes qui témoignaient de sa mauvaise humeur et de son irritation.

— Enfin, monsieur, vous voilà, s'écria-t-il dès que parut Pacheco.

Pacheco baissa la tête et salua profondément, glissant par intervalles, à la dérobée, un coup d'œil sur les traits de son père, pour mieux apprécier le plan de défense qu'il devait préparer. Mais cette fois le cœur du vieillard, blessé en plus d'un endroit, paraissait inaccessible à la clémence comme à la pitié. Pourtant le marquis ne se laissa pas emporter à l'excès de son mécontentement. Habitué de longue main à raisonner ses passions comme les moindres actes de sa vie, il jugea plus utile de faire un appel énergique à l'ambition et à l'égoïsme de son fils. D'un geste plein de froideur et de calme apparent, il invita le jeune homme à s'asseoir, et, se laissant tomber lui-même dans un large fauteuil frangé d'or et surmonté de son écusson d'armoiries, il débita gravement ce qui suit :

— Mon fils, j'ai été jeune comme vous. Emporté comme vous quelquefois par l'attrait du plaisir et par la fougue de l'âge, j'ai pu mettre en oubli les devoirs que m'imposait mon rang ; mais il est une pensée à laquelle je suis toujours resté fidèle, c'est le désir d'accroître l'illustration et la puissance de notre maison. Que l'on vous cite parmi les plus aimables débauchés de Madrid et de Tolède ; que vos prodigalités, que votre luxe d'armes, de chevaux et d'habillement, fassent quelquefois froncer le sourcil à mes trésoriers, je suis assez riche et assez indulgent pour ne vous point parler de ces folies ; mais que vos imprudences, que la légèreté de votre caractère, viennent exposer chaque jour au discrédit et à la disgrâce du roi de Castille cette faveur et ce pouvoir que j'ai eu tant de peine à conquérir, voilà ce que je ne puis vous pardonner.

— Mon père, interrompit Pacheco, ai-je donc commis un si grand crime en rendant hommage à la beauté de dona Inesilla Guiomar?

— Croyez-vous, monsieur, que le roi vous sache gré de votre aventure de cette nuit, s'il vient à l'apprendre ? Mais rassurez-vous : pour cette fois encore, il ne saura rien, grâce à moi, si votre ami le prince don Sanche de Portugal n'en va point faire le récit dans les salons de la reine sa sœur. Quant au mystérieux galant que vous avez si bien traité, ce ne sera pas lui, je pense, qui vous trahira. Toutefois, je vous le dis, il est temps que vous songiez à l'avenir. Ignorez-vous donc, monsieur, quelle fleur frêle et délicate est la faveur du roi ? de com-

bien de soins et de veilles inquiètes il faut l'abriter contre les orages du caprice et de l'envie? Ah! si je pouvais dérouler devant vous tous les replis de ce cœur labouré par tant d'émotions diverses, pendant ce règne si difficile que ma seule main a dirigé sous le nom du roi don Henri, vous comprendriez mes craintes de voir s'écrouler en un instant l'édifice si péniblement élevé de ma fortune et de la vôtre.

Hélas! n'ai-je pas devant les yeux d'assez terribles exemples des vicissitudes humaines? moi-même, n'ai-je pas brisé l'idole au pied de laquelle la Castille fut si longtemps prosternée? Don Alvar de Luna, toi que trente années de persévérance semblaient avoir placé au-dessus des atteintes du sort, ne t'ai-je pas précipité du ciel de la faveur où tu planais? Terrible victoire qui se retrace toujours à mon esprit comme une menace, comme un présage du destin qui m'attend peut-être! Dépouillé de tes terres, de tout le splendide prestige qui t'environnait, je te vois encore, vieillard, le front calme et rayonnant d'une noble fierté, écouter la sentence infâme qui te flétrissait. «Voici la punition, disait cette sentence, à laquelle le roi notre souverain condamne ce cruel tyran, pour avoir insolemment abusé de son autorité, pour avoir altéré et corrompu la justice, dissipé les finances, ruiné le domaine de la couronne, accablé le peuple d'impôts, détourné les revenus de l'État à son profit. Pour tous les crimes, forfaits, maléfices, concussions, violences, cruautés, tyrannies dont il est convaincu, il est condamné à avoir la tête tranchée, afin que la justice de Dieu et du roi soit satisfaite, et qu'il soit dans la suite un exemple capable de tenir en respect les favoris ambitieux.» Don Diègue, mon fils, je vois encore sur la place publique de Valladolid s'élever un échafaud tendu de noir. Il y avait sur cet échafaud une table couverte de velours noir, et sur cette table un grand crucifix d'argent, avec deux flambeaux de cire blanche allumés. Don Alvar de Luna monta sur l'échafaud, baisa la croix, et donnant à l'un de ses pages, qui l'avait suivi, son chapeau et son anneau : — Prends, lui dit-il, voilà tout ce que je peux te donner pour que tu te souviennes de moi. Puis, se tournant vers le bourreau, il lui demanda tranquillement à quel usage était destiné un crochet de fer qu'il apercevait au sommet d'une planche fixée sur l'échafaud : — Monseigneur, lui répondit le bourreau, c'est pour y attacher votre tête dès que je l'aurai coupée.

Don Alvar lui répliqua : — Fais de mon corps ce qu'il te plaira : la mort ne peut ternir une vie comme la mienne. Puis il se dépouilla lui-même de ses habits, et je vis rouler sur le drap noir de l'échafaud cette tête tout à l'heure si pleine de vie et de fierté.

Don Diègue, cette puissance qui a passé de don Alvar à ton père, fut ton héritage; c'est l'héritage de tes enfants. Écoute : Mon père, don Alfonso Giron, seigneur de Belmonte, n'avait pas lui-même entrevu, dans les plus beaux jours de son ambition, le but que je poursuis, le but que je suis près d'atteindre. Don Pèdre, son neveu, épousait une tante du roi de Castille, et mettait le pied, par cette alliance, sur la première marche du trône ; moi, plus ambitieux, plus habile que don Pèdre Giron, c'est sur le trône que je veux m'asseoir.

— Mon père, s'écria Pacheco en joignant les mains, pour l'amour de Dieu! ne commettez pas un tel sacrilége ! A mon tour, je vous rappellerai que l'honneur de notre maison fut toujours sans tache, et que l'usurpation d'une couronne...

— Qui te parle d'usurpation? interrompit le vieux ministre. Entends-moi

donc jusqu'au bout, tu me jugeras après. Don Diègue, j'étais à Valladolid le 25 septembre 1440. Les noces de don Henri de Castille et de la princesse Blanche de Navarre y furent célébrées avec une pompe toute royale. On parla longtemps, dans toutes les Espagnes, des tournois et des carrousels fameux que dirigea don Rodrigue de Mendoza, grand maître de la maison du roi, et dont il fut le principal et le plus glorieux tenant. Mais ce qui troubla ces fêtes et l'allégresse du peuple, c'est que la reine ne donna point d'héritier à son illustre époux.

— Cela est vrai, mon père.

— Après quatorze ans d'ennuis et de dégoûts, don Henri répudia la reine sa femme, cachant la honte de son isolement sous le vain prétexte de sortiléges et de maléfices. Don Luis d'Acugna, administrateur de l'église de Ségovie, prononça, au nom du cardinal don Juan Cervantès, la sentence de divorce. L'archevêque de Tolède la confirma par une commission spéciale du pape Nicolas, et, au mépris de toutes les lois et de la raison, don Henri se remaria, le 21 mai 1455, à la princesse Juana de Portugal. Depuis quatre années, don Diègue, la nouvelle reine de Castille n'a pas plus donné d'héritier à la couronne que l'infortunée Blanche de Navarre.

— Que concluez-vous de là, mon père?

— Que l'infante Isabelle, sœur du roi, sera reine de Castille, car le ciel a condamné le roi, notre maître, à n'avoir jamais d'enfants. A la faveur des troubles de ce royaume (que Dieu appelle à lui le roi notre seigneur, ou que les factions le déposent), je prétends, don Diègue, faire épouser l'infante à mon frère ou à toi !

III.

— Senora, vous êtes la plus belle comme la plus élégante personne des deux Castilles.

— Don Diègue, cela vous plaît à dire.

— De Tolède à Valladolid, pas un archer de renom qui lance un trait avec plus d'art que vos longs yeux noirs, formés pour la damnation de toute âme chrétienne.

— Assurément, don Diègue, vous essayez sur moi l'effet de quelque madrigal que vous rimerez ce soir pour une autre.

— A Dieu ne plaise, dona Inesilla, que je vous donne l'exemple de l'infidélité! D'ailleurs, vous avez tant de perfections, senora, qu'en cette matière comme en toute autre, je me garderais bien de lutter avec vous.

— Du dépit et de l'aigreur, don Diègue ! Voyons, que signifie cet air contraint, et qu'avez-vous encore à me reprocher? Seriez-vous jaloux?

— On le serait à moins, madame. Au reste, vous n'apprendrez pas peut-être sans intérêt que j'ai châtié l'autre nuit, comme il convenait, le malencontreux rival qui s'échappait furtivement de votre balcon.

— Vous êtes fou, répondit avec une parfaite indifférence dona Inesilla Guiomar.

— Nierez-vous, madame, que cet homme soit votre amant? Me ferez-vous croire que je ne vous ai pas vue de mes yeux favoriser sa fuite en le faisant évader par cette fenêtre à l'aide d'une écharpe de soie?

— A cette accusation, don Diègue, je ne répondrai que par un fait. Je n'ai

point passé l'autre nuit dans cette chambre : la reine était souffrante, et j'ai dû veiller dans ses appartements.

— Dites-vous vrai ? s'écria don Diègue Pacheco. Quel est donc cet homme que j'ai frappé ? Quelle est cette femme qui l'aidait dans sa fuite, quand le retour inopiné du roi...

— Je l'ignore comme vous, don Diègue. Si vous doutez de ce que je vous affirme, rien n'est plus facile que de le vérifier. Vous voyez que cette fois encore votre jalousie est en défaut, et que, bien malgré vous, il vous faut croire à la vertu de votre maîtresse.

— Je n'ai pas la dangereuse prétention, reprit le jeune homme avec un sourire d'ironie, de pousser ma conviction aussi loin. Le roi de Castille, madame, aurait trop à gémir, si votre conscience timorée vous imposait une pénitence aussi rigide et aussi absolue.

Dona Inesilla quitta vivement son fauteuil et fixa ses yeux ardents et pleins de colère sur le fils du marquis de Villena.

— Je croyais, monsieur, lui dit-elle d'une voix émue et tremblante, que vous seriez le dernier à m'adresser une pareille insulte. Je ne vous ai pas trahi, monsieur, car je vous aime ; et je prends Dieu à témoin que le roi de Castille...

— Pardonnez-moi, senora, balbutia don Diègue ; je ne fais que répéter un bruit qui a pour échos tous les habitants du palais. Peut-être les assiduités du roi don Henri auprès de vous, les éloges qu'il fait partout de votre esprit et de votre beauté, ont-ils donné lieu à ces calomnies. Pourtant, s'il vous faut avouer toute la vérité, le roi, l'autre jour, s'est presque vanté en ma présence...

— Il a menti, don Diègue, s'il a pu dire que je te trahissais ! Je t'aime, don Diègue, toi seul, entends-tu bien ? Nul autre que toi n'occupe la pensée de dona Inesilla. Nul autre, par son absence ou par sa présence, ne fait bondir mon cœur de joie ou de tristesse ! C'est ton nom, ton seul nom que je prononce dans mes peines comme dans mes rêves, mon Pacheco ! Dans les Espagnes comme dans l'univers, il n'est rien que j'aime, si ce n'est toi ! Va ! toutes les couronnes des royaumes chrétiens et maures, je les repousserais si elles m'étaient offertes, et sans te demander autre chose que ton amour pour récompense de mes faciles dédains.

— Inesilla ! je veux te croire, murmura don Diègue en déposant un baiser sur le front de sa maîtresse ; mais enfin, pourquoi le roi notre seigneur affecte-t-il de te rendre ces hommages qui te perdent aux yeux de tous ?

— Je ne sais, don Diègue ; mais si tu veux, je refuserai de recevoir ses visites.

— Cela ne se peut ; il est le roi.

— Eh bien ! je ne lui répondrai plus quand il m'adressera la parole.

— Garde-toi de l'irriter, chère Inès ; c'est un crime, sais-tu bien, que d'offenser la majesté royale. Mais, dis-moi, don Henri ne t'a-t-il donc jamais déclaré son amour ?

— Jamais.

— Ma tête s'y perd ! balbutia Pacheco. Je l'ai vu pourtant, plus d'une fois, aux tournois de Madrid et de Cordoue, quitter sa place pour te venir parler. Ses yeux se reposaient doucement sur les tiens, mon Inès. Son front rayonnait d'allégresse et semblait dire au peuple et à la cour rassemblés : — Je l'aime : enviez le bonheur de notre union.

— Cela est vrai, don Diègue ; mais quand le roi daigne venir me visiter dans cette chambre, il ne se tient pas près de moi comme te voici maintenant ; il ne prend pas ainsi ma main dans la sienne ; le bonheur ne brille pas dans ses yeux comme je le vois à cette heure éclater dans les tiens, mon Pacheco. Le roi me parle d'un ton digne et sévère. Si parfois il soupire en me regardant, ses traits expriment plutôt de la bienveillance que de l'amour, de l'inquiétude quelquefois. Voilà la vérité tout entière.

— Oh ! je te remercie, chère Inès, d'avoir arraché ce soupçon de mon âme. Je n'ai donc plus à lutter contre mon amour pour toi ! Avec quelles délices je vais m'abandonner à présent au bonheur de t'aimer et de te dire que je t'aime ! Oui, je te crois. A celui qui répètera maintenant ces calomnies odieuses que j'ai crues moi-même trop longtemps, je répondrai par un coup de dague ou d'épée. Mon Inesilla ! à toi ! à toi pour toujours !

Don Diègue tenait encore pressée contre ses lèvres la main de dona Inesilla, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit. Le roi de Castille entra : il était suivi de don Christoval, son chirurgien.

Don Henri tressaillit en apercevant Pacheco, qui, debout et la tête inclinée, dissimulait son trouble profond sous une apparence de respect. Les regards du roi se reportèrent sur dona Inesilla, qui ne baissa pas la paupière. Un profond silence s'établit pendant quelques instants. Enfin le roi s'assit brusquement dans un fauteuil, et, sans daigner adresser un mot à don Diègue, qui n'osait ni avancer ni reculer, il dit à dona Inesilla :

— On vous faisait malade, senora : j'ai promis à la reine de m'informer de l'état de votre santé, et je vous amenais mon médecin ; car vous ne doutez pas, j'espère, de l'intérêt que nous vous portons.

Don Christoval, obéissant à un geste de son maître, prit dans ses mains jaunes et osseuses la main blanche et déliée de la tremblante jeune fille, et après lui avoir tâté le pouls, il se tourna du côté du roi :

— Beaucoup d'agitation, dit-il ; imagination trop ardente. La senora doit éviter les émotions de l'esprit, se garder surtout des idées qui pourraient éveiller en elle l'exaltation des sentiments. Du reste, rien de bien grave. Du calme, du repos, rien autre chose.

Le roi écoutait silencieusement les paroles de don Christoval, et, non moins agité lui-même que la jeune Inès, il froissait convulsivement la poignée d'or de sa dague. Il souffrait évidemment, et ses efforts pour cacher l'émotion qu'il ressentait n'embellissaient pas son visage, naturellement peu gracieux et peu ouvert, si l'on en croit don Juan de Mariana dans son Histoire d'Espagne. Le roi Henri de Castille était en effet de haute taille et mal proportionné ; ses jambes étaient démesurément longues ; sa tête colossale, ses yeux verts, son nez camard et une sorte de férocité empreinte dans tous ses traits, donnaient à sa physionomie quelque chose de terrible et de repoussant. Rien de riche ni de recherché dans ses habits, comme pour les mettre en harmonie avec lui-même. Ce roi, du reste, prodigue par excès pour ses flatteurs et ses courtisans, jetant aux caprices de ses créatures les trésors qu'il arrachait à son peuple, ne buvait que de l'eau, ce qui prouve que certaines vertus extérieures ne donnent pas toujours la mesure du cœur d'un roi. Celui-ci ne buvait que de l'eau, mais il aimait le sang !

Pacheco, toujours debout et tremblant sous l'œil du roi, qui, pour jouir de son

trouble, feignait de ne pas l'apercevoir, résolut enfin de sortir de sa difficile position. Don Christoval venait de quitter l'appartement. S'inclinant jusqu'à terre, don Diègue fit un pas vers don Henri, et demanda timidement si Son Altesse n'avait pas d'ordres à lui donner. Le roi fixa sur lui un regard sévère :

— Seigneur don Diègue Lopez Pacheco, dit-il au jeune homme, quel heureux hasard vous a conduit ici ?

— Altesse !... balbutia don Diègue.

— Sire, interrompit dona Inesilla, j'avais à parler au seigneur Pacheco. Je l'ai fait prier de se rendre près de moi.

— A merveille ! fit le roi, qui essaya de cacher un mouvement de mauvaise humeur ; auprès des dames comme auprès des rois, les gentilshommes de votre maison, monsieur, savent toujours avoir leur part des plus exquises faveurs. Mais prenez-y garde, le caprice détruit souvent ce que le caprice a élevé. Le marquis de Villena peut vous conter dans ses loisirs comment a fini le ministre favori du roi don Juan mon père, le connétable don Alvar de Luna.

A cette menace, don Diègue sentit tout son sang bouillonner dans ses veines. Don Henri ne lui laissa pas le temps de répliquer.

— Vous étiez, je crois, monsieur, lui dit-il, parmi les gentilshommes qui m'accompagnèrent en Andalousie, il y a trois ans, dans notre dernière campagne contre les Maures ?

— Oui, Altesse.

— C'est vous, n'est-il pas vrai, qui, pendant le sac de la ville arabe de Ména, sauvâtes les femmes de l'alcaïde arabe des mains de nos braves Castillans, qui les allaient égorger ?

— Oui, Altesse.

— Et pour vous remercier de votre magnanime protection, le Sarrasin vous envoya une chaîne d'or, véritable talisman d'infidèle qui doit vous sauver la vie à vous et aux vôtres, si jamais il vous arrive de tomber dans les fers de nos mortels ennemis ?

— Cela est vrai, sire, et je porte toujours à mon cou ce gage de la reconnaissance de l'alcaïde maure de Ména.

— Fort bien ! Vous avez acquis trop de titres à mon estime, don Diègue Lopez Pacheco, et à la gratitude de votre pays, pour que je vous laisse languir, après tant de beaux exploits, dans l'oisiveté d'une cour où vos belles qualités ne peuvent paraître comme elles le méritent. Allez, monsieur, prendre les ordres de votre père et de l'archevêque de Tolède. Dites-leur que demain, demain, entendez-vous, vous commanderez les cent lances que j'envoie à mon armée de Cordoue pour reprendre les hostilités contre le roi maure de Grenade. Allez.

Pacheco salua le roi, et il sortit sans même pouvoir rencontrer le regard d'Inesilla, qui semblait lui dire : — Don Diègue ! tu pars, je meurs !

IV.

La galerie qui conduisait aux appartements de la reine regorgeait de courtisans attendant l'heure fortunée du baise-main. Les vieux gentilshommes et les nouveaux favoris que le roi de Castille se plaisait à élever par caprice aux premières

charges de l'État, s'entretenaient à voix basse, et en groupes séparés, des événements et des opinions du jour ; ici don Miguel Luc d'Irança, simple hidalgo, natif de Belmonté, dans la Manche, récemment promu par don Henri à la dignité de connétable, et pourvu des villes d'Aguda et des châteaux de Vératon et de Bozmediano ; don Juan de Valençuela, nouveau grand prieur de Saint-Jean ; Gomez de Solis, que les chevaliers d'Alcantara, après la mort de don Guttière de Sotomayor, avaient nommé leur grand maître, pour se concilier les bonnes grâces du roi. Là, parmi les mécontents, don Pèdre Giron, grand maître de Calatrava, frère du marquis de Villena ; les comtes d'Albe et de Plasencia, l'amirante de Castille, le comte de Transtamare et l'interminable famille des Manrique.

— C'est une honte, disait don Pèdre Giron, que cette couvée de hobereaux éclos sous les ailes de la faveur, qui lèvent chaque jour la tête au milieu des plus illustres noms des deux Castilles. Encore un, messieurs, que nous allons voir surgir : celui-là s'appelle don Beltran de la Cueva. Il y a six mois, le roi l'a fait comte de Ledesma ; aujourd'hui il sera créé grand maître du palais. Je vous donne le fait pour certain.

— C'est cela, répliqua l'amirante, et chevalier de Saint-Jacques de l'épée. Demain on lui donnera ma charge, après demain la vôtre, don Pedro ; dans un mois, peut-être, on le fera ministre ou archevêque, que sais-je ? Tenez, le roi don Juan, contre lequel nous conspirions pour établir sur son trône le prince Henri de Castille, valait mieux que son fils ; je ne m'en cache pas.

— Les discordes du royaume, ajouta le comte d'Albe, ne sont pas si bien apaisées que nous ne puissions, quand il nous en prendra fantaisie, mettre nos vassaux en campagne et commencer une nouvelle croisade contre les favoris.

— Que ce jour-là vienne, comte, reprit le grand maître d'Alcantara, et ma bannière ne sera pas la dernière à se lever.

— Ni la mienne.

— Ni la mienne.

— Seigneur don Pèdre, répliqua le comte d'Albe, quel est ce comte de Ledesma de nouvelle fabrique dont vous nous parlez ? Je veux renier ma foi si j'en ouïs jamais parler.

— Beltran de la Cueva, voilà son nom. Pour ses actes, je crois qu'il serait lui-même fort embarrassé de les énumérer ici. Mais, si je ne me trompe, celui-là a le vent bon, et il menace d'aller loin si on ne l'arrête pas. Qui sait si mon frère, le marquis de Villena, ne sera pas quelque jour supplanté par ce beau sire ?

— A d'autres ! Le marquis est trop puissant.

— Don Alvar de Luna l'était plus que lui, messieurs, et pourtant j'ai vu dresser son échafaud à Valladolid.

En ce moment, don Sanche de Portugal, le frère de la reine de Castille, entra dans la galerie ; il était accompagné de don Diègue Lopez Pacheco ; tous deux semblaient achever une conversation commencée.

— Oui, don Sanche, le roi le veut, demain je dois quitter Tolède.

— Et vous obéirez ?

— A moins de se mettre en révolte ouverte...

— Çà ! cher don Diègue, n'avez-vous point de nouvelles de notre expédition d'hier ? Est-ce pour ce malheureux coup d'épée que don Henri vous garde rancune ?

— Je le gêne, don Sanche, auprès de dona Inesilla Guiomar, qui m'a juré sur son âme que jamais elle ne céderait aux instances du roi.

— Vous êtes un enfant, interrompit don Sanche en riant aux éclats : vouliez-vous pas qu'elle avouât la chose ? Une femme honnête et sage garde toujours pour elle des confidences semblables. Ce qu'il y a de certain et de plus concluant pour la vertu de la dame, c'est qu'un galant est descendu de son balcon, et que nous l'avons tué, ou peu s'en faut.

— J'aime à croire, don Sanche, que nous n'avons pas ce malheur à nous reprocher ; car notre action n'était pas loyale, convenez-en. Deux contre un ! C'est une honte.

— Mort ou vif, don Diègue, si son corps ou son âme nous apparaissent jamais, nous le reconnaîtrons à la balafre qu'il doit porter au milieu du visage ; car mon épée portugaise porte des coups qui ne se confondent pas avec d'autres.

Une grande rumeur fit en ce moment onduler la foule dans la galerie. Don Sanche et son ami firent quelques pas en avant, pensant que c'était le salon de la reine qui s'ouvrait. Ils se trompaient : le tumulte était occasionné par l'arrivée d'un nouveau personnage sur lequel tous les regards se portaient.

— Quel est ce gentilhomme ? demanda Pacheco. Quelque prince de Navarre ou d'Aragon ; quelque roi maure, peut-être, qui vient demander merci au roi de Castille.

— Point, lui répondit-on. L'homme qui vient d'entrer est un des nouveaux favoris du roi notre maître, un jeune gars fait depuis peu comte de Ledesma, et à qui l'on destine la grande maîtrise du palais ; en un mot, c'est don Beltran de la Cueva.

Pacheco et don Sanche poussèrent en même temps un cri de surprise quand ils eurent aperçu celui qu'on leur désignait. C'était un grand et beau jeune homme magnifiquement vêtu, d'une tournure noble et fière, et dont le visage portait la marque encore récente d'un coup d'épée.

— C'est notre homme d'hier, murmura don Sanche à l'oreille de son ami.

— A cette heure, répondit don Diègue, je sais à qui j'ai affaire, et je puis loyalement m'attaquer à mon ennemi.

— Mais votre départ pour Cordoue ?...

— Le roi m'a donné jusqu'à demain pour obéir. Veuillez, don Sanche, l'aborder avec moi. Lui du moins, s'il est homme de cœur, il me dira la vérité et nous recommencerons le combat.

— Pour la vertu de dona Inesilla Guiomar ? balbutia en ricanant le prince de Portugal. Beau sujet pour requérir le jugement de Dieu !

Don Diègue, sans l'écouter, avait déjà rejoint don Beltran de la Cueva.

— Comte de Ledesma, on m'appelle don Diègue Lopez Pacheco ; je suis le fils du marquis de Villena, le neveu du grand maître de Calatrava, don Pèdre Giron. Je pars demain pour l'armée de Cordoue avec cent lances que notre seigneur me donne à conduire. J'ai deux mots à vous dire en secret : veuillez sortir avec moi.

Don Beltran laissa tomber un regard dédaigneux sur le jeune homme, puis continua sa promenade dans la galerie.

— Seigneur don Diègue Lopez Pacheco, j'ai d'autres affaires en ce moment que d'aller m'entretenir de ce qui vous regarde. Vous êtes le neveu du grand maître

de Calatrava, don Pèdre Giron, le fils du marquis de Villena, d'accord ; mais vous attendrez bien jusqu'à demain que je puisse vous répondre et vous questionner à mon tour. Votre présence à l'armée de Cordoue n'est pas si urgente et si indispensable peut-être, que les villes d'Alalousie tenues par notre seigneur le roi soient en danger d'être enlevées par les Maures parce que vous aurez retardé d'un jour votre départ.

Don Diègue saisit vivement le bras de don Beltran.

— Comte de Ledesma, murmura-t-il entre ses dents, le roi vous a-t-il, avec cette comté dont vous êtes si fier, donné le droit d'insolence envers le plus pur sang de la noblesse castillane ? Un mot seulement, et je vous laisse. Dona Inesilla Guiomar est-elle votre maîtresse ? répondez ?

— Vous êtes un insensé.

— Répondez, don Beltran, ou je vous tiens pour un lâche et je vous insulte ici publiquement.

Les yeux du comte de Ledesma étincelèrent ; il saisit à son tour la main de Pacheco :

— C'est toi qui es un lâche et un infâme ! lui dit-il à l'oreille. Avec ton digne acolyte, vous m'avez assassiné traîtreusement quand je venais de te laisser la vie, par pitié pour ta jeunesse, pour ton inexpérience. Va ! plus que toi je désire une revanche de notre rencontre d'hier. Cette fois, je ne te ferai pas de quartier.

— Venez donc !

— Non, pas aujourd'hui : je ne puis quitter ce palais. Dût-on m'arracher l'âme, je ne le puis. Mais demain, demain !...

Sans en entendre davantage, don Diègue, outré de fureur, se précipita sur son rival, et, de ses deux mains, il arracha le collier d'or de Saint-Jacques pendu au cou de don Beltran, puis il foula ce collier sous ses pieds.

Le comte de Ledesma, le bras armé de sa dague, voulut se jeter sur le jeune imprudent. Un groupe les eut bientôt séparés. Avec une vigueur peu commune, don Beltran terrassa les premiers qui s'interposèrent entre don Diègue et lui ; mais enfin, accablé sous le nombre, il tomba lui-même en poussant un cri de désespoir et de rage qui retentit dans tout le palais.

Au même instant les portes des appartements royaux s'ouvrirent brusquement.

La reine s'avança au milieu des groupes, qui s'écartèrent devant elle.

Quand elle se trouva en présence du comte de Ledesma, tout meurtri de sa chute et demandant la mort ou la vengeance, elle poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de ses femmes.

V.

Après l'outrage fait au comte de Ledesma, don Diègue Lopez Pacheco, arrêté et désarmé par les archers du palais, avait été conduit sous bonne escorte à la maison du marquis de Villena, où un ordre exprès du roi lui enjoignait de demeurer prisonnier jusqu'à ce qu'il fût statué sur la punition que méritait sa conduite. Le jeune homme s'attendait à recevoir quelques dures remontrances de son père, dont il avait si tôt mis en oubli les sages conseils. C'était en effet blesser le marquis dans ses plus chers intérêts que d'irriter le roi contre lui, et les paroles de don Henri de Castille à Pacheco chez dona Inesilla Guiomar laissaient assez entrevoir la possi-

bilité d'une prochaine disgrâce pour le ministre favori. Relégué seul dans une chambre du palais, don Diègue passa le reste du jour et toute la nuit suivante sans apercevoir d'autre visage humain que celui du valet chargé de lui apporter sa nourriture. Comment traduire ce silence du marquis, si ce n'est par l'excès de sa colère contre son fils? Enfin, le matin du jour suivant, la porte de Pacheco s'ouvrit et son père parut.

Les traits du marquis étaient empreints de la plus vive agitation. Évidemment son âme était bouleversée par quelque malheur imprévu, par quelque sinistre prévision. Pacheco ne put douter qu'il ne fût lui-même la cause des inquiétudes de son père. Quelle fut sa surprise de le voir accourir à lui les bras ouverts!

— Mon fils, lui dit le vieillard en l'embrassant, Dieu se plaît souvent à confondre nos vains désirs, à frapper ce qui est élevé, à élever passagèrement ce qui est vil et abject, pour montrer que tout vient de lui et que l'homme nepeut rien fonder qui ne soit périssable.

— Qu'avez-vous, mon père? demanda Pacheco, effrayé du trouble et de l'émotion du vieillard.

— Venez, mon fils! suivez-moi. Vous allez tout apprendre.

Don Diègue suivit son père dans ses appartements, où une grande troupe de seigneurs étaient rassemblés et disputaient avec feu sur les événements qui avaient motivé leur réunion. Dès que le marquis parut avec son fils, le silence se rétablit, et le vieux ministre, abordant l'archevêque de Tolède et les plus influents des gentilshommes mécontents qui l'entouraient :

— Oui, messieurs, leur dit-il avec l'accent de l'abattement et du désespoir, le ciel exauce enfin les vœux du roi don Henri. Aujourd'hui même les hérauts du palais vont proclamer dans toute la ville de Tolède la grossesse de la reine de Castille. Dans quelques mois un héritier naîtra au seigneur roi notre maître.

— Ce n'est pas possible, murmura le comte d'Albe; les prières des fidèles ont échoué depuis trop longtemps pour que Dieu se résolve si tard à leur accorder cette grâce insigne. Le temps des miracles est passé.

— Ce ne peut être, répondit l'amirante, qu'un enfant supposé, imaginé par les favoris du roi, afin de priver l'infante Isabelle de la couronne de Castille. Mais cette couronne lui est dévolue par le testament du feu roi don Juan II, au cas où son frère don Henri mourrait sans héritiers. Nous, les chefs de la noblesse castillane, nous ne pouvons, nous ne devons pas souffrir qu'une telle injustice soit commise.

— Non! s'écrièrent à la fois tous les assistants; nous ne le souffrirons pas.

— Il faut enlever du palais Son Altesse l'infante, proposa don Pèdre Giron, et l'enfermer dans une de nos places.

— Le roi fait bonne garde autour d'elle, répondit l'archevêque de Tolède; mais il nous reste un autre héritier de don Juan II, un frère du roi don Henri, un enfant qui, entouré d'un conseil de régence...

— C'est cela! dit le comte de Plasencia. Je propose, messieurs, de nous réunir dans quelque ville où j'amènerai l'infant don Alfonse, et nous le reconnaîtrons pour l'héritier légitime du trône.

— Nous le voulons bien.

— Choisissons donc pour lieu de réunion la ville d'Avila, reprit le frère du marquis, don Pèdre Giron, grand maître de Calatrava. Si le roi refuse d'accep-

ter notre décision, eh bien! nous verrons qui de ses favoris ou de nous l'emportera.

On allait se séparer après l'adoption du projet, quand le marquis s'écria :

— Avant tout, messieurs, guerre ouverte et sans pitié à cette engeance des favoris qui empoisonnent don Henri de leurs infâmes conseils !

— Pour ma part, répliqua don Pèdre, je déclare ici qu'en ma qualité de grand maître je dépouille de son grand prieuré l'un de ces traîtres, don Juan de Valençuela. Demain, sans plus de retard, je me retire dans mes villes d'Andalousie, d'où je vous ramènerai des soldats. Je vous promets d'avance l'appui de Séville et de Cordoue. Le duc de Médina-Sidonia ne peut manquer de se joindre à moi, et nous serons secondés secrètement par le roi d'Aragon.

— Quant à don Beltran de la Cueva, quant à ce comte de Ledesma créé par le caprice de don Henri, je me charge de faire écrouler sa fortune naissante, ajouta le marquis de Villena. Mon fils, poursuivit-il en pressant la main de Pacheco, vous m'aiderez dans cette bonne œuvre, n'est-ce pas?

Comme les mécontents achevaient de se concerter sur leur projet de rébellion, un grand bruit de clairons et de tambours retentit au dehors, et des hérauts d'armes annoncèrent au peuple que des largesses lui seraient faites pour l'heureuse grâce du ciel qui faisait espérer enfin au roi don Henri de Castille un héritier de sa couronne et de son nom.

VI.

Le soleil commençait à décliner sur l'horizon quand le marquis de Villena sortit à pied de son palais sans un valet à sa suite, accompagné seulement de son fils, caché comme lui dans les plis d'un obscur manteau.

— Où allons-nous, mon père? demanda Pacheco, qui se rappelait la défense que le roi lui avait faite de se montrer dans les rues de Tolède.

— Par la sainte croix! murmura le vieux ministre en hochant la tête, nous vous ferons voir beau jeu, notre seigneur le roi de Castille!

Puis se tournant vers don Diègue :

— Tu as sagement fait, mon fils, de venger l'honneur de la noblesse castillane en châtiant hier chez la reine ce Beltran de la Cueva, ce comte de hasard ramassé au coin de je ne sais quelle province! Par l'âme de ta défunte mère! pourquoi n'as-tu pas eu l'heureuse idée de lui passer ton épée au travers du corps? Tu l'aurais fait, n'est-ce pas, sans l'arrivée imprévue de la reine? Elle avait l'air, dit-on, bien effrayée de cette querelle, d'où tu es sorti si vaillamment?

—La reine? Oui, mon père, répondit Pacheco.

Puis le jeune homme s'arrêta et demeura tout pensif, comme quelqu'un qui veut garder pour lui un secret qui ne lui appartient pas.

Ils se trouvaient en ce moment devant une maison d'assez piètre apparence, où le marquis s'arrêta pour frapper trois coups à une porte, qui s'ouvrit d'elle-même et se referma sur leurs pas. Saisissant par le coin de son manteau don Diègue, qui l'interrogeait vainement pour savoir en quels lieux on le conduisait ainsi, le marquis de Villena gravit dans l'obscurité un escalier tortueux, puis, levant une draperie clouée au mur, il introduisit son fils dans une chambre maigrement meublée, où, sur des tables de chêne tachées de sang, éclairées par une lampe blafarde,

des corps morts, encore drapés de leurs linceuls, gisaient étendus, et la plupart mutilés horriblement.

Don Diègue frémit à ce lugubre tableau et porta involontairement la main sur la garde de son épée. Le bruit que ce mouvement occasionna fit tressaillir quelqu'un derrière un rideau. Ce rideau s'ouvrit : un homme sortit précipitamment d'un cabinet voisin et retourna précipitamment sur ses pas pour jeter un lambeau de tenture funèbre, semé de larmes d'argent, sur quelque chose d'immobile qui ressemblait à un cadavre encore à moitié couvert de ses vêtements. Puis, courbant sa tête livide et s'avançant avec lenteur vers le marquis :

— Que plaît-il à Votre Seigneurie de m'ordonner ? demanda cet homme à celui qui le venait visiter.

— Don Christoval, répondit le marquis de Villena, j'ai besoin de tes bons offices.

— Parlez, seigneur marquis. Aujourd'hui comme toujours, ma science et mon dévouement sont à vos ordres.

— Tu sais, Christoval, que je proportionne la récompense au service que l'on me rend. Sans reproche, tu as gagné bien des cruzades avec moi. Eh bien ! je veux doubler ta fortune, si, d'ici à demain, au moyen de ces poisons que tu composes avec tant d'habileté, tu as fait disparaître de la cour, où il me gêne, et du monde, qui sans lui n'en ira pas plus mal, un certain don Beltran, pourvu récemment par le roi de la comté de Ledesma.

— Mon père ! s'écria don Diègue Pacheco, ah ! cette action est indigne de vous !

— Silence ! balbutia le marquis.

— Mon père ! reprit Pacheco avec l'indignation d'un cœur honnête et loyal ; mon père ! c'est à moi de vous délivrer de votre ennemi, non par le poison, mais l'épée au poing...

— Insensé ! fit le vieux ministre, un duel avec cet homme ! Crois-tu pas que je

veuille exposer le dernier espoir de mon nom, le sang de mon sang, dans un combat inégal? Crois-tu pas que je commette au hasard d'un champ clos le soin d'assurer mon intérêt menacé? Garde ton courage pour une meilleure occasion, Pacheco! Il n'y a là pour toi ni profit ni gloire. Le poison de don Christoval est un ami plus sûr. Je m'en servirai.

— Excellentissime seigneur, repartit le médecin en s'inclinant jusqu'à terre, dans plus d'une circonstance semblable je vous ai servi de mon mieux, c'est vrai. Votre générosité n'est pas demeurée en reste avec moi, c'est vrai encore; mais tuer un favori du roi, vrai Dieu! je n'oserai. La potence est un lieu où, pour toutes les cruzades du monde, je ne me soucie pas d'aller. Excusez ma modestie, seigneur, ma simple condition me suffit, je n'aspire pas à m'élever.

— Tu refuses? Je t'ai connu plus hardi.

— Les cas de conscience, seigneur, ne sauraient être raisonnés.

—La conscience te vient bien tard, Christoval. Entre nous, je te crois peu sujet à la dévotion. Si la grâce de l'Église t'illumine, je doute que ce soit depuis longtemps. Quoique tu te dises catholique, à voir la noirceur de ton teint et le feu de tes yeux, je t'ai toujours soupçonné de tenir quelque peu à l'infidélité des Maures, qui, sans nul doute, furent tes ancêtres.

Don Christoval pâlit à ces mots du marquis comme si les yeux du vieillard eussent pénétré au fond de son âme. Il se remit pourtant, et, cachant son effroi passager sous un hideux sourire :

— Votre Seigneurie se trompe, répondit-il, je suis Espagnol comme elle. Ma famille était andalouse. C'est à Cadix que je suis né.

Le marquis sourit à son tour d'un air d'incrédulité. Il parut réfléchir quelques instants; puis, frappant sur l'épaule du médecin :

— Habile nécroman, reprit-il, je te laisse à tes cadavres. Souviens-toi que si tu dis un mot de cette entrevue, je te donnerai pour lit l'une de ces tables où gisent tes pâles et immobiles pensionnaires.

Don Christoval reconduisit jusqu'à la porte de la rue le marquis de Villena et son fils, puis rentra dans son cabinet de dissection, dont il tira cette fois les verrous de peur d'une nouvelle surprise.

Bientôt, écartant le rideau d'une alcôve derrière lequel on l'a vu déjà recouvrir d'un drap funèbre un corps d'homme à demi vêtu, il dévoila ce corps. C'était celui de don Bertran de la Cueva. Le médecin regarda quelque temps en silence ce visage livide sur lequel la mort semblait avoir imprimé sa trace. Puis il se mit à rire comme si une idée folle venait de lui passer dans l'esprit.

— En contemplant ce beau muguet doré, se dit-il à lui-même, couché là sur cette table, je pense involontairement à ce détrousseur de grands chemins exécuté à mort l'autre jour sur la grande place de Tolède. La justice (elle est si bonne et si prévoyante!) dépensa trois grands mois entre sa prison et son supplice! et pendant ces trois mois on m'ordonna d'employer toutes les ressources de mon art pour conserver la précieuse victime, qui faisait mine de vouloir trépasser de sa fin naturelle. Ce favori du roi, ce don Beltran, qui n'est pas mort, quoiqu'il en ait bien l'air, reçoit de moi, à cette heure, les mêmes soins que le brigand de grand chemin, et pourtant, avant trois mois, avant huit jours, demain peut-être, j'aurai aussi mission de le coucher tout de bon sur mes tables : cette fois il ne s'en relèvera pas. Quand donc viendra l'instant si désiré où il me sera permis de me venger de ce don Bel-

tran ! Il dort, et ce sommeil, produit par mon élixir, doit lui rendre une seconde fois la vie. Ah ! j'ai besoin de me rappeler mon serment pour n'en pas finir avec ma haine et ma vengeance. Mais l'heure viendra. Dieu est grand !

Le corps immobile sur lequel se promenaient les regards du médecin ne tarda pas à s'animer peu à peu. Ce fut d'abord un léger mouvement dans les extrémités, puis un gonflement de poitrine, puis un bruit de respiration. On eût dit que la vie, retirée de lui, rentrait goutte à goutte dans ce cadavre. Don Beltran se souleva enfin et se dressa sur la table comme un fantôme sortant de son sépulcre.

— Où suis-je ? demanda-t-il d'une voix faible et en parcourant d'un œil épouvanté l'horrible réduit où il se trouvait.

— Chez moi, répondit don Christoval.

— Parmi des cadavres ! balbutia don Beltran.

— Vous avez dormi trente heures, seigneur comte, et votre blessure, grâce au baume dont je l'ai enduite, ne se rouvrira plus, Dieu merci !

— En effet, murmura don Beltran cherchant à rassembler ses idées confuses, je me suis senti défaillir... hier... chez la reine ! cette blessure s'était rouverte. Pourquoi donc ? Ah ! je me rappelle. Un misérable m'avait insulté. Il avait foulé aux pieds mon collier de Saint-Jacques devant toute la cour, devant la reine ! et je ne me suis pas vengé, Christoval ! et cet homme vit ! Une épée ! une épée ! Je veux son sang ! tout son sang ! Devant la reine ! murmura de nouveau le jeune homme, qui plongea dans ses mains son visage en pleurs.

— Seigneur comte, reprit le médecin, vous punirez demain l'insolent qui vous a osé faire offense ; mais à cette heure un autre soin vous réclame. Une lettre de...

— Donnez ! s'écria don Beltran, enlevant des mains de Christoval un vélin plié que celui-ci lui tendait.

— Je suis prêt à partir, ajouta-t-il en baisant avec transport le billet parfumé qu'il venait de lire. Viens ! viens ! Conduis-moi vers elle ! que je tombe à ses pieds ! Il me semble qu'il y a un siècle que je ne l'ai vue. Viens, Christoval ! La nuit est sombre : c'est ainsi qu'il me la faut ! Autrefois, Christoval, dans les chères montagnes de mon Andalousie, j'aimais la nuit nonchalante et splendide comme une sultane arabe, avec sa robe flottante remplie d'étoiles d'argent. Insensé ! je cherchais le bonheur au dehors, je l'ai dans mon cœur aujourd'hui ! Viens, Christoval. La nuit est sombre. La lune peut percer d'un de ses rayons ces nuages si noirs et si beaux. Elle m'attend, viens ! je te donnerai ma vie après si tu veux.

Don Christoval prêta son aide au comte de Ledesma pour que celui-ci pût rajuster sa toilette en désordre. Quand le jeune homme eut lissé du plat de ses deux mains sa longue chevelure gracieusement séparée sur son front, le médecin jeta le miroir qu'il tenait, et, la main sur le pommeau de sa dague, il dit à don Beltran.

— Seigneur comte, voici l'heure ; partons !

— Partons ! répéta Beltran après avoir versé sur ses habits un flacon d'essence parfumée.

Christoval saisit une lampe et marcha devant le jeune homme. Avant de franchir le seuil de la maison, il tira de son pourpoint un masque de velours qu'il présenta à don Beltran. Celui-ci s'en couvrit le visage, et tous deux ils s'acheminèrent à travers les rues de Tolède. Ils furent bientôt arrivés sur la place du châ-

teau royal, puis, parcourant d'un regard de défiance la route qu'ils avaient tenue :

— Nous sommes suivis, murmura-t-il en désignant du doigt un homme couvert d'un manteau, qui semblait se cacher dans l'ombre que projetaient les hautes murailles.

— Suivis? répéta don Beltran, la main sur la croix de son épée. Malheur à l'imprudent qui oserait...

Christoval l'arrêta.

— Entrons toujours, dit-il. Et il montra au jeune homme une porte basse qui venait de s'ouvrir. Si c'est un espion, il nous aura bientôt perdus de vue. D'ailleurs il ne peut nous suivre.

Don Beltran jeta un dernier coup d'œil sur cette forme humaine qu'il voyait au loin tressaillir sous un manteau, puis le médecin referma la porte de la tour. Quand ils furent entrés, Christoval dit à don Beltran :

— Allez ! je ferai le guet. Tout est préparé pour vous recevoir. Le silence de la nuit vous protége. Vous savez qui vous attend.

Le jeune homme gravit doucement un petit escalier qui le conduisit dans une galerie où une femme l'attendait sans lumière.

— Est-ce vous, dona Inesilla? demanda-t-il à voix basse.

— C'est moi ! lui fut-il répondu.

Une main saisit la sienne et le conduisit par mille détours obscurs jusqu'à une autre porte qui s'ouvrit d'elle-même devant lui.

— Adieu ! lui murmura dans l'oreille la voix de dona Inesilla. Vous me retrouverez dans la galerie, seigneur comte.

Don Beltran souleva une portière de velours, et il entra dans une chambre magnifiquement tendue de tapisseries de haute lisse, faiblement éclairée par une lampe d'argent suspendue aux voûtes dorées du plafond. Une jeune femme d'une beauté remarquable, et dont la distinction extrême était encore rehaussée par le goût exquis d'une toilette aussi gracieuse que simple, se leva du fauteuil où elle était assise, aussitôt que don Beltran parut. Le jeune homme, sans lui laisser le temps de faire un pas, se précipita aux pieds de la jeune femme, qui lui tendit la main en souriant ; puis ils s'assirent tous deux l'un près de l'autre, si bien que les deux visages semblaient se toucher.

— Madame, dit le jeune homme, que de grâces je vous rends pour ce billet !

— Don Beltran, c'est moi qui suis la cause bien involontaire de tous les malheurs qui vous ont frappé depuis deux jours. Me le pardonnez-vous?

— Une parole tombée de vos lèvres, madame, un sourire de votre bouche, m'ont enlevé déjà tout souvenir de ce que j'ai souffert.

— Hélas ! soupira la jeune femme, vous n'avez pas fini peut-être de souffrir pour moi, don Beltran. C'est une bien triste destinée que la mienne, puisqu'elle étend sa fatale influence sur tout ce que j'ai de cher au monde.

— Si votre amour me reste, madame, jamais je ne me plaindrai de mon sort.

— Triste et cruel amour, don Beltran, que celui qui n'a pas assez du mystère de la nuit pour se cacher aux périls qui le menacent ! Mon Dieu ! trembler toujours que ce secret que nous portons dans notre cœur n'éclate et ne nous ensevelisse sous ses débris ! Entre votre bouche et la mienne, toujours craindre l'oreille d'un espion ou le poignard d'un traître ! C'est une angoisse de tous les instants. Pour moi, don Beltran, en vous aimant, j'ai fait comme vous le sacrifice de ma vie

Après tout, me disais-je, mourir avec lui et pour lui, c'est un adoucissement à mes maux. Mon honneur lui-même, je m'en inquiétais peu, don Beltran. Je ne pâlissais pas à cette horrible pensée qu'un jugement infâme pouvait jeter l'opprobre sur ce nom si grand, si respecté, que mon père m'a transmis pur et sans tache.

— Madame ! s'écria don Beltran, ah ! n'invoquez pas d'aussi sombres images !

— Pourquoi? tout cela n'est-il pas vrai? Tous ces dangers ne sont-ils pas là, suspendus sur notre tête? Je les contemplais d'un œil fixe et tranquille, Dieu m'en est témoin. Mais aujourd'hui, tout change pour moi comme pour vous.

— Que dites-vous, madame?

— Ces devoirs sacrés de femme et d'épouse que mon amour m'avait fait mépriser...

— Eh bien?

— Ils ne sont plus la seule barrière qui s'élève devant notre bonheur. Je vais être mère, Beltran.

— O ciel!

— Mon fils, notre fils, ne doit pas porter la peine de notre imprudence...

— Mon fils ! répéta don Beltran avec l'exaltation de la joie.

La jeune femme poursuivit :

— Une existence nouvelle commence pour vous et pour moi. De peur de trahir le secret fatal de cette naissance, il faut nous séparer.

— Nous séparer! balbutia don Beltran. O mon Dieu !

— N'avais-je pas raison de vous dire que nous avions à souffrir encore?

— Nous séparer! reprit le comte de Ledesma, oh ! non, jamais! c'est impossible !

— Il le faut, don Beltran. Demain je vous conjure de partir, de quitter le royaume de Castille. Dans un an vous reviendrez. Vous me trouverez toujours la même, pleurant la nuit votre absence, et le jour pensant à l'avenir de mon fils, deux chères images qui se partageront ma vie désormais.

— Partir! oh! révoquez cet ordre barbare, madame. Un an sans vous voir, sans entendre prononcer votre nom! C'est impossible, vous dis-je.

— Comte de Ledesma, songez que votre enfant doit porter un jour la couronne de Castille. Voulez-vous qu'il vous accuse d'avoir changé son sceptre royal contre un écusson de bâtardise?

— Juana! Juana! vous m'arrachez le cœur! s'écria don Beltran, livré au plus affreux désespoir. Pour mon fils, pour le futur héritier du trône de Castille! oui, je quitterai la cour et ce palais; j'abandonnerai tout ce qui faisait ici ma joie; je me retirerai dans quelque sombre retraite où personne au monde, pas même vous, ne soupçonnera mon existence. Mais laissez-moi vous suivre de loin, respirer l'air que vous avez respiré, fouler la terre où vos pas auront laissé leur empreinte. Rien que cela, Juana, et je vous obéirai.

— Voici des lettres dont je vous charge pour mon frère le roi de Portugal, répliqua tristement la jeune reine de Castille, sans écouter les plaintes du comte de Ledesma. L'heure s'avance, il serait imprudent de rester davantage. Dans un an tu reviendras, don Beltran, et alors, comme en ce moment, je te presserai contre mon cœur, et je te répéterai que je t'aime!

Don Beltran serra dans ses bras la reine de Castille, dont la belle tête échevelée pendait sur son épaule. Ils demeurèrent longtemps dans cette douce et douloureuse

DON BELTRAN DE LA CUEVA

Cabasson del. Willney sculp.

Que fais tu insense ? je viens pour le sauver Toi ?

étreinte, laquelle fut interrompue par un bruit de pas et de voix qui semblait venir de la galerie. La reine prêta l'oreille.

— Écoute, don Beltran, n'entends-tu pas du bruit de ce côté? O mon Dieu! si nous étions trahis!

Le comte de Ledesma saisit son épée et son manteau.

— Va-t'en! va-t'en! s'écria la reine avec une terreur indicible.

— Adieu! adieu, madame!

— Non, reste! Ils te tueraient, don Beltran. Toutes les issues sont gardées, sans doute.

— Ne craignez rien, madame, je saurai défendre ma vie. Quelle est cette porte masquée?

— Elle conduit chez dona Inesilla Guiomar, l'une de mes femmes.

— C'est par là que je sortirai.

Le comte de Ledesma souleva la draperie qui cachait la porte. Un homme s'avança. La reine poussa un cri d'effroi. — Don Diègue! s'écria l'amant de la reine en tirant son épée hors du fourreau.

C'était en effet le fils du marquis de Villena, qui se tenait sur le seuil de cette porte.

— Arrête! dit-il à don Beltran en saisissant le bras du comte, déjà levé sur lui. Que fais-tu, insensé? Je viens te sauver. — Toi?

— Oui. Suis-moi dans la chambre de dona Inesilla. Je sais ton secret maintenant. Je ne veux plus ta mort. Pardonne-moi, don Beltran; je réparerai mes torts si Dieu le veut.

Au moment où les deux jeunes gens pénétraient chez dona Inesilla, une autre porte s'ouvrit dans la chambre de la reine, et le marquis de Villena parut, conduisant le roi sur ses pas. Don Christoval les suivait.

Le marquis demeura terrifié en voyant son espoir évanoui. Il comprit que ses projets étaient déjoués. Il restait seul devant une reine irritée, sous le poids d'une accusation sans motifs qui devait retomber sur son auteur. Pourtant il voulut faire tête à l'orage; mais don Henri lui imposa silence et lui fit signe de sortir. C'était à la fois pour le vieux favori une disgrâce et une condamnation. Le grand maître de Calatrava, don Pèdre Giron, vint à son aide à propos.

— Sire, dit-il à don Henri en s'arrêtant sur le seuil royal, que par respect il n'osait franchir, nous venons de saisir dans le château don Beltran de la Cueva. Dites un mot, le coupable sera conduit à vos pieds.

Le roi de Castille tressaillit. La reine baissa la tête et sembla près de défaillir. Don Christoval s'approcha du roi, et mettant un genou en terre : — Altesse, dit-il, pardonnez l'erreur du seigneur don Pèdre Giron et de son noble frère le marquis de Villena. Je n'ai pas fait porter encore chez Leurs Seigneuries les lettres que vous leur destiniez. Ils ignorent qu'aujourd'hui même vous avez daigné nommer le comte de Ledesma grand maître de votre maison, et que ses fonctions motivent assez sa présence au château.

— Se peut-il? murmura le marquis. Altesse, veuillez répondre.

— Cela est vrai, messieurs, répondit don Henri en relevant la tête.

— Alors, seigneur roi de Castille, reprit audacieusement le marquis de Villena, vous n'hésiterez pas, sans doute, à conférer à votre nouveau favori la grande maîtrise de Saint-Jacques, qui est vacante aujourd'hui?

— Les biens et les titres de la duché d'Albuquerque, poursuivit don Pèdre Giron, attendent aussi un successeur, Altesse.

— Par tous les saints, messieurs, répondit le roi, vous n'en aurez pas le démenti. Je déclare ici que je confère à don Beltran de la Cueva, comte de Ledesma, grand maître de notre maison, la charge de grand maître de Saint-Jacques et le titre et les biens de la duché d'Albuquerque. C'est ainsi que je prétends le venger de vos calomnies.

VII.

Quelques mois après la scène que nous venons de retracer, toutes les villes des deux Castilles retentissaient des fêtes ordonnées par don Henri pour l'heureuse délivrance de la reine, qui venait de mettre au monde une fille. La ville de Tolède, où le roi faisait séjour plus volontiers qu'à Madrid, ne fut pas la dernière à célébrer cet heureux événement. Les fêtes recommencèrent de plus belle au baptême du royal enfant, qui fut nommé dona Juana, comme sa mère, et qui eut pour l'un de ses parrains le comte d'Armagnac, ambassadeur du roi de France Louis XI.

Cependant le marquis de Villena, vaincu par la fortune, avait quitté la cour et gagné le fond de la Vieille-Castille avec les mécontents pour tenter les chances d'une guerre civile. Don Beltran de la Cueva, monté au comble de la faveur, se trouvait armé de tous les pouvoirs qu'avait possédés le marquis. Par une bizarrerie du sort, don Diègue Pacheco, après avoir reconnu l'innocence de dona Inesilla, était devenu l'ami de son ancien rival. En prenant le titre de premier ministre du royaume, don Beltran avait fait nommer à sa place de grand maître de la maison du roi, son partisan déclaré André de Cabrera, qui plus tard poursuivit et obtint comme ses prédécesseurs les dangereux triomphes du favoritisme. On outre, il fit investir son frère don Guttière de la Cueva de l'évêché de Palencia, laissé vacant par la mort de don Pèdre de Castille.

Le despotisme du comte de Ledesma ne contribua pas moins à lui créer des ennemis, que la haine et l'envie qu'excitait une fortune si rapide et sortie d'une source aussi impure. On parlait secrètement, parmi le peuple comme chez les grands, et jusque dans les antichambres royales, des assiduités du favori auprès de la reine et de l'impassible silence du roi, qui semblait, lui tout seul dans son royaume, ignorer des faits que personne ne pouvait mettre en doute.

Tout entier à la joie d'avoir un héritier de son nom et de réduire à néant les bruits injurieux pour sa personne qui avaient suivi la célébration de ses deux mariages, le roi don Henri triomphait de sa paternité comme il ne l'aurait pas fait peut-être d'une victoire qui eût chassé les Maures des royaumes espagnols. Le comte de Ledesma était toujours son plus intime conseiller, et il ne négligeait aucune occasion de lui témoigner son amitié, qu'on aurait prise pour l'acquit d'une dette de sa reconnaissance.

Le règne du favori n'avait été obscurci encore que par un seul nuage, qui heureusement s'était dissipé sans laisser éclater la tempête enfermée dans ses flancs. C'était pendant la grossesse de la reine. Don Beltran venait de passer une partie

de la nuit dans le cabinet de travail du roi. Comme il s'en retournait à son palais et que les deux serviteurs qui portaient les flambeaux devant lui s'étaient quelque peu écartés de sa personne, un homme, au détour d'une petite rue sinueuse, vint se heurter contre lui, et, dans l'obscurité, s'échappa de toute la vitesse de ses jambes. Don Beltran, étourdi de la violence du choc, porta la main sous son manteau et l'en retira pleine de sang.

— Je suis blessé ! s'écria-t-il.

Ses gens accoururent. Il fut transporté chez lui. Les chirurgiens constatèrent, à quelques pouces au-dessous du cœur, une blessure peu profonde, faite par la lame d'un poignard. Un portrait de femme, suspendu à une chaîne d'or sous son pourpoint, avait amorti le coup. La nouvelle de cet accident causa de violentes crises de nerfs à la reine, et le roi, dans son inquiétude pour l'héritier que dona Juana portait dans son sein, voulut se charger lui-même de faire chercher et punir le meurtrier. Pourtant le coupable ne fut ni trouvé ni puni. Mais les menaces de don Henri avaient sans doute effrayé les ennemis du comte, car depuis ce jour aucune tentative ne s'était renouvelée contre lui. Enivré de sa fortune et confiant en elle, don Beltran se reposait avec assurance sur son habileté, à laquelle il croyait, comme tous les ministres médiocres, et sur l'aveuglement du roi, qu'il supposait peut-être plus complet qu'il ne l'était réellement.

Le frère de la reine, don Sanche de Portugal, était de ceux qui ne voyaient pas sans un profond chagrin les mécontents gagner chaque jour de nouveaux partisans, et l'indolent don Henri contempler d'un œil tranquille le démembrement de son royaume. Don Sanche entra un jour chez le roi, qui venait de recevoir une missive du marquis de Villena et de son frère, le grand maître de Calatrava, les deux chefs des révoltés.

— Rappelez-moi tous les griefs des mécontents, demanda le roi à son beau-frère en lui mettant sous les yeux la longue épître qu'un courrier venait d'apporter à Tolède.

— Les conjurés, répondit don Sanche, se plaignent du trafic honteux des charges, des emplois et des magistratures.

— Que puis-je y faire? répliqua don Henri. Cela regarde mon ministre, le comte de Ledesma. Continuez.

— Ils flétrissent en termes énergiques l'élévation scandaleuse de ce même comte de Ledesma.

— Après?

— Permettez-moi, sire, de ne pas aller plus loin. Le respect m'empêche...

— Lisez toujours, don Sanche, je vous l'ordonne.

— Les révoltés poussent l'insolence jusqu'à demander que l'enfant qui vient de naître à Votre Altesse, que la princesse dona Juana soit déclarée par vous déchue à tout jamais de la couronne de Castille, parce que, disent-ils, elle est le fruit d'un adultère.

Don Henri reprit la lettre des mains de son beau-frère, et la déposa tranquillement sur sa table; puis, après quelques moments de silence, il demanda à don Sanche quelle réponse il pensait que l'on dût faire aux mécontents.

— C'est l'épée à la main, sire, qu'un roi de Castille doit répondre à des rebelles. Votre bonté, Altesse, encourage le crime au lieu de le désarmer. A voir tant de lenteur à punir, le peuple croit que c'est la force qui manque au bras, et à des outra-

ges pardonnés succèdent de nouveaux outrages. Ah! si Votre Altesse voulait ouvrir les yeux sur l'ingratitude des misérables qu'elle a comblés de ses bienfaits!... poursuivit don Sanche avec chaleur et n'osant désigner plus clairement don Beltran de la Cueva.

— C'est bien! don Sanche, interrompit le roi. Je réfléchirai sur l'avis que vous venez d'ouvrir. Ainsi donc, si quelque punition venait à tomber sur un de ces grands coupables qui tentent de faire descendre le mépris sur la majesté royale, le peuple de Castille...

— Applaudirait, sire, à cette tardive justice.

Don Henri se leva et donna sa main à baiser à son beau-frère, puis il se rassit et appela un de ses officiers.

— Don Christoval est-il au palais?

— Il attend les ordres de Votre Altesse.

— Qu'il entre.

Le chirurgien du roi ne tarda pas à paraître. Sur un geste de don Henri, il s'assura que toutes les portes étaient fermées; puis, comme un chien bien dressé qui comprend instinctivement la pensée de son maître, il s'approcha respectueusement, le bonnet à la main, les yeux baissés, pour écouter ce qu'on avait à lui dire.

— Qu'a-t-il fait hier? demanda le roi d'un air mystérieux et sans désigner autrement la personne dont il parlait. — Il s'est levé à midi, car il avait passé la nuit à jouer, répondit le chirurgien du même ton. A deux heures il a dîné; à quatre, il s'est fait conduire en litière chez l'archevêque de Tolède, où siégeait le conseil; là il a prononcé un discours brillant sur l'éducation des faucons de chasse, et il s'est rendu à six heures chez elle. — Combien de temps y est-il demeuré? — Jusqu'à sept heures et quatorze minutes. — Quel a été le texte de leur conversation? — Toujours le même. Elle l'a engagé à se tenir sur ses gardes, à éviter les espions et les meurtriers. — Et lui, qu'a-t-il répondu? — Qu'il portait une cuirasse de mailles sous son justaucorps et que les dagues de ses estafiers étaient fraîchement émoulues; quant aux espions, qu'il ne les craignait pas; qu'il serait maître toujours d'empêcher son secret de parvenir aux oreilles du roi; que Votre Altesse, d'ailleurs, était trop endormie dans l'oisiveté, trop insouciante, trop aveuglée par l'ascendant qu'il exerçait sur elle pour s'apercevoir de rien; que l'avenir ne l'inquiétait pas plus que le présent, et qu'il gagerait sa tête volontiers qu'il serait ministre et souverain de fait aussi longtemps que vous le seriez de nom. Voilà tout.

— Il s'est trompé, Christoval, répliqua froidement don Henri. Son avenir est plus près qu'il ne le pense de son présent, et je doute que ces deux phases de sa vie soient aussi fort semblables qu'il l'espère. Insensé! ajouta le roi en secouant la tête; insensé! qui pense me faire si longtemps sa dupe, et qui ne voit pas qu'il est le papillon aux ailes nacrées qu'attire et que brûlera bientôt la flamme que je promène dans ma main! Cerveau vide! mannequin doré! qui ne se contente pas d'exceller à draper un manteau sur son épaule, à caracoler dans un carrousel sur un cheval richement harnaché, à débiter aux femmes ces sornettes misérables dont elles sont friandes comme les grives de raisin, et qui prétend gouverner un État parce qu'on se sert de sa main pour en tenir les rênes!

— Son Altesse, demanda Christoval, a-t-elle d'autres ordres à me donner pour demain?

— Oui ; écoute.

Le roi se leva, croisa ses mains derrière son dos et se mit à se promener silencieusement dans sa chambre ; puis il s'arrêta, et regardant fixement son chirurgien :

— Je te paye assez royalement, lui dit-il, pour pouvoir compter sur ton obéissance et surtout sur ta discrétion.

— Je crois vous l'avoir prouvé déjà, Altesse.

— Demain, poursuivit le roi, tu suivras comme d'habitude tous les pas de celui dont je t'ai spécialement chargé d'épier les actions. Tu en tiendras fidèlement registre, pour la dernière fois.

— Sire, murmura Christoval avec un air de doute et d'inquiétude, va-t-il donc quitter le séjour de Tolède?

— Oui, Christoval, et pour n'y plus revenir. Demain donc, aussitôt que le soir sera venu, tu cacheras ton épée et ta dague sous ton manteau. Tu te feras escorter de quatre braves et tu attendras notre homme, qui sortira seul de ce palais ; seul ! entends-tu bien? car j'aurai soin d'écarter sa suite de valets.

— Cette fois, répliqua Christoval, je ferai en sorte que ni le fer ni l'or n'amortissent les coups que je lui porterai.

— Tu frapperas au visage, Christoval, sa cuirasse de mailles ne le garantira pas.

— Est-ce tout?

— C'est tout. Va!

Christoval, sans prononcer un mot, s'approcha de la vitrine, et avec une expression satanique il montra du doigt à don Henri un homme à cheval qui traversait la place du palais, flanqué de quinze valets armés, Cet homme était don Beltran. Son nouvel ami, don Diègue Pacheco, chevauchait à son côté.

— Ton rôle est terminé, murmura le roi en étendant la main dans la direction des cavaliers. Rêve une dernière fois la puissance infinie, les trésors sans nombre, les plaisirs inépuisables, les douces et mystérieuses amours ! Un instant suffira pour faire envoler tous tes songes.

Don Christoval avait déjà quitté l'appartement du roi.

Don Henri se fit annoncer chez la reine, où il passa le reste du jour à sourire à sa fille, qu'il bergait avec orgueil dans ses bras.

Pendant que ces choses se passaient, les mécontents poursuivaient le cours de leur rébellion. Le marquis de Villena et don Pèdre Giron, son frère, accompagnés de l'amirante et des autres seigneurs qu'on a déjà vus figurer dans ce récit, s'étaient rassemblés sur les frontières de la Vieille-Castille, dans la plaine d'Avila, où chacun d'eux avait amené les soldats qu'il avait pu rassembler. Sous les yeux du peuple, convoqué pour cette cérémonie bizarre, s'élevait un immense échafaud couvert de riches tapis moresques. On hissa sur l'échafaud un mannequin de bois revêtu des habits et des insignes royaux, représentant l'effigie de don Henri de Castille, et sur un trône, à côté de cette grotesque figure, on fit asseoir l'infant don Alfonse, frère du roi ; puis un héraut lut à haute voix la sentence que les rebelles avaient prononcée contre leur souverain, et dans laquelle il était fait un long dénombrement des griefs reprochés au roi de Castille. A chaque nouvel argument que produisait la sentence en faveur de la déposition du roi, on enlevait au mannequin royal une pièce de son accoutrement, dont on revêtait incontinent son imberbe successeur.

Le manteau d'hermine, les éperons d'or, le sceptre, la couronne, passèrent ainsi tour à tour de l'un à l'autre, et chaque fois c'étaient des hurlements de joie de la foule, entremêlés de malédictions contre le monarque déchu. Le mannequin fut enfin jeté à terre, foulé sous les pieds de la multitude, et l'infant don Alfonse, plus épouvanté que satisfait de cette ovation singulière, fut promené sur les épaules de ses partisans, entouré des étendards déployés sur sa tête et tout étourdi des cris de joie qui l'assourdissaient de cette antique formule : *Castille! Castille! Pour le roi don Alfonse!*

VIII.

Nous retrouvons la sombre maison de don Christoval à Tolède telle que nous l'avons aperçue dans l'un des précédents chapitres. Rien n'est changé dans la vaste salle meublée de tables de chêne qui sert au chirurgien d'amphithéâtre de dissection, si ce n'est que les cadavres ont été enlevés. Il fait nuit. Une lampe rougeâtre, dont le vent du dehors, qui filtre par les fissures mal jointes des verrières, fait vaciller la flamme inégale, éclaire ce funèbre intérieur. Personne ne bouge. Le lieu paraît inhabité. La pluie, qui tombe par torrents sur les toits de la ville, fait seule glapir sa monotone harmonie.

Bientôt, des pas font crier les marches de l'escalier vermoulu. La porte s'ouvre. Deux hommes dont les riches vêtements sont arrachés et en lambeaux entrent dans la salle les mains liées derrière le dos et un épais bâillon sur la bouche. Quatre estafiers les conduisent, et, sans dire un mot, ils leur attachent rudement les pieds avec des cordes qui rendent tout mouvement impossible à leurs victimes.

Après quelques minutes écoulées, la porte s'ouvrit derechef, et un nouveau personnage parut : c'était don Christoval.

Le visage du chirurgien n'a plus cet air de basse flatterie et de sardonique ironie qui a semblé jusqu'ici être son expression naturelle. La tête rejetée en arrière, les narines gonflées, les yeux brillant d'une sourde et profonde émotion, tel paraît maintenant le chien abject qui tout à l'heure léchait la main dont il redoutait les coups. Une autre âme semble avoir passé dans son corps, et sa laideur n'inspire plus le dégoût, elle effraye.

D'un geste brusque il commanda que les prisonniers fussent débarrassés de leurs bâillons. Après avoir obéi, les estafiers se retirèrent.

— Christoval! murmurèrent à la fois les deux victimes en grinçant des dents.

Ce cri d'angoisse était proféré par don Beltran de la Cueva et par don Diègue Lopez Pacheco, qui se traînaient à terre et faisaient de vains efforts pour se débarrasser de leurs liens.

— A vous de ramper à présent! A moi de vous parler de haut! s'écria le chirurgien du roi.

— Infâme! balbutia don Beltran d'une voix pleine de sanglots.

— Quoi que je fasse, don Beltran, je ne le serai jamais autant que toi.

— Misérable! répéta don Diègue.

— Quant à toi, repartit Christoval, tu es, je l'avoue, un noble et audacieux jeune homme. Je n'en voulais pas à ta vie : tu ne m'as rien fait, toi. Pourquoi t'es-tu trouvé

ce soir en compagnie de ce mécréant? Je plains ton sort, mais je te tuerai, afin d'assurer le secret de ma vengeance.

— Et quelle vengeance veux-tu donc tirer de moi, malheureux, demanda don Beltran; de moi qui n'ai qu'un reproche à me faire, celui d'avoir cru qu'en te comblant de mes bienfaits je te lierais du moins par la reconnaissance?

— Je t'apprendrai tout à l'heure, don Beltran, que je n'oublie ni le bien ni le mal que l'on me fait. Tu parles de reconnaissance; tu te vantes des bienfaits dont tu m'as comblé! Service pour service, mon maître. Je faisais la garde chaque nuit sous les fenêtres de ta maîtresse. Je m'exposais, pour te servir, à la pertuisane des soldats, à la dague des coureurs d'aventures, et le lendemain tu me donnais une maigre part des trésors que te rapportait la faveur de ton souverain, que tu trompais si indignement. Je te vendais mon sang, tu le payais avec ton or. Troc pour troc. Maintenant tout est fini. Je sers un autre maître.

— Christoval! balbutia le comte de Ledesma, je veux te donner plus d'or aujourd'hui que n'en posséda jamais celui à qui tu as vendu ma tête, si tu me laisses libre.

— J'ai voyagé sur mer, répondit le chirurgien, et je sais la valeur des vœux que font les marins dans la tempête.

— Misérable! cria don Diègue, tue-nous donc, et ne nous insulte pas par tes railleries.

— J'en ai pourtant long à vous dire avant d'en venir là, mes maîtres. Mais je serai bref si je le puis. Comte de Ledesma! grand maître de Saint-Jacques! duc d'Albuquerque! je dois te dire la vérité puisque tu la veux savoir. Ce n'est pas pour le plaisir d'un autre que je t'ai attaqué ce soir à ta sortie du palais, que je t'ai garrotté comme te voici, que je t'ai traîné dans cette chambre, dont tu ne sortiras plus. J'avais à me venger de toi. Oh! c'est une sainte vengeance que celle-là! Elle me fut transmise par mon père et par ma mère, que ton père et tes deux oncles ont indignement massacrés sur les terres de Grenade il y a de cela cinquante ans. Je ne suis pas un chrétien, moi, quoique j'en porte l'habit; j'ai l'âme d'un Arabe. On a baptisé mon corps, non pas mon âme, qui palpite et saigne au seul récit de vos cruautés.

Don Beltran voulut répliquer.

— Tais-toi! interrompit Christoval, si tu veux savoir pourquoi tu vas mourir. Tu parlais tout à l'heure de reconnaissance, de souvenir des bienfaits reçus. Notre coutume, à nous, c'est de prendre pour nous les dettes de nos pères, dettes d'argent, dettes de sang, n'importe. Si un infâme arrache un œil à mon père, j'arrache un œil au mutilateur; un pied pour un pied, un bras pour un bras, une tête pour une tête. Je t'ai flatté pour mieux te saisir; j'ai captivé ta confiance pour mieux te tromper. Aujourd'hui c'est ma victoire. Sang pour sang, duc d'Albuquerque! c'est la loi du talion!

— Blasphémateur infidèle! s'écria don Diègue, crois-tu nous faire trembler par tes menaces? Venge-toi donc et que tout soit dit. Moi aussi j'ai combattu les Maures de Grenade. Moi aussi j'ai trempé mon épée dans le sang des tiens. Il y a trois ans j'étais au sac de la ville arabe de Ména!

Les yeux de Christoval semblèrent jeter des flammes quand don Diègue eut prononcé ces mots. Un cri rauque et mal étouffé sortit de sa poitrine. Il se précipita sur le fils du marquis de Villena, et, le saisissant par les cordes qui l'attachaient, il

leva sur lui un poignard. Ce brusque mouvement acheva de déchirer le pourpoint de velours du jeune homme et brisa une chaîne d'or d'un admirable travail qui pendait à son cou et qui s'en alla rouler sur le parquet. Christoval lâcha sa proie pour ramasser la chaîne, et tout à coup sa main trembla, ses yeux se mouillèrent de larmes, il demeura immobile à sa place et comme fasciné par quelque mystérieuse puissance.

— Don Diègue! balbutia-t-il enfin d'une voix émue, comment cette chaîne se trouve-t-elle en votre possession?

— Je l'ai reçue de l'alcaïde arabe de Mena, à qui j'ai sauvé la vie.

— Soyez libre! soupira don Christoval. Dieu m'ordonne de respecter la foi du serment que j'ai fait comme tous ceux de ma famille. Don Diègue! j'acquitte en ce moment envers vous la dette de mon frère, que vous avez épargné sur les ruines de Ména.

— Se peut-il! s'écria don Beltran, à qui l'espérance avait rendu la parole.

— Si tu te piques d'être généreux, comme tu t'en es vanté, reprit don Diègue, délivre aussi ce gentilhomme.

— Impossible! j'ai mon talion à prendre sur lui. Mais je te dois ta liberté, don Diègue. Ne crains rien. Tu es sacré pour moi.

Christoval entr'ouvrit la porte et parla bas à deux de ses gens... Ils attachèrent de nouveau un bâillon sur la bouche de Pacheco, qui fut emporté dans leurs bras.

Le chirurgien courut ensuite vers le comte de Ledesma, qui demandait grâce d'une voix lamentable.

— Pour toi, point de grâce! lui dit-il. Tu es doublement condamné. Si je t'épargnais, demain le roi me demanderait ma tête pour prix de la tienne.

— Tu te trompes, Christoval, balbutia le malheureux favori. Le roi te saura gré de lui avoir conservé un ami.

Christoval haussa les épaules.

— Ton ami! le roi de Castille, ton ami! dit-il en riant d'un rire sardonique. Pauvre insensé, qui n'as pas compris dans quelle hideuse intrigue tu te trouvais enveloppé! Tu ne sais donc pas que le roi...

Il s'arrêta brusquement comme s'il craignait d'en trop dire...

— Ce secret! oh! dis-moi ce secret, puisque je dois mourir, s'écria don Beltran avec angoisse.

— Tu ne le sauras pas! dit le chirurgien d'un ton solennel. Ces sombres mystères, ces calculs de la politique du roi qui renferment le sort d'une dynastie tout entière, ne sont pas faits pour des oreilles comme les tiennes. On ne doit pas même les confier à ceux que l'on va tuer.

— Grâce! grâce! mon Dieu! répétait le comte de Ledesma.

Sans l'écouter davantage, Christoval le traîna sur le parquet jusqu'à une petite chambre dont la porte se referma sur eux. La victime poussa d'horribles cris qui s'affaiblirent peu à peu et qui s'éteignirent enfin comme le son mourant d'un orgue. Puis Christoval, pâle et agité, rentra dans la salle qu'il venait de quitter.

— Mon père, tu es vengé! dit-il en jetant par terre un scalpel taché de sang.

Le roi de Castille entra bientôt dans la chambre où Christoval l'attendait. Le chirurgien prit un flambeau, et ouvrit le cabinet où le corps du favori mort nageait dans des flots de sang.

Don Henri le considéra quelques instants en silence ; puis, jetant les yeux sur une horloge fixée au mur :

— Trois heures du matin ! dit-il, déjà si tard ! Il faut que je retourne bien vite au palais, car ma petite Juana, l'espoir de ma race, paraissait hier un peu souffrante.

ALPHONSE ROYER.

(*Le Siècle.*)

UNE ROSE.

Ma foi, tant pis pour la critique! pauvre critique qui n'obtient déjà, hélas! qu'une si petite part de la sollicitude des journaux, où le feuilleton-roman, le feuilleton-nouvelle, le feuilleton-revue, trônent en conquérants jaloux et immodérés.

Nous avons là sur notre table une quantité fort imposante de beaux livres jaunes, bleus, gris, orangés, qui nous regardent de l'air le plus coquet et le plus agaçant, et qui semblent nous demander un sourire, une caresse, voire même une égratignure. Mais, en conscience, nous ne pouvons les satisfaire aujourd'hui, car on vient de nous communiquer une anecdote dont il est urgent de faire part à nos lecteurs impatients.

Ainsi, charmants volumes de prose que tout le monde a lus et oubliés, délicieux volumes de vers que personne n'a oubliés ni lus, veuillez compter sur une meilleure occasion, et croyez que nous profiterons d'une matinée de loisir pour vous signer à tous des passe-ports qui vous enverront en ligne directe à la postérité.

En attendant, voici notre historiette, qui, pour premier mérite, a le bon esprit de se soucier médiocrement de l'avenir, et ne demande à vivre que

. . . . ce que vivent les roses :
L'espace d'un matin.

Justement il s'agit d'une rose, d'une belle petite rose qui n'est certainement ni la rose pâle, ni la rose sanglante, toutes deux panachées, que Henri de Lancastre et le duc d'York ont promenées sur les champs de bataille de l'Angleterre, comme si les fleurs, ces suaves créations de la nature, demandaient à s'épanouir sur des cadavres.

Ce n'est pas cette rose du Bengale qu'une poétique et noble miss offrit comme une marque de touchante pitié à Charles Ier marchant à l'échafaud ; — trait sublime qui émeut le cœur le plus rigide.

Ce n'est pas non plus cette autre *rose rouge* qu'une belle âme républicaine, le général Marceau, reçut amoureusement des mains d'une belle jeune fille qui lui devait son salut, s'il faut en croire M. Alexandre Dumas.

Ce n'est pas davantage une certaine rose pompon que le poëte Henri Heine prétend avoir cueillie assez effrontément en même temps qu'un baiser, sur une fenêtre où souriaient un rosier et une radieuse enfant de seize ans qu'il n'avait pas l'honneur de connaître. — Ce qui prouve que M. Henri Heine est audacieux et pimpant comme un romantique qu'il est.

Ce n'est pas, enfin, la *rose jaune* musquée dont M. Charles de Bernard a fait le signal d'une spirituelle intrigue de bal masqué, où les roses se fanent si vite, hélas! qu'elles ne durent pas même jusqu'au matin.

Non, la rose dont nous voulons parler est une rose de Provins agathe, fleur très-double, à pétales serrés et chiffonnés au centre. C'est une variété du rosier de France. Nous en avons fait une étude toute spéciale, et nous voulons vous la décrire avec soin, car il est de mode d'avoir l'air savant, *doctus cum libro*. Notre rose croît sur un arbrisseau qui s'élève à peine à un pied et demi, se plaît à l'ombre, et n'exige que la culture ordinaire. Cependant, quoiqu'elle n'affecte point de façons aristocratiques, elle n'en est ni moins jolie, ni moins élégante. Petite, ronde, ferme, elle se couronne de huit ou dix rangs de pétales d'un pourpre violet foncé, plus pâle vers l'onglet. Les divisions du limbe sont pennatifides, courtes, et dominent à peine la fleur avant l'anthère ; ce qui signifie en bon français que la corolle se divise en ailes légères qui ne parviennent à dépasser les pétales qu'à l'époque de l'entière floraison. Toute gaie, toute vivace que soit cette rose, elle aime la solitude, et rarement la trouve-t-on réunie à quelque compagne sur la même branche.

Il y a bien des années, vers la fin de la floraison, il n'existait plus qu'une seule rose de cette variété à Chenevières-sur-Marne, dans une charmante propriété située sur le bord de l'eau, et habitée par un riche Anglais, nommé William Cope. Cette rose, qui était peut-être la dernière de la saison, paraissait aussi être la plus fraîche et la plus glorieuse qui se fût épanouie cette année-là. Elle dressait sa tête mignonne au-dessus d'une gracieuse touffe de sept follioles penchées et de forme ellipsoïde. Elle avait à la fois un air si attrayant et si virginal, que les abeilles voltigeaient amoureusement autour d'elle sans oser profaner son pudique calice. Aussi était-elle l'objet de la convoitise la plus effrénée de la part d'un jeune homme de fort bonne mine, d'Edmond Estival, l'un des meilleurs avocats du jeune barreau de Paris.

Il se promenait un matin devant une haie d'aubépine, par-dessus laquelle il apercevait la rose de Provins, dont il détournait à peine le regard. Évidemment, il songeait à s'en emparer et ne savait comment s'y prendre, lorsque le propriétaire, enveloppé dans une robe de chambre et fumant son cigare, parut à l'une des fenêtres de sa villa, donnant sur le chemin.

Edmond marcha résolument de son côté, le salua d'assez mauvaise grâce, et lui dit :

— Monsieur, j'ai visité ce matin tous les jardiniers-fleuristes à deux lieues à la ronde, et je n'ai pu me procurer une seule rose de Provins agathe.

L'Anglais laissa flegmatiquement échapper une bouffée de fumée et répondit :

— Eh bien! monsieur, il fallait parcourir dix lieues à la ronde.

Edmond reprit avec un peu d'émotion :

— C'est ce que j'allais faire, monsieur, quand je me suis aperçu qu'il restait au moins une de ces roses dans votre jardin, et j'ai pensé que vous auriez l'obligeance de me la donner.

L'Anglais laissa échapper une nouvelle bouffée de fumée avec le même flegme britannique.

— Je l'offrirai moi-même à mademoiselle Léonie Bellanger, répondit-il.

— Je désire pourtant que ce soit moi, M. William Cope.

— Ce n'est pas possible, M. Edmond Estival. Voilà plus d'un mois que, chaque jour, vous présentez à mademoiselle Léonie de ces jolies fleurs qu'elle aime particulièrement; il est bien juste que ce soit mon tour cette fois, au moins.

— Alors, nous allons avoir l'honneur de nous couper la gorge?

— Bien volontiers. Je suis à vous dans un instant. Donnez-vous la peine d'entrer.

Et notre impassible Anglais termina son cigare sans se presser, acheva de s'habiller, et descendit tranquillement, avec des fleurets sous son bras, au salon, où l'attendait Edmond avec impatience.

— Ces armes vous conviennent-elles, monsieur?

— Parfaitement.

— J'amène Jones, mon domestique, avec moi; vous prendrez le vôtre en passant : ils seront spectateurs du combat, et, dans un quart d'heure au plus...

— La rose appartiendra au vainqueur?

— C'est convenu.

Ils s'acheminèrent vers un petit bois, et choisirent une clairière dont l'herbe était courte et serrée. William Cope mit bas son habit; ses larges épaules, dignes de Milon de Crotone, jouèrent à l'aise sous sa fine chemise de batiste; sa belle figure, blanche et correcte, ne laissait transpirer aucune espèce d'émotion. Edmond, au contraire, avait dans les yeux la vivacité d'un courage enthousiaste. Moins beau que le blond fils d'Albion, il avait plus de délicatesse et de charme dans toute sa personne : c'était ce que le monde appelle un joli homme.

Les deux adversaires se mirent en garde; mais, presque aussitôt, William se releva, et d'un geste faisant écarter les valets :

— M. Edmond, dit-il avec son sang-froid imperturbable, je serais désolé de vous tuer sans vous avoir appris d'abord que vous poursuivez bien en vain mademoiselle Bellanger de vos galanteries, car je ne dois pas tarder à l'épouser.

— Vous? s'écria Edmond.

— Moi-même. C'est une chose à peu près convenue, depuis hier au soir, entre elle, son père et moi.

— Ce n'est pas possible! reprit Edmond, car elle ne vous aime pas, car...

— Elle ne vous voit pas avec indifférence, interrompit William avec un calme superbe. Je sais cela, elle me l'a dit elle-même; c'est une jeune personne aussi droite et franche qu'elle est gracieuse et jolie. Mais elle a ajouté qu'elle tâcherait de m'aimer quand elle serait ma femme. C'est tout ce qu'il me faut : je suis sûr qu'elle m'aimera.

— Comment avez-vous pu lui arracher cette promesse?

— Je ne lui ai rien arraché du tout. Son père, compromis dans de malheureuses spéculations industrielles, a besoin absolument de deux cent mille francs pour ré-

tablir ses affaires : j'ai consenti à les lui prêter tout de suite, et, pour unique intérêt, j'ai demandé la main de mademoiselle Léonie. Pouvait-on, en conscience, me la refuser ? Je l'ai obtenue, voilà le fait.

Un vague sourire de bonheur erra sur les lèvres de William.

Edmond demeura comme écrasé sous le poids de cette révélation dont il ne pouvait nier la sincérité ; car il connaissait William Cope, et le savait incapable d'un mensonge. Des larmes pressées et silencieuses ruisselaient sur ses joues. Il ne trouvait pas un mot à dire.

— Vous voyez bien qu'il est inutile que nous nous battions, reprit tranquillement l'Anglais. Moi seul ai maintenant le droit de porter des fleurs à mademoiselle Léonie.

Edmond sembla se réveiller à ces mots ; il passa énergiquement la main sur ses joues humides pour les essuyer, et s'écria :

— En garde, monsieur ! en garde !

— Vous y tenez donc bien ?

— En garde ! répéta Edmond avec un sombre désespoir.

Les fers se croisèrent de nouveau, et, après quelques dégagements, Edmond tomba grièvement blessé. Les domestiques l'emportèrent chez lui, où on le pansa. Le chirurgien déclara que la blessure était telle qu'il ne pouvait répondre de rien, surtout si l'état moral du blessé, qui lui paraissait profondément ébranlé, venait ajouter une nouvelle gravité.

Edmond, en effet, souffrait moins de la douleur de sa blessure que du chagrin de la déception qui l'avait frappé. Léonie Bellanger était une adorable jeune fille de dix-sept ans, brune et blanche comme une créole, impressionnable et vive comme un oiseau. Depuis un an qu'il la connaissait, il avait lieu de s'en croire aimé, et l'aimait, lui, de cet amour exalté, profond, vivace, qui est une suprême joie ou un suprême tourment. Aussi, dans le délire d'une fièvre aiguë, sa voix, parfois éclatante et parfois brisée, proférait-elle le nom de Léonie au milieu des sanglots.

Tout à coup, une résolution s'empara de son esprit malade. Sous un frivole prétexte, il éloigna le domestique qui veillait sur lui, se leva tout chancelant, s'habilla malgré d'horribles souffrances, et se traîna plutôt qu'il ne marcha vers la propriété de William Cope. Arrivé devant la haie d'aubépine, il regarda par-dessus et poussa un cri : la rose de Provins était sur sa tige, le méthodique Anglais ne l'avait pas encore cueillie.

— Ah ! murmura-il avec un fol accès de joie amère, c'est moi qui te la donnerai. O Léonie ! je ne mourrai pas du moins sans te faire mon cadeau de noce !

La fièvre le soutenait. Après mille efforts, il parvint à se faire jour à travers la haie, se précipita vers le rosier de Provins agathe, coupa la rose, et s'enfuit comme un larron qui a dérobé un trésor. Mais à chaque pas ses forces, pour ainsi dire galvanisées, s'affaiblissaient, et il alla tomber à demi évanoui dans un petit parterre en fleur qui s'étendait sous les fenêtres du salon de M. Bellanger. Le son d'une voix le ranima comme par magie ; il parvint en rampant jusque sous une croisée ouverte, et là, caché derrière un beau genêt d'Espagne, il entendit ces mots échangés entre Léonie et son père, qui, en sa qualité d'ancien capitaine du génie, avait le ton brusquement affectueux des vieux militaires.

— Ventrebleu ! ma chère amie, je te le répète, disait-il, ce sacrifice est au-dessus de tes forces. Oui, l'engagement que tu as pris dans un élan de générosité te rend

malheureuse, je le vois parbleu bien ; et, mille bombes, ça ne me va pas. Je n'entends pas que mes intérêts passent avant le bonheur de mon enfant!

— Mon bon père, répondit Léonie avec une grâce profondément mélancolique, je vous l'ai dit, je m'étais déjà habituée à l'idée de devenir la femme d'Edmond...

— Un brave jeune homme, corbleu! un garçon de cœur et de talent.

— Eh bien! il m'en coûte un peu...

— Maudite sournoise ! c'est beaucoup que tu veux dire.

— De renoncer à cette espérance... qui m'était bien chère, reprit Léonie avec une émotion qu'elle s'efforçait de comprimer. Mais cela passera... sans doute... M. William Cope est bon... généreux... je tâcherai de l'aimer... Ne vous rend-il pas un service important?

— Plus important que tu ne peux même le croire, ma fille ; mais pour rien au monde, vois-tu, je ne voudrais te sacrifier. Mille millions de tonnerres! c'est que je t'aime mieux que la fortune, ma chère et noble enfant!

Et il la serra sur son cœur à la briser.

Edmond leva douloureusement la tête au-dessus de l'appui de la fenêtre, et vit la frêle jeune fille suspendue au cou de son robuste père comme une liane en fleurs à un haut et vigoureux palmier. Elle était admirable ainsi. Edmond s'affaissa en soupirant; de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

— Mon Dieu! mon Dieu! comme je l'aime! murmura-t-il.

Léonie reprit avec un accent de résignation indicible :

— C'est bien entendu, mon père, j'épouserai M. William Cope. Mais je réclame de vous une chose, c'est que vous me permettiez d'aller secrètement en Bretagne, chez une de mes tantes, passer tout le temps nécessaire aux préliminaires du mariage, car je dois oublier Edmond, et pour cela il faut au moins que je ne le voie plus.

En prononçant ces derniers mots, Léonie sentit son cœur se serrer avec force.

— Oui, je comprends... cela te ferait du chagrin de le revoir... Corbleu! j'ai bien envie d'envoyer promener les deux cent mille francs!...

— Mon père!...

— Allons, c'est bon ; puisque c'est ton idée de te marier pour me rendre service... on s'y conformera.

Il achevait à peine, qu'un domestique annonçait M. William Cope. Le flegmatique Anglais avait perdu de sa gravité ordinaire ; son visage révélait même une légère émotion, ce qui équivalait à un bouleversement complet de l'esprit de tout autre individu... Il salua à peine.

— Est-ce qu'il est ici? demanda-t-il.

Léonie et son père le regardèrent avec étonnement.

— Qui donc? morbleu! dit M. Bellanger.

— M. Edmond Estival.

A ce nom, la jeune fille tressaillit malgré elle.

— Non, répondit-elle, il n'est pas venu.

— C'est singulier! c'est singulier! exclama William. Figurez-vous que j'avais une rose, une superbe rose de Provins, la seule peut-être qu'il y eût ce matin dans le pays, une rose que je voulais offrir à mademoiselle Léonie; eh bien!... elle a disparu, et M. Edmond a disparu de même. Je vous assure que c'est très-singulier!

— Ah çà! qu'est-ce que cela veut dire, William? demanda M. Bellanger impatienté. Tonnerre! expliquez-vous.

— Cela veut dire, mon cher monsieur, que l'on m'a pris une rose pour laquelle je me suis battu ce matin, bien malgré moi, avec M. Edmond, et je cherche à la reprendre. Je croyais trouver mon voleur ici.

— Quoi! vous vous êtes battu avec M. Edmond? dit Léonie, qui devint pâle comme une morte.

— Ah! mademoiselle, c'est lui qui l'a voulu absolument. Mais je croyais l'avoir assez grièvement blessé pour qu'il ne pût quitter le lit de quinze jours. J'arrive de chez lui, il n'y est plus.

Léonie comprit tout; elle porta ses mains à sa poitrine comme pour en contenir les battements, puis elle s'assit sans force, les yeux inondés de larmes, près de la croisée ouverte.

— Le malheureux! murmura-t-elle; où peut-il être?

Au même instant, un homme, ou plutôt un spectre, pâle et sanglant, se dressa près d'elle au dehors, et, lui tendant une rose :

— Je vous pardonne, généreuse et cruelle Léonie! dit-il. Voilà le dernier souvenir de celui qui vous aimait plus que la vie!

William s'avança pour saisir la rose, mais Léonie l'avait prévenu. Aussitôt elle poussa un cri déchirant, car elle venait de voir Edmond, vaincu par la douleur, tomber à la renverse. Elle s'évanouit.

Peu de jours après, Edmond mourut.

Six mois s'étaient à peine écoulés, que Léonie devenait la femme de William Cope.

William était bon, elle l'aima avec calme et fut sans doute heureuse. Cependant, on lui reprocha toujours un fond de mélancolie ineffaçable.

C'est que cette âme exquise conservait dans un secret repli de son cœur le souvenir de son premier et peut-être de son unique amour, comme ces vases précieux qui restent éternellement imprégnés du parfum qu'ils ont un moment contenu.

Elle ne vécut que peu d'années après son mariage.

Sur le point de mourir, elle demanda une boîte d'ébène dont elle seule avait la clé, l'ouvrit, et en tira une rose flétrie qu'elle porta à ses lèvres.

C'était une rose de Provins.

Elle rendit le dernier soupir en la pressant dans sa main, et en murmurant le nom d'Edmond.

ETIENNE ENAULT.

(*La Réforme.*)

UN PAIN ET UNE FENÊTRE.

histoire anecdotique du XIXe siècle.

A six heures du matin, tandis que les autres quartiers de Paris présentent peu de mouvement et restent à peu près endormis dans leur solitude, le boulevard Saint-Antoine se montre plus peuplé et plus agité que même durant les périodes avancées de la journée. Des nuées d'ouvriers qui se rendent au travail le couvrent et le traversent en tout sens. Aussi les boutiques se sont-elles hâtées de s'ouvrir, car c'est le moment actif des emplettes. Tandis que le marchand de vin suffit à peine aux chalands qui se pressent autour de son comptoir à carapace d'étain, le marchand de galette et son infatigable couteau besognent sans relâche pour les enfants; enfin le boulanger tient tête aux ménagères qui viennent lui demander leur approvisionnement quotidien.

Le boulanger occupe le haut rang parmi les fournisseurs de la classe ouvrière. D'abord, on ne peut se passer de ses denrées; avant tout, elles sont de première nécessité. Ensuite, quand vient la fin de la semaine, si le boulanger refusait crédit, il faudrait se résigner à la famine!... Car, vous le savez, hélas! bien peu d'ouvriers

peuvent atteindre, avec le produit de la semaine qui précédait, la fin de la semaine courante! Fier de son importance et des services qu'il rend, le boulanger, dans les quartiers pauvres, se montre à la fois digne et familier. Il a une bonne parole pour les payeurs exacts; un avertissement pour les retardataires; un reproche pour ceux dont le compte reste toujours grevé d'un arriéré de solde. Sans s'inquiéter de la honte qu'il leur cause, c'est à voix haute, et devant tous, qu'il les gourmande durement et qu'il refuse de continuer son crédit. Il semblerait que de pareilles avanies devraient déplaire aux témoins qui les entendent, et qui, dans quelques jours peut-être, auront à en subir de semblables... Loin de là, ils s'en amusent, ils s'en égaient, et ajoutent par leurs rires et par leurs sarcasmes à la détresse des infortunés.

Il y a peu de temps, par une belle et riante matinée qui empourprait le ciel des feux de l'aurore, et qui jetait déjà sur les dalles du boulevard sa splendeur tiède et dorée, une vieille femme entra timidement dans la boutique d'un boulanger du quartier Saint-Antoine, et se tint timidement derrière les autres acheteurs, avec l'intention évidente de ne comparaître devant le redoutable boulanger qu'après avoir vu se vider la boutique. Mais le regard perçant du Tarquin enfariné la découvrit dans son coin obscur.

— Mère Joséphine, lui demanda-t-il d'une voix rude, m'apportez-vous de l'argent aujourd'hui?

Il était aisé de comprendre, par l'accentuation de sa voix, qu'il avait la certitude de recevoir une réponse négative. Il ne l'attendit pas moins, au milieu des ricanements sourds des assistants, qui s'étaient retournés pour jouir de la confusion de la vieille.

Sans prononcer un mot, elle descendit avec effort la marche du seuil de la boutique, et s'éloigna lentement, les yeux pleins de larmes. Alors les tortureurs prirent en pitié les souffrances qu'ils venaient de causer.

— C'est une brave femme, que la mère Joséphine, hasarda quelqu'un; si son théâtre n'était point fermé, elle ne devrait rien à personne.

— Voici deux mois que je lui donne du pain à crédit, objecta le boulanger pour se justifier. Cependant j'étais sûr en le faisant de ne jamais en recevoir un centime. Il y a un terme à tout, et puis je suis un père de famille.

La vieille femme continuait à marcher au hasard; courbée sur un bâton, elle allait sans but, et le désespoir se révélait dans ses moindres mouvements. Tout son corps tremblait; ses yeux rouges se levaient par intervalles vers le ciel, avec un long et morne regard. Sans doute la force d'aller plus loin lui manqua, car elle s'arrêta pour s'appuyer contre une borne, et elle y demeura, durant quelques minutes, plongée dans un anéantissement profond. On la vit ensuite s'armer de force, tirer de sa poche deux petits portraits, et les considérer avec émotion. A la fin, par un mouvement brusque, symptôme d'une résolution énergique et désespérée, elle se leva et marcha droit à la boutique d'un marchand de bric-à-brac qui se trouvait en face d'elle.

— Que voulez-vous me donner de ces deux portraits? demanda-t-elle d'une voix chevrotante qu'elle s'efforçait de rendre assurée.

Le brocanteur prit les miniatures dépourvues de cadre, et qu'entourait un étroit cercle de cuivre. Il les examina dédaigneusement et les rendit à la vieille :

— Que puis-je faire de ça? répondit-il.

Elle releva la tête et le regarda d'un air effrayé :

— Mais ce sont des miniatures de Sains! objecta-t-elle.

— Un saint poudré et une sainte décolletée? ricana le brave homme.

— Sains, monsieur, était un peintre célèbre du dix-huitième siècle, reprit avec douceur la pauvre créature. On estime beaucoup ses ouvrages, et ils doivent avoir de la valeur.

— Ah! fit le marchand; eh bien! en ce cas, je vous en donnerai trente sous.

La vieille fit un signe de refus et tendit la main pour reprendre les portraits. L brocanteur les lui rendit. Elle fit un pas vers la porte, mais elle s'arrêta, regarda de nouveau les peintures, et, après une hésitation fébrile, elle les présenta une seconde fois au brocanteur: — Prenez, dit-elle.

Elle reçut en échange une poignée de monnaie de cuivre, et alla acheter un pain chez le boulanger. Tenez, lui dit-elle, voici tout ce qu'il me reste au monde; prenez cet argent, et que Dieu vous rende le reste de ce que je vous dois!

— C'est bon, dit le boulanger ému; il y a encore ici du pain pour vous quand vous en voudrez, mère Joséphine.

Les deux portraits qu'avait vendus la pauvre femme étaient, en effet, des chefs-d'œuvre de Sains.

L'un représentait un homme d'une physionomie à la fois élégante et spirituelle; la poudre de ses cheveux faisait ressortir l'éclat de ses yeux noirs et vifs; sa bouche mince et ses lèvres roses attestaient à la fois l'intelligence et l'orgueil de l'original...

On ne pouvait rien rêver de plus délicieux que le pendant. Figurez-vous une femme plus jolie que belle, et parée avec la galante mignardise qui donnait tant de coquetterie aux costumes de la fin du dix-huitième siècle. La robe de soie vert mordoré découvrait largement les formes exquises d'une poitrine éblouissante, et venait se fermer, sous une dentelle, par un large nœud de satin écarlate. Le bras sortait, nu et sans autre ornement qu'un bracelet de perles, d'une touffe transparente de gaze; la main était divine. Mais ce que l'on ne pouvait se lasser d'admirer, c'était la courbe des sourcils, l'éclat de la prunelle, les ailes fines du nez et le sourire qui soulevait rieusement les angles de la bouche. La jeunesse et le bonheur resplendissaient de toute leur magnificence sur ces traits spirituels, sur ces épaules mignonnes, sur ce front pur et blanc, sans autre couronne qu'une seule rose. Les larges et riches cassures d'une étoffe violette vigoureusement peinte, et qui rappelaient la manière ample de Largillière, enveloppaient la taille, sans toutefois en dissimuler la souplesse et le charme.

De si belles peintures ne pouvaient manquer d'attirer l'attention des flâneurs. A quelques jours de là, quelqu'un vit les deux portraits exposés aux vitres du marchand, les acheta, et se félicita plus encore de l'acquisition qu'il avait faite lorsqu'il lut cette légende derrière le portrait d'homme : FRANÇOIS RÉNÉ MOLÉ, 7 OCTOBRE 1734, 3 MAI 1799.

Sur l'autre : JOSÉPHINE MOLÉ, 11 JUIN 1774.

En effet, c'était du portrait du célèbre comédien que l'amateur se trouvait propriétaire.

Restait à découvrir à quelle personne de la famille de l'artiste appartenait le portrait de femme.

L'amateur résolut d'aller consulter les souvenirs d'un vieillard, qui semble garder, à l'âge le plus avancé, la mémoire, l'esprit et la gaieté d'un jeune homme. Le

nom de Molé fit naître un sourire sur ses lèvres; à la vue du portrait de femme, un soupir s'échappa de sa poitrine.

— C'est la nièce du grand acteur, dit-il, mademoiselle Joséphine Molé, spirituelle et sage; notez ces deux points-ci. Elle faisait les honneurs de la maison de son oncle avec une grâce à laquelle bien peu de cœurs savaient résister. Moi-même, mon ami, je dois vous en faire l'aveu, ou plutôt je dois m'en glorifier, je proposai à Joséphine et ma main et mon nom, mais elle refusa l'une et l'autre.

— La preuve d'affection et d'estime que vous me donnez, répondit-elle, me touche et m'est bien douce ; mais vous appartenez à une trop grande famille pour ne pas regretter, un jour, une mésalliance, et ce regret me rendrait malheureuse plus que vous-même ne le seriez.

Et comme je pleurais à ce refus. — Faites un voyage! le temps et l'absence qu nous sépareront, monsieur, ajouta-t-elle, sauront bien vous guérir.

J'obéis... Hélas! la révolution, l'émigration, quatre-vingt-treize et de longues années d'agitation et de désordre ne firent durer cette séparation que trop longtemps. Quand je pus rentrer en France, Molé était mort, et personne ne sut, malgré l'empressement que je mis à la chercher, me donner des renseignements sur la noble créature qui m'avait assez aimé pour renoncer à moi!... Car cet amour qu'elle repoussait, mon ami, elle le partageait! Je l'appris d'une de ses amies à qui elle l'avait avoué et qui m'en fit confidence, quand elle fut, comme moi, convaincue que mademoiselle Molé avait cessé de vivre! Oui, elle est morte, ajouta-t-il avec émotion, car si elle eût encore été vivante, mes recherches l'eussent rendue à mes vœux!

— Il serait possible, objecta le possesseur des portraits, que ces peintures vous fissent découvrir ce que vous avez cherché si longtemps; on vous donnera du moins des éclaircissements sur la destinée de mademoiselle Molé.

— Hélas! comme je vous l'ai dit, elle doit depuis longtemps avoir cessé de vivre, car elle ne compterait pas moins aujourd'hui de soixante-quatorze ans.

— N'importe. J'aime à me mettre à la recherche de pareils mystères de la vie privée. Il y a sans doute là pour moi des études intéressantes à faire. Je vais m'en occuper.

En effet, dès le lendemain il se rendit chez le marchand de bric-à-brac, et lui adressa des questions sur la femme qui avait vendu les deux miniatures. L'homme aux vieux pots répondit qu'il ne connaissait point cette femme, mais qu'il la croyait toutefois une ouvreuse de loges du théâtre Saint-Antoine; car il la voyait passer devant sa porte, régulièrement chaque soir, au moment de l'ouverture des bureaux. Du reste, il ignorait et son nom et le quartier qu'elle habitait.

Des documents si vagues, tout en laissant aux suppositions un champ vaste et libre, ne pouvaient guère mener à la découverte réelle de la vérité; à cette époque, le théâtre Saint-Antoine manquait de directeur et se trouvait fermé depuis plusieurs mois.

Le hasard, grand faiseur de dénoûments imprévus et dramatiques, se chargea de donner des éclaircissements sur cette histoire, et voici de quelle façon il procéda.

Il y a, sur la place de la Bastille, une maison à trois étages qui porte sur son front quelque peu dégradé le numéro 211. Un boulanger, un ferblantier et un confrère de Figaro habitent le rez-de-chaussée. L'enseigne de ce dernier, large et long manteau rose qui enveloppe de sa couche plâtreuse la façade presque tout entière, apprend aux personnes que, fidèle aux traditions anciennes de son métier, et en

mépris des innovations modernes, M. Hipp persiste à s'honorer du titre de perruquier coiffeur. La seule concession qu'il ait faite aux idées nouvelles consiste dans l'abréviation du mot perruquier, écrit de la sorte : *Perr*^er^.

Si la partie inférieure de cette maison et les trois premiers étages ont assez bonne apparence, la misère, en échange, empreint son triste cachet sur les quatre mansardes qui terminent le bâtiment. Là, au lieu des fleurs qui empanachent les autres fenêtres, se balancent de misérables haillons qui sèchent à l'air. Un escalier noir, humide, glissant, qui suinte, et que le balai n'a jamais essuyé, conduit, par une sorte d'échelle roide et périlleuse, au grenier dont je vous parle. Le pied sûr et hardi d'un jeune homme hésite à le monter. Jugez donc ce que devait éprouver de souffrances et de fatigues une femme courbée par l'âge, torturée par les douleurs rhumatismales du froid, et qui ne trouvait, arrivée dans son taudis pluvial, ni feu pour se réchauffer, ni fenêtre close pour s'abriter. Des murs nus, délabrés, et que la chaux n'avait jamais ni blanchis ni purifiés. Plus de meubles ; un peu de paille dans un coin. Tel était ce désert de huit pieds de large. Ce jour-là, le vent sifflait avec violence, pénétrait jusqu'à l'infortunée, à travers les ais mal joints du volet, et venait mordre ses membres septuagénaires. Haletante, et sans tenir compte du froid, elle se mit à couper un morceau du pain qu'elle rapportait, et le mangea avidement.

Depuis la veille, elle était sans nourriture! depuis la veille elle se demandait s'il ne fallait pas mieux mourir que de continuer à vivre si misérablement. Pauvre créature! elle regrettait avec amertume, avec désespoir, une existence dont la seule pensée ferait frissonner la plus humble ouvrière. Ouvreuse de loges dans un petit théâtre! ouvreuse de loges là où il n'y a point de loges, mais seulement des gradins sur lesquels s'entassent une horde de gamins effrénés! Chaque soir amenait un nouveau genre de persécution. Quand elle n'avait à subir que des injures, elle s'estimait heureuse! Le plus souvent, il lui fallait endurer les sarcasmes et les humiliations. C'était sur elle que se dirigeaient les flèches de papier, les neiges de rognures, les pelures d'oranges et les trognons de pommes! Elle n'avait au monde pour aimer, et en être aimée, qu'un chien vieux et infirme comme elle. Une fois, un de ces enfants sans pitié, pour qui le mal est un plaisir, prit le chien et le jeta dans le parterre, où il fut tué au milieu de cruels cris de joie! Voilà la vie qu'elle était réduite à regretter, car, du moins, alors, au prix de tant de souffrances, elle gagnait de quoi s'acheter du pain. A présent, plus rien! la misère, la désolation, la faim!... Il lui a fallu se séparer des deux seuls débris de son ancien bonheur, des souvenirs du temps où, jeune, belle, brillante, entourée d'hommages, l'avenir se montrait à elle heureux et riant. Ces précieuses reliques, elle les a vendues pour une journée de pain!... Et voici la moitié du pain déjà consommée.

Elle resta là, immobile, et, durant toute la journée, absorbée dans les pensées les plus fatales. La nuit vint, et la nuit n'amena pas de sommeil pour l'infortunée. Le froid mordait ses membres endoloris, le désespoir faisait battre convulsivement son cœur ; elle subissait à la fois les douleurs de l'engourdissement et de la convulsion. Tout à coup, elle se leva, ouvrit sa fenêtre, se pencha en dehors, et regarda fixement à la clarté de la lune l'abîme ouvert au-dessous d'elle.

En ce moment passait près de là une voiture. Dans cette voiture se trouvait le vieux comte de ***. Doucement étendu sur de moelleux coussins, il devisait avec gaieté, car il avait un ami près de lui, car sa journée avait été heureuse et riante. Il

revenait d'assister au mariage de sa nièce, belle et riche jeune fille qui devait à la tendresse de son oncle d'épouser celui qu'elle aimait en secret, et dont l'avaient longtemps séparée des obstacles aplanis par le vieux parent.

— Je viens de voir s'accomplir le plus cher de mes vœux, disait-il. Il ne manquerait rien à mes désirs, et je mourrais content, si je pouvais revoir encore une fois celle que j'ai tant aimée, celle qui a préféré mon bonheur au sien! Noble créature, digne d'être heureuse, et qui, je l'espère, n'a jamais connu l'adversité.

En ce moment les chevaux se cabrèrent, un bruit sourd retentit dans la rue, et le comte regarda par la portière, qu'il ouvrit précipitamment :

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-il au cocher.

— Je ne vois rien, monsieur le comte, qu'un tas de chiffons que l'on a jeté de cette fenêtre.

Le comte referma la portière, car la bise soufflait avec violence. La voiture continua sa route.

Ce n'était point un tas de chiffons qui tombait de la fenêtre : c'était une femme, jadis belle et aimée ; c'était la pauvre ouvreuse de loges du théâtre Saint-Antoine, c'était la nièce d'un grand comédien, c'était la vieille femme qui mourait de faim, c'était Joséphine Molé, que le comte avait cherchée durant tant d'années et qu'il désirait si vivement revoir avant de mourir!

Le lendemain, les journaux annoncèrent qu'une vieille femme qui portait un nom célèbre s'était donné la mort, puis on n'en parla plus, excepté peut-être à la Comédie-Française, grâce à Dieu, désormais exempte de payer la faible pension qu'elle donnait à la nièce d'un de ses plus illustres membres.

Le nom de Molé n'avait pu valoir à sa nièce que deux cents francs d'aumônes annuelles et une place d'ouvreuse de loges dans le plus humble théâtre de Paris. Pourquoi s'en étonner, du reste, puisque la nièce de Sedaine, de cet écrivain dont on joue si souvent les comédies, n'a point le droit de percevoir la moindre parcelle des recettes que produisent les ouvrages de son oncle ; puisque, suivant la piquante et triste définition d'Alphonse Karr : *La propriété littéraire n'est pas une propriété.*

S. HENRY BERTHOUD.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME CINQUIÈME.

		Pages.
Janvier.	La Duchesse de Chevreuse, par Clémence Robert	7
	La Villa Rospigliosi, par Hippolyte Etiennez	44
Février.	La Villa Rospigliosi (suite et fin)	
	La Pêche aux Perles, par Alexandre Dumas	70
Mars.	Le Dernier des Romains, par Henri Martin	97
	Béata, par Ferdinand Villeneuve	123
Avril.	Béata (suite et fin)	
	La Nièce du Masque de fer, par Élie Berthet	154
	Scènes de l'Histoire d'Angleterre, par Paul Foucher	176
Mai.	Scènes de l'Histoire d'Angleterre (suite et fin)	
	Don Martinn de Freytas, par Alexandre Dumas	198
	Arnold, par Jacques Arago	223
	Le Fils du Fiscal, par Emmanuel Gonzalès	232
Juin.	Le Fils du Fiscal (suite et fin)	
	L'Emérillon (Episode du siége de Paris), par Elie Berthet	245
Juillet.	L'Emérillon (Episode du siége de Paris), (suite et fin)	
	Manuel el Chato, ou le Contrebandier espagnol, par Félix Salvaire	331
Août.	Manuel el Chato (ou le Contrebandier espagnol), (suite et fin)	
	Hélène Ostrorog (Nouvelle polonaise du xixe siècle), par Olympe Chodzko	363
Septembre.	Hélène Ostrorog (Nouvelle du xixe siècle), (suite et fin)	
	Jean Goujon, par Clémence Robert	397
Octobre.	La petite Reine, par S. Henry Berthoud	433
	La Roue de Fortune, par Auguste Arnould	463
Novembre.	La Roue de Fortune (suite et fin)	
	Connor O'Mara (tradition irlandaise)	523
Décembre.	Connor O'Mara (tradition irlandaise) (suite et fin)	
	Don Beltran de la Cueva, par Alphonse Royer	534
	Une Rose, par Etienne Enault	564
	Un Pain et une fenêtre, par S. Henry Berthoud	570

FIN DU TOME CINQUIÈME.